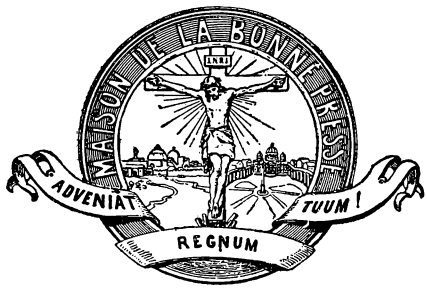
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

SEPTEMBRE



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

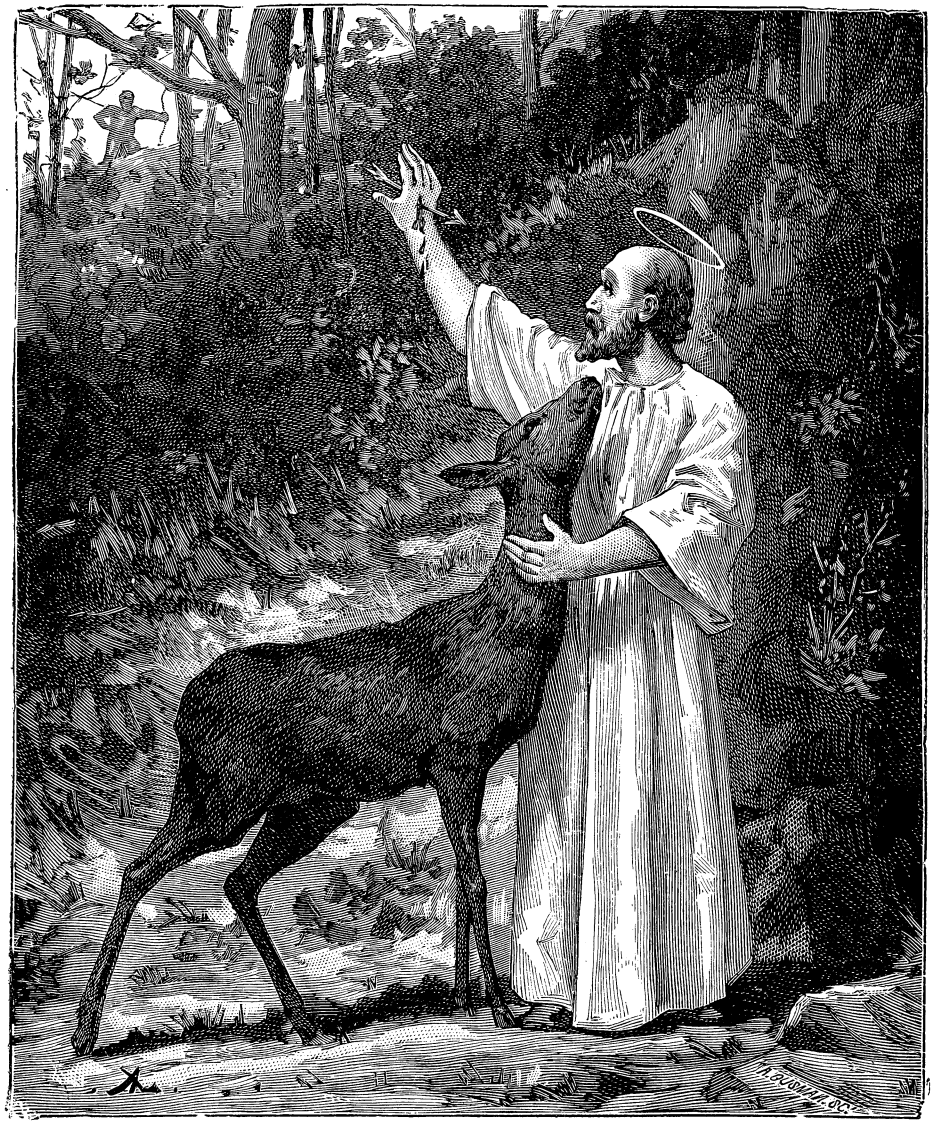
SEPTEMBRE

1. Ste Doucceline, 964.
S Gilles, 446.
Le prophète Josué, 759.
S. Loup de Sens, 1 278.
V. Philippe Bevilacqua, 1 500.
2. S. Agricol d'Avignon, 655.
S. Etienne de Hongrie, roi, 291.
S. Just de Lyon, 1 018.
3. S. Mansuy ou Mansuet de Toul et la Bse Marguerite de Louvain, 608.
S. Rémacle, 760.
S. Théoctiste, 1 730.
4. S. Avit de Clermont, 1 340.
S. Marcel de Chalon, martyr, et Ste Candide, 656.
S. Moïse, législateur d'Israël, 862.
Ste Notburge, servante, 135.
Ste Rose de Viterbe, 344.
5. S. Bertin, 136.
Bse Catherine de Racconigi, 1 227.
S. Laurent Justinien, 709.
6. S. Abraham de Cratia, 1 372.
Ste Béga d'Egremont et le B. Gentil, 615.
B. Bertrand de Garrigues, 1 590.
Bse Limbanie, 549.
B. Vincent d'Aquila, 1 331.
7. S. Grat d'Aoste, 741.
BB. Marc-Etienne Crisin, Etienne Poncracz et Melchior Grodecz, martyrs, 1 332.
Ste Reine, martyre, et S. Onésiphore, 453.
8. Nativité de la Sainte Vierge, 448.
N.-D. de Brebières, 770.
N.-D. de Buglose, 809.
N.-D. des Dunes, 708.
N.-D. de Fresneau, 789.
N.-D. des Gardes, 1 123.
N.-D. du Marillais, 761.
N.-D. de Myans et N.-D. de Beaufort, 641.
N.-D. du Saint-Cordon, 1 176.
S. Adrien et ses compagnons, martyrs, 60.
9. V. Bénigne Joly, 1 390.
S. Gorgon, martyr, 1 071.
S. Omer, 293.
Ste Osmanne, princesse, 1 122.
B. Pierre de Chavagnon, 710.
S. Pierre Claver, 425.
Bse Séraphine Sforza, 1 736.
SS. Sévérien, martyr, et Sévérien de Mende, 1 038.
10. V. Ambroise Barlow, martyr, 1 663.
S. Aubert d'Avranches, 914.
B. Charles Spinola et ses compagnons, martyrs au Japon, 1 168.
S. Nicolas de Tolentino, 239 ; Pains bénits de saint Nicolas, 1 228.
Ste Pulchérie, impératrice, 1 353.
B. Thomas de Maurienne, 810.
11. S. Adelphe de Remiremont, 1 174.
S. Almire du Maine, 1 470.
B. Bernard d'Offida, 657.
B. Bonaventure de Barcelone, en gravures, 1 421, 1 422 et 1 423.
B. Bonencontre, 1 471.
S. Elie le Spéléote, 461.
B. Jean-Gabriel Perboyre, martyr, 526.
V. Madeleine d'Autriche, 1 552.
S. Patient de Lyon, 915.
12. S. Gui ou le Pauvre d'Anderlecht, 1 333.
Bse Marie-Victoire Fornari, 396.
S. Tobie, 1 634.
13. S. Aimé ou Amé et S. Romaric, 1 535.
S. Israël du Dorat, 1 175.
S. Maurille d'Angers, 1 184.
14. Exaltation de la sainte Croix, 967.
Ste Catherine de Gênes, 187.
B. Gabriel Taurin-Dufresse, martyr, 1 070.
S. Materne, 1 349.
15. S. Achard de Jumièges, 447.
SS. Valérien de Tournus, martyr, et Evre, 607.
16. V. André Kim, martyr, 1 363.
Ste Camelle ou Camille, martyre, 966.
S. Cyprien, martyr, 188.
Stes Eugénie d'Obernai et Ludmille, 552.
Ste Euphémie, martyre, 397.
B. Louis Aleman, 1 342.
S. Lubin de Chartres, 764.
17. Bses Agnès Péranda et Claire de la Porte, 1 695.
S. Cloud, 341.
S. Floscel, martyr, 606.
Stes Hildegarde et Edith, 240.
V. John Ducket, martyr, 1 554.
S. Lambert de Maestricht, martyr, 928.
S. Pierre d'Arbuez, martyr, 553.
V. Robert Bellarmin, 1 293.
S. Satyre, 1 177.
Les stigmates de saint François, 1 666.
18. S. Ferréol de Vienne, martyr, 863.
V. François-Marie Castelli, 1 281.
S. Joseph de Copertino, 55.
Ste Richarde ou Richilde, impératrice, 874.
S. Thomas de Villeneuve, 86.
Miracles de saint Thomas de Villeneuve, 1 072.
19. B. Alphonse d'Orozco, 189.
Apparition de Notre-Dame de la Salette, 658.
V. Bénigne Dalmazzo, 1 755.
V. Emilie de Rodat, 1 249 et 1 250.
S. Janvier et ses compagnons, martyrs, 241.
Le sang miraculeux de saint Janvier, 1 743.
SS. Trophyme, Sabbatius et Dorymédon, martyrs, 980.
20. S. Eustache et sa famille, martyrs, 68.
B. Jean-Charles Cornay, martyr, 1 061.
S. Maurice de Loudéac, 1 021.
21. B. François Jaccard, martyr, 1 082.
Le prophète Jonas, 811.
S. Lô de Coutances, 1 282,
S. Matthieu, apôtre, 242.
Ste Maure, 1 456.
V. Pierre-Dominique d'Orvieto, 1 419.
22. S. Maurice et les soldats de la Légion thébéenne, 554.
S. Phocas, jardinier et martyr, 1 745.
SS. Sylvain et Silvestre de Levroux, 864.
23. S. Lin, pape, 1 678.
Ste Thècle, 294.
24. SS. Andoche, Thyrse et Félix, martyrs, 416.
S. Gérard de Hongrie, martyr, 342.
B. Marc Criado, 1 068.
N.-D. de la Merci, 1 084.
S. Pacifique de San-Severino, 510.
25. S. Firmin de Pampelune, martyr, 451.
SS. Nil et Théodule, son fils, 519.
26. S. Cyprien et Ste Justine, martyrs, 137.
V Honoré de Paris, 1 631.
S. Jean de Méda, 812.
S. Nil le Jeune, 1 125.
27. SS. Côme et Damien, martyrs, 345.
S. Elzéar de Sabran, 763.
Ste Hiltrude, 819.
Judith, libératrice d'Israël, 1 230.
28. B. Bernardin de Feltre, 494.
S. Chariton, 1 375.
S. Ennemond de Lyon, martyr, 659.
Ste Eustochie, 1 178.
SS. Exupère de Toulouse et Wenceslas, roi et martyr, 138.

Ste Lioba, 1579.
B. Simon de Roxas, 1573.
S. Thiémon de Salzbourg, martyr, 1697.
29. B. Charles de Blois, 1674.
S. Cyriaque, 1681.
V. Jean-Augustin Adorno, 1710.
B. Jean de Gand, 1598.
B. Jean de Montmirail, 813.
S. Michel Archange, 398.
30. S. Grégoire l'Illuminateur, 1022.
S. Jérôme, 25.
S. Simon de Crépy, 1.
Ste Sophie et ses filles, martyres, 190.
N.-D. des Sept-Douleurs (3e dim. de septembre), 916.

SAINT GILLES, SOLITAIRE ET ABBÉ

Fête le 1er septembre.



Poursuivie par des chasseurs, la biche qui nourrissait saint Gilles au désert, se réfugie auprès du bon solitaire ; saint Gilles étend la main pour la protéger et reçoit la flèche lancée contre l'innocent animal.

LE CHRÉTIEN D'ATHÈNES

Gilles, en grec *Aigidios* (*Chévrier*), naquit à Athènes, vers le milieu du septième siècle.

Si vous aviez à choisir, cher lecteur, entre la destinée éternelle de Thémistocle ou de Périclès et celle de saint Gilles, vous préféreriez, sans nul doute, la gloire immortelle dont saint Gilles jouit au ciel, au sort peu rassurant de ces grands hommes païens. Et à vrai dire, vous n'auriez pas tort. Il y a donc plus de gloire véritable pour Athènes d'avoir été la patrie de saint Gilles que d'avoir été la mère de Périclès, de Thémistocle, et de tant d'autres hommes célèbres dans l'éloquence, les arts ou la guerre.

Gilles était de race royale, nous disent les plus anciens historiens de notre Saint. Quelle province ses ancêtres avaient-ils jadis gouvernée, on ne le sait plus ; au reste, à l'époque où naquit saint Gilles, la Grèce était soumise aux Romains depuis plusieurs siècles et les parents de notre Saint habitaient la ville d'Athènes. Son père s'appelait Théodore et sa mère Pélagie. Ils donnèrent à leur fils l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et le formèrent à une solide piété. — Que d'enfants deviendraient des saints si leurs parents commençaient dans leurs jeunes âmes ce bel ouvrage !

Quoique bien déchue de son ancienne splendeur, Athènes était encore l'un des principaux centres intellectuels de l'Orient. Gilles, doué des plus belles qualités de l'âme et du corps, reçut une éducation brillante, dont il profita admirablement. On lui a même attribué des ouvrages de médecine et de poésie

remarquables. Mais Athènes avait vu tant d'autres hommes habiles dans les sciences humaines, et qui n'en étaient pas plus vertueux pour cela! Ce qui plaçait saint Gilles bien au-dessus d'eux, c'était l'étude de la science des saints et de la perfection évangélique, la méditation des Saintes Ecritures et les progrès qu'il accomplissait chaque jour dans les plus belles vertus. Plein d'amour pour Jésus crucifié, il méprisait les vanités du monde, et montrait dès lors cette humilité prodigieuse qui fut le caractère dominant de toute sa vie.

Dieu, qui exalte les humbles et qui devait rendre plus tard son tombeau si illustre, se plut dès lors à honorer notre jeune Saint du don des miracles. Il se rendait souvent à l'église. Un jour il rencontre sur son chemin un pauvre mendiant, malade et presque nu, qui lui demande l'aumône. Emu de compassion, le généreux étudiant se dépouille de sa riche tunique et la lui donne. A peine le malade s'en est-il revêtu qu'il recouvre une parfaite santé. Gilles comprit à ce miracle combien l'aumône était agréable à Dieu. Aussi, quelque temps après, la mort de ses parents l'ayant laissé maître d'une fortune considérable, il distribua tout aux pauvres, se réservant pour lui-même de suivre Jésus-Christ dans la pauvreté volontaire, la souffrance et l'humilité. Mais Jésus-Christ ne s'est pas laissé vaincre en générosité, et nous savons maintenant de quelles richesses immortelles il a comblé son serviteur au ciel.

En attendant, de nouveaux miracles attirèrent sur Aigidios l'attention de ses compatriotes. Un homme, piqué par un serpent, voyait déjà l'enflure gagner ses membres sous l'action d'un venin mortel, quand il fut subitement guéri par les prières de saint Gilles. Un dimanche, un malheureux, possédé du démon, remplissait l'église de ses hurlements; Gilles qui assistait à l'assemblée avec les autres fidèles, força le démon de quitter sa victime. Le jeune homme se vit dès lors entouré de la vénération publique, la foule se pressait sur son passage, répétait ses louanges, lui amenait des malades à guérir. L'humilité de Gilles s'effraya de tant d'honneurs, il s'enfuit secrètement d'Athènes et s'embarqua sur un navire qui faisait voile vers l'Occident.

SAINT GILLES, ERMITE EN FRANCE — SAINT VÉRÉDÈME

Le fugitif naviguait avec assurance sur cette mer Méditerranée, jadis traversée par saint Paul et aussi par les premiers apôtres des Gaules, saint Lazare et ses compagnons, quand une tempête terrible s'éleva et le vaisseau courut les plus grands dangers. Gilles ne craignait pas la mort, mais touché du désespoir de ses compagnons de voyage, il se mit en prière et le Tout-Puissant calma les flots. On débarqua heureusement à Marseille, et Gilles, remontant dans l'intérieur de sa nouvelle patrie, vint dans la ville d'Arles, illustrée deux siècles auparavant par saint Césaire. L'étranger reçut l'hospitalité chez une pieuse chrétienne nommée Théocrita. Pendant que la charitable dame préparait le repas, Gilles entendit des gémissements qui partaient de la chambre intérieure de la maison. « Hélas, seigneur, dit Théocrita, c'est ma fille; voici trois ans qu'elle souffre de la fièvre, j'ai eu recours aux médecins, j'ai fait beaucoup de dépenses, tout est resté inutile. Si vous saviez quelque remède efficace, vous recevriez de grandes marques de ma reconnaissance. » Comment résister aux plaintes de cette pauvre mère, si charitable pour lui? Saint Gilles pria Dieu de rendre la santé à l'enfant, et l'enfant guérit. Mais Théocrita ne put témoigner longtemps sa reconnaissance à l'homme de Dieu, qui alla se cacher dans les gorges solitaires et profondes que traverse le torrent du Gardon, (le Gard, rivière qui se jette dans le Rhône, au dessus de Beaucaire).

Savait-il qu'un de ses compatriotes l'avait précédé dans ces parages? S'il l'ignorait, ce dut être pour lui une bien agréable surprise de trouver, dans cette solitude, saint Vérédème. Vérédème, grec de nation, vivait dans une grotte naturelle, située sur la rive gauche du Gardon, non loin de Collias (arrondissement d'Uzès). Cette grotte, d'un accès difficile, et qui se prolonge assez loin dans la colline, est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage : on y remarque trois petites croix taillées dans le roc. Peut-être le saint ermite voulait-il affirmer par ce signe sa croyance à la Sainte Trinité. L'Athénien fugitif fut heureux de se mettre sous la direction de saint Vérédème dont il avait reconnu bien vite l'éminente sainteté. Sous ce maître expérimenté dans les choses divines, Gilles fit de grands progrès dans l'oraison et l'union avec Dieu. Ils s'enflammaient l'un l'autre dans le service de Jésus-Christ. Cependant les habitants des villages voisins venaient parfois leur demander leurs conseils, le bienfait de leurs prières, et même la guérison de leurs maladies. La prière des solitaires obtenait souvent des prodiges. Saint Gilles avait soin d'en rapporter tout l'honneur à son maître. Dans une grande sécheresse, il obtint aux habitants une pluie bienfaisante, et leur vénération grandit. Gilles craignit pour son humilité les dangers qui l'avaient forcé de quitter Athènes. Un jour que Vérédème s'était absenté, on lui apporta un malade au pied de son ermitage; Gilles eut beau protester qu'il n'était qu'un pécheur et que Vérédème seul pouvait leur obtenir la guérison désirée, les paysans déclarèrent qu'ils ne s'en retourneraient pas avant que le malade n'eût recouvré la santé. Gilles céda à leurs instances, il pria Dieu de récompenser la foi de ces pauvres gens et le malade fut guéri. Mais le solitaire n'hésita plus à quitter ce lieu. Malgré l'affection qu'il avait pour son cher maître, il lui dit adieu, et sans indiquer à personne le lieu de sa nouvelle retraite, il alla se fixer à six ou sept lieues de là, non loin du Rhône, dans une plaine sauvage couverte de bois et de broussailles et appelée alors la vallée flavienne (1).

LA VALLÉE FLAVIENNE, — LA BICHE AMIE, — LA CHASSE ROYALE

Le temps qu'il avait passé sous la direction de saint Vérédème avait été pour Gilles comme un noviciat providentiel, pendant lequel il s'était formé à la vie religieuse. Il pouvait maintenant marcher seul dans un chemin connu de lui, sans craindre les surprises du démon trompeur. Ayant découvert dans la forêt flavienne une grotte près de laquelle coulait une petite source, il rendit grâces à la Providence, et s'installa dans cette demeure avec autant de joie que s'il eût trouvé un palais. Dégagé de toute préoccupation terrestre, tout à Dieu, il commença un genre de vie d'une ferveur et d'une austérité extraordinaires. Ses jours, ses nuits presque entières s'écoulaient dans une prière continuelle, dans l'adoration de Dieu et la contemplation des vérités célestes. Son âme, souvent portée sur les ailes de l'extase, semblait appartenir au ciel plutôt qu'à la terre. Ses pénitences étaient effrayantes, tellement que plusieurs siècles après on a cru en retrouver des marques visibles sur ses ossements. Il jeûnait tous les jours; le lait d'une biche de la forêt, que

(1) Saint Vérédème fut choisi quelque temps après pour devenir évêque d'Avignon, et mourut dans cette ville après une vie pleine de saintes œuvres; sa fête y est célébrée le 17 juin.

la Providence lui envoyait, suffisait à son entretien. Trois années se passèrent de la sorte, pendant lesquelles ce solitaire inconnu du monde obtint certainement pour les hommes beaucoup de grâces. Alors Dieu jugea bon d'employer son serviteur d'une manière plus directe à l'édification et au salut de ses frères.

« A cette époque, dit M. Jules de Kerval, les Visigoths, établis en Espagne, possédaient une partie du sud de la Gaule, ils étaient gouvernés par Wamba (670-680). Ce roi, qui se glorifiait de compter parmi ses ancêtres l'empereur Vespasien, prenait le surnom de Flavius. L'an 673, le comte Haldéric, gouverneur de Nimes, se révolta contre lui et chassa du diocèse l'évêque Arégius, demeuré fidèle à son souverain. Flavius Wamba vint avec une armée assiéger la ville rebelle et la força à capituler. Il demeura quelque temps dans la contrée pour y établir la paix.

» Un jour qu'accompagné d'une suite nombreuse, il chassait dans la forêt, ses chiens poursuivirent la biche qui nourrissait saint Gilles. Exténuée de fatigue, près de tomber sous les coups des chasseurs, la pauvre bête accourut vers la grotte et, poussant des gémissements, implora le secours du Saint. Celui-ci sortit de la caverne : il entendit les aboiements des chiens et les cris des chasseurs... A la pensée du péril qui menaçait la biche, son cœur fut saisi de douleur; il leva ses regards vers le ciel et, en versant des larmes, supplia le Seigneur de conserver la vie à cet innocent animal. Cependant les chiens ne cessaient d'aboyer, sans néanmoins avancer vers la grotte... Un des chasseurs, pour faire sortir la biche de sa retraite, décocha une flèche à travers les broussailles. Elle atteignit à la main le serviteur de Dieu. Le roi, touché d'une crainte secrète et pressé par la nuit, se retira.

» Il revint le lendemain, accompagné de l'évêque de Nimes, et fit couper les buissons qui défendaient l'accès de la caverne. Il aperçut alors le Saint en prière, couvert de sang et protégeant la biche réfugiée auprès de lui. A l'aspect du saint ermite, plein de douceur et de majesté, orné de l'auréole de la sainteté et de la souffrance, le roi tombe à genoux, il lui demande pardon et veut faire panser sa plaie. Le Saint se souvenant de cette parole de l'apôtre : « C'est au milieu des souffrances que se perfectionne la vertu, » n'y voulut point consentir. Il supplia Dieu de ne jamais permettre qu'il guérit de cette blessure, mais de l'éprouver sans cesse par de nouvelles douleurs. Cette scène charmante, empreinte d'une inexprimable poésie, est restée chez nos pères le trait le plus populaire de la vie de saint Gilles. Ils y voyaient une touchante image du rôle bienfaisant de l'Eglise protégeant le faible contre le fort, l'innocent contre l'oppresseur, et inspirant à ces natures fières et sauvages du moyen âge, la douceur et l'horreur du sang, le plus beau et le plus incontestable caractère de la civilisation chrétienne (1). »

LE MONASTÈRE

L'humble ermite avait espéré achever ses jours dans cette solitude silencieuse, sans être connu des hommes; ce fut pour son âme une vive douleur de se voir ainsi découvert, mais il se soumit pleinement à la volonté de Dieu. Le roi profitait de son séjour dans la contrée pour venir voir souvent l'homme de Dieu, dont il admirait la sainteté et dont les entretiens étaient grandement utiles à son âme. Il lui offrit souvent des présents de toutes sortes, mais l'ermite ne voulut jamais rien accepter. Un jour que le prince insistait davantage, saint Gilles lui dit : « Si vous tenez à signaler votre générosité dans une bonne œuvre, fondez un monastère où vous placerez des religieux d'une vie très régulière, qui serviront Dieu fidèlement jour et nuit et prieront pour vous. — Je veux bien, répondit Wamba, mais à une condition, c'est que vous consentirez à être supérieur de l'abbaye, et à diriger dans la vertu ceux qui viendront s'y consacrer au Seigneur. » Cette réponse déconcerta saint Gilles; il se croyait incapable et indigne de commander à personne, et peut-être songeait-il à se chercher quelque nouvelle retraite inconnue. Mais le roi le supplia si vivement, que saint Gilles eut peur d'empêcher par un refus obstiné une œuvre si utile à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Il accepta.

Le roi, tout joyeux, donna immédiatement l'ordre de construire deux églises dont le bon ermite indiqua l'emplacement et les dimensions, l'une fut dédiée en l'honneur de saint Pierre et de tous les apôtres, l'autre en l'honneur de saint Privat, évêque de Mende et martyr. Cette dernière était près de la grotte de l'homme de Dieu, qui ne voulut pas avoir d'autre cellule.

Un monastère s'éleva près de l'église Saint-Pierre. Le roi, avant de retourner en Espagne, avait fourni les sommes nécessaires aux constructions et donné à la nouvelle abbaye toute la vallée flavienne sur un rayon de quinze milles. De nombreux disciples, désireux de se consacrer à Dieu sous la direction d'un père tel que saint Gilles, ne tardèrent pas à peupler le monastère. L'ancien compagnon de saint Vérédème fut ordonné prêtre et conduisit sa famille spirituelle avec un zèle plein de vigilance, de fermeté et d'incomparable douceur. Nul ne le surpassait dans les jeûnes, la prière et les saintes veilles.

Afin de donner à son œuvre toute la stabilité désirables, saint Gilles voulut la placer sous la protection du Pape. Il fit donc le pèlerinage de Rome, se prosterna avec amour aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, vénéra les souvenirs des martyrs, se présenta humblement au Souverain-Pontife qui l'accueillit avec une bonté paternelle, et, par une bulle datée du 26 avril 685, mit sous la juridiction immédiate du Saint-Siège le monastère de la vallée flavienne. Enfin il renvoya le saint abbé à son couvent, comblé de présents et de bénédictions.

SAINT GILLES EN ESPAGNE

C'est une ancienne tradition de la Catalogne et des provinces voisines que saint Gilles a vécu quelque temps en Espagne. Sans doute, peu d'années après son retour de Rome, le bienheureux abbé, voyant sa fondation monastique solidement établie et capable de se suffire à elle-même, céda de nouveau à son attrait pour la vie solitaire et cachée. « La montagne de Nuria, au territoire de la ville de Caralaps, sur les confins du diocèse d'Urgel, lui offrit une grotte profonde. Un manuscrit de la plus haute antiquité atteste que saint Gilles habita la montagne de Nuria, qu'il y sculpta l'image de la Vierge vénérée aujourd'hui, et qu'au moment de son départ, il la cacha dans la grotte où elle fut miraculeusement découverte en 1079, et où elle n'a cessé, depuis plus de huit siècles, d'opérer les prodiges les plus éclatants (1) ». On attribue, non sans raison, le retour de saint Gilles en France, aux persécutions exercées contre les catholiques, par l'un des indignes successeurs de Wamba, le débauché Witiza, grand ennemi de la morale chrétienne, et

(1) *Vie de saint Gilles*, par M. Jules de Kerval.

(1) *Histoire de saint Gilles*, par M. l'abbé d'Everlange, curé-doyen de Saint-Gilles (Gard).

dont le règne fut une ruine pour l'Espagne. Ce prince mourut en 710, et un an après, l'Espagne tombait sous le joug des Mahométans.

SAINT GILLES ET CHARLES MARTEL — DERNIERS JOURS

Après avoir conquis l'Espagne, les sectateurs de Mahomet franchirent les Pyrénées en 719, et envahirent le midi de la France. Saint Gilles se réfugia auprès de Charles Martel. Divers miracles signalèrent son voyage. A Orléans, il délivra un possédé du démon. Charles le reçut avec joie, il avait souvent entendu parler de ses vertus, et il désirait vivement le voir. Le chroniqueur nous rapporte, que le duc, homme actif et vaillant, mais trop souvent dominé par ses passions, avait commis un péché très grave qu'il n'osait dire à personne, pas même à saint Gilles. Il se recommanda toutefois avec beaucoup d'instances à ses prières. Or, pendant que le serviteur de Dieu disait la messe et priait pour le duc d'Austrasie, un ange lui remit un billet où était écrit le péché de Charles et la promesse du pardon, s'il se corrigeait. Après la messe, le saint montra le billet au duc; celui-ci, tombant à ses pieds, confessa qu'il était en effet coupable de cette faute, et en reçut l'absolution. En souvenir de ce trait, on invoquait autrefois saint Gilles contre la peur.

L'année 721, le duc Eudes d'Aquitaine ayant vaincu les Sarrasins musulmans dans une grande bataille livrée sous les murs de Toulouse, saint Gilles et ses religieux purent revenir relever les ruines de leur monastère, et reprendre leurs exercices réguliers dans la vallée flavienne. Le saint fondateur y acheva paisiblement le peu de jours qui lui restaient à passer sur la terre, il mourut âgé d'environ quatre-vingts ans.

LE CULTE DE SAINT GILLES — L'ABBAYE ET LA VILLE

Les nouvelles invasions des Sarrasins n'empêchèrent pas les moines de revenir se grouper autour du tombeau du Bienheureux. Les nombreux miracles opérés à ce tombeau rendent populaire dans tout l'Occident le culte de saint Gilles. Une ancienne ville, depuis longtemps ruinée, se reforme peu à peu autour de l'abbaye; les moines y tiennent une école célèbre, Saint-Gilles devient un des principaux pèlerinages de la chrétienté; on y vient de tous les points de l'Europe; la ville voit augmenter sa population, au XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècle, jusqu'à compter plus de cent mille habitants, sept paroisses, quatre couvents, un vaste hôpital, un des plus importants prieurés de l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. En 1095, le pape Urbain II, venu en France pour soulever l'héroïque mouvement des croisades, s'arrête à Saint-Gilles pour consacrer l'autel majeur d'une magnifique crypte; et sur cette église souterraine, ne tarde pas à s'élever une splendide basilique, la merveille de l'art romano-bysantin, dans nos contrées occidentales. La ville de Saint-Gilles donne à l'Eglise l'illustre pape Clément IV (mort à Viterbe en 1268), à l'Ordre naissant de saint Dominique, le bienheureux Réginald de Saint-Gilles. Saint Louis, partant pour la croisade, vient prier à la célèbre basilique et son fidèle sénéchal Joinville y inscrit son nom.

Ce n'était pas la première fois que des croisés invoquaient saint Gilles. L'un des chefs les plus intrépides de la première croisade, Raymond IV, comte de Toulouse, qui par dévotion pour notre Saint se faisait appeler Raymond de Saint-Gilles, tomba dangereusement malade après la prise de Nicée. En quelques jours, raconte Raymond d'Agile, son chapelain et son historien, le mal fit d'effrayants progrès et ce fut dans l'armée un désespoir immense. Or, un chevalier saxon se présenta sous la tente du malade et lui dit : « A deux reprises votre patron saint Gilles m'est apparu : Va trouver, m'a-t-il dit, mon serviteur Raymond de Saint-Gilles. Dis-lui qu'il ait bonne confiance, il ne mourra pas de cette maladie, j'ai obtenu pour lui cette grâce et je continuerai à le protéger. » Cependant la maladie poursuit son cours et ne laisse plus d'espoir. Guillaume, évêque d'Orange, qui avait administré au comte le sacrement de l'Extrême-Onction, commence les prières des agonisants avec le légat du Saint-Siège, Adhémar, évêque du Puy. Mais, dit l'historien, Dieu n'avait conduit le comte aux portes du tombeau que pour mieux faire éclater la puissance de saint Gilles et le rendre subitement à la santé. L'armée entière célébra sa guérison comme un bienfait du Saint qu'il avait choisi pour protecteur.

Au moyen âge, dans les diverses provinces de France, en Belgique, en Angleterre et spécialement à Londres, en Pologne, s'élevèrent des églises et des chapelles en l'honneur de saint Gilles. On l'invoquait contre la frayeur, contre l'incendie, contre l'épilepsie, contre la folie, contre la fièvre, contre les sécheresses, etc. En 1085, Ladislas, roi de Pologne et son épouse Judith, après avoir vu leur union stérile, obtenaient par l'intercession du saint moine et les prières des religieux de son monastère, la naissance miraculeuse de Boleslas III. En 1633, Louis XIII et Anne d'Autriche, à l'occasion de la naissance de Louis XIV, ordonnèrent qu'une députation du clergé et de la noblesse se rendrait pendant neuf jours de suite à l'église de Saint-Leu-Saint-Gilles, à Paris, et que pendant cette neuvaine on ferait des prières solennelles au saint abbé pour la conservation du prince nouveau-né.

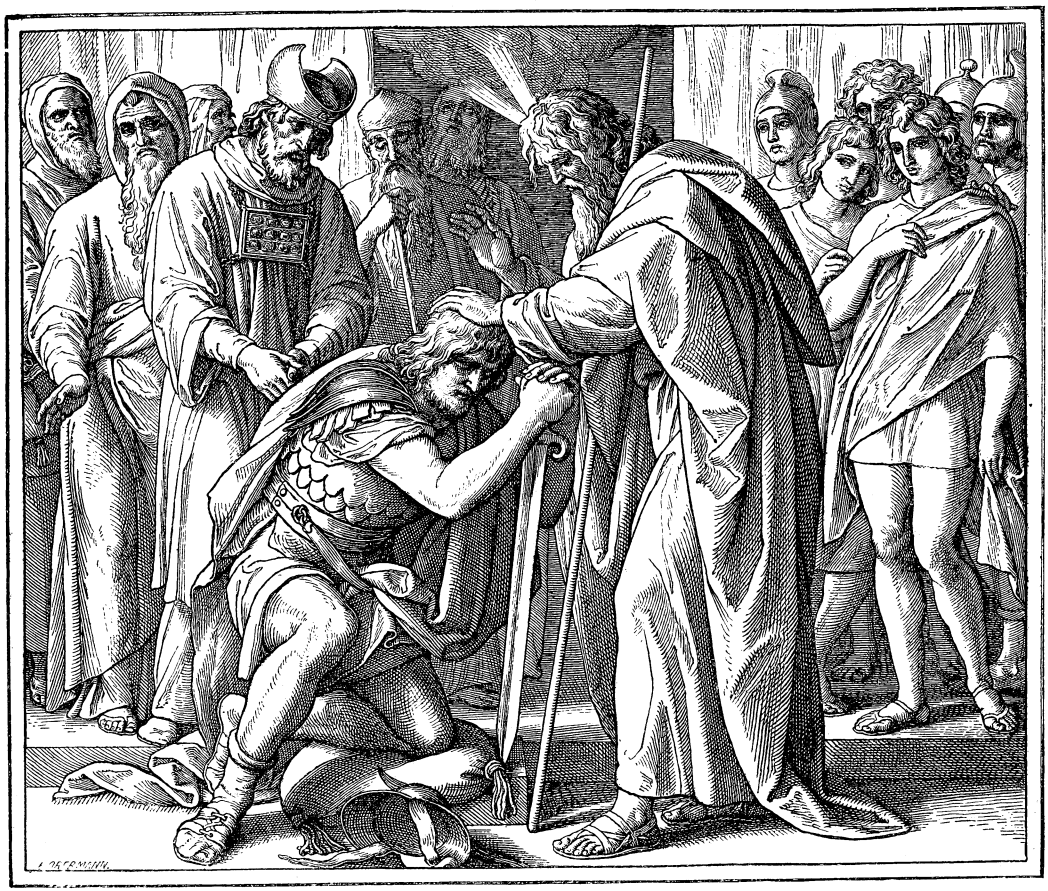
A cette dernière époque toutefois, la prospérité matérielle de la ville de Saint-Gilles était bien diminuée. La domination des Albigeois lui avait porté un premier coup; les religieux eux-mêmes, oubliant leur ferveur primitive, demandent leur sécularisation en 1538; bientôt les protestants révoltés déchaînent la guerre civile contre leur patrie, des centaines d'églises sont renversées, la France déchirée; pour soustraire le corps de saint Gilles à la fureur de ces sectaires, il est transporté à Toulouse en 1552; la même année, les protestants pouvaient écrire dans leurs fastes ecclésiastiques, à la date du 15 septembre : « En ce jour, la ville de Saint-Gilles fut mise au pillage, les prêtres égorgés et jetés dans le puits qui est joignant l'église intérieure. Les enfants de chœur précipités dans le puits, chantant : *Christe Fili Dei vivi, miserere nobis.* »

Trois siècles après, on reconnaît encore aux parois de la partie supérieure les longues traces de leur sang. La belle basilique est renversée, toutefois ces Vandales n'ont pas le temps d'en détruire le portail. La Révolution n'oublie pas d'ajouter aussi ses ravages. Mais de nos jours le tombeau de saint Gilles a été retrouvé sous les décombres (1867), la crypte du XI^e^ siècle réparée, l'église paroissiale embellie, Toulouse a rendu quelques reliques du saint moine, on en a trouvé d'autres fragments dans son tombeau, le zèle des évêques de Nimes et des curés de Saint-Gilles a ranimé la foi des fidèles, et des grâces éclatantes obtenues par l'intercession de saint Gilles prouvent qu'il suffit de l'invoquer avec la même confiance que nos pères pour en obtenir les mêmes faveurs.

LE SAINT PROPHÈTE JOSUÉ

CHEF DU PEUPLE DE DIEU ET CONQUÉRANT DE LA TERRE PROMISE

Fête le 1er septembre.



Josué choisi pour succéder à Moïse.

(D'après la Bible de Schnorr. — Schulgen, Paris.)

JOSUÉ, FIGURE DE JÉSUS-CHRIST

Les saints personnages de l'Ancien Testament, ont été les figures de Jésus-Christ. Parmi eux, Josué représente tout spécialement Notre-Seigneur ouvrant le ciel à ses fidèles par ses victoires sur l'enfer et le péché. Tout, en effet, dans cet intrépide chef du peuple de Dieu, indique cette figure. Son nom est le même que celui de Jésus. « Josué veut dire Seigneur, Sauveur, » et sa vie tout entière n'a qu'un seul but : établir Israël dans la terre de promission après avoir défait tous les ennemis qui lui en disputaient la conquête ou auraient pu lui en troubler la possession.

LES HÉBREUX DANS LE DÉSERT

Sous la conduite de son saint législateur Moïse, le peuple de Dieu s'avançait à travers le désert; il venait de quitter Sin pour planter ses tentes dans la plaine aride de Raphidim. Le Seigneur ne cessait de lui manifester sa puissance et sa protection en semant les miracles sous ses pas. Cependant, à la moindre épreuve, des murmures s'élevaient de toutes les tentes contre le Très-Haut et contre son serviteur. A Raphidim, l'eau vint à manquer; aussitôt, tout le peuple de se lamenter au souvenir de l'abondance et des richesses de l'Egypte; dans son irritation, il alla jusqu'à proférer contre Moïse des menaces de mort.

JOSUÉ, VAINQUEUR D'AMALEC

La justice de Dieu demandait un châtiment pour cette ingratitude presque continuelle du peuple. Il ne se fit pas attendre. Le Seigneur suscita Amalec pour être l'instrument de ses vengeances. Ce prince s'avança à la tête d'une nombreuse armée pour combattre Israël. Moïse, selon l'ordre du Seigneur, parla alors à Josué, fils de Nun, de la tribu d'Éphraïm : « Choisis, lui dit-il, de vaillants guerriers et marche contre Amalec. » Josué obéit au prophète, et descendit dans la plaine pour engager le combat. Pendant ce temps, Moïse gravissait une colline voisine, accompagné de Hur et du pontife Aaron. Arrivé au sommet de la colline, il se tourne vers le lieu de la lutte, tenant les mains levées vers le ciel dans l'attitude d'un suppliant. Tant que les mains du prophète demeuraient élevées, Israël était vainqueur; venaient-elles à s'affaisser sous le poids de la fatigue, aussitôt Amalec reprenait l'avantage. Cependant, les bras de Moïse s'appesantissaient. Aaron, prenant une pierre, le fit asseoir et il soutint ses bras jusqu'au coucher du soleil. Les Amalécites furent écrasés.

JOSUÉ VA EXPLORER LA TERRE PROMISE

Après cette première victoire, le peuple était arrivé au désert de Pharan sur la frontière du pays de Chanaan. Moïse choisit douze hommes, un par chaque tribu, et les envoya explorer cette terre; Josué représentait la tribu d'Ephraïm. Après quarante jours, les explorateurs revinrent au camp, rapportant une grappe de raisin si grosse que deux hommes pouvaient à peine la porter. C'était bien la terre où coulait le lait et le miel selon la parole du Seigneur. Mais en même temps, les messagers représentèrent comme redoutables les habitants de cette contrée.

Leur récit exagéré jeta le découragement dans le cœur des Hébreux, qui se mirent à murmurer contre Moïse et contre Aaron. En vain Josué et Caleb voulurent-ils leur rendre confiance : « Ne craignez pas, disaient-ils, le peuple de cette terre, nous pourrons le dévorer comme le pain, tout secours leur manque et le Seigneur est avec nous. Qu'avons-nous à redouter? » Loin de calmer les Hébreux, ces paroles ne firent qu'augmenter leur irritation et ils allaient lapider Josué et Caleb, si la gloire du Seigneur ne fût apparue sur le Tabernacle, pour reprocher à Israël ses outrages. Ce manque de confiance dans le Seigneur sera puni d'un terrible châtiment. Nul des Hébreux de cette génération, sauf Caleb et Josué, ne pénétrera dans la Terre promise.

MORT DE MOISE — JOSUÉ CHEF DU PEUPLE DE DIEU

Moïse allait bientôt replier la tente de son corps épuisé. Il réunit tout le camp autour de lui et s'écria : « Ma course s'achève ici, car vous connaissez la parole du Seigneur : Pour ton infidélité, tu ne passeras pas le Jourdain. Mais si je vous abandonne, le Seigneur ne cessera pas de marcher à votre tête, et vous trouverez dans Josué un autre Moïse, un autre chef. »

Le Seigneur ayant confirmé ce choix et lui promettant le triomphe, Josué n'hésite plus. Il fait porter dans tout le camp l'ordre de se préparer à franchir le Jourdain dans trois jours, Tout le peuple répond à ce commandement par un serment solennel d'obéissance.

Cependant, Josué fait partir secrètement de la plaine de Setim deux espions habiles pour reconnaître Jéricho et son territoire. Ces envoyés reviennent bientôt lui rendre compte de leur mission. « Le Seigneur, disent-ils à Josué, le Seigneur a livré cette terre entre nos mains, tous les habitants sont plongés dans la terreur. »

PASSAGE DU JOURDAIN

Sur ce rapport, le patriarche ordonne de lever le camp et de se mettre en marche vers le Jourdain. L'arche sainte, portée par les prêtres, s'avance la première. Le Seigneur avait dit à Josué : « C'est aujourd'hui que je glorifierai ton nom en présence des fils d'Israël et ils apprendront que je veux être avec toi comme je fus avec Moïse. » Cette promesse se réalisa bientôt. A peine les prêtres qui portaient l'arche sont-ils arrivés au bord du fleuve, que les eaux supérieures s'élèvent en amont comme une forte muraille, tandis que les eaux inférieures continuent leur cours, laissant le lit du fleuve à sec. Ainsi le même miracle qui avait sauvé les Israélites des mains de Pharaon venait mettre un terme à leur vie errante et malheureuse en leur ouvrant l'entrée de la Terre promise. Quand tout le peuple eut gagné l'autre rive, l'arche passa à son tour, et les eaux, rompant leur barrière invisible, reprirent leur cours. Douze pierres avaient été dérobées au lit du fleuve. Josué en éleva un autel dans la plaine de Galgala pour perpétuer la mémoire des bontés du Seigneur à l'égard de son peuple.

PRISE DE JÉRICHO

Jéricho se dresse devant l'armée d'Israël. Les habitants sont terrifiés par la nouvelle du grand miracle que Dieu vient d'accomplir, les guerriers du peuple de Dieu n'ont qu'à s'élancer à l'assaut, et la ville tombera entre leurs mains. Mais Josué, animé de l'esprit de Dieu, veut marquer l'entrée d'Israël dans la Terre promise par deux actes solennels de soumission à la loi de Moïse et de fidélité envers le Seigneur. La génération élevée au désert n'a pas reçu le signe de l'alliance divine, la Circoncision; Josué ordonna donc de sanctifier la nation choisie, et de célébrer la Pâque en grande solennité. Toutes les cérémonies légales furent accomplies.

Le lendemain, Josué parcourait la plaine de Jéricho, quand il se vit tout à coup arrêté par un guerrier tenant l'épée nue à la main. Il lui cria : « Qui es-tu, ami ou ennemi? — Je suis, répondit l'inconnu, le chef des armées de l'Eternel; le Très-Haut m'envoie vers toi. Lève les yeux, regarde cette ville. Voici les paroles du Seigneur : J'ai livré entre tes mains cette cité avec son roi et ses guerriers. Rassemble ton peuple. Qu'il fasse sept fois le tour des murs précédé de l'arche de mon alliance, portée par les lévites qui feront retentir les trompettes du jubilé. Au septième jour, les instruments feront entendre un son plus strident, tout le peuple poussera des clameurs et les murailles tomberont d'elles-mêmes; chaque guerrier pénétrera alors dans la cité par la brèche ouverte devant lui. » A ces mots, l'inconnu disparut.

Josué se hâta d'obéir à l'ordre divin et tout se passa comme l'ange l'avait annoncé. Les habitants de Jéricho furent exterminés, à l'exception de Rahab, qui avait donné l'hospitalité aux espions d'Israël.

DÉFAITE D'HAI — PUNITION D'ACHAN

La mission divine de Josué est clairement manifestée par ces deux miracles. Sûr de la fidélité des Israélites, l'élu du Seigneur va con-

tinuer avec vigueur la conquête de la Terre promise. Il envoie des espions vers la ville d'Haï, située près de Bethaven, à l'orient de Béthel. Sur leur rapport, il lança seulement 3000 guerriers contre cette ville, croyant qu'ils suffiraient à l'emporter. Les ennemis soutinrent l'assaut et après quelques instants de lutte, les Israélites lâchèrent pied et s'enfuirent vers Jéricho dans une déroute complète après une perte, peu considérable d'ailleurs, de trente-six combattants. A la nouvelle de cette défaite, le peuple entra dans un grand désespoir; son courage, nous dit la Sainte Ecriture, s'écoula comme l'eau du torrent. Josué déchira ses vêtements et, prosterné dans le tabernacle, il s'écria : « Seigneur, est-ce pour nous faire périr aujourd'hui sous les coups des Amorrhéens que vous nous avez fait franchir le Jourdain! Tous nos ennemis, à la nouvelle de notre défaite, vont se réunir et fondre sur nous. Qu'aurez-vous fait pour la gloire de votre nom?»

La prière du libérateur d'Israël monta jusqu'au trône de Dieu et du haut du propitiatoire, le Seigneur dit à son serviteur : « Josué, lève-toi, pourquoi rester ainsi prosterné? si Israël a fui devant l'ennemi, c'est en châtiment de sa prévarication. Il a touché au bien que j'avais maudit, il se l'est approprié par le vol et le mensonge. Mon peuple sera toujours vaincu jusqu'à ce que le nom de celui qui a violé mon pacte soit effacé du milieu de vous. Rassemble toutes les tribus et jette successivement le sort sur chaque maison et sur chaque famille. Quand le coupable sera découvert, que le feu soit son châtiment. Anéantis avec lui tout ce qui lui appartient et qui a été souillé par son sacrilège. »

Josué accomplit l'ordre du Seigneur. Le sort désigna Achan, fils de Charmi, fils de Zaodi, de la famille de Zaré, de la tribu de Juda. Achan avoua son crime, il fut brûlé avec tous ses biens dans la vallée d'Achor.

PRISE D'HAÏ

La justice de Dieu est satisfaite, le Seigneur ordonne à Josué d'envoyer des combattants contre Haï, car la ville et tout son territoire seront le prix de la victoire. En effet, Josué envoya quelques milliers d'hommes en embuscade derrière la cité, et se présenta lui-même en avant avec le reste de l'armée. A la vue des Israélites, le roi d'Haï sort avec toutes ses troupes et se précipite sur eux. Au premier choc, les Hébreux simulent une déroute complète et prennent la fuite vers Jéricho. Les ennemis les poursuivent avec acharnement et traversent la vallée, s'éloignant de leur ville où pas un homme n'est demeuré. Tout à coup, Josué lève son bouclier contre Haï. C'est le signal. Les guerriers, cachés dans la vallée, sortent de l'embuscade et s'élancent dans la ville qu'ils mettent à feu et à sang. A la vue de l'épaisse colonne de fumée qui s'élève dans les airs, le roi d'Haï suspend la poursuite et ordonne de voler au secours de la cité. Mais les 5 000 guerriers de Josué leur barrent le passage tandis que le gros de l'armée se retourne contre eux. Ainsi pressés de toutes parts, les Chananéens furent complètement écrasés. Tous restèrent sur le champ de bataille. Le roi seul fut pris vivant et suspendu à une croix, le visage tourné vers les ruines fumantes de sa ville.

ASSEMBLÉE DE SICHEM

Cette victoire ouvrait au peuple de Dieu toute la vallée située à l'ouest du Jourdain et comprise entre les montagnes d'Ephraïm et la tribu de Benjamin. Sur cette terre s'élevait une ville pleine des plus beaux souvenirs de l'histoire des Hébreux, c'était Sichem. Moïse avait désigné cette cité pour être le rendez-vous d'Israël après l'entrée dans la Terre promise. C'est là qu'il devait lire solennellement les malédictions et les bénédictions inscrites dans la Loi.

Jamais la terre n'avait été témoin d'une scène plus grandiose et plus magnifique. Sichem était entouré de montagnes et de collines. Le peuple se divisa en deux parties, dont l'une gravit le mont Hébal, tandis que l'autre se plaça sur les hauteurs de Garizim. L'arche sainte resta dans la vallée sur le flanc de l'Hébal. Un autel de pierre fut élevé selon les prescriptions de Moïse. Quand les victimes et les holocaustes eurent été offerts au Seigneur, Josué, étendant les mains, appela les bénédictions de Dieu sur toute cette multitude. Alors les tribus rangées sur l'Hébal élevèrent la voix et prononcèrent les malédictions portées par Dieu contre les contempteurs de la Loi. A chaque malédiction, tout le peuple répondait par une acclamation immense : « Amen! Qu'il en soit ainsi! »

A peine l'écho des montagnes de Sichem eut-il répété le dernier anathème de la Loi, que les tribus placées sur le Garizim entonnèrent les bénédictions promises au peuple fidèle; et la multitude entière put ensuite entendre lire le texte de la Loi. Aucune parole n'en fut omise.

FRAUDE DES GABAONITES — JOSUÉ ARRÊTE LE SOLEIL

Cette journée eut un retentissement lointain. Tous les rois chananéens, maîtres du pays baigné par la mer et coupé par les monts du Liban, craignant de voir leur royaume détruit comme Jéricho et Haï, se liguèrent pour arrêter les conquêtes d'Israël. Seuls, les Gabaonites n'entrèrent pas dans cette coalition. Ils résolurent de se ménager l'alliance du peuple de Dieu par un ingénieux stratagème. Ils envoyèrent au camp des ambassadeurs couverts de haillons et n'ayant aux pieds que des sandales trouées et rapiécées au hasard. Ils n'avaient pour toute nourriture que des pains desséchés et réduits en morceaux.

Arrivés à la tente de Josué, ils se prosternèrent à ses pieds et lui dirent : « Vos serviteurs sont venus vers vous d'une terre lointaine. La nouvelle du sort des rois amorrhéens est parvenue jusque dans nos contrées. Alors les vieillards de notre nation nous ont dit : « Prenez des provisions, allez vers Israël et dites-leur : Nous sommes vos serviteurs; faites alliance avec nous; voyez ce pain tout desséché, quand nous sommes partis nous l'avons pris sous la cendre; notre vin remplissait des outres neuves; voyez maintenant, elles sont rompues; nos vêtements et nos sandales sont usés tant la route que nous avons parcourue pour venir vers vous est longue et pénible. » Trompé par ces discours, Josué, sans consulter le Seigneur, conclut avec ce peuple une alliance éternelle. Trois jours après, il reconnut qu'il avait été dupe d'une fraude. La terre si éloignée de ces étrangers était à quelques milles du camp d'Israël. A cette vue, le peuple s'éleva en murmures, mais Josué défendit de rétracter l'alliance jurée au nom de Jéhovah. Les Gabaonites furent épargnés, mais, en punition de leur mensonge, Josué les condamna à fournir l'eau et le bois nécessaires au service du temple et du peuple de Dieu.

Cependant Josué avançait toujours dans le pays de Chanaan; les villes, selon la promesse du Seigneur, s'ouvraient devant lui. Adoniés-

dech, roi de Jérusalem, craignant pour son royaume, forma une ligue puissante avec les rois des contrées méridionales de la Palestine. Les alliés s'avancèrent d'abord contre les Gabaonites. Ceux-ci, effrayés d'une attaque si soudaine, envoyèrent des guerriers implorer le secours de Josué. Durant la nuit, le chef du peuple de Dieu se met en marche avec ses plus vaillants guerriers, et, à la pointe du jour, il fond à l'improviste sur les cinq rois coalisés. Leur déroute est complète. Les vaincus espéraient se sauver par la fuite, mais Josué les poursuivit jusqu'aux plaines de Mazecca et d'Azeca. A la descente de Bethoron, le Seigneur vint encore au secours de son peuple et fit pleuvoir sur les ennemis une grêle de pierres qui tua plus d'Amorrhéens que le glaive des guerriers. Cependant, la nuit approchait, et Josué, après avoir supplié le Seigneur de lui laisser le temps d'achever sa victoire, s'écria d'un ton inspiré : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, reste immobile sur la vallée d'Aïalon. » Le soleil et la lune, dociles à sa voix, suspendirent leur cours jusqu'au triomphe complet d'Israël. « Et, ajoute le texte sacré, on ne vit jamais dans la suite une journée aussi longue que celle où Dieu, se rendant au commandement d'un homme, vint au secours de son peuple » (1).

Tous les ennemis d'Israël furent exterminés; seuls, les cinq rois étaient parvenus à s'échapper et à se réfugier dans une caverne. Josué se les fit amener en présence de tout le peuple; et, s'adressant aux chefs des tribus, il leur dit : « Avancez et posez le pied sur la tête de ces rois. Que toute crainte s'éloigne de vous! Armez-vous de courage et soyez forts, car le Seigneur fera de même pour tous vos ennemis. » Après ces paroles, il ordonna de passer les rois captifs au fil de l'épée et leurs corps restèrent jusqu'au soir suspendus à un gibet.

NOUVELLE VICTOIRE — PARTAGE DE LA TERRE PROMISE

Le midi de la Palestine était désormais au pouvoir des Israélites. Mais les contrées du Nord formèrent une troisième coalition contre eux à l'instigation de Jabin, roi d'Azor. Toutes les forces confédérées se concentrèrent près du lac Merom. Josué, confiant dans le secours de Dieu, les attaqua résolument. Le désordre et l'épouvante se mirent bientôt parmi eux et ils furent exterminés.

Désormais, la possession de la Terre promise était assurée au peuple de Dieu. Mais Josué commençait à se courber sous le poids de l'âge : « Tu as atteint les jours de la vieillesse, lui dit le Seigneur, il reste encore bien des pays à conquérir, mais ces conquêtes seront pour des temps plus éloignés. Cependant, comprends ces pays dans le partage de la Terre promise que tu vas exécuter entre les fils d'Israël. »

Josué obéit. Ruben, Gad et une partie de la tribu de Manassé avaient déjà été fixées dans la partie de la Terre promise située à l'est du Jourdain, les neuf autres tribus reçurent une portion de la partie occidentale; seule, la tribu de Lévi, destinée au service des autels, eut en partage quarante-huit villes disséminées sur toute la surface du pays de Chanaan.

MORT DE JOSUÉ

Quelques années après, Josué réunit tous les anciens, les juges et les magistrats du peuple. Il leur rappela les victoires que le Seigneur leur avait fait remporter, et il les exhorta à rester fidèles aux préceptes de Jéhovah : « Tout ce que l'Eternel vous a promis de bien vous est arrivé; pas une de ses paroles n'a été vaine. Mais comme il est arrivé tout ce que votre Dieu vous avait annoncé de bien, ainsi il fera tomber sur vous tout ce qu'il vous annonce de mal, si vous violez son alliance jusqu'à ce qu'il vous chasse de la terre excellente qu'il vous a donnée et qu'il vous disperse en tous lieux. » Terrible prédiction dont tous les siècles jusqu'à la fin des temps verront l'accomplissement.

Josué, après avoir ainsi affermi tous les chefs dans la fidélité au Seigneur, se rendit à Sichem, où tout le peuple était réuni devant le Seigneur, car on avait apporté l'arche de Silo. Là, Josué rappela à tout le peuple les bontés et les merveilles accomplies par la main de Jéhovah : « Maintenant, s'écria-t-il, craignez le Seigneur; servez-le dans la perfection et dans la vérité; ôtez les dieux qu'ont servis vos pères au delà du Jourdain et en Egypte. Aujourd'hui, optez pour le Maître qui vous agrée. Choisissez si vous voulez servir les dieux de la Mésopotamie ou ceux des Amorrhéens. Quant à Josué et à sa maison, Jéhovah seul sera son Seigneur! »

Une immense acclamation répondit à ces paroles : C'est Jéhovah que nous servirons et Jéhovah seul sera notre Seigneur et notre Dieu!

En ce jour, Josué renouvela l'alliance du Seigneur avec son peuple, et il fit lire les préceptes de Jéhovah. Puis, prenant une énorme pierre, il la plaça sous le chêne qui ombrageait l'arche et dit au peuple : « Cette pierre restera toujours en ce lieu comme le témoignage que vous avez entendu toutes les paroles du Seigneur, si jamais vous veniez à nier vos serments et à mentir au Seigneur. » Après ces paroles, Josué renvoya chaque tribu dans la terre de son héritage.

C'était le testament du libérateur d'Israël. On n'y rencontre pas un sentiment personnel, pas un retour sur son passé glorieux. Toute sa vie, tous ses efforts ont été pour son Dieu, sa dernière parole est encore pour lui. Saint Josué mourut à l'âge de cent dix ans. Les enfants d'Israel l'ensevelirent dans son héritage de Thamnath-Saré.

Voici l'éloge que le Saint-Esprit fait de saint Josué par la bouche du fils de Sirach (Eccl. XLVI, 1-12). « Jésus, fils de Nané, le fort dans la guerre, successeur de Moïse dans l'esprit de prophétie, grand par son nom, très puissant pour sauver les élus du Seigneur, renverser leurs ennemis et établir Israël dans son héritage : De quelle gloire ne s'est-il pas couvert quand, levant le bras, il lançait ses traits contre les cités? Qui a pu lui résister? A sa voix le soleil ne s'est-il pas arrêté et un jour n'est-il pas devenu comme deux? Quand il a pressé les ennemis de toutes parts, il a invoqué le Seigneur, et le Dieu grand et saint a entendu sa prière, il a montré sa puissance par une grêle de pierres..... Au jour de Moïse. Josué fit avec Caleb un acte de miséricorde et de piété, car il tint ferme contre l'ennemi. Il sut détourner le peuple du péché et imposer silence aux murmures de la malice. »

(1) Voltaire dit à propos de ce prodige : « Les physiciens ont quelque peine à expliquer comment le soleil, qui ne marche pas, arrête sa course. — Ils n'en ont pas plus, lui fut-il répondu, qu'à entendre leur propre langage. Ne dit-on pas tous les jours, en se réglant sur les apparences, que le soleil se lève et se couche? Les peuples anciens ignoraient le vrai système astronomique. Pour ces peuples, la terre était immobile au milieu du monde, le soleil et les étoiles tournaient autour d'elle.

SAINTE DOUCELINE

VIERGE, FONDATRICE DES BÉGUINES EN PROVENCE (1) 1214-1274

Fête le 1er Septembre.

Sainte Douceline guérit un enfant estropié.

LE MONDE — CHARITÉ ET MORTIFICATION

Sainte Douceline naquit à Digne, au commencement du XIIIe siècle. Elle était encore en bas âge quand sa famille vint se fixer à Barjols. Là, son historien nous la montre « s'en allant sur la terrasse de la maison, s'agenouillant sur les petites pierres qu'elle y trouvait, et, les mains jointes, regardant le ciel sans dire un mot, car elle était trop jeune encore pour parler ». Cet acte d'adoration muette faisait pressentir l'attrait que cette enfant prédestinée aurait un jour pour l'oraison et les beaux exemples qu'elle en donnerait au monde.

Douceline, au décès de sa mère, suivit son père à Hyères. Cette ville fut bientôt édifiée par l'attitude de ces nouveaux arrivés. Le père aimait les pauvres comme les amis de Dieu ; il les hébergeait volontiers et amenait à sa fille ceux qu'il avait rencontrés le long du chemin, en lui disant : « Ma

(1) Les Béguines, ou mieux Beghines, furent fondées à Liège en 1180, par un célèbre prédicateur, Lambert de Begghe, d'où le nom de Beghines. Les membres de ces associations ne faisaient pas de vœux perpétuels, conservaient la propriété de leurs biens, n'observaient pas une stricte clôture et pouvaient retourner dans le monde. Il existe encore quelques béguinages en Belgique.

fille, je t'apporte du profit. » L'heureuse enfant, ravie de cette bonne aubaine, accueillait bien ses hôtes, leur lavait les pieds, nettoyait leurs ulcères et leur rendait tous les services qu'inspire en ces occasions la charité chrétienne.

Cet amour du prochain avait pour principe l'amour de Dieu le plus pur, le plus généreux, tel que le conçoivent les saints. En effet, Douceline priait beaucoup. Divisant la nuit en trois parties, elle passait la première à lire et à prier; elle prenait ensuite un léger repos; enfin, elle se relevait pour réciter Matines et continuer son oraison jusqu'à l'aurore. La vie d'oraison exige de l'âme chrétienne qu'elle se sépare de plus en plus des créatures et qu'elle recoure, pour se mettre en garde contre les impuretés de la terre, à la pratique généreuse, constante, de la mortification.

Notre Sainte, bien pénétrée de cette pensée que, pour vivre en Dieu, il faut mourir au monde, était d'une incomparable pureté. Jamais ses yeux ne s'égarèrent sur un objet dangereux, et les traits de son visage, qui était d'une rare beauté, reflétaient, par leur modestie, la candeur de son âme. De bonne heure, elle avait mortifié son corps innocent. Sous de riches vêtements, elle portait un cilice, « qui, d'après son historien, s'enfonçait dans sa chair au point que souvent elle avait de la peine à l'enlever, et, quand elle l'avait ôté, elle en demeurait déchirée et couverte de plaies ».

Sa couche était un peu de paille étendue en un coin de sa chambre. Pour n'avoir aucun repos en dormant, elle attachait une corde au-dessus de son lit; aussitôt qu'elle remuait, la corde la tirait et elle s'éveillait.

Tel fut son genre de vie jusqu'au jour où elle quitta l'habit séculier.

LA VIE RELIGIEUSE

Cependant, Douceline voulait encore davantage. Depuis plusieurs années, elle demandait à Notre-Seigneur « de lui faire trouver un Ordre et manière de vivre qui fût plus agréable à Dieu et qui la mît dans l'état qui lui plairait le plus ». Sa prière devait être exaucée. Un jour qu'elle revenait avec trois autres personnes d'un hôpital situé hors de la ville, elle rencontra deux dames à la démarche modeste, vêtues de noir, le visage couvert d'un voile blanc et conduisant avec elles une petite fille. Ces inconnues saluèrent d'un air gracieux, et, s'arrêtant devant la Sainte, se mirent à la considérer. Celle-ci, à leur aspect, fut inondée d'une joie toute céleste et leur demanda qui elles étaient et de quel Ordre. Alors elles se couvrirent la tête de leur manteau en disant : « Nous sommes de cet Ordre qui plaît à Dieu. » Et, lui montrant leurs voiles, elles ajoutèrent : « Prends ceci et suis-nous. » A l'instant même elles disparurent.

Sainte Douceline fit connaître à son frère, le bienheureux Hugues, cette mystérieuse rencontre. Après avoir tout entendu et sérieusement réfléchi, le vénérable religieux décida que sa sœur n'entrerait point dans un Ordre déjà existant, mais qu'elle revêtirait l'habit qui lui avait été montré. Il voulut lui-même recevoir ses vœux de religion. La cérémonie eut lieu en présence d'une grande foule de peuple. Après un sermon solennel, 130 personnes firent vœu de chasteté, à l'exemple de Douceline, entre les mains de Fr. Hugues. De ce nombre furent, en premier lieu, les deux nièces de la Sainte et plusieurs dames appartenant aux plus nobles maisons du pays. Le nouvel Institut n'était pas un Ordre religieux proprement dit; son but était de grouper les personnes pieuses qui désiraient s'éloigner du monde pour mener une vie humble et mortifiée, et se sanctifier ensemble par la pratique des œuvres de charité et la méditation de la Passion de Notre-Seigneur. « Une Béguine, disait la Sainte, est faite pour pleurer et non pour chanter; car elle doit porter toujours dans son cœur Jésus Crucifié, comme elle porte sur sa tête recouverte le signe de la douleur de sa mort. »

Dieu bénit cette nouvelle famille religieuse, et la prospérité de la maison d'Hyères donna l'idée d'une semblable fondation à Marseille.

VERTUS HÉROÏQUES — HUMILITÉ, PAUVRETÉ

Afin de maintenir la vie religieuse parmi ses filles, la sainte Mère avait coutume de visiter de temps à autre chaque couvent. Parmi les vertus dont elle leur inspirait l'amour et la pratique, elle plaçait en première ligne l'humilité comme étant « le vrai chemin du salut, l'aliment de toute pureté et la racine de la perfection ». Donnant elle-même l'exemple, elle se regardait et voulait être traitée comme la dernière des servantes. Pour avoir toujours l'occasion de pratiquer la soumission, tout en étant Supérieure générale de l'Institut, elle voulut se donner une supérieure dans la personne d'une Sœur, à qui elle promit obéissance. Ce fut cette sincère humilité qui la rendit très agréable au Seigneur, très familière avec lui et digne de tout respect de la part des hommes. Plus elle aspirait à s'abîmer dans son néant, plus Dieu la comblait de ses faveurs et se plaisait à la rendre honorable aux yeux du monde, à tel point que « les hauts barons, les grands seigneurs, princes et rois qui venaient la visiter par dévotion, ne pouvaient s'empêcher de fléchir respectueusement le genou devant elle; ce qui plongeait l'humble vierge dans une incroyable affliction ».

Avant de faire vœu de pauvreté, Douceline avait renoncé, en faveur des pauvres, à tous les biens que son père lui avait laissés. Elle observa son vœu avec une extrême rigueur. On lui voyait refuser les aumônes trop considérables destinées à l'entretien du couvent. Ce qui était accepté était mis en commun, ou distribué aux religieux, ou partagé entre les pauvres. Mais sa pauvreté, rapporte l'historien, « était plus riche que l'abondance de ceux qui aiment les richesses du monde. Là où bien des fois l'argent est insuffisant, sa pauvreté se trouvait largement pourvue.

Le service des pauvres et des malades était un devoir des Béguines. Douceline servait encore ici de modèle à ses filles. Dans sa charité sans bornes, il ne lui suffisait pas d'accueillir tous les malheureux qui se présentaient; elle avait chargé des femmes de les rechercher et de les lui amener. On remplissait de ces pauvres malades les maisons voisines; elle les y servait et les faisait servir avec tout le soin possible. « Ne pensez pas, disait-elle, que ceux que vous servez soient des hommes; non, c'est bien la propre personne de Jésus-Christ. »

Le cœur de cette charitable vierge était si tendre pour les pauvres qu'on aurait dit qu'il se fondait de compassion à la vue de leurs misères. Aussi, n'osait-on pas lui faire connaître les choses dignes de pitié, tellement elle en était affligée.

GRACES EXTRAORDINAIRES — EXTASES FRÉQUENTES

Depuis son enfance, Douceline s'était fidèlement appliquée à l'oraison. En retour, Dieu lui

accorda une prodigieuse facilité dans la pratique de cet exercice. Elle avoua à son confesseur que, quand elle voulait appliquer son esprit aux choses divines, il lui était aussi facile de rejeter toute pensée étrangère que de dépouiller le voile qu'elle portait sur la tête. Notre-Seigneur éleva son âme aux plus sublimes hauteurs de la contemplation. Absorbée en Dieu, elle perdait de vue toutes les choses d'ici-bas. Son corps même, subissant l'effet de l'attraction divine, se détachait de la terre et demeurait suspendu en l'air. Dans cet état, elle ne connaissait ni ne sentait rien de ce qui se faisait autour d'elle. Cela fut constaté bien souvent, de toutes sortes de manières, par diverses personnes qui la poussaient ou la tiraient fortement sans parvenir à l'émouvoir.

Deux ans entiers elle tint ces faveurs divines tellement secrètes que personne ne parvint à les découvrir; mais ensuite elles devinrent si fréquentes, si extraordinaires, qu'il lui fut impossible de les cacher, même aux séculiers; car elle en vint au point de ne pouvoir entendre ni Messes, ni sermons, sans qu'elle fût ravie pendant tout le jour.

Durant ces extases, elle recevait des lumières singulières sur les questions les plus difficiles de la théologie. Un religieux, tout en parlant de Notre-Seigneur, lui demanda : « Dame Douceline, qu'est-ce que l'âme? » La Sainte répondit humblement : « Frère, ce n'est pas à moi qui suis une femme simple et pauvre de tout bien de répondre à cette question. » Mais soudain, elle s'éleva en haut avec une grande ferveur; sa figure devint vermeille et tout en feu, et elle se mit à dire : « Qu'est-ce que l'âme? — C'est le miroir de la majesté divine, et en elle Dieu a imprimé son sceau. » Dans une autre circonstance, un religieux l'interrogeait en ces termes : « Dame Douceline, dites-moi comment Dieu parle aux anges et aux saints du paradis, puisqu'il n'a ni bouche ni langue. » La Sainte, avec un accent de tendre amour pour Dieu, répondit : « Dieu parle aux anges et aux saints en ce sens qu'en regardant en lui ils y voient et entendent tout ce qu'il veut leur dire. » Depuis, les théologiens n'ont pas découvert de réponse plus satisfaisante; c'est que l'oraison est aussi une école où Dieu lui-même s'établit le maître de l'âme.

Douceline aurait voulu soustraire à tous les regards ces grâces extraordinaires. Un jour, après un long ravissement, se souvenant que le comte de Provence en avait été le témoin, elle dit à ses filles, l'âme navrée de douleur et les larmes aux yeux : « Fausses Sœurs, pourquoi avez-vous souffert cela? Comment avez-vous pu m'offrir en spectacle et me trahir de la sorte? »

Elle défendit en vertu de la sainte obéissance de la montrer désormais à qui que ce fût, tant qu'elle se trouverait en cet état.

UN GRAND MIRACLE

Une autre preuve encore plus certaine de la sainteté, ce sont les miracles. Dans l'impossibilité de rapporter tous ceux que Dieu opéra par l'entremise de « sa pauvre et humble servante Madame sainte Douceline », nous nous bornerons à un seul dont le récit textuel offre tous les caractères de la bonne foi et de la certitude la mieux établie.

Il y avait dans la ville de Marseille une dame veuve qui avait un fils âgé de quatre ans, sourd et muet de naissance. Jamais il n'avait pu marcher; car il était si mal conformé qu'on le regardait comme un sujet d'étonnement. Il était, en effet, bossu de la poitrine et des épaules, tout ramassé sur lui-même; il avait les doigts des pieds réunis ensemble et ceux des mains repliés en dedans. Plusieurs de ses os étaient si disloqués qu'ils sortaient de leur place naturelle. De plus, une cruelle maladie lui rongeait la tête et avait produit des plaies si profondes qu'il s'en exhalait une insupportable puanteur.

La mère de cet enfant était fort désolée. Sans cesse elle priait Dieu de lui ôter la vie, qui ne devait être pour lui et pour elle qu'un douloureux héritage de souffrances, de chagrins et de larmes. Or, voilà qu'une nuit elle eut une révélation; elle entendit une voix qui lui dit par trois fois : « Femme, prends l'enfant, porte-le à Roubaud — c'était le nom du monastère, — et fais-le toucher à Douceline : il sera guéri par la vertu de Dieu. » Le jour venu, la mère le porta à Roubaud, demanda à voir la Sainte et lui exposa l'objet de sa douleur; elle lui dit la maladie que l'enfant avait à la tête, lui montra son oreille sur le point de tomber.

Lorsque la sainte femme vit tout cela, elle fondit en larmes et dit : « Le Seigneur est puissant, il peut faire tout ce qui lui plaît; rien de plus facile à Dieu que de guérir cet enfant, si sa bonté le veut bien. » Et, dans la compassion qu'elle éprouvait pour le petit infirme, elle se mit à promener sa main, avec grande bonté, par tous les endroits de sa tête où était le mal. Au même instant qu'elle le toucha de sa main, les plaies commencèrent à se fermer et parurent aussitôt vermeilles, comme si elles eussent été en voie de guérison depuis trois ou quatre jours.

La mère voyant cela fut émerveillée; toutefois, elle n'osa témoigner qu'elle s'en fût aperçue; mais, montrant à la Sainte comment le corps de l'enfant était contracté, elle lui faisait toucher tous ses membres contrefaits. Douceline, à la vue d'une telle désorganisation, sentit son cœur pénétré d'une inexprimable pitié. Baignée de larmes, elle prit les pieds, puis les mains de l'enfant, que celui-ci tenait fermées sans avoir jamais pu les ouvrir, et à peine les eut-elle dans les siennes que ces mains s'ouvrirent et les doigts s'étendirent.

Alors la mère lui montra la bouche qui était close, et elle dit à son enfant : « Ouvre la bouche. » Mais lui n'entendait rien. La sainte femme lui dit à son tour : « Ouvre la bouche, au nom du Christ. » Aussitôt, à sa parole, l'enfant ouvrit la bouche si fort que la mère put y promener le doigt de la Sainte, lui faisant toucher la langue et tout l'intérieur. Tandis que la mère lui montrait toutes les infirmités de son fils, Douceline était si absorbée dans le sentiment de Dieu au sujet de cet enfant qu'elle avait à peine conscience d'elle-même; car elle était tout attirée en haut vers Notre-Seigneur. Elle répétait avec une grande compassion : « Vraiment, c'est une chose bien facile à Dieu d'exercer sa miséricorde et de montrer sa bonté en cet enfant : non, cela n'est rien pour le Seigneur, si c'est là son bon plaisir. » Là-dessus, la mère partit en pleurant à chaudes larmes, après s'être recommandée aux prières de la Sainte.

Arrivée chez elle, elle plaça son fils dans son berceau. Or, à un certain moment, comme elle était à parler avec une autre femme qui se trouvait dans la maison, voilà que l'enfant se lève de lui-même et court vers sa mère, entièrement guéri. Quand il fut auprès d'elle, il se mit à l'ap-

peler en disant joyeusement : « Donna! donna! Dame! dame! » La mère, stupéfaite, disait que ce n'était pas son fils, puisqu'elle l'entendait parler. L'autre femme, qui était là, lui demanda s'il était bien Pellegrin, car tel était son nom. L'enfant répondit que oui, et que celle qui lui avait mis le doigt dans la bouche l'avait guéri.

A la vue d'un tel prodige, la mère, éperdue et comme hors d'elle-même, courut à la maison de son père en pleurant de joie, et son enfant la suivit. Le père et tous ceux qui étaient présents, sachant en quel état il se trouvait naguère, reconnurent aussitôt le miracle. Ils louèrent Dieu et firent éclater à l'envi leur joie et leur étonnement. Le père surtout s'écriait avec une grande conviction : « Vraiment, cette dame est une sainte, puisque Dieu a opéré par elle un tel prodige! C'est là une chose digne d'être racontée et qu'on ne saurait trop publier; car je ne crois pas qu'on puisse trouver une personne plus sainte! Va-t'en, ma fille, ajouta-t-il, va trouver la sainte Mère et mène-lui l'enfant, afin qu'elle lui donne sa bénédiction. »

La mère partit sur-le-champ et montra aux dames du couvent le petit garçon qu'elles avaient vu naguère tout estropié et qu'elle leur ramenait totalement guéri. Les bonnes Sœurs en éprouvèrent une joie extrême; mais elles avertirent cette femme de bien de se garder de témoigner à la Sainte en aucune manière qu'elle lui attribuait le miracle; car elle ne voulait ni ne pouvait souffrir aucun honneur.

Elles la conduisirent ensuite avec l'enfant auprès de Douceline, et la mère, lui exposant avec bonheur tous les détails du fait : « Voyez, Madame, lui dit-elle, voyez les effets de la bonté de Dieu! Voyez combien est grande sa miséricorde qui m'a guéri mon enfant! » A cette vue, la Sainte resta quelque temps toute transportée en Dieu; puis, les yeux pleins de larmes et regardant l'enfant, elle recommanda à la mère de rendre grâces à Dieu et à saint François et de le vouer à ce grand Saint en promettant qu'il serait un jour Frère Mineur.

LA MORT — LE CULTE

Douceline allait se perfectionnant de jour en jour. A mesure qu'elle approchait du terme de la vie, son cœur brûlait du désir de faire toujours davantage pour plaire à Dieu, car il lui semblait n'avoir rien fait jusqu'alors. C'est pourquoi elle ne donnait aucune relâche à son corps défaillant ni à ses forces épuisées, jusqu'à ce qu'enfin, il plut au Seigneur de l'appeler de ce monde à la vie seule durable, au moment où, parvenue à l'âge d'environ soixante ans, elle achevait de combler la mesure de ses mérites. Alors ses oraisons étaient plus ferventes, ses ravissements plus sublimes et plus fréquents.

Un jour, veille de l'Assomption, après avoir communié, elle demeura, selon sa coutume, toute la journée en extase devant l'autel. Le soir, à Vêpres, quand l'officiant entonna la première antienne : *Assumpta est Maria in cœlum* — Marie a été portée au ciel, — elle s'éleva soudain en l'air et si haut qu'il sembla qu'elle voulût monter au ciel. A cette vue, ses religieuses réunies autour d'elle, croyant que son âme allait s'envoler vers Dieu, se précipitèrent toutes ensemble, en poussant des cris pour la retenir.

La Sainte ne revint de son extase que vers l'heure des Complies. Dès ce moment, on reconnut en elle un très grand changement, et l'on comprit que Dieu lui avait révélé d'ineffables mystères, ainsi que le jour de sa mort prochaine. Au bout de huit jours, en effet, une forte fièvre la saisit, et bientôt les médecins avouèrent leur impuissance contre la violence du mal. Cette déclaration plongea ses filles dans la consternation. Le samedi suivant, elles jeûnèrent au pain et à l'eau, en l'honneur de la Sainte Vierge, pour obtenir sa guérison. Mais cette âme bienheureuse était si fortement unie à Dieu qu'elle ne pouvait plus s'en détacher. Trois jours et trois nuits elle fut dans un ravissement ininterrompu. Les médecins ayant déclaré qu'on la perdrait ainsi, les religieux qui venaient la voir passaient le jour auprès d'elle sans la quitter, et, quand tout espoir fut perdu, ils lui dirent : « Dame Douceline, à qui laissez-vous vos enfants? — A Notre-Seigneur et à saint François », répondit-elle. Ils lui dirent encore : « Mère, qui laissez-vous à votre place? — Le Saint-Esprit y pourvoira. »

Après cela, ils la supplièrent de bénir sa famille éplorée; celle-ci, étant tombée à genoux, la sainte Mère étendit les bras en croix et bénit toutes ses filles présentes et absentes, au nom de Jésus-Christ, suppliant le Seigneur de prendre soin de son Ordre.

Désormais, elle n'ouvrit plus la bouche que pour répéter ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas éternellement confondue; je remets mon âme entre vos mains. » Enfin, après avoir reçu tous les secours spirituels nécessaires aux mourants, cette sainte âme alla, pleine de joie, se reposer en Dieu, et son ravissement, qui durait depuis trois jours, se termina sur la terre pour commencer et durer sans fin au séjour des élus. C'était le 1er septembre 1274.

Le jour de ses funérailles, la Sainte apparut à une de ses filles et lui dit avec un visage radieux : « Ne me pleurez point, car je ne suis pas morte, mais passée de ce monde à mon Père, et celui qui s'est consommé pour moi sur la croix m'a toute consommée en lui. »

Ses restes furent transportés le 17 octobre 1278 dans l'église des Franciscains. Ce lieu devint bientôt un pèlerinage très fréquenté, où les malades venaient réclamer la santé. On se servait de ses reliques pour guérir les infirmes. Les Béguines avaient fait enchâsser dans un reliquaire d'argent un doigt de leur sainte Mère, qu'elles conservaient avec un grand respect. On le portait chez les malades désespérés, ou bien on leur envoyait de l'eau consacrée par le contact de la relique, et la guérison s'ensuivait.

Sainte Douceline eut sa fête; elle se célébrait solennellement le 1er septembre, à Marseille et à Hyères. Il en fut ainsi tant que dura l'œuvre de la Sainte, c'est-à-dire jusqu'en 1414, époque où le couvent de Marseille fut remis, faute de sujets, aux Franciscains de Saint-Louis. Il nous reste de l'office composé en l'honneur de la Sainte un fragment d'hymne où est conservée son origine dignoise.

Dulcelina hæc de Digna
Sede polorum est digna
Inter sacras virgines.

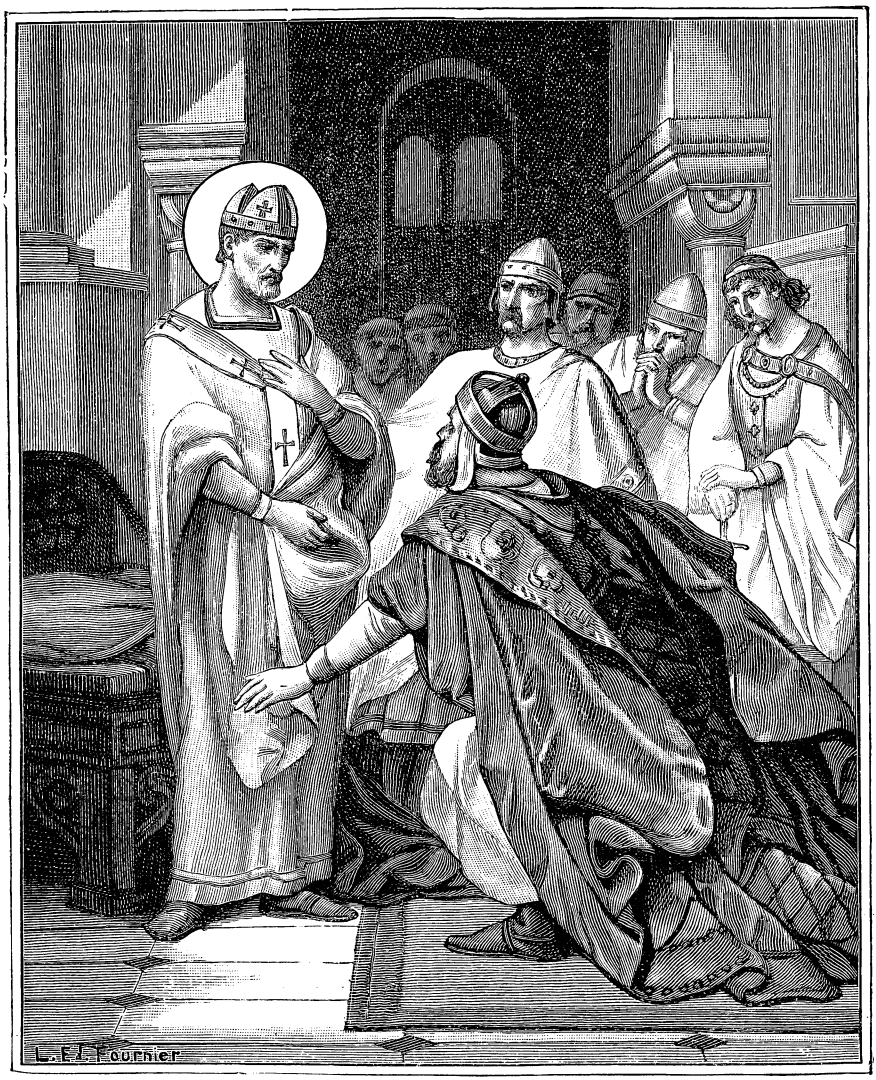
« C'est Douceline de Digne qui a mérité une place au ciel parmi les vierges sacrées. »

SOURCES CONSULTÉES

Histoire religieuse et hagiographique du diocèse de Digne, chez Nicot, à Aix.

SAINT LOUP, ARCHEVÊQUE DE SENS

Fête le 1er septembre.



Le roi Clotaire, prosterné aux pieds de saint Loup, s'excuse de l'avoir persécuté.

La dévotion à saint Loup est très répandue en France. Sans parler des lieux qu'illustrèrent sa naissance et sa vie, Orléans, Sens, Saint-Leu en Normandie, bien d'autres localités se réjouissent de posséder de ses reliques ou un sanctuaire dédié à son nom et lui ont, de temps immémorial, voué un culte.

Paris a son église Saint-Leu dans laquelle Henri IV, en 1601, fit faire une neuvaine solennelle pour obtenir le dauphin qui fut depuis Louis XIII. Celui-ci, à son tour, vint y solliciter du ciel la naissance de celui qui devait s'appeler Louis le Grand ou Louis XIV.

L'église de Chappes, au diocèse de Troyes, conserve quelques parcelles des ossements de saint Loup. Telles encore les églises de Saint-Loup en Champagne, de Saint-Loup-des-Bois, au doyenné de Cosne, et d'autres que nous passons sous silence.

Au diocèse de Cahors, la paroisse de Salgues a en honneur le culte de ce Saint auquel elle voue tous les enfants nouveau-nés. La dévotion en est aussi établie, et le concours des pèlerins, dans la première semaine de septembre, est encore plus considérable, à Fontanes-Lalbenque, dans le même diocèse. On recourt à saint Loup

pour obtenir le soulagement du mal d'entrailles des enfants, la guérison des convulsions et autres maladies du premier âge.

Peut-être faut-il chercher l'origine de cette invocation dans les sollicitudes toutes particulières dont fut entourée l'enfance de notre Saint.

DE LA NAISSANCE A L'ÉPISCOPAT

Le futur archevêque de Sens naquit vers l'an 573, dans un domaine que possédait le seigneur Betton, son père, près d'Orléans, sur la colline de la Braye, à peu de distance de la Loire. Il reçut le nom franc de *Wolf*, dont le latin a fait *Lupus*, et nous saint Loup.

Son père était apparenté, croit-on, à nos premiers rois, et sa mère Austregilde était fille d'un de ces leudes entre lesquels Clovis partagea le territoire orléanais. Bien que comtesse de Tonnerre et issue de noble race, Austregilde ne crut pas indigne de son rang de nourrir elle-même son enfant. En cela, elle allait peut-être à l'encontre des usages reçus dans son milieu, mais, comme plus tard Blanche de Castille, elle mettait son devoir de mère au-dessus des convenances sociales.

Le jeune prince suça, pour ainsi dire, la piété avec le lait. Sa mère s'empressa de le vouer au Seigneur, et ses deux oncles, tous deux évêques, Austrène d'Orléans et saint Aunaire d'Auxerre, se chargèrent de l'éducation de cet autre Samuel.

Leur tâche fut grandement aidée par les heureuses dispositions de l'enfant. Il s'assimilait aisément tout ce qu'on lui enseignait, et bientôt il surpassa ceux de son âge par sa facilité d'élocution et l'étendue de ses connaissances. De bonne heure aussi, il prit goût au service des autels, aux cérémonies sacrées, aux chants de l'Eglise auxquels il aimait à apporter l'appoint de sa belle voix.

Voyant ces indices de vocation à l'état ecclésiastique, les prélats ses oncles lui accordèrent la tonsure; et, peu d'années après, sa constante application à l'étude et surtout sa parfaite modestie et sa piété exemplaire le firent juger digne du sacerdoce.

La vie de saint Loup comme simple prêtre nous est peu connue. Il la passa sans doute sous la conduite de son oncle Austrène, parmi le clergé d'Orléans. Nul doute qu'il ne mérita dès lors cet éloge que fait de lui son biographe :

« Il était animé du zèle le plus ardent pour tout ce qui concernait le service divin; il visitait assidûment les églises, les hôpitaux et les tombeaux des Saints; il se dépouillait de tout ce qu'il avait pour secourir les pauvres, et il exerçait généreusement l'hospitalité envers les étrangers. Plein de mépris pour les vanités du monde, il macérait sa chair par le jeûne et les veilles, et soupirait du plus profond de son cœur après la céleste patrie. »

TRAITS DE VERTU — UNE CALOMNIE

Quelques voyages de saint Loup à Auxerre, où résidait saint Aunaire, le firent-ils connaître du peuple de Sens, ou bien sa seule réputation de sainteté tourna-t-elle vers lui les regards? Toujours est-il que, le 23 avril de l'an 609, à la mort de saint Arthème, archevêque de Sens, le peuple et le clergé de cette ville, d'un commun accord, désignèrent au roi saint Loup, prêtre d'Orléans, comme le sujet le plus digne de recueillir la succession au premier siège des Gaules.

L'Eglise de Sens n'eut qu'à se féliciter d'avoir choisi un tel pasteur.

Eloquent, fécond en bonnes œuvres, il s'attacha si étroitement le cœur de ses prêtres et de ses fidèles, que tous, en considérant sa piété, sa chasteté, sa tendre charité, le regardaient comme un ange envoyé du ciel.

Quelques traits en diront plus que ces paroles de louange.

« La maison d'un évêque, déclarait saint Loup, doit être comme une hôtellerie publique où les pauvres soient reçus par miséricorde et les riches par courtoisie. »

En fait, sa charité était inépuisable, et il poussait la générosité jusqu'à étonner ses serviteurs.

Un jour qu'il avait distribué tout le vin de son cellier, on l'en avertit sur un ton de reproche, d'autant plus qu'il devait le jour même offrir un repas à plusieurs personnes de haut rang. Saint Loup ne s'offensa point de cette remarque, et, sans plus se troubler, il répondit qu'il comptait sur la bonne Providence. Elle ne lui fit pas défaut, car, peu après, au moment précis où il en était besoin, l'on vit arriver plusieurs charrettes chargées de vin qu'envoyait au saint archevêque la princesse sa mère.

Il parvint, par ses exhortations et ses exemples, à réprimer les excès du luxe parmi les seigneurs; ce qui servait à leurs plaisirs fut converti en aumônes. Son zèle pour étouffer les germes de division et de haine entre les familles ne fut pas moins admirable.

Le biographe signale encore comme un signe de l'extraordinaire piété de saint Loup la coutume où il était de visiter chaque nuit les églises de la ville, et, lorsqu'il arrivait à la cathédrale, de sonner, le premier, la cloche, pour donner le signal aux ecclésiastiques et les convoquer à l'office de Matines.

Tant de vertu ne mit pourtant pas notre Saint à l'abri de la calomnie. Il avait coutume de répéter après saint Paul que tous ceux qui veulent vivre pieusement doivent s'attendre à souffrir persécution.

Il en fit bientôt l'expérience.

Avec sa bonté habituelle, il s'intéressait au sort d'une pieuse fille nommée Volusie, parente de l'évêque Arthème, son prédécesseur. Des esprits jaloux et pervers prirent occasion de ces rapports de pure charité pour semer sur le compte de l'archevêque certains propos désobligeants qui parvinrent jusqu'aux oreilles de Thierry III, roi de Bourgogne. Saint Loup n'eut pas de peine à se disculper. Il fit savoir au roi qu'en qualité d'évêque il se croyait libre de prendre un soin particulier de telle ou telle de ses ouailles, lorsqu'il le jugeait à propos; qu'au reste, soutenu par le témoignage de sa conscience, il se souciait peu des jugements des hommes, n'ayant d'autre but en ses actes que celui de plaire à Dieu.

Le roi Thierry eut assez de largeur d'esprit pour admettre ces explications et repousser loin de lui les vils calomniateurs.

PUISSANCE D'UNE CLOCHE — QUESTION DE PROTOCOLE DISGRACE

A quelque temps de là, le roi Thierry vint à mourir (613). Les souverains des provinces voisines, et en particulier Clotaire, roi de Neustrie, le fils ambitieux de Frédégonde, guettaient la succession, au préjudice de Sigebert, fils du roi défunt. L'armée de Clotaire vint mettre le siège, en plein pays sénonais, devant la ville épiscopale. Le roi de Neustrie éprouva peu de résistance de la part de la garnison, et, sans la présence d'esprit de saint Loup, il eût emporté la place d'assaut, presque sans coup férir.

Déjà, plusieurs brèches étaient faites aux murailles. Cependant, saint Loup se répandait en prières au pied des autels, quand l'idée lui vint de convoquer son peuple pour un suprême appel à la clémence divine. Poussé par l'Esprit qui anima autrefois Gédéon, il met en branle les cloches de sa cathédrale. Les fidèles accourent. L'ennemi, surpris par ce signal d'alarme, et effrayé du concours grandissant du peuple, croit à une prise d'armes générale et, saisi d'une terreur panique, abandonne spontanément les positions qu'il avait conquises, lève le siège et s'enfuit en désordre.

La ville était sauvée.

Néanmoins, Clotaire, à force d'intrigues, de combats et de meurtres, après avoir fait mourir Sigebert et les autres fils du roi Thierry, parvient à ses fins, s'empare des royaumes de Bourgogne et d'Austrasie et réunit tout le territoire franc sous sa domination.

Il envoie aussitôt à Sens un de ses lieutenants, Farulfe, avec le titre de gouverneur. Ce personnage, convaincu de son importance, commence par intimer à l'archevêque l'ordre de venir le recevoir solennellement aux portes de la ville. Saint Loup, peu disposé à en passer par ces exigences, attendit, comme il convenait, au seuil de sa cathédrale, celui qu'il voulait bien admettre au nombre de ses ouailles, mais qui n'était, après tout, que le représentant d'un usurpateur. C'était déjà lui faire, ce semble, beaucoup d'honneur!

Comme Farulfe insistait :

— Allez dire à celui qui vous envoie, répondit fièrement le prélat, que l'évêque étant chargé d'instruire le peuple et les grands de la terre des ordres de Dieu, c'est plutôt aux grands à venir lui rendre leurs devoirs qu'à lui de les prévenir.

Le gouverneur ne comprit pas ce noble langage. Il ne savait pas ce qu'est un évêque. Il jura de perdre saint Loup dans l'esprit du roi, et, appuyé dans ses démarches par l'ambitieux abbé du monastère de Saint-Rémi de Sens, Madégisile, qui convoitait le siège archiépiscopal, il intrigua et calomnia si bien que le fils de Frédégonde exila saint Loup dans une contrée de la Neustrie, appelée *le Vimeu*, gouvernée par un duc païen. Celui-ci relégua son prisonnier à Andésagine ou Ausène, sur la Bresle, près de la ville d'Eu.

L'épreuve fournit aux Sénonais l'occasion de manifester avec éclat en faveur du saint archevêque persécuté.

EXIL FÉCOND — LE RETOUR TRIOMPHAL DE SAINT LOUP

La Providence, qui permettait l'exil de saint Loup, avait dessein, comme le dit poétiquement le biographe déjà cité, « de transporter par l'orage cette merveilleuse semence sur une autre terre encore idolâtre, pour l'enrichir et la féconder. Saint Loup, comme saint Pierre dans sa prison, convertit ses gardes et, par sa prédication, arracha les derniers vestiges du paganisme dans cette contrée ». En effet, le duc Boson, son maître, touché de ses brûlantes paroles et vaincu par la grâce, se convertit, demanda le baptême, et pria saint Loup d'instruire ceux de ses soldats qui désiraient embrasser la foi chrétienne.

Un miracle, la guérison d'un aveugle, obtenu par la prière du saint archevêque, vint fort à propos confirmer sa prédication, et détermina plusieurs conversions nouvelles.

Cependant le peuple sénonais redemandait son pasteur, vivement affligé de son absence qui durait depuis une année. L'abbé de Saint-Rémi avait, grâce à l'influence de Farulfe et à la complaisance royale, usurpé le siège métropolitain; mais ses violences le rendirent odieux : il périt misérablement dans une émeute populaire que son infâme conduite avait suscitée. Sa mort fut regardée comme un châtiment de Dieu.

Le moment semblait favorable pour obtenir le retour de saint Loup.

Sensible aux gémissements de la population, l'archidiacre de Sens, Ragnégésile, s'en vint trouver Winebaud, abbé de Saint-Loup de Troyes, personnage qui jouissait d'une grande réputation de sainteté, et le supplia de plaider auprès du roi la cause de l'archevêque de Sens. Le bienheureux abbé avait presque fait vœu de ne plus quitter sa retraite et de servir Dieu, le reste de ses jours, dans le silence de sa cellule et de son cloître. Il n'hésita point, cependant, à s'arracher à sa solitude quand il comprit de quels intérêts il s'agissait. Il vint trouver le roi aux environs de Rouen, et Clotaire, convaincu de l'innocence du prélat sénonais, chargea Winebaud d'aller lui-même porter à l'exilé la lettre royale de rappel.

Autant la persécution avait été odieuse, autant la réparation fut éclatante. Le vénérable archevêque, grandi par la souffrance, dut céder au désir du roi qui demandait à ce qu'il vînt le saluer à la cour avant de rentrer en son diocèse. Clotaire voulait sans doute, par la bienveillance de son accueil, lui faire oublier les injustices passées. Quand il le vit décharné, affaibli par les jeûnes non moins que par les privations et les rigueurs de son exil, la barbe et les cheveux longs et en désordre, méconnaissable, il se sentit tout confus, et se jetant aux pieds du Saint, il lui demanda pardon d'avoir, dans un moment de colère, suivi de perfides conseils. Puis il fit asseoir saint Loup à sa table et se mit à le servir de ses propres mains.

Le repentir était sincère et le ferme propos durable : six ans après, en effet, nous voyons ce

même roi, du vivant même de saint Loup, et pour lui être agréable, bâtir aux portes de Sens, sur le tombeau de sainte Colombe, une église et un monastère qu'il dote libéralement.

Le retour de saint Loup à Sens lui ménageait d'autres triomphes. Un nombreux clergé lui faisait escorte. A son passage, à Paris, l'on ouvrit, en sa considération, les portes des prisons, et il lui fut donné de rendre la liberté à plusieurs condamnés. A Melun, il arrêta, par sa seule prière, les ravages d'un incendie.

La renommée le précédant, il s'approchait de sa chère ville épiscopale, quand il aperçut une foule enthousiaste s'avancer au-devant de lui, au chant des hymnes et des cantiques. C'était le peuple de Sens, qui témoignait ainsi de son allégresse : saint Loup le bénit avec effusion et, entouré de toute la population qui lui était demeurée fidèle, il entra dans sa cathédrale où il rendit grâces à Dieu.

Son zèle ne s'était nullement refroidi. Il l'employa à réprimer les abus qu'avait favorisés sa longue absence. Il était admirable de dévouement et d'activité. « Aucune parcelle de son temps qui ne fût consacrée au service de Dieu, » dit le chroniqueur. Comme avant son exil, sa libéralité envers les pauvres était sans bornes.

— Ayez confiance, répétait-il aux gens de sa maison, qui étaient tentés d'en murmurer. Ne voyez-vous pas que les oiseaux du ciel ne sèment ni n'entassent, et cependant le Père céleste les nourrit? Il en sera ainsi pour nous.

C'est probablement à l'époque qui suivit son retour de l'exil qu'il faut placer une visite de saint Loup à ses parents, au château de Toucerre, rapportée par Ropert Luyt dans sa *vie de saint Micomer*. Cet auteur ajoute même que « faisant souvent séjour en cette ville, auprès de ses proches, il honora d'un respect particulier la mémoire de saint Micomer, en sa chapelle, laquelle étant voisine du château où il logeait d'ordinaire, il y descendait tous les jours ou pour prier ou pour y dire la Sainte Messe ».

Le principal biographe de saint Loup, un anonyme du IXe siècle, lui octroie généreusement un grand nombre de miracles, accomplis même du vivant du saint archevêque. Plus sobre de détails, nous mentionnerons seulement celui que rapporte, au 1er septembre, le martyrologe romain, et qui a plusieurs fois inspiré l'iconographie du Saint.

Il célébrait un jour le Saint Sacrifice dans son domaine d'Ordon (1), entouré de quelques-uns de ses prêtres. Après la consécration, une pierre précieuse, d'un grand éclat, parut descendre du ciel et tomba dans le calice. On la retira avec respect, et elle fut conservée quelque temps parmi les reliques de la cathédrale. Le roi Clotaire désira la garder en sa possession : il la plaça comme un trésor, dans la chapelle de son palais, au milieu d'ossements de Saints.

Saint Loup mourut à Brienon, patrimoine de ses ancêtres, le 1er septembre 623.

Il donna en expirant un grand exemple d'humilité. Il demanda à être inhumé, non point sous le pavé de sa cathédrale, mais sous la gouttière de la basilique du monastère de Sainte-Colombe, près de Sens, témoignant par là du sentiment qu'il avait de son indignité et en même temps de sa dévotion spéciale envers cette glorieuse martyre. On accéda à son dernier désir, mais, au IXe siècle, à la suite de plusieurs miracles, son corps fut *leve de terre* et placé, pour de plus grands honneurs, sous l'autel d'une nouvelle basilique, consacrée à la vierge sénonaise.

Longtemps, au jour de la fête de saint Loup, le peuple de Sens fut fidèle à organiser une procession qui allait de la cathédrale à l'église Sainte-Colombe : l'abbé de ce monastère chantait solennellement la messe. Le Chœur était tenu, à droite, par les chanoines du Chapitre de Sens; à gauche, par les religieux de l'abbaye. Toute la nuit qui précède et toute la journée, il y avait grande affluence autour du chef découvert de saint Loup, que l'on allait baiser.

Aujourd'hui, cette vénérable relique fait partie du trésor de l'église métropolitaine.

L'église Saint-Loup de Brienon a le bonheur de posséder le cœur du glorieux pontife, ainsi que son bâton pastoral.

L'église de Sainte-Colombe et, avec elle, le tombeau et la chapelle de Saint-Loup, ont été détruits en 1793.

Saint Loup, priez pour nous.

SOURCES CONSULTÉES

Saints du diocèse de Sens et Auxerre, par M. le chanoine BLONDEL, 1885. — *Fleurs du Tonnerrois*, par M. l'abbé GIRAUD. — *Vies des Saints,* par ADRIEN BAILLET, t. VI. — *Acta Sanctorum:* GRANDS BOLLANDISTES, au 1er septembre.

(1) Le château d'Ordon où était, d'après la tradition, la maison de campagne de saint Loup, est situé à 600 mètres de Saint-Loup-d'Ordon (canton de Saint-Julien-du-Sault). — Note de M. l'abbé BLONDEL : *Saints du diocèse de Sens et Auxerre.*

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

LE VÉNÉRABLE PHILIPPE BEVILACQUA

protonotaire apostolique (1645-1680).

NAISSANCE ET ÉDUCATION

Le Vénérable Philippe Bevilacqua naquit le 31 mars 1645, dans la ville de Fermo, sur la mer Adriatique, à peu de distance au sud d'Ancône. Ses parents se distinguaient par leur noblesse non moins que par leur vertu. Son père était l'illustre marquis Pierre Bevilacqua, et sa mère la marquise Barbe Ricci. Leur union fut bénie de Dieu, car, après la naissance de Philippe, leur fils aîné, ils eurent encore douze autres enfants, dont dix garçons et deux filles.

Philippe ne trouva au foyer paternel que des exemples de piété. Bien que ses parents l'aimassent tendrement, ils ne voulurent jamais que leur affection se manifestât par une trop grande familiarité. Non contents de le tenir éloigné des compagnies mondaines, ils eurent à cœur de lui apprendre à fréquenter les personnes pieuses et surtout à visiter les églises et à secourir les pauvres et les infirmes.

Lorsqu'il fut en âge d'étudier, on le confia aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, qui tenaient à Fermo un collège très florissant. Il fit de tels progrès qu'à l'âge de quinze ans, ayant terminé ses études de grammaire et d'humanités, il fut admis successivement à suivre les cours de philosophie, de théologie et de droit, et obtint le titre de docteur dans chacune de ces sciences.

Portrait authentique du Vénérable Philippe Bevilacqua, gravé à Venise en 1688.

DÉPART POUR ROME

Philippe avait atteint l'âge de vingt-six ans; ses études étaient terminées, et le choix d'une carrière s'imposait à lui. Son père avait voulu le retenir dans sa patrie, où l'occasion de mettre en œuvre sa science et ses talents ne lui aurait pas manqué; mais le jeune homme redoutait pour son âme, qu'il voulait conserver chaste et immaculée, la fréquentation du monde, même lorsque le monde n'était pour lui que la société choisie qui se donnait rendez-vous au palais de ses parents.

La voix de Dieu l'appelant à la vie parfaite se faisait entendre d'une façon confuse au fond de son cœur. Il ignorait encore sa voie; il savait seulement que pour sauver son âme il devait, comme Abraham, s'éloigner de son pays et de ses parents bien-aimés.

Pour obtenir plus facilement la permission de quitter Fermo, il fit valoir auprès de son père les raisons qui le poussaient à aller se fixer à Rome. La famille Bevilacqua avait dans cette ville des amis nombreux et puissants qui ne manqueraient pas de le soutenir et de lui faciliter l'accès aux charges honorables. Ces raisons et d'autres semblables triomphèrent de la résistance paternelle, et le jeune Philippe put prendre la route de Rome où il comptait trouver non point des titres et des dignités, mais des grâces de sanctification et de salut. L'espoir de mener dans la Ville Sainte une vie calme et retirée ne devait pas se réaliser de si tôt. Plusieurs cardinaux, amis ou alliés de sa famille, voulurent se l'attacher, et il se vit obligé, pour ne point leur déplaire, non seulement d'accepter leurs invitations mais encore de fréquenter les grandes familles de la cité.

A Rome, il retrouvait donc le monde qu'il avait voulu fuir, et, pour son âme, des dangers aussi grands que dans son propre pays. Mais Dieu,

qui le voulait dans la Ville Eternelle, ne permit point qu'il revint sur sa résolution. Il demanda à la prière et à la mortification les armes nécessaires pour vaincre les tentations auxquelles il se trouvait exposé. Son serviteur, par suite d'une indiscrétion, le vit un jour, avant une visite, se revêtir d'un dur cilice, arme efficace pour triompher des assauts de la chair. Il ne devait plus s'en séparer sinon en quelques rares occasions.

INCERTITUDES SUR SA VOCATION

Un parent de Philippe, Mgr Luigi Bevilacqua, venait d'être désigné par Clément IX pour la nonciature de Vienne. Ce prélat, qui connaissait les admirables qualités de notre Vénérable, résolut de l'emmener avec lui, à titre de secrétaire et de conseiller. Il s'ouvrit à lui de son projet par l'intermédiaire du P. Salvator, Capucin, confesseur de Mgr Bevilacqua et attaché à sa personne par dispense spéciale du Souverain Pontife.

A cette proposition, le jeune homme ne sut que répondre, tant il craignait d'exposer son âme à de nouveaux dangers. Il lui en coûtait toutefois de mécontenter son parent; il eut recours à la prière et consulta son propre confesseur, le P. Virgile Spada, de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri. Ce dernier jugea qu'il devait accepter les offres qui lui étaient faites. Notre Vénérable, pour obéir à son Père spirituel, fit donc ses préparatifs de voyage. Mais un jour qu'il priait dans l'église de la Vallicella, devant l'autel de saint Philippe de Néri, son patron, il entendit comme une voix secrète, mais impérieuse, qui lui disait de ne point quitter Rome où Dieu l'avait attiré.

Craignant quelque illusion et ne voulant rien décider par lui-même, il rapporta fidèlement au P. Spada l'inspiration qu'il avait reçue. Le pieux confesseur reconnut que Dieu lui-même avait parlé, et il fut décidé que Philippe ne s'éloignerait point de Rome. A partir de ce jour, la prière fut plus que jamais son occupation favorite. Dieu, d'autre part, le comblait de grâces de choix et se l'unissait par des liens de plus en plus étroits. Et pourtant, Philippe hésitait encore sur le choix d'un état de vie. Ses parents, par des lettres presque quotidiennes, le sollicitaient de s'engager dans les liens du mariage. Lui-même, suivant les idées de cette époque, se demandait si son titre de premier-né ne lui faisait pas une obligation de se rendre à leurs instances.

Mais la voix de Dieu devenait aussi de plus en plus claire et pressante : notre Vénérable se sentait vivement incliné vers le sacerdoce. Les hésitations durèrent longtemps, mais la prière en triompha. Une lumière aussi soudaine que celle qui l'avait détourné du projet de quitter Rome vint éclairer son intelligence et déterminer sa volonté. « Si Dieu le veut, je serai prêtre! » s'écria-t-il.

Il fit part de sa résolution arrêtée à ses parents qui versèrent des larmes de douleur, mais ne voulurent point s'opposer à la volonté de Dieu.

COMMENT LE VÉNÉRABLE SE PRÉPARA AUX SAINTS ORDRES — SA DÉVOTION AU TRÈS SAINT SACREMENT ET A LA PASSION

On ne saurait exprimer la joie dont fut rempli le cœur de Philippe lorsqu'il se vit délivré des liens qui l'attachaient encore aux vanités du monde. A d'autres les titres, les charges, les dignités; pour lui, il n'ambitionnait plus que le service de Dieu. A peine eut-il obtenu le consentement des siens, qu'il se prépara de son mieux à la réception des Ordres sacrés. Il s'enferma pendant un mois entier chez les Pères de la Mission et fit les Exercices spirituels sous la direction du P. del Carretto, religieux de vie exemplaire et non moins distingué par sa naisssance que notre Vénérable. Il lui fit une confession générale de toute sa vie, en versant des larmes abondantes, comme s'il avait été le plus grand criminel du monde.

Ce don des larmes, Dieu l'en favorisa dès ce jour de telle manière, qu'il ne pouvait célébrer le Très Saint Sacrifice de la messe sans s'interrompre souvent par des sanglots involontaires. Lui-même ne s'en apercevait guère, tant il était absorbé par la considération de sa propre indignité et de la bonté immense et infinie de Dieu qui daignait s'abaisser jusqu'à lui.

Après la messe, il mettait plusieurs heures à faire son action de grâces. Souvent, il s'employait à servir les messes d'autres prêtres, ainsi qu'il le fit à plusieurs reprises dans l'église de la Madone de la Paix, où les chanoines de Latran eurent souvent l'occasion de l'observer. Plusieurs d'entre eux ont témoigné qu'ils s'étaient vivement sentis portés à la ferveur rien qu'à considérer l'expression de son visage et la modestie de sa tenue pendant qu'il accomplissait ce pieux ministère.

Lorsqu'il entendait dans quelque rue le son de la clochette qui annonce d'ordinaire le passage du Très Saint Sacrement, il se levait aussitôt, suspendant toute autre occupation pour aller l'adorer et l'accompagner.

Il ne rentrait jamais chez lui sans être allé auparavant prier longuement dans une église, au pied du tabernacle. Son plus grand bonheur était de prendre part aux adorations nocturnes du Très Saint Sacrement, comme elles se pratiquent encore de nos jours à Rome. Lorsque la maladie le retenait à la maison, il suppléait à ces saintes visites en se tournant du côté de l'église la plus voisine pour y adorer Notre-Seigneur présent. On voyait alors ses traits s'illuminer et son visage enflammé perdre la pâleur causée par la maladie.

Il ne souffrait aucune irrévérence, quelque légère qu'elle fût, en présence du Très Saint Sacrement. Comme il avait remarqué que son serviteur laissait volontiers errer ses regards dans l'église, il l'avertit plusieurs fois avec une grande douceur, mais sans obtenir qu'il se corrigeât. Enfin il se décida à le renvoyer, estimant qu'il ne peut être fidèle à son maître, celui qui est infidèle au Maître des maîtres. « Il ne peut respecter la maison d'un homme, disait-il, celui qui ne sait pas respecter la maison même de Dieu. »

La dévotion au Très Saint Sacrement trouve un stimulant dans la dévotion aux mystères de la passion et mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Notre Vénérable ne pouvait se lasser de penser à l'amour ineffable qui avait porté le divin Maître à répandre pour nous tout le sang de ses veines.

— Aimer Dieu, souffrir pour Dieu, aimer le

prochain en Dieu, telles sont les prérogatives d'un vrai chrétien, s'écriait-il souvent.

Pour mieux imiter les souffrances de Jésus, il se mit à jeûner tous les vendredis au pain et à l'eau, à marcher dans Rome revêtu d'un habit vieux et déchiré, avec un grossier bâton à la main, comme s'il avait été non point un gentilhomme mais le plus vulgaire et le plus humble des campagnards. Il en fut blâmé par son confesseur qui, craignant pour sa santé déjà compromise, lui défendit de faire aucune mortification sans son consentement. Le Vénérable obéit, sachant bien que Dieu préfère l'obéissance à tous les sacrifices.

PROFONDE HUMILITÉ DU VÉNÉRABLE PHILIPPE

L'humilité est le fondement et le plus sûr rempart de la vertu. Le Vénérable Philippe le savait bien; aussi le vit-on mettre tout en œuvre pour se déconsidérer aux yeux des hommes. Dans ce dessein, il ne voulut jamais revêtir les insignes de protonotaire apostolique dont il avait reçu le titre par Bref spécial de Clément IX; il refusa de même un canonicat, qui lui était offert avec les plus vives instances. Il fut encore question de lui pour l'épiscopat; mais il s'y opposa avec tant de force qu'on n'osa plus lui en parler.

Se dépouillant de ses habits de soie, il n'en porta plus que de serge grossière et il ne les remplaçait que lorsqu'ils étaient absolument hors de service. Tous les matins, il allait visiter les hôpitaux et s'entretenait de préférence avec les malades les plus pauvres, lavait leurs plaies, arrangeait leurs lits et leur servait à manger, comme s'il avait été infirmier de son état. Il leur parlait ensuite de Dieu, les exhortait à fréquenter les sacrements, et cela avec tant de douceur et de charité que ses meilleurs amis eux-mêmes disaient: « Mgr Philippe Bevilacqua ne fait pas pour nous la dixième partie de ce qu'il fait pour les pauvres malades. »

Tandis qu'il cherchait ainsi à se faire mépriser des hommes, il advint qu'il en fut davantage vénéré. Il avait beau fuir les marques d'admiration qu'on lui témoignait, elles le poursuivaient partout, et souvent, pour ne pas le contrister, ses interlocuteurs suspendaient les protestations d'estime et de vénération qu'ils avaient commencé à lui prodiguer.

Le Vénérable était tombé gravement malade et, malgré l'assistance continuelle qu'il recevait de ses amis, il n'éprouvait aucun soulagement ni dans son corps ni dans son âme. Une nuit, il fut soudain tout rempli de la pensée de Notre-Seigneur naissant dans une pauvre étable. Désireux de témoigner son amour au divin Maître, il voulut imiter son dénuement, et il ordonna à son serviteur de le faire transporter dans un hôpital, au milieu de « ses frères », c'est ainsi qu'il appelait les pauvres. Il lui imposa en même temps le plus rigoureux silence à ce sujet, disant que si quelqu'un se présentait il n'aurait qu'à lui répondre que son maître était parti pour affaires.

Il n'avait passé encore qu'une nuit à l'hôpital lorsqu'un religieux, qui l'avait déjà vu, étant venu confesser un de ses pénitents, passa près du lit de Philippe et le reconnut.

— N'êtes-vous pas, lui demanda-t-il, Mgr Philippe Bevilacqua?

Le serviteur de Dieu rougit et lui répondit en souriant :

— Que demandez-vous là? Croyez-vous possible qu'un seigneur Bevilacqua se trouve dans un lieu aussi misérable? Vous n'avez devant vous qu'un pauvre pécheur et un indigne prêtre.

Le religieux hésita un instant; mais au bout de quelques questions il connut toute la vérité :

— Ce pauvre lit n'est pas fait pour vous, dit-il au Vénérable, vous devez rentrer dans votre palais. Et, sur-le-champ, il fit venir une voiture qui reconduisit le malade à sa maison.

Sa soif d'humiliation alla si loin qu'un jour il sollicita du cardinal vicaire la permission de s'installer aux portes des églises pour recueillir des aumônes en faveur des pauvres. Cette permission allait lui être accordée, lorsqu'un de ses parents en eut connaissance et s'y opposa formellement.

On voit, par là, jusqu'à quel degré d'humilité et de mépris de soi était arrivé le serviteur de Dieu, et on ne sera pas étonné d'apprendre que sa maxime favorite était : « Quand même j'aurais l'univers entier dans ma main, je le regarderais à peine, de peur qu'il ne m'arrachât à la considération de mon néant. »

PERSÉCUTIONS DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

Les parents, les amis du serviteur de Dieu, les étrangers eux-mêmes, qui n'avaient rien à voir dans ses affaires, se conjurèrent pour le détourner de ses saintes résolutions, sous prétexte qu'il déshonorait son rang et sa famille. Il reçut un jour de son père une lettre où le marquis Bevilacqua avait mis en œuvre toutes les ressources de la rhétorique, insinuations, reproches, menaces. Le cœur du fils ne s'attendait point à cet orage. Un moment il fut ébranlé, mais, se jetant aux pieds du crucifix, il s'écria: « Seigneur Jésus, ce que j'endure n'est rien en comparaison des tourments que vous avez supportés pour mes fautes. Aussi, mon Dieu, je vous demande la grâce de souffrir davantage encore, car ceci ne suffit pas. »

Le marquis Antoine, son frère, résolut plusieurs fois de venir le prendre à Rome et de le ramener à Fermo de vive force; mais il ne put jamais exécuter son projet, car chaque fois il en fut détourné par quelque empêchement inattendu.

Un jour, un chevalier des plus distingués de Rome ayant rencontré notre Vénérable à travers la cité, l'apostropha en des termes on ne peut plus violents :

— Votre Seigneurie, lui dit-il, est honnie de tous ses parents et amis, à cause de la vie insensée qu'elle mène.

— Seigneur, répondit-il en souriant, je crains peu le mépris des hommes et leurs malédictions, pourvu que je sois béni de Dieu. C'est pourquoi je n'ai qu'un désir, celui d'accomplir sa volonté, quoi qu'il m'en coûte. Ses bonnes grâces sont préférables à celles de tous mes parents et amis.

Son second frère, fatigué des reproches quotidiens et des appréciations malveillantes qu'il entendait au sujet de son aîné, alla un jour trouver

le cardinal de Lucques pour lui demander de s'employer à faire chasser Philippe de Rome, sous un prétexte quelconque. Mais, lorqu'il se trouva devant le prince de l'Eglise et qu'il se préparait à exposer ses griefs, une force surnaturelle changea subitement toutes ses dispositions et il parla de tout autre chose que du sujet qui l'avait amené. A partir de ce moment, éclairé par Dieu sur la vocation de son frère, il ne lui fit plus aucune opposition, mais le vénéra désormais comme un saint.

VIE DE MORTIFICATION ET DE PRIÈRE

Ce que fut son amour de la souffrance et de la mortification, qui nous l'apprendra mieux que ses confesseurs? L'un d'eux a déposé ce qui suit devant l'autorité ecclésiastique : « Le serviteur de Dieu portait continuellement un horrible cilice qui lui couvrait tout le corps. Il ne le quitta que quelques fois et sur mon ordre. La nuit, il dormait sur la terre nue ou sur des planches, et je me confondais d'admiration à la vue d'une personne de si haute naissance qui s'exténuait à force de disciplines et de jeûnes continuels. »

Un autre de ses confesseurs s'exprime ainsi, à son tour : « Dans toutes ses actions, il se proposa d'imiter saint Philippe de Néri, spécialement par le mépris de lui-même et les mortifications publiques. Par esprit de pénitence, on le vit accomplir des actes ridicules, comme de boire en public à un grand tonneau, et d'exciter contre lui les cris des enfants qui le poursuivaient dans la rue comme un fou. »

Il ne passait pas une seule nuit sans se flageller cruellement et presque toujours jusqu'au sang, et ceux qui l'entendaient en étaient émus jusqu'aux larmes. Mais jamais il ne s'infligea une plus rude discipline que dans la circonstance dont nous allons parler. La veille de la fête de saint Philippe de Néri, un de ses amis, peu fidèle à ses devoirs de chrétien, fut surpris par une pluie violente devant la maison du serviteur de Dieu. L'ami était en compagnie d'une demoiselle aussi mondaine que lui, avec laquelle il entretenait des relations coupables. Se trouvant dans l'impossibilité de la reconduire jusque chez elle ou chez lui, il eut l'idée de la laisser à la maison de son ami jusqu'au matin. Le serviteur de Dieu la fit traiter de son mieux et lui assigna une chambre pour la nuit. Lui-même alla prendre son repos; mais il était à peine couché qu'il se sentit tout pénétré d'un vif sentiment de commisération pour son ami et sa complice. Il saisit alors une chaîne de fer qui ceignait ses reins et pendant presque toute la nuit il se flagella avec une effroyable rigueur. Le bruit des coups fut entendu de la pécheresse. Emue jusqu'aux larmes, elle rentra en elle-même, demanda pardon à Dieu de ses fautes passées et promit de consacrer à la pénitence le reste de sa vie. Elle tint parole et s'enferma au couvent de Sainte-Marie-Madeleine, au Corso, où elle vécut saintement.

Nous avons parlé de la dévotion du Vénérable au Très Saint Sacrement et à la passion de Notre-Seigneur. La dévotion à la Très Sainte Vierge lui fut non moins chère. Il l'aimait comme une mère et recourait à son intercession dans toutes ses peines et difficultés. Il observait en son honneur, tous les samedis, un jeûne rigoureux et ne manquait aucune occasion d'inspirer son culte à ceux avec qui il s'entretenait. Cet amour envers la Reine du ciel, il l'avait éprouvé dès sa plus tendre enfance. Tout jeune encore il se plaisait à lui dresser de petits autels au pied desquels il venait s'agenouiller avec ses plus jeunes frères et réciter le saint rosaire. Il ne faut donc pas s'étonner qu'après de si heureux débuts, Marie l'ait toujours protégé et conduit jusqu'à la plus haute sainteté.

DERNIÈRE MALADIE — SAINTE MORT

Le Vénérable atteignait à peine sa trente-cinquième année lorsqu'il fut pris d'une fièvre ardente qui le conduisit en peu de jours aux portes du tombeau. Mourir, aller à Dieu, aucune nouvelle ne pouvait lui être plus agréable. Les yeux amoureusement fixés sur le crucifix ou sur une image de la Très Sainte Vierge, il attendait le moment si désiré où son âme, brisant son enveloppe mortelle, s'envolerait vers le ciel. Un jour, on le surprit à gémir et à soupirer comme si la douleur avait redoublé d'intensité.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-on, et comment pourrait-on vous soulager?

— Je n'ai besoin de rien, répondit-il; ces gémissements me sont arrachés non par la douleur, mais par la joie de paraître bientôt devant Dieu.

Durant toute sa pénible maladie on ne surprit sur ses traits aucun signe de tristesse. Il avait pour tous des paroles douces et aimables. A ceux qui le servaient, il répétait sans cesse : « Que Dieu vous récompense pour cet acte de charité en vous donnant ce beau paradis dans lequel j'espère bientôt être admis par ce Père si bon et si miséricordieux! »

Le samedi qui précéda le premier dimanche de septembre, en l'année 1680, ses forces commencèrent à décliner rapidement, et, le lendemain au soir, un peu avant l'heure de l'*Ave Maria,* après avoir reçu les derniers sacrements avec les plus vifs sentiments de foi, il embrassa son crucifix, puis, fixant amoureusement le ciel, il exhala doucement son âme chargée de mérites et de vertus.

La nouvelle de sa mort se répandit aussitôt dans toute la ville. « Le saint est mort », disait-on de toute part. On accourut en foule à ses funérailles et on dut faire bonne garde autour de son corps pour empêcher les fidèles de mettre ses habits en lambeaux, tant était grand le désir de posséder quelque relique du serviteur de Dieu.

Il fut enseveli dans le tombeau des Chanoines réguliers de Saint Jean de Latran, et, huit années plus tard on transféra ses restes dans l'église de la Madonna della Scala, desservie par les Carmes déchaussés, à la demande d'un de ses frères qui lui aussi s'était donné à Dieu parmi les fils de sainte Thérèse.

SOURCES

Compendio della Vita et Morte del Venerabile Servo di Dio Filippo Bevilaqua. Venise, 1688. Cette vie porte l'approbation du P. Jean Chrysostome, Carme déchaussé, lecteur de théologie à Padoue et consulteur du Saint-Office.

SAINT ÉTIENNE

PREMIER ROI ET APOTRE DES HONGROIS

Fête le 2 septembre.

Saint Étienne, roi de Hongrie, s'étant habillé en pèlerin pour visiter les pauvres, est traité comme un mendiant et un malfaiteur.

LES HONGROIS

Les Hongrois, peuple asiatique, de la même race que ces terribles Huns qui ravagèrent jadis l'Europe sous la conduite d'Attila, *le fléau de Dieu*, firent à leur tour, au IXe siècle, la conquête d'une partie de la Pannonie et de la Dacie, pays qui portèrent dès lors le nom de Hongrie. Cette conquête leur fut d'autant plus facile que Charlemagne avait renversé le royaume élevé dans ces contrées par les Huns et les Avares.

Les auteurs contemporains nous ont laissé un tableau effrayant de la barbarie et de la férocité des Hongrois païens. Leurs hordes dévastatrices portèrent un instant la terreur et la mort dans l'Italie, l'Allemagne et même la France. On eut beaucoup de peine à les refouler dans la Hongrie. Le christianisme, cependant, devait triompher de ces natures de fer, les adoucir et les civiliser.

CONVERSION DE GEYSA

Ils étaient gouvernés par des ducs dont Geysa fut le quatrième. Ce prince, sévère et cruel vis-à-vis de ses sujets, était doux et affable à l'égard des étrangers qu'il honorait d'une bienveillance toute particulière. Il conçut une grande idée de notre sainte religion par les conversations qu'il eut avec quelques prisonniers chrétiens. De saints missionnaires, qui vinrent dans le pays, firent fructifier ces premières semences. Il se fit instruire et bientôt la religion de Jésus-Christ lui parut si belle qu'il résolut de l'embrasser. Il reçut le baptême avec Sarloth sa femme et plusieurs des principaux seigneurs de la cour.

A partir de ce moment, Geysa ne songea plus qu'à propager la vérité dans ses Etats et à la faire goûter à son peuple. Mais, pendant qu'il réfléchissait sur les moyens à prendre pour arriver à son but, un homme d'une beauté merveilleuse lui apparut et lui dit :

« Ce que tu penses ne s'exécutera point par toi : tes mains sont souillées de sang humain; mais tu auras un fils qui accomplira ton dessein; il sera au nombre des élus, et après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement dans le ciel. Cependant, reçois avec honneur un homme qui viendra exercer près de toi une ambassade spirituelle et profite de ses instructions. »

Cet ambassadeur céleste fut saint Adalbert de Prague, qui vint en Hongrie peu de temps après. Par son conseil, Geysa assembla partout ses sujets et le saint évêque en convertit un grand nombre tant par ses prédications que par ses exemples.

VISION DE LA PRINCESSE SARLOTH
NAISSANCE DE SAINT ÉTIENNE

Cependant, la princesse Sarloth faisait, de son côté, de grands progrès dans les voies de la perfection. Elle eut aussi une vision. Saint Etienne, le premier martyr, lui apparut et lui dit :

« Mettez toute votre confiance dans le Seigneur; bientôt vous aurez un fils à qui vous donnerez mon nom, et qui sera le roi et l'apôtre de sa nation. Il achèvera l'œuvre que vous avez commencée avec le duc votre époux et exterminera le paganisme du milieu de son peuple. »

Ce fut vers l'an 977 que naquit, dans la ville de Strigonie, cet enfant sur lequel le Seigneur avait de si grandes vues. A son baptême, il reçut le nom d'Etienne, suivant l'ordre que la mère avait reçu dans la vision qu'elle avait eue. On lui donna pour gouverneur le pieux Théodat, comte d'Italie, qui, de concert avec saint Adalbert, lui inspira de bonne heure de vifs sentiments de religion. Il fut élevé avec soin et reçut une brillante éducation. Ses progrès dans les sciences et les vertus furent rapides, et, dès sa jeunesse, il devint le prince le plus accompli de son siècle. Quand il fut hors de l'enfance, le duc son père assembla tous les seigneurs de la cour et, de leur consentement, le déclara son successeur.

AVÈNEMENT DE SAINT ÉTIENNE
SES TRAVAUX POUR ÉTENDRE LE CHRISTIANISME

Geysa mourut en 997. Le premier soin d'Etienne fut de conclure la paix avec tous les peuples voisins. Il s'appliqua ensuite avec un zèle infatigable à établir solidement dans ses Etats la religion de Jésus-Christ; mais un grand nombre de Hongrois, opiniâtrément attachés à leurs superstitions, se révoltèrent. Ils prirent les armes contre leur souverain et, après avoir pillé plusieurs villes, ils vinrent mettre le siège devant Vesprin, qui était alors la ville la plus importante après Strigonie.

Etienne, plein de confiance en Dieu, se prépara à la guerre par le jeûne, l'aumône et la prière; il implora aussi le secours du ciel par l'intercession de saint Martin et de saint Georges, dont il portait l'image sur ses enseignes.

Il marcha ensuite contre ses sujets rebelles et les défit complètement, malgré l'infériorité numérique de sa petite armée. En reconnaissance, il fit bâtir sur le lieu où s'était donné le combat un monastère sous l'invocation de saint Martin.

Après cette victoire, Etienne reprit son premier dessein de propager l'Evangile dans tous ses Etats. Il fit venir des prêtres et des religieux qui fondèrent des monastères, bâtirent des églises et civilisèrent le peuple encore plongé dans la barbarie. Quelques-uns d'entre eux obtinrent la couronne du martyre.

Bientôt l'idolâtrie fut entièrement bannie de la Hongrie. Le zélé prince divisa le pays en dix évêchés, dont il voulut que Strigonie fût la métropole. Des hommes de grande vertu furent placés sur ces différents sièges, et la religion catholique commença à fleurir dans toute la Hongrie.

COURONNEMENT D'ÉTIENNE

Mais il manquait à Etienne l'approbation du Saint-Siège. C'est pourquoi il députa à Rome l'évêque Astric, qui occupait le siège de Coloctz, pour prier le pape Sylvestre II de recevoir la Hongrie, nouvellement convertie, au nombre des Etats chrétiens : il le suppliait en même temps de lui donner sa bénédiction apostolique, d'approuver l'érection des évêchés, de confirmer les évêques élus et d'agréer qu'il prît le titre de roi et en portât les insignes, afin que cette dignité lui donnât plus d'autorité pour l'exécution de ses bons desseins.

Vers ce même temps, Miceslas, duc de Pologne, avait aussi embrassé le christianisme et demandait au pape le titre de roi. Le Souverain Pontife fit préparer une riche couronne d'or pour en faire présent au duc. Mais un ange du Seigneur lui dit que cette couronne ne devait pas être pour Miceslas, mais pour Etienne, prince de Hongrie, dont les députés ne tarderaient pas à se présenter devant lui, parce que ses insignes vertus et son ardeur pour la propagation de l'Evangile lui faisaient mériter cette préférence.

En effet, Astric parut bientôt devant le Souverain Pontife. Ce dernier, apprenant ce qu'Etienne faisait pour le christianisme, lui donna un plein pouvoir apostolique pour fonder des Eglises, et pour y nommer les personnes qu'il jugerait dignes de les remplir. Il lui accorda très volontiers la couronne, y ajoutant une croix pour porter devant le nouveau roi, comme un signe de son apostolat. « Car, dit-il, je suis l'apostolique, mais lui mérite le nom d'apôtre puisqu'il a acquis un si grand peuple à Jésus-Christ. »

La lettre du pape au saint roi était conçue en ces termes :

« Les envoyés de votre noblesse, principalement notre bien-aimé frère Astric, évêque de Coloctz, ont d'autant plus réjoui notre cœur, ils ont d'autant plus facilement rempli leur mission, que nous-même, averti de Dieu, nous attendions ardemment leur arrivée d'auprès d'une nation qui nous était inconnue. Heureuse ambassade, qui, prévenue par un message céleste et négociée par le ministère des anges, a été conclue par Dieu, avant qu'elle eût été entendue de nous. Nous rendons avant tout grâces à Dieu le Père et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en nos jours, a trouvé un David, le fils de Geysa, un homme selon son cœur, et, l'ayant éclairé de la lumière céleste, l'a suscité pour paître son peuple d'Israël, la nation choisie des Hongrois. Ensuite nous louons votre piété envers Dieu et votre respect envers la Chaire apostolique, à laquelle, par la miséricorde divine, nous présidons sans aucun mérite de notre part.

» C'est pourquoi, glorieux fils, tout ce que vous nous avez demandé, à nous et au Siège apostolique, le diadème, le nom de roi et les évêchés, de l'autorité du Dieu tout-puissant, ainsi que des bienheureux apôtres Pierre et Paul,

Dieu nous en ayant averti et nous l'ayant ordonné, nous vous l'accordons de grand cœur avec la bénédiction des apôtres et la nôtre. Nous recevons la nation des Hongrois sous la protection de la Sainte Eglise Romaine. »

Cette lettre était accompagnée d'autres, adressées aux grands et à tout le peuple.

Lorsque l'évêque Astric fut de retour en Hongrie, les prélats, les seigneurs, le clergé et le peuple s'assemblèrent, et le duc Etienne fut reconnu roi, sacré et couronné solennellement.

SA LIBÉRALITÉ POUR LES ÉGLISES

Après avoir fait couronner reine Gisèle, son épouse, sœur de l'empereur saint Henri, le roi donna de grands revenus aux cathédrales qu'il avait établies et leur assigna de vastes diocèses. Il ne cessa point de fonder des églises dans tous les endroits de sa domination, et Gisèle en fit surtout bâtir une très magnifique à Vesprin, et l'enrichit d'ornements et de vases sacrés.

Mais le zèle du saint roi ne se renfermait pas dans son royaume. A Jérusalem, il fonda un monastère, et lui donna des revenus suffisants en terres et en vignes; il fonda à Rome une Collégiale de douze chanoines et des maisons d'hospitalité pour les Hongrois qui allaient en pèlerinage au tombeau des saints apôtres; enfin il bâtit une très belle église à Constantinople.

SA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE

Toute sa vie, Etienne eut une très grande dévotion envers la Mère de Dieu. Par un vœu particulier, il mit sous sa protection spéciale sa personne et son royaume. Il appela la Hongrie la famille de Sainte Marie. Ses sujets, en parlant de la Sainte Vierge, ne lui donnaient point le nom de Marie, ni aucun autre, ils disaient seulement la Dame ou Notre-Dame. A ce nom seul ils inclinaient la tête et fléchissaient le genou.

Le saint roi fit bâtir une église magnifique à Albe-Royale, en l'honneur de sa glorieuse patronne. Il l'orna de peintures, de sculptures et y fit placer plusieurs autels d'or pur, enrichis de pierreries. Il la dota des dons de sa munificence royale : ornements, vases d'or et d'argent, etc.....

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

Mais rien n'égalait la charité que le saint roi exerçait à l'égard des malheureux, des veuves et des orphelins.

Très souvent, il faisait faire des aumônes générales dans tout le royaume, principalement lorsqu'il voulait obtenir le succès d'une affaire importante. Il pourvut, avec une libéralité et une sagesse qui ont peu d'exemples, à la subsistance des pauvres familles, et cela avec tant d'ordre et tant de succès que, sous son règne, la Hongrie semblait n'avoir point de pauvres.

Un jour, voulant lui-même faire l'aumône, il se déguisa pour n'être pas connu. Les premiers mendiants qu'il trouva, hommes encore violents et barbares, n'eurent pas plutôt vu la bourse remplie d'argent qu'il allait distribuer, qu'ils se jetèrent brutalement sur lui, l'étendirent à terre, le meurtrirent de coups, lui arrachant les cheveux et la barbe, et s'enfuirent après lui avoir enlevé des mains la bourse qu'il tenait.

Le roi se laissa outrager sans proférer une seule parole et sans faire entendre une seule plainte. Il se releva tout couvert de boue et de sang et s'adressa à la Sainte Vierge, sa chère et douce Mère :

« Voyez, lui dit-il, ô Reine des cieux, ma souveraine Dame, voyez comme vos soldats ont traité celui que vous avez fait roi.

» Si cette injure m'avait été faite par un infidèle, je ne la souffrirais pas, et, étant assuré de votre secours, j'entreprendrais d'en tirer vengeance; mais puisqu'elle m'a été faite par ceux que votre Fils appelle les siens, je les en remercie et je ne puis avoir que de l'indulgence et de la tendresse pour eux. Je sais que le divin Sauveur a dit que pas un cheveu de notre tête ne périra sans sa permission; aussi je m'attends, pour cet affront, à recevoir de ses mains la couronne de la vie éternelle. »

Le saint roi se vengea comme savent se venger les saints. Il promit de ne jamais refuser l'aumône à aucun pauvre et d'augmenter ses largesses.

Afin qu'il pût mieux exercer la charité, Notre-Seigneur lui accorda le don de guérir les malades, et, de fait, il opéra un grand nombre de miracles. Dieu l'honora aussi du don de prophétie.

SON ESPRIT DE PRIÈRE ET SES AUSTÉRITÉS

Etienne donnait une grande partie de la journée aux affaires publiques de la religion et de l'Etat. Il rendait lui-même la justice à son peuple.

Mais toutes ces occupations ne l'empêchaient pas de consacrer de longues heures à la prière et à la méditation. Agenouillé sur les froides dalles de son église, il passait là une grande partie de la nuit dans la contemplation des sublimes mystères de notre foi et dans des colloques amoureux avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. On le trouvait quelquefois les yeux élevés vers le ciel, le visage rayonnant de lumière.

Sa prière était si fervente qu'un jour les anges l'élevèrent à plusieurs mètres au-dessus du sol, et il resta dans cette position jusqu'à ce qu'il eût terminé son oraison.

La nuit qui précédait le jour où il devait recevoir Notre-Seigneur dans le Très Saint-Sacrement de son amour, il la passait tout entière à l'église dans les larmes et la prière.

Ses austérités répondaient à sa ferveur : jeûnes, cilices, instruments de pénitence, macérations de la chair, disciplines, tout lui était familier.

ÉTIENNE TRIOMPHE MIRACULEUSEMENT DE L'EMPEREUR CONRAD II

L'empereur saint Henri, beau-frère et intime ami d'Etienne, venait de mourir. Son successeur, Conrad, envoya une puissante armée en Hongrie pour s'emparer des Etats du saint roi. Etienne mit aussitôt toutes ses troupes sur pied; mais comme il savait que, sans l'intervention du secours divin, les plus grandes armées ne sont que faiblesse, il s'adressa à la Reine du ciel, sa patronne, pour obtenir ce secours par son intercession.

« Voulez-vous, lui dit-il, glorieuse Vierge Marie, que cette partie de votre héritage soit en proie à ceux qui nous haïssent, et que cette nouvelle plante du christianisme soit étouffée dans sa naissance? Si cela est, que votre sainte volonté soit faite, mais agréez que ma défiance et ma lâcheté n'en soient pas la cause. Me voilà prêt à combattre; donnez-moi la prudence et le courage qui me sont nécessaires pour m'acquitter dignement de ce devoir; et si j'ai mérité quelque châtiment, trouvez bon que je l'endure tout seul, et ne perdez pas ce peuple innocent avec son prince coupable. »

Cette prière achevée, il se mit généreusement à la tête de son armée; mais, le lendemain, les

capitaines de Conrad virent venir à eux, de la part de l'empereur, un courrier qui leur signifiait de mettre bas les armes : saint Étienne demeura donc victorieux sans avoir livré de combat.

Conrad, qui n'avait point contremandé son armée, fut bien étonné de la voir revenir sans avoir rien fait; mais quand ses officiers lui eurent appris qu'ils n'avaient quitté l'entreprise commencée que par un ordre venu de sa part, il vit bien que Dieu s'était mêlé de cette affaire, et que le courrier avait été envoyé par un plus grand maître que lui, qui prenait saint Etienne sous sa protection.

Ce ne fut pas la seule victoire que le saint roi remporta par ses prières.

En 1002, son oncle Guila, duc de Transylvanie, ayant attaqué la Hongrie plusieurs fois, Etienne marcha contre lui, le fit prisonnier avec sa famille, et joignit ses Etats à la monarchie hongroise.

Il vainquit de même Kean, duc des Bulgares, et repoussa avec le même succès les Besses, peuple voisin de la Bulgarie.

ÉPREUVES DE SAINT ÉTIENNE

Dieu éprouva la vertu de son serviteur par de grandes afflictions. Il fut tourmenté d'une maladie aiguë qui dura trois ans. Ensuite, la mort lui enleva plusieurs de ses enfants; mais il s'en consolait par les grandes espérances que lui donnait le seul qui lui restait, nommé Emeric. Il le fit élever avec un grand soin, et composa pour son instruction un admirable traité de politique et de législation chrétiennes.

Le jeune prince profita si bien de la bonne éducation qu'il avait reçue qu'il parvint à une haute piété. Il promit à Dieu de garder la virginité; mais il tint cette résolution très secrète.

Déjà Emeric commençait à porter une partie du poids du gouvernement, lorsque Etienne le vit mourir sans postérité. Tout le royaume fut consterné en apprenant la douloureuse nouvelle; mais rien ne put ébranler la constance du saint roi. Emeric fut enterré à Albe-Royale, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau. L'Eglise le compte au nombre de ses saints, et elle honore sa mémoire le quatrième jour du mois de novembre.

SA MORT BIENHEUREUSE

Bientôt Etienne fut pris lui-même d'une fièvre lente qui l'affaiblit tellement qu'il ne pouvait plus se soutenir. Quatre courtisans profitèrent de cette circonstance pour attenter à ses jours. L'exactitude avec laquelle il faisait observer la justice, sans acception de personnes, les avait poussés à cette action honteuse. L'un d'entre eux, tenant son épée nue sous son manteau, entra pendant la nuit dans la chambre du Saint, pour exécuter son malheureux dessein.

Mais Dieu veillait sur son fidèle serviteur. Le courtisan laissa par mégarde tomber son épée, ce qui réveilla le roi, instruit d'ailleurs par révélation. Il demanda ce que c'était. Le malheureux tomba à ses pieds et lui demanda pardon. Le Saint lui accorda sa grâce.

Enfin, après avoir été tourmenté longtemps par la maladie, le saint roi sentit sa mort approcher. Il fit appeler les évêques et les seigneurs de sa cour, et leur recommanda de conserver toujours la religion nouvellement établie en Hongrie.

Ensuite, il leva les mains vers le ciel, et s'écria : « Reine du ciel, réparatrice du monde, c'est à votre patronage que je commets la Sainte Eglise avec les évêques et le clergé, le royaume avec les grands et le peuple; leur disant le dernier adieu, je remets mon âme entre vos mains. »

Il reçut avec une grande ferveur le sacrement de l'Extrême-Onction et le Saint Viatique, et son âme s'envola vers le ciel pour jouir éternellement de la gloire que ses mérites lui avaient acquise.

C'était en l'année 1038, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge. Il avait été grand sur la terre, mais combien plus brillante et plus belle fut la couronne qu'il reçut dans le royaume éternel de Jésus-Christ.

Il fut enterré auprès de son fils dans l'église d'Albe-Royale, où sa sainteté fut attestée par de nombreux miracles.

Quarante-cinq ans après sa mort, on transporta son corps dans un lieu plus honorable. On trouva ses ossements sacrés nageant dans une liqueur plus agréable que tous les parfums de la terre. On voulut l'épuiser afin de trouver l'anneau du saint roi, mais plus on le vidait, plus le tombeau se remplissait, ce qui obligea d'y remettre celle qu'on en avait tirée, et alors, par un prodige merveilleux, le cercueil, qui était plein, reçut toute la liqueur précédente, sans paraître plus plein qu'il n'était auparavant. On recouvrit le tombeau en rendant à Dieu des actions de grâces.

L'anneau du saint roi, qu'on n'avait pu trouver dans son cercueil, avait été, ainsi que sa main, invisiblement enlevé par un ange et déposé entre les mains d'un saint religieux nommé Mercure.

SAINT AGRICOL

ÉVÊQUE ET PATRON D'AVIGNON

Fête le 2 septembre.

Agricol reçoit son père, le sénateur Magnus, au monastère de Lérins.

AUTOUR D'UN BERCEAU

Parmi les familles patriciennes chassées de Rome par les hordes d'Alaric, celle des Albins fut une des plus éprouvées. Pendant que sainte Albina allait mourir au mont des Oliviers, les autres membres de la famille prenaient en silence le chemin de l'exil et allaient s'établir en Italie et sur le littoral de la Provence.

Au VII[e] siècle, la ville d'Avignon comptait au nombre de ses sénateurs un descendant de ces nobles proscrits, Magnus ou saint Magne. Il avait épousé une femme vertueuse, d'origine gauloise, du nom d'Austadiola. Ces sortes d'unions n'étaient pas rares à cette époque. La fierté romaine avait brisé avec ses traditions : elle venait retremper la vigueur de son sang aux sources plus pures des races étrangères.

Les premières bénédictions envoyées à ce foyer chrétien furent les bénédictions de la douleur. Après une longue attente, le ciel céda enfin à la violence de la prière, et Dieu accorda un fils à la pieuse Austadiola. Il fut salué, à sa naissance, comme l'espoir de la famille et l'héritier des charges de son père. On lui donna au baptême le nom symbolique d'Agricol.

Jalouse du trésor que Dieu venait de lui confier, la jeune mère voulut élever elle-même son enfant. Elle ne permit point qu'un autre sang coulât dans les veines de son fils, avec un lait étranger. Ce fut en le berçant sur ses genoux qu'elle répandit en lui les premiers germes de ces vertus chrétiennes qui devaient en faire un Saint si populaire dans sa patrie. Rien n'égale, en effet, les soins d'une mère vraiment chrétienne pour ouvrir à la fois l'intelligence de l'enfant, et pour façonner son cœur vierge, dans l'amour de la pureté et de la vertu.

AGRICOL ÉTUDIANT

Le jeune Agricol grandit ainsi sous le beau ciel de Provence, au milieu des inspirations de

sa mère et des exemples d'un foyer sans reproches.

Magnus fondait sur son fils les plus belles espérances. Il le voyait déjà assis auprès de lui dans le Sénat, hériter de ses charges et de ses honneurs.

La ville d'Avignon dépendait à cette époque du royaume de Bourgogne, mais elle possédait un Sénat choisi parmi les plus influents citoyens, chargés de veiller à sa grandeur et à sa liberté.

Les luttes sanglantes qui avaient déchiré la France sous les fils de Clovis, et récemment encore par la rivalité de Brunehaut et de Frédégonde, avaient cependant laissé Avignon dans une paix relative.

Placée aux dernières frontières du royaume de Bourgogne, qui s'étendait alors des plaines de Sens aux rives de la Durance, elle n'avait que faiblement ressenti les commotions de ces règnes orageux. Au VII^e^ siècle, appelé l'âge d'or de la royauté mérovingienne, Avignon était dans toute sa splendeur. Le jeune Agricol trouvait là tout ce qui flatte l'imagination et excite le cœur d'un enfant.

Des écoles avaient été fondées sur le modèle de celles des rhéteurs de Milan et de Rome. On y enseignait, avec la littérature, la philosophie et les beaux arts. Magnus n'avait rien négligé pour donner à son fils une instruction en rapport avec sa position. Les progrès rapides de l'enfant laissaient concevoir à la famille les plus douces espérances.

Agricol, à peine âgé de quatorze ans, allait aborder, après la dialectique, les sciences difficiles du *quadrivium*, quand il déclara à son père son désir d'embrasser une carrière plus belle encore que celle des armes, de la magistrature ou du barreau.

La voix de Dieu avait parlé au cœur de cet enfant : il avait entendu cet appel du ciel, dont sa mère l'avait souvent entretenu en le berçant sur ses genoux, et il voulait le suivre. Cette voix était celle de la vocation sacerdotale et religieuse.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

Un nom plein d'attraits pour les âmes appelées de Dieu résonnait à cette époque dans toutes les villes d'Occident : c'était le nom de Lérins.

Ce monastère célèbre, fondé par saint Honorat, vers la fin du IV^e^ siècle, dans un îlot verdoyant de la Méditerranée, avait vu, en quelques années, se réunir sous ses cloîtres, qu'on disait bâtis par les anges, toutes les illustrations de la science et de la sainteté ; il était devenu comme l'académie de la noblesse gallo-romaine, la pépinière des évêques des Gaules et la nourrice des saints, selon saint Ennode.

Au moment où saint Agricol y arriva, vers la fin du VII^e^ siècle, l'abbaye comptait dans son sein plusieurs centaines de moines. Au siècle suivant, cinq cents de ces religieux tombèrent en un même jour sous le cimeterre des Sarrasins. Le nouvel arrivé trouvait donc parmi ces futurs martyrs, des compagnons, des maîtres et des modèles.

Lérins ne devait pas tarder à adopter la Règle bénédictine ; mais, en ce moment, il continuait encore à suivre les coutumes du monachisme oriental, et unissait ensemble la Règle de saint Macaire et celle de saint Augustin.

Le jeune novice fut bientôt remarqué au milieu de ces moines vénérables, par la modestie de son maintien et sa fidélité à la Règle. Les saints portent toujours avec eux un parfum du ciel qui les distingue du commun.

Lérins comptait, comme toutes les grandes abbayes, des écoles de littérature et de sciences. Le jeune Agricol acheva là les cours qu'il avait interrompus en quittant Avignon. Rien ne devait le distraire dans cet asile solitaire, où les bruits du monde arrivaient plus faibles que les vagues de la mer qui viennent mourir sur ses grèves.

Il s'adonna à l'étude de la théologie, cette science divine, la première de toutes. Les célèbres traités de Vincent de Lérins et de Cassien lui servirent d'introduction à l'étude des ouvrages de saint Augustin et des autres théologiens.

Son intelligence s'illuminait aux rayons de la vérité ; son cœur s'embrasait d'un nouvel amour pour ce Dieu qu'il connaissait tous les jours davantage. Après quelques années passées dans cette étude, l'abbé du monastère, Maxime II, le présenta aux saints Ordres.

Malgré le secret appel de la grâce, qui entraînait doucement son cœur vers l'autel, dès ses plus tendres années, ce ne fut pas sans frayeur qu'il reçut cette dignité sublime, une vie nouvelle commença pour lui le jour où il se releva prêtre pour l'éternité.

DOULEURS ET JOIES

Ce fut pendant qu'il était occupé à ces études saintes qu'il reçut l'annonce douloureuse de la mort de sa mère. C'était un sacrifice bien dur pour ce jeune cœur, de ne pouvoir embrasser, sur son lit de mort, cette mère qu'il avait si tendrement aimée.

Quelques jours après, il voyait arriver à Lérins son père Magnus, alors dans toute la force de l'âge.

Devant le coup qui l'avait frappé, le sénateur avait dit adieu aux honneurs, à la gloire, et il allait demander aux solitudes du cloître les consolations qu'il ne rencontrait plus dans le monde. Il y trouva cette paix céleste que Dieu seul sait répandre dans les cœurs meurtris par les grandes douleurs. Le nouveau religieux brilla au milieu des moines non moins qu'au Sénat de la ville, et il fut bientôt jugé digne de recevoir l'onction sacerdotale.

Ce devait être la dernière consolation qu'il goûtait dans l'île des saints. En effet, quelque temps après son ordination, l'évêque d'Avignon, saint Maxime, étant mort, tous les regards se tournèrent vers Lérins. La ville n'avait pas oublié les services rendus par saint Magnus dans l'administration de ses intérêts politiques. Elle espérait en recevoir de nouveaux dans les affaires religieuses.

Une députation du clergé partit pour l'île et vint demander saint Magnus pour évêque. L'ancien sénateur dut revenir dans sa patrie et diriger de nouveau ce peuple généreux, non plus avec les verges des faisceaux, mais avec la houlette épiscopale.

LE PÈRE ET LE FILS

Saint Magnus demeura seul deux ans sur le siège d'Avignon.

A l'exemple du père de saint Grégoire de Nazianze, il demanda à l'abbé de Lérins de lui envoyer son fils, pour en faire son archidiacre. Sa prière fut accordée et Agricol obéit.

Les fonctions auxquelles on appelait le jeune moine étaient multiples et délicates.

L'archidiacre était chargé de maintenir la discipline parmi les clercs et les laïques, de veiller à la doctrine, de prendre soin de l'administration temporelle, enfin d'aider l'évêque dans toutes les fonctions de l'épiscopat : il devait être, selon les canons, « l'œil et le bras de l'évêque ».

LES BÉNÉDICTIONS D UN PÈRE

Agricol ne devait pas tarder, d'ailleurs, à recevoir sur ses épaules la responsabilité entière de cette lourde charge.

En 660, saint Magnus, déjà affaibli par l'âge et les travaux de son épiscopat, dut partir pour assister à un concile réuni à Chalon-sur-Saône, afin de juger Théodore, archevêque d'Arles.

Le saint vieillard, craignant de mourir en route, et redoutant pour son Eglise des troubles graves dans le choix d'un successeur, voulut y pourvoir lui-même, à l'exemple de saint Augustin. Il réunit, avant son départ, le clergé et le peuple dans la cathédrale, et leur demanda de se choisir un évêque. Toutes les voix acclamèrent Agricol.

La joie de Magnus était complète. Il voulut sacrer lui-même son fils.

Agenouillé aux pieds de son père, le nouveau pontife jura entre ses mains de transmettre aux fidèles le dépôt sacré de la foi dans toute son intégrité. Saint Magnus, l'âme pleine d'émotion, récita, en versant de douces larmes, les oraisons de l'Eglise sur la tête de son fils : il oignit ses mains et consacra son front avec l'huile sainte, lui donna la mitre, symbole de la force et de l'autorité, et il lui remit entre les mains le bâton pastoral, image du gouvernement pacifique des âmes.

La ville entière assista à cette cérémonie touchante, et des acclamations enthousiastes accueillirent le nouvel évêque quand il vint, pour la première fois, bénir du haut de l'ambon ce peuple, qui était désormais son peuple. Saint Magnus partit joyeux pour assister au concile. Il savait que son Eglise n'avait rien à redouter pendant son absence.

Son nom se trouve, avec celui de plusieurs évêques de la province d'Arles, au bas des décrets du concile de Chalon.

De retour dans sa ville épiscopale, il vécut dix ans encore auprès de son fils et coadjuteur, et le 18 août 670, il s'endormit entre ses bras, laissant à son Eglise, avec son riche patrimoine, un trésor plus précieux encore dans la personne de son successeur.

DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE
LE CHANT A L'ÉGLISE

Demeuré seul à la tête d'un vaste diocèse, Agricol s'attacha, selon les recommandations de saint Paul, à se montrer le gardien vigilant de la foi parmi son peuple. Il le préserva des mauvaises doctrines et s'efforça d'amener tous les fidèles à conformer leur conduite à leur foi par une sainte vie.

Il trouvait la force et la lumière qui lui étaient nécessaires dans sa tendre dévotion envers Marie. L'église d'Avignon s'était, de tout temps, distinguée par le culte filial qu'elle rendait à la Mère de Dieu; le nouvel évêque contribua encore à l'accroître.

D'après une tradition respectable, appuyée d'ailleurs sur des documents de valeur, l'antique sanctuaire, élevé sur le fameux rocher des Doms, aurait été construit par sainte Marthe et par saint Ruf, fils de Simon le Cyrénéen, et premier évêque d'Avignon, en l'honneur de la Vierge Marie, encore vivante.

Saint Agricol l'embellit et y fit préparer son tombeau. Son amour pour la Vierge lui rendait cette église chère entre toutes. Ce fut là qu'il voulut reposer aux pieds de sa Mère.

Il travailla toute sa vie à rehausser l'éclat du culte divin dans son diocèse. Les chants usités dans sa cathédrale furent trouvés si beaux, qu'au siècle suivant, le duc des Francs, Pépin d'Héristal, s'empressa de les adopter pour la chapelle du palais.

Agricol avait introduit, à l'exemple de saint Damase, à Rome, la coutume de chanter l'office en deux chœurs. Grâce à cet usage, l'attrait des cérémonies religieuses devint si puissant que l'ancienne cathédrale se trouva bientôt trop étroite pour contenir les fidèles.

IL CHANGE SON PALAIS EN ÉGLISE

Le saint évêque conçut alors l'idée d'élever dans sa ville une seconde église, sur l'emplacement même de sa maison paternelle. Telle fut l'origine du sanctuaire qui porte aujourd'hui son nom.

Le Saint n'avait pas oublié ses maîtres et ses pères de Lérins. Quand il s'agit de choisir les clercs qui desserviraient la nouvelle basilique, il tourna les yeux vers les îles de la Méditerranée et demanda une phalange de moines pour y venir chanter jour et nuit l'Office divin. Il pensait avec raison, que l'exemple de ces religieux, uniquement occupés des choses du ciel, loin des pensées terrestres, ne pourrait qu'édifier les fidèles et les exciter au service de Dieu.

Ses espérances furent si bien réalisées, qu'il voulut avoir un second chœur de religieux ou *chanoines réguliers* pour desservir la cathédrale. Les deux communautés rivalisèrent de zèle : la régularité et la ferveur se maintinrent pendant plusieurs siècles.

Ce fut pour demeurer fidèles aux traditions qu'ils avaient reçues de leur fondateur, que, quatre siècles plus tard, quand la décadence se fut introduite dans les rangs du chapitre, quatre chanoines, Pons, Arnaud, Odilon et Durand, se retirèrent, en 1038, dans l'église de Saint-Ruf-hors-les-Murs, où, reprenant la Règle de saint Augustin dans toute son intégrité, ils jetèrent les fondements de cette Congrégation qui devait être célèbre dans l'Eglise par les grands hommes qu'elle produisit.

BERCEAU DU CULTE PUBLIC DE SAINT JOSEPH

Puisque nous parlons des gloires de l'Eglise d'Avignon, redescendons un instant le cours des siècles, pour saluer la naissance, dans ses murs, du culte public rendu à saint Joseph. C'est là, en effet, qu'en 1371, le pape Grégoire XI institua la première confrérie de jeunes filles en l'honneur du saint patriarche. « Belle Provence, s'écrie le P. Faber! cette dévotion s'éleva dans l'Eglise d'Occident, du sein de ton sol embaumé, semblable à un de ces légers nuages de fleurs d'amandiers qui semblent flotter entre le ciel et la terre, et suspendre leurs fraîches couleurs au-dessus de tes champs parfumés, aux premiers jours de printemps! »

Elle prit naissance au sein d'une confrérie dans la blanche cité d'Avignon, et fut bercée par le courant rapide du Rhône, ce fleuve sur lequel surnage la mémoire de tant de martyrs, qui arrose Lyon, Orange, Vienne et Arles, et se jette dans la mer qui baigne les rivages de la Palestine. La terre que la contemplative Madeleine avait consacrée par sa vie solitaire, où Marthe et son école de vierges avaient chanté les louanges de Dieu, où Lazare avait porté une mitre à la place d'un suaire, fut aussi le lieu où celui qui avait réuni en lui, d'une manière si merveilleuse, la dévotion de Marthe et de Marie, reçut les pre-

miers honneurs. C'est là que son culte prit naissance, pour se répandre ensuite dans l'Eglise universelle.

PUISSANCE D'UN SIGNE DE CROIX

Les soins que saint Agricol donnait au culte divin et à l'administration de l'Eglise ne lui faisaient pas négliger les besoins de la cité. C'était à lui que le peuple venait toujours quand il avait quelque difficulté.

On raconte qu'à l'époque de son pontificat, une troupe considérable de cigognes s'abattit sur Avignon.

Ces animaux, qui se nourrissent habituellement de reptiles, déposèrent dans la ville une telle quantité de petits serpents et de matières corrompues que la peste se déclara bientôt. La première pensée, au milieu de la consternation générale, fut de recourir à l'évêque.

Le Saint se mit en prières et fit sur la ville le signe de la croix. Aussitôt, les cigognes s'éloignèrent emportant les reptiles morts, et le fléau disparut.

C'est en souvenir de ce miracle qu'une cigogne d'argent, aux ailes déployées, dévorant un serpent, est gravée sur le blason de l'église de Saint-Agricol.

TROIS SAINTS SE SUCCÉDANT SUR LE SIÈGE D'AVIGNON

Tant de travaux entrepris pour la gloire de son Maître ne suffisaient pas à rassurer saint Agricol : Il se croyait encore le serviteur inutile dont parle l'Evangile et il redoutait le même châtiment.

Les rigueurs du jugement dernier épouvantaient son âme. Il demandait aux moines et aux vierges de son Eglise des prières, et il voulut, avant de mourir, instituer dans sa cathédrale une messe chantée à perpétuité pour le repos de son âme.

Sa dernière pensée fut encore pour son Eglise.

A l'exemple de son père, il voulut s'assurer un digne successeur. Ces sortes d'élections étaient fréquemment en usage à cette époque. L'Eglise ne les blâmait point, quand elles avaient pour but de prévenir les troubles qui auraient pu se produire à la mort de l'évêque. Ces troubles étaient grandement à redouter quand on se trouvait en présence de sectes dissidentes, également avides d'arriver au pouvoir, et ne voyant dans l'épiscopat qu'un moyen de dominer des adversaires.

Le choix de saint Agricol fut digne de sa sagesse et de sa prudence.

C'était un saint qui allait succéder à un saint. Un ermite de la Grèce, appelé Vérédême, fuyant la colère de son père encore païen, était venu habiter les solitudes de Provence.

Deux fois déjà, il avait été obligé de fuir les grottes du Gardon et de Sanilhac, pour se soustraire à la vénération des peuples ; il s'était retiré dans une caverne près de Pujaut, quand il reçut la visite de saint Agricol. L'évêque venait le chercher pour le placer sur son siège. Il fallut toute la persuasion du Saint pour décider le solitaire à quitter le désert et à le suivre à Avignon. Il s'inclina néanmoins devant l'appel de Dieu.

Saint Agricol présenta lui-même son successeur à son peuple, et le peuple jura de lui obéir comme il avait obéi à Agricol et à Magnus.

MORT DE SAINT AGRICOL — SON TOMBEAU

Le Saint pouvait désormais mourir content. Une dernière fois, il se recommanda à la Sainte Vierge, renouvela entre ses mains le don qu'il lui avait fait de tous ses biens, et il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur, le 2 septembre de l'an 700.

Sa mort fermait le VIIe siècle. La Provence entière prit le deuil à cette nouvelle. Avignon pleurait son enfant, son conseiller et son père.

Le Saint fut enterré, selon son désir, dans l'église Notre-Dame des Doms.

Cette tombe sur laquelle avaient coulé tant de larmes ne demeura pas abandonnée. De tous les points de la cité, on accourut la vénérer, et plus d'une fois, on sentit, sous cette froide pierre, tressaillir le cœur du pontife ami des pauvres.

Les miracles s'y multiplièrent, et, dès le pontificat de saint Vérédême, le culte de saint Agricol se répandit partout.

Mais ce fut surtout durant le séjour des papes à Avignon que la gloire du Saint s'accrut. En 1321, Jean XXII, autrefois évêque d'Avignon, ratifia la voix du peuple qui avait prononcé sur sa canonisation ; il fit transférer ses reliques et celles de saint Magnus de la cathédrale à l'église de Saint-Agricol, nouvellement reconstruite. Il les plaça sous le maître-autel, et en rappela le souvenir par une gracieuse inscription en vers latins :

Grand par son nom, grand par ses œuvres, Magnus, ce saint et pieux personnage, fut père d'Agricol, qui brilla par sa piété et par sa sainteté. Le père et le fils sont tous deux saints. « O vous, bienheureux père, et vous, fils bienheureux, priez le Seigneur pour nous, pauvres pécheurs. »

Plus tard, en 1625, ces reliques furent séparées et déposées dans deux châsses différentes.

L'ancienne inscription disparut et fut remplacée par ce simple verset gravé à la table de l'autel :

« *Avenio, hic supplex, sanctos venerare patronos!* Avignon, viens ici vénérer tes patrons ! » C'est là qu'on les honore aujourd'hui encore.

SAINT AGRICOL, PATRON D'AVIGNON

La piété des Avignonnais à l'égard de saint Agricol ne s'est jamais démentie. Ils sont restés fidèles, à travers les siècles, aux honneurs rendus à leur saint compatriote.

Quand, en 1647, Urbain VIII prescrivit à chaque ville de se choisir un patron, le conseil d'Avignon s'assembla en séance extraordinaire et, après avoir entendu un rapport du secrétaire en faveur de saint Agricol, « chacun ayant opiné, dit le procès verbal, il a été conclu unanimement de prendre saint Agricol pour patron, et ce, par toutes les ballotes de l'approbation.

Saint Agricol jouit dès lors, à Avignon, de tous les honneurs.

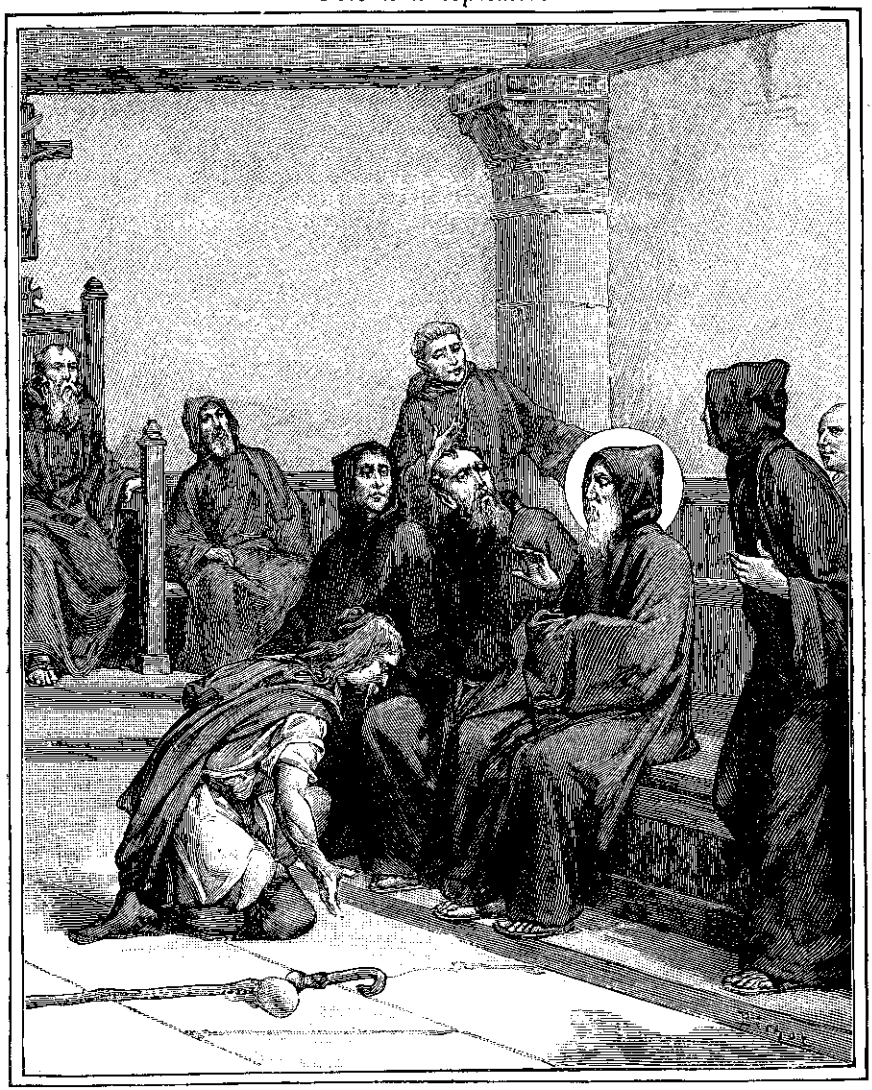
C'était lui qui recevait les nouveaux archevêques et les légats du pape à leur arrivée dans la ville.

On portait son buste jusqu'à une chapelle, hors la porte Saint-Lazare, et là, en présence du Patron, le nouveau prélat prenait possession de sa charge.

Dans certaines processions solennelles, la statue du Saint était portée, accompagnée des consuls et des notables, de l'église Saint-Agricol à la cathédrale. L'archevêque, paré des ornements pontificaux, la recevait sous le porche, l'encensait, et la déposait sur le trône épiscopal. On la portait ensuite aux Célestins et les chanoines venaient lui donner le baiser de paix.

SAINT JUST, ARCHEVÊQUE DE LYON
ET MOINE DANS LA THÉBAIDE

Fête le 2 septembre.



Saint Just est reconnu au milieu des moines par un pèlerin lyonnais.

LES PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT JUST

L'époque de la naissance de saint Just ne peut être fixée d'une manière précise, faute de documents authentiques. On sait seulement qu'il vit le jour à Vienne ou dans les environs de cette ville, au commencement du IVe siècle. Son nom, qui est de physionomie latine, permet aussi d'affirmer qu'il sortait d'une famille gallo-romaine.

D'après une légende reproduite par une inscription de l'église de Saint-Just, à Lyon, notre Saint serait né au château d'Anjou, à cinq lieues de Vienne, et il aurait appartenu à l'illustre famille des comtes de Tournon. Quoi qu'il en soit, cette famille avait pour le saint archevêque un culte spécial; tous les aînés de cette maison portaient le nom béni de Just.

D'après la même légende, Just reçut le baptême bientôt après sa naissance. Or, pendant que l'eau sainte coulait sur son front, voilà qu'une colombe apparaît dans les airs et vient s'arrêter, en battant des ailes, au-dessus du nouveau-né.

Saint Adon nous fournit quelques renseignements sur les premières années de saint Just et sur ses débuts dans la carrière cléricale. Il est constant, dit-il, que Just fut élevé sous la direction de saint Paschase, évêque de Vienne. L'en-

fant fut donc placé sous la discipline de l'Eglise; il fréquenta l'école d'un pontife qualifié par Adon de personnage fort éloquent.

Après comme pendant les persécutions, les évêques s'entouraient d'un certain nombre de disciples et s'appliquaient à les former, par eux-mêmes ou par des prêtres instruits, à l'étude des Saintes Lettres et à la pratique des vertus sacerdotales. Telle fut, à son origine, l'institution des séminaires. Dieu, qui avait de si grands desseins sur Just, ne devait pas lui épargner cette grâce de la première éducation.

Durant les années de sa studieuse jeunesse, Just passa par tous les degrés inférieurs de la cléricature, ensuite il fut promu au diaconat par saint Claude, successeur de saint Paschase sur le siège de Vienne, évêque illustre par son attachement à la foi catholique. Animé d'un zèle que stimulait l'ardeur de la jeunesse, le saint diacre dévoua au service de cette Eglise tout ce qu'il possédait de force, de talent et de vertus.

L'ÉPISCOPAT

Vers le milieu du IVe siècle, l'Eglise de Lyon perdit Vérissime, son évêque. Just fut appelé à recueillir l'héritage du pontife défunt.

Le mérite du diacre viennois, ses connaissances sacrées, l'expérience acquise dans les fonctions de son Ordre, et, par-dessus tout, son éminente sainteté le désignaient d'avance à la dignité épiscopale. Il fut donc élu, suivant la discipline du temps, par les suffrag' réunis du clergé et des fidèles de Lyon.

Il nous reste bien peu de souvenirs de cette carrière qui embrasse plus d'un quart de siècle. C'est pendant cette époque que resplendirent les admirables vertus qui ornaient l'âme du saint évêque. On ne pouvait se lasser d'admirer sa pureté angélique, son humilité profonde, sa tendre piété, sa patience à toute épreuve, sa charité compatissante envers les pauvres, enfin la scrupuleuse observation de tous ses devoirs.

CONCILES DE VALENCE ET D'AQUILÉE

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Just occupait le siège de Lyon, lorsqu'il assista, avec seize autres élèves gallo-romains, au Concile de Valence.

Cette assemblée, tenue en 375, sous les empereurs Gratien et Valens, représentait toutes les Eglises des Gaules; elle fut présidée par l'évêque de Vienne, métropolitain de la province. Les actes de ce Concile sont perdus; on ignore donc la part qu'y prit le saint évêque de Lyon.

Le Concile d'Aquilée eut une importance plus considérable que celui de Valence; saint Just s'y rendit, non plus seulement comme évêque, mais comme le représentant de la Gaule celtique. Ouvert le 3 septembre de l'année 381, ce Concile fut présidé de droit par Valérien, évêque d'Aquilée; en fait, les opérations furent dirigées par saint Ambroise, évêque de Milan. L'assemblée se composait de trente-trois prélats venus d'Italie, d'Illyrie, des Gaules et d'Afrique. Le motif était la condamnation de l'arianisme et la déposition de deux évêques, Pallade et Secondien, qui favorisaient cette erreur. Pendant les débats du Concile, les évêques prirent la parole chacun à leur tour. Interrogé par saint Ambroise, Just de Lyon répondit: « Que celui qui ne confesse pas que le Fils est coéternel avec le Père, que celui-là soit anathème ! » Et les Pères, faisant écho à cette dernière parole, s'écrièrent d'une commune voix: « Qu'il soit anathème ! »

Le Concile d'Aquilée ayant clôturé ses séances, Just reprit le chemin de sa ville épiscopale, heureux d'avoir concouru à confondre l'hérésie. Il s'était lié avec d'illustres Pontifes, en particulier avec saint Ambroise de Milan. Depuis, ils furent en relations épistolaires; dans la collection des lettres de saint Ambroise, on en trouve deux qui sont des réponses adressées au saint évêque de Lyon

SAINT JUST SE DÉMET DE L'ÉPISCOPAT

Le Pontife gouvernait son Eglise avec une incomparable sagesse, avec des fruits merveilleux de salut pour son peuple, lorsqu'un incident imprévu le décida à renoncer à l'épiscopat.

Un habitant de la ville de Lyon, pris soudain d'un accès de fièvre chaude, saisit un glaive, et, se promenant dans la rue, il en frappait, à droite et à gauche, tous les passants qu'il rencontrait. Les témoins de cette scène s'élancent à la poursuite de ce furieux, en poussant contre lui des cris de mort. Celui-ci se défend en désespéré. Enfin, le sentiment du danger le rappelant quelque peu à la raison, il se jette en toute hâte dans une église que l'on croit être celle des Macchabées, et en ferme solidement les portes sur lui. Cependant, l'émotion populaire grondait au dehors et prenait les proportions d'une émeute. La multitude, exaspérée, menaçait de mettre le feu à l'église. Le pieux pasteur accourt pour apaiser le tumulte. Sur les réclamations d'un peuple enivré de fureur, il consent à livrer le malheureux réfugié, mais à la condition expresse qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Toutefois, afin que satisfaction fût donnée dans une certaine mesure à une foule justement irritée, il permit que cet homme fût jeté en prison. Un des premiers magistrats de la ville, à qui saint Just posa ces conditions, les accepta très formellement, et, sur sa parole, l'évêque lui livra le frénétique, cause de tout ce désordre. Mais ce malheureux n'eut pas plutôt franchi le seuil de l'église, que le peuple, transporté de fureur, se jeta sur lui, le traîna pieds et poings liés dans les rues de la ville et le fit mourir au milieu des plus mauvais traitements.

En bonne justice, ce meurtre était imputable d'abord au magistrat, lequel n'avait pris aucune mesure pour maîtriser l'émeute et qui faillit à sa parole; ensuite, à une populace qui s'était fait justice d'une façon inhumaine et barbare. En tout ceci, l'innocence de l'évêque était manifeste; il avait pour lui la pureté de ses intentions et les précautions qu'il avait prises, afin de sauver la vie du réfugié.

Cependant l'homme de Dieu ferma les yeux sur la responsabilité encourue par les autres, et s'en prit à lui seul du meurtre perpétré par une multitude en fureur. Avec cette délicatesse de conscience qui caractérise les Saints, il se demandait s'il avait fait assez pour défendre l'immunité de la maison de Dieu, pour protéger la vie d'un de ses semblables, d'une de ses ouailles.

Sous l'empire de ces pénibles impressions, Just prit le parti de se démettre de son siège et d'aller s'ensevelir dans une solitude lointaine, où il passerait ses derniers jours dans les austérités de la pénitence, inconnu et caché aux hommes.

Afin d'assurer l'exécution de son projet, le saint évêque ne s'en ouvrit qu'au Seigneur. Il partit

donc sans compagnon et s'achemina seul vers la mer en suivant la voie romaine qui longeait le Rhône.

Il dit adieu en passant à l'église de Vienne qui avait nourri son enfance et sa jeunesse, et salua pour la dernière fois la terre natale.

Arrivé à Marseille, il était sur le point de s'embarquer, lorsque, à sa grande surprise, il fut rejoint par un jeune clerc de l'église de Lyon, nommé Viateur. Celui-ci avait appris la fuite de son maître vénéré, et, se mettant sans retard à sa poursuite, il fut assez heureux pour l'atteindre à temps. Le jeune lecteur se jeta aux pieds de son évêque et lui demanda instamment la grâce de s'attacher à sa personne, de l'accompagner partout où il irait.

Touché d'un pareil dévouement, Just n'eut pas le courage de rejeter la demande de Viateur; il l'admit donc en sa compagnie, non sans lui recommander de garder son secret et de ne le révéler à personne.

SA RETRAITE EN EGYPTE

En faisant voile vers Alexandrie, saint Just suivait le courant qui emportait alors vers les solitudes d'Egypte les âmes avides de pénitence. A peine débarqué sur la terre africaine, Just eut à choisir entre les monastères qui se partageaient l'admiration du monde chrétien. Ce fut Scété, la merveille du désert, l'école de la mortification poussée à ses dernières limites, Scété, dont la règle et les pratiques ordinaires semblaient avoir été tracées pour des anges plutôt que pour des hommes.

Le désert de Scété était distant d'Alexandrie de trente lieues environ. C'était une solitude immense, dénuée de sentiers et de routes, où le voyageur risquait de s'égarer, n'ayant pour se guider que le cours des astres. Terre ingrate, stérile où tout se réunissait pour le tourment de l'homme : un soleil brûlant sur la tête, un sable embrasé et mouvant sous les pieds, une eau rare, salée ou fétide. Telle est l'affreuse solitude où l'esprit de pénitence conduisait des milliers de chrétiens qui aspiraient à une mort anticipée, par amour pour Jésus-Christ.

L'évêque démissionnaire de Lyon se rendit donc à Scété avec Viateur; il se présenta au saint abbé Macaire, comme un pécheur qui aspirait à terminer sa carrière dans les exercices de la vie monastique. Il fut reçu comme tel, et probablement sous un nom d'emprunt.

Grâce à cette industrie, Just dut passer, avec Viateur, son disciple, par la série des épreuves prescrites par la règle.

Ainsi, il dut demeurer en postulance une semaine entière, hors de la porte du monastère. Pendant ce temps, l'abbé venait le visiter : il lui donnait les notions requises sur la discipline de Scété, discipline dont il ne lui cachait point l'austérité. Après cette première semaine d'épreuve, l'évêque de Lyon demanda avec instance d'être admis au nombre des religieux, se déclarant prêt à tout, à la mort à lui-même pour vivre en Dieu et de Dieu. Sur ses instances redoublées, l'abbé lui ouvrit la porte; il lui remit le livre de la règle, et l'admit au rang des novices.

Just se soumit scrupuleusement au mode de probation requis des postulants, et il entra dans la famille dont Macaire était le père.

Confondu avec le commun des Frères, ce vénérable vieillard s'estimait heureux, après un quart de siècle d'épiscopat, de vivre inconnu dans la maison du Seigneur. Ancien évêque d'une grande métropole, il se mettait au-dessous des simples moines, de ceux-là mêmes qui n'avaient point été élevés aux ordres sacrés.

Il avait élu domicile dans une pauvre cellule, éloignée de la grande église; c'est là qu'il goûtait les âpres douceurs de la pénitence, servant son Dieu dans la prière, les gémissements et les larmes. A la lecture et à la méditation des saints Livres, Just unissait le travail manuel. De ses mains épiscopales, le saint vieillard tressait les nattes dont le prix était donné aux pauvres, ou servait aux besoins du monastère.

Le samedi et le dimanche apportaient une diversion à l'uniformité de la vie habituelle. Alors, il s'acheminait vers la grande église de Scété et allait se réunir à ses frères, afin de participer avec eux aux joies dominicales, d'entendre la parole de l'Abbé et recevoir de sa main le Corps et le Sang du Sauveur. La fête passée, Just reprenait le chemin de son ermitage, emportant sa provision d'eau et de pain pour la semaine suivante.

IL EST RECONNU PAR UN PÈLERIN LYONNAIS

Plusieurs années s'écoulèrent de la sorte, sans que l'ombre d'un soupçon s'élevât dans l'esprit des Frères au milieu desquels il se trouvait confondu. Le Seigneur ne permit pas cependant que de si beaux exemples fussent perdus pour la postérité.

Un jour que les moines de Scété se trouvaient réunis, voici qu'un Gallo-Romain arrive au monastère.

Admis dans l'assemblée, il aperçoit, dans les rangs des simples religieux Just, s'élance aussitôt vers lui, et se précipite à ses pieds pour les baiser.

A cette vue, la surprise est générale; l'étranger est pressé de questions; on lui demande ce que signifient ces marques de si grand respect. Celui-ci répond qu'il vénère en la personne de ce moine, Just, son ancien pasteur, qu'il vient de découvrir au milieu d'eux.

Alors l'Abbé et les premiers du monastère, saisis d'une émotion impossible à décrire, se précipitent à leur tour aux pieds de l'humble évêque. On lui demande pardon de l'avoir traité comme un simple moine, d'avoir méconnu sa dignité. Scène admirable, où l'on voit les héros du désert lutter avec l'évêque de Lyon d'humilité et d'abnégation!

La conséquence immédiate de cette découverte inopinée fut de tirer le saint prélat de l'obscurité volontaire où il s'était réduit, et de le faire remonter à sa place hiérarchique, autant du moins que le comportait le régime du monastère. Just ne diminua cependant rien des austérités de la règle qu'il avait embrassée, vivant de la vie que menaient au désert Macaire et Paphnuce, ses maîtres et ses modèles.

La nouvelle de la découverte faite à Scété passa bientôt la mer. Lyon apprit, avec un étonnement mêlé d'admiration, que, Just, son saint évêque, était allé se cacher au désert et qu'il y vivait dans les exercices d'une austère pénitence.

Un prêtre de Lyon, nommé Antioche, ne résista pas au désir de voler en Egypte pour avoir le bonheur de revoir son ancien évêque. Membre distingué du clergé lyonnais, Antioche devait être plus tard élevé sur le siège métropolitain de cette ville. Jeune encore, il avait vécu sous la houlette pastorale de Just; formé à son école, il avait été promu au sacerdoce par ce pontife.

Or, le vénérable Just, sans avoir été informé,

d'autre part que du ciel, annonça d'avance le départ d'Antioche et de sa prochaine arrivée à Scété. Et même, le saint évêque nommait les lieux où passait le prêtre de Lyon, les stations successives où il s'arrêtait. « Notre cher Antioche, disait-il, est en tel endroit. » Et Antioche arriva au monastère au jour dit et à l'heure marquée par notre Saint.

DERNIERS ADIEUX A VIATEUR — LA CÉLESTE PATRIE

Saint Just vécut ainsi huit à neuf ans dans la solitude, menant une vie plus angélique qu'humaine; sa carrière devait être couronnée par une mort digne d'un grand pontife et d'un Père du désert.

Le saint vieillard s'inclinait visiblement vers la tombe, courbé sous le double poids des ans et des austérités monastiques. Sa fin était prochaine. Alors Viateur accourut à ses côtés, et tombant à genoux au bord de la pauvre natte, sur laquelle l'illustre vieillard gisait étendu :

« Père, dit-il, les yeux pleins de larmes, père, pourquoi m'abandonner?

— Mon fils, lui répondit le Saint, ne vous inquiétez pas comme si toute consolation vous était enlevée; vous ne tarderez pas à me suivre. »

Peu de temps après, saint Just s'endormit dans le Seigneur du sommeil des bienheureux. Les anges vinrent au-devant de son âme pour lui faire cortège et l'accompagner au ciel. A cette triste nouvelle, les solitaires de Scété accoururent et rendirent au grand évêque de Lyon, leur frère, les honneurs de la sépulture chrétienne (390).

Cependant Viateur se consolait au souvenir de la parole prophétique de saint Just expirant. Le disciple ne devait pas survivre longtemps à son cher maître; il mourut quelques jours après, et son âme allait se réunir à celle de son bienheureux père. L'Eglise célèbre la fête de saint Viateur le 22 octobre.

LES RELIQUES

La terre de Scété ne devait pas posséder longtemps les précieux restes de saint Just.

Les prêtres et les fidèles de Lyon s'unirent pour réclamer le corps de leur évêque; des députés passèrent la mer pour solliciter la dépouille mortelle du bienheureux pontife. Elle leur fut cédée, non sans regret, par les anciens du monastère. Alors les ossements de saint Just et de saint Viateur furent rapportés en grande pompe dans la ville de Lyon, et déposés dans l'église des Macchabées, au milieu des témoignages de respect et des acclamations triomphales de tout un peuple.

Depuis, la mémoire de saint Just a été en grande vénération parmi les fidèles.

L'Eglise de Lyon célébrait trois fêtes en son honneur; la première, le 2 septembre, jour de sa précieuse mort; le 14 octobre, en souvenir de son départ pour l'Egypte; le 4 août, jour de l'arrivée de ses restes sacrés, après la translation qui en fut faite du désert de Scété.

Le pèlerinage au tombeau de saint Just se maintint avec une égale ferveur durant tout le cours du Moyen Age et jusqu'aux approches de la Révolution française. Nous en avons la preuve dans les nombreux pèlerins, parmi lesquels des rois, des princes qui accouraient se prosterner devant les reliques de saint Just.

En 1248, saint Louis passe par Lyon pour aller s'embarquer à Aigues-Mortes. Ce religieux prince va, dans l'ancienne église des Macchabées, mettre sous le patronage de saint Just son expédition d'Egypte. Louis XI, Charles VIII, Anne de Bretagne, François Ier, sa femme et sa mère Louise de Savoie vinrent recommander au saint évêque leurs intérêts et leurs personnes.

Le pape Innocent IV résida de 1245 à 1252 au cloître de Saint-Just à Lyon. Il donna au Chapitre de cette église la Rose d'Or et accorda de nombreuses indulgences à ceux qui visiteraient le saint tombeau.

En 1287, Guillaume, archevêque de Vienne, releva solennellement le corps du saint évêque et le plaça dans une châsse d'albâtre. Le chef, mis à part, fut orné en 1549 d'une couronne d'or par le cardinal Tornon.

Le corps de saint Just demeura exposé de la sorte à la vénération des fidèles, jusqu'à la prise de Lyon par les calvinistes en 1362.

Les sectaires, dont la fureur s'attaquait aux reliques des saints, brisèrent la châsse d'albâtre et jetèrent à la voirie les précieux restes de saint Just. Cependant des catholiques dévoués parvinrent à sauver une partie de la tête du Saint. Clément de Bellecroix, chanoine, recueillit cette précieuse relique et la fit enfermer dans un buste d'argent.

A l'époque de la Révolution française, après le siège de Lyon, an 1793, l'église de saint Just fut dévastée complètement. Parmi les reliques, les unes furent jetées au feu, les autres foulées aux pieds et abandonnées dans le cimetière contigu. La tête de saint Just se trouvait au nombre de ces dernières. Cependant le sonneur de l'église parvint à recueillir la précieuse relique. Il la tint cachée dans sa maison et la rendit fidèlement à la restauration du culte.

Le trésor de la primatiale Saint-Just à Lyon montre un os du bras de Saint-Just. Cet ossement provient du prieuré de Fermo, en Italie, qui l'avait reçu du Chapitre de saint Just, en 1644. L'église de Fermo est placée sous le vocable du saint évêque.

Plusieurs églises du diocèse de Lyon portent le nom de ce grand pontife : Saint-Just-en-Bas, Saint-Just-en-Chevallet, Saint-Just-sur-Loire, Saint-Just-Lapendue, Saint-Just-d'Avray, Saint-Just-en Doizieu; et dans celui de Grenoble : Saint-Just-Chaleyssin, Saint-Just-de-Claix, etc.

E. V.

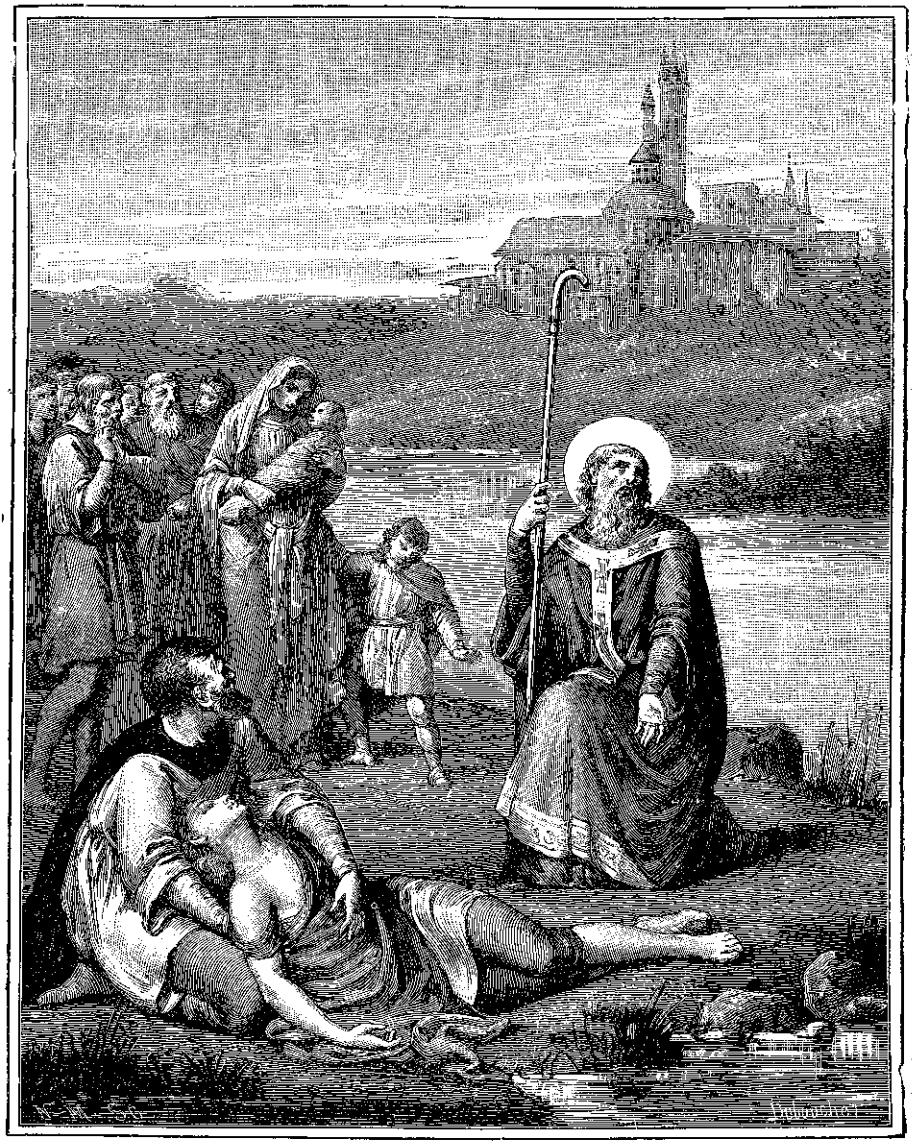
SOURCE CONSULTÉE

Saint Just et saint Nizier, par le R. P. André Gouilloud, de la Compagnie de Jésus. Lyon, 1886.

SAINT MANSUY OU MANSUET

PREMIER ÉVÊQUE DE TOUL

Fête le 3 septembre.



Saint Mansuy ressuscite le fils du gouverneur de Toul.

L'ancien diocèse de Toul, aujourd'hui réuni à celui de Nancy, vénère saint Mansuy comme son fondateur et son apôtre. A travers les siècles passés, les populations chrétiennes de ce pays ont conservé un culte tout particulier pour l'homme de Dieu, à qui elles étaient redevables du grand bienfait de la foi, trésor qui vaut plus que toutes les richesses de la terre.

Malheureusement, les *Actes* primitifs de son apostolat ont été perdus, au milieu des persécutions païennes ou des invasions barbares, et n'ont été reconstitués que plus tard, d'après des traditions populaires dont nous ne reproduirons pas tous les détails, parce qu'elles n'offrent pas assez de garanties.

D'après ces traditions, Mansuy aurait été un des missionnaires envoyés par saint Pierre lui-même prêcher l'Evangile de Jésus-Christ dans notre patrie. Les Bollandistes regrettent que le moine Adson, qui réunit, au x^e^ siècle, tout ce qu'il put recueillir au sujet du saint évêque, n'ait pas donné des preuves suffisantes de cette asser-

tion, et croient devoir reculer jusqu'au commencement du IVe siècle l'apostolat de saint Mansuy.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le saint missionnaire, dont le nom *Mansuetus* (doux) était un symbole de douceur et de bonté, était digne par la fermeté de sa foi, l'énergie de son caractère, la ferveur de son zèle apostolique, et par l'amour divin qui embrasait son âme, d'être le messager de la parole de Dieu auprès de tout un peuple.

Plusieurs pensent qu'il était d'origine écossaise. Il fut élevé à Rome, et c'est de là que le Souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ, après l'avoir sacré évêque, l'envoya évangéliser les populations encore païennes du pays *leucois*.

DIFFICULTÉS — L'ARME DE LA PRIÈRE ET DE LA PÉNITENCE

Ses prédications produisirent d'abord peu de fruits; les magistrats et les notables de la ville de Toul refusaient orgueilleusement d'écouter ses saints enseignements; le peuple imitait l'exemple de ses maîtres.

Plein d'humilité et de confiance en Dieu, l'apôtre ne se découragea pas. Il savait qu'il avait à lutter non seulement contre les passions obstinées des hommes, mais encore contre les esprits de ténèbres, toujours vigilants à maintenir sous leur joug infernal les âmes malheureuses qu'ils ont asservies. Aussi, le saint missionnaire se réfugiait souvent dans une petite cabane, vraie cellule d'ermite, qu'il s'était construite dans les environs de la ville, et il y passait de longues heures, des jours et des nuits, dans la méditation, la prière et la pénitence.

C'est là qu'il renouvelait la ferveur de son âme et qu'il se consolait avec son Dieu bien-aimé; c'est là qu'il livrait à Satan une guerre redoutable; c'est là enfin qu'il obtenait de Dieu, pour son entreprise, des grâces qui devaient lui assurer un jour la victoire.

L'ENFANT RESSUSCITÉ

Un jour de grande fête, tout le peuple de Toul se livrait aux réjouissances, lorsque le fils unique du gouverneur, en jouant sur les remparts, tomba dans la Moselle, dont les eaux baignaient les murailles de la ville et même étaient très profondes à cet endroit.

Le malheureux père accourut, poussant des cris de désespoir, appelant ses faux dieux à son secours et au secours de son enfant.

Mais ce fut en vain. On essaya inutilement de sauver le noyé. On ne put même pas retrouver son corps. La journée, commencée dans les plaisirs et les cris de joie, s'acheva dans le deuil et la désolation.

La nuit suivante, l'épouse du gouverneur, après avoir pleuré longtemps son malheureux fils, s'endormit enfin, vaincue par la fatigue, le sommeil et la douleur. Elle vit en songe Mansuy, le prédicateur de la religion des chrétiens, si souvent méprisé à Toul; elle le vit majestueux et divin, lui promettant, au nom du seul vrai Dieu, de lui rendre son fils, si elle voulait croire à ce Dieu vivant et véritable. A son réveil, la malheureuse mère courut raconter à son mari le songe qui avait fait briller dans son cœur comme une aurore d'espérance.

Le gouverneur envoya chercher Mansuy; l'apôtre arriva. « Ah! si vous pouviez, par la puissance de votre Dieu, dit le gouverneur, me ramener au moins le corps de mon fils, pour que je l'embrasse une dernière fois et que je l'ensevelisse avec honneur, je vous promets de recevoir le baptême que vous prêchez. »

Mansuy, suivi du magistrat, se rend au bord de la Moselle, près de l'endroit où l'enfant était tombé. Il s'agenouille sur la rive et supplie Jésus-Christ de manifester sa puissance.

Bientôt le corps de l'enfant remonte et vient flotter à la surface des eaux. On l'amène sur la rive, et on le dépose aux pieds du gouverneur: « Voilà le corps de votre fils, dit l'évêque, en se relevant; mais si vous êtes sincère à tenir la promesse que vous m'avez faite, la clémence de mon Dieu vous accordera un bienfait plus grand.

— Si mon pauvre enfant revient à la vie, reprend le gouverneur d'une voix entrecoupée de larmes, je jure de renoncer à mes dieux et d'embrasser la religion chrétienne! »

L'évêque s'agenouille de nouveau; quelques chrétiens, ses premières et rares conquêtes dans cette ville, s'unissent à lui pour prier. Tout à coup, le petit cadavre s'agite et recommence à respirer. Mansuy lui ordonne de se lever; l'enfant se lève et le Saint le rend plein de vie à son père.

Pendant que celui-ci le couvre de baisers, le peuple, accouru à ce spectacle, éclate en cris de joie et de reconnaissance, acclamant le Dieu des chrétiens, seul vrai, seul puissant, seul maître de la vie et de la mort.

CONVERSIONS — FONDATION DU DIOCÈSE

Le gouverneur tint parole. Il se fit instruire de la religion chrétienne et reçut le baptême avec toute sa famille.

La majeure partie de la population imita son exemple.

Peu à peu, par les prédications du saint missionnaire et le zèle des nouveaux convertis, le paganisme disparut de Toul. Deux églises furent construites dans la ville; Mansuy dédia la première en l'honneur de la Sainte Vierge et la seconde en l'honneur de saint Etienne. Il bâtit également un oratoire à saint Pierre, près de sa demeure.

En même temps, il travaillait à étendre le christianisme dans les villes et les villages des environs. Il ordonna des prêtres et des diacres pour le seconder dans le saint ministère. Les conversions se multiplièrent. Des églises furent bâties en diverses localités; les nouveaux fidèles s'y réunissaient pour recevoir les sacrements et rendre à la majesté du vrai Dieu les honneurs qui lui sont dus.

Enfin, après un long apostolat, rendu si fécond par les bénédictions du ciel, saint Mansuy s'endormit dans la paix du Seigneur, laissant un diocèse solidement établi, et alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux.

Il fut enseveli dans l'oratoire qu'il avait construit en l'honneur de saint Pierre, et plus tard, on remplaça ce petit sanctuaire par une église et un couvent de Bénédictins.

LE PATRON CÉLESTE

Du séjour de la gloire, le pasteur n'oublia pas ses enfants spirituels, et les faveurs obtenues par son intercession le firent invoquer comme patron par tout son ancien diocèse.

On raconte que saint Martin, allant à Trèves voir l'empereur Maxime, vint s'agenouiller au tombeau du premier évêque de Toul.

Dans les sécheresses, on portait solennel-

lement en procession la châsse, contenant ses reliques; les chants et les prières de tout le peuple s'élevaient vers le ciel, et Dieu, fléchi par l'intercession de son glorieux serviteur, versait sur les champs arides une pluie bienfaisante.

Dans les temps de peste ou d'épidémie, le peuple de Toul recourait également avec confiance à son saint patron et ses supplications n'étaient jamais sans résultat.

La fête du Saint était de précepte dans tout le diocèse. On raconte qu'une année, des paysans du Barrois, conduisant des chariots chargés de sel, traversaient le bourg de Gondreville le jour de la fête de saint Mansuy. Les habitants les avertirent de respecter le repos de ce jour consacré à une si grande solennité; les charretiers s'en moquèrent; mais leur insolence dura peu, car il plut à la Providence de leur montrer qu'on ne se raille pas impunément des saints et des lois de l'Eglise. Ils faillirent se noyer avec leurs bêtes de somme et leurs marchandises en voulant traverser à gué la Moselle. Dans ce pressant danger, ils invoquèrent, avec repentir, saint Mansuy, promettant de respecter désormais sa fête. Aussitôt leurs bêtes devinrent dociles et ils purent sortir promptement de ce mauvais passage.

Seindebard, comte de Toul, souffrait affreusement d'une main, et les médecins ne voyaient plus d'autre remède au mal que l'amputation. Dans cette extrémité, le comte invoque avec ferveur le saint patron de la cité, et sa main, déjà toute desséchée, est aussiôt parfaitement guérie.

Saint Gérard, évêque de Toul, atteint d'une maladie mortelle, retrouva la santé en priant son saint prédécesseur.

« Les yeux de celui qui insulte son père et sa mère, dit Salomon, devraient être arrachés par les corbeaux des torrents. » Un enfant, emporté par la colère, s'oublia au point de refuser insolemment obéissance à sa mère et de l'accabler d'injures. Dieu, pour l'enseignement de tous, le punit sur-le-champ. Sa langue s'enfla, en lui causant d'affreuses douleurs, et tout son visage fut bientôt endolori au point de lui arracher des larmes. Il promit à Dieu, s'il recouvrait la santé, de se vouer au service de l'église et du monastère de Saint-Mansuy. Il vint donc s'offrir à l'autel; et au moment où, suivant le cérémonial de ces sortes de consécrations, on étendait sur sa tête le bord de la nappe de l'autel, du sang corrompu s'échappa de sa langue et il fut guéri.

Un homme, nommé Bruno, était affligé d'une triple infirmité : il était bègue, boitait de la jambe gauche et avait la main droite desséchée : il fut délivré de tous ces maux en priant dans l'église de Saint-Mansuy, au tombeau du vénéré pontife.

L'abbé du monastère fit consigner dans les archives le fait suivant, plus extraordinaire encore. C'était le 3 septembre, jour de la fête du Saint; pendant que les habitants de la contrée se rendaient joyeux aux églises pour honorer leur glorieux patron, une pauvre mère, du village de Rogeville, pleurait à côté du berceau où son enfant venait d'expirer. En songeant au puissant protecteur que la contrée invoquait en ce jour, elle le supplia, avec une foi égale à sa douleur, de lui rendre son fils. Alors le petit cadavre, déjà tout glacé et raidi par la mort, s'agita; l'enfant ouvrit les yeux et sourit à sa mère. La pieuse femme le prit entre ses bras, le couvrit de baisers et l'habilla. La joie lui donnant des forces, elle franchit les quelques lieues qui séparent Rogeville de Toul, et alla présenter son fils ressuscité à l'église de Saint-Mansuy.

Grand serviteur de Dieu, priez pour tant d'âmes mortes à la foi et à la vertu, afin qu'elles ressuscitent à la vie chrétienne; et obtenez-nous la grâce d'aller vous rejoindre un jour dans la vie éternelle.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LOUVAIN

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 2 septembre.

UNE SERVANTE D'AUBERGE

Au commencement du XIII^e^ siècle naquit à Louvain, en Belgique, de parents pauvres, mais vertueux, une petite fille, qui reçut au baptême le nom de Marguerite. Elle fut élevée dans une grande piété par sa bonne mère, et se montra docile à ses conseils; elle apprit dès lors à travailler avec courage, et à se dévouer avec charité.

Elle entra ensuite au service d'un de ses parents nommé Amand; c'était un aubergiste, mais en même temps un chrétien fidèle à tous ses devoirs; il n'eût pas toléré que Dieu fût offensé chez lui, et il donnait gratuitement l'hospitalité aux pèlerins pauvres, qui n'avaient pas de quoi payer leur gîte.

Marguerite aimait à aider Amand et sa femme dans leurs bonnes œuvres; elle accomplissait avec une ponctuelle obéissance et une exacte fidélité tous les devoirs de sa charge, et elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle avait pu rendre service à quelque pèlerin, à quelque pauvre ou à quelque malade. Depuis longtemps, elle avait, après mûre délibération, consacré sa virginité à Jésus-Christ; et elle était si ferme et si prudente à éviter tout ce qui aurait pu porter atteinte à la fleur de son innocence, que les gens qui fréquentaient l'auberge l'appelaient *la fière Marguerite.*

Cependant, Amand et son épouse, sans enfants et n'espérant plus en avoir, conçurent le projet de renoncer au monde et de se consacrer uniquement au service de Dieu et à la grande affaire de leur salut. D'un commun accord, ils résolurent d'entrer, chacun de son côté, dans un monastère.

Marguerite, elle aussi, ne voulait profiter de sa liberté que pour entrer dans un couvent.

Les deux époux vendirent donc leurs biens et réglèrent leurs affaires.

La nouvelle de cet événement fit quelque bruit dans le pays. La veille du jour où les deux époux devaient quitter la maison, des voleurs, désireux de faire main basse sur leur petit avoir, se présentèrent vers le soir à l'auberge, déguisés en pèlerins, et implorèrent humblement l'hospitalité.

Ils furent reçus dans la charitable maison, avec la bienveillance ordinaire. Mais pendant que Marguerite était allée chercher du vin, dans un vase qui se voit encore à Louvain, les faux pèlerins se jetèrent sur Amand et sa femme, les assassinèrent, et se mirent à piller l'argent qu'ils purent découvrir.

Quand Marguerite reparut, ils se saisirent d'elle, lui lièrent les mains et l'entraînèrent avec eux dans leur fuite.

Ils s'arrêtèrent sur les bords de la Dyle, et se mirent à délibérer sur ce qu'ils feraient de leur prisonnière. On parlait de la jeter à la rivière.

L'un des brigands, touché de pitié, demanda qu'on la lui donnât pour sa part de butin, assurant qu'il la voulait prendre pour épouse. Mais Marguerite, qui s'était vouée à Jésus-Christ, n'y voulut point consentir. Au reste, les brigands craignaient qu'elle leur échappât et allât les dénoncer. Ils donnèrent de l'argent à l'un d'entre eux, pour qu'il les débarrassât de la jeune fille. Celui-ci saisit par le bras l'innocente victime, lui porta un coup de poignard dans la gorge et un autre dans le cœur, puis la jeta expirante dans la rivière.

Après cet exploit, les brigands, profitant de la nuit, s'enfuirent rapidement. Ce dernier crime n'était pas resté sans témoin, une femme les avait entendus et aperçus; mais on ne put les atteindre.

Il existe au ciel un Juge suprême, à qui nul ne peut échapper, et qui rendra à chacun selon ses œuvres. Quant aux justes, tout sert à leur bien. Mourir de la main des brigands ou des coups de la maladie, n'est pas pour eux un malheur sans remède; mais à travers les maux de la vie présente, ils arrivent à la vie bienheureuse du ciel.

Quant à Marguerite, fidèle à Jésus-Christ jusqu'à la mort, elle reçut de son céleste Epoux sa récompense, et Dieu voulut manifester aux hommes, par des prodiges, combien sa vie lui avait été agréable.

Un tableau de l'église de Saint-Pierre de Louvain, peint par Van Haegen d'Alost, d'après d'anciens documents, nous représente le corps de la vierge martyre entouré de lumière, flottant sur les ondes de la Dyle, au pied des remparts de Louvain. Le duc de Brabant et sa femme contemplent le spectacle. Dans les airs, des anges font entendre une céleste harmonie.

Le corps de Marguerite fut enseveli près du rivage, une chapelle fut élevée sur son tombeau. Plus tard, on porta ses restes dans une chapelle attenante à l'église de Saint-Pierre de Louvain. Enfin, pour satisfaire à la piété des fidèles, on plaça ses reliques dans une châsse dorée, qui fut déposée dans une des chapelles intérieures de l'église.

En 1725, le cinquième centenaire de la mort de la bienheureuse Marguerite fut célébré à Louvain par une fête magnifique. A la suite de la grand'messe, chantée par Hermann Dœmin, doyen de Saint-Pierre, une immense procession se déroula dans les murs de la ville, pavoisée et ornée d'inscriptions. L'une d'elles s'exprimait ainsi :

A MARGUERITE LEUR CONCITOYENNE,
ILLUSTRE PAR SA VIRGINITÉ INTACTE
QUI A VERSÉ GLORIEUSEMENT SON SANG
IL Y A CINQ SIÈCLES,
LE SÉNAT ET LE PEUPLE DE LOUVAIN.

Ainsi Dieu se plaît à exalter les humbles.

SAINTE PHÉBÉ, DIACONESSE DE CENCHRÉE

Parmi les saints honorés le 3 septembre, le martyrologe romain fait mémoire de sainte Phébé, qui eut l'honneur de donner l'hospitalité à l'apôtre saint Paul.

C'était une vénérable et pieuse dame de la bourgade de Cenchrée, port de mer près de Corinthe. Elle se distinguait surtout par son dévouement et sa charité. Pendant le long séjour de saint Paul à Corinthe, le grand Apôtre logea tantôt chez Aquilla et Priscille, tantôt chez Justin ou Caïus, et parfois chez Phébé.

On pense qu'elle était veuve, d'un âge mûr, et qu'elle fut élevée par l'Apôtre au rang des diaconesses. Le lecteur sait que l'on donnait ce nom, dans la primitive Eglise, à certaines religieuses vouées aux œuvres de charité et d'apostolat, par une consécration spéciale. Dans les assemblées des fidèles, elles avaient la garde et la surveillance de la partie de l'édifice réservée aux femmes; elles travaillaient aussi à préparer au baptême les personnes de leur sexe.

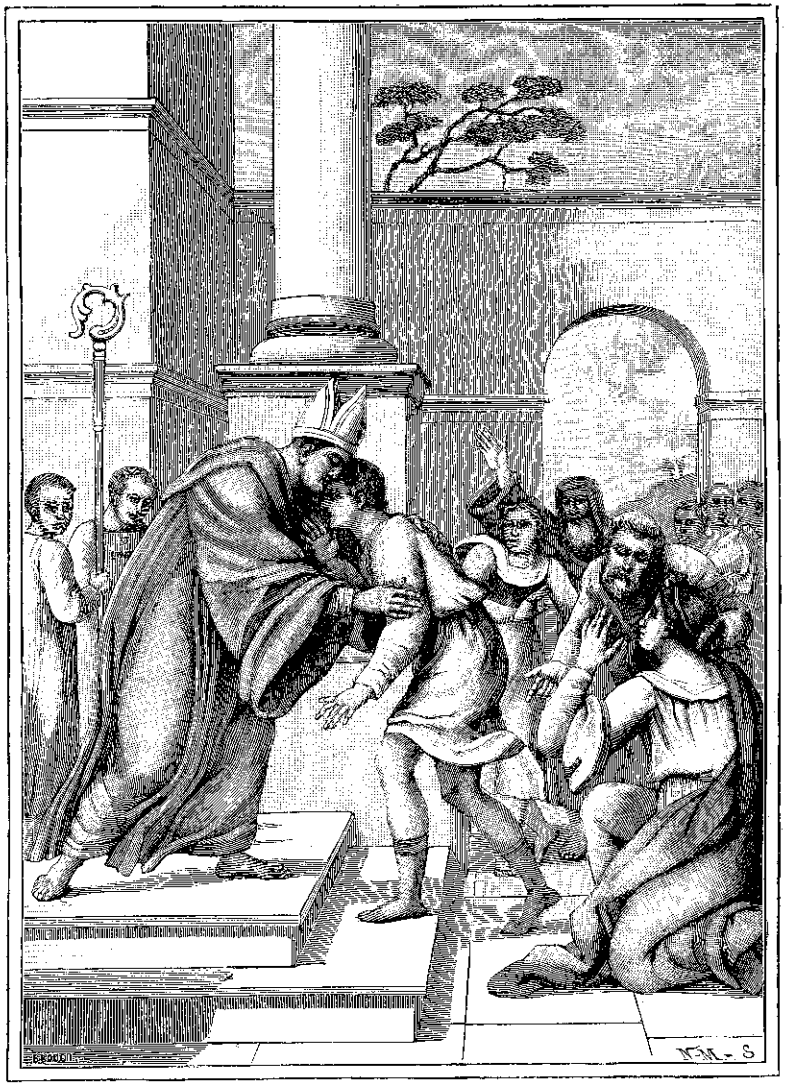
Plusieurs écrivains croient que Phébé fut chargée de porter, d'Orient à Rome, la fameuse épître de saint Paul aux Romains. Toujours est-il que l'apôtre y fait son éloge en ces termes: « Je vous recommande aussi notre sœur Phébé, diaconesse de l'Eglise qui est au port de Cenchrée, recevez-la dans la charité du Seigneur, comme on doit recevoir les saints ; assistez-la dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous; car elle en a assisté elle-même beaucoup et moi en particulier. »

Saint Jean Chrysostôme célébrait plus tard avec éloquence la pieuse femme, dont la charité avait mérité de telles louanges de la bouche de saint Paul et exhortait ses auditeurs à l'imiter dans ses bonnes œuvres.

SAINT RÉMACLE

ABBÉ DE SOLIGNAC ET ÉVÊQUE DE MAESTRICHT

Fête le 3 septembre.



Saint Rémacle interrompt sa prédication, pour courir à la rencontre de son jeune disciple, saint Trudon.

TROIS SAINTS

Saint Rémacle naquit à Bourges au VII^e^ siècle. Albertius, son père, et Martine, sa mère, aussi riches que vertueux, l'élevèrent dans les sentiments de la piété la plus vive. A peine sorti de l'enfance, ils le remirent à saint Sulpice, archidiacre de saint Austrégisile, et, depuis, son successeur sur le siège épiscopal de Bourges. Avec un saint pour maître et pour modèle, le jeune Rémacle, d'une pureté et d'une innocence angéliques, se forma rapidement à la pratique des vertus les plus héroïques, sans négliger l'étude des Saintes Lettres. Saint Sulpice, admirant en lui des dispositions si heureuses et une vertu si au-dessus de son âge, comprit que Dieu avait des desseins particuliers sur lui. C'est pourquoi il le confia à saint Eloi, dont le nom était si chéri des peuples et si vénéré des rois. Celui-ci le plaça dans le monastère de Solignac, qu'il

venait de fonder sur ses terres, afin de lui faire achever son éducation, tant dans l'ordre de la piété que dans celui de la science.

Le pieux jeune homme fit plus que d'étudier, il embrassa la vie monastique et profita si bien des sages conseils de saint Eloi qu'en peu de temps il devint un modèle de sainteté : humble, doux, obéissant, plein de ferveur et de zèle dans le service de Dieu, il était un sujet d'admiration pour tous les religieux.

SAINT RÉMACLE, ABBÉ DE SOLIGNAC — UN MOINE CONSEILLER D'ÉTAT

Saint Eloi, ce sage ministre de Dagobert, ne pouvait longtemps s'absenter de la cour, où sa présence était si nécessaire. Aussi se réjouit-il grandement de la sainteté de son cher disciple, et, malgré sa jeunesse, il le mit à la tête de son monastère. Il n'eut qu'à se louer de cet heureux choix.

Le jeune abbé, en effet, donna à la communauté naissante une excellente direction. Il lui inspira, par ses paroles et plus encore par ses exemples, le véritable esprit religieux basé sur une forte discipline tempérée par la douceur.

La renommée d'une vertu si éclatante arriva bientôt jusqu'à la cour; Rémacle y fut appelé par Dagobert, qui cherchait à s'entourer d'hommes véritablement sages et dévoués au bonheur des peuples. Le bienheureux abbé ne pouvait se résoudre à quitter sa chère solitude pour entrer dans les embarras du monde, et surtout pour entrer à la cour, où la vie est aussi différente de celle du cloître que la mer agitée des vents et des tempêtes est différente du calme et de la tranquillité du port. Mais le commandement du roi était formel; et d'ailleurs, saint Eloi, son père spirituel et son ami, le pressait de venir. Il vint donc, mais bien décidé à ne pas laisser son cœur s'attacher aux vanités terrestres et à conserver, autant que possible, son âme dans le recueillement et la prière.

Dagobert le reçut comme un frère et un ami, et lui donna toute sa confiance. Notre Saint en profita : il assistait le prince de ses avis et de ses conseils dans les affaires les plus importantes de son royaume. Ne cherchant que la gloire de Dieu et le bien des âmes, il procurait aussi le soulagement des peuples, la paix de l'Etat et la conservation de la monarchie.

L'un des plus grands apôtres du VII^e^ siècle, l'évêque-missionnaire saint Amand, gouvernait alors le diocèse de Maëstricht, mais, lassé de voir le peu de fruit de ses travaux au milieu de ce pays, il alla à la recherche d'âmes plus dociles, et reprit le cours de ses voyages et de ses prédications apostoliques. Les habitants de Maëstricht attendirent longtemps son retour; enfin, résolus à changer de vie, ils prièrent le roi de leur donner Rémacle pour évêque. Le prince satisfit d'autant plus volontiers à leur désir qu'il connaissait mieux la sainteté, la prudence et la science de son conseiller. Il n'hésita pas à le placer au milieu de ces populations rudes, indociles et semi-barbares, pour les convertir, les policer et leur inspirer la soumission, la confiance et le respect.

Malgré ses instances et ses refus, l'humble religieux est élu. Craignant de résister à la volonté de Dieu, il accepte quoique à regret, part pour Maëstricht où il est reçu en triomphe et sacré évêque.

VERTUS ÉPISCOPALES DE SAINT RÉMACLE

Préparé à une si pénible mission dans la solitude, la prière, l'innocence et l'étude assidue des Ecritures, le nouveau pasteur sut remplir les devoirs de sa charge avec un grand zèle et une grande exactitude. La grâce de Dieu qui remplissait son âme semblait déborder de ses lèvres et gagnait les cœurs. Ses paroles, appuyées sur ses exemples, transformaient les habitants devenus plus dociles à la voix de leur évêque. Il savait allier la noblesse à la simplicité, la fermeté à la douceur, la miséricorde à la justice. Il se rendit aimable à Dieu et aux hommes par son ardente charité et son zèle infatigable. Amant passionné des âmes, il parcourait sans cesse son vaste diocèse, annonçant partout Jésus et Jésus crucifié, renversant les derniers vestiges de l'idolâtrie et faisant entrer dans la vraie civilisation ces populations encore à demi barbares.

Pauvres et riches le regardaient comme un père, et il se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. La vertu était la mesure de son affection; cependant, il ne rebutait pas les pécheurs, et il était plein de compassion pour eux. Sa conversation attrayante et pleine d'onction rendait la vertu aimable et faisait toujours du bien. Il consolait les affligés, donnait de sages conseils à ceux qui en avaient besoin, et ses mains s'ouvraient sans cesse pour faire l'aumône. Il prêchait souvent, mais ses œuvres confirmaient sa parole, et ses exemples convertissaient autant d'âmes que ses prédications.

SON DISCIPLE SAINT TRUDON

Dieu voulant manifester à son serviteur combien il lui était agréable, lui envoya miraculeusement un disciple pour l'aider dans son apostolat. Saint Trudon, par abréviation saint Trond, d'une noble et riche famille, donnait, bien jeune encore, des marques d'une grande sainteté. Un jour qu'il priait, tout enflammé de l'amour divin, il fit le vœu de bâtir une église et un monastère sur ses terres, et d'y servir le Seigneur jusqu'à sa mort, si Dieu lui procurait les moyens d'apprendre les Saintes Lettres. Un ange lui apparut la nuit suivante, et le confirma dans sa résolution par ces paroles: « Le Christ a exaucé tes prières; il te remplira de sa sagesse, t'instruira de ses préceptes, et inscrira sa loi dans ton cœur. Va trouver le bienheureux Rémacle qui n'est pas loin d'ici; Dieu lui a révélé ce que tu dois faire, et c'est lui qui te fera parvenir au but de tes désirs. » Le jeune homme se leva et partit.

Le saint pasteur était alors occupé à distribuer à son troupeau le pain de la parole évangélique. Illuminé d'en haut, il s'arrête tout à coup et dit à son peuple : « Levez-vous, hâtez-vous d'aller au-devant de l'homme de Dieu, qui vient nous visiter. Recevez-le avec honneur et amenez-le moi, hâtez-vous, car voici qu'il est proche. » Le peuple court au-devant du jeune étranger tout étonné et confus d'un pareil accueil, et l'amène en triomphe vers le saint évêque. A sa vue, le digne pontife se lève, le reçoit dans ses bras et le serre contre son cœur, en versant des larmes de joie. Trudon cherche à se dégager pour se jeter aux pieds de son nouveau maître, mais Rémacle l'en empêche et, levant les yeux au ciel, il s'écrie : « Gloire à vous, ô bon Jésus! qui, en union avec votre Père céleste, visitez les âmes par votre Esprit-Saint; louanges à vous, qui avez voulu aujourd'hui nous consoler, par l'arrivée de votre serviteur en qui vous habitez. » Et, se tournant vers le jeune homme, il ajouta : « Pour vous, mon fils, que le Seigneur vous bénisse, puisqu'il a daigné vous envoyer vers

nous, et nous faire connaître vos secrètes aspirations. Désormais, vous serez mon fils spirituel, et je m'acquitterai envers vous de tous les devoirs d'un père. Maintenant, donnez vos biens à l'église de Saint-Etienne à Metz; c'est là que le Seigneur vous instruira dans la science des Ecritures. Ensuite, vous reviendrez vers nous, et vous pourrez accomplir votre vœu. »

Saint Trudon obéit avec joie, et, dès qu'il fut instruit des Saintes Lettres, il revint vers le père de son âme. Celui-ci, rendant grâces à Dieu, l'ordonna prêtre, et l'envoya prêcher dans son diocèse. Le fidèle disciple se forma ainsi pendant plusieurs années à la sainteté et à l'apostolat sous les yeux et la direction de l'évêque de Maëstricht, puis, conformément à son vœu, il bâtit une abbaye, au milieu de ses terres patrimoniales, y réunit un grand nombre de religieux, dont il fut le père et le guide, et peu à peu, autour du monastère, se forma une ville qui s'appelle aujourd'hui Saint-Trond.

FONDATIONS MONASTIQUES DE SAINT RÉMACLE

Le serviteur de Dieu avait goûté les douceurs surnaturelles de la vie monastique dès sa plus tendre enfance, aussi ses prédilections furent-elles toujours pour les religieux; leurs couvents étaient des centres de prière, d'instruction, d'apostolat et de civilisation pour les peuples. Par ses conseils, le roi fit bâtir plusieurs abbayes, où notre Saint s'efforça de réunir des religieux exemplaires, entre autres celle de Malmédy, au diocèse de Cologne, et celle de Stavelo, dans son propre diocèse.

Le démon, furieux, s'opposa surtout à la fondation du monastère de Stavelo. Par son artifice, toutes les bêtes féroces des environs se réunissaient en troupe, et venaient assiéger le nouveau couvent; il leur faisait pousser des cris et des hurlements affreux, afin d'effrayer les moines et de leur faire abandonner leur entreprise. Mais saint Rémacle veillait sur ce petit troupeau privilégié; à cette nouvelle, il accourut les consoler et les fortifier : « Ayez confiance, mes enfants, leur dit-il, observez bien votre règle; servez Dieu dans la joie et l'innocence; priez sans cesse, soyez assidu à l'office divin; fortifiez-vous par la lecture des Livres Saints; armez-vous du signe de la Croix et vous verrez s'évanouir tous les fantômes par lesquels votre ennemi croit vous effrayer. C'est ainsi qu'autrefois les pères du désert l'ont fait fuir; usez donc de ces moyens, et vous verrez le démon s'éloigner sans oser jamais reparaître. » Par ces paroles et par d'autres semblables, il les fortifia contre les attaques de l'ennemi de notre salut, qui cessa bientôt toutes ses manœuvres.

IL CIVILISE SON DIOCÈSE

Cependant, la sollicitude de ces fondations n'empêchaient pas le ministre de Jésus-Christ de continuer ses travaux apostoliques. Dans l'espace de sept années, il parvint à convertir et à civiliser complètement son diocèse. Ces barbares, naguère encore rudes et grossiers, étaient tout à coup devenus simples comme des enfants : la grâce les avait transformés; les loups étaient changés en agneaux. L'heureux pasteur était comme un père au milieu de sa famille, il bénissait et remerciait Dieu, lui rapportant toute gloire et toute louange.

D'une foi vive, ardente et généreuse, un grand nombre embrassait la vie monastique. Les autres vivaient ensemble comme des frères, dans la concorde, la paix et la charité: ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme comme il est dit des premiers chrétiens.

TOUCHANTS ADIEUX QU'IL FAIT A SON PEUPLE

Le Bienheureux, voyant son œuvre terminée, voulut retourner dans la solitude. Il annonça sa résolution à son peuple, et proposa pour lui succéder son disciple saint Théodart. Pour toute réponse, il n'entendit que des pleurs et des gémissements. Il s'efforça de les consoler. « Mes enfants, leur dit-il, vous avez Dieu pour père et pasteur, il vous consolera avec bonté dans toutes vos peines. Que désirez-vous de plus? Nous vous laissons notre cher fils Théodart qui veillera avec soin au salut de vos âmes. — Père très saint, lui répondirent les plus sages, c'est vous qui nous avez enfantés à Jésus-Christ, nous sommes vos fils, un père n'a pas le droit d'abandonner ses enfants. En apprenant votre départ, on nous traitera de païens, de rebelles, qui, après avoir obligé saint Amand, votre prédécesseur, à secouer sur nous la poussière de ses pieds, nous sommes encore rendus coupables de cette même punition par nos crimes. — Non, mes fils, leur dit-il, il n'en sera pas ainsi, car le ciel et la terre sont témoins de vos vertus et des fruits de vie et de salut que vous avez retirés de nos enseignements. Personne n'ignore votre ardente charité pour moi et mon tendre amour pour vous. Permettez-moi de suivre l'exemple de mes prédécesseurs. Après avoir passé la plus grande partie de leur vie dans l'apostolat au service du prochain, ils se sont retirés dans la solitude pour vaquer plus librement à la contemplation. Permettez-moi de les imiter dans la vie contemplative avec Marie, après les avoir imités dans la vie active avec Marthe. D'ailleurs, je ne veux point vous quitter, je veux rester auprès de vous; je choisirai ma solitude dans le diocèse, afin de vous aider de mes conseils dans vos besoins. Autrefois, Moïse, priant retiré sur la montagne, n'était pas moins utile à son peuple que Josué combattant dans la plaine. De même, loin des vains bruits du monde, et pouvant vaquer plus librement à l'oraison, je prierai davantage pour vous, demandant à Dieu la rémission de vos péchés, et tous les secours et les grâces qui vous sont nécessaires pour votre salut. Enfin, si, parmi vous, plusieurs, touchés de la grâce, sont résolus à imiter plus parfaitement Notre-Seigneur, qu'ils me suivent dans la solitude, je consens à être leur père, et à diriger leurs pas dans les voies de la perfection. De plus, je continuerai à former à la sainteté et à la science les jeunes clercs destinés à votre Eglise. » Par ces promesses, il parvint à les apaiser, et ils le laissèrent partir.

SAINT RÉMACLE DANS LA SOLITUDE

Il se retira d'abord dans un petit ermitage, servant Dieu dans le silence et la prière. Il n'y resta pas longtemps seul. A peine, en effet, le bruit de sa retraite se fut-il répandu, qu'un grand nombre, attirés par son exemple et désireux de vivre sous un si excellent directeur, quittèrent le monde pour se faire religieux. Plusieurs lui amenaient leurs enfants pour les élever dans la vertu et l'innocence, et en même temps pour les initier aux études sacrées et profanes. D'autres enfin lui ouvraient leur trésor, s'offrant de subvenir à tous les besoins de sa petite communauté.

De ce nombre fut Babolin, noble et riche seigneur de la contrée. Il vint trouver le serviteur de Dieu, afin de lui confier ses enfants et de lui offrir une partie de ses biens. Mais, touché de la

grâce, il se fit moine, aimant mieux vivre dans la pauvreté avec saint Rémacle que dans le monde au milieu des richesses. Il surpassa bientôt tous ses compagnons en vertu et devint saint Babolin. Cependant, le bienheureux solitaire, avide de silence, se vit bientôt obligé de quitter son ermitage à cause du nombre toujours croissant de ses disciples. Admirant la vertu de saint Babolin, il le nomma abbé de Malmédy, et l'envoya dans ce monastère avec plusieurs religieux, afin d'y ramener une plus grande ferveur. Pour lui, il se retira au monastère de Stavelo, dont il prit la direction.

FERVEUR DE CE MONASTÈRE

Quelle joie pour les religieux de recevoir au milieu d'eux leur père et fondateur! Mais il n'était pas venu se renfermer dans le cloître pour y demeurer oisif. Ce fut pour lui l'occasion d'un renouvellement extraordinaire de ferveur. Sa sainteté rejaillissait sur ses frères : tous, excités par sa présence, ses miracles, ses paroles, ses exemples, ils s'efforçaient de marcher sur ses traces. Joyeux sous le joug léger et suave du Seigneur, il répandait cette joie dans toutes les âmes.

Il se donnait et se livrait à tous sans réserve; quelqu'un était-il triste, il le rendait joyeux.

Quelqu'un avait-il l'âme inquiète et la conscience troublée, il lui rendait la paix. Il élevait si bien les cœurs à l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, que les âmes se détachaient de l'affection aux biens de cette terre et chérissaient la pauvreté monastique plus que toutes les richesses des rois.

Dieu lui avait donné le discernement des esprits, et il en usait pour le bien de ses frères. Un jeune religieux était-il tenté par le démon de l'impureté, aussitôt il chassait le tentateur et remplaçait toutes les mauvaises pensées par des élans d'amour vers Jésus-Christ, chaste amant des âmes innocentes et des cœurs purs. Il savait proportionner les remèdes aux besoins de chacun, et ses sages avis n'étaient jamais inutiles.

Aussi la règle était-elle observée avec une extrême exactitude. Notre Saint, d'ailleurs si bon et si miséricordieux, n'était point un caractère faible, et ne laissait rien de répréhensible passer sans correction. En voici un exemple : Un religieux ayant réveillé tous les frères par le bruit qu'il fit en marchant dans les corridors, reçut l'ordre d'aller passer le reste de la nuit devant une croix dans le jardin. Il obéit avec joie, et, malgré le froid, il resta à genoux sur la neige jusqu'au matin, priant et bénissant Dieu. Telle était la ferveur et l'obéissance des disciples de saint Rémacle.

Saint Lambert, le successeur de saint Théodart sur le siège de Maëstricht, connaissait la sainteté avec laquelle on vivait dans cette maison. C'est pourquoi, chassé de sa ville épiscopale pour avoir dit la vérité et soutenu la morale chrétienne contre les grands de ce monde, il choisit ce monastère pour le lieu de sa retraite, en attendant la palme du martyre que Dieu lui destinait.

DERNIÈRES RECOMMANDATIONS
LE REPOS ÉTERNEL APRÈS LES TRAVAUX DE LA VIE

Cependant l'heure de la récompense approchait pour notre Saint. Averti de sa fin prochaine, le patriarche réunit ses disciples autour de lui et leur dit : « Mes très chers frères, voici que je vais vous quitter pour ne plus vous revoir qu'au ciel. La mort n'a rien d'affreux pour moi, car je m'y suis préparé toute ma vie. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'après ma mort l'ennemi de votre salut ne vous fasse relâcher de votre première ferveur. Je vous conjure donc de conserver la foi, la pureté de cœur et la concorde entre vous. Lisez et méditez sans cesse les Ecritures et les écrits des Pères. Soyez assidus à la prière; confessez vos péchés à Dieu et à vos supérieurs. Aimez et pratiquez l'obéissance, la pauvreté, et la chasteté. Adieu, mes chers enfants, gardez bien mes dernières recommandations, car la vie est courte; et le jour de la mort nous surprend à l'improviste comme un voleur. »

Quelques jours après cette admirable exhortation, il se sentit pris d'une petite fièvre. Il désigna pour lui succéder saint Babolin, reçut le saint Viatique avec amour et confiance et, dans une grande paix, rendit sa belle âme à Dieu au milieu de ses disciples, en l'an 664.

DEUX MIRACLES

Par son intercession, les sourds, les muets, les paralytiques et toutes sortes d'autres malades étaient guéris à son tombeau. Il punissait aussi les pécheurs et les impies d'une manière terrible, citons-en seulement deux exemples.

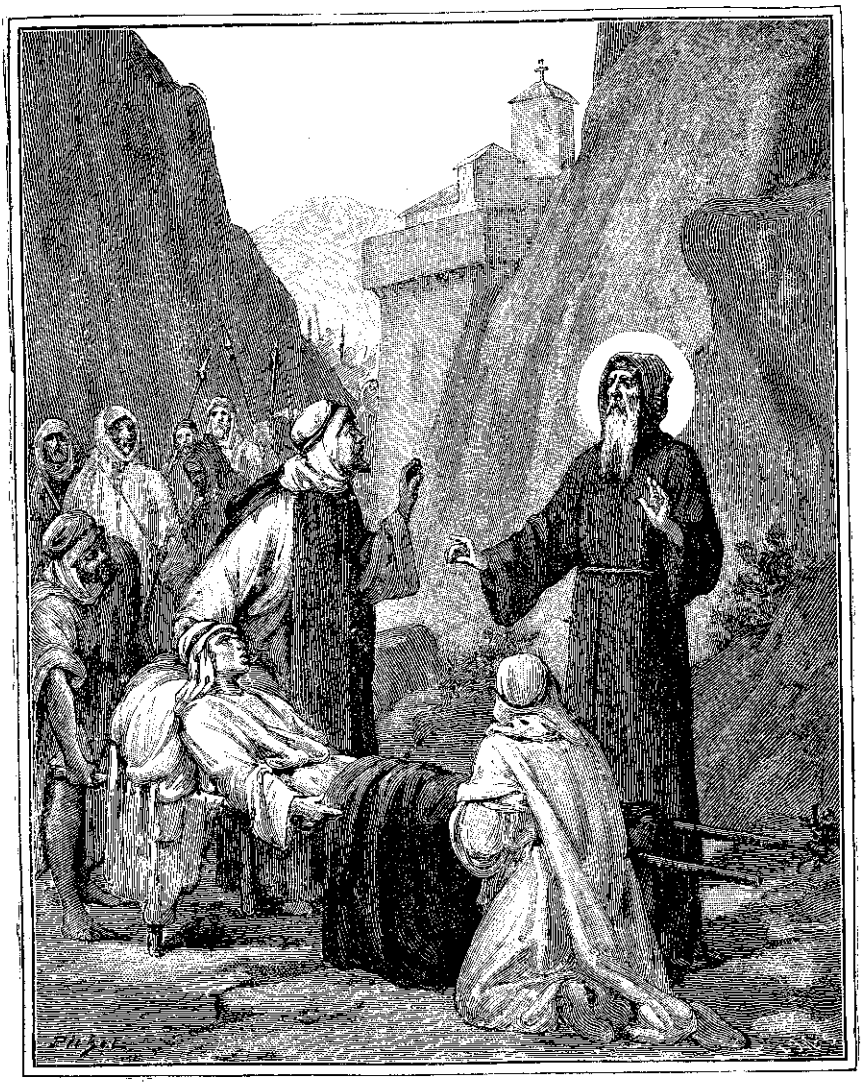
Un ouvrier travaillait le dimanche : Dieu l'en punit, car des épis de blé lui entrèrent dans les yeux, et lui firent perdre la vue. Cependant, il ne désespéra pas d'obtenir miséricorde, et visitait tous les lieux sanctifiés par la présence des saints, les priant d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Une nuit, saint Rémacle lui apparut, lui promettant sa guérison s'il allait prier à son tombeau. Il obéit, et, en effet, il fut guéri.

Un avare, riche et cupide, avait osé usurper une partie des terres appartenant au monastère. Il présenta de faux témoins, et jura lui-même en ces termes que cette terre lui appartenait : « Par saint Rémacle, que les cheveux de ma tête et les poils de ma barbe tombent, si ce champ ne m'appartient. » Le châtiment ne se fit pas attendre. La nuit suivante, le coupable fut pris tout à coup d'un mal violent et inconnu, et ses cheveux et sa barbe tombèrent. Effrayé d'une punition si prompte, non seulement il rendit ce qu'il avait volé, mais il donna encore au monastère une partie de ses biens. Ses cheveux et sa barbe ne repoussèrent pas, mais il profita bien de cette sévère leçon et vécut à l'avenir en bon chrétien, réparant le mal qu'il avait fait. Puissent tous les voleurs en faire autant!

SAINT THÉOCTISTE,

abbé en Palestine († 466).

Fête le 3 septembre.



Un cheikh de Bédouins montre à saint Théoctiste son jeune fils paralytique.

AU MONASTÈRE DE PHARAN

Dans la laure ou monastère de Pharan, aujourd'hui Ouadi Farah, situé à une dizaine de kilomètres à l'est de Jérusalem, vivaient dans les premières années du Ve siècle un grand nombre de solitaires. Sur les deux rives de cette gorge resserrée entre deux bandes de rochers, le long des parois presque verticales, s'ouvraient une cinquantaine de grottes, en partie naturelles, en partie creusées de main d'homme, et qui toutes étaient alors habitées par un ou plusieurs religieux. Le silence de mort qui flotte aujourd'hui sur cette solitude était interrompu à cette époque par le chant des offices religieux qui, nuit et jour, s'élevait de ces cavernes vers le ciel.

Dans une de ces grottes, occupé à tresser des nattes et des corbeilles ou à chanter des psaumes, vivait le grand saint Euthyme, qui devait bientôt organiser et répandre la vie religieuse sur le sol de la Palestine. Près de lui, dans une cellule voisine, s'exerçait un autre moine, originaire de la province de Cappadoce, et, semble-t-il, un peu plus âgé que lui.

Une étroite liaison s'établit entre Euthyme et Théoctiste — tel était le nom de son compagnon ; — ils avaient les mêmes sentiments, les mêmes habitudes, et on eût dit qu'une même âme animait leurs deux corps. D'un caractère timide et un peu irrésolu, Théoctiste avait pris son ami pour directeur de conscience; de son côté, Euthyme, nous dit le biographe, aimait Théoctiste d'une affection de père. Entre l'un et l'autre se forma une amitié indestructible, qui dura plus de soixante ans et dont Dieu sut tirer le meilleur parti pour le bien de son Eglise.

DANS LE DÉSERT DE LA MER MORTE

Chaque année, Euthyme engageait son ami Théoctiste à passer avec lui tout le temps du Carême dans une profonde solitude. Cette pieuse coutume, qu'il avait lui-même importée de Mélitène d'Arménie, sa ville natale, devait en peu de temps s'imposer à l'imitation des moines de Palestine.

Avec l'autorisation de leur supérieur, Théoctiste et Euthyme s'en allaient donc de Pharan le 14 janvier, lendemain de l'octave de l'Epiphanie, pour ne rentrer dans leurs cellules qu'environ deux mois plus tard, le dimanche des Rameaux. Les deux solitaires s'enfonçaient dans le désert dit de Cotyla, terre sans culture, sans chemin et brûlée par le soleil. On appelait de ce nom la région aride et inculte qui s'étend le long de la mer Morte, surtout dans la partie méridionale.

Un peu d'eau, reste des pluies de l'automne et de l'hiver, s'y conserve au printemps dans les creux des rochers. Avec les herbages qui poussent même au désert, c'était bien suffisant pour les besoins des deux solitaires, qui ne mangeaient du reste qu'une fois la semaine et étaient surtout préoccupés de prier et de se mortifier.

A LA RECHERCHE D'UNE SOLITUDE

Cinq années durant, de 406 à 411, les deux amis avaient goûté, pendant le Carême, les plaisirs ineffables de la retraite, et, chaque année, ils voyaient avec regret luire le jour qui les rappelait au sein de leur communauté. Le 14 janvier de l'année 411, ils prirent comme d'habitude la direction du désert de Cotyla. Dès la première journée de marche, ils se trompèrent de chemin et se trouvèrent tout à coup « au bord d'une gorge effrayante, extrêmement profonde et impraticable ».

Au fond de cette dépression, un torrent roulait en cette saison ses eaux tapageuses, qui se conservaient en partie, pendant les chaudes journées du printemps, dans les abris et les réservoirs naturels. Les parois de la montagne se dressaient à pic sur le torrent.

Toutefois, après une exploration minutieuse des lieux, les deux amis découvrirent du côté Nord, sur la rive gauche du torrent, une caverne assez grande, à une hauteur qui semblait défier toute escalade. Ils parvinrent pourtant à y grimper, avec une peine infinie, à travers les sentiers tracés sur les rochers glissants par les bouquetins et les pieds nus des pâtres qui venaient parfois abreuver leurs troupeaux dans la vallée. Lorsqu'ils y furent arrivés, dit le biographe, ils furent inondés de joie.

En effet, à la vue de ce site sauvage et du torrent qui grondait au fond de la vallée, à la vue surtout de leur demeure si bien aménagée par la Providence, ils pensèrent qu'ils étaient désormais introuvables. Bien entendu, tout le temps du Carême fut passé dans cette solitude, et quand arriva le jour des Rameaux, au lieu de rentrer au monastère de Pharan, les deux amis décidèrent de rester là, continuant à mener la vie d'anachorètes.

Leur installation dans la grotte du Ouadi Dabor — c'est le nom actuel de cette gorge — se fit à peu de frais. En dehors des habits qu'ils portaient sur eux, de quelques livres de piété, des ornements et des vases sacrés avec lesquels ils célébraient le saint sacrifice de la messe, Euthyme et Théoctiste ne possédaient absolument rien. Les herbes qui croissaient dans la vallée et l'eau du torrent suffisaient à leur entretien.

Libres désormais de tout souci terrestre, ils purent se livrer à leur guise à la pénitence et à la contemplation. « Leur antre, dit le biographe, s'adoucit au chant des psaumes et aux accents de la prière ; et ils firent une église de cette caverne qui avait été jusqu'alors le refuge des bêtes sauvages. »

DÉCOUVERTE DES FUGITIFS

Leur retraite ne fut pas remarquée de quelque temps. Un jour vint pourtant où des bergers de Lazarion — c'est le village actuel de Béthanie, près de Jérusalem, — égarés dans ces lieux, menèrent boire leurs troupeaux aux eaux du torrent. En levant les yeux vers la grotte, ils furent frappés d'un phénomène étrange. Deux ombres noires, d'une maigreur ascétique, la tête recouverte d'un capuchon et portant des barbes vénérables, se dressaient là-haut, immobiles, et, pendant que leurs regards étaient fixés sur eux, il semblait aux bergers que des paroles s'échappaient de leurs lèvres pâlies.

Etaient-ce les âmes des trépassés qui s'offraient à leur rencontre ou bien les images sensibles des esprits infernaux qui hantaient ces solitudes ? Ces questions se posèrent à l'esprit des bergers, mais ils étaient trop émus par cette apparition fantastique pour trouver une réponse, et ils se sauvèrent de toute la vitesse de leurs jambes à travers les roches du torrent.

Cependant, les deux reclus, contrariés par la peur involontaire qu'ils avaient causée, rassuraient ces pauvres gens par de douces paroles et les appelaient à eux :

— Ne craignez rien, leur disaient-ils, nous sommes des hommes comme vous, et c'est pour nos péchés que nous restons ici.

Leurs cris et leurs gestes finirent par convaincre les Lazariotes, qui s'approchèrent en tremblant, répondirent aux demandes des solitaires et, peu à peu, s'enhardirent jusqu'à monter dans la caverne. Leur étonnement ne cessa de s'accroître en n'y découvrant aucune provision de bouche ; seules, des herbes composaient, avec une cruche d'eau, toutes les ressources des hommes de Dieu.

Du coup, la surprise des bergers fit place à l'admiration. Revenus chez eux, ils racontèrent à leurs compatriotes ce qu'ils avaient vu, et, à partir de ce moment, ces cœurs généreux pourvurent aux besoins des deux ermites.

FONDATION D'UN MONASTÈRE

De leur côté, les religieux du monastère de Pharan multipliaient les battues dans le désert, afin de surprendre la retraite de nos fugitifs. La découverte faite par les bergers de Béthanie les décida à se présenter en groupe avec l'intention bien arrêtée de les arracher à leur réduit. Mais le site respirait une telle tranquillité, le visage d'Euthyme et de Théoctiste reflétait tant de satisfaction intérieure, que, loin de les ramener à leur ancien couvent, des moines s'unirent à eux et se placèrent sous leur conduite.

Leur exemple fut suivi, soit par d'autres religieux, soit par des gens du monde, de telle sorte qu'en peu de temps les disciples affluèrent et qu'une communauté monastique se forma autour de la caverne des deux anachorètes.

Cette affluence croissante exigeait une prompte fondation, car on ne se serait pas contenté indéfiniment de la grotte convertie en église. Le jour, les religieux pouvaient tant bien que mal y parvenir, mais l'ascension devenait impossible la nuit sans s'exposer à de graves dangers. Par ailleurs, l'étroitesse de la vallée s'opposait à la construction de nombreuses cellules. Il aurait fallu, en effet, les séparer les unes des autres, la règle monastique prescrivant entre chacune d'elles une distance assez considérable, de sorte que les chants ou les prières d'un moine ne pussent déranger le voisin de ses occupations ordinaires.

Bon gré, mal gré, il fallait recourir à une autre combinaison. Les deux amis se décidèrent à bâtir un vrai monastère sur la saillie du rocher, au moyen d'un puissant mur de soutènement qui servît de contrefort au monastère projeté. Ainsi, les cellules s'élevèrent à l'intérieur d'un couvent, défendu par une grosse tour carrée.

Comme Euthyme n'avait pas renoncé à sa vie de prière et de recueillement, il demeura dans sa caverne transformée en oratoire, tandis que Théoctiste prit en main la direction de la maison et se chargea du gouvernement ordinaire de la communauté. Il devait en rester supérieur pendant plus de cinquante ans.

INVASION DE BÉDOUINS

La vie religieuse suivait son cours ordinaire au monastère du Ouadi Dabor, quand, un matin de l'année 420, du couloir abrupt de la gorge montèrent des cris rauques, des mots barbares à demi mâchés, qui s'en allaient réveiller les échos et mettre en fuite les pieux habitants de la vallée. C'était une troupe nombreuse d'Arabes au teint basané, drapés dans de majestueux manteaux blancs aux raies noires et coiffés de voiles multicolores.

Les Sarrasins avaient derrière eux un passé de cruautés bien connu ; aussi ne faut-il pas s'étonner que leur arrivée imprévue ait jeté le trouble dans le monastère. Les religieux, effrayés, se blottissaient dans les cachettes, songeant avec terreur au sort qui les attendait.

Le doux Théoctiste comprit qu'il était de son devoir de supérieur de se dévouer pour ses Frères :

— Que voulez-vous ? demanda-t-il aux Arabes en s'avançant hardiment vers eux.

— Nous voulons voir le serviteur de Dieu Euthyme, répondirent-ils.

— Cela n'est pas possible, reprit Théoctiste, parce qu'il reste seul dans la grotte toute la semaine et qu'il ne parle à personne avant le samedi.

Alors le cheikh de la tribu, qui s'appelait Aspebet, prit par la main saint Théoctiste, et il lui montra son jeune fils Térébon, qui gisait sur un grabat, frappé d'une hémiplégie. Sur un signe de son père, le petit paralytique parla alors au vénérable supérieur.

UN PARALYTIQUE QUI DEMANDE SA GUÉRISON

— Voilà moins d'un an que j'ai été pris de ce mal en Perse. La médecine ni la superstition des mages n'y ont rien fait, et ma maladie s'est aggravée. Arrivé dans ce pays-ci, une nuit que je souffrais beaucoup, je pensais avec une componction divine à tout ce qui m'était advenu. « O Térébon, me disais-je, quelle vanité que la vie et que l'art de la médecine ! Que valent donc les imaginations de nos mages et la puissance de nos idoles ? Que valent les invocations et les fables des astronomes et des astrologues ? Que valent les incantations, les prestiges et toutes ces niaiseries ? Tout cela n'est rien sans la volonté de Dieu. »

Alors je me mis à prier, et je conjurai Dieu avec des larmes : « Dieu grand et redoutable, qui avez fait le ciel et la terre et tout leur ornement, si vous avez pitié de moi et me délivrez de cette douloureuse maladie, je me ferai chrétien et je renoncerai à l'iniquité et à la superstition païenne ! »

J'avais à peine fait ce vœu que je m'endormis, et, dans un songe, je vis un moine à moitié chauve, portant une grande barbe, qui me dit : « Que souffres-tu ? » Comme je lui montrais mon mal : « Fais, me dit-il, ce que tu as promis à Dieu, et il te guérira. — Oui, je ferai tout ce que j'ai promis à Dieu s'il me délivre de cette maladie. — Eh bien ! moi, je suis Euthyme. Je demeure dans la solitude qui est à dix milles à l'est de Jérusalem, près du torrent qui est au sud du chemin de Jéricho. Si donc tu veux guérir, viens à moi sans retard, et Dieu te guérira par moi. »

Là-dessus, je me réveillai, je racontai tout à mon père, et nous sommes venus vers Euthyme. Oh ! je t'en supplie, ne me cache pas le médecin que Dieu m'a fait voir.

GUÉRISON DU PARALYTIQUE
CONVERSION D'UNE TRIBU DE BÉDOUINS

« Le bienheureux Théoctiste, continue le biographe, alla trouver le grand Euthyme dans sa grotte et lui raconta ce qu'il venait d'entendre. Le Saint, jugeant qu'il ne fallait pas aller contre les visions divines, descendit vers les barbares. Il pria avec une grande ferveur, fit le signe de la croix sur Térébon et le guérit.

» Stupéfaits d'un si prompt changement, les barbares se prosternèrent, crurent et demandèrent d'être marqués du sceau du Christ. Euthyme, ne doutant point de leur sincérité, ordonna de creuser dans un coin de la caverne une petite piscine, qui se voit encore aujourd'hui. Après avoir suffisamment instruit les barbares des choses de la foi, il les baptisa tous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il baptisa en premier lieu Aspebet, dont il changea le nom en celui de Pierre, puis son beau-frère Maris, tous les deux très instruits et très riches. Ensuite, il baptisa Térébon et les autres.

» Il les garda tous auprès de lui quarante jours, pendant lesquels il continua de les enseigner et de les affermir dans la foi. Après quoi, il les congédia, non plus fils d'Agar et Ismaélites, mais fils de Sara, héritiers de la promesse et transférés, par le baptême, de la servitude dans la liberté. Maris, oncle de Térébon, ne voulut pas quitter le couvent ; renonçant au siècle, il y passa le reste de sa vie et fut très agréable à Dieu. Il donna tous ses biens, qui étaient considérables, pour reconstruire le monastère dans de plus grandes dimensions. »

Théoctiste ne joua pas un rôle aussi passif que celui qui lui est attribué par le biographe. Tandis qu'Euthyme, toujours en quête de silence et de solitude, priait dans sa grotte, son ami visitait les Bédouins dans leurs divers campements ; il instruisait des vérités chrétiennes ceux qui ne l'étaient pas encore, et, quand il les jugeait assez éclairés des choses de la foi, il les amenait au solitaire pour que celui-ci leur donnât le baptême ; car, dans sa grande humilité, il ne se serait pas risqué lui-même à leur conférer ce sacrement.

Peu à peu, toute cette tribu d'Arabes devint chrétienne. On leur procura des prêtres, des diacres et des ministres inférieurs du culte, n'épargnant rien pour les rendre dignes de figurer auprès des autres fidèles. Et comme l'évêque était alors le couronnement de toute mission, le grand cheikh de la tribu, Aspebet en personne, reçut la consécration épiscopale des mains de Juvénal, évêque de Jérusalem. Il assista à ce titre, en 431, au Concile œcuménique d'Ephèse, et nous savons par les Actes de cette auguste assemblée qu'il y fit très bonne figure. Après lui, des évêques, dont cinq ou six sont connus, continuèrent à diriger ce diocèse original, composé de nomades.

DÉPART DE SAINT EUTHYME
MORT DE SAINT THÉOCTISTE

Peu de temps après, saint Euthyme quittait définitivement le monastère pour aller s'établir à une lieue de là, dans une petite plaine où il avait fait construire trois cellules isolées les unes des autres. Deux étaient pour lui et pour son disciple Domitien ; la troisième servait de temps à autre à saint Théoctiste, qui venait par intervalles partager la vie contemplative de son ami.

Euthyme n'avait au début aucunement l'intention de fonder un second monastère ou même une laure ; aussi envoyait-il très régulièrement à Théoctiste tous ceux que son expérience ou sa sainteté attiraient vers lui. Lorsque les desseins de Dieu sur sa personne furent plus manifestes, il se résigna bien malgré lui à garder des vocations et à constituer ainsi le noyau de sa future laure. Il continuait toutefois d'adresser à son ami les jeunes gens et, de plus, les hommes qui désiraient, avant de se plier à la vie plus sévère des laures, suivre le régime cénobitique.

Toute la vie de Théoctiste se passa désormais à diriger les religieux déjà anciens qu'il avait formés et à en initier d'autres aux pratiques et aux vertus de cet état, saint entre tous. Parmi les jeunes recrues qui se recommandaient de lui se distingua particulièrement saint Sabas, qui devait jeter un si grand éclat sur l'Ordre monastique.

Vie de prière, vie de sacrifice, vie d'abnégation, tout saint Théoctiste est là. Ainsi arriva-t-il sans bruit et sans renommée bruyante à la plus extrême vieillesse. Vers la fin du mois d'août de l'année 466, il fut atteint de la maladie qui l'emporta. Il fut entouré à ses derniers moments de l'affection d'Euthyme, laquelle ne s'était pas démentie un seul instant de leur longue carrière.

Il mourut le 3 septembre, qui est encore le jour de sa fête, âgé, semble-t-il, de plus de quatre-vingt-dix ans. Ses restes glorieux furent déposés dans une grotte par son ami et par le patriarche de Jérusalem, Anastase, qui rivalisèrent de munificence à ses funérailles. Au VIII[e] siècle, on les entourait encore d'une profonde vénération, et on leur attribuait de nombreuses grâces extraordinaires.

PRATIQUE : Contentons-nous de notre position, si modeste et si effacée qu'elle soit, et si Dieu ne nous accorde pas, comme à l'humble Théoctiste, de contribuer à la conversion de tout un peuple, du moins il saura nous récompenser bien au delà de nos mérites.

SOURCES CONSULTÉES

COTELIER, *Vita S. Euthymii*, dans les *Ecclesiæ græcæ monumenta*. Paris, 1692, t. IV, p. 1-99. — R. P. VAILHÉ, *Saint Euthyme le Grand, moine de Palestine*. Paris, 1909. — R. P. GÉNIER, *Vie de saint Euthyme le Grand*. Paris, 1909.

SAINTE NOTBURGE

VIERGE, SERVANTE

Quatorzième siècle. — Fête le 4 septembre.

Un soir, comme son maître la voulait contraindre à moissonner après le son de l' « Angelus », contrairement aux conventions qu'il avait faites avec elle, la Bienheureuse enfant levant sa faux en l'air, lui dit : « Que ma faux soit juge entre vous et moi ! » Tandis que le vieillard et les moissonneurs regardaient avec étonnement sa faux suspendue miraculeusement en l'air, Notburge s'en alla, suivant sa pieuse coutume, prier à la chapelle voisine.

DE LA NAISSANCE ET DES PREMIÈRES ANNÉES DE LA BIENHEUREUSE SAINTE

C'est au village de Rotembourg, en Tyrol, dans la vallée inférieure de l'Inn, que naquit la bienheureuse vierge Notburge.

Il y avait jadis près du village, sur la montagne qui le domine, un château somptueux, où la bienheureuse enfant fut placée par son père, en qualité de servante, dès qu'elle eut atteint sa dix-huitième année.

En ce lieu s'écoulèrent, dans l'obscurité, les premières années de sa vie, mais Dieu était témoin de la piété avec laquelle elle unissait son âme à lui, tout en accomplissant avec grand soin chacun des devoirs de son état.

Chaque soir, les pauvres qui l'attendaient à la porte du château la voyaient accourir après le dîner de ses maîtres apportant, avec de pieuses exhortations pour chacun, les restes de la table qu'elle leur partageait.

Elle put, durant plusieurs années, continuer sans obstacle les pieuses libéralités qui lui permettaient de faire accepter le pain spirituel de l'âme, au moyen de l'aliment plus grossier du corps.

Mais, à quelque temps de là, Odile, la dame du château, vint arrêter l'élan de son cœur en lui défendant de donner ainsi son bien aux indigents.

La pieuse Notburge accepta cette épreuve avec grande résignation d'âme et ne toucha plus désormais aux restes de la table pour ne pas désobéir à sa maîtresse. Mais, afin de satisfaire le grand désir qu'elle ressentait de se montrer charitable, elle eut soin de partager chaque jour une partie des mets qui lui étaient donnés pour sa nourriture, entre ses anciens amis les pauvres qui n'avaient cessé de venir chaque jour à la porte du château implorer sa charité selon leur coutume.

Le vendredi, elle faisait plus : leur distribuant tout ce qui lui était destiné, ainsi que son vin, auquel elle ne touchait en aucun des jours de l'année.

Ces actes de charité excitaient à un tel point le dépit de sa maîtresse que celle-ci jetait souvent dans la porcherie, pour en faire la nourriture des pourceaux, les mets que la pieuse servante destinait à ses pauvres. Elle fit plus et manda à son mari de la guetter au passage afin de la pouvoir fortement molester.

Un jour donc qu'elle se rendait, suivant sa coutume, à la porte du château, portant dans les plis de sa robe une portion de son dîner, la bienheureuse Notburge se trouva subitement en face du comte de Rotembourg qui lui demanda à quelle fin on la voyait cheminer ainsi.

La bienheureuse Sainte, dissimulant autant que possible la frayeur que trahissait son visage, expliqua à son maître en toute sincérité ce qu'elle avait l'intention de faire.

« Montrez-moi ce que vous célez ainsi? » lui dit le comte, fortement courroucé.

Celle-ci ne voulut point désobéir, mais le seigneur de Rotembourg fut fort étonné quand elle laissa tomber, avec les plis de sa robe, une poignée de copeaux qui avaient été miraculeusement substitués aux mets qu'elle y avait cachés.

Henri lui demanda ensuite de goûter à ce qu'elle portait dans sa cruche; Notburge n'hésita pas un instant et lui présenta le vase qu'elle croyait rempli de vin, mais elle fut très étonnée de le voir le rejeter avec dégoût après y avoir trempé ses lèvres. Qu'était-il donc advenu?

Dieu, pour châtier le comte, avait changé le vin que Notburge destinait aux pauvres en eau de lessive, boisson qu'il ne trouva pas à son goût.

De retour au château, il s'empressa de raconter à Odile ce qui lui était arrivé Notburge, cependant, continuant son chemin, s'en alla porter aux malheureux les mets et le vin qui avaient été métamorphosés par la main toute-puissante de Dieu. Toutefois, lorsque la pieuse servante revint à la maison, elle se vit accablée de reproches et d'injures par sa maîtresse, qui l'accusait d'avoir voulu se moquer du comte Henri; elle lui avait dit à son retour, lorsqu'il s'était plaint des procédés dont la servante avait usé à son égard :

« De deux choses il faut admettre l'une, seigneur comte : ou cette fille a eu le désir de vous tromper, ou bien de se rire en votre présence; en l'un ou l'autre cas, il nous la faut renvoyer. »

Notburge reçut donc l'ordre de quitter le château.

La Sainte, qui savait bien n'avoir pas eu de pareilles intentions, recueillit en silence les quelques hardes qu'elle possédait et se prépara à quitter Rotembourg. Mais voici que, tout à coup, Odile tomba dans une grave maladie qui la conduisit aux portes du tombeau, avant même que Notburge eût mis le pied hors de sa demeure. Oubliant les mauvais traitements dont elle avait été l'objet de la part de son indigne maîtresse, la bienheureuse Sainte, qui voyait l'occasion de gagner une âme à Dieu, s'empressa de lui donner, pendant sa courte maladie, tous les soins qui étaient en son pouvoir, et c'est à ses prières qu'il faut attribuer le salut de cette femme qui, cependant, ne laissa pas de souffrir après sa mort de terribles châtiments, juste peine de sa dureté envers les pauvres, car on vit, paraît-il, quelques jours après sa mort, errer son ombre en poussant des hurlements affreux, dans la porcherie près de ces mêmes pourceaux auxquels Notburge avait reçu l'ordre de donner les mets que sa maîtresse ne voulait point voir distribuer aux malheureux.

La pieuse fille fut aussitôt conduite par la Providence dans la maison d'un cultivateur du nom d'Eben, qui l'admit à son service, lui permettant d'accomplir avec liberté les devoirs de sa religion; il ajouta, entre autres clauses à son traité, qu'elle serait exemptée de tout travail après le son de l'*Angelus* du soir, notamment la veille des dimanches et des fêtes, ce qui, sans nul doute, se devait trouver compensé par de fortes brèches que faisait à ses gages ce maître si pieusement généreux.

Notburge, qui ne voyait que son intérêt spirituel, ne s'arrêta pas un instant à considérer la condition des maîtres qu'elle avait servis primitivement, pour se laisser détourner de la situation qui lui était faite par la volonté divine; elle se réjouit, au contraire, à la pensée qu'elle pourrait ainsi consacrer plus de temps à la prière et opérer plus facilement le bien qu'elle se proposait de faire en l'âme de ceux qui l'entouraient.

Eben, pendant quelque temps, fut fidèle à tenir la promesse qu'il lui avait faite de la laisser accomplir en toute liberté ses pieux exercices de chaque jour. La jeune fille, de son côté, se gardait bien d'en omettre aucun et profitait des loisirs qui lui étaient donnés après le son de l'*Angelus* pour se retirer dans une chapelle voisine où elle avait coutume de demeurer jus-

qu'à la nuit, heure à laquelle elle revenait à la maison.

COMMENT UN SOIR, APRÈS LE SON DE « L'ANGELUS », LA FAUX DE LA BIENHEUREUSE SAINTE REFUSA DE TRAVAILLER

Cependant, la générosité d'Eben commençait à se ralentir. Un jour qu'il était venu aux champs pour surveiller les moissonneurs (c'était alors l'époque de la fauchaison), lorsqu'il vit, au son de l'*Angelus*, sa servante mettre sa faux à ses pieds et se préparer à prier Dieu, selon sa pieuse coutume. Entrant dans une grande colère, il prétexta la nécessité dans laquelle on était de hâter l'ouvrage, pour la contraindre à continuer de travailler.

Notburge suspendit alors sa faucille en l'air en disant : « Que ma faucille soit juge entre vous et moi! »

« Grande fut la stupéfaction du paysan et de » ses gens, dit l'historien. Or, pendant que tous » étaient encore interdits du prodige, Notburge » reprit sa faucille et s'en alla satisfaire sa dévo- » tion à la chapelle ».

Notburge continua à servir son maître comme par le passé, et le céleste Père de famille bénissait si abondamment les œuvres de ses mains, que toutes choses allaient merveilleusement à la ferme.

Cependant, si la présence de Notburge en la maison du paysan Eben faisait accroître sa fortune spirituelle et matérielle, son départ du château de Rotembourg avait été la cause des malheurs qui y survinrent peu de temps après.

Qu'était-il donc arrivé depuis qu'elle avait été si indignement chassée par le comte Henri? Celui-ci, non seulement avait perdu Odile, sa malheureuse épouse, presque à l'heure où cette femme, si dure envers les pauvres, l'avait persuadé d'éloigner de sa maison la pieuse Notburge, mais encore l'année suivante, le comte Sigefroi, frère de Henri, envahit, avec une troupe armée, le district de Rotembourg, ravageant et pillant tout sur son passage.

COMMENT LES ALENTOURS DE LA PORTE DU CHATEAU DE ROTEMBOURG, DÉSERTS DEPUIS LE DÉPART DE NOTBURGE, SE REMPLISSAIENT, UN BEAU MATIN, DE TOUS LES PAUVRES, SES ANCIENS HOTES

Un jour que Notburge était assise sur la lisière de la forêt voisine, plongée dans un grand recueillement, qu'elle n'interrompait que pour jeter un regard sur les troupeaux qui paissaient à ses côtés, elle fut tout à coup arrachée à sa méditation par des cris réitérés de chiens qu'il lui semblait entendre courir derrière elle. Attendant un peu, la bienheureuse Sainte vit bientôt approcher le comte Henri, son ancien maître, qui s'était montré autrefois si rude à son égard. Les chagrins qu'il avait éprouvés depuis le départ de Notburge l'obligeaient à prendre quelques distractions : c'est ainsi qu'en se livrant à la chasse, il avait été amené auprès de la pieuse servante.

Plus d'une fois le chapelain de sa maison lui avait fait considérer que ces maux n'étaient venus fondre sur sa maison qu'avec le départ de Notburge et l'avait engagé à venir un jour, humblement prosterné à ses pieds, la prier de vouloir bien revenir à son service.

Le comte de Rotembourg, dont les chagrins avaient singulièrement modifié le caractère, crut devoir profiter de l'occasion, et, se jetant à genoux, supplia humblement la servante de lui vouloir bien accorder cette faveur, l'assurant qu'elle pourrait comme par le passé continuer ses pieuses libéralités envers les pauvres.

La bienheureuse Sainte, ne considérant rien autre chose que le bien qu'elle allait pouvoir faire désormais et la volonté de la Providence, n'hésita pas à retourner au château de Rotembourg pour y servir le comte Henri, qui venait de remplacer sa malheureuse épouse défunte par une demoiselle de Hohenech.

Elle put donc, à son grand contentement, reprendre les œuvres de miséricorde, entreprises autrefois, et si brusquement interrompues; et, dès le lendemain de son arrivée au château, la porterie, déserte pendant son absence, reprenait sa vie accoutumée.

Mettant de côté tous les intérêts terrestres, elle ne songea qu'à travailler à la gloire et au salut éternel de son maître autant qu'à son bonheur temporel; elle le supplia de se réconcilier avec son frère, ajoutant que s'il ne le faisait pas, elle le quitterait à nouveau.

Non seulement le seigneur de Rotembourg promit à sa sainte servante de proposer la paix à son frère, mais encore il suivit à la lettre tous les conseils qu'elle lui donna pour la meilleure exécution de cette grave affaire.

Notburge demeura chez son maître dix-huit ans encore. Et ce fut un grand bonheur pour lui, car durant cette longue période, elle ne cessa de travailler avec un zèle infatigable à sa prospérité temporelle et à son bonheur éternel. En peu d'années, il se trouva dans un état fort prospère et se fit un devoir d'imiter les vertus de Notburge, particulièrement sa charité. Autant il avait été autrefois dur envers les pauvres, autant il fut désormais charitable et compatissant à leur égard, et ses enfants, imitant l'exemple de leur père, se firent aussi remarquer par leur générosité et leur bienfaisance.

Cependant la bienheureuse Sainte touchait à sa quarante-septième année et encore qu'elle ne fût pas très avancée en âge, Dieu la trouvait assez mûre pour le ciel. Elle allait donc quitter pour un autre palais le château de Rotembourg, dans lequel elle n'avait cessé de répandre, tout en menant une vie humble et ignorée, les effets de sa puissante édification.

Le 4 septembre de l'année 1360, Notburge était couronnée au ciel.

COMMENT DEUX BŒUFS SE CHARGÈRENT DES FUNÉRAILLES DE LA BIENHEUREUSE SAINTE, APRÈS QU'ELLE EUT RENDU SON AME A DIEU ET DE LA SÉPULTURE QUI LUI FUT DONNÉE PAR LES ANGES

Le comte Henri avait promis à sa pieuse servante qu'il se chargerait lui-même de ses funérailles et l'avait consultée à ce sujet pour se conformer plus entièrement à ses dernières volontés.

La Sainte lui ayant dit qu'elle désirait être placée sur un char traîné par deux bœufs en liberté et qu'elle choisissait pour lieu de sa sépulture l'endroit où ces deux animaux suspendraient leur course, le comte fit préparer toutes choses conformément à ses désirs.

Les restes de Notburge furent donc déposés sur le char, que suivit Henri de Rotembourg, accompagné de tous les serviteurs de sa maison.

A sa sortie du château, la précieuse dépouille fut reçue par une foule considérable, composée d'hommes de tous rangs, mais principalement

de pauvres de Rotembourg, qui versaient d'abondantes larmes. Le cortège, qui grossissait à chaque instant, continua lentement sa route jusqu'à ce que, arrivant sur les bords de l'Inn, il se vit obligé de suspendre sa marche, car il n'y avait alors aucun pont qui permît de gagner la rive opposée de la rivière.

Mais voici que, tout à coup, tandis que les uns et les autres se demandaient de quelle façon ils parviendraient à se tirer d'embarras, on vit se renouveler le miracle que Dieu fit autrefois en faveur des Israélites qui se trouvaient arrêtés dans leur fuite par les flots de la mer Rouge : les eaux, se séparant à droite et à gauche, laissèrent un libre passage aux bœufs et au cortège, qui parvinrent ainsi facilement jusqu'à l'autre rive.

On pensait alors déposer en ce lieu les restes de la Bienheureuse, quand les bœufs attelés au char, poussés par une force invisible, prirent la fuite vers le champ d'Eben, où ils s'arrêtèrent sous un noyer, près de la muraille qui servait de clôture à la petite chapelle de saint Rupert et attendirent que l'on enfermât le corps de la Sainte dans son cercueil.

Lorsqu'ils virent qu'on l'y avait placé, ils pénétrèrent dans l'intérieur de la chapelle, d'où on les vit sortir quelques instants après, avec le char vide qu'ils traînaient après eux. Les assistants, étonnés, se précipitèrent alors dans l'église, où ils virent, enseveli au pied de l'autel, le corps de la Bienheureuse qui, certainement, n'y avait pu être déposé par d'autres mains que celles des anges.

La chambre du château dans laquelle s'était écoulée une partie considérable de sa vie et qui avait reçu son dernier soupir, fut convertie en oratoire, aussitôt après sa mort, par les soins de son maître, le comte Henri de Rotembourg. Quant à la petite chapelle de Saint-Rupert, dans laquelle le corps de la bienheureuse Sainte avait été miraculeusement conduit par des bœufs et enseveli par les anges, elle fut bientôt dédiée à l'humble servante qui l'avait visitée tant de fois le soir après son travail, alors qu'elle entendait le son de l'*Angelus*.

La foule des pèlerins qui furent attirés en ce lieu par les nombreux miracles opérés à son tombeau nécessita la construction d'une vaste église qui en occupa l'emplacement.

SAINTE ROSE DE VITERBE

VIERGE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

Fête le 4 septembre.

Sainte Rose, encore enfant, exhortait le peuple. Comme sa petite taille empêchait qu'on l'entendit, Dieu permit que la pierre d'où elle parlait s'élevât de terre.

Par son éclat, son parfum et ses couleurs, la rose est la reine de nos jardins.

La fleur dont nous écrivons le nom embauma d'abord la ville de Viterbe, puis bientôt l'Eglise tout entière; elle parut au printemps de l'année 1240, dans cette petite ville de Viterbe, qui dépendait des Etats pontificaux, avant qu'une main sacrilège ne se fût étendue sur le domaine temporel des successeurs de Pierre.

La pauvre enfant, hélas! naissait dans les épines, au milieu desquelles se débattait alors la papauté poursuivie par un fils ingrat.

Quelques détails historiques ne seront point inutiles et serviront à encadrer notre petite Rose de Viterbe que Dieu suscitait, comme plus tard Jeanne d'Arc en France, afin de consoler, de défendre et de venger l'Eglise.

L'empereur d'Allemagne, Frédéric I[er], venait de mourir. Il avait longtemps persécuté l'Eglise, dont sa dignité l'obligeait d'être le défenseur. Comme tant d'autres, avant et après lui, il s'était lassé à cette ingrate besogne, et, ne pouvant ébranler Pierre, mieux avisé que d'autres, il s'était soumis et avait fait la paix avec Innocent III.

Il avait fait plus encore. Connaissant l'inépuisable charité de ceux dont il s'était posé comme l'adversaire, il leur confia en mourant le berceau de son fils.

Frédéric II, pupille de l'Eglise romaine, élevé et caressé par les papes, fut à son tour, par élection, créé empereur d'Allemagne; mais bientôt, comme tous les cœurs vulgaires auxquels la reconnaissance pèse trop, il suivit de perfides conseils, devint un fils ingrat, et favorisa ouvertement les ennemis du Saint-Siège. S'abandonnant ensuite à ses passions fougueuses, il en vint à menacer sa mère et sa bienfaitrice. Protecteur avoué des hérétiques, il chassa les évêques et résolut de s'emparer de toute l'Italie.

Sur le siège pontifical, récemment illustré par saint Grégoire VII et Alexandre III, s'asseyait

alors un vieillard qui avait hérité de la sainte énergie de ces grands pontifes. Dénué de tout appui humain, il ne craint pas de lancer contre l'usurpateur les foudres de l'excommunication. Frédéric II était dans le nord de l'Italie quand il apprend cette nouvelle. Furieux, impatient de se venger, il se dirige vers Rome, dont il médite la ruine ou du moins l'asservissement. Il traverse la Toscane; toutes les villes se soumettent et implorent une paix honteuse. Le cardinal Colonna, qui commandait les troupes du pape, trahit lâchement son maître. Enfin, au mois de mars 1240, Frédéric entrait à Viterbe, l'une des villes les plus fortes de l'Etat romain.

Mais c'est là que Dieu l'attendait et allait montrer une fois encore comment il aime son Eglise et combien les moyens les plus faibles sont ceux qu'il choisit pour punir l'orgueil des puissants.

Au pied du palais d'où l'impie Frédéric pouvait apercevoir Rome, derrière le couvent de Sainte-Marie-des-Roses, vivait une humble famille. De père en fils, les habitants de cette petite maison avaient été les jardiniers du couvent. Le mari s'appelait Jean, comme le divin Précurseur, la femme se nommait Catherine. Ils étaient déjà vieux, et Dieu avait jusque-là refusé à leur union ce qui en est le lien le plus doux, les enfants. Aussi, quelle ne fut pas leur joie quand Catherine mit au monde cette petite Rose qui allait être la joie de leur vieillesse et l'orgueil de Viterbe.

A TROIS ANS ELLE RESSUSCITE SA TANTE
MIRACLE DES ROSES

A l'âge où, chez les autres enfants, le raison n'est pas encore éveillée, Rose était déjà une grande sainte et faisait des miracles. Dieu montrait ainsi à quel rôle il l'avait prédestinée.

Une des sœurs de sa mère étant morte, on se disposait, après les délais habituels, à la porter au cimetière, quand la petite Rose, s'approchant du cercueil, appela sa tante à haute voix. La défunte, obéissante à cette voix qui empruntait sa puissance à celui qui est le maître de la vie et de la mort, se redressa en présence de nombreux témoins.

Ce prodige eut, dans la ville de Viterbe, le retentissement que l'on devine. On ne parlait partout que de cette enfant extraordinaire. Bientôt, la foule s'assemble pour voir la ressuscitée et surtout la petite Rose. Sous le souffle de la grâce, un changement s'opéra soudain, comme il arrive souvent dans l'esprit si mobile des hommes. Les courages étaient abattus; la ville, entraînée par le courant de la peur, avait subi les séductions des hérétiques et le sceptre du vainqueur; mais, enhardis par le prodige que Dieu vient de faire parmi eux, les habitants de Viterbe reprennent les armes, chassent le gouverneur établi par l'empereur Frédéric, et celui-ci revint inutilement assiéger une ville sur laquelle la protection divine se montrait si visiblement.

Ce ne fut pas, d'ailleurs, le seul miracle qu'opéra Rose dans son enfance: son père, qui était pauvre, trouvait exagérées les libéralités que Rose faisait journellement de son pain aux plus pauvres qu'elle. Il lui en faisait même quelques petits reproches, mais il n'osa plus les renouveler après le prodige dont il fut témoin. Un jour, c'était pendant l'hiver, il rencontra sur son chemin la petite Rose qui parut troublée en le voyant. L'enfant n'avait pas encore huit ans et, à cet âge, les enfants ne dissimulent pas encore : « Que portes-tu dans ton tablier, lui dit-il d'un air à demi sévère? » C'était son pain que la pauvrette portait à quelque malheureux. Elle ouvre son tablier. Mais, ô prodige ! Dieu avait fait pour sa privilégiée ce que l'on raconte de sainte Elisabeth de Hongrie et de quelques autres, le tablier de l'enfant ne contenait que des roses !

LA JEUNE RECLUSE

Ces événements répétés par la ville avaient déjà rendu Rose célèbre. Pour se soustraire aux vaines louanges des hommes, elle se renferma étroitement dans une petite chambre de la maison paternelle, ne sortant que pour aller à l'église voisine. Elle passa de la sorte six années, jeûnant, accablant son petit corps de terribles mortifications. Elle agissait ainsi, disait-elle, pour apaiser la colère de Dieu, et, pour le même motif, elle allait toujours la tête et les pieds nus et dormait sur la terre.

Elle n'avait encore que huit ans, Dieu déjà la visitait par de fréquentes extases. Un jour que plusieurs grandes dames de la ville étaient venues pour la voir, la petite eut en leur présence une vision, et tout à coup elle s'écria : « Le roi Louis est vainqueur et les chrétiens triomphent ! »

On apprit un mois seulement après la prise de Damiette par les croisés de saint Louis.

PAR ORDRE DE LA SAINTE VIERGE
ELLE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

Cependant la pauvre enfant, épuisée par ce genre de vie, tomba malade, et déjà l'on désespérait de la sauver; les reproches les plus amers pleuvaient de toutes parts sur ses parents, que l'on accusait de n'avoir pas mis assez tôt un terme à tant d'austérités. Mais quand tout semblait désespéré, l'humble enfant fut consolée par la présence de la Sainte Vierge qui lui dit : « Lève-toi, ma fille, car demain tu iras visiter l'église de Saint-Jean-Baptiste, puis celle de Saint-François, où tu prendras l'habit du Tiers-Ordre. Tu endureras de grandes persécutions, mais ne crains rien, je serai avec toi. Ceux qui te croiront seront récompensés de Dieu; ceux qui te mépriseront en seront punis sévèrement. »

L'enfant se leva, et le lendemain elle allait à l'église de Saint-François, où elle revêtit l'humble habit du Tiers-Ordre.

Rose n'avait pas encore neuf ans, et elle avait parcouru déjà la moitié de sa carrière.

Cette seconde moitié fut plus extraordinaire encore. Sitôt qu'elle eut pris l'habit du séraphique patriarche d'Assise, elle devint apôtre, et Dieu se plut à multiplier les miracles pour confirmer ses prédications. On voyait cette enfant parcourir les rues de Viterbe, un crucifix à la main, et disant : « Frères, faisons pénitence, apaisons la colère de Dieu, car de grands malheurs nous menacent ! » Les foules s'assemblaient autour du petit prédicateur, d'abord par curiosité, puis insensiblement chacun se sentait gagné par l'accent de vérité qu'on remarquait en ses paroles. Elle, qui n'avait rien appris qu'à regarder le crucifix, trouvait de tels élans d'éloquence, citait si à propos les Saintes Ecritures, que les savants eux-mêmes ne savaient que penser.

Un événement merveilleux leva bientôt tous les doutes et changea en admiration générale les critiques soulevées par une si étrange manifestation.

Un jour que l'enfant continuait sur une place ses exhortations, la foule se plaignait que la

petite taille de Rose l'empêchât d'entendre le prédicateur. Dieu permit que la pierre sur laquelle elle avait les pieds s'élevât assez haut et se tînt en l'air aussi longtemps que la petite parla. Ce miracle, attesté par des milliers de témoins, fut répété bientôt dans l'Italie entière. De toutes parts, les étrangers affluaient à Viterbe; chacun voulait voir et entendre ce phénomène d'une petite fille convertissant par des prédications ses auditeurs.

La ville, en effet, avait changé d'aspect; les pécheurs se convertissaient en foule, les hérétiques eux-mêmes, ébranlés et touchés, revenaient à Dieu; enfin les partisans de l'empereur et les révoltés contre l'Eglise se réconciliaient avec le pape, leur légitime souverain. Souvent, à la fin et même au milieu des discours de l'enfant, l'auditoire, ému, l'interrompant, s'écriait : « Vive la Sainte Eglise, vive le Pape, vive Notre-Seigneur Jésus-Christ! » Viterbe était changé en une autre ville, à la parole d'une enfant de dix ans.

Cependant, les partisans de Frédéric commencèrent à s'inquiéter à la vue des conversions opérées dans la ville et du changement qui s'accentuait de jour en jour dans les esprits. L'un d'eux, passant un jour près de Rose, la heurta violemment; mais elle, se retournant, lui dit d'une voix tranquille : « Dieu te frappera à ton tour et tu deviendras la risée de tous. » Trois jours après, l'hérétique perdit les cheveux et la barbe et n'osait plus se montrer au dehors.

EXIL ET PERSÉCUTION

La persécution, qui est la dernière arme des lâches contre les bons et le sceau de Dieu sur ses œuvres et sur ses élus, commença dès lors pour Rose. Dénoncée au gouverneur impérial, celui-ci la fit comparaître en sa présence, espérant l'intimider :

« Je te défends, lui dit-il, de prêcher désormais, et si j'apprends que tu continues, je te ferai jeter en prison.

— Ne pensez pas, reprit l'enfant, m'empêcher de le faire, car celui dont j'ai reçu l'ordre est plus puissant que vous, et je mourrai plutôt que de lui désobéir! »

Cette réponse si fière et si hardie dans une telle bouche déconcerta le gouverneur. Il n'osa pas exécuter sa menace de mettre Rose en prison, car il craignait une révolte populaire, et se contenta de la faire conduire secrètement hors de la ville avec ses parents.

C'était au mois de décembre 1250, Rose avait alors dix ans et demi, et tandis que ses pauvres parents se lamentaient du froid occasionné par la neige qui couvrait les chemins, Rose, les pieds nus comme toujours et revêtue d'un simple cilice, s'en allait joyeuse de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ, et son exemple encourageait son père et sa mère. Après une nuit cruelle, pendant laquelle la neige leur avait fait perdre leur route, ils arrivèrent au village de Soriano. Le peuple, averti de la présence de la *petite Sainte*, comme on l'appelait, se réunit autour d'elle, et Rose se mit à leur prêcher la soumission à l'Eglise. Le lendemain, qui était la veille de saint Nicolas, elle recommença sa prédication sur la place. Tout à coup, elle s'interrompt au milieu de son discours et s'écrie : « Réjouissez-vous, mes frères, je vous apporte une bonne nouvelle qui sera une grande joie pour tout le peuple chrétien. Frédéric, l'ennemi de Dieu et de son Vicaire, vient de mourir, et vous en aurez la nouvelle certaine dans quelques jours. »

Frédérie II mourait, en effet, le 13 décembre de cette année dans la Pouille, au royaume de Naples.

L'EXILÉE ET LA SORCIÈRE

De Soriano, sainte Rose alla prêcher à Vitorchiano, où elle guérit une enfant aveugle, en lui faisant sur les yeux le signe de la Croix. Il y avait dans ce village une vieille femme adonnée à la sorcellerie, qui avait trompé et séduit le peuple et le retenait dans l'hérésie par ses prestiges. Rose entreprit de la convertir. Mais la vieille endurcie lui résistait avec autant d'opiniâtreté que de dédain. Piquée dans son zèle, Rose lui dit : « Que voulez-vous que je fasse pour vous convaincre? — Si vous restez dans le feu le temps que j'indiquerai et que vous en sortiez saine et sauve, je me convertis sans retard! — Eh bien! j'accepte, dit l'enfant, car j'ai confiance en Dieu! »

La vieille se mit à rire. Elle alluma un bûcher au milieu duquel Rose monta; elle y demeura, comme autrefois les enfants dans la fournaise, et, quand le bois fut consumé, la sorcière, fondant en larmes, se mit aux genoux de Rose et se convertit sincèrement.

ELLE VEUT SE FAIRE RELIGIEUSE — ELLE EST REFUSÉE SA MORT

Cependant, la mort de Frédéric avait rendu la paix à Viterbe et à l'Eglise. Les concitoyens de Rose s'empressèrent de chasser le gouverneur impérial et de rappeler l'enfant. Celle-ci revint, en effet, et songea à réaliser le vœu de sa vie entière, celui de se consacrer à Dieu.

Elle se présenta au couvent de Sainte-Marie-des-Roses; mais les Sœurs, soit à cause de sa jeunesse, soit à cause de sa pauvreté ou de l'éclat extraordinaire qui s'était déjà attaché à son nom, soit encore parce que Dieu la voulait dans le monde, les Sœurs, disons-nous, la refusèrent obstinément. Rose, déçue dans son espérance, supporta humblement ce refus et se contenta de dire par une sorte de prophétie : « La jeune fille que vous rejetez aujourd'hui, vous la recevrez avec joie, un jour, et vous la garderez précieusement! »

Ne pouvant s'ensevelir dans le cloître, l'enfant rentra dans la maison de son père, mais pour y vivre comme une recluse. Elle ne sortait que pour aller à l'église, car sa mission était accomplie et rien, dès lors, ne la put faire sortir du silence qu'elle s'imposa. Quelques pieuses filles, il est vrai, venaient lui demander conseil et s'inspiraient de ses exemples, mais, depuis 1251 jusqu'en 1258, époque de sa mort, sa vie à Viterbe fut aussi humble et aussi retirée que son enfance avait été éclatante.

Enfin, le 6 mars 1258, à l'âge de dix-sept ans et dix mois, cette fleur du ciel, un instant donnée à la terre, fut recueillie par le divin Jardinier et placée dans le chœur des vierges qui doivent suivre l'Agneau partout où il ira.

Ce bienheureux trépas fut révélé à la ville par le son des cloches qui s'ébranlèrent d'elles-mêmes et le lendemain le peuple entier accompagnait sa dépouille mortelle à l'église de Sainte-Marie-du-Poggio, sa paroisse, où elle fut enterrée auprès du bénitier.

LE PAPE REÇOIT L'ORDRE DE LA DÉTERRER

L'année suivante, le pape Alexandre IV était à Viterbe. Une nuit que des affaires importantes

lui avaient fait prolonger sa veille jusqu'à l'aurore, le sommeil ferma doucement ses paupières et aussitôt sainte Rose lui apparut : « Il a plu, lui dit-elle, à Notre-Seigneur, de me recevoir dans son paradis, mais il veut que toi, qui es son Vicaire ici-bas, tu me transportes à Sainte-Marie-des-Roses. Je suis cette petite Rose, servante de Jésus et de Marie ! »

Le pape attribua cette vision à la fatigue et n'en fit aucun cas. Trois jours après, Rose lui apparut de nouveau et lui fit des reproches de son incrédulité : « C'est toi, lui ajouta-t-elle, et toi seul, ô Vicaire du Christ ! qui dois me transporter; tes mains seules peuvent me toucher, car tel est l'ordre de Dieu ! »

A cette seconde sommation, le pape assemble les cardinaux, et leur racontant cette double apparition, réclama leur avis. Cet avis fut qu'il convenait d'attendre quelque chose de plus certain. Enfin, dans la nuit du 3 au 4 septembre, sainte Rose lui apparut de nouveau, avec un visage un peu sévère : « Ne tarde pas davantage, dit-elle; une rose fleurie t'indiquera la place de mon corps. »

Dès le matin, le pape, dont tous les scrupules étaient levés, se rendit à Sainte-Marie-du-Poggio et là, près du bénitier, une rose posée sur la pierre lui fut un irrécusable témoignage de vérité. En présence des cardinaux et de tout le peuple, Alexandre IV ne crut pas déroger à sa dignité en creusant lui-même la fosse qui contenait la précieuse dépouille. Comme l'endroit était fort humide, on s'attendait à trouver un cadavre en décomposition. Il n'en fut rien, et le corps de Rose n'avait pas été altéré. Le pape souleva respectueusement ce corps virginal miraculeusement conservé et le transporta au couvent de Sainte-Marie-des-Roses, qui, dès lors, ne porta plus que le nom de la Sainte. Ainsi s'accomplissait la prophétie de la pauvre enfant, postulante refusée, et qui venait, après sa mort, habiter le couvent dont on l'avait exclue de son vivant.

MIRACLES ÉCLATANTS ET PERSÉVÉRANTS

Les miracles qu'elle y opéra sont innombrables, et le pape, qui en fut témoin, la déclara sainte de vive voix; il permit qu'on lui rendît un culte public et annonça qu'il la canoniserait bientôt solennellement. Mais, ayant été obligé de quitter Viterbe et étant mort avant d'avoir pu exécuter son dessein, le procès de canonisation ne fut repris juridiquement que par Calixte III, en 1458.

Parmi les miracles relatés au procès de la canonisation et qui ont rendu si célèbre sainte Rose et la ville qui lui donna le jour, nous ne rappellerons que deux des plus retentissants et dont la preuve dure encore.

En 1357, le feu prit au couvent de Sainte-Rose et gagna la chapelle où se conservait son corps toujours intact. La violence des flammes fut telle que les ex-voto, les tentures, la châsse elle-même furent réduits en cendres. Les objets d'or et d'argent, tordus sous l'action du feu, se fendirent et l'on s'attendait que le corps de la Sainte eût irréparablement péri. Le peuple, qui considérait cette sainte relique comme son palladium, était dans la consternation; mais la joie fit place à la crainte quand on put s'approcher et que l'on vit que le corps était intact. Les vêtements étaient consumés, mais les chairs, quoique légèrement brunies par la fumée, étaient restées entières, et depuis plus de six siècles, la corruption n'a pas osé s'attacher à ce corps que le péché sans doute ne souilla jamais.

Quelque temps auparavant, un gentilhomme allemand était venu à Viterbe. Entendant parler de tous les prodiges opérés par la Sainte, témoin peut-être lui-même de quelque miracle, il conçut le plus ardent désir de posséder quelque relique.

A force d'argent, il parvint à séduire une des religieuses du monastère et la détermina à lui livrer quelque partie du corps de sainte Rose. La religieuse arracha l'ongle du quatrième doigt de la main droite et le lui remit, espérant qu'on ne s'apercevrait pas de son larcin. Mais bientôt la plaie, comme s'il se fût agi d'une personne vivante, devint sanguinolente, et une tumeur s'y forma. A cette vue, tout le couvent s'émeut, et la pauvre Sœur, prise de remords, en perdait l'appétit et le sommeil. Enfin, vaincue par sa conscience, elle vint se jeter aux pieds de la Sainte, avouant publiquement sa faute et rapportant l'argent sacrilègement gagné.

Sainte Rose sembla pardonner à son repentir, un ongle neuf repoussa à la place de celui qui avait été arraché, un peu plus pâle que les autres, mais d'égale longueur, et la plaie disparut.

Quant à l'ongle arraché, il fut emporté en Allemagne, où il est encore conservé avec vénération. Ce miracle, qui fit grand bruit dans toute l'Italie, fut constaté juridiquement par de nombreux témoins. Il est rapporté tout au long par les Bollandistes, d'après le procès de canonisation.

La fête de sainte Rose se célèbre, non pas au jour de sa mort, mais dans celui où le pape fit lui-même la translation des reliques, comme nous l'avons rapporté. Cette fête est encore très suivie de nos jours, et c'est la principale de toutes dans la petite ville de Viterbe qui considère à bon droit sa jeune Sainte comme le plus glorieux ornement de la cité et son meilleur rempart.

SAINT MARCEL DE CHALON, MARTYR

Fête le 4 septembre.

Saint Marcel, à demi enterré par les païens, continue à prêcher et à prier jusqu'à son dernier soupir.

Les nombreux missionnaires que la France envoie aujourd'hui aux nations infidèles sont une de ses plus belles gloires, et, en même temps, un précieux motif d'espérance pour elle. Mais ce grand bienfait que la France a l'avantage de pouvoir donner à d'autres peuples, elle l'a reçu elle-même autrefois, l'une des premières parmi les contrées d'Occident. Trois Eglises principales nous envoyèrent des missionnaires : Jérusalem, Rome et Smyrne ; c'étaient des disciples de saint Pierre, de saint Paul ou de saint Jean ; mais ils venaient, envoyés par saint Pierre ou ses successeurs.

Marcel, que Chalon-sur-Saône vénère comme son premier apôtre, était, dit la tradition, d'origine romaine. Il avait généreusement quitté la capitale du monde, pour se joindre aux missionnaires venus d'Asie-Mineure, afin d'évangéliser la Gaule centrale. C'était au milieu du second siècle, au temps de saint Irénée, de Lyon, et de saint Bénigne, de Dijon.

DEUX CAPTIFS EN LIBERTÉ — CONVERSION DE LATINUS

Marcel était diacre ; quelques auteurs déclarent même qu'il fut élevé au sacerdoce. Il travaillait activement au salut des âmes, quand l'empereur Marc-Aurèle vint ranimer par ses décrets la fureur des persécuteurs de l'Eglise. Il y eut de nombreux martyrs. Marcel fut arrêté à Lyon, avec le diacre Valérien, et une cinquantaine d'autres chrétiens.

Les deux missionnaires, heureux de donner à leur prédication le sceau de leur propre sang, se

préparaient généreusement au supplice. Le martyre allait leur ouvrir le bonheur éternel du ciel. Cependant, ce n'est pas sans tristesse qu'ils songeaient à tant d'âmes encore plongées dans les ténèbres de l'erreur. Pour le salut de beaucoup d'entre elles, Dieu voulut bien prolonger encore la carrière de ses serviteurs; mais leur couronne ne fut éloignée que pour devenir plus belle.

Les portes de leur prison s'ouvrirent soudain sous la main invisible des anges; et les missionnaires, comprenant l'appel de Dieu, s'enfuirent de Lyon en remontant le cours de la Saône.

Puis ils se donnèrent le baiser de paix et se séparèrent. Saint Valérien, se dirigeant à droite, alla vers Tournus, où l'attendaient des âmes à convertir et un illustre martyre; saint Marcel continua sa route jusqu'à Chalon.

Cette ville était déjà considérable. Le saint missionnaire, dirigé par la Providence divine, entra pour demander l'hospitalité dans la maison d'un riche païen, nommé Latinus.

Dans la cour de cette demeure patricienne, le prêtre du vrai Dieu aperçut avec douleur des statues idolâtriques: Mars, Mercure et Minerve.

Reçu avec bienveillance par Latinus, Marcel chercha aussitôt à s'insinuer dans le cœur de son hôte pour l'ouvrir à la vérité: « Quel avantage attendez-vous, lui demanda-t-il, du culte que vous rendez à ces statues de marbre ou d'airain? Muettes, sourdes, insensibles, impuissantes, comment pourraient-elles exaucer vos prières? Elles ne vous entendent même pas. Ces idoles ne sont donc pas des dieux. Et les prétendues divinités qu'elles représentent furent des hommes dont on raconte les crimes.

Latinus, éclairé par la grâce, s'étonna lui-même d'avoir été aussi aveugle jusqu'alors. Marcel lui apprit à connaître le Dieu vivant et véritable, et son Fils Jésus-Christ notre Sauveur. Le païen se convertit avec toute sa famille et reçut le baptême des mains de saint Marcel (1).

MARCEL COMBAT POUR LA FOI

Cependant, on cherchait partout les deux fugitifs de Lyon. La conversion de Latinus éveilla sans doute les soupçons. Soit pour échapper aux menaces, soit dans un but apostolique, le missionnaire venait de quitter la ville et se dirigeait du côté de Dijon, lorsqu'il tomba au milieu d'une troupe nombreuse de païens, occupés à célébrer une fête idolâtrique. A leur tête se trouvait le cruel Priscus, préfet de la navigation de la Saône.

On invite l'étranger à prendre part à la fête. Marcel refuse, et ne peut s'empêcher de manifester l'horreur que lui inspire le culte impie des faux dieux.

« C'est un chrétien! s'écrient aussitôt plusieurs voix.

— Oui, je suis chrétien, répond intrépidement Marcel.

— C'est le fugitif de Lyon! disent les païens. Il faut le contraindre à adorer les dieux. »

On saisit alors l'étranger, on l'attache à deux branches d'arbre violemment courbées, qui, en se redressant, disloquent les membres du martyr. Les païens rient de ses souffrances, pendant que le serviteur de Dieu songe à son divin Maître immolé sur l'arbre de la croix, et se réjouit de souffrir avec lui.

Après ce supplice, Priscus fait reconduire son prisonnier à Chalon, où on le jette dans un cachot. (L'ancien enclos du chapitre de Saint-Vincent se trouvait, dit-on, sur l'emplacement de cette prison.)

On ne tarde pas à ramener le martyr devant son persécuteur. D'une voix mielleuse, Priscus fait à Marcel les plus magnifiques promesses, s'il veut renoncer à Jésus-Christ. Marcel reste inébranlable.

Priscus ordonne de le conduire devant une statue colossale de Saturne, élevée sur la rive droite de la Saône, avec menace de lui trancher la tête s'il lui refuse ses hommages. On le conduit devant l'idole. « Marcel, lui disent les païens, ne connais-tu pas les édits sacrés de notre divin empereur? Quiconque refusera ses adorations à Saturne, au tout-puissant Jupiter et à toutes les divinités de leur céleste race, sera puni de mort.

— Vos dieux n'ont été que de misérables mortels souillés de crimes, répond Marcel. Au lieu de régner au ciel, ils souffrent dans l'enfer les tourments qu'ils ont mérités. Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, qui existait avant tous les siècles, qui est aujourd'hui et qui sera toujours. Je ne crains pas vos supplices; ce que je redoute, ce sont les tourments éternels réservés, par la justice divine, à ceux qui abandonnent le vrai Dieu pour adorer vos idoles. »

Alors Priscus fait étendre le martyr sur le chevalet, on le torture, on le flagelle.

Sur la rive gauche de la Saône, les païens vénéraient une statue du Soleil; on y conduit Marcel. Le chrétien refuse de reconnaître ce nouveau Dieu; il réserve ses adorations au divin Créateur qui a fait le soleil et tout ce qui existe.

Dans le temple de Jupiter-Ammon, il montre la même constance.

Après de nouveaux supplices, on le mène à environ deux milles de la ville, en un lieu consacré à une divinité gauloise nommé Baco (sans doute, la même que Bacchus). Là encore, les démons n'obtiennent du serviteur de Dieu aucun hommage. Son courage semble croître avec les menaces et les tourments. Le peuple s'étonne de sa constance; les chrétiens l'admirent et se sentent fortifiés dans la foi.

SAINT MARCEL ENTERRÉ VIVANT

En vain Priscus a recours de nouveau aux tourments du chevalet et aux tortures par le feu, Marcel reste fidèle à Jésus-Christ. « Oublier mon Créateur, pour servir le démon, son ennemi et le mien, c'est un crime que je ne commettrai jamais, disait-il. Comme mes frères de Lyon, je donnerai ma vie pour mon Dieu et un même combat me vaudra une victoire semblable. »

Une idée nouvelle vient alors réjouir le cœur du tyran, altéré de vengeance: « Il faut, se dit-il, lasser la patience de cet homme par un supplice aussi horrible que long. »

Sur son ordre, on creuse une fosse, on y fait descendre le martyr, encore tout brisé et tout sanglant, on l'enterre vivant jusqu'à la ceinture; les païens foulent le sol autour de son corps, puis ils se reposent, contemplant et insultant leur victime.

Le héros chrétien vécut encore trois jours dans ce supplice, tantôt annonçant la vérité à la foule attirée par ce spectacle, tantôt, les yeux fixés au ciel, s'entretenant avec Dieu dont il allait bientôt contempler l'infinie beauté. Il le suppliait de le soutenir lui-même jusqu'au bout, et de répandre ses grâces sur une contrée pour laquelle il sacrifiait sa vie. Enfin, il expira, le 4 septembre 177,

(1) On pense, d'après une ancienne tradition, que la maison de Latinus se trouvait au lieu où s'élève aujourd'hui le grand hôpital de Chalon.

et alla jouir de l'éternelle victoire qu'il avait si bien méritée.

Les chrétiens s'empressèrent d'ensevelir les restes vénérés de leur père dans la foi. La religion chrétienne ne cessa plus de faire des progrès dans le pays ; et quand la paix eut été donnée à l'Eglise, le tombeau du saint martyr, recouvert d'une chapelle, devint un des foyers de la piété populaire.

SAINT MARCEL ET LE BON ROI GONTRAN

Au VI^e^ siècle, Gontran, petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde, était roi de la Burgondie (Bourgogne). Dans sa jeunesse, il s'était laissé entraîner aux passions barbares de sa race, que le christianisme n'adoucissait que peu à peu. Converti enfin par le prêtre saint Vérolus, Gontran devint le modèle d'un prince chrétien et mérita la couronne des saints.

Généreux dans ses aumônes vis-à-vis des pauvres, il savait, en outre, consacrer directement à Dieu des sommes considérables, en élevant des édifices sacrés. Il fonda en Bourgogne plusieurs belles églises.

Le culte du saint apôtre de Chalon attira particulièrement sa piété. A la place de la petite chapelle où reposaient les restes du saint martyr, le prince fit construire une vaste basilique et un monastère, qu'il dota avec une munificence royale.

Des moines, venus de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, prirent possession de la nouvelle abbaye, l'an 577, et inaugurèrent pour des siècles le service divin dans la basilique.

On leur confia la garde des saintes reliques. Ces restes vénérables furent placés dans une châsse d'argent revêtue de lames d'or et enrichie de pierres précieuses. Un grand ciborium, d'une richesse merveilleuse, couvrait l'autel.

Le pieux roi ne manquait jamais de se retrouver chaque année à la fête solennelle du saint martyr. Il reçut plusieurs fois des marques signalées de sa protection. Le 4 septembre de l'an 587, au moment où le roi s'avançait vers la Table Sainte, un homme, fendant la foule, s'approcha du prince comme pour lui communiquer quelque chose d'urgent. Dans son empressement, il laissa tomber à terre un couteau effilé. Les assistants saisirent aussitôt cet homme, et l'entraînèrent hors de l'église : on le fouilla et on trouva sur lui un autre couteau. Soumis à la question, il avoua qu'il avait été envoyé par Frédégonde pour assassiner le roi. C'était cette perfide reine de Neustrie qui fit périr tant de princes et causa tant de maux à la France par son ambition et ses cruautés.

Gontran remercia hautement saint Marcel de l'avoir sauvé de la mort en ce jour; et, en témoignage de reconnaissance envers le Saint, il pardonna au meurtrier.

Frédégonde ne se laissa pas toucher par cette générosité. Une nuit, Gontran se rendait à la basilique de Saint-Marcel pour assister à l'office de Matines, chanté par les religieux; le page qui précédait le roi, en portant un flambeau, aperçut un homme armé, caché dans un coin du prie-Dieu monumental où devait s'agenouiller le prince. Arrêté à son tour par les gens qui accompagnaient Gontran, cet homme avoua que les ambassadeurs de Frédégonde l'avaient soudoyé pour assassiner le prince. Gontran rendit de nouvelles actions de grâces à son céleste protecteur pour l'avoir préservé de ce péril et pardonna encore à l'assassin.

Le culte de saint Marcel s'étendit à toute la Bourgogne et au delà.

Orléans vit aussi s'élever dans ses murs une église en l'honneur de saint Marcel, et il y a lieu de croire que saint Gontran ne fut pas étranger à cette fondation.

DU XII^e^ AU XIX^e^ SIÈCLE

Au XII^e^ siècle, l'abbaye de saint Marcel-lès-Chalon fut donnée aux Bénédictins de Cluny; et comme la vieille basilique du roi Gontran tombait en ruines, ces religieux la reconstruisirent. Le nouvel édifice, que l'on peut admirer encore, est un monument remarquable, c'est un des premiers essais en grand du style ogival en Bourgogne.

Les reliques de saint Agricol, évêque de Chalon, depuis longtemps déposées près des restes de saint Marcel, augmentaient la vénération des fidèles pour ce lieu de pèlerinage.

La révolution a chassé les moines, profané l'église et renversé une bonne partie du monastère; mais les reliques ont été sauvées par des hommes courageux et dévoués. Au retour de la liberté, elles ont repris leur place d'honneur dans l'antique église, rendue au culte. Elles y reposent dans une châsse de bois doré, supportée par un groupe d'anges en marbre blanc d'une rare beauté.

Outre la grande fête du 4 septembre, Chalon célèbre, le dernier dimanche d'avril, la translation de saint Marcel et de saint Agricol.

« Ce jour, écrit un historien récent (1), toutes les paroisses de Chalon viennent en procession au tombeau de saint Marcel; quatre à cinq mille pèlerins suivent en chantant les hymnes du saint martyr ; le cortège se déploie dans toute sa longueur sur la magnifique levée du fleuve, qui sépare Chalon de Saint-Marcel; il fait beau voir cette foule recueillie, suivant précisément ce même chemin, tracé, il y a dix-sept cents ans, par l'illustre apôtre qui l'arrosa de son sang, lorsqu'on le traînait devant les idoles des bords de la Saône. »

C'est ainsi que les martyrs n'ont pas perdu leur vie en la sacrifiant pour Jésus-Christ; mais ils en ont trouvé une meilleure et éternelle.

SAINTE CANDIDE OU BLANCHE

Fête le 4 septembre.

La ville de Naples célèbre en ce même jour la fête de deux servantes de Dieu, nommées l'une et l'autre *Candide*. Elles ont vécu à plusieurs siècles de distance et, pour les distinguer, la première est appelée Candide *l'ancienne*, l'autre Candide *la jeune*.

Voici ce que les anciens récits nous apprennent de la première.

Candide (dont le nom latin *Candida* est le même que *Blanche* en français) était une honorable veuve de la ville de Naples. Elle était déjà assez âgée, lorsque l'apôtre saint Pierre, arrivant d'Orient pour évangéliser Rome et l'Italie, entra dans la ville de Naples.

L'apôtre, fatigué de la route, s'était assis avec ses compagnons, lorsqu'il vit passer Candide.

(1) Henri Courtin, *Saint Marcel, apôtre et martyr de Chalon; sa vie, son culte, son abbaye*, Chalon, 1877.

Avec sa bonté paternelle, il lui adressa la parole pour lui demander quelques renseignements sur la cité, ses habitants, leur manière de vivre et surtout leurs pratiques religieuses.

Et comme cette femme, encore plongée elle-même dans les ténèbres de l'idolâtrie, lui exposait sommairement le culte des faux dieux, le messager du Christ lui parla du seul Dieu vivant et véritable, qui a créé le ciel et la terre, et de son Fils Jésus-Christ, qu'il a envoyé pour nous sauver de la mort et du péché.

Il raconta quelques-uns des nombreux miracles dont il avait été témoin et par lesquels le Christ prouvait sa divinité.

Candide l'interrompit, en disant: « Je croirai de tout mon cœur à la divinité du Christ, s'il me fait éprouver quelque chose de cette puissance bienfaisante dont vous parlez et cela en me guérissant des maux de tête qui ne me quittent pas depuis longtemps. »

Saint Pierre invoqua le nom de Jésus, par une courte prière; ses compagnons répondirent: *Amen;* et, à l'instant, Candide se trouva parfaitement guérie.

Pleine de joie, elle offrit l'hospitalité à son bienfaiteur, et reçut de ses mains le saint baptême.

La nouvelle chrétienne dit alors au messager de la bonne nouvelle: « Je connais un homme à l'âme droite et généreuse, au cœur bon et doux, nommé Asprène, qui embrassera avec enthousiasme la foi que vous prêchez, quand il en aura connu la vérité; mais, depuis longtemps, il est cloué sur son lit de douleur par une cruelle maladie.

— Allez, répondit saint Pierre et dites-lui: Pierre, le disciple de Jésus-Christ crucifié, vous ordonne de secouer la maladie qui vous opprime et de vous relever dans votre santé première. »

Candide partit aussitôt et, dès qu'elle eût prononcé les paroles de son message, Asprène se leva guéri.

Il embrassa avec ardeur la religion chrétienne, devint l'un des disciples de saint Pierre et un propagateur zélé de la foi véritable.

Quant à la pieuse chrétienne, qui avait été l'instrument de son salut, elle profita si bien des quelques années que Dieu lui donna encore à passer sur la terre, qu'elle réalisa de magnifiques progrès dans le chemin de la perfection et partit enfin pour l'éternité avec un riche trésor de mérites.

SAINTE CANDIDE LA JEUNE

Fête le 4 septembre.

Candide la jeune vécut cinq siècles après la précédente, au temps de l'empereur Maurice (fin du VI^e^ siècle). C'était une noble et très pieuse dame de Naples.

Après une enfance et une jeunesse innocentes, elle avait épousé un vertueux chrétien de cette ville, avec lequel elle put continuer à servir Dieu avec une grande fidélité.

Elle était assidue à la prière, fréquentait les églises, s'adonnait aux bonnes œuvres et mortifiait son corps. Elle écoutait avec une sainte avidité la parole de Dieu et en conservait les enseignements dans son cœur pour les méditer, en nourrir son âme et y conformer toutes ses actions. Aussi avançait-elle chaque jour dans la vertu, remplissant avec beaucoup de perfection tous les devoirs de son état, édifiant toute sa maison et tous ceux qui la connaissaient.

La naissance d'un fils vint augmenter la joie des deux époux et resserrer encore les liens paisibles qui les unissaient. Candide prit grand soin d'élever chrétiennement cet enfant et de le former à la vertu. Ses efforts furent couronnés de succès et son fils devint sa consolation.

Alors, voyant son œuvre accomplie, elle demandait souvent à Dieu dans ses prières de la retirer de ce monde avant son mari et son fils. Elle fut exaucée; la première des trois, elle quitta cette terre, laissant à son mari et à son fils le précieux souvenir de ses vertus avec le désir d'aller la rejoindre au ciel.

Ses restes furent ensevelis dans un sépulcre de marbre, dans la basilique de saint André.

Plus tard, alors que sa mémoire semblait presque oubliée, Dieu voulut manifester la sainteté de sa servante d'une manière extraordinaire; on vit suinter de son tombeau une huile miraculeuse, qui fut l'instrument de nombreuses guérisons.

Un noble Napolitain, nommé Philippe, qui avait la moitié du corps paralysé, s'étant fait conduire à ce tombeau miraculeux, y pria avec confiance et ferveur, et s'en retourna aussi bien portant que s'il n'eût jamais été malade.

Un autre avait perdu complètement l'usage de la parole. Après une longue prière intérieure mêlée de larmes, il fut également guéri, au tombeau de la Sainte.

Un prêtre de Naples souffrait beaucoup de la fièvre quarte, sans qu'aucun remède pût le soulager. Il se mit à invoquer sainte Candide : « Vénérable et chère servante de Dieu, disait-il, je sais, qu'avec le secours de la grâce, vous vous êtes rendue très agréable à Notre-Seigneur Jésus-Christ par vos bonnes actions, et que de nombreuses personnes ont obtenu par votre intercession la guérison de leurs infirmités; je supplie donc votre bonté de m'obtenir de notre divin Rédempteur, la guérison de ce mal qui me dévore. »

A partir de ce moment, la fièvre le quitta et ne revint plus.

SAINT MOISE

CHEF ET LÉGISLATEUR DES HÉBREUX

Fête le 4 septembre.

Moïse enfant, sauvé des eaux.

SAUVÉ DES EAUX

Un jour, la fille du Pharaon était descendue avec ses compagnes sur les bords du Nil pour s'y baigner. Elles marchaient ensemble le long du rivage, lorsqu'un faible cri, semblable à la plainte d'un enfant, les attira auprès d'une touffe de roseaux d'où il semblait sortir. Poussée par la curiosité, l'une d'elles s'approcha et apporta à sa maîtresse un pauvre petit être abandonné dans une corbeille de jonc sur les rives du fleuve.

A cette époque, un ordre barbare du Pharaon ensanglantait l'Egypte. Pour arrêter l'accroissement des Hébreux établis en Gessen par Joseph, depuis plus de trois siècles, le prince, méprisant toutes les lois de l'humanité, avait ordonné la mort de tous les nouveau-nés mâles du peuple esclave. L'enfant, que la fille du roi tenait dans ses bras, était sans doute une de ces petites victimes exposée là dans un suprême espoir à Jéhovah par sa mère qui ne pouvait se résoudre à le livrer au fer des assassins.

La jeune princesse n'ignorait point l'ordre de son père, dont on avait apparemment tenté de lui dissimuler l'horreur. Mais la vue du nouveau-né vagissant doucement sur sa couche de roseau fut pour elle comme une révélation qui la remplit d'une compassion épouvantée.

Près de là, une jeune fille suivait anxieusement cette scène. Comme par hasard, elle s'approcha de la princesse et lui dit : « J'irai, si vous le voulez, chercher une femme qui prendra soin de cet enfant. » La fille du roi accepta. Et la sœur de l'enfant lui amena sa mère, qui reçut en pleurant ce précieux dépôt des mains de la princesse.

La jeune fille donna à son protégé le nom de Moïse, c'est-à-dire *Sauvé des eaux*.

Il est probable que les prières de la princesse firent révoquer l'édit cruel, et Moïse devint ainsi, dès le berceau, le libérateur de son peuple.

L'enfant, devenu grand, fut conduit à la cour de la princesse où il reçut une éducation royale. Cependant, le faste de sa condition ne lui fit point oublier son peuple. Il ne pouvait contenir son indignation à la vue des mauvais traitements auxquels celui-ci était soumis. Il lui arriva un jour, dans un mouvement de colère, de tuer un Egyptien qui frappait cruellement un Hébreu.

Poursuivi par les soldats, Moïse s'enfuit au désert, dans le pays de Madian. Dans ces lieux où il allait passer quarante années, il épousa Séphora, la fille d'un chef de tribu, Jethro, dont il avait reçu l'hospitalité à son arrivée.

Un jour qu'il avait conduit les troupeaux de son beau-père au pied de la montagne d'Horeb, il aperçut tout à coup la flamme ardente d'un buisson qui brûlait sans se consumer. Il s'approcha. Une voix sortit de la flamme, qui l'appelait.

« Moïse, disait la voix, n'approche pas davantage, la terre que tu foules est sainte. Je suis le Dieu de tes pères, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Et le Seigneur raconta à Moïse la grande affliction de son peuple élu, et comment il l'avait choisi pour être le libérateur d'Israël et le conduire dans une terre de bénédiction. En vain Moïse se récria-t-il sur sa faiblesse et sur son incapacité. « Va, lui dit le Seigneur, avec ton frère Aaron, annoncer à mon peuple, au nom de Jéhovah, sa prochaine délivrance. Puis, présente-toi hardiment au roi et demande-lui en mon nom trois jours pour aller au désert m'offrir un sacrifice solennel. Le roi, je le sais, ne consentira pas à vous laisser partir, c'est pourquoi, j'étendrai ma main et je frapperai des coups si prodigieux que vos oppresseurs vous permettront de partir, trop contents de vous abandonner leurs vases d'or et d'argent et leurs riches vêtements, afin de rendre votre voyage plus facile. »

Et comme témoignage de la vérité de sa mission, le Seigneur lui donna le pouvoir de changer en serpent son bâton et de couvrir de lèpre sa main qui redevenait saine aussitôt.

Moïse partit pour obéir aux ordres du Seigneur.

LE MESSAGE A PHARAON — LES PLAIES D'ÉGYPTE

Moïse et Aaron vinrent se présenter à Pharaon pour lui porter le message de Jéhovah. Mais le prince les renvoya honteusement, et leur démarche fut un prétexte dont on se servit pour rendre plus dure encore la condition des Hébreux.

Tout ce que tenta Moïse, ses supplications comme les prodiges dont il les accompagnait, tout fut inutile. Alors, le Seigneur appesantit sa main sur l'Egypte. A dix reprises, il envoya au peuple persécuteur ces châtiments connus dans l'histoire sous le nom des dix plaies d'Egypte. Après chacune d'elles, le Pharaon semblait céder, mais lorsqu'il en était délivré, il retombait dans son obstination. L'Egypte subit ainsi la plaie des eaux du fleuve transformées en sang, celle des grenouilles, celle des moustiques, la plaie des mouches pestilentielles, celle de la peste des animaux, celle des ulcères, puis la plaie de la grêle, celle des sauterelles et enfin celle des ténèbres.

Pharaon s'endurcissait toujours.

Alors le Seigneur résolut de frapper le coup suprême qui devait triompher de toutes les résistances des Egyptiens.

Voici quel était l'ordre du Seigneur. Les reins ceints, le bâton à la main, les Hébreux devaient se réunir autour de la table de famille, pour manger la chair d'un agneau rôti, immolé la veille. On le mangeait avec des pains azymes et des laitues sauvages. De son sang il fallait marquer la porte de toutes les maisons des Hébreux. Car l'ange exterminateur allait passer durant la nuit et massacrer les premiers-nés de toutes les demeures où le sang protecteur de l'agneau n'arrêterait pas ses coups.

Et cette cérémonie devait être, dans la suite, renouvelée chaque année à pareil jour en souvenir des prodiges accomplis par le Seigneur pour délivrer son peuple.

Tout se passa comme l'avait dit le Seigneur. Lorsque le soleil se leva, une immense clameur de désolation remplissait l'Egypte : c'était le peuple tout entier qui pleurait ses premiers-nés.

Pharaon, vaincu, envoya aux Hébreux l'ordre de quitter l'Egypte au plus tôt. Le peuple partit, se dirigeant vers la mer Rouge.

LA POURSUITE DE PHARAON

Cependant, Pharaon se repentit d'avoir laissé partir les Israélites et entreprit de les arrêter. Il les atteignit, en effet, sur les bords de la mer Rouge et les resserra tellement qu'il était impossible de lui échapper.

Alors Moïse, par l'ordre de Dieu, étendit sa main sur la mer; aussitôt les eaux se divisèrent et ouvrirent un large chemin aux Israélites. Les Egyptiens voulurent prendre la même route pour les poursuivre; mais, à la voix de Moïse, les eaux se rejoignirent, et ils furent tous engloutis, sans qu'il en échappât un seul.

Ainsi, au jour de la Pâque, le Seigneur délivra son peuple de sa servitude en Egypte; figure prophétique de la Pâque des chrétiens qui les délivre de la servitude du démon, par le Sang de l'Agneau sans tache, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A TRAVERS LE DÉSERT

Dans ce désert qu'il fallait traverser pour atteindre la terre promise par le Seigneur, le peuple hébreu ne tarda pas à manquer des choses nécessaires à la vie. Oublieux de toutes les œuvres miséricordieuses du Seigneur, et perdant toute confiance en lui à la première épreuve, il se prit à regretter l'Egypte.

Jéhovah eut pitié de ce peuple ingrat et faible. Le soir, il fit pleuvoir sur le sol une nuée de cailles qui remplissait les alentours, et le lendemain matin, quand l'ombre disparut, on vit la terre couverte d'une farine blanche, que le peuple appela manne. On en pouvait ramasser seulement ce qui était nécessaire pour la journée. Si on en prenait davantage, elle se corrompait. La veille du sabbat, par exception, il en fallait cueillir pour deux jours.

Plus loin, les Hébreux manquèrent d'eau et murmurèrent encore. « Va, dit le Seigneur à Moïse qui se plaignait à lui, avec la verge dont tu as jadis frappé le Nil, tu frapperas le rocher d'Horeb, l'eau en jaillira et le peuple pourra se désaltérer. » Moïse obéit et les ordres du Seigneur furent exécutés en présence des anciens d'Israël.

Après les tentations de la faim et de la soif, vinrent les dangers de la guerre. Israël passait, dans sa fuite, près des terres des Amalécites,

peuple issu d'Esaü. Ceux-ci, craignant une invasion de cette nation errante, vinrent à l'improviste attaquer les Hébreux. Mais le Seigneur n'abandonna pas son peuple. Tandis que Josué combattait dans la plaine, Moïse priait Dieu sur la colline, et, selon qu'il élevait ou abaissait les mains, la victoire se prononçait pour les Israélites ou pour leurs ennemis. Comme il avait les bras appesantis par la fatigue, on les lui soutint jusqu'au soir, et les Amalécites, complètement défaits, laissèrent au peuple de Dieu la liberté de camper au pied du mont Sinaï.

COMMENT MOISE ÉTABLIT DES JUGES

Moïse était devenu le chef incontesté de cette multitude, et c'est à lui qu'on s'adressait pour obtenir toute justice et terminer tous les différends. Jethro, son beau-père, vint un jour le visiter dans le camp. Il le trouva occupé à rendre la justice depuis le matin jusqu'au soir, et accablé sous la multitude de ces occupations.

« Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, lui dit le vieillard : choisis parmi le peuple des hommes sages et expérimentés, tu les établiras princes du peuple pour rendre la justice dans les affaires de moindre importance. »

Moïse écouta le vieux prêtre, et il suivit ses conseils. Puis Jethro retourna dans son pays.

Cependant le souvenir de la loi donnée jadis par Dieu à Adam commençait à s'altérer dans la mémoire des hommes. Pour la conserver et avec elle la grande promesse du Messie, Dieu résolut de la promulguer par écrit.

A TRAVERS LES FOUDRES DU SINAI

Avant de promulguer sa loi, le Seigneur jura de nouveau l'alliance avec Israël. « Si vous gardez mon alliance, leur dit-il, vous serez pour moi un royaume sacerdotal et une nation sainte. »

Puis, le peuple se prépara par trois jours de pénitence à entendre la voix du Seigneur.

Dès le matin du troisième jour, le tonnerre retentit et l'on vit passer des éclairs sur le sommet de la montagne enveloppé de nuages épais. Du sein de la nue éclata soudain le son de la trompette, et tout Israël, rangé au pied de la montagne, fut plongé dans la plus profonde terreur. Lorsque le Sinaï tout entier fut enveloppé dans la nue, le Seigneur descendit au milieu d'une colonne de feu. Le son de la trompette devint plus éclatant.

Enfin, Jéhovah parla et tout le peuple entendit sa voix.

Il disait les dix commandements de la loi. Lorsqu'il eut cessé de parler, le bruit du tonnerre et le son des trompettes retentirent avec le même éclat qu'auparavant. La montagne étincelante de flammes s'ébranla. Le peuple dans l'effroi s'enfuit. « Parlez-nous vous-même, dirent-ils à Moïse, car si le Seigneur nous parle encore, nous mourrons. »

Jéhovah appela Moïse sur la montagne. Celui-ci s'enfonça dans les redoutables ténèbres et pendant quarante jours il s'entretint seul avec Dieu, qui lui dicta des lois relatives à la cérémonie du culte ou aux actions de la vie.

Quand il redescendit, Moïse tenait dans ses bras deux tables de pierre sur lesquelles Jéhovah, de sa main divine, avait gravé la loi qu'il venait de promulguer avec tant d'éclat. Josué, qui l'avait attendu au pied de la montagne, l'accompagna au camp d'Israël. Quand ils arrivèrent, un spectacle de désolation frappa leurs yeux.

LE VEAU D'OR — LA TABLE DE LA LOI

Encore frémissant du divin contact, Moïse voyait le peuple en liesse danser autour d'une infâme idole : le *veau d'or* qu'Aaron avait été contraint de leur fabriquer avec les bijoux de leurs femmes et de leurs filles.

Saisi d'indignation Moïse brisa les tables de la loi, renversa l'idole, accabla de reproches Aaron que sa timidité avait rendu sacrilège et fit armer les lévites qui n'avaient point pris part à l'idolâtrie. Puis il les envoya à travers le camp en leur ordonnant de massacrer tout ce qu'ils trouveraient; 3000 hommes périrent ainsi.

Moïse se tourna alors vers le Seigneur et lui demanda, au prix de son propre bonheur, la grâce de son peuple. Jéhovah pardonna. Mais il ne voulut plus demeurer au milieu de son peuple. Moïse dressa hors du camp le tabernacle du Seigneur. Souvent, pendant que le peuple demeurait debout à l'entrée des tentes, Moïse s'y rendait et il y conversait familièrement avec Dieu.

Un jour, il osa demander au Seigneur de voir la majesté de son visage. « Nul ne le pourrait sans mourir », lui répliqua Jéhovah. Cependant il lui fut donné d'entendre le nom sacré du Seigneur et de l'apercevoir par derrière, dans un entretien sur le sommet de la montagne.

Il y demeura encore quarante jours auprès du Seigneur, qui lui remit de nouveau les tables de la loi brisées en face du veau d'or. Lorsque Moïse descendit portant ces tables, son visage jetait des rayons de lumière dont Aaron et les Israélites ne pouvaient supporter l'éclat.

Moïse les appela et leur exposa les ordres qu'il avait reçus du Seigneur sur la montagne. Dans la suite, il mit sur sa tête un voile qu'il n'ôtait que pour s'entretenir avec Dieu dans le tabernacle.

L'ARCHE D'ALLIANCE

D'après les ordres de Dieu, Moïse fit construire un coffre destiné à recevoir les livres de la loi et les deux tables de pierre. C'était comme un symbole de l'alliance de Dieu avec son peuple. L'endroit où elle se trouvait s'appelait le *Saint des saints*, et c'était de là que le Seigneur manifestait ses volontés et recevait les vœux de son peuple. La tribu de Lévi fut destinée au service de l'autel, et Aaron, qui était de cette tribu, fut choisi comme grand pontife.

Quand tout fut réglé, la colonne de nuée qui reposait sur le tabernacle donna le signal du départ, en allant se placer à la tête du camp, et on s'éloigna de la montagne à jamais célèbre.

LES FRUITS DE CHANAAN — RÉVOLTES

Cependant on approchait de la Terre promise. Moïse envoya douze explorateurs chargés de parcourir le pays qu'on allait conquérir. A leur retour, en témoignage de la prodigieuse fertilité du sol, ils apportèrent des fruits merveilleux, entre autres une grappe de raisin que deux hommes avaient peine à porter.

Mais leur récit jeta le trouble dans le cœur de ce peuple pusillanime, toujours empressé de douter de la parole du Seigneur. Lorsqu'ils apprirent la force des peuples qu'ils allaient avoir à conquérir, ils se révoltèrent contre Moïse et Aaron.

Pour les châtier, le Seigneur les condamna à mourir tous, à l'exception de Josué et de Caleb, dans ce désert, dont ils n'osaient sortir. Le peuple, confus, oubliant l'arrêt du ciel, envahit

Moïse reçoit les tables de la loi.

alors la Terre promise, mais le Seigneur n'était point avec eux : ils furent taillés en pièces.

LA FAIBLESSE DES SAGES — LE SERPENT D'AIRAIN

Un jour, l'eau vint à manquer et le peuple murmura. Moïse eut recours au Seigneur qui lui dit : « Prends ta verge, assemble le peuple, toi et Aaron ton frère; parle devant eux à la pierre; elle donnera de l'eau et toute la multitude boira, ainsi que les troupeaux. »

Au lieu de parler simplement à la pierre suivant l'ordre reçu, Moïse la frappa deux fois de sa baguette. L'eau en jaillit en abondance, mais le Seigneur, irrité, dit à Moïse et à Aaron : « Puisque vous n'avez point cru en moi et que vous avez douté de la sainteté de ma parole en présence des enfants d'Israël, vous n'entrerez point dans la Terre promise. »

Et la sentence du Seigneur se réalisa.

Condamné par son manque de confiance à errer quarante années dans le désert, le peuple, suivant sa coutume, se laissait aller à des plaintes amères contre Moïse.

Pour châtier ce peuple infidèle, le Seigneur envoya des serpents venimeux dont la morsure brûlante consumait les chairs et parfois même occasionnait la mort. Le camp présenta bientôt un spectacle affreux.

Moïse, touché de compassion, pria le Seigneur. Et le Seigneur lui dit : « Fais un serpent d'airain et élève-le au milieu du peuple. Tout blessé qui regardera ce serpent vivra. » Il fut fait ainsi. Et toutes les douleurs se calmaient à la vue du serpent d'airain élevé en croix.

Quelle touchante figure de la Rédemption du Christ fait homme, élevé par Dieu à la face de l'univers agonisant pour lui rendre la force et la vie.

LA MORT DE MOISE

Lorsque Moïse sentit que la mort approchait, il imposa les mains à Josué, désigné par Dieu pour lui succéder.

Puis, il traversa le camp, pour se rendre à la montagne où il devait expirer, car Dieu, qui lui avait interdit l'entrée de la Terre promise, lui accorda la faveur de mourir en la regardant.

L'Eternel attendait son serviteur au sommet de la montagne, lui-même il lui montra cette Terre promise à la postérité de Jacob.

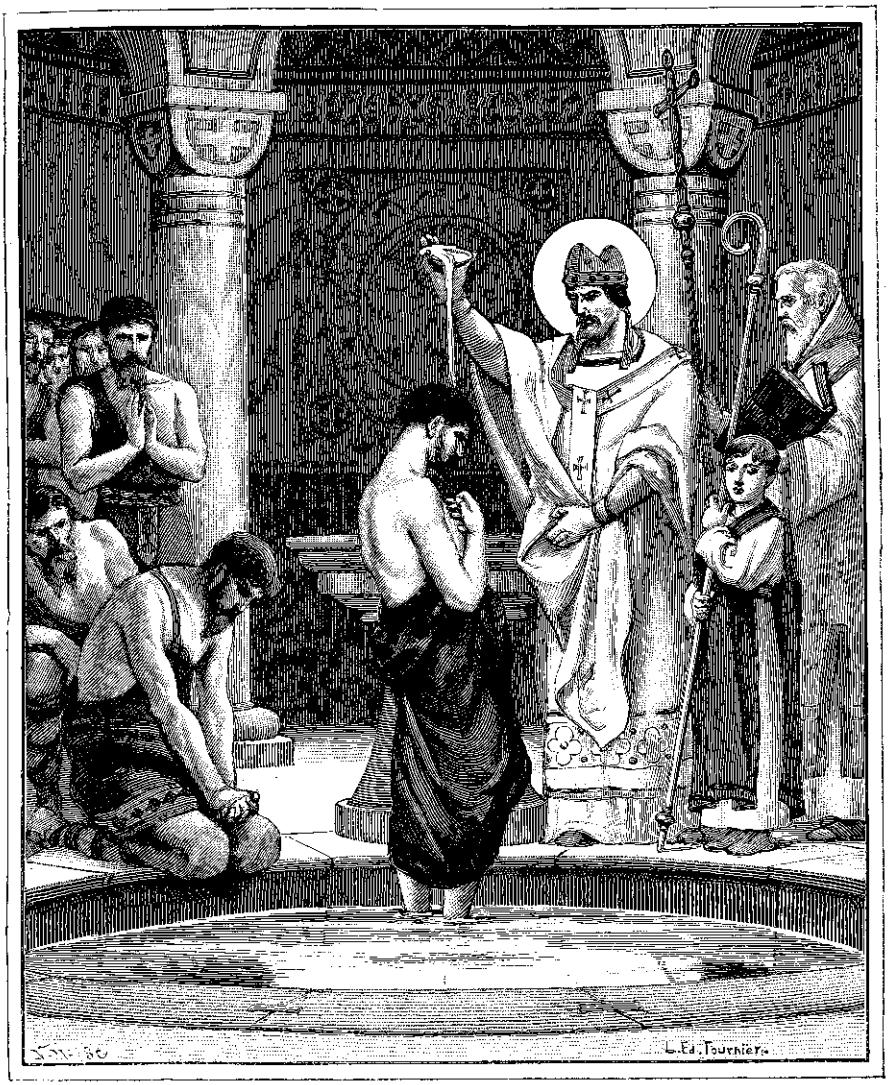
Quand il eut rassasié sa vue de ce magnifique héritage destiné à ses enfants, Moïse mourut.

Un ange l'ensevelit dans la vallée, au pied du mont Phogor, et jamais personne n'a su où fut placé son tombeau.

Les juifs avaient consacré deux jours à la mémoire de Moïse. Les chrétiens, grecs et latins, l'honorent le 4 septembre.

SAINT AVIT Ier, ÉVÊQUE DE CLERMONT

Fête le 4 septembre.



Juifs convertis et baptisés par saint Avit.

Saint Avit, second successeur de saint Gal sur le siège de Clermont, fut l'un de ces grands évêques qui, au VIe siècle, « façonnèrent la France comme les abeilles la ruche ».

Il fut un restaurateur de son clergé après les désastres d'un schisme, il ramena à Jésus-Christ un grand nombre de Juifs qui avaient été longtemps la plaie de l'Eglise en Auvergne, il fit diminuer par le pouvoir royal les impôts cruellement accumulés sur son peuple, et entre autres fondations il éleva la célèbre basilique de Notre-Dame du Port, lieu de son tombeau et, encore aujourd'hui, l'un des sanctuaires les plus vénérés de France.

Le docte Avit eut la gloire spéciale de former comme écolier et d'élever plus tard au sacerdoce celui qui devait être saint Grégoire de Tours, l'une des colonnes de l'Eglise des Gaules.

Cet illustre disciple recevra son dernier soupir et deviendra l'historien le plus autorisé de sa vie.

C'est d'après ses écrits, et avec les travaux si érudits mis à notre disposition par M. l'abbé

Mosnier (1), que nous retraçons ici cette vie précieuse.

Saint Avit est né vers l'an 525, sous le règne de Thierry Ier, fils de Clovis. Ses parents étaient de fervents chrétiens; selon le témoignage conservé en d'anciens manuscrits, l'écolier montra une égale ardeur à l'étude et à la prière, sanctifiant les années de l'enfance, si frivoles pour d'autres, par les veilles et le jeûne.

Admis à l'école épiscopale renommée de Clermont, il y devint diacre, et bientôt il en fut le supérieur; c'est sous sa direction que venaient se mettre les fils des patriciens arvernes désireux de recevoir une formation littéraire qu'il était alors difficile de trouver en dehors de l'Église.

Saint Grégoire de Tours, orphelin d'illustre race, d'abord son élève, fut adopté par lui à l'âge de quinze ans, à la mort de son oncle, l'évêque saint Gal.

LE SCHISME

La mort de saint Gal fut pour l'Eglise de Clermont le point de départ d'un schisme douloureux; tandis qu'un évêque, Caton, avait été élu, le roi Théobald de Metz en nommait un autre, Cautin, qui fut sacré, et, faute de recours au Pape, ils siégèrent tous deux pendant quinze ans. Ils moururent l'un et l'autre à quelques jours d'intervalle dans une peste terrible dont ils furent les dernières victimes (571). Ce fléau, accompagné de prodiges dans le ciel, de tremblements de terre, parut aux peuples un signe de la colère de Dieu.

Saint Avit, créé peu de temps auparavant archidiacre, fut unanimement élu évêque par l'assemblée du clergé, mais les Juifs tout puissants qui avaient fomenté ou soutenu le schisme offrirent de fortes sommes, une fois mille écus d'or, à un prêtre, leur ami, pour corrompre le roi Sigebert de Metz et lui faire nommer cet intrus.

Heureusement, Sigebert, prince équitable et vertueux, repoussa ces propositions simoniaques et saint Avit put être sacré à Metz.

« Son retour parmi ses concitoyens fut salué comme un gage de paix et de prospérité. Après le déluge de maux qui avaient fondu sur le pays pendant de si longues années, il semblait que le nouvel élu fût la colombe de l'arche revenant avec le rameau d'olivier. » (2)

Le schisme avait, comme toujours, engendré de graves désordres. Avit réforma son clergé avec une indomptable énergie et le plus heureux succès, en lui apportant tout d'abord le remède de ses exemples, « rendant la justice, secourant les pauvres, consolant les veuves, protégeant les orphelins. Il était un père pour les étrangers, il s'appliquait aussi à extirper autour de lui le vice honteux de la luxure, pour faire régner en sa place la douce et aimable pureté si agréable au Seigneur ». (1)

VOYAGES

L'évêque parcourut bientôt les contrées montagneuses de la Haute-Auvergne, plus négligées à cause de l'éloignement; il y rencontra le bienheureux ermite Caluppan, enfermé en une grotte étroite et sombre, voisine du monastère de Méallet, le fit diacre et prêtre. Au cours d'une de ses visites, rapporte encore saint Grégoire, il arriva un jour à l'église du bourg de Mozat, où l'on vénérait une relique de saint Germain d'Auxerre. A peine eut-il franchi le seuil que tout l'édifice fut embaumé d'un parfum de roses et de lys, bien qu'on fût en novembre et non dans la saison des fleurs. Tous attribuèrent le prodige aux mérites du Pontife.

Saint Grégoire l'avait accompagné comme diacre: Avit l'éleva alors au sacerdoce et l'eut pour principal collaborateur; mais, deux ans après, ce disciple fut appelé à occuper le siège de Tours (573).

LES JUIFS

L'Auvergne était envahie par une tribu de Juifs nombreux et puissants, auxquels la tradition attribue le martyre de saint Austremoine, premier apôtre de la province. Au VIe siècle, ils avaient acquis une influence considérable et formaient à Clermont une colonie si nombreuse qu'ils peuplaient tout un quartier de la ville connu encore aujourd'hui sous le nom de faubourg de la Fontjuive ou Fontgiève.

Mêlés sans cesse aux affaires des chrétiens, ils semaient autour d'eux la zizanie et la discorde, et nous avons vu qu'ils pesaient du poids de leur or et de leur habileté jusque sur les élections épiscopales.

« Avit voyait avec douleur l'incurable aveuglement de ces malheureux égarés. Il essaya de les convertir. Touchantes exhortations, démonstrations claires et frappantes de la vérité chrétienne, ferventes et longues prières, mortifications effrayantes, le Saint employa tout pour émouvoir leurs cœurs. Mais ces cœurs étaient plus durs qu'une muraille, dit Grégoire de Tours, rien ne pouvait les toucher.

» L'un d'eux, un seul, finit cependant par se déclarer chrétien. Le saint pontife en pleura de joie; c'était le commencement de la réalisation de ses vœux les plus chers. Il voulut donner une solennité extraordinaire au baptême du nouveau converti. La veille de Pâques, on le conduisit processionnellement dans l'antique basilique de Saint-Allyre, où se trouvait le baptistère. Après l'avoir régénéré et revêtu de la symbolique robe blanche, l'évêque et le clergé, entourés de la foule des fidèles, le ramenèrent à la cathédrale où l'on devait chanter un *Te Deum* d'actions de grâces. Mais pendant que le cortège traversait les rues de la cité, le néophyte fut arrêté par un de ses compatriotes qui lui jeta sur la tête un vase plein d'une huile fétide. Indignés, les assistants se précipitèrent sur

(1) M. l'abbé Mosnier, auteur des *Saints d'Auvergne*, 2 vol., in-8°. Lethielleux.

(2) Randanne : *Saint Avit et les origines de Notre-Dame du Port*, p. 19.

(1) Grégoire de Tours : *Histoire des Francs*, IV, 35.

le coupable et l'accablèrent de coups. Ils l'auraient massacré si l'évêque ne s'était pas aussitôt interposé.

» Cet événement fut la goutte d'eau qui fit enfin déborder la fureur longtemps contenue des habitants de Clermont. A quelque temps de là, une troupe nombreuse se précipitait sur la synagogue et la détruisait de fond en comble. Un tel excès pouvait en faire craindre de plus fâcheux. Le peuple, excité par la longue suite d'avanies et de perfidies que les Juifs leur avaient fait subir, parlait déjà de les lapider tous. Ce fut alors qu'Avit tenta une démarche extraordinaire afin de prévenir un malheur.

» Une députation envoyée aux Juifs leur tint de la part de l'évêque le langage suivant: « Je » ne veux point vous contraindre par la violence » à confesser le nom de Jésus-Christ, mais je vous » le prêche. Le divin Maître m'a établi le pasteur » de toutes ses brebis..... Si vous voulez ne former » sous ma houlette, avec mes fidèles, qu'un seul » et même troupeau, je vous reconnaîtrai pour » miens et il ne vous sera fait aucun mal. Mais » si vous préférez vous obstiner dans votre erreur, » éloignez-vous sans retard de ces lieux, car je » ne réponds en rien ni de vos vies ni de vos biens. »

» Les Juifs hésitèrent pendant quelques jours; enfin, ils se décidèrent à dire à l'évêque qu'ils croyaient fermement que Jésus-Christ était le Messie annoncé par les prophètes et ils demandèrent à être régénérés dans les eaux du baptême, résolus de vivre désormais en véritables chrétiens (1). » Et, chose merveilleuse qu'on doit attribuer à la vertu du Saint, ils furent fidèles.

Après les instructions voulues, les Juifs de Clermont furent baptisés en masse, la veille de la Pentecôte 576.

Ce mémorable événement eut son retentissement dans toute la chrétienté; le poète Fortunat le chanta dans un long poème, et de tous côtés parvinrent au saint pontife les plus chaleureuses félicitations. Le nombre des néophytes s'élevait à plus de cinq cents; et cependant, tous les Juifs ne furent pas baptisés. Ceux qui refusèrent de se convertir ne furent pas inquiétés. Mais, quelque temps après, ils quittèrent d'eux-mêmes l'Auvergne et s'en retournèrent à Marseille d'où ils étaient venus (2).

Accablé sous le fardeau des sollicitudes pastorales et des austérités, saint Avit était tombé très gravement malade. Il fut saisi d'une fièvre si ardente qu'en peu de jours son corps devint d'une maigreur effrayante: il ne pouvait prendre aucune nourriture sans la rejeter aussitôt.

Sur ces entrefaites, il reçut la visite de son disciple bien-aimé, l'évêque de Tours.

Qui pourrait dire la douleur de celui-ci en voyant dans un si triste état son père vénéré? Les médecins abandonnaient le malade; mais Grégoire avait confiance dans la miséricorde divine et dans la protection de saint Martin. En partant de Tours, il avait emporté, comme sauvegarde tutélaire, un peu de poussière recueillie sur le tombeau du grand thaumaturge. Il prit de cette poussière, dont il s'était déjà servi avec succès en des cas semblables, et la fit boire au malade dans un peu d'eau. A peine Avit eut-il absorbé le miraculeux remède qu'il se sentit mieux; bientôt la fièvre disparut et le pontife fut entièrement guéri(1).

(1) Abbé Mosnier : *Saints d'Auvergne*, t. II.
(2) Grégoire de Tours : *Histoire des Francs*, v, 11.

LE TYRAN EULALIUS

De nombreuses calamités s'abattirent sur son peuple pendant trois ans : guerres sanglantes, inondations, pestes, famines affreuses, édifices renversés par des torrents, cultures anéanties, mortalité des enfants et adolescents. A ces fléaux s'ajoutèrent les discordes, les luttes fratricides, des crimes de toutes sortes, les abbayes détruites par des furieux.

« Au milieu de tant de maux, l'âme sensible et compatissante de saint Avit ne put que s'ouvrir à toutes les misères dont il était le confident et le témoin. Avec cette charité sans bornes qui semble avoir été, de tout temps, la vertu héréditaire de nos évêques, il s'intéressait au sort de tous les malheureux. Tantôt au chevet des malades et des pestiférés, tantôt sur le théâtre de quelque sinistre, tantôt auprès des indigents ou parmi les captifs, il ne restait étranger à aucun genre d'afflictions et trouvait toujours dans la générosité de son cœur le secret de les adoucir et d'en tempérer l'amertume » (2).

Pour la défense des faibles et des opprimés, il ne craignait pas, quand il le fallait, d'entrer en lutte ouverte avec les puissants de la terre.

L'Auvergne était alors gouvernée, au nom du roi Childebert II, par un comte nommé Eulalius, à qui ses sinistres exploits devaient mériter la réputation d'un tyran sanguinaire. Ce monstre s'était signalé, dès sa jeunesse, par le meurtre de sa propre mère qui lui reprochait ses désordres. Le scandale causé par ce crime avait été si grand que l'évêque Cautin avait excommunié le parricide. Mais après la mort du roi Sigebert, Eulalius avait su capter les bonnes grâces de son fils et successeur, Childebert II, qui le nomma gouverneur de l'Auvergne, son pays natal. Il serait trop long, dit Grégoire de Tours, de raconter toutes les tyrannies dont il accabla cette province déjà désolée par la peste et la famine.

Un jour, il fit emprisonner un certain nombre de citoyens les plus honorables de Clermont. Ces malheureux parvinrent cependant à s'échapper et se réfugièrent à la cathédrale. A cette époque, les églises étaient considérées comme lieu de refuge et les rois eux-mêmes n'osaient en forcer l'enceinte.

Eulalius, pourtant, donne ordre d'arracher les prisonniers à l'asile qu'ils s'étaient choisi : devant cette violation imminente des droits les plus sacrés de son Eglise, Avit revêt les ornements pontificaux et accourt au devant du comte qui présidait en personne à la capture des évadés. Mais l'évêque a beau supplier: Eulalius ne lui répond

(1) Grégoire de Tours : *Des miracles de saint Martin*, III, 60.
(2) Randanne : *Saint Avit et les origines de Notre-Dame du Port*, p. 36.

que par des railleries. Alors, saint Avit, à genoux sur le seuil de sa cathédrale, prie le Seigneur de daigner confondre l'impiété en faisant éclater sa toute-puissance. Et aussitôt, dit Grégoire de Tours, les chaînes qu'on venait de remettre aux pieds et aux mains des prisonniers volèrent en éclats, comme si elles eussent été de verre. Terrifié par ce prodige, le comte s'enfuit épouvanté et les captifs recouvrèrent une liberté définitive.

Le misérable Eulalius continua cependant à se livrer à de si honteuses débauches et commit tant d'assassinats que le roi Childebert fut obligé de le révoquer (1).

NOTRE-DAME DU PORT

Lorsque l'Auvergne fut enfin délivrée de tant de calamités, Avit voulut en actions de grâces élever un monument qui fût pour les siècles futurs le témoignage de sa piété. Près d'un endroit appelé le Port, il fit construire sur un vaste plan une magnifique basilique, l'antique sanctuaire de Notre-Dame du Port, l'édifice le plus remarquable qui ait été dédié à Marie en Auvergne. On rapporte, comme pour plusieurs autres églises célèbres, que l'autel de la crypte aurait été consacré miraculeusement par les anges.

Détruite en partie par les Normands en 865, mais complètement restaurée dans le XIIe siècle, la basilique subsiste et reste le centre d'un pieux pèlerinage.

Saint Avit fit aussi construire au château de Thiers une église sur le tombeau du martyr Genès qu'un laboureur venait de découvrir.

RÉFORME DES IMPÔTS

Un dernier trait montre la sollicitude du Saint pour son peuple.

(1) Grégoire de Tours : *Histoire des Francs*, X, 8.

Au VIe siècle, les impôts étaient encore perçus d'après les anciens registres du fisc impérial; mais depuis la disparition de la domination romaine, une foule de domaines avaient changé de valeur ou avaient été morcelés entre divers propriétaires, et il arrivait que plusieurs personnes se voyaient obligées de payer la même imposition. Cette situation était surtout devenue intolérable pour les anciens possesseurs des nombreuses propriétés qui avaient été données à l'Eglise. Avit obtint du roi Childebert II une plus équitable répartition des charges publiques, à la grande joie et au grand soulagement de tous ses diocésains (1).

Malgré les fatigues de son laborieux apostolat et les mortifications qu'il ne cessa jamais de s'imposer, le Saint avait atteint l'âge de quatre-vingts ans quand Dieu l'appela enfin à l'éternelle récompense.

Sa mort arriva le 21 août de l'année 594 ou 595.

RELIQUES

Le corps du Saint, déposé à Notre-Dame du Port, échappa à l'incendie allumé par les Normands. Le reliquaire en bois doré qui contenait ces précieux restes existait encore en 1790, ainsi qu'une chasuble, une étole et une croix pastorale. Tous ces trésors disparurent dans la tourmente révolutionnaire de 1793.

La fête, fixée d'abord au 21 août, jour de la mort, se célèbre actuellement le 4 septembre à Clermont, et le 20 septembre à Saint-Flour.

Saint Avit, priez pour nous.

∴

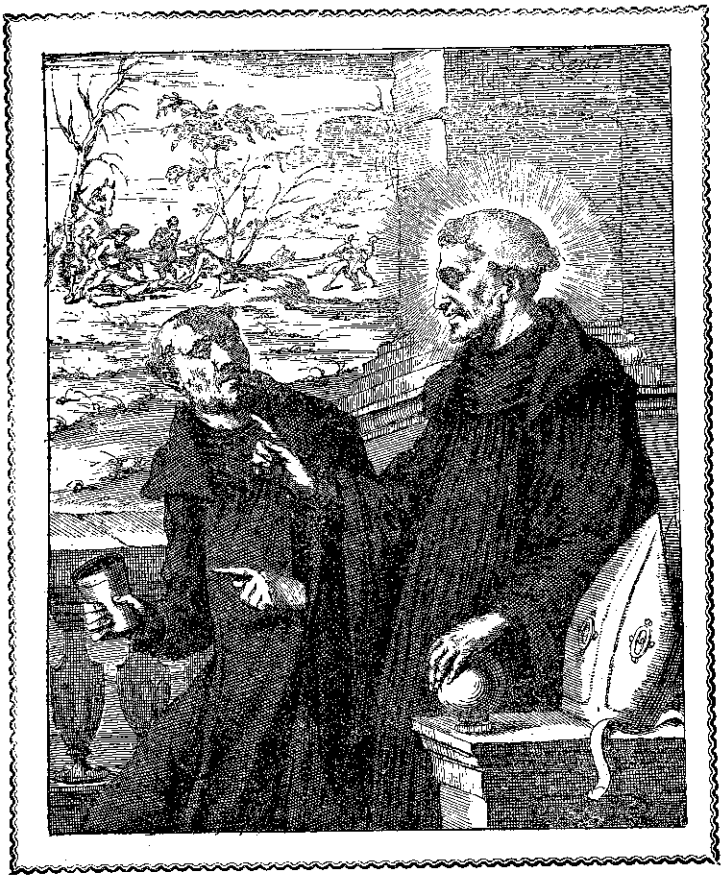
(D'après les *Saints d'Auvergne*, par l'abbé Mosnier, tome II. Chez Lethielleux, à Paris.)

(1) Grégoire de Tours : *Histoire des Francs*, X, 7.

SAINT BERTIN, ABBÉ

FONDATEUR DE LA VILLE DE SAINT-OMER

Fête le 5 septembre.



Saint Bertin envoie un vin miraculeux pour guérir le seigneur Walbert, dont la vie était en danger, par suite d'une chute de cheval.

Un homme cherchait des pierres précieuses dit l'Evangile; or, il en trouva une de grande valeur; il vendit tous ses biens et l'acheta.

Telle est, en peu de mots, la vie de notre Saint, qui sacrifia les honneurs et les plaisirs passagers pour mériter la gloire éternelle.

COMMENT SAINT BERTIN FUT MOINE ET APOTRE

Saint Bertin naquit à Constance, au commencement du VII[e] siècle.

Favorisé de tous les dons de la fortune et de la nature, il faisait l'orgueil de ses parents qui, l'aimant d'une affection plus mondaine que chrétienne, le destinaient à briller dans le monde. Mais lui, fidèle à la grâce qui le prévint dès le berceau, se porta avec d'autant plus d'énergie au service de Dieu qu'on s'efforçait de l'en l'éloigner et son premier acte, dès qu'il devint maître de sa volonté, fut de renoncer à ses biens, à sa famille et à lui-même pour suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A dix-huit ans, il s'enferma dans le monastère de Luxeuil.

Comme un prince multiplie ses bienfaits à ceux qui en usent pour l'honorer et le glorifier davantage, Dieu combla saint Bertin de ses grâces, et, en peu de temps, bien que le plus jeune des religieux de Luxeuil, il dépassa tous les autres par la perfection de sa vie. Pendant plus de trente ans, la pratique des vœux, la prière, la mortification, l'étude des saintes lettres furent son seul souci, et tandis que ses Frères s'édifiaient de sa perfection et de sa science, il se regardait comme le dernier d'entre eux, car toutes ses vertus reposaient sur une humilité profonde.

Mais les saints ne sont pas créés pour eux seuls, leur sainteté est un trésor qui appartient à tous leurs frères. Enrichi des grâces du ciel,

saint Bertin reçut l'ordre d'aller les répandre par l'apostolat. Il sortit donc de Luxeuil avec deux de ses Frères : Mommelin et Ebertramme, que l'Eglise honore aussi sur les autels.

Les trois saints évangélisèrent le centre de la Gaule avec un tel succès que le roi Clotaire II les appela à sa cour et les combla d'honneurs ; mais ils se hâtèrent de s'y soustraire pour aller aider dans ses travaux apostoliques Omer, évêque de Thérouanne. A leur voix, les idoles tombèrent, la foi descendit dans les cœurs, et Satan s'enfuit pour laisser régner Jésus-Christ.

COMMENT LES ANGES GUIDENT LA BARQUE DE SAINT BERTIN

A leur arrivée à Thérouanne, saint Omer avait donné aux trois missionnaires un oratoire sur une colline appelée encore aujourd'hui *Saint-Mommelin*, que de vastes marais éloignaient de toute habitation humaine. Ils y élevèrent un petit édifice qu'on nomma plus tard le *vieux monastère*, et là, sous le regard de Dieu, malgré leurs travaux apostoliques, ils se livraient, comme à Luxeuil, à toutes les pratiques de la vie religieuse. Cet exemple attira les chrétiens qu'ils avaient convertis. Ils vinrent en foule se joindre à eux, et bientôt la première ruche fut trop étroite pour les nombreux essaims qui se pressaient autour d'elle ; il fallut songer à s'établir ailleurs. Mais les saints ne font rien sans consulter la volonté de Dieu.

Après avoir jeûné et prié avec tous ses Frères, Bertin descendit avec trois d'entre eux dans une barque dépourvue de rames, de voiles et de gouvernail ; puis, laissant à la Providence le soin de la diriger, les serviteurs de Dieu entonnèrent les psaumes que chantaient autrefois les enfants d'Israël en se rendant au temple. Les anges se firent leurs pilotes invisibles. L'embarcation, guidée d'en haut, remonta miraculeusement le cours de la rivière et vint doucement aborder à une petite île qu'on appelle aujourd'hui le *mont Sithiu*, au moment où ils chantaient ce verset : « C'est ici le lieu de notre repos. » Ce fut pour notre Saint le signe évident de la volonté divine, et il débarqua joyeux sur cette terre où le Seigneur l'avait conduit.

COMMENT L'ON VIVAIT A L'ABBAYE DE SAINT BERTIN

Bientôt, un monastère fut élevé dans ce lieu que Dieu s'était choisi lui-même, et plus de deux cents religieux vinrent s'y placer sous la direction de Bertin. Comme un père qui veut former ses fils à la vertu commence par leur en donner l'exemple, ainsi notre Saint fut le modèle de ses religieux ; il s'appliqua de toutes ses forces à la pratique de l'obéissance, de la prière, du travail, et ses fils, marchant sur ses pas, persévérèrent longtemps dans une ferveur qui fit l'admiration de la France entière.

Des légumes, des racines et un peu d'eau composaient toute la nourriture des moines ; comme les anges du ciel, ils étaient partagés en différents chœurs, et jamais, ni le jour ni la nuit, on ne cessait à l'abbaye de saint Bertin de chanter les louanges du Seigneur.

Plus que le reste des hommes, les serviteurs de Dieu mangeaient leur pain à la sueur de leur front : après avoir passé les premières heures du jour dans les exercices monastiques et l'étude des saintes lettres, ils consacraient le reste au travail des mains. Ils desséchèrent et comblèrent les marais qui entouraient leur monastère ; ils construisirent en l'honneur de la Bienheureuse Vierge une magnifique église autour de laquelle se forma peu à peu la ville de Saint-Omer qui, comme beaucoup d'autres en France, repose sur une terre défrichée et sanctifiée par les travaux et les sueurs des moines.

CE QUE VAUT LA BÉNÉDICTION D'UN SAINT

Parmi les nombreux fidèles que de si saints exemples attiraient à l'abbaye, se trouvait un riche seigneur, nommé Walbert, qui venait chaque jour avec sa pieuse femme Régentrude entendre la messe et communier à l'église du monastère ; puis, avant de se retirer, ils allaient tous les deux recevoir la bénédiction de l'abbé qui était le père de leur âme.

Or, un jour, il arriva que le comte, pressé par ses affaires, négligea cette pieuse coutume ; on vint en avertir saint Bertin : « Je le sais, répondit-il, et Walbert aura lieu de s'en repentir avant d'arriver à sa demeure. » En effet, un messager du comte vint bientôt trouver l'abbé : « Père, lui dit-il, votre fils vous prie d'intercéder pour son âme auprès de Dieu ; ce matin, en retournant à son château, il a fait une chute si malheureuse que sa vie est en danger ; il reconnaît que ce malheur ne lui est arrivé que pour avoir quitté le couvent sans recevoir votre bénédiction et il l'accepte comme un châtiment de sa faute. »

Les maux de son ami et de son fils remplirent le saint vieillard de douleur ; cependant, mettant son espérance en Dieu, il ordonna à un de ses religieux d'aller puiser du vin dans un vase qu'il lui désigna. « Mais, Père, répondit le religieux, il y a plus d'un mois qu'il n'y reste pas une goutte de vin. — Allez, mon fils, reprit le saint abbé, et croyez que Dieu, à qui tout est possible, saura tirer de là un breuvage salutaire pour notre ami. Le moine obéit, et le Seigneur, récompensant la confiance de l'un et la soumission de l'autre, fit jaillir dans ce vase un vin qui répandait une odeur délicieuse. Saint Bertin le bénit et le renvoya à Walbert.

Au récit du miracle qui s'était opéré, le comte, plein d'espérance, porta le breuvage à ses lèvres, et à peine l'eurent-elles touché qu'il recouvra la santé.

Pour manifester toute sa reconnaissance à Dieu et à son serviteur, il donna ses biens à l'abbaye et alla prendre l'habit au monastère de Luxeuil.

COMMENT LES SAINTS SE PRÉPARENT A LA MORT ET COMMENT LA PAIX N'EST PAS DE CE MONDE

Pendant près de soixante ans, saint Bertin gouverna son monastère avec sagesse, le soutint par ses exemples, et l'embauma par ses vertus. Il crut enfin sa mission terminée, et renonçant à la dignité d'abbé, comme il avait fui les grandeurs de son rang, et les honneurs du roi Clotaire, il fit élire un de ses disciples à sa place et rentra dans la vie commune.

Dès ce moment, il ne songea plus qu'à préparer son âme au jugement qu'il allait subir. On le vit obéissant et humble comme le plus jeune des religieux, passer des nuits entières dans la prière et les macérations ; tremblant de ne point expier assez ses fautes ici-bas et d'augmenter encore le nombre de ses péchés.

Malgré sa sainteté, le démon ne le laissait point en repos, car, ici-bas, il faut lutter toujours.

Un jour, une jeune libertine, obéissant à cet esprit malin, résolut de le séduire et de faire faillir sa vertu. Mais saint Martin apparut au serviteur de Dieu et lui révéla le danger. S'armant alors du signe de la Croix, Bertin chassa

la malheureuse et humilia encore l'ennemi de son âme par ce dernier triomphe.

Enfin, peu de temps après, âgé de plus de cent douze ans, le saint abbé sentit venir sa dernière heure. Il réunit tous ses religieux, leur recommanda de ne point quitter le lieu où il les avait établis, mais d'y persévérer dans le service de Dieu, puis il les bénit, et, au milieu de leurs sanglots, sa belle âme passa des douleurs de cette vie au bonheur de l'éternité. C'était le 5 septembre 709.

COMMENT LES SAINTS NE MEURENT PAS

Mais la gloire des saints ne finit point avec leur vie, car, dit l'Ecriture, « la mémoire du juste demeure éternellement », et, du haut du ciel, ils continuent à porter les cœurs à Dieu par leurs miracles, comme ils le faisaient sur la terre par leurs vertus.

Pendant la nuit de la Résurrection, deux pêcheurs des bords du Rhône n'avaient point voulu, contre leur coutume, cesser leur travail, et ils s'en réjouissaient, car jamais la pêche n'avait été si heureuse. Mais la justice de Dieu les attendait.

Quand, à l'aurore du saint jour de Pâques, ils approchèrent leur barque de la rive du fleuve, ils ne purent en sortir, deux d'entre eux avaient perdu l'usage des jambes et des bras, et le troisième était devenu sourd et boiteux ; de ce jour de joie, leur péché avait fait pour eux un jour de tristesse et de désolation. Le châtiment de Dieu fit rentrer les trois coupables en eux-mêmes, et celui à qui le Seigneur en avait laissé la force parcourut à grand'peine les sanctuaires de la France pour demander miséricorde par l'intercession des saints; ces prières ne furent exaucées que sur le tombeau de notre Saint; il assista à l'Office des religieux, demandant avec larmes le salut de son âme et la guérison de son corps, et, au moment de l'Evangile, il sentit la vie renaître dans les membres que la justice divine avait frappés.

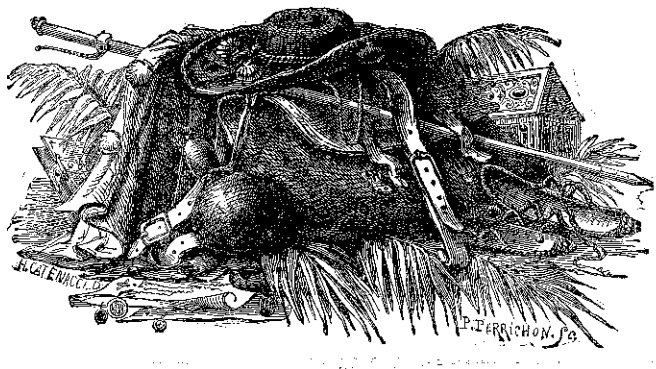
C'était à saint Bertin qu'il devait sa guérison.

Un religieux de ce même monastère, cédant aux tentations du démon, avait fui la compagnie de ses Frères pour se livrer aux plus mauvais penchants de sa nature ; mais il fut atteint d'un mal mystérieux que les médecins ne pouvaient guérir; alors, le remords entra dans son cœur et il retourna au monastère. Saint Bertin qui, pour sauver l'âme de son fils, avait frappé son corps, le délivra de son mal quand il le vit revenir sincèrement à Dieu.

Un homme cupide pénétra un jour dans l'église de l'abbaye pendant le repas des religieux, et s'empara des lampes d'or et d'argent que la piété et la reconnaissance avaient placées au tombeau de notre Saint. Mais, quand il voulut s'échapper, il crut voir devant lui une multitude d'hommes armés qui lui fermaient le passage, et ainsi il ne put échapper à la justice des hommes qui le condamna, comme sacrilège, à la peine de mort.

Les fils de saint Bertin, espérant que ce pécheur rentrerait dans la voie du salut, demandèrent et obtinrent sa grâce; mais, loin de toucher son cœur, le châtiment divin et la miséricordieuse bonté des moines ne firent que l'endurcir dans le péché. Dieu, pour venger son Saint, frappa de mort ce malheureux rebelle à sa grâce.

Bien d'autres prodiges, qu'on ne peut rapporter ici, se sont opérés par l'intercession de saint Bertin. Ses précieuses reliques sont pieusement conservées dans la ville de Saint-Omer, dont on peut bien l'appeler le père et le fondateur, car elle a eu pour berceau l'abbaye de saint Bertin.



SAINT LYMNÉE, ANACHORÈTE

Théodoret, évêque de Tyr, s'était fait des amis et des pères des nombreux solitaires qui peuplaient, au v^e^ siècle, les déserts de la Syrie, et souvent il les visitait pour s'éclairer de leurs conseils et obtenir par leurs prières des secours pour son âme.

Parmi eux il s'en trouvait un, nommé Lymnée, avec lequel il demeura plusieurs jours et qui lui donna de tels exemples de vertu qu'il voulut les communiquer à son peuple pour l'animer à servir Dieu.

Ce saint homme, dit-il dans son livre des *Amants de Dieu*, fut frappé dès son jeune âge des dangers que son âme courait dans le monde et il se réfugia dans le désert, sous la direction d'un célèbre anachorète nommé Thalasse, qui avait passé de longues années dans la solitude. La règle que lui imposa ce premier maître fut celle du silence, et Lymnée la pratiqua avec tant d'obéissance que longtemps il n'ouvrit la bouche que pour chanter les louanges de Dieu. Ainsi il évita toutes les fautes de la langue, que saint Jacques appelle la mère de tous les péchés.

Après être demeuré quelque temps avec Thalasse, il alla trouver Maron, solitaire, modèle de mortification et de recueillement, qui passait la plus grande partie de sa vie en plein air, ne rentrant dans l'humble cellule qu'il s'était construite que lorsque la maladie l'y obligeait.

Le disciple recueillit avidement les enseignements et les exemples de ce second père, et il résolut de les imiter; avec la grâce de Dieu, il put même les dépasser. Il se retira sur la montagne où il vit maintenant, près du bourg de Targalle, et il y éleva quatre murs de pierres sèches, qui le séparent des hommes et ne lui permettent de voir que le ciel.

Mais la charité l'obligeant à se rapprocher un peu du monde, il déplaça quelques pierres d'un de ses murs, et c'est par cette petite ouverture qu'il entend les plaintes de ceux qui viennent le visiter, et qu'il donne sa bénédiction aux nombreux malades qui accourent à lui des contrées éloignées pour en recevoir la guérison. Car, au nom du Sauveur, comme autrefois les apôtres, il guérit les infirmes, chasse les démons et ressuscite les morts; ce n'est pas seulement pour le bien des autres que le Seigneur lui a donné cette puissance, il en use aussi pour lui-même quand ses souffrances l'empêchent de vaquer à l'oraison comme il le voudrait.

Un jour, il fut pris d'un mal d'entrailles si violent qu'il se crut arrivé à sa dernière heure.

Cependant, il n'eut point recours aux médecins, il ne changea pas les racines et les herbes sèches qui composaient sa nourriture contre des aliments plus sains; mais, s'étendant sur la pierre qui lui servait de couche, il chanta les psaumes en se marquant fréquemment du signe de notre salut, et peu à peu ses douleurs disparurent.

Une autre fois, comme il se promenait pendant la nuit, il marcha sur une vipère endormie; l'animal s'éveilla en fureur et mordit cruellement le pied du serviteur de Dieu; celui-ci porta instinctivement la main droite à la blessure, le serpent s'y attacha, la piqua avec colère et y infiltra son mortel poison; la main gauche étant venue au secours de la main droite, le serpent la mordit à son tour, et le pauvre moine, ainsi maltraité, se sentit envahi par des douleurs qui devenaient d'instant en instant plus vives et plus brûlantes, à mesure que le venin terrible envahissait son corps. Mais, loin de se plaindre, Lymnée, comme Job, bénit la main du Sauveur et le Seigneur, récompensant sa patience comme celle du saint patriarche, le guérit de tous ses maux.

Par amour pour Dieu, notre Saint s'était fait solitaire; par amour des âmes, qu'il voulait conquérir à Dieu, il communiqua avec le monde et peupla son désert.

Parmi les nombreux malades qui vinrent implorer sa bénédiction, il s'en trouva plusieurs qui ne purent recouvrer la santé, le Seigneur les ayant frappés en punition de leurs péchés. Pour guérir leurs âmes, Lymnée fit élever avec les aumônes des fidèles deux édifices spacieux, l'un à droite et l'autre à gauche de sa retraite où il recueillit ces malheureux; et lui, pauvre de Jésus-Christ, justifiant cette parole du Sauveur : « Vous qui avez tout quitté pour moi, vous retrouverez le centuple », il pourvoit chaque jour à la subsistance de cette nombreuse famille d'indigents, logée par ses soins, tandis que lui-même passe sa vie en plein air dans son enclos.

Pour toute occupation, il les a chargés de prier Dieu et de le bénir; il leur a appris le Psautier, il ne manque jamais de le chanter avec eux, et sa voix fait écho à la leur.

Voilà, dit Théodoret en achevant son récit, quelle est la vie du saint moine Lymnée qui combat ainsi pour le service de Dieu depuis plus de trente-huit ans.

SAINT LAURENT JUSTINIEN, PATRIARCHE DE VENISE

Fête le 5 septembre.

Charité de saint Laurent Justinien.

La noble famille des *Justiniani* fut longtemps l'une des plus illustres de la République de Venise. Elle se distingua par ses vertus, non moins que par sa valeur militaire et ses richesses.

L'un des premiers jours de juillet de l'an 1381, toute la ville de Venise était en fête pour une éclatante victoire que son armée venait de remporter sur les Génois à Chioza. Ce même jour, naissait le jeune Laurent Justinien, et sa mère, entendant les cris de joie de la foule, s'écria : « Mon Dieu, faites que cet enfant devienne un jour la terreur de nos ennemis et le ferme soutien de sa patrie. » Laurent sera, en effet, une des illustrations de Venise, mais sa gloire sera plus pure et plus durable que celle du monde.

UNE JEUNE VEUVE

Sur cette terre, les douleurs suivent les joies de près. Le père de notre Saint, le noble Bernard Justinien, mourut prématurément, au sein de la prospérité, laissant dans le deuil une jeune femme de vingt-quatre ans et cinq enfants en bas âge.

Quirina (c'était le nom de la jeune veuve) refusa de convoler à de secondes noces et consacra sa fortune et sa vie à l'éducation de ses fils. C'était une vaillante chrétienne, pleine de foi et d'énergie. Elle dit adieu aux vanités du monde, et embrassa une vie très austère, portant le cilice et une chaîne de fer, domptant son corps

par les veilles et le jeûne. Elle gouvernait toute sa maison avec activité et sagesse ; c'était la bienfaitrice des pauvres et elle formait elle-même ses enfants aux œuvres de charité.

Le jeune Laurent se distingua bientôt parmi ses frères par son esprit vif et sérieux ; les bagatelles qui amusent les enfants ne lui plaisaient point ; il lui fallait de grandes choses. « Mon fils, lui dit un jour sa mère effrayée, l'ambition et l'orgueil mènent en enfer. — N'ayez pas peur, maman, reprit Laurent avec un sourire, vous me verrez devenir un grand serviteur de Dieu. »

LA VOCATION — AUSTÉRITÉ ET HUMILITÉ

Sa jeunesse se passa sous le regard de sa mère dans la pratique des vertus chrétiennes. Cependant, il allait atteindre l'âge de vingt ans et le monde s'offrait à ses yeux avec ses multiples appâts. « Alors, raconte-t-il lui-même, une vierge éblouissante de céleste splendeur m'apparut et me dit : « O jeune homme, pourquoi répandre ton cœur de tous côtés et chercher la paix dans l'instabilité des choses qui passent ? Ce que tu veux, je l'ai ; ce que tu désires, je te le promets : prends-moi pour épouse.

— Et qui êtes-vous donc ? répond Laurent.

— Je suis la divine sagesse, venue en ce monde pour sauver les hommes.

— Je me donne à vous, » dit Laurent. Et la vision disparut.

Dès ce jour, Laurent, décidé à renoncer au monde, commença à mener une vie plus recueillie et plus austère. Il communique son dessein à son oncle maternel, le pieux chanoine Marino, qui l'encourage. Quirina, sa mère, remarque bientôt ce changement ; un jour même elle découvre dans le lit de son fils un dur paquet de sarments. N'écoutant que son amour maternel effrayé, elle met à une dangereuse épreuve la vocation de son fils. Elle lui cherche une fiancée digne de lui, riche, belle et vertueuse, et la lui propose.

Le jeune homme, voyant sa mère et ses frères conspirer contre lui pour l'engager dans le monde, considère sérieusement, d'une part, toutes les espérances que le siècle lui offre et, d'autre part, tous les renoncements de la vie religieuse. « Laurent, se dit-il, réfléchis bien. Pourras-tu renoncer à tous ces avantages et accepter tous ces sacrifices?..... » Alors, se tournant vers le crucifix, il s'écria : « Seigneur, vous êtes toute mon espérance et mon refuge assuré. »

Sans plus tarder, il quitte sa mère, ses frères et le palais paternel ; il dit adieu pour toujours au monde, aux honneurs, aux richesses et s'en va rejoindre son oncle Marino, au couvent de Saint-Georges d'Alga, habité par une Congrégation très austère de Chanoines Réguliers.

Dans le monastère, le jeune religieux commence par déclarer une rude guerre à son corps, afin de maintenir, sous le frein sévère de la sainteté, la turbulence fougueuse des passions. « Flatter ses sens et espérer être chaste, dira-t-il plus tard, c'est vouloir éteindre du feu en y jetant du bois. »

Il s'infligeait de sanglantes disciplines. Jamais il ne mangea jusqu'à être rassasié ; à peine prenait-il le nécessaire. Jamais, en dehors des repas, il ne consentit à calmer sa soif, soit pendant le travail manuel, soit en voyage, soit durant les grandes ardeurs de l'été. Quand parfois, ses frères l'invitaient à prendre quelque rafraîchissement : « Et comment supporterons-nous la chaleur du Purgatoire, disait-il, si nous ne pouvons endurer un peu de soif? »

Durant l'hiver, jamais il n'approchait du feu. Plus tard, malade et septuagénaire, on le verra refuser encore de manger de la viande, malgré le désir des médecins.

La nuit, il arrivait le premier à l'office de Matines ; il restait ensuite en prières jusqu'au matin, se refusant d'aller prendre le second repos permis par la règle. Durant l'office, il se tenait debout, sans jamais s'appuyer à la stalle.

Atteint, jeune encore, de ce mal hideux qu'on nomme les écrouelles, il accepta d'entourer son cou d'une espèce de collier en crin de cheval pour dégager les humeurs. Ce remède n'ayant point suffi, le médecin déclara qu'il fallait recourir au fer et au feu : « Coupez et brûlez sans crainte, répondit Fr. Laurent, les martyrs ont enduré bien d'autres supplices. » A la première atteinte de l'instrument de chirurgie, il s'écria : *Jésus!* et il souffrit le reste de l'opération sans pousser un soupir.

La vraie sainteté a ses fondements dans l'humilité ; notre Bienheureux s'exerçait à cette vertu avec une rare constance. Un jour, dans l'assemblée des religieux au Chapitre, un Frère l'accusa à tort de je ne sais quelle faute. Laurent se lève aussitôt et s'agenouillant : « Mes Pères, dit-il, j'ai péché contre Dieu et contre vous, je suis prêt à recevoir telle pénitence que vous m'imposerez. » A cette vue, le Frère accusateur, ému jusqu'aux larmes, se jette aux genoux de Laurent pour lui demander pardon.

L'ancien patricien de Venise, le noble rejeton des Justiniani, devenu simple religieux, n'était pas exempté d'aller à son tour quêter à travers la ville le pain nécessaire à la communauté. Un jour, il traversait ainsi une place très fréquentée, son compagnon voulut presser le pas et prendre une route plus solitaire. « Allons lentement, répondit Fr. Laurent ; à quoi sert de renoncer au monde en paroles, si on ne le fait en pratique? Marchons, portant notre sac sur les épaules en guise de croix et remportons aujourd'hui une belle victoire sur le monde. »

« Je me souviens très bien, dit son historien, l'avoir vu, quand j'étais encore enfant, arriver en faisant sa quête devant le palais de sa famille ; il n'entrait pas, demandait humblement l'aumône à la porte et attendait qu'on vînt la lui donner. Sa mère, ne pouvant souffrir de voir son fils continuer plus longtemps sa tournée de quêteur, ordonnait à ses serviteurs de remplir de pains sa besace. Mais le religieux, qui ne voulait pas perdre le mérite de son humiliation, acceptait au plus trois pains et continuait sa route.

» Il entra pourtant une fois dans le palais paternel, ce fut pour assister sa chère mère à ses derniers moments. Il soutint son courage dans cette suprême épreuve et reçut son dernier soupir. »

SACERDOCE — UNE VOCATION INATTENDUE DEUX NOVICES DÉCOURAGÉS

Une vertu éminente ne peut s'acquérir et se conserver sans un grand esprit de prière et de vie intérieure. Laurent était homme d'oraison et de contemplation. Il aurait souhaité, s'il l'avait pu, passer tout son temps à l'église ou dans le silence de sa cellule ; obligé par l'obéissance et la charité de s'occuper aussi d'œuvres extérieures, il s'efforçait de conserver son âme dans un grand recueillement et consacrait à s'entretenir avec Dieu tout le temps qui lui restait libre.

Depuis son élévation au sacerdoce, il célébra

chaque jour avec une admirable ferveur le Saint Sacrifice de la messe. A l'autel, immobile et tout absorbé en Dieu, il s'unissait au Christ immolé pour nous.

Une nuit de Noël, pendant qu'il célébrait la messe, Notre-Seigneur se montra à ses yeux comme il était autrefois dans la crèche.

La faiblesse de sa poitrine et de sa voix ne lui permettait pas de se livrer en chaire au ministère de la prédication; mais rien n'était édifiant comme ses conversations. Sa parole était suave et brève, insinuante et pleine de sagesse, c'était comme une flèche qui ne manquait jamais son but. Il fit par ce moyen un grand bien à ses Frères et aux personnes qui avaient l'occasion d'approcher de lui.

Un de ses compagnons d'enfance, au retour d'un voyage fait en Orient pour les intérêts de son commerce, apprit à Venise que son ami était entré au couvent. Il s'empressa de venir à Saint-Georges d'Alga, dans l'espoir de détourner Laurent de sa sainte résolution. Ce fut le contraire qui arriva : non seulement Laurent ne se laissa point ébranler, mais il persuada au jeune commerçant de quitter aussi le monde pour se consacrer à Dieu.

Un novice, poursuivi par le démon de tentations de découragement contre sa vocation, vint trouver le saint prêtre : « Père, dit-il, je ne puis plus y tenir, venez à mon secours, sinon je retourne dans le monde. — Pas encore, mon Frère, répondit Laurent, ne vous en allez pas aujourd'hui; demain, nous verrons. » Le Frère attendit et Laurent passa toute la nuit en prières. Le lendemain, la tentation avait disparu et ne revint plus jamais.

Un autre Frère était aussi fortement tenté de rentrer dans le monde. « Inutile de continuer, se disait-il en lui-même, je ne persévérerai pas. » Laurent prit un petit rameau de laurier qu'on avait fait bouillir dans l'eau et dit au jeune homme : « Allez planter ceci dans le jardin; si ce laurier prend racine et revit, ce sera la preuve que vous persévérerez aussi, avec l'aide de Dieu. » Le Frère obéit; le rameau prit racine et la sève le ranima, et le Frère, joyeux, persévéra dans sa sainte vocation.

Saint Laurent Justinien fut deux fois Supérieur général des Chanoines Réguliers de Saint-Georges d'Alga. Cette Congrégation compta un certain nombre de couvents en Italie et même en Sicile et en Portugal. Ses membres portaient une soutane bleue avec le rochet canonial. A la Règle de saint Augustin, ils ajoutaient des Constitutions très austères, qui furent définitivement rédigées par saint Laurent Justinien lui-même.

SUR LE TRONE ÉPISCOPAL

Sur l'ordre formel du pape Eugène IV, Laurent Justinien fut obligé d'accepter le siège épiscopal de Ravenne.

L'homme de Dieu avait alors cinquante ans; sa taille était au-dessus de la moyenne, sa démarche pleine de simplicité et de gravité, les traits de son visage gracieux et plein de bonté; sa vue inspirait à la fois la confiance et le respect.

La première nuit qui suivit son entrée au palais épiscopal, il la passa tout entière dans la prière et les larmes, suppliant le Seigneur de l'aider à bien remplir ses nouvelles fonctions.

Il avait amené avec lui de Saint-Georges deux chanoines Réguliers instruits et capables; l'un lui tenait compagnie dans ses exercices de piété, l'autre l'aidait dans son administration. Sa maison se composait, en outre, de cinq domestiques, qu'il garda pendant vingt-cinq ans. Il fit régner à la fois dans son palais la pauvreté et la propreté. Sa chambre était comme une cellule de moine, et son lit une simple paillasse, cachée sous une couverture vulgaire.

Si pauvre et si austère pour lui-même, le saint prélat était d'une générosité sans bornes pour les bonnes œuvres et pour les pauvres. Dès les premiers temps de son épiscopat, il fit réparer la cathédrale, dont ses prédécesseurs n'avaient pas eu assez de soin; il réorganisa le Chapitre, augmenta le nombre des prêtres et des chantres.

Après la cathédrale, diverses autres églises attirèrent ses soins et ses largesses.

Il restaura également plusieurs monastères et en fonda de nouveaux. Il fournit des ressources aux religieuses qui étaient trop pauvres et s'efforça de faire régner dans les communautés la régularité et la ferveur. A son arrivée, il n'avait trouvé qu'une vingtaine de couvents de religieuses dans son diocèse; à sa mort, il y en avait trente-cinq.

Juge, modèle et père de son clergé, il travailla pendant tout son épiscopat à le rendre plus nombreux et plus digne de ses sublimes fonctions. Il décréta dans ce but plusieurs ordonnances pleines de zèle et de sagesse.

Sa famille terrestre ne gagna rien à son élévation à la première dignité ecclésiastique de Venise, car elle pouvait se suffire à elle-même et Laurent savait que les biens de l'Eglise sont destinés au service de Dieu et au soulagement des pauvres. Un jour même, il arriva qu'un indigent vint se présenter à l'évêché, avec une recommandation de Léonard, frère de notre Saint. « Retournez auprès de Léonard, lui répondit l'évêque, et dites-lui de ma part qu'il vous fasse l'aumône de son propre bien, puisque Dieu lui en a donné les moyens. »

Un de ses parents vint le prier de l'aider à doter sa fille. « Si je vous donne peu, lui dit Laurent, cela ne changera rien à la situation de votre fille; si je vous donne beaucoup, je ferai tort à un grand nombre de pauvres à qui cet argent est nécessaire. » Et il le congédia sans lui rien donner.

Il était pourtant rempli d'affection pour sa famille; mais le service de Dieu et les devoirs de sa vocation passaient avant tout. Aux principales fêtes de l'année, il envoyait du pain bénit à ses frères en signe d'affection fraternelle. Mais il évitait d'aller leur rendre visite chez eux. Son frère Marc, étant tombé gravement malade, envoya prier le saint évêque de venir le voir, car il ne voulait point mourir sans sa bénédiction. « J'irai quand il en sera temps », répondit le prélat. En effet, la maladie se prolongea longtemps, il y eut même des périodes de mieux. Enfin, un jour, l'évêque se présenta tout à coup de lui-même à la maison, et se fit conduire auprès de son frère. La joie du malade fut grande à cette visite, mais sa dernière heure était arrivée. Assisté de son bienheureux frère, il vit venir la mort sans effroi et s'endormit pieusement dans le Seigneur.

LE PÈRE DES PAUVRES — L'ÉVÊQUE ET LE DOGE — ŒUVRES SPIRITUELLES

Dans les premiers siècles chrétiens, les veuves d'âge mûr et d'une vertu éprouvée étaient employées par l'Eglise au service des œuvres de charité. Le saint évêque de Venise sut en trouver un certain nombre remplies de dévouement; il les chargeait de s'enquérir sur la situation des familles pauvres, et, en particulier, de découvrir ces misères cachées, d'autant plus dignes de

compassion qu'elles se dérobent aux regards du public. C'est ainsi que plus d'une famille, naguère dans l'aisance, puis ruinée et n'osant tendre la main, reçut discrètement du saint évêque les secours dont elle avait besoin dans un moment de détresse.

Chaque jour, un grand nombre de personnes affluaient au palais du saint pontife: les uns cherchant des paroles de consolation, d'autres un conseil dans leurs difficultés, d'autres un soulagement à leur pauvreté. Le bon prélat les recevait d'une manière si paternelle et avec de telles paroles que chacun se retirait content.

Il lui arriva sans doute d'être parfois trompé; mais il aimait mieux s'exposer à secourir, par hasard, un paresseux, que de laisser dans le besoin plusieurs vrais indigents. Il préférait, d'ailleurs, les dons en nature aux aumônes en argent.

Pendant un hiver plus rigoureux, il fit distribuer gratuitement du bois à quantité de familles pauvres. En un mot, toutes les ressources de son évêché s'en allaient en bonnes œuvres. Parfois, il n'avait plus rien et les pauvres venaient encore. Ne pouvant se résoudre à les renvoyer sans secours, il contractait alors des dettes, malgré les effrois de son intendant: « Ayez confiance, lui disait le Saint, je sers un Maître qui saura payer pour moi. » En effet, l'argent nécessaire ne tardait pas à lui arriver d'un côté ou de l'autre.

Une année, il jugea de son devoir de publier un mandement contre le luxe inconvenant et effréné que déployaient les dames de Venise. Comme il fallait s'y attendre, l'ordonnance épiscopale souleva de nombreuses fureurs. On se plaignit au doge (président de la République), on accusa l'évêque d'empiétement sur les attributions du pouvoir civil.

Le doge, irrité, envoya prier l'évêque de venir à son palais. Saint Laurent Justinien s'empressa de s'y rendre. Le doge, cédant à la violence naturelle de son caractère, se laissa aller à de vives récriminations. Le Saint le laissa dire, puis il prit lui-même la parole, mais avec tant de calme et de sérénité, avec tant de sagesse et de vérité, que le magistrat, ému jusqu'aux larmes, se tourna vers les assistants et leur dit : « Ce n'est pas un homme, c'est un ange que nous venons d'entendre. » Puis, s'adressant au prélat : « Allez, mon Père, ajouta-t-il, et continuez à faire votre devoir. » A partir de ce jour, il vénéra le saint évêque comme un apôtre du Christ.

Un saint solitaire apprit par révélation que Dieu avait préservé la république vénitienne de plusieurs grands périls à cause des prières de son évêque.

On avait une telle confiance dans la justice et les lumières du prudent pontife qu'on le prenait souvent pour arbitre dans les difficultés de famille et dans les procès.

Un autre monument insigne des lumières surnaturelles que Dieu versait dans son âme, ce sont les beaux ouvrages de piété qu'il a composés : l'*Arbre de vie*, les traités de l'*Humilité*, de la *Vie solitaire*, de la *Discipline religieuse*, des *Fiançailles spirituelles de l'âme avec le Verbe divin*, de l'*Agonie triomphante de notre Médiateur Jésus-Christ*, de l'*Eucharistie*, du *Mépris du monde*, de l'*Obéissance*, etc. On y remarque un écrivain peu versé dans la littérature séculière, mais un saint tout rempli de la science des Ecritures et des connaissances ascétiques, un cœur tout brûlant d'amour de Dieu. Son style est abondant, plein d'onction et de piété.

SAINT LAURENT JUSTINIEN, PREMIER PATRIARCHE DE VENISE

Le pape Nicolas V, comme son prédécesseur Eugène IV, avait la plus grande estime pour Laurent Justinien. Le patriarche de Grade étant venu à mourir, le Souverain Pontife jugea bon de transférer son titre à l'évêque de Venise. Depuis longtemps, d'ailleurs, cette ville était beaucoup plus importante que Grade.

Le croirait-on? Le Sénat de Venise se montra d'abord mécontent de l'insigne honneur que le Pape accordait à la capitale vénitienne. Et pourquoi? Pour une mesquine question de jalousie : l'évêque, devenu patriarche, serait peut-être trop puissant en face du Sénat. Mais l'humilité et la douceur de saint Laurent firent bientôt tomber cette sotte crainte, et tout le monde applaudit le nouveau patriarche. Sa renommée s'était répandue dans l'Eglise entière. De toutes les merveilles de la fameuse cité reine de l'Adriatique, Laurent Justinien était devenu la principale, et les nombreux étrangers que le commerce et les pèlerinages en Terre Sainte amenaient au port de Venise ne voulaient pas en repartir sans avoir vu le saint évêque.

Doué du don de prophétie, il prédit à plusieurs certains événements heureux ou des malheurs qui les attendaient. Il révéla un jour à un visiteur la pensée cachée qui l'amenait avant que celui-ci eût parlé. Un jeudi de la Fête-Dieu, une sainte religieuse s'attristait dans sa cellule de ne pouvoir communier. Laurent Justinien célébrait en ce moment la messe pontificale dans sa cathédrale. Tout à coup, il fut ravi en extase, et resta quelque temps comme endormi. Pendant ce temps, il apparaissait miraculeusement à la religieuse et lui apportait la Sainte Communion.

Un grand pécheur, tombé dans le désespoir, était résolu de se suicider; le saint pontife le consola, le convertit, le remit en paix avec Dieu et, par ses aumônes, l'aida à se tirer des difficultés où il était. Un jour, on lui amena une possédée du démon : le Saint fit sur la malheureuse le signe de la Croix et, au nom du Christ, commanda au démon de laisser sa victime. Aussitôt, celle-ci fut délivrée et retrouva le calme et la raison.

Il parvint à l'âge de soixante-quinze ans sans diminuer ses austérités, malgré sa faiblesse. Cependant, il désirait vivement quitter enfin cet exil terrestre : « Oh! que je m'en irais volontiers, disait-il un jour; je ne vaux pas mieux que mes pères. Cependant, ô mon Jésus, faites suivant votre volonté et le bien de votre peuple. »

Dieu exauça ses désirs. Pris d'une fièvre mortelle, il reçut avec une grande foi les derniers sacrements. « Pourquoi redouter la mort, dit-il, depuis que notre Dieu et Sauveur a voulu la subir pour nous? Mais, ô bon Jésus, recevez-moi, vous qui êtes ma vie et le salut de mon âme! Votre miséricorde est ma seule espérance. O bon Pasteur, voici la brebis perdue qui revient à vous!..... »

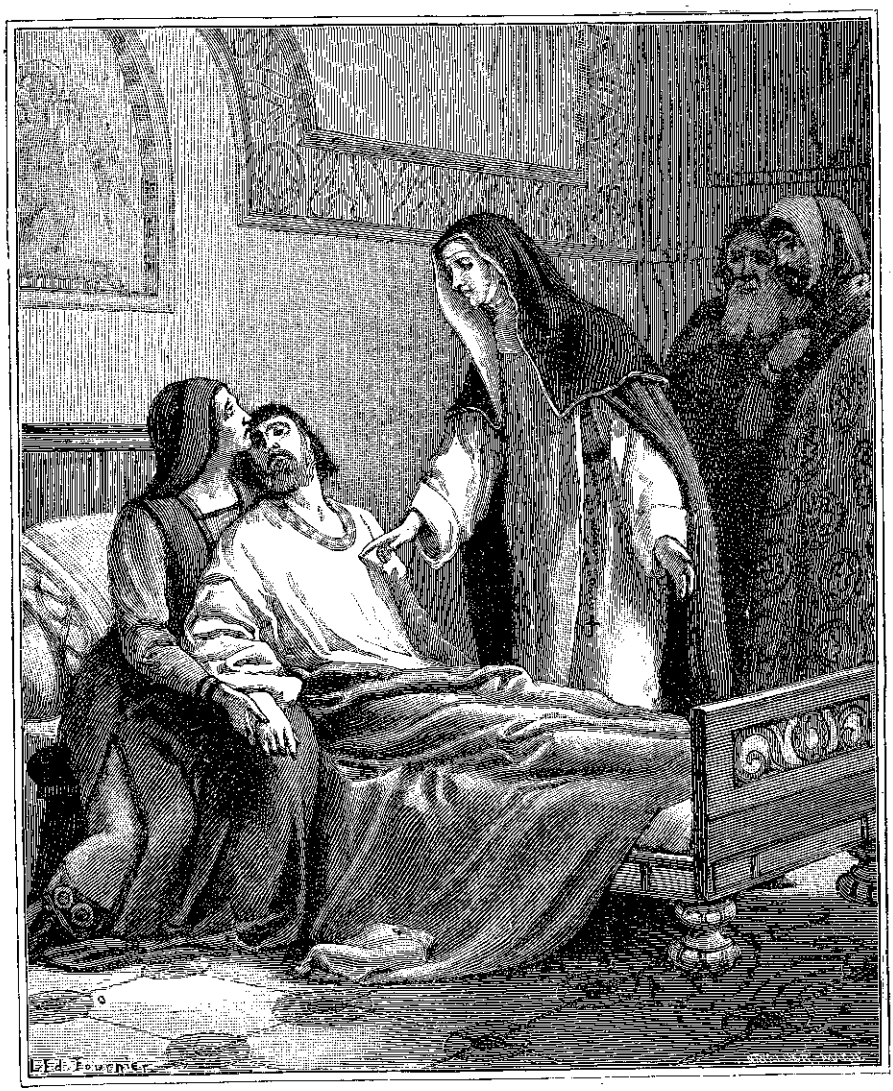
Après sa mort, on garda son corps soixante-sept jours avant de le livrer au tombeau; il exhalait une odeur suave et restait sans corruption.

Ses nombreux miracles déterminèrent le pape Alexandre VIII à l'inscrire au catalogue des saints, l'an 1690.

LA BIENHEUREUSE CATHERINE DE RACCONIGI, VIERGE

DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 5 septembre.



La bienheureuse Catherine guérit un noble habitant de Racconigi.

VIERGE ADMIRABLE

Catherine de Racconigi est l'une de ces vierges illustres, dont l'histoire, toute tissue de merveilles, provoque invinciblement chez les libre-penseurs le sourire ou un haussement d'épaules.

Rien n'y manque : stigmatisation, participation sensible aux souffrances de la Passion, maladies extraordinaires, extraction et rénovation du cœur, épousailles mystiques, ceinture de chasteté, assauts du démon, vues prophétiques, prédictions, extases, apparitions, transport à travers les airs.

Pour nous, si merveilleux que soient ces faits, nous avouons avoir la simplicité d'y croire. Et cela, parce que, à trois siècles seulement de nous, d'innombrables témoins les ont affirmés sous serment, parce que l'Eglise, dont le tribunal est, sans contredit, le mieux renseigné et le plus intelligent qui existe, sans en faire des articles de foi, les a confirmés de son autorité suprême et a élevé au rang des Bien-

heureux la vierge de Racconigi, le 9 avril 1808.

Les détails les plus hardis sur cette vie prodigieuse sont mentionnés dans les leçons de l'office approuvé par l'Eglise. Il y est dit entre autres choses que Jésus, voulant faire de la bienheureuse Catherine son épouse, « lui donna un anneau, des colliers et de beaux vêtements », que plus tard, l' « époux céleste lui renouvela son cœur et l'orna de l'inscription en lettres d'or : *Jésus, mon espérance!* »

Beaucoup de traits rapprochent la vie de notre Bienheureuse de celle de sa célèbre patronne sainte Catherine de Sienne, et l'on a dit avec vérité : « Entre la vierge de Racconigi et la vierge de Sienne, il n'y a de différence que la canonisation. »

MYSTIQUES ÉPOUSAILLES

Née à Racconigi, dans le Piémont, en 1486, Catherine était fille d'un pauvre artisan tombé dans la gêne à la suite des longues guerres qui désolaient alors l'Italie.

Jésus, qui aime les pauvres, entoura de ses prédilections cette obscure enfant. Comme s'il avait eu hâte de se l'attacher, il lui communiqua une étonnante précocité de piété et d'intelligence. A cinq ans, l'aimable fillette n'avait pas de plus douce joie que de rester agenouillée devant une statue de la Sainte Vierge ou de se retirer à l'écart pour vaquer à la prière.

Un matin qu'elle priait ainsi, la Sainte Vierge, sous les traits d'une belle dame revêtue de lumière, vint la visiter dans sa chambrette.

— Que le nom de Jésus soit toujours dans ton cœur, ma fille, lui dit-elle.

— Qui êtes-vous? Madame, demanda Catherine, et comment êtes-vous entrée sans ouvrir la porte.

— Je suis la Mère de Jésus-Christ, et je veux que tu te donnes tout entière à mon Fils.

— Où est-il donc, votre Fils?

— Bientôt, tu le verras; mais il faut te donner à lui avec tout ce que tu as de plus cher.

— Hélas! moi si pauvre, que pourrai-je bien lui offrir?

— Mon Fils ne veut que ton cœur.

— Mon cœur, où est-il? Si vous le trouvez, bien volontiers, je le lui donnerai (1).

La Reine des vierges, avec un sourire, mit la main sur la poitrine de Catherine, et lui dit :

— Là est ton cœur. Tu le donneras à mon Fils chaque fois que tu obéiras à ses commandements et souffriras quelque chose pour son amour.

Au même instant parut un enfant ineffablement beau, vêtu d'une robe immaculée et entouré d'un chœur d'anges.

— Voici mon Fils, dit Marie, voici Jésus ton Rédempteur, celui que tu dois choisir pour époux.

— Non, jamais, répondit l'humble petite, je n'oserai faire une si grande chose.

— Ne crains rien, je veux qu'il en soit ainsi et que tu gardes à Jésus ta virginité.

— Eh bien, je suis prête à faire tout ce qu'il vous plaira.

Alors la Mère de Dieu présenta Catherine à son Fils, prit la main de Jésus et la mit dans celle de l'enfant, en disant :

— Ma fille, je t'unis présentement à Jésus dans la foi, l'espérance et la charité.

Puis, détachant de son doigt un magnifique anneau d'or, elle le remit à son Fils qui le plaça à la main droite de Catherine.

Jésus, de son côté, chargea un séraphin de veiller désormais sur son épouse de concert avec l'ange gardien qu'elle avait reçu en naissant, et il donna pour patrons spéciaux à l'heureuse vierge saint Pierre, martyr, et sainte Catherine de Sienne.

Catherine garda précieusement l'anneau, gage matériel du don gratuit qu'elle avait reçu. Le vit et le toucha qui voulut; plusieurs personnes attestèrent l'avoir encore contemplé huit ans après les fiançailles spirituelles de la bienheureuse enfant.

CROIX OFFERTE — CEINTURE DE CHASTETÉ

A sept ans, Catherine vit de nouveau Jésus sous les traits d'un enfant âgé d'environ dix ans. Elle priait à ce moment dans l'église des Pères Servites, devant une image de saint Pierre, martyr.

L'Enfant divin portait une croix sur l'épaule. S'adressant à la petite fille, il lui dit :

— Pierre, mon serviteur, que je t'ai donné pour maître, a souffert le martyre pour mon amour; afin que tu puisses lui ressembler, je te laisse cette croix. Au début, elle te paraîtra pesante, mais, par l'accroissement de mon amour en toi, tu la trouveras bientôt douce et légère.

Il est permis de voir là un signe précurseur et une annonce faite à Catherine de sa future participation aux douleurs de la Passion. Elle fut stigmatisée dix-sept ans après; mais, dès ce jour, elle éprouva un indicible attrait pour la souffrance, et souvent, elle souhaita d'aller en pays infidèle afin d'y endurer le martyre.

A treize ans, elle fit vœu de virginité. La nuit suivante, sainte Catherine de Sienne lui apparut et l'assura que son vœu avait été très agréable à Jésus et à Marie. En même temps elle lui présenta deux belles roses, une rouge et une blanche que lui envoyait son divin Epoux. La rouge devait marquer l'amour ardent de Jésus qui avait versé son sang pour elle; la blanche symbolisait l'innocence de vie qui seule la rendrait digne des célestes complaisances.

Le démon, jaloux de la voir ainsi comblée, livra pendant de longues années les plus rudes assauts à sa vertu. La vierge en souffrait plus qu'on ne saurait le dire, elle opposait aux tentations une résistance héroïque, s'adonnant pour les combattre à d'effrayantes austérités, jeûnant fréquemment au pain et à l'eau, retardant jusqu'au soir son unique repas pendant l'Avent et le Carême, passant quelquefois un jour entier sans boire ni manger. Elle en vint à ne plus prendre de nourriture que trois fois la semaine, espérant par ces rigueurs perdre sa beauté naturelle qui eût pu devenir, pensait-elle, une occasion de péché.

En outre, elle se serrait la taille par une grosse corde qu'elle échangea plus tard contre une chaîne de fer, et elle porta jusqu'au déclin de sa vie un cilice de crin sur la chair nue.

Aux fêtes des saints, elle suppliait chacun de ces célestes intercesseurs de lui venir en aide. Le martyr saint Etienne se montra un jour à elle, tandis qu'elle l'invoquait avec larmes : « Cesse de pleurer, ô ma sœur, lui dit-il, car Dieu a

---

(1) Dialogue emprunté à l'*Année dominicaine*, nouvelle édition, Lyon, t. 1er de septembre.

exaucé tes prières. Oui, bientôt, tu seras délivrée de toute tentation. Prépare-toi à recevoir l'Esprit-Saint. » L'ange spécialement chargé de sa conduite la rassura à son tour. Puis une lumière merveilleuse vint se poser sur la tête de Catherine, en même temps qu'une douceur inexprimable envahissait son âme.

Elle garda de cette extase un reflet visible qu'on put admirer sur ses traits; on s'en étonna: les voisins crurent qu'elle recourait à quelque essence pour colorer son teint, et lui demandèrent un jour ce qu'elle mettait ainsi sur son visage. Elle répondit en souriant qu'elle n'usait d'aucun fard, que sa recette n'était autre qu'un peu de pain, voulant parler de la Sainte Eucharistie.

Cependant, le démon ne semblait pas encore avoir désarmé. Au mois d'avril 1512, la Bienheureuse eut à subir de sa part une épreuve plus rude que les précédentes. Pendant sept jours consécutifs, elle se vit assaillie, sans un instant de répit, de tentations horribles. Ses larmes et ses prières semblaient vaines et le ciel sourd à ses plaintes. Son confesseur lui conseilla de rester agenouillée, en posture de suppliante, devant un crucifix, et d'espérer de lui seul le secours dont elle avait besoin.

C'est là que Dieu l'attendait pour mettre fin à ses tourments.

Entrée en extase, elle vit Jésus s'approcher d'elle avec deux anges tenant en main un cordon d'une blancheur céleste. Ils lui en ceignirent les reins, en disant: « Au nom du Seigneur, nous te ceignons de la ceinture de la chasteté qui ne se déliera jamais. »

Les tentations cessèrent aussitôt, et depuis lors jusqu'à la fin de sa vie, Catherine ne ressentit plus l'aiguillon de la chair. Dieu lui avait accordé le privilège concédé avant elle à l'angélique docteur saint Thomas d'Aquin.

Seulement, tandis que l'on conserve encore aujourd'hui au couvent de Chieri, en Piémont, la ceinture miraculeuse de l'Ange de l'école, il ne semble pas que celle de la bienheureuse Catherine ait été recueillie, et il est possible que le don ici ne fut pas matériel et n'eut lieu qu'en vision.

Ses effets n'en furent pas moins réels dans l'âme de la vierge, qui les a affirmés tout le reste de sa vie et dont on ne peut mettre en doute la sincérité. Elle inspirait la pureté à tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher et de l'entretenir.

STIGMATES — EXTRACTION DU CŒUR

Bien d'autres grâces extraordinaires furent départies à Catherine de Racconigi.

Un mardi de Pâques, l'an 1509, tandis qu'elle méditait sur la Passion de Notre-Seigneur, et qu'éprise du désir de le suivre sur le chemin sanglant du Calvaire, elle lui demandait de lui envoyer des souffrances, Jésus se présenta revêtu d'une robe écarlate et tout resplendissant des rayons lumineux qui s'échappaient de ses plaies. C'est ainsi, remarquons-le en passant, qu'il se montra en d'autres temps à sainte Catherine de Sienne, à sainte Madeleine de Pazzi, à sainte Véronique Juliani, avant d'imprimer aussi sur leur chair les sacrés stigmates:

— Mon épouse, dit le Sauveur à Catherine, tu désires souffrir, mais connais-tu bien ta faiblesse?

— O mon Espérance, répondit l'humble fille, de moi-même, je suis incapable de tout. Il me faut votre secours.

— Tu l'auras, dit Jésus. C'est pourquoi je veux te faire participer dès maintenant aux douleurs que j'ai endurées aux pieds et aux mains.

Aussitôt, le Sauveur étendit ses divines mains vers celles de Catherine: il en jaillit un dard de sang qui vint frapper les mains de l'épouse bien-aimée. La même merveille se produisit aux pieds, et accompagnée de douleurs si vives que la Bienheureuse faillit en perdre connaissance.

Ces signes de la Passion demeurèrent quelque temps visibles, et, après la mort de Catherine, un grand nombre de personnes parmi lesquelles Jean Pic de la Mirandole, neveu du fameux savant du même nom, déposèrent sous la foi du serment avoir vu les stigmates sur son corps.

Cependant le bruit de sa sainteté et de ces faveurs inouïes s'étant répandu, l'humilité de la Bienheureuse s'en alarma. Elle supplia longtemps son Epoux de faire disparaître les signes extérieurs de sa Passion et de ne lui laisser que les souffrances. Elle fut exaucée. Les cicatrices des mains et des pieds disparurent, mais les mains restèrent faibles et endolories; à peine pouvait-elle s'occuper de son métier — elle était, croit-on, ouvrière en rubans (1) — et vaquer aux divers services de la maison.

Les marques de la plaie du côté et de la couronne d'épines qu'elle avait aussi reçues demeurèrent et Pic de la Mirandole, premier historien de la Bienheureuse, déclare avoir vu de ses yeux, et sa femme avec lui, un cercle si profondément creusé autour de la tête de Catherine qu'on eût pu y insérer le doigt d'un petit enfant. Cette couronne causait à Catherine de Racconigi de si grandes douleurs que, malgré ses efforts pour les tenir cachées, son entourage s'en apercevait.

Elle souffrit bien plus encore quand, sur sa demande instante d'obtenir un cœur vraiment pur, Notre-Seigneur lui accorda ce nouveau trait de ressemblance avec sainte Catherine de Sienne.

Nous laissons ici la parole aux savants rééditeurs de l'*Année dominicaine*, que d'ailleurs nous avons déjà cités plusieurs fois au cours de cette notice, ne voulant rien changer à la simplicité de leur récit.

« Le 3 août 1512, dans la vingt-sixième année de son âge, s'étant levée de très bon matin pour prier Dieu, la Bienheureuse aperçut Jésus accompagné d'un cortège de saints parmi lesquels saint Dominique, sainte Catherine de Sienne et saint Pierre, martyr. Ce dernier lui ouvrit le côté gauche et lui retira son cœur. Elle en ressentit des douleurs si vives qu'elle pensa mourir. Un peu revenue à elle-même, elle vit le saint martyr tenant à la main ce cœur, le lui montrer tout livide, souillé de terre, un endroit excepté où était écrit en caractères d'argent: *Jesus spes mea!* (Jésus, mon espérance). Puis, se tournant vers le Sauveur, il le pria de vouloir bien purifier ce cœur de toute tache.

» Jésus, avec un visage serein, y consentit et, ayant rendu clair et vermeil le cœur de son épouse, le lui remit en la bénissant. Alors, Catherine éprouva une souffrance telle, qu'elle paraissait sur le point d'expirer. Ses parents envoyèrent chercher le prêtre. Celui-ci, voyant le teint de Catherine frais et coloré comme de coutume, fut saisi d'étonnement et soupçonna que la cause de la maladie n'était pas ordinaire. Il lui ordonna

(1) A Turin, les fabricants et les ouvriers en rubans la regardent comme leur patronne et célèbrent sa fête le premier dimanche de septembre.

de parler sans rien cacher. Contrainte par l'obéissance, mais humiliée profondément, Catherine dut raconter son merveilleux secret. »

Elle pouvait faire à son confesseur la repartie que Catherine de Sienne adressait en pareille circonstance au B. Raymond de Capoue, incrédule : « Rien n'est impossible à Dieu, je ne puis m'empêcher de croire que mon cœur a disparu. » Comme preuve matérielle, resta la cicatrice de la plaie béante faite à la poitrine.

ENNEMIE DU MONDE — BIENFAITRICE DE TOUS

Catherine de Racconigi, si en faveur auprès des habitants du ciel, se fût aisément privée du commerce des hommes. Elle ne les fréquentait que lorsque l'honneur de Dieu et le bien des âmes lui semblaient en cause.

Un jour, il lui vint en pensée de se retirer dans la solitude et de chercher une grotte cachée dans un petit coin des Alpes. On était au mois de novembre et la neige couvrait les chemins. N'importe, elle se lève de grand matin, à l'insu de sa mère, et s'apprête à franchir le seuil de la maison. Soudain, une voix se fait entendre :

— Arrête; où veux-tu aller? En restant ici, tu sauveras un plus grand nombre d'âmes que si tu t'enfermes en un monastère ou si tu vis en recluse.

Catherine regarda autour d'elle, et, ne voyant personne qui eût pu proférer ces paroles, elle demeura convaincue que l'ordre lui venait de son céleste Epoux : elle ne partit pas, et quelques jours après, Notre-Seigneur lui assura, par l'entremise de sainte Marguerite, vierge et martyre, que telle était bien sa volonté.

Néanmoins, elle désirait beaucoup se placer sous la sauvegarde d'une règle et se sentait attirée vers le Tiers-Ordre régulier de Saint-Dominique. La Vierge Marie lui avait d'ailleurs annoncé, dès sa plus tendre enfance, qu'elle en revêtirait un jour le saint habit.

Son confesseur, un Père Servite, lui ayant proposé l'habit des Sœurs de son Institut.

— Non, lui répondit-elle, ce n'est pas celui-là que je dois revêtir, mais celui de saint Dominique.

— Mais il n'existe ici aucun couvent de Frères Prêcheurs!

— Dieu fera en sorte qu'il y en ait un, reprit Catherine.

Sa prédiction se réalisa, et la Bienheureuse prit l'habit religieux en présence du seigneur de Racconigi, Claude de Savoie, et d'autres personnages ecclésiastiques et séculiers qui entouraient d'une particulière vénération la servante de Dieu.

En effet, malgré son désir de demeurer cachée, elle forçait l'estime et l'admiration de tous par ses vertus et ses miracles. Le prince Claude de Savoie la faisait voir à ses visiteurs de marque, tels que l'évêque de Marseille. Un moine de saint Benoît entreprit à pied une marche de soixante lieues pour venir se recommander à ses prières.

Catherine accueillait avec bonté tous ceux qui voulaient la consulter. Elle priait pour ceux qu'on lui recommandait, et plusieurs fois, son intercession obtint des miracles.

Un noble habitant de Racconigi étant sur le point de mourir, sa mère supplia la Bienheureuse d'intervenir en sa faveur auprès de Dieu. Aussitôt, celle-ci se transporte au lit du moribond, trace sur sa poitrine le signe de la croix et le guérit sur-le-champ.

Elle s'offrait sans cesse à Dieu pour sa patrie, que déchiraient des luttes intestines, pour les âmes des pécheurs, pour les besoins des justes.

Au carnaval de 1519, Catherine s'établit en état de victime devant Dieu, jour et nuit, pour le salut de tant de chrétiens qui se laissent aller en cette circonstance à tout le débordement des passions.

Jésus lui dit : « J'accepte ton offre, mais tu auras à endurer des douleurs si violentes, qu'à peine tu échapperas à la mort. » La Bienheureuse y consentit de tout cœur et supporta vaillamment une maladie de onze semaines.

En 1521, la peste sévissait à Turin et dans les contrées environnantes. La vierge de Racconigi, dont la vie était comme un perpétuel martyre, demanda à Dieu d'accroître ses souffrances, de détourner sur elle les coups du terrible fléau, mais d'épargner son pays natal. Dieu écouta sa prière. Autour de Racconigi, les morts se multipliaient, mais aucun habitant de la ville ne fut atteint du mal, et même ceux qui, déjà frappés, se réfugièrent dans ses murs, échappèrent à la mort.

Une chapelle d'abord, puis une église construite en l'an 1630 en l'honneur de la Bienheureuse Catherine eurent pour but de perpétuer le souvenir de cette insigne faveur.

EXIL ET MORT — HONNEURS POSTHUMES

Malgré ses bienfaits, malgré l'estime profonde dont elle jouissait, Dieu permit que sa bienheureuse servante trouvât des censeurs et des ennemis, même parmi les religieux de son Ordre.

Circonvenus, trompés par les calomnies répandues sur son compte, ils se tournèrent contre elle, et les choses s'envenimèrent à ce point que Catherine se vit, deux ans avant sa mort, chassée de sa ville natale, huée par les libertins, proscrite de tous les couvents de la région, où l'on défendit aux prêtres de s'occuper de sa direction spirituelle.

Racconigi dut se repentir d'avoir ainsi traité l'une de ses plus nobles enfants, et s'estimer heureuse de posséder comme relique au moins l'un de ses ossements, un fémur entier.

La Bienheureuse, calme au milieu de tant d'orages, avec, sur les lèvres, une prière pour ceux qui la persécutaient si injustement, se retira à Caramagna, à deux milles environ de Racconigi.

C'est là qu'elle acheva paisiblement sa sainte vie, le dimanche 4 septembre 1547, ayant annoncé son trépas quatre mois à l'avance, munie des sacrements de l'Eglise, reçus avec tant de ferveur qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Il me semble avoir une fournaise dans ma poitrine. Ah! pourquoi tarde tant le moment où je volerai dans les bras de mon Epoux?

A peine eut-elle rendu le dernier soupir que son corps exhala un parfum des plus suaves. Cinq mois plus tard, on en fit la translation : il fut trouvé aussi frais, aussi flexible, d'aussi agréable odeur que le jour même de la mort. Il repose aujourd'hui à Garessio, non plus au couvent des Dominicains, supprimés en Piémont au commencement du XIX[e] siècle, mais dans l'église paroissiale.

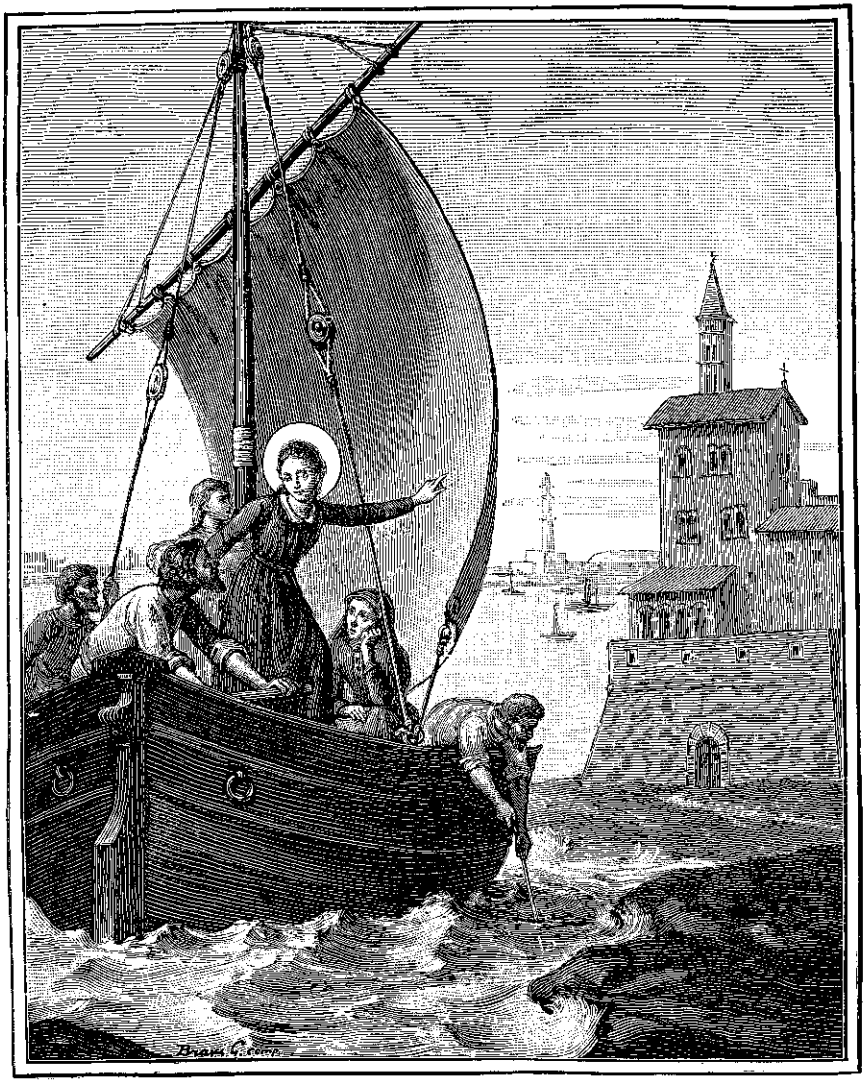
Les saints ossements, revêtus d'un corps de cire, suivant l'usage italien, et des vêtements du Tiers-Ordre, sont exposés à la vénération.

A Racconigi et à Caramagna, les chambres qu'a habitées ici-bas la Bienheureuse sont converties en sanctuaires, et l'on y multiplie les témoignages de confiance envers l'humble vierge.

LA BIENHEUREUSE LIMBANIE, VIERGE

AU COUVENT DES AUGUSTINES DE SAINT-THOMAS, A GÊNES

Fête le 18 août et le 6 septembre.



Rassurez-vous, dit Limbanie aux matelots, c'est ici le terme de mon voyage. Déposez-moi à terre, ce couvent est la demeure où Dieu m'envoie.

UN MARDI DE LA PENTECOTE AU COUVENT DE SAINT-THOMAS

Le mardi de la Pentecôte de l'an 1294 (qui tombait cette année le 8 juin), un certain nombre de personnes pieuses de la ville de Gênes, en Italie, s'étaient rendues dans l'église du couvent de Saint-Thomas pour y vénérer les reliques d'une sainte religieuse, nommée Limbanie, qui avait vécu dans ce même couvent. Le corps de la servante de Dieu reposait dans la crypte de l'église, et était enfermé dans un sarcophage en marbre blanc, mais la tête en avait été séparée et placée dans un reliquaire spécial, qu'on exposait ce jour-là au-dessus du maître-autel. A combien d'années remontait cet usage, nous ne savons : mais il est certain qu'il n'avait pu s'établir sans le concours de l'autorité épiscopale ; car telle était la discipline de cette époque, et aujourd'hui on est plus sévère encore.

Toutefois, le prêtre qui remplissait les fonctions de chapelain des religieuses, l'année dont

nous parlons, ayant été prié de faire vénérer aux fidèles la relique de la bienheureuse Limbanie, s'y prêta d'assez mauvaise grâce; ce n'est pas sans doute qu'il manquât de piété, mais le culte public de cette servante de Dieu ne lui paraissait pas suffisamment légitime et approuvé. Il prit la relique entre ses mains avec assez peu de respect et, la tenant comme on porte un objet vulgaire, s'avança de l'autel jusqu'au milieu de l'église, pour la faire baiser aux fidèles.

Il avait à peine commencé cette cérémonie, lorsque la relique s'échappa de ses mains, s'envola d'elle-même dans les airs et vint se replacer à l'endroit où elle était exposée auparavant, au-dessus du maître-autel.

Ce prodige remplit d'admiration toute l'assistance et surtout le chapelain irrespectueux. La nouvelle en fut bien vite répandue dans toute la ville, et une foule immense accourut à l'église pour vénérer la relique miraculeuse.

A partir de ce jour, le peuple de Gênes eut une grande vénération pour la bienheureuse Limbanie.

COMMENT LIMBANIE AVAIT QUITTÉ SES PARENTS POUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

Limbanie était née dans l'île de Chypre, d'une famille riche et noble. Elevée dans la religion chrétienne, parée des plus beaux dons de la nature et de la grâce, elle était le charme de la maison paternelle. Cette belle âme, attirée à Dieu par les secrètes inspirations de l'Esprit-Saint, s'était donnée tout entière à l'amour de Jésus-Christ. Le vain éclat de l'opulence, les plaisirs trompeurs du monde ne captivaient point son cœur : elle avait trouvé des délices plus nobles, plus pures et plus durables dans la méditation des vérités de la foi, dans les élans de la prière et dans le service de Dieu.

Elle n'avait encore que douze ans, lorsque ses parents, ravis de ses qualités précoces, songèrent à la fiancer à un jeune seigneur digne de leur noblesse. En vain, la jeune fille les supplia de n'y point songer, car, avec pleine délibération et toute l'énergie d'une volonté déjà mûre pour les grandes résolutions, elle avait consacré sa virginité à Jésus-Christ pour toujours; ses parents persistèrent dans leur dessein, et Limbanie comprit qu'on la forcerait à s'engager malgré elle, dans une voie contraire à la volonté de Dieu.

Pendant qu'elle redouble de prières pour obtenir le secours de Jésus-Christ son bien-aimé, son esprit est vivement frappé de ces paroles du psaume : « Ecoute, ma fille, et vois, incline ton oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père et le céleste Roi aimera la beauté de ton âme. » Une lumière intérieure lui fait comprendre que ces paroles s'adressent à elle-même, et qu'en les suivant à la lettre elle trouvera son salut. Aussitôt sa résolution est prise, son sacrifice est décidé: elle est prête à tout quitter, le ciel si serein de l'île de Chypre, les richesses de la maison paternelle, et ce qu'elle aime le plus en ce monde, c'est-à-dire ses parents, afin d'être fidèle à ses promesses à Jésus-Christ, afin de préférer son souverain amour à toute autre affection terrestre. La manière merveilleuse dont Dieu favorisa sa fuite montre bien que cette inspiration venait du ciel.

Limbanie avait toute confiance en sa nourrice, femme courageuse et très dévouée. Elle lui communique son projet; celle-ci en parle à son mari; tous deux déclarent qu'ils n'abandonneront pas leur jeune maîtresse et qu'ils la suivront, s'il le faut, jusque sur la terre étrangère.

Limbanie envoie donc sa nourrice au port le plus voisin s'informer des navires prêts à partir et retenir des places. Celle-ci y trouve un vaisseau qui se préparait à faire voile vers l'Italie. Elle s'adresse au pilote et le prie de la recevoir à son bord avec son mari et une jeune Cypriote de noble naissance, désireuse d'échapper au mariage pour embrasser la vie religieuse. Le pilote se laisse persuader et montre à cette femme un bois voisin, où les trois fugitifs pourront attendre l'heure du départ sans attirer l'attention publique. Il lui recommande d'être sans crainte, lui promettant de les envoyer chercher au moment voulu.

La nourrice se hâte de revenir auprès de Limbanie; son mari et la jeune fille se préparent rapidement et tous trois s'enfuient en secret vers le lieu du rendez-vous.

Pendant ce temps, le vent favorable s'était mis à souffler et le pilote, dont la cargaison était terminée, fit lever l'ancre sans songer à ses trois passagers. Le navire sortit du port et cingla bientôt vers les flots bleus de la Méditerranée. Le vent enflait les voiles entièrement déployées et les matelots se promettaient une heureuse traversée, lorsque, tout à coup, vers le soir, le navire s'arrête immobile, malgré le vent et malgré les voiles. Tout l'équipage reste muet d'étonnement devant un pareil prodige. Le pilote se rappelle qu'il a manqué de parole à une servante de Dieu, dont il avait promis de favoriser la vocation religieuse, et se demande s'il n'y a pas dans cet arrêt incompréhensible une intervention de la Providence. Il commande aux matelots de virer de bord et de revenir sur l'île de Chypre. Aussitôt, le vaisseau s'ébranle et malgré le vent contraire, il semble voler plutôt que glisser sur les ondes. En peu de temps il a rejoint les côtes de l'île. Le pilote saute à terre et court vers le bois qu'il avait assigné comme lieu de rendez-vous aux trois passagers oubliés. Il y trouve Limbanie, assise à côté de ses deux compagnons; les bêtes fauves de la forêt étaient couchées devant la vierge du Christ et léchait respectueusement le bord de ses habits. A la vue de ce spectacle, qu'éclairait une lueur mystérieuse, la pâle lueur de la lune descendant à travers les arbres, le pilote fut saisi de crainte et de respect; il pensa en lui même que Limbanie devait être une grande sainte puisque Dieu la protégeait si merveilleusement. Il lui témoigna une grande vénération et invita les trois voyageurs à se rendre aussitôt sur le navire. Ils y furent accueillis avec joie par tout l'équipage et le bateau reprit son vol sur la plaine liquide.

Le vent continuant d'être favorable, on atteignit en peu de jours les côtes méridionales de l'Italie, et, après avoir traversé le golfe, de Messine, on fit voile vers Gênes.

Cette seconde partie du voyage ne fut pas moins heureuse, et bientôt les matelots purent saluer avec joie les collines verdoyantes de leur patrie, et la ville de Gênes, déjà riche et superbe, assise comme une reine, en face des eaux qu'elle domine. Les voici dans le port; déjà ils plient les voiles et s'apprêtent à jeter l'ancre au lieu accoutumé, lorsque le navire, poussé soudain par une force inconnue, déjoue leurs manœuvres, et sans qu'on puisse le retenir, est emporté droit vers les falaises rocheuses au-dessus desquelles s'élève le couvent de Saint-Thomas. Les matelots, craignant de voir le navire se briser sur les rochers,

poussent des cris de désespoir. Limbanie, qui priait à l'intérieur, se hâte de monter sur le pont : « Qu'y a-t-il, nous sommes perdus, impossible de maîtriser le navire qui va se briser sur les récifs et nous noyer avec lui. — Quel est cet édifice là-haut? — C'est un couvent de religieuses. — Courage, ne craignez rien, c'est ici le terme de mon voyage; Dieu veut que je descende ici. Laissez le navire approcher de la côte, et qu'on me débarque à terre. »

Il fut fait ainsi et pendant que Limbanie monte au couvent, les matelots ramènent sans danger leur navire au port. La vierge vient frapper à la porte du monastère et, admise en présence de l'abbesse, elle se jette à ses pieds : « Ma mère, dit-elle, je viens vous confier mon âme. J'arrive de l'île de Chypre; j'ai consacré à Dieu ma virginité et, pour échapper au mariage auquel mes parents voulaient me forcer, j'ai quitté ma famille et ma patrie; maintenant, je vous prie d'être ma mère ici-bas et que vos sœurs soient mes sœurs, afin qu'en leur compagnie je sois tout entière au service de Jésus-Christ. »

Bientôt survint le pilote du navire, qui raconte à l'abbesse les prodiges par lesquels le ciel avait favorisé le voyage de la jeune étrangère. L'abbesse embrassa la noble fugitive, l'admit au nombre des religieuses et lui donna l'habit monastique avec le voile des épouses du Christ. Limbanie était au comble de ses désirs. Elle remerciait Dieu d'une si grande faveur, et le suppliait en même temps d'envoyer ses bénédictions et ses consolations à sa famille, afin d'adoucir la douleur causée par son départ.

Voilà comment les anciennes religieuses du couvent de Saint-Thomas racontaient aux plus jeunes l'entrée au monastère de leur bienheureuse sœur Limbanie. Le chroniqueur, Vannini, qui nous a conservé ce récit, ne dit point ce que devinrent sa nourrice et le mari de celle-ci; peut-être s'établirent-ils à Gênes ou retournèrent-ils dans leur patrie sur quelqu'un des nombreux vaisseaux de la commerçante capitale de la Ligurie.

VIE DE PRIÈRE ET DE PÉNITENCE

Une fois à l'abri du cloître, Limbanie ne songea plus qu'à être ignorée des hommes, pour se livrer tout entière à l'amour divin qui dévorait son cœur; elle était semblable au cerf altéré qui a pu atteindre enfin une fontaine jaillissante.

Il y avait sous l'église du couvent une petite crypte qui ne servait pas au culte divin. C'était une sorte de tombeau solitaire, obscur et silencieux. La jeune religieuse demanda comme une grande faveur de n'avoir pas d'autre cellule que cette grotte souterraine. L'abbesse le lui accorda. Tel fut désormais le théâtre caché de ses pénitences et de ses longues oraisons; elle s'en fit comme une nouvelle Thébaïde, où, séparée de tout ce qui n'est pas Dieu, elle s'efforçait de s'unir sans cesse plus intimement au divin Roi de son cœur.

Elle adorait Jésus qui reposait au-dessus d'elle dans le Très Saint-Sacrement, et s'immolait chaque jour à lui comme une victime très pure.

Dans cette solitude, elle n'a plus à craindre le monde auquel elle a dit un éternel adieu, mais il lui reste deux autres ennemis redoutables : son propre corps avec ses convoitises et ses faiblesses, et le démon que n'arrêtent ni grille, ni clôture. L'âme vaillante de Limbanie, décidée à remporter à tout prix la victoire, leur déclare une guerre acharnée.

Armée du jeûne et de l'abstinence, cette enfant si délicate subjugue la chair à l'esprit. Elle s'abstient de l'usage de la viande et du vin. Un seul repas par jour soutient ses membres affaiblis; mais son âme s'abreuve à longs traits aux eaux vivifiantes de la Sainte Ecriture dont elle médite les vérités sublimes. Le jour ne lui suffit plus, elle y ajoute les longues heures de la nuit.

Dieu la récompense, et, par un miracle dont peu de saints nous offrent des exemples, le Corps et le Sang précieux du Sauveur, dont Limbanie se nourrissait tous les jours dans la Sainte Eucharistie, donnent à son âme une vie si abondante qu'elle rejaillit sur le corps et lui permet de se passer complètement de nourriture corporelle.

Ingénieuse à s'imposer de nouvelles pénitences, elle s'arme d'un de ces larges peignes, hérissés de pointe de fer, dont on se sert pour carder la laine, et déchire ses membres délicats. Le sang ruisselle de son corps, mais son âme puise dans cette souffrance, endurée par amour, une joie surabondante qui se répand sur tout son visage.

De longues années s'écoulèrent dans ces héroïques et saints exercices d'austérité et de contemplation.

DÉSIRS DU CIEL — UNE DERNIÈRE VISITE DE LA SUPÉRIEURE

Plus cette âme pure se dégageait de la terre, plus elle avançait dans l'amour divin, et plus elle était dévorée d'un unique désir, celui de s'unir entièrement à son Bien-Aimé, sans craindre de le perdre jamais; aussi, comme plus tard sainte Thérèse, elle « mourait de ne point mourir ». Colombe sans tache, elle aspirait à rompre les liens qui la retenaient à la terre et à s'envoler vers les tabernacles éternels.

L'heure si longtemps attendue sonna enfin. Le captif voit avec moins de joie s'ouvrir les portes de sa prison.

Un matin, l'abbesse du couvent vint, selon sa coutume, visiter sa chère fille spirituelle. Dès qu'elle ouvrit la porte de la crypte où Limbanie avait fixé sa demeure, elle fut arrêtée par une lumière tellement vive et resplendissante qu'elle en fut éblouie, au point de ne pouvoir avancer. Elle appelle les autres Sœurs; toutes viennent admirer ce prodige et restent stupéfaites. Enfin, au bout d'une heure, la lumière diminue un peu d'intensité et leur permet de s'avancer dans l'intérieur de la grotte, jusqu'à leur bienheureuse sœur. Limbanie était à genoux, la tête droite, les bras étendus dans l'attitude de la prière. Après un moment d'hésitation, de crainte de la troubler, l'abbesse l'appelle. Limbanie ne répond point. L'abbesse la touche pour la faire revenir à elle-même : le corps était encore chaud, mais l'âme n'y était plus; dans une dernière extase, elle s'était envolée au sein de Dieu. Limbanie était morte, ou plutôt elle avait commencé de vivre en allant s'asseoir au banquet de l'immortelle vie, au milieu des anges et des saints, avec les vierges du désert et les vierges martyres.

CULTE RENDU A LA BIENHEUREUSE LIMBANIE ET SA PUISSANCE DANS LE CIEL

La nuit suivante, la sainte défunte apparut à son abbesse, qui la pleurait comme une mère qui pleure sa fille, et, après l'avoir consolée, lui dit d'envoyer chercher sur le rivage un cercueil de marbre et de l'y ensevelir. Il fut fait ainsi.

A la suite du prodige que nous avons raconté

au commencement de cette notice, la dévotion des religieuses et des fidèles pour la Bienheureuse prit un nouvel essor, et un grand nombre de faveurs célestes en furent le prix. La crypte, qui lui avait servi de demeure et où reposaient ses restes, fut changée en chapelle souterraine et richement ornée. Un autel fut dédié en son honneur dans l'église supérieure. L'an 1472, huit cardinaux accordèrent cent jours d'indulgence aux fidèles qui visiteraient dévotement cet autel à certaines fêtes de l'année, et feraient une aumône pour l'entretien du sanctuaire.

Si nous en croyons certains auteurs, parmi lesquels Torello et Thomas de Herrera, les religieuses du couvent de Saint-Thomas de Gênes suivaient primitivement la règle de saint Benoît et n'auraient embrassé la règle de saint Augustin qu'en 1509; de sorte que la bienheureuse Limbanie appartiendrait au moins autant à l'Ordre de Saint-Benoît qu'à celui de Saint-Augustin. Mais l'Eglise catholique est une, et les Ordres religieux sont frères; il y a plusieurs légions dans une belle armée, et la gloire de chaque légion est aussi la gloire de toute l'armée. Quoi qu'il en soit, Bénédictines ou Augustines, les religieuses du couvent de Saint-Thomas ont toujours vénéré la bienheureuse Limbanie comme une sœur, une mère et une protectrice. Elles ont inscrit dans les archives du monastère une multitude de faveurs insignes obtenues par son intercession. Le lecteur nous saura gré d'en citer quelques-unes.

Une dame de Gênes souffrait beaucoup d'un cancer et les médecins n'y voyaient d'autre remède que d'essayer une douloureuse opération. Elle vint prier au tombeau de Limbanie et fut guérie.

Maître Nicolas, célèbre médecin de Gênes, avait un petit enfant gravement malade, et, malgré toute sa science, il désespérait de le sauver. De concert avec son épouse, il recommanda le petit malade par d'instantes prières à la Bienheureuse. La nuit suivante, sa femme vit en songe une religieuse majestueuse et douce qui lui dit : « Je suis Limbanie que vous avez invoquée; faites-vous donner par les Sœurs du couvent un peu de vin ayant servi à laver la relique de ma tête, que l'enfant en boive et il guérira. » Le lendemain, la pieuse mère voulut essayer de ce remède surnaturel; à peine l'enfant eut-il goûté un peu de ce vin, dont on avait lavé le chef de la Bienheureuse, qu'il se trouva guéri et, accompagné de sa mère, il vint rendre grâces au tombeau de Limbanie. Dès lors, beaucoup de personnes voulurent recourir à ce remède dans leurs maladies en invoquant la sainte religieuse, et souvent des guérisons furent la récompense de leur foi.

Martin de Recco s'était embarqué sur un navire qui fit naufrage avec tous ses passagers. En tombant dans l'abîme, Martin invoque la bienheureuse Limbanie à laquelle il avait beaucoup de dévotion. La sainte religieuse apparaît sur les ondes mugissantes, le saisit par les cheveux et le conduit sain et sauf au rivage.

Le navire de Nicolas Camogli avait quitté le port de Gênes, ayant à son bord plusieurs passagers, entre autres le Génois Maxime de Bonagiunta. En vue des côtes d'Andalousie, le vaisseau fut assailli par une furieuse tempête et jeté sur les rochers où il se brisa. Maxime, accroché à un gros débris du navire, luttant contre la mort, voyait successivement s'engloutir autour de lui plusieurs de ses compagnons d'infortune. Au milieu de ces mortelles angoisses, la nuit survint, apportant de nouvelles terreurs à une situation déjà si épouvantable. La tempête durait toujours. Un violent coup de mer arrache aux mains fatiguées de Maxime le débris de navire qui le maintenait sur l'eau. Il essaye de se soutenir à la nage, mais ses forces sont épuisées, il sent qu'il va s'enfoncer et mourir. Dans ce péril extrême, il se souvient de la bienheureuse Limbanie et l'appelle à son secours. A l'instant, une vague bienfaisante amène sous sa main une épave considérable, sur laquelle brille une lumière. Le naufragé s'y cramponne avec une vigueur que l'espérance ranime et bientôt les flots le rejettent sans blessures sur le sable du rivage. Il était sauvé.

Une dame de Gênes, nommée Catherine, était menacée de perdre un œil. Un jour, étant allée prier devant l'autel de la Bienheureuse, elle prit une des fleurs qui l'ornaient et la mit sur son œil malade; elle fut guérie aussitôt.

Sœur Justine Doria, Augustine, prieure du couvent de Saint-Thomas, l'an 1522, gravement malade d'une hydropisie, fut rendue à la santé par une apparition de Limbanie.

Jean-Baptiste Paoli, noble Génois, était à toute extrémité et avait déjà perdu la parole. Le P. Sébastien, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, assistait le moribond qu'on s'attendait à voir expirer d'une heure à l'autre. Pendant la nuit, le malade voit s'approcher de son lit une religieuse qui lui dit doucement : « Jean-Baptiste, comment allez-vous? — Ah ! ma chère Mère, dit celui-ci retrouvant la parole, je souffre terriblement. — Courage, reprit la religieuse, vos douleurs vont cesser. » En disant cela, elle sembla couvrir le malade de son manteau et disparut. Le P. Sébastien entend le malade parler, mais ne voit point le personnage mystérieux; il appelle la femme de Jean-Baptiste. « O Louise, lui dit celui-ci, je suis guéri. Mère Justine, du couvent de Saint-Thomas vient de me rendre visite. » Il était, en effet, guéri. Le lendemain, il vint avec sa femme prier à l'église du couvent, Mère Justine n'était pas sortie de sa clôture, et l'apparition n'était autre que la bienheureuse Limbanie.

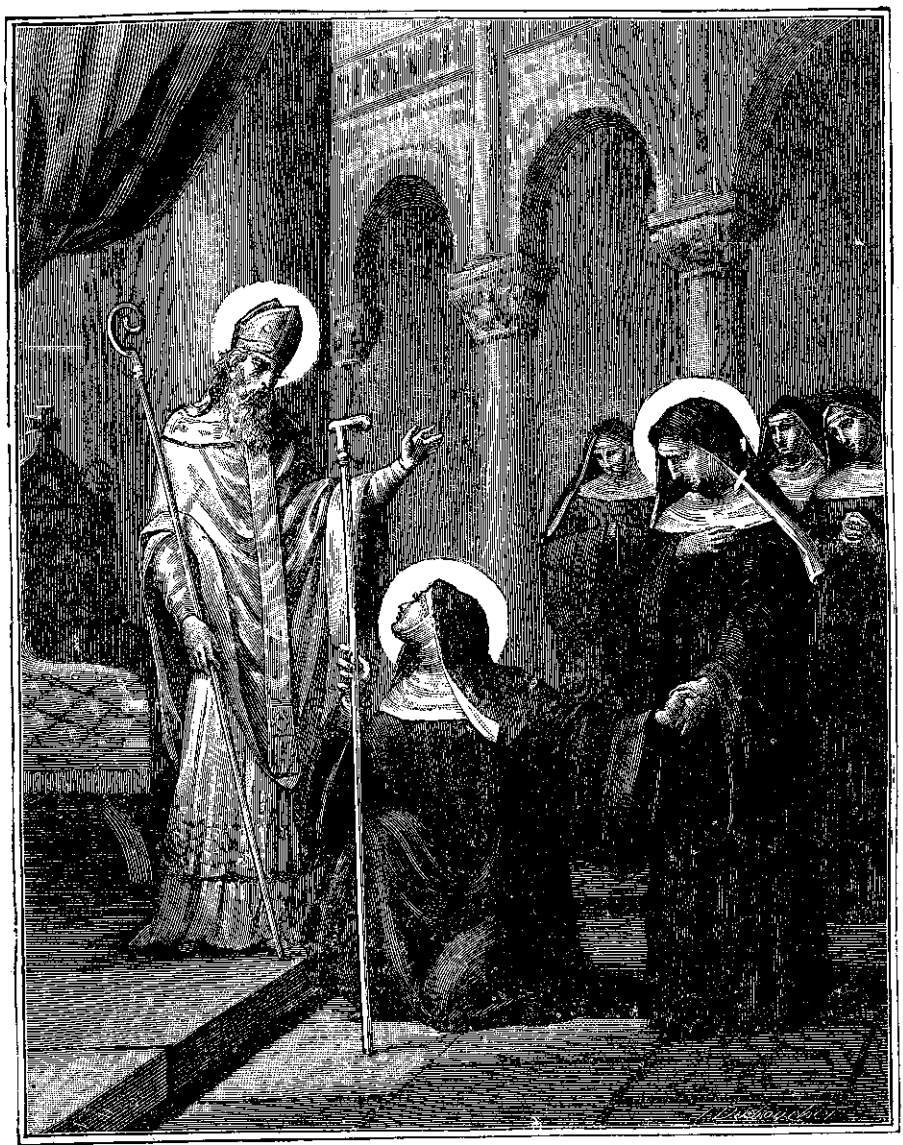
A la prière des Sœurs de Saint-Thomas, et sur le rapport favorable des pieux cardinaux Pinelli et Bellarmin, le pape Paul V, par un décret du 16 août 1609, accorda au diocèse de Gênes le privilège de dire l'Office et la messe de la bienheureuse Limbanie, et sa fête fut fixée au 18 août. A la requête de Mgr Joseph Eusanio, évêque de Porphyre, le même privilège fut étendu à tout l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin par le pape Clément X, le 11 janvier 1676. Mais le 18 août étant déjà occupé par la fête de saint Alype dans le calendrier de cet Ordre, la fête de la bienheureuse Limbanie fut reculée au 6 septembre.

En 1663, on avait trouvé dans les sables, près du port de Gênes, une cloche qui fut donnée au couvent de Saint-Thomas. Un artiste la refondit en y gravant le nom de Limbanie et l'image de la Bienheureuse. Aux heures de tempête, surtout durant la nuit, les Sœurs sonnaient cette cloche bénite pour écarter les démons, et avertir les matelots de la présence des récifs qui avoisinent le couvent. Plus d'un naufrage fut évité par ce moyen. Puissent les exemples et les prières de la bienheureuse Limbanie détacher notre cœur d'une trop grande affection aux choses périssables de ce monde, et nous guider sans naufrage vers l'éternelle et glorieuse patrie du ciel.

SAINTE BÉGA D'EGREMOND

VIERGE IRLANDAISE

Fête le 6 septembre.



Béga supplie humblement l'évêque saint Aïdan de nommer sainte Hilda supérieure du monastère à sa place.

Au palais d'une riche et noble famille irlandaise, que d'anciens auteurs appellent même une famille royale, vivait, au commencement du VII^e^ siècle, une sainte jeune fille nommée Béga. Quelques historiens français l'appellent aussi Bége ou Bées. Sa tendre piété, ses vertus, son obéissance et les qualités naturelles dont Dieu l'avait douée l'avaient rendue chère à ses parents, et les jeunes personnes la pouvaient prendre pour modèle.

BÉGA RENONCE A TOUT POUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

La noble jeune fille ne fut pas captivée par les richesses de sa famille, ni éblouie par les espérances que le monde faisait briller à ses yeux. *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* a dit Jésus-Christ.

Ce divin Roi, dont les charmes sont infinis et immortels, possédait seul le cœur de la sainte

enfant, et celle-ci avait pris la résolution de lui appartenir entièrement et à jamais.

Mais tout autres étaient les projets de ses parents. Préférant leurs propres intérêts aux désirs de leur fille, ils lui préparaient un brillant mariage. Le jour des noces approchait et Béga ne trouvait nul moyen de s'y soustraire. Elle suppliait le Seigneur de lui venir en aide.

Or, durant la nuit, raconte le Bréviaire d'Aberdon, un ange lui apparaît en songe et lui dit de se réfugier en Angleterre. Béga se réveille, se lève ausitôt sans bruit, et s'enfuit secrètement de la maison paternelle.

Elle avait souvent entendu dire que la religion chrétienne florissait alors dans le royaume du Northumberland, sous la direction de l'évêque saint Aïdan et du roi Oswald. Arrivée sur le bord de la mer, elle s'embarque pour ce pays, l'un des sept royaumes qui se partageaient en ce temps-là l'Angleterre.

LA PREMIÈRE RELIGIEUSE DE NORTHUMBRIE

Après un heureux voyage, elle parvint en Northumbrie ou Northumberland; elle vint se jeter aux pieds de l'évêque saint Aïdan, et le supplia de la fiancer au Seigneur, en lui donnant le voile des vierges. L'évêque, après avoir examiné avec prudence la vocation de la noble fugitive, agréa sa demande; il bénit Béga et lui donna le voile des vierges. C'était la première fois qu'une semblable cérémonie avait lieu dans cette province nouvellement convertie, et ainsi Béga fut la première religieuse de Northumbrie.

FONDATIONS MONASTIQUES

La servante de Dieu se retira d'abord dans l'ermitage d'Egremond. Elle y consacrait ses heures à la pénitence et à la prière quand Dieu lui envoya des compagnes, désireuses d'imiter son genre de vie. On construisit alors un petit couvent sur le promontoire de Copeland, appelé plus tard *Sainte-Bège*.

Bientôt le roi saint Oswald, dans sa piété intelligente et généreuse, fit construire pour Béga un monastère dans un lieu appelé communément Héorthu et que le vénérable Bède nomme Hérutry. De nombreuses chrétiennes renonçant au monde vinrent s'y consacrer au Seigneur, sous la direction de la pieuse abbesse. Celle-ci les conduisait dans le chemin de la perfection avec la tendresse d'une mère et la sagesse d'une Sainte.

Cependant elle se défiait de ses propres lumières, et aurait préféré la joie d'obéir à l'honneur de commander. Elle entendit parler des vertus de la noble princesse Hilda. Sainte Héreswide (ou Herwide), sœur de sainte Hilda, après avoir été reine d'Est-Anglie, était allée embrasser la vie religieuse dans la célèbre abbaye de Chelles, près de Paris. D'après quelques auteurs, Hilda y vint elle-même se former quelque temps à la pratique des vertus monastiques. Ce qui est certain, c'est qu'elle avait renoncé aux grandeurs du monde afin de ne vivre que pour Jésus-Christ, dans l'humilité et l'austérité. Béga l'invita à venir à Héorthu; et bientôt elle supplia saint Aïdan de la nommer supérieure à sa place. Ses instances furent exaucées et Béga s'estima heureuse de redevenir simple religieuse, sous l'obéissance d'Hilda.

Elle vécut ainsi plusieurs années dans la paix et la pratique de toutes les vertus. Cependant, elle dut, pour le bien des âmes, quitter ensuite ce monastère, pour aller fonder un troisième couvent à Kalcacester, dans le comté de Durham. Enfin, quelques auteurs pensent qu'elle mourut au monastère d'Hacanos, dans le comté d'York; mais les Bollandistes attribuent à une autre servante de Dieu la fondation de ce dernier monastère, et sont d'avis que Béga mourut à Kalcacester. La nouvelle de sa mort causa un grand deuil à l'abbaye d'Héorthu, qui réclama les restes de la sainte fondatrice et fut assez heureuse pour les obtenir.

Nous ne savons pour quelles causes, peut-être par suite des dévastations causées par la guerre, le tombeau de la *première religieuse de Northumbrie* fut ensuite oublié pendant de longues années. Découvert au XII[e] siècle, à la suite d'une révélation céleste, le corps de sainte Béga fut transféré solennellement dans la célèbre abbaye de Withby (1), fondée par sainte Hilda, tour à tour disciple et maîtresse de notre Sainte. Le culte de la vierge irlandaise devint dès lors populaire en Angleterre, en Irlande et même sur le continent, grâce aux nombreuses faveurs obtenues par son intercession. Le Bréviaire d'Aberdon raconte même, qu'un Français de la ville de Chartres entreprit un pèlerinage au tombeau de sainte Béga, avec ses deux fils, l'un muet, l'autre infirme, et eut la joie de les voir guéris tous les deux par la protection de la Sainte.

Dans le diocèse d'Aberdon, la fête de la servante de Dieu était transférée jusqu'au 31 octobre; dans l'office de ce jour, on récitait l'oraison suivante :

Prière.

O Dieu, qui êtes le gardien de la pureté de toutes les vierges, daignez écouter les prières que votre bienheureuse vierge Béga vous adresse pour nous, et préservez vos fidèles serviteurs du feu des passions. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

(1) Appelée d'abord Streaneshalch.

LE BIENHEUREUX GENTIL DE MATÉLICA

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, MISSIONNAIRE ET MARTYR EN ORIENT

Fête le 5 septembre.

PRIÈRE ET PRÉDICATIONS

Matélica est une petite ville de la Marche d'Ancône, en Italie. C'est là que naquit, à la fin du XIII[e] siècle, le bienheureux Gentil.

Sa famille était l'une des plus nobles et des plus chrétiennes de la cité.

Après une enfance tout embaumée des parfums de l'innocence et de la piété, le jeune homme quitta sa chère famille pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-François.

Son noviciat terminé, il étudia avec succès la théologie, reçut le sacerdoce et, tout pénétré encore du religieux enthousiasme dont l'ordination avait embrasé son âme, il fut envoyé au couvent du Mont Alverne. C'est la montagne si célèbre dans les annales de l'Ordre franciscain, où le bienheureux patriarche d'Assise a reçu les stigmates de Jésus crucifié.

Dans cette solitude où tout lui rappelait les vertus de son séraphique Père, Gentil s'appliqua avec un zèle indicible à marcher sur ses traces.

Il parlait peu, mais il priait beaucoup.

Il consacrait à l'oraison plusieurs heures du jour. Une bonne partie de ses nuits se passait en adoration et en contemplation aux pieds du Très Saint-Sacrement. Comme saint François, il méditait avec amour les souffrances de notre divin Sauveur.

Il ne tarda pas à devenir un religieux parfait ; et deux fois ses frères, confiants dans son mérite, se rangèrent sous son obéissance, en le choisissant pour gardien du couvent. Pendant tout le temps qu'il fut supérieur, il fit fleurir l'observance de la Règle dans sa perfection.

Son zèle apostolique, sans cesse ranimé au feu de la prière, ne se renfermait pas dans l'enceinte du couvent ; il ne manquait aucune occasion d'annoncer la parole de Dieu aux populations de la contrée, et les fidèles étaient toujours avides de l'entendre.

Son éloquence douce, simple, persuasive, pénétrante, portait jusque dans les cœurs ces traits enflammés, qu'il puisait lui-même dans l'oraison, pendant ses communications intimes avec Dieu.

Ses vertus, son dévouement, ses miracles, donnaient une grande autorité à ses paroles. Ses prédications convertirent un grand nombre de pécheurs et ranimèrent la ferveur dans des multitudes d'âmes tièdes.

LE MISSIONNAIRE — LES ADIEUX — L'APOTRE SÈME DANS LA DOULEUR ET MOISSONNE DANS LA JOIE

Après avoir évangélisé divers diocèses d'Italie, le P. Gentil sollicita l'honneur de porter la foi chez les infidèles, heureux d'y verser son sang pour Jésus-Christ, s'il plaisait à Dieu de lui faire cette grâce. Ses supérieurs lui accordèrent ce qu'il souhaitait, et il reçut son obédience pour l'Orient.

Avant de partir, il vint dire adieu à son père. Le bon vieillard, déjà brisé par l'âge et l'infirmité, fondit en larmes et se plaignit avec amertume : « Eh ! quoi, mon cher fils, dit-il, vous ne » voulez donc pas rester pour fermer les yeux à » votre père et le déposer dans la tombe ? — Mon » père, répondit Gentil, vivement ému lui-même, » je vous promets devant Dieu de revenir vous » assister à vos derniers instants et vous rendre » les derniers devoirs. »

Consolé par cette promesse, le vieillard bénit son fils, l'embrassa et le laissa partir.

Le missionnaire s'embarqua pour l'Egypte. Après un séjour de quelque temps dans ce vieux pays des Pharaons, il passa en Palestine et accomplit avec une grande piété le pèlerinage de Jérusalem. Il annonçait la parole de Dieu, autant qu'il le pouvait ; mais la grande difficulté qu'il éprouvait dans l'étude de la langue arabe, ajoutait un empêchement considérable aux nombreux obstacles qu'il rencontrait sans cesse.

Il s'avança néanmoins jusqu'en Perse, annonçant intrépidement la religion de Jésus-Christ. Mais tant de fatigues semblaient stériles.

Encore incapable de s'exprimer clairement en arabe, il eût fallu qu'il pût parler aussi le persan.

Il finit par croire l'entreprise au-dessus de ses forces, et songeait à revenir en Europe.

Mais Dieu, qui suscite des apôtres quand il lui plaît, ne voulait pas laisser sans fruits les prières et les héroïques efforts de son serviteur. Après une si rude épreuve, Notre-Seigneur apparut un jour au missionnaire découragé et lui dit, comme autrefois au prophète : « Voici que j'ai placé ma parole sur tes lèvres, partout où je t'enverrai, tu iras ; et tout ce que je t'aurai révélé, tu le diras de ma part à ces nations infidèles. »

Au même instant, le Bienheureux fut rempli de l'Esprit-Saint, il reçut le don des langues et commença à s'exprimer en arabe et en persan aussi facilement qu'en italien, sa langue maternelle.

Il recommença donc ses prédications avec une ardeur digne des premiers apôtres, et, à partir de ce jour, les conversions qu'il opéra furent merveilleuses.

On estime qu'il baptisa environ quinze mille infidèles ou juifs.

Impossible de ne pas voir dans ce résultat une intervention miraculeuse de la grâce, quand on sait combien il est difficile d'amener à la vérité les fils d'Israël et les sectateurs de Mahomet.

Il faut dire aussi que le saint missionnaire paraissait au milieu des populations, un ange plutôt qu'un homme. Ses jeûnes étaient de tous les jours ; ses vêtements pauvres et rudes ; il ne gardait des aumônes qu'on lui offrait, que le strict nécessaire à sa vie pénitente et distribuait aussitôt tout le reste en aumônes, s'en remettant à la Providence pour le soin de l'avenir.

Les populations avaient en leur apôtre une confiance sans bornes. Si on demandait aux convertis quelle était leur foi, ils disaient, pour toute réponse : « Nous croyons la foi de frère Gentil. »

Fréquemment, Dieu environnait son serviteur de l'éclat des miracles. Plus d'une fois, pendant qu'il prêchait, la foule vit avec admiration des

multitudes d'oiseaux, d'espèces différentes, se rassembler autour de lui, et ces habitants de l'air semblaient l'écouter avec attention, comme leurs frères d'Italie avaient jadis écouté saint François.

Le shah de Perse, ayant fait arrêter et jeter en prison tous les marchands vénitiens, la république de Venise envoya au souverain irrité une ambassade chargée de réclamer les droits de ses nationaux. En chemin, les ambassadeurs eurent la joie de rencontrer le vaillant missionnaire et l'emmenèrent avec eux.

Il leur était difficile de trouver un meilleur interprète et un ami plus sûr.

Mais, nul n'eut autant à se louer de sa compagnie que l'illustre Marco Cornaro, chef de l'ambassade. Tombé malade, le noble Vénitien fut réduit en peu de jours à l'extrémité. Il n'attendait plus que la mort, quand le Père ranima son courage, en lui prédisant que non seulement il guérirait, mais qu'il deviendrait un jour doge de Venise (président de la république).

Les événements justifièrent cette prédiction. Les prières du saint religieux ne furent sans doute pas étrangères à cette guérison.

LE MONT SINAÏ — TOMBEAU DE SAINTE CATHERINE GENTIL AU CHEVET DE SON PÈRE — MARTYRE

Le missionnaire et l'ambassade vénitienne revinrent ensuite en Palestine vénérer les Lieux Saints, et eurent la piété de pousser leur pèlerinage jusqu'au mont Sinaï, où reposent les reliques de sainte Catherine.

Au cours de ce voyage, le Bienheureux disparut tout à coup, et pendant huit jours on n'eut plus de ses nouvelles. Au bout de ce temps, il reparut au milieu de la caravane, aussi calme que si rien d'extraordinaire ne lui était arrivé.

Cornaro, qui avait été très inquiet à son sujet, le pressa de questions pour savoir où il était allé, et comment il avait pu rejoindre les pèlerins. Le saint religieux finit par lui avouer confidentiellement qu'il avait été en Italie assister son père à ses derniers moments. Il avait présidé les funérailles et pris part ensuite au conseil de famille, pour aider à la pacifique solution des affaires.

De retour en Italie, Cornaro se rendit lui-même à Matélica pour prendre des informations sur le miraculeux voyage de son saint ami. Les habitants lui attestèrent qu'en effet, Gentil avait assisté son vieux père dans sa dernière maladie, et n'avait quitté sa patrie qu'après les funérailles, après être resté huit jours parmi ses concitoyens.

Dieu, sans doute, n'accorde pas un semblable miracle à tous les parents dont le fils est allé au loin, à la conquête des âmes, dans les contrées où la vocation l'appelait; mais que de raisons de penser qu'il remplace cette consolation par d'autres grâces très précieuses. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité.

Après ce pèlerinage, le saint missionnaire reprit ses courses apostoliques à travers l'empire musulman et remonta jusqu'à Samastro et jusqu'à Trébizonde, sur les rivages de la mer Noire. Puis à travers l'Arménie, il s'avança dans la Perse septentrionale.

Il prêchait dans une ville que le chroniqueur appelle Toringie, lorsque les Mahométans, furieux de son influence et des conversions qu'il opérait, le massacrèrent, le 5 septembre 1340.

Un riche négociant vénitien, nommé Nicolas Querini, que ses affaires avaient conduit en Perse, racheta à prix d'argent les restes du martyr et les transporta à Venise.

Ces reliques furent déposées avec honneur dans l'église des Frères Mineurs Conventuels; elles y furent dès lors l'objet d'une vénération, encouragée par de nombreux prodiges.

Le culte immémorial du bienheureux Gentil a été approuvé par Pie VI; sa fête est célébrée le 5 septembre par les Franciscains de l'Observance, par les Franciscains Conventuels et par le clergé de Matélica.

Puisse l'intercession du bienheureux martyr, susciter à l'Eglise de nombreux et saints missionnaires, soit pour l'Orient où l'apostolat est toujours aussi difficile, soit pour les autres contrées du globe, afin que tout l'univers rende gloire à Dieu.

SAINT FAUSTE

ET SES DOUZE COMPAGNONS, MARTYRS

Parmi les saints dont l'Eglise célèbre la mémoire le 6 septembre, les martyrologes grecs et latins citent treize martyrs qui furent immolés pour la foi, dans la ville d'Alexandrie.

C'était au milieu du III^e^ siècle, pendant l'effroyable persécution de l'empereur Dèce, ennemi acharné des chrétiens.

Voici les noms de ces héros :

Fauste, prêtre; Bibos ou Abibos, moine et diacre; Denys, lecteur; Cyriaque, acolyte; Andronique, soldat; Théoctiste, matelot; Macaire, fonctionnaire civil; André; Sarapambon, sous-officier; Cyriaque, bourgeois d'Alexandrie; deux sœurs, les vierges Thécla et Andropélagie; Calodota, femme d'un Egyptien nommé Cyrus et qui attendait la naissance d'un fils.

Arrêtés de divers côtés et traînés au tribunal du préfet Valérien, ils confessèrent franchement qu'ils étaient chrétiens.

Mis à la torture, ils persistèrent dans leur foi.

Jetés dans un cachot, tout couverts de plaies, ils ne tardèrent pas à en être retirés et comparurent de nouveau devant leur juge inique.

Celui-ci mit tout en œuvre pour leur persuader d'adorer les idoles. Mais loin de se laisser intimider, ils affirmaient hautement leur foi en Jésus-Christ notre Sauveur, et montraient par de sages raisons la fausseté des divinités païennes.

Alors le préfet les condamna tous à avoir la tête tranchée.

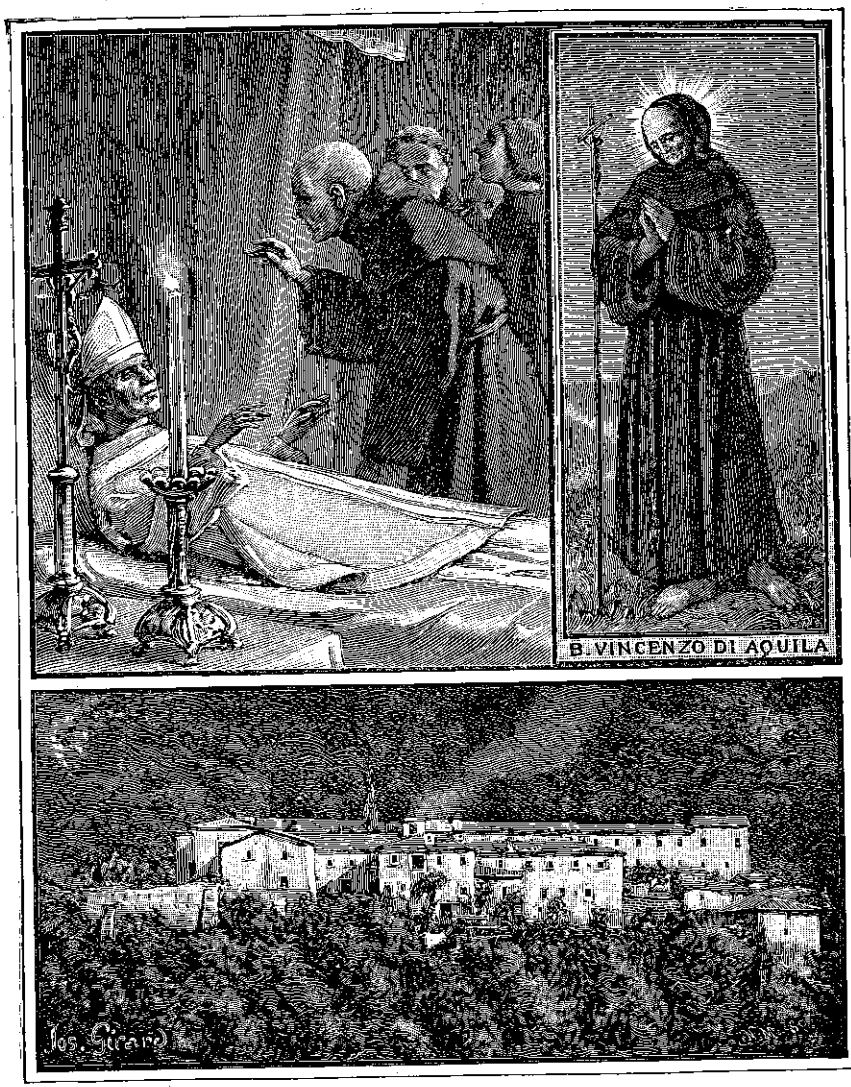
Ils marchèrent joyeux au supplice, s'encourageant les uns les autres, et tous reçurent la palme du martyre.

Leurs corps restèrent sans vie, mais leurs âmes, confiées aux mains du Christ notre Dieu, ne cessent jamais de prier pour nous, dit le ménologe de l'empereur Basile, nous obtenant force et victoire, pour la gloire de Jésus-Christ, pour lequel ils ont versé leur sang.

LE BIENHEUREUX VINCENT D'AQUILA,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

Fête le 6 septembre.



Une résurrection due à la prière du Bienheureux.
Son portrait. (D'après un tableau attribué à Raffaele Sanzio d'Urbina.)
Couvent actuel de San Giuliano d'Aquila. (D'après une photographie.)

A AQUILA — ATTRAITS D'UNE TOMBE SAINTE

Au mois d'août 1904, l'on fêtait à Aquila dans les Abruzzes le quatrième centenaire de la mort d'un serviteur de Dieu, Vincent de Riviera, Frère convers franciscain. A cette occasion eut lieu la translation de son corps, admirablement conservé, du couvent de Saint-Julien à l'église métropolitaine, où il fut pendant trois jours exposé à la vénération publique.

A sa mort, arrivée le 7 août 1504, les restes du Bienheureux avaient été enterrés dans la sépulture commune des religieux de Saint-Julien. Quatorze ans plus tard on les exhuma, sur son renom de sainteté toujours grandissant, pour enrichir de ses reliques la nouvelle église de Saint-

Julien qu'on inaugurait : l'on s'aperçut alors de l'odeur suave qu'exhalait son cercueil et de la parfaite conservation de ces précieuses reliques. Les vêtements qui les recouvraient s'en allaient en lambeaux et tombaient en poussière, tandis que la chair du Bienheureux avait gardé sa blancheur et sa consistance. Cent trente ans plus tard on renouvela la même constatation. Enfin, en 1868, deux médecins étaient chargés par l'autorité ecclésiastique de reconnaître la persévérance de ce prodige.

Le bienheureux Vincent, objet d'une telle faveur, naquit vers l'an 1430 à Aquila, cité qui faisait alors partie du royaume de Naples. Ses parents habitaient le quartier dit *Poggio Santa Maria*, coteau Sainte-Marie, charmant Eden couronné de verdure et rafraîchi par des sources jaillissantes dont les eaux descendent en cascades jusqu'à la rivière de l'Aterno.

La maison paternelle du Bienheureux était contiguë au monastère cistercien de Notre-Dame du Refuge. Pourtant, lorsqu'il s'agit pour lui de se vouer à la vie religieuse, ce ne fut point vers les fils de saint Bernard, mais vers ceux de saint François qu'il se dirigea. L'extraordinaire popularité de saint Bernardin de Sienne mort à Aquila peu d'années auparavant, son tombeau de jour en jour plus glorieux expliqueraient, au défaut même des appels intérieurs de la grâce, les préférences de Vincent pour l'Ordre franciscain.

Au mois de mai 1444, l'infatigable prédicateur siennois, dont le zèle ne se laissait arrêter ni par l'âge ni par les infirmités, abordait au royaume de Naples qu'il voulait encore évangéliser. Mais, arrivé à sept milles d'Aquila, ses forces le trahissent. Ses compagnons le décident à se laisser mettre sur une litière et le portent ainsi « triste et gémissant », dit la vieille chronique, jusqu'à la ville. Déposé au monastère des Conventuels, Bernardin se voit bientôt à toute extrémité, malgré les soins empressés de ses frères et des médecins les plus habiles que les magistrats ont dépêchés auprès de lui. Ne pouvant plus parler, il fait signe qu'on l'étende sur le pavé de sa cellule et c'est dans cette humble posture, les bras croisés, les yeux levés au ciel, la face souriante, qu'il rend doucement à Dieu sa sainte âme, le 20 mai.

Aquila ne laissa point échapper le trésor que la Providence venait de lui confier : elle garda le vénéré corps en dépit des instances des députés siennois qui avaient fait secrètement des préparatifs pour l'emporter en leur patrie. Les obsèques de Bernardin revêtirent un tel éclat, dit un témoin, que jamais roi ou reine n'en eut de pareilles. D'insignes miracles se produisirent autour du cercueil.

Vincent, alors âgé de quatorze ans environ et témoin de ces triomphes, dut en garder un impérissable souvenir.

SAN-GIULIANO

Le couvent de Saint-Julien où il se présentait avait été fondé trente ans auparavant par le bienheureux Jean de Stroncone, commissaire général des Observants d'Italie.

D'édifiants souvenirs se rattachaient à la création de ce monastère. Les religieux l'avaient construit de leurs mains ; eux-mêmes avaient fabriqué les tables et les bancs grossiers qui en constituaient à peu près tout l'ameublement. Le couvent lui-même, conçu sur le plan sévère des premières maisons de l'Ordre, était des plus modestes : c'était une réunion de cabanes accrochées au flanc de la montagne, à peine éclairées et ressemblant plutôt à des ermitages.

Par égard, dit-on, pour la mémoire du bienheureux Vincent d'Aquila, l'on a respecté dans les transformations ultérieures du couvent quelques restes de ce qui fut la première résidence des religieux (1).

L'on se demanderait volontiers comment un refuge aussi étroit put rassembler, en l'an 1452, au temps du bienheureux Vincent, un Chapitre général de quinze cents Frères Mineurs, si l'on ne savait que ces solennelles assises se tenaient le plus souvent en plein air ou sous des tentes improvisées, véritable camp retranché où la milice franciscaine venait s'organiser pour les saints combats.

MORTIFICATIONS — LE FRÈRE QUÊTEUR

Le bienheureux Vincent, bien qu'il eût reçu sous le toit paternel une éducation soignée — il avait appris les lettres, chose rare alors même chez les fils de noble famille, — voulut par humilité rester Frère convers.

Ses biographes signalent comme une des caractéristiques de sa sainteté l'esprit de mortification. Cet austère religieux ne portait même pas les sandales permises aux déchaussés : il allait toujours pieds nus. Son habit de couleur gris-brun, qu'on montre encore aujourd'hui, était le plus lourd et le plus grossier de tous : le Bienheureux ne le quittait ni jour ni nuit. En outre, il portait cilice et s'infligeait de fréquentes et cruelles flagellations. Il se contentait de pain et d'eau pour sa nourriture, y ajoutant quelques herbes crues et si quelquefois on l'obligeait par obéissance à goûter au régime de la communauté, il trouvait néanmoins moyen de se mortifier, ne prenant qu'une partie de sa portion et y mêlant de la poussière ou quelques substances amères.

Les travaux les plus humbles étaient ceux qu'il recherchait : porter des fardeaux, aider ses frères dans leurs emplois, ressemeler leurs sandales, car, pour se rendre utile, il avait voulu apprendre le métier de cordonnier et l'on conserve quelques-uns des instruments qui furent à son usage.

D'autres fois aussi il se livrait aux travaux des champs. Aux moments où les Frères prenaient un peu de repos, il se retirait dans une anfractuosité du rocher, à une centaine de pas environ du couvent, et là il s'abandonnait aux délices de l'oraison, ravi parfois jusqu'à l'extase. La tradition locale veut qu'un cyprès, desséché seulement en 1861, ait été planté de ses mains.

Plus tard on le chargea de la quête. Le Bienheureux trouvait dans cette fonction, pénible sans aucun doute pour qui aimait comme lui la solitude et l'obscurité, de multiples occasions de renoncement. L'obéissance fit taire en lui toutes les répugnances de la nature : les chroniqueurs affirment unanimement que son principal souci dans ses pérégrinations quotidiennes était de faire du bien aux âmes et ils ajoutent que sa conduite, sa conversation, sa tenue, tout en lui était une prédication.

---

(1) On conserve comme des reliques dans le couvent actuel quelques-unes des tables d'un travail très grossier, fabriquées il y a plus de quatre siècles par les premiers habitants de *San-Giuliano*.

Ce couvent, généreusement redonné aux Frères Mineurs par le duc François Rivera, noble d'Aquila, abrite aujourd'hui l'un des plus florissants scolasticats de l'Ordre. (*Voir la gravure.*)

Dans les autres couvents où on l'envoya dans la suite, à Penne, à Città Sant'Angelo, à Francavilla et à Sulmone, le bienheureux Vincent fut toujours Frère quêteur : il a donc passé la plus grande partie de sa vie à aller de porte en porte, demandant l'aumône pour ses frères, mendiant par obéissance, ce qui ne l'empêcha pas, comme on va le voir, de posséder au plus haut point l'estime et la confiance des princes de la maison d'Aragon, souverains de Naples.

PRÉDICTIONS

Pendant la période, si troublée pour les Etats du Sud de l'Italie, qui va de 1458 à 1500, plusieurs compétiteurs se disputent le royaume de Naples. La ville d'Aquila ressent plus que toute autre le contre-coup de ces vicissitudes politiques et passe tour à tour au pouvoir de la maison d'Anjou, à celui de la maison d'Aragon, à celui du Pape. Elle change cinq ou six fois de drapeau en l'espace de quarante ans. Le Bienheureux, sensible aux maux sans nombre dont souffrent ses compatriotes grevés d'impôts, décimés par les guerres, éprouvés par la famine et par la peste, redouble dans les moments de crise ses prières et sès pénitences et passe des nuits entières en oraison.

A Ferdinand 1er, duc de Calabre et roi de Naples, qui vient le consulter avant d'entreprendre une expédition contre les troupes pontificales, il prédit un désastre. Malgré cet avis, le prince engage la campagne et est en effet vaincu.

Ce ne fut pas la seule circonstance où le Bienheureux parut avoir reçu le don de lire dans l'avenir. L'histoire a gardé le texte d'une de ses prédictions. Longtemps avant l'événement, il annonça au fils du roi de Naples, Alphonse, duc de Calabre, qu'un roi de France (Charles VIII) ferait la conquête de son royaume. Il précisa en même temps les maux qui allaient fondre sur l'Eglise. (1)

UNE RÉSURRECTION

Le bienheureux Vincent accomplit de son vivant plusieurs miracles. Dans la ville d'Aquila, il rendit la parole à un muet. Durant son séjour à Penne, il guérit un enfant qui avait les jambes difformes et ne pouvait marcher.

Mais le prodige le plus admirable attribué à la puissance de ses prières fut le retour à la vie de l'évêque de Sulmone, Barthélémy Scala, des Frères Prêcheurs.

Si nous en croyons les historiens d'Aquila contemporains de notre Bienheureux, l'évêque malgré les prières de ses prêtres qui imploraient sa guérison, avait succombé aux graves infirmités dont il était atteint.

Vincent, qui jouissait de l'estime particulière du prélat et en avait reçu beaucoup de marques de bienveillance, ne l'a pas plutôt appris qu'il demande à aller prier auprès du cadavre. Soudain, comme sur une inspiration d'en haut, il se met à appeler par trois fois son illustre ami dont les yeux s'ouvrent enfin et dont les membres reprennent vie peu à peu. La guérison ne fut pas subite, mais le mal alla diminuant de telle sorte que, quinze jours plus tard, le 29 juin 1471, en la fête de saint Pierre, celui qu'on avait cru retranché pour toujours du nombre des vivants venait en personne au couvent des Franciscains rendre grâces à son sauveur.

Il est vrai d'ajouter qu'il mourut, cette fois pour de bon, trois jours après, ce qui a fait dire à certains chroniqueurs, à tort ou à raison, que ce prélat avait besoin d'un délai pour se reconnaître et rentrer en grâce avec Dieu avant d'affronter le redoutable jugement. Le bienheureux Vincent le lui obtint par ses prières.

Quoi qu'il en soit, le miracle eut un grand retentissement dans les Abruzzes, et les visiteurs affluèrent au couvent de Saint-Nicolas de Sulmone où vivait le thaumaturge. On lui amenait les malades afin qu'il priât sur eux et leur obtint la guérison.

Cette popularité croissante effraya bientôt le bienheureux Vincent et le désir de la solitude le poussa à demander à ses supérieurs de revenir à son petit oratoire de San Giuliano d'Aquila où il espérait achever sa vie religieuse comme il l'y avait commencée, dans la retraite et l'humilité.

LETTRE AUX MAGISTRATS

A peine était-il de retour qu'il fut le témoin attristé de discordes civiles et de grands troubles politiques. L'évêque, Jean-Baptiste Gaglioffi, venait d'être exilé.

En ces graves circonstances, le Bienheureux crut de son devoir d'adresser aux premiers magistrats, qu'il savait disposés à agréer ses conseils, quelques paroles pleines de foi.

Il le fait en des termes qui accusent non seulement sa profonde piété, mais même une certaine culture littéraire au-dessus de sa condition.

Le zèle de votre maison me dévore, ô Seigneur. (Ev. selon saint Jean, ch. II.)

MONSIEUR LE GOUVERNEUR, MESSEIGNEURS,

L'affection que je porte à votre cité m'inspire ces quelques lignes. Vous venez de perdre le père

(1) Voici ce texte dont les termes parfois un peu apocalyptiques appellent une explication. De l'ensemble se dégage, selon nous, une prédiction assez nette et assez frappante.

Lorsque vous verrez, dit le bienheureux Vincent, *le bœuf mugir dans l'Eglise de Dieu* (un bœuf figurait dans les armoiries du pape Alexandre VI, de la famille des Borgia, ici désigné), *alors commenceront des malheurs. Quand vous verrez trois symboles réunis : le bœuf, l'aigle et le serpent* (alliance du pape Alexandre VI, de Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, dont le blason renfermait un aigle, et de Ludovic Sforza, dit le More, qui, successeur des Visconti à la tête du duché de Milan, avait laissé partout le serpent de leurs armoiries), *alors un roi viendra du côté de l'Occident* (Charles VIII qui, appelé par Ludovic Sforza, opérera une descente en Italie en 1474). *Il désolera le royaume* (de Naples), *et, ayant recueilli son butin, il retournera en son pays* (1475).

L'exil de César Borgia et de Ludovic Sforza, vaincus par le roi Louis XII, est insinué dans les lignes qui suivent.

La prophétie s'achève par l'annonce du schisme luthérien qui devait naître en 1517. *Il y aura un schisme dans l'Eglise de Dieu, deux Pontifes*, l'un *élu légitimement*, l'*autre schismatique* (allusion possible à l'infâme parodie qui voulut faire de Luther un antipape, lorsqu'en 1527 les luthériens, aidés des Impériaux, firent le sac de Rome). *Le vrai Pape sera forcé de s'exiler* (Clément VII dut s'enfuir à Orvieto). *La violence sévira contre l'Eglise de Dieu. Trois armées très puissantes entreront en même temps en Italie, l'une venant de l'Est, l'autre de l'Ouest, la troisième du Nord : elles se réuniront et il y aura beaucoup de sang versé. Puis il se fera dans la Ville* (Eternelle) *une réforme atteignant les clercs* (réforme de la discipline ecclésiastique préparée par le Concile de Trente), *et les mahométans seront arrêtés dans leur marche.* (Ils furent vaincus à Lépante, à la fin du XVIe siècle, sous saint Pie V.)

de vos âmes. Vous devez donc être maintenant pour vos sujets pasteurs spirituels et pasteurs temporels.

Vous subissez de terribles épreuves; vous en redoutez de plus terribles encore. Voyez si ce n'est pas à cause de vos fautes et amendez-vous. Dieu envoya Jonas à Ninive qu'il voulait anéantir à cause de ses péchés, et dès que Ninive se repentit il révoqua sa sentence. Le propre de Dieu n'est-il pas d'être toujours miséricordieux? Cessons de pécher et les fléaux cesseront.

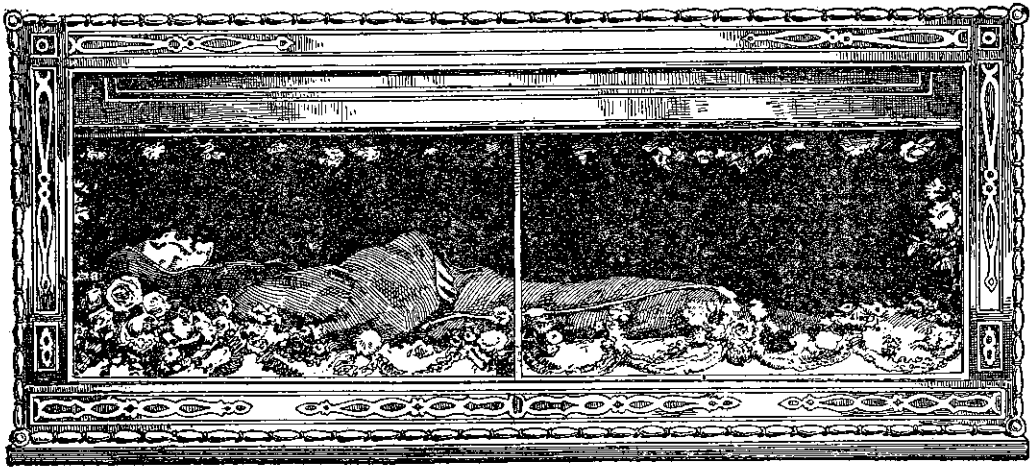
Vous avez dans la ville des religieux à *Colle Mayo* et ailleurs. Demandez-leur des processions de pénitence, chacun dans leur quartier, des messes en l'honneur de la Sainte Vierge et de nos saints patrons. Demandez des prières aux Filles de Sainte-Claire. Par ces moyens, j'ai confiance que l'infinie miséricorde de Dieu mettra fin à ces calamités.

Si j'allais aux pieds du roi solliciter une faveur et qu'en même temps j'agisse de manière à lui déplaire, il me chasserait de sa présence. De même vous, pour l'amour de Dieu, cessez de blasphémer si vous voulez être exaucés! Tous vos maux viennent de là. Je m'arrête en vous priant encore de vous rendre dignes de la charge qui vous est imposée.

Votre frère en Notre-Seigneur,

Fr. Vincent.

Celui qui tenait ce noble langage était un vieillard estimé et vénéré de tous, reconnu comme saint, orné de l'éclat des miracles. Aussi sa parole fut-elle entendue et suivie. Il ne tint pas à lui que l'évêque exilé ne revint à Aquila. L'infortuné pontife périt assassiné par les factieux à Rome même,



Châsse où repose, en état de parfaite conservation, le corps du bienheureux Vincent.
(D'après une photographie.)

chez le futur pape Jules II, alors cardinal, le 23 février 1493.

Une dernière conquête

Un jour qu'il quêtait dans la ville de Lucoli, la fatigue l'obligea de s'arrêter dans une famille amie. Il y fit la rencontre d'une enfant qui deviendra l'une des gloires de l'Ordre augustinien et est honorée aujourd'hui au 12 février sous le nom de Bienheureuse Christine de Lucoli.

Le bienheureux Vincent, qui avait reçu de Dieu pour la direction de quelques âmes des lumières extraordinaires, reconnut dans la petite Matthia Ciccarelli — tel était le nom de famille de la bienheureuse Christine — une âme d'élite, et ses conseils l'engagèrent résolument dans les voies austères de la sainteté. Il lui inspira le dégoût des vanités mondaines, l'attrait des pénitences les plus héroïques dont il donnait lui-même l'exemple. Sur son avis, elle se mit à réciter chaque jour l'office de la Sainte Vierge et celui des défunts, pratique à laquelle elle resta fidèle toute sa vie.

Dès qu'il eut ainsi affermi ses premiers pas, il ne cessa plus de la soutenir et de l'encourager qu'il ne l'eût conduite au seuil du cloître où elle acheva de devenir une sainte.

Le 7 août 1504, vers le soir, de la fenêtre de la maison qu'elle habitait encore à Lucoli, Matthia vit le bois voisin du couvent de Saint-Julien tout illuminé et l'âme de son saint directeur monter au ciel au sein d'un magnifique cortège. Elle sut le lendemain que, à l'heure même de sa vision, le bienheureux Vincent avait rendu le dernier soupir.

Cette révélation la remplit de joie et la confirma dans la conviction que son guide spirituel était vraiment un saint.

Docile à ses recommandations, elle ne tarda pas à entrer au monastère augustinien de Sainte-Lucie, à Aquila, et y prit le voile.

Avant de mourir, le Bienheureux avait eu à cœur de préparer une sainte, l'imitatrice de ses vertus ici-bas, la compagne de sa gloire au ciel.

Sources consultées

Il B. Vincenzo dall'Aquila, par Giuseppe Rivera, commandeur de l'Ordre de Malte, Aquila, 1904. — *Saint Bernardin de Sienne*, par Thureau-Dangin. — *Histoire de l'Europe*, par le chanoine Melin. — *Palmier séraphique*, t. IV. — *Auréole séraphique*, t. III, etc.

SAINT ABRAHAM DE CRATIA

ÉVÊQUE ET ANACHORÈTE

Fête le 6 septembre.

En quête d'une vie plus parfaite, saint Abraham rencontre dans les solitudes de Palestine Jean le Scholaire, il devient son ami et son collaborateur dans la construction d'un nouveau monastère.

SA JEUNESSE MONASTIQUE

Saint Abraham naquit au mois de mars ou d'avril 474 à Emèse, ville de l'ancienne Cœlésyrie, sur l'Oronte, célèbre par un temple magnifique du Soleil, sous l'empereur Zénon, qui, depuis le mois de février de la même année, avait pris en main les rênes du gouvernement. Son père se nommait Jules et sa mère Thècle.

Nous ne savons rien de sa jeunesse. De bonne heure, Abraham embrassa la vie religieuse. Il s'enferma dans un des nombreux couvents qui entouraient sa ville natale et s'y instruisit parfaitement des devoirs de l'existence cénobitique.

En 492, une troupe d'Arabes fit invasion dans le monastère. Le jeune moine, âgé de dix-huit ans, s'enfuit à Constantinople accompagné de son précepteur, religieux qui, selon l'usage oriental, remplacé aujourd'hui par la coutume de donner « un ange gardien » aux nouveaux postulants dans les

Ordres religieux, était chargé de son éducation monastique.

Il y resta peu de temps. « Le père de son âme » fut bientôt nommé archimandrite d'un des monastères qui florissaient alors dans les environs de Constantinople. Il emmena avec lui son disciple et le chargea du soin des religieux et des affaires du couvent.

Pendant les huit ou neuf ans qu'il occupa ce laborieux poste de l'économat, Abraham se montra digne de tous éloges. On le vit chaque jour progresser en vertus et en sainteté. A l'intérieur du monastère comme à l'extérieur, où l'attiraient les devoirs de son office et l'administration du couvent, il se concilia tous les cœurs par les heureuses dispositions de son âme intelligente et douce, par la parfaite intégrité d'une vie exemplaire.

L'HIGOUMÈNE DE CRATIA — UN DÉPART PRÉCIPITÉ

La lumière ne peut rester cachée sous le boisseau. Dieu se plaît à honorer ceux qui s'abaissent pour lui. Tandis qu'Abraham réalisait peu à peu l'idéal de perfection qu'il avait conçu, un ancien gouverneur de provinces, du nom de Jean, vivait aux alentours du monastère. Il était originaire de Cratia-Flaviopolis (aujourd'hui Gérédé), dans la province d'Honoriade, ville qui avait Claudiopolis pour métropole et que son frère Platon dirigeait en qualité d'évêque.

L'ex-gouverneur avait conçu le pieux dessein d'édifier un monastère dans sa patrie, aux lieux mêmes où ses parents dormaient leur dernier sommeil. Dès que la renommée lui eut appris quelle existence toute de chasteté, de mortification et de perfection menait le moine Abraham, Jean demanda au supérieur de lui accorder son saint économe pour en faire l'higoumène de la nouvelle maison religieuse qu'il voulait fonder. L'archimandrite cédant aux pressantes instances du fondateur finit par consentir et il ordonna à Abraham de partir pour Cratia.

Le moine obéit. Son départ de Constantinople eut lieu en l'an 500 ou 501. Il avait vingt-sept ans.

A Cratia, le ciel bénit visiblement toutes ses entreprises. Quand la construction du monastère fut achevée, Abraham reçut de l'évêque Platon, avec l'ordination sacerdotale, le titre de cénobiarque de la nouvelle fondation.

Il devait rester dix ans dans ce monastère qui, sous sa prudente direction, acquit une merveilleuse prospérité. Attirée par sa sainteté, une multitude de moines s'assembla autour de lui. Il les dirigea selon la volonté de Dieu dans tous les sentiers de la vertu.

Mais bientôt l'éclat et le renom de ses grandes œuvres se répandit au loin et l'on vit une affluence continuelle de moines, de personnes du monde et même d'évêques accourir solliciter les lumières et les conseils du Saint, lui dérobant ainsi la plus grande partie de son temps.

« Il existe au fond de la nature humaine, a dit Montalembert, une tendance instinctive, bien que confuse et passagère, vers la retraite et la solitude. Qui n'a ressenti le désir ardent d'un repos durable et régulier où la sagesse et la vertu puissent fournir un aliment continuel à la vie de l'esprit et du cœur, à la science et à l'amour! Où est l'âme chrétienne, quelque enchaînée qu'elle soit par les liens du péché, quelque souillée qu'elle ait pu être par le contact des bassesses terrestres, qui n'ait soupiré parfois après le charme et le repos de la vie religieuse et respiré de loin le parfum qu'exhale un de ces suaves et secrets asiles habités par la vertu et le dévouement et consacrés à la méditation! »

Ce charme et ce repos de la vie solitaire, Abraham, sans cesse livré par sa charité à ses nombreux visiteurs, ne le goûtait plus. Son âme, passionnément amoureuse de silence et de recueillement, avait en horreur le tumulte et détestait la gloire humaine. Tous les saints sont ainsi. Il semble que les honneurs soient pour eux comme une chape de plomb sous laquelle ils étouffent et dont ils ont hâte de se débarrasser. C'est ce que fit l'higoumène de Cratia.

Un jour, succombant à l'ennui, il s'enfuit, à l'insu de tous, du monastère dont il était la gloire et se rendit à Jérusalem pour y vénérer d'abord les traces du pèlerinage terrestre de l'Homme-Dieu, pour se retirer ensuite dans un lieu ignoré, s'y livrer aux rigueurs de la mortification, aux douceurs de la prière, en un mot réaliser ainsi l'unique idéal de perfection conçu dans cet Orient qui restait à jamais fasciné par la pénitence de Notre-Seigneur au désert et par la vie austère de saint Jean-Baptiste, « ce prince des moines » et « ce prince des anachorètes », au dire des Pères Grecs.

LA TOUR D'EUDOCIE ET LE MONASTÈRE DE JEAN LE SCHOLAIRE — LE MOINE PALESTINIEN

A l'époque où Abraham arrivait à la Ville Sainte (510), on pouvait dire de la Palestine ce que disait de la Thébaïde, au siècle précédent, le plus éloquent des docteurs de l'Eglise, saint Jean Chrysostome : « Allez en Palestine, vous y trouverez une solitude plus belle encore que le paradis, mille chœurs d'anges sous une forme humaine, des peuples de martyrs, des armées de vierges, le tyran diabolique enchaîné et le Christ triomphant et glorifié. »

Le v[e] et le vi[e] siècles furent en effet le véritable âge d'or de la vie religieuse dans ces affreuses solitudes bien faites pour ces âmes orientales si brûlantes et si tourmentées. « Le nombre des couvents et des laures s'élevait à plus de cent et l'influence des moines était si considérable qu'aucune décision importante ne se prenait sans leur consentement. L'eutychianisme, l'origénisme, le monothélisme, l'iconoclasme n'eurent pas de plus redoutables adversaires que ces palestiniens. Ils gouvernaient les diocèses, dirigeaient le peuple et sauvaient le catholicisme menacé. »

Ce sont ces héroïques phalanges que notre Saint allait augmenter d'une glorieuse unité. Sans connaissance aucune à Jérusalem et n'ayant dans sa fuite rapide presque rien emporté avec lui, le courageux évadé se trouva dans une extrême misère dont il eut beaucoup à souffrir. Cela ne l'empêcha pas de satisfaire sa piété en visitant et en vénérant les divers sanctuaires de la Ville Sainte

Au cours d'un de ces pèlerinages, Abraham lia connaissance avec un saint moine, Jean de Byzance, disciple de saint Sabas, qui habitait alors les ruines de la tour d'Eudocie.

En 455, l'illustre épouse de Théodose II, ramenée par le malheur au sein de l'Eglise catholique, l'avait fait élever sur la cime d'un promontoire dominant le désert de Judas et qui est aujourd'hui le Djebel-Mountar, à une heure du couvent de Saint-Sabas. C'est là que le grand anachorète saint Euthyme, qui s'était interdit l'entrée des grandes villes et prohibait expressément aux femmes l'entrée de sa laure, consentit à voir l'impératrice déchue; c'est là que ses entretiens spirituels ramenèrent à la vraie foi l'hérétique prin-

cesse. C'est également dans cette tour tombée en ruines que saint Sabas, après la mort de saint Euthyme (473), mena pendant quelques années une vie d'anachorète avant de se fixer par une inspiration du ciel dans une grotte sauvage (478), sur la rive gauche du Cédron qui court en de profonds ravins de Jérusalem à la mer Morte.

Devenue quelque temps la possession des monophysites, la tour d'Eudocie, vers 510, servait de résidence à deux moines nestoriens.

Saint Sabas s'employa à la conversion de ces hérétiques et, sa charité ayant triomphé de leurs résistances, il les confia aux soins de saint Théodose le Cénobiarque. Puis, au pied de cette tour célèbre, il entreprit la construction d'un monastère dont il céda la direction à son disciple Jean le Scholaire. Ce Jean était un ancien soldat du premier ordre des Scholanès, c'est-à-dire d'une des quatre cohortes qui gardaient le palais sacré des empereurs byzantins et s'appelaient les « protégés de Dieu ».

Jean le Scholaire s'occupait donc de la construction de son couvent lorsqu'il rencontra le pieux pèlerin. Dès qu'ils se virent, l'ancien soldat et l'humble démissionnaire se comprirent et leurs âmes « s'attachèrent » par les doux liens de l'amitié, comme celles de Jonathas et de David. Jean, charmé de la modestie, de la dignité du maintien, de l'aménité de la conversation de son compagnon, comprit que Dieu lui envoyait un de ses fidèles serviteurs et, de retour à son monastère, il l'emmena avec lui. Il le présenta à son père spirituel, saint Sabas, et lui demanda la permission de se l'adjoindre comme collaborateur dans la restauration de la tour et la fondation du couvent. Saint Sabas agréa sa requête.

Dans sa nouvelle résidence, Abraham trouva envoyés par saint Sabas deux autres moines qui avaient déjà atteint un haut degré de perfection. Tout en leur prêtant son aide et son expérience pour la rapide exécution des travaux, il vécut avec eux dans la douceur de la plus intime concorde, leur obéissant en toute humilité et expérimentant à son profit les dons merveilleux qu'ils employaient à la guérison et au salut des âmes.

Les quatre années qu'Abraham passa dans ce monastère (510-514) ne furent pour lui qu'un fugitif instant de bonheur.

Un événement imprévu allait l'arracher à la quiétude enchanteresse de sa retraite.

UN FACHEUX TROUBLE-FÊTE

Au monastère de Cratia l'émoi avait été grand quand on s'était aperçu de la disparition de l'homme de Dieu. De minutieuses enquêtes, vaines pendant quelque temps, furent faites pour retrouver le regretté fugitif.

En 514, tandis qu'Abraham, se croyant oublié de tous, se donnait tout entier à sa rude besogne, arriva en Palestine un personnage considérable du nom d'Albinius et venant de Claudiopolis (Boli en Asie Mineure). Il avait autrefois connu Abraham dans sa première résidence et il avait trouvé pour son âme une source féconde de profits dans les entretiens spirituels du saint higoumène.

Il s'était mis à sa recherche. Il finit par aboutir au monastère de Jean le Scholaire. Il y trouva le cher disparu. Employant alors toute son éloquence, il le supplia de rentrer à Cratia où sa présence était vivement désirée. Sur son refus, il déclara qu'il avait reçu de l'évêque Platon, l'instigateur de sa mission, des ordres précis pour le ramener coûte que coûte.

Mais il se produisit alors ce qu'il advint si souvent en pareilles circonstances : le tentateur fut converti. Accueilli par les paternelles étreintes d'Abraham, il entendit son ami lui peindre si bien les passagères vanités humaines, l'inanité du plaisir, la nécessité de le mépriser et les joies de la solitude que, charmé par ce coin de paradis qu'il avait sous les yeux et impressionné par la vertu de Jean le Scholaire et de ses trois compagnons, Albinius dit au monde un éternel adieu, se consacra tout à Dieu et prit rang parmi les Frères, et plus tard, vers 545, il devint le second higoumène du monastère auquel il avait essayé de dérober un saint.

RETOUR A CRATIA — LES HONNEURS DE L'ÉPISCOPAT

Pour merveilleux qu'ils fussent, ce n'était point là les résultats que l'évêque de Cratia attendait. A la nouvelle de l'infructueuse démarche et de la surprenante conversion d'Albinius, interprète si maladroit de ses volontés, il renouvela ses ordres et menaça de l'interdit en cas de refus.

Abraham ne put se détacher de sa chère solitude. Alors Platon se fâcha. Par un courrier spécial, il déclara suspens de toute fonction sacerdotale le fugitif récalcitrant.

La chose était grave; Jean le Scholaire s'en fut trouver saint Sabas et lui raconta les événements. Saint Sabas, accompagné de Jean et d'Abraham, monta à Jérusalem pour obtenir du patriarche Elie qu'il relevât de la suspense et de l'interdit son malheureux disciple. Mais le patriarche ne le voulut faire à aucun prix, alléguant avec raison que les Canons lui déniaient le droit d'absoudre, tant que l'évêque Platon serait vivant, celui que ce dernier avait ordonné et interdit.

Force était bien au fugitif de reprendre le chemin de Cratia. Saint Sabas et Jean le Scholaire lui ordonnèrent de rejoindre son évêque et d'en obtenir l'absolution.

Le moine obéit aussitôt et regagna sa patrie au mois de mars (515). Il avait quarante et un ans. Sa douleur eût été bien plus vive s'il avait su au-devant de quels honneurs l'obéissance l'envoyait.

Platon reçut avec de grandes manifestations de joie cet enfant prodigue d'un genre nouveau, se hâta de le relever de toutes les censures et le combla de ses faveurs.

En 518, Platon se rendit à Constantinople pour prendre part à un Synode dont il approuva les décisions avec quarante-trois autres évêques et mourut cette même année; on ignore dans quelles circonstances.

La mort de son bienfaiteur allait procurer à Abraham une gloire et un fardeau bien plus grands que ceux qu'il avait autrefois voulu éviter.

A la nouvelle du trépas de Platon, les habitants de Cratia ne pouvant mieux faire et mieux choisir se rendirent chez leur métropolite à Claudiopolis et lui demandèrent Abraham pour évêque. On fit venir Abraham sous un prétexte quelconque et il reçut la consécration épiscopale.

Il est regrettable que l'hagiographe ne nous ait pas donné plus de détails sur l'épiscopat d'Abraham qui dura depuis les derniers mois de 518 au mois de septembre ou d'octobre 531. Il nous le montre seulement s'occupant avec un soin tout maternel des pauvres, des orphelins et des étrangers, chassant par la toute-puissance divine les démons des corps des possédés et ne négligeant aucune prédication, aucune industrie qui pouvait accroître la ferveur de ses ouailles et la gloire de son Eglise. Ensuite l'historien arrive aussitôt aux dernières années de son épiscopat.

NOUVELLE FUITE — UN ÉVÊQUE ANACHORÈTE LA FÉLICITÉ SUR TERRE

Pour pourvoir aux besoins spirituels et temporels de son diocèse, Abraham avait dû souvent entreprendre le voyage de la capitale.

Un jour qu'il arrivait à Constantinople le souvenir de la paix délicieuse et du silence exquis dont il avait joui au monastère de Jean le Scholaire lui captura l'esprit comme une obsédante vision. Alors une violente douleur envahit cette âme si ennemie du bruit, de la grandeur et du faste et qu'absorbait malgré elle le tracas des affaires et des terrestres soucis. Abraham fit monter vers le ciel une ardente prière : « Seigneur Dieu, dit-il, si c'est votre volonté que je retourne dans la solitude, faites-la moi connaître et donnez-moi les moyens de l'accomplir. »

Sur ces entrefaites, il apprit que saint Sabas se trouvait également à Constantinople. Brûlant du vif désir de le voir, le saint évêque s'informa de son domicile, fit tout pour le rejoindre, mais ses démarches furent inutiles.

Le vieux solitaire s'était embarqué de nouveau pour la Terre Sainte, trois jours avant l'arrivée d'Abraham, remportant avec l'estime de tous de nombreuses faveurs dont il voulait employer une partie à construire dans le désert une forteresse qui mettrait les monastères à l'abri d'un coup de main des féroces Bédouins.

Abraham éprouva de ce mécompte une peine très vive. Pendant qu'il s'entretenait dans ces tristes pensées, la nuit suivante il vit en songe saint Sabas lui apparaître et lui dire : « Ne te tourmente pas de ne m'avoir point rencontré à Constantinople, mais si tu veux vivre dégagé de toutes les préoccupations mondaines, retourne à ton ancien monastère et tu y trouveras le repos. »

Le ciel manifestait sa volonté. A son réveil, Abraham prit la résolution de l'exécuter aussitôt. Il ne s'ouvrit à personne de son projet, mais il renvoya ses diacres à Cratia avec ses instructions, sa démission et toutes les pièces qui concernaient son église. Puis, n'emportant absolument rien avec lui, il monta sur un navire, se rendit à Jérusalem et de là au monastère « de la tour » (novembre 531).

Son retour imprévu mit le comble à la joie de de Jean le Scholaire et du noble Albinius.

C'était le second évêque qui, attiré par l'amour de la solitude, venait ensevelir près de saint Sabas sa dignité et ses vertus. Saint Jean le Silentiaire, évêque de Colonia pendant neuf ans, vivait caché dans ces mêmes parages depuis quarante ans.

Abraham avait retrouvé le bonheur qui ne devait plus lui être ravi. Les trois amis, dit le chroniqueur, ne firent plus qu'une seule âme. Ils partageaient le même toit, la même nourriture et se livraient ensemble à la pratique des bonnes œuvres, expérimentant par la plus douce des expériences toute la vérité de cette parole de l'Ecriture. (*Eccli*, VI, 14, 16) « Rien ne vaut un ami fidèle. Un ami fidèle est un remède de vie ».

MIRACLES — LA MORT

Un an après, 5 décembre 532, saint Sabas émigra vers la patrie céleste et fut enterré dans la grande église de son couvent, au milieu de la place pavée que l'on voit encore aujourd'hui. Après la mort de saint Sabas, Abraham prit l'habitude de passer le Carême au désert de Rouba avec Albinius et Jean le Scholaire. Ils y redoublaient leurs prières et leurs mortifications.

En 540, Albinius quitta ce monde. Il était parvenu à un haut degré de sainteté et jouissait du don de prophétie. Il fut bientôt rejoint dans la tombe par son ami et maître Jean le Scholaire (542 ou 545). Celui-ci étant tombé malade vit saint Sabas lui apparaître et lui annoncer sa mort prochaine. Il dicta alors ses dernières recommandations et s'envola vers le Christ.

Abraham restait seul sur la terre. Il jouissait d'une grande réputation de savoir et de sainteté. Une foule de malades atteints de toutes sortes d'infirmités accouraient auprès de lui pour chercher la guérison de leurs souffrances, car Dieu manifestait par des miracles la sainteté de son serviteur.

Un des disciples d'Abraham lui amena un jour un possédé, du nom de Paul, que l'esprit mauvais avait rendu fou. A la vue d'Abraham, le démon se mit à rouler par terre sa malheureuse victime et à pousser des hurlements de douleur. Ces cris firent accourir tous ceux qui étaient dans le monastère. Pendant ce temps, le démon insultait Dieu et accablait Abraham de calomnies et de malédictions : « Malheur à toi, disait-il, pourquoi nous tourmentes-tu? ». Mais le Saint lui répondit : « Je te commande au nom de Jésus-Christ de t'éloigner de cet homme et de n'y plus rentrer jamais. » A l'instant, le démon s'enfuit et sa victime fut guérie aussitôt.

Dans le monastère se trouvait un Frère affligé d'une douloureuse maladie. On avait employé pour le guérir tous les remèdes et tous les traitements, mais en vain. Dès que le malade apprit que saint Abraham avait expulsé le démon, il conçut un étrange dessein. Il entra dans l'église, s'installa au chœur dans la stalle qu'occupait ordinairement le saint évêque démissionnaire. Sa foi fut récompensée et au simple contact de la stalle du vieillard le moine fut délivré de sa triste infirmité. Etonné du changement soudain, les Frères du monastère s'enquirent de la cause de la guérison et rendirent ensuite grâce à Dieu qui n'est pas embarrassé dans le choix des moyens pour manifester la sainteté de ses serviteurs.

Saint Abraham ne fut pas seulement parfait en vertus, il fut irréprochable dans sa doctrine. En ces temps si troublés par les origénistes il eut la gloire d'être un ardent défenseur de la vraie foi et un adversaire irréconciliable de tous ceux qui s'en écartaient.

Nous ignorons l'année de sa mort. Il mourut le 6 septembre d'une année que ne nous a pas conservé le texte arabe. Mais ce ne peut être avant 557, car dans les premiers mois de cette année Cyrille de Scythopolis achevait les vies de saint Euthyme et de saint Sabas et dans ce dernier ouvrage il parle d'Abraham comme d'une personne vivant encore.

Peut-être ne survécut-il pas longtemps à son collègue en dignité et en vertus, Saint-Jean le Silentiaire, qui acheva le 13 mai 558, sa longue vie de cent quatre ans toute faite de silence et d'abnégation, mais la vieillesse, toujours si mélancolique pour les gens du monde, lui laissa à travers les glaces de l'âge cette jeunesse du cœur, qui est « comme le prélude de l'éternelle jeunesse de la vie bienheureuse ».

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

A. L. Machrik, Beyrouth, 1905, t. VIII. Un manuscrit arabe chrétien du IXe siècle.

Analecta Bollandina, Bruxelles, juillet 1905.

Saint Abraham de Cratia, P. Siméon Vailhé.

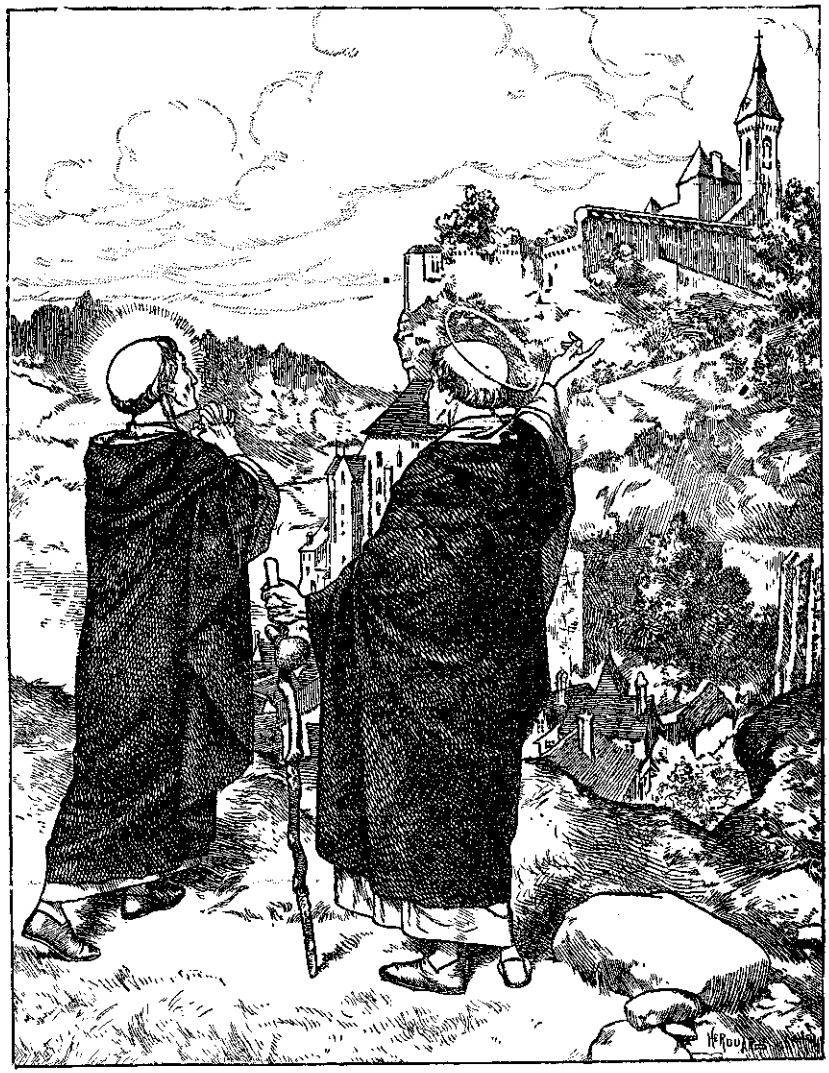
Echos d'Orient, sept. 1905, n° 54, p. 290-294.

Les premiers monastères en Palestine, P. Siméon Vailhé, dans le *Bessarione*, 1898.

LE BIENHEUREUX BERTRAND DE GARRIGUES

de l'Ordre des Frères Prêcheurs, missionnaire dans le Languedoc († 1230).

Fête le 6 septembre.



Saint Dominique et le bienheureux Bertrand font un pèlerinage au célèbre sanctuaire de Rocamadour.

NAISSANCE — LES RAVAGES DES ALBIGEOIS ÉVANGÉLISATION DES HÉRÉTIQUES

Plusieurs contrées se disputent l'honneur d'avoir vu naître le Bienheureux. Le Bréviaire dominicain, s'appuyant sur les plus anciens historiens de l'Ordre, notamment sur Bernard de Gui, nous dit qu'il naquit « à Garrigues, près d'Alais, maintenant au diocèse de Nîmes ».

Le diocèse de Valence, en Dauphiné, revendique, de son côté, l'honneur de compter Bertrand parmi ses enfants. Une tradition locale place en effet le berceau du serviteur de Dieu sur le territoire de Bouchet, en un endroit appelé encore maintenant Garrigues, où l'on montre un manoir en ruines qui fut, dit-on, la demeure des parents du Saint.

Pour concilier les deux opinions, certains auteurs émettent l'hypothèse que Bertrand

de Garrigues, né près d'Alais, aurait été amené à Bouchet, encore à la mamelle, et y aurait grandi à l'ombre de Notre-Dame du Bosquet, célèbre abbaye où nuit et jour des vierges cisterciennes, dépendantes de l'abbé d'Aiguebelle, faisaient monter vers le ciel les louanges du Très-Haut.

Ame candide et simple, d'après les données fournies par l'histoire sur son caractère, Bertrand goûta dès son adolescence le bonheur d'être à Dieu sans réserve. Son cœur, tout jeune encore, se consuma du désir de gagner des âmes à Jésus-Christ et de convertir les malheureux hérétiques qui dévastaient alors le Midi de la France.

Ses yeux d'enfant avaient pu contempler les traces sanglantes de leur haine et de leur fureur. En l'an 1200, en effet, une armée d'Albigeois, conduite par Raymond VI de Toulouse, avait ravagé ces contrées et mis le siège devant l'abbaye du Bosquet.

Bertrand connaissait donc par expérience les calamités apportées, soit dans son pays, soit dans la Provence, par les Albigeois.

Aussi résolut-il de se joindre volontairement aux hommes apostoliques chargés par le Saint-Siège de combattre l'hérésie. Cette mission avait été confiée par Innocent III aux Cisterciens. Avant de le suivre sur cet important théâtre, il ne sera pas sans intérêt de donner quelques détails sur l'hérésie qu'il allait avoir à combattre.

On désigne sous le nom d'Albigeois, dès la fin du XII[e] siècle, les hérétiques cathares répandus dans le Languedoc. Ils professaient exactement les mêmes doctrines que les Cathares proprement dits ; comme eux, ils croyaient à l'existence de deux natures essentiellement contraires et de deux créateurs ; comme eux, ils niaient la réalité de l'Incarnation, des souffrances, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, ainsi que la résurrection de la chair.

Malgré les efforts des Papes, les doctrines hétérodoxes continuèrent à se répandre dans la seconde moitié du XII[e] siècle, avec la complicité, souvent, des autorités civiles.

BERTRAND S'ATTACHE A SAINT DOMINIQUE

Les envoyés du Siège apostolique travaillèrent longtemps, mais sans résultats. Aussi comprend-on leur abattement et leur découragement devant l'inanité de leurs efforts. C'est dans cet état que vinrent les surprendre et relever leur courage le saint évêque d'Osma, Diégo d'Azevédo, et son chanoine, Dominique de Gusman, partis de Cîteaux dans les premiers mois de 1205.

Tous deux se mirent à l'œuvre sous la direction des légats, mais la mort du saint évêque laissa bientôt seul saint Dominique. Il continua, sans se décourager, son pénible apostolat, et sa sainteté le mit promptement à la tête de la mission catholique. Au milieu des guerres, des désordres et des troubles de tout genre, on vit toujours sa noble figure dominer, calme et sereine, et, comme un rayon de soleil s'échappant du sein de l'orage, faire briller partout une lueur d'espérance, de bonheur et de paix.

Bertrand de Garrigues eut bientôt compris ce qu'il y avait de grand et de généreux dans le cœur de Dominique et, subissant son ascendant irrésistible, il s'attacha à sa personne et vint augmenter la petite troupe d'hommes zélés qui s'étaient groupés autour de l'apôtre, désireux de prêcher sous ses ordres, et qui devaient être plus tard le noyau de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

C'était en l'année 1207. Dès lors, la vie du bienheureux Bertrand est inséparable de celle de saint Dominique. « Bertrand, dit Bernard de Gui, suivait saint Dominique pas à pas, mortifiant continuellement sa chair pour glorifier Notre-Seigneur. Par ses veilles, ses pénitences et ses jeûnes, il réussit tellement à imprimer en lui-même la ressemblance de son bien-aimé Père qu'on eût pu dire en le voyant passer : « Voilà le portrait vivant de saint Dominique. »

« C'était un homme d'une grande sainteté et d'une austérité étonnante », écrit de son côté le bienheureux Jourdain de Saxe.

Il semble que la Providence l'eût choisi pour tenir dans la confiance de saint Dominique la place laissée vide par la mort de Diégo.

Dès le premier jour où ils se rencontrèrent, une même intelligence des choses de Dieu unit leur cœur par une mutuelle sympathie. Aussi, les anciens auteurs nomment-ils Bertrand « le bien-aimé disciple de saint Dominique, son plus cher coopérateur dans tous ses travaux, l'émule de sa piété et l'imitateur de sa sainteté ».

SA PLACE DANS L'ORDRE DOMINICAIN NAISSANT

Près de dix années s'écoulèrent ainsi dans les travaux d'un apostolat incessant. Sans demeure fixe, les apôtres allaient de bourgade en bourgade, ne s'arrêtant que dans les hôtelleries quand ce n'était pas au bord des fontaines ou dans les fossés des chemins.

Or, en 1215 survint un événement qui fixa les destinées jusqu'alors errantes de la prédication.

A Toulouse, saint Dominique s'était attaché un jeune homme riche, Pierre Seila, qui lui abandonna ses propriétés et ses immeubles. Le Saint garda pour sa résidence une maison sise près du Château-Narbonnais et, dès le mois d'avril, il y rassembla ses compagnons, au nombre de six, les revêtit de l'habit qu'il portait lui-même, et tous ensemble entreprirent de mener une vie uniforme et commune. Ainsi fut fondé le premier monastère des Frères Prêcheurs (25 avril 1215). Au premier rang se distinguait Bertrand de Garrigues. Dans le cours de cette année 1215, des événements importants étaient survenus. Dieu avait béni et multiplié la petite Société, composée maintenant de seize membres.

Dominique avait soumis ses projets au glorieux Pontife Innocent III, dont il avait reçu un accueil bienveillant et, dès le printemps de 1216, il revenait en France et assemblait au monastère de Prouille les premiers éléments de son Ordre, pour en arrêter la constitution définitive. Désormais les vœux du P. Bertrand seront accomplis ; il pourra trouver à la fois le calme et la contemplation de la vie monastique dont son âme, jeune encore, avait été charmée ; mais de plus il sera un apôtre.

Les chroniques ne disent point quelle part dut prendre Bertrand dans cette mémorable assemblée de Prouille. Cependant la confiance que saint Dominique lui témoignait, lors de ses absences, nous laisse soupçonner l'influence que ses sages conseils durent exercer. Bertrand était en effet regardé comme le premier de l'Ordre, après le fondateur. Il avait toutes les qualités requises pour diriger l'Institut dans la maison que Pierre Seila avait abandonnée et pour surveiller les travaux du monastère qui allait s'élever avec célérité sur le flanc de l'église Saint-Romain. Nous voyons, en effet, Dominique obligé de se rendre à diverses reprises à Rome, partir néanmoins tranquille, en confiant la direction de sa famille religieuse au bienheureux Bertrand, sachant que l'esprit de Dieu dirigeait celui qu'il aimait de la plus noble charité.

Cet honneur, déféré à notre Bienheureux dans des circonstances aussi graves, est pour nous le plus sûr indice de son éminente sainteté.

Le nouveau prieur s'efforça, par ses exemples et ses paroles, d'établir la vie religieuse de ses frères sur des bases solides. Aussi tous étaient-ils préparés aux plus généreux sacrifices. Quand saint Dominique revint de Rome, vers le mois de juin 1217, il trouva la petite communauté florissante. Ils allaient être dispersés pour occuper la France, l'Espagne, l'Italie. Bertrand de Garrigues reçut la mission d'accompagner Fr. Mathieu à Paris, avec cinq autres religieux, et de l'installer avec le titre d'abbé dans le futur monastère de la capitale.

DÉPART POUR PARIS — RETOUR A TOULOUSE PÈLERINAGE A ROCAMADOUR

Les nouveaux apôtres se mirent en route vers la fin du mois d'août, sans argent, sans ressource.

Dix mois entiers, ils vécurent à Paris dans une disette extrême, n'ayant pour soutien que leur confiance en Dieu. La Providence ne les abandonna pas, et bientôt la ville entière fut remplie de leur sainteté. L'évêque de Paris, Pierre de Nemours, devint leur protecteur; le docteur Jean de Barastre, doyen de Saint-Quentin, chapelain du roi et professeur à l'Université, leur offrit sa chapelle de Saint-Jacques pour leur collégiale, et son hospice pour y bâtir leurs cellules.

Notre Bienheureux reprit bientôt le chemin de Toulouse. Certains auteurs le font assister, au mois de janvier 1218, à la fondation du couvent de Bologne. C'est, croyons-nous, une erreur. Les chroniques de l'Ordre sont formelles à cet égard. Lorsqu'il revint se mettre à la tête du couvent de Toulouse, de graves événements s'étaient accomplis. Simon de Montfort, ami intime du fondateur, venait de mourir, tué d'un coup de pierre en voulant reprendre Toulouse (1218). Bertrand dut relever le moral de ses frères, abattus et terrifiés depuis les dernières victoires des hérétiques.

L'année suivante, dit Echard, saint Dominique, venant d'Espagne « après avoir embrassé ses enfants de Toulouse, le prend pour compagnon de voyage, et avec lui se dirige à marches forcées vers Paris ».

Toutefois, nos pieux voyageurs se détournèrent de la ligne directe pour prendre une autre voie, attirés par la renommée du sanctuaire de Notre-Dame de Rocamadour.

Les deux Saints y passèrent une nuit entière, abimés dans la contemplation au pied de l'autel de Marie. Une des peintures dont est enrichi le vénéré sanctuaire transmet à la postérité le souvenir de cette nuit mémorable.

Le lendemain matin, ils reprirent leur route sans or ni argent, demandant humblement l'aumône et n'interrompant le silence que pour prier ou s'entretenir de Dieu.

Or il arriva, raconte Gérard de Trachet, que le jour même où ils avaient quitté rocamadour, ils furent rejoints par des pèlerins allemands qui, les ayant entendus réciter des psaumes, se mirent pieusement à leur suite.

Au prochain village, leurs compagnons les invitèrent à dîner avec eux et ils agirent de même pendant quatre jours consécutifs. Le cinquième, le bienheureux Dominique dit en gémissant à Bertrand de Garrigues : « Frère Bertrand, j'ai conscience de voir que nous moissonnons le temporel de ces pèlerins sans pouvoir semer en eux le spirituel. C'est pourquoi, s'il vous plaît, mettons-nous à genoux et demandons à Dieu la grâce d'entendre et de parler leur langue, afin que nous leur annoncions le Seigneur Jésus. » Ce qu'ayant fait, ils commencèrent à s'exprimer en allemand, à la grande surprise des pèlerins, et pendant quatre autres jours qu'ils furent ensemble, jusqu'à Orléans.

Leur séjour à Paris fut de courte durée. Après avoir dispersé ses nouveaux fils dans toute la France, saint Dominique quitta cette ville avec Bertrand, vers le mois de septembre, satisfait des progrès de l'Ordre. Dominique se dirigea vers Bologne et Bertrand descendit en Languedoc, avec mission de reprendre le gouvernement de Saint-Romain. Selon toute apparence, il resta au couvent de Toulouse jusqu'en l'année 1221. Des changements importants furent alors introduits dans l'organisation de l'Ordre. Il fut divisé en huit provinces, et Bertrand de Garrigues fut institué provincial de la Provence, dont le territoire comprenait la partie méridionale des Gaules, depuis Marseille jusqu'à Lyon, sur toute la zone qui s'étend des Alpes à l'Océan.

ZÈLE DU NOUVEAU PROVINCIAL NOMBREUSES FONDATIONS

Dès son entrée en charge, Fr. Bertrand se trouva aux prises avec une situation difficile.

Raymond de Toulouse, toujours zélé partisan de l'hérésie, avait reconquis ses États par la force des armes et y régnait paisiblement. Le provincial agit avec sagesse et prit le parti de la prudence. Résolu à se tenir à l'écart des affaires publiques, il se renferma scrupuleusement dans les limites de son humble ministère et recommanda à ses religieux d'exposer la foi catholique avec la simplicité et la douceur de la charité chrétienne, sans mêler à leurs discours des questions politiques toujours irritantes.

Sans autre prestige que la simplicité d'une vie irréprochable, il attire autour de lui, par

ses vertus, les hommes les plus recommandables ; il les recueille dans les couvents de Toulouse et de Montpellier, et, après les avoir formés à la vie monastique, il les envoie dans les villes épiscopales de sa province, prêcher et fonder des monastères. Ainsi furent établis, dès la première année de son provincialat, les couvents de Bayonne et du Puy-en-Velay.

En 1224, il jetait les fondements du couvent d'Avignon.

Il serait difficile de nommer toutes les maisons qui doivent leur origine au Bienheureux. C'est au souvenir de ces nombreux établissements que sa postérité religieuse a pu dire de lui : « Durant plusieurs années, le bienheureux Bertrand de Garrigues a administré notre province naissante et en a prodigieusement reculé les limites. »

LA MESSE POUR LES PÉCHEURS ET LES TRÉPASSÉS

L'homme de Dieu visitait souvent ses colonies monastiques, suivant les devoirs de sa charge. Montpellier cependant l'attirait de préférence. Après de rudes fatigues, il aimait à y venir retremper son esprit et son cœur dans la retraite et la prière. Ce couvent était d'ailleurs son œuvre, il l'avait fondé en 1220. Dans les entretiens qu'il avait alors avec ses frères, il ne cessait de les exhorter à s'occuper avant tout du salut des âmes. Et chaque matin, il se faisait un devoir d'offrir le Saint Sacrifice pour les pécheurs.

Un Frère se permit de lui demander pourquoi il célébrait si souvent pour les pécheurs et si rarement pour les morts.

— C'est, répondit celui-ci, que les morts pour qui l'Eglise ne cesse de prier sont en sûreté, tandis que nous, pauvres pécheurs, nous sommes environnés de dangers.

— Très cher Prieur, reprit le Frère, s'il y avait ici deux mendiants également pauvres, l'un ayant son corps en bon état et l'autre privé de ses membres, lequel, dites-moi, vous empresseriez-vous de secourir ?

— Sans nul doute, celui qui est incapable de s'aider lui-même.

— Eh bien ! reprit le Frère, les morts sont dans ce cas, ils n'ont plus ni bouche pour se confesser, ni oreilles pour entendre, ni paupières pour pleurer, ni pieds pour faire des pèlerinages ; de nous seulement ils attendent leur secours.

Le provincial ne fut pas pleinement convaincu. Mais voici que la nuit suivante, un défunt à la face hideuse apparut et, faisant peser sur lui une énorme bière, le réveilla en sursaut. Fr. Bertrand se rendormit, mais le spectre revint, et par dix fois s'efforça de le terrifier. Dès l'aurore, l'homme de Dieu manda Fr. Benoît, lui raconta sa vision, et, montant à l'autel, célébra pour les trépassés avec larmes et dévotion. A partir de ce moment, il joignit dans ses suffrages les pécheurs de la terre et les âmes du purgatoire.

SA MORT CACHÉE — SES VERTUS

Bertrand de Garrigues était encore provincial quand il mourut en 1230. Il prêchait au monastère du Bouchet lorsqu'il tomba malade, et quitta cette terre, humble dans sa mort comme il l'avait été dans sa vie. « Il mourut, disent Gérard de Frachet et Humbert de Romans, ses contemporains, dans la maison des religieuses du Bosquet, près d'Orange, en Provence. »

Les premiers chroniqueurs en parlent tous avec un saint respect. C'était, nous disent-ils, un homme saint, d'une grande vigilance sur lui-même. Sans pitié pour son corps, il mortifiait sa chair par la plus rigoureuse pénitence, car il avait pris saint Dominique pour exemple.

« Son humilité était extrême ; malgré son angélique pureté, dit Gérard de Frachet, il se considérait comme le dernier des pécheurs et ne cessait de pleurer jour et nuit ses fautes.

Le saint Père Dominique jugea qu'il y avait là un excès et lui enjoignit de ne plus pleurer ses péchés, mais ceux des autres. A partir de ce moment, il lui devint impossible de pleurer sur ses propres misères, tandis qu'il versait d'abondantes larmes sur celles du prochain. »

Tel fut Bertrand de Garrigues, modèle parfait du Frère Prêcheur.

SON CULTE

Les religieuses de Notre-Dame du Bosquet firent inhumer le corps du Saint dans leur cimetière conventuel, non loin du chevet de leur église abbatiale. Une pierre tombale conservée encore aujourd'hui désignait alors la place de sa sépulture. Ce fut autour de cette pierre que commença le culte public. Des grâces et des guérisons miraculeuses attirèrent bientôt des foules à l'abbaye.

« Vingt-trois ans plus tard, on leva de terre le saint corps qui fut trouvé entier et sans corruption, et on le plaça dans un honorable sépulcre. » Ainsi s'exprime Bernard de Gui.

Son souvenir, dans toute cette contrée, reste encore vivant parmi les populations, et de nombreux prodiges sont obtenus par son intercession.

C'est le témoignage que rend la légende de l'office approuvé par la S. Congrégation.

L'honneur et la joie de voir ce culte authentiquement confirmé étaient réservés à notre époque. En 1870, l'évêque de Valence approuva juridiquement le culte maintenu de temps immémorial dans son diocèse. Dès lors, la cause portée à Rome fut poursuivie régulièrement à la demande de l'Ordre et des cardinaux, archevêques et évêques de Paris, Valence, Marseille, Avignon, Toulouse, Carcassonne, Montpellier, Orléans, Cahors, etc.

La S. Cong. des Rites, dans sa séance du 12 juillet 1881, rendit un décret favorable que Léon XIII ratifia le 14 du même mois.

Un office avec oraison et leçons propres fut ensuite accordé pour la fête du Bienheureux, fixée au 6 septembre dans l'Ordre des Frères Prêcheurs et dans les diocèses de Nîmes et de Valence.

SOURCES CONSULTÉES

Année dominicaine, 6 septembre. — Vie de *saint Dominique*, par JEAN GUIRAUD, Lecoffre. — ISNARD, *Saint Bertrand de Garrigues, des Frères-Prêcheurs, compagnon de saint Dominique*, par l'abbé I. P. I., curé de Tulette, chanoine honoraire de Valence.

SAINTE REINE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 7 septembre.

SAINT ONESIPHORE, DISCIPLE DE SAINT PAUL

Fête le 6 septembre.

Sur le point d'avoir la tête tranchée, sainte Reine déclare qu'elle aime mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ et annonce au peuple le vrai Dieu.

JEUNESSE DE REINE — L'HUMBLE BERGÈRE
SON ARRESTATION

Alise-Sainte-Reine, l'antique et fameuse Alésia, n'a pas vu dans ses murs que les combats du héros gaulois, Vercingétorix. Sainte Reine soutint dans cette ville une de ces luttes qui font véritablement honneur à l'humanité régénérée dans le sang de son Dieu, et remporta une victoire plus durable que celle de César.

On sait combien fut terrible, malgré son peu de durée, la persécution du farouche Dèce. Le mouve-

ment qu'il lui imprima fut tel que, deux ans après sa mort, les chrétiens étaient encore traqués sur tous les points de l'empire.

A cette époque, en 253 le préfet des Gaules, Olybrius arrivant au pied de la montagne d'Alise, au lieu qu'on appelle aujourd'hui les *Trois-Ormeaux*, aperçut du haut de son char une jeune fille d'une rare beauté. L'infâme gouverneur forme le dessein d'en faire son épouse, et sans autre forme de procès il commande son arrestation.

Originaire d'Alise, née d'un père et d'une mère nobles, mais païens, *Regina* (Reine, tel était le nom de cette jeune fille,) avait été convertie à la foi chrétienne par la nourrice qui lui avait servi de seconde mère. Chassée de la maison par son père, idolâtre fanatique, Reine était retournée auprès de sa nourrice. A son école elle apprit à croître chaque jour dans l'amour de Dieu. D'un recueillement profond, d'une modestie angélique, elle s'éprit bientôt de la beauté céleste du divin Epoux des âmes : un jour elle se jeta à ses genoux et lui donna tout son cœur.

L'humilité, gardienne des autres vertus et surtout de la pureté, n'était pas moins admirable dans cette âme de choix. L'occupation de cette noble patricienne était de conduire aux champs les troupeaux de sa nourrice, qui permettait plutôt cet emploi à sa vertu qu'à sa condition. Elle préférait les charmes de la solitude aux plus charmantes compagnies d'Alise, parce qu'elle y conversait plus à l'aise avec son Dieu. Là, elle avait tout le temps de faire oraison, de s'exciter au mépris d'un monde qui passe pour ne s'attacher qu'aux biens éternels. Elle s'y délectait surtout de la lecture de la vie des martyrs ; l'exemple de ces courageux athlètes de la foi l'enflammait du désir de donner son sang pour son divin Epoux. Ses vœux furent exaucés. Suivant sa pieuse habitude, Reine menait paître ses troupeaux à la campagne, quand Olybrius approchait d'Alise. On la saisit sur un mot du gouverneur. La vierge, qui soupçonne quelque infâme dessein, lève les yeux au ciel et adresse au Seigneur cette ardente prière : « Ah! mon Sauveur! vous êtes l'Epoux des âmes chastes et le protecteur des Vierges ; souffrirez-vous qu'on triomphe de la faiblesse de mon âge! Ne permettez pas qu'on m'enlève un trésor si précieux. Plutôt mourir que de le perdre! Cette mort me rendra doublement votre épouse, et comme vierge et comme martyre. »

PREMIER INTERROGATOIRE — FERMETÉ DE REINE
DEUXIÈME INTERROGATOIRE

On emmène la vierge aux pieds d'Olybrius. « Ta race, jeune fille? demande le tyran. — Je suis de race noble. — Ton nom? — Je m'appelle Reine. — Ta profession? — J'adore la Très Sainte Trinité. — Tu portes donc le nom de ce Galiléen ou Nazaréen!... — Oui, je suis chrétienne, et je demande à Jésus-Christ de me regarder et de me protéger comme sa servante. »

Olybrius comprend qu'il perd son temps à essayer plus longtemps de séduire une âme si fermement chrétienne. Aussi va-t-il changer désormais de tactique et tenter par tous les moyens de l'amener à l'apostasie. En attendant, il fait mettre la vierge sous bonne garde, se promettant de l'interroger le lendemain, devant tout le public d'Alise, sans doute dans l'espoir de l'intimider davantage. Il n'y réussit pas.

Le lendemain, à l'aube, Olybrius prend place à son tribunal, et là, en face de ses vaines idoles qu'il vient d'honorer par un sacrifice, en face d'une foule immense accourue à ce spectacle, il mande la courageuse chrétienne et l'interpelle en ces termes : « Jeune fille, adore les dieux, prends pitié de ta vie et de ta beauté que tu t'exposes à perdre sans retour. Ecoute-moi, et je te promets des monceaux d'or et un rang honorable dans ma maison. Mais si tu t'obstines, je n'épargnerai rien pour te torturer ; le fer et le feu sont à ma disposition. — Je suis chrétienne, répondit la Sainte, et je préfère cette qualité, que j'ai reçue au baptême, à toutes celles que la nature et la fortune pourraient me donner. Je suis la servante de Jésus-Christ, et s'il faut signer cette profession de mon sang, je suis prête à souffrir mille morts plutôt que de renier mon Dieu. »

LA PRISON — BARBARIE DU PÈRE DE REINE

L'amour d'Olybrius l'emporta-t-il sur sa cruauté ? Ou bien se flattait-il qu'avec le temps l'épouse de Jésus-Christ changerait de sentiment? On ne sait. Toujours est-il qu'il ne poussa pas plus loin l'interrogatoire et qu'il se contenta de la faire conduire en prison jusqu'à son retour de Germanie où une soudaine incursion de barbares l'appelait au secours des frontières de l'empire.

En l'absence d'Olybrius, son propre père se fait le bourreau de notre Sainte. Il l'enferme dans l'une des tours du château de Grinou (c'est à lui que le gouverneur avait confié le soin d'incarcérer la jeune vierge). La rage incompréhensible de ce père dénaturé n'est pas encore assouvie. Il entoure les flancs de la victime d'une ceinture de fer que ses deux extrémités relient à la muraille. Soutenue de la force d'en haut, l'héroïque chrétienne endure ce supplice avec une patience invincible. Elle n'avait d'autre secours humain qu'un peu de pain et d'eau qu'un chrétien lui apportait en cachette au péril de sa vie.

Enfin on annonce à Alise le retour d'Olybrius. A peine arrivé, il s'informe des dispositions de sa prisonnière. Les nouvelles qu'on lui en donne l'irritent et l'attristent à la fois.

NOUVEL INTERROGATOIRE — TORTURES EFFROYABLES

Il veut pourtant tenter un nouvel assaut, assaut de caresses d'abord, de tortures ensuite. On lui amène donc l'innocente vierge. Olybrius déroule à ses yeux toutes les plus belles promesses que peut faire un amour passionné. A l'entendre, il suffirait à la jeune chrétienne de jeter un grain d'encens dans la cassolette qui brûle devant les statues des dieux pour se voir à l'instant la première dame des Gaules. Inutile effort, Reine demeure inébranlable dans la foi de son Dieu. Sur un mot d'Olybrius, on l'étend sur le chevalet, des bourreaux la flagellent à coups redoublés. La victime, les yeux fixés au ciel, n'a qu'un mot à la bouche : « Seigneur, c'est en vous que j'ai placé toutes mes espérances, et je ne serai pas confondue. » Le sang coule à torrents, la chair vole en

lambeaux. Les assistants, païens pour la plupart, en sont émus jusqu'aux larmes. « De quels honneurs te prives-tu, lui crient quelques-uns; il te suffit d'un oui; immole aux dieux, et tu seras la plus heureuse des femmes; quelle folie que de perdre une si belle fortune pour soutenir le parti d'un crucifié! — Mauvais conseillers, mauvais conseils, répliquait la vierge, je ne sacrifierai pas à de vaines idoles de pierre ou de bois. J'adore Jésus-Christ, seul vrai Dieu, qui me remplit de sa force au milieu de mes cruelles souffrances. »

Exaspéré, le préfet ordonne qu'on l'écharpe avec des ongles de fer. L'horreur qu'inspire cette scène de cruauté sauvage arrache de nouvelles larmes aux assistants. Le farouche Olybrius se voile lui-même la face du pan de sa toge, tant le spectacle est écœurant. Mais le calme de la Sainte au milieu de l'émotion générale le pétrifie d'étonnement. « Etrange mystère, s'écrie-t-il, es-tu donc seule à ne pas prendre garde à tes tourments? Le sang ruiselle de tes membres, ton corps n'est qu'une plaie, et tu t'obstines toujours! Sacrifie aux dieux, sinon tu n'échapperas pas encore à ces tortures. » Reine semble ne pas même faire attention à ce langage.

AGONIE MORALE — DIEU LA CONSOLE ENFIN LA COLOMBE

La nuit seule fut capable de mettre un terme à tant de barbarie. Reine est enfermée dans un affreux cachot pour y attendre le lever de l'aurore. A peine introduite dans la prison, la vierge n'a rien tant à cœur que de tomber à genoux et d'attribuer à son divin Epoux la gloire du triomphe qu'elle vient de remporter. En même temps elle lui demande de nouvelles grâces pour continuer la lutte.

Mais, par une permission mystérieuse de Dieu, elle entra dans une agonie semblable à celle de Jésus au jardin des Oliviers. Sans doute que Notre-Seigneur voulait donner à son épouse un trait de ressemblance de plus avec lui. L'obscurité de la prison, la solitude où elle se trouvait, le souvenir des supplices de la veille, la perspective des tortures que le cruel Olybrius lui préparait encore, les douleurs aiguës que lui causaient ses plaies, la frappaient d'abattement. Plus de consolations sensibles de la grâce, plus de joies célestes; mais une tristesse, un dégoût d'où il lui semblait impossible de sortir. Epreuve inouïe. Elle y résiste cependant, et reste ferme dans son désir d'aimer Jésus-Christ par-dessus toute chose. Dieu est content d'elle; à la tempête il fait succéder le calme et inonde son âme de consolations d'autant plus grandes que ses peines avaient été plus poignantes. Ravie en extase, elle vit une grande croix qui touchait de la terre au ciel. Au sommet était une colombe d'une blancheur éclatante qui lui dit : « Salut, Reine, vierge dont la prière exhale les plus suaves parfums. La couronne de gloire est prête, Dieu la déposera bientôt sur votre tête. » Pour l'assurer que cette vision n'était pas l'effet de l'illusion, Dieu la guérit instantanément de toutes ses plaies et la remplit d'un courage tel que la Sainte attendit le lever du jour avec une impatience ineffable.

DERNIER INTERROGATOIRE FERMETÉ DE LA SAINTE — LA COLOMBE APPARAIT ENCORE CONVERSION DE 800 IDOLATRES

Le lendemain Olybrius la fait comparaître devant son tribunal. Mais il est bien étonné de la revoir en pleine santé. Le feu de la passion se rallume en lui, il la conjure d'adorer les idoles et d'accepter sa main. Nouveaux refus de la part de la vierge, nouvelle barbarie de la part du préfet. « Je méprise vos vaines promesses, répliqua la Sainte. Vous ne vous servez de la religion que comme d'un prétexte pour couvrir vos criminelles convoitises. Mais je vous proteste, encore une fois, que je serai fidèle à mon Dieu, malgré vos tourments, et malgré la mort. » Sa franchise et la fermeté de ce langage mettent le tyran au désespoir. Reine est encore étendue sur le chevalet en forme de croix. On applique sur ses flancs des torches enflammées. Ce supplice semble ne lui faire aucune impression. Elle est si heureuse de se voir crucifiée à l'imitation de son Dieu et de son Epoux, que l'allégresse de son âme rayonne sur son visage. Olybrius, qui s'en aperçoit, la fait jeter dans une cuve d'eau froide, pour voir si cette transition brusque du feu dans l'eau glacée, ne lui enlèvera rien de sa sérénité. Nouveau triomphe de la vierge et de la grâce, nouvelle défaite du tyran. Le corps surnage, et la martyre de louer son Dieu : « Le Seigneur a montré sa puissance, le Seigneur a manifesté sa gloire. Jésus, mon Maître, qui m'avez sauvée tant de fois de la mort, soyez béni dans les siècles des siècles. »

Au même instant, la colombe qui lui était apparue dans la prison chantait dans les airs : « Reine, envole-toi au royaume du Christ; viens recevoir la couronne que tes combats t'ont méritée. » Plus de huit cents personnes, qui avaient vu cette colombe et entendu sa voix, embrassèrent la foi de Jésus-Christ, dont ce miracle, à la suite de tant d'autres, affirmait assez la divinité aux yeux de tout homme de bonne foi. La conversion de ces idolâtres, pour qui elle avait tant prié durant son martyre, remplit la vierge d'une joie indicible.

DISCOURS DE REINE AUX ASSISTANTS — MORT DE LA SAINTE

Olybrius comprit enfin qu'il n'avait rien à attendre d'une âme si vaillante. Il la condamna à avoir la tête tranchée. Une heure de délai lui est accordée pour se préparer au coup de la mort. Le peuple se transporte en foule à l'endroit destiné à l'exécution. Là notre Sainte demande la permission de parler aux assistants. Elle le fit avec tant de grâce et d'onction, de majesté et de vigueur à la fois que tous les cœurs en furent attendris. On admirait cette jeune et noble patricienne qui affrontait la mort avec l'héroïsme du plus intrépide soldat. Puis, se tournant vers les chrétiens qui l'entouraient, elle les supplia d'employer leurs prières et leurs larmes pour lui obtenir le pardon de ses péchés. Touchante humilité d'une âme qui avait toujours gardé une innocence angélique. Elle les exhorta avec feu à soutenir jusqu'à la mort, s'il le fallait, l'honneur de la seule véritable religion, de cette religion que le Fils de Dieu était venu établir sur la terre en mourant sur une croix pour notre salut. Enfin la

victime tendit le cou au bourreau qui lui trancha la tête, le 7 septembre, l'an de grâce 253.

Les spectateurs virent son âme s'élever au ciel, en compagnie des anges dont elle avait si bien reproduit la pureté dans sa chair virginale.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE REINE AU MONASTÈRE DE FLAVIGNY EN 864

Le corps de sainte Reine fut enseveli par les chrétiens au pied de la montagne d'Alise. On n'oublia pas de déposer dans son cercueil la chaîne qui avait été un des plus rudes instruments de son martyre. Quelques siècles plus tard, un monastère bénédictin se dressait sur cette tombe illustrée par de nombreux miracles. Mais les malheurs des temps et plus encore l'avarice de quelques abbés commendataires qui s'approprièrent injustement tout le revenu de cette abbaye, la dépeuplèrent à peu près. La mémoire de sainte Reine s'affaiblit si bien de jour en jour qu'on finit par oublier l'endroit de son tombeau.

Les moines du couvent de Flavigny, qui possédaient des domaines aux environs d'Alise, résolurent de relever le culte d'une si illustre vierge. Leur abbé, Egile, en conféra avec Jonas, évêque d'Autun, qui approuva fort et encouragea son pieux dessein. Après un jeûne préparatoire de trois jours, les moines de Flavigny, précédés de leur abbé et de l'évêque de Dol, Salocon, que Jonas avait prié de le remplacer, se rendent en procession au tombeau présumé de la Sainte. Une colombe, qui vient se reposer en ce même endroit, enlève jusqu'au moindre doute, sur le point du sol qui cache le précieux trésor. Egile creuse lui-même la terre, pendant que ses religieux chantent des psaumes au Seigneur. Enfin le sépulcre apparaît, le corps est là aussi avec son chef, couvert encore de ses cheveux et la chaîne de fer que l'on connaît. Grande joie des spectateurs qui entonnent un *Te Deum* d'actions de grâces.

Dès le lendemain, la sainte dépouille est transportée à Flavigny au milieu d'un grand concours de peuple. On l'ensevelit dans l'église de l'abbaye.

Cette translation se fit l'an 684, sous le règne de Charles le Chauve; et tous les ans, les moines de Flavigny en solennisaient la mémoire, le 22 du mois de mars.

Depuis la révolution française, qui rasa le monastère de Flavigny, le corps de sainte Reine, miraculeusement sauvé de toute profanation, repose aujourd'hui dans la belle église paroissiale de Flavigny. On y conserve aussi la chaîne qu'a illustrée son martyre.

SAINT ONÉSIPHORE, DISCIPLE DE SAINT PAUL

Fête le 6 septembre.

Onésiphore appartenait à une riche famille d'Ephèse, en Asie. Si nous en croyons l'histoire de sainte Thècle, il habitait Iconium au moment où saint Paul vint prêcher dans cette ville, et il lui donna l'hospitalité. C'est sans doute à cette époque qu'il embrassa la foi chrétienne. Ce qui est certain, c'est qu'il devint un des plus généreux et des plus zélés disciples du grand Apôtre, et plus tard, sa charité lui fit rendre d'importants services à son illustre maître, quand celui-ci vint évangéliser la ville d'Ephèse.

Il devint l'imitateur des vertus de saint Paul, qui l'employa utilement à l'œuvre du salut des âmes, et même plusieurs auteurs affirment qu'il l'ordonna évêque de la ville de Colophone en Asie-Mineure. Austère pour lui-même, Onésiphore distribuait ses biens aux pauvres avec une inépuisable charité.

A peine eut-il appris que saint Paul avait été emprisonné une seconde fois à Rome, qu'il s'empressa d'accourir dans la capitale de l'empire romain; après bien des recherches, il découvrit enfin la prison où souffrait l'Apôtre des nations, paya fort cher aux geoliers païens la permission de pénétrer jusqu'à lui et de lui apporter, au péril de sa vie, tous les soulagements en son pouvoir. Saint Paul, en ce moment abandonné de ses autres amis que la peur de la persécution éloignait de lui, fut extrêmement touché du dévouement d'Onésiphore. Et il écrivait à son disciple saint Timothée, évêque d'Ephèse : « Que Dieu comble de ses bienfaits la famille d'Onésiphore; il m'a souvent secouru, et n'a pas eu honte de mes chaînes. Arrivé à Rome, il m'a cherché jusqu'à ce qu'il m'ait trouvé. Que Dieu lui fasse trouver grâce au jour du jugement. Et quelle a été sa générosité pour moi à Ephèse, vous le savez mieux que personne... Saluez Prisca et Aquila et la famille d'Onésiphore. »

Après le martyre de saint Paul, saint Onésiphore retourna en Asie, opéra de nombreuses conversions, et fut arrêté à son tour, avec son serviteur Porphyre, dans la ville de Parion (province de l'Hellespont), où il était allé prêcher l'Evangile. Ils furent tous deux flagellés, et on leur brûla le corps avec des torches ardentes, sans pouvoir leur arracher une parole d'apostasie. Alors les païens les attachèrent à la queue de chevaux indomptés qui les traînèrent à travers les rochers et les épines. Ils expirèrent dans ce supplice, et leurs âmes allèrent rejoindre saint Paul au ciel, où ils règnent avec Jésus-Christ, dans les siècles des siècles.

Les bienheureux Marc-Etienne Crisin, chanoine de Strigonie, ÉTIENNE PONGRACZ ET MELCHIOR GRODECZ, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYRS

BÉATIFIÉS PAR S. S. PIE X, LE 15 JANVIER 1905

Fête le 7 septembre.

Les bienheureux martyrs hongrois: Marc Crisin, Etienne Pongracz et Melchior Grodecz.

En notre temps où l'on parle si souvent avec passion de l'inquisition ou des dragonnades, on s'efforce d'ignorer les excès de cruautés accomplies au moment de la Réforme par les protestants; les supplices y ont cependant dépassé, souvent les raffinements du paganisme. Bien que la légitime défense ne puisse excuser certains actes des catholiques, il est juste de dire aussi leurs inénarrables souffrances soit dans notre midi, soit en Allemagne et en Hollande. La canonisation récente par Pie X des trois martyrs hongrois dont nous allons raconter la vie est à cet égard un témoignage précieux.

L'empereur Mathias, roi de Bohême et de Hongrie, ému des menées protestantes dans ses Etats, avait nommé gouverneur de Cassovie (1) et

(1) Cassovie ou mieux Kassa ou Kaschau.

des provinces hongroises André Doczy, homme prudent et fidèle. Ce n'était pas une sinécure qu'il lui offrait; sans cesse excités surtout par le prédicant Alvinczy et par le sénateur Rayner, les hérétiques se montraient hautains et frondeurs. Chaque jour ils faisaient de nouveaux adeptes, et l'on pouvait prévoir l'écrasement des catholiques à bref délai si remède n'était porté. Une révolte générale était imminente Tous les barons, magnats et princes protestants faisaient cause commune contre les catholiques.

Le gouverneur Doczy voulut d'abord combattre l'erreur par la vérité. Il appela près de lui les Pères de la Compagnie de Jésus et leur offrit logis dans le palais royal qu'il habitait. Deux Pères lui furent envoyés : le P. Etienne Pongracz et le P. Melchior Grodecz. Ils se choisirent pour appartement un sous-sol qui avait renfermé le calorifère. C'est là même que les bourreaux viendront les mettre à mort.

LE CHANOINE MARC-ÉTIENNE CRISIN

La Providence leur réservait un compagnon de souffrances et de gloire dans la personne du chanoine Marc-Etienne Crisin. Il était né à Kriz, au diocèse d'Agram en Croatie, en 1588. On dit que sa naissance vint récompenser d'ardentes prières adressées à la Sainte Vierge par ses parents. Tout jeune encore, il aimait à prononcer, en l'invoquant, le nom de Marie, et il semblait avoir reçu cette aimable dévotion avec le sang. Ses parents, jaloux de garder sa foi intacte et sa vertu sans tache, voulurent le voir grandir auprès d'eux. Ce fut dans la maison paternelle qu'il reçut la première instruction. Pourtant, en 1606, le jugeant désormais assez fort, ils l'envoyèrent étudier la philosophie au collège de Gratz. Là, il ne tarda pas à se distinguer parmi les meilleurs et, suivant l'attrait de sa dévotion préférée, il demanda son admission dans la Congrégation de la Sainte Vierge. Il l'obtint et bientôt même il en devint un des dignitaires. A dix-huit ans, la nécessité s'impose de penser sérieusement à l'avenir. Crisin pria pour obtenir d'être éclairé sur sa vocation. Il réfléchit. Puis, se croyant appelé au sacerdoce, il demanda conseil à ses directeurs et enfin manifesta sa résolution à ses parents. Ceux-ci ne refusèrent pas de consacrer à Dieu le fils qu'il leur avait donné, et il fut décidé que Marc-Etienne irait à Rome étudier la théologie au collège germanique.

Ordonné prêtre trois ans après, il soutint quelques mois plus tard une longue série de thèses en séance publique dans la grande salle du Collège romain. C'est ainsi qu'il conquit le titre de docteur.

A Rome, il avait puisé l'esprit d'orthodoxie et le zèle des âmes; de retour dans sa patrie, il se mit tout entier à communiquer aux autres cette foi catholique dont il connaissait le prix. En 1619, nous le trouvons à Cassovie portant les titres de chanoine de Strigonie, d'archidiacre de Comaron et d'administrateur de l'abbaye de Szeplack. C'est précisément cette dernière charge qui de temps en temps l'amenait à Cassovie, car l'abbaye de Szeplack était tout proche de cette ville. Il ne tarda pas à connaître les PP. Pongracz et Grodecz et à lier amitié avec eux, et il était entendu qu'il prendrait toujours logis chez eux quand il lui plairait de venir à Cassovie.

LE P. ÉTIENNE PONGRACZ

Le P. Etienne Pongracz était issu d'une famille de la haute noblesse hongroise. Il naquit probablement en 1582 au château d'Alvincz, en Transylvanie, où ses parents, pour se rendre à l'invitation du prince Bathory, allaient passer quelques semaines l'été.

Caractère ardent et belliqueux, ses amusements préférés étaient de manier lances et épées et de mener à de feintes batailles de petits soldats de son âge. Souvent on le rencontrait, rêveur, devant les grands portraits de ses ancêtres, s'animant à ne pas dégénérer. Toute son ardeur, il la mettait aussi à veiller à la préservation des domestiques de la maison, et on le voyait, enfant, les exhorter à remplir exactement tous leurs devoirs. Quand vint le moment de s'appliquer à l'étude, il y porta la même fougue et je ne sais quel noble désir de tenir le premier rang.

Il touchait à la fin de ses études quand il se sentit appelé de Dieu. Généreusement, il renonça aussitôt à tous ses projets de gloire humaine. En vain, ses parents, moins désintéressés, s'efforçaient-ils de le dissuader : ni prières ni séductions ne purent agir sur lui. Il brisa ou lassa toute opposition et, le 8 juillet 1602, il entrait au noviciat de la Compagnie de Jésus à Brünn. Après avoir successivement étudié la philosophie à Prague et la théologie à Gratz, il fut promu au sacerdoce en 1615. En 1618, il quitta le collège d'Homona, où il remplissait simultanément les fonctions de préfet et de prédicateur, pour se rendre à Cassovie où l'appelaient les instantes prières du gouverneur André Doczy.

LE P. MELCHIOR GRODECZ

Le P. Melchior Grodecz était né en 1584, d'une noble et riche famille, à Teschin, en Silésie. A dix-neuf ans, résolu de consacrer sa vie à Dieu, il sollicita son admission au noviciat de la Compagnie de Jésus à Brünn. Il fut reçu le 22 mai 1603. Là, il rencontra pour la première fois le P. Pongracz, jeune novice comme lui, et une année durant ils vécurent côte à côte sans se douter qu'ils mêleraient un jour leur sang dans un même sacrifice à la plus grande gloire de Dieu, ce but unique de leur vie. A la fin de ses études, on l'envoya exercer son zèle de nouveau prêtre à Prague. Il y devait prêcher en langue tchèque. On rapporte de cette prédication un fait merveilleux : prêchait-il en allemand, les gens qui n'entendaient que le bohémien le comprenaient pourtant; parlait-il le bohémien, ceux qui n'entendaient que l'allemand le comprenaient encore.

La Providence avait marqué ses élus et le jour de l'épreuve approchait. André Doczy avait personnellement demandé le P. Pongracz pour travailler au salut des âmes à Cassovie. Le P. Grodecz lui fut adjoint. Pendant que Pongracz soutiendrait la foi du peu de catholiques qui restaient à Cassovie et travaillerait par ses exhortations et ses controverses à ramener les hérétiques, Grodecz, lui, devait s'occuper des soldats de la garnison. Ainsi fut fait, et tandis que Pongracz travaillait avec un zèle et un succès bien faits pour lui attirer la haine des hérétiques, Grodecz s'imposait à force de douceur et de vertu à l'affection et au respect des soldats.

TRAHISON — LES PROTESTANTS

Cependant les événements se précipitaient. Répondant à l'invitation des protestants, le parjure calviniste Bethlen Gabor venait d'entrer en Hongrie les armes à la main. Ce fut un tison dans un tonneau de poudre. Tous les hérétiques entrent en rébellion ouverte. A Cassovie, ils se réunissent en conciliabule et décident, à l'instigation du prédicant Alvinczy et du sénateur Rayner, d'envoyer

une ambassade à l'usurpateur pour lui offrir de lui livrer la ville. Le gouverneur Doczy a beau s'opposer à ce projet de trahison et protester qu'il fera tous ses efforts, dût-il lui en coûter la vie, pour conserver à son légitime souverain la province et sa capitale, on lui répond qu'il n'est pas le plus fort, et les ambassadeurs sont envoyés.

Arrivés auprès de Bethlen, pour se couvrir d'un semblant de modération, ils demandèrent que nul habitant de Cassovie, fût-il « papiste », ne fût molesté par les soldats. Bethlen accepta la condition pour les simples habitants, mais il exigea qu'on remit au plus tôt le gouverneur entre ses mains. Puis, ne pouvant diriger lui-même l'expédition, il choisit pour le remplacer un noble Hongrois, Georges Rakoczy, et lui confia pour cet effet une armée de dix-huit mille hommes. Deux jours suffirent à Rakoczy pour arriver aux portes de Cassovie. Aussitôt il fit proclamer qu'on eût à se rendre, sans quoi, disait-il, il mettrait la ville à sac et n'épargnerait pas même les enfants dans le sein de leur mère. Doczy n'avait pour résister qu'une garnison ou calviniste ou déjà achetée en sous-main par les meneurs. Il ne put opposer aucune résistance. Attaqué bientôt par ses propres soldats, il est saisi et enchaîné ; il fut remis à Georges Rakoczy le jour même de son arrivée sous les murs de la ville, où il fit son entrée triomphale sans coup férir. C'était le jeudi 5 septembre. Le martyre de nos Bienheureux allait commencer.

PRÉPARATIFS DU MARTYRE
ON TENTE DE SÉDUIRE LE CHANOINE CRISIN

Un des premiers actes de Rakoczy, en prenant le gouvernement de la place, fut d'envoyer une troupe de dix soldats avec l'ordre d'emprisonner dans leur demeure les trois prêtres catholiques. A la nouvelle du danger que couraient ses amis, le chanoine Crisin était venu de Szeplacks'enfermer avec eux. Pongracz, disent les historiens, adressa une vive protestation à Rakoczy : « Nous ne savons, disait-il, pourquoi l'on nous tient ainsi prisonniers, nous n'avons conscience d'aucune faute. Si pourtant quelque accusation secrète pèse sur nous, nous sommes prêts à nous défendre en pleine audience devant un tribunal. Qu'on nous permette donc en attendant de sortir pour porter les secours de la religion aux catholiques qui en auraient besoin ». Rakoczy lui fit répondre ironiquement d'attendre un peu et qu'on lui apprendrait ce qu'il y avait à faire. Entre temps, le Conseil de la cité s'était assemblé, le sénateur Rayner et le prédicant Alvinczy poussaient de tout leur pouvoir à faire mettre à mort indistinctement tous les catholiques, mais cette résolution barbare déplut à la majorité du Conseil et l'on décida de ne point souiller la ville de tant de sang innocent. Il fallait s'en tenir au pacte conclu avec Rakoczy et laisser en conséquence la vie sauve à tous les citoyens, fussent-ils papistes. On fit pourtant une concession aux sectaires : on leur abandonna les trois prêtres catholiques.

Rakoczy ratifia cette décision et voulut même user de quelque égard à l'égard du chanoine Crisin. Il lui envoya un de ses plus intimes confidents lui proposer la vie sauve avec la propriété de Szeplack ; on ne lui demandait en retour que de se déclarer calviniste.

Le P. Pongracz était présent à l'entrevue, car les trois prisonniers se trouvaient ensemble ; saisi d'un saint zèle, craignant peut-être que de si engageantes propositions n'ébranlassent le courage de son ami le chanoine, il s'écria : « Le seigneur Rakoczy a donc pris le rôle de Satan, puisqu'il essaye de faire apostasier! Qu'il garde les biens d'Eglise qu'il a usurpés, mais qu'il n'essaie plus d'arracher à un prisonnier le trésor de la foi. Nous sommes résolus à rester inébranlables jusqu'à la mort. »

A ces mots, le chanoine jugea qu'il ne pouvait sans honte laisser répondre pour soi : « Cher Père, dit-il, c'est à moi que s'adresse ce messager, je saurai bien lui répondre. » Et se tournant vers l'envoyé : « Allez dire à Rakoczy et à ces Messieurs du Conseil que je leur suis reconnaissant de l'attention dont ils usent envers moi. Les biens dont on me propose de me laisser la propriété ont été confiés à mes soins par le Chapitre de Strigonie, ils ne m'appartiennent point, ils n'appartiennent pas non plus au Conseil, mais ce sont des biens d'Eglise, ce sont des biens du Christ, l'usurpation en serait injuste et sacrilège. Quant à ma religion, elle est la seule vraie, je mourrais mille fois plutôt que de l'abandonner. »

L'envoyé n'objecta rien et rapporta cette réponse à Rakoczy.

PREMIERS COMBATS
NOUVELLE AMBASSADE AUPRÈS DES PRISONNIERS

Durant la soirée du jeudi 5 septembre et toute la journée du lendemain, on néglige de faire passer aux prisonniers aucun aliment. Ils étaient si épuisés que le vendredi soir, à la tombée de la nuit, ils demandèrent en grâce quelque nourriture. Ce fut l'occasion pour un soldat de les insulter et de les tenter. Leur jetant un reste de viande cuite : « Allons! dit-il, voici de quoi manger pour les bêtes. » Nos Bienheureux, voyant qu'on leur donnait de la viande ce jour-là par mépris pour leur sainte religion, refusèrent d'y toucher, mais comme ils souffraient encore plus de la soif que de la faim, ils supplièrent leurs gardiens de leur donner un peu d'eau. Ces bourreaux se mirent à rire et leur refusèrent ce léger soulagement.

De nouveaux émissaires se présentèrent un peu plus tard pour essayer d'extorquer de l'argent à leurs victimes. Les PP. Pongracz et Grodecz répondirent qu'ayant fait vœu de pauvreté ils ne disposaient de rien ; quant au chanoine Crisin, on refusa de lui laisser la liberté nécessaire pour se pourvoir. Dans l'impossibilité de rien obtenir, les messagers se retirèrent non sans emporter, à titre de dédommagement, les quelques objets restés à l'usage des prisonniers et tout ce qu'ils purent enlever de la chapelle royale.

Sur le point de sortir, l'un d'eux dit aux prisonniers :

« Préparez-vous à mourir demain.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes papistes.

Et Pongracz, avec son ordinaire énergie :

— Nous sommes prêts à mourir sur-le-champ pour un si glorieux motif, » Et découvrant sa poitrine il la présenta aux soldats. Ceux-ci n'osèrent frapper car ils n'avaient pas reçu d'ordre. Ils racontèrent eux-mêmes cette scène plus tard.

Le sacristain de la chapelle royale, qui s'était durant le pillage caché dans une chambre voisine d'où il pouvait tout voir et tout entendre, rapporta que les soldats à peine disparus, les trois prêtres s'étaient jetés à genoux pour implorer par l'intercession de la Sainte Vierge et de leurs saints protecteurs l'assistance divine S'étant ensuite confessés l'un à l'autre, ils avaient continué de prier sans s'accorder aucun repos malgré leur état d'épuisement.

ARRIVÉE DES BOURREAUX

Minuit venait de sonner quand, éclairée de torches fumeuses, une compagnie des plus féroces soldats de l'armée de Rakoczy se présenta. Rakoczy, irrité de l'énergique contenance des trois prêtres catholiques, venait de donner l'ordre de les martyriser.

Arrivés à la porte des deux chambres contiguës qui servaient de prison à nos martyrs, les soldats heurtent brutalement et ordonnent d'ouvrir. Le Père Pongracz accourt et ouvre. Un coup de masse d'armes porté en pleine poitrine l'étend sans respiration sur ce qui était autrefois le foyer du calorifère. Puis les bourreaux, à mesure qu'ils entrent, se jettent avec furie sur leur victime et sur son compagnon, le Père Grodecz, les accablent de coups de poing, de coups de pied et de toutes sortes de mauvais traitements. Les ayant enfin terrassés, ils les dépouillent de leurs vêtements, leur lient les mains et, à l'aide du chien de leurs fusils, leur font subir les plus cruels et les plus indignes outrages. Ils passent ensuite dans la seconde pièce que les deux religieux avaient laissée, parce qu'elle était plus spacieuse et mieux aménagée, à leur hôte le chanoine Crisin, et sur ce dernier ils répètent les mêmes cruautés.

Toutefois, ils essayèrent de l'apitoyer sur son propre sort avant de le tourmenter.

— Pourquoi vous opposer si fort, lui dirent-ils, à ceux qui veulent le bien de votre patrie ?

— Je ne me suis jamais opposé, repartit Crisin, à ceux qui veulent le bien de la patrie : je suis d'accord avec eux.

Ces derniers mots parvinrent seuls, sans doute, aux oreilles du P. Pongracz, car oubliant ses souffrances, dans la crainte que son ami ne cédât à des instances trop vives, il s'écria :

— Crisin, gardez-vous d'abandonner pour l'amour d'une vie périssable la loi du Christ.

— Ne craignez point, répondit le bon chanoine. Jamais je ne songeai à l'apostasie. Je me dis seulement d'accord avec ceux qui veulent le vrai bien de notre patrie, c'est-à-dire qui recherchent pour elle un accroissement de foi en Jésus-Christ.

DERNIERS TOURMENTS

Rendus plus furieux par l'intervention de Pongracz, les bourreaux se retournent contre lui. Ils lui coupent le nez et les oreilles et les lui enfoncent dans la bouche pour l'empêcher de murmurer les saints noms de Jésus et de Marie, puis, déchargeant le chien de leur fusil sur ses doigts, ils les brisent en morceaux.

Ils lui passent ensuite une corde autour de la tête et la tordent si fort à l'aide d'un bout de bois qu'il semblait que le crâne fut sur le point de se briser et que les yeux sortaient de leur orbite. Le martyr ne faisait entendre aucune plainte ; il répétait seulement ces mots de Jésus en croix : « Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font! »

On lie ensuite les poignets du P. Pongracz et de ses deux compagnons avec une corde solide, on les suspend nus et sanglants aux poutres du plafond et, pour augmenter leurs souffrances, on leur attache une grosse pierre aux pieds. Saisissant ensuite les torches qui éclairaient cette scène sauvage, les bourreaux les promènent lentement sur tout le corps jusqu'à ce que les chairs rôties et carbonisées laissent voir les os et les entrailles.

Des voisins, dont la curiosité était excitée par les allées et venues des messagers et des soldats autour de la prison, veillèrent cette nuit-là, attentifs à tout ce qui se passait. Ils distinguèrent, au milieu des blasphèmes et des rires des soldats, les gémissements et les prières des Bienheureux. La voix du P. Pongracz était la plus distincte.

Quand les féroces bourreaux eurent assouvi leur soif de sang, ils voulurent en finir; d'un coup d'épée, ils coupèrent la tête de Crisin et de Grodecz, puis les jetèrent dans une fosse d'aisance qui s'ouvrait près de là. Venant à Pongracz et le trouvant dans une posture incommode pour lui trancher la tête, ils se contentèrent de lui porter deux violents coups de sabre et jetèrent son corps par dessus les autres dans le lieu infect. Il n'était pas encore mort, et le sacristain sorti de sa cachette après le départ des soldats l'entendit pousser de longs soupirs, il s'approcha et demanda qui gémissait ainsi : « C'est moi », dit le P. Pongracz; il trouva encore la force de demander qu'on allât supplier un des conseillers de le faire retirer de ce lieu ignoble. Le timide sacristain déclara qu'il ne se sentait pas le courage de sortir pour porter cette requête. Le P. Pongracz se résigna donc à mourir là et, au dire des témoins, son agonie se prolongea environ vingt heures. Entre temps, il exhortait le trop peu brave sacristain à ne jamais apostasier.

RECONNAISSANCE DES CORPS ET SÉPULTURE

Ce furent de pieuses femmes qui vinrent pour retirer les corps des martyrs. Mais, saisies d'épouvante à la vue de l'état où les avaient mis les bourreaux, elles n'osèrent tenter l'entreprise. Elles allèrent seulement demander à la femme du juge général de Cassovie de s'occuper de cette affaire. On en référa au Sénat, et ordre fut donné au bourreau public de procéder à l'enlèvement des corps. Il les retira, les déposa dans un coin du souterrain, et renversa sur eux un vieux mur en ruine, pour les ensevelir.

Six mois plus tard, la comtesse Forgach de Ghimes, venue avec son mari traiter au nom de l'empereur avec l'usurpateur Bethlen, obtint qu'on lui remit les restes des martyrs; elle les fit retirer de dessous l'amas de décombres où ils gisaient, soigneusement laver, puis envelopper de soie rouge et transporter dans une villa que possédait non loin de Cassovie le comte son mari.

Elle avait gardé comme relique un doigt du P. Pongracz qu'elle porta désormais suspendu à son cou, et par l'intercession de celui qu'elle prenait ainsi ouvertement pour protecteur, elle reçut de nombreuses grâces. En particulier, atteinte d'une maladie de cœur, chaque fois qu'une crise commençait, elle n'avait qu'à l'invoquer et le mal disparaissait.

La nuit qui suivit la mort de nos Bienheureux, on entendit une harmonie céleste résonner dans l'endroit où ils avaient été massacrés. En même temps, l'on y voyait une grande lumière resplendir. Des prodiges analogues furent souvent observés autour des saints corps. Leur intercession obtint quantité de grâces pour l'âme et pour le corps.

La bienfaisante influence des Bienheureux atteignit même un de leurs bourreaux. Celui-ci s'était retiré, les habits tout tachés de sang. Il essaya de les laver, mais il eut beau s'y prendre à plusieurs fois : rien n'y fit, le sang réapparaissait toujours aussi vermeil. Le malheureux changea d'habits, mais, ô prodige! voici que sur ces nouvelles étoffes apparaissent les mêmes taches aux mêmes endroits. N'y tenant plus, il court se jeter aux pieds d'un prêtre pour obtenir le pardon de son forfait.

LA NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

Fête le 8 septembre.

La Nativité de la Très Sainte Vierge

(D'après Domenico Ghirlandajo. Fresque de l'église Santa Maria Novella, à Florence.

LA VIERGE PRÉDESTINÉE

Dieu, dans sa bonté et sa miséricorde infinies, ayant résolu l'incarnation de son divin Fils, pour la manifestation de sa gloire et le salut des hommes pécheurs, a déterminé en même temps quelle serait la créature privilégiée qui aurait l'honneur incomparable de devenir sur la terre la Mère de son Fils éternel et bien-aimé. Marie fut choisie d'avance pour cette mission sans égale, elle fut prédestinée à remplir ce rôle sublime au milieu des créatures. Aussi la Trinité Sainte la prévint-elle de tous les dons, de toutes les faveurs et de toutes les grâces de l'âme et du corps, qui devaient la préparer à être la digne Mère de Dieu. Préservée de toute tache originelle par sa Conception Immaculée, elle n'avait pas encore vu la lumière du jour qu'elle était déjà les délices du ciel, et son âme enfantine était un chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint.

SAINTE ANNE ET SAINT JOACHIM

Joachim (ou Héli, abréviation hébraïque du même nom), père de la Sainte Vierge, était de la race royale de David. On pense généralement que sainte Anne, sa bienheureuse mère, était de la descendance sacerdotale d'Aaron. C'était les deux plus illustres familles du peuple choisi.

Anne et Joachim, dignes héritiers des anciens patriarches, semblaient avoir réuni en eux-mêmes toutes les vertus de leurs ancêtres, et, non moins que les parents de Jean-Baptiste, ils marchaient sans reproche dans l'observance de tous les commandements du Seigneur.

Mais, nous dit la tradition, après bientôt vingt ans de mariage, ils se trouvaient encore sans enfants, malheur qui remplissait de confusion, chez les Hébreux, et qui leur attira plus d'un mépris. Cette épreuve n'était pourtant pas un châtiment de Dieu, et assurément

nulle famille n'était plus bénie que celle d'où devait naître la plus sainte, la plus digne, la plus bienfaisante, la plus admirable de toutes les créatures, Marie, mère du Rédempteur.

Depuis environ quatre mille ans, l'humanité gémissait sous la tyrannie du péché, de l'erreur et du démon; elle était maintenant suffisamment convaincue de son impuissance et de sa propre faiblesse. Le temps marqué par la Providence pour l'envoi d'un Libérateur approchait, le jour de la naissance de sa bienheureuse Mère ne devait donc pas être éloigné. Mais la nature se sentait impuissante à produire cette merveille, elle semblait attendre l'intervention de la grâce, et comme céder la place au miracle, fruit de la prière persévérante et des bonnes œuvres multipliées.

Sainte Anne et saint Joachim, pleins de confusion et de douleur, mais aussi d'espérance, faisaient trois parts de leurs biens, l'une était distribuée aux pauvres, l'autre donnée au temple de Dieu, ils ne gardaient pour leur usage que la troisième. Ils se retiraient dans la solitude de leurs demeures pour jeûner et prier. Ils promirent à Dieu de lui consacrer l'enfant qu'il leur donnerait. Enfin, nous rapporte la tradition, un ange les avertit l'un et l'autre que leurs supplications étaient exaucées, et, pendant un séjour à Jérusalem, les deux époux surent d'une manière certaine que leurs espérances seraient réalisées bientôt.

NAISSANCE DE MARIE

Quatre villes se disputent l'honneur d'avoir vu naître la Sainte Vierge : Jérusalem et Bethléem en Judée, Nazareth et Séphoris en Galilée; il paraît en effet que ses parents possédaient des biens dans ces diverses villes. Mais, toutes les raisons examinées, il est plus probable qu'elle est née à Jérusalem; cette opinion est d'ailleurs plus conforme aux anciennes traditions.

Ce fut le 8 septembre que naquit cette enfant pleine de grâce, que cette fleur immaculée s'épanouit à la lumière; jour d'allégresse pour les anges qui fêtaient leur Reine, jour de joie pour l'humanité toute entière, qui vit briller en elle l'aurore du salut. On pense que l'ange gardien à qui elle fut confiée, fut l'archange saint Gabriel, le messager de l'Incarnation. Huit jours après sa naissance, ses parents accomplirent pour elle la cérémonie religieuse alors en usage, pour obtenir à l'enfant la rémission du péché originel; Marie, préservée de toute tache et de toute souillure, n'en avait nul besoin, mais elle devait donner en toute chose l'exemple d'une humble obéissance à la loi. Elle reçut le nom de Marie, et ainsi ce nom devint le plus doux, le plus puissant, le plus salutaire après celui de Jésus; en syriaque, il signifie *Souveraine* et en hébreu, *Etoile de la mer*.

Quatre-vingts jours après la naissance de Marie, sa mère se rendit au temple pour se purifier suivant la loi, et y présenta l'enfant que le ciel lui avait donnée. Marie, qui malgré la faiblesse de cet âge, jouissait du parfait usage de sa raison, s'offrit au Seigneur avec une ferveur immense et un complet abandon d'elle-même à tout ce que Dieu voudrait d'elle. Cette âme privilégiée donnait déjà plus de gloire à Dieu par son amour et son adoration que tous les anges ensemble. Sainte Anne revint ensuite chez elle avec son précieux trésor; mais trois ans après, Marie revint au temple pour s'y consacrer au Seigneur, suivant son propre désir et la promesse de ses parents.

BELLES PAROLES DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

Avant la naissance de Marie, le monde était enseveli dans les ténèbres du péché; avec elle, on vit paraître l'aurore, dit saint Pierre Damien : *Nata Virgine, surrexit aurora*. Aussi, dans les cantiques, est-elle comparée à l'aurore : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?* En effet, de même qu'au lever de l'aurore la terre se réjouit, parce que l'aurore est l'avant-courrière du soleil; de même, à la naissance de Marie, le monde entier fut dans la joie, parce qu'elle était l'avant-courrière du Soleil de justice, Jésus-Christ son divin Fils, venu pour nous sauver par sa mort; c'est ce que l'Eglise exprime bien dans ses chants : *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo; ex te enim ortus est sol justitiæ, Christus Deus noster qui... donavit nobis vitam sempiternam*. Ainsi la naissance de Marie nous apporta le remède à nos maux, la consolation et le salut, puisque c'est par Marie que nous avons reçu le Sauveur.

II

Cette jeune enfant étant donc destinée à être la Mère du Verbe éternel, Dieu l'enrichit d'une si grande grâce que, dès sa conception immaculée, sa sainteté surpassa celle de tous les saints et de tous les anges ensemble; car elle reçut une grâce d'un ordre supérieur, correspondant à la dignité de Mère de Dieu.

O sainte enfant! ô pleine de grâce! je vous salue et je vous rends mes hommages, moi qui suis un pauvre pécheur. Vous êtes la bien-aimée de Dieu, l'objet de ses complaisances; ayez pitié de moi, qui me suis rendu par mes péchés, un objet d'horreur et d'abomination à ses yeux. O Vierge pure, vous avez su, dès votre enfance, tellement gagner le cœur de Dieu, qu'il ne vous refuse rien et qu'il fait tout ce que vous lui demandez; je mets donc en vous toutes mes espérances; recommandez-moi à votre Fils et je serai sauvé

III

En même temps que Marie fut destinée pour Mère à notre Rédempteur, elle fut encore destinée à être médiatrice entre Dieu et les pécheurs. De là, le Docteur angélique dit que Marie reçut une grâce si abondante qu'elle suffit pour sauver tous les hommes; et saint Bernard l'appelle un canal rempli, à la plénitude duquel nos participons tous : *Plenus aquæductus, ut accipiant cæteri de ejus plenitudine*.

O ma Reine! ô Médiatrice des pécheurs! je vous en conjure, faites votre office, intercédez pour moi. Je ne veux point que mes péchés m'empêchent de me confier en vous, auguste Mère de Dieu! non; je me confie en vous, et ma confiance est si grande que, si mon salut était entre mes mains, je le remettrais entièrement dans les vôtres. O Marie! recevez-moi sous votre protection et cela me suffit. (*Gloires de Marie*, tome II. Traduit par le P. Dujardin.)

UNE FÊTE DE LA NATIVITÉ DE MARIE, A CERFROID AU XIII[e] SIÈCLE

Saint Félix de Valois était prieur du couvent de Cerfroid, berceau de l'Ordre des Trinitaires. Peu de temps avant la mort du Bienheureux, pendant la nuit qui précède le 8 septembre, il arriva dans le couvent de Cerfroid, soit par oubli de celui qui avait la charge de sonner, soit par une disposition particulière de la Providence, il arriva, disons-nous, que l'heure de minuit s'écoula, sans qu'on eût entendu le signal qui appelait ordinairement les religieux à la récitation de matines. Cependant, ô excès de l'amour de Dieu et de la tendresse de sa divine Mère! en une fête aussi solennelle, les stalles des religieux ne demeurèrent point vides : Marie, suivie d'un beau cortège d'anges, revêtus, comme elle, de l'habit

blanc de l'Ordre, et portant sur la poitrine la croix bleue et rouge, vint occuper les places du chœur. Les chantres célestes s'étaient distribués en deux groupes, de manière à remplir tout l'espace vide, et à ne laisser inoccupée qu'une seule place, au côté droit de la très Sainte Vierge.

Félix qui, depuis le coucher du soleil, ne s'était point éloigné du lieu où il était à genoux, devant l'image vénérée de sa protectrice, Félix avait entendu le coup de minuit, et sachant imposer des bornes à la ferveur de sa dévotion particulière pour donner à tous l'exemple de la régularité, il s'était dirigé vers le chœur, où il devait présider lui-même à la récitation de l'office divin.

Quel ne fut point alors son étonnement! A peine arrivé à l'entrée du chœur, ou pour mieux dire, à l'entrée de ce petit paradis, il se sentit ébloui par la splendeur d'une vive lumière qui s'échappait de la face de la très Sainte Vierge. Félix reconnut aussitôt la Reine du ciel, et se prosterna humblement à ses pieds pour lui rendre hommage, mais bientôt, sur un signal de Marie, il se leva et alla prendre la place qui lui était réservée; et certes, remarque un de ses historiens, il n'était point trop déplacé, à cause de l'éminente pureté de sa vie, dans cette réunion d'esprits célestes. Alors, Marie commença l'office. A la voix de leur immaculée Souveraine, les anges se hâtèrent de joindre l'harmonie de leurs chants, et entonnèrent l'invitatoire: *Nativitatem Beatæ Mariæ virginis celebremus*, etc.

Le bienheureux Félix chantait avec eux, la joie inondait son âme, de douces larmes coulaient de ses yeux et il se demandait s'il était déjà au ciel ou encore sur la terre. Volontiers, il se fût écrié comme saint Pierre sur le Thabor: « Oh! qu'il fait bon ici! souffrez que nous y fassions notre demeure! » Au reste, ses désirs furent satisfaits, car, après l'office, la très Sainte Vierge daigna lui donner l'assurance que, dans peu de temps, il jouirait dans le paradis de la béatitude éternelle.

Après ces touchants témoignages de sa bonté, Marie se retira avec les anges qui formaient sa cour, laissant le bienheureux Félix plongé dans un si doux ravissement, et une si profonde extase que ses religieux, entrant peu après dans le chœur, trouvèrent leur père tout à fait immobile, et environné d'une auréole de lumière, qui leur fit craindre de s'approcher de lui. La salle était encore remplie d'une très suave odeur, annonçant assez qu'il venait de s'y produire quelque fait extraordinaire. (*Vie de saint Félix de Valois*, par le R. P. Calixte.)

UN TRAIT DE LA MISÉRICORDE DE MARIE

Un jeune homme de Bragance, en Portugal, avait fait partie d'une Association ou petite Congrégation de jeunes gens instituée en l'honneur de la très Sainte Vierge. Mais au bout de quelque temps, désireux de se laisser aller à ses plaisirs et à ses passions, il quitta la Congrégation, ne reparut plus à ses saintes réunions, et s'abandonna à tous les vices. Il n'y trouva point le bonheur qu'il cherchait, mais la honte, la fatigue, la tristesse, la déception, le remords et le désespoir, tellement que, dégoûté de la vie, à charge à lui-même, il résolut d'aller se noyer. Mais avant de se jeter à la rivière, se rappelant l'heureux temps où il servait Marie, il se sentit poussé de lui adresser cette prière: « O Marie! je vous ai servie dans la Congrégation, secourez-moi! » Cette tendre Mère lui apparut aussitôt et lui dit: « Eh bien! que veux-tu faire maintenant? Veux-tu perdre ton âme et ton corps? Va, confesse-toi et retourne à la Congrégation. » Eclairé par cet avis, le jeune débauché rentra en lui-même, remercia sa protectrice et changea de conduite. (*Saint Alphonse de Liguori*, Ibid.)

DÉVOTION DE SAINT PAUL DE LA CROIX

« Saint Paul de la Croix voyant que la Sainte Vierge se montrait si bonne mère pour lui en toute circonstance, s'efforça de son côté de mériter sa bienveillance et de répondre à ses bontés par un amour filial. Après Dieu, c'est à elle qu'il avait voué son cœur.

Tout son désir, sa joie, ses délices, étaient de rendre à cette grande Reine, des hommages qui lui fussent agréables.

Chaque jour il récitait le saint rosaire avec une dévotion extraordinaire, et jamais il ne voulut l'omettre, même sur son lit de mort...

» Chacune des fêtes de la très Sainte Vierge était pour lui un jour de récollection plus parfaite de piété, de ferveur...

On voit dans une de ses lettres, les beaux sentiments que lui inspirait la fête de la Nativité de la sainte Vierge: « Le grand cœur de Marie enfant, dit-il, est, après le cœur de Jésus, le roi de tous les cœurs; il a aimé et il aime Dieu plus que tout le paradis ensemble, je veux dire plus que tous les anges et les saints passés, présents et futurs. Désirez donc d'aimer Dieu comme le cœur de cette sublime Enfant, et pour cela jetez-vous en esprit dans ce beau cœur et aimez le Souverain Bien par ce cœur très pur, avec l'intention d'exercer toutes les vertus qu'elle a pratiquées. »

Il se préparait par des neuvaines très ferventes aux fêtes de la Présentation de Marie au temple et de sa glorieuse Assomption dans le ciel. Il jeûnait les quarante jours qui précèdent cette dernière fête; il appelait cela le carême de Notre-Dame. » (*Vie de saint Paul de la Croix*, par le vénérable Strambi.)

DÉVOTION DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI ENVERS LA SAINTE VIERGE

Ce saint homme aimait trop Jésus pour ne pas aimer son auguste Mère, il en parlait sans cesse, il la portait dans son cœur. « Aimez Marie, disait-il dans ses prédications, elle est après Dieu l'objet le plus aimable, donnez-lui votre confiance, elle est la distributrice de tous les dons du ciel. » Il lui arrivait parfois d'employer la nuit entière à s'entretenir avec elle, et alors il épuisait toutes les formules de la tendresse, jusqu'à l'appeler de ce nom caressant que donnent à leurs mères les petits enfants. Citons les faits, sa dévotion en ressortira mieux que tout ce que j'en pourrais dire.

Dans une maladie qu'il fit à Saint-Jérôme, les symptômes devinrent si alarmants que le médecin, craignant une mort subite, recommanda de ne le laisser seul ni le jour ni la nuit. En conséquence ses disciples vinrent veiller près de lui, les uns après les autres. Antoine Luccio, arrivant un soir pour y passer la nuit, craignit de ne pouvoir supporter l'air étouffant d'une si petite chambre, mais il se trompait, jamais il ne passa une nuit aussi délicieuse; ce fut au point que, quand on sonna l'*Angelus* du matin, il crut que c'était celui du soir. C'est que le saint homme, qui se croyait seul, n'avait cessé de converser d'une manière ravissante avec la divine Marie, comme si elle eût été présente.

Son invocation favorite était celle-ci: « Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi. » « O Vierge et Mère! ces paroles sont courtes, disait-il, mais elles renferment ce qu'il y a de plus honorable à cette grande Reine; c'est pourquoi elle ne peut

manquer d'en être flattée ». Dans cette persuasion, il conseillait à ses disciples de les répéter soixante-trois fois en forme de couronne, ce qu'il faisait lui-même avec autant de ferveur que de confiance. Plusieurs reconnurent par expérience l'efficacité de cette dévotion, notamment dans les tentations contraires à la pureté; c'est pourquoi ils se rendirent cette pratique familière.

Touchée du tendre amour de son fidèle serviteur, Marie ne cessait de le combler de ses bienfaits, ce qui le pénétrait d'une vive reconnaissance; aussi quand il s'agit de décorer les chapelles de l'église qu'il venait de faire bâtir, il voulut que les peintures représentassent les divers mystères de la rédemption, et que dans chacune il y eût une image de son auguste bienfaitrice. « Elle portera bonheur disait-il, à tous ceux qui la contempleront et la prieront : je sais cela par expérience, car toutes les fois que je prie devant celle qui est dans ma chambre mes vœux sont exaucés. » De là est venu l'usage de représenter la divine Marie dans tous les tableaux consacrés à la gloire du saint prêtre.

L'érection du nouveau temple, dont je parlais tout à l'heure, fut marquée par un événement qui mérite d'être rapporté. Pendant qu'on démolissait la vieille église, Antoine Luccio, chargé de surveiller les travaux, fit conserver le toit d'une chapelle de la Sainte Vierge où se trouvait une image miraculeuse et fort vénérée. Son intention, dictée par le respect, était d'attendre que la nouvelle chapelle fût bâtie, pour y transporter cette sainte image avec solennité, comme cela se fit en effet dans la suite. C'était un soir que Luccio donnait cet ordre aux ouvriers. Le lendemain matin, Philippe l'envoya chercher, et lui dit : « Hâtez-vous de faire démolir cette toiture ruineuse que Marie soutient par miracle, pour conserver son image. » Luccio étant allé sur le lieu, vit en effet, que les pièces de bois qui portaient la charpente avaient quitté les murs, et qu'elles se tenaient en l'air. Les ouvriers le virent comme lui et crièrent au miracle. Lorsque l'église fut achevée, le saint homme voulut qu'elle fût dédiée à la Sainte Vierge, afin de demeurer en quelque sorte avec elle sous le même toit, et sans doute aussi pour la rendre plus chère à ses disciples. C'était un de ses désirs les plus ardents, aussi leur disait-il sans cesse : « Soyez dévots à la Mère de Dieu, mes enfants; aimez bien Marie. »

Sa tendresse pour cette auguste Vierge ne lui fit jamais oublier ce qu'il devait aux saints. Il les honorait de tout son cœur, et les invoquait avec autant de ferveur que de confiance; il lisait assidûment leurs vies, et prenait un plaisir singulier, soit à en raconter des traits, soit à les entendre raconter aux autres. Dans les dernières années de sa vie il se les faisait lire pendant plusieurs heures chaque jour. Quoiqu'il les vénérât tous, il avait cependant pour quelques-uns une affection particulière. De ce nombre était sainte Marie-Madeleine, parce qu'il était né la veille de sa fête, et saint Philippe son patron. (*Vie de saint Philippe de Néri*, par l'abbé P*** ancien vicaire général d'Évreux).

MARIE REFUGE DES PÉCHEURS

Le Père Joseph Jorio raconte qu'une femme exerçait un métier coupable, pensant qu'elle ne pourrait pas trouver autrement de quoi vivre. On lui conseilla de se recommander à la Mère de Dieu en récitant le Rosaire. Elle le fit et voilà qu'une nuit, Marie lui apparut et lui dit : « Quitte le péché, pour ce qui regarde ta subsistance, confie-toi en moi, j'y penserai. » Le matin, elle alla se confesser, en renonçant au péché, et la Reine du ciel sut bien pourvoir à ses besoins.

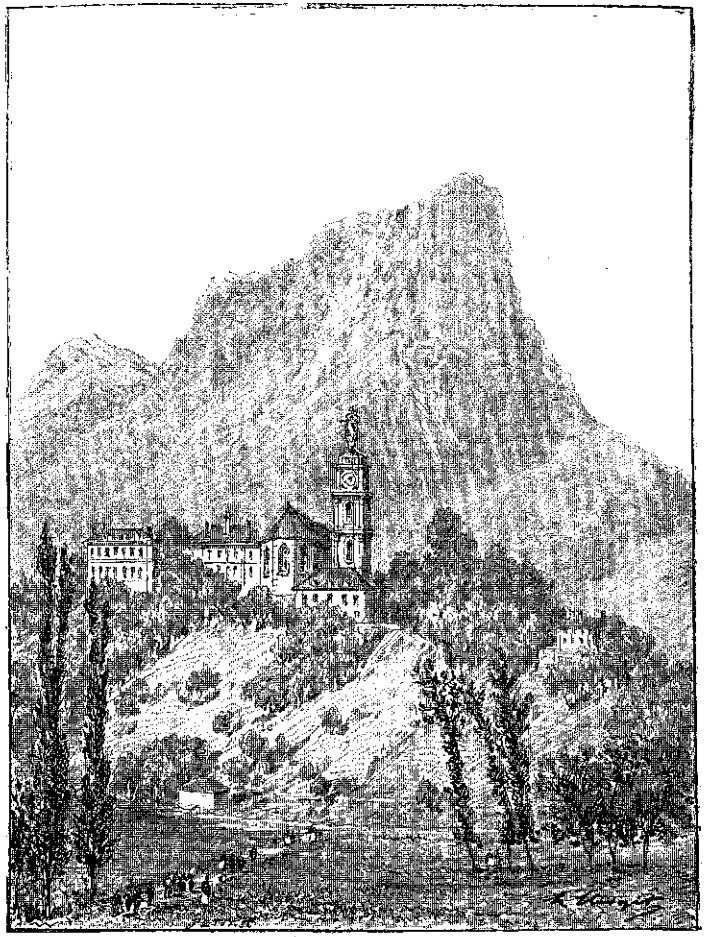
DEUX SERVITEURS DE MARIE

Césaire raconte qu'un Frère convers de l'Ordre de Citeaux ne savait dire autre chose que l'*Ave Maria*, et qu'il le récitait continuellement avec beaucoup de dévotion. Après sa mort, il sortit de l'endroit où il était enterré un arbre sur les feuilles duquel étaient écrits ces mots: *Ave Maria, gratia plena.*

Un écolier avait appris de son maître à répéter souvent ces paroles à la Sainte Vierge: « Je vous salue, Mère de miséricorde! » Au moment de sa mort, il eut le bonheur de voir Marie, qui lui dit : « Mon fils, tu ne me reconnais pas ? je suis cette Mère de miséricorde que tu as tant de fois saluée. » Alors ce pieux enfant de Marie étendit les bras comme pour la suivre, et il expira doucement. (*Saint Alphonse de Liguori.*)

NOTRE-DAME DE MYANS

Fête principale le 8 septembre.



Notre-Dame de Myans, près de Chambéry (Savoie) (1).

Le voyageur que la vapeur emporte dans la direction de Chambéry à Turin, à travers les grandioses vallées des Alpes, ne tarde pas à apercevoir sur sa droite, à quelques kilomètres de la capitale de la Savoie, une gracieuse chapelle dont le clocher est surmonté d'une grande statue de la Sainte Vierge. Cette statue moderne est dédiée à Notre-Dame de Savoie, et le sanctuaire renferme l'antique Vierge noire de Myans.

Depuis bien des années, la Reine du ciel reçoit en ce lieu les hommages des fidèles et leur distribue ses grâces; la chapelle de Myans est mentionnée dans le cartulaire de saint Hugues, document du XI^e^ siècle.

L'illustre saint Anthelme, prieur de la Grande-Chartreuse, puis évêque de Belley, qui fut l'un des plus vaillants défenseurs de la liberté de l'Eglise contre les empiétements de Frédéric Barberousse, au XII^e^ siècle, est né dans le château de Chignin, dont les vieilles tours s'élèvent non loin du sanctuaire.

Mais la célébrité de Myans remonte surtout à une effroyable catastrophe qui épouvanta la contrée au siècle suivant. Regardez en face de vous, à droite, cette haute montagne qui s'élève vers les nues, et dont le sommet est coupé par une immense échancrure en demi-cercle. C'est le mont Grenier. Autrefois, à la place de cette échancrure, se dressait un pic, dont la tête était à cinq cents mètres plus haut que la montagne actuelle. Au pied du géant s'étalait une ville florissante. C'était la ville de Saint-André. Une ville, hélas! qui ne priait plus guère son patron, si l'on en juge par l'exemple suivant.

LA CHUTE D'UNE MONTAGNE

Il y avait dans la ville un prieuré de Bénédictins, dépendant de l'abbaye de Saint-Rambert

(1) Gravure des *Pèlerinages de la Sainte Vierge*. Plon, éditeur.

en Bugey. Un certain Bonnivard, homme puissant et cupide, parvint à déposséder les religieux, et, en plein moyen âge, sans être aucunement ministre d'un grand Etat, il expulsa brutalement les moines de leur maison. Le soir même, il invita tous ses parents et une société nombreuse, choisie parmi les principaux citoyens de la ville, à fêter avec lui la prise de possession de son nouveau domaine.

Cependant, les religieux s'étaient éloignés de la ville, à la recherche d'un abri; les anges ne les guidaient point sous une forme humaine, comme autrefois la famille de Loth quittant Sodome; mais leurs bonnes inspirations et la dévotion des moines dirigèrent les expulsés vers le sanctuaire de Myans. « Ils étaient là, arrosant le pavé de leurs larmes, lorsque tout à coup ils entendirent un épouvantable fracas, pareil à celui que ferait la terre si elle s'écroulait. » Cédant sous le choc d'un tremblement de terre local ou l'effort d'un lac intérieur, le mont Grenier tombait, écrasant sous des quartiers de roche immenses la ville de Saint-André et les villages voisins.

Cinq mille personnes périrent, ensevelies sous les ruines. La chapelle de Myans resta intacte; l'inondation de rochers s'arrêta près d'elle. Le voyageur moderne ne peut parcourir sans émotion la plaine couverte de blocs énormes, qu'on appelle les Abymes; un petit lac occupe la place où jadis fut la ville.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Myans fut dès lors visité par de nombreux pèlerins.

Deux siècles plus tard, en 1458, un vaillant chevalier, qui avait fait le pèlerinage de Terre Sainte et guerroyé avec les chrétiens de Castille contre les musulmans d'Espagne, Jacques de Montmayeur, possesseur de la seigneurie d'Apremont, voisine de Myans, agrandit le sanctuaire et bâtit au-dessus une nouvelle église; l'ancienne en devint comme la crypte.

Par la munificence du même seigneur, un couvent s'éleva auprès du sanctuaire.

L'église fut achevée par René, fils de Philippe, duc de Savoie, en 1498. Si vous allez à Myans, vous y pourrez voir encore des armoiries où se rencontrent l'aigle des Montmayeur et la croix de Savoie.

LE PÈLERINAGE — GRACES ET PRODIGES

Les religieux de l'Observance prirent possession du couvent, et le pèlerinage devint plus florissant que par le passé. Le concours était surtout considérable de Pâques à la Pentecôte; les paroisses y venaient en procession, spécialement dans les temps de sécheresse. On vit parfois de cinquante à soixante paroisses arriver le même jour; quelques-unes avaient marché dans la montagne pendant cinq ou six lieues. Il n'était pas rare de voir de ces pieuses caravanes, précédées de leur croix, de leurs bannières, et accompagnées de plusieurs membres du clergé, venir de la ville de Grenoble.

D'autres fois, c'était le Sénat de Savoie qui arrivait de Chambéry, le chapelet à la main, pour offrir ses hommages à la Reine du ciel et la prier de bénir ses délibérations.

Quand verra-t-on le Sénat français, égrenant le rosaire, aller en procession à Notre-Dame des Victoires? Certes, une assemblée assez chrétienne pour accomplir un pareil acte de foi apporterait plus de sagesse dans ses paroles et dans ses votes

Mais, en notre siècle, combien de gens aiment mieux faire le mal tout seuls que d'accomplir le bien avec l'aide de Dieu!

Au commencement d'avril 1603, le comte Louis de Sales, frère du saint évêque de Genève, se rendait au château de Cuzy pour épouser Claudine Philiberthe de Pingon.

Arrivé au bord de la rivière de Chéran, dans un endroit où il n'y avait pas de pont, le gentilhomme lança hardiment son cheval à travers le torrent; mais les eaux, augmentées par la fonte des neiges, se précipitaient avec fracas. Le cheval s'abattit sous son cavalier, et le noble comte se vit emporter par le courant rapide, sans qu'il fût possible à ses gens de le secourir.

Dans ce péril extrême, il invoque Marie avec confiance et fait vœu d'aller à Myans. Aussitôt, il parvient à s'accrocher à un obstacle et se tire bientôt du danger. Le 2 avril, le mariage fut béni par saint François de Sales, au château de Crest; dès le lendemain, les deux époux étaient aux pieds de la Vierge de Myans et assistaient à la messe célébrée par leur illustre frère.

En 1534, un Savoisien, Jean Grandis, originaire du Chablais, s'était embarqué avec un grand nombre d'autres passagers sur un vaisseau qui allait de Gênes à Livourne. En route, le navire est assailli par une tempête effroyable; le Savoisien invoque avec ferveur Notre-Dame de Myans; le vaisseau, désemparé, sombre dans l'abîme, et, seul de tous ses compagnons d'infortune, Jean Grandis échappe à la mort, grâce à un débris de mât auquel il parvient à s'attacher.

De retour en Savoie, son premier soin fut d'aller à Myans, où il arriva nu-pieds et déposa en ex-voto un tableau représentant son naufrage et sa délivrance.

En 1566, la peste ravageait la Savoie. Un soldat nommé Pierre Durand, en garnison au château de Montmélian, se voyant atteint de la mortelle épidémie, fait vœu d'aller en pèlerinage à Myans et d'y offrir sa cuirasse, s'il échappe à la mort.

Quelques jours après, il arrivait plein de santé à l'église de la Vierge, pour accomplir son vœu.

Au château de Chevron, près d'Albertville, un jeune fils du baron, le petit Benoît Théophile, se dérobe aux regards de sa gouvernante, monte sur la plus haute tour et se met à regarder en bas par les créneaux. Soit vertige, soit imprudence, il perd pied, et sa mère, Jeanne de Menthon, baronne de Chevron, le voit tomber du haut de la tour sur des pierres de taille qui couvraient le sol! La pieuse mère avait eu la présence d'esprit de vouer aussitôt l'enfant à Notre-Dame de Myans, et Benoît Théophile échappa à la mort. Il devint plus tard l'un des plus vertueux archevêques de Tarentaise.

Des multitudes de grâces semblables et d'autres moins connues ne cessaient de récompenser la confiance des serviteurs de Marie, et faisaient connaître qu'elle avait choisi la chapelle de Myans pour un des sanctuaires où il lui plaît de distribuer ses plus abondantes faveurs.

LA RÉVOLUTION — VICTOIRE DE MARIE

Quand les armées de la Révolution eurent envahi la Savoie pour lui imposer un joug sanglant, et vendu l'église du pèlerinage, la tyrannie anticléricale d'alors ne put étouffer la piété des fidèles, et, un jour en particulier, la police révolutionnaire se trouva débordée par quinze ou vingt mille personnes qui s'y étaient donné

rendez-vous. Ils venaient prier ensemble, afin d'obtenir de Dieu paix et liberté, pour la religion et la patrie.

La paix et la liberté revinrent, comme on sait, et le pèlerinage reprit peu à peu son ancienne splendeur. Le 17 octobre 1855, l'antique sanctuaire fut témoin d'une fête digne des plus beaux âges de la foi : l'érection d'une statue nationale sous le titre de *Notre-Dame de Savoie*. Cette statue monumentale de Marie avait été exécutée à Paris, grâce aux souscriptions empressées des populations savoisiennes ; d'autres personnes y avaient généreusement coopéré. L'artiste, M. Louis Rochet, originaire de la Savoie, n'avait voulu recevoir aucune indemnité pour son travail : « Ce sera, avait-il répondu, mon offrande de Savoisien. »

Le 31 août, la statue entrait à Chambéry, au son de toutes les cloches, traînée sur un char orné de guirlandes, de drapeaux et de banderoles, et tiré par six chevaux.

Le trajet, jusqu'à Myans, fut une marche triomphale. Le 17 octobre, jour fixé pour l'inauguration, huit archevêques ou évêques, environ six cents prêtres et trente mille fidèles, se pressaient aux pieds de l'image de Marie. Mgr Sibour, archevêque de Paris, le futur martyr, célébra le Saint Sacrifice sur un autel dressé en plein air. Après les cantiques et les symphonies des fanfares, l'évêque de Belley s'adressant à la foule : « Bénédiction, s'écria-t-il, à ce peuple si religieux, dont cette magnifique statue est une commune offrande à la Reine du ciel et de la terre. »

La statue avait été dressée sur la tour qui lui sert de piédestal ; elle était couverte d'un voile, mais quand l'archevêque de Paris l'eut bénite, selon les formes liturgiques, le voile tomba. Aussitôt l'image de la céleste Reine de la Savoie apparut dans sa splendeur, et un long frémissement parcourut la foule. Il était midi, toutes les cloches des Alpes sonnaient l'*Angelus ;* on salua Marie ; le *Magnificat*, chanté par ce chœur formidable de trente mille voix et répété par les échos des montagnes, se faisait entendre jusqu'à trois quarts de lieue.

Quatre ans plus tard, on acheva la construction de quinze oratoires gothiques consacrés aux quinze mystères du Rosaire ; ils décorent la grande avenue de l'église, ils ont été bénits en 1859.

Les Pères de la Compagnie de Jésus ont remplacé les fils de saint François, comme gardiens du sanctuaire de Myans. La fête principale est la Nativité de la Sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE BEAUFORT OU DES CHATEAUX

Fête principale le 15 août.

Entre le Faucigny et la Tarentaise s'étend une belle vallée, riche de bois et de pâturages, et entourée de hautes montagnes ; elle se divise en deux branches et au milieu se dresse un mamelon élevé, couronné par une forteresse que son aspect imposant avait fait appeler Beaufort. Au milieu du x^e^ siècle, les hordes sarrasines, débarquant sur les côtes de Provence, venaient porter le ravage et la mort jusqu'aux sommets des Alpes.

Le sire de Beaufort, Bernard, oncle et parrain de saint Bernard de Menthon, épuisait en vain sa petite armée féodale contre les sauvages envahisseurs.

Tout semblait désespéré. Elle espérait cependant encore, la pieuse châtelaine de Beaufort, si aimée de son peuple, qui a conservé longtemps le souvenir de sa charité. On racontait d'elle des traits dignes de la chère sainte Elisabeth de Hongrie, au château de la Wartbourg. Elle rappela à son époux le pouvoir de Celle que l'Ecriture compare à une armée rangée en bataille. Alors, « le preux chevalier fléchit le genou en terre et » promit que, si les mécréants vidaient les terres » de sa baronnie, il élèverait près de son château » un sanctuaire à la Vierge Marie, et que, *tant* » *que le monde serait monde*, elle y recevrait les » hommages des fidèles chrétiens.

» A peine ce vœu était-il prononcé que les » bandes sarrasines, frappées comme d'une ter- » reur panique, s'enfuirent tumultueusement ; du » donjon du château, on les vit disparaître derrière » le *Char* ou monticule de la Pierre, au ruisseau » Mânant.

» Fidèle à sa promesse, le baron de Beaufort » fit bâtir une chapelle sur le plateau inférieur » au château, à gauche du chemin d'arrivée. La » pieuse châtelaine y fit placer une statue de la » Vierge et se chargea d'orner le sanctuaire. Les » populations s'associèrent à la reconnaissance » des maîtres du château ; le monument religieux » devint le but d'un pèlerinage de toute la vallée » et l'instrument de faveurs célestes très nom- » breuses. » (*C. A. Ducis*, de Beaufort.)

La majestueuse forteresse était flanquée de sept tours ; de là, le nom de *Notre-Dame des Châteaux*, donné à la Vierge. Les ducs de Genevois-Nemours, qui avaient reçu la baronnie de Beaufort dans leur apanage en 1514, firent desservir la chapelle par les Dominicains d'Annecy. Mais le sanctuaire ayant été dévasté par la guerre, à la fin du xvi^e^ siècle, les religieux le reconstruisirent dans l'ancienne place d'armes du château. Aux Dominicains succédèrent, en 1535, les religieuses dominicaines, chassées de Genève par les protestants ; puis, de nouveau, les Dominicains.

Le pèlerinage restait toujours cher aux fidèles ; les familles des paroisses voisines venaient y offrir à Marie leur premier-né. L'aumônier de la chapelle présentait lui-même à la Vierge l'enfant, qu'il déposait sur les marches de l'autel ; puis les parents le reprenaient, après l'avoir racheté par une offrande.

On raconte qu'en 1682, un riche propriétaire de Beaufort, père d'une nombreuse famille, se sentait sur le point de mourir. De concert avec lui, sa femme promet à Notre-Dame des Châteaux de donner, pour le service de sa chapelle, autant de poignées d'écus que son mari vivra encore d'années, et la voilà qui puise dans le sac où gisait le trésor de la famille. Le mari la regardait faire ; quand elle eut tiré la dixième poignée, le mourant l'interrompit de sa faible voix : « C'est assez, dit-il, dans dix ans, mes enfants seront

Notre-Dame des Châteaux, près de Beaufort (Savoie) (1).

grands, ils n'auront plus besoin de moi. » Le malade fut pris au mot, il guérit; et dix ans après, jour pour jour, il mourut.

La Révolution confisqua et vendit les restes du château, avec ses trois vieilles tours encore debout; il devint une ferme, et la chapelle en fut l'écurie! La foudre tua les vaches et la chapelle fut rendue au culte.

Restaurateur et chapelain du sanctuaire de Notre-Dame des Châteaux, M. l'abbé Martinet, philosophe moraliste, spirituel et profond, aimait ce séjour grandiose, et il y a composé une partie de ses remarquables ouvrages.

Avant de mourir, en 1873, il a eu la joie de voir la chapelle desservie par les Augustins de l'Assomption; et, à l'ombre des tours séculaires, les jeunes enfants d'une école apostolique se forment, dans l'étude et la prière, à combattre un jour les combats du Seigneur pour le salut des âmes. — Que la Reine du ciel chasse devant eux les démons, comme elle éloigna jadis les Sarrasins.

C'est à l'ombre de ce sanctuaire que le Très Révérend Père d'Alzon fonda, en 1871, le premier de ses *alumnats*, pépinières sacerdotales qui ont déjà fourni près de trois cents recrues au sacerdoce, parmi lesquelles on remarque des prêtres zélés, de vaillants religieux, des missionnaires intrépides.

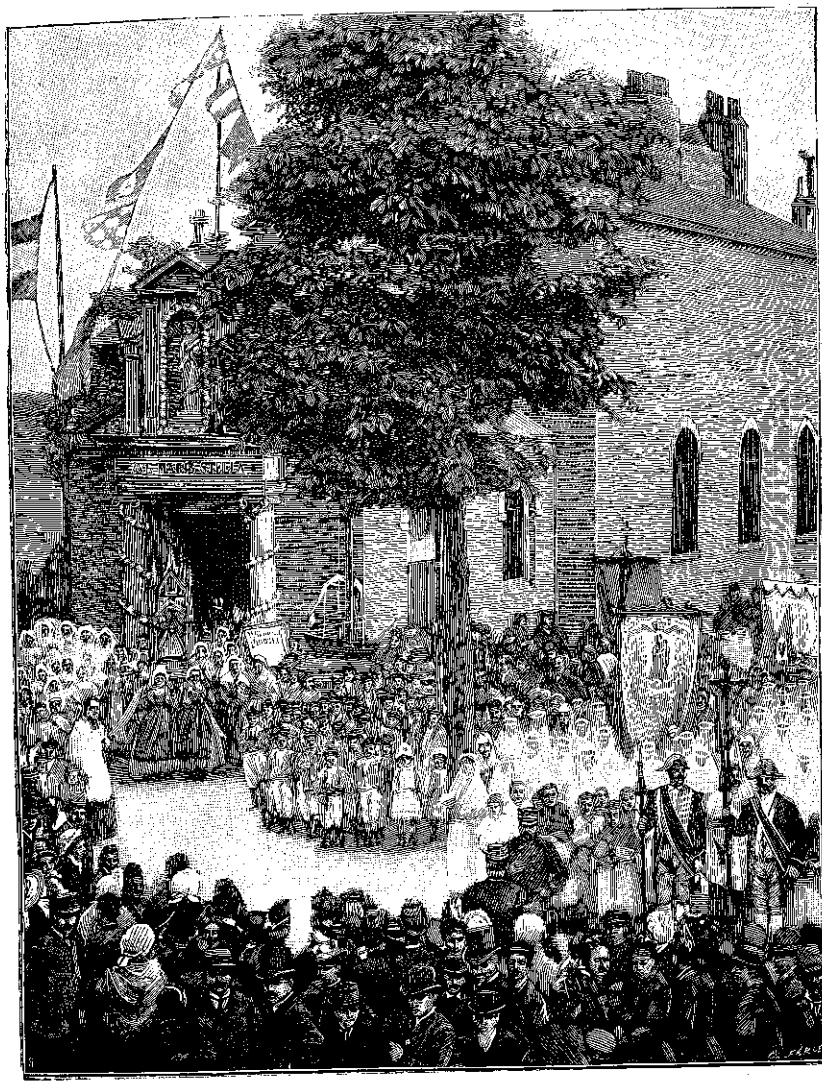
Les populations voisines fréquentent la chapelle comme autrefois, et quand on y vient en procession dans les temps de sécheresse, on peut voir de bons paysans arriver, munis de leur parapluie. Ils savent, en effet, par expérience, que, plus d'une fois, ils ont été exaucés avant même d'être rentrés chez eux. Le 19 août 1873, environ quatre mille pèlerins, présidés par Mgr Turinaz, évêque de Tarentaise, s'y réunissaient, afin de prier pour l'Eglise et la France. (*Histoire illustrée des Pèlerinages français de la Sainte Vierge*, par le R. P. J.-E. Drochon, chez Plon, Paris.)

(1) Gravure des *Pèlerinages de la Sainte Vierge* Plon, éditeur.

NOTRE-DAME DES DUNES

PATRONNE DE DUNKERQUE ET DE LA FLANDRE MARITIME

Fête le 8 septembre.



La grande procession du 15 août.

UN SAINT, UNE ÉGLISE ET UNE VILLE

Vers l'extrémité septentrionale de notre pays, près des rives orageuses de la mer du Nord, il existe un modeste sanctuaire, presque perdu au milieu des sables, et néanmoins très fréquenté par les nombreux matelots qui, durant les tempêtes de l'hiver, viennent chercher un abri dans le port de Dunkerque

Notre-Dame des Dunes, tel est le nom de ce sanctuaire, dont la touchante histoire est intimement liée avec celle de la ville même de Dunkerque.

Dans les premiers temps de la France chrétienne, un artiste éminent, grand chrétien, devenu ensuite un grand évêque, saint Eloi, vint évangéliser les rudes pêcheurs qui gagnaient intrépidement leur vie en affrontant les flots

dangereux de la mer du Nord. Il leur bâtit une église, non loin du rivage, et un groupe de cabanes se rangea autour de la maison de Dieu. Cet humble village a si bien grandi à travers les siècles, qu'il est devenu la vaste et populeuse ville de Dunkerque. Elle continue à porter le nom de l'église qui fut son berceau : en flamand *Duyn-Kerke, église des Dunes.*

Mais, à mesure que son importance grandissait, les nations voisines en convoitaient la possession ou en redoutaient l'influence.

En 1383, les Anglais, après s'en être emparés, la saccagèrent et la renversèrent. Mais, peu d'années après, le duc de Bar, devenu seigneur de cette ville, sous la suzeraineté du comte de Flandre, entreprit de relever ses murailles et de lui rendre sa prospérité.

LA STATUE DÉCOUVERTE ET LA PETITE CHAPELLE

Au mois d'août 1403, les ouvriers se mettaient à l'œuvre, à l'est du port. A peine venaient-ils de commencer à creuser dans les dunes, qu'ils virent jaillirent du sable une source d'eau douce. Cette découverte émerveilla la population, car l'eau de mer, qui s'infiltrait partout aux alentours, rendait toutes les sources saumâtres.

Bientôt, près de la source, les ouvriers trouvèrent une petite statue de la Sainte Vierge, qui paraissait très ancienne.

« Haute de 0m,32, vêtue d'une robe rouge et d'un voile blanc, la Vierge portait l'Enfant Jésus sur le bras gauche, et retenait de la main droite un manteau bleu amplement drapé. La statue n'avait pas de socle permettant de la poser sur un piédestal, et le dos était lisse, comme si elle avait été sculptée pour être accrochée à un mur, à un arbre ou à la proue d'un navire. Faite d'un bois déjà vermoulu et tous les contours usés comme si elle avait été longtemps roulée par les flots, la Madone semblait avoir été apportée sur la plage par la mer et enfouie par elle dans les sables, en attendant le moment de la découverte, fixé par la Providence.

» Telle fut, du reste, l'impression des pieux Dunkerquois, qui virent immédiatement dans cette double découverte un gage certain de la protection de la Sainte Mère de Dieu, et un signe de sa volonté d'être honorée en ce lieu. Une tradition très populaire à Dunkerque rapporte que la statue de Notre-Dame des Dunes, ayant été plusieurs fois transportée à un autre endroit, fut toujours retrouvée à l'emplacement où elle avait été découverte.

» Empressé de répondre au sentiment public, le bailli de la ville, Justin Haverskerque, fit aussitôt élever une chapelle sur le lieu de l'événement. L'orifice de la fontaine fut adossé à l'extérieur du monument; la petite Vierge fut placée sur un modeste autel, et plusieurs grâces qui furent attribuées à son intercession la mirent bien vite en haute vénération (1). »

Les habitants de Dunkerque s'habituèrent ainsi à considérer Notre-Dame des Dunes comme la protectrice de leur ville, et leur refuge dans toutes les adversités.

Pendant les sièges de 1436, 1488, 1558 et 1559, le petit sanctuaire, isolé sur la plage, semble jeter un défi aux armées envahissantes. Il échappe à la destruction malgré les vicissitudes de combats sans nombre, et la Reine du ciel préserve la ville de ruines qui pouvaient être irréparables.

En 1640, les Espagnols agrandissent la ville. La petite chapelle est enfermée dans les nouveaux remparts, près d'un formidable bastion, qui, en 1646, fut battu pendant cinq jours par l'artillerie du prince de Condé. Cette fois, l'humble sanctuaire fut à moitié ruiné; mais, entre deux guerres, les vaillants Dunkerquois se hâtèrent de le réparer.

Enfin, le 8 septembre 1662, le jour de la fête patronale de Notre-Dame des Dunes, le comte d'Estrades pouvait informer le roi de France, Louis XIV, de l'heureux résultat des négociations entamées avec l'Angleterre, pour le rachat de Dunkerque, et peu de temps après, cette ville devenait définitivement française.

MARIE PLUS PUISSANTE QUE LES REMPARTS DE DUNKERQUE

On pouvait s'attendre à voir le culte de Notre-Dame des Dunes prendre un nouvel éclat sous l'influence de la France chrétienne. Il n'en fut pourtant pas d'abord ainsi. Louis XIV, comprenant l'importance stratégique de Dunkerque, voulut faire de cette ville une des places de guerre les plus formidables de l'Europe.

Trente mille hommes, sous les ordres du célèbre Vauban, furent appliqués aux travaux des fortifications. Les Dunkerquois craignaient de voir leur chère *petite chapelle* sacrifiée au plan de la citadelle, mais la Sainte Vierge voulait être honorée en ce lieu, et la chapelle fut providentiellement conservée. Malheureusement, englobée dans l'enceinte réservée d'un bastion, elle devint très difficilement accessible à la population.

L'avenir montra qu'on aurait mieux fait de donner à la Reine du ciel une place plus honorable au sein de ces remparts, et de lui en confier la garde. Sa protection aurait été plus puissante que les bastions de Vauban.

On sait les revers qui accablèrent la France dans les dernières années de Louis XIV, malgré l'héroïsme de nos soldats. Les Dunkerquois se défendirent avec leur intrépidité traditionnelle; mais, après quatre années de lutte suprême, il fallut céder, et l'Angleterre, victorieuse, exigea absolument au traité d'Utrecht la démolition des fiers remparts de Vauban.

Si quelque chose pouvait relever le courage des Dunkerquois en face de ce désastre, c'était de venir enfin librement prier à la petite chapelle de Notre-Dame des Dunes : les démolisseurs l'avaient respectée.

C'était là, au pied de Marie, consolatrice des affligés, qu'ils venaient chercher la force et l'espérance, durant ces jours de tristesse où ils luttaient contre la misère à laquelle les condamnait la fermeture de leur port.

La chapelle devenait trop étroite pour contenir la multitude qui se pressait dans son enceinte; chaque jour on réclamait avec instance son agrandissement. Un tel projet était-il réalisable, alors que la cité gémissait de la perte de son commerce et de son industrie? Des hommes d'une foi timide auraient reculé devant les difficultés de la situation, mais rien n'arrête les enfants de Dunkerque, quand il s'agit de la gloire de Notre-Dame des Dunes. Les familles s'imposèrent de durs sacrifices; elles prélevèrent sur leurs modiques ressources l'obole qu'elles destinaient au sanctuaire, et, en l'espace de quelques mois, il fut possible d'ajouter une grande nef à l'oratoire primitif. On avait voulu conserver la

(1) *Notre-Dame des Dunes*, Minet-Tresca. Dunkerque, 1892.

petite chapelle d'autrefois : elle devint le chœur de la nouvelle église.

Marie ne devait pas tarder à récompenser d'une manière miraculeuse cette preuve de confiance en sa maternelle bonté.

Le 31 décembre 1720, une épouvantable tempête rompit le batardeau qui barrait l'entrée du port ; les éléments, déchaînés par une marée puissante, bouleversèrent en une nuit les décombres accumulés dans le chenal, et les eaux, se précipitant furieuses à travers les digues brisées, achevèrent l'œuvre que l'ouragan avait commencée.

Le port rendu libre, la population dunkerquoise, avec l'énergie de son caractère, s'empressa de réparer les désastres passés. Les Anglais, redoutant de nouveau cette cité commerçante et belliqueuse, réclamèrent l'application du traité d'Utrecht, en 1763; mais, par la protection de Marie, le port de commerce resta libre.

DUNKERQUE SAUVÉE PAR MARIE (1793)

CRIME ET CHATIMENT

En 1793, en ces jours néfastes de la grande apostasie imposée au peuple français par les hommes de la Révolution, la Reine du ciel vint encore au secours de Dunkerque. Les Anglais, commandés par le duc d'York, assiégeaient la ville depuis trois semaines et auraient pu la prendre facilement, car elle n'était pas en état de résister; ils s'éloignèrent brusquement avec leurs navires, le jour même où commençait la neuvaine à Notre-Dame des Dunes. Le duc d'York, dit-on, venait d'apprendre la victoire du général Houchart à Honschoote; mais pourquoi avait-il tant hésité à bombarder la ville, et pourquoi ne cherchait-il pas maintenant à venger une défaite? — Notre-Dame des Dunes le sait.

Cependant, les hommes de la Révolution ne se montrèrent point reconnaissants; et, à la grande tristesse du vrai peuple de Dunkerque, la chapelle de la Sainte Vierge fut d'abord fermée; puis, bientôt après, transformée en atelier de projectiles de guerre.

La femme d'un militaire réussit à sauver l'antique statue et la cacha chez elle.

Dès l'année suivante, le 24 mars, une explosion formidable mettait l'édifice en ruines. Plutôt que de voir son sanctuaire profané par une impiété sacrilège, la Sainte Vierge permit sans doute qu'il fût détruit. Ainsi disparut un monument objet d'une vénération de plusieurs siècles, gage de la protection de Marie sur la cité, et dont les voûtes avaient retenti si longtemps des chants d'amour et de reconnaissance d'un peuple chrétien.

RÉSURRECTION ET GLOIRE NOUVELLE

Ce fut aux petits enfants de Dunkerque que Marie confia, en quelque sorte, la mission de rétablir son culte, quand la France eut enfin retrouvé plus de liberté. Il fallait des mains innocentes et pures pour recommencer l'œuvre que des mains souillées avaient ruinée.

Des enfants, à qui l'on avait raconté l'histoire de Notre-Dame des Dunes pendant les longues soirées d'hiver, conçurent le projet d'honorer, à leur manière, la bonne Vierge, dont leurs ancêtres avaient reçu de si éclatants bienfaits.

Ils érigèrent donc un autel à l'aide de quelques pierres, sur l'emplacement de l'ancienne chapelle, et chaque soir, ils vinrent répandre des fleurs et chanter des cantiques devant une image de la Sainte Vierge qu'une personne leur avait confiée.

Cette dévotion si naïve émut la population entière. N'était-ce pas une demande que Notre-Dame des Dunes semblait adresser aux Dunkerquois par l'entremise de leurs chers enfants?

Les pères devaient-ils rester insensibles à cet appel de leurs fils? Eux aussi n'avaient pas oublié la Vierge tutélaire!

Le 24 mars 1816, la Madone abandonnait la chaumière qui l'avait abritée depuis vingt ans, et faisait son entrée triomphale, aux acclamations de la multitude, dans un sanctuaire nouveau, érigé à l'endroit même où les pionniers du duc de Bar l'avaient découverte quatre siècles auparavant.

Dès lors, la piété des fidèles envers Notre-Dame des Dunes n'a fait que progresser jusqu'au célèbre pèlerinage de 1885, qui attira vers la patronne de Dunkerque une foule innombrable venue des points les plus éloignés de la province ecclésiastique de Cambrai et d'Arras. Notre-Dame des Dunes fut désormais connue de la France entière.

A l'extérieur, le sanctuaire est d'une extrême simplicité; à l'intérieur, l'architecture n'est pas moins austère, mais l'œil reste ébloui par la profusion des *ex-voto* et des ornements qui couvrent les murs de la chapelle.

« Ce ne sont que tableaux représentant des scènes de naufrages ou des malades rappelés à la santé, plaques de marbre répétant sans cesse le cri de reconnaissance, des navires en miniature pendus à la voûte, entre les nombreuses lampes qui sont entretenues devant la Madone, des milliers d'*ex-voto* d'or, d'argent et de cire qui proclament la bonté et les faveurs de Notre-Dame des Dunes.

» Aux jours de fête, la chapelle est, en outre, décorée d'innombrables bannières. La Madone, revêtue de riches ornements et parée de bijoux précieux, suivant l'antique coutume flamande, est placée sur un trône de nuages, dans une niche qui surmonte l'autel. A ses pieds, plus de 50 000 cierges brûlent chaque année, touchant hommage de ses enfants qui manifestent ainsi l'amour dont leur cœur est embrasé pour la *bonne Mère* (1). »

La chapelle possède un fragment du voile de la Sainte Vierge.

Les marins surtout sont les pèlerins assidus de Notre-Dame des Dunes. C'est une tradition ancienne.

Beaucoup, sur le point de périr en mer, ont été sauvés en invoquant Notre-Dame des Dunes.

En 1778, un vaisseau dunkerquois, le *Prince de Robecq*, fut retenu longtemps dans la Méditerranée par les vents contraires; sur le point de mourir tous de faim et de soif, le capitaine et les matelots firent vœu, s'ils avaient la vie sauve, aussitôt débarqués à Dunkerque, d'aller pieds nus et en chemise, comme des condamnés à mort, remercier leur libératrice, Notre-Dame des Dunes. Aussitôt, le navire put reprendre sa route; heureusement ravitaillés et revenus à Dunkerque, les marins, par une froide nuit de février, accomplirent leur vœu selon leur promesse.

Le 11 octobre 1884, vingt pêcheurs du Portel, en costume de navigation, entraient dans la chapelle, et, tous ensemble, avec une piété admi-

(1) *Notre-Dame des Dunes. Ibid.*

rable, récitaient le chapelet, puis chantaient l'*Ave Maris stella*, le *Magnificat* et les litanies. Ils racontèrent ensuite comment leur bateau, parti de Boulogne pour aller pêcher le hareng en Ecosse, avait été surpris la nuit précédente par une furieuse tempête. Après plusieurs heures de lutte contre les flots en fureur, ils étaient tombés sur le pont, exténués de fatigues et incapables de manœuvrer plus longtemps; ils invoquèrent alors Marie, et leur navire, comme guidé par une force surnaturelle, entra tout droit dans le port de Dunkerque.

Le 21 avril 1892, la Mouette, goélette dunkerquoise, capitaine Everaert, en extrême danger près des îles Féroë, a également été sauvée d'une manière évidemment providentielle.

Il n'est pas rare qu'une famille de marins dunkerquois reçoive une lettre commençant par ces mots: « Avant de lire cette lettre, allez à la petite chapelle remercier Notre-Dame des Dunes. » Et sans lire plus loin, on va d'abord remercier Marie.

Le 15 août, suivant le vœu de Louis XIII, a lieu la procession solennelle; les *bazennes* (femmes des marins) revêtues de leur costume traditionnel, ont l'honneur de porter la Vierge. La grande neuvaine annuelle commence le 8 septembre.

LA FÊTE DE 1893

Cette année (1893), Dunkerque célèbre le centenaire de sa délivrance en 1793. Une fête splendide attirera des foules immenses au sanctuaire de Marie. Monseigneur l'archevêque de Cambrai érigera près du sanctuaire une grande croix, qui a reposé sur le Calvaire et que quatorze évêques ont portée sur leurs épaules dans les rues de Jérusalem, pendant le pèlerinage eucharistique de 1893.

Un jour, sans doute, la ville de Dunkerque élèvera à Marie une splendide basilique, qui sera pour le nord de la France ce que Notre-Dame de la Garde est pour Marseille et la Méditerranée. En attendant, une confrérie florissante réunit les enfants de Notre-Dame des Dunes.

NOTRE-DAME DU MARILLAIS OU NOTRE-DAME L'ANGEVINE

Fête le 8 septembre.

La Vierge Marie apparait à saint Maurille, et lui ordonne de célébrer par une fête le jour de sa Nativité.

NOTRE-DAME L'ANGEVINE

La Très Sainte Vierge est appelée Notre-Dame l'Angevine, non seulement en Anjou, mais encore au Poitou, au Maine, en Normandie et en Bretagne, à cause de la dévotion particulière que les Angevins ont eue de tout temps à la sainte Mère de Dieu, et à cause de la protection qu'elle leur a accordée dans tous les siècles.

« Chaque année, écrivait Mgr Freppel, dans sa lettre pastorale du 26 juillet 1873 sur les pèlerinages diocésains, le mois de septembre vient vous rappeler l'une des gloires religieuses de l'Anjou. N'est-ce pas, en effet, sur l'initiative de l'un de vos plus illustres évêques, saint Maurille, et par suite de l'apparition de la Sainte Vierge à ce grand serviteur de Dieu, que la fête de la Nativité fut célébrée pour la première fois dans l'Eglise, quelques années avant le Concile d'Ephèse, où le dogme de la maternité divine de Marie devait être proclamé solennellement en face du monde entier? De là, ce nom de « fête angevine, » *feria andegavensis,* resté si populaire dans nos contrées de l'Ouest pour désigner une solennité, qui, avant de s'étendre à toute la chrétienté, avait été particulière à l'Anjou.

SAINT FLORENT ET SAINT MAURILLE

Au IVe siècle, deux des plus illustres disciples de saint Martin de Tours vinrent se fixer, presque en même temps, et à peu de distance l'un de l'autre, sur la rive gauche de la Loire, au pays des Andegaves ou Angevins. Saint Florent — le premier — s'arrêta au Mont Glonne (aujourd'hui Saint-Florent-le-Vieil); ses travaux apostoliques, sa longue vie et la piété filiale des peuples, lui firent décerner le nom de patriarche des Mauges.

Saint Maurille, de son côté, se fixa à Chalonnes, qui était un centre et comme une citadelle des superstitions païennes. Après dix ou douze ans de luttes contre l'idolâtrie, qu'il fit disparaître de la contrée, il fut élu évêque d'Angers; son épiscopat dura trente ans, pendant lesquels, missionnaire infatigable, il parcourut tout son diocèse, soit pour y répandre, soit pour y affermir la foi.

L'APPARITION DE LA SAINTE VIERGE

Or, au cours d'une visite qu'il fit à son ami saint Florent, vers l'an 430, saint Maurille était descendu sur la pente occidentale du Mont Glonne, à l'embouchure de la rivière de l'Evre dans la Loire. Au pied du rocher s'étendait un vaste bassin, où les sables et le limon, soit refoulés par le fleuve, soit charriés par la rivière, avaient formé plusieurs îlots couverts de saules et de peupliers; le principal courant et le lit de la rivière longeaient alors le Mont Glonne.

Suivant la tradition, saint Maurille passa la rivière en bateau; peut-être était-il accompagné de quelques religieux, qui le suivaient habituellement dans ses courses, pour prier avec lui. Pendant qu'il était en oraison, à l'ombre des peupliers, il se vit tout à coup environné d'une lumière céleste. C'était la Sainte Vierge qui daignait lui apparaître, tenant en ses bras le divin Enfant. Elle adressa la parole à son dévot serviteur, et lui dit que la volonté de Dieu et le bon plaisir de son Fils était qu'il établît en son diocèse une fête solennelle de sa nativité ou du jour de sa sainte naissance, le 8 septembre. Puis, en l'assurant de sa protection, elle disparut, laissant le saint vieillard ravi d'étonnement et de joie.

Voilà, dans toute sa simplicité, la tradition ancienne; aucune n'est plus incontestable. C'est de la bouche même de saint Maurille que les religieux, disciples de saint Florent, apprirent le récit du fait miraculeux, et peut-être quelques-uns en avaient-ils été les témoins oculaires. Bientôt les peuples voisins, attirés par le bruit de cette faveur insigne, accoururent en foule, prièrent avec foi, obtinrent de nombreux miracles, et, dans leur reconnaissance, ne désignèrent plus ce lieu béni que par le nom de « lac de Marie, » le Marillais.

Telle est l'origine certaine du nom de Notre-Dame-du-Marillais.

NOTRE-DAME DU MARILLAIS

Parmi les annalistes anciens, quelques-uns ont voulu voir dans ce nom le souvenir réuni de la Sainte Vierge et de saint Maurille, parce qu'ils lisaient dans certains écrits : *Beata Maria de Mariolo*, c'est-à-dire, suivant leur interprétation, de *Maurilio*. D'autres ont prétendu que Marillais vient de *Maria illic est*, et ces paroles, ou bien ils les mettaient dans la bouche de saint Maurille, disant aux religieux de saint Florent : Marie est là; ou bien ils les attribuaient à Charlemagne ou à ses lieutenants exhortant les soldats dans un grand combat livré aux environs : Marie est là; ou bien ils faisaient de ces paroles le cri du peuple émerveillé du pouvoir et des bontés de Notre-Dame : Marie est là, *Maria illic est*.

Toutes ces étymologies font allusion à des faits historiques. La vérité est que le Marillais c'est le lac de Marie, ou le marais de Notre-Dame, *Mariæ lacus*, comme on lisait dans les registres de l'évêché d'Angers : *Ecclesia Beatæ Mariæ de lacu*.

POURQUOI CETTE APPARITION DE LA SAINTE VIERGE?

Et maintenant, si l'on nous demande la cause providentielle de cette apparition de la Très Sainte Vierge, nous répondrons avec Mgr Freppel (*Allocution prononcée au Marillais, pèlerinage du 15 septembre 1873*) :

« C'était le moment où l'impie Nestorius s'efforçait de ravir à la Mère de Dieu la plus haute de ses prérogatives. L'Eglise allait se réunir à Ephèse, pour y proclamer solennellement le dogme de la maternité divine, c'est-à-dire le fondement même du christianisme tout entier. A la voix des évêques rassemblés dans la basilique de Sainte-Marie d'Ephèse devaient répondre les acclamations enthousiastes de toute la chrétienté. Mais, à ce grand drame de la foi, il y avait eu comme une sorte de prologue. Déjà, quelques années auparavant, à l'une des extrémités opposées du monde chrétien, Marie avait confirmé son glorieux privilège par l'organe de l'un de ses plus fervents serviteurs, en lui ordonnant de célébrer le jour de sa naissance. Car, pourquoi célébrer avec tant d'éclat la naissance de la Sainte Vierge, si elle n'était pas la Mère de Dieu? Et n'est-ce pas à ce titre-là, à ce titre exceptionnel et unique, que nous saluons son entrée dans le monde? L'apparition de la Sainte Vierge à saint Maurille était donc comme l'aurore du grand jour d'Ephèse. Marie préludait aux oracles de l'Esprit-Saint par cette manifestation anticipée des volontés divines. Ce que saint Cyrille d'Alexandrie et deux cent soixante-quatorze Pères avec lui allaient affirmer à la face du monde entier, le saint évêque d'Angers était chargé de l'annoncer par avance, en ajoutant ce nouveau rayon à la gloire terrestre de la Mère de Dieu. A Ephèse, la définition du dogme; au Marillais, l'origine de la fête qui en restera l'expression vivante et populaire. Merveilleuse coïncidence, qui relie entre elles ces grandes choses de la doctrine et de l'histoire, et qui fait de cette terre du Marillais une terre bénie de Dieu et glorieuse entre toutes! »

POURQUOI CETTE APPARITION DANS CE MARAIS DÉSERT?

« Et pourquoi, continue Mgr Freppel, un tel privilège est-il échu à ce petit coin de terre, qui semble perdu entre l'Evre et la Loire? Ah! sans doute, les desseins de Dieu sont impénétrables, et nous ne faisons que tâtonner, quand nous cherchons à soulever un coin du voile qui recouvre le plan de sa Providence. Mais ne m'est-il pas permis de voir dans un tel choix un présage et une garantie de l'avenir?

» Aux confins de ce territoire prévilégié de Marie devaient aboutir trois peuples destinés à marquer parmi les défenseurs et les plus fermes soutiens de la foi catholique : le peuple angevin, avec sa vive intelligence et son ardeur expansive qui allait faire surgir de son sein des légions d'apôtres et de missionnaires, en même temps que ses princes porteraient leur bravoure

sur presque tous les trônes de l'Europe; le peuple breton, avec ses convictions robustes comme les chênes de ses vallées, inébranlables comme le granit de ses côtes; le peuple vendéen, avec ses traditions de fidélité, d'honneur et d'héroïque dévouement. Le sanctuaire du Marillais devait s'élever entre l'Anjou, la Bretagne et la Vendée, comme un point de rencontre et de jonction pour ces trois provinces unies dans l'amour et dans la défense de toutes les saintes causes. Voilà pourquoi la Vierge, patronne de la France, s'est manifestée en ces lieux, comme pour envelopper d'un même regard de bonté ces trois familles destinées à perpétuer, avec les meilleures traditions de la foi, le sang le plus pur et le plus généreux de la France. »

LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DU MARILLAIS

D'après une tradition, une petite église fut bâtie, dès les premiers temps, sur le lieu même de l'apparition de la Sainte Vierge, afin de conserver la mémoire d'un événement si extraordinaire. Il était d'ailleurs naturel que la piété des peuples voulût honorer en ce lieu sacré le mystère de la Nativité de Marie. Plus tard, Charlemagne établit des religieux pour desservir au Marillais l'église nouvelle qu'il y fit bâtir avec une magnificence à peine croyable, disent les historiens.

Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet la légende populaire. Un jour Charlemagne descendit du Mont Glonne, à l'Occident, sur les bords du lac. Tirant sa longue épée enrichie d'or, d'argent et de diamants, il la lança du côté des eaux en disant : Là où elle tombera sera bâtie l'église de Notre-Dame. Or, elle tomba dans le lac à cent pas du rocher et à cent pas de la Loire. C'est par cette fiction que le peuple essayait de peindre la puissance du grand empereur, la hardiesse de son œuvre et ses opulentes largesses.

Maintenant, laissons parler les historiens.

« Les Bretons de l'Armorique, dit D. Chamard, qui jusqu'alors avaient payé le tribut aux rois de France, essayèrent, en 785, de secouer le joug. Charlemagne, alors occupé en Germanie par une guerre contre les Saxons, envoya sur les marches de Bretagne son sénéchal Audulfe, avec une armée puissante. Les révoltés voulurent en vain se cacher derrière certains terrains marécageux : ils furent défaits et contraints à demander grâce. Or, d'après une ancienne tradition du pays des Mauges et du territoire de Saint-Florent, cette bataille décisive se livra dans les plaines voisines du Marillais, et s'étendit du Mont Glonne jusqu'à Saint-Pierre-de-Montlimart. D'après le même tradition, Charlemagne, ayant appris que cette insigne victoire était due à l'intercession de Notre-Dame du Marillais et de saint Florent, qu'on avait invoqués durant le combat, voulut laisser à la postérité un éclatant témoignage de sa reconnaissance envers ces deux puissants protecteurs des Mauges. (*Vies des saints personnages de l'Anjou.*) » Il se souvenait aussi de la grande bataille de Poitiers, dans laquelle son aïeul, Charles Martel, avait défait Abdérame, anéanti sa formidable armée, et préservé du joug de Mahomet la France et le reste de la chrétienté; il savait que, après avoir fait prier dans les sanctuaires les plus célèbres, Charles Martel avait remporté cette victoire signalée le 8 septembre, jour de la fête de Notre-Dame l'Angevine.

L'église de Charlemagne était un édifice vraiment royal, un monument conçu dans de vastes proportions, où brillaient toutes les beautés de l'art. Elle fut enrichie par les rois carlovingiens de vases sacrés et d'ornements précieux. Elle avait même une cloche d'or, du poids de cent livres, que des pêcheurs découvrirent au XIe siècle dans le lit de la rivière, où sans doute on l'avait enfouie par crainte de quelque ennemi pillard, et que Budic, comte de Nantes, enleva injustement aux moines de Saint-Florent, à qui il laissa comme compensation une somme de « dix livres en deniers. »

LES NORMANDS — INCENDIE — RECONSTRUCTION DE LA CHAPELLE

Mais tant de splendeur ne devait pas plus durer que la puissance de l'empire de Charlemagne. Au bout d'un demi-siècle, les Normands remontèrent la Loire, portant partout le fer et le feu, et, comme une nuée d'oiseaux de proie, vinrent s'abattre sur le monastère de Saint-Florent et sur l'église de Notre-Dame du Marillais. Ils firent même des îles voisines leur principal repaire pendant près d'un siècle, et l'une d'elles, située vis-à-vis Saint-Florent-le-Vieil, s'appelle encore de nos jours l'île Batailleuse. C'est dire assez qu'ils ne laissèrent debout que ce qu'ils ne pouvaient emporter ou démolir.

Après le départ ou la conversion des Normands, il ne restait de l'église du Marillais que des murs en ruines. On les répara, et l'on couvrit la chapelle d'une simple charpente. Cet état de choses dura jusqu'au commencement du XIIe siècle.

Guillaume étant abbé de Saint-Florent, le feu prit à une maison attenante à l'église du Marillais, se communiqua à elle, et la réduisit en cendres,

En 1282, Raynault II, abbé de Saint-Florent, la restaura complètement; il l'appuya sur les fondations carlovingiennes, lui rendit ses voûtes, orna le vestibule et les portes de statues. C'est cette église du moyen âge qui a subsisté jusqu'à la grande Révolution, et dont l'historien de Notre-Dame l'Angevine, l'abbé Joseph Grandet, disait au commencement du XVIIIe siècle : « La chapelle de Notre-Dame du Marillais est une des plus belles et des plus grandes du royaume; il y a bien des cathédrales en France qui n'approchent pas de sa grandeur ni de sa beauté; elle a beaucoup l'air de celle de Saint-Maurice d'Angers; elle est quasi aussi longue, mais elle n'est pas si large..... J'oubliais de dire, ajoute-t-il plus loin, qu'il y a bien de l'apparence que quelque événement singulier a déterminé le fondateur à la bâtir dans un lieu aussi incommode, et dans une situation aussi désavantageuse qu'elle est, car souvent les hivers, quand il y a des débordements de la rivière de Loire, l'eau monte jusque sur l'autel, en sorte que Renault II, abbé de Saint-Florent, fut obligé de faire faire une chapelle en forme de tribune qu'il dédia à saint Michel, pour y dire la messe pendant ces crues d'eau. »

Actuellement, il ne reste plus de cette antique chapelle que les murs d'une partie de la nef, recouverts à l'extérieur de lierre grimpant. On a commencé à élever une chapelle nouvelle de style roman-byzantin; le chœur et le sanctuaire seuls sont bâtis. Pour terminer les travaux commencés, les Pères gardiens du sanctuaire attendent que la charité des fidèles leur procure des ressources.

LE PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DU MARILLAIS

On peut imaginer quelle fut, à l'origine, la dévotion populaire à Notre-Dame du Marillais; avec quel empressement les néophytes de saint Maurille et de saint Florent accoururent pour

visiter le lieu vénéré de l'apparition, surtout au temps de la fête joyeuse de la Nativité! Est-il nécessaire de dire que la Sainte Vierge ne se laissa pas vaincre en générosité, et répandit à pleines mains ses grâces sur un peuple rempli des premières ardeurs de la foi? Malheureusement, il ne nous reste de ces temps anciens aucune histoire ou chronique.

Ils furent glorieux, les pèlerinages de Notre-Dame du Marillais, lorsque les peuples accoururent en foule, de toutes les parties de l'empire de Charlemagne pour vénérer la Mère de Dieu et contempler les splendeurs de sa royale église. Les religieux de saint Florent pouvaient à peine suffire au service du pèlerinage, et, pour leur venir en aide, on fonda un couvent de femmes, qui mirent au service de Notre-Dame un grand dévouement et de grandes vertus, jusqu'à l'approche des Normands.

Après les invasions de ces farouches païens revinrent les beaux jours du pèlerinage. C'était le temps des croisades. Au Marillais, comme dans tous les sanctuaires célèbres, vinrent s'agenouiller les évêques et les princes, les chevaliers et les peuples. A cette époque, les comtes et les ducs d'Anjou se distinguèrent par leur dévotion à Notre-Dame l'Angevine; ils propagèrent son culte dans leurs Etats: les Plantagenets, en Angleterre, les ducs d'Anjou, descendants de saint Louis, en Hongrie, en Sicile et à Naples; si bien que le bon roi René, ce noble chevalier de Notre-Dame, mérita d'être représenté, après sa mort, un chapelet à la main, avec cette devise : Dévot, je le suis.

Pour la France, nos annalistes se contentent de constater que le pèlerinage du Marillais était des plus célèbres et des plus fréquentés du royaume, que le concours des peuples y était prodigieux, que, dans certaines années, on y comptait de vingt à trente mille pèlerins, qui se faisaient réciter un évangile. Il en fut encore ainsi pendant les deux derniers siècles.

Mais, disent les mêmes écrivains, comme les meilleures choses dégénèrent souvent en mal, le pèlerinage du Marillais donna lieu peu à peu à une foire célèbre. Des marchands d'Orléans, de Rouen et d'ailleurs avaient obtenu des terrains autour de la chapelle, et y avaient bâti comme une petite ville en bois, qui avait ses rues, ses carrefours, ses places, et donnait à ce lieu un aspect très pittoresque. « Il y a des marchands, dit Grandet, qui débitent ce jour-là pour plus de dix mille livres de marchandises. »

DÉVOTION POPULAIRE A NOTRE-DAME DU MARILLAIS

La Très Sainte Vierge, nous l'avons vu, en venant au Marillais prendre possession des frontières de l'Anjou, de la Bretagne et de la Vendée, voulait se faire un peuple foncièrement chrétien, et présider à ses futures destinées. Et, en effet, pendant cinq siècles, vingt peuples divers viennent de tous les points de l'horizon, se combattre et se mêler dans ces contrées; et une partie du pays a gardé le nom de la gent terrible, *mala gens*, et s'appelle le pays des Mauges. Mais Notre-Dame du Marillais était là, qui les attendait : à mesure qu'ils se rangeaient sous les larges plis de son manteau, ces hommes farouches devenaient plus doux que des agneaux. Comprenant qu'ils lui devaient, avec la foi, leur bonheur, ils lui furent dans tous les temps dévots, c'est-à-dire dévoués et reconnaissants; ils fréquentèrent son sanctuaire par des pèlerinages; dans les joies comme dans les calamités publiques, ils se jetèrent en foule aux pieds de leur bienfaitrice.

On bâtit dans son église six chapelles, qui furent régulièrement desservies; on fonda trois lampes qui brûlèrent jour et nuit devant son image; on établit deux processions annuelles.

De temps immémorial, il existait en la chapelle du Marillais une confrérie, enrichie de précieuses indulgences par plusieurs Souverains Pontifes. En 1623, elle comptait de 5 à 6000 associés; c'est pourquoi Urbain VIII, pour encourager la piété des confrères, et en augmenter le nombre, accorda de nouvelles indulgences. La devise de cette confrérie est : *Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.* Elle a été rétablie depuis la Révolution (1).

C'est à Saint-Florent-le-Vieil, pour ainsi dire sous le regard de Notre-Dame du Marillais, que commença la guerre de la Vendée, cette guerre de géants, ou mieux de héros chrétiens. C'est à Saint-Florent que Bonchamps, blessé mortellement, fit grâce à 4000 prisonniers, et que le généralissime de l'armée vendéenne, Cathelineau, le saint de l'Anjou, rendit le dernier soupir. C'est au pied du coteau de Saint-Florent, à cent pas de l'église du Marillais, que des centaines de Vendéens ont été massacrés, et qu'ils reposent dans un champ des martyrs, où l'on désirerait voir s'élever un monument religieux. Quelle plus belle récompense de leur dévotion à Marie que de mourir, ou plutôt de triompher en ce lieu sacré!

NOTRE-DAME DU MARILLAIS DEPUIS LA RÉVOLUTION

Après la Révolution, une paroisse fut établie au Marillais; plus tard elle fut transportée à trois kilomètres plus loin, au lieu appelé maintenant Saint-Jean-du-Marillais.

Le pèlerinage continua à être fréquenté, mais par des pèlerins isolés; on y venait des environs, pour demander à Notre-Dame des grâces spéciales ou lui recommander des affaires importantes; on y venait même des extrémités de la Bretagne. En l'année terrible de 1870, un certain nombre de pieuses femmes de Saint-Florent se rendaient tous les soirs à la chapelle du Marillais, récitant le chapelet, et suppliant Marie d'avoir pitié de notre pauvre France.

Mais, au 8 septembre, aucune solennité, aucune cérémonie religieuse n'était célébrée; seule, la foire célèbre continuait à attirer pendant deux jours beaucoup de curieux et de marchands pour leur commerce ou pour leur plaisir.

Mgr Freppel, en montant sur le trône épiscopal d'Angers, voulut ressusciter les glorieuses traditions de l'Anjou; il fit reprendre le chemin des antiques pèlerinages; et le 15 septembre 1873, 30 000 personnes accouraient à sa voix au Marillais, pour fêter Notre-Dame l'Angevine. Aidé par un vénérable prêtre, originaire du Marillais, il établit dans une vaste résidence les Pères missionnaires de Marie de Saint-Laurent-sur-Sèvre, fils du bienheureux P. de Montfort, et les constitua gardiens du sanctuaire.

Par une permission visible de la Reine du ciel, la foire du Marillais a été, depuis quelques années, transférée à Saint-Florent, laissant au Marillais le champ libre à la dévotion des pèlerins. Aussi la fête de l'Angevine est-elle célébrée solennellement et avec un grand concours de peuple, le 8 septembre de chaque année.

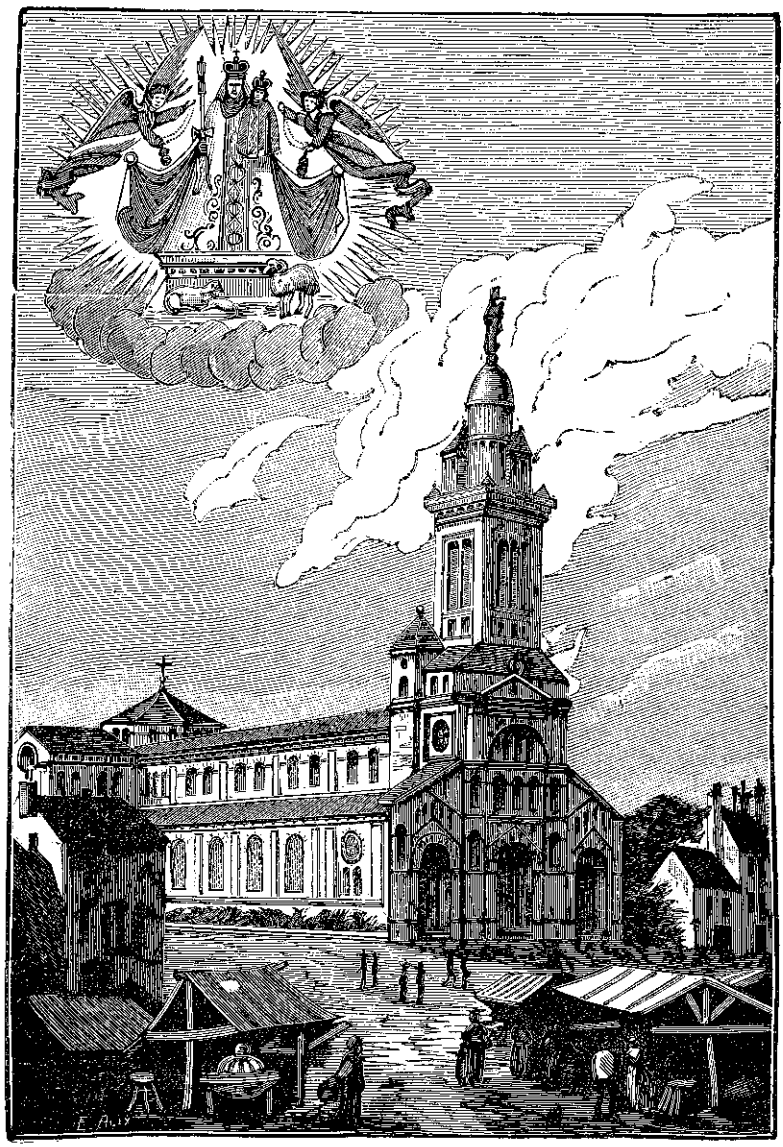
---

(1) Pour en faire partie, écrire au Révérend Père supérieur de Notre-Dame du Marillais, par Saint-Florent-le-Vieil (Maine-et-Loire).

NOTRE-DAME DE BREBIÈRES

ALBERT (SOMME)

Fête le 8 septembre.



Notre-Dame de Brebières. — La nouvelle basilique.

Albert est une ville de la Somme que sa situation sur le chemin de fer du Nord, son industrie, son commerce, semblent appeler à un brillant avenir. Le chiffre de la population flotte entre 5000 et 6000 âmes. Elle est justement fière de sa filature, de ses usines et de ses marchés. Elle montre avec un certain orgueil ses grottes incomparables de pétrifications, où roseaux, troncs d'arbres, feuillages de toutes sortes se croisent, s'enchevêtrent, présentant à l'œil charmé tout une floraison minérale. Mais son plus bel ornement, comme aussi sa plus grande gloire, l'aimant béni qui attire et ramène, chaque année, dans son sein, des milliers de voyageurs, c'est le pèlerinage, c'est le sanctuaire de Notre-Dame de Brebières. Transportée, depuis cent cinquante ans, de son oratoire des Champs dans l'église paroissiale, la statue miraculeuse de la Sainte

Vierge y est l'objet d'un culte que le temps n'a fait que grandir.

Voici, dans sa naïveté charmante, la genèse que la tradition du pays lui attribue.

LA LÉGENDE DE NOTRE-DAME DE BREBIÈRES

Un troupeau de moutons paissait tranquillement aux portes d'Ancre — c'est l'ancien nom d'Albert, — sur une terre nommée encore aujourd'hui terre de Brebières. A un moment donné, le berger voulut quitter le lieu où il se trouvait pour se diriger vers d'autres pâturages. Mais il eut beau faire, ni sa voix ni les harcèlements de ses chiens ne purent déterminer les moutons à partir. En cherchant à s'expliquer une insoumission si extraordinaire, le berger observa que ses brebis, serrées les unes contre les autres, se tenaient, immobiles et comme respectueuses, sur une légère élévation de terrain qu'il n'aurait pas remarquée en toute autre circonstance, mais qui, alors, fixa vivement sa curiosité. Sans perdre une minute, il prit sa houlette et l'enfonça dans le sol. O surprise, il en sortit une voix qui disait « Arrête, berger, tu me blesses ! » Et la houlette, retirée de terre, apparut ensanglantée. Après un premier moment de stupeur, le berger se remit à fouiller plus doucement, et bientôt il tombait à genoux; il avait devant lui l'image de la Vierge Marie, et elle portait au front la marque du coup qu'il lui avait donné !

LA STATUE MIRACULEUSE

Cette statue de Notre-Dame, que le berger picard a découverte, nous pouvons, aujourd'hui encore, nous agenouiller devant elle, car la Madone miraculeuse d'Albert, c'est la vraie Notre-Dame des anciens jours. Elle a vu passer le flux et le reflux des joies et des douleurs de nos contrées du Nord; et il nous est donné à nous, enfants privilégiés du XIX^e^ siècle, de pouvoir ajouter encore à l'éclat de ses premiers honneurs, de léguer à ceux qui nous suivront l'héritage d'une confiance toujours jeune, les empressements d'un indéfectible amour.

Marie nous apparaît là, tenant son divin Enfant sur le bras gauche, portant de la droite un sceptre depuis longtemps brisé et que remplace une tige de bois doré. Elle est d'une pierre dure, d'un jaune pâle, sculptée et peinte entièrement. A gauche, une brebis, taillée dans le même bloc, semble brouter l'herbe aux pieds de la Mère de Dieu. La draperie, profondément fouillée, tombe avec grâce; mais c'est sur le visage de Notre-Dame que s'est concentré le talent de l'artiste. Jetez-y les yeux, et, sous le charme de je ne sais quelle illusion, vous vous imaginerez y lire des sentiments en harmonie complète avec les vôtres.

ÉPOQUE DE L'INVENTION

On a retrouvé, dans de vieux cartulaires, que le nom de Sainte-Marie de Brebières était connu dès l'année 1138. Une charte de Grégoire IX, donnée à Latran, la première année de son pontificat, confirme les religieux de Saint-Martin-des-Champs dans la possession de l'église des saints Gervais et Protais, à Aucre, et de Sainte-Marie de Brebières, que leur avait cédées Hugues III, Camp-d'Avesne, en 1138.

D'où vient ce nom de Brebières? Est-ce un souvenir de la découverte dont une brebis fut l'occasion? De brebis on aurait fait Brebières; on aurait dit Sainte-Marie de la Brebis, et, plus tard, Sainte-Marie de Brebières. Ou bien est-ce le pays, déjà appelé Brebières, qui aurait communiqué ce vocable au couvent de Sainte-Marie et à la statue dont sa chapelle aurait été ornée?

On n'a aucune donnée qui puisse faire embrasser une opinion plutôt que l'autre. Au reste, si elles diffèrent sur l'origine du nom, et, par là même, sur l'époque de l'invention, elles n'excluent ni l'une ni l'autre le miracle à l'origine du pèlerinage. Indigène ou exotique, dit le P. Letierce, création immédiate de Dieu ou œuvre de l'homme, la statue de Brebières n'en est pas moins un fruit qui sort de terre à l'appel d'une Providence spéciale; et nous n'avons plus devant nous qu'une question de chronologie dont la solution ne peut causer aucun préjudice à la confiance du pays.

UNE PREMIÈRE TRANSLATION A ANCRE

Le miracle de l'invention fut bientôt suivi d'un autre. Au bruit de cette précieuse trouvaille, le clergé d'Ancre s'était rendu à Brebières. Mais déjà une paroisse voisine s'y trouvait avec le sien; prétendant à la possession de la sainte image, elle se disposait à l'enlever. Alors se renouvela un de ces prodiges de soudaine immobilité que l'on retrouve à l'origine de beaucoup de pèlerinages, et dont les environs d'Albert avaient déjà été témoins, au VII^e^ siècle, lors de la translation du corps de saint Fursy. Le chariot qui portait la statue, attelé une première fois de vigoureux coursiers, par la paroisse rivale, refusa d'avancer. Repris aussitôt, pour le compte des habitants d'Albert, par un méchant cheval, il s'ébranla avec la plus grande facilité, roula du côté de la ville, et s'arrêta devant l'église où la sainte image fut alors déposée.

Devenus, par cette élection de domicile, les privilégiés de la tendresse de Marie, les bourgeois reconnaissants entourèrent la divine Mère de leurs hommages assidus; et, du haut de ce trône érigé, à la hâte, dans un bas-côté de l'église paroissiale, Notre-Dame, toujours entourée, voyait s'agenouiller à ses pieds la population tout entière.

Cette dévotion naissante ne tarda pas à franchir les étroites limites de la ville et de ses faubourgs. La découverte miraculeuse de l'image bénie et sa translation non moins extraordinaire avaient attiré les populations des alentours, jalouses de contempler le don de Dieu. De l'autel où elles venaient l'invoquer, leur pensée aimait à se reporter au lieu où elle était apparue; et, après une première visite à l'église, on en faisait une autre à Brebières. Déjà on parlait de miracles opérés en cet endroit; des infirmes y avaient tout à coup recouvré la santé. Ne pouvait-il se faire que la Sainte Vierge n'eût accepté que pour un moment l'hospitalité de l'église paroissiale, en attendant qu'un sanctuaire lui fût érigé là où elle avait daigné se manifester? Si cher que fût aux habitants le voisinage de Marie, si douce que leur fût sa présence, ils se rendirent à des vœux qu'elle leur paraissait sanctionner. Une chapelle fut élevée à Brebières, et Notre-Dame en prit aussitôt possession.

SAINTE-MARIE DES CHAMPS

Elle n'était ni riche, ni monumentale, cette chapelle où la Vierge picarde voulait inscrire la première moitié de l'histoire de ses bienfaits. Ce qui, durant tant de siècles, y attira les foules, c'était uniquement la sainte image, c'étaient les miracles qu'elle accordait à la prière et à la foi. Du moment, en effet, dit encore le P. Letierce, que,

dans la pleine initiative de sa bonté, elle daigna se manifester à nos pères, Notre-Dame mit au service de leurs misères toutes les richesses de sa miséricorde. Les infirmes et les malades se traînaient à ses pieds et se relevaient souvent guéris. Les possédés, conduits à celle qui a brisé la tête du serpent, retrouvaient la liberté de la prière. Les soldats, au fort de la mêlée, les captifs, dans leur cachot, la trouvaient secourable; et, ce qui est plus précieux encore, un remède infaillible y paraissait assuré aux misères de l'âme.

Vers la fin de l'année 1393, il y arriva une jeune fille chétive et malingre. Son extrême petitesse ne lui permettait pas de soulager sa mère infirme, et le père s'en affligeait. L'enfant voulut confier son chagrin à la Vierge de Brebières. Agenouillée dans le petit sanctuaire et, s'adressant à ce Jésus que la Madone portait entre ses bras, « humblement et dévotement lui dit : « Hélas! sire, vous plaît-il que je demeure ainsi petite? » Et incontinent l'oraison terminée, elle trouva qu'elle étoit accrue, et qu'elle étoit plus grande au retourner qu'elle n'avoit été au venir. » Cette petite fille de quatorze ans était sainte Colette. Dès ce moment, dit l'abbé de Saint-Laurent, tout fut grand en elle, la personne, la stature, le génie, les sentiments, les desseins, les entreprises et, ce qui vaut mieux encore, la piété et la vertu.

ÉPREUVES ET DÉCADENCE

Cependant, les temps devenaient mauvais. Pendant tout le XVe siècle, les rivalités entre la maison de Bourgogne et la maison royale de France avaient plongé la Picardie dans le marasme. Au XVIe, la dernière guerre de religion lui ménagea sa part d'agitation. Le sanctuaire de Notre-Dame des Champs revit alors des jours d'enthousiasme. C'était au moment où Jacques d'Humières, marquis d'Ancre, demandait à la Ligue d'empêcher le calvinisme de s'asseoir sur le trône de France. Les processions blanches assiégeaient les principaux sanctuaires de Marie; et plusieurs fois nobles et bourgeois, chevaliers et paysans du haut et du bas Santerre vinrent, sous la conduite de leur gouverneur, demander à la Vierge de Brebières le triomphe de la cause catholique.

Après les agitations de la Ligue arrivèrent les désastres de la guerre de trente ans compliqués des troubles de la Fronde. Le 12 avril 1653, Ancre était ruinée de fond en comble. Les religieux de Saint-Martin-des-Champs, hors d'état de relever de leurs ruines leur église et leur couvent, abandonnèrent la chapelle au clergé paroissial. Elle n'eut plus, dès lors, de service régulier, et ce fut le commencement de la décadence. Le démon en profita pour semer l'ivraie dans le champ de son éternelle ennemie. Des abus de toute sorte se glissèrent dans le pèlerinage. Si la piété donnait la matinée à de saints exercices, la dissipation savait prendre, le soir, une brillante revanche. Brebières avait de grands arbres dont l'ombrage, trop hospitalier, offrait parfois une scène à de profondes licences. L'autorité ecclésiastique s'en émut; et, pour soustraire la statue miraculeuse à d'imminentes profanations, le 2 mai 1727, elle était de nouveau, et, cette fois définitivement, transférée dans l'église paroissiale.

LES ÉVÊQUES D'AMIENS ET NOTRE-DAME

C'est à Mgr Sabatier que Notre-Dame de Brebières doit la rénovation de son culte, et Albert le bonheur de posséder dans ses murs l'image de son insigne protectrice. C'est lui aussi qui conféra ou restitua l'existence canonique à la confrérie; et les statuts qu'il lui a donnés en 1732 se retrouvent encore à peu près les mêmes à un siècle et demi de distance.

Après Mgr Sabatier, voici Mgr de la Motte, le grand pèlerin de Notre-Dame qui, la première année de son épiscopat, arrive à Albert pour lui consacrer son long et fructueux ministère; qui s'inscrit, à son tour, dans sa confrérie, groupant autour de lui, sous le regard maternel de la Reine de nos contrées, des personnages de la plus haute distinction, des représentants de toutes nos grandes familles picardes.

Puis, c'est Mgr de Machault. Il donne au sanctuaire son autel de marbre comme un monument de sa piété. Il recueille dans un précis historique le récit de certaines guérisons par lesquelles Notre-Dame de Brebières a donné à son pèlerinage une célébrité plus retentissante; et, le 20 mars 1787, il jette ce récit comme une réponse de Dieu à l'esprit sarcastique et railleur du XVIIIe siècle. Il faut lire, dans l'acte même du prélat, le détail de ces faits dont il a voulu être le héraut comme il en avait été le juge, et que nous ne pouvons reproduire dans ces lignes.

Un instant les ténèbres de la Révolution interceptèrent les rayons éclatants de cette gloire. Les hommes n'avaient point écouté Dieu qui parlait dans sa miséricorde, et pendant près de dix ans, la parole allait être donnée à la justice. L'orage, passant sur Albert, s'arrêta menaçant sur Notre-Dame de Brebières. Il parut d'abord vouloir épargner la sainte image, pour ne pas heurter trop vivement les préjugés du peuple et laisser mûrir son indifférence; mais quand, au moment jugé opportun, la foudre tomba, elle ne frappa que le vide. Par un acte de périlleuse audace, un honorable négociant de la cité, M. Scribe-Poly, l'avait soustraite à ses coups.

La tempête passée, Notre-Dame fut replacée dans son sanctuaire sans pompe et sans apparat; mais les foules ne l'en saluèrent pas moins d'un long cri d'allégresse. La Picardie avait retrouvé sa patronne; et, par d'insignes faveurs de protection, Marie ne tarda pas à lui montrer que son bras n'était pas raccourci, et qu'Elle était toujours pour ses enfants la Mère de miséricorde.

NOTRE-DAME ET SES GARDIENS

Pour attirer les multitudes au sanctuaire privilégié de sa Mère, Jésus, le Souverain prêtre, a choisi, à toutes les époques, des pasteurs dont le zèle s'est dépensé à son service avec autant d'activité que de succès.

Sans parler de ceux qui, au commencement du siècle, réorganisèrent les pèlerinages, rappelèrent la confrérie à l'esprit de sa première observance, travaillèrent au prix de bien des sacrifices à l'embellissement de sa chapelle, il en est un qui a droit à une mention spéciale, c'est M. Dumont. Son nom est inséparable de Notre-Dame de Brebières, parce qu'il fut à la fois son historien, le promoteur de son culte, le décorateur de son sanctuaire. Le zèle de la maison de Dieu l'avait improvisé artiste; et, statuaire d'un nouveau genre, il substitua la main au ciseau, le papier en pâte au marbre et à la pierre. Son œuvre, sans doute, a, plus d'une fois, laissé prise à la critique; mais quand on sait ce que ce prêtre, aussi pieux qu'intelligent, s'est imposé de travail pour toutes les grandes fêtes religieuses de la Picardie et de l'Artois, il n'y a place que pour un sentiment de sincère admiration.

Qui ne sait, que, au moyen âge, il était dans les habitudes des grands de ne vouloir mourir que sous les livrées de quelque saint. La vieille église d'Albert allait tomber sous les efforts des siècles. Or, n'ayant pas été élevée pour la Vierge de Brebières, elle n'en portait pas extérieurement les livrées. Dans la grande fête du 28 avril 1862 présidée par Mgr Boudinet assisté de deux évêques du Mexique, en présence de plus de 25 000 pèlerins, fut inaugurée, sur le portail du vieux temple, la statue colossale de Notre-Dame. Drapée dans ce scapulaire, l'église du prieuré se disposa à mourir. Mais comme la lampe qui va s'éteindre, elle projeta une dernière lueur qui illumina vivement le front de la Mère de Dieu. En 1873, alors que les multitudes s'en allaient à Lourdes et à Paray présenter à Jésus par Marie le repentir de la France pénitente, la Picardie et l'Artois, répondant à l'appel de MM. les Vicaires capitulaires, se retrouvèrent, sous la présidence de Mgr Lequette, à la suite de plus de trois cents de leurs prêtres, réunis et suppliants aux pieds de Notre-Dame de Brebières. C'est en ce jour que l'on comprit, plus que jamais, l'urgence d'une œuvre qui, désirée depuis longtemps, allait enfin trouver son ouvrier.

LA NOUVELLE BASILIQUE

En 1882, M. l'abbé Godin était nommé à la cure d'Albert. Son évêque, en l'envoyant, lui avait dit : « Le moment me paraît venu d'entreprendre l'œuvre si nécessaire de la reconstruction de l'église de Notre-Dame de Brebières; et c'est à vous que la Providence impose ce labeur. »

Le nouveau Salomon n'eut pas une minute d'hésitation ; et pourtant, moins favorisé que le roi d'Israël, il n'avait pas en caisse un sou vaillant. « Mais, quand une œuvre est nécessaire, dit saint Vincent de Paul, il faut l'entreprendre sans crainte, Dieu y pourvoira. » Et Dieu y a vraiment pourvu. En décembre 1883, les plans de la nouvelle basilique étaient prêts; et le 13 juillet 1885, Mgr Jacquenet, évêque d'Amiens, assisté de Mgr Monnier, évêque de Lydda et de Mgr Scott, en bénissait solennellement la première pierre. Depuis lors, sans autre levier qu'une parole ardente qui pénètre et remue les âmes, sans autre point d'appui que ces mille industries que le zèle suggère, sans autre associé que son petit *Messager* qui, il y a dix ans, s'en est allé modestement, mais avec confiance, jeter son premier appel en faveur de la Vierge picarde, le curé d'Albert a réussi à faire sortir du sol une véritable merveille. Son architecte, le regretté M. Duthoit, comme ses confrères du moyen âge, y a mis tout son talent et toute son âme; et les pèlerins de l'art s'y donnent déjà rendez-vous comme les pèlerins de la foi.

Pour se faire une idée de la place que tient dans le peuple de la Picardie, de l'Artois et des Flandres, la dévotion à Notre-Dame de Brebières, il faut avoir vu les nombreuses caravanes qui arrivent de ces contrées aux fêtes de septembre, il faut surtout avoir été témoin de l'incomparable manifestation du 2 octobre 1893. C'était l'événement attendu depuis dix ans; c'était comme le couronnement de la première et plus importante partie de l'œuvre. La statue miraculeuse de Notre-Dame quittait son vieil asile d'emprunt pour habiter sa nouvelle basilique. A Mgr Renou, évêque d'Amiens, qui présidait la fête, six prélats étaient venus former comme un cortège d'honneur ; c'étaient Nosseigneurs Méricourt, prélat de la maison du Pape, Williez, évêque d'Arras, Fallières, évêque de Saint-Brieuc, Pagis, évêque de Verdun, Géraïgiry, évêque de Panéas, et Monnier, évêque de Lydda. M. l'abbé Morelle, vicaire général de Saint-Brieuc, s'était chargé d'adresser à l'église qui allait disparaître un suprême et émouvant adieu; ce fut Monseigneur de Verdun qui acclama la Reine de la Picardie à son entrée dans l'ex-voto lapidaire que vient de lui offrir la piété de notre temps.

L'œuvre, pourtant, n'est pas finie et la divine bergère attend encore de ses fidèles un dernier effort. Sur les colonnes triomphales de la vieille Rome, des spirales de combattants apparaissent en marche vers le sommet où ils veulent installer une glorieuse image. Sous la conduite du vaillant curé de Notre-Dame, tous les Picards devront monter aussi, sans découragement et sans faiblesse, jusqu'à cette hauteur où ils doivent placer l'honneur de leur pèlerinage, au point le plus élevé de la basilique, au sommet de la tour de Notre-Dame de Brebières.

NOTRE-DAME DE FRESNEAU

(A MARSANNE, DIOCÈSE DE VALENCE)

Fête le 8 septembre.

La Vierge de Fresneau. — Intérieur du sanctuaire.

MARSANNE — SON ANTIQUITÉ

A 14 kilomètres de Montélimar, gracieusement assise au pied des hautes collines qui terminent, à l'Ouest, les campagnes de la Valdaine, s'élève, bâtie en amphithéâtre, la ville de Marsanne. Du haut de ses tours ruinées et à travers les brèches de ses murailles abattues, la vue s'étend sur toute la vaste plaine qu'enferment les montagnes de Châteauneuf-de-Mazenc, de Portes et de Rochefort, au delà desquelles il est facile de contempler les sommets grisâtres de Rochecolombe, de la Lance, de Rochas et plus loin encore les croupes blanches de Grandasse et les pics neigeux du Ventoux.

Marsanne renferme deux parties : la ville haute ou la vieille ville et la ville basse ou ville neuve. Actuellement, la ville haute ne présente plus

l'aspect que d'un amas de ruines auxquelles se rattachent de nombreux souvenirs historiques et le Marsanne antique a dû cependant céder tous les honneurs au Marsanne moderne, à la ville basse, à l'ancien faubourg, lequel a tout accaparé.

Le nom de Marsanne remonte, suivant certains auteurs, à une haute antiquité. Ce village était situé sur les confins des Ségalaunes qui s'étendaient de l'Isère au Roubion par lequel ils étaient séparés des Tricastins au Midi, tandis qu'ils confinaient, à l'Orient, aux belliqueux Voconces, dont les terres venaient expirer dans la Valdaine, tout près des côteaux de Marsanne.

La colline de Saint-Félix, qui commande toute la plaine, était ainsi la frontière de trois peuplades importantes. Quelle apparence n'y a-t-il point que les Ségalauniens eussent bâti une forteresse sur la croupe du mont Ayes, comme les Voconces le firent peut-être à Soyans, tandis que les Tricastins eurent leur boulevard à cet antique *Acunum* que protégeaient le Roubion et le Jabron? Dès lors, on comprend pourquoi les Ségalauniens appellent leur château frontière Marsh-ham (1).

INTRODUCTION DU CHRISTIANISME CHEZ LES SÉGALAUNIENS — LE CULTE DE LA VIERGE CHEZ LES GAULOIS

Tandis que les Ségalauniens, comme la Gaule entière, subissaient le dur joug des Romains, le christianisme leur apportait, avec l'affranchissement des âmes, les brillantes destinées de l'avenir.

Ce fut durant la plus glorieuse période des persécutions en Gaule, à la fin du second siècle de l'ère chrétienne, au temps de saint Irénée, que leur fut prêché Jésus-Christ.

Irénée, le successeur de Pothin, après avoir converti la moitié de la cité lyonnaise, voulut étendre ses pacifiques conquêtes. Il envoya donc à Valentia le prêtre Félix et les diacres Fortunat et Achillée, qui convertirent tout le pays des Ségalauniens.

Marsanne, qui commandait à toute la contrée, dut être particulièrement favorisée de la présence et des prédications de saint Félix. C'est pourquoi, après les ravages des invasions, quand cette bourgade commença à se relever de ses ruines, ses premières maisons se groupèrent autour d'un monastère et d'une église, l'un et l'autre consacrés à saint Félix.

La conversion des Gaulois au christianisme ne se fit pas sans difficulté. Leur religion était profondément entachée de superstitions et les apôtres chrétiens durent éprouver de grands obstacles pour arracher du cœur d'un peuple cet amour du mystère, que favorisait si puissamment la merveilleuse nature au sein de laquelle il vivait perpétuellement.

Ce qui les aida surtout dans leur apostolat, ce fut le culte de la Vierge Marie. Suivant une tradition locale, ils placèrent dans le vallon où coule la source de Fresneau l'image de la Vierge que les Gaulois venaient vénérer à la place des idoles païennes.

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE A MARSANNE NOTRE-DAME DE FRESNEAU

Le christianisme, ainsi propagé par le doux culte de Marie, chez ces peuples de la Gaule, s'était enraciné dans le cœur de nos pères, quand les invasions des barbares vinrent tout ravager et tout détruire.

Un voile épais nous cache l'histoire de nos bourgades en ces temps malheureux, mais on devine pourtant quelle dut être la désolation des campagnes de la Valdaine, jadis si florissantes sous la domination romaine.

C'est alors que dut disparaître l'image vénérée à la source de Fresneau; quoi qu'il en soit, on peut affirmer que ce culte de la Mère de Dieu n'avait jamais cessé à Marsanne.

Au sortir des siècles désastreux de l'invasion, Marsanne, sous la dynastie du second royaume de Bourgogne, s'élève en forteresse sur la colline qui domine le torrent de Fresneau. Lorsque le prieuré de saint Félix et l'église paroissiale se furent bâtis au milieu de l'enceinte fortifiée, tout aussitôt se construisit pareillement au faubourg, près du torrent, un sanctuaire consacré à la Mère de Dieu; en signe de joie, le clergé consacra l'humble monument sous le nom de Notre-Dame de Consolation; mais le peuple, fidèle au souvenir du passé, le nomma Notre-Dame de Fresneau.

Une tradition constante ne nous permet pas de douter que, de tout temps, les infirmes accoururent à la source de Fresneau dont ils savaient les eaux bienfaisantes; de tout temps les mères y vinrent implorer la Sainte Vierge pour leurs enfants. C'est ainsi que, durant tout le moyen âge, se conserva et se perpétua, à Marsanne, le culte de Notre-Dame de Fresneau.

Mais que des pèlerinages se fussent établis avant l'année 1668, c'est ce qu'il est impossible de constater. La période célèbre des grands pèlerinages devait être ouverte par un merveilleux événement que nous allons raconter.

LA LÉGENDE

Une légende populaire, transmise par la tradition, raconte qu'un ouvrier tailleur de pierres allait tous les matins à la carrière de la montagne de Fresneau et laissait dans sa demeure sa fille aveugle de naissance, dont la mère était morte en lui donnant le jour.

Cette enfant, pieuse comme un ange, s'adressait sans cesse à la Très Sainte Vierge et lui demandait la vue, afin de pouvoir aider et secourir son vieux père.

Chaque jour, quand le soleil baissait à l'horizon, quand l'heure du retour de l'ouvrier approchait, elle se dirigeait lentement vers la carrière et allait s'asseoir au pied d'un arbre, où elle restait en prière, jusqu'à ce que son père la prît en passant pour la reconduire au village.

Un jour, elle s'endormit au pied de l'arbre, et, durant son sommeil, elle entendit la Sainte Vierge lui dire : « Ma fille, demande à ton père de me construire une chapelle en cet endroit et tu recevras le bienfait de la vue. »

Ces paroles la comblèrent de joie; mais comment obéir? La famille était si pauvre! Elle courba donc la tête en pleurant et garda son secret.

Mais bientôt une nouvelle vision la décida à tout dire à son père. Celui-ci n'eut aucun égard à sa demande. Elle insista, nouveau refus.

Cependant la pieuse fille ne perdit point l'espérance du succès; elle l'entretint, au contraire, par des prières ferventes et par les larmes qu'elle versait devant Dieu, retirée dans la silencieuse solitude de Fresneau.

Quelques jours après, le tailleur de pierres reçoit l'ordre de fournir un bénitier neuf pour

(1) *Ham*, radical de hameau, veut dire lieu habité, fortifié ou non; et *marsh*, frontière, d'où *marsh-ham*, la forteresse de la frontière.

l'église Saint-Félix. L'objet terminé, il le porte à l'église et se retire.

Le lendemain, au point du jour, il se rend comme d'habitude à la carrière et le premier objet qui frappe ses regards est son bénitier. Il ne peut en croire ses yeux, et se figurant que le curé n'est pas content, il va lui demander pourquoi il a fait reporter le bénitier à la montagne. Le prêtre, dont l'étonnement est extrême, ne peut rien expliquer; mais l'enfant qui a tout entendu sourit de leur embarras et affirme que c'est la Sainte Vierge qui agit et veut les déterminer à obéir.

On ne l'écoute pas, on reporte, on scelle de nouveau le bénitier et l'on ferme la porte de l'église. Le lendemain, grande rumeur au village, le bénitier a encore disparu, il se retrouve à la carrière. Cette fois, la population s'émeut vivement; on se réunit, on entoure l'aveugle, on écoute le récit de sa vision, et, d'une voix unanime, tous promettent d'obéir à la Sainte Vierge et de construire son oratoire. A peine ce vœu est-il formulé, que l'enfant recouvre l'usage de ses yeux. Frappée de ce prodige, la foule se rend à la montagne, y glorifie Dieu et élève de ses mains et de ses deniers le sanctuaire de Notre-Dame de Fresneau.

En mémoire de l'insigne faveur accordée à la fille du maçon, la chapelle fut appelée Notre-Dame de Bon-Secours. Bien qu'il semble que, après ce remarquable événement, le culte de Marie dût se transporter tout entier de l'ancienne église de Notre-Dame de Fresneau à la nouvelle chapelle de Bon-Secours, il n'en fut cependant pas ainsi. Ce n'est que vers 1720 qu'un nouveau curé, François-Eustache Jacquoz de Meyzin, donna une nouvelle impulsion vers le sanctuaire du vallon.

CHATIMENT D'UN PROTESTANT

A une époque du XVIII^e^ siècle, qui paraît se rapporter aux temps les plus voisins de la guérison de la jeune aveugle, un protestant de la plaine de Sauzet, furieux de ce qu'il appelait la superstition catholique, s'avisa de tourner publiquement en ridicule le miraculeux événement de Fresneau. Avec l'eau de la fontaine, il frottait, par dérision, en proférant d'odieuses railleries, les yeux de son âne, qui était aveugle. Soudain l'âne recouvra la vue, mais lui-même la perdit à l'instant, laissant aux siens l'effroi et la confusion que leur valut son impiété.

Cet événement servit à accroître la renommée de l'humble chapelle de Bon-Secours, où de nombreux infirmes venaient réclamer la santé. Aussi les murailles furent bientôt couvertes des témoignages nombreux de la reconnaissance populaire.

NAUFRAGE DU LIEUTENANT DE BLAIN DU POET

Un autre événement servit à accroître la dévotion envers Notre-Dame de Fresneau.

La marquise de Blaïn du Poët-Célard, d'une illustre famille du Dauphiné, dont les terres étaient voisines de Marsanne, avait plus d'une fois recouru à la protection de Notre-Dame de Bon-Secours. De bonne heure, la pieuse dame avait inspiré à ses fils sa confiance envers la Vierge de Fresneau.

Le plus jeune, Joseph, lieutenant des vaisseaux du roi, courut les hasards des mers. Dans l'un de ses voyages, il fut assailli par une violente tempête; son navire, tout désemparé, était sur le point d'être englouti, lorsqu'il se rappelle les leçons de sa vertueuse mère. Il invoque le secours de Notre-Dame de Fresneau et promet par vœu, s'il échappe au péril, de faire agrandir la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours.

Marie vint en aide à son pieux serviteur; le navire sombra, mais le lieutenant fut sauvé. Comme la mission qui lui était confiée devait le retenir longtemps éloigné de la France, il fit remettre au sanctuaire de Notre-Dame de Fresneau la somme de 1200 livres.

Un vitrail, représentant le lieutenant de vaisseau et la scène du naufrage, rappelle ce glorieux événement.

LE SANCTUAIRE APRÈS LA RÉVOLUTION

Le sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours était assez célèbre pour qu'il attirât l'attention de ces hommes néfastes qui avaient entrepris de renverser le trône et l'autel. Les anciens du village ont raconté que le chœur de la chapelle de Fresneau était, avant la grande Révolution, couvert de nombreux ex-voto. Tous les trésors que contenait le sanctuaire furent réunis sur le devant de la chapelle et livrés aux flammes, le 24 juillet 1793.

Quand le calme se fut rétabli, la chapelle fut restaurée par un enfant du pays, Victor Veyrenc et le culte de Notre-Dame de Fresneau devint plus florissant que jamais.

Le 8 septembre 1853, un jeune officier d'artillerie, devenu plus tard général de division, vivement impressionné par les grandes fêtes du couronnement de Notre-Dame des Victoires, demanda à Notre-Dame de se glorifier de nouveau à Marsanne. Il s'en ouvre à son évêque, Mgr Chatrousse, qui l'autorise à essayer d'obtenir, pour le sanctuaire de Fresneau, l'indulgence de la Portioncule et les honneurs du couronnement.

Le dévot serviteur de Marie se rend à Rome; vivement appuyé par le colonel de Bailliencourt, alors en garnison à Rome et par Mgr de Ségur, il présente sa supplique au Souverain-Pontife et, quelques jours après, le 4 décembre 1854, un camérier secret vient lui apporter l'heureuse nouvelle que tout avait été examiné et accordé.

LES FÊTES DU COURONNEMENT

Mgr Chatrousse, dans un mandement mémorable, convia le clergé et le peuple fidèle à venir, le 8 septembre suivant, rendre un éclatant hommage à la Mère de Dieu.

Quatre pontifes, Mgr Guibert, évêque de Viviers, devenu plus tard cardinal-archevêque de Paris; Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble, puis archevêque de Lyon; Mgr Thibaut, évêque de Montpellier et Mgr Chatrousse, alors évêque de Valence, avaient promis de prendre part au solennel couronnement de Notre-Dame de Fresneau.

La veille du jour fixé pour la fête, les quatre prélats arrivent à Marsanne, où ils sont reçus avec un enthousiasme et des démonstrations indescriptibles.

Le 8 septembre, dès les premières heures, tous les chemins étaient envahis par de nombreux pèlerins venus de toute la contrée. A 9 heures, la cérémonie commence; la messe est chantée, en plein air, par Monseigneur l'évêque de Montpellier. Puis, les quatre évêques présents placent tous ensemble la couronne sur la tête de la statue vénérée. Au même instant, d'immenses acclamations se font entendre, et les échos de la montagne et de la vallée redisent au loin les accents d'une foule enthousiaste : *Vive Marie! Vive notre Mère! Vive la Patronne de la France!*

CURIEUSE COINCIDENCE — PRISE DE MALAKOFF

Touché par ces pieuses manifestations, Mgr Thibaut, qui ne devait pas prendre la parole, improvisa une chaleureuse allocution. Il s'écria : *Bénissez les enfants de la France; je les vois monter à l'assaut de cette forteresse redoutable; j'entends leurs cris de triomphe et Marie entoure encore de son manteau ses enfants bien-aimés.*

Cet élan subit, cette affirmation précise, furent immédiatement remarqués. Ils le furent bien davantage quand on apprit, quelques jours après, que, pendant que l'évêque de Montpellier parlait à Marsanne, à la même heure l'armée française s'emparait de Malakoff.

On a conservé à Marsanne le souvenir de cette vision qui rappelle celle de saint Pie V au moment de la bataille de Lépante. Deux canons russes, portant l'aigle impériale à deux têtes, pris parmi ceux conquis à Sébastopol, ont été demandés et obtenus. Ils sont placés sur deux socles en pierre de taille de chaque côté de la façade principale du sanctuaire.

ÉTAT ACTUEL DU SANCTUAIRE ET DU PÈLERINAGE

Le 8 septembre 1856, Mgr Chatrousse, revenu pour présider la fête de Notre-Dame de Fresneau, témoigna le désir de voir construire un plus vaste sanctuaire.

On se mit à l'œuvre, et la première pierre fut placée le 8 septembre 1857; le nouveau sanctuaire fut livré au culte, en 1860, au cinquième anniversaire du couronnement.

Depuis les grandes fêtes de 1855, les bienfaits les plus nombreux n'ont pas cessé de consoler et de fortifier les pèlerins. Les grâces, les faveurs au sanctuaire de Notre-Dame de Fresneau sont le signe constant de la bonté intarissable de Notre-Dame.

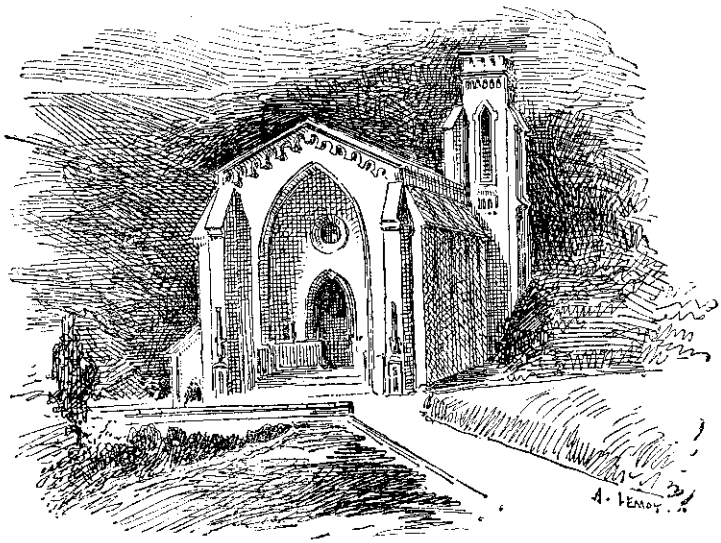
Le service de la chapelle fut d'abord assuré par les soins du curé de Marsanne; puis, en 1868, l'évêché de Valence établit M. l'abbé Benoît chapelain du sanctuaire de Notre-Dame de Fresneau. Ce digne prêtre contribua pour une large part, avec M. le général de Montluisant, à l'embellissement du nouveau sanctuaire.

Depuis les fêtes du couronnement, on avait toujours cherché à doter le sanctuaire d'un service religieux permanent. Ce vœu n'a pu être accompli qu'en 1890. Le 31 juillet de cette année, les Pères du Sacré-Cœur de Jésus, de Saint-Quentin, au diocèse de Soissons, accueillis par Mgr Cotton, prenaient la direction du pèlerinage de Notre-Dame de Fresneau.

Grâce à une pieuse bienfaitrice qui a cédé aux religieux les terrains nécessaires, ils ont élevé, à quelques pas du sanctuaire, une résidence agréablement située, où les pèlerins peuvent venir passer quelques jours, suivre des retraites et se retremper aux sources vives de la foi et de l'amour divin.

Une autre demeure, bâtie autrefois par les soins de M. le chanoine Benoît et servant alors de presbytère pour le chapelain, sert de résidence aux religieuses servantes du Cœur de Jésus également de Saint-Quentin. Elles accueillent les dames qui veulent aussi jouir du bienfait d'une retraite.

En 1891, le sanctuaire de Notre-Dame de Fresneau reçut une des croix apportées de Jérusalem par les pèlerins de la Pénitence. La plantation de cette croix a eu lieu le 8 septembre de la même année au milieu d'un grand concours de pèlerins ayant à leur tête l'archevêque et tous les évêques de la province d'Avignon.



Vue du sanctuaire.

NOTRE-DAME DE BUGLOSE

PATRONNE DU DIOCÈSE D'AIRE ET DE DAX (LANDES)

Fête le 8 septembre.

Statue de Notre-Dame de Buglose.

LA VIERGE DE SAINT VINCENT DE PAUL

Sur les confins des Landes et de la Chalosse, sur la rive droite de l'Adour, à douze kilomètres de Dax, non loin des Pyrénées et de l'Océan, au milieu des pins et des sables du désert, dans une aimable solitude où viennent expirer les bruits du monde, mais que les pèlerins peuvent aborder sans trop de fatigues, s'élève une antique chapelle, célèbre dans les traditions du pays. C'est Notre-Dame de Buglose. Le sanctuaire est situé dans la commune qu'illustra la naissance de saint Vincent de Paul. Quand le grand Landais vint au monde, le pèlerinage n'existait plus, mais le pays en gardait un pieux souvenir et quand le petit berger de Ranquines conduisait son troupeau dans la lande, il passait souvent au milieu de ces ruines vénérables, et plus d'une fois sans doute sa houlette a heurté les pierres dispersées du sanctuaire. Saint Vincent de Paul a-t-il célébré sa première messe, en 1600, sur les ruines mal réparées de l'antique chapelle de Notre-Dame de Buglose ? Certains l'affirment, s'étayant sur quelques souvenirs vagues et incertains, conservés dans la Congrégation de Saint-Lazare ; mais ce qui ne saurait être contesté, c'est qu'en 1623, après avoir prêché aux galériens de Bordeaux les exercices de la mission, Vincent

de Paul, étant revenu dans sa famille, à Pouy, voulut aller nu-pieds en procession jusqu'à la chapelle de Buglose, où il célébra une messe solennelle, au milieu de ses frères, de ses sœurs, de ses autres parents, riches et pauvres, et de presque tous les habitants du lieu. C'est pourquoi, avec la tradition, nous saluons en Notre-Dame de Buglose la Vierge qui a donné au monde le grand Vincent de Paul!

ANTIQUITÉ DU PÈLERINAGE

L'origine de Notre-Dame de Buglose se perd dans la nuit des temps. Le pèlerinage landais est semblable à ces arbres plusieurs fois séculaires, qui ont ombragé une foule de générations, sans qu'on puisse dire ni le nombre de leurs années, ni quelle main enfonça dans le sol leurs vigoureuses racines.

Dès 1472, une noble chrétienne léguait sept florins à la Madone landaise; et, sur la fin du XV^e^ siècle, le fameux moine Illyricus, connu sous le nom de Fr. Thomas, étant venu dans les Landes, reprochait aux habitants d'aller porter au loin leur dévotion, et de négliger le trésor qu'ils avaient au milieu d'eux, dans la chapelle de Notre-Dame de Buglose. Malheureusement, l'histoire de l'origine de cette chapelle s'est perdue, avec la plupart des vieilles archives, dans le mouvement des révolutions.....

LA STATUE DE NOTRE-DAME DE BUGLOSE

La statue de Notre-Dame, l'Enfant Jésus et le fauteuil sur lequel la Vierge est assise, sont taillés dans le même bloc de pierre douce, d'un grain très fin et très compact. C'est un chef-d'œuvre de l'art. La Vierge est de grandeur naturelle, réduite d'un tiers. Sur le fauteuil richement sculpté et couvert de belles draperies, elle est assise, la couronne en tête, dans la majesté d'une reine, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus qu'elle entoure de ses bras. A l'extrémité supérieure de la robe, couvrant la poitrine de Notre-Dame, on lit, gravé sur la pierre, le premier mot du cantique de Marie : *Magnificat;* dans les plis du manteau, elle porte en lettres d'or plusieurs fragments du *Salve Regina.* La sainte image a une expression frappante de puissance et de bonté, qui porte tout naturellement les âmes à la confiance et à la prière. La dignité est visible sous ce port de reine, sur ce front majestueux et haut; la clémence respire dans ces yeux miséricordieux et doux, qui s'abaissent avec une indicible bonté. Marie présente Jésus, le fruit béni de ses entrailles, aux hommes souffrants et malheureux. L'Enfant-Dieu est assis à moitié sur les genoux de sa Mère; on dirait qu'il va se lever et descendre; on sent qu'il est heureux de voir accourir les malades et les pécheurs; sa tête blonde exprime une joie naïve; ses lèvres s'entrouvrent pour sourire, et, tandis que sa main gauche semble montrer son cœur, son bras droit se lève pour bénir. A mesure que vous regardez, un charme secret vous attire; subjugué, attendri, vous tombez à genoux; votre cœur bat avec force, des larmes de consolation tombent de vos yeux; vous priez Notre-Dame de Buglose et vous vous relevez plus fort.

L'ORAGE OU LA DESTRUCTION DE LA CHAPELLE

En 1570, Montgommery, le fléau du Béarn et des Landes, après avoir saccagé et brûlé les églises et les monastères, profané et dispersé les reliques saintes, massacré les prêtres et les religieux, se rua, avec ses bandes d'hérétiques, sur le pèlerinage de Buglose. La chapelle devint la proie des flammes, et n'offrit plus aux regards attristés qu'un monceau de ruines que le vent balaya sur les sables du désert..... Toutefois, à l'approche des armées ennemies, quelques pieux chrétiens réussirent à soustraire la statue à la fureur des Calvinistes; ils la cachèrent dans les marais du voisinage,

Et Dieu, sur les fanges
Des roseaux tremblants,
Fit veiller ses anges
Pendant cinquante ans!

L'ARC-EN-CIEL OU LA DÉCOUVERTE MIRACULEUSE

C'était en 1620. Un jeune pâtre qui avait coutume de mener son troupeau dans la lande, non loin du marais qui cachait un trésor inconnu, avait remarqué qu'un de ses bœufs, s'écartant des autres et quittant le pâturage, pénétrait au milieu d'épaisses broussailles, dans un endroit inexploré, où il poussait des mugissements insolites et prolongés. La singularité du fait attira son attention. Voulant sonder ce mystère étrange, et ne pouvant s'approcher du marais, il grimpe sur un chêne. De là, le corps penché en avant, il regarde. O prodige! Il aperçoit le bœuf mugissant qui, de sa langue épaisse, léchait avec amour une apparence de forme humaine, à moitié cachée par les joncs et enfoncée dans la vase. Saisi, hors de lui-même, il descend, il se précipite, il court annoncer ce qu'il a vu. Ce récit merveilleux frappe les esprits; on le suit, on pénètre jusqu'à l'objet mystérieux. O surprise! On voit apparaître une admirable statue, une Vierge ravissante tenant, dans ses bras, l'Enfant Jésus souriant. C'était la Vierge de l'antique pèlerinage, tant aimée jadis et depuis tant regrettée. Les vieillards se souviennent de l'avoir vue et vénérée dans leur jeunesse. On la dépose respectueusement sur un autel improvisé : la douce figure de Marie reparaissait, à la fin de nos discordes civiles, comme l'arc-en-ciel après l'orage..... Les prêtres et les fidèles accoururent en foule; les miracles se multiplièrent; et, après une enquête canonique, Mgr Jean-Jacques Du Sault, évêque de Dax, fixa le jour où la statue miraculeuse serait portée solennellement dans l'église paroissiale de Pouy, dont dépend le hameau de Buglose.

LE DOIGT DE DIEU OU LE NOUVEAU PRODIGE

Au jour convenu, les populations voisines affluent par tous les sentiers. La statue de Marie est placée sur un char rustique, traîné par des bœufs, et la marche commence, au milieu des chants et des prières; tout à coup, après trois ou quatre cents pas, les bœufs s'arrêtent; on les presse, ils résistent; on les pique, ils demeurent immobiles, cloués au sol, et nul effort humain ne peut les faire avancer, lorsqu'on s'aperçoit qu'ils étaient sur la place même qu'avait occupée l'ancienne chapelle de Notre-Dame avant le passage des hérétiques. Dès lors, la volonté de Dieu était manifeste : puisque Marie choisissait l'endroit où de nouveau elle voulait être honorée, c'est là que la statue devait rester, c'est là qu'il fallait rebâtir un sanctuaire. On se mit à l'œuvre; deux ans après, la chapelle était construite, et la Vierge de Buglose remontait sur son trône, au lieu même qui avait jadis été le témoin de ses maternelles bontés..... Ce fut le lundi de la Pentecôte de l'an 1622 qu'eut lieu l'inauguration solennelle du nouveau sanctuaire, au milieu

d'un concours immense de pèlerins, venus de tous les points du diocèse et des diocèses environnants. Pour donner à la fête plus d'éclat, Mgr Du Sault voulut présider lui-même une grande procession partie de Dax et composée du Chapitre, d'un nombreux clergé, des juges, des magistrats de la cité et d'une foule immense. Notre-Dame de Buglose venait de reconquérir son peuple de Gascogne et la chaîne des pèlerinages était renouée. La tradition de ce concours solennel s'est si bien conservée que, tous les ans, le lundi de la Pentecôte, l'affluence des pèlerins est considérable !.....

RÉSURRECTION DU PÈLERINAGE

Les événements de 1620 et la grande manifestation de 1622 eurent, dans tout le pays, un immense retentissement. Les peuples se levèrent et les foules se mirent en marche; on les vit accourir non seulement de toutes les parties du diocèse de *Dax*, mais encore des diocèses d'*Aire*, de *Bordeaux*, de *Bayonne*, d'*Auch*, de *Tarbes*, de *Lescar*, et d'*Oloron*..... Le ciel se plaisait à récompenser la dévotion des fidèles par des prodiges de miséricorde, et Buglose devint une terre de miracles. Déjà, en 1622, on compta 19 miracles parfaitement avérés. L'année suivante, en 1623, 24 miracles d'une notoriété éclatante furent contrôlés et relatés dans les rapports d'une commission d'enquête, nommée par Monseigneur l'évêque de Dax. Marie n'avait eu qu'à toucher de son sceptre béni la terre de Buglose et il en avait jailli une source intarissable de grâces; ses eaux bienfaisantes, par mille canaux mystérieux, s'en allaient arroser le champ de l'église et, en guérissant les corps, régénérer les âmes. Dès ce moment, tous les regards se tournèrent vers Notre-Dame de Buglose; dans son sanctuaire, tous les rangs de la société se confondaient; on y voyait les évêques, les prêtres, les laïques de toute condition. Il convient de mentionner tout particulièrement le pèlerinage de saint Vincent de Paul, en 1623 (1), et celui de la reine douairière d'Espagne, Marie-Anne de Neuwbourg, qui, s'étant rendue à Buglose avec toute sa cour, en l'année 1709, y fut instantanément guérie..... Tous les évêques qui se succédèrent à Dax, sur le siège de saint Vincent de Xaintes ne se lassèrent point d'entourer Notre-Dame de Buglose des témoignages de la plus tendre affection. La voix de Rome, mère et maîtresse de toutes les Eglises, s'éleva elle-même en faveur de la Madone landaise, et, en 1725, Benoît XIII voulant encourager la dévotion des peuples, ouvrit le trésor des indulgences pour tous les fidèles qui visiteraient la chapelle de Notre-Dame de Buglose.

LES LAZARISTES A BUGLOSE

Le concours des peuples à Notre-Dame de Buglose fit sentir le besoin d'y appeler des ouvriers actifs, nombreux, infatigables. La visite de saint Vincent de Paul avait préparé les voies à un événement que Dieu tenait en réserve pour la prospérité de Buglose. Aussi, lorsqu'on voulut asseoir, sur des bases solides, le service du pèlerinage, tous les yeux se tournèrent vers les enfants de saint Vincent de Paul, les prêtres de la Mission, héritiers de son esprit et de son zèle. A l'appel de Mgr d'Abadie d'Arboucave, évêque de Dax, les Lazaristes acceptèrent d'être les gardiens du pèlerinage de Buglose, et, par un admirable dessein de Dieu, ils devinrent les curés et seigneurs suzerains du territoire où leur fondateur n'avait été qu'un humble berger. C'était en 1706. Pendant quatre-vingt-sept ans, ils s'occupèrent, avec autant de zèle que de succès, de la paroisse, du pèlerinage et des missions diocésaines. Les miracles se multiplaient, régulièrement constatés, et, grâce aux Lazaristes, Buglose fut un centre de régénération chrétienne, dont l'influence s'étendait dans tout le diocèse et dans les diocèses circonvoisins. Mais le temps venait où le cours de tant de gloire et de prospérité allait brusquement s'interrompre.

BUGLOSE ET LA RÉVOLUTION

Nous voici en 1789. La Révolution dont le souffle violent et sanguinaire devait emporter tant de grandes et saintes choses, promena bientôt sur notre pays la terreur et la mort..... Une tourbe de démolisseurs se rua sur l'église de Buglose, avec des haches, des crocs, des torches et autres outils de destruction ; l'imprécation et le blasphème retentirent aux mêmes lieux qui avaient redit tant de fois les accents de la prière; les sacrilèges profanateurs frappèrent, dans le dessein de les anéantir, ces murs sacrés où étaient écrits, en ex-voto, les bontés de la Reine du ciel. Mais soudain les coups de marteau réveillèrent des échos aussi étranges qu'inattendus. Un bruit sourd, sorti du sol ou des saintes murailles, roula, grandit, s'accrut, gronda comme un tonnerre, et devint si effrayant, que les démolisseurs épouvantés s'enfuirent, pâles de terreur! On eût dit un murmure d'indignation, un cri de menace, échappé aux anges protecteurs du saint lieu!... Toutefois, la Terreur dispersa les Lazaristes; mais personne n'osa plus, dans les bandes mêmes les plus déterminées, rêver le pillage de l'église de Buglose. Les autorités constituées de Dax, par un décret qui n'est pas le moins bizarre de ceux qui se forgeaient alors, tolérèrent l'ou-

---

(1) Cette visite du Saint fut pour lui l'occasion d'un acte héroïque et mérite d'être notée ici, d'après Mgr Bougaud; venu à Bordeaux pour donner une mission aux galériens, sollicité, il se décida à faire à ses parents, près Buglose, la seule visite qu'il leur fit en sa longue carrière sacerdotale; il y avait vingt-deux ans qu'il avait vu sa mère et il ne connaissait pas ses neveux. Il logea chez le curé de Pouy; son premier acte fut de renouveler solennellement les promesses de son baptême en l'église où il avait été baptisé, et il choisit le sanctuaire de Buglose pour réunir sa famille et lui faire ses adieux. Tout se prépara pour un pèlerinage solennel. Vincent de Paul y alla nu-pieds, accompagné de ses parents et suivi d'une foule considérable, il y parla avec grande foi et, après la messe, eurent lieu les adieux à un repas modeste. Quand il se leva, le dîner fini, pour partir, ils tombèrent à ses genoux, demandant une bénédiction. « Oh! oui, leur dit-il, tout ému, je vous bénis; mais *je vous bénis humbles et pauvres* et je demande pour vous au Seigneur la grâce d'une sainte pauvreté. Ne sortez jamais de l'état dans lequel il vous a fait naître : c'est mon instante recommandation, que je vous prie de transmettre comme un héritage à vos enfants. *Adieu pour toujours!* »

Il s'échappa de leurs mains et il rapporta depuis que, sur la route, ses yeux ruisselèrent, son cœur se fendit, en pensant à ses pauvres parents, et une tentation qui dura trois mois le pressa de s'occuper d'eux pour leur venir en aide, malgré ses serments, après quoi, rapporte le Saint, Dieu l'illumina et lui fit la grâce de les soumettre à sa Providence et de les estimer plus heureux que s'ils avaient été bien accommodés.

verture de la chapelle et mirent en régie les aumônes des pèlerins. Parmi les églises incendiées ou profanées, la chapelle de Buglose resta seule ouverte aux libres épanchements de la prière.....

ÈRE NOUVELLE

Cependant la Révolution était finie, et la religion étendait de nouveau ses conquêtes. Buglose ne pouvait rester étranger à ce mouvement de restauration générale. Mais, hélas! sa chapelle était entourée de ruines : l'herbe croissait sous ses portiques, ses nefs étaient désertes, sa chaire sans voix, et son autel sans sacrifice. La maison des Lazaristes était devenue la proie de la confiscation : ses longs corridors silencieux, ses cellules vides, semblaient soupirer après le retour de ses hôtes absents..... Ce fut Mgr Lanneluc, évêque d'Aire, qui eut la gloire de relever Buglose de ses ruines et d'assurer sa prospérité sur des bases solides. La maison conventuelle des Lazaristes fut rachetée en 1844; et, cette même année, des missionnaires diocésains y furent installés pour continuer l'œuvre confiée d'abord aux enfants de saint Vincent de Paul! Depuis cette époque, le mouvement des foules vers Buglose alla toujours croissant. La chapelle de 1622, trop petite pour contenir les pèlerins, a été remplacée par le temple actuel, magnifique église de style roman fleuri, qui répond bien aux besoins du pèlerinage, à la sainteté du lieu et à la dignité de Celle qu'on y vénère. On s'accorde à dire qu'elle est pieuse, recueillie, et porte à la prière. Juste ou pécheresse, paisible ou troublée, l'âme est délicieusement émue; et, de degrés en degrés, de tableaux en tableaux, d'autels en autels, elle monte jusqu'à la lumière, jusqu'à Marie, jusqu'à Dieu.

FONTAINE ET CHAPELLE DES MIRACLES

A Buglose, la dévotion ne se concentre pas tout entière dans la chapelle. Le lieu où la statue fut découverte reçoit encore, à juste titre, la visite des pèlerins. On s'y rend de l'église par une large avenue, ombragée de grands arbres. On rencontre d'abord, à gauche, un petit oratoire où l'image de *Notre-Dame de Pitié* semble dire aux pèlerins que celle qui a tant souffert saura compatir à ceux qui souffrent! Un peu plus loin, à droite et à gauche de la route, se trouvent la fontaine miraculeuse et la piscine, alimentées par une nappe d'eau. C'est là que la statue de Notre-Dame demeura cachée pendant cinquante ans, et c'est du contact de l'image bénie que ces eaux ont reçu la vertu salutaire qui a soulagé tant de douleurs. Une petite chapelle termine l'avenue; elle est bâtie au lieu même où la statue, après sa découverte, fut provisoirement exposée à la vénération des fidèles. Bien des miracles se sont opérés en ce lieu, et un grand nombre d'infirmes y ont trouvé leur guérison, comme l'attestent les béquilles déposées dans la chapelle. C'est la voix du peuple reconnaissant qui a surnommé cette chapelle la *chapelle des miracles*.

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE BUGLOSE

Les Souverains Pontifes avaient accordé au pèlerinage landais les faveurs les plus insignes; Pie IX y mit le comble, en permettant à l'évêque d'Aire, Mgr Epivent, de couronner solennellement, en son nom, la statue de Notre-Dame de Buglose. La cérémonie eut lieu le 9 septembre 1866, en présence du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, et de plusieurs évêques, au milieu d'un concours de plus de *cinquante mille pèlerins*.....

PÈLERINAGES A BUGLOSE

De toutes les parties du diocèse et de tous les points de la région, les pèlerins ne cessent d'affluer à Buglose. Isolément, par groupes, en procession paroissiale, à pied, en voiture, par le chemin de fer, les fidèles viennent avec empressement se confesser, communier, prier sous le regard de Notre-Dame de Buglose et confier à la douce Madone leurs angoisses ou leurs espérances. On peut évaluer à plus de *cent mille* le nombre des pèlerins qui visitent annuellement le sanctuaire landais..... Souvent aussi les pèlerinages, venus de tous les points de la France et de l'étranger, pour aller saluer, près des roches de Massabielle, la Vierge de Lourdes, s'arrêtent dans la solitude de Buglose, afin de présenter leurs hommages à la Vierge bénie qui a donné au monde chrétien saint Vincent de Paul..... Chaque année, les rhétoriciens-séminaristes, avant de s'engager dans la carrière ecclésiastique, les séminaristes soldats, avant d'entrer à la caserne, les prêtres jubilaires, pour célébrer leurs noces d'argent sacerdotales, se réunissent fraternellement sous le regard de Notre-Dame de Buglose.

MIRACLES A BUGLOSE

Les procès-verbaux, consignés dans les archives, constatent une multitude de guérisons extraordinaires, prouvées juridiquement. La liste de ces faits miraculeux s'augmente tous les jours! Encore, beaucoup ne sont-ils mentionnés que dans la reconnaissance des serviteurs privilégiés de Marie! Nos bons pèlerins ne songent pas à crier au miracle; Notre-Dame guérit ses enfants : quoi de plus naturel aux yeux de leur foi naïve? Peines de l'âme, peines du cœur, peines du corps, la Madone accueille et guérit tout. Ceux qu'elle ne guérit pas, elle les console, en leur donnant quelque chose de plus méritoire et même de plus doux que la guérison : la résignation et l'espérance!.....

LE CARILLON DE NOTRE-DAME DE BUGLOSE

Grâce à l'initiative et à la générosité de Mgr Delannoy, évêque d'Aire et de Dax, qui avait déjà marqué de tant de bienfaits cette chapelle de Buglose, l'église de Notre-Dame a reçu, en 1895, un couronnement digne d'elle. Deux gracieuses tourelles et deux tours carrées, d'un aspect grandiose, ont été construites à l'entrée de la chapelle. La tour de droite est surmontée d'un campanile décoratif, artistique, dans les arcatures duquel sont fixées les 23 cloches d'un magnifique carillon. Un mécanisme aussi simple qu'ingénieux permet de transformer, au moyen d'un clavier, sensible comme le clavier d'un piano, les 23 cloches en un orgue aérien. L'inauguration de ce carillon a été faite, le dimanche, 8 septembre 1895, au milieu d'un concours immense de pèlerins, par Mgr Delannoy, évêque d'Aire et de Dax.....

Buglose a retrouvé sa gloire antique. Le courant religieux qui entraîne les foules vers sa chapelle est de ceux qui ne s'arrêtent plus; grâce à Marie, il semble assurer pour toujours l'avenir et la gloire du *pèlerinage landais!*

Sa gloire s'en ira grandissant d'âge en âge,
Tout le proclame de concert;
O vous qui traversez, en pleurant, cette plage,
Venez prier dans ce désert!

NOTRE-DAME DES GARDES

Fête le 8 septembre.

LA COLLINE DES GARDES — LES DRUIDES ET JULES CÉSAR

La colline des Gardes est le point culminant de l'Anjou. Elle s'élève à 210 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer et domine le vaste plateau qui s'étend, sans ondulation sensible de terrain, des rives de la Loire aux bords de la Sèvre Nantaise. Elle présente au regard l'aspect d'une chaîne continue de collines qui va se perdre à l'Est dans la direction de Saumur, et qui se termine à l'Ouest en un mamelon arrondi dont le bourg des Gardes occupe le sommet.

Du haut de la butte du Mignon, à quelques minutes seulement du bourg, l'œil embrasse de toutes parts un horizon magnifique. Au Nord-Est, par un temps clair, les flèches de Saint-Maurice d'Angers, la tour Saint-Aubin, peut-être même le château de Saumur, par delà les lignes bleuâtres des coteaux du Luyon et de la Loire; au Sud, la tour de Bressuire; à l'Ouest, les clochers des bords de l'Evre, le parc seigneurial de Baupréau; et, dans un horizon plus voisin, un immense tapis d'or et de verdure qui se déroule tout autour, égayé de moissons et de prairies, de terres labourées et de bois, de bourgs et de métairies, de clochers et de châteaux.

Ce beau site semble naturellement indiqué pour être un centre de domination sur les contrées d'alentour : Dieu et les hommes l'ont compris de la sorte. Aux temps les plus reculés, les druides gaulois dressent sur cette colline un autel à leurs sanglantes divinités. Ils entraînent leurs victimes humaines sur la pente qui regarde le Sud, et, sous l'ombrage des chênes, ils les immolent au bord du ruisseau qui forme les sources de l'Evre. A l'époque de la conquête romaine, César établit sur cette hauteur un poste d'observation, bien nécessaire pour surveiller les peuplades du voisinage si impatientes du joug, et qu'il appellera, s'il faut en croire certaines traditions, *malæ gentes*, les races méchantes, d'où serait venu à ce pays le nom de *Mauges*. C'est lui également, dit-on, qui aurait appelé cette colline : les *Gardes : custodiæ*. Il ne se doutait pas qu'un jour, à la place de ses soldats, toujours en haleine pour réprimer l'insurrection, serait établie une sentinelle toute pacifique, gardienne vigilante de la sainte indépendance des âmes : la Vierge Marie.

Image miraculeuse de Notre-Dame des Gardes.

NOTRE-DAME DU GENEST — LÉGENDE DE NOTRE-DAME DES GARDES — UNE BERGÈRE ET SON BŒUF — MESSIRE DU PYNEAU

Le royaume de France est le royaume de Marie. Sur le sol de notre patrie bien-aimée, il n'est pas un endroit remarquable, vallée ou montagne, solitude ou cité, que la Mère de Dieu n'ait vu honorer de son culte, soit qu'elle en ait fait elle-même le choix, soit qu'il lui eût été consacré par l'amour de ses enfants.

Il en fut ainsi à la colline des Gardes. Un document respectable nous parle d'une chapelle élevée dès le XI^e^ siècle à la gloire de Marie, sous le vocable de Notre-Dame du Genest, sans doute à raison des vastes champs de genêt qui couvraient le sommet du coteau. Mais le sanctuaire rustique disparut en quelqu'une de ces guerres féodales, si fréquentes au commencement du moyen-âge.

Un jour, une petite bergère de la métairie de la Garde avait, à son ordinaire, amené ses bœufs pâturer parmi les broussailles et les fourrés du plateau. Elle remarqua que l'un d'eux, se détachant du troupeau, était venu se coucher devant un buisson d'aubépine, et, l'œil fixé sur la profondeur du buisson, il léchait doucement la surface d'un rocher qui se trouvait là. Elle ramena son troupeau les jours suivants, et toujours, le bœuf venait reprendre sa place; il ne paissait plus et il n'en paraissait nullement incommodé. Intriguée par cette remarque, elle s'approche, écarte les épines et fouille du regard l'intérieur du buisson. Que voit-elle? Une petite statue de Marie portant sur son bras gauche l'Enfant Jésus.

La bergère l'emporte toute joyeuse et la cache dans une armoire parmi des vêtements. Le lendemain, elle ouvre l'armoire pour revoir sa chère statuette; elle ne trouve plus rien. Quand elle reconduit son troupeau dans le pâturage, le bœuf reprend sa place accoutumée. Elle accourt. O surprise! la statuette aussi était revenue à sa place.

Elle fit part de ce qui lui était arrivé au curé de la paroisse, qui était alors à Saint-Georges. Celui-ci vint à son tour prendre la statue et l'emporta dans son église. Le lendemain, la statue avait de nouveau disparu et était revenue dans le buisson d'aubépine.

On en conclut que c'était là, et là seulement, que la Sainte Vierge voulait être honorée, et l'on construisit, pour recevoir son image miraculeuse, un modeste arceau où vinrent désormais prier les populations du voisinage.

Marie désirait en ce lieu quelque chose de plus; il lui fallait une chapelle, et voici comment elle arriva à ses fins. Ce récit est emprunté à un ancien manuscrit très authentique: « En l'an mil quatre cent octante, messire A. de l'Esperonnière, sieur du Pyneau, faisant voyage sur mer, son vaisseau fut assailli par les barbares, lesquels étant les plus forts, le prirent d'emblée et firent captifs tous ceux qui étaient dans ce navire. Le dévôt seigneur jeta aussitôt ses yeux mouillés au ciel et, avec abondance de larmes, promit à Dieu, s'il lui plaisait le tirer du malheur auquel il se voyait réduit, qu'il ferait bâtir au lieu le plus éminent de ses terres une chapelle en l'honneur de la Sacrée Vierge, à laquelle il se voua très humblement sur l'heure. »

Marie, la douce auxiliatrice des chrétiens, exauça sa prière. A la suite de son vœu, le noble prisonnier fut pris d'un profond sommeil; quand il se réveilla, il était à la porte de son château. Marie avait accompli pour le délivrer ce prodige qui n'est pas sans exemple dans la vie des saints.

Plein de reconnaissance, le sire du Pyneau se mit aussitôt en devoir de remplir sa promesse. La colline des Gardes était le lieu le plus éminent de ses terres.

Il y fit construire, sur l'emplacement même du buisson vénéré, « une petite chapelle en manière d'arceau, de longueur et largeur de 12 à 15 pieds, dans laquelle fut dressé un petit autel, et sur y celui, fut posée une image de la Vierge Marie, tenant sur le bras gauche son petit Jésus et portant un sceptre en la main droite pour marquer l'empire qu'elle a sur ciel et sur terre ».

Cette statue était-elle la même que celle qui avait été trouvée miraculeusement par la bergère?

C'en était plutôt la reproduction agrandie; ce qui le donne à penser, c'est qu'avant la Révolution, la Vierge des Gardes avait un costume de rechange pour chaque dimanche et fête de l'année, ce que l'on ne concevrait guère pour une statuette.

Quoi qu'il en soit, Marie reçoit dès lors le nom de Notre-Dame des Gardes; et les grâces miraculeuses qu'elle prodigue sans compter prouvent qu'elle a pour agréable ce titre de souveraine bienfaisante.

LES ERMITES DE LA VIERGE — LES MIRACLES
LES MOINES DE SAINT-AUGUSTIN

Par qui fut desservi primitivement le sanctuaire érigé par le sire du Pyneau? La vieille chronique nous montre une suite d'ermites volontaires s'y succédant pendant tout le cours du XVI^e^ siècle. « Depuis le temps, y lisons-nous, où cette petite chapelle fut primitivement bâtie en l'honneur de Marie, elle a toujours fait paraître qu'elle aimait et chérissait tellement cette place que, nonobstant les guerres et calamités, elle a voulu être constamment servie en ce lieu par

ceux qu'elle inspirait lui être dévots, en sorte qu'un venant à manquer, un autre lui succédait qui prenait sa place. »

Vocation touchante de ces hommes, que le monde traitait sans doute d'ignorants, mais qui possédaient du moins la science sublime de servir Dieu, d'aimer Marie et de le lui dire, par les effusions naïves d'une piété qui s'élevait souvent jusqu'aux plus hautes contemplations de l'extase, comme ce Saluïn du Folgoët, au fond de la Bretagne, qui, pendant toute sa vie, ne sut jamais que répéter ces deux mots : *Ave Maria*. Mais Marie voulut montrer combien elle avait pour agréable l'invocation de l'innocent en faisant fleurir, après sa mort, un beau lis entre ses lèvres glacées.

La chapelle de Notre-Dame des Gardes demeura, pendant cent quarante ans environ, confiée aux bons soins de ces pieux ermites.

Au commencement du XVII^e^ siècle, les descendants du noble fondateur, dans le but de promouvoir le culte de la Mère de Dieu, crurent utile d'appeler des moines Augustins pour le service du sanctuaire. Ceux-ci bâtirent un couvent dont il reste encore le principal logis. Puis, leur présence attirant les gens d'alentour, il se forma peu à peu autour de leur demeure un noyau d'habitations qui devait donner naissance au hameau des Gardes. Enfin, l'affluence des pèlerins devenant de plus en plus grande, on se vit obligé de construire, à la place de l'ancien oratoire, une église plus vaste qui subsista jusqu'à la Révolution française.

En même temps, Dieu manifestait par des faveurs signalées sa prédilection pour ce nouveau sanctuaire érigé à la gloire de sa sainte Mère. « Il serait trop long, dit la chronique, de rapporter tous les miracles obtenus dans cette chapelle depuis l'installation des moines : des aveugles y ont recouvré la vue, des paralytiques l'usage de leurs membres et des conversions extraordinaires y ont été opérées. »

Relatons seulement un récit entre mille. En l'année 1780, un pauvre perclus, squelette décharné et informe, est apporté de loin au sanctuaire vénéré : on le place aux pieds de la statue de Marie. O puissance de la prière ! Au moment de la consécration, il éprouve un craquement terrible qui le secoue dans tout son corps ; ses os semblent se briser sous une pression divine : il se relève, il était radicalement guéri.

Ces faits merveilleux se renouvelèrent si fréquemment, qu'un grand nombre de béquilles se voyaient appendues près de la statue miraculeuse, formant autour d'elle l'auréole de la reconnaissance. Le chroniqueur ajoute en parlant de la statue : « Cette sainte image se voit encore aujourd'hui, proprement étoffée au milieu du grand autel, et d'une beauté et majesté si gracieuse qu'elle remplit les cœurs de ceux qui la regardent d'une sensible dévotion. » Elle continua à recueillir ces pieux hommages jusqu'à l'époque néfaste de la Révolution.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE — DESTRUCTION DU SANCTUAIRE ET DE LA STATUE MIRACULEUSE

Le caractère dominant de la Révolution fut sa haine pour la religion qu'elle voulait détruire : en cela surtout réside son inspiration satanique. Si la Vendée, après plusieurs années de vexations supportées en frémissant de colère, finit par prendre les armes, ce fut beaucoup plus pour défendre l'autel que le trône, pour protéger ses sanctuaires et ses prêtres, son culte et sa foi. Tant que la grande armée suscitée par les Cathelineau et les Bonchamp tint en respect les forces de la Convention, les églises restèrent debout, profanées parfois par les cohortes républicaines de passage, mais consolées en retour par la piété de ces héros vendéens qui venaient s'y réconforter pour le combat et pour la mort.

Dans cette première période de la tourmente révolutionnaire, combien de fois le sanctuaire de Notre-Dame des Gardes ne dut-il pas être envahi par les foules pieuses qui y venaient chercher la bénédiction maternelle ! Héroïques paysans, jeunes et vieux, quittant la chaumière et partant pour les grandes batailles, groupes victorieux apportant le tribut de leur reconnaissance ; épouses et mères dévorées d'inquiétudes ; tristes veuves venant pleurer sur les trépassés.

Mais quand, à la fin de 1793, la retraite et la déroute de la grande armée eut livré le pays sans défense aux représailles des colonnes infernales, ce fut partout sur la terre vendéenne égorgement de victimes sans nombre, incendie de maisons, de châteaux et d'églises.

Le sanctuaire des Gardes, plus que tout autre, avait été l'un des foyers de la piété vendéenne ; plus que tout autre, il devait exciter la rage des vainqueurs, des incendiaires, des sacrilèges. Le 13 mars 1794, une colonne républicaine envahit la pieuse enceinte, pilla le trésor qui était considérable, dispersa ou massacra les religieux Augustins restés fidèles à leur poste et mit le feu à l'édifice dont il ne resta plus que des débris informes.

La statue miraculeuse fut, comme tout reste, la proie des flammes, et l'on vit bientôt les dernières souches du buisson de la Vierge se dessécher et mourir : un prêtre assermenté, un intrus, fut établi aux Gardes, et l'on constitua sur la colline profanée un tribunal révolutionnaire qui allait promener dans tout le voisinage la terreur et la mort.

Tout semble détruit, ruiné à jamais par ces triomphes insolents de l'enfer. Mais c'est sous le manteau de l'hiver que se préparent les germinations et les renaissances du printemps.

RESTAURATION DU SANCTUAIRE ET DU PÈLERINAGE . LES TRAPPISTINES

Le pèlerin qui serait venu aux Gardes au commencement de ce siècle n'y eût trouvé que quelques ruines ; et, seuls témoins du passé, tristes débris de sa gloire, le portail béant, la tour éventrée du vieux sanctuaire, restés debout sur leurs assises de granit noirci de fumée. Mais ce qui était demeuré intact, c'était la foi des habitants, c'était leur ardente piété pour Marie.

Ils veulent faire revivre le monument abattu ; ils se mettent tous à l'œuvre, ils donnent de leur nécessaire, ils travaillent, ils quêtent ; et, à force de persévérance, ils parviennent à construire le sanctuaire actuel, soudé aux anciens débris, modeste d'architecture et de matériaux, mais suffisamment spacieux ; et quand l'humble palais est préparé il n'y a plus qu'à y introduire la souveraine qui avait si longtemps régné sur ces lieux. Honneur à cette génération pieuse ! Elle est digne de celle qui l'a précédée. Car si l'une a produit les martyrs dont le sang fut une semence, l'autre a ressuscité les ruines et fait fleurir le désert.

Comme après l'hiver, les hirondelles chassées par la froidure reviennent vers le toit natal, en

ce temps-là, l'Ordre de Cîteaux rentrait en France sous la conduite du R. P. Dom Augustin de Lestrange. Le vaillant moine vint s'établir dans l'antique abbaye de Bellefontaine. De là, il avait continuellement devant les yeux la montagne de Marie, qui se dresse, majestueuse et riante comme un dôme, à quelques lieues seulement du couvent. L'idée lui vint alors — elle venait du ciel — d'y établir des religieuses de son Ordre. Il entama dans ce but des pourparlers qui furent faciles; et, le 7 avril 1818, à la joie unanime des habitants des Gardes, il amenait sur la colline un essaim de religieuses Trappistines(1), qui prenaient possession des masures abandonnées par les moines Augustins, et, plus encore, prenaient possession de leur poste d'honneur au seuil du sanctuaire de Marie. Sur l'emplacement du buisson vénéré, si cher à la Vierge, dans l'intérieur de l'église, elles placèrent une statue en bois sculpté de grandeur naturelle, richement vêtue, et représentant la divine Mère dans l'attitude même où elle avait daigné se montrer: l'Enfant Jésus sur le bras gauche, et dans la main droite un sceptre d'or, emblème de sa douce domination.

LE PÈLERINAGE — LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME

Les Trappistines continuent à veiller sur la sainte colline; et la confiance des populations avoisinantes en Notre-Dame des Gardes, loin de s'affaiblir, semble de jour en jour prendre un nouvel accroissement. Non, malgré bien des défaillances, la foi ne périra pas dans ces contrées, puisque ces contrées ont une si grande dévotion pour Marie.

Marie semble avoir à cœur de justifier cette confiance du peuple envers elle. Sans doute, le sanctuaire des Gardes n'est pas le témoin des merveilles éclatantes qui ont tant illustré la Grotte de Lourdes. La grâce y opère d'une façon moins apparente, mais elle y opère réellement et fréquemment. Des malades y obtiennent le soulagement et la guérison; des affligés y trouvent la consolation, les pécheurs y trouvent le repentir, le pardon et la paix. On ne s'expliquerait pas autrement cette affluence de pèlerins qui viennent invoquer Marie dans son sanctuaire, ni ces nombreux ex-voto partout fixés aux murailles, ni ces processions incessantes des paroisses voisines qui gravissent la colline pour demander le clair soleil ou la pluie bienfaisante, pour faire la station des Rogations, et, surtout, dans le mois de septembre, pour honorer Notre-Dame Angevine dans un de ses sanctuaires privilégiés.

Depuis les terribles calamités de 1870, ce mouvement de processions, bien loin de se ralentir, a pris un nouvel élan, à tel point que Mgr Freppel, d'illustre et chère mémoire, crut répondre tout à la fois au vœu des populations et au désir

Église de Notre-Dame des Gardes.

de la Sainte Vierge, en sollicitant du Souverain Pontife Pie IX le couronnement de Notre-Dame des Gardes.

Cette solennité inoubliable eut lieu le 8 septembre 1875, en présence de quinze évêques et abbés mitrés, venus non seulement de France, mais d'Angleterre, d'Italie, de l'Afrique et du Nouveau Monde, parmi le concours d'une multitude innombrable, où plus de trente paroisses formaient à Marie un cortège sans fin. La couronne d'or pur, enrichie de diamants et de perles fines, pieuse offrande des riches familles et des petites gens, avait été auparavant portée à Rome et bénite par le Pape lui-même.

En ce moment, un désir s'élève de tous les cœurs: l'achèvement du nouveau sanctuaire appelé à remplacer la chapelle hâtivement construite au commencement du siècle, et qui menaçait ruine. Ce monument, élevé à la gloire de Marie, sera digne de sa grandeur, de ses bienfaits et de l'amour de ses enfants.

(1) Ce sont ces mêmes religieuses que le fisc, en 1896, persécuta par des mesures où le ridicule se mêlait à l'odieux. Pour couvrir les frais de l'inique procès qui leur fut intenté, il ne trouva rien de mieux que de leur saisir un bœuf. Tous les habitants des Gardes refusèrent de laisser apposer sur leurs maisons l'affiche annonçant la vente. L'indignation était universelle. L'animal mis aux enchères ne trouva pas d'acquéreur. Les gendarmes et l'huissier durent ramener le bœuf à Chemillé, suivis par la foule qui criait: « Pourquoi l'emmenez-vous? Il n'est pas vendu. Vous volez le bœuf des Sœurs. A bas les voleurs! »

Le bœuf n'avait jamais quitté l'étable. Ses sabots laissés à l'état naturel et démesurément longs, ne lui permettaient de marcher que très difficilement. Il dut s'arrêter 54 fois, et, épuisé de fatigue, tomba 2 fois. On mit trois heures pour faire 6 kilomètres. Il en restait 4 à parcourir; à bout de force, le bœuf roula dans un fossé.

Remarque singulière, c'est un autre bœuf des Gardes, qui, non moins célèbre que celui des Trappistines, découvrit au XVe siècle la vieille statue de Marie, qui fut ainsi l'occasion d'un nouveau culte.

NOTRE-DAME DU SAINT CORDON, A VALENCIENNES

AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

Fête le 8 septembre.

La Sainte Vierge laisse tomber un cordon miraculeux autour de la cité de Valenciennes ravagée par la peste.

LE MIRACLE DE L'AN 1008

La ville de Valenciennes au diocèse de Cambrai célèbre chaque année depuis bientôt neuf siècles la fête de Notre-Dame du Saint-Cordon, pour rappeler la mémoire d'un fait merveilleux dont elle a recueilli les bienfaits en l'an 1008.

Une peste terrible ravageait alors la cité, qui, en quelques jours, perdit plus de huit mille de ses enfants. La science s'étant reconnue impuissante à combattre le fléau, le peuple se tourna du côté du ciel. Il implora surtout le secours de la Sainte Vierge, dont le culte était en honneur à Valenciennes depuis que Charlemagne lui avait élevé un oratoire lors de la tenue de ses Etats dans cette ville. Emue de la détresse de ses enfants, Marie se montra bientôt leur avocate aussi bonne que puissante.

Il y avait, non loin de Valenciennes, au petit village de Pont, dont l'emplacement appartient aujourd'hui à la commune de Maing, un modeste ermitage bâti près d'une fontaine. Là demeurait un pieux solitaire du nom de Bertholain. Ce saint homme passait ses journées dans la prière et la pénitence; il vivait des aumônes que lui apportaient les nombreux visiteurs attirés par sa réputation de sainteté. Le bon ermite gémissait de l'affliction qui pesait sur Valenciennes et redoublait ses austérités afin de toucher le ciel et d'obtenir la cessation du fléau. Ses prières allaient être exaucées.

On était à la fin du mois d'août.

Une nuit, où Bertholain suppliait Marie avec plus de ferveur, la Reine du ciel lui apparaît : « Va, lui dit-elle, va trouver mon peuple de Valenciennes, annonce-lui que j'ai désarmé la colère de mon fils. Ses vœux sont montés jusqu'à moi, j'ai écouté le cri de sa détresse. Que la veille de ma Nativité il vienne sur les remparts; là, il verra des merveilles. »

La vision disparaît. Rempli de confiance, Bertholain se hâte d'accomplir son message au lever du jour. Il s'adresse d'abord à Herman, comte de la ville, à qui il fait part de sa vision.

Le ton convaincu de l'ermite et sa réputation de piété ont frappé le magistrat. Bientôt, Bertholain a parcouru les rues désolées de la cité; il annonce à tous la délivrance prochaine, donne rendez-vous au peuple pour la nuit du 7 au 8 septembre sur les murailles de la ville, prêche la confiance, la prière, la pénitence, et sème ainsi dans tous les cœurs l'espoir avec l'amour de Marie.

« Tous, dit le P. d'Outremeuse, jettent au ciel les yeux baignés de larmes, les sanglots au cœur, les soupirs à la bouche, se plombant la poitrine de coups, et, prosternés aux pieds des prêtres, confessent leurs fautes et en demandent le pardon. Ils ne manquent pas d'y ajouter le jeûne et l'aumône pour empenner leur oraison et la guider aux cieux. On n'y oublie pas les processions générales et autres pièces de batterie pour faire bresche au cœur de Dieu. »

La nuit qui précède la Nativité de Marie, le peuple est réuni sur les remparts, attendant l'effet des promesses du ciel. Les malades eux-mêmes se font transporter hors de leurs demeures; nul doute que la Sainte Vierge n'accomplisse bientôt un miracle éclatant. Elle l'a promis à Bertholain son serviteur, elle a donné rendez-vous à ses enfants, elle ne peut manquer à sa parole.

Soudain, les ténèbres font place à une éblouissante clarté. Au sein de la lumière, la Reine du ciel se montre dans toute sa splendeur, les anges l'accompagnent. Elle donne à l'un d'eux l'extrémité d'un fil qu'elle tient en main et lui ordonne d'en circonscrire l'enceinte de la ville. L'ange obéit à l'immaculée Vierge; il laisse tomber sur le sol le précieux cordon, et revient près de sa souveraine dont il a accompli les ordres. Marie envoie à ses enfants un dernier sourire, et la vision disparaît.

Comment dépeindre la joie, l'enthousiasme du peuple après la faveur céleste dont il a été l'objet? Les paroles humaines sont impuissantes à traduire de tels sentiments.

Le fléau redoutable a cessé, les malades sont guéris, et le souvenir des deuils éprouvés s'efface devant la protection manifeste dont Marie a couvert ses enfants.

Cependant, dans une troisième apparition, Marie s'adresse à l'ermite Bertholain; elle le charge de recueillir le cordon précieux et lui ordonne d'inviter le magistrat et le peuple à instituer une procession solennelle qui rappellera chaque année le miracle du 8 septembre de l'an 1008, en marquant dans son parcours le circuit tracé par le fil miraculeux. L'ermite, on l'a vu, s'était acquitté avec joie du premier message, il remplit le second avec non moins d'empressement.

On devine l'accueil qu'il reçut à Valenciennes lorsqu'il vint exprimer le désir de Marie. Ce désir n'était-il pas un ordre?

Aussi le magistrat, le clergé et le peuple se firent-ils un devoir d'escorter Bertholain qui était tout désigné pour recueillir le royal souvenir de la bonté de Marie.

Chaque année a vu se reproduire cet important mouvement populaire qui, depuis bientôt neuf cents ans, fait partie des traditions de la cité. Les annalistes des différents âges ont décrit à leur manière la procession ou tour du Saint Cordon; cette constatation, qui est du domaine de l'histoire, est une preuve évidente de la réalité du fait miraculeux.

Le tracé que l'on suit aujourd'hui se rapproche le plus possible du tracé marqué par l'ange. L'on conçoit que la surface du sol ait subi d'importantes modifications durant un si long espace de temps : la création des routes, la construction des édifices, les travaux de la stratégie militaire, la construction des canaux et des chemins de fer ont certainement modifié quelque peu son parcours primitif. Tel qu'il est aujourd'hui, il ne présente pas moins un développement de douze kilomètres que des milliers de pèlerins arpentent joyeusement, en chantant des cantiques ou en déroulant leurs rosaires en l'honneur de la Mère de Dieu.

LE SAINT CORDON
ET LES CONFRÉRIES AUXQUELLES IL A DONNÉ NAISSANCE

Le Saint Cordon laissé en gage par Marie à la piété des Valenciennois fut d'abord enfermé dans un modeste coffret de bois garni d'ornements d'argent. La pauvreté des temps qui suivirent le miracle de l'an 1008 ne permettait pas de faire mieux.

Ce coffret fut placé dans la chapelle bâtie par Charlemagne.

Dans la suite des âges, des châsses plus riches furent destinées à recevoir le précieux trésor.

L'histoire mentionne trois principales translations du Cordon vénéré; la première eut lieu en 1392 et fut faite par Dom Nicaise Horrion, abbé d'Hasnon. La seconde eut lieu en 1567. Dom Michel du Quesnoy, également abbé d'Hasnon, fut délégué à cet effet par Mgr Maximilien de

Bergher, archevêque de Cambrai. La troisième translation fut faite en 1661 : la châsse du Saint Cordon était vraiment magnifique, elle représentait l'église de Notre-Dame la Grande et était ornée de ciselures rappelant toute l'histoire de Notre-Dame du Saint Cordon. Cette châsse disparut lors de la tourmente révolutionnaire : on ne sait ce qu'est devenue la relique insigne qu'elle renfermait. Aucun acte public n'en constate la profanation, ce qui donne à penser qu'elle a dû être soustraite à la rage des démolisseurs d'église. Malheureusement, le secret de la cachette est toujours ignoré.

Pour garder la châsse du Saint Cordon dans les cérémonies publiques, une confrérie s'organisa dès l'an 1099, elle prit le nom de confrérie des *Royés*. Ce nom vient des bandes ou raies de couleurs diverses qui ornaient leur costume, afin de rappeler les couleurs mêmes du Saint Cordon. Les Royés avaient l'honneur de porter sur leurs épaules le précieux fardeau, et, le jour de la procession solennelle, ils commandaient à l'hôtel de ville.

Une seconde confrérie, celle des *Damoiseaux*, se sépara des Royés au commencement du XIVe siècle. Les deux confraternités durèrent autant que la châsse elle-même qui leur avait donné naissance.

Elles se sont transformées depuis en une seule confrérie, celle de *Notre-Dame du Saint Cordon*, qui est des plus florissantes et voit chaque année grossir ses rangs. L'insigne de la confrérie est une cocarde bleue frangée d'argent.

La tradition veut aussi que les confrères qui accompagnent la Madone au grand tour tiennent à la main un bâton blanc surmonté d'une touffe de verdure. Cet emblème rappelle qu'en l'an 1008, les convalescents échappés à la cruelle maladie portaient un bâton blanc en signe de joie et aussi pour qu'on pût éviter de trop près leur contact.

Le Saint Cordon a disparu, mais le culte de Notre-Dame n'a cessé de s'accroître. Vers 1807, on fit une statue de la Madone qui existe encore aujourd'hui. Le port de la Vierge est noble et majestueux, ses traits sont empreints d'une bonté toute céleste, on croit la voir sourire. Dans les processions solennelles, elle est revêtue de somptueux ornements, tandis que, pour faire le grand tour annuel, on lui met ses habits de voyage, le manteau bleu soutaché de blanc et le voile simple.

NOTRE-DAME LA GRANDE

Pour abriter la châsse du Saint Cordon, le petit oratoire de Charlemagne ne pouvait convenir plus longtemps. La foi de nos pères et leur tendre dévotion envers la Reine du ciel exigeaient davantage.

Aussi se mit-on à l'œuvre avec entrain, dès l'année qui suivit le miracle, pour édifier à la gloire de la Sainte Vierge un temple magnifique. Les pieuses libéralités de la comtesse Richilde et de Baudoin II de Jérusalem aidèrent puissamment la bonne volonté des Valenciennois. L'édifice achevé reçut le nom de *Notre-Dame*, ses dimensions et sa splendeur lui ont valu de la postérité le qualificatif qui la décore.

Notre-Dame la Grande était sous tous rapports l'église principale de la ville ; c'est dans son enceinte que se célébraient les cérémonies officielles, elle reçut les empereurs et les rois de passage dans la cité. Le jubé et le maître-autel étaient remarquables par leurs délicates sculptures. Un lustre immense éclairait aux jours de fête le chœur et la nef principale.

Le bombardement que Valenciennes subit en 1793 détruisit l'admirable ex-voto dressé par la piété de nos pères. Au rétablissement du culte, l'église provisoire de Notre-Dame fut un bâtiment informe qui abrita durant soixante ans la statue vénérée. A différentes reprises, il fut question de donner à la Madone une demeure plus digne d'elle. Le projet aboutit enfin, et, en 1864, Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, assisté de Mgr Parisis, évêque d'Arras, et de Mgr Delebecque, évêque de Gand, vint consacrer le nouvel édifice.

L'église actuelle n'a pas l'ampleur ni les dimensions de l'ancienne Notre-Dame la Grande, elle n'a plus surtout son trésor essentiel, le Saint Cordon, mais le zèle des pasteurs et les générosités des fidèles y ont accumulé les richesses et les œuvres d'art. On admire à l'intérieur la magnifique chapelle de Notre-Dame du Saint Cordon et celles non moins gracieuses qui semblent lui faire cortège, un riche maître autel en marbre blanc, un orgue monumental, puis, dans le trésor, à côté de la couronne d'or de la Madone, un ostensoir historique qui rappelle le miracle de l'an 1008. L'église domine la cité tout entière. Avec sa flèche de 83 mètres, ses voûtes élevées et ses grandes fenêtres ajourées, elle a vraiment grand air et rappelle comme il convient la protection de Marie sur ses enfants reconnaissants.

PROTECTION DE NOTRE-DAME DU SAINT CORDON SUR LA VILLE DE VALENCIENNES A TRAVERS LES SIÈCLES

La protection de Marie sur Valenciennes et ses alentours n'a jamais cessé de se faire sentir dans le cours des siècles, aux heures de détresse et de douleur. La situation topographique de la cité et les vices de construction auxquels on a depuis porté remède l'exposaient plus qu'aucune autre ville de la région à recevoir les atteintes des contagions pestilentielles.

Il n'en est pas une dont les historiens ont gardé le souvenir qui n'ait cessé providentiellement, grâce à l'intervention de la Mère de Dieu.

L'histoire indique les dates de 1291, 1515, 1555, 1668, 1813, 1831, 1849, 1866 ; elles sont chères à la piété des Valenciennois envers leur auguste protectrice, car elles marquent autant de délivrances merveilleuses du terrible fléau, constatées officiellement par le magistrat ou les municipalités. Les ouvrages qui en font mention, avec pièces à l'appui, ont été approuvés par l'autorité diocésaine, notamment en 1668 et en 1866.

En ces jours de deuil, les habitants joignaient aux exercices toujours salutaires d'une prière plus soutenue et d'une pénitence plus rigoureuse la fréquentation des sacrements et des pénitences expiatoires. On portait la châsse du Saint Cordon ou la statue de Notre-Dame autour des remparts, ou bien on faisait le grand tour traditionnel pendant lequel brûlait devant l'autel de la Vierge une *soignie*, sorte de mèche enduite de cire de la longueur du circuit parcouru par les pèlerins.

Le passé répond donc de l'avenir; mais n'oublions pas que les fléaux sont les messagers de la colère de Dieu et qu'une vie chrétienne et mortifiée aura toujours toute efficacité pour les conjurer ou en atténuer les effets.

L'OFFICE ET LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DU SAINT CORDON

La dévotion à Notre-Dame du Saint Cordon, reconnue canoniquement par l'Eglise dès son origine, a été favorisée par un bon nombre de Souverains Pontifes qui ont largement ouvert aux membres de la confrérie le trésor des indulgences dont ils peuvent disposer. Citons notamment Benoit XII en 1335, Urbain VIII en 1637, Clément XIII en 1763, Léon XII en 1823, qui ont accordé de précieuses indulgences aux prières récitées devant la châsse ou la Madone, et surtout au grand pèlerinage.

Mais nul n'a été plus généreux que Léon XIII, actuellement régnant.

En 1892, sur la demande de M. le chanoine Legrand, archiprêtre, curé doyen de Notre-Dame, S. G. Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai, obtint du Pape une messe et un office propres de Notre-Dame du Saint Cordon, qu'il rendit obligatoires pour le clergé de Valenciennes : Rome acceptait ainsi dans la liturgie le miracle de l'an 1008.

De grandes fêtes eurent lieu à cette occasion pour recevoir comme il convenait le manuscrit de l'office et de la messe concédés au clergé et au peuple de Valenciennes.

Restait une dernière faveur à obtenir du Saint-Siège, elle était ardemment désirée de tous, le couronnement de la Madone au nom du Souverain Pontife.

C'est encore à Mgr Sonnois que Valenciennes est redevable de la glorification de sa Madone.

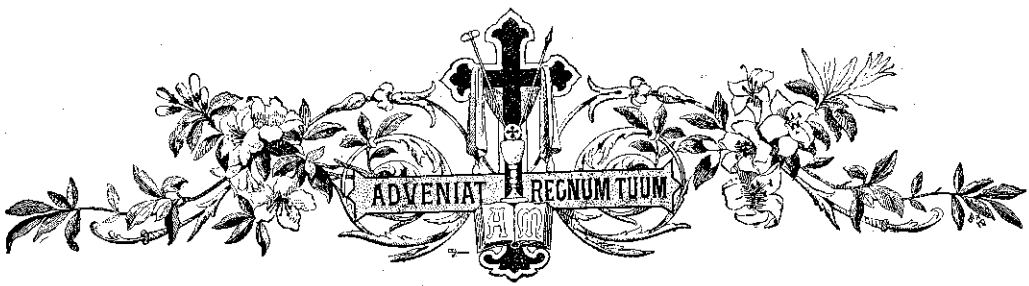
Dans un voyage que Sa Grandeur fit à Rome en 1896, elle exposa au Saint-Père les désirs des Valenciennois, en y joignant l'expression de ses propres désirs. Et Léon XIII, se souvenant qu'étant nonce à Bruxelles il avait été pèlerin de Notre-Dame du Saint Cordon, avait célébré la messe dans son église et entendu les récits que nous venons de raconter, signa le décret du couronnement.

Ce fut à Valenciennes une explosion de joie et d'amour, lorsqu'on apprit l'heureuse nouvelle. On se mit à l'œuvre immédiatement pour préparer ces fêtes inoubliables. Sous la direction active de M. l'archiprêtre, la ville entière devint comme une ruche industrieuse, où tout chantait la gloire et les bienfaits de Notre-Dame du Saint-Cordon. Les bijoux affluèrent pour donner la couronne d'or, le sceptre et le manteau royal, un cortège splendide fut organisé en l'honneur de la Reine des cieux, et, le lundi de la Pentecôte 1897, Mgr Sonnois, au nom du Pape, plaçait sur la tête de la Madone protectrice de Valenciennes le riche diadème d'or offert par la piété de ses enfants.

Ainsi, depuis neuf siècles, c'est bien une lutte d'amour entre Valenciennes et Notre-Dame du Saint-Cordon; les grâces extraordinaires, les délivrances miraculeuses, les bienfaits sans nombre d'ordre privé, les guérisons merveilleuses en font foi.

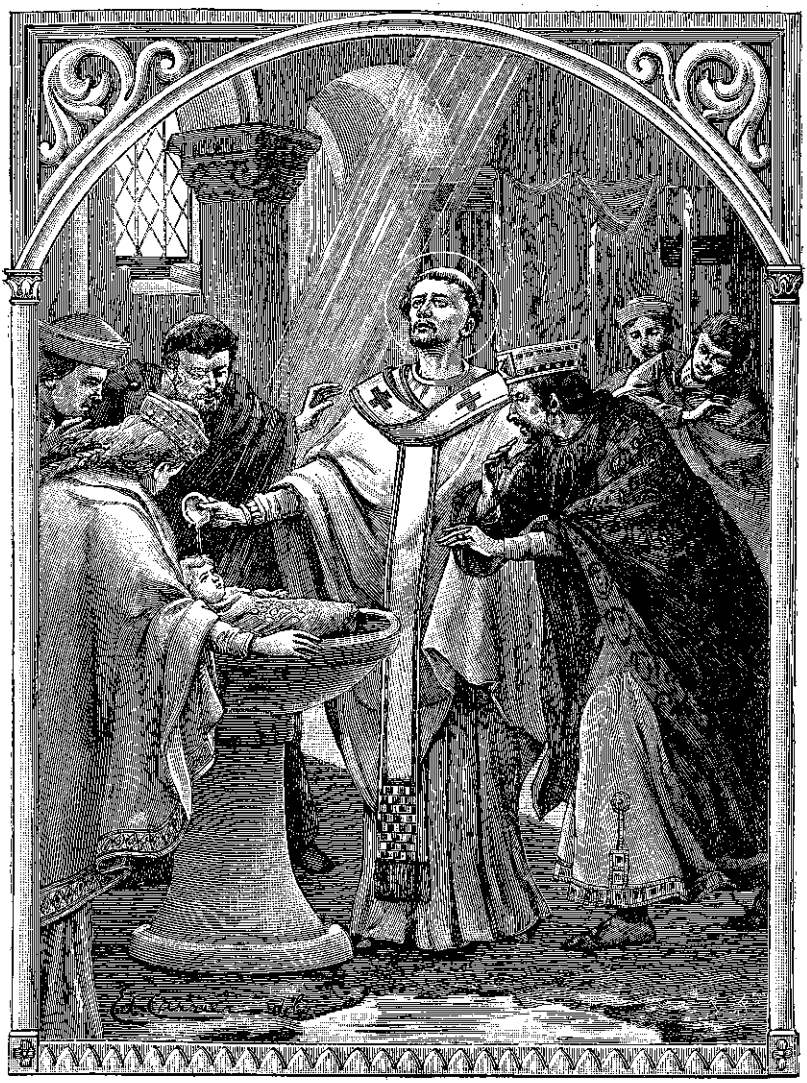
Marie n'a jamais cessé d'aimer « son peuple de Valenciennes », et celui-ci n'a jamais manqué à sa Madone, et, chaque année, on le voit, le second dimanche de septembre, escortant la statue vénérée autour de la ville, pour retracer sur la terre qu'il foule le souvenir du miracle de l'an 1008, tandis que sa prière monte au ciel comme montait jadis celle des aïeux.

Honneur au peuple qui garde ainsi ses traditions et sa foi, mais, par-dessus tout, honneur et gloire à Marie qui a daigné montrer dans l'histoire de son Saint Cordon une de ses plus belles preuves d'amour envers l'humanité.



SAINT OMER, APOTRE DE L'ARTOIS

Fête le 9 septembre.



Saint Omer donne la lumière à un enfant aveugle-né, en le baptisant.

NAISSANCE D'OMER — SON ENFANCE

Saint Omer, évêque de Thérouanne en Morinie, vit le jour près de Constance, en la terre du Val d'Or (Gundildal ou Goldenthal, village des environs du lac de Bodensée, en Suisse). Son père, Friulphe, et sa mère, Domitta, nobles et profondément chrétiens, entourèrent des soins les plus affectueux le berceau de leur fils et unique héritier. Sa mère, le prenant sur ses genoux, s'appliquait à lui faire connaître, aimer et bénir Dieu, le maître de tout l'univers. Le petit Omer joignait les mains et adorait pieusement celui que sa mère priait avec tant de ferveur : et de même qu'à la naissance de l'aube on peut facilement prédire si la journée sera nébuleuse ou sereine, ainsi ceux qui voyaient dans le jeune enfant les dispositions de sainteté et de haute vertu que Dieu y avait mises pouvaient facilement présager le futur apôtre de tant d'âmes qu'il devait sauver. En effet, dès sa plus tendre enfance, Omer suçait avec le lait maternel le goût d'une vertu et d'une perfection prématurées; il était la joie de la famille et charmait tout le monde par l'exemple de sa ferveur et de son innocence. « Le premier banc d'école du petit enfant, a dit un grand évêque, c'est le bras de sa mère », et Joseph de Maistre disait aussi : « L'homme sera toute sa vie ce qu'il a été sur les genoux de sa mère. » Ces paroles sont bien vraies pour notre Saint; Domitta, en effet, veillait assidûment sur son fils et ne voulait partager avec personne les premiers

soins d'une éducation qui sera si complète; en pressant le jeune enfant sur son sein, elle ouvrait son cœur à la compassion pour les pauvres et à l'amour des âmes qui ne connaissent pas leur Dieu. Omer, sous de telles impulsions, grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Jésus, son modèle, et devant les hommes.

IL PERSUADE A SON PÈRE DE SE FAIRE MOINE AVEC LUI

Omer était arrivé à l'adolescence, quand il eut la douleur de voir mourir Domitta, sa pieuse mère. Le saint jeune homme profita de cette circonstance pour annoncer à Friulphe qu'il voulait se consacrer entièrement au Seigneur dans la vie religieuse, et suivre généreusement les conseils évangéliques. Le zèle d'apôtre qui dévorait déjà sa jeune âme s'exerça d'abord en cette occasion; il parla avec tant d'éloquence et de chaleur que son père, entraîné à son tour par un attrait invincible vers la sainteté de l'état monastique, résolut de quitter le monde et de suivre son fils. Ils se dépouillèrent donc de leurs biens en faveur des nécessiteux, et, n'ayant alors pour tout avoir que leur amour pour Dieu, ils prirent, joyeux, le chemin du monastère de Luxeuil, en Bourgogne, qui comptait à cette époque 600 religieux, dirigés par saint Eustase.

SAINT OMER, MOINE ET ÉVÊQUE

Saint Eustase, successeur immédiat de saint Colomban, les reçut avec empressement. Sur leur prière, il les admit à la probation, et, pour les débarrasser de tout lien terrestre, surtout de leur mutuel attachement, il les soumit à de rudes épreuves. Les pénitences d'Omer furent effrayantes : il mortifiait ses passions en se roulant dans les ronces comme saint Benoît, il passait des nuits en prière, au milieu des grands froids de la saison, enfin, il acheva de se former à toutes les vertus qui composent l'ensemble d'une âme parfaitement régénérée. Quelque temps après s'être voué à Dieu, Friulphe mourait saintement dans les bras de son fils.

Bientôt la réputation de la haute vertu et de la science d'Omer ne tarda pas à se répandre par toute la France, et parvint jusqu'aux oreilles du roi Dagobert. Celui-ci le tira de sa retraite, pour le placer sur le chandelier de l'Eglise, en le faisant élire évêque de Thérouanne, par les suffrages libres du clergé et du peuple. C'est vers l'an 637 que le Saint fit son entrée apostolique dans le pays qu'il devait ranimer et vivifier par la foi de Jésus-Christ.

TRAVAUX DE SAINT OMER A THÉROUANNE

Omer trouva dans son diocèse une occupation digne du zèle ardent dont son cœur était rempli. Les Morins — c'est ainsi qu'on appelait alors les premiers habitants du pays de Thérouanne, — convertis une première fois par les prédications de saint Victoris et de saint Fuscien, étaient retombés dans l'idolâtrie. Sa parole ne fut pas immédiatement écoutée, mais le Saint ne se laissa pas rebuter par les obstacles : Omer consacra son temps et ses forces à la conversion de son cher peuple; il se fit aider dans cette tâche difficile par trois de ses compatriotes, Bertin, Ebertramme et Mommelin, qui avaient été moines avec lui au monastère de Luxeuil et qui, plus tard, partagèrent encore avec lui les honneurs de la canonisation. Sous l'influence de ces apôtres, la Morinie changea bientôt d'aspect et redevint chrétienne pour toujours. Omer et ses compagnons avaient attaqué avec ardeur le culte des idoles, ils faisaient briller aux yeux de ses populations isolées la lumière de l'Evangile, ils guérissaient les malades, se faisaient les protecteurs des veuves et des orphelins, en un mot, ils ne vivaient pas pour eux-mêmes, mais pour les autres.

Les ténèbres épaisses où les retenait l'ignorance de la vérité se dissipèrent peu à peu dans l'esprit des peuples, on éleva des temples au vrai Dieu sur les ruines des temples païens, et, dès lors, le christianisme était triomphant, et la croix s'élevait radieuse et bienfaisante sur la Morinie.

SAINT OMER A SITHIU

Le bienheureux Omer aimait d'un amour filial et ardent la Très Sainte Vierge Marie et il avait bâti un oratoire en son honneur sur une colline, où s'élève aujourd'hui une église dédiée à saint Mommelin. Il y plaça trois missionnaires, Bertin, Ebertramme et Mommelin, qui s'y construisirent un petit édifice que l'on connaît encore aujourd'hui sous le nom de *vieux monastère*.

Bientôt un grand nombre de disciples vinrent leur demander la permission de partager leur vie de prière et de pénitence. Au bout de quelques années, le couvent était devenu trop petit pour une si grande affluence de religieux, et il fallut songer à créer un autre établissement.

Or, parmi les nouveaux convertis, se trouvait le seigneur Adroald, qui avait donné à saint Omer une de ses terres appelée Sithiu, éloignée d'une lieue environ du *vieux monastère*. Le riche seigneur avait offert ce lieu pour y faire construire un hôpital, mais le pieux Omer estima qu'un monastère serait plus utile que tout autre établissement; il n'eut pas de peine à faire partager son opinion à Adroald. En conséquence, le monastère fut construit en peu de temps avec son église dédiée à saint Pierre, le prince des apôtres : « Joyeux monastère où Omer vivait avec ses moines et y rassemblait les bienheureux pauvres d'esprit et les habitants de la maison de la foi, dont les voix résonnaient chaque jour aux oreilles du Seigneur qui écoute leurs demandes et les exauce. » Adroald, dans une lettre de donation, disait : « A ces causes, je vous donne à vous, mes Pères dans le Christ, dans le territoire de Thérouanne, une terre à moi appartenant, nommée Sithiu, sur le fleuve d'Aa, avec tout ce que lui est inhérent ou adjacent ou qui y a rapport. »

Saint Omer fit bâtir une église en l'honneur de la Sainte Vierge sur la colline voisine, à cent pas du monastère de Sithiu, et qui était spécialement destinée « à la sépulture des moines et à la sienne ». A cet endroit, s'élève maintenant une insigne et magnifique basilique dans laquelle chaque année une foule de pèlerins accourent des confins les plus reculés de l'Artois pour prier sur la tombe d'Omer et vénérer la statue miraculeuse de la Mère de Dieu, honorée sous le vocable de Notre-Dame des Miracles.

PÉNITENCES DU BIENHEUREUX OMER

Le saint moine, avant de vaincre Satan, avait dû se vaincre lui-même; parfois encore il ressentait les atteintes de l'ennemi du salut. Une nuit, tandis qu'il était en prière, des tentations plus terribles que de coutume vinrent l'assaillir : il se frappe la poitrine, gémit, supplie le ciel et cependant ne gagne rien. Il prend alors un moyen extrême, employé par tous les saints en telle occasion : au milieu des ténèbres d'une nuit obscure, il sort subitement du monastère, court à un champ où abondaient les épines et les ronces aiguës, il se dépouille de ses habits, et, sans pitié,

se roule dans les buissons, jusqu'à ce que les désirs charnels soient complètement éteints. Son corps n'était qu'une plaie; il regagna furtivement sa cellule et voulut cacher ce qui lui était arrivé, mais les innombrables gouttes de sang qui perlaient sur ses vêtements eurent bientôt dévoilé le secret.

IL DONNE LA LUMIÈRE A UN ENFANT AVEUGLE-NÉ

Dans le village de Quernes, on le pria de consacrer une chapelle que la générosité du seigneur du lieu avait fait construire. Après la consécration, un envoyé du château vint dire à l'évêque que l'épouse du seigneur de Quernes avait donné le jour à un enfant mâle, mais, hélas! complètement aveugle. Le Saint ordonne de lui apporter le nouveau-né pour le régénérer dans les eaux saintes du Baptême; le seigneur arrive bientôt avec l'enfant privé de la vue, et le présente à l'évêque pour qu'il donne à son âme la lumière dont Dieu avait privé son corps. Cependant, il n'y avait pas d'eau dans ce lieu, Omer frappe la terre de son bâton pastoral et aussitôt une source limpide jaillit à ses pieds et servit à l'administration du Baptême; mais! ô prodige, dès que l'eau eut touché la tête de l'enfant, ses yeux fermés s'ouvrirent, inondés d'une vive lumière. Tout le pays fut au comble de la joie. Un manuscrit de saint Omer dit que « le seigneur de Quernes fut tellement touché qu'il voulut donner à saint Omer la terre de Quernes avec l'église et tout ce qui en dépendait. »

SAINT OMER DANS SES COURSES PASTORALES

C'était un bon pasteur qui courait après ses brebis, et avec les délices du dévouement et les tendresses de l'amour, il chargeait lui-même sur ses épaules les brebis égarées du bercail. Le Saint parcourait les forêts, gravissait les montagnes, suivait les bords des eaux, visitait les ports maritimes, puis revenait au sein des terres, se rendant compte lui-même de l'état des âmes confiées à sa paternelle sollicitude. Renty, Journy, Doudeauville, conservent encore la mémoire du passage de saint Omer, et le fidèle souvenir des visites du grand apôtre des Morins.

Un jour, fatigué de la course qu'il venait de faire, il n'alla pas chercher une couche élégante, mais vint reposer sa tête vénérable au tronc d'un vieux chêne. Les branches s'inclinèrent doucement vers lui, et l'épais feuillage, projetant son ombre sur ses membres bénis, le garantit des rayons du soleil; pendant qu'il goûtait le bienfait d'un sommeil réparateur, le Saint, déjà habitué à converser avec les habitants des cieux, eut une vision : « Peut-être, dit un auteur, cette vision avait pour objet quelque chose qui avait rapport à l'endroit où il se trouvait alors, car, revenu de son repos, il ordonna à ceux qui l'accompagnaient de façonner une croix qu'il baisa et vénéra d'abord et qu'il fixa en terre sous l'arbre même qui lui avait servi d'instrument de repos. »

La nuit suivante, les habitants du lieu (qu'on nomme aujourd'hui Journy, [canton d'Ardres]), virent une blanche lumière entourer cette croix, tandis que tout l'arbre était resplendissant comme une colonne d'or. Depuis, on eut ce lieu en grande vénération, et beaucoup de miracles s'y opérèrent.

COMMENT UN JEUNE MOINE DÉSOBÉISSANT FAIT NAUFRAGE. IL EST DÉLIVRÉ PAR LES MÉRITES ET L'INTERCESSION D'OMER

Un jour, saint Omer était à Boulogne; c'était après l'arrivée de l'image miraculeuse de Marie, qui vint aborder en cette ville privilégiée, fuyant d'autres lieux où la Mère de Dieu n'était pas aimée. Un jeune moine, qui avait accompagné le Saint dans son voyage, vint le trouver et lui demanda d'aller se divertir au voisinage de la mer : « Non, mon fils, lui répondit le Saint, je ne vous le permets pas, il vous serait funeste de sortir aujourd'hui sans moi. » Le clerc méprisa ces avertissements prophétiques, il s'enfuit et courut au rivage. Là, voyant une barque amarrée au bord de l'Elise (la Lianne) qui a son embouchure à cet endroit, l'imprudent y monte et détache la corde qui la retient. Tout à coup s'élève un vent violent qui emporte la barque loin du rivage et la jette en pleine mer. L'orage commence à gronder, les éclairs sillonnent la nue, les flots courroucés emportent le gouvernail et les rames, la petite nacelle roule de tous côtés à la merci des vagues et menace mille fois de sombrer. Le jeune moine reconnaît alors le châtiment de sa désobéissance; il fait un acte de contrition et prie Dieu par l'intercession et les mérites du bienheureux Omer de le délivrer de ce pressant danger, car il savait bien que le saint évêque avait été miraculeusement informé de son malheureux sort. La miséricorde divine le conduisit vers la terre des Saxons. Mais, frappé à cette pensée qu'il est dans un pays inconnu, il verse des larmes et réclame de nouveau le secours d'Omer, et, confiant en Dieu, il retourne à sa barque. Dieu envoya un vent léger, et la nacelle, voguant de rechef sur une mer sereine, rentre sans obstacle au même port d'où la violence du vent l'avait fait sortir.

Le jeune moine vint aussitôt se jeter aux pieds d'Omer pour lui demander pardon de sa désobéissance et le remercier de la grâce qu'il avait obtenue par son intercession : « Ne vous avais-je pas défendu de vous éloigner de moi, dit le Saint, mais vous avez méprisé les paroles de votre père. Maintenant que la miséricorde vous a sauvé du péril, je vous ordonne de ne rien dire à personne tant que je vivrai! » Cette fois, le clerc fut fidèle à la recommandation d'Omer, car il ne révéla le miracle qu'après la mort du saint évêque.

UNE GRACE QUE TOUS LES AVEUGLES GUÉRIS NE DEMANDERAIENT PEUT-ÊTRE PAS

Saint Omer, après avoir gouverné pendant trente ans l'Eglise de Thérouanne et dirigé le monastère de Sithiu et d'autres qu'il avait fait bâtir, perdit l'usage de la vue. « Homme de foi et vrai Israélite », selon l'expression du bréviaire de Thérouanne, Omer ne vit pas en cela un malheur, car son œil intérieur était ouvert à la contemplation des choses divines. Il voulut néanmoins assister à la translation du corps de saint Vaast, translation qui se fit vers l'an 667, en présence de saint Aubert, évêque d'Arras, de Lambert, de Tongres et de plusieurs autres saints prélats. Le bienheureux Omer, par les prières de ses saints collègues et par les mérites de saint Vaast, recouvra l'usage de ses yeux. Mais le vénérable vieillard, qui avait déjà goûté combien il était avantageux d'avoir les yeux fermés à toutes les choses de ce monde, pour contempler avec moins de trouble les perfections de la divinité, supplia Dieu et saint Vaast, qu'il lui fut accordé de redevenir aveugle : ses vœux furent exaucés. Heureux état dans lequel, ne pouvant plus voir la lumière corporelle, il contemplait à son aise les beautés du paradis! « Que voulez-vous, disait-il à tous, mon Père céleste sait mieux que moi ce qui me convient. »

MORT DE SAINT OMER

Vers l'an 671, pendant qu'il était en tournée pastorale, Omer fut atteint d'une fièvre dans un lieu nommé Wavrans, à quatre lieues de Sithiu. Il sentit que sa dernière heure approchait, il se fit porter à l'église où, fondant en larmes, il offrit à Dieu l'encens de ses prières, et distribua lui-même aux assistants la communion du corps et du sang du Sauveur. Puis il bénit ses ouailles : « Mes chers enfants, disait-il, vous qui m'avez fait éprouver des douleurs si vives pour vous enfanter à Jésus-Christ, voici que le pasteur à qui vous avez été confiés est sur le point d'entrer dans la voie de ses pères. J'ai semé, j'ai planté partout dans ce vaste diocèse; que vos bonnes œuvres fassent connaître à la postérité que le Seigneur a béni mes travaux. Que l'esprit qui anime cette église naissante ne se corrompe jamais. Je vous embrasse tous dans le sein de Jésus-Christ : la miséricorde du Seigneur est sans bornes; puisse-t-elle m'accorder la grâce de vous voir tous heureux dans l'éternité! » Alors il regagna sa demeure et se mit au lit : la fièvre devint plus ardente et les souffrances plus aiguës, mais le visage du Saint ne perdait rien de la sérénité qu'il avait toujours portée. Enfin, quelques instants après, il croisa ses mains sur sa poitrine en appliquant le crucifix sur son cœur, et, prononçant ces paroles : « Entre vos mains, ô mon Dieu, je remets mon esprit », son âme quittait sa demeure terrestre au milieu des mélodies angéliques, pour aller jouir de la vue du Seigneur. Il s'exhala en ce moment de son corps une odeur si suave, qu'elle surpassait le parfum de l'encens le plus pur, doux symbole des perfections évangéliques et des exemples saints, dont le serviteur de Jésus-Christ avait embaumé les lieux où il avait vécu. Dès que l'on connut son heureux trépas, les peuples accoururent en foule pour prier devant les restes bénis de leur père.

INHUMATION DU CORPS DE SAINT OMER A SITHIU

L'abbé saint Bertin, instruit du décès du bienheureux évêque, par une révélation d'en haut, se rendit immédiatement à Wavrans avec tous ses religieux. Ils prirent le corps du saint apôtre et le conduisirent solennellement à l'église de la Très Sainte Vierge, près Sithiu, où, selon le désir d'Omer, ils l'ensevelirent. Cette inhumation se fit avec un immense concours de peuples, qui chantaient des hymnes et des cantiques, interrompus par mille sanglots. Le deuil était universel, chacun pleurait un ami, un père.

C'est autour du tombeau d'Omer, comme plus tard autour de celui de Bertin, que se forma peu à peu la ville de Saint-Omer, et c'est sur l'emplacement de la petite chapelle de la Vierge que s'éleva la splendide basilique de Notre-Dame des Miracles. — On y vénère encore son tombeau au côté gauche de la nef supérieure.

MIRACLES DE SAINT OMER APRÈS SA MORT

Un grand nombre de miracles s'opérait à son tombeau et fit reconnaître que le crédit dont le Saint avait joui auprès de Dieu durant sa vie, n'avait fait qu'augmenter après sa mort. Des aveugles recouvrèrent la vue en se frottant les yeux avec une huile qui coulait de la tombe d'Omer : des paralytiques se levèrent et des muets purent chanter des hymnes d'actions de grâces, etc., etc..... Un jour, un homme qui habitait non loin de Sithiu, à Clairmarais, avait volé à son voisin un vase d'argent, et il niait toujours avoir commis le vol : « Viens nier ton péché, lui dit le voisin, sur la tombe du saint évêque. — Je ferai tout ce que vous voudrez, » lui répliqua l'autre. Et les voilà en route pour le tombeau de saint Omer. Mais, au milieu du chemin, le propriétaire du vase dit au voleur : « Pourquoi donc aller si loin? Dieu est partout et sait bien tout ce qui est vrai ou faux. Par les vertus et mérites du bienheureux Omer, jure que tu n'as pas commis le vol; lève les mains sur ce temple très saint que nous voyons là-bas, et dis que tu ne détiens pas le vase d'argent, qu'on t'accuse d'avoir volé. » Le voleur, poussé par le démon, lève les mains sur le temple et jure par un affreux mensonge, n'être pas l'auteur du vol. Il n'eut pas plutôt achevé de parler que ses deux yeux se fermèrent à la lumière. Après deux jours d'atroces douleurs, il expira dans le désespoir.

DÉCEPTION D'UN VOLEUR DE RELIQUES

Quelques années plus tard, un abbé de Saint-Quentin, nommé Huguy, essaya d'enlever le corps du bienheureux Omer pour en doter son monastère : il réussit à le sortir de la ville, mais il ne put dépasser le village de Lisbourg, « car tout à coup la bière devint si lourde qu'aucune force humaine ne put l'enlever de terre. » Cet événement donna lieu à Golquin, évêque de Thérouanne, de venir en toute hâte reprendre les reliques sacrées : à cette occasion, le noble prélat établit une fête qui se célébrait au mois de juin. « Et pour éviter à l'avenir un pareil accident, fut enterré le saint corps en un lieu secret. »

UN CAPTIF EST DÉLIVRÉ DE SES FERS

Un jour, un pauvre captif était conduit en prison : il passait devant l'église de la Vierge où reposait saint Omer. Le prisonnier, confiant, fait une courte mais fervente prière au Saint, pour implorer son secours, et voici que les anneaux de ses chaînes, rivés les uns aux autres, se rompent aussitôt..... Les gardes, par respect pour saint Omer, laissent échapper le coupable qui se convertit sincèrement et termina sa vie dans une pénitence très austère.

CULTE DE SAINT OMER ET SES RELIQUES

Le corps du Bienheureux fut conservé pendant longtemps dans l'église cathédrale de Saint-Omer. Au XVIIe siècle, on voyait encore au monastère de Saint-Bertin le pluvial de saint Omer, espèce de manteau ainsi appelé à cause du capuchon qui se relevait pour protéger contre la pluie.

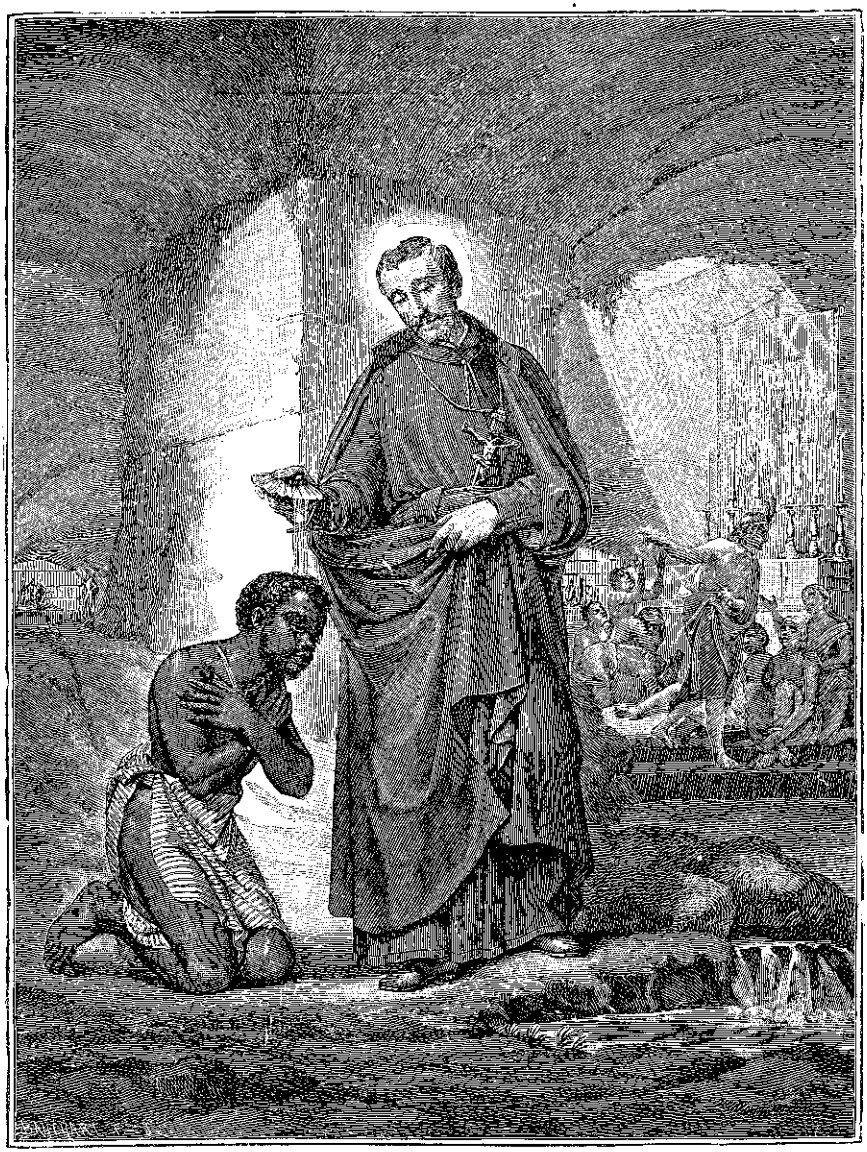
L'authenticité des reliques fut plusieurs fois reconnue dans l'église Notre-Dame. En 1269, le chef du Saint fut mis à part. Avant la Révolution française, ce chef était renfermé dans un buste très riche, donné par la comtesse Mathilde; il était derrière une grille dont le Chapitre et les échevins avaient chacun une clé. On le descendait aux grandes fêtes avec solennité. Le corps du Saint était exposé sur le grand autel dans une châsse aussi précieuse par la richesse de la matière que par la beauté du travail.

La basilique de Notre-Dame à Saint-Omer possède encore une partie notable des restes du Saint. Un orfèvre qui, pendant la Révolution, acheta le reliquaire de vermeil qui renfermait cette précieuse relique, la remit à des personnes respectables. L'authenticité en fut reconnue le 3 septembre 1803. C'est cette relique qui est à présent renfermée dans un buste représentant un évêque, et que l'on expose aux jours de fête à la vénération publique.

SAINT PIERRE CLAVER, JÉSUITE

APOTRE DES NÈGRES

Canonisé par Sa Sainteté le Pape Léon XIII, le 8 janvier 1888. — Fête le 9 septembre.



Portrait de Saint Pierre Claver.

L'ENFANT DONNÉ A DIEU

Vers la fin du XVI[e] siècle, vivaient à Verdu, en Catalogne, deux époux chrétiens, illustres par leur noblesse, et plus encore par leurs vertus et leur piété. C'étaient don Pedro Claver et dona Anna sa femme. La paix et la concorde régnaient à leur foyer; mais il manquait quelque chose à leur joie, car depuis plusieurs années ils demandaient à Dieu un fils, et n'en avaient point encore obtenu. Un jour, Anna dit à son époux : « Si vous l'approuviez, je promettrais à Dieu de lui consacrer le fils qu'il nous donnerait: peut-être alors Dieu nous exaucerait-il ?... — Chère Anna, répondit don Pedro, si Dieu nous accorde un fils, il sera à Lui avant d'être à nous, et s'il plait au Seigneur d'appeler notre enfant à son service, loin de m'opposer à sa vocation, j'en bénirai le ciel. »

Dieu agréa ces pieux désirs; la naissance d'un fils vint réjouir leur demeure, et on lui donna au baptême le nom de son père, Pierre (en espagnol Pedro). L'enfant fut offert à Dieu par ses parents, et élevé dans une tendre piété. Le petit Pierre grandit sous la garde de sa mère vigilante; il était bon, doux, aimable, obéissant, la prière faisait son bonheur.

VOCATION

Arriva l'âge des études, et le jeune homme fu envoyé à l'université de Barcelone : cette première séparation fut très dure au cœur de sa mère, mais la nécessité l'exigeait. Les bons parents veillèrent

d'ailleurs à ce que la vertu de leur fils fût aussi sauvegardée que possible dans la grande ville. Pierre, docile à toutes leurs recommandations, évita les mauvais exemples, et fut le modèle de ses condisciples. Les révérends Pères Jésuites avaient une maison dans cette ville, le jeune étudiant choisit parmi eux le directeur de sa conscience, et c'est dans leur demeure qu'il venait passer ses heures libres, au lieu de les consacrer à la dissipation et aux plaisirs.

Décidé à embrasser l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure et les ordres mineurs des mains de l'évêque de Barcelone. Ses talents, l'estime de l'évêque, la protection d'un chanoine, son oncle, lui ouvraient le chemin des dignités de l'Eglise; Claver préféra renoncer pleinement au monde pour appartenir tout entier à Jésus-Christ, sans aucune ambition mondaine. Il fit connaître à ses parents sa résolution irrévocable de se faire Jésuite. La nouvelle que leur fils allait embrasser la vie religieuse accabla de tristesse son père et sa mère : ils voulaient bien le donner à Dieu, mais pas si complètement. Ils avaient pensé qu'il se contenterait d'être prêtre séculier. Bientôt cependant leur foi reprit le dessus, ils firent généreusement leur sacrifice, et muni de leur bénédiction, Pierre, alors âgé d'environ vingt ans, partit pour Tarragone où était le noviciat de la Compagnie de Jésus. Il y entra le 7 août 1602.

Dès les premiers jours, le novice se donna sans restriction à la pratique de la règle et à tous les exercices de la vie religieuse. On admirait sa régularité, sa modestie, son amour du recueillement et de l'oraison. Voici les quatre maximes dont il s'efforça dès lors de faire comme la règle et le cachet de toute sa conduite : 1° Chercher Dieu en toutes choses et tâcher de le trouver en tout; 2° faire tout pour la plus grande gloire de Dieu; 3° s'exercer à une obéissance si parfaite que, pour l'amour de Jésus-Christ, on soumette son jugement et sa volonté au supérieur comme à Jésus-Christ lui-même dont il tient la place; 4° ne rien chercher en ce monde que ce que Jésus-Christ lui-même y a cherché, c'est-à-dire le salut des âmes et affronter pour cette œuvre sainte le travail, la souffrance et même la mort.

LA RENCONTRE DE DEUX SAINTS

Après ses premiers vœux et deux ans consacrés à terminer ses études littéraires, le jeune Jésuite fut envoyé au collège de l'île Majorque suivre le cours de philosophie. En arrivant à la maison des religieux de son Ordre, il fut reçu par un vieux Frère coadjuteur, qui remplissait alors les fonctions de portier. Il s'appelait Frère Alphonse. C'était un saint: d'un regard il devina combien était belle l'âme du jeune religieux qui arrivait, et ils se prosternèrent en même temps l'un devant l'autre avant de s'être encore adressé aucune parole.

Ce vénérable vieillard était saint Alphonse Rodriguez; à cette première rencontre, dont fut témoin le commencement du XVII^e^ siècle, vient d'en succéder une autre en notre temps : par une touchante disposition de la Providence, Alphonse et Pierre ont été inscrits tous les deux au nombre des saints, le même jour, par Sa Sainteté le Pape Léon XIII, le 8 janvier de cette année 1888.

Avec la permission du supérieur, le saint vieillard et le pieux jeune homme se réunissaient chaque jour à une heure convenable pour s'entretenir ensemble des choses célestes et s'enflammer mutuellement dans l'amour de Dieu. Dans ces entretiens admirables, l'âme du vétéran de la perfection religieuse semblait se verser tout entière dans le cœur du jeune soldat de Dieu.

Un jour, le Seigneur montra au Frère Alphonse une belle vision : il vit s'ouvrir devant ses yeux comme une partie du ciel; de magnifiques trônes y étaient dressés, et sur ces trônes étaient des saints environnés de gloire. L'ange gardien d'Alphonse lui signala un trône plus beau que les autres, mais vide encore. Alphonse, se tournant vers son aimable et céleste guide, lui dit: « Ce trône attend sûrement quelqu'un! Pour qui donc est-il préparé? — Pour ton disciple Claver, répondit l'ange. Il le méritera par d'héroïques vertus et par le zèle prodigieux qui lui fera gagner à Jésus-Christ des multitudes d'âmes dans les Indes occidentales, » (l'Amérique). L'humble Frère ne parla de cette vision qu'au directeur de sa conscience, mais à partir de ce moment, il fit tous ses efforts pour faire naître, dans l'âme de son disciple, un ardent désir de se consacrer aux missions d'Amérique. « Mon cher Frère, lui disait-il, je ne puis vous exprimer la douleur de mon cœur de penser que Dieu est ignoré de tant de peuples; et ces peuples périssent parce qu'on ne leur porte pas la lumière du salut... On voit tant d'ouvriers inutiles là où il y a peu de moisson, et les ouvriers sont si rares dans ces contrées immenses, où la moisson est si abondante. Faut-il donc que l'amour de l'or, qui porte tant d'hommes à sillonner ces mers lointaines, soit plus fort que l'amour de Jésus-Christ?... O saint Frère de mon âme! quel vaste champ ouvert à votre zèle! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes; si vous aimez Jésus-Christ, allez enseigner à tant d'âmes qui se perdent, à profiter du sang que ce divin Sauveur a versé pour elles. »

Les apostoliques ardeurs d'Alphonse embrasèrent l'âme de Pierre, il commença dès lors à demander à ses supérieurs la permission d'aller se consacrer aux missions d'Amérique. On lui répondit d'attendre la fin de ses études de théologie, et il fut envoyé à Barcelone, où il travailla pendant deux ans à l'acquisition de cette science sublime. Enfin le provincial exauça ses désirs; il partit aussitôt pour Séville où il devait s'embarquer. En route, il passa non loin de Verdu sa patrie, à une lieue seulement de sa maison; il éprouva naturellement le désir d'aller voir une dernière fois ses parents. Mais pourquoi renouveler leur douleur par un déchirant adieu? Son sacrifice n'était-il pas déjà fait? N'y avait-il pas plus de mérite pour ses parents et pour lui-même à ne pas chercher à le diminuer? Bref, il continua sa route, sans revoir son village.

LE MISSIONNAIRE

Le vaisseau qui l'emportait quitta les côtes d'Espagne, au mois d'avril 1610. La traversée dura plusieurs mois. Le jeune missionnaire fut l'apôtre et l'infirmier de ses compagnons de voyage. Il préparait les médicaments, soignait les malades avec la tendresse et le dévouement d'une mère, réunissait les matelots pour leur expliquer le catéchisme et la séance se terminait par la récitation du chapelet. Le capitaine exigeait que le missionnaire prît place à sa table; Claver se privait de ce qu'on lui servait de meilleur, afin de le porter ensuite à ses malades. Enfin, apparurent les côtes de l'Amérique du Sud, on débarqua à Carthagène. En posant le pied sur le sol du Nouveau-Monde, Pierre Claver baisa, en versant des larmes, cette terre qu'il allait désormais arroser de ses sueurs. Ses supérieurs l'envoyèrent au couvent de Santa-Fé pour y achever sa théologie. Les Pères de cette maison étaient encore peu nombreux et les occupations abondaient. Pierre Claver se multiplia: il fut sacristain, portier, infirmier, cuisinier et surtout théologien; au bout de deux ans, il passa un brillant

examen, et fut ordonné prêtre à Carthagène. La carrière apostolique était ouverte devant lui.

PIERRE, ESCLAVE DES NÈGRES POUR TOUJOURS

Parmi les Pères Jésuites de Carthagène, se trouvait alors l'admirable P. de Sandoval, qui avait consacré une grande partie de sa vie à l'évangélisation des nègres africains vendus comme esclaves en Amérique et en avait baptisé plus de trente mille. Le nouveau prêtre se fit le disciple et le coadjuteur de ce saint homme, et il finit par dépasser son maître.

Rien n'était plus triste que l'état de ces malheureuses victimes de la cupidité des hommes. Chaque année, des milliers de nègres étaient capturés de force sur les côtes africaines de Guinée, d'Angola ou du Congo, les marchands d'esclaves les entassaient au fond de leurs navires, pêle-mêle, par centaines, comme on ne voudrait pas entasser des animaux, sans lit, chargés de chaînes, au milieu des ordures; on ne leur donnait que peu de nourriture et point de vêtements. Beaucoup tombaient malades en route, la plupart étaient couverts de plaies et d'ulcères. Arrivés dans un port d'Amérique, les négriers débarquaient leur triste marchandise, et allaient parquer ce bétail humain dans des espèces de vastes magasins, sombres et humides; vieillards et enfants, hommes et femmes, malades et infirmes, presque aussi entassés que sur le navire, sans autre lit que la terre nue, y attendaient, dans une tristesse hébétée, que les colons américains vinssent les acheter et les envoyer, les uns aux travaux des champs, les autres aux labeurs des mines, d'autres à des occupations diverses. Rien de plus admirable que les efforts de la religion catholique pour adoucir le sort de ces malheureux.

Le vaste port de Carthagène en voyait arriver chaque année des multitudes. Le Père Pierre Claver avait des amis chargés de l'avertir dès qu'on signalait l'approche d'un navire négrier. Aussitôt, le bon Père s'empressait de quêter auprès des habitants, il préparait une abondante provision de confitures, de biscuits, de tabac, de limonade, d'eau-de-vie et d'autres choses semblables, qu'il savait être la joie des nègres. Il cherchait des interprètes capables de traduire ses paroles dans le dialecte des nouveaux arrivants; puis il allait les recevoir au port, les accueillait avec la tendresse d'un père, leur adressait de douces paroles, cherchait à les rassurer et à les consoler, et s'efforçait de gagner leur affection par les douceurs et les rafraîchissements qu'il leur apportait. Il baptisait les petits enfants. Les malades surtout attiraient son attention, il les caressait l'un après l'autre, nettoyait leurs ordures, pansait leurs plaies, leur servait lui-même à manger, les embrassait et les laissait tellement charmés et étonnés d'une si grande charité à laquelle ils s'attendaient si peu, que plusieurs se réjouissaient maintenant de leur captivité.

Il recommençait les mêmes services les jours suivants, allait partout où étaient ses chers nègres, pénétrait dans les magasins où on les enfermait, et y demeurait longtemps malgré l'odeur fétide qui empestait ces réduits. Quel zèle, quelles ingénieuses inventions pour éclairer ces pauvres âmes et en faire des chrétiens! Après de rigoureuses pénitences, après de longues et ferventes prières devant le Saint-Sacrement, pour obtenir de Dieu la conversion de ces païens, il venait, portant un crucifix sur sa poitrine et divers tableaux dessinés tout exprès pour faire saisir à ces intelligences ignorantes les mystères de notre foi. Il se munissait, en outre, de tout ce qu'il fallait pour administrer les malades. Et dans son ardeur, il marchait si vite vers le lieu de son apostolat, que le Frère, chargé de l'accompagner, ou ses interprètes avaient peine à le suivre. Pendant plus de quarante années de travaux semblables, il a converti et baptisé une multitude incroyable de ces malheureux esclaves. Plusieurs, brisés par les fatigues du voyage, les ulcères et les maladies, quittaient ce monde peu après leur baptême et semblaient n'avoir été conservés vivants jusqu'à ce moment par la Providence, que pour avoir le bonheur de mourir après cette inappréciable faveur.

Ses travaux duraient depuis six ans, quand ses supérieurs lui annoncèrent qu'il était admis à prononcer ses vœux solennels. Il vint se jeter aux pieds du supérieur et lui exprimer le désir d'ajouter, aux vœux ordinaires, celui de servir les esclaves jusqu'à sa mort. On lui accorda cette faveur; Pierre Claver signa ainsi sa formule de profession : « Pierre, esclave des nègres pour toujours. »

Ainsi désormais, il ne se croyait plus le droit d'avoir des forces que pour les servir, et un cœur que pour les aimer. Les milliers de nègres de Carthagène étaient tous ses enfants. Il fallait le voir, les dimanches et jours de fête, aller lui-même les chercher de côté et d'autre, les réunir dans l'église des Jésuites pour leur faire entendre la messe, prier avec eux, leur prêcher et les instruire. Pendant le carême, il restait au tribunal de la pénitence, depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, pour entendre les nègres. A deux heures, il y retournait jusqu'au soir pour recevoir les négresses.

A son confessionnal, les nègres avaient le droit de passer avant les autres. Souvent des personnes de distinction, désireuses de s'adresser à l'homme de Dieu que l'on commençait à vénérer comme un saint, se présentaient à leur tour; l'humble religieux les priait souvent de s'éloigner: *Segnor*, disait-il, vous ne manquerez pas de confesseurs dans la ville, moi je suis le confesseur des esclaves : « *Segnora*, voyez mon confessionnal, il est trop étroit pour vos grandes robes, c'est le confessionnal des pauvres négresses. » Plusieurs attendaient patiemment que la foule des noirs se fût écoulée, afin de pouvoir, eux aussi, s'adresser au saint missionnaire.

La fatigue de ce travail continué pendant de longues heures, l'odeur et la chaleur apportées par une telle agglomération de nègres, dans ces régions tropicales, les moustiques nombreux dont il se laissait piquer sans les chasser, accablaient son corps déjà brisé par les austérités volontaires; souvent l'héroïque apôtre tombait sans connaissance. Le soir, il ne pouvait plus se soutenir, il fallait l'emporter au réfectoire; un morceau de pain et quelques pommes de terre grillées, tel était son souper; une fois dans sa chambre, il se délassait des fatigues de la journée par des disciplines sanglantes, et passait en prière une grande partie de la nuit.

TRAITS DIVERS

Les historiens du Saint (voir, entre autres, la vie du Bx. par M. Dauzignac) nous ont conservé une foule de traits admirables de son zèle et de sa charité; nous regrettons de n'en pouvoir résumer ici que quelques-uns. Quand le Bienheureux allait par les rues, il avait toujours quelques bonnes paroles à dire à ceux qu'il rencontrait, spécialement aux nègres, « les brebis de son bercail ». Il répétait aux vieillards : « Mon ami, la maison est déjà vieille et menace ruine; ne vous laissez pas surprendre, confessez-vous pendant que vous en avez le temps et la facilité. » Aux pécheurs qu'il rencontrait, il jetait ces paroles redoutables : « Dieu compte tes péchés! le premier que tu commettras encore sera peut-être le dernier! » Par ces mots et d'autres semblables, il a converti beaucoup d'âmes.

« Comment va votre esclave, dit-il un jour à une dame, — Mon Père, elle va très bien, répondit l'Espagnole. — Dites-lui de se confesser, car elle mourra aujourd'hui. » La dame obéit. Elle fit bien : le jour même, la négresse mourut subitement.

Sa plus grande charité était pour les malades et les mourants : « Appelez-moi à quelque heure qui ce soit, disait-il au portier de son couvent, ceux que travaillent beaucoup ont besoin de repos ; mais pour moi, qui fais si peu de chose ici, je n'en ai pas besoin. » L'humilité du Saint, on le voit, égalait son zèle.

Un nègre resta infirme pendant quatorze ans, le bienheureux Claver le soigna de ses propres mains. Il le prenait dans ses bras, le déposait sur son manteau, faisait son lit, puis le recouchait après l'avoir affectueusement embrassé.

Un jour, on l'appelle, en toute hâte, à la maison de don Francisco de Silva : une négresse esclave vient de tomber frappée d'apoplexie. Le Père accourt... Inutile, elle était morte... « Ah ! mon Père, dit don Francisco, elle n'était pas baptisée ! quel malheur ! et qui l'aurait pu prévoir ! — Eh quoi ? dit le Saint avec calme, le bras de Dieu est-il donc moins puissant qu'autrefois, un peu de foi et de confiance ; où est l'esclave ? » On le conduit près du cadavre. Après une courte et fervente prière, Claver appelle la morte et lui demande si elle veut être baptisée. Celle-ci ouvre les yeux « Oh ! oui mon Père, répond-elle, je le veux de tout mon cœur. » Le Jésuite la baptise et elle se relève en pleine santé. L'eau qui avait servi à ce baptême, ayant été jetée par un domestique dans un vase où se trouvaient des plantes desséchées depuis longtemps, ces plantes reverdirent et produisirent des fleurs odoriférantes.

Il guérit plusieurs malades en les couvrant de son manteau. Une négresse allait au marché, un panier d'œufs sur la tête. Distraite, elle ne fit pas attention à un Espagnol qui venait dans le sens opposé. L'hidalgo, furieux de rencontrer une négresse qui ne se dérangeait pas pour le laisser passer, lui donne un violent soufflet, le panier tombe à terre : tous les œufs sont cassés. A cette vue, ce sont des cris et des larmes à émouvoir tout le quartier. Le Père Claver vient à passer, il s'approche : « Eh ! ma pauvre enfant, qu'y a-t-il ? qu'avez-vous pour pleurer ainsi ? — Ce que j'ai ? Voyez mon Père ! voyez. C'était là tout mon bien ! — Allons, ma fille, reprend le bon Père, remettez vos œufs dans votre panier et ne pleurez plus. » En disant ces mots, il touchait les œufs du bout de son bâton, les uns après les autres, et à mesure que le bâton les touchait, ils se reconstituaient dans leur premier état ; la négresse les recueillait, croyant rêver, et, quand elle se retourna pour remercier son bienfaiteur, il était déjà loin.

Il n'oubliait pas ses chers nègres après leur mort ; il offrait le saint sacrifice, priait et souffrait pour le repos de leurs âmes. Quand des esclaves convertis par lui quittaient Carthagène pour être envoyés en quelque autre ville d'Amérique, son chagrin était celui d'un père qui voit partir ses fils bien-aimés ; il les accompagnait au port, leur renouvelait ses bons avis, les embrassait les uns après les autres, les recommandait au capitaine. Ces pauvres gens se séparaient de lui avec des cris et des larmes qui lui brisaient le cœur ; ils restaient sur le pont du navire, et d'aussi loin qu'ils pouvaient encore l'apercevoir, ils lui envoyaient leurs adieux.

AUTRES TRAITS DE VERTU

Non content de s'occuper des esclaves, saint Pierre Claver étendit son zèle et sa charité aux lépreux, aux prisonniers, aux malades des hôpitaux. Il avait une grâce spéciale pour consoler, convertir et fortifier les condamnés à mort.

Le P. Sébastien de Morillo, recteur du collège, disait un jour : « Je n'ai jamais pu savoir le moment où le P. Claver finit son oraison. A quelque heure que j'entre dans sa chambre, je l'y trouve en prière, et si perdu en Dieu, qu'il ne me voit, ni ne m'entend. » Le sujet de méditation qu'il affectionnait davantage était la passion de Notre-Seigneur. Chaque vendredi, au milieu de la nuit, il sortait de sa cellule dans un grand silence, une couronne d'épines sur la tête, une croix sur les épaules, il allait dans les endroits les plus solitaires de la maison, faire autant de stations que le divin Maître en parcourant de Gethsémani au Calvaire. Malgré ses nombreuses occupations, il se confessait chaque matin, en versant des larmes de repentir, il consacrait une demi-heure à se préparer au saint sacrifice de la messe, et il paraissait ensuite à l'autel avec une ferveur qui ravissait les assistants.

Une matinée, la fatigue l'ayant fait tomber de faiblesse, un de ses amis voulut lui faire prendre quelque aliment : « Non, pas maintenant, répondit le saint homme, car je n'ai encore rendu aucun service à Dieu. »

Son obéissance était admirable, humble, empressée, infatigable. Le frère cuisinier lui-même n'avait pas de serviteur plus docile que lui, lorsque ce bon Père venait l'aider dans son travail. Comme tous les saints, il avait une grande dévotion à la Sainte Vierge. La veille de ses fêtes, il augmentait ses pénitences, et dans l'après-midi il confessait les enfants des écoles afin de leur inspirer de bonne heure l'amour de Marie. Il a distribué, durant sa vie, des milliers et des milliers de chapelets, spécialement à ses pauvres nègres ; il passait souvent sa récréation à en monter de ses propres mains afin d'en avoir toujours à donner. On l'entendit fréquemment répéter dans ses ravissements : O bonne Mère ! apprenez-moi, je vous en conjure, apprenez-moi à aimer votre divin Fils ! Obtenez-moi une étincelle de ce pur amour dont votre cœur brûle toujours pour lui !... ou prêtez-moi votre cœur, afin que je puisse le recevoir dignement en moi ! »

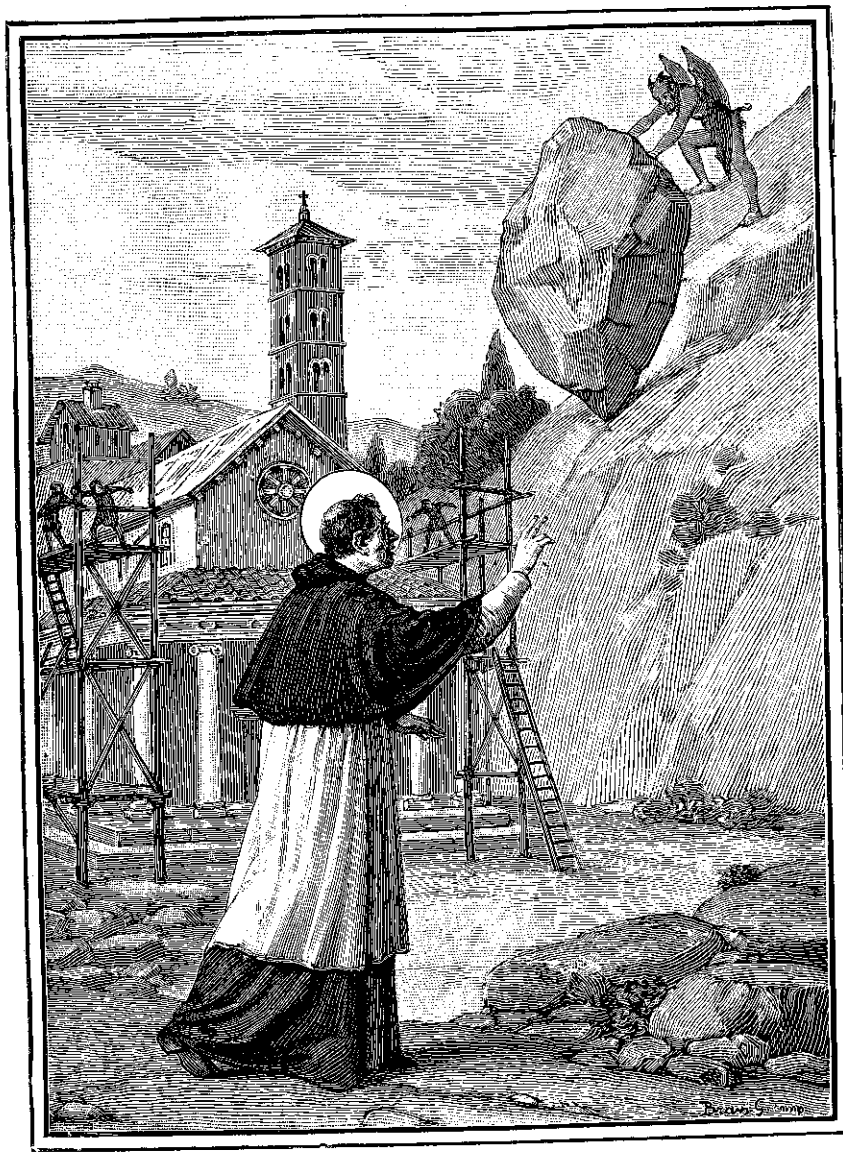
Le 6 septembre 1654, il fut saisi d'une fièvre violente ; le lendemain, il reçut avec ferveur les derniers sacrements ; la nouvelle que les médecins désespéraient de sa vie fit bientôt le tour de la ville. Ce fut une douleur immense, la foule se pressait autour de la maison des Jésuites ; tout le monde voulait entrer : « Nous voulons voir le Saint, nous voulons le voir avant qu'il soit mort. C'est notre père, il est à nous, nous voulons le voir ! » Les nègres qui purent pénétrer auprès du mourant baisaient ses pieds avec une tendresse inexprimable, et répétaient en pleurant qu'ils perdaient tout en perdant « le bon père des nègres, qui s'en allait avec le bon Dieu et ne les emmenait pas. » Le matin du 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, l'âme de Pierre Claver quitta ce monde pour aller occuper au ciel le trône jadis montré à saint Alphonse Rodriguez son ami. Depuis plusieurs années, celui-ci l'attendait au ciel.

Après sa mort, son corps répandit un parfum céleste qui pénétrait l'âme. Un de ses fils spirituels, le duc d'Estrada, voulut déposer une palme dans la main du défunt, la main s'ouvrit d'elle-même et serra la palme. Tous voulaient garder de ses reliques, il fallut employer la force publique pour empêcher la foule de mettre ses restes en lambeaux. Le Saint avait vécu sur la terre soixante-treize ans, dont quarante-quatre en Amérique ; il avait baptisé plus de trois cent mille nègres. En 1657, quand on ouvrit son tombeau, on trouva son corps entier et sans corruption, malgré la chaux vive dont il était entouré et l'humidité qui avait dévoré le cercueil.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE CHAVAGNON

CHANOINE RÉGULIER DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 9 septembre.



LE NOBLE HÉRITIER D'UNE FAMILLE SAINTE

Pierre naquit, l'an 1007, à Langeac, en Auvergne, d'une famille illustre.

Ses pieux parents l'élevèrent avec un grand soin dans les habitudes les plus chrétiennes, et lui firent donner une éducation distinguée. Doué d'ailleurs d'une nature d'élite et des plus heureuses dispositions, Pierre traversa sans périls son innocente jeunesse.

Il comptait, dans sa famille, un certain nombre d'ancêtres, dont Dieu avait souvent manifesté la sainteté par des miracles. Pierre marcha sur leurs traces. Et tout jeune encore, on le voyait souvent dans les églises, seul ou en compagnie de ses parents. Il lui arrivait parfois d'y passer

les nuits au pied du tabernacle. Brûlant du désir de la patrie céleste, sa conversation était toute dans le ciel, son cœur et son esprit n'habitaient plus la terre; son corps seul l'y retenait.

SA VOCATION

Au sortir de sa sainte jeunesse, Pierre se sentit appelé par Dieu à de grandes œuvres. La force et la vertu avaient fait de lui un homme et surtout un chrétien. Souvent cette parole de l'Evangile lui venait à la pensée : *Si quelqu'un ne renonce à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple..... Si tu veux être parfait, va, vends tes biens, donnes-en le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel..... puis, viens et suis-moi.*

PIERRE ARCHIPRÊTRE DE LANGEAC

Pierre était déjà d'une sainteté remarquable. Sa vertu, sa sobriété, sa loyauté et sa bonté attiraient tous les regards, si bien que le peuple, les prêtres et le clergé le désignèrent pour l'archiprêtré de Langeac.

Elevé aux sublimes fonctions du sacerdoce, et appelé à travailler au salut de beaucoup d'âmes, Pierre commença une vie plus sainte encore et avec une ardeur toute nouvelle, comme s'il n'eût encore rien fait jusqu'alors.

Obligé d'être en rapport avec le monde, il s'efforçait de conserver le recueillement intérieur et gardait l'esprit de Dieu par le moyen de la prière et de l'oraison.

Sa modestie était telle qu'il détournait les regards de toutes les vanités mondaines : il avait accoutumé de dire que *les yeux sont les fenêtres par où le péché entre dans l'âme.*

Il déployait un zèle sans bornes pour le troupeau qui lui était confié. Se souvenant de la parole du Sauveur : *Pais mes brebis,* ce bon pasteur ne négligeait rien pour fournir à ses chères ouailles la nourriture corporelle et la nourriture spirituelle.

A l'âge où il aurait pu jouir de tous les avantages de la fortune et d'une riche situation, Pierre n'était occupé qu'au service de Dieu et aux travaux d'un fatigant ministère. On l'entendait souvent prêcher sur la vanité des biens de ce monde, sur la brièveté de la vie, sur l'éternité de la récompense et du châtiment qui la suivent.....

Quand notre vie serait de mille ans, s'écriait-il, nous arriverons quand même au bout; et quand nous serons à notre dernière heure, que nous restera-t-il de nos plaisirs et de la longueur de notre existence?

Au riche qui sera dans l'enfer, que servira-t-il d'avoir vécu dans les délices, et d'avoir été vêtu de pourpre? Méprisons cette vie si courte et songeons à nous préparer un bonheur qui ne finira jamais.

C'est ainsi que le saint pasteur s'efforçait de conduire son troupeau vers la céleste patrie.

UNE AVEUGLE GUÉRIE

Vint le temps où le Seigneur voulut glorifier son fidèle serviteur et manifester la sainteté de sa vie par d'éclatants miracles.

Pierre était alors chargé du monastère de la Chaise-Dieu. Les religieuses de ce couvent ne sortaient jamais sans être accompagnées de leur pieux directeur. Un jour que la communauté était allée à Dalète, sa maison de campagne, l'homme de Dieu y célébrait la Sainte Messe. Une femme, qui avait perdu l'usage de la vue depuis plusieurs années, se présente à la chapelle et demande en secret à une religieuse de lui apporter, après la messe, un peu de cette eau dans laquelle le saint prêtre aura purifié ses doigts après la communion. La religieuse consentit à son désir.

Quand la pauvre aveugle eut reçu cette eau, elle s'en lava les yeux, et aussitôt poussa un grand cri de joie : elle était guérie, et ses yeux avaient recouvré une vue excellente.

Le saint prêtre partagea la joie de tous les témoins; mais ne permit pas qu'on attribuât ce miracle à ses mérites. C'est ainsi que Dieu vérifiait, à l'égard de son fidèle serviteur, cette parole de l'Evangile : *Celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais, et de plus grandes encore.*

Tel fut le premier miracle opéré publiquement par notre Bienheureux; car nous savons, dit son historien, que déjà, à cette époque, Pierre de Chavagnon avait fait bien d'autres prodiges qu'il tenait secrets.

Après ce miracle, le saint prêtre, presque tout confus et humilié, se hâta de regagner à pied le monastère de la Chaise-Dieu.

CHATIMENT DE DIEU SUR UNE FEMME COUPABLE

Le démon, qui se servit autrefois d'Eve pour faire tomber Adam dans la désobéissance et le péché, voyant qu'il ne pouvait réussir à vaincre seul le serviteur de Dieu, résolut de se faire aider par une femme perverse.

Un soir, une hypocrite que l'on croyait pieuse, poussée par le démon, vint tendre des pièges à sa vertu.

Toujours sur ses gardes, et le cœur uni à Jésus-Christ, Pierre n'eut pas plutôt reconnu l'ennemi qu'il s'écria avec indignation : « Retire-toi foyer de péché! » et comme la malheureuse refusait d'obéir, il la menaça des châtiments de Dieu.

Confuse et furieuse, cette femme retourna dans sa maison.

A peine y était-elle entrée qu'un énorme crapaud la saisit à la jambe et la mord jusqu'à l'os. La chair se gonfle et le poison se répand dans tous ses membres. Dieu n'avait pas voulu laisser sans effet la prière de son serviteur.

La malheureuse, torturée par des douleurs intolérables, remplissait la maison de cris effrayants.

Hôtes et domestiques, tous se lèvent et accourent.

On aperçoit le monstre hideux, et on se retire à sa vue. Il s'était blotti dans le trou de la blessure qu'il avait faite dans la jambe; sa peau était noire, et ses yeux embrasés jetaient des flammes.

On accourt vers le prêtre; on lui annonce ce qui se passe dans la maison voisine; et on le supplie de venir au plus vite secourir la malheureuse.

Le Saint, reconnaissant dans ce fléau l'effet de la vengeance divine, répond qu'il n'ira pas vers la malade avant le jour.

Tout le reste de la nuit, la hideuse bête ne bougea pas de sa place, et personne ne l'en put arracher.

Le poison se propageant dans les membres de la mourante, elle était en proie à une fièvre horrible.

Enfin, le jour paraît, et l'homme de Dieu s'approche de celle qu'il savait être tourmentée par un démon.

En la voyant, la pitié et la miséricorde lui montent au cœur. Il s'approche d'elle et fait un signe de Croix sur la plaie : au même instant, la hideuse bête sort de la blessure et disparaît. L'enflure diminue peu à peu, et bientôt, l'on ne voit plus trace de la morsure.

Les assistants sont saisis d'admiration; ils

viennent de voir la puissance d'un saint. La coupable, instruite par cette leçon terrible et pleinement convertie, confesse publiquement sa faute avec de grands sentiments de repentir.

PIERRE SE FAIT RELIGIEUX

Rentré au monastère de la Chaise-Dieu, le saint prêtre se livre au jeûne et à la prière et supplie instamment le Seigneur de lui indiquer un lieu propice où il puisse s'adonner complètement au service divin, sans être distrait par la vie séculière. Dieu qui aime et exauce les humbles, lui désigna un endroit favorable. Ce lieu avait été autrefois consacré à la Mère de Dieu; il s'appelait Pébrac; il était alors abandonné et sans culture.

Pierre Chavagnon, sur l'inspiration de son saint patron, l'apôtre saint Pierre, et avec l'agrément de son pieux évêque, quitte son archiprêtré, dit adieu au monde, prend l'habit de Chanoine Régulier, et arrive à Pébrac, avec deux Frères, la veille de Noël, l'an 1062.

Son évêque lui donna plusieurs églises à desservir. Mais, à mesure que les travaux de Pierre augmentaient, Dieu lui envoyait des ouvriers et des compagnons pour l'aider. Le nombre des religieux croissait tous les jours; on menait la vie apostolique; on suivait la règle de Saint-Augustin, et l'on ne possédait rien en propre.

La maison commune n'était qu'une pauvre cabane. Un jour de grand froid, que les Frères se chauffaient autour du feu, la flamme prit tout à coup aux boiseries et aux charpentes, menaçant l'édifice d'un violent incendie. A la vue du péril, le Saint se met en prières, et le feu s'éteint subitement.

UN NOUVEAU PÈLERINAGE A MARIE

La vie de Pierre est remplie de merveilles. Les guérisons qu'il avait opérées étaient connues si loin, que les malades arrivaient vers lui de toutes parts. Le serviteur de Dieu, plein de joie à la vue des merveilles que le Seigneur Jésus-Christ voulait bien opérer par son entremise, résolut de mettre à exécution le dessein que le ciel lui avait inspiré.

Il entreprend donc la construction d'une église sous le vocable de la Mère de Dieu. C'est là que le bon pasteur pourra rassembler ses brebis et leur dispenser la nourriture de la parole sacrée.

Déjà l'édifice recevait sa toiture, lorsque le démon, jaloux du bien qui allait s'opérer en ce lieu, détache soudain de la montagne voisine une roche énorme qu'il lance vers la nouvelle construction.

A la vue du bloc qui roule et bondit, Pierre élève la main et trace vers ce terrible ennemi le signe sacré de la Croix.

A l'instant, la roche s'enfonce dans la terre et reste immobile, comme clouée en ce lieu par la main des anges.

En présence de ce miracle, les religieux et les habitants du pays rendirent grâces à Dieu qui fait de si grandes merveilles par l'entremise de ses saints.

UNE GRANDE TRISTESSE CHANGÉE EN JOIE

A mesure que le bienheureux Pierre approchait du terme de sa vie, les miracles semblaient se multiplier davantage sous ses mains et à sa voix.

Un soir, on vient l'informer que le Fr. Guy, un de ses premiers compagnons, avait été atteint d'une paralysie très grave, et qu'il se mourait dans une ferme où son supérieur l'avait envoyé.

Le bienheureux Pierre part aussitôt avec l'intention de ramener, s'il est possible, le malade à Pébrac. Mais il le trouve dans une faiblesse si extrême, qu'il y a tout à craindre de le voir expirer en route. Saisi de douleur et étouffé par les sanglots, Pierre prend les mains de son cher et infortuné compagnon, en suppliant Dieu de le secourir.

Au même moment, Guy sent la vie se ranimer en lui; il se lève, il est guéri.

Saisi de reconnaissance et en même temps de confusion devant la miséricordieuse bonté de Dieu, Pierre pousse un cri de joie et bénit l'auteur de tout bien.

L'ENNEMI DU GENRE HUMAIN

Vers cette époque, le saint abbé vient à Brioude pour honorer saint Julien, martyr.

Aussitôt, le peuple accourt à sa rencontre et le supplie de sauver une barque et ses rameurs qu'on voyait faire naufrage dans la rivière voisine.

Cédant à la douleur publique et aux cris suppliants de la foule, le religieux se prosterne, arrose la terre de ses larmes, pousse de profonds soupirs, invoque humblement le Seigneur pour les naufragés, élève les mains et fait un signe de Croix dans la direction de la barque qui sombre.

Devant la prière du Saint, le démon, homicide et perpétuel ennemi des hommes, qui s'efforçait lui-même de noyer ces pauvres naufragés, abandonne ses victimes, en répandant dans l'air une colonne de fumée noire. La barque et ceux qu'elle contenait étaient sauvés.

MORT PAISIBLE

Notre Bienheureux était arrivé au sommet de la perfection et dans tout l'éclat de sa sainteté. Vrai prêtre et vraie hostie agréable au Seigneur, il se montrait toujours empressé à nourrir les brebis du Christ du pain qui nourrit les corps, et de la parole divine qui soutient les âmes.

Il était parvenu à une vieillesse avancée et voyait dans son monastère une communauté nombreuse et fervente. C'est alors qu'il vit venir avec joie sa dernière heure.

Ses disciples voulaient le mettre sur un lit à cause de sa maladie, mais le Saint ne voulut, pour se reposer, qu'un peu de paille sur le plancher. Il était ainsi plus rapproché de la terre qui devait bientôt recevoir son corps. Il mourut, ou plutôt son âme s'envola au ciel le jour de la Nativité de la Sainte Vierge.

FUNÉRAILLES D'UN SAINT

La foule qui assistait à ses funérailles fut témoin de la gloire qui environnait sa chair mortelle. Son corps, qu'il avait autrefois couvert de la cendre et du cilice, brillait maintenant de l'éclat du pur cristal, et semblait participer déjà à la gloire des corps ressuscités.

Toute la foule sentit un suave parfum qui s'exhalait de la sainte dépouille, et reconnut ainsi que le pieux serviteur de Dieu devait partager le bonheur du paradis.

Son tombeau fut le théâtre de nombreux miracles. Le Frère chargé de la cuisine du couvent venait d'avoir sa main paralysée. Désolé de ne plus pouvoir rendre service aux religieux, il se

transporte au tombeau du Saint, pour y répandre ses prières avec ses larmes. A peine s'est-il mis à genoux sur la tombe qu'il sent que la paralysie a disparu, et lui, qui était venu si triste, s'en retourne joyeux et guéri.

Un comte, Robert, entendant parler des guérisons qui s'opéraient sur cette tombe, voulut y envoyer son fermier, malade depuis longtemps d'une fièvre qui le minait peu à peu et qui le conduisait à la mort.

Après bien des fatigues et à bout de forces, cet homme arrive au tombeau du bienheureux Pierre.

« *Père très saint, s'écrie-t-il, le comte Robert, dont* » *je suis le fermier, et qui fut votre ami, m'envoie* » *vers vous, pour que vous me secouriez dans le* » *triste état où la maladie m'a jeté, et que vous me* » *délivriez de la mort, en me rendant la santé.* »

A peine avait-il fini sa prière, qu'il se sentait soudainement guéri.

De retour dans sa maison, il est félicité par sa famille qui, dans sa joie et sa reconnaissance, redit à toutes les oreilles qui veulent entendre le nom et la puissance du saint bienfaiteur.

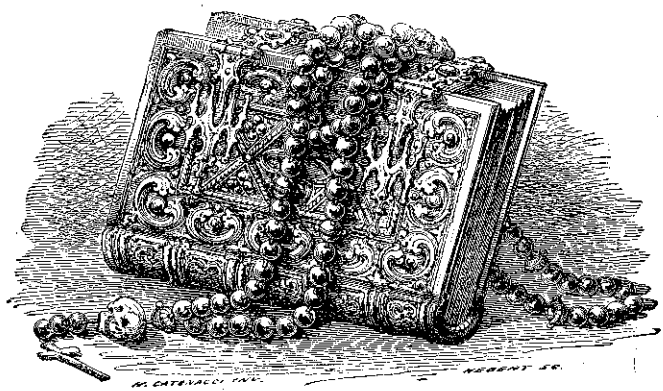
Un clerc, nommé Bertrand Lebœuf, qui avait connu le Saint de son vivant, souffrait depuis longtemps d'une fièvre quarte. Il en était réduit à ne pouvoir plus quitter le lit, ni même faire un mouvement.

Sur ces entrefaites, il apprend que les malades transportés au tombeau du serviteur de Dieu en reviennent tous guéris. Ne pouvant quitter son grabat, il envoie quelqu'un à Pébrac, et lui donne commission de lui apporter un peu du vin qu'on répandait sur le tombeau du saint prêtre. Aussitôt que le malade eut goûté de ce vin, il sentit ses forces lui revenir et se retrouva instantanément en pleine santé.

C'est ainsi que partout se manifestait la vertu qui sortait de ce tombeau, où la mort avait couché le Saint, sans lui ôter l'éclat que possède la chair d'un vivant.

Mais, ne terminons pas ce récit sans dire le prodige que, longtemps durant, les foules ont pu admirer au pied de cette tombe. Une sorte de sueur, suintait de ce tombeau, assez abondante pour former un ruisseau. Les malades de la contrée venaient en grand nombre s'y laver, et au contact de cette eau mystérieuse, toutes leurs infirmités disparaissaient.

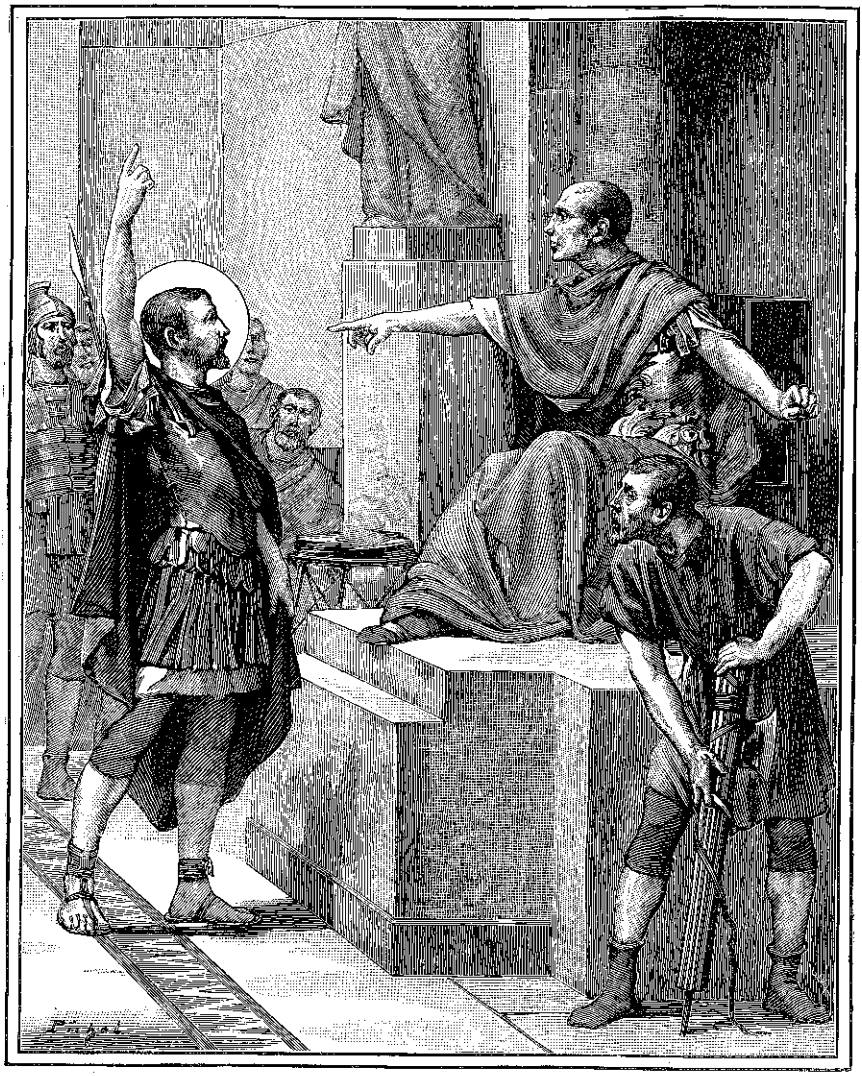
Les fidèles ont longtemps gardé une vive dévotion envers ce grand serviteur de Dieu : et on l'invoque efficacement pour obtenir la force de résister au démon et aux tentations, et la guérison de toutes sortes de maladies.



SAINT SÉVÉRIEN,

SOLDAT MARTYR A SÉBASTE, EN ARMÉNIE

Fête le 9 septembre.



Saint Sévérien répond à son chef avec la liberté d'un vrai soldat du Christ.

SOLDATS MARTYRS POUR LA FOI DU CHRIST

La vie de saint Sévérien d'Arménie fait suite à l'histoire tragique et glorieuse des 40 martyrs de Sébaste, laissés nus toute une nuit sur un étang glacé et conquérant ainsi la palme (vers l'an 322). Il fut victime de la même persécution, celle de Licinius.

Les fonctionnaires et les soldats eurent particulièrement à souffrir de la part de Licinius et de ses agents. Dès que le vieil empereur dont ils dépendaient se mit à persécuter, les chrétiens de son palais eurent à choisir entre l'apostasie et l'exil; les chrétiens répandus dans les rangs de l'armée durent se résigner à pratiquer l'idolâtrie, à offrir aux faux dieux les sacrifices réglementaires, ou à déserter la milice.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, apportèrent à leur refus tant de fermeté, à la confession de leur foi un tel éclat, que, pour faire un exemple, les généraux de Licinius se crurent tenus de leur infliger, non la simple dégradation ou le congé, mais la mort, et d'en faire des martyrs. Tels furent les 40 héros de Sébaste; tel l'officier Sévérien.

Ce dernier appartenait à la célèbre légion fulminante, cantonnée depuis plusieurs siècles dans la province de la Petite Arménie. Son gé-

néral se nommait Lysias : c'était un ministre très zélé de Licinius, et il ne pouvait supporter la moindre contravention aux édits impériaux.

L'OFFICIER DEVANT SON GÉNÉRAL

Peu après la mort des 40 martyrs de Sébaste, le général Lysias reçut un rapport conçu en ces termes :

« Le chef de légion Sévérien contrevient ouvertement aux ordres de l'empereur et aux tiens. Il se vante d'être chrétien et d'avoir indirectement causé la mort des 40 braves militaires en les exhortant à désobéir à l'empereur. En outre, comme il est très riche, il a fait donner des aliments à ces 40 soldats, ainsi qu'à beaucoup d'autres chrétiens emprisonnés pour leur foi. »

Or, une ordonnance impériale défendait précisément de procurer de la nourriture aux détenus et de témoigner quelque compassion aux hommes qui souffraient de la faim dans les prisons. Quiconque était convaincu d'avoir donné l'aumône à un captif était considéré comme son complice et puni de la même peine que lui.

Sévérien l'ignorait-il? Il savait si bien à quoi il s'exposait, que, dès le commencement de la persécution, il répondait à ses amis qui le conjuraient de fuir s'il ne voulait pas être sacrifié au courroux de ses persécuteurs :

« N'ayez point de crainte à mon sujet. Je sais que je m'expose à la mort; je vous prie même de recueillir après mon trépas ma dépouille mortelle, afin de la soustraire aux profanations. Mais il faut que je confesse Jésus-Christ. Je ne puis cacher mon indignation à la vue des superstitions auxquelles se livrent les adorateurs des faux dieux. Ne craignez pas que les idolâtres l'emportent sur moi et me confondent. Je me charge, au contraire, de leur démontrer l'absurdité de leur doctrine et de leur culte, car un soldat de Jésus-Christ a plus de force qu'un empereur impie. »

A la lecture du rapport, Lysias entra dans une violente colère. Une sorte de joie sauvage se mêlait à sa fureur, car il trouvait une occasion de se montrer cruel, et la cruauté était chez lui, dit son biographe, presque naturelle. Il donna ordre de chercher Sévérien, menaçant de mort ses émissaires s'ils ne le lui amenaient pas promptement.

L'officier chrétien leur évita cette peine. Il les prévint, se présenta de lui-même devant son chef, et, croyant le moment opportun, lui dit avec une grande liberté :

— Rien n'intimide un vrai soldat du Christ. Pour te le prouver, je viens me livrer volontairement entre tes mains. Est-ce que les martyrs qui nous ont précédés n'ont pas fait échouer toutes tes machinations sacrilèges? Est-ce que tu as pu, par la violence des tortures affreuses auxquelles tu les as soumis, les faire changer de sentiment? Non, certes! et pendant que vous autres, les adorateurs des démons, vous étiez encore tout couverts de confusion, eux, déjà, avaient reçu de la main du Christ la couronne de l'immortalité. »

SUPPLICES

Ces paroles jetèrent Lysias dans une sorte de démence. Quelle incroyable audace dans ce subalterne! Un moment il demeura muet de surprise, puis il se tourna vers ses licteurs, et, désignant de la main le martyr, il dit : « Arrachez-lui ses vêtements, étendez-le par terre, et frappez-le sans pitié avec des nerfs de bœuf. »

Durant ce supplice, Sévérien se réjouissait de souffrir pour le Christ et s'écriait avec le Psalmiste : « Les pécheurs ont multiplié les coups sur mes épaules, ils ont prolongé leur iniquité. »

Cependant, les bourreaux étaient à bout de forces; Lysias ordonna de suspendre les coups, et dit à la victime : « A ce que je vois, tu es un rude soldat, capable de supporter plus d'un assaut. Tu peux t'attendre à en subir. Ce n'est pas ton Christ qui t'apportera le bonheur ni la fortune. »

Sévérien, que la souffrance rendait plus éloquent, répondit : « Si tu avais des yeux, je te montrerais les biens que me valent tes supplices, mais tu es aveugle et ne peux rien voir de la récompense vraiment royale qui m'est réservée.

— J'y crois si peu, repartit Lysias, que, par de nombreux tourments, je me prépare à te rendre plus modeste et plus sage. Tu te fais gloire d'avoir séduit de pauvres insensés, mais ne t'imagines pas que tu m'entraîneras avec eux. Je suis décidé à te torturer et à t'accabler d'outrages jusqu'à que tu reconnaisses la puissance souveraine de nos dieux.

— Agis comme tu voudras, dit Sévérien, mais, quoi que tu fasses, tu verras éclater la puissance de mon Seigneur.

— Tu oublies, misérable, que je suis ton chef?

— Je suis ici comme soldat du Christ, non comme soldat de l'empereur. J'appartiens à une religion qui m'enseigne le devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Tu me rappelles mon infériorité vis-à-vis de toi comme soldat; je te réponds que, par le baptême et par le sang du Christ, j'ai acquis une noblesse supérieure à tous les titres de grandeur selon le monde et une dignité supérieure à celle des potentats de la terre. C'est pourquoi je te parle comme à un esclave, quoique, dans la hiérarchie militaire, tu sois mon supérieur. D'ailleurs, garde-toi de penser que le souffle de ta colère va me renverser et me réduire en poudre. Celui qui combat en moi et pour moi, c'est le Christ lui-même. »

Fidèle à sa promesse, Lysias ordonna de nouveaux supplices. On essaya des chevalets, puis des ongles de fer. Les licteurs chargés de torturer se relayaient; ils rivalisaient de cruauté : c'était à qui trouverait moyen de faire souffrir davantage le martyr. Enfin, le général donna ordre de le ramener en prison, et lui dit : « Si au deuxième interrogatoire tu ne te montres pas plus docile, je saurai bien te rendre raisonnable par des tourments plus choisis ».

DEUXIÈME COMPARUTION AU PRÉTOIRE
PRÉDICATION, PRIÈRES ET SOUFFRANCES DU MARTYR

Tandis que Sévérien traversait les rues de Sébaste pour retourner à son cachot, il parlait à la foule immense des curieux formant la haie sur son passage :

— Vous qui voyez les plaies d'un soldat du Christ, s'écriait-il, songez aussi à la récompense qui l'attend! Si l'empereur accorde des gratifications magnifiques aux parents de ceux qui ont péri à son service, à combien plus forte raison le Christ ne rendra-t-il pas participants de son royaume ceux qui auront combattu pour lui?

La foule grossissait à mesure que s'avancait le condamné, et il ne cessa de l'instruire jusqu'à son entrée dans la prison.

Cinq jours après, Lysias, légèrement apaisé, le manda de nouveau.

— Sévérien, lui dit-il, tu es un homme courageux. Tu en as donné des preuves, l'autre jour, au milieu des supplices. C'est grand dommage que tu ne réserves pas ta force et ta constance pour les combats à livrer aux ennemis. Mais l'employer à défier inutilement le fer du bourreau, les pierres ou les bêtes féroces, c'est une folie. Allons, tu es assez intelligent pour comprendre ce qui t'est avantageux et ce qui ne l'est pas. Ne me force donc pas, par ton fol entêtement, à user envers toi des dernières rigueurs : sacrifie aux dieux.

Sévérien répondit : « Homme insensé, tu n'as pu ébranler ma foi par des tourments, comment espères-tu y parvenir maintenant par des paroles? Quels que soient les supplices dont tu puisses m'accabler, jamais je ne renierai mon Seigneur Jésus. »

A ces mots, Lysias leva le masque, revint à ses instincts de cruauté, et fit frapper avec une grosse pierre la bouche du martyr, en disant : « Ne prononce pas ici le nom du Crucifié. Ce nom m'irrite et profane l'enceinte du prétoire. »

Et le vaillant martyr d'ajouter, malgré ses souffrances : « Homme pervers, en nommant tes dieux, tu crois faire grand honneur à ton tribunal, et tu oses dire qu'en nommant le Christ, Roi des rois, on le déshonore? Je te comprends : ce nom adorable t'irrite, non parce que tu crains de voir profaner ce sanctuaire de la justice, mais parce que ce nom trouble et agite ta conscience coupable.

— Je vois qu'il n'est pas encore corrigé, dit Lysias à ceux qui l'entouraient: Suspendez-le au chevalet et déchirez-lui tout à fait les flancs.

Ce châtiment était encore inefficace. « Qu'on le suspende au haut d'une muraille, poursuivit Lysias; qu'on lui attache une grosse pierre au cou et une autre aux pieds, afin que, par l'effet de la pesanteur des pierres, son corps soit tout disloqué. » Puis il ajouta ironiquement: « Allons, Sévérien, combats vaillamment, ta récompense n'en sera que meilleure. Bourreaux, déchirez-le un peu plus fortement, afin qu'il nous rende grâce de ce que nous sommes ainsi ses bienfaiteurs. »

Cependant, les licteurs faisaient consciencieusement leur œuvre; ils déchiraient de plus belle la chair du supplicié, les os étaient mis à nu en maints endroits. Le martyr dit en soupirant et les yeux au ciel : « O Dieu, créateur de toutes choses, vous qui êtes l'espérance de ceux qui croient en vous, exaucez-moi, Seigneur mon Dieu; accordez-moi, dans votre bonté, la vie éternelle, et que cet homme impie ne puisse se glorifier d'avoir prévalu sur moi! »

Ensuite, s'adressant à Lysias, il lui dit encore : « Malheureux! si tu savais l'avantage des souffrances que j'endure, tu comprendrais qu'elles sont un moyen d'éviter les châtiments éternels et d'être admis au royaume du Christ; tu désirerais être soumis toi-même aux tourments que j'endure.

— Vraiment, reprit Lysias, tu parles comme un orateur! Je te supposais ignorant, illettré, je vois que je me suis trompé.

— Et quel orateur pourrait être comparé au Christ qui parle en moi? Ce n'est pas moi qui te parle ainsi, car je ne suis, en effet, qu'un ignorant; mais la grâce divine me met sur les lèvres une parole éloquente et m'aide à combattre. »

Les forces du martyr s'en allaient avec son sang. Quand il se sentit sur le point de remporter la victoire définitive, il cessa ses discussions avec le tyran pour ne plus converser qu'avec Dieu, et, dans un effort suprême, entonna cette prière d'actions de grâces : « Je vous remercie, Seigneur mon Dieu, de m'avoir arraché aux pièges des méchants, de m'avoir délivré des mains de ceux qui voulaient la mort de mon âme, d'avoir mis sous mes pieds tous ces hommes élevés contre moi. O Christ, je vous recommande tous ceux qui, en ce moment, souffrent persécution pour votre nom. Et maintenant, daignez me recevoir dans vos parvis, et m'accorder les biens que l'on goûte dans votre paradis. »

La prière achevée, le Saint expira. C'était le neuvième jour de septembre.

Le lendemain, selon le désir de saint Sévérien, les pieux chrétiens, auxquels il avait prédit sa fin glorieuse, vinrent prendre son corps, et l'emportèrent en sa patrie, au chant des hymnes, avec les témoignages de la plus touchante vénération.

SOURCES CONSULTÉES

Les saints militaires, par l'abbé PROFILLET, t. V. — GRANDS BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum*, au 9 septembre. — *Historiæ Sanctorum*, par SURIUS. — *La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise*, par PAUL ALLARD. — *Les Césars du III^e siècle*, par CHAMPAGNY.

SAINT SÉVÉRIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE MENDE

Fête le 26 janvier.

APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE DE MENDE

Le diocèse de Mende a, de temps immémorial, célébré la fête de saint Sévérien, disciple de saint Martial, et l'a toujours considéré comme son premier fondateur.

Saint Martial, apôtre de l'Aquitaine, fut le premier qui apporta la lumière de la foi dans le Gévaudan. Nous ne discuterons pas ici l'authenticité de la mission de saint Martial dans les Gaules par saint Pierre. C'est, d'après l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise de Mende*, un fait acquis à l'histoire : « Telle est la tradition de l'Eglise de Limoges; telle a été la persuasion d'une foule d'auteurs de tous temps et de tous lieux. »

Saint Martial ne borna pas son apostolat au Limousin. Il parcourut l'Aquitaine, dont le Gévaudan faisait alors partie.

Même, si l'on en croit quelques écrivains, l'Eglise de Mende aurait été la première fondée en cette province par le missionnaire, qui, en arrivant de Rome, serait entré par le Gévaudan

dans la contrée réservée à son laborieux et fécond ministère.

Vu la situation du Gévaudan, par rapport au reste de l'Aquitaine, il est probable, en effet, que saint Martial l'a traversé en se rendant aux lieux où il était spécialement envoyé; et l'on ne peut douter qu'en passant il n'ait parlé de Jésus-Christ aux personnes qu'il a rencontrées, qui l'ont assisté et lui ont donné l'hospitalité.

UNE ANTIQUE STATUE DE MARIE ORATOIRE CONSACRÉ A LA VIERGE

La prédication du zélé missionnaire fit des conquêtes, et de nombreuses conversions vinrent, là comme partout où il allait, couronner les efforts de son apostolat.

Il bâtit, à Mende même, une chapelle en l'honneur de Marie. Il y plaça une statue de la Vierge, peut-être encore vivante à cette époque. Saint Martial aurait donc fait dans le Gévaudan ce que saint Jacques a fait en Espagne. La piété des fidèles respecte cette tradition, et nous la voyons ainsi exprimée dans un cantique populaire à Marie.

Martial, dès le premier âge,
Avant ton départ pour le ciel,
Grave à Mende ton doux visage
Bruni par les feux du Carmel.

L'oratoire fut le berceau de la cathédrale de Mende, et la statue de Notre-Dame, conservée à travers les âges et plusieurs fois miraculeusement soustraite aux profanations sacrilèges, y est encore vénérée sous le nom de Notre-Dame la Noire ou Notre-Dame de Mende. On la voit au-dessus du maître-autel. Elle a été couronnée, en 1894, au nom de S. S. Léon XIII, par S. Em. le cardinal Bourret, évêque de Rodez.

Mais, selon le mode d'évangélisation en usage au premier siècle, saint Martial ne fit que passer dans le Gévaudan. Quand il eut une fois jeté sur cette terre la semence de l'Evangile, il poursuivit ses courses apostoliques, et laissa le soin de continuer l'œuvre à son fidèle disciple Sévérien, qu'il consacra lui-même premier évêque de Mende.

CONVERSION DU TÉTRARQUE GOTUS SÉVÉRIEN GOUVERNEUR TEMPOREL DU GÉVAUDAN

Le nouveau pontife devait avoir longtemps suivi son maître dans ses voyages: à son école il s'était formé aux vertus des Saints et au dévouement du missionnaire. Il avait partagé ses persécutions et ses épreuves, comme aussi ses joies et ses consolations. Martial lui avait fait connaître jusqu'aux plus intimes détails de la vie publique de Jésus dont il avait été le témoin oculaire; il lui avait appris le zèle infatigable des apôtres et des autres disciples, de Pierre en particulier, dont il avait été longtemps le fidèle compagnon à Jérusalem, à Antioche et à Rome; enfin, il lui donnait lui-même l'exemple de l'attachement le plus absolu à la cause de Jésus-Christ.

L'histoire ne nous a malheureusement transmis aucun détail sur la vie de saint Sévérien. Mais est-il permis de douter qu'un tel disciple n'ait dignement profité des leçons d'un tel maître?

Aussi l'épiscopat de Sévérien fut-il très fécond Grâce à ses efforts assidus et persévérants, à sa prédication tout évangélique, il eut la joie de voir le grain de sénevé, jeté dans cette terre par la main de Martial, grandir peu à peu, se développer et produire rapidement des fruits abondants. Les conversions se multiplièrent, et bientôt toute la région, naguère encore couverte d'autels druidiques, fut conquise au christianisme.

La contrée était alors gouvernée par un roi ou tétrarque païen auquel l'histoire donne le nom de Gotus.

Sévérien fit briller à ses yeux la lumière de la foi, et le prince, fidèle à l'appel intérieur de la grâce non moins qu'aux pressantes sollicitations du saint pasteur, renonça à l'idolâtrie et demanda le baptême. L'eau régénératrice, en coulant sur son front, donna comme une consécration définitive à l'œuvre apostolique commencée par saint Martial et continuée par son zélé disciple.

La conversion du prince Gotus fut sincère et complète : il demeura attaché au saint Pontife par les liens d'une étroite et forte affection.

Quelque temps après son passage au christianisme, sentant la mort approcher et se trouvant sans héritier de son sang, il légua ses états et sa souveraineté à saint Sévérien et à son Eglise.

Telle est l'origine de la puissance temporelle dont tous les successeurs de saint Sévérien ont joui jusqu'à la Révolution française. Alors seulement, on leur a enlevé le titre de comtes du Gévaudan qu'ils avaient toujours porté.

MORT DE SAINT SÉVÉRIEN — SON CULTE

Après avoir ainsi assuré à son peuple la prospérité matérielle, sociale et spirituelle, le saint évêque alla recevoir au ciel la récompense d'une vie remplie d'œuvres et de mérites. Reçut-il la couronne du martyre? C'est peu probable, puisque le paganisme n'avait plus alors aucun défenseur dans le pays.

La fête de saint Sévérien, célébrée de tout temps dans l'Eglise de Mende, fut supprimée au moment où le diocèse adopta la liturgie parisienne, vers 1768. « On connaît aujourd'hui, dit l'abbé Charbonnel, l'esprit qui a présidé à ces changements, et on sait qu'à aucune autre époque, la Fille aînée de l'Eglise ne donna plus de déplaisirs à sa Mère. »

Quelques années à peine après cette triste suppression, Mgr de Castellane, futur martyr de la Révolution, après avoir examiné le pour et le contre, porte un décret ordonnant le rétablissement de la fête de saint Sévérien.

Mais survint la Révolution, et ce ne fut que sous Mgr Foulquier, au moment du retour à la liturgie romaine, que se fit le rétablissement définitif. (Vers 1855.)

En dépit de l'ignorance et de l'oubli dont saint Sévérien a été quelque temps victime, l'Eglise de Mende continue toujours à le regarder comme son fondateur et son père, et elle célèbre sa fête tous les ans au 26 janvier.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES, au 26 janvier — *Origine et histoire abrégée de l'Eglise de Mende*, par l'abbé JÉROME CHARBONNEL.

SAINT GORGON, OFFICIER, MARTYR SOUS DIOCLÉTIEN

Fête le 9 septembre.

Saint Gorgon.

Saint Gorgon, au milieu de l'amphithéâtre où il a été martyrisé sous les yeux de l'empereur Dioclétien. Il est entouré des instruments de son supplice et à ses côtés sont en prières deux malades en costume de l'époque, car alors on invoquait saint Gorgon contre les maladies de nerfs.

LE CHAMBELLAN DE L'EMPEREUR DIOCLÉTIEN

C'est chez l'empereur Dioclétien (285-304), dans ses bonnes grâces et, pour ainsi dire, dans son intimité, que s'est écoulée presque toute la vie de notre héros, saint Gorgon.

Il appartenait à l'une de ces illustres familles du monde romain auxquelles les empereurs confiaient volontiers les grandes administrations de l'Etat. De bonne heure, il vint à la cour impériale, et fut placé dans la compagnie des adolescents de son âge, qui recevaient des meilleurs maîtres de l'époque une éducation brillante.

Aimable, intelligent, plein de droiture et d'énergie, Gorgon surpassa bientôt tous ses compagnons, et, tandis qu'il s'élevait au premier rang par l'éclat de son esprit, il parvenait, par sa douceur et l'aménité de son caractère, à se faire pardonner même ses succès.

Les plus glorieuses destinées attendaient le jeune patricien. Cependant, Gorgon ne s'attachait pas aux rêves de cette vie et aux honneurs

du monde. Le sang des martyrs, versé par Valérien, avait coulé à côté de son berceau; un peu plus tard, il avait assisté aux sanglantes exécutions commandées par le farouche Aurélien; il avait entendu les hymnes des chrétiens expirant dans les tortures; son âme, naturellement droite s'éprit de l'amour du Christ et les ambitions terrestres n'eurent plus de prise sur elle.

En 285, une de ces révolutions militaires, comme les prétoriens s'en donnaient périodiquement le spectacle, fit monter sur le trône un féroce Dalmate, jadis esclave du sénateur Anullinus; il se nommait Dioclétien.

Par une singulière coïncidence, le nouveau maître du monde était uni par les liens du sang au pontife saint Caïus, qui gouverna l'Eglise jusqu'en 296; tous deux, sortis de la Dalmatie, et, par des voies bien différentes, avaient obtenu les deux grandes souverainetés qui se partageaient le domaine politique et le domaine des âmes.

C'est probablement à cette parenté qu'il faut attribuer la paix relative dont les chrétiens jouirent pendant la première moitié du règne de Dioclétien.

A peine le nouvel empereur avait-il pris possession du trône, qu'il remarqua, parmi les jeunes hommes de sa cour, le noble patricien dont tous admiraient le savoir et les vertus.

Dioclétien lui offrit une charge importante auprès de sa personne. Gorgon s'acquitta de ses fonctions avec un si grand zèle et une telle distinction qu'il gagna entièrement les bonnes grâces du prince; peu à peu, il obtint de nouveaux honneurs, et fut nommé officier du palais et chambellan de la Chambre impériale. Ces dignités étaient d'autant plus enviées alors qu'elles mettaient le titulaire en rapports quotidiens et intimes avec l'empereur.

Combien d'autres se seraient réjouis et enorgueillis d'une si haute fortune!

Telles ne furent point les pensées de Gorgon.

Chrétien généreux, il avait au cœur la flamme de l'amour de Dieu, et son unique désir était de gagner des âmes à Jésus-Christ. Il aimait ces dignités mondaines dont la bienveillance impériale l'avait comblé, parce qu'il pouvait donner de plus haut l'exemple de toutes les vertus, favoriser le développement de la religion, convertir avec plus de facilité ceux qu'atteignait sa douce influence.

Il eut le bonheur, dans le palais même des Césars, de rencontrer un officier supérieur d'un rare mérite, animé comme lui d'un saint zèle pour la conversion des idolâtres : c'était le premier chambellan, Dorothée, avec lequel il se lia bientôt d'une forte et tendre amitié.

L'Esprit-Saint a dicté au Sage cette grande parole: « Celui qui trouve un ami trouve un trésor. » Gorgon fit l'expérience de cette consolante promesse.

Soutenu par Dorothée, il se mit à pratiquer ostensiblement les devoirs de la vie chrétienne. C'était merveille de le voir vaquer aux occupations de la plus délicate charité, encourageant les faibles et les timides, soutenant les pauvres, instruisant les catéchumènes, et appuyant ses conseils par l'exemple d'une vie irréprochable. Ses vertus éclatantes, sa modestie surtout et son inaltérable douceur étaient une prédication constante à laquelle on résistait difficilement; aussi les conversions se multipliaient, favorisées par la paix relative dont jouissaient alors les chrétiens dans l'Orient.

Parmi les personnages illustres qui abandonnèrent alors le paganisme, grâce au zèle du noble et courageux chambellan de Dioclétien, il faut citer en première ligne l'impératrice elle-même, Prisca, et sa fille Valéria, qui demandèrent et reçurent pieusement le baptême.

Ce fut au milieu de ces triomphes que l'enfer souleva contre l'Eglise la plus effroyable de toutes les tempêtes.

PERSÉCUTION — CONFESSION DE SAINT GORGON

On connaît les événements qui préparèrent la dixième persécution.

Après avoir associé à l'empire Maximien Hercule, Constance Chlore et Galérius, Dioclétien s'était fixé à Nicomédie.

C'est dans cette ville que Gorgon déployait son admirable activité pour le culte du vrai Dieu.

Or, Galérius, qui avait épousé la princesse Valéria, pressait Dioclétien de publier un nouvel édit contre les disciples du Christ. Le vieil empereur résista longtemps, il faut lui rendre cette justice; il trouvait la mesure impolitique : « Il est dangereux, disait-il, de troubler sans cesse le repos du monde et de répandre des flots de sang. » Il ajoutait encore : « Les supplices d'ailleurs n'aboutiront à rien, puisque les chrétiens ne demandent qu'à mourir. »

Il est probable aussi que Dioclétien hésitait à frapper des hommes comme Dorothée et Gorgon, dont il pouvait apprécier chaque jour le noble caractère et les loyaux services.

Malgré tout, les avis du cruel Galérius prévalurent, et la persécution fut résolue.

On en fixa l'époque à la fête des Terminales (23 février 303), dernier jour de l'année romaine, qui devait aussi, dans la pensée des tyrans, mettre un terme à la religion chrétienne.

Le carnage fut affreux. Il y eut dans tout l'empire, à l'exception des Gaules, une explosion de haine contre les chrétiens, et les passions païennes, comprimées pendant plusieurs années, éclatèrent avec une rage satanique. Les églises furent détruites et brûlées; les évêques et les prêtres, les femmes, les vieillards, les enfants, étaient arrêtés pêle-mêle, traînés dans les prétoires et soumis à toutes les tortures; les léopards et les tigres venaient en aide aux bourreaux et complétaient l'œuvre des fouets, des chevalets, des ongles d'acier et des grils de fer.

Jamais la fureur ne se montra plus savante. Ce fut, pendant plusieurs années, une véritable débauche de sang. Humainement parlant, il parut impossible d'en faire plus, et lorsque les monstres couronnés s'arrêtèrent, fatigués, au milieu de cette ivresse de carnage, ils crurent

pouvoir graver une médaille avec cette inscription : *En mémoire de la destruction du nom chrétien.*

A Nicomédie, les persécuteurs se montrèrent plus particulièrement acharnés. Dioclétien avait signé à regret les édits de persécution ; mais lorsque les premières vapeurs du sang chrétien lui montèrent au cerveau, le vieil empereur éprouva le vertige du tigre au moment du carnage ; il devint furieux, sa cruauté fut de la rage, et lui-même voulut interroger les victimes et présider à leurs supplices.

Son tribunal était dressé dans la grande salle consistoriale du palais ; chaque jour, Dioclétien y prenait place, entouré de sa cour militaire et d'une légion de bourreaux, afin d'inspirer plus de terreur.

Puis commençait le défilé des chrétiens que l'on tirait des cachots, pâles, exténués par les tortures et la faim, les membres chargés de lourdes chaînes. On ne leur laissait que le choix entre l'apostasie ou la mort.

Il y avait déjà plusieurs mois que ces scènes d'horreur se produisaient, lorsqu'un jour — c'était au commencement de septembre — on amena devant le tribunal un des chrétiens les plus considérables de Nicomédie ; il se nommait Pierre. L'interrogatoire commença ; ce fut un triomphe pour le persécuté et une amère déception pour les païens. Exaspéré par la résistance de ce vaillant athlète, dont les réponses admirables confondaient les juges et les bourreaux, Dioclétien se surpassa lui-même en férocité. Après de nombreux supplices, Pierre fut élevé en l'air et fouetté par tout le corps ; puis, comme on l'avait déchiré jusqu'à lui découvrir les os, sans parvenir à ébranler sa foi, on mit du sel et du vinaigre sur ses plaies et on le fit rôtir sans pitié sur un gril, lui déclarant qu'il ne sortirait point de cet état s'il ne renonçait à sa croyance. Le martyr demeura inébranlable et mourut dans ces tortures.

Cet horrible spectacle avait épouvanté tout le monde.

Gorgon était présent avec les autres officiers du palais, il ne put contenir plus longtemps son indignation, et se plaçant avec intrépidité devant le tribunal de Dioclétien, il reprocha à l'empereur sa cruauté :

— Pourquoi, s'écria-t-il, punir en ces chrétiens et d'une manière si barbare la foi religieuse que nous avons tous, nous, vos officiers et vos chambellans? Pourquoi leur faire un crime de ce que nous confessons tous fermement? Leur religion est notre religion ; leur foi, notre foi ; leur espérance, notre espérance !

Dorothée applaudit aux paroles de son ami et vint se placer à ses côtés. Dioclétien s'agitait avec fureur, l'œil en feu et la bouche écumante ; mais Gorgon continua :

— Empereur, jusqu'ici nous vous avons servi, mais c'est assez ! désormais, nous ne voulons servir que le Christ. Reprenez les insignes que votre main nous avait donnés.

En présence d'une telle audace, la colère du tyran atteignit son paroxysme ; il se contint pourtant et dissimula son émotion, espérant gagner par ses promesses ce Gorgon que sa noblesse, son éducation, ses vertus, ses dignités et ses services rendaient à la fois si redoutable et si digne d'intérêt.

MARTYRE DE SAINT GORGON

Dioclétien rentra dans ses appartements et se fit amener Gorgon et Dorothée.

Là, dans l'intimité, le tigre se fit agneau ; d'une voix caressante, il rappela ses bontés d'autrefois, son amitié, et promit des dignités nouvelles ; tout ce que la flatterie peut inventer de séduisant fut mis en œuvre, et les plus éclatants honneurs devaient être la récompense de quelques grains d'encens brûlés sur l'autel de Jupiter.

— Gardez au fond du cœur, leur disait-il, le culte de votre Dieu ; ce que je vous demande, ce n'est qu'un acte extérieur, un service comme ceux que vous m'avez rendus jusqu'ici.

Gorgon répondit enfin avec une noble assurance :

— Non ! Non ! jamais nous ne trahirons le Dieu qui a reçu nos serments de fidélité ! Vos promesses ne sauraient nous toucher ; nous ne voulons rien ici-bas, et vos menaces ne nous effrayent pas.

Cette inébranlable fierté déconcerta le tyran, il donna libre cours à sa fureur et fit jeter les deux amis dans un affreux cachot en attendant le sort terrible que leur réservait sa vengeance.

Le lendemain, il fit entourer son tribunal d'un appareil formidable. Tous les instruments de supplice y étaient rassemblés et d'habiles bourreaux étaient prêts à exécuter ses ordres. Entouré d'une garde nombreuse, il parut bientôt, et il avait à peine franchi les degrés de son trône, que Gorgon et Dorothée furent amenés à leur tour.

Dioclétien prit la parole :

— Réfléchissez encore..... Pourquoi cette obstination? Voulez-vous donc follement quitter une vie si belle pour suivre la doctrine d'un Crucifié? Il dépend de vous de vivre avec gloire ou de mourir avec honte. Si vous persistez dans votre résolution insensée, je vengerai dans votre sang le mépris de mes dieux, mais si vous m'obéissez, vous serez à l'instant comblés d'honneurs?

— Empereur, répondit Gorgon, vos paroles sont les paroles du tentateur dont vous accomplissez les œuvres. Nous méprisons les honneurs de la terre, s'il faut les acheter aux dépens de notre âme.

— Tremblez devant les supplices que ma juste colère vous prépare !

— Nous ne les craignons pas ! Quels qu'ils soient, ils finiront vite, tandis que les récompenses promises à notre foi ne finiront jamais..... Je vois Jésus-Christ qui se tient à la porte du ciel pour nous en ouvrir l'entrée.

Le tyran comprit que ses paroles seraient inutiles ; il fit un signe, et les bourreaux, avec une joie sauvage, se précipitèrent sur les deux confesseurs.

Gorgon et Dorothée furent en un instant dé-

pouillés de leurs vêtements, puis suspendus en l'air et déchirés avec des ongles d'acier et des verges de fer; enfin, lorsque les os furent à nu, afin de rendre leurs souffrances plus vives, on jeta sur leurs plaies saignantes du vinaigre et du sel.

Cependant, les saints martyrs, au milieu de ces affreux tourments, conservaient leur sourire et répétaient :

— Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus.

Rien ne pourrait dépeindre la fureur de Dioclétien devant tant de sérénité. Il s'en prenait aux bourreaux, les accusant de mollesse, et faisait multiplier les coups; mais les athlètes du Christ continuaient leurs chants, et rien ne pouvait étancher leur soif de souffrance.

Les bourreaux s'arrêtèrent les premiers, épuisés de fatigue.

Alors l'empereur ordonna d'apporter un gril de fer, de le placer sur des charbons ardents et d'y étendre les deux martyrs pour consumer leur corps à petit feu. La chair des deux Saints se consumait lentement et la douleur devenait intolérable. Gorgon, pour ne pas succomber, s'adressa à Dieu et lui cria, dans un élan de foi énergique :

« Seigneur, souvenez-vous de notre fragilité et de vos antiques miséricordes ! Levez-vous, ô Dieu! et secourez-nous à cause de votre nom ! »

Cette prière était à peine achevée qu'un prodige éclatant s'accomplit: les charbons s'éteignirent d'un seul coup, le gril se refroidit, la douleur des martyrs cessa et leurs plaies se refermèrent!

Les spectateurs demeurèrent frappés d'étonnement et d'épouvante. « C'est de la magie ! » criaient les uns. « C'est le Dieu des chrétiens qui manifeste sa puissance ! » répondaient les autres. Et, pendant ce temps, les vaillants confesseurs remerciaient le Seigneur.

Désespérant de vaincre la constance de ses victimes et voulant en finir avec ces hommes qui tenaient sa puissance en échec, Dioclétien les condamna à être étranglés à l'endroit ordinaire des exécutions capitales.

Les bourreaux les emmenèrent à l'instant. Arrivé sur le lieu du supplice, Gorgon adressa à Dieu une dernière prière :

« Grâces et gloire à vous, Seigneur Jésus, qui nous avez fortifiés jusqu'à cette heure ! Oh ! comme nous soupirons vers vous ! Comme nous désirons vous contempler dans la gloire ! Donnez-nous de bien consommer notre course. Seigneur Jésus, nous remettons notre âme entre vos mains ! »

Puis les deux martyrs se livrèrent joyeusement aux bourreaux qui les étranglèrent, tandis qu'ils regardaient le ciel.

TOMBEAU GLORIEUX

Cette mort n'apaisa pas la vengeance de Dioclétien ; il craignit, et avec raison, que la vue des restes sanglants de leurs frères n'enflammât encore davantage les chrétiens.

Il donna donc l'ordre de jeter aux lions les corps des saints martyrs. Ces animaux ne voulurent point toucher à la proie qu'on leur livrait; ils défendirent même ces membres inanimés contre les bourreaux, jusqu'à ce que les fidèles fussent venus les prendre pour leur donner glorieusement la sépulture.

A cette nouvelle, l'empereur eut un accès de rage indescriptible, et, ne voulant pas souffrir que des cadavres fissent encore échec à sa puissance, il donna l'ordre de les déterrer et de les jeter à la mer.

Dieu ne permit pas cette profanation impie. A force de prières et d'argent, les chrétiens parvinrent à sauver les restes de Gorgon, et ils les déposèrent avec honneur dans la retraite cachée où, malgré les édits impériaux, ils se réunissaient pour la célébration des divins mystères.

Quand la justice du ciel eut frappé Dioclétien et que la religion put sortir des catacombes et se produire au grand jour, Dieu se plut à manifester la gloire de son martyr saint Gorgon. Des prodiges s'accomplirent à son tombeau, et bientôt le renom du vaillant athlète du Christ devint si populaire que Rome elle-même voulut posséder ses reliques.

La translation du corps de saint Gorgon à Rome se fit vers l'année 345, sous le pontificat de saint Jules Ier. Ces restes vénérés furent déposés « en la voie latine, au lieu dit : *entre les deux lauriers* ». Le grand pontife saint Damase composa lui-même l'épitaphe de ce tombeau.

En 765, le saint et illustre Chrodegand, fondateur de l'abbaye de Gorze et évêque de Metz, obtint du pape Paul Ier une relique insigne de saint Gorgon. Il fit lui-même le voyage de Rome, et, au milieu des plus éclatants prodiges, il transporta à Gorze une partie du corps vénéré du martyr de Nicomédie.

Depuis ce jour, un grand nombre de basiliques furent élevées en l'honneur du confesseur de la foi, et saint Gorgon devint, à juste titre, l'un des glorieux patrons de la Champagne, de la Lorraine et du nord de la France.

Lorsque, en 765, le pape Paul Ier offrit à saint Chrodegand la moitié du corps de saint Gorgon, l'autre moitié resta à Rome en la voie latine. Vers 840, le pape Grégoire IV, si zélé pour la gloire des saints, voulut transférer l'illustre martyr dans la première église du monde. Anastase le Bibliothécaire raconte qu'il fit élever dans Saint-Pierre un oratoire décoré de peintures magnifiques pour que le corps de saint Gorgon y fût déposé sous un autel d'une grande richesse.

C'est en cette magnifique basilique que saint Gorgon a reçu depuis un culte digne de lui, et c'est de là que quelques-unes de ses reliques furent envoyées plus tard en divers oratoires élevés en son nom.

*
* *

Notice par M. l'abbé F. GRANDREMY, curé de Fréty-Saint-Gorgon, Ardennes, 1885.

SAINTE OSMANNE, VIERGE, PRINCESSE D'IRLANDE

Fête le 9 septembre.

Un sanglier poursuivi par des chasseurs fait découvrir la retraite de sainte Osmanne.

Un savant Bénédictin, Dom Plaine, a publié récemment le texte, encore en partie inédit, de la plus ancienne vie latine qui nous soit parvenue de sainte Osmanne.

Ce document, bien digne d'inspirer confiance, nous permet d'offrir au lecteur les actes intéressants de la vierge irlandaise.

ENFANCE PRÉSERVÉE

Osmanne naquit de parents païens, vers le commencement du VII^e^ siècle, selon toute vraisemblance. Avant son baptême, elle se nommait *Argariarga*.

Son père était le roi, nous dirions plus volontiers, le seigneur, d'une portion plus ou moins étendue du territoire irlandais. Il était l'un des derniers tenants du culte idolâtrique dans cette contrée évangélisée et convertie depuis deux siècles par saint Patrice et ses successeurs.

Dieu permit — par quel concours de circonstances, on ne le sait — que l'enfant fût entièrement préservée de toute attache aux superstitions pratiquées dans sa famille. Fût-ce un effet de la grâce d'en haut ? Argariarga fut-elle instruite en secret par des chrétiens qui fréquentaient le château de son père ? Les deux suppositions sont permises.

La compagne inséparable de notre Sainte, nommée *Acclitenis* ou *Cérotte*, était chrétienne. On peut croire que les parents de cette amie d'enfance exercèrent quelque influence sur l'âme d'Argariarga et la préparèrent de loin à la grâce du baptême.

Ce qui est certain, c'est que, dès le bas âge, notre Sainte détesta l'idolâtrie, et que ses parents ne parvinrent, ni par promesses, ni par menaces, à la détacher de son attrait pour la vérité chrétienne et à lui faire prendre part aux cérémonies sacrilèges en l'honneur des faux dieux.

Argariarga subit, vis-à-vis de ses parents, durant toute sa jeunesse, cette situation délicate et pénible. Quand elle fut en âge de se marier, ceux-ci voulurent la fiancer à un jeune prince du pays, riche, jouissant d'une haute considération, mais, comme eux, païen opiniâtre, et destiné, dans leur pensée, à ébranler les convictions chrétiennes de la jeune fille.

Celle-ci vit le piège. Elle consulta Dieu dans la prière, et sa résolution de fuir pour conserver sa foi fut bientôt arrêtée.

FUITE EN ARMORIQUE — SOLITUDE

A cette époque où les Bretons de la Grande-Bretagne, pressés de tous côtés par les Angles et les Saxons qui envahissaient leurs territoires, traqués comme des bêtes fauves, n'avaient d'autre ressource que de passer le détroit et d'aller chercher un abri hospitalier en Armorique, rien n'était plus aisé pour fuir que de se joindre à un groupe d'émigrants.

C'est sans doute ce que fit Argariarga avec sa compagne Acclitenis. Elle quitta sans bruit, de grand matin, la maison paternelle, descendit au port voisin, vit un navire en partance pour la Petite-Bretagne, et s'y embarqua.

Elle savait que l'autre rive du détroit avait accueilli favorablement déjà bien des Irlandais : Efflam, Maudet, Brieuc, et d'autres saints encore. La Providence, dirigeant ses voies, la fit aborder heureusement à l'embouchure du Goët ou du *Légué*, c'est-à-dire sur un sol qui avait eu récemment pour comte Riwalon Hoel, et pour évêque saint Brieuc, tous deux originaires d'Irlande.

Seule avec sa timide compagne, qu'allait-elle tenter en ce pays ? Leur attrait commun les poussait à consacrer à Dieu leur virginité. Pour cela, il fallait éviter le commerce des hommes, se créer à l'écart une solitude au milieu des bois et des forêts qui couvraient alors l'Armorique, et y vaquer à la prière en attendant pour Argariarga une occasion favorable de recevoir le baptême.

« Une pareille résolution nous surprend aujourd'hui, remarque Dom Plaine, elle nous paraît une énigme inexplicable dans nos jours de tourbillonnement et d'activité fébrile où la vie de solitude n'est plus que le partage d'une élite imperceptible ; mais il en était autrement dans les VI^e^ et VII^e^ siècles. A cette date, les solitudes et les forêts de l'Italie et de la Gaule en particulier attiraient une foule de personnes avides d'échapper au monde et de vivre uniquement pour Dieu. Les annales de l'Hagiographie en font foi ; il suffit de les étudier à loisir pour acquérir la certitude de ce fait. »

Les deux jeunes vierges se construisirent, au dire du biographe anonyme, « deux petites cabanes de branchages et de feuilles afin d'y habiter ».

Leur nourriture était, on le conçoit, pauvre et grossière : quelques fruits d'arbres sauvages, quelques racines. Elles se nourrissaient surtout d'un aliment spirituel, celui de la prière et d'une oraison continue. La pensée de Dieu et la contemplation des mystères de notre foi les soutenaient et leur donnaient la force de supporter beaucoup de privations.

On ne nous dit pas combien de temps dura cette vie que les habitants de la Thébaïde n'auraient pas désavouée. Voici comment la Providence vint y faire une admirable diversion.

CHASSEUR ET SANGLIER — LA VISITE DE L'ÉVÊQUE LE BAPTÊME — ARGARIARGA PREND LE NOM D'OSMANNE

Un sanglier, poursuivi par une meute de chiens, se précipita un jour tout haletant dans la cabane d'Argariarga et se coucha à ses pieds dans l'attitude d'un suppliant qui demande protection.

La Sainte, loin d'être effrayée d'une irruption si soudaine, prit en pitié la bête sauvage, comprit son langage muet, et, d'un signe impératif, arrêta la meute qui accourait à fond de train et allait se précipiter sur sa proie.

Survint le chasseur, qui n'était autre que l'intendant de l'évêque de la cité voisine.

Le spectacle qu'il aperçut l'interdit tout d'abord : ses chiens en arrêt, le sanglier couché aux pieds d'une jeune vierge.

Il se remit bientôt, salua Argariarga, lui demanda son nom, sa condition et le motif de sa vie extraordinaire. Mais Argariarga ne répondait point à ses questions.

Impatienté, il prit son glaive et son épieu et résolut d'abattre l'animal sauvage que ses chiens n'osaient toucher. Ce fut en vain. Ses coups mal assurés portèrent à faux ou, du moins, ils ne purent causer aucune blessure au sanglier que la Sainte semblait avoir pris sous sa protection.

Le chasseur, déçu, dut se résoudre à réaccoupler ses chiens, à quitter la cabane solitaire et à revenir à la ville. Il raconta aussitôt à l'évêque cette singulière aventure, lui conseillant d'aller, avec la croix et l'eau bénite, exorciser la magicienne qui s'était jouée de lui et, par ses maléfices, lui avait si malencontreusement soustrait son gibier.

Flodoveicus, c'était le nom de l'évêque de Saint-Brieuc, la ville voisine, se laissa persuader par les récits de son intendant. Homme plein de prudence et de sagesse, il pensa que le fait méritait d'être éclairci, et il se rendit à l'habitation de la jeune solitaire.

L'intendant, dans son dépit, avait étrangement noirci le portrait de la prétendue magicienne. L'évêque ne trouva qu'une jeune fille au front candide, à l'attitude réservée et pleine de modestie. Il remarqua avec admiration qu'elle por-

tait un cilice, que sa couche était formée en majeure partie de simples épines noueuses. Il l'interrogea, et, ravi de ses réponses qui trahissaient une âme remplie de l'esprit de Dieu, il lui dit :

— Je suis persuadé, ma fille, que vous mettez fidèlement en pratique tout ce que Dieu et le saint baptême demandent de vous; je suis persuadé que vous ajoutez foi, sans hésiter, à ce qu'ont annoncé les prophètes, à ce qu'ont enseigné ceux qui nous ont parlé au nom de Jésus-Christ.

— Assurément, repartit la Sainte, je crois à tout cela, et je ne connais rien de meilleur au monde. Mais je n'ai pas encore eu le bonheur de recevoir le saint baptême, mon père et ma mère s'y étant opposés avec l'opiniâtreté la plus absolue.

Et elle fit à l'évêque le récit de son passé. Flodoveicus bénit la conduite de la Providence et dit encore à la jeune fille :

— Argariarga, vous êtes déjà le temple de Dieu, mais vous lui deviendrez bien plus chère, vous serez la sœur des anges, des archanges et de tous ceux qui craignent Dieu, quand vous aurez été régénérée dans les eaux du saint baptême.

La jeune fille était toute disposée à une si grande grâce. L'évêque fit couler l'eau sainte sur son front. A ce moment, un homme, qui depuis trois ans était privé de la vue, s'approcha de notre Sainte, l'appela afin de pouvoir la toucher, et, tout aussitôt, revit la lumière, au grand étonnement des témoins de cette scène.

A l'occasion de son baptême, la servante de Dieu rejeta son nom païen et prit celui d'Osmanne, sous lequel nous la connaissons et vénérons aujourd'hui.

LE JARDINIER INFIDÈLE

En bon père, l'évêque Flodoveicus ne pourvut pas seulement aux intérêts spirituels de sa néophyte. Il eut à cœur, tout en approuvant sa manière de vivre, d'améliorer sa condition de solitaire et prit soin, pour assurer son avenir, de mettre à sa disposition un terrain propre à lui fournir des légumes et des fruits.

Telle était alors l'estime dont on entourait les anachorètes qui vouaient leur vie à prier pour les autres. Loin de les considérer comme des êtres inutiles à la société, on favorisait de toutes manières leur sublime mission.

Au jardin qu'offrait l'évêque, il fallait un jardinier. Flodoveicus y mit pour le cultiver un de ses hommes de peine. Il lui adjoignit quelque temps un maître-maçon qui construisit à sainte Osmanne un petit oratoire, où elle pût convenablement, le jour ou la nuit, vaquer à l'exercice de la contemplation.

Cet état de choses dura plusieurs années. La Sainte servait Dieu paisiblement : rien ne venait troubler son oraison. Le démon trouva que c'était trop de calme.

Il se glissa un jour dans le cœur du jardinier et lui suggéra quelques mauvaises penséés, telles que celles-ci : « Voilà tant d'années que tu travailles pour cette moniale, et tu n'en reçois presque rien. Vois comme ton labeur est peu rémunéré. Cesse ce dur métier. Mets-toi à mes gages. Je te payerai plus généreusement. »

Quelle qu'ait été la forme de la tentation, le serviteur d'Osmanne s'y laissa prendre.

Des paroles de murmure et d'impatience montèrent de son cœur à ses lèvres; il devint tout autre vis-à-vis de sa maîtresse. Jusque-là, il avait passé pour un homme doux et pacifique. Désormais, il ne songea plus qu'à lui nuire, lui marchandant, allant même jusqu'à lui refuser son dévouement.

Le ciel ne tarda pas à l'en punir : il fut saisi du malin esprit et perdit la vue. Osmanne le rencontra, s'aperçut qu'il ne pouvait plus la voir, et lui demanda avec bonté ce qu'il avait et de quoi il souffrait.

Ces bonnes paroles de sa maîtresse suffirent à ramener à de meilleurs sentiments le jardinier infidèle.

— Pitié, de grâce, s'écria-t-il, vénérable servante de Dieu, pitié pour un malheureux qui n'a plus ni sentiment, ni intelligence, pour un homme dont les forces baissent à vue d'œil, dont les membres sont en proie à un tremblement général.

Et, ce disant, il avoua humblement sa faute.

Osmanne s'efforça de le remettre et de le consoler, et, profondément émue de la gravité et de la persistance du mal, dit à l'infortuné sur le ton du commandement :

— Vous n'avez qu'un moyen d'obtenir miséricorde auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est de renoncer du fond du cœur au malin esprit qui vous a séduit.

— J'y renonce, reprit le pauvre jardinier, mais je n'espère obtenir ma délivrance que par vos mérites et vos prières, ô vierge, qui êtes toute bonté et pureté.

Alors Osmanne se mit à genoux, pria longtemps, supplia Dieu d'accorder miséricorde à celui qui lui était demeuré jusque-là fidèle, et de lui rendre, avec la vue, la possession de tout ce que lui avaient enlevé les ruses diaboliques.

Sa prière fut exaucée. Le serviteur revint à la santé et n'eut plus ensuite aucune envie de trahir sa compatissante maîtresse.

« O, O, O....., OSMANNE ! »

Encore un miracle dû au récit de notre biographe anonyme.

La renommée de la sainteté d'Osmanne franchit rapidement les limites de sa solitude. Parmi les gens du voisinage, les uns vinrent, attirés par la curiosité, les autres, pour obtenir des faveurs surnaturelles par le moyen de ses prières.

Un homme riche et puissant avait une fille unique nommée Androchilde qu'il aimait tendrement. Androchilde, mangeant un jour sans précaution, avala par mégarde un petit os qui se mit en travers de la gorge, suffoqua la pauvre enfant et lui enleva l'usage de la parole.

Son père et sa mère désolés essayèrent, mais en vain, de plusieurs remèdes. Pour dernière

ressource, sur le conseil d'un prêtre de leurs amis, ils conduisirent Androchilde à la demeure de sainte Osmanne, afin que celle-ci daignât prier pour elle.

A peine arrivée, l'enfant, dont les gémissements mêmes étaient comme étouffés par l'obstacle qui lui barrait la gorge, laisse échapper cette exclamation, d'une voix inarticulée : « ô, ô, ô.....! » comme si elle appelait Osmanne et eut le pressentiment que celle-ci allait la guérir.

Quand la Sainte apparut, même exclamation plusieurs fois répétée. La servante de Dieu pria avec ferveur, puis toucha doucement au cou sa petite protégée, et bientôt Androchilde, sans effort, vomit, tout rouge de sang, l'os, cause de son mal. Alors, elle acheva librement le nom béni d'Osmanne dont elle ne pouvait auparavant que bégayer la première lettre, et remercia Dieu de sa guérison miraculeuse; car toute douleur avait en même temps disparu.

Ses parents, au comble de la joie, racontaient le prodige à tous ceux qu'ils rencontraient. Ils comblèrent de présents sainte Osmanne qui les distribua sur-le-champ aux pauvres du voisinage. Androchilde et les siens firent mieux encore; ils bâtirent près de la cellule d'Osmanne, à l'intention des nombreux pèlerins que sa puissante intercession et ses miracles y attiraient sans cesse, une chapelle desservie par des prêtres.

La chapelle de *Notre-Dame de la Fontaine*, encore existante aujourd'hui, non loin de Saint-Brieuc, et rappelant le souvenir du baptême de sainte Osmanne, ne serait-elle pas une réédification de cet oratoire primitif, détruit sans doute au temps des invasions normandes?

HONNEURS RELIGIEUX DÉFÉRÉS AUX RELIQUES DE SAINTE OSMANNE — FÉRICY-EN-BRIE — BOURG DE SAINTE-OSMANNE

L'ancien biographe conclut comme il suit sa narration : « La vierge Osmanne brillait de tout l'éclat de la puissance miraculeuse quand elle quitta heureusement cette terre, le 9 septembre, et s'envola vers son Epoux Jésus-Christ. »

L'oratoire de la Sainte était le lieu tout indiqué pour son tombeau. Après sa mort comme durant sa vie, Osmanne devait demeurer dans un sanctuaire. C'est là que la vénération publique vint la trouver et lui rendre jusqu'au IXe siècle les honneurs que méritait sa sainteté.

Les invasions normandes forcèrent alors les peuples à emporter au loin leurs trésors de reliques pour les soustraire aux profanations des barbares envahisseurs. C'est ainsi que le corps de sainte Osmanne vint chercher refuge en l'abbaye royale de Saint-Denys, près Paris. Saint Denys fut comme le second berceau du culte de sainte Osmanne. Il le fit rayonner de là dans plusieurs localités voisines, grâce à diverses concessions de reliques que firent dans la suite des siècles, d'une main généreuse, les abbés du célèbre monastère.

Deux localités jouirent particulièrement de cette faveur et prouvèrent leur reconnaissance par une constante fidélité au souvenir de sainte Osmanne : Féricy-en-Brie et le bourg de Sainte-Osmanne, au diocèse du Mans.

Féricy, doté au XIIIe siècle d'une église sous le vocable de Sainte-Osmanne, devint le rendez-vous fréquent de pieux pèlerins. Anne d'Autriche, entre autres personnages, y manifesta sa confiance envers la Sainte. Elle commanda une neuvaine de messes en son honneur, et fit venir des eaux de la fontaine de Féricy pour en boire par dévotion et obtenir ainsi la grâce d'une heureuse fécondité et la naissance d'un dauphin. Peu après, elle mit au monde celui qui devait s'appeler Louis le Grand.

La paroisse de Sainte-Osmanne, près de Saint-Calais, possède une précieuse relique heureusement échappée aux profanations de la grande Révolution.

Plusieurs vieillards de cette paroisse racontent encore le fait suivant que nous ne saurions passer sous silence. Des révolutionnaires pénétrèrent dans l'église dont on avait récemment enlevé toutes les reliques pour les mettre en lieu sûr. Par mépris, ils placèrent un chien dans la niche où reposait auparavant le reliquaire de sainte Osmanne. Leur sacrilège reçut un prompt châtiment. Le chien prit la fuite et on ne le revit plus; mais, ce qui est plus sinistre, c'est que les malheureux, de retour à la maison, trouvèrent leurs enfants rampant sous des lits et hurlant ou aboyant comme des chiens.

Les pécheurs se repentirent de leur faute. Quand l'église fut rendue au culte, il s'y célébra une imposante cérémonie expiatoire dans laquelle les profanateurs réparèrent leur scandale par un pardon demandé publiquement à Dieu et à sainte Osmanne.

La suite prouva que leur conversion était sincère.

Sainte Osmanne est invoquée efficacement dans les maladies d'yeux, d'oreilles et de gorge. Les mères la prient pour qu'elle délie la langue de leurs petits enfants, et plus d'une fois, raconte un témoin, nous avons vu des enfants jusque-là muets commencer à parler au retour d'un pèlerinage à Sainte-Osmanne.

SOURCES CONSULTÉES

Sainte Osmanne, patronne de Féricy-en-Brie, extrait de la « Revue de Champagne et de Brie », par Dom FRANÇOIS PLAINE, O. S. B. — Notes manuscrites et traditions recueillies par M. le curé de Sainte-Osmanne, au diocèse du Mans.

LE VÉNÉRABLE BÉNIGNE JOLY

(22 août 1644 — 9 septembre 1694.)

Portrait authentique du vénérable Bénigne Joly.

ENFANCE ET JEUNESSE DU VÉNÉRABLE

Le 22 août de l'an 1644, naissait à Dijon, d'une famille depuis longtemps illustre par les charges importantes qu'elle remplissait au Parlement de Bourgogne, celui dont nous voulons retracer la vie. Ses parents étaient dignes du trésor que le ciel leur envoyait, et les exemples de leur vie intègre, pieuse, compatissante pour les pauvres et ornée des plus solides vertus chrétiennes furent les premières leçons données à leurs nombreux enfants. Bénigne était le cinquième. Elevé sur les genoux d'une sainte mère, il n'eut qu'à écouter et à regarder pour connaître la vertu.

Dès qu'il sut parler et comprendre, il déclara qu'il ne voulait pas avoir d'autre dame que la Sainte Vierge et qu'il était prêt à s'enfuir au désert pour y vivre dans une cellule, si l'une de ses sœurs voulait l'y suivre. Un jour que son père lui demandait : Que ferons-nous de toi? il répondit sans hésiter : Un prêtre, et, si Dieu m'en fait la grâce, je veux être un saint. Il aimait aussi à répéter à ses sœurs : « Quand je serai maître de moi, je veux être le père des pauvres. » La suite de ce récit nous apprendra s'il tint parole. En attendant, sa pieuse mère l'associait aux nombreuses œuvres de charité dont elle était la vivante providence.

Il eut la douleur de la perdre, étant tout jeune encore ; mais il en retrouva la salutaire influence dans les conseils et les exemples de son père. Celui-ci ne négligeait rien pour assurer le bonheur temporel et spirituel de ses enfants, mais c'est à Bénigne qu'il réservait les plus larges trésors de son affection. Quand vint le jour où l'éducation de la famille ne suffit plus, il l'envoya à Beaune pour y être initié aux éléments des connaissances humaines. Bénigne acheva ses études littéraires au collège de Dijon et à celui de Reims,

tous deux dirigés par les Pères de la Compagnie de Jésus. Entre temps, pour affirmer qu'il ne voulait appartenir qu'à Dieu, il demanda et reçut la tonsure à douze ans, et l'année suivante on lui accorda une stalle de chanoine au Chapitre de Saint-Etienne de Dijon où son père avait fondé dans ce but une grosse prébende. Le jeune chanoine n'avait pas de plus grand bonheur, quand ses études le lui permettaient, que d'assister en habit de chœur à l'office canonial où sa jeunesse et sa fervente piété faisaient la joie et l'édification de ses vénérables collègues.

On se tromperait pourtant de croire que toutes les vertus dont il donnait déjà de si frappants exemples avaient germé sans difficultés dans son âme. Bénigne connut, lui aussi, l'âpreté du combat contre soi-même, combat d'autant plus dur pour lui qu'il était d'un tempérament vif et bouillant, hautain, fier et chatouilleux sur le point d'honneur. Ses succès rapides et brillants, les illusions de la jeunesse, les grâces séduisantes répandues dans toute sa personne, tout pouvait être pour lui l'occasion de faire un faux pas dans les voies de la perfection. Mais sa prière fervente et continuelle, sa constante vigilance sur lui-même et sa charité sans bornes pour les pauvres lui valurent de traverser sans péril une période où tant d'âmes font des chutes si lamentables. C'est à Paris qu'il vint étudier la philosophie et la théologie et se préparer à la réception des saints Ordres. Ordonné prêtre le 2 avril 1672, il voulut, le jour de sa première Messe, donner à manger à douze pauvres et leur laver les pieds.

SON AMOUR POUR LES MALHEUREUX

M. Joly, tout en se donnant avec ardeur à l'acquisition des sciences ecclésiastiques, n'avait pas négligé, à Paris, les œuvres de charité Il avait fait ses délices de soulager les mendiants, de visiter les malades et les prisonniers, d'enseigner la doctrine chrétienne aux petits ramoneurs et aux vagabonds qui encombraient les rues de la grande ville. Ce n'était là qu'un apprentissage. Au lendemain de son sacerdoce, Dieu le ramenait à Dijon, sur le théâtre où devaient s'exercer les multiples industries d'un zèle qui lui vaudra le surnom de « Père des pauvres ».

Afin d'établir les bases solides de sa sanctification, il se traça un règlement de vie détaillé et sévère qui le maintint toujours en haleine contre les défaillances de la nature dont il semblait, du reste, avoir complètement triomphé. Au premier rang, il mit ses devoirs de chanoine. Il était toujours le premier et le dernier au chœur, et son attitude y révélait tant de foi, d'esprit d'oraison et d'amour de Dieu que tous en étaient dans l'admiration. Persuadé que l'on n'arrive au ciel que par la voie de l'immolation, il livra à son corps une guerre sans merci. Absorbé dans une oraison presque continuelle, il n'en sortait que par charité, pour se prêter aux désirs des nombreux visiteurs, parfois importuns, qui venaient solliciter des conseils ou des consolations. Toute la ville de Dijon n'avait qu'une voix pour répéter avec le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, que M. Joly était « le modèle et le désespoir des bons prêtres ».

Le serviteur de Dieu s'était toujours senti de l'attrait pour l'évangélisation des gens de la campagne et des pauvres. Elevé en 1673 à la dignité d'archidiacre de l'abbaye de Saint-Etienne qui avait juridiction sur un grand nombre de paroisses de la ville et de la campagne, Bénigne se plut à parcourir et à évangéliser ce petit diocèse, manifestant partout son zèle pour la décence des églises et du culte, annonçant sans relâche la parole de Dieu et répandant sur son passage d'abondantes aumônes.

Les pauvres de la ville eurent ses préférences. Justement alarmé des dangers que faisait courir à la morale et à la sécurité publique le nombre toujours croissant des malheureux et des vagabonds, il entreprit de les moraliser et, tout en subvenant largement à leurs besoins corporels, de former à des habitudes chrétiennes une classe si généralement délaissée. Dans ce but, il restaura de ses deniers, une antique chapelle dédiée à saint Vincent, qui faisait partie de sa prébende de chanoine. Il y convoqua, tous les dimanches, les pauvres de la ville; après leur avoir dit la Messe, les avoir catéchisés et comblés de toutes les marques de son affection, il les renvoyait charmés de trouver tant de charité, d'humilité et d'oubli de soi dans un prêtre issu d'une des plus nobles familles de Dijon.

Inouïs sont les trésors de tendresse et de mansuétude dont le Vénérable faisait preuve à l'égard des délaissés. Un jour qu'il était occupé à répondre à plusieurs personnes, Bénigne congédia du geste et de la voix un pauvre qui, après avoir reçu une première aumône, l'importunait encore. Le mendiant, furieux, vomit aussitôt des paroles d'injure et de colère. Le Vénérable, navré d'avoir donné occasion au péché de cet homme, se prosterna, et, baisant ses genoux, le pria de lui pardonner. Le pauvre, vaincu par tant d'humilité, se jeta lui-même aux pieds du serviteur de Dieu et lui demanda pardon. Bénigne, le relevant, l'embrassa et lui fit une large aumône.

Un jour qu'il distribuait du sel dans sa cour, il arriva que le nombre des pauvres était si grand que l'un d'eux fut oublié. C'était un petit vieux d'humeur bilieuse et irascible. Le visage enflammé de colère, il vint avec arrogance réclamer sa part. « Mon bon père, dit Bénigne en l'embrassant, calmez-vous; vous verrez bientôt que vous n'êtes pas le moins aimé de ma famille. »

Une autre fois, il ne restait plus à l'archidiacre, après sa distribution habituelle, qu'un misérable écu; c'était trop pour le lot d'un seul et peu pour le reste de la journée du Père des pauvres. Survient un mendiant; l'homme de Dieu lui expose sa détresse et le prie de revenir le lendemain. Sans entendre raison, le pauvre se prit à injurier le saint prêtre. « Paix! mon ami, répondit Bénigne, prenez cet écu et n'offensez pas le Seigneur. »

IL ASSISTE LES MALADES ET LES PRISONNIERS

Il ne suffisait pas à l'ardente charité de M. Joly de distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres qui venaient à lui. Il voulut aller à eux. L'assistance des malades fut une des œuvres les plus fructueuses de sa vie. Il pénétrait sans crainte dans les réduits les plus sombres et les plus infects. Doué par nature d'une propreté et d'une délicatesse excessive, il faisait taire ses répugnances et se complaisait dans ces tristes lieux. Les malades les plus délaissés étaient l'objet de sa prédilection. Il balayait leur demeure, arrangeait leur lit, allumait leur feu, leur lavait le visage et les mains, peignait leur tête pleine de vermine, pansait leurs plaies, préparait leurs potions et leur rendait avec joie les services les plus humbles et les plus abjects.

Ces soins matériels lui permettaient d'arriver plus facilement jusqu'à l'âme. Par ses pressantes exhortations, il disposait les malades à recevoir

avec piété les derniers sacrements, il les confessait lui-même, les assistait à leurs derniers moments et ne les quittait pas qu'il n'eût rendu de ses propres mains les derniers devoirs à leur dépouille mortelle.

De tout temps, M. Joly s'était montré visiteur assidu des hôpitaux; mais quand, en 1678; il eut été nommé supérieur de ceux de Dijon, on peut dire qu'il n'en sortit presque plus. Ses préférences, étaient pour les malades dont la nature a le plus d'horreur. On le vit souvent se prosterner aux pieds des lépreux et des pauvres les plus hideux et les plus rebutants et panser les plaies les plus infectes. Il redoublait de sollicitude quand il se trouvait en présence de malades qui, après avoir vécu dans le vice et l'impiété, s'obstinaient à mourir dans l'impénitence. Il leur prodiguait alors les caresses les plus affectueuses, employait tour à tour les menaces, les supplications et les larmes, et ne cessait la lutte qu'après avoir dompté ces cœurs rebelles. Le saint prêtre s'efforçait aussi d'inspirer aux hospitalières les sentiments de foi vive dont il était animé, leur apprenant à voir Notre-Seigneur en chacun des pauvres et des malades. « Courez, ma Sœur, courez c'est le Fils de Dieu qui vous appelle », leur disait-il, quand il entendait les malades réclamer leur secours.

Avec les hôpitaux, les prisons de la ville lui offrirent un champ fécond d'apostolat. Prié de se charger de la direction spirituelle des détenus, le Vénérable s'éprit d'une immense tendresse pour ces malheureux dépourvus de tout, abandonnés et flétris. Voyant dans chacun d'eux Notre-Seigneur captif, sa foi lui inspira une compassion et une éloquence surhumaines. Il fut l'ange consolateur des prisonniers, s'efforçant, par mille industries, d'adoucir leur régime et d'apaiser dans ces âmes de révoltés les tempêtes qu'y soulevaient les rigueurs de la justice humaine.

Mais où triomphait l'héroïsme de sa charité, c'est dans l'assistance qu'il prêtait aux condamnés à mort. Il visitait fréquemment les criminels, et, pour les amener à de plus vifs sentiments de pénitence, soumettait son propre corps à toutes sortes de mortifications. Il avait un don merveilleux pour toucher ces hommes pervers et purifier les âmes les plus flétries. Néanmoins, il eut parfois à soutenir des luttes terribles avec ces malheureux condamnés à mourir pleins de vie et de santé. Il y avait en eux d'étranges fureurs, des accès de désespoir, de haine et de vengeance. Il fallait alors à Bénigne toute la patience de son zèle et de sa charité pour amener ces âmes à la résignation chrétienne. Après les avoir réconciliés avec Dieu, il les accompagnait jusque sur l'échafaud, pour les exhorter et les soutenir jusqu'au bout, ne s'éloignant pas qu'il ne les eût vus mourir dans des sentiments de repentance.

IL FONDE LE BON-PASTEUR ET LE SÉMINAIRE DES PAUVRES CLERCS

Là ne s'arrêtait pas la sollicitude de M. Joly. Depuis longtemps, il gémissait dans son cœur de graves désordres dont la ville de Dijon offrait le triste spectacle. C'est pour y porter remède en partie qu'il entreprit, sous le vocable du Bon-Pasteur, la fondation d'un refuge pour les filles pénitentes. Ayant eu connaissance que plusieurs personnes de mauvaise vie, touchées par la grâce, désiraient revenir sincèrement à Dieu et demandaient qu'on les enfermât pour les soustraire au vice et les défendre contre leur propre faiblesse, il crut le moment venu de mettre son projet à exécution.

Après beaucoup de démarches et de refus, il obtint des administrateurs des hospices trois chambres dans le vieil hôpital pour y retirer ses protégées. Grâce à ses pressantes exhortations, les plus grandes dames de la société dijonnaise s'empressèrent de concourir à cette œuvre et de procurer aux repenties la nourriture et le travail. Cependant, il y avait dans la ville un parti puissant qui voyait d'un mauvais œil la nouvelle fondation. Tout fut mis en œuvre pour la ruiner dès le berceau; mais le serviteur de Dieu vint à bout, par sa foi vive, de renverser tous les obstacles. Il fit d'abord sortir de l'hôpital sa petite communauté, qui y était en butte au mauvais vouloir des administrateurs, et l'établit dans une petite maison de la ville où il lui donna comme directrices deux saintes filles, éclairées toutes deux dans les voies de Dieu et le discernement des âmes. Sous leur habile et prudente direction, et grâce aux fréquentes visites que leur fit M. Joly, les repenties entrèrent avec ardeur dans les voies de la pénitence, observant avec une religieuse exactitude l'austère règlement qu'il leur imposa.

Pendant ce temps, le parti hostile ne cessait de s'agiter et de combiner les moyens d'anéantir une si belle œuvre. Des gens pervers répandirent en ville, contre le Bon-Pasteur, les bruits les plus mensongers, et le maire de Dijon, se faisant le complice et l'artisan des haines populaires, fit à plusieurs reprises envahir la maison par des hommes d'armes, sous prétexte de rendre la liberté aux malheureuses qui y étaient détenues. Mais celles-ci, d'une voix unanime, déclarèrent qu'elles ne sortiraient pour rien au monde. Il ne fallut rien de moins, pour calmer cet orage, que la protection du grand Condé et les lettres patentes de Louis XIV, données en 1687.

Mais l'œuvre entre toutes à laquelle il se donna avec le plus d'ardeur fut, sans contredit, l'établissement du Séminaire des pauvres clercs. M. Joly, contrairement au préjugé dont étaient généralement imbus les ecclésiastiques de son temps, avait toujours eu une grande inclination pour évangéliser le peuple des campagnes. Ne pouvant se donner lui-même à ce ministère, il voulut du moins contribuer à former des clercs qui s'y consacreraient tout entiers. Il choisit dans ce but des enfants pauvres, robustes de corps et innocents de cœur, les logea dans les dépendances de la vaste abbaye de Saint-Etienne, et leur fit donner par des prêtres pieux l'instruction convenable. Lui-même avait réglé leur vie sur les bases de la piété, du travail et de l'austérité. Il ne se lassait pas de visiter ces enfants, de leur faire des conférences spirituelles et de les former à l'esprit de leur saint état.

IL FONDE LES HOSPITALIÈRES DE NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ DE DIJON

Il est temps de dire un mot de l'œuvre maîtresse qui occupa le vénérable Bénigne pendant les douze dernières années de sa vie. Les religieuses du grand hôpital de Notre-Dame de la Charité de Dijon ne répondaient plus au but de leur vocation; leur conduite n'était pas toujours conforme à leur état, et le petit nombre où elles étaient réduites ne leur permettait pas d'assurer le service d'une maison si considérable. C'est alors, en 1682, qu'on demanda à M. Joly de créer des Sœurs hospitalières pour les orphelins et les malades. D'abord épouvanté d'une semblable proposition, quand il eut longuement prié, mûrement réfléchi et reconnu que telle était la volonté de Dieu, il

ne balança plus. Dès qu'il eut fait connaître son projet, des âmes de bonne volonté s'offrirent à lui; il en vint même de provinces fort éloignées. Il les établit sur la paroisse Saint-Philibert et leur donna comme directrice Mlle Anne Palliot, qu'il avait mise quelques années auparavant à la tête du Bon-Pasteur où elle revint plus tard.

Le pieux fondateur, se faisant le conférencier de ces bonnes filles, leur découvrit les horizons de la vocation religieuse, leur marqua le but où elles devaient tendre, les moyens d'y atteindre, et les convia à une vie de plus en plus parfaite par la pratique des plus austères vertus. Les nouvelles Hospitalières furent installées au grand hôpital, le 14 juillet 1683. Bénigne les conduisit lui-même une à une dans les salles et les offices dont elles seraient désormais chargées, indiquant à chacune les vertus propres à son emploi, lui enseignant le zèle à déployer dans le soulagement corporel et spirituel des malades et lui inspirant, par des paroles embrasées, l'esprit de foi avec lequel elle devait avoir soin des membres souffrants de Jésus-Christ.

L'épreuve cependant ne manqua pas de venir apposer le cachet divin à cette œuvre naissante. Mais il y avait en M. Joly et en ses filles tant de confiance en Dieu et un si filial abandon à la Providence, que les difficultés ne firent qu'affermir les courages. L'orage, du reste, fut de courte durée, et les intendants et les administrateurs de l'hôpital qui avaient trempé dans ces machinations comprirent bientôt, en admirant l'ordre et la propreté qui régnaient partout dans la maison, qu'ils avaient enfin trouvé le type qu'ils cherchaient depuis longtemps. Ils résolurent, en conséquence, de les attacher définitivement à l'hôpital et de leur donner un costume qui répondit à la sainteté de leur vie et à la noblesse de leur état. Les choses traînèrent un peu en longueur et la vêture n'eut lieu que le 6 janvier 1685.

Bénigne Joly s'efforça, par l'exemple et la parole, de rendre les Hospitalières de Notre-Dame de plus en plus parfaites. Trois fois la semaine, il passait la plus grande partie du jour au milieu d'elles, catéchisant les orphelins, évangélisant les pauvres, soignant les malades, assistant les agonisants et ensevelissant les morts. Il achevait par la parole ce qu'il avait si bien commencé par l'exemple et donnait d'avance à ces bonnes filles les admirables règles de conduite qu'il allait mettre par écrit pour l'usage de leur Institut.

DERNIÈRES ANNÉES DU VÉNÉRABLE — SA MORT

Les années 1693 et 1694 marquèrent en France parmi les plus calamiteuses du XVIIe siècle. Ce fut la famine avec ce qu'elle a de plus affreux. Le vénérable Joly, prévoyant les maux qui menaçaient Dijon et les alentours, se rendit à Paris pour recueillir des aumônes, et, quand le fléau sévit, il était prêt pour le combattre. Quoique brisé de fatigues, miné par la fièvre et épuisé de privations, il se fit le distributeur des secours. Sa porte et sa table étaient ouvertes à tout venant, et il s'oubliait lui-même au point de se retrancher, en faveur des affamés, plus de la moitié de ce qu'il devait manger. « Ah! disait-il, je voudrais pouvoir me mettre en bouillon pour sustenter les membres souffrants de Jésus-Christ! » La famine eut pour compagnes des fièvres pestilentielles et contagieuses qui causèrent une effrayante mortalité. Notre saint archidiacre se signala entre tous. Miné lui-même par la fièvre, il parcourait nuit et jour la ville désolée, s'arrêtant de préférence dans les réduits où la contagion se montrait plus redoutable, où la misère était plus hideuse et l'abandon plus complet.

Cependant, il n'avait pas interrompu ses conférences et ses prédications. Le 29 août 1694, il parut encore dans sa chère chapelle de Saint-Vincent. On remarqua qu'il était plus pâle et plus fatigué que de coutume. Il prêcha; mais sa voix tremblait et trahissait l'effort. Le Vénérable éprouvait les premières atteintes de la contagion; il était frappé à mort. Quand il rentra chez lui, l'abbé Le Compasseur, son commensal et son ami, voulut le faire coucher, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en s'apercevant que le lit de Bénigne avait disparu. Celui-ci, confus et embarrassé, murmura : « Je l'ai donné, il y a quelques jours, à une famille qui était dans un entier dénuement; n'en dites rien, priez seulement mon frère de me prêter un lit pour mourir. »

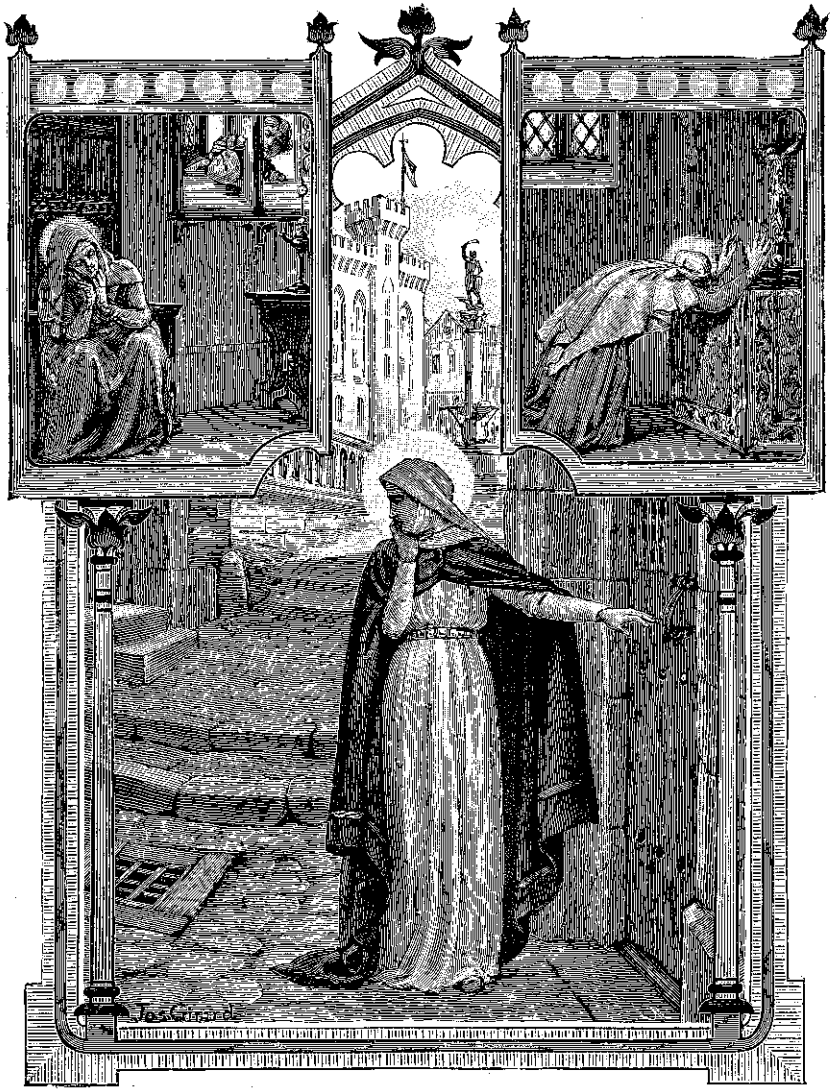
C'est sur un lit d'emprunt qu'il passa les onze jours qu'il avait encore à vivre ici-bas, édifiant tous ceux qui l'approchaient par sa patience, son attention à la présence de Dieu, l'obéissance entière à tout ce qu'on voulait de lui et les grands sentiments d'humilité dont il donnait des marques continuelles. Sa grande préoccupation était encore d'assister les pauvres. Il dit un jour à la Sœur infirmière qui le veillait : « Prenez les deux ou trois chemises qui sont encore dans mon armoire, et donnez-les aux mendiants. — Mais, mon Père, ce linge vous est nécessaire. — N'importe, donnez toujours; je serai trop heureux de mourir pauvre entre les pauvres. » Quand les médecins le prévinrent que sa vie était en danger, il leva les yeux au ciel et dit : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Aussitôt, il se prépara à recevoir tous les sacrements des mourants, ce qu'il fit avec une humilité qui tira des larmes à tous les assistants. Il ne cessait d'exciter tout le monde à l'amour de Dieu, et lui-même en redisait des actes fréquents. « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. » Ce fut sa dernière parole. Immédiatement après, il entra en agonie, et, sans violence, sans convulsion, malgré les ardeurs de la fièvre qui le dévorait, il s'endormit dans le baiser du Seigneur, à 9 heures du soir, le 9 septembre 1694.

Sa mort fut considérée comme un deuil public à Dijon, et toute la ville voulut prendre part à ses funérailles solennelles. On l'enterra, conformément à sa volonté, dans le grand hôpital, au milieu des pauvres qu'il avait tant aimés. Plus tard, ses restes précieux furent transportés dans la chapelle du même hôpital où ils sont encore aujourd'hui. Les premières informations canoniques sur sa vie furent entreprises en 1863, et, le 5 septembre 1872, Pie IX signait le Décret d'introduction de la cause du *Vénérable* serviteur de Dieu, Bénigne Joly.

LA BIENHEUREUSE SÉRAPHINE SFORZA DE MONTEFELTRO

Mariée et religieuse Clarisse (1434-1478).

Fête le 9 septembre.



La Bienheureuse, chassée de sa maison par son mari, vient frapper a la porte des Clarisses.
(A gauche, séquestrée dans sa chambre, elle est secourue par un fidèle serviteur; à droite, elle exhale ses plaintes au pied du Crucifix.

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

Sueva de Montefeltro naquit en Italie dans la ville d'Urbino, en l'année 1434. Ses parents appartenaient à la plus haute noblesse de la péninsule. Son père, Gui-Antoine, comte de Montefeltro et d'Urbino et grand connétable du royaume de Naples, avait épousé en secondes noces Catherine Colonna, nièce du pape Martin V. De ce mariage naquirent cinq enfants. La dernière venue fut notre Bienheureuse. Elle perdit sa mère à l'âge de quatre ans et son père cinq ans après, le 21 février 1443.

Par la mort de Gui-Antoine, le comté de Montefeltro et le duché d'Urbino passèrent à son fils Odon, qui en reçut l'investiture de son suzerain, le pape Eugène IV. Malheureu-

sement, le jeune duc, livré trop jeune à lui-même, s'adonna à une vie licencieuse et fut poignardé à l'âge de dix-huit ans. La couronne ducale passa alors à son demi-frère, Frédéric.

Sueva fut ensuite amenée à Rome chez ses grands-parents, les princes Colonna, en 1445. Dans leur palais, sous la direction de maîtresses dévouées, elle reçut une éducation princière, et surtout la solide formation religieuse où elle puisa dans la suite la force et la résignation héroïque qu'elle sut déployer dans le malheur.

MARIAGE — PREMIÈRE ÉPREUVE

A peine âgée de quatorze ans, suivant une malheureuse coutume de l'époque, Sueva eut à accepter un époux qu'elle n'avait jamais connu, Alexandre Sforza, comte de Cotignola, seigneur de Pesaro et grand connétable de Sicile. Celui-ci était le frère de François Sforza, le célèbre duc de Milan.

Moins de titres et plus de vertus chez l'époux auraient été pour la jeune femme un gage plus certain de bonheur.

Alexandre, déjà veuf et père de deux enfants, conduisit sa nouvelle fiancée à Pesaro, au milieu d'une brillante escorte de dames et de cavaliers. Le mariage fut célébré au mois de septembre 1448.

Le comte découvrit tout d'abord en sa femme de telles qualités de l'esprit et du cœur, qu'il se prit à l'aimer ardemment et à l'estimer comme un trésor précieux pour sa maison. Il comprit qu'avec elle la probité, la piété, la justice et la prudence entraient dans le palais. Aussi lui laissa-t-il l'autorité souveraine pour le gouvernement de ses Etats, dès que son devoir de général l'appela sous les drapeaux du duc de Milan, son frère.

Pendant que son époux bataillait, Sueva pourvut si bien aux besoins de la ville par sa vigilance et son énergie, qu'elle fit l'admiration de tous ses sujets.

Une fois que le comte Alexandre fut revenu dans ses Etats, dans la mollesse d'une vie de luxe et d'oisiveté, il ne tarda pas à dédaigner l'épouse fidèle pour s'éprendre d'une fille du peuple appelée Mattia. Sueva, se voyant délaissée, s'efforça tout d'abord de cacher les infidélités du comte, afin de diminuer le scandale qui en résulterait pour la cour; puis, par ses conseils et par ses larmes, elle essaya de rompre cette chaîne de péchés. Elle redoubla de bonté et d'attentions. Tout fut inutile; elle ne recueillit que des insultes et des coups.

Plus Alexandre s'enfonçait dans le vice, plus aussi grandissait la distance morale qui le séparait de sa sainte épouse. Il s'irritait de la voir si pure et si sage, comme un vivant reproche en face de ses propres désordres. Aussi n'avait-il à son égard que des paroles amères et des regards courroucés.

La cour était profondément scandalisée, et tous les honnêtes gens de la ville qui avaient éprouvé les bontés de la jeune comtesse souffraient de ses douleurs.

TENTATIVES CRIMINELLES

L'étrangère exigea bientôt de Sforza la disparition de l'épouse légitime. Alexandre n'avait plus rien à lui refuser. Il se procura un poison violent, qu'il fit mélanger secrètement aux aliments de la comtesse. Les effets de l'empoisonnement furent tels que la malheureuse Sueva resta dans une douloureuse agonie ; mais, grâce aux remèdes et aux soins de son entourage, elle revint à la vie pour souffrir encore et mieux se sanctifier.

Cette tentative criminelle se renouvela trois fois en quinze jours, et chaque fois Dieu voulut que la victime échappât à la mort. Tout cela nous est connu par une lettre que Sueva elle-même écrivit en mars 1457, de Fano, aux agents de Sigismond Malatesta, à Naples, et par une lettre du 29 mars 1457, adressée au duc de Milan par Violante, sœur de Sueva. Celle-ci ajoute même qu'Alexandre, s'étant saisi d'un jeune Bolonais, il lui a arraché par l'étreinte de la torture un aveu attentatoire à la vertu de sa femme, aveu contre lequel il a protesté dès qu'on l'a eu remis en liberté.

Voyant que le poison était impuissant, le misérable séquestra Sueva dans une chambre retirée du palais et défendit qu'on lui donnât la moindre nourriture, afin qu'elle mourût d'inanition. Son espoir fut encore déçu, car il se trouva un serviteur fidèle qui, violant toutes les consignes, apportait secrètement de la nourriture à sa maîtresse.

Le comte, furieux de ses insuccès, résolut d'en finir. Il pénétra une nuit dans la chambre de sa femme et, se jetant sur elle, essaya de l'étrangler. Aux cris poussés par la victime, les domestiques accoururent ; l'assassin avait déjà disparu ; mais, dans sa précipitation, il avait laissé tomber sa toque de fourrure. Ils la ramassèrent et accusaient déjà le comte, lorsque Sueva, qui avait bien reconnu sous son masque son indigne époux, s'efforça cette fois encore de sauver sa réputation en attribuant cette tentative d'assassinat à des ennemis inconnus.

Quand tout fut rentré dans le calme, le comte reparut :

— Savez-vous, Madame, que vous venez d'avoir un grand cauchemar ?

— Oui, je le sais, répondit-elle.

— Quelle en est donc la cause ?

— C'est vous, Monseigneur, qui avez voulu m'étouffer.

Se voyant découvert, Sforza ne chercha plus à dissimuler.

— Vous le voyez, Madame, entre vous et moi, la paix n'est plus possible, il faut nous séparer ; vous entrerez donc dans un monastère.

— Je n'y entrerai que si Dieu me l'inspire, seigneur comte.

— Alors, redoutez ma colère.

— Je ne redoute que d'offenser Dieu.

Cette grandeur d'âme, cette inaltérable bonté, capables d'attendrir un cœur de pierre, ne firent que pousser à bout l'exaspération de Sforza. Pour obliger son épouse à quitter le palais, il réserva à l'étrangère ses plus beaux appartements, les honneurs de la cour et la première place dans les festins et dans les réceptions.

Devant ce dernier outrage, la Bienheureuse, dans l'espoir de ramener à elle le cœur de son époux, respecta ses décisions et fut

la première à rendre les honneurs à sa rivale. Elle faisait taire ses propres ressentiments et ne pleurait dans le secret de son cœur que les péchés commis et les scandales donnés.

AU MONASTÈRE DES CLARISSES

Il y avait dans la ville de Pesaro un monastère de Clarisses, fondé en 1440 par la bienheureuse Félicie Meda. C'est là qu'Alexandre Sforza résolut de cloîtrer son épouse, afin de supprimer cette protestation vivante contre sa vie désordonnée. Il entra un jour dans sa chambre et lui ordonna de sortir immédiatement du palais pour aller s'enfermer en ce monastère. Comme elle hasardait quelques timides observations, il se porta sur elle aux dernières violences et la jeta hors de sa maison. C'était en l'année 1457.

Ainsi chassée ignominieusement, la Bienheureuse demanda son admission à la supérieure des Clarisses et entra au couvent le jour même. Elle prit désormais le nom de Sœur Séraphine.

Le comte plaça des gardes aux portes du monastère, afin d'empêcher toute communication de l'extérieur avec sa victime. C'était donc la prison, mais une prison céleste après toutes les souffrances endurées dans le palais.

Cependant, toute la cour pleurait le départ de la comtesse. Cette claustration forcée fut bientôt connue dans les environs, et le bruit s'en répandit même à Rome. Le prince Colonna, proche parent de la Bienheureuse, en fut indigné, et il envoya aussitôt un gentilhomme à Pesaro demander les raisons d'une séparation si déshonorante pour sa famille. Le demi-frère de Sueva, Frédéric de Montefeltro, s'y rendit également.

UNE ODIEUSE MANŒUVRE

Alexandre accueillit les envoyés avec de grandes marques de considération, puis, pour cacher l'infamie de sa conduite, il ne recula pas devant un nouveau crime. Il se plaignit douloureusement des infidélités de la comtesse et de ce qu'elle avait pris part à un complot tramé contre la vie de son mari par la famille des Malatesta. Il offrit même de lui faire avouer devant témoins les fautes dont elle s'était rendue coupable.

Nous avons déjà vu ce qu'il en était de la première accusation lancée contre cette noble femme, quant à la participation qu'elle aurait prise à une conspiration politique contre son mari, sans être absolument prouvée, elle n'est peut-être pas invraisemblable. Il est possible que, sous l'impression des menaces et des coups dont elle était constamment victime, Sueva n'ait pas dénoncé le complot qu'elle connaissait et qu'elle l'ait indirectement favorisé par ses lettres à ses parents, dans lesquelles elle retraçait par le menu tous les torts de son mari envers elle.

Quoi qu'il en soit de ce point, qu'il n'est pas possible d'élucider aujourd'hui par suite du désaccord qui règne entre les documents conservés, un fait est certain, c'est qu'Alexandre envoya un messager à sa femme pour l'avertir qu'à sa prochaine visite au couvent elle eût à lui donner raison en tout ce qu'il affirmerait, sinon le monastère serait mis à feu et à sang, car toutes les dispositions étaient prises pour cela.

La servante de Dieu resta atterrée à ces paroles et comprit qu'une nouvelle scélératesse se préparait à son endroit. Cependant, ne pouvant résister aux larmes et aux prières des religieuses qui lui demandaient ce nouveau sacrifice pour épargner leur vie, elle promit tout ce que voulut son persécuteur.

On a dramatisé à plaisir la scène qui se déroula entre elle et son mari devant les membres de sa famille, dans le parloir du monastère ; mais, d'après une lettre même de Frédéric, le frère de Sueva, celui-ci ne la vit point et ne causa pas avec elle. Dans l'entretien, fort court, remarque-t-il, qu'il eut avec Alexandre Sforza, il lui conseilla lui-même de laisser sa sœur au couvent. Ce n'est pas assurément qu'il fût convaincu par les raisons données, mais l'on était sur le point d'en venir aux mains dans toute cette région de l'Italie pour cette malheureuse affaire, et, par politique, les parents de Sueva étaient résolus une fois encore à la sacrifier.

UN GESTE DU CRUCIFIX VENGEUR INATTENDU

La pauvre Sœur Séraphine, brisée par cette dernière épreuve, alla se prosterner devant le célèbre crucifix qui avait servi durant quarante ans aux missions de saint Bernardin de Sienne. A ses pieds elle pleura et se plaignit de son abandon. Tout à coup, elle crut voir le Christ expirant qui relevait la tête vers elle et lui adressait ces paroles :

— Souffre, mon enfant, ces humiliations et ces injustices en union avec les moqueries, les outrages et les dérisions de la croix. Mes douleurs ont été plus grandes que les tiennes. C'est pour toi que je les ai souffertes.

Ces paroles divines remplirent le cœur de la Bienheureuse d'une douceur infinie et lui firent oublier la honte dont on l'avait couverte. Dieu, d'ailleurs, se chargea bientôt de la venger.

Le notaire qui avait écrit les prétendus aveux de la coupable sortait du palais de Sforza, après avoir reçu le prix de sa trahison, lorsqu'il croisa un groupe de vendangeurs qui revenaient du travail avec des ânes pesamment chargés. Un de ces animaux s'emporta subitement, renversa en passant le notaire et le foula aux pieds.

Le malheureux notaire, se croyant près de mourir, fut pris de remords et avoua publiquement la honteuse manœuvre à laquelle il avait prêté son concours, exprimant ses regrets d'un tel crime. Il profita, du reste, de cette rude leçon ; désormais, il vécut en bon chrétien, sans jamais plus commettre de faux

ABNÉGATION HÉROÏQUE

La Bienheureuse, après avoir passé un an au couvent du *Corpus Domini* dans la prière et le silence, comprit qu'elle ne devait plus rentrer au palais des Sforza. Elle reçut l'habit de Clarisse, fit un noviciat fervent et pro-

nonça sa profession solennelle. Elle ne devait plus être désormais que Sœur Séraphine. Elle qui avait étonné la cour par l'héroïcité de ses vertus domestiques édifia plus encore le couvent par ses exemples d'humilité et de patience.

Son oubli des injures atteignit, en une circonstance, un degré sublime que l'esprit du monde traita de faiblesse et de lâcheté, mais qu'admirèrent les anges du ciel.

Mattia, la malheureuse créature qui lui avait ravi le cœur de son époux, se présentait souvent au monastère, toute parée des joyaux et des vêtements de l'épouse légitime. Elle demandait la Sœur Séraphine à la grille, lui parlait comme à une de ses servantes et lui commandait des travaux de broderie ou de couture. La Bienheureuse, qui avait en horreur les visites mondaines et les fuyait avec soin, regardait les heures de parloir qu'elle était obligée de passer avec cette femme comme un moyen voulu de Dieu de se perfectionner dans l'abnégation. Elle répondait aimablement à ses questions et s'efforçait de satisfaire tous ses désirs.

DEUX CONVERSIONS

Le comte Alexandre Sforza, devenu le pire des criminels, commença peu à peu à dédaigner celle qui avait été la cause de ses désordres. Puis il la traita avec dureté, la frappa brutalement et la chassa même du palais pour se livrer à une autre courtisane.

Mattia, ainsi congédiée, se rappela les beaux exemples de vertu qu'elle avait vu pratiquer sous ses yeux. Ce souvenir et la pensée des scandales qu'elle avait donnés amena le repentir dans son âme coupable. Elle se maria à un médecin de la cour, puis, devenue veuve en 1476, elle entra dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, où elle mena une vie fort exemplaire.

Le comte Sforza, de son côté, regretta ses fautes et pleura sur la noble et sainte créature qu'il avait martyrisée et déshonorée.

Jusqu'à sa mort, survenue le 5 avril 1473, il fut aussi pieux et aussi sévère dans ses mœurs qu'il avait été tout d'abord impie et dissolu. Il voyait fréquemment derrière la grille du monastère celle qui n'était plus pour lui que Sœur Séraphine. Il implorait ses conseils et recommandait vivement son âme à ses prières.

LA MORT — UNE LEÇON ÉNERGIQUE

La bienheureuse Séraphine fut nommée prieure du monastère en 1475 ; mais elle ne garda cette charge que trois ans. Lorsqu'elle eut obtenu de Dieu la conversion de ceux qui avaient été le tourment de sa vie, elle sentit que sa mission était terminée ici-bas. Elle mourut, en effet, peu après, le 8 septembre 1478, après vingt et un ans de vie religieuse.

Toute la ville de Pesaro porta le deuil de celle qui avait excité sa pitié par ses douleurs immenses et son admiration par la façon chrétienne dont elle les avait supportées.

Son corps fut enfermé dans un cercueil en bois dur, comme c'était l'usage parmi les Clarisses pour les religieuses qui mouraient en grand renom de sainteté. Bien que déposé dans un caveau très humide, le corps fut retrouvé intact lors de sa première translation, quelques années plus tard.

En 1750, l'archevêque de Pesaro, Mgr Radicati, ordonna une seconde exhumation, lors du procès de béatification. Entouré de deux médecins, de deux chirurgiens et de plusieurs autres témoins, il fit ouvrir le cercueil et trouva le corps desséché, mais intact dans toutes ses parties.

La Bienheureuse, qui avait subi patiemment durant sa vie de si rudes attaques à sa réputation, devint moins endurante après sa mort. Quelques jours après ses funérailles, deux nobles dames, ses parentes, passant à Pesaro, s'arrêtèrent au couvent du *Corpus Domini*, et, tandis que toutes les Sœurs louaient les grandes vertus de la Mère défunte, l'une des matrones blâma publiquement sa conduite, et surtout elle blâma le silence par lequel elle avait autorisé la calomnie sur son nom et sur sa famille.

Toute satisfaite de ses méchantes réflexions qui avaient attristé les Sœurs, elle quitta le monastère. La nuit suivante, la Bienheureuse lui apparut pour lui reprocher ses paroles :

— Qui veut toujours les honneurs du monde n'aura pas ceux du ciel, lui dit-elle. Si j'avais manifesté mon innocence en accusant de mensonge le comte, mon époux, peut-être ne jouirais-je pas du bonheur éternel.

Cela dit, elle disparut, laissant sa parente confuse de la leçon reçue et contrite de son faux jugement. Le lendemain, celle-ci se rendit au couvent et voulut qu'à un péché public il y eut une réparation publique. Devant toute la communauté rassemblée, elle se jeta à genoux, raconta ce qui lui était arrivé la nuit précédente et demanda pardon en pleurant du scandale et du chagrin qu'elle avait causés aux religieuses.

Dès les premières années qui suivirent la mort de la Bienheureuse, le peuple se porta en foule à son tombeau et les miracles s'y multiplièrent. Les évêques et les cardinaux vinrent prier près de ses restes. Les princes d'Italie enrichirent son sanctuaire et tinrent à lui faire oublier par leur vénération qu'elle avait été, durant sa vie, la victime de l'un d'eux.

Le procès de béatification, commencé le 14 novembre 1748, fut terminé le 13 juillet 1754, sous le pontificat de Benoît XIV. Son culte fut reconnu par l'Eglise, et le titre de Bienheureuse lui fut accordé.

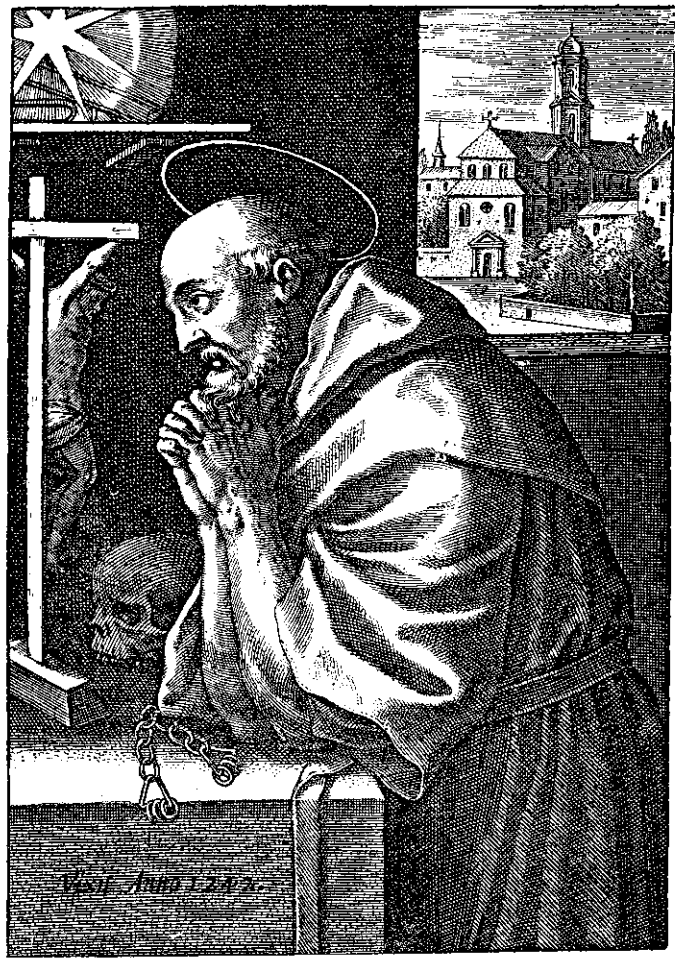
SOURCES CONSULTÉES

J.-B. ALEGIANI, *Vita della Beata Serafina de Feltri Sforza.* Rome, 1754. — B. FELICIANGELI, *Sulla monacazione di Sueva Montefeltro-Sforza, signora di Pesaro.* Pistoie, 1903. — *Analecta bollandiana*, t. XXIV (1905), p. 311-313.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 10 septembre.



LES AMBASSADEURS DE SAINT NICOLAS

Dieu qui crée ses saints pour la gloire éternelle sait sanctifier non seulement leur vieillesse et leur âge mur, mais encore leur naissance.

C'est ainsi qu'il fit à notre bienheureux Père saint Nicolas l'honneur d'envoyer des anges annoncer sa venue en ce monde. Compagnani son père, et Aimée, sa mère, qui vivaient au bourg de Santo-Angelo, dans la marche d'Ancône, pleurèrent longtemps l'infécondité de leur mariage. Grands dévots de saint Nicolas de Myre, ils espéraient, par ses mérites, voir cesser leur opprobre. Un jour ils firent vœu d'aller vénérer ses reliques qui reposaient à Bari, ville du royaume de Naples.

La nuit suivante, un ange leur apparut : « Vos prières sont exaucées, leur dit-il, mais allez au tombeau de saint Nicolas, il vous apprendra qui doit naître de vous. »

SAINT NICOLAS DE MYRE PRÉDIT LES GLOIRES DE SAINT NICOLAS DE TOLENTIN

La joie de cette vision réveille les deux époux. Ils se lèvent aussitôt et rendent grâce au ciel. Confiants dans le message divin, ils donnent leur humble patrimoine à la garde de leurs amis et se mettent en route.

Arrivés à Bari, ils vont avant tout, comme il convient à de pieux pèlerins, faire leurs dévotions au Christ et au seigneur saint Nicolas son serviteur. Tandis qu'ils prient au pied de l'autel, mal-

gré leur ferveur et leur religion, ils s'endorment, vaincus par la fatigue.

Les yeux de leur âme s'ouvrent alors aux choses célestes, et voient saint Nicolas qui leur dit : « Je viens confirmer les paroles que l'ange vous a apportées. Vous aurez bientôt un fils. Appelez-le Nicolas puisque c'est à moi que vous le devrez. Cet enfant réjouira le Seigneur par sa vie de prière et de pénitence. Il sera prêtre et illustrera son nom par de nombreux miracles. Pour vous, regagnez maintenant en paix votre demeure. »

Revenus à eux, Compagnani et Aimée gémissent sur leurs péchés, qui les rendent indignes de tant de grâces, et ils mêlent des pleurs de repentir à leurs élans de reconnaissance et de joie.

Ces deux sentiments luttaient encore dans leur cœur, quand ils revinrent à Santo-Angelo. Leur fils y naquit enfin. Ils le présentèrent au baptême dans un grand sentiment de foi, et le firent appeler Nicolas.

SAINT NICOLAS, MODÈLE DES ENFANTS

Dès ses premières années, Nicolas est appliqué à l'étude. Les femmes immodestes, les compagnons légers lui font horreur. Il fuit leur commerce et s'attache à imiter les vertus qui resplendissent chez les vrais chrétiens. Il attire les pauvres à la maison paternelle, pauvre elle-même, et les sert de ses mains. Son bonheur est ensuite d'assister aux divins offices. A l'église, il écoute la parole de Dieu avec tout le respect d'un homme. Sa dévotion est si profonde, son maintien si religieux, que les fidèles sont persuadés qu'il voit le Christ des yeux du corps. « Si Dieu laisse vivre cet enfant, se disent-ils, ce sera quelque jour un grand saint. »

Ces heureux présages firent, dès lors, recevoir Nicolas parmi les chanoines d'une grande église. Mais, quoiqu'il fût bien jeune encore, son ambition tendait plus haut. Au-dessus de toutes les dignités humaines, il cherchait un état qui pût l'élever à un tel point de vertu que le monde ne fût plus digne de le posséder. Pour s'y préparer, dès sa septième année, il s'imposa trois jours de jeûne par semaine.

UN GRAND EXEMPLE POUR LES ENFANTS ET LEURS PARENTS

Cependant, il y avait, dans le monastère de Santo-Angelo, un prieur dont la parole et la vie faisaient l'édification du peuple. Un jour, la foule écoutait sur la place publique son prédicateur bien-aimé. « N'aimez point le monde, disait celui-ci, n'aimez point le monde, car le monde et ses plaisirs passeront vite pour nous. » Nicolas était parmi les auditeurs. Cette pensée le frappe et jette dans son âme le désir de la vie religieuse.

A peine le prédicateur a-t-il achevé son discours qu'il se met à ses pieds et réclame l'habit de saint Augustin. Mais le Père refuse de recevoir un novice si jeune sans le consentement des siens. Il craignait que le bonheur de l'enfant ne fît le désespoir des parents.

Aimée et Compagnani aimaient trop leur fils pour s'opposer au bien de son âme. Ils s'en séparèrent, en bénissant Dieu qui commençait ainsi à remplir ses promesses.

UN NOVICE FERVENT

Grâce à la paix et au recueillement du cloître, notre Saint passa vite maître en vertu. Il n'avait pas encore douze ans qu'on le donnait comme modèle aux plus anciens religieux. « Il ne vit pas en homme, disait-on, mais en ange. » Nicolas, cependant, s'estimait le dernier de tous. Comme tel il obéissait à chacun de ses frères, et il ne pouvait se défendre d'un spécial attachement pour ceux qui lui procuraient quelque humiliation imprévue. Il ne trouvait jamais ses emplois assez bas et assez pénibles.

Cette précoce sainteté fit déroger aux lois ordinaires. Nicolas put, avant l'âge canonique, prononcer ses vœux solennels de pauvreté, d'obéissance et de très sainte chasteté.

Le jeune profès comprit que la loyauté l'obligeait, devant Dieu comme devant les hommes, à garder des engagements si sacrés. Aussi, sentant qu'il ne pourrait sauvegarder sa pureté qu'au prix des plus rudes sacrifices, il surpassa tous ses frères en austérités

Sa prière, ses jeûnes prolongés, ses cruelles macérations lui donnèrent la victoire. Au milieu des souffles dévorants et empoisonnés de la terre, il conserva, dans toute sa fraîcheur et son éclat, le lys de sa virginité.

Quelquefois on lui demandait s'il était possible à l'homme de repousser tous les assauts de la luxure. Mais il se gardait bien de révéler ses triomphes sur ce point. « C'est Satan qui inspire cette question, pensait-il, pour me faire tomber dans le péché; il voudrait m'embarrasser dans le filet de l'orgueil et de la présomption. »

UNE MESSE VOTIVE DES MORTS LE DIMANCHE

Après avoir reçu les Ordres sacrés, Nicolas passa dans le monastère de Valmane, près de Pise. Plein d'une ardente et constante dévotion, il y célébrait le Saint Sacrifice tous les jours. A l'autel, son visage s'enflammait d'un feu divin, et des larmes d'amour coulaient de ses yeux. Aussi les fidèles s'empressaient à sa messe pour participer à ses prières.

Mais ce n'était point seulement la terre qui venait réclamer les suffrages de notre Saint.

Une nuit il entend des gémissements et des soupirs confus : « Frère Nicolas, serviteur de Dieu, daigne avoir pitié de moi », répétait une voix lamentable. « Mais qui es-tu? » répondit-il. « Je suis l'âme de ce pèlerin d'Aucimum qu'autrefois tu connus. Aujourd'hui, hélas ! je souffre dans les flammes du Purgatoire. Je t'en prie, dis demain la messe des trépassés pour me délivrer de mes peines.

— Que le sang rédempteur se répande sur toi, mais je ne puis me rendre à tes désirs. Demain c'est dimanche, et il ne m'est point permis de changer l'office du jour. De plus, je dois présider au chœur cette semaine, et chanter la messe conventuelle.

— Viens donc, vénérable Père, et vois si tu peux repousser aussi cruellement les supplications des infortunés qui m'envoient. »

Le Bienheureux fut alors transporté dans la solitude qui entourait son couvent. Là, une foule d'enfants, de femmes, d'hommes s'agitaient comme dans une mer de douleur. « Pitié ! pitié pour ceux qui réclament ton secours, s'écrièrent-ils à sa vue. Demain, tu nous délivreras presque tous de nos peines, si tu veux dire la messe pour nous. »

Le Saint fut pris d'une telle compassion qu'il revint à lui. Aussitôt, il se jette à genoux et répand devant Dieu des prières et des larmes abondantes pour le soulagement des âmes du Purgatoire. Dès le matin, il découvre à son supérieur les instances que l'Eglise souffrante a faites auprès de lui; mais il tait sa vision pour se pré-

server de toute marque d'estime particulière.

Néanmoins, il est délivré de toute charge, et pendant toute la semaine, il consacra ses messes, ses oraisons et ses pénitences à la délivrance des défunts.

Le dimanche suivant, l'âme du pèlerin vint remercier Nicolas de lui avoir ouvert le ciel, ainsi qu'à un grand nombre de ses malheureux compagnons.

POUR SUIVRE LE CHRIST
IL FAUT SAVOIR PARFOIS HAIR SES PARENTS

Telles furent les prémices de l'apostolat de notre Saint. Il s'apprêtait, par la mortification, à le rendre plus fécond encore dans la suite. Dès l'âge de quinze ans, il s'obligea à une abstinence perpétuelle, à cinq jours de jeûne par semaine. Le cilice ne le quittait jamais. Souvent il y joignait une ceinture de fer, dont les pointes acérées pénétraient ses chairs. Enfin il achevait d'ensanglanter son corps innocent par de fréquentes flagellations.

Pour éteindre la ferveur de Nicolas, le démon voulut se servir de la voix d'un oncle bien-aimé, comme il avait employé les caresses d'Eve pour vaincre et tromper Adam.

Ce parent était abbé d'un monastère voisin. A la vue de son neveu, tout accablé sous le poids de ses austérités, il fut ému d'une compassion mondaine. « Ménage ta jeunesse et ta santé, lui dit-il. Pour moi je ne puis, sans manquer à mon devoir, te laisser t'exténuer davantage; sors de ton Ordre et viens dans le mien. La discipline y est moins rigoureuse et je saurai modérer tes indiscrétions. » La seule pensée de l'apostasie fit frémir le jeune religieux. Plein de haine pour cette perfide amitié, il abandonna son oncle, et courut à l'église s'armer du bouclier de la prière. « Seigneur, s'écriait-il, faites que je marche toujours devant vous ! »

Cependant, vingt jeunes gens, divisés en deux chœurs, l'entourèrent et chantèrent par trois fois : « C'est à Tolentino, c'est à Tolentino, c'est à Tolentino que tu mourras. Persévère dans ta vocation tu y trouveras le salut. » A leur aspect radieux, l'homme de Dieu comprit que c'étaient des anges qu'il avait entendus. Pour se rendre à leur avis, il demanda et obtint de passer dans le couvent de Tolentino.

LA RÉSURRECTION D'UNE PERDRIX

Pour se préparer à la mort qu'il croyait bientôt trouver à Tolentino, le P. Nicolas entra dans une voie encore bien plus étroite que jamais. Il s'interdit l'usage du lait, des œufs, des fruits et des poissons; quelques herbes bouillies faisaient son seul aliment. Ces nouvelles privations le firent tomber dans une grave maladie. Confiant dans le médecin souverain, Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Saint n'en voulait pas voir d'autres. Ses frères, cependant, en firent venir malgré lui. Ces hommes décidèrent que, pour recouvrer la santé, saint Nicolas devait manquer aux promesses qu'il avait faites à Dieu, et manger de la viande.

Sur leur conseil, son supérieur le lui commanda. Mais notre Bienheureux « préférait avoir la mort entre les dents qu'un seul morceau de viande ». Néanmoins, l'obéissance fut inflexible, et le malade dut se soumettre. Il prit une bouchée de viande et refusa le reste en disant : « J'ai rempli l'ordre donné, n'essayez pas davantage de réveiller en moi les appétits de la sensualité. » Une autre fois, cependant, il fut contraint d'accepter une perdrix rôtie. L'infirmier en a déjà coupé un morceau, quand saint Nicolas lève les yeux au ciel et s'écrie : « Mon Dieu, vous connaissez mon cœur. » A ce moment, les deux parties de la perdrix se réunissent, le corps se couvre de plumes, et l'oiseau, après avoir reçu la bénédiction du Père, s'envole du plat et de la chambre, à la vue de tous les assistants. La maladie part en même temps, et le Saint se trouve parfaitement guéri.

LES PETITS PAINS DE SAINT NICOLAS

Il eut, dans la suite, un autre accès si violent qu'il se crut aux portes du tombeau. La crainte des jugements de Dieu vint encore augmenter son mal. Mais la Sainte Vierge, saint Augustin et sainte Monique le rassurèrent dans une apparition.

« Ne craignez point, lui dirent-ils, votre Sauveur vous aime, et nous intercédons pour vous auprès de lui. L'heure de la mort n'est point venue pour vous. Envoyez à la ferme voisine demander un morceau de pain cuit aujourd'hui : trempez-le dans l'eau, mangez-le, et vous recouvrerez la santé. » Nicolas obéit, et il se releva plein de force et de vie.

En mémoire de ce miracle, les Augustins bénissent des petits pains le jour de sa fête. Ceux qui en usent en invoquant le nom de la Vierge Marie et celui de saint Nicolas sont souvent délivrés de leurs maux. On en a fait aussi manger aux animaux pour les préserver des accidents et des épidémies.

VAINES TENTATIVES DU DÉMON

Notre Saint profita du temps qui lui était donné pour monter avec plus d'ardeur le chemin de la sainteté. Le lundi, le mercredi et le samedi, pour l'amour de Notre-Dame, il ne prenait qu'un peu de pain et d'eau. Souvent il se déchirait avec des verges de fer.

Pour le détourner de ces pratiques salutaires, le démon lui mit en pensée que son genre de vie offensait Dieu. « Vous ne le suivez que par orgueil, disait-il, se transformant en ange de lumière. Sachez donc vous contenter de la règle commune, autrement vous vous exténuez, vous devenez inutile au prochain et une charge onéreuse pour tout votre Ordre. » Ces réflexions jetèrent saint Nicolas dans de grandes souffrances, car il ne voulait que se conformer à la volonté divine. Le divin Maître eut pitié de lui. Il vint, pendant le sommeil, dissiper les craintes de son fidèle serviteur, et l'engager à continuer ses mortifications.

A tous ses travaux, l'homme de Dieu joignait une prière incessante. La communauté quittait le chœur le soir après Complies. Quand elle y venait le lendemain, à l'aurore, pour le chant des Matines, elle y retrouvait saint Nicolas encore en oraison. Après l'office, le Bienheureux disait sa messe, avec la piété débordante dont nous avons parlé. Puis il se livrait à l'apostolat : prêchant, confessant, donnant des conseils, faisant germer la vertu. Il reprenait ensuite sa contemplation. Agenouillé dans sa cellule sur une plaque de marbre, il appuyait ses bras sur une autre, afin que le froid de la pierre l'empêchât de s'assoupir.

Or, un soir qu'il était là, plongé dans la méditation, le démon vint renverser et briser la lampe qui l'éclairait. Sans la moindre impatience, le Saint rassemble les morceaux. Dans ses mains, ils se réunissent si étroitement, qu'on n'aurait

pas même cru que la malice infernale les eût un instant séparés. Deux fois encore, l'esprit des ténèbres renouvelle cette persécution, et deux fois encore Nicolas renouvelle le miracle.

Furieux, Satan va se placer sur le toit de la chambre où prie le Bienheureux. Pour le distraire, il imite tour à tour le cri des bêtes les plus farouches: il feint de casser les tuiles, de couper les charpentes et de vouloir renverser le monastère.

Mais tout est en vain. Le fervent religieux reste invinciblement uni à Dieu.

Dans sa rage, Lucifer s'arme d'une massue : il l'accable de coups, le traîne dans le cloître et le laisse tout couvert de blessures et de sang.

DES ROSES AU MOIS DE DÉCEMBRE

Saint Nicolas se releva, mais il demeura boiteux. Malgré cette infirmité, il ne voulut rien diminuer de ses travaux. Comme par le passé, il allait visiter les malades et leur porter les secours corporels et spirituels. Ses paroles étaient alors comme des flèches enflammées, qui réveillaient l'amour divin dans les cœurs. Quand son tour arrivait, il allait humblement, de porte en porte, quêter pour la subsistance de ses frères. Un jour, une pauvre femme lui remit un pain tout entier en disant : « Je n'ai plus de farine que pour en faire un semblable; quand nous l'aurons mangé, nous mourrons. » Ému de cette charité, il supplia le Seigneur de renouveler pour sa bienfaitrice le prodige qu'il avait accompli pour la veuve de Sarepta.

L'homme de Dieu fut exaucé, et la généreuse femme trouva dans son grenier une grande quantité de farine.

Il remplissait aussi la charge d'aumônier du couvent. Il recevait les étrangers comme les envoyés de Dieu. Pour honorer Jésus-Christ, il baisait les pieds et les mains de ceux qui venaient demander l'aumône à la porte de son monastère. Souvent, il allait implorer pour eux la compassion des fidèles, ou il leur partageait ses repas et les restes de la communauté. Au milieu du mois de décembre, son prieur le surprit portant les fruits de ce pieux larcin. « Que cachez-vous sous votre robe? lui dit-il. — Ce sont des fleurs », répondit le vieillard, et en effet, les morceaux de pain étaient devenus autant de roses éclatantes.

On comprit alors que la charité de saint Nicolas était bénie de Dieu, et que, loin de l'appauvrir, il enrichissait le couvent.

UNE ÉTOILE MIRACULEUSE

Une nuit, après une longue oraison, saint Nicolas se jeta un instant sur son lit. Il vit une étoile resplendissante s'élever de Santo-Angelo et venir se reposer à Tolentino, sur l'autel du monastère où il disait habituellement la messe. Une multitude de tout rang et de toute nation venait contempler cet astre mystérieux.

Dans la suite, le même spectacle frappe souvent ses regards. Tout troublé, il en demande l'explication à un de ses frères, homme de grande piété et de grande doctrine.

« C'est la marque de votre sainteté, répondit celui-ci. De Santo-Angelo, où vous êtes né, à l'autel de notre monastère, où vous serez sans doute inhumé, vous avez tracé un sillon lumineux. Les peuples accourront à votre tombeau fécond en miracles.

— Laissez cette pensée, reprit le Bienheureux, car je ne suis, hélas! qu'un serviteur inutile de Jésus-Christ. Je vais demander à Dieu de me révéler le sens de ma vision que vous n'avez pas comprise. »

Quelque temps après, en entrant à l'église, il aperçut devant lui une boule de feu. Elle s'arrêta avec lui à l'autel où tous les jours il disait la messe. Comme ce prodige se renouvelait souvent, il pensa que ce globe enflammé était la figure de celui qu'il avait vu en songe. « Voyons, se dit-il, s'il désigne véritablement le lieu de ma sépulture. » Il va donc s'agenouiller un instant à l'autel, puis il s'éloigne peu à peu, mais l'étoile demeure immobile. Pour obéir à la volonté divine clairement manifestée par là, notre Saint demanda longtemps avant sa mort d'être enseveli sous l'autel où tant de fois il avait immolé l'Agneau divin.

Plus tard, au jour de sa fête, et devant la multitude des pèlerins accourus de toutes parts, l'étoile miraculeuse venait encore briller au-dessus du tombeau de saint Nicolas.

LES MIRACLES — LE TRIOMPHE

Les dernières années du serviteur de Dieu furent illustrées par de nombreux miracles.

Une jeune femme de Tolentino perdit son premier-né. Elle s'affligea tellement de ce trépas qu'elle en contracta une infirmité. Pendant plusieurs années, elle ne donna jamais le jour qu'à des enfants morts. Dans sa douleur, elle vint se jeter aux pieds du saint vieillard. Celui-ci la bénit, et elle devint, dans la suite, mère d'une famille nombreuse et florissante.

Une autre avait souffert longtemps des yeux. Les soins des hommes n'avaient fait qu'aggraver son mal. Ils l'avaient rendue folle et paralytique. Le Saint posa la main sur la tête de cette malheureuse : il récita pour elle l'oraison dominicale et la guérit ainsi sur-le-champ.

Le signe de la Croix était le remède qu'il employait le plus souvent. Un jeune homme tomba dans le feu. Quand on l'en retira il était complètement aveugle. Le Bienheureux fit le signe de la Croix sur les plaies, et l'infortuné recouvra la vue. C'est de la même manière qu'il délivra un des religieux, ses frères, auquel une chute avait fait contracter une maladie d'entrailles.

Au milieu de ces brillantes récompenses, dont son humilité s'alarmait, notre Saint en avait d'autres plus intimes et plus chères.

Notre-Seigneur le remplissait de consolations spirituelles, et venait même le visiter par des visions. Une nuit, il entendit chanter les anges avec tant d'harmonie et de suavité qu'il s'écria à plusieurs reprises : « Je voudrais mourir pour vivre avec le Christ. »

Son vœu ne tarda pas à se réaliser. Les mauvais traitements que lui avait infligés Satan l'avaient toujours fait souffrir. Mais bientôt il sentit son mal augmenter : il eut besoin de béquilles pour aider sa marche défaillante. Enfin il dut renoncer à tout mouvement, et s'étendre sur un lit. Les malades accouraient à la couche de ce moribond pour y recouvrer la santé.

Après avoir reçu le saint viatique, il entra en extase pendant plusieurs heures. Son visage était rayonnant. Puis il dit : « Jésus-Christ est là, appuyé sur la Vierge, sa Mère, et sur notre père saint Augustin. Il me répète : Courage bon et fidèle serviteur; entre dans la joie du Seigneur. » — Les religieux commencèrent les prières des agonisants. Mais le Saint joignit les mains, jeta un dernier regard sur la croix et s'écria : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, » et il rendit l'âme.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE MAURIENNE, ABBÉ

Fête le 10 septembre.

La Vierge indique au bienheureux Thomas l'emplacement du monastère à élever sous son vocable.

La Maurienne est une vallée étroite, située au sud de la Savoie, dont elle fait partie : les rochers élevés et sombres qui forment sa ceinture lui donnent un aspect à la fois pittoresque et sauvage. Ce fut au sein de cette nature abrupte que naquit le bienheureux Thomas, dans la première partie du VIII[e] siècle.

L'histoire ne nous a rien transmis touchant sa naissance et les premières années de sa vie. Elle nous le montre, pour la première fois, entouré déjà de la double auréole du sacerdoce et de la sainteté et distribuant aux populations chrétiennes de la Maurienne les trésors de sa foi et de sa charité.

PÈLERINAGES A ROME ET JÉRUSALEM

Mais Dieu, qui avait d'autres desseins sur lui, lui inspira la pensée d'aller visiter le tombeau du Christ et les sanctuaires de la Terre Sainte.

Jérusalem était à cette époque au pouvoir des Arabes. Depuis plus d'un demi-siècle déjà, le Croissant avait remplacé la Croix dans la cité de David; toutes les églises étaient changées en mosquées et il ne restait plus du culte chrétien que le souvenir. Cependant, de courageux pèlerins accouraient encore de tous les points de l'Europe et pénétraient, au péril de leur vie, dans les sanctuaires désolés de la Ville Sainte.

Docile à la volonté divine, le bienheureux Thomas s'arracha à l'amour et à l'estime que lui avaient voués ses compatriotes. Il partit accompagné de quelques disciples qui n'avaient pas voulu se séparer de lui, même au prix des plus grands sacrifices et des plus pénibles souffrances; car se rendre de France en Palestine n'était pas à cette époque chose facile et sans dangers.

Quoi qu'il en soit, nos pieux pèlerins voulurent, en passant, visiter Rome. Ils s'y arrêtèrent quelques jours qui furent occupés à recueillir les souvenirs si éloquents des saints et des martyrs dont Rome possède le précieux dépôt. Enfin, après avoir satisfait leur dévotion au tombeau du Prince des apôtres, ils reprirent leur course vers les Saints Lieux.

Deux prêtres romains vinrent s'adjoindre à la pieuse caravane à son départ de la Ville Eternelle : ils se nommaient Marcien et Martyrius. L'un devint plus tard évêque de Fermo, en Italie, et l'autre abbé d'un monastère voisin de l'église de Saint-Pierre. Tous deux avaient eu l'occasion de connaître le bienheureux Thomas durant son séjour à Rome. Charmés de la douceur de son caractère et surtout attirés par son éminente sainteté, ils crurent le moment favorable pour accomplir un vœu qu'ils avaient fait d'aller à Jérusalem, et vinrent grossir le nombre des pieux pèlerins.

Le voyage parut court en si douce et sainte compagnie. Après quelques jours de navigation, un bateau les déposa sur les côtes de la Palestine. Marcien et Martyrius reprirent le chemin de l'Italie aussitôt après l'accomplissement de leur vœu. Quant au bienheureux Thomas, il ne put se résoudre à quitter si tôt le tombeau du Christ et séjourna trois ans à Jérusalem.

LA VISION

Cependant le Bienheureux demandait à Dieu avec larmes et supplications de lui faire connaître sa volonté et de le conduire au lieu qu'Il avait choisi pour travailler à sa gloire et au salut des âmes.

Dieu semblait demeurer sourd à la prière de son serviteur, mais celui-ci, loin de se décourager, redoublait d'instances. Aussi le Seigneur, qui exauce toujours la prière humble et persévérante, se laissa-t-il enfin toucher.

Une nuit, le bienheureux Thomas veillait près du Saint-Sépulcre, lorsque, fatigués par l'excès des larmes qu'il avait répandues, ses yeux se fermèrent malgré tous ses efforts. Tandis qu'il dormait profondément, la Vierge Marie lui apparut et lui dit : « Pourquoi ces pleurs et ces gémissements ? Prends courage et sois docile à ma voix. Retourne en Italie. Là, dans la province de la Sabine, au lieu dit *Acutien*, non loin de trois grands cyprès, s'élève une basilique qui m'est consacrée. C'est en cet endroit que Dieu t'appelle et que doit s'écouler le reste de tes jours. » A ces mots la Vierge tendit au Bienheureux un pain d'une grandeur merveilleuse et d'une éclatante blancheur : « Prends, ajouta-t-elle, et sache que cette nourriture céleste ne te fera jamais défaut. » Puis elle disparut.

Ce pain était le symbole de l'amour de Dieu, nourriture mystérieuse des âmes qui leur rend insipides toutes les choses de la terre. A partir de ce moment, Thomas sentit son cœur embrasé d'une charité nouvelle, et il ne pouvait parler de Dieu ni se mettre en prière sans verser d'abondantes larmes.

NOUVELLE VISION

Pour obéir à l'ordre du ciel, le Bienheureux, accompagné de ses disciples, reprit avec joie et confiance le chemin de l'Italie, mais il ne put s'empêcher, passant par Ephèse, de s'arrêter quelque temps devant le tombeau de saint Jean, l'apôtre par excellence de la charité et il demeura même trois ans dans cette ville. Après quoi, il quitta définitivement l'Orient, où il avait passé près de sept années de sa vie. Aussitôt débarqué, il se rendit dans la Sabine, où devait se trouver le sanctuaire qu'il avait vu en songe.

Un jour qu'il était arrivé dans un endroit appelé Cervinaire, il lui vint en pensée d'y offrir le Saint Sacrifice de la Messe. Après la célébration des divins mystères, se sentant fatigué, il se retira au pied d'un arbre touffu pour s'y reposer un peu, tandis que ses disciples préparaient un repas avec les provisions qu'ils avaient apportées. Jusque-là, les recherches de Thomas pour découvrir l'endroit marqué par la Mère de Dieu avaient été vaines; aussi commençait-il à douter de la vérité de sa vision; son dessein était de retourner à Rome et de reprendre ensuite le chemin de la Maurienne.

Mais Dieu, qui connaissait l'obéissance de son serviteur, ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude. Tandis qu'il dormait sous l'arbre, la Vierge Marie lui apparut de nouveau et lui dit : « C'est ici le lieu que je t'ai promis. Courage donc et sois persévérant. » Et lui montrant à l'horizon trois cyprès : « Va, lui dit-elle; près de ces arbres s'élève la basilique dont je t'ai parlé. A l'ombre de ce sanctuaire qui m'est consacré, tu trouveras la paix et la joie en Dieu. Beaucoup viendront y chercher auprès de toi le salut de leur âme. Pour moi, je serai toujours avec toi et avec ceux qui habiteront sous ta conduite. Travaille comme un vaillant soldat pour mériter la couronne de vie. »

A son réveil, Thomas s'empressa de raconter à ses compagnons la vision qu'il avait eue, et, levant les yeux vers l'Orient, il leur montra les cyprès dont les cimes apparaissaient à une petite distance. « Partons, » leur dit-il aussitôt, le cœur débordant d'allégresse. Et ils dirigèrent leurs pas de ce côté. Mais ce ne fut pas sans difficulté qu'ils y parvinrent. Il n'y avait aucun chemin battu, et ils durent s'ouvrir un passage avec la hache et la cognée au milieu des ronces et des épines qui obstruaient l'entrée de l'église et rendaient son accès impossible. Ils y parvinrent enfin et tombèrent à genoux pour rendre grâces à Dieu.

Après quelques jours passés à chanter les louanges du Seigneur, l'ennui et le découragement vinrent jeter le trouble dans la petite colonie. Les disciples allèrent trouver leur Père : « Que ferons-nous donc, lui dirent-ils tristement, lorsque les provisions qui nous restent seront épuisées? ce lieu ne peut être fréquenté que par les voleurs ou les bêtes sauvages. C'est donc une mort inévitable qui nous y attend. »

Plus confiant en la parole miséricordieuse de Dieu et en la promesse de la Sainte Vierge, Thomas cherchait à relever leur courage : « Ne craignez rien, disait-il, Dieu n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. Ni la faim, ni les bêtes sauvages, ni les voleurs ne pourront rien contre nous, car il est notre soutien et notre défense. »

Son attente ne fut pas trompée, et nous allons voir de quel moyen Dieu se servit pour venir en aide à ses fidèles.

Tandis que les compagnons de Thomas imploraient le secours du ciel dans leur solitude, un cortège princier s'avançait sur la route de Spolète.

C'était le duc Faroald qui se rendait à Rome, avec une brillante escorte. Il s'était fait précéder à quelque distance de marche d'un convoi chargé de vivres, pour subvenir aux nécessités du voyage. Faroald, qui gouvernait alors le duché de Spolète, était fils et successeur de Trasemond. Ce prince, d'abord comte de Capoue, avait reçu de son beau-père, Grimoald, roi des Lombards, le duché de Spolète, en récompense d'un service signalé qu'il lui avait rendu dans une guerre.

Faroald se dirigeait donc vers Rome, quand un événement extraordinaire vint suspendre sa marche. La Mère de Dieu lui apparut la nuit, dans son sommeil, et lui dit : « Laisse là ton projet de voyage, car il n'est pas avantageux pour toi en ce moment, de te rendre à Rome. Ecoute plutôt mon conseil, et il t'en reviendra plus de profit. Il existe dans la Sabine une église qui m'est dédiée. Près de là habitent des moines étrangers, dont la principale occupation est de louer Dieu jour et nuit. Fais-leur parvenir les provisions qui devaient servir à ton voyage, afin que, par leurs prières, le Seigneur te soit favorable. »

A son réveil, le noble duc entretint ses gens de la vision qu'il avait eue, et, sans tarder, ordonna de diriger vers la Sabine le convoi de vivres parti la veille.

Les conducteurs arrivent bientôt dans un village nommé *Pompérianus*. Ne sachant plus de quel côté porter leurs pas, ils s'adressent aux habitants de l'endroit : « Où donc, demandent-ils, se trouve cette église de la Sainte Vierge dans laquelle habitent des moines étrangers? — Il y a dans la Sabine, répondirent-ils unanimement, un grand nombre d'églises dédiées à la Vierge Marie, mais nous n'en connaissons pas qui soit habitée par des moines. Nos pères cependant nous ont appris, chose qu'ils tenaient de leurs ancêtres, que dans une terre nommée *Acutien* s'élevait, non loin de trois grands cyprès, un sanctuaire d'une grande beauté, et, tout auprès, au temps des Romains, un monastère de religieux. Personne que nous sachions n'habite maintenant ce lieu. » Et, tout en parlant, ils étendaient la main du côté de l'Orient : « C'est dans cette direction, ajoutèrent-ils, que se trouvent ces trois cyprès : quant au chemin qui y conduit, nous l'ignorons complètement. »

Les serviteurs du duc se regardaient indécis, quand tout à coup les bêtes de somme qui avaient fait halte partirent d'elles-mêmes, et prirent la direction indiquée. Les conducteurs n'eurent qu'à les suivre.

Déjà le convoi était proche de l'église, lorsque les Frères entendirent des bruits d'hommes et de chevaux. Croyant à l'arrivée d'une bande de voleurs, ils se précipitent tous vers la basilique pour y trouver un refuge. Leur Père, le bienheureux Thomas, s'y trouvait en prières. Ils se pressent autour de lui avec effroi : « Père, voici les voleurs qui viennent nous égorger, comme nous vous l'avions prédit! » Et ils essayaient de fermer les portes de l'église.

Cependant les gens du prince arrivent à l'entrée de la basilique qu'ils trouvent fermée. Ils se disposent aussitôt à décharger leurs montures. Un des Frères avait tout vu par le trou de la serrure, il courut aussitôt vers le bienheureux Thomas et ses autres compagnons : « Ne craignez rien, leur dit-il, ce sont des chevaux qui nous arrivent chargés de vivres. »

Aussitôt tous sortirent, demandant aux conducteurs qui leur envoyait ces provisions. Ceux-ci répondirent : « Faroald, glorieux duc de Spolète, notre maître, averti par la Vierge Marie, vous envoie ce présent, vous demandant en retour de ne pas l'oublier devant le Seigneur. » Et après avoir déposé leur charge, ils repartirent avec la bénédiction du Saint par le même chemin qu'ils avaient suivi pour venir.

Mais le noble duc ne s'en tint pas là. Grâce à sa libéralité, un nouveau monastère, qui prit le nom de Farfe, s'éleva bientôt près de l'église de la Sainte Vierge.

L'existence en fut assurée par la cession de terres considérables. Faroald voulut que l'autorité du Pape confirmât cette donation. Il en écrivit à Jean VII, qui occupait alors le trône pontifical. Celui-ci acquiesça volontiers aux désirs du prince et fit dresser une bulle qu'on peut lire dans le tome II des *Annales de saint Benoît* et qui portait cette adresse : « A l'abbé Thomas, religieux prêtre, et à la Congrégation du vénérable monastère de Sainte Marie, toujours Vierge. »

Ce fut ainsi que Dieu récompensa la confiance de son serviteur.

Marie tint de son côté la promesse qu'elle lui avait faite.

Une multitude d'hommes accoururent au monastère de Farfe, désireux de marcher sur les traces et sous la conduite du bienheureux Thomas, dont la réputation de sainteté n'avait pas tardé à se répandre dans la contrée. La Sainte Vierge ne cessa de leur donner des marques sensibles de sa protection.

LES PÉRIPÉTIES D'UNE VOCATION

Le monastère de Farfe était ouvert à tous les étrangers, qui y recevaient l'hospitalité la plus cordiale : pauvres et riches y étaient accueillis avec les mêmes égards par le bienheureux Abbé.

Un soir, trois pauvres se présentent. Thomas les introduit dans l'hôtellerie, et selon sa coutume, commence par leur laver les pieds, à l'exemple du divin Maître, qui en agissait ainsi avec ses apôtres.

Cependant, l'aspect de ces mendiants avait jeté des doutes dans l'esprit du Saint. Leurs membres tendres et délicats, leur figure d'une régularité parfaite, la distinction qui paraissait dans leurs manières, faisaient soupçonner en eux une origine et une noblesse que dissimulait mal la pauvreté de leurs vêtements. Toutefois, après leur avoir prodigué tous les soins que sa charité lui suggéra, il se retira sans rien dire.

Mais, quand le matin fut venu, le Bienheureux se fit amener ses trois hôtes : « Qui êtes-vous, mes frères, et d'où venez-vous? » leur dit-il avec douceur. Je vous en supplie, ne me cachez pas le motif de votre venue. Peut-être fuyez-vous devant les poursuites de la justice des hommes, ou bien venez-vous cacher la honte d'un crime échappé à la faiblesse humaine? Je suis prêt à vous secourir dans la mesure de mes forces, mais ne me cachez rien. »

Ne pouvant taire leur secret, ces prétendus mendiants racontèrent alors au vénérable Abbé toute l'histoire de leur vie.

C'étaient trois frères. Ils s'appelaient Baldon, Tason et Taton, et tiraient leur origine d'une des plus nobles familles du duché de Bénévent. Dieu

leur avait inspiré le mépris du monde et des grandeurs, en même temps que le désir de la vie religieuse. Mais leurs parents s'opposaient à une si belle vocation, et les trois frères durent user d'un pieux stratagème pour conquérir la liberté de se donner à Dieu.

Prétextant un pèlerinage à Rome, ils quittent la maison paternelle, accompagnés de quelques serviteurs dévoués. A peine ont-ils franchi les limites du duché de Bénévent, qu'ils descendent de cheval et ordonnent aux serviteurs de retourner sur leurs pas avec les bêtes de somme, chargées des provisions, afin, disent-ils, de pouvoir accomplir leur vœu d'aller seuls et à pied au tombeau des Apôtres. Désormais, libres de toute entrave, les trois soldats du Christ échangent avec des pauvres qu'ils rencontrent en route leurs riches vêtements pour de sordides haillons.

Ce fut avec cette livrée des pauvres de Jésus-Christ qu'ils se présentèrent au monastère de Farfe, pour y demander l'hospitalité d'une nuit. Ils voulaient maintenant se rendre à Rome, et de là gagner la terre des Gaules pour y prendre l'habit monastique et vivre en paix dans le service de Dieu. Ils supplièrent le Saint de ne pas mettre obstacle à leur projet. « Loin de moi pareille pensée, s'écria Thomas. Je veux, au contraire, être votre compagnon de route jusqu'au tombeau des saints Apôtres. » Mais, s'il en agissait ainsi, c'était dans la pensée de les détourner d'un aussi long voyage que celui des Gaules, car une inspiration intérieure et surnaturelle l'avertissait que telle n'était pas la volonté deDieu.

A cette époque vivait à Rome une pieuse et sainte veuve, qui avait consacré sa vie et sa fortune à la pratique de l'hospitalité chrétienne. Elle recevait le bienheureux Thomas dans sa maison chaque fois que celui-ci se rendait dans la Ville Eternelle. Il demeura donc chez elle cette fois encore avec les trois frères.

Après avoir satisfait leur dévotion, ces derniers songeaient au départ. Mais le Bienheureux se mit à leur persuader doucement de ne pas entreprendre si tôt un pareil voyage, de consulter auparavant le Seigneur, et pour cela de retourner avec lui au monastère de Farfe, où ils pourraient, en se formant à la vie religieuse, étudier mieux la volonté du Seigneur. Ils acceptèrent.

Cependant, les parents des trois fugitifs, inquiets d'une si longue absence, s'étaient mis à leur recherche. Ils arrivèrent ainsi à Rome, et ne tardèrent pas à apprendre le lieu de leur retraite. Sans hésiter, ils se transportèrent à Farfe. Le bienheureux Thomas les reçut avec bonté, compatit à leur douleur et ne leur refusa pas la consolation de voir leurs fils et de s'entretenir avec eux. Il n'en était pas de même des trois frères, et il fallut toute l'autorité de l'Abbé pour qu'ils consentissent à se présenter devant leurs parents. Dès qu'ils parurent, ceux-ci se mirent à pleurer et à les accabler de leurs plaintes. « Pourquoi, disaient-ils, nous avez-vous abandonnés? Ayez pitié de nous et ne nous faites pas mourir de douleur par votre séparation. Les sentiments de reconnaissance et d'amour se sont-ils donc éteints dans vos cœurs? » Mais rien n'était capable d'ébranler les trois serviteurs de Dieu. Dieu les soutenait dans ce combat terrible entre la nature et la grâce, et ils persistaient dans leur dessein de se rendre en Gaule.

Mais le Saint-Esprit leur parla alors par la bouche du bienheureux Thomas qui avait été témoin de cette scène touchante : « Mes fils bien-aimés, leur dit-il, écoutez le conseil que je vous donne, il vous sera profitable. Ne méprisez pas les prières de vos parents; mais si vous le voulez bien, je vous montrerai un endroit où, sans vous éloigner trop de votre famille, vous pourrez servir Dieu dans la solitude et la paix. Beaucoup y viendront à votre exemple conquérir le royaume des cieux. »

Et il leur indiqua dans le Samnium une forêt inhabitée située à la source d'un fleuve, et où se trouvait un oratoire dédié à saint Vincent, l'illustre martyr de l'Espagne.

Dociles à la voix de Dieu, les trois frères abandonnent leur projet de voyage lointain et se rendent, en compagnie du bienheureux Thomas, au lieu indiqué par lui.

Ils devinrent bientôt des modèles de vertu et de sainteté et se virent obligés de bâtir un monastère, tellement étaient nombreux ceux qui accoururent se former à leur école.

MORT DU BIENHEUREUX THOMAS

Quant au bienheureux Thomas, il continua à diriger son abbaye par ses exemples non moins que par ses paroles. Sa mort, qui arriva vers l'an 715, fut sainte et douce comme sa vie, et son corps fut inhumé sous l'autel de l'église de son monastère, où il se trouve encore aujourd'hui.

SAINT AUBERT, ÉVÊQUE D'AVRANCHES

Fête le 10 septembre.

Saint Michel apparaît à saint Aubert et lui ordonne de construire une chapelle sur le mont Tombe.

L'ENFANT — LE PRÊTRE

L'épiscopat de saint Aubert s'étend de l'an 704 à l'an 725. C'était une époque laborieuse entre toutes pour l'Eglise, car il s'agissait de faire pénétrer l'esprit chrétien dans les masses populaires, encore à demi barbares. Evêques et moines s'employaient avec un zèle infatigable à cette œuvre de civilisation d'où devait sortir l'Europe chrétienne. Le diocèse d'Avranches avait déjà vu plusieurs saints se succéder sur son siège : nous citerons en particuler saint Sever, saint Paterne et saint Léodowald ou Léonard. Saint Aubert, à son tour, fut pour tout l'Avranchin un véritable apôtre, et son souvenir s'est transmis d'âge en âge, entouré d'une vénération profonde.

Il était né non loin d'Avranches, vers le milieu du VII^e^ siècle. Sa famille tenait un rang distingué dans le pays et possédait de grands domaines. Elevé par de pieux parents, Aubert fut formé dès son enfance à la pratique des vertus chrétiennes. Il se distingua surtout par sa charité envers les pauvres. « Il estoit fort sobre en son vivre, nous dit dom Huynes, et aymoit grandement la chasteté. On remarquoit en luy

une gravité non affectée ou indiscrète, mais humble et bien modérée. Bref, sa vie estoit telle que si elle eust manqué de miracles, elle eust semblé incroyable. »

Devenu orphelin de bonne heure, il hérita d'un opulent patrimoine; mais déjà il avait appris à préférer les trésors du ciel aux richesses de la terre. Ne se réservant qu'une faible partie de ses biens, il distribua le reste en aumônes et embrassa l'état ecclésiastique.

Dès qu'il eut reçut les Ordres sacrés, il se comporta tellement en toutes ses actions, « qu'on l'eust plustôt pris pour un ange du ciel que pour un homme mortel. Il menoit une vie plus aspre et plus austère, continuoit plus longuement ses oraisons, et s'occupoit de toutes ses forces à aider le prochain, tant ès nécessitez corporelles que spirituelles, excitant chacun par son exemple à aymer et glorifier Dieu. »

SAINT AUBERT EST NOMMÉ ÉVÊQUE D'AVRANCHES

En l'an 704, l'évêque d'Avranches, Ragentram, étant mort, le clergé et le peuple s'assemblèrent dans l'église, selon la coutume du temps, pour lui donner un successeur. Les suffrages étaient partagés, et on resta plusieurs jours sans rien conclure. Enfin il fut convenu qu'on jeûnerait pendant une semaine entière et qu'on supplierait l'Esprit-Saint de faire connaître celui qu'il jugerait digne d'être pasteur de ce diocèse. Le septième jour, le clergé et le peuple se trouvaient réunis dans l'église lorsqu'une voix d'enfant se fit entendre : « Aubert évêque. » La voix de cet enfant fut regardée comme venant du ciel, et Aubert fut élu par acclamation.

Persuadé que son élection était conforme à la volonté de Dieu, le saint prêtre se soumit humblement; loin de s'enorgueillir de sa sublime dignité, il s'humiliait d'autant plus qu'il se voyait élevé plus haut.

ZÈLE ET PIÉTÉ DE SAINT AUBERT

Devenu premier pasteur du diocèse, Aubert redoubla de zèle et d'ardeur pour la propagation de la foi et la sainteté des mœurs. Ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Aussi une vieille légende nous le montre-t-elle jetant à la mer et faisant périr dans les flots, par la puissance du signe de la Croix, un terrible dragon qui désolait depuis longtemps la contrée. Ce n'est là sans doute qu'une allégorie pour signifier que saint Aubert, par la conversion des derniers idolâtres, débarrassa le pays des dernières souillures du paganisme représenté par le dragon, image de Satan.

Sa vie, austère avant son élévation à l'épiscopat, le devint encore davantage. Ne gardant que le strict nécessaire pour la dépense de sa maison, il employait le reste de ses revenus à soulager les pauvres et les malades, à soutenir les monastères, à restaurer les églises et à en fonder de nouvelles. Dieu voulut faire éclater aux yeux du peuple la sainteté de son ministre en lui accordant le don des miracles: il délivra les populations de plusieurs fléaux, guérit beaucoup de malades et ressuscita plusieurs morts.

SAINT MICHEL LUI APPARAIT

Mais l'événement principal de l'épiscopat de saint Aubert fut l'apparition de saint Michel lui ordonnant d'élever une chapelle en son honneur sur le mont Tombe.

Le mont Tombe, appelé aujourd'hui le mont Saint-Michel, n'était pas encore isolé au milieu des flots de la Manche. Une langue de terre, couverte, d'après la tradition, par une épaisse forêt, l'unissait au continent. Au sommet du mont se trouvaient deux oratoires, et quelques ermites habitaient aux environs. Aubert avait coutume d'y venir souvent pour vaquer à la prière dans cette solitude escarpée.

Le Saint était à Avranches lorsqu'eurent lieu les visions dont il fit lui-même le récit à ses chanoines assemblés :

« Il y a quelque temps, leur dit-il, que m'étant mis le soir sur mon lit pour prendre quelque repos, je vis en songe devant moi l'archange saint Michel. Et il me dit de lui bâtir un temple sur le mont Tombe, ajoutant qu'il voulait y être honoré et invoqué comme il l'était au mont Gargan (1). M'ayant dit cela, il disparut.

» Je m'éveillai et demeurai tout pensif touchant cette vision. Enfin, je conclus que je ne devais pas y croire, car, me disais-je, ce pourrait bien n'être qu'une illusion.

» Quelques jours après, le même archange m'apparut comme auparavant, mais son maintien était plus sévère. « Ma volonté, me dit-il, est que tu me fasses bâtir un temple au lieu que je t'ai indiqué. Obéis-moi sans tant de délai. »

» Ces paroles m'émurent grandement et je ne pus reposer le reste de la nuit. Je me mis donc à prier Dieu et à le supplier, afin que, si c'était sa volonté, il me la fît connaître plus clairement, puisqu'il nous dit, par son apôtre saint Jean, *d'éprouver les esprits pour voir s'ils sont de Dieu* (2).

» Je ne me contentai pas de prier, je me mis à jeûner, à veiller plus que de coutume et à secourir plus abondamment les pauvres, comme vous avez pu le constater ces jours derniers. Enfin, hier, m'étant endormi, voici que je vis cet archange qui me reprenait très sévèrement de mon incrédulité. Et tout en me blâmant d'être trop tardif à croire, il me donna un coup de doigt sur la tête, comme vous pouvez en voir vous-mêmes la marque.

» Alors, tout tremblant de peur, je lui demandai à quel endroit du mont Tombe il désirait qu'on lui érigeât cet oratoire. « A l'endroit, me dit-il, où tu trouveras un taureau qu'un voleur a dérobé et qu'il y tient caché en attendant l'occasion de pouvoir le mener plus loin pour le vendre. Je veux que la grandeur de l'édifice embrasse tout l'espace que tu trouveras foulé en circuit par les pieds du taureau. Tu rendras ensuite l'animal à son maître. »

Après cette troisième apparition, le doute n'était plus possible. Tous d'ailleurs pouvaient voir de leurs yeux le trou que l'archange avait fait à la tête du saint évêque. Tout le monde savait que cette blessure n'existait pas auparavant.

Aujourd'hui encore, les pèlerins et les visiteurs peuvent voir dans l'église Saint-Gervais, à Avranches, le crâne de saint Aubert qu'on y conserve. Ce crâne offre à l'os pariétal droit une ouverture oblongue d'arrière en avant, assez grande pour qu'on puisse y introduire le pouce.

SAINT AUBERT AU MONT SAINT-MICHEL

Le saint évêque se rendit donc, accompagné de tout le clergé et d'une multitude de paysans,

(1) Le mont Gargan, aujourd'hui mont Saint-Ange, en Italie, est célèbre par une apparition de saint Michel. Un temple y fut élevé en son honneur.

(2) I Jean, v, 1.

au chant des hymnes et des cantiques, vers le lieu prédestiné. Lorsqu'il fut arrivé au pied du mont, Aubert le premier en gravit la pente, suivi du peuple et du clergé. On trouva le taureau attaché. L'espace qu'il avait foulé en circuit fut même trouvé, dit-on, humecté d'une forte rosée, alors que les environs étaient entièrement secs. C'était encore un nouveau signe des volontés de l'archange.

La place désignée était abrupte : il fallait l'aplanir. Une phalange de travailleurs se mirent à l'œuvre. Mais ce n'était point un travail aisé, à cause de deux énormes pierres fichées au sommet de la montagne. On les attaqua avec vigueur, mais ce fut en vain; elles résistaient à tous les efforts.

BAIN ET SES DOUZE ENFANTS

Or, il y avait parmi les vassaux du Saint un homme nommé Bain, père de douze enfants. Cet homme eut une vision pendant la nuit : il lui sembla entendre une voix qui lui disait de gravir la montagne et de se mettre à l'œuvre avec les autres travailleurs. Il s'y rendit dès le matin avec ses fils, jeunes et vigoureux. Les ouvriers reprirent courage à la vue de ce secours inespéré, et, de nouveau, l'assaut fut donné aux deux roches, mais inutilement. Alors l'évêque appela Bain, le père, et lui dit : « N'as-tu pas encore d'autre enfant? — Si, répondit-il, il m'en reste un. — Pourquoi ne l'as-tu pas amené? — Parce qu'il dort dans son berceau. — Va donc le quérir sur l'heure, dit Aubert, et me l'apporte. » Bain obéit, et le Saint, prenant le jeune enfant entre ses bras, toucha du bout de son faible pied la masse inébranlable et, par cet attouchement, la fit rouler du haut en bas où on la voit encore aujourd'hui. Elle sert de piédestal à la chapelle de saint Aubert. C'est ainsi que Dieu voulut se servir de la faiblesse d'un enfant pour confondre la force de ces vigoureux travailleurs.

Plusieurs ne voient dans ce dernier récit qu'une naïve légende. Mais si saint Grégoire le Thaumaturge obtint bien par ses prières le déplacement d'une montagne, pourquoi les prières de saint Aubert n'auraient-elles pas eu un résultat analogue?

Une fois le sommet aplani, rien n'arrêta les travailleurs, et bientôt on vit surgir de terre une église en forme de rotonde, capable de contenir environ cent personnes. Les dimensions en avaient été fixées par saint Michel lui-même.

A partir de ce jour, le mont Tombe s'appela le mont Saint-Michel et devint bientôt un des lieux de pèlerinage les plus célèbres de France.

SAINT AUBERT ENVOIE DEUX CLERCS AU MONT GARGAN

Dès que les fondations furent sorties de terre, Aubert fit poser celles d'une maison pour les religieux, afin que le chef de la milice céleste fût honoré sur cette montagne comme au mont Gargan. Il pensa aussi qu'il serait bon d'avoir des gages visibles de la faveur de l'archange. Saint Michel lui-même lui apparut encore une fois et ce fut par son inspiration qu'Aubert envoya deux de ses clercs en Italie. Ils avaient mission de demander aux religieux qui desservaient la basilique du mont Gargan quelques vestiges de l'apparition de saint Michel.

Les deux voyageurs partirent, munis d'une longue lettre écrite par le pieux évêque lui-même et signée de son sang. Elle contenait le récit de tout ce qui s'était passé au diocèse d'Avranches touchant saint Michel. Ils arrivèrent à bon port et furent reçus comme des frères par les religieux d'Italie. L'abbé du mont Gargan fut ravi de joie en apprenant que le culte de saint Michel allait s'étendre jusque dans la Neustrie. Il accorda aux pèlerins la plus généreuse hospitalité et leur remit à leur départ un fragment du marbre sur lequel le glorieux archange avait posé les pieds, avec une parcelle du vêtement d'écarlate qu'il avait laissé lors de son apparition.

Le voyage dura deux ans, et lorsque les deux clercs rentrèrent dans leur diocèse, les derniers travaux étaient achevés.

ARRIVÉE DES RELIQUES — MIRACLES — CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE

Prévenu de leur approche, Aubert se rendit à leur rencontre à la tête de son clergé et d'une grande foule de peuple. Sur tout le parcours, de nombreux miracles signalèrent la présence des saintes reliques. Plusieurs aveugles recouvrèrent la vue. On cite en particulier une femme aveugle de naissance qui était venue du village d'Astériac. Ayant entendu parler des grâces répandues par Dieu sur le passage des reliques, elle s'efforçait d'en approcher le plus possible. Tout à coup, poussant un cri, elle étendit ses mains tremblantes : « Qu'il fait beau voir, qu'il fait beau voir », s'écriait-elle avec transport. On rapporte qu'en souvenir de ce miracle, le village d'Astériac prit le nom de *Beauvoir* qu'il porte encore aujourd'hui.

Le retour des pèlerins avait eu lieu le 15 octobre 710. Le lendemain, saint Aubert consacra lui-même le nouvel oratoire. C'est en souvenir de cette dédicace que fut instituée la fête de saint Michel du 16 octobre qui se célèbre encore dans le diocèse d'Avranches.

FONDATION DE L'ABBAYE — LA FONTAINE SAINT-AUBERT

Saint Aubert, voulant assurer la perpétuité de la prière sur ce lieu sanctifié, fonda près de l'église l'abbaye du mont Saint-Michel : il y établit un collège de douze chanoines qui devaient habiter autour de l'oratoire et se consacrer à la célébration de l'office divin. Ils avaient aussi pour mission de s'occuper des pèlerins et des malheureux qui venaient chercher en ce lieu un soulagement à leur misère. Il leur assura un revenu suffisant pour répondre à ces divers besoins.

Cependant une chose manquait encore : il n'y avait point d'eau sur la montagne, et il était fort difficile aux moines d'aller en chercher à une lieue et de la remonter sur ce roc escarpé. Saint Aubert y pourvut. Il se mit en prières avec son clergé et supplia l'archange Michel de lui découvrir une source d'eau vive. La prière du saint évêque fut exaucée. Michel apparut encore : sur son indication, on se mit à creuser dans le roc. Aussitôt il en jaillit une eau limpide, suffisante pour les habitants. On la nomma fontaine Saint-Aubert.

DERNIERS TRAVAUX ET MORT DU SAINT ÉVÊQUE

Ces travaux achevés, Aubert s'en retourna dans sa ville épiscopale, mais tant qu'il vécut, il revint souvent visiter la sainte montagne et remercier Dieu des faveurs dont il l'avait comblé en ce lieu.

Considérant les reliques des saints comme une des principales richesses d'une église, il en de-

manda, en 712, au pape Constantin, et en obtint un grand nombre, entre autres un morceau des vêtements de la Sainte Vierge et des ossements des saints apôtres Pierre et Paul.

Arrivé à son heure suprême, le 10 septembre 725, l'évêque Aubert réunit une dernière fois son clergé, et lui exprima le vœu d'être inhumé dans le sanctuaire qu'il avait élevé à saint Michel. Puis il s'endormit du sommeil des justes pour se réveiller dans les splendeurs de la gloire.

Sa mort fut un deuil universel. Une multitude de fidèles en larmes accompagnèrent son cercueil jusqu'au lieu qu'il avait tant aimé durant sa vie. Le Chapitre de saint Michel reçut la précieuse dépouille, au pied du mont, et la transporta en silence jusqu'au sommet. Puis on l'inhuma, à l'ombre de l'autel où il avait tant de fois et si pieusement célébré les Saints Mystères.

Les chanoines s'engagèrent à célébrer tous les ours un service pour leur fondateur. Mais bientôt tant de miracles s'opérèrent au tombeau du Saint qu'il ne fut plus permis de douter que le saint évêque ne se trouvât déjà en possession du bonheur céleste. Dès lors, il ne fallait plus pr er pour lui, mais l'invoquer comme un saint.

Ses reliques furent placées dans une châsse enrichie d'or et d'argent; le chef et le bras droit furent enfermés dans une châsse particulière pour servir aux processions et être montrés aux pèlerins. L'histoire de ces reliques mérite d'être mentionnée.

LES RELIQUES DU SAINT PERDUES ET RETROUVÉES MIRACULEUSEMENT

En 966, les chanoines du mont Saint-Michel furent remplacés par des moines Bénédictins. Un de ces chanoines, du nom de Bernier, s'empara secrètement des reliques de saint Aubert et les cacha dans sa maison, bâtie sur le penchant de la montagne. Il mourut sans avoir révélé à personne son secret, de sorte qu'on fut longtemps sans savoir ce qu'étaient devenus les précieux restes.

Ils ne furent découverts que quarante-quatre ans plus tard, en 1010, au temps où Hildebert était abbé du monastère. Voici comment:

Une nuit, on entendit dans la maison du chanoine Bernier un bruit effroyable pareil à celui d'un toit qui s'écroule. Les habitants de la maison se lèvent en sursaut, croyant à une attaque de voleurs, mais il n'y avait personne et rien n'avait bougé.

Le lendemain, l'abbé, à qui on avait rapporté ce qui s'était passé, prescrivit un triduum de prières et de jeûnes.

Depuis longtemps, le bruit courait parmi les moines que Bernier avait dérobé et caché le corps de saint Aubert. Un neveu du chanoine, nommé Foulques, se rappelait même avoir aidé jadis son oncle à les emporter dans sa maison, mais depuis lors il n'avait rien vu. « Toutefois, ajouta-t-il, je me souviens que mon oncle fit établir dans la suite un lambris de fortes planches sous les poutres de sa maison. »

Cette révélation fit naître quelque espoir et on se remit avec plus d'ardeur à la prière. La nuit suivante, le même bruit, mais plus fort, se fit encore entendre. Enfin, la troisième nuit, ce ne fut plus un bruit, mais l'apparence d'un effondrement total de la maison.

Le triduum achevé, les religieux entreprennent de fouiller la maison de fond en comble. Dès qu'on eut enlevé quelques planches du lambris, on constata que les interstices entre les poutres formaient autant de cachettes séparées. Enfin, on découvre la châsse tant désirée. Tous les regards se fixent sur la sainte relique. Foulques, appelé en témoignage, reconnaît la châsse sans hésitation. Aussitôt, on la soulève avec respect, on la descend et on la porte en triomphe à l'église.

Près de la porte de l'abbaye, un des porteurs se prit à douter si c'était bien le corps de saint Aubert. A l'instant, la châsse, qu'il trouvait auparavant très légère, s'appesantit sur ses épaules au point qu'il en fut accablé. Ses genoux fléchirent, il tomba contre terre et y demeura jusqu'à ce qu'il eut confessé sa faute; le corps reprit alors sa légèreté primitive.

Le doute n'était plus possible: on pouvait voir d'ailleurs sur le crâne du Saint l'existence du trou fait par le doigt de l'archange. Enfin, on découvrit dans la châsse un vieux parchemin sur lequel on put lire : *C'est le corps du seigneur Aubert, évêque d'Avranches.*

Les reliques furent déposées sous l'autel de l'église, où on les conserva jusqu'en 1792. A cette époque néfaste, toutes les reliques du mont Saint-Michel furent apportées au district d'Avranches. On les jeta pêle-mêle sur une table, et la tête de saint Aubert roula au milieu de l'appartement. Le Dr Guérin la releva et obtint de l'emporter chez lui, sous prétexte d'étude médicale. Il la conserva précieusement, et, après le Concordat, la remit à M. Lasplu-Dupré, curé d'Avranches.

La précieuse relique fut canoniquement reconnue authentique. En l'examinant avec attention, on découvrit d'ailleurs un petit morceau de parchemin adhérent à l'intérieur du crâne, et portant cette inscription en caractères très anciens: *Ceci est la tête de saint Aubert, évesque d'Avranches et fondateur de ce lieu.*

En 1865, Mgr Bravard, évêque de Coutances, pria M. le Dr Houssard d'étudier le crâne du Saint et de lui dire ce qu'il pensait du trou qui est dans l'os pariétal droit.

Le docteur l'examina avec soin et dressa un rapport où il constatait que le trou avait existé longtemps avant la mort du sujet, n'était le résultat d'aucune opération chirurgicale, mais bien l'effet d'un miracle, comme le rapporte l'histoire de saint Aubert.

A l'occasion de l'érection de l'église Saint-Gervais en basilique, l'archiprêtre, M. Douville, fit placer le chef de saint Aubert dans un riche reliquaire. C'est là que les fidèles viennent le vénérer.

Saint Aubert est patron de plusieurs églises paroissiales en Normandie et dans le Maine.

SOURCES

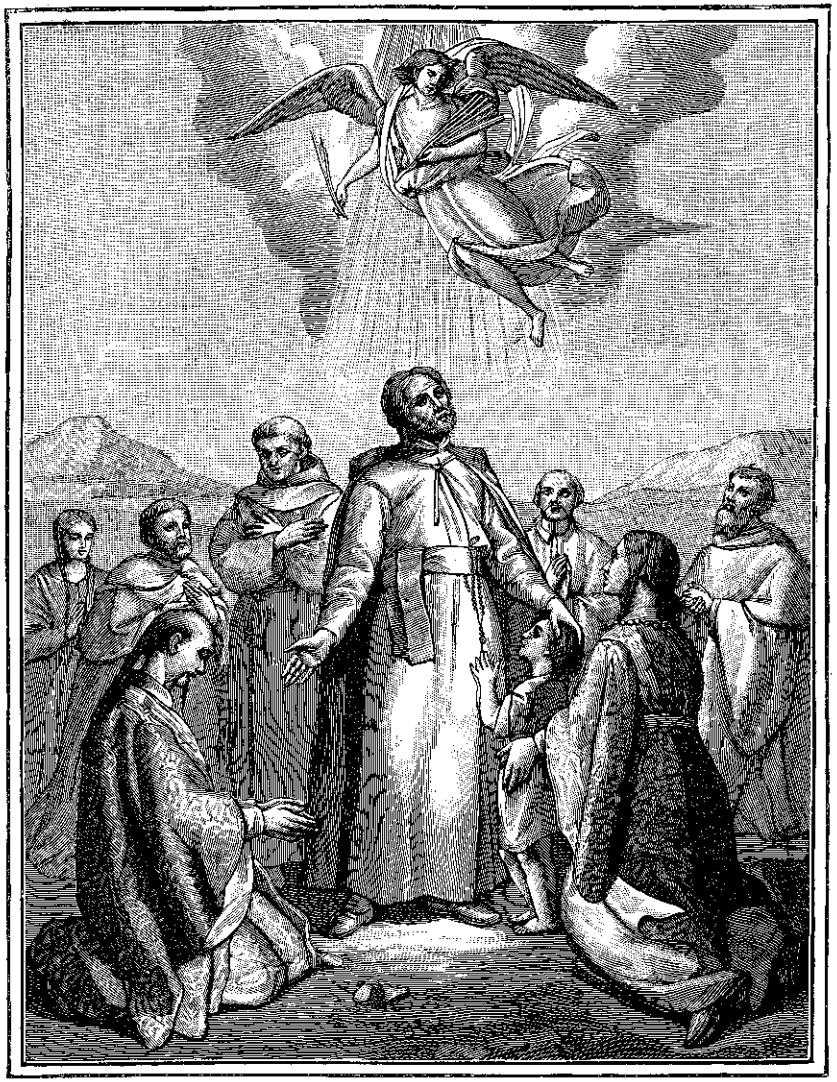
Dom Huynes : *Chronique de l'abbaye du Mont-Saint-Michel*, cité d'après G. Dubouchet. — L'*Abbaye du Mont-Saint-Michel* (Lethielleux). — *Histoire du Mont-Saint-Michel*, par l'abbé Deschamps du Manoir (Avranches : Thébault), etc.

LE BIENHEUREUX CHARLES SPINOLA, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ET SES COMPAGNONS

MARTYRISÉS AU JAPON LE 10 SEPTEMBRE 1622

BÉATIFIÉS, LE 7 JUILLET 1867, PAR S. S. PIE IX



Le bienheureux Spinola bénit son petit Ignace sur le lieu du martyre.

Un demi-siècle après que saint François-Xavier eut porté au Japon le flambeau de la foi, s'ouvrit pour les chrétiens de ces contrées l'ère des persécutions violentes.

L'année 1597 vit martyriser trois Pères de la Compagnie de Jésus, Paul Miki, Jacques Kisaï et Jean de Goto, tous trois canonisés par Sa Sainteté Pie IX, en 1862 (1).

Puis, pendant quinze ans, le sang cessa de couler; l'Eglise du Japon prit, à la faveur de la paix, de merveilleux développements. Mais, en 1622, la rage des persécuteurs se réveilla, et, pendant trente ans, c'est par milliers qu'ils envoyèrent au martyre de généreux chrétiens.

Avec la vie du bienheureux Spinola, de la Compagnie de Jésus, nous sommes amenés à décrire la journée la plus mémorable de cette longue persécution, celle du 10 septembre 1622, désignée par les historiens sous le nom de *jour du grand martyre*.

(1) Nous avons retracé leur martyre au numéro 897 de notre collection des *Vies de Saints*.

PIÉTÉ DU BIENHEUREUX SPINOLA

Le bienheureux Charles Spinola descendait

d'une noble famille. Son grand-père, Augustin Spinola, s'était rendu célèbre dans les armées de Charles-Quint. Son père était comte de Tassarolo, et grand écuyer de l'empereur Rodolphe II; son oncle, enfin, Philippe Spinola, était cardinal et évêque de Nole. C'est chez ce dernier que Charles, né à Gênes en 1564, fut élevé, sous les yeux de son oncle.

La nouvelle du martyre d'un Jésuite, le Père Rodolphe Aquaviva, le décida en 1584 à embrasser définitivement une vocation vers laquelle il se sentait depuis longtemps attiré, et, à la fin de cette même année, il entrait au noviciat de la Compagnie, malgré l'opposition de sa famille. Le noviciat de Nole, puis le collège de Lecce, puis la maison d'études de Naples, Rome, où il étudia les mathématiques, Milan enfin, où il enseigna la grammaire et compléta ses études théologiques, le virent successivement et s'édifièrent de sa piété, de sa régularité et de son travail soutenu.

L'apostolat et le martyre demeuraient, au milieu de ses préoccupations d'études, l'attrait dominant de son âme : chaque jour, il demandait à Dieu, dans une prière particulière, la grâce de verser son sang pour la foi. Parler des martyrs était sa plus douce récréation, et l'on sentait, à ses récits enflammés, le désir véhément qu'il avait de suivre les traces de ces héros.

La dévotion filiale envers la Très Sainte Vierge était encore une des caractéristiques de sa vie. Chargé durant quatre ans de diriger la Congrégation de Marie dans un des collèges où il passa, il sut inspirer à tous les congréganistes une confiance sans bornes envers la Mère de Dieu. C'est lui qui mit en honneur la pieuse pratique qui consiste à répéter neuf fois la Salutation angélique en l'honneur des neuf mois passés par le Verbe incarné dans le sein de Marie.

Avant même d'être prêtre, il brûlait de se dévouer au service des âmes, et, avec la permission de ses supérieurs, il parcourait hameaux et villages pendant les vacances d'automne, parlant de Dieu à ceux qu'il rencontrait, instruisant les ignorants, visitant les malades, réalisant, en un mot, tout le bien spirituel qu'il était capable de procurer.

C'étaient là de belles dispositions à l'apostolat des missions lointaines. Aussi, fidèle à la voix intérieure qui le pressait, il n'eut point de repos qu'il n'eût obtenu de ses supérieurs la faveur d'être envoyé aux Indes ou au Japon.

MISSIONNAIRE

Son vœu fut exaucé en 1595. De Gênes, un vaisseau le transporta à Barcelone. De là, il fit voile pour le Brésil d'abord, puis pour les Indes. La traversée fut longue et mouvementée : près d'arriver au terme, le bâtiment fut capturé par les Anglais, et Spinola prisonnier fut ramené en Angleterre. On le relâcha, il revint à Lisbonne, où il attendit pendant un an le départ d'un autre navire à destination de Goa. Ce ne fut donc qu'en 1599, après quatre ans de délais et de périls, qu'il mit le pied pour la première fois sur le territoire de la mission tant désirée.

En 1602, il était au Japon avec sept Pères et dix Frères de la Compagnie de Jésus, disséminés dans cinq résidences. On le nomma ministre, c'est-à-dire économe, de l'une d'entre elles, Méaco, où il exerça cette charge pendant sept ans, jusqu'à ce qu'il fut nommé procureur de la province et rappelé, à cause de ces importantes fonctions, à Nangasaki, où se trouvait la résidence principale des missionnaires.

En même temps qu'il pourvoyait avec une ingénieuse activité à la subsistance de ses frères dépourvus de revenus fixes, il étudiait avec succès la langue japonaise, fondait à Méaco une Académie des sciences, et missionnait çà et là à travers une centaine de villages dont Aria était le chef-lieu, vie laborieuse et féconde en fruits de salut. Il faut ajouter qu'au travail le P. Spinola joignait la pratique d'une constante mortification. Chaque jour, il prenait une rude discipline, et, pendant le Carême, il ne cessait de frapper que lorsque les coups avaient fait jaillir le sang.

Pour ses frères en religion, il était, par sa douceur et son affabilité, le plus aimable des compagnons, et l'on était heureux de vivre avec lui. Jamais on ne remarquait dans ses traits aucun signe d'ennui, mais il accueillait chacun avec une humeur et une bonté toujours égales. Il était en même temps très oublieux de soi, ne songeant en aucune circonstance à se prévaloir de ses actions, de sa science ou de l'illustration de sa famille.

Ces quelques traits de son caractère suffiront à faire apprécier la sainteté du futur martyr. Ils nous révèlent que sa mort admirable fut préparée de longtemps et comme méritée par une vie de ferveur et d'abnégation.

ARRESTATION

En 1612, les chrétiens et les missionnaires commencèrent à être inquiétés. Par mesure de prudence, le bienheureux Spinola dut changer de nom, et il s'appela Joseph de la Croix. Puis, réduit à vivre presque toujours caché, il exerça pendant plusieurs années les fonctions de vicaire général qui venaient de lui être confiées dans le Ximo, une des grandes îles du Japon, aujourd'hui Kiou-Siou.

L'évêque du Japon était mort et le P. Valentin Carvalho, provincial des Jésuites, chargé par le Saint-Siège d'administrer ce vaste diocèse, s'était choisi pour aide et pour soutien le P. Spinola.

En cette qualité, notre Bienheureux eut la joie de faire faire, en 1615, les recherches officielles et les informations juridiques sur des martyrs récemment immolés à Arima. Avec quelle sainte ardeur il recueillit les détails de leur dernier combat. Leur sort devait bientôt être le sien.

Quelles que fussent les précautions dont il s'entourait, il lui était difficile d'échapper longtemps à l'attention de ses persécuteurs. Des traîtres, il le savait, avaient dénoncé les demeures des missionnaires, et son ministère particulier auprès des religieux comme auprès des fidèles l'exposait plus que d'autres à des poursuites. Quarante jours avant d'être arrêté, ceux qui vivaient dans son intimité purent remarquer qu'il célébrait le Saint Sacrifice avec une ferveur toute spéciale, qu'il prolongeait ses oraisons, qu'il se montrait plus gai et plus affable encore que de coutume.

Dans la nuit du 13 décembre 1618, une bande de satellites cerna tout à coup la résidence des Dominicains et celle des Jésuites et emmena quatre prisonniers; deux dans chaque maison. Le P. Spinola était du nombre.

Il eut les mains liées si étroitement qu'il en garda toujours les empreintes. Les captifs pas-

sèrent le reste de la nuit dans une cour, exposés à toutes les injures de l'air.

Notre Bienheureux portait au moment de son arrestation un costume de Portugais sous lequel il s'était déguisé jusque-là pour échapper aux regards de ses ennemis; mais quand il se vit entre leurs mains, il ne se jugea plus tenu à tant de ménagements et demanda à des chrétiens de vouloir bien lui faire parvenir son habit religieux. C'est donc vêtu en Jésuite qu'il comparut devant le gouverneur de Nangasaki, Gonrocou.

Celui-ci reçut d'assez mauvaise grâce ses prisonniers et les relégua dans la prison d'Omoura. Une captivité de près de quatre ans commençait pour eux, dans des conditions qui la rendirent particulièrement douloureuse.

CAPTIVITÉ

Le P. Spinola, en mettant le pied dans sa prison, entonna d'une voix ferme le psaume *Laudate pueri Dominum*. Plusieurs Franciscains enfermés depuis un an déjà dans cette même geôle répondirent à ces chants d'allégresse.

Les souffrances qu'ils endurèrent là dès les premiers jours étaient plus cruelles, au témoignage d'une des victimes, que le martyre du feu. Cependant, comme leur prison menaçait ruine, ils furent transférés vers le mois de juillet, au temps des plus fortes chaleurs, à Cobara, dans une enceinte plus étroite et plus intolérable encore que celle d'Omoura.

Pendant dix-huit jours, ils furent entassés seize dans une petite chaumière exposée aux ardeurs du soleil, et malgré cela privée d'air. Tous les prisonniers tombèrent malades et plusieurs faillirent y mourir.

Alors, on les ramena à Omoura où ils demeurèrent jusqu'au jour du *grand martyre*.

Pendant leur absence, leur prison avait été transformée sur un plan qui faisait honneur au génie barbare de son inventeur.

Elle était construite de bambous espacés de deux doigts et ressemblait à une cage d'oiseau; elle mesurait deux mètres de largeur et cinq en longueur. Une petite fenêtre servait au passage de la nourriture. A l'entour de la prison, diverses palissades formaient une double enceinte dont l'intervalle était comblé par des amas d'épines. On exerçait, en outre, une surveillance telle, écrit un auteur, que le vent même aurait eu peine à avoir accès jusqu'aux prisonniers.

Leur nourriture était plus qu'insuffisante et l'on peut dire que leur jeûne était continuel: on leur passait de temps à autre un peu de riz, des herbes amères, quelques anchois salés et le plus souvent corrompus: c'était là toute leur subsistance. Gonrocou, informé de leur détresse, en eut lui-même une sorte de honte et fit ajouter à la pitance de chacun d'eux la valeur de sept ou huit baïoques, mais ce soulagement n'atteignit point les prisonniers, leurs geôliers ayant détourné les subsides à leur propre profit.

Faut-il ajouter à ce triste tableau un détail écœurant. Le P. Spinola le laisse bien deviner dans une lettre au P. Porro, missionnaire, et montre que l'infection de son cachot n'est pas la moindre de ses souffrances. « La puanteur m'aide à soupirer vers le ciel, » écrit-il, et dans un autre passage, faisant allusion à la vermine qui le dévore, il rappelle ces paroles de Job: « Pendant la nuit, mon visage est transpercé de flèches, et ceux qui me dévorent ne connaissent pas le sommeil; ils sont innombrables et mes vêtements en sont consumés. »

Au commencement de l'année 1621, ils étaient neuf prêtres dans ce sombre réduit. A l'automne, le nombre des confesseurs s'accrut de nouveaux venus, et ils furent trente à être entassés les uns sur les autres, sans pouvoir faire un pas, obligés, faute de place, de croiser les jambes au lieu de se coucher.

Il est temps de montrer la sérénité et le courage surhumain de ces martyrs au sein d'une situation si cruelle.

VIE INTIME DES PRISONNIERS

Une grande intimité régnait parmi ces confesseurs persécutés pour une même cause, le nom de Jésus-Christ.

Jésuites, Dominicains, Franciscains, prêtres séculiers japonais se tracèrent d'un commun accord un règlement qui consacrait à la louange de Dieu la plus grande partie de leurs instants. A minuit, l'on récitait les Matines, suivies par deux heures et demie d'oraison mentale; puis l'office de Notre-Dame et la discipline, ces fervents religieux ayant eu soin de prendre avec eux leur instrument de pénitence, et croyant devoir ajouter encore cette mortification volontaire aux rigueurs de leur captivité. Chaque Ordre observait de plus les jeûnes et les pénitences qui lui étaient propres.

Leur grande consolation à tous était de recevoir souvent le Pain des forts, car ils avaient réussi à se procurer les objets indispensables pour le Saint Sacrifice, et l'un des prêtres — on se demande vraiment dans quelles conditions — le célébrait chaque matin.

Plusieurs fois, les religieux des différents Ordres eurent le bonheur d'admettre au noviciat des catéchistes emprisonnés avec eux et de faire, autant que le permettait l'étrange sanctuaire où ils se trouvaient, ce que l'on appelle une prise d'habit.

Les saints prisonniers restaient, on le voit, calmes et joyeux au milieu de leurs souffrances. Dieu sait pourtant ce qu'ils avaient à endurer! Le bienheureux Spinola fut mis à diverses reprises aux portes du tombeau. La seule plainte qu'il proférait dans ses accès de fièvre était que l'affaiblissement de ses forces ne lui permît plus de s'appliquer comme autrefois au recueillement et à l'union avec Dieu. Il écrit à son cousin Maximilien Spinola: « Les forces de mon corps m'abandonnent, mais ma joie augmente à mesure que je vois approcher la mort. Entre autres maladies, j'ai eu une fièvre qui a duré cent jours, sans qu'il me fût possible de me procurer un remède convenable à ma situation. Pendant tout ce temps-là, j'ai ressenti une joie dont j'essayerais inutilement de vous donner une idée. Je ne me possédais plus et je me croyais déjà en paradis. »

LE GRAND MARTYRE

Enfin, Gonrocou reçut de l'empereur l'ordre de mettre à mort tous les prisonniers chrétiens. Outre les trente captifs d'Omoura, il y avait dans Nangasaki d'autres fidèles gardés à vue dans des maisons privées, mais qui, pour avoir entretenu quelques relations avec les missionnaires, allaient être conduits comme eux aux interrogatoires et au supplice.

Le nombre des condamnés à mort se montait

ainsi à près de 60 : 25 religieux et plus de 30 séculiers, parmi lesquels des femmes et 6 enfants encore en bas âge, fils de chrétiens.

La plupart de ces nobles victimes comparurent au prétoire de Gonrocou; on procéda à des interrogatoires solennels, à des formalités sans nombre, mais parfaitement inutiles, car l'arrêt était prononcé d'avance : les religieux furent condamnés à périr dans les flammes, les séculiers à être décapités.

Le 9 septembre, le P. Spinola et ses compagnons quittèrent leur lieu de souffrance. C'était un vendredi; tous les religieux jeûnèrent ce jour-là en l'honneur de la Passion. Embarqués à Suzutat, ils arrivèrent en peu d'heures à Nangaye, et, en route, adressèrent des exhortations aux soldats qui les gardaient et aux marins qui les conduisaient.

La nuit venue, ils furent parqués comme un vil troupeau dans un enclos à ciel ouvert, et il fallut la menace d'un violent orage pour déterminer leurs satellites à les introduire pour quelque temps dans une misérable cabane.

Le lendemain, on les fit monter à cheval pour les mener au lieu du supplice. C'était une petite colline voisine de Nangasaki, en vue de la mer, à 150 pas de l'endroit où, vingt-cinq ans auparavant, saint Pierre-Baptiste et ses compagnons avaient été crucifiés, et qu'on appelait depuis lors le *Mont des Martyrs*.

On peut se représenter ce que dut être cette marche des vénérables prisonniers s'acheminant vers le théâtre de leur lutte dernière.

Plus de 100 000 spectateurs venus de Nangasaki et des environs couvraient les collines et le rivage, et de cette foule s'éleva une immense clameur quand apparurent, escortés par 400 satellites, les captifs d'Omoura, le P. Spinola en tête, monté sur un mauvais cheval blanc. Les martyrs portaient la corde au cou et avaient les bras liés, mais ils gardaient leur crucifix dans leurs mains laissées libres.

Des chrétiens mêlés dans la foule s'efforçaient de s'approcher d'eux pour en être bénis et leur faire leurs adieux. Beaucoup expièrent leur audace par d'indignes traitements. Par intervalle, les confesseurs chantaient le *Te Deum*, les litanies ou des psaumes. De temps en temps aussi, ils adressaient à la foule échelonnée le long de leur route, sur l'espace d'une lieue, des paroles brûlantes. On remarquait surtout le P. Pierre d'Avila, Franciscain, qui, doué d'un bel organe et possédant parfaitement la langue du pays, se soulevait sur ses étriers pour être entendu de plus loin. Tous témoignaient de leur joie et rendaient grâces à Dieu.

Enfin, ils arrivèrent au Mont des Martyrs. On laissa les confesseurs d'Omoura à cheval pendant plus d'une heure encore, car on attendait le groupe des captifs de Nangasaki. Ils profitèrent de ce répit pour se confesser les uns aux autres, sans mettre pied à terre, à la vue du peuple, puis ils chantèrent des cantiques.

Enfin, l'arrivée du second groupe vint compléter la glorieuse phalange.

Vingt-cinq colonnes avaient été dressées, et à une certaine distance devant elles, dans une tranchée creusée à dessein, un bûcher était préparé. Chaque religieux, sur un signal de Soukendayou, lieutenant principal du gouverneur de Nangasaki, fut dirigé vers la colonne à laquelle il devait être attaché, pour y être brûlé à petit feu. Le brasier qui allait consumer chaque victime en était assez distant, dans le but de la faire souffrir plus longtemps. Avant d'être attachés, les martyrs se prosternèrent et chacun baisa sa colonne; puis ils se laissèrent lier et, le feu étant allumé, leur lente agonie commença.

Pendant ce temps, sous leurs yeux, l'on décapitait les séculiers.

Parmi ces derniers condamnés, le P. Spinola reconnut une femme dont il avait baptisé l'enfant peu d'années auparavant. Il craignit un moment que cet enfant ne fût privé de la grâce du martyre, car il ne le voyait pas, caché qu'il était derrière sa mère. « Où est donc mon fils Ignace? » s'écria-t-il. Alors la mère, soulevant son enfant, le présenta à la bénédiction du Bienheureux, en disant : « Le voici, mon Père, il est avec moi; je l'ai amené pour être martyr, afin qu'il apprenne à mourir pour son Dieu avant même de savoir parler et qu'il le serve avant de l'offenser. »

L'enfant, qui n'avait que quatre ans, vit trois ou quatre têtes ensanglantées rouler à ses pieds, et, loin de s'en effrayer, il présenta lui-même sa tête innocente au fer du bourreau.

Les débris de ces corps mutilés furent exposés sur une longue table vis-à-vis des religieux dont le supplice se prolongea plusieurs heures encore. L'ardeur du feu cuisait peu à peu la chair des martyrs qui se consumaient au sein d'inexprimables souffrances. Pas un ne faiblit : ils demeuraient immobiles, regardant le ciel, priant avec ferveur. Quelques-uns, liés moins étroitement, tombèrent à genoux et étreignaient leurs colonnes : ils moururent ainsi les uns après les autres, selon que le feu était plus ou moins éloigné de leurs corps.

Le bienheureux Spinola, d'avance épuisé par l'âge, les travaux et les maladies, succomba le premier. Au bout d'une heure, sa robe noire, tissue de coton, ayant pris feu, il fut aussitôt étouffé. Des satellites essayèrent de l'arroser pour éteindre les flammes et permettre au Bienheureux de souffrir encore : mais l'âme avait pris son essor, et leurs efforts préservèrent seulement le cadavre d'une combustion complète.

D'autres martyrs offrirent à la foule émue un admirable spectacle : l'un d'eux eut le courage de demeurer trois heures les bras en croix et ne changea d'attitude qu'au moment de la mort. Le plus robuste de tous endura le supplice depuis les 8 heures du matin jusqu'à minuit : il expira en prononçant d'une voix forte les noms de Jésus et de Marie. Ce fut le dernier cri qu'entendirent les gardes, le dernier soupir que poussèrent ces héros.

L'holocauste pourtant n'était pas achevé. Après trois jours, tous les corps, avec les images, rosaires et objets de piété saisis chez les chrétiens, furent jetés pêle-mêle dans une vaste fosse sur un lit de bois et de charbons auquel on mit le feu. Puis les cendres et la terre furent mis dans des sacs pour être répandus en pleine mer, afin qu'il ne restât plus aucun vestige de ce grand sacrifice.

Mais les persécuteurs ont beau faire : ils n'empêcheront pas Dieu, qui conserve les corps de ses serviteurs, de réunir au dernier jour leurs cendres humiliées et de les vivifier de son souffle divin pour les glorifier à jamais.

SOURCES CONSULTÉES

Martyrologe de l'Eglise du Japon, t. Ier : *Les Saints et les Bienheureux*, par l'abbé PROFILLET. — *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, par RORBACHER. — *Petits Bollandistes*, par Mgr GUÉRIN, t. XI.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN

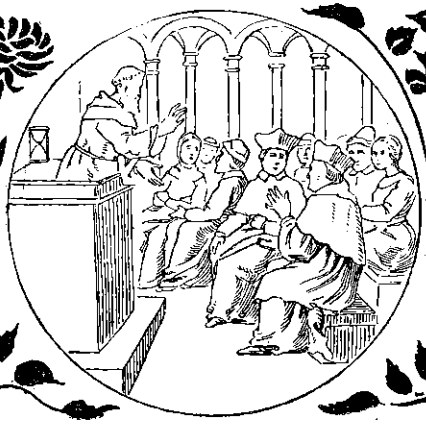
ET LA DÉVOTION AUX PETITS PAINS BÉNITS,

DITS DE SAINT NICOLAS

Fête de saint Nicolas :
10 septembre.

1. Les parents de saint Nicolas prient au tombeau de saint Nicolas de Myre. Saint Nicolas de Tolentin, enfant, voit l'Enfant Jésus dans la Sainte Hostie.

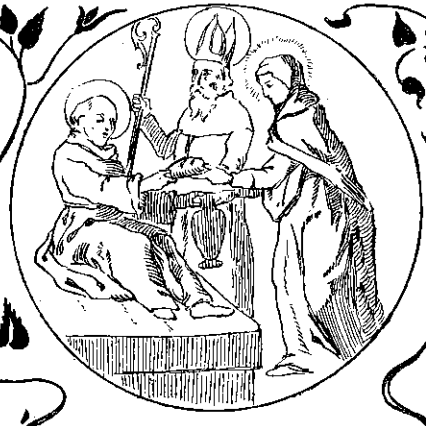
4. Pendant que saint Nicolas célébrait la Messe, il voyait les âmes en grand nombre sortir des flammes du Purgatoire. On le prie pour la délivrance des âmes.



2. Saint Nicolas, d'abord Chanoine Régulier, entendant prêcher sur ce texte : « Vendez tout et suivez-moi », résolut d'entrer dans une vie plus parfaite.

5. Les démons, furieux de sa ferveur, se livrent à toutes sortes de violences contre lui. Ils vont jusqu'à le frapper rudement. Nicolas souffre tout en patience.

3. Il suivit le prédicateur dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, reçut l'habit, la ceinture de cuir, et devint bientôt le modèle de la communauté (1255).



6. La Sainte Vierge, suivie de saint Augustin, vient le guérir au moyen d'un petit pain. C'est l'origine de la bénédiction des petits pains de saint Nicolas.

Un Pape (1) n'a point hésité à dire que saint Nicolas de Tolentin, par le nombre et l'éclat de ses prodiges, avait fait revivre l'époque des Apôtres.

Durant son séjour ici-bas, cet admirable moine Ermite de Saint-Augustin avait été l'objet de nombreuses faveurs surnaturelles qui semblaient la récompense de ses flagellations et de son zèle presque inouï pour l'oraison.

Nous avons raconté ailleurs sa sainte vie (2), mais c'est surtout après sa mort que les miracles se multiplièrent par son intercession. Nous n'avons d'autre dessein dans ce numéro que de rapporter quelques traits de la gloire posthume du grand thaumaturge du XIIIe siècle.

La petite chapelle de Tolentino, (Marche d'Ancône), où le serviteur de Dieu avait célébré pendant trente ans la Sainte Messe et où fut déposé son corps, devint aussitôt glorieuse. Les miracles obtenus près du tombeau étaient si fréquents, que, comme on avait la coutume de sonner les cloches du couvent à chaque nouveau prodige, ces cloches, dit le bienheureux Jourdain de Saxe, ne cessaient de se faire entendre à toute heure du jour et de la nuit.

La veillée du 1er au 2 novembre 1310, quatre ans environ après la mort du Saint, fut particulièrement bénie. La fête de la Toussaint avait réuni autour du tombeau une foule plus nombreuse que de coutume, et, le soir venu, beaucoup de pèlerins se sentirent portés à prolonger leur prière jusque bien avant dans la nuit.

Vers minuit, un grand cri s'élève du sein de cette foule : 45 malades viennent d'être guéris subitement.

L'enthousiasme des fidèles présents ne put se résoudre à taire cet heureux événement. On mit aussitôt en branle toutes les cloches, la ville entière fut sur pied, et les habitants se pressèrent aux abords de l'église et du couvent, unissant leurs voix à celles des fidèles massés à l'intérieur et rendant tous ensemble grâces à Dieu. « On chanta comme en une nuit de Noël », dit un chroniqueur, et la pieuse émotion redoubla quand on vit une femme hérétique, bien connue pour son obstination, vaincue par l'évidence des prodiges, abjurer ses erreurs et faire profession publique de foi catholique.

Le premier procès pour la canonisation, ordonné par le pape Jean XXI, retient comme certains et prouvés après les dépositions juridiques 301 miracles dus à l'intervention du saint thaumaturge.

Entre autres faits miraculeux illustrant la mémoire de saint Nicolas, l'un des plus remarquables est, sans contredit, l'effusion de son sang, coulant frais et vermeil de ses deux bras, quarante ans après sa mort.

Un moine Augustin, originaire de Germanie, venu au couvent de Tolentino pour satisfaire sa dévotion envers le Saint, obtint d'y séjourner, et, témoin des merveilles qui s'y opéraient, il espéra pouvoir doter sa patrie et ses frères de semblables bienfaits en acquérant une relique de saint Nicolas. L'idée était excellente, mais il prit pour la réaliser des moyens peu avouables.

Après avoir longtemps reculé devant une profanation du saint corps, il céda à la tentation, s'introduisit de nuit dans l'église, et, armé d'un instrument tranchant, il en détacha les deux bras, en faisant une incision au coude. A peine avait-il achevé son opération sacrilège, dit Benoît XIV, qu'un flot de sang s'échappa comme d'un corps vivant des deux membres coupés. Effrayé, le coupable s'efforça d'en arrêter le flux, puis de l'étancher avec les linges qui lui tombaient sous la main, enfin d'en faire disparaître toute trace : ce fut en vain. Le matin, les religieux Augustins ne purent que constater le miracle et recueillir pieusement, afin de le conserver, tout le sang répandu.

L'étrange phénomène se reproduisit jusqu'à vingt-deux fois dans les siècles qui suivirent, et le XVIIe, à lui seul, vit sept de ces effusions sanglantes, canoniquement constatées, opérées le plus souvent à la veille d'un de ces grands événements qui intéressent l'indépendance de l'Eglise et la paix du peuple chrétien.

Tant d'éclatants miracles appelaient une prompte canonisation. Deux fois, en 1336 et en 1360, la cause fut entravée et arrêtée par la mort du Souverain Pontife qui l'avait engagée, et la sentence solennelle ne put être rendue que cent vingt ans après l'ouverture du procès.

La cérémonie de la canonisation, le lundi de Pentecôte 5 juin 1442, revêtit à Rome une splendeur inaccoutumée. Dieu daigna la signaler par de nouveaux miracles, surtout par la résurrection d'un jeune homme, qui, tombé dans le Tibre pendant la marche du cortège, n'avait pu en être retiré qu'après dix heures d'immersion complète et d'asphyxie.

ORIGINE DES PETITS PAINS MIRACULEUX

Dieu, qui opère comme il lui plaît ses merveilles, a daigné attacher aux petits pains bénits en l'honneur de saint Nicolas de Tolentin une prodigieuse efficacité.

Voici, raconté par le premier historien de notre Saint, le fait qui a donné lieu à cette salutaire dévotion (1) :

« Le serviteur de Dieu était gravement malade et on désespérait de sa guérison; lui-même paraissait croire à sa fin prochaine. Il eut alors une vision. Celle qu'il appelait si pieusement *sa mère*, Marie, lui apparut, accompagnée de saint Augustin, et elle lui dit d'envoyer mendier du pain chez une pieuse veuve du voisinage, qu'elle désigna nommément, et de manger de ce pain après l'avoir béni et trempé dans l'eau. Le malade exécuta docilement ce qui lui était prescrit, et il n'eut pas plutôt mangé de ce pain qu'il se trouva complètement guéri.

» Aussitôt, quelques infirmes, qui eurent connaissance de cette grâce, demandèrent de ce pain, en mangèrent et en éprouvèrent pareillement la merveilleuse vertu. Naturellement, les demandes se multiplièrent avec les grâces obtenues, et le charitable Saint, ne pouvant résister à ces sollicitations, bénit successivement plusieurs pains qui eurent toujours la même puissance surnaturelle. Il en usa ainsi jusqu'à la fin de sa vie, qui se prolongea plusieurs années encore, et nombreux furent ceux que guérit ce merveilleux remède.

» Après la mort du serviteur de Dieu, le prieur

(1) Eugène IV, celui qui canonisa le Saint en 1446.
(2) Au numéro 239 de notre collection des *Vies des Saints*.

(1) Nous empruntons le texte de ce récit au livre si richement documenté de M. l'abbé H. P., *Saint Nicolas de Tolentin, sa vie, ses miracles, son culte*. Paris, 1899,

du couvent de Tolentino, soit qu'il eût reçu de son glorieux confrère quelques instructions à cet égard, soit qu'il obéît à une secrète inspiration, bénit aussi des pains au nom du saint religieux et ils produisirent les mêmes effets. Les successeurs continuèrent, et ainsi s'établit l'usage de bénir et manger ces pains, par dévotion envers saint Nicolas de Tolentin, et pour obtenir par son intercession d'être guéri ou préservé de toutes sortes de maladies et de fléaux. »

VERTU DE CE PAIN BÉNIT — TRAITS

L'Eglise approuva de sa haute autorité et encouragea vivement cette dévotion des serviteurs fidèles de saint Nicolas, en prescrivant pour la bénédiction de ces pains un rite imposant et solennel analogue à celui qu'elle emploie pour celle des rameaux.

Les faveurs sans nombre procurées par le moyen de ces petits pains justifiaient une formule de bénédiction aussi exceptionnelle.

Dans les années 1601 et 1602, la ville de Cordoue en Andalousie, désolée par la peste, était comme transformée en un immense hôpital. Les Ermites de Saint-Augustin, qui y possédaient un couvent, engagèrent les habitants à recourir à saint Nicolas de Tolentin, et ils bénirent les pains qu'ils distribuèrent. Le nombre des guérisons opérées soudainement fut considérable. Il n'y eut presque pas de famille, dit le Père de Bustis, qui n'en ressentît les bons effets.

Ainsi, un enfant de dix ans, atteint du fléau, consumé de fièvre et ayant un membre dévoré par un énorme anthrax, était conduit à l'une des maladreries où l'on isolait les pestiférés. Il demanda à son père un pain bénit de saint Nicolas et le supplia de le laisser entrer en passant dans l'église des Augustins qui se trouvait sur son chemin. Quand il en sortit, le charbon, la fièvre, la maladie, tout avait disparu, et les intendants de l'hôpital ne comprirent rien au certificat des médecins qui présentaient cet enfant comme malade et irrémédiablement condamné.

Une religieuse d'un monastère de Cordoue frappée à son tour par la terrible contagion, ses Sœurs envoyèrent en toute hâte quérir les hommes de l'art, mais ceux-ci, sollicités à la fois de tous côtés, durent retarder leur visite, et, en attendant, le mal faisait des progrès effrayants. Saint Nicolas fut invoqué: des petits pains bénits appliqués sur les parties les plus endolories du corps de la malade opérèrent si vite et si bien, que les médecins étant survenus la trouvèrent sans fièvre, sans tumeur, et en si parfaite santé, que, s'ils n'avaient connu la sincérité de ces dames, ils eussent cru qu'on les avait joués.

Quel que fût néanmoins le nombre de ces guérisons presque simultanées, et évaluées à plus de 140 par certains auteurs, la peste continuait à exercer ses ravages. La ville entière recourut alors à des supplications solennelles : tous les pestiférés reçurent des pains bénits, et, à partir de ce jour, le fléau diminua, pour disparaître totalement au bout de quelques semaines.

On pourrait poursuivre indéfiniment la série de ces faits miraculeux, et interroger tour à tour les divers pays qui accueillirent la dévotion à saint Nicolas de Tolentin.

C'est ainsi que, dans un incendie, le palais de saint Marc, à Venise, fut préservé, grâce à un petit pain bénit jeté dans les flammes, d'un embrasement total ; que le golfe de Gênes, furieusement agité par une tempête, à tel point que, jusque dans le port, les vaisseaux ne pouvaient plus tenir à l'ancre, s'entrechoquaient et couraient grand risque de couler à fond, fut soudain calmé par un petit pain jeté dans les flots.

Deux miracles plus récents prouvent que l'intercession de notre Saint n'a rien perdu de sa puissance.

En 1849, le choléra morbus faisait de grands ravages à Anvers. La population recourt à saint Nicolas de Tolentin, assiège son autel dans l'église Saint-Augustin, et réclame des pains bénits en son honneur. On porte sa statue en procession à travers les rues et les places de la ville, et, à dater de ce jour, suivant l'attestation même du curé, il n'y eut plus qu'un seul cas mortel dans toute la grande paroisse de Saint-Augustin.

En 1884, le même fléau régnait à Naples et faisait de nombreuses victimes. Le provincial des Augustins, prêchant dans l'église Sainte-Madeleine des Espagnols, engagea son auditoire à invoquer avec confiance saint Nicolas, et à lui promettre par vœu l'érection d'un autel dédié à son nom.

Plus de 350 familles, sans compter un grand nombre de particuliers, souscrivirent sur-le-champ à cette invitation, et le choléra cessa aussitôt d'une manière merveilleuse.

ÉPILOGUE

Avant 1789, lorsque la France comptait sur la surface de son territoire 159 couvents de Grands Augustins, donnant abri à plus de 3 000 moines, saint Nicolas jouissait d'un culte assuré et multipliait ses faveurs. Chaque couvent augustinien était un centre de dévotion en son honneur. Partout des autels lui étaient consacrés, des confréries prospères érigées, la bénédiction de ses pains miraculeux impatiemment attendue chaque année par les fidèles.

Depuis lors, les choses ont changé de face. La Révolution renversa d'un seul coup tous les couvents, et comme les Ermites de Saint-Augustin s'étaient fait réserver exclusivement, par plusieurs bulles pontificales, la faculté de bénir les petits pains de saint Nicolas, cette cérémonie et les faveurs exceptionnelles qui en étaient les conséquences disparurent à la fois.

Le culte de notre Saint fut par le fait supprimé dans ce qu'il avait de populaire.

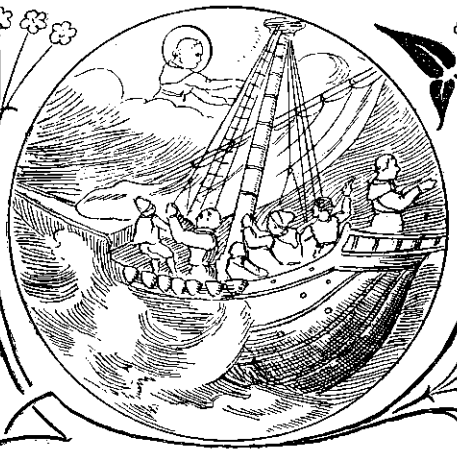
Quelques localités pourtant, fidèles à saint Nicolas, ont maintenu ou ressuscité sa dévotion : telles celles de Brou, au diocèse de Belley ; Lyon, dans son église de Saint-Denis de la Croix-Rousse, Marseille, dans son église de Saint-Vincent de Paul, où se renouvelle chaque année, au 10 septembre, la bénédiction des petits pains.

D'autre part, l'Ordre de Saint-Augustin renaissait en France, non seulement par l'heureuse création d'un couvent du grand Ordre à Nantes, en 1892, mais par la fondation des Augustins de l'Assomption, qui, dans leurs couvents, jouissent par indult du pouvoir de bénir les pains de saint Nicolas. Un même vent de persécution a dispersé momentanément les religieux Augustins du grand Ordre et les fils du P. d'Alzon.

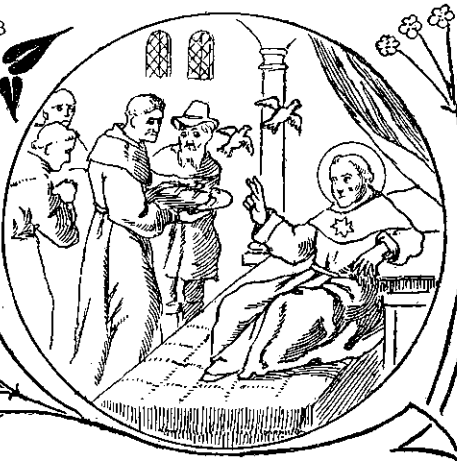
Notre souhait, en terminant, est que nos lecteurs se sentent poussés, par la lecture de cette modeste notice, à invoquer avec une immense confiance le thaumaturge de Tolentin. Qu'ils prient Dieu de daigner aussi ramener bientôt en France, pour propager à l'envi le culte de son serviteur, saint Nicolas, tous les religieux Augustins anciens et nouveaux.

7. Saint Nicolas opère beaucoup de miracles. Il sauve un condamné à mort. Un enfant noye et broyé par la meule d'un moulin est ramene à la vie.

10. Peu de temps avant la mort de saint Nicolas, une étoile apparut dans sa cellule et les anges préludèrent au concert de son entree au ciel.



8. L'équipage d'un navire assailli par la tempête invoque l'assistance de saint Nicolas qui apaise les flots irrités et ramène le navire au port.



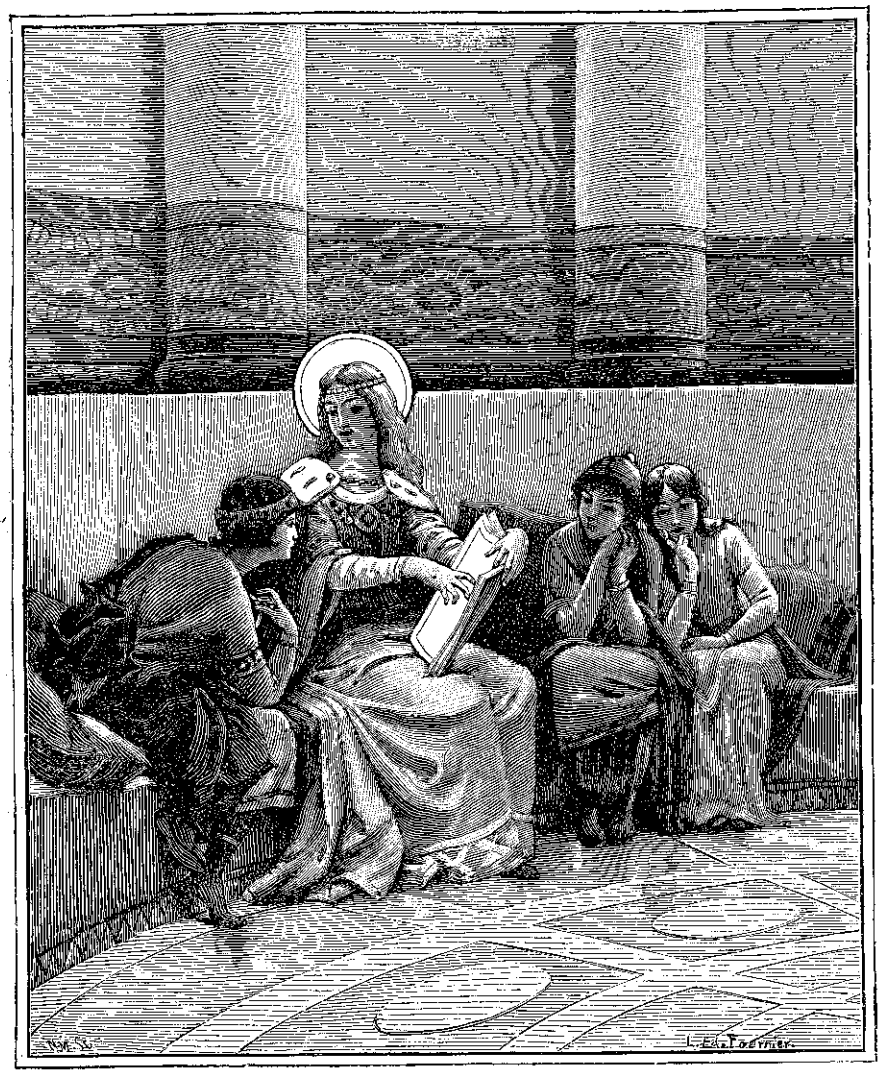
11. Saint Nicolas ne voulait pas manger de viande; ses supérieurs lui firent servir des perdrix. Le Saint fit le signe de la croix et les oiseaux s'envolèrent.

9. De terribles fleaux allaient frapper la ville de Pise coupable. Saint Nicolas obtint que les traits de la colère de Dieu s'abattissent sur sa propre personne

12. Saint Nicolas rend à Dieu sa belle âme, au milieu de ses frères tout en larmes et des anges joyeux qui le reçoivent en triomphe dans le ciel.

SAINTE PULCHÉRIE, IMPERATRICE, VIERGE (399-453)

Fête le 10 septembre.



Sainte Pulchérie préside à l'éducation de Théodose II.

UNE FEMME RETARDE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE ROMAIN

L'état de l'empire romain à l'heure où se fermait le IVe siècle était effroyable. La société s'effondrait dans des flots de sang.

A la mort de Théodose le Grand, deux enfants, qui ne devaient jamais devenir des hommes, se partagent sa succession. En Orient, Arcadius, jouet de ses eunuques et des barbares, leur abandonne sans plus s'en soucier les rênes du gouvernement. Son ineptie ne sait qu'approuver les fantaisies sanglantes d'une femme haineuse et les atrocités de courtisans qui s'entrégorgent à plaisir et multiplient les orgies et les meurtres. Pendant ce temps, en Occident, Honorius noie dans le sang de l'héroïque général Stilicon le dernier rayon d'espérance qui brillait encore sur les ruines de ses Etats envahis par les barbares.

Des barbares, il y en a partout, et pendant que les uns défendent l'empire, les autres l'attaquent et le ruinent; tous sont impatients de s'en partager les dépouilles.

Tandis que le monde romain se désagrège ainsi, l'Eglise, elle, se fortifie, se développe et lutte victorieusement contre le paganisme mourant, les hérésies toujours renaissantes et les barbares

qu'elle apprivoise. Peu d'époques furent plus fécondes en saints ; ils germent partout, édifient villes et campagnes et font fleurir les déserts; ils naissent parmi les esclaves et dans les palais, envahissent l'armée, les fonctions civiles, tous les degrés de la hiérarchie spirituelle, et les docteurs, les plus beaux génies qui aient honoré l'esprit humain, illuminent le front de cette Eglise de l'éclat de la science et de la sainteté.

Chose remarquable, comme aux époques de décadence, il semble que l'énergie virile tombe en apanage aux femmes chrétiennes. C'est alors que les Paula et les Mélanie avec leurs troupes de vierges quittent les splendides palais des bords du Tibre, et vont s'ensevelir dans l'oubli de Bethléem. Rome elle-même est témoin de la vie presque céleste d'une Marcella, « le modèle de la viduité et de la sainteté des Romains ».

L'on vit en ce moment à Constantinople un fait digne de l'admiration universelle : une jeune fille de quinze ans élever avec succès un empereur, gouverner sagement un vaste empire et arrêter pour trente ans encore la décadence de la puissance romaine en Orient.

COMMENT PULCHÉRIE DEVIENT IMPÉRATRICE

Ælia Pulchéria naquit le 19 janvier 399 au palais impérial de Constantinople dont la magnificence, selon saint Jean Chrysostome, surpassait celle des plus somptueuses demeures des rois de l'Asie. Elle eut pour aïeul Théodose le Grand, pour père Arcadius, pour mère Eudoxie, fille de Bauton, vaillant chef d'origine franque, auquel ses vertus militaires avaient mérité le commandement des armées romaines en Orient. Ainsi, par sa mère, la jeune princesse était de sang français.

Une lettre de l'impératrice Eudoxie à saint Jean Chrysostome exilé nous apprend que l'enfant reçut le Baptême de la main de ce grand évêque.

L'aînée de deux sœurs, Arcadie et Marine, et d'un frère, plus jeune qu'elle de deux ans, connu dans l'histoire sous le nom de Théodose II, elle n'avait que neuf ans lorsque en 408 elle devint orpheline.

Arcadius, son père, sur le point de mourir, voulait assurer le trône à son fils mineur et il lui avait donné pour tuteur Isdegerde, roi des Perses, le seul ennemi qu'il eût à craindre. Touché d'une telle preuve de confiance, le roi persan réalisa les espérances de l'empereur mourant, et pendant la minorité de Théodose, l'empire jouit d'une parfaite tranquillité sous la sage administration du préfet d'Orient, Anthemius, l'un des hommes les plus vertueux de son époque.

L'éducation du jeune prince fut donc confiée à sa sœur Pulchérie. Sa piété, sa force d'âme, l'extraordinaire précocité de ses vertus et sa belle intelligence la rendaient digne de cette haute mission. Élevée elle-même par les maîtres les plus habiles, « elle avait acquis rapidement une connaissance peu commune des langues grecque et latine, elle savait parfaitement l'histoire », cultivait avec goût les différentes branches de la littérature et des arts, « et, dit saint Augustin, elle eut toutes les qualités qui devraient être le partage des hommes appelés à gouverner les nations ».

Les Romains, charmés de voir revivre en elle toutes les vertus du grand Théodose, lui offrirent de partager avec son frère le fardeau de l'empire. La voilà donc, à quinze ans, le 4 juillet 414, proclamée auguste et montant les degrés du trône.

PULCHÉRIE ET SES SŒURS FONT VŒU DE VIRGINITÉ

La jeune impératrice ne vit dans son élévation qu'un moyen de rendre heureux ses peuples et de faire triompher le christianisme. Aussi repoussa-t-elle généreusement dès le début de son règne toutes les séductions que sa beauté, son rang, ses qualités devaient lui attirer. Fidèle à l'attrait de la grâce, et tout en se dévouant généreusement au bonheur de son frère, elle fit vœu de demeurer à jamais vierge. Pour prévenir les divisions et les révoltes que l'entrée au palais d'un étranger aurait pu amener, elle décida même ses jeunes sœurs à imiter son exemple.

Spectacle bien rare à la cour de Byzance, que celui de trois filles d'empereur prononçant solennellement, avec une sainte émulation, le vœu de perpétuelle virginité entre les mains de l'évêque Atticus.

Pour rendre plus irrévocable encore cette consécration, elles firent graver leur vœu sur la table d'un autel d'or massif d'un travail admirable, enrichi de pierres précieuses. Sur l'un des rebords, on lisait que ce présent avait été offert à l'Eglise de Constantinople comme gage de la piété des trois sœurs et pour obtenir à leur frère un règne heureux.

LE MONASTÈRE IMPÉRIAL

Le palais impérial devint alors un vrai monastère. Détachées de toutes les frivolités de la jeunesse et du monde, les jeunes princesses y partagaient leur temps entre les devoirs de la religion et le travail des mains. L'accès de leurs appartements avait été sévèrement interdit aux personnes d'un sexe différent et jamais elles ne parlaient aux hommes qu'en public.

Au sein des grandeurs, Pulchérie pratiquait des mortifications inouïes dans les cours princières, et ses sœurs moins âgées s'essayaient à imiter ses exemples. Le plus souvent elles prenaient leurs repas en commun, sortaient ensemble, priaient et chantaient d'une même voix les louanges de Dieu. Bientôt, attirées par de si nobles exemples, les jeunes filles des meilleures familles se joignirent à leur souveraine, et, sous sa conduite, s'exercèrent à la vie de perfection.

A ses autres vertus, Pulchérie unissait un ardent amour des pauvres. Son immense fortune rendait ses libéralités faciles et inépuisables; elle fit construire un grand nombre d'églises et de monastères, des asiles pour les veuves et les orphelins, des hôpitaux pour les malades qu'elle ne dédaignait pas de soigner de ses propres mains, et jamais, dit un historien, ces pieuses fondations ne coûtèrent un gémissement au peuple.

L'ÉDUCATION DU JEUNE THÉODOSE

« La dévotion, écrit le protestant Gibbon, n'empêchait pas Pulchérie de s'occuper avec une infatigable attention de tous les détails du gouvernement. La prudence présidait toujours à ses délibérations, elle avait une remarquable promptitude de décision. » Elle dirigeait les affaires sans bruit et sans ostentation, oublieuse de soi, jusqu'à attribuer au génie de son jeune frère, et les utiles réformes qu'elle réalisa, et la longue tranquillité de son règne. Dans les affaires graves ou périlleuses, le Ciel lui inspirait les meilleures mesures à prendre, car rien ne lui arrivait de difficile qu'elle ne le consultât, comme autrefois Moïse, par d'ardentes prières.

Dans les dernières années de sa paisible vie, dit l'historien anglais que nous venons de citer, l'Europe souffrit beaucoup de l'invasion d'Attila, mais la paix continua toujours de régner dans les vastes provinces de l'Asie. Théodose II ne fut même

jamais réduit à la cruelle nécessité de poursuivre comme rebelle un de ses sujets.

Pulchérie, en effet, veillait avec une sollicitude extrême à l'éducation de son frère, et l'on ne peut méditer sans émotion les pages pleines de fraîcheur, où les historiens nous dépeignent la vierge orientale assise auprès du jeune Théodose II et travaillant à le rendre aussi grand par les qualités de l'âme et de l'esprit qu'il l'était par la dignité. Insensiblement, la pensée se reporte alors, tantôt sur la vierge Marcelline instruisant son frère Ambroise, tantôt sur la reine de France préparant à notre pays le plus grand et le plus saint de ses rois.

Elle dressa au futur monarque un judicieux plan d'études et d'exercices, partageant son temps entre l'étude de la grammaire, de la rhétorique, de la philosophie et les exercices corporels, l'équitation, le tir de l'arc, le maniement des armes : il eut pour cela les plus célèbres maîtres d'Orient.

Quant à l'art de gouverner les peuples et de se les attacher, elle était à même de l'en instruire. Aucun détail n'échappait à sa vigilance. Elle lui apprit, dit Sozomène, à paraître en public avec gravité, à régler sa démarche et sa contenance, à écouter avec bonté, à interroger et à répondre avec justesse, à paraître affable ou terrible selon les circonstances.

En vierge chrétienne, c'est surtout de ses devoirs envers Dieu qu'elle l'instruisit avec un soin particulier. Aussi Théodose fut-il sincèrement pieux ; il se levait de grand matin pour prier et célébrer avec ses sœurs les louanges de Dieu, jeûnait deux fois la semaine et n'avait rien de la mollesse d'un prince né dans la pourpre.

Il apprit par cœur l'Ecriture Sainte et se plaisait à s'en entretenir avec les évêques. Chaste, sobre, libéral, il pardonnait généreusement les injures. Un courtisan lui demanda un jour pourquoi il ne vengeait jamais un outrage personnel. « C'est que, répondit le prince, il n'est pas malaisé de faire mourir un homme, mais Dieu seul peut le ressusciter. » Pulchérie fit, en un mot, de son frère, un homme de bien, et s'il ne devint pas un grand prince, c'est que la nature ne lui avait pas départi le génie ni l'énergie virile de sa sœur.

De là sa facilité à se laisser dominer par ses eunuques, sa promptitude à signer les yeux fermés toutes les requêtes qu'on lui présentait : grave et dangereux défaut dont sa sœur le reprit un jour très spirituellement. Voici le fait :

SIGNATURE TRAÎTRESSE

Théodose avait atteint sa vingt et unième année, et, sur le conseil de sa sœur, il avait pris pour épouse une jeune Athénienne de grande beauté, qui, d'abord païenne, avait néanmoins conservé une pureté de mœurs irréprochable. Elle s'appelait Athénaïs et était fille de Léonce, célèbre philosophe d'Athènes. D'étranges circonstances l'avaient amenée près de Pulchérie. Instruite par son propre père, elle possédait à la fois la science du grammairien, du philosophe et du rhéteur.

Volontiers, elle avait embrassé la religion catholique et on lui avait donné au baptême le nom d'Eudocie.

C'est d'elle que Pulchérie se servit pour convaincre son frère et lui faire avouer sa coupable négligence. Un jour, elle lui présenta un rescrit, que l'empereur, selon sa coutume, s'empressa de signer sans l'avoir lu. Peu après, Eudocie rendit visite à Pulchérie, sa belle-sœur, qui la traita avec tous les égards dus à son rang, mais la fit arrêter au moment où elle allait quitter le palais et l'enferma dans un de ses appartements. Etonné comme on le pense bien de ce qui se passait, l'empereur irrité, réclama la délivrance de sa femme. Pulchérie lui mit alors sous les yeux l'acte qu'il avait dûment signé, et par lequel il lui livrait comme esclave l'impératrice Eudocie son épouse. Théodose, au dire des historiens, profita de cette spirituelle leçon.

La sainte impératrice usa souvent d'autorité pour combattre les erreurs qui tendaient à altérer la pureté de la foi.

Nestorius occupait alors (431) le siège pontifical de Constantinople. D'abord très ardent contre les hérétiques, il était devenu lui-même fauteur d'hérésie ; il établissait, contrairement à la doctrine de l'Eglise, deux personnes dans le Christ, l'une divine, la personne du Verbe ; l'autre humaine, la personne de Jésus fils de Marie ; par le fait même, il refusait à la Très Sainte Vierge le titre de « Mère de Dieu ».

Avertie par saint Cyrille du danger que courait la foi, Pulchérie en instruisit l'empereur et le décida à assembler un Concile général dans la ville d'Ephèse.

Malgré les efforts des partisans de l'hérésiarque et leur influence sur Théodose, la doctrine de Nestorius fut condamnée par plus de deux cents évêques. La part prise par la vierge impériale à cette lutte, qui assura à la Reine des vierges son plus beau titre de gloire, fut prépondérante. Faible et indolent, Théodose s'était laissé circonvenir par les bruits fâcheux que les eunuques et autres courtisans favorables à Nestorius répandaient sur le Concile d'Ephèse, et, sans la courageuse intervention de Pulchérie, très au courant des questions controversées, il eût rejeté les décisions du Concile et déchiré l'Eglise en pensant la servir.

La haine des nestoriens envers la Sainte, les calomnies par lesquelles ils cherchèrent à ternir sa vertu, les lettres élogieuses des Papes et de saint Cyrille témoignent amplement du zèle efficace de la prudente vierge en ces mémorables circonstances. En souvenir du grand triomphe de la foi, Pulchérie fit construire près du port de Constantinople et dédier à la Mère de Dieu, la célèbre basilique des Blaquernes, puis celle du quartier des fondeurs nommé Chalcopratée.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT CHRYSOSTOME

Saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople sous le règne d'Arcade, était mort à Comane, où l'avait exilé l'impératrice Eudoxie, mère de Théodose II, en punition des courageux reproches que l'homme de Dieu lui avait adressés. Dieu avait châtié l'altière et ambitieuse impératrice par une mort trop prompte pour qu'elle eût pu reconnaître ses injustices.

Pulchérie se chargea de réparer les torts de sa mère. Elle persuada à l'empereur de faire rapporter avec les plus grands honneurs le corps du saint évêque. La translation eut lieu en l'an 398. La famille impériale tout entière se porta au-devant des saintes reliques jusqu'à Chalcédoine. A l'exemple de Pulchérie, Théodose et ses deux jeunes sœurs appliquèrent leur visage sur la châsse, acte de réparation pour les souffrances que leurs parents, sans le savoir peut-être, avaient infligées au saint persécuté. A la tombée de la nuit, le Bosphore se couvrit de barques éclairées de mille feux, et, au milieu d'inoubliables réjouissances, les reliques, transportées à Constantinople, furent déposées dans l'église des Saints-Apôtres.

Peu après, la sainte impératrice eut le bonheur

de découvrir les reliques des martyrs de Sébaste. Par trois fois, saint Thyrse, l'un des quarante héros, lui apparut, entouré de ses compagnons en vêtements blancs, et lui révéla le lieu où reposaient leurs restes. Pulchérie les fit renfermer dans des châsses précieuses qu'elle plaça dans l'église élevée en l'honneur de ces héros de la foi.

PULCHÉRIE CHASSÉE DE LA COUR TRISTES CONSÉQUENCES

Cependant, la confiance de Théodose envers sa sœur, peut-être aussi le pouvoir presque absolu exercé par Pulchérie excitèrent la jalousie de sa belle-sœur, qui lui devait pourtant la couronne impériale. Ces vils sentiments, l'eunuque Chrysaphe les entretenait après les avoir suscités. L'odieux courtisan en voulait à sainte Pulchérie de s'être faite la protectrice de saint Flavien, évêque de Constantinople, son ennemi personnel. Peu à peu, leurs intrigues réitérées indisposèrent contre sa sœur l'esprit de l'indolent Théodose. Il ordonna à Flavien de consacrer sainte Pulchérie comme diaconesse de son église épiscopale. C'était une disgrâce colorée du spécieux titre de dévotion, car par le fait qu'il y avait contrainte, cette sainte fonction devait être considérée comme un châtiment infligé à la pieuse vierge. Le saint évêque parvint cependant à l'avertir secrètement de ce qui se tramait contre sa liberté.

La princesse comprit que, dans les dispositions d'esprit de son frère, elle ne pouvait plus lui rendre les mêmes services, et elle se retira dans une maison de campagne qu'elle possédait dans les plaines d'Hebdome, heureuse du calme et de la paix que lui valait sa disgrâce. Trois ans elle jouit des charmes de sa paisible retraite, tout occupée des exercices de la religion et des bonnes œuvres. Ni l'ingratitude de son frère, ni la légèreté de l'impératrice, ni l'injustice des ministres ne lui arrachèrent une plainte, et le bonheur qu'elle goûtait dans le silence et l'oubli du monde eût été sans mélange si bientôt elle n'eût été le témoin attristé des désordres et des attentats qui résultèrent de son éloignement des affaires.

La conduite légère d'Eudocie n'avait pas tardé de lui attirer la colère de son impérial époux : celui-ci l'exila en Palestine. Pendant ce temps, Chrysaphe et les hérétiques, maîtres du faible Théodose, convoquaient en 449 un pseudo-Concile flétri dans l'histoire sous le nom de brigandage d'Ephèse. L'hérésiarque Eutychès excommunié et déposé au Concile de Constantinople par saint Flavien y fut réhabilité. Flavien maltraité, jeté en prison, puis envoyé en exil, y mourut à la suite d'indignes traitements.

Le pape saint Léon lui-même sollicita avec insistance l'intervention de Pulchérie pour mettre fin aux calamités de l'Eglise d'Orient. Ses lettres étaient si pressantes que la sainte princesse ne crut pas pouvoir y opposer un refus. Elle reparut à la cour et représenta avec tant de force à l'empereur les tristes résultats de sa coupable indolence, qu'il ouvrit enfin les yeux. Chrysaphe fut exilé dans une île déserte, et, pour réparer ses fautes, Théodose consacra les derniers jours de sa vie à des œuvres et des actes de piété.

Revenue au pouvoir, Pulchérie se vengea en chrétienne des perfidies de sa belle-sœur : elle la réconcilia avec l'empereur son époux.

Le 28 juillet 450, Théodose se brisa l'épine dorsale dans une chute de cheval et mourut âgé de cinquante ans. Il en avait régné quarante-deux depuis le décès d'Arcade, son père.

SAINTE PULCHÉRIE ET MARCIEN CONCILE DE CHALCÉDOINE — MORT DE PULCHÉRIE

La mort accidentelle de son frère rendait sainte Pulchérie seule maîtresse du vaste empire d'Orient. C'était la première fois qu'on voyait une femme monter sur le trône des Césars. aussi la sage impératrice crut-elle devoir affermir son autorité en la partageant avec Marcien, vaillant général âgé de cinquante-huit ans. Très versé dans le métier de la guerre, il joignait la plus ardente piété à une science profonde des affaires, et ses vertus l'avaient élevé à la dignité de sénateur. Pulchérie, âgée elle-même de cinquante-deux ans, obtient de lui la promesse de ne jamais porter atteinte à son vœu de virginité, lui donne sa main et le fait proclamer empereur.

Leur règne parut si lumineux au milieu de cette époque de décadence, qu'on se croyait revenu à l'âge d'or. Ardent chrétien, Marcien était encore un héros. Lorsque Attila lui envoya des députés pour réclamer le honteux tribut payé depuis quelques années par Théodose, il leur répondit ces fières paroles : « Dites à votre maître que j'ai de l'or pour mes amis, du fer pour mes ennemis. » Ses amis, c'étaient ceux de Pulchérie, les pauvres et les malheureux, et les nobles époux leur distribuaient chaque jour d'immenses largesses.

A ce moment, l'union la plus étroite rattachait au siège de Pierre le trône impérial. Le corps de saint Flavien fut rapporté triomphalement à Constantinople, et Pulchérie, pour achever d'anéantir l'hérésie d'Eutychès, voulut rassembler un Concile à Chalcédoine. Elle fit part au Pape de ses pieux désirs : rien ne pouvait être plus agréable à saint Léon le Grand. Ses légats partirent aussitôt et furent reçus par l'empereur et l'impératrice avec autant de joie que d'affection.

Trois cents évêques assistèrent au Concile et y condamnèrent l'eutychianisme (en 451). Avant de se séparer, les Pères rendirent solennellement hommage à l'orthodoxie de l'empereur et de sa sainte épouse ; ceux-ci, de leur côté, employèrent leur autorité à faire exécuter dans tout l'Orient les décrets du Concile.

Saint Léon adressa à sainte Pulchérie une lettre particulière. « C'est à vous, y écrit-il, que l'on doit l'extinction des scandales excités par le Mauvais contre la foi chrétienne, toute la terre est par vous réunie dans une seule et même confession de la vérité. »

Cet éloge du vicaire de Jésus-Christ n'a rien d'exagéré, il est le plus glorieux témoignage dont puisse s'honorer sainte Pulchérie, car sa vie tout entière à été consacrée au triomphe du christianisme.

Protectrice de l'Eglise et mère des pauvres, Pulchérie avait de son vivant fondé et doté richement grand nombre d'églises, d'hospices pour les pauvres, les vieillards et les étrangers, de cimetières où ils fussent enterrés honorablement. A sa mort, elle les institua héritiers de toute sa fortune personnelle. Sainte Pulchérie mourut le 10 septembre 453, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

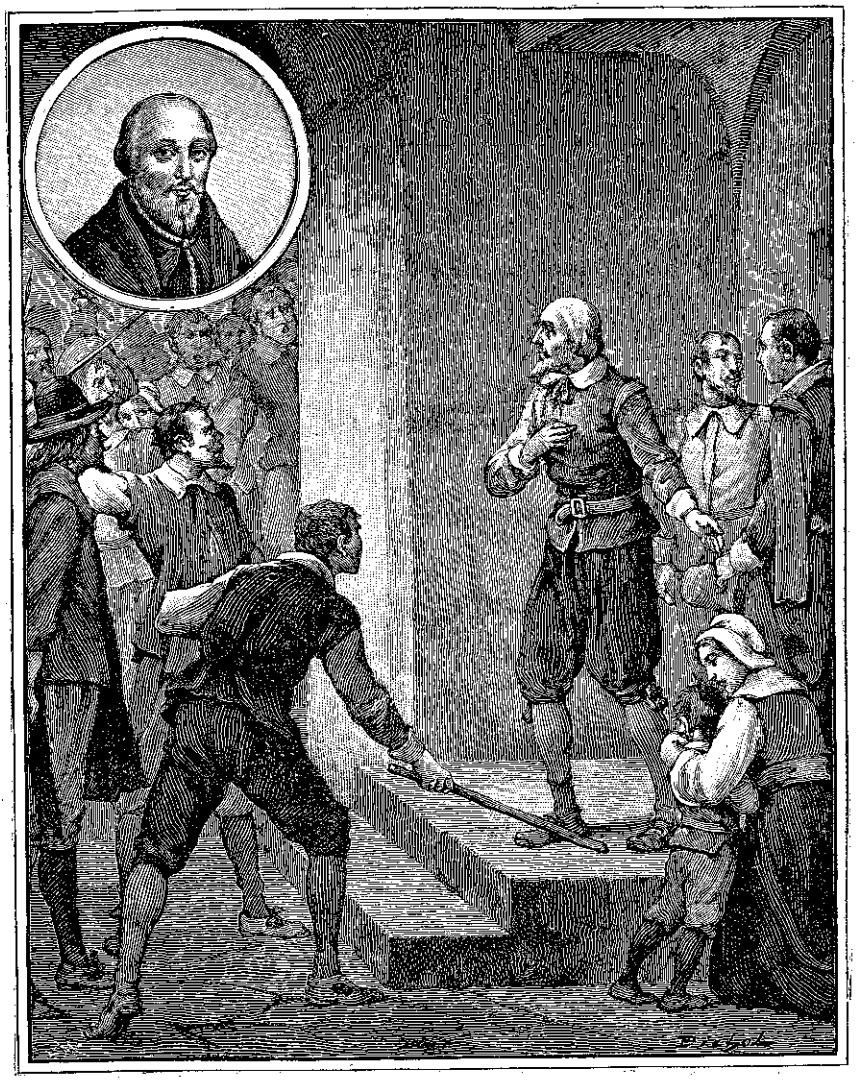
Par ses vertus de vierge, de chrétienne et de reine — les âmes qui liront sa vie le reconnaîtront sans doute — la sainte impératrice peut servir de radieux modèle aux plus grands comme aux plus humbles et aux plus petits.

SOURCES

Acta Sanctorum, t. III de septembre, Cf. Tellemont; Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise;* Baillet, t. VI.

LE VÉNÉRABLE AMBROISE BARLOW, O. S. B.

martyr anglais (1585-1641).



Le Vénérable se présente de lui-même à la foule venue pour l'arrêter. Le médaillon représente les traits du martyr.

FAMILLE CHRÉTIENNE
ÉDUCATION DANGEREUSE

EDOUARD Barlow, en religion Dom Ambroise, de l'Ordre de Saint-Benoît, naquit à Barlow Hall, près de Manchester, et fut baptisé dans l'église paroissiale de Didsbury, le 20 novembre 1585.

Il était fils de sir Alexandre Barlow, dont la famille habitait le pays depuis l'époque saxonne, et de Marie, fille de sir Urian Brereton, de Hundforth Hall.

Le grand-père du martyr était mort en prison pour la foi, et son père, qui se qualifiait « catholique fidèle parfaitement non conformiste », est signalé dans les *Souvenirs de Douai* comme un « constant confesseur du Christ ».

A douze ans, le jeune Edouard fut retiré de l'école par sa famille et placé comme page chez son parent, sir Urian Legh. C'était la coutume de l'époque de mettre ainsi les jeunes gens de petite noblesse dans les châteaux des seigneurs pour y faire leur éducation, mais dans la circonstance cet usage eût pu avoir les plus désastreuses conséquences: sir Urian, qui était protestant, ne pouvait avoir que la plus fâcheuse influence

sur la foi et les idées d'un enfant. Etant donné les sentiments catholiques des parents, nous sommes étonnés de cette détermination et il nous faut croire qu'il ne leur était pas loisible d'agir différemment. En 1597, la persécution religieuse en Angleterre étant très violente, la tactique du gouvernement est précisément d'arracher les petits catholiques à leur foyer, pour les confier à des protestants qui les convertissent à leurs idées.

Edouard Barlow faiblit certainement dans la foi, car son biographe rapporte qu'une certaine dame, veuve de sir William Davenport, fut l'auteur de sa conversion.

VOCATION RELIGIEUSE

Edouard Barlow, non content d'être revenu à la lumière, n'aspirait plus qu'à se consacrer entièrement au Seigneur. A mesure qu'il grandissait, il voyait davantage le vide, la vanité des futilités passagères de cette vie et la grandeur des choses éternelles. Il prit la résolution de s'arracher au monde, de s'exiler pour se rendre capable par ses études de parvenir au sacerdoce et de travailler au salut de son pays. Dans ce but, il se rendit à Douai où se trouvait un Séminaire pour les jeunes Anglais.

Ne sachant pas la date exacte de son arrivée dans cette ville, nous ignorons la longueur du séjour qu'il y fit. Ses études durent être quelque peu pénibles au début, car il est difficile à un jeune homme de vingt-trois ans de reprendre un travail abandonné depuis plus de douze ans et de recommencer la grammaire et la syntaxe. Il s'y mit avec ardeur et, en 1610, il put commencer la philosophie au collège anglais de Valladolid, où l'avaient précédé les martyrs bénédictins, Barkworth et Roberts.

Le registre du collège lui attribue vingt-trois ans ; en réalité, il en avait près de vingt-cinq. Après avoir étudié la philosophie pendant deux ans, il retourna à Douai « en partie à cause de sa mauvaise santé ».

Il fut admis au monastère bénédictin de Saint-Grégoire, où son frère, Dom Rudesind, l'avait précédé en 1611. Il y reçut l'habit bénédictin et plus tard fit sa profession solennelle.

Ordonné prêtre en 1617, il fut aussitôt envoyé dans la mission anglaise, et c'est dans le Lancashire qu'il passera les vingt-quatre dernières années de sa vie.

MINISTÈRE ET MORTIFICATION

Sa résidence principale fut la vieille propriété de Morley, dans la paroisse de Léigh, à sept milles environ de Manchester ; elle appartenait à Mr Tylesley, le fameux chevalier sans peur et sans reproche, vaillant catholique qui, après avoir été major général dans l'armée royale et gouverneur de Lichfield, fut tué en 1651 à la bataille de Wigan Lane.

D'ordinaire, Dom Ambroise passait chaque mois trois semaines à la maison, durant lesquelles il instruisait tous ceux qui venaient le trouver et leur administrait les sacrements ; une autre semaine était consacrée à la recherche des brebis égarées dans toutes les localités environnantes. Son zèle ardent lui attira l'animosité des hérétiques auxquels il reprochait la dureté de leur cœur.

Sa vie était extrêmement simple et pauvre ; il se contentait de peu. Du lait, du beurre, un peu de viande blanche formaient le fond de son alimentation ; souvent il ne prenait que de la soupe et, en si petite quantité qu'on ne comprenait pas comment il pouvait se soutenir.

Malgré ses infirmités, on ne le vit jamais consulter de médecin. Un jour cependant, il était allé trouver le célèbre Dr More et lui avait demandé comment on pourrait guérir un pauvre prêtre anémié et miné de consomption. Le praticien lui fit cette ordonnance : « Retournez dans votre pays, buvez chaque matin un bol de lait frais et le soir mangez une pomme cuite. » De temps en temps le P. Ambroise se conformait à cette prescription.

Son biographe rend de lui ce témoignage : « Au cours des vingt années qu'il passa en Angleterre, il n'omit pas un seul jour de célébrer le Saint Sacrifice, et pendant le temps qui précédait Noël, il disait plusieurs fois la messe à cause des devoirs de sa charge. »

Un certain Christophe Bate, qui servit pendant plusieurs années le Vénérable par dévotion, raconte que le Père ne voulait jamais aller à cheval aussi longtemps qu'il put marcher. Sa vie pourtant était très pénible ; il lui fallait parfois aller, le matin, en divers endroits pour célébrer la messe et remplir tous les devoirs de son ministère.

On pourrait s'étonner de voir le Vénérable dire ainsi plusieurs messes de suite. C'était, en effet, une coutume assez répandue en Angleterre et permise par l'autorité ecclésiastique au moment de la persécution, alors que les prêtres étaient peu nombreux.

Malgré ses travaux et ses infirmités, le P. Ambroise était toujours joyeux. Sa conversation était pleine d'entrain et son caractère toujours gai.

Quoique vivant dans une partie très fervente du Lancashire et peu entamée encore par les erreurs protestantes, Dom Ambroise eut à souffrir la persécution. Emprisonné à quatre reprises différentes, il vécut néanmoins treize ans dans un calme relatif et l'attente de la palme convoitée.

ANNONCE DU MARTYRE

Le jeudi 28 août 1628, un prêtre de la Compagnie de Jésus, le P. Edmond Arrowsmith (1) fut martyrisé à Lancaster et, la nuit suivante, il apparut dans la gloire au moine qui devait suivre ses traces glorieuses, afin de l'inviter à se tenir prêt. Avant son jugement, Dom Barlow écrivit du château de Lancaster à son frère, Dom Rudesind : « Je crois que je souffrirai le martyre, car Mr Bradshaw (un des noms sous lesquels se cachait le P. Arrowsmith), le dernier martyr, m'apparut la nuit qui suivit son supplice, supplice que j'ignorais complètement. Il s'approcha de mon lit et me dit : « J'ai souffert ; maintenant, c'est

(1) Cf. *Vies des Saints*, n° 1519.

» votre tour ; parlez peu, car on se ser-
» vira contre vous de toutes vos paroles. »

A partir de ce jour, le P. Ambroise vécut dans l'attente continuelle du supplice. Quand son biographe le visita pour la dernière fois, à Pâques 1639, deux ans avant son incarcération, le Vénérable lui dit « qu'il n'aurait pas de repos avant d'être enfermé à Lancaster ». Son ami fut très étonné de ces paroles, car tout était alors au calme et la persécution s'était plutôt ralentie. Mais le prêtre martyr, qui connaissait l'avenir, ne se faisait aucune illusion.

Son désir et son impatience du supplice l'empêchèrent même de quitter le Lancashire, comme le rapporte encore son biographe. « Il arriva qu'un de mes amis, qui habitait le Cheshire, désirait avoir chez lui un prêtre pieux et de vie exemplaire. Je lui parlai du P. Ambroise Barlow, de sa vie et de ses manières qui lui plurent. Je me rendis donc auprès de Dom Barlow auquel j'exposai la chose sans douter le moins du monde de son acceptation, mais, après quelques heures de réflexion, il me répondit: « Je dois rester ici, car j'ai toujours re-
» marqué que les prêtres emprisonnés dans
» la tour de Lancaster faisaient beaucoup de
» bien, tandis que je n'ai jamais ouï dire
» rien de semblable de ceux incarcérés à
» Chester. »

» Je fus fort étonné d'entendre parler de prison dans une période aussi tranquille. Finalement, il me dit de chercher un autre prêtre, car il ne voulait sous aucun prétexte s'éloigner de Lancaster. »

La vie généralement paisible du P. Ambroise ne laissait pourtant pas d'être menacée. Ainsi, pendant une veillée de Noël où beaucoup de catholiques étaient réunis pour l'office, un jeune homme de Manchester raconta qu'un sbire avait eu l'intention de l'accompagner pour s'emparer du Bénédictin, mais qu'il s'était rompu le cou en roulant au bas d'un escalier.

FERVEUR DES CATHOLIQUES

La ferveur des fidèles évangélisés par le Vénérable était grande ; ils ne se laissaient arrêter ni par le froid ni par la chaleur et, quand ils ne pouvaient s'absenter de jour, ils venaient le trouver durant la nuit. Aussitôt arrivés, ils plaçaient leur chapeau sur une table et se pressaient dans la chapelle dont l'autel, toujours artistiquement orné, était dominé par une vieille peinture représentant Notre-Seigneur.

On se serait cru transporté dans une assemblée de la primitive Eglise. Tous, intimement unis par la charité, ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. La veille des grandes fêtes, on passait la nuit dans le recueillement ; ceux qui priaient dans la chapelle étaient relayés par ceux qui se chauffaient autour du feu en chantant des cantiques. Le Vénérable prêchait chaque dimanche et à toutes les fêtes. Il avait pour la prédication un véritable talent qui ne lui coûtait aucun travail. Sa parole pieuse, courte, précise, était abondamment nourrie des Saintes Ecritures, dont il savait à propos citer les traits édifiants ou les pieuses maximes.

ESPRIT D'HOSPITALITÉ ET DE SIMPLICITÉ DU VÉNÉRABLE

Les exemples de Dom Ambroise étaient encore la plus éloquente de toutes ses prédications, car en tout et partout il vivait en vrai religieux. Très mortifié pour lui-même, il pratiquait largement envers les autres l'hospitalité bénédictine et, en hiver, il faisait toujours faire un bon feu dans la chambre de ses hôtes. Aux jours de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, il retenait à dîner tous les pauvres.

Avec l'aide des fidèles aisés, il les servait lui-même, leur donnait du potage, du bœuf bouilli, des pâtés, des oies, et chacun recevait un vêtement gris. Quand les pauvres avaient fini, il s'asseyait à table, mangeait ce qu'ils avaient laissé, et s'il y avait encore quelques restes il les faisait porter aux plus malheureux.

Dom Ambroise ne pouvait revêtir le costume de son Ordre à cause de la persécution et il devait s'habiller comme les gens du monde, mais ses vêlements étaient toujours de vulgaire étoffe grise, d'une coupe si ancienne, qu'elle devait bien remonter à l'époque de son départ d'Angleterre. Jamais non plus on ne put lui faire porter d'épée, comme c'était alors la coutume ; il alléguait plaisamment que ce serait dangereux avec « sa nature emportée ». Il ne voulut jamais avoir de montre et répondait à ceux qui lui conseillaient d'en porter une : « Ce serait de l'orgueil, de l'orgueil ! »

ZÈLE DU VÉNÉRABLE POUR SA SANCTIFICATION

Sa ferveur était si grande qu'il regardait comme perdue toute journée où il n'avait pu faire rien de considérable pour les âmes. Nuit et jour il ne pensait qu'au bien de ses fidèles, et tout le temps que ses exercices de piété lui laissaient libre était consacré à rechercher les brebis égarées et à prêcher la parole de Dieu.

Aucune occupation, si absorbante fût-elle, ne lui faisait négliger sa propre sanctification. Il célébrait la sainte messe et récitait l'office avec beaucoup de respect et de dévotion. Il avait des heures fixes pour l'oraison mentale ; jamais il ne l'omettait et voyait approcher avec joie ces moments de rapports intimes avec Dieu dans lesquels il trouvait tant de bonheur. Sa dévotion au rosaire était grande ; il le récitait chaque jour et le recommandait à ses pénitents. Souvent il méditait, les bras en croix, la Passion de Notre-Seigneur et il demandait instamment chaque jour la grâce de souffrir pour lui.

Il avait un grand mépris du monde et de ses vanités, une très humble opinion de lui-même, jointe à beaucoup d'estime, d'amour et de vénération pour la vertu des autres. Il redoutait les honneurs, les distinctions et avait horreur de la vaine gloire qu'il nommait « le ver rongeur des vertus » ; il la reprenait toujours chez autrui, gaiement ou sévèrement, suivant les natures. Il fuyait les fêtes, les assemblées, les réunions de distractions ; il les considérait comme dangereuses à cause des médisances et des conversations inutiles dont trop souvent elles

sont l'occasion. Il ne buvait jamais de vin et répondait à ceux qui lui en demandaient la raison : « Le vin et les femmes font déraisonner les sages ! »

UNE ATTAQUE DES PROTESTANTS

Cependant, la persécution contre les catholiques grandissait. Le 7 mars 1641, un décret royal ordonnait aux prêtres de quitter le royaume dans le délai d'un mois, sous peine de subir le supplice des traîtres. Les amis du P. Barlow le supplièrent, mais en vain, de se sauver ; lui n'aspirait qu'au ciel. Il était en convalescence et relevait à peine d'une grave maladie.

Pâques tombait cette année-là le 25 avril, quelque quinze jours après le délai accordé. Au matin de cette fête, les catholiques assistaient à Morleys-Hall au Saint Sacrifice de la messe, offert par le pauvre prêtre à demi paralysé, exposé d'un moment à l'autre à être frappé par le décret royal.

Au même instant, à Leigh, les protestants entouraient le pasteur, James Gatley, en attendant le service. Gatley, très ardent anglican, proposa aux assistants, au lieu de célébrer l'office, de se rendre à Morleys-Hall, où ils trouveraient les catholiques et où ils pourraient s'emparer du P. Barlow. Enthousiasmés, ils partent au nombre de quatre cents environ, munis d'épées et de bâtons, et arrivent au moment où, la messe terminée, le Vénérable adresse quelques mots aux fidèles.

Au bruit de la foule, les catholiques entourent le prêtre et le supplient de se réfugier dans une des nombreuses cachettes de la maison, mais, à l'exemple de saint Thomas de Canterbury, il refuse de se sauver en laissant son peuple exposé à la merci des persécuteurs. Après avoir enflammé les âmes par quelques paroles, il ordonne d'ouvrir les portes. La cohue se précipite en criant :

— Où est Barlow ? Où est Barlow ? C'est lui que nous cherchons.

Il lui eût été encore facile de se perdre au milieu de la foule, mais il se remit paisiblement entre les mains de ses ennemis. On permit aux catholiques de se retirer après avoir donné leur nom.

Le prisonnier comparut d'abord devant le juge de paix Risley, puis il fut incarcéré à Lancaster. Chemin faisant, ses paroissiens auraient tenté de l'enlever, s'il ne les en avait dissuadés.

Il était encore si faible, qu'il lui fallut quelqu'un en croupe, derrière lui, pour le maintenir à cheval, sans quoi il serait tombé. Tout le long du trajet, il fut accablé d'insultes et d'outrages qu'il supportait joyeusement pour l'amour de Jésus-Christ.

Un religieux Bénédictin lui ayant écrit pour lui demander s'il préférait l'exil à l'emprisonnement à Londres, il répondit qu'il ne désirait pas qu'on s'occupât de lui et qu'il ne souhaitait que la mort.

Le geôlier ayant eu la cruauté de lui enlever son cher livre : *De consolatione*, de Boëce, il consacra toutes ses journées à l'oraison mentale et ne consentit plus à parler que de choses spirituelles à ceux qui le visitaient.

JUGEMENT ET DERNIER SUPPLICE

Après quatre mois d'emprisonnement, le 7 septembre, son affaire fut appelée. Accusé d'être prêtre et d'avoir été ordonné à Arras, il reconnut le fait et ajouta que depuis vingt ans il exerçait son ministère dans le royaume. A la demande : pourquoi il ne s'était pas soumis à l'ordonnance royale ? il répondit qu'en tant que Bénédictin, il n'avait pas à tenir compte d'un arrêté qui concernait les Jésuites et les prêtres séculiers, que, de plus, relevant d'une grave maladie, il ne pouvait entreprendre un long voyage. Le juge, voyant la foule émue de compassion, demanda à Dom Ambroise ce qu'il pensait des lois au nom desquelles on exécutait les prêtres ; il répondit qu'il les estimait barbares, injustes, et ajouta que seuls les prêtres romains étaient de vrais prêtres et que, en dehors d'eux, personne ne pouvait administrer les sacrements.

Interrogé sur l'opinion qu'il avait du roi, auteur de ces lois, il se contenta de dire qu'il priait le Seigneur, non seulement pour les auteurs des lois, mais encore pour ceux qui les exécutaient. Il ne tut au tribunal aucune vérité, quelque dure à entendre qu'elle fût ; aussi le juge demanda-t-il au jury de le déclarer coupable et, le lendemain, jour de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, il fut condamné selon la forme habituelle.

Pourtant, ce juge sembla avoir regretté cette décision, car il répéta à diverses reprises qu'ayant les mains liées par le Parlement, il ne pouvait qu'appliquer les lois.

En entendant sa sentence, Barlow s'écria :

— Grâces soient rendues à Dieu !

Le juge le félicita de sa charité et lui accorda selon son désir une chambre dans la citadelle pour s'y préparer paisiblement à la mort.

Peu de jours auparavant, le 3 septembre, le Chapitre général avait élu le Vénérable à la place de son frère, Dom Rudesind ; il n'en eut pas connaissance en ce monde et, le vendredi 10 septembre 1641, il eut la joie de donner sa vie pour le Seigneur.

Il tenait entre ses mains une petite croix de bois qu'il avait faite lui-même. Arrivé au lieu du supplice, il fit trois fois le tour du gibet en chantant le *Te Deum*. Des ministres voulaient discuter religion avec lui, mais il répondit qu'il avait mieux à faire.

Il fut pendu, démembré, écartelé, mais, comme il l'avait dit lui-même, il lui fallait toujours mourir un jour ou l'autre, et il ne pouvait avoir une plus belle mort.

Ambroise Barlow a été déclaré Vénérable par Léon XIII avec les autres martyrs anglais de la Réforme.

Pratique. — A l'exemple du Vénérable, regardons comme perdue toute journée où nous n'avons rien fait d'utile pour notre salut et la sanctification du prochain. Prenons la résolution d'employer tous nos instants au service de Dieu tout en pratiquant fidèlement nos devoirs d'état.

C. DE L.

SOURCE

The martyr, Monk of Manchester-London.

SAINT ÉLIE LE SPÉLÉOTE, ABBÉ

Fête le 11 septembre.

Une ourse, avide de miel, venait ravager les ruches du monastère; saint Elie s'avance intrépidement, gronde l'animal sauvage qui baisse la tête et s'enfuit pour ne plus revenir.

SAINT ÉLIE ABANDONNE LA MAISON PATERNELLE

Saint Elie, surnommé le Spéléote, c'est-à-dire l'habitant des cavernes, vint au monde dans la seconde moitié du IXe siècle, à Reggio en Calabre, ancien royaume de Naples. Ses parents, riches et pieux, lui inspirèrent l'amour de la vertu et lui firent donner en même temps une solide éducation.

Vers l'âge de quinze ans, il se rendait un jour à l'église, vêtu d'un habit rouge selon la mode des gens de sa condition; il rencontra un saint moine qui lui dit d'un air inspiré : « Rejetez cet habit mondain qui ne sert qu'à entraîner aux voluptés coupables ceux qui le portent, prenez le vêtement de salut et la tunique d'incorruptibilité; prenez sur les épaules le joug du Sauveur et suivez-le : vous parviendrez ainsi à l'héritage des biens éternels auxquels Dieu vous a prédestiné. »

Le jeune homme fit sur ces paroles de sérieuses réflexions. Bien convaincu du néant des choses qui passent, mais ne connaissant aux environs de la ville qu'il habitait aucun monastère où il pût se retirer, il hésita quelque temps sur la voie par laquelle Dieu voulait l'appeler à la perfection. Ne sachant que résoudre, il priait et méditait sans cesse, demandant au Seigneur de nouvelles lumières.

Enfin ses parents lui ayant manifesté leur intention de lui faire épouser prochainement une jeune fille appartenant à une des plus riches familles du pays, Élie se décida à quitter le monde. Il s'ouvrit de son dessein à Léontia sa pieuse mère et lui fit ses adieux; mais il n'osa pas affronter le spectacle de la douleur de son père, et partit secrètement pour la Sicile avec un jeune parent, tout rempli comme lui, semblait-il, du désir de se consacrer à Dieu pour toujours.

ESSAIS DE VIE RELIGIEUSE

Nos fugitifs ayant heureusement abordé dans l'île, s'établirent aux environs de Messine, sur la montagne où saint Nicon et ses compagnons avaient autrefois souffert le martyre. Il y avait là une église et sans doute d'autres chrétiens voués à la vie religieuse.

Lorsque Pierre, le père de notre Bienheureux, s'aperçut de la disparition de cet enfant bien-aimé, il fut en proie à une douleur poignante.

« Où est mon fils, s'écriait-il? loin de moi il périra sans doute de misère. »

Depuis son enfance, le Saint était en effet infirme d'une main, dont les doigts étaient tombés par suite des mauvais soins d'un médecin ignorant. Or, pendant que le père infortuné se lamentait ainsi, il eut une vision dans laquelle Dieu lui dit : « Ne crains rien, car j'ai fortifié ton fils pour qu'il me serve dans la sainteté. » Consolé par ces paroles, Pierre raconta le fait à son épouse, et tous deux rendirent grâces au Seigneur pour les faveurs qu'il faisait à leur enfant.

Elie était heureux d'avoir tout quitté pour l'amour de Dieu. Mais son compagnon ne tarda pas à succomber à des tentations de découragement, il se dégoûta de son nouveau genre de vie et regagna sa patrie. Son infidélité à sa vocation ne lui porta pas bonheur : quelque temps après il fut massacré par les Sarrasins dans une de leurs fréquentes incursions en Italie.

Après le départ de son ami, Elie quitta aussi la Sicile, mais dans un but tout différent : il se dirigea vers Rome, n'ayant pour toute richesse que l'habit qu'il portait, arrosa de ses larmes le tombeau des saints Apôtres et continua à vivre saintement. Enfermé dans une étroite cellule, souffrant tour à tour du froid et de la chaleur, il affligeait son corps par la faim et la soif, faisait abstinence toute la semaine et ne prenait de nourriture que tous les deux ou trois jours. Son temps se passait tout entier dans la prière et la méditation des Saintes-Ecritures. C'est avec ces armes puissantes qu'il repoussait les assauts réitérés du démon : car pour amollir son courage, le tentateur ne cessait de lui rappeler les douceurs de la vie qu'il menait dans sa famille et les plaisirs de l'étude qu'il avait goûtés dans les écoles.

Pour le soutenir dans la lutte, Dieu lui envoya un saint anachorète nommé Ignace. Celui-ci, admirant la ferveur du jeune homme et ses austérités, l'emmena pour quelque temps chez lui, l'instruisit à fond dans la science de la vie monastique et lui conseilla de retourner dans son pays.

SAINT ÉLIE CHANGE PLUSIEURS FOIS DE RÉSIDENCE

Élie obéit à l'ordre de son directeur, et, revenu en Calabre, se retira près d'une église dédiée à sainte Lucie, voisine de Reggio, sa patrie, où il se mit sous la direction d'un autre saint anachorète, le bienheureux Arsène. Celui-ci, après avoir reconnu la piété de son disciple, lui coupa les cheveux et lui donna l'habit monastique; puis tous deux luttèrent de ferveur dans le jeûne, la contemplation et le travail des mains.

Mais un prêtre des environs ayant gravement lésé leurs droits sur l'église de sainte Lucie et corrompu à prix d'argent le juge devant qui les solitaires avaient porté l'affaire, celui-ci refusa d'écouter leur plainte et les condamna à être battus de verges. Arsène implora l'aide de Dieu. Le juge, saisi d'une horrible maladie, vint réclamer l'intercession des Bienheureux en leur offrant des présents, mais comme son repentir n'était pas sincère, sa prière n'obtint pas d'effet, et il périt après trois jours d'atroces douleurs.

Les deux serviteurs de Dieu, pour éviter de nouveaux embarras, se retirèrent près d'Armi, non loin d'une église dédiée au martyr saint Eustrate, où ils poursuivirent leur carrière de sainteté dans la prière, les veilles et l'austérité. Saint Elie surpassait même souvent son maître ; il faisait jusqu'à trois mille génuflexions par jour pendant le Carême, et restait dix jours sans prendre aucune nourriture. Dieu regardait favorablement ses serviteurs et des prodiges vinrent attester parfois combien il était près d'eux.

Arsène avait souvent supplié un marchand d'esclaves de renoncer à sa cruelle profession, cet homme barbare et cupide refusa toujours. Enfin il mourut, et le solitaire qui était prêtre, tremblant pour le salut de cette âme coupable, se préparait à offrir pour elle le saint Sacrifice, mais un ange vint lui fermer la bouche jusqu'à trois fois. La justice divine voulait sans doute que celui qui n'avait pas eu de miséricorde pour les autres, n'en trouvât pas pour lui-même. Une révélation apprit aussi aux solitaires l'approche d'une invasion sarrasine. Ils quittèrent encore une fois leur chère retraite et se rendirent à Patras où l'évêque et le clergé les accueillirent favorablement. Ils y habitèrent une tour qu'on disait hantée par des fantômes; toutes les apparitions cessèrent dès qu'ils y furent. La femme d'un des principaux habitants du pays étant devenue possédée du démon, les deux Saints obtinrent par leurs prières, qu'elle fût délivrée de la puissance de l'ennemi.

La renommée de leur sainteté ne tarda pas à leur attirer le respect et l'admiration des habitants de la contrée. Elie et Arsène, redoutant l'esprit d'orgueil plus que les hordes barbares, résolurent de fuir encore une fois secrètement. L'évêque les fit poursuivre, on les ramena, et ce n'est que sur leurs vives supplications qu'il leur permit enfin de repartir. Ils revinrent à leur habitation, près d'Armi. Arsène y vécut encore quelque temps, et s'endormit en paix dans le Seigneur.

Après la mort de son bienheureux père, Elie se retira dans un monastère fondé par saint Elie le Jeune, et y fut un modèle de vertus religieuses. Mais bientôt, préférant le genre de vie qu'il avait mené jusque-là, il alla rejoindre un anachorète nommé Cosmas, réfugié dans une grotte solitaire avec un seul disciple. Le bruit de la sainteté des pieux ermites s'étant répandu dans tout le pays, une foule d'hommes de toute condition accourut à leur solitude pour les voir, leur apporter de larges aumônes et partager leur vie. Cosmas supportait avec peine le tumulte occasionné par ces nombreux visiteurs; il apprit en outre par révélation qu'un grand monastère ne tarderait pas à s'élever en cet endroit. Il prit alors congé d'Elie, qui s'efforça en vain de le retenir; et, accompagné de son premier disciple, il alla chercher ailleurs le silence et un recueillement plus parfait.

SAINT ÉLIE FONDE UN MONASTÈRE

La grotte habitée par Elie n'était pas grande, le solitaire avait consenti à la partager avec un petit nombre de disciples. Mais sans cesse, il s'en présentait de nouveaux qui venaient le supplier de les prendre sous sa direction. Comment repousser ces âmes de bonne volonté qui voulaient fuir les dangers du siècle et travailler à leur salut ? Au reste, Dieu ordonna dans un songe à son serviteur de les accueillir avec charité. Notre Saint choisit donc une caverne dans le voisinage, plus vaste que la première; il bâtit tout auprès une église et un monastère bientôt peuplé.

Il y enseignait à ses moines le mépris des biens terrestres, l'oubli du monde, l'humilité dans l'obéissance, le travail des mains qui convient aux pauvres. Lui-même donnait l'exemple de toutes les vertus monastiques. Il veillait, priant à genoux ou debout sans s'appuyer et restait plusieurs jours de suite sans manger ni boire. Ces mortifications, comme il l'avouait lui-même, avaient fini par

dompter tellement sa chair, qu'il n'en sentait plus aucune rébellion.

Il passait la nuit des fêtes en prière, lisant ou chantant des hymnes, des psaumes, des cantiques spirituels; et toute la journée son visage rayonnait d'un éclat surnaturel.

MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINT ÉLIE

Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par le don des miracles et de prophétie. Les animaux féroces, la maladie, les démons, tout obéit aux prières puissantes du pieux abbé; nous devons rapporter les principaux de ces faits miraculeux, tels que les raconte l'historien de sa vie, qui les avait recueillis de la bouche de témoins oculaires.

On le vit multiplier abondamment une petite quantité de vin, et une autre fois changer l'eau en vin par un seul signe de croix, en disant à ses disciples : Le Christ est toujours le Seigneur.

Un de ses religieux coupait un jour un arbre sur le bord d'un effrayant précipice : en tombant, l'arbre accrocha son vêtement et l'entraîna dans sa chute. Mais Elie aperçut l'accident et se mit aussitôt en prière. Le moine remonta sain et sauf.

Une autre fois, Elie avait envoyé un religieux porter du vin, dans un monastère voisin : au lieu d'obéir, le commissionnaire en distribua à des amis la plus grande partie. A son retour au monastère, il fut attaqué par un ours qui lui fit à la tête d'horribles blessures et le laissa demi-mort. Elie connut surnaturellement la cause de cet accident, qui était une punition de Dieu, fit de vifs reproches au religieux désobéissant ; mais ensuite il le guérit complètement en quelques jours par la vertu seule du signe de la croix.

Sa charité s'étendait jusqu'aux animaux : il guérit un cheval en l'aspergeant d'eau bénite. Les bêtes féroces obéissaient à sa voix. Une ourse venait fréquemment dévorer le miel des ruches élevées près du monastère ; averti un jour de l'approche de la terrible voleuse, notre Saint s'avance vers elle, la gronde de sa gourmandise et lui commande de se retirer. L'animal paraît comprendre, incline la tête jusqu'à terre, et, dit naïvement l'hagiographe, s'en retourne d'un air confus.

Saint Elie jouissait également d'un pouvoir absolu sur les esprits infernaux. Lorsqu'il résolut de fonder son monastère, il mit d'abord en fuite une nombreuse troupe de ces démons qui semblaient avoir élu leur demeure dans la grande grotte dont nous avons parlé. Il délivra aussi beaucoup de possédés: un moine dont le démon s'était emparé parce qu'il était sorti du couvent sans la permission de son supérieur; un jeune homme réduit à la dernière extrémité; un prêtre qui s'était occupé de magie et qu'il guérit après une nuit passée en prières. Un riche habitant des environs, également possédé par le démon, vint consulter le Saint qui lui promit sa délivrance; cet homme, n'ajoutant pas trop confiance à ses paroles, s'embarqua pour Palerme où il voulait consulter des médecins; mais Elie le sauva malgré lui. La nuit, le possédé eut un songe pendant lequel il vit le saint abbé le délivrer de son ennemi; en effet, à son réveil, il se trouva parfaitement tranquille.

Voici deux faits non moins étonnants. Un postulant, non encore revêtu de l'habit religieux, était violemment tenté de quitter le monastère pour rentrer dans le monde. L'abbé, à qui il découvrit la tentation, le fortifia dans sa résolution de se consacrer à Dieu, lui assurant qu'il était là dans sa véritable vocation. Le jeune homme s'obstina à vouloir partir, mais il fut tout à coup saisi d'une terrible maladie qui mit immédiatement sa vie en danger. Il comprit que Dieu le punissait de son manque de foi et eut recours à son bienheureux Père, qui le guérit subitement en lui donnant l'habit monastique.

Une fois les Sarrasins, qui faisaient alors de fréquentes descentes sur les côtes de l'Italie, comme nous avons déjà eu occasion de le signaler, s'approchèrent du monastère, et les religieux se préparaient à la mort, lorsque Elie se mit en prières. Tout à coup, d'épaisses ténèbres et d'horribles précipices environnèrent l'abbaye de toutes parts et la dérobèrent aux regards des féroces pirates. Après leur départ, les environs de l'abbaye reprirent leur aspect habituel.

Saint Elie était pareillement doué du don de prophétie; il annonça à un de ses moines qu'il deviendrait plus tard supérieur du monastère, ce qui se réalisa après sa mort.

Un puissant seigneur de ce pays s'était révolté contre son souverain légitime; Elie essaya par amour de la paix de le ramener à son devoir. Ce fut en vain. Alors il lui prédit une chute prochaine. Les moines furent fort étonnés de ces paroles; ils firent observer à leur abbé la richesse et la puissance de cet homme, la force de ses châteaux et le nombre de ses soldats. Néanmoins le seigneur révolté périt quelques mois après, assassiné par ses domestiques. Elie, qui était assez éloigné du lieu où se passait l'événement, en eut connaissance d'une manière surnaturelle.

Il avait le don des larmes; souvent elles inondaient son visage pendant ses prières à l'église et quand il méditait en silence les Saintes Ecritures.

MORT DE SAINT ÉLIE

Parvenu à un âge avancé, Elie se prépara à la mort en redoublant de zèle dans le service du Seigneur. Depuis longtemps déjà, il s'était creusé un tombeau dans la caverne même qu'il habitait, un peu au-dessous de l'endroit où il reposait la nuit, et il l'arrosait fréquemment de ses larmes, le regardant comme le creuset où son corps d'argile devrait se dissoudre avant de ressusciter incorruptible et immortel. Une vision le prévint que l'heure du repos ne tarderait pas à sonner. Un énorme bloc de rocher, suspendu à la voûte de la caverne, s'en détacha pendant la nuit et roula jusqu'à la porte de la cellule. A cette vue les disciples du Saint comprirent que leur Père, pierre angulaire de la communauté, ne tarderait pas à leur être ravi.

Le bienheureux Elie les réunit et leur adressa cette exhortation: « Je suis vieux, mes fils bien-aimés, et le temps de ma mort est proche. Mourir est le sort de tout homme vivant. Quant à vous, n'abandonnez pas vos brillants débuts dans la vie monastique; ce n'est pas le commencement, mais la fin des bonnes œuvres qui couronne l'ouvrier. Ne souillez pas la sainteté de votre corps par l'intempérance; le chemin qui mène à la vie est étroit et resserré, et l'âme qui vit dans les délices est morte. Soyez diligents et pleins de ferveur dans les prières de la nuit et le chant des psaumes. Accomplissez sans murmure les plus humbles charges du monastère: celui qui sert pour l'amour de Jésus-Christ est plus grand que celui qui est servi. Pratiquez aussi la charité qui est le lien de la perfection; que celui qui aura reçu une injure l'oublie et pardonne à son frère. Soyez heureux de souffrir pendant l'exil de cette vie, vous souvenant que les riches, les puissants, les superbes de ce monde seront à la mort plongés dans un deuil éternel, parce qu'ils auront déjà reçu ici-bas leur récompense, tandis que ceux qui auront traité durement leur corps par le jeûne,

les veilles, le sommeil sur la dure et les autres macérations, ressusciteront dans la gloire, plus brillants que le soleil. L'homme livré aux affections désordonnées n'a ni vu ni entendu ni compris les délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

Enfin, comme il revenait de visiter, selon sa coutume, le glorieux tombeau de saint Elie le Jeune, dont il avait été le disciple et l'ami, et dont il avait si fidèlement imité les vertus, il fut saisi par la maladie, et comprit bientôt que Dieu allait le rappeler à lui. Il donna la tonsure monacale aux derniers venus de ses enfants, les réunit au reste de son troupeau, et se prépara aux derniers combats. Malgré la violence du mal, il ne laissait pas échapper une plainte ; rien ne trahissait sur son visage les souffrances qu'il endurait. Il regardait ses frères avec un visage tranquille et souriant. Bien que son corps fut exténué par d'abondantes pertes de sang, il ne voulut rien changer à sa manière de vivre, et se contenta d'un peu d'orge une fois par jour.

Après vingt-cinq jours de souffrances, supportées avec cette résignation admirable, la mort vint interrompre sur ses lèvres une dernière action de grâces et il s'endormit doucement dans la paix divine. Son visage devint aussitôt resplendissant, et il s'en échappa toute la nuit des rayons lumineux. C'était le onzième jour de septembre. L'évêque diocésain, une foule de prêtres et de laïques étaient présents. Il était âgé de quatre-vingt-seize ans, et en était resté soixante-dix-sept dans la vie religieuse.

Ses enfants passèrent la nuit auprès de ses restes précieux, versant des larmes tout à la fois de joie et de tristesse, et chantant les psaumes des funérailles ; puis ils déposèrent le corps de leur vénéré père dans le tombeau qu'il s'était lui-même creusé dans le roc, comme nous l'avons raconté. Quelques jours après sa mort, le bienheureux apparut en songe à un saint moine de ses disciples, tout resplendissant de la gloire céleste, et lui dit: Mon fils, le Seigneur, roi des armées célestes, a daigné m'introduire dans son palais.

MIRACLES ACCOMPLIS PAR SAINT ÉLIE APRÈS SA MORT

Le Seigneur, qui accomplit des merveilles par ses saints, glorifia le tombeau de son fidèle serviteur par de nombreux prodiges. La vertu du grand thaumaturge lui survivait dans son corps, ses vêtements, les objets qui avaient été à son usage. Ainsi un prêtre, nommé Pierre, renommé lui-même pour sa piété, reçut des moines comme un trésor d'un prix inestimable et un remède souverain à toute espèce de maux, le bâton dont le Saint s'était servi pendant les derniers jours de sa vie mortelle. Il guérit un homme paralysé de tout le corps en déposant sur lui ce bâton et en lui faisant boire un peu d'eau dans laquelle il l'avait trempé. Cette eau fit bien d'autres miracles, car elle rendit la santé à une foule de gens, paralysés, tourmentés de la fièvre, malades de la tête. Le pays tout entier était dans l'étonnement.

A l'aide de l'eau qu'avait touchée la chaussure d'Elie, on vit le diable chassé du corps d'une possédée, la parole donnée à une femme muette de naissance, la santé à une autre privée de sentiment depuis dix-huit jours. L'huile de la lampe qui brûlait au sépulcre du saint abbé servit de même à opérer plusieurs guérisons.

Parmi les faits merveilleux que rapporte l'historien de saint Elie, comme les ayant appris pour la plupart de témoins oculaires, nous en choisirons encore deux, qui eurent lieu peu de temps après sa mort.

Un pieux moine, nommé Jacques, avait une nièce dont l'esprit mauvais s'était emparé. Ne pouvant introduire une femme dans la chapelle bâtie sur le tombeau du Saint, il revêtit la malheureuse d'un habit d'homme, lui fit prendre une coiffure convenable, et la fit entrer avec d'autres visiteurs. La jeune fille passa une partie de la nuit en prières ferventes, puis s'endormit. Le Saint lui apparut alors, revêtu d'un brillant manteau, et lui dit en souriant: « Bien qu'il soit écrit: Voleurs, ne volez plus, vous avez dérobé la grâce de votre guérison. Vous êtes exaucée. » Et lui faisant ouvrir la bouche, il en retira un serpent qu'il tua en le foulant aux pieds. L'énergumène était délivrée et partit le lendemain, rendant grâces à Dieu et à celui dont elle avait reçu un secours si puissant.

Une autre fois on apporta au monastère une toute jeune enfant d'une ville voisine, complètement percluse des pieds et des mains, et ne pouvant se mouvoir qu'en rampant sur le sol. Sa mère, pleine de confiance, la donna au moine Elie qui la déposa sur le tombeau même du Saint et sortit en fermant la porte. En rentrant quelques minutes après, il trouva l'enfant assise à terre d'une façon ordinaire, jouant avec les fleurs du tombeau, la prit par la main pour la relever, et la rendit à sa mère parfaitement guérie. Tous les assistants étaient dans l'admiration de voir s'accomplir ainsi à leurs yeux la prophétie de l'Ecriture Sainte : « Alors le boiteux bondira comme un cerf. »

La fête de saint Elie de Reggio se célèbre le 11 septembre. Il ne faut pas le confondre avec saint Elie le Jeune, dont il fut le disciple, fondateur du monastère de Mélicucca, aussi en Calabre, et dont les religieux de l'Ordre de saint Basile, font la fête le 12 septembre.

LE BIENHEUREUX JEAN-GABRIEL PERBOYRE

LAZARISTE, MARTYR EN CHINE

Fête le 11 septembre.

Le Bienheureux Perboyre rend le dernier soupir sur sa croix.

Pierre Perboyre et **Marie** Rigal, **son** épouse, étaient des laboureurs aisés de la paroisse de Mongesty, au diocèse de Cahors. Chrétiens modèles, dans un pays profondément chrétien, ils furent bénis dans leurs huit enfants. Cinq d'entre eux se sont consacrés à Dieu dans la famille spirituelle de Saint-Vincent de Paul. Jean-Gabriel est aujourd'hui sur les autels, Louis est mort saintement, sur le navire qui le portait en Chine; Jacques et les deux Sœurs de Saint-Vincent de Paul vivent encore (en 1890), et ont assisté aux fêtes triomphales du bienheureux Jean-Gabriel.

L'enfant prédestiné, qui devait manifester la divinité de Jésus-Christ au milieu des populations de la Chine, vint au monde le 6 janvier 1802, jour de l'Epiphanie; 38 ans plus tard, le 11 septembre 1840, il était martyrisé, et le 10 novembre 1889, le Pape Léon XIII le proclamait Bienheureux.

C'est le premier enfant du XIX^e^ siècle à qui l'Eglise ait accordé cet honneur.

ENFANT

Dès l'âge le plus tendre, son âme se tourna vers Dieu; il balbutiait avec joie les doux noms de

Jésus et de *Marie*. Une piété touchante se développa en lui en même temps que les lumières de la raison. Il aimait les pauvres ; leur vue l'attendrissait, et bien souvent il leur sacrifia les petites provisions qu'on lui donnait pour aller à l'école ou aux champs.

Il fut constamment simple, humble, obéissant et laborieux.

Au catéchisme, il fit preuve de tant d'intelligence et de piété que M. le Curé le chargeait d'instruire ses camarades pendant son absence, et ceux-ci écoutaient avec plaisir les leçons de leur jeune maître.

Jean-Gabriel portait le zèle de la vérité religieuse jusque dans le sein de sa famille ; ses parents se plaisaient à lui faire rendre compte des sermons qu'il avait entendus, et il s'en acquittait avec une telle ardeur que son père lui dit un jour : « Puisque tu prêches si bien, il faut te faire prêtre. » L'enfant baissa les yeux et versa des larmes.

Cependant ses parents le destinaient aux travaux des champs, et Jean-Gabriel s'y livra jusqu'à quinze ans. Le père admirait l'activité et le savoir-faire de son fils. « La mort peut venir me surprendre quand il plaira à Dieu, disait-il, mes enfants ne seront pas orphelins, Jean-Gabriel leur servira de père. »

Ce gracieux et saint enfant avait fait sa première Communion à onze ans, avant l'âge réglementaire fixé dans le pays. Son âme était prête ; on le vit bien à sa ferveur. A partir de ce jour, cette belle âme vécut dans une intimité parfaite avec son Dieu.

Le frère de Jean-Gabriel, Louis, plus jeune que lui, montrait aussi les meilleures dispositions pour l'étude et la piété. Il fut décidé qu'on le confierait à M. Perboyre, oncle de la famille, missionnaire lazariste, supérieur du Petit Séminaire de Montauban.

Le petit Louis était très timide et d'une santé fort délicate ; on résolut donc que Jean-Gabriel l'accompagnerait au Petit Séminaire et qu'il y resterait quelques mois, tant pour habituer son cher Louis que pour compléter ses études primaires. Il avait quinze ans.

Il eut pour professeur M. Thyeis. Voici ce que ce bon prêtre écrivait plus tard à l'oncle de son élève.

« Il me semble le voir encore, blond, frais et vermeil, l'air vif et intelligent. Cet enfant nous charma tous ; nous nous engageâmes à lui faire suivre les cours de l'établissement ; vous résistâtes d'abord : Il fallait bien, disiez-vous, laisser au père un de ses fils pour cultiver ses vignes. Vous eûtes beau dire, il était décidé que l'un et l'autre ne cultiveraient d'autres vignes que celles du Seigneur.

Au bout de deux ans d'études, Jean-Gabriel arrivait en philosophie après avoir remporté les plus beaux succès aux applaudissements de ses condisciples. « Ils l'aimaient tant ! » continue le même témoin ; je dis plus, ils avaient pour lui une tendre vénération, et ne l'appelaient que le *petit Jésus*. Ce n'est pas que parfois, en classe, un voisin de droite ou de gauche ne le taquinât un peu, mais c'était peine perdue. Le *petit Jésus* ne répondait que par un demi sourire et un regard doux et suppliant. Et pourquoi sourire et supplier, au lieu de brusquer son léger voisin ? C'est qu'il voulait désarmer l'espiègle et non le blesser. Il y a, dans ces âmes intimement unies à Dieu et comme fondues en lui, de mystérieuses délicatesses de charité... »

L'année suivante, son professeur de philosophie s'étant retiré avant la fin du cours, c'est lui, jeune élève de dix-sept ans, qui le remplace ; on ne saurait dire combien le professeur improvisé fut goûté de ses élèves.

Doué des qualités les plus brillantes et les plus solides, Perboyre aurait pu parcourir une brillante carrière dans le monde ; mais son cœur était fixé depuis longtemps, c'était un cœur d'apôtre.

Un jour, comme il venait d'entendre un sermon, il dit à son oncle : « Je veux être missionnaire. » A la fin de sa rhétorique, dans un exercice public, il lut un morceau de sa composition : *La Croix est le plus beau des monuments ;* l'âme du futur martyr se révélait tout entière. Il écrivait encore : « Ah ! qu'elle est belle cette croix plantée au milieu des terres infidèles et souvent arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ. »

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE ST-VINCENT DE PAUL

Jean-Gabriel fit son noviciat à Montauban, et il prononça ses vœux le 28 décembre 1820. Ses supérieurs l'appelèrent ensuite à Paris pour continuer ses études ecclésiastiques ; ils l'envoyèrent bientôt professer la philosophie au collège de Montdidier. Enfin, il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1825, à Paris, dans la chapelle des Filles de la Charité.

Toutes les vertus du jeune religieux étaient singulièrement embellies par la candeur, la douceur, la simplicité. Sa physionomie était du petit nombre de celles qu'on ne se rassasie jamais de voir ; c'était comme un reflet de beaucoup de grâces divines, une expression de beauté intérieure.

Comme il disait bien la messe ! quelle ferveur à l'autel ! En chaire, son esprit et son cœur parlaient à la fois ; mais c'était l'esprit de sainteté, c'était un cœur tout brûlant de l'amour divin. On l'appelait le *petit saint*.

Comme tous les saints, il avait une grande dévotion à la Très Sainte Vierge ; ce n'était point une dévotion vulgaire et tiède : à sa persévérance à l'honorer et implorer sa protection, se joignaient une confiance, un abandon, une émotion qui ressemblaient à l'émotion d'un fils qu'on verrait tantôt aux genoux, tantôt dans les bras d'une mère chérie et adorée.

Après son élévation au sacerdoce, le Bienheureux avait été chargé de la chaire de théologie dogmatique au grand séminaire de Saint-Flour.

En 1827 (il avait vingt-cinq ans), on lui confia la direction de la pension ecclésiastique de Saint-Flour, dont la situation particulièrement difficile réclamait un supérieur prudent et actif. La pension avait trente élèves ; l'année suivante elle en eut plus de cent.

On était si heureux de vivre sous l'autorité d'un saint !

« Pendant six ans, raconte un de ses élèves, j'ai été assez heureux pour admirer l'éclat de ses éminentes vertus, et sentir quelque chose des suaves parfums qu'elles exhalaient autour de lui. Car, pouvait-on approcher de lui, pouvait-on le voir, sans être touché, attiré, et comme entraîné par cette douceur toute angélique, par cette humilité si profonde, par cette charité merveilleuse ; par tout cet ensemble de vertus qui faisaient de lui un saint prêtre visiblement prédestiné, et une copie vivante du Sauveur lui-même ? »

En 1832, M. Perboyre apprit la mort de son frère Louis qui avait rendu sa belle âme à Dieu, sur la route de la Chine ; le Bienheureux en éprouva la plus vive douleur, mais cet événement ne fit que confirmer sa vocation de missionnaire. Ses supérieurs ne lui permirent pas encore de réaliser son désir ; ils le rappelèrent à Paris et le mirent à la tête du noviciat de la Congrégation.

Ce fut une bénédiction pour les novices qui eurent sous les yeux un si parfait modèle de la vie

religieuse. « Depuis bien des années, j'avais désiré rencontrer un saint, dit l'un d'eux ; en voyant M. Perboyre, il me sembla que Dieu avait exaucé mes désirs. J'avais dit plusieurs fois : Vous verrez que M. Perboyre sera canonisé. »

M. Perboyre ne se doutait guère des sentiments de vénération qu'il inspirait ; il se considérait lui-même comme « la balayure de la maison ».

Quel était le secret de l'immense influence qu'exerçait sur les âmes ce jeune prêtre si humble, si ennemi de la singularité et de l'ostentation? On le trouve dans ces deux maximes, règles de sa conduite : « On ne fait du bien dans les âmes que par la prière. » — « Dans tout ce que vous faites, ne travaillez qu'à plaire à Dieu ; sans cela vous perdriez votre temps et vos peines. »

MISSIONNAIRE

Le Bienheureux était d'une santé fort délicate, aussi ses supérieurs n'osaient pas céder à ses désirs d'aller en Chine. Enfin il fit une fervente neuvaine à la Sainte Vierge, et la permission tant désirée fut accordée.

Il s'embarqua au Havre le 21 mars 1835 ; le 29 avril il était à Macao.

Seize mois après son départ du Havre, il arriva à la résidence des missionnaires lazaristes de Nan-Yan-Fou, province du Honan. Cette province avait déjà eu un illustre martyr lazariste, le vénérable Clet, immolé en 1820. Le bienheureux Perboyre resta deux ans dans le Honan, puis il fut appelé à évangéliser le Hou-pé. Il se multiplia pendant ces quelques années d'apostolat, sans aucun égard pour sa santé si débile ; l'éclat de ses vertus secondait puissamment sa parole, tous le regardaient comme un homme de Dieu, aussi ses travaux furent-ils bénis.

Mais voici l'heure du sacrifice ; Dieu en fait sentir les approches à sa victime de choix en lui communiquant quelque chose des angoisses du Jardin des Olives. Il lui retire ses lumières intérieures et le laisse plongé pendant plusieurs mois dans la désolation. Comme autrefois saint François de Sales, le Bienheureux se croit réprouvé. Le crucifix est muet à son cœur, ou plutôt il n'y lit que des signes de réprobation. Chaque fois qu'il célèbre les divins mystères, il se croit un second Judas. Ces souffrances intérieures altèrent sa santé d'ailleurs si frêle ; il aurait infailliblement succombé si Dieu n'eût mis un terme à cette épreuve.

Le divin Maître apparaît à son serviteur attaché à la croix, et lui dit : « Que crains-tu ? Ne suis-je pas mort pour toi ? Mets tes doigts dans mes plaies et cesse de craindre ta damnation. » La vision disparaît, et les terreurs font place à la paix la plus délicieuse. Le Bienheureux avait reçu une assurance de son salut et un présage de son martyre.

MARTYR

Le 15 septembre 1839, M. Perboyre et M. Baldus, son confrère, se trouvaient à leur résidence de Thu-Yuen-Keou. Tout à coup, on accourt leur annoncer qu'un grand nombre de satellites, conduits par plusieurs mandarins, viennent les arrêter. Ils n'ont pas le temps de fuir. Les mandarins incendient la résidence, maltraitent les chrétiens et en arrêtent un certain nombre. Le Bienheureux erre pendant deux jours pour échapper aux satellites qui le poursuivent. Il est accompagné d'un guide chinois. Le second jour il tombe épuisé de fatigue dans une forêt; les soldats arrivent, et, ne connaissant pas le missionnaire, ils demandent au guide s'il ne l'aurait pas vu.

— Combien donnera-t-on à celui qui le livrera ? demande le misérable.

— Trente taëls.

— Eh bien ! le voici.

Aussitôt arrêté et garrotté, M. Perboyre est mis en demeure de déclarer la retraite de ses confrères; sur son refus, on le meurtrit de coups, on le dépouille de ses vêtements et on le conduit au mandarin.

Celui-ci lui ayant rendu ses vêtements le fait suspendre par les mains à une potence, mais craignant que le missionnaire, vu son extrême faiblesse, ne succombe bientôt, il le fait asseoir et lier sur une banquette. Comme le divin Maître attaché à sa colonne, le Bienheureux sert de jouet à ses bourreaux.

Le lendemain, on le conduisit chargé de chaînes à la ville de Cou-Tching. Il tombait d'épuisement. Dieu lui accorda un Simon le Cyrénéen ; un païen nommé Liéou, touché de compassion, paya une litière pour le porter jusqu'à Cou-Tching.

Le Bienheureux rendit ce bienfait après son martyre; il apparut au bon Liéou pendant une maladie et lui obtint la grâce de la foi et d'une mort chrétienne :

A Cou-Tching, il resta trente-trois jours en prison; les juges se montrèrent assez humains. Le missionnaire confessa qu'il était prêtre de Jésus-Christ et qu'il ne renoncerait jamais à sa foi. Aux questions sur les autres missionnaires et les chrétiens, il répondit simplement : « Ici je ne connais que moi. »

On le conduit à Siang-Yang-Fou. Devant le tribunal, le Bienheureux déclare avec fermeté qu'il est venu en Chine prêcher la foi chrétienne. Le juge l'accable de menaces, d'insultes et de soupçons. On inflige à ce prêtre très pur les tortures les plus humiliantes qu'il pût redouter.

On avait saisi différents objets servant au culte sacré; le mandarin les fait apporter et ordonne au confesseur de lire dans le missel et de revêtir les ornements sacerdotaux, afin de le tourner en dérision. Il le menace de toutes sortes de supplices s'il ne renonce à la foi chrétienne ; le Bienheureux reste calme au milieu des injures et des menaces.

Le lendemain, deuxième interrogatoire; le confesseur demeure quatre heures agenouillé sur des chaînes de fer, les genoux nus. Quinze jours après il comparaît devant le tribunal supérieur. Le nouveau juge, exaspéré de sa constance inébranlable, le fait agenouiller sur une chaîne, puis suspendre au *hang-tsé*, machine placée au-dessus du patient, à laquelle sont attachés les pouces réunis des deux mains, et la queue formée des cheveux de la tête. Le supplice dura quatre heures; pour augmenter ces souffrances atroces, un satellite saisissait le patient par la chevelure et le secouait violemment.

Dix jours après, nouvel interrogatoire, nouvelles sommations de renier la foi. L'héroïque missionnaire reçoit sur la figure quarante coups d'une sorte de semelle composée de trois épaisseurs de gros cuir ; sa figure enflée n'a plus aucune apparence humaine; le mandarin le fait encore attacher une demi-heure à la terrible machine *hang-tsé*. Au milieu de toutes ces affreuses tortures, l'athlète de Jésus-Christ, digne de son maître, ne profère pas un cri de douleur; les assistants ne cachent pas leur étonnement et peuvent à peine retenir leurs larmes.

Peu de temps après le captif fut conduit, avec dix chrétiens confesseurs de la foi, à Ou-Tchang-Fou, capitale du Houpé, éloignée de 140 lieues. Ils avaient

les fers au cou, aux mains et aux pieds. Ils furent jetés dans une prison peuplée de scélérats familiarisés avec tous les crimes, et infectée de la plus horrible vermine qu'engendrait la malpropreté. Tous les soirs on enfermait un pied du captif dans une espèce d'étau en bois, fixé à la muraille ; son pied ne tarda pas à tomber en pourriture et un de ses orteils se dessécha entièrement.

A Ou-Tchang-Fou, on s'ingénia à le torturer sans le faire mourir. Une fois, on le fit placer les genoux nus sur des chaînes de fer, ayant les mains élevées et chargées d'une forte pièce de bois qu'il lui fallut soutenir depuis neuf heures du matin jusqu'au soir ; lorsque ses bras fléchissaient, des satellites le frappaient rudement. Dans une autre séance, le mandarin ordonna aux chrétiens captifs de lui cracher à la figure, de le maudire, de le frapper ; cinq eurent la lâcheté d'apostasier et d'obéir, mais l'un d'eux s'approcha respectueusement du martyr et lui prit un cheveu qu'il garda comme une relique.

On le présenta enfin au vice-roi, véritable tigre, qui s'était fait une réputation de férocité dans tout l'empire et ennemi acharné des chrétiens. Le serviteur de Dieu déclare qu'il est prêtre catholique ; il confesse sa croyance avec simplicité et énergie. Le vice-roi ordonne de le suspendre par les cheveux pendant plusieurs heures. Une autre fois il le fait attacher à une sorte de croix pendant la plus grande partie de la journée. Avec une pointe de fer on grave sur le front du martyr les mots : *secte abominable*. Tantôt on l'élève en l'air et on le laisse retomber de tout son poids, tantôt on le suspend par les cheveux, les bras en croix ; tantôt on lui place sur les mollets un soliveau, sur lesquels deux hommes viennent se balancer ; en un mot on lui rompt les membres de mille manières. Au milieu de ses tourments épouvantables le Saint conserve un calme parfait et sur son visage resplendit la joie de son cœur.

Aux tortures physiques s'ajoutent les tortures morales. Voici qu'on jette un crucifix devant le martyr :

« Foule aux pieds le Dieu que tu adores et je te rends la liberté, » lui crie le mandarin.

— Oh ! s'écria le martyr tout en larmes, comment pourrais-je faire cette injure à mon Dieu, mon créateur et mon sauveur ! » et se baissant péniblement il saisit la sainte image, la presse sur son cœur, la colle sur ses lèvres. Un satellite la lui arrache et la profane d'une manière horrible. Le martyr pousse un cri profond, écho d'une douleur immense. Les bourreaux lui administrent aussitôt cent dix coups de bâton. Le juge le fait revêtir des habits sacerdotaux, et les satellites de s'écrier : « Il est le Dieu vivant. »

Le vice-roi, stupéfait du calme invincible de sa victime, au milieu des tourments les plus épouvantables, prétendait qu'il avait un charme ; pour détruire ce charme, on égorge un chien, le confesseur doit boire du sang de l'animal immonde.

Le lendemain, séance plus atroce ; tous les supplices y passent. De guerre lasse, le tigre se précipite lui-même sur sa victime et lui décharge des coups terribles et multipliés. Le bienheureux Perboyre n'avait plus qu'un souffle de vie.

Le vice-roi est vaincu ; il condamne l'héroïque martyr à mourir étranglé.

En Chine, l'empereur seul a le droit de donner l'ordre d'exécuter le condamné ; il fallut attendre cet ordre pendant neuf mois. Neuf mois de séjour dans cette horrible prison ! Le Bienheureux, par sa douceur et sa patience, gagna les cœurs de ses geôliers et même des scélérats enfermés avec lui. Il put donc jouir d'un calme relatif et recevoir la visite d'un certain nombre de chrétiens, il se confessa à un prêtre lazariste chinois, mais il n'eut pas le bonheur de recevoir son Dieu dans l'Eucharistie.

Enfin, un courrier apporte la ratification de la sentence de mort. Immédiatement le martyr est enlevé de sa prison et, comme son divin Maître, conduit au supplice avec des voleurs, nu-pieds, les mains attachées derrière le dos, portant sur la tête sa sentence de mort. Deux satellites l'entraînent au galop au lieu du supplice, au bruit des cymbales et sous les regards d'une multitude terrifiée par cet appareil sinistre. Le Bienheureux, par un véritable miracle, avait recouvré ses forces ; ses plaies ne paraissaient plus, son visage était beau et resplendissant. Tout le monde criait au prodige, tout le monde était ému, tout le monde plaignait le bon missionnaire.

On exécute d'abord sept criminels, tandis que le martyr se recueille à genoux. Enfin, le voici attaché à un gibet disposé en forme de croix. Ses deux mains ramenées sur le dos, liées à la pièce transversale, les deux pieds liés par derrière, il est suspendu à genoux à quelques pouces au-dessus de terre. Première et vigoureuse torsion, et le bourreau lâche la corde, comme pour donner au mourant le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort. Nouvelle torsion, nouvel arrêt. Enfin, au troisième coup, la pression doit être décisive ; mais le corps paraît conserver un reste de vie ; un satellite lui porte un vigoureux coup de pied dans le ventre et le martyr a cessé de souffrir ; Dieu a reçu dans son sein cette âme héroïque qui l'a tant aimé. C'est l'heure de l'éternel triomphe.

LE TRIOMPHE

Dieu glorifie aussitôt son serviteur. Une croix, grande, lumineuse, et très régulièrement dessinée, apparaît dans les cieux. Elle est aperçue par un grand nombre de fidèles et de païens, habitant des lieux très éloignés les uns des autres.

Le corps du Bienheureux resta vingt-quatre heures suspendu à la croix. Tandis que les corps des autres suppliciés, horriblement contractés, présentaient un spectacle hideux, celui du martyr avait une beauté, une sérénité qui frappaient d'étonnement tous les spectateurs : les membres avaient conservé leur souplesse ; les yeux modestement baissés, la bouche fermée, le teint vermeil, tout indiquait le sommeil d'un saint. Les chrétiens ensevelirent ses restes glorieux sur le versant de la montagne Rouge, à côté de ceux du vénérable Clet.

Frappés de ces prodiges, et, grâce sans doute à l'intercession du Bienheureux, beaucoup de païens se convertirent. Quant aux mandarins qui l'avaient torturé, ils périrent bientôt misérablement.

Il convient d'associer dans une commune admiration, à un tel héros de la foi, ses dignes parents. Quand on leur apprit le glorieux trépas de leur enfant : « Pourquoi hésiterais-je, répondit cette mère chrétienne au milieu de ses larmes, à faire à Dieu le sacrifice de mon fils ? La Sainte Vierge n'a-t-elle pas généreusement sacrifié le sien pour mon salut ? D'ailleurs, je ne croirais pas aimer véritablement mon fils si je m'affligeais, il est maintenant au comble de ses vœux. »

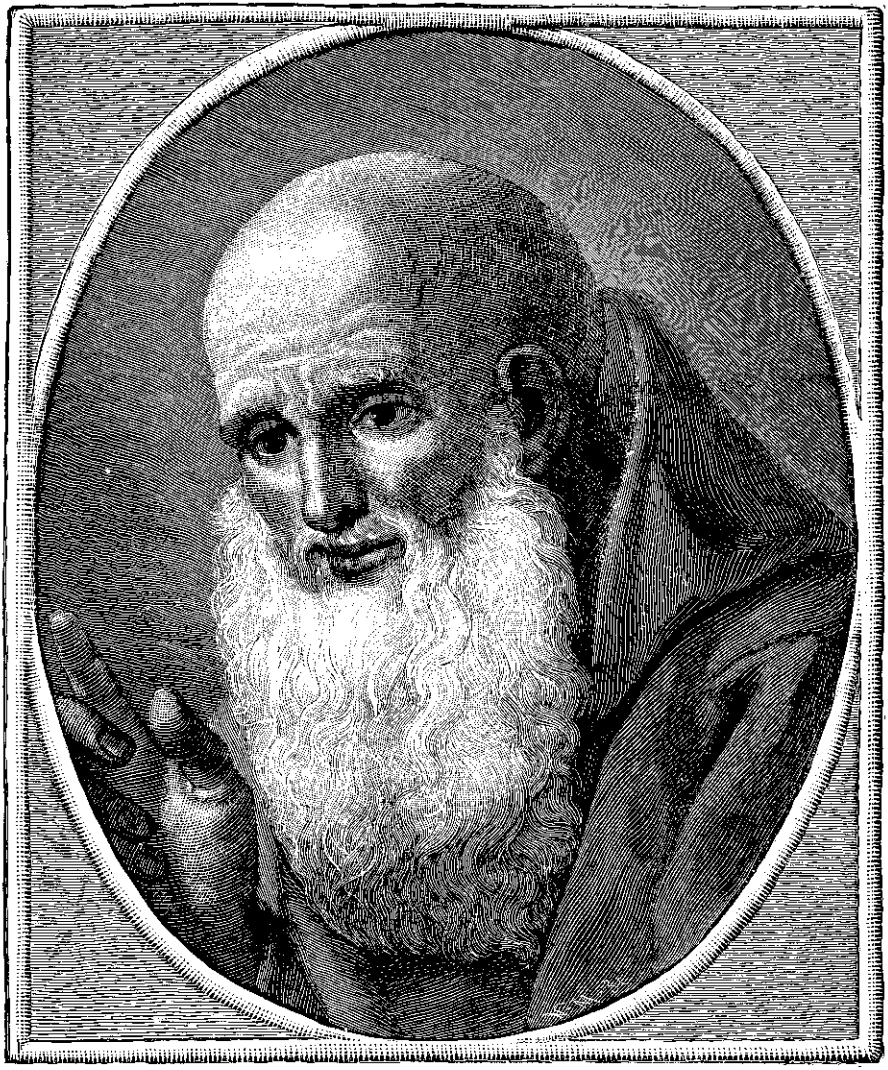
Un demi-siècle ne s'était pas écoulé, que le souverain pontife Léon XIII proclamait la gloire du BIENHEUREUX devant des milliers de travailleurs français, accourus pour manifester leur dévouement au vicaire de Jésus-Christ, et assister au triomphe de l'enfant du modeste laboureur cadurcien.

Bienheureux martyr, conservez la foi de ses pères à la France, votre patrie !

LE BIENHEUREUX BERNARD D'OFFIDA

FRÈRE CONVERS CAPUCIN

Fête le 11 septembre.



La patrie est au ciel!

(Vrai portrait du bienheureux Bernard.)

LES FLEURS DE LA PAUVRETÉ

La pauvreté religieuse et volontaire, que saint François d'Assise appelait à juste titre sa chère Dame, et qui fut si chère à ses vrais enfants, a produit dans l'Eglise des fleurs admirables de simplicité et d'humilité. Bon nombre d'âmes pures et innocentes ont trouvé dans la pratique de cette vertu le secret de la plus haute perfection.

LE PETIT DOMINIQUE — OBÉISSANCE ET CHARITÉ D'UN FRÈRE

Ce fut le 17 novembre 1604, que cet humble religieux vit le jour, sous le beau ciel de l'Italie. Offida, sa patrie, dont il devait illustrer le nom, est une ville de la Marche d'Ancône, au diocèse d'Ascoli.

Les parents du nouvel enfant, Joseph Péroni et Dominica d'Appignano, honnêtes paysans remplis de piété, lui donnèrent au baptême le nom de Dominique et surent lui inspirer dès sa plus tendre enfance un grand amour de Dieu et de notre sainte religion.

Le jeune Dominique répondit à leurs bons soins et devint en peu de temps un enfant accompli. La docilité et la douceur brillaient d'un pur éclat dans cette âme innocente et cap-

tivaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Mais il était surtout admirable par sa parfaite obéissance envers ses parents et la tendre charité qu'il avait pour ses frères. Ceux-ci, moins vertueux que lui, résistaient-ils aux volontés du père ou de la mère, Dominique s'offrait aussitôt : « Je ferai ce que refuse de faire mon frère, disait-il, et quant à la punition qu'il a méritée, permettez que je m'en charge à sa place. »

LE JEUNE BERGER ET L'APOTRE — EXEMPLES ET VERTUS

A l'âge de huit ans, Dominique reçut la garde d'un troupeau qu'il menait paître chaque jour à la campagne.

Là, dans le silence et la solitude, son âme, transportée par le spectacle d'une belle nature, s'élevait insensiblement vers le Créateur, et puisait, dans une oraison fervente, cet attrait de grâce et de piété que l'Esprit-Saint communique à l'innocence et à la pureté.

Plusieurs de ses compagnons, bergers comme lui, le trouvèrent parfois tout absorbé dans la prière, comme ravi, hors de lui-même, insensible au bruit et à tout ce qui l'entourait. Ils comprirent qu'il était en relation avec Dieu, et conçurent pour lui une affection pleine de respect.

Sans rien perdre de sa douceur et de son humilité, celui-ci se servit de l'ascendant qu'il exerçait sur eux pour leur inspirer, dans de pieuses exhortations, un plus grand amour de Dieu et de sa Sainte Mère. Il les réunissait souvent auprès de lui, et la jeune assemblée s'entretenait de quelque vérité du salut ou récitait le rosaire.

Telle fut la conduite de Dominique dans son enfance et sa première jeunesse. Au reste, il ne marchait pas à l'aventure et suivait avec docilité les bons avis que lui donnait un saint prêtre qui lui avait appris le catéchisme. Il lui demandait conseil et il apprit ainsi de bonne heure à se préserver des périls des passions.

Aussi, les vanités du monde ne purent-elles le séduire, il aimait la solitude et n'en sortait que par nécessité.

Durant la semaine, il se portait avec activité et courage à tous les travaux que ses parents lui indiquaient, mais le dimanche, il le réservait tout entier pour Dieu. Son occupation, ce jour-là, était de visiter les églises, d'y prier avec assiduité et de se disposer à recevoir les sacrements, dont il s'approchait avec une ferveur angélique. Il supplia ses parents de ne point s'inquiéter de sa nourriture pour cette journée, mais de le laisser, en toute liberté, satisfaire sa piété. Il plut à Dieu de lui donner tant de ferveur dans ses saintes pratiques de dévotion, que souvent il arrivait le soir à la maison, sans avoir rien pris de tout le jour. Mais l'âme soutenait le corps.

Il était heureux et content d'une si belle journée. Après avoir pris son repas et réparé ses forces, nul ne s'endormait plus tranquille et mieux disposé à se remettre dès le lundi matin, avec une nouvelle énergie, à son travail quotidien. Quelle différence avec ces jeunes gens qui dissipent le saint jour en plaisirs et en intempérances coupables, abrutissant leur âme au lieu de l'élever vers Dieu et ruinant leur santé en même temps que les économies de la semaine.

DOMINIQUE SE FAIT CAPUCIN

Cependant, les années s'écoulaient et le temps venait de se choisir une carrière définitive. Dominique ne voulait que la volonté de Dieu. Aussi, le saint jeune homme redoubla-t-il de ferveur et de pénitence pour connaître sa vocation, question si importante pour tout le reste de la vie.

C'est surtout au pied du Tabernacle et de la croix qu'il étudiait sa vocation avec un soin particulier. Il crut reconnaître que la voix intérieure de Dieu lui montrait la vie religieuse comme le chemin le plus sûr pour arriver au salut éternel. La voie parfaite attirait son cœur généreux. Mais dans quel ordre embrasserait-il la vie religieuse si variée dans son unité ? L'édification que lui offraient les Capucins du couvent d'Offida lui donna la pensée de se fixer parmi eux.

Restait à manifester l'appel de la grâce à des parents tendrement chéris, mais qui résisteraient certainement, pensait-il, à l'exécution d'un semblable dessein. Il hésita quelque temps à leur parler de sa généreuse détermination, la crainte de leur faire de la peine, en leur demandant un si grand sacrifice, effrayait sa tendresse filiale; il suppliait Dieu d'augmenter son propre courage, et d'aider ses parents dans le grand acte de foi qu'il leur faudrait accomplir.

Il fut merveilleusement exaucé. Malgré son tendre amour pour Dominique, Joseph Péroni, ignorant encore les dispositions intérieures de son fils, lui conseilla lui-même d'embrasser l'état religieux. Dominique, au comble de la joie, vit dans cette proposition une indication manifeste de la volonté de Dieu; il prit congé de ses bons parents, les embrassa et se rendit au couvent des Capucins, où il eut le bonheur d'être reçu, en qualité de Frère convers.

ADMIRABLES COMMENCEMENTS

Dominique fut revêtu de l'habit religieux au couvent des Capucins de Corinaldo, sous le nom de *Fr. Bernard*, le 15 février 1626; il était âgé de vingt-deux ans.

Exercé depuis longtemps à la pratique des vertus chrétiennes, il ne lui fut pas difficile d'acquérir les vertus religieuses. Aussi passa-t-il dans une très grande ferveur et dans une très grande union à Dieu tout le temps de son noviciat.

A l'exemple de saint Félix de Cantalice, qu'il avait choisi pour patron et pour modèle, comme convenant le mieux à sa qualité de Frère convers, il s'exerça surtout à la pratique absolue de l'obéissance et de la pauvreté. A la suite de ces deux vertus fondamentales, toutes les autres vinrent orner sa belle âme et la conduisirent bientôt à une très haute perfection. Ces rapides progrès excitèrent l'admiration de ses Frères, qui, surpris de sa ferveur, se disaient entre eux : « Si tels sont ses commencements, quelle sera sa fin? »

PREMIÈRES ANNÉES DE VIE RELIGIEUSE FRÈRE BERNARD INFIRMIER

Après son noviciat, ses supérieurs, édifiés par une telle conduite, l'admirent sans retard à sa consécration définitive. Le 15 février 1627, Fr. Bernard eut le bonheur de prononcer ses vœux solennels dans le couvent de Camérino. Envoyé aussitôt après à Fermo, ville de la Marche d'Ancône, il eut le bonheur de rencontrer dans le supérieur de sa nouvelle résidence et dans le compagnon qui lui fut adjoint, deux hommes d'une vertu solide et éprouvée, bien propres à soutenir le jeune profès dans son état. Eux-mêmes n'eurent pas moins à s'édifier en voyant avec quelle perfection le nouveau religieux remplissait tous ses devoirs.

On lui avait confié le soin des infirmes et des vieillards; Fr. Bernard montra dans l'exercice de cette charge si pénible et si délicate en même temps, un zèle inépuisable et un dévouement sans bornes. Son ingénieuse charité lui faisait embrasser avec joie tous les sacrifices et rendre avec empressement les nombreux et incessants services qu'exige l'infirmité humaine.

Ni les exigences capricieuses des malades, ni la longueur de leurs maux ne purent altérer un seul instant le calme et la douceur qui régnaient dans son âme. Il éprouvait, au contraire, une allégresse plus vive et un bonheur plus complet à soigner les plaies dont le seul aspect dégoûte la sensibilité humaine et répugne à la vue.

Ses paroles, fidèle expression des sentiments de son cœur, portaient doucement la patience et la sérénité dans l'âme de ses Frères souffrants.

RETOUR A OFFIDA — LE FRÈRE QUÊTEUR

Placé successivement dans plusieurs maisons de son Ordre, Fr. Bernard fut partout un modèle de perfection, et en même temps de profonde humilité; il se regardait comme le dernier et le plus misérable de ses Frères et voulait être traité comme tel par tout le monde. Serviteur affable et dévoué, il laissait partout, sans même s'en douter, la bonne odeur de ses vertus, et son exemple ranimait la ferveur et la régularité dans les couvents qui avaient le bonheur de le posséder.

Dégagé de toute affection aux choses de ce monde, ne désirant que faire la volonté de Dieu, le bon Frère changeait sans peine de couvent, chaque fois que l'obéissance l'ordonnait, et continuait dans sa nouvelle résidence à observer fidèlement tous les points de la règle, sans que l'âge ou les infirmités pussent abattre son courage.

Il avait déjà soixante ans, lorsqu'il fut envoyé à Offida, sa patrie, pour y exercer l'emploi de Frère quêteur (chacun sait que les Capucins, sans domaine ici-bas, vivent d'aumônes). Sa prudence consommée et son humble soumission l'avaient désigné au choix et à la confiance de ses supérieurs pour cette charge, si pénible chez les fils de saint François et, en même temps, si dangereuse pour la vertu de toute âme chancelante.

Le Fr. Bernard embrassa ces nouvelles fatigues avec une entière abnégation et les bruits du monde ne purent jamais interrompre l'union intime et perpétuelle de son âme avec Jésus son Bien-Aimé. Sa sainteté, obligée de se manifester au dehors, apparut plus éclatante, pour l'édification de beaucoup d'âmes: c'était un dessein providentiel de Dieu.

Malgré les intempéries de la saison, le Frère quêteur partait chaque jour du couvent et mendiait de porte en porte la nourriture de ses Frères avec une humilité et une patience inébranlables. Souvent même, il était obligé d'aller dans les campagnes environnantes jusqu'à la distance de quatre lieues et revenait avec le produit des aumônes, la besace sur le dos, par des chemins très mauvais et sous le poids d'une chaleur excessive ou d'un froid rigoureux.

Toutes ces courses se faisaient à pied et ce qui les lui rendait encore plus fatigantes, c'est qu'il était tourmenté d'une douloureuse infirmité et constamment couvert d'un rude cilice. Lorsqu'il rentrait accablé de lassitude, on l'entendait s'écrier: « Paradis! Paradis! » Ou si la nature cherchait le repos: « Ce mauvais corps ne veut donc pas souffrir? Ah! s'il veut jouir un jour au ciel, il faut bien qu'il souffre sur la terre! »

ATTACHEMENT DES POPULATIONS — SON HUMBLE APOSTOLAT

Ses compatriotes, qui se rappelaient encore la tendre piété de sa jeunesse, l'observèrent soigneusement dans toutes ses démarches; bientôt, frappés de sa haute perfection, leur curiosité se changea en une profonde vénération. Ses yeux toujours baissés, sa contenance modeste, ses lèvres murmurant une prière continuelle lui donnaient un aspect angélique qui captivait tous les regards. Fidèle observateur de sa Règle, comme nous l'avons déjà vu, il n'entrait jamais dans les maisons sans la permission de ses supérieurs, ou si ce n'est lorsque la charité et la reconnaissance l'obligeaient à visiter les bienfaiteurs malades. Rencontrait-il dans les rues ou sur les chemins un pauvre souffrant et abandonné, notre humble Frère quêteur l'entourait de soins et l'assistait avec la plus touchante charité.

En retour des secours temporels qu'il recevait avec abondance, Fr. Bernard enrichissait la contrée d'innombrables secours spirituels mille fois plus précieux que l'or et l'argent, et prodiguait ses touchantes consolations aux pauvres et aux affligés.

Mais c'est surtout vers les âmes rongées par les douleurs intérieures du remords et de la honte que se tournait sa tendre sollicitude. Instruit par une lumière surnaturelle du secret des cœurs, il rendait la paix et la sérénité aux consciences criminelles et dévorées par le désespoir. Sa seule présence suffisait pour imprimer le respect du saint nom de Dieu et la fuite du péché.

L'Italie, comme on le sait, fut, pendant de longues périodes du moyen âge, le théâtre de guerres intestines et d'autant plus violentes et durables qu'elles embrassaient un horizon plus restreint. Les discordes des républiques rivales n'étaient trop souvent que la fidèle image du désordre et de la haine qui régnaient entre les familles et quelquefois aussi entre les membres d'une même famille. L'âme du Fr. Bernard, comme celle de tous les vrais serviteurs de Dieu, gémissait profondément sur cette triste situation, aussi, dans toutes ses courses et ses visites, cherchait-il, par tous les moyens surnaturels et humains, à calmer les esprits dominés par la haine et l'ambition. Il ne recueillit d'abord de ce pénible apostolat que des injures et des tribulations incessantes.

Cependant, ses pieux efforts furent enfin couronnés d'un heureux succès qui rendit à Offida, sa patrie, le calme et avec lui la prospérité et le bonheur. Il y fut, dès lors, entouré de la vénération universelle.

Aussi, quand, sur l'ordre de ses supérieurs, Fr. Bernard quitta la ville d'Offida, pour se rendre au couvent d'Ascoli, ce fut une désolation universelle dans sa patrie. Une députation envoyée par les habitants auprès du Provincial obtint à force de prières le retour de l'humble Frère convers.

Reçu avec une joie unanime, mais tout confus de tant d'affection et de louanges dont il se croyait indigne, le bon Frère reprit, avec l'humble office de Frère quêteur, ses courses toujours pénibles, mais accompagnées d'un riche et fécond apostolat.

Le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits resta longtemps vivant au milieu des populations qu'il avait édifiées, et plus tard, après sa mort, il n'était pas rare d'entendre dire: « Il est mort, l'apôtre de la paix et de la concorde, le bienfaiteur de nos familles et de nos parents! »

Oh! si Fr. Bernard revenait!

Les fatigues incessantes que le Frère s'imposait chaque jour, multipliées encore par ses effrayantes austérités, accablaient son pauvre corps, de plus en plus miné par l'âge. Il n'en continuait pas moins d'exercer sa charge si pénible, sans formuler une seule plainte ni une seule réclamation. Seule la voix de l'obéissance put arrêter l'excessive rigueur de ses mortifications. Ses supérieurs le déchargèrent en même temps de l'emploi de quêteur et lui confièrent celui de portier.

Ce ne fut pour lui qu'un nouveau moyen de pratiquer la charité envers le prochain.

Chargé de la distribution des aumônes de la communauté aux pauvres nécessiteux qui assiégeaient en foule la porte du couvent, Fr. Bernard les assistait avec un dévouement admirable et se privait parfois de la maigre portion qui composait son repas pour augmenter ses aumônes.

Les âmes ne participaient pas moins que les corps à son ardente charité, ses douces et tendres paroles comblaient de consolation les cœurs affligés qui recouraient à lui. Les ignorants excitaient aussi son zèle infatigable, profitant des loisirs plus fréquents de sa nouvelle charge, il les instruisait des principales vérités de notre sainte religion et les disposait à la réception des sacrements.

Nombre de personnes, dans les circonstances désespérées, venaient se recommander aux prières du bon Frère portier, qu'on vénérait comme un saint dans toute la contrée. Ses historiens assurent que leur confiance n'était pas trompée.

Une mère lui apporta un jour son fils en bas âge et dangereusement malade et le remit entre ses mains pour qu'il obtînt sa guérison. Mais le Frère avait à peine reçu l'enfant dans ses bras, que le petit malade rendit le dernier soupir. A cette vue, la mère, égarée par la douleur, accuse Fr. Bernard d'avoir fait mourir son enfant. L'humble Frère, sans répondre à une telle calomnie veut se retirer, mais la mère le retient par le bras et lui dit avec larmes : « Je ne vous quitterai pas avant que vous ne me l'ayez rendu vivant. »

Attendri par ces cris de l'amour maternel, le saint religieux pleure avec elle. Il entre ensuite dans l'église et, déposant l'enfant sur l'autel dédié à saint Félix de Cantalice, qu'il avait choisi pour modèle, il s'écrie avec une admirable simplicité : « Voici le moment de m'assister, mon bon saint Félix. » Il prolonge sa prière encore quelques instants. O prodige! l'enfant revient à la vie et sourit à sa mère. Les sanglots de celle-ci font place aux transports d'une joie sans bornes, elle remercie avec effusion Fr. Bernard et lui demande pardon des injures qu'elle lui avait adressées.

PATIENCE DANS LES PERSÉCUTIONS

Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, a dit Jésus-Christ à ses disciples. Cette béatitude semble avoir manqué jusqu'ici à la perfection du bienheureux Bernard. Sans doute, il n'avait pas été exempt du mépris et des injures que les gens vicieux et sans foi ne ménagent pas dans le monde aux religieux; mais Dieu lui réservait une épreuve plus délicate et plus pénible, afin de perfectionner sa vertu.

Quelques religieux de son couvent, mus sans doute par de bonnes intentions, mais peut-être aussi par un peu de jalousie et des craintes trop humaines, portèrent aux supérieurs des plaintes contre le Fr. Bernard; ils le représentèrent comme dépourvu de discrétion dans la distribution des aumônes et capable ainsi de nuire au couvent.

Le Père Provincial, alors de passage à Offida, manda le prétendu coupable et le reprit très durement devant la communauté assemblée. Bernard se jeta humblement à genoux et reçut la réprimande avec un calme, une sérénité et même une joie, qui montraient combien il était content d'être contredit et humilié. Tout le couvent en fut édifié; enfin, son innocence, bientôt reconnue, vint encore augmenter l'admiration qu'on avait pour sa vertu.

DERNIERS MOMENTS — MORT ET FUNÉRAILLES

C'est ainsi que ce vénérable religieux parvint jusqu'à l'âge de 90 ans.

Depuis longtemps déjà, rien ne captivait son âme dans cette vallée de larmes et son unique désir était de se jeter dans le sein infini de Dieu pour en contempler les splendeurs éternelles, mais la divine Providence semblait l'avoir retenu longtemps ici-bas pour augmenter ses propres mérites et exciter par ses exemples la ferveur de ses Frères et des fidèles, témoins de ses éminentes vertus.

Vers le mois d'août 1694, il se sentit saisi d'une fièvre violente et comprit que Dieu l'appelait à lui. Son premier soin, dès qu'il fut malade, fut de se préparer au jugement de Dieu par une confession générale.

Hélas! de nos jours, que de chrétiens, dont la conscience a bien des misères à se reprocher, renvoient sans cesse ce devoir, le plus indispensable de tous, au risque d'être surpris par la mort. Et combien de parents, cruels dans leur aveugle tendresse, attendent les dernières luttes de l'agonie pour appeler auprès de leurs malades, le ministre de la pénitence et du pardon, et exposent ainsi des âmes si chères à la damnation éternelle!

Malgré la grande innocence de sa vie, le Fr. Bernard se confessa avec une contrition aussi vive que s'il eût été un grand pécheur.

Le mal cependant empira chaque jour de plus en plus. Il demanda et reçut avec une grande ferveur le Saint Viatique, à la suite duquel il eut une longue extase. Revenu à lui et se voyant près de rendre le dernier soupir, il dit à son supérieur avec cette aimable simplicité qui l'avait toujours caractérisé : « Père Gardien, donnez-moi votre bénédiction, afin que je m'en aille en paradis.

— Je ne vous accorderai pas cette grâce, lui répondit le Gardien, avant que vous n'ayez donné la vôtre à tous les assistants. »

L'agonisant le fit par obéissance en se servant du crucifix qu'il tenait à la main. Ce fut sa dernière action. Il rendit ensuite paisiblement sa belle âme à Dieu, le matin du dimanche 22 août 1694.

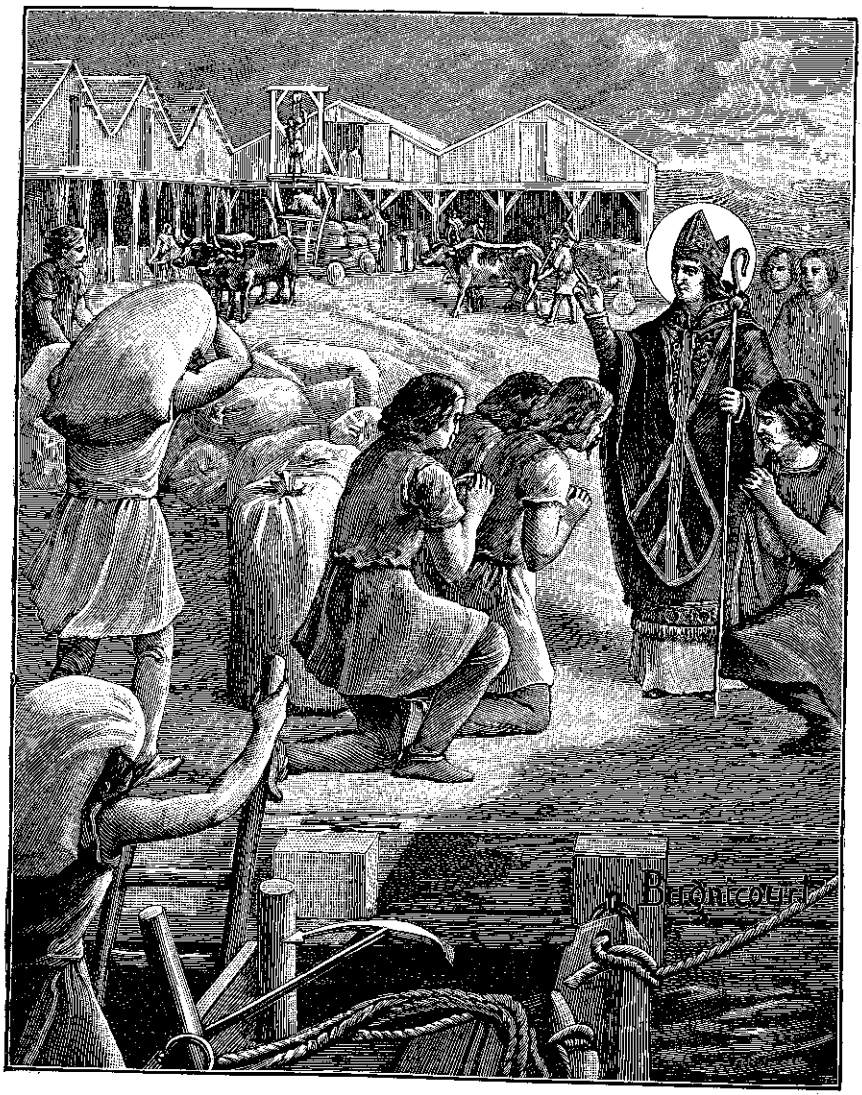
Ses funérailles furent un vrai triomphe, son corps resta exposé pendant trois jours à la vénération de la multitude des fidèles, accourus non seulement d'Offida, mais aussi des villes environnantes. Plusieurs miracles, opérés par son intercession ou sur son tombeau, rendirent célèbre la sainteté du serviteur de Dieu, qui fut déclaré Bienheureux par le pape Pie VI, le 19 mai 1795. Ainsi, au moment même où la Révolution accusait sottement l'Eglise d'avilir le peuple, le Pape élevait un enfant du peuple au-dessus des rois et des princes, et le proposait à la vénération du monde.

L'Ordre des Capucins célébra dès lors la fête de ce serviteur de Dieu le 11 septembre.

SAINT PATIENT, ÉVÊQUE DE LYON

MORT VERS 491

Fête le 11 septembre.



En temps de famine, saint Patient nourrit plusieurs provinces.

LE CINQUIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

L'Eglise de Lyon venait de perdre son illustre et docte pontife, saint Eucher. Le clergé et les fidèles s'étaient réunis pour lui choisir un successeur, et on se demandait avec anxiété qui serait capable d'occuper dignement le siège primatial des Gaules après un tel pasteur.

Dieu tourna les yeux de tous vers un prêtre, jusque-là peu connu des hommes, bien que riche aux yeux de Dieu du trésor de la vertu et de la sainteté, mais qui, devenu évêque, allait remplir de son nom les fastes de l'Eglise des Gaules au v^e^ siècle. Ce prêtre était saint Patient.

Le nouveau pontife prenait possession de sa charge à une époque de l'histoire qui nous apparaît maintenant vive et saisissante, comme un tableau qui, par un singulier rapprochement d'ombre et de lumière, attire le regard étonné. Siècle étrange que le v^e^ siècle, siècle tout entier d'oppositions et de contrastes! D'un côté, le monde ancien, pourri, corrompu jusqu'à la moelle, conscient de son impuissance; de l'autre, le monde nouveau, monde barbare, mais jeune et vigou-

reux, avide de conquêtes nouvelles. L'empire romain, comme fatigué et blasé de sa civilisation, n'a plus le courage de vivre et ne consent point à mourir. Ses derniers maîtres sentent les rênes du gouvernement leur échapper des mains sans faire effort pour les ressaisir. C'est ainsi qu'Honorius mène à Ravenne une vie oisive et nonchalante. On lui annonce la prise de Rome par Alaric (410), il se laisse aller à un violent désespoir, croyant qu'il s'agit d'une de ses poules favorites à laquelle il a donné le nom de Rome; mais il se console bien vite, en apprenant qu'il n'est question que de la capitale de son empire. Après lui, Valentinien III, puis une série d'empereurs faits et détrônés presque aussitôt pour la plupart par le Suève Ricimer, hâtent par leur insouciance ou leurs querelles la chute de l'empire d'Occident.

Les barbares, au contraire, se précipitent sur les riches provinces romaines, poussés les uns par les autres, comme les flots d'une mer en fureur. A l'époque où saint Patient monte sur le trône épiscopal de Lyon, Attila ravage le nord des Gaules et l'Italie, les Burgondes ont envahi la Grande-Séquanaise et se sont établis dans les bassins de la Saône et du Rhône, les Wisigoths possèdent l'Aquitaine et bientôt l'empereur Julien Nepos va leur céder la province des Arvernes de la Loire jusqu'au Rhône.

Que fait l'Eglise de Jésus-Christ au milieu de ces transformations et de ces bouleversements? Par son influence surnaturelle et l'autorité de ses illustres évêques, elle s'empare, pour l'adoucir, du caractère énergique et féroce des hommes du Nord, et ramène à l'empire du devoir les peuples amollis et énervés du Midi, de manière à tirer de ces éléments imparfaits et disparates la magnifique chrétienté du moyen âge. On a comparé avec raison les barbares à des sauvageons vigoureux, pleins de sève, excellents sujets où la greffe divine devait produire des fruits merveilleux.

SAINT PATIENT LUTTE CONTRE L'ARIANISME

Nous ne savons presque rien des premières années de saint Patient, et les conjectures que nous pourrions faire se réduiraient à peu de choses. « Dieu, dit un de ses biographes, environne bien des berceaux de mystère et d'ombre, et quand il veut employer une âme, il sait où il doit la tremper. »

Il prépara dans le silence et la vie cachée une grande âme d'évêque, et quand le choix du peuple et du clergé lyonnais s'arrêta sur sa personne, saint Patient était, par son énergie, sa doctrine et ses vertus, à la hauteur de sa tâche. Le simple fait d'avoir été choisi pour succéder à saint Eucher en serait un suffisant témoignage quand nous n'aurions pas l'attestation d'un contemporain ami de Patient, saint Sidoine Apollinaire, l'évêque et le poète de Clermont.

Ces qualités du Saint lui étaient nécessaires, car, indépendamment des calamités de l'époque, un ennemi contre lequel il fallait lutter énergiquement avait envahi les Gaules. Dans ce pays où, jusque-là, la foi n'avait eu pour adversaire que le vieux paganisme druidique, l'hérésie arienne avait pénétré à la suite des Wisigoths d'Espagne et des Burgondes. Le grand Hilaire de Poitiers n'était plus là pour arrêter ce torrent dévastateur.

Saint Patient comprit qu'il devait porter ses efforts de ce côté. Il forma son clergé à la résistance, et prêcha avec éloquence les doctrines de Nicée, imitant à Lyon ce qu'Athanase avait fait à Alexandrie et Ambroise à Milan.

Il existe un certain nombre d'homélies publiées sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, en Syrie : au dire des hagiographes, elles ont été composées par des évêques des Gaules, dans le siècle qui nous occupe, et presque tous s'accordent à penser que la 48e est de saint Patient. Elle développe ce texte du psaume 132 : *Ecce quam bonum et quam jucundum* (1) et est tout entière pour combattre la plus grossière erreur d'une branche particulière de l'arianisme, les Photiniens, nombreux à Lyon.

Le succès de l'apôtre fut grand, et à sa parole les conversions se multiplièrent. L'illustre évêque de Clermont, saint Sidoine Apollinaire, l'en félicite en ces termes dans une de ses lettres : « Tu enlaces tellement les hérétiques dans les filets de tes prédications qu'ils ne peuvent plus s'échapper; tu les tiens, apostolique chasseur, comme une proie qui est terrassée et vaincue; un invisible lien, celui de la charité, les attache pour jamais au Dieu que tu leur as fait connaître (2). »

SAINT PATIENT ET EURIC

Euric ou Evaric, roi des Wisigoths, était un ambitieux sectaire. Prince cruel et despotique, il avait fait assassiner son frère, Théodoric II, pour occuper son trône, et il brûlait du désir de conquérir toutes les contrées méridionales entre la Loire et le Rhône. « Terrible par sa puissance, écrit Sidoine Apollinaire, il me semble plus l'ennemi des lois chrétiennes que des murailles romaines. Le nom de catholique déplaît tant à ses oreilles, qu'on ne sait dire au juste s'il est le chef de sa nation ou celui de sa secte. » Ce roi barbare cherchait, en effet, de toutes manières à persécuter l'Eglise, à chasser les évêques, à violenter les prêtres et les moines, à fermer les temples. « Il barricadait, dit le même Saint, l'entrée des églises avec des buissons d'épines afin que la difficulté d'y pénétrer engendrât l'oubli de la vraie foi (3). »

Ce monstre couronné n'était pas le maître de Lyon, qui appartenait aux Burgondes. Mais ses violences s'exerçaient dans les provinces voisines et devaient avoir un retentissement jusque dans la cité primatiale. Dans leur détresse, les peuples opprimés tournaient leurs regards vers saint Patient.

L'évêque de Lyon voyait avec douleur les ravages exercés par ce loup dans le bercail du Christ, il voulut donc l'humaniser, sinon le convertir. Sa douceur, son affabilité, sa sainteté triomphèrent de tous les obstacles. Il adoucit le persécuteur et le gagna si bien qu'Euric changea ses habitudes et fit preuve d'une certaine modération. On attribua ce changement à un miracle.

SAINT PATIENT CONSTRUIT DES ÉGLISES

Plus tranquille de ce côté, le pontife de Lyon se sentit pressé de réparer dans la mesure de ses forces le mal fait à l'Eglise par les précédentes vexations. Dans les provinces, un grand nombre d'églises avaient disparu sous les coups

(1) Qu'il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble!
(2) *Sidonius Patienti :* Epist. XII.
(3) Liv. VII, Ep. VI *ad Basilium.*

des barbares. Il voulut rendre à Dieu des sanctuaires capables de faire oublier par leur splendeur les ruines du passé. « La plupart des églises de Lyon, dit le P. Croiset, sont les fruits de sa magnificence. » Saint Sidoine Apollinaire le loue de cela en ces termes : « On ne sait ce que l'on doit le plus admirer ou les nouveaux temples que vous élevez ou les anciens que vous réparez. » Le même écrivain parle surtout d'une église que l'on croit être celle appelée anciennement l'église des Macchabées.

Cette église devait son origine à saint Zacharie, successeur de saint Irénée, et renfermait les reliques d'un grand nombre de martyrs et celles de saint Just, de Lyon : elle était d'abord pauvre et misérable et ressemblait plus à une crypte qu'à un temple de Dieu. Quand saint Patient l'eut fait rebâtir, on y replaça le corps de saint Just avec une grande solennité. « Nous nous étions réunis au sépulcre de saint Just, raconte l'évêque Sidoine. On avait fait avant le jour la procession annuelle au milieu d'un concours prodigieux de fidèles des deux sexes, que la basilique immense, la crypte et les superbes portiques ne pouvaient contenir. Après que les moines eurent chanté *Matines*, on se retira,..... les dimensions du lieu, la foule qui nous entourait, les innombrables lumières nous avaient éblouis et fascinés (1). »

L'illustre poète composa une inscription latine qui fut gravée sur le fronton de l'église. La voici :

« Qui que tu sois qui vantes cet ouvrage de Patient, notre Pontife et notre Père, puisses-tu voir tes vœux exaucés et tes demandes écoutées. Ici s'élève un temple; il n'est tourné ni vers le Nord, ni vers le Midi, mais sa façade regarde l'Orient équinoxial. La lumière étincelle au dedans, le soleil est attiré contre les lambris dorés, et promène sur le métal jaunâtre ses rayons de même couleur.

» Des marbres de différente nature enrichissent la voûte, les fenêtres et le pavé; et, sous des figures peintes, un enduit d'un vert printanier fait éclater des saphirs sur des vitraux verdoyants.

» Un triple portique, soutenu par de magnifiques colonnes de marbre d'Aquitaine, forme l'entrée du temple; d'autres portiques, semblables au premier, embellissent le fond du vestibule; une forêt de colonnes de pierre se déroule au loin et environne la grande nef.

» D'un côté retentit la voix publique; de l'autre, l'Arar (la Saône) se voit repoussé; c'est vers le temple que se retourne le piéton, le cavalier et celui qui dirige le chariot bruyant : c'est vers le temple que le chœur des matelots inclinés élève la voix en saluant le Christ..... et les rives répètent de joyeux *Alleluia!*.....

» Chantez, chantez ainsi, matelots et passants : Voilà le lieu où chacun doit se rendre; voilà le chemin qui conduit au salut. »

UN PRÉCURSEUR DE SAINT VINCENT DE PAUL

Tout en relevant et en bâtissant des sanctuaires, saint Patient dispensait de tous les côtés les trésors de son immense charité. On est frappé d'étonnement à la lecture des auteurs contemporains en face des merveilleuses proportions que prit cette vertu dans le cœur du saint prélat, et on ne peut s'empêcher, en voyant la grandeur et l'universalité de ses largesses, de songer à un Saint qui, mille ans plus tard, devait être curé dans le diocèse de saint Patient, à saint Vincent de Paul.

Aussi le saint évêque de Clermont écrivait-il à son collègue de Lyon : « Quelques-unes de vos vertus peuvent être communes aux autres prélats, mais votre charité n'a point d'exemple. »

Or, à l'époque de Patient, la charité trouvait largement à s'exercer. La guerre était partout, les barbares pillaient et ravageaient les provinces, incendiaient les moissons, et la terre en friche ne nourrissait plus ses enfants. Ce fut bientôt une détresse telle que les hommes tombaient d'inanition sur les routes ou dans les rues des villes.

Qui sauvera ces multitudes affamées? Ce sera saint Patient.

Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter le cri de reconnaissance des peuples que Sidoine Apollinaire lui transmet dans cette lettre.

« Ce n'est pas assez, vénérable Frère, pour votre ardente charité, de voler au secours des infortunés que vous connaissez : N'allez-vous pas encore jusqu'à *l'extrémité des Gaules* chercher, pour les soulager, ceux que vous ne connaissez pas?

» En vérité c'est admirable. Un seul cri vous touche, celui de l'indigence. Que la personne qui souffre soit de telle contrée ou de telle condition, peu vous importe. Dès qu'elle est dans le besoin, vous avez, pour elle comme pour les autres, des entrailles de père.

» Si la faiblesse ou la maladie l'empêche de venir à vous, vous avez le talent de venir jusqu'à elle; à l'aide de vos bienfaisantes mains, vous savez atteindre ceux que leurs pieds refusent de porter au seuil de votre demeure!

» Qui ne le sait? votre sollicitude n'est pas circonscrite par les bornes de votre province; elle s'étend bien au delà. Elle a, pour ainsi dire, l'intelligence de toutes les misères; elle découvre celles qui se cachent par honte ou respect humain, comme celles qui étalent leurs maux.

» Il n'y a pas d'exagération à dire que vous essuyez souvent les larmes des yeux que vous n'avez jamais vus. N'en avons-nous pas été témoins?

» Après l'invasion des Goths, qui ont pillé nos villes, ravagé nos campagnes, incendié nos moissons, vous avez envoyé gratuitement à *une grande partie des Gaules* une provision de blé : car, pour ces peuples épuisés de faim, c'eût été déjà un bienfait inexprimable, si ce blé leur fût venu à titre de marchandise, et non pas à titre de présent.

» Oui! les chemins devenaient trop étroits. Ils semblaient ne pouvoir suffire aux transports de vos convois!..... A vous seul vous avez rempli les multiples greniers qui sont placés de distance en distance sur les rives de nos deux fleuves.

» Mais, outre les nombreuses distributions que vous avez faites dans l'intérieur des terres, combien n'avez-vous pas envoyé de secours aux villes et villages que baigne la mer de Toscane?

» Je ne saurais rassembler tous les témoignages de gratitude et de reconnaissance que vous adressent aussi de toutes parts une foule de villes du Midi : Arles, Avignon, Riez, Orange, Viviers, Saint-Paul-Trois-Châteaux, etc., n'ont pas assez de voix pour chanter vos louanges. Impossible d'apprécier, au poids de l'or et de l'argent, les vœux de ceux que vous avez nourris sans en recevoir une obole.

» Pour moi, je viens, au nom de la capitale de l'Auvergne, dont je suis l'évêque, vous offrir les

(1) Liv. V, Ep. XVII *ad Eriphium*.

plus vives comme les plus sincères actions de grâces.....

» Maintenant, si je me suis bien acquitté de la commission qu'on m'avait donnée, laissez-moi vous apprendre quelques nouvelles qui ne seront pas sans intérêt pour vous. Je veux que vous sachiez que votre nom est proclamé avec bonheur là comme partout ailleurs; vous êtes béni et aimé, chéri et estimé. On serait heureux de vous voir et de vous posséder. Oui, vous régnez sur tous les cœurs; vous êtes, au milieu de ces jours d'épreuves et de tribulations, le bon prêtre, le meilleur des pasteurs, le plus vrai des amis. »

L'effort était si considérable pour un seul homme, et une fortune si grande qu'on la conçût semblait si incapable de secourir tant de peuples et d'enrayer tant de maux que chacun vit dans les résultats obtenus par saint Patient un miracle de Dieu. Le blé paraissait se multiplier dans ses mains, comme jadis en Judée les pains se multipliaient dans les mains du Sauveur.

SAINT PATIENT ET GONDEBAUD

Gondebaud, roi des Burgondes et oncle de Clotilde, mariée un peu plus tard (493) à Clovis, avait fixé sa cour à Lyon. Les rapports entre l'évêque et le roi à demi arien furent toujours très courtois et très bienveillants.

A ce propos, on s'étonne souvent de voir la nièce de Gondebaud fidèle à la foi catholique, quoique élevée au sein d'une cour hérétique : l'atient n'est peut-être pas étranger à ce fait. Il suffit, en effet, pour justifier cette opinion, de se souvenir du zèle de l'évêque de Lyon pour la conversion des ariens et la sauvegarde des âmes qui lui étaient confiées. Quoi qu'il en soit, l'estime sincère qu'avait pour lui le roi des Burgondes fut sans doute cause que ce dernier ne contraria en rien les sentiments de sa nièce.

Ce qu'il y a de sûr, au rapport de saint Sidoine Apollinaire, c'est que des relations, même amicales, s'établirent entre le prélat et le roi. Quand l'évêque recevait le prince chez lui, il savait le faire avec autant de largesse que d'éclat. Aussi le roi ne tarissait pas d'éloges sur l'hospitalité de Patient, pendant que la reine, sa femme, louait la mortification, la sobriété et les jeûnes du saint Pontife. Grâce à cette amitié, le mouvement vers la vraie foi ne fut pas arrêté, et la cour arienne de Gondebaud ne put en rien déteindre sur la ville de Lyon qui resta toujours unie avec son saint évêque à l'orthodoxie doctrinale.

AUTRES TRAVAUX DE PATIENT

La conversion des hérétiques, la pratique de la charité, le soulagement des pauvres, la construction et la réparation des temples de Dieu ne suffirent pas au zèle du saint prélat. Il lui fallait encore davantage. Bien persuadé qu'un peuple ne vaut que ce que valent ses prêtres et ses ministres, il s'efforça de garder l'intégrité de la foi et des mœurs dans son clergé. Encouragements, leçons, réprimandes, il sut prendre les meilleurs moyens pour entretenir le zèle et augmenter la sainteté des prêtres de Lyon. Il ne montra jamais de l'aigreur dans ses réprimandes, et, comme il calma Euric par sa patience, ainsi fit-il accepter les reproches qu'il avait à adresser, sans froisser ni aigrir ses prêtres.

On peut dire que l'Eglise et la littérature doivent à saint Patient la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, qu'il fit écrire par le savant et modeste Constantius, prêtre de son clergé, qui lui dédia son travail.

MORT DE PATIENT

Plein de jours et de mérites, Patient mourut à Lyon le 11 septembre 491. Ce fut une désolation universelle. Les pauvres pleuraient leur providence, les riches leur conseil, tous leur père. Aussi l'on peut juger de ce que furent ses funérailles. Les malheureux en firent le plus bel et le plus touchant ornement.

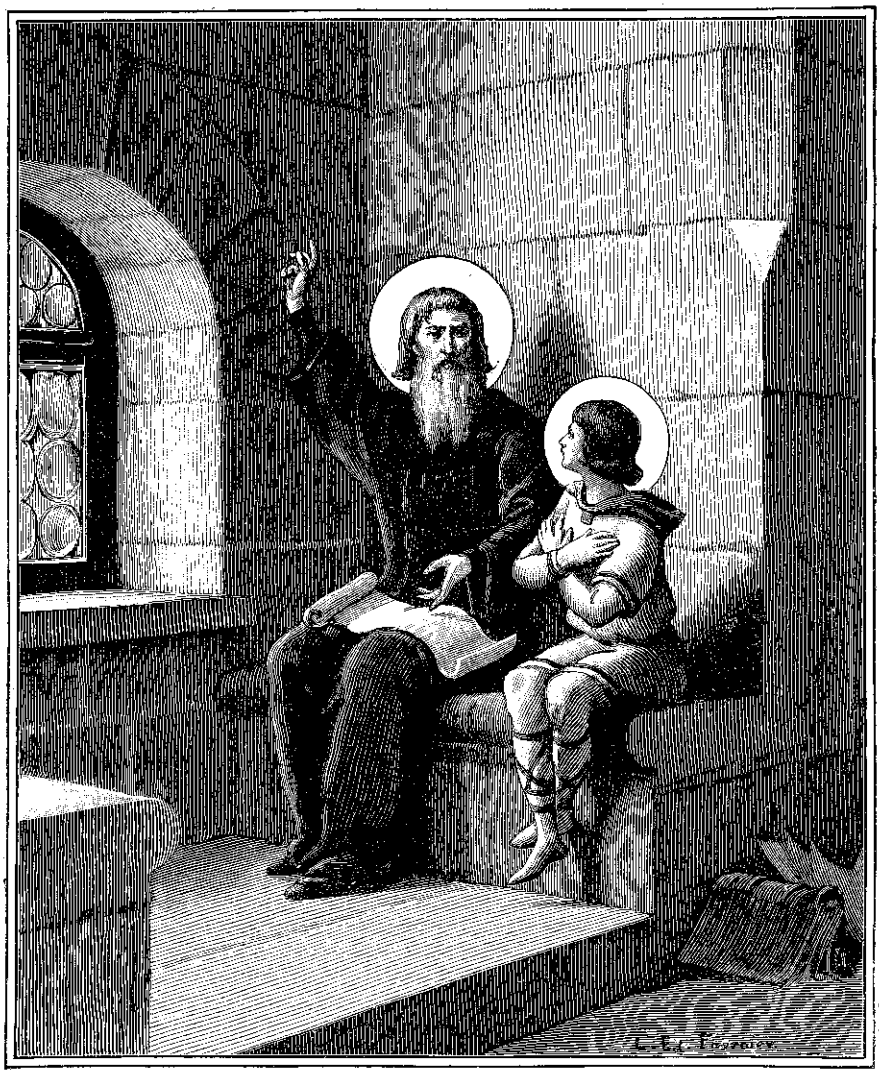
On l'inhuma dans l'église de Saint-Just, où ses reliques restèrent intactes jusqu'au XVI^e^ siècle; à cette époque de troubles et d'agitation, elles furent dispersées et jetées au vent par les calvinistes. Ces sectaires montrèrent alors qu'ils ne respectaient rien de ce qui est sacré, et que le souvenir des bienfaits d'un homme pour ses semblables ne pouvait sauver son tombeau de la violation. Ils n'étaient pas capables de comprendre ces belles paroles de Sidoine : *Il a plus sauvé de pays que les Goths n'en détruisirent, et, nouveau Joseph, on peut lui donner le nom de nourricier du royaume.*

SOURCES CONSULTÉES

SAINT SIDOINE APOLLINAIRE. *Epistolæ.* — *Acta sanctorum, Boll.* 11 sept., t. III. Commentaire historique. — *Gallia christiana,* t. IV, col. 25-27. — *Hist. litt. de la France,* t. II, p. 504-507. — H. FISQUET. *La France pontificale,* Lyon, p. 59-62. — C. BARTHÉLEMY. *Les saints de France,* t. V, col. 605-615.

SAINT ADELPHE, ABBÉ DE REMIREMONT

Fête le 11 septembre



Saint Adelphe, enfant, à l'école de saint Arnould.

LE PETIT-FILS DE SAINT ROMARIC

Romaric, un noble leude de la cour d'Austrasie, sous les rois Théodebert II et Clotaire II, reçut un jour à sa table saint Amé, moine de Luxeuil, qui venait de le convertir par ses prédications.

Au cours du repas, Romaric interrogea son hôte sur le meilleur moyen de faire son salut.

« Regarde, lui répodit le moine, ce plat d'argent; combien n'a-t-il pas eu de maîtres, ou plutôt d'esclaves, et combien n'en aura-t-il pas encore! Et toi, bon gré mal gré, tu en es le serf, puisque tu ne le possèdes que pour le conserver. Tu auras à en rendre compte, car il est écrit: *Votre or et votre argent se rouilleront et cette rouille portera témoignage contre vous.* Souviens-toi de la réponse du Seigneur à celui qui lui demandait comment il pourrait parvenir à la vie éternelle: *Vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et suis-moi: tu auras ton trésor au ciel.* »

Romaric, l'aïeul de saint Adelphe, goûta fort ces propos, et, la grâce de Dieu aidant, sa résolution fut bientôt prise. Il distribua aux pauvres tout son avoir, rendit la liberté à ses serfs, et vint dans le monastère de Luxeuil se consacrer au service de Dieu.

Mais, qu'allaient devenir ses trois filles, Assalsude, Asselberge et Sigoberge?

S'il avait suffi du désir de leur père pour leur donner la vocation religieuse, toutes fussent entrées au couvent; c'est ce que firent Assal-

sude et Sigoberge. Asselberge ne partagea point les mêmes vues. Elle résista aux sollicitations de son père qu'inspirait alors son zèle, un peu trop exclusif peut-être, pour la vie monastique, et épousa un riche seigneur sicambre. Elle devint ainsi la mère de saint Adelphe.

LES DEUX MONASTÈRES D'HABEND

Avant d'aborder la vie de notre Saint, voyons saint Romaric dans la retraite qu'il s'est choisie et où son petit-fils ne tardera pas à le suivre.

On est vers l'année 620. Deux moines arrivent sur l'un des contreforts de la chaîne des Vosges, où s'élève la ville actuelle de Remiremont. Ils viennent de Luxeuil : ce sont les deux amis, saint Romaric et saint Amé. Ils pénètrent dans le château-fort qui, sous le nom d'Habend, domine à cette époque la riante vallée de la Moselle et les solitudes d'alentour ; c'est la seule possession que se soit réservée Romaric; il y revient aujourd'hui, caché sous l'habit de bure, dont l'a revêtu son vénérable compagnon, et ces deux hommes vont transformer ce désert et le consacrer à saint Colomban, leur Père, pour la plus grande gloire de Dieu.

En effet, peu à peu, le château perd son premier aspect et son premier nom; son enceinte menaçante de murs fortifiés devient le pacifique abri d'un monastère de femmes, car bientôt, des vierges accourent le peupler, et remplacent, par leurs offices de pénitence et de prière, les exercices des guerriers.

Parmi elles, Assalsude et Sigoberge, enfants de Romaric, s'empressent de vouer à Dieu leur virginité et leur jeunesse.

Mais nos deux apôtres veulent aussi se fixer en ces lieux, et ils bâtissent près de l'asile des vierges un monastère d'hommes, qui prend le nom de son principal fondateur et le laisse à toute la contrée : *Remiremont*, ou mont de Romaric.

Quand l'entreprise est achevée et que les deux monastères sont florissants, saint Amé se retire sur une montagne voisine pour y pratiquer la solitude, et laisse à saint Romaric l'administration des deux couvents.

ÉDUCATION DE SAINT ADELPHE — SON CARACTÈRE

Cependant, Asselberge, la troisième fille de saint Romaric, a déjà donné le jour à deux enfants. Et si elle n'a pas cru entendre au dedans de son âme l'appel de Dieu vers la vie religieuse, elle ne fait du moins aucune difficulté de lui consacrer, dès leur plus tendre enfance, sa fille Tecta et son fils Adelphe. Tecta, élevée à l'ombre du sanctuaire, devint dans la suite l'abbesse du monastère des vierges d'Habend.

Romaric conçut une grande joie à la naissance de son petit-fils; il le baptisa lui-même et fit venir saint Amé pour lui servir de parrain. On place cet événement entre 620 et 627.

Dès lors, Adelphe grandit sous la tutelle de son aïeul qui déposa dans cette jeune âme des germes de sainteté destinés à se développer et à produire d'heureux fruits.

L'éducation d'Adelphe se compléta à l'école de saint Arnould. Cet ancien ami de Romaric, avec lequel il avait vécu à la cour d'Austrasie, en avait été séparé depuis longtemps par une vocation bien différente.

Arnould suivit d'abord la carrière des armes et accomplit sur plus d'un champ de bataille de brillants exploits ; puis, durant de longues années, élevé à la dignité épiscopale, il gouverna d'une main ferme et prudente le diocèse de Metz. Enfin, devenu vieillard, il avait abdiqué les responsabilités de sa lourde charge, et s'était retiré dans un ermitage voisin du monastère d'Habend, où saint Romaric fut tout heureux de le retrouver. Il ne crut pas pouvoir trouver à son petit-fils un meilleur précepteur que ce vénérable solitaire. Nul n'était mieux à même de former le cœur de l'enfant et de doter son esprit des richesses de la science.

Les historiens de saint Adelphe nous font de leur héros un gracieux portrait. Il avait toujours, nous disent-ils, le visage serein ; sur ses traits, se reflétait la pureté de son âme. Il était d'un commerce très affable, et charmait par sa conversation tous ceux qui l'approchaient.

Il eût brillé dans le monde ; il édifia plus encore dans le cloître, et cela dès sa jeunesse, car la gravité et la sainteté de la conduite devancèrent chez lui le nombre des années.

Aussi profita-t-il pleinement des exhortations de saint Romaric et des leçons de saint Arnould.

SAINT ADELPHE, ABBÉ DU SAINT MONT

Le père de saint Adelphe, le riche époux d'Asselberge, fut si heureux lorsqu'il apprit les progrès en science et en vertu de son enfant, qu'il légua au monastère d'Habend un opulent domaine malheureusement ravagé dans la suite par les incursions des Hongrois.

Saint Romaric, parvenu à un âge avancé, s'endormit dans le Seigneur, le 8 décembre 653. Ses reliques furent déposées à côté de celles de saint Amé.

En mourant, il laissa à son petit-fils le gouvernement des deux monastères d'Habend, sur cette colline que la sainteté de ses habitants avait déjà fait surnommer le Saint Mont.

Sa nouvelle charge porta saint Adelphe à un redoublement d'austérités. C'est par l'exemple de son abnégation qu'il prétendait affermir la vertu de ses religieux. Non seulement il se montrait observateur fidèle des saintes rigueurs prescrites par la règle de saint Colomban, mais son zèle ardent le poussait à tous les excès de la ferveur. Il ne prenait pour nourriture une fois le jour qu'une maigre portion d'aliments grossiers; encore attendait-il, pour s'accorder ce soulagement, le coucher du soleil.

Ses macérations avaient quelque chose d'effrayant. Il mena pendant dix-sept ans cette vie pénitente, lui qui n'avait cessé de servir Dieu, depuis son plus jeune âge, dans une parfaite innocence.

De temps en temps, il s'accordait quelques jours de retraite; il laissait alors la compagnie de ses frères, et, dans l'isolement, tout entier à la pensée de Dieu, il donnait libre cours à ses prières, à ses mortifications et même à ses larmes, car plus il avançait dans la vertu, plus il se jugeait indigne du pardon et des miséricordes du Seigneur.

Au milieu de ses frères, il était une merveille de charité et d'humilité : « Il était toujours prêt à obéir au moindre d'entre nous, » dit un de ses biographes qui eut le bonheur de vivre avec lui.

On loue encore sa prudence et son excellente administration. Chargé d'un monastère de femmes que présidait sa sœur Tecta, il sut les amener à une haute perfection, et plusieurs d'entre elles furent regardées comme saintes.

Dieu possède dans les trésors de sa sagesse un grand nombre de moyens pour éprouver la vertu de ses serviteurs : la maladie est un de ceux qu'il emploie le plus souvent.

Saint Adelphe reçut ce présent des cieux et il le garda longtemps. Les plus cruelles douleurs soumirent ses membres à la torture, mais, loin d'abattre l'énergie du Saint, elles augmentèrent son courage et son ardeur, parce que, pensait-il, la souffrance purifie l'âme et la rapproche de Dieu.

Un jour, le mal redoubla d'intensité. Saint Adelphe crut qu'il touchait à sa fin. Il demanda un prêtre, fit à genoux l'humble aveu de ses fautes, et le pria ensuite de lui donner une pénitence proportionnée à ce qu'il appelait *leur gravité et leur nombre.*

Sa conscience délicate n'était pas encore satisfaite. Il voulut, avant de mourir, donner un grand exemple d'humilité et abdiquer la dignité abbatiale.

Mais comme les moines d'Habend n'y eussent pas aisément consenti, il usa de subterfuge; il réunit ses religieux et ses religieuses, et leur tint ce langage :

« Frères bien-aimés et sœurs très pieuses, je n'ai plus longtemps à vivre; permettez-moi, je vous prie, d'aller maintenant trouver mes frères de Luxeuil; je veux, en leur présence, faire encore une fois ma confession, car je ne doute pas de l'efficacité de leurs prières pour m'aider à obtenir la rémission de mes iniquités. »

Nul doute, d'après ces paroles, que saint Adelphe n'ait entretenu précédemment avec les moines de Luxeuil, au milieu desquels son aïeul avait jadis vécu, des rapports intimes et fréquents. Il les appelle *ses frères*, il veut renouveler devant eux sa confession. Certains biographes croient qu'il avait prononcé ses vœux dans ce célèbre monastère.

Quoi qu'il en soit, les fils et les filles de saint Adelphe ne jugèrent point à propos de résister à ce dernier désir de leur Père. Celui-ci se choisit donc un successeur nommé Garichramne, et partit pour Luxeuil. Il ne devait plus revoir le Saint Mont.

L'abbé de Luxeuil, Ingofrède, reçut le vénérable malade comme un messager de bénédiction. Il le confia aux soins d'un excellent infirmier nommé Emmon et l'entoura de mille prévenances. Adelphe obéissait à son infirmier comme un enfant.

Un matin, il lui demanda :

— Frère Emmon, à quelle heure permettez-vous que je me lève pour vaquer à l'oraison ?

— Attendez encore quelque temps, lui répondit le Frère infirmier. Quand le signal nous en sera donné, nous nous y rendrons.

Et, disant ces mots, il sortit, laissant le malade à la garde d'un jeune novice.

Il avait à peine disparu que le saint vieillard ressentit au bras une douleur horrible. Adelphe s'efforça de tracer sur son front le signe de la croix et répéta plusieurs fois cette pieuse invocation :

« Jésus, venez à mon secours! »

Bientôt le mal s'aggrava : la souffrance acheva d'épuiser ce corps que les jeûnes et les veilles avaient déjà tant affaibli, et saint Adelphe rendit son âme à Dieu, le 11 septembre 670.

Un messager courut au Saint Mont porter la nouvelle de cette mort, qui, bien que prévue, plongea dans le deuil les deux communautés. Sur l'heure, au milieu même de la nuit, les moines se mirent en route pour Luxeuil, afin d'en ramener les restes de leur Père.

Leur retour ressembla plus à un triomphe qu'à une cérémonie funèbre. Les vierges d'Habend, précédées de la croix et cierges en main, arrivèrent à la rencontre de leurs frères en deçà de la Moselle, et les deux communautés revinrent en procession, au chant des psaumes et des hymnes de louanges, jusqu'au tombeau où reposaient déjà les reliques de saint Amé et de saint Romaric.

Depuis lors, ces trois Saints ont été unis dans un même culte, et Remiremont célèbre dans une même solennité l'anniversaire de la translation de leurs corps.

Plusieurs fois, les invasions des barbares en Lorraine et des menaces de profanations obligèrent en effet à transférer en un lieu plus sûr ces saintes reliques; mais Dieu permit qu'elles revinssent, après un temps plus ou moins long, sur la sainte colline.

Vers l'an 1050, le pape Léon IX accorda aux trois saints de Remiremont la glorification que méritaient leur sainteté et leurs miracles. Il les éleva aux honneurs des autels, et une église leur fut dédiée dans l'ancien monastère du Saint Mont, rebâti par les soins de l'empereur Louis III. C'est pour préparer cette exaltation qu'une enquête minutieuse fut ouverte sur leurs vertus et leurs miracles.

Sollicitée par le Pape, l'abbesse Oda, qui gouvernait alors le monastère de Remiremont, pria Hugues le Grand, archevêque de Besançon, et Udon, primicier de Toul, de mener à bien cette entreprise.

L'authenticité d'un grand nombre de miracles fut ainsi constatée et confirmée par le Pape, qui, selon plusieurs historiens, consacra lui-même le maître autel de l'église de Remiremont.

Nous ne donnerons pas ici la longue liste des boiteux auxquels saint Adelphe rendit l'usage de leurs membres, des autres infirmes qu'il guérit, des énergumènes qu'il délivra de leur possession. Nous ne dirons pas comment il a nourri miraculeusement sa communauté privée de ressources, préservé de la mort les ouvriers qui tombèrent un jour du haut de la basilique en construction dans laquelle ses ossements devaient reposer.

Qu'il nous suffise d'en conclure que sa protection s'est toujours étendue sur ceux qui l'ont invoqué avec confiance.

L'office de saint Adelphe renferme de réelles beautés : nous en citons ici l'oraison :

« O Dieu, à qui saint Adelphe notre Père fut consacré dès son enfance, et qui l'avez orné des dons les plus excellents de votre grâce, faites que, par son entremise, nous vous soyons offerts dans les cieux comme un présent éternel. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

SOURCES CONSULTÉES

Les saints de Franche-Comté, par un groupe de professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon. — *Vies des saints du diocèse de Saint-Dié*, par M. l'abbé J.-B. Lhote. — Les Grands Bollandistes, au 11 septembre. — Adrien Baillet, etc.

SAINT ADELPHE OU ADOLPHE, ÉVEQUE DE METZ

Fête le 29 août.

Parmi nos lecteurs, il en est peu qui aient le nom d'Adelphe. Un bon nombre, au contraire, portent celui d'Adolphe et se demandent s'ils peuvent invoquer comme patron quelque saint de leur nom.

Adolphe n'est, croyons-nous, qu'un dérivé ou une corruption du mot Adelphe, et tous ceux qui ont reçu au baptême ce beau nom — *Adelphe,* si l'on s'en tient à l'étymologie grecque, signifie *frère* — peuvent sans crainte se réclamer du patronage du saint abbé de Remiremont, dont nous avons ci-dessus esquissé la vie.

Néanmoins, pour leur satisfaction, nous leur signalerons ici un autre saint Adelphe, dixième évêque de Metz, que les savants auteurs de la *Gallia christiana* mentionnent sous la double appellation de *Adelphius seu Adolphius*, saint Adelphe ou saint Adolphe.

Malheureusement, des désastres nombreux subis par la ville de Metz nous ont ravi l'histoire authentique de sa vie et les *Actes* qui nous en restent inspirent peu de confiance. Ce que l'on regarde comme plus certain, c'est que saint Adolphe exerça à Metz les fonctions pastorales après saint Ruf, probablement vers la fin du IIIe siècle. Il dirigea pendant dix-sept ans le troupeau confié à ses soins. Son grand souci fut de le protéger contre la fureur des païens, qui ne connaissait point de bornes en ces jours de persécution. Il eut la joie d'amener au christianisme beaucoup d'idolâtres. Il s'endormit dans le baiser du Seigneur le 28 avril.

Ses reliques, d'abord déposées dans la célèbre crypte de Saint-Clément de Metz, furent plus tard transférées dans l'abbaye bénédictine de Neuvillers, au diocèse de Strasbourg, par Drogon, évêque de Metz et frère de Louis le Débonnaire, vers l'an 826.

Des miracles avaient accompagné cette translation et ne cessèrent de s'accomplir autour du saint tombeau. Ils rendirent très célèbre le culte de saint Adolphe.

Chaque année, le 29 août, les Bénédictins de Neuvillers fêtaient en grande pompe l'anniversaire de l'arrivée des précieuses reliques en leur abbaye. Leur église, d'abord placée sous le patronage des saints Pierre et Paul, n'était plus connue, au XVe siècle, que sous le nom de Saint-Adelphe.

A cette époque, le monastère se changea en Chapitre et les chanoines séculiers prirent la place des religieux, par les soins de l'évêque de Strasbourg.

Les guerres de religion survinrent avec leurs horreurs. L'abbaye devint un monceau de ruines au milieu desquelles continua néanmoins de se dresser l'église de Saint-Adelphe, échappée à la fureur des hérétiques.

Les reliques de saint Adelphe sont encore à Neuvillers, sous le maître-autel de l'église qui porte son nom. En 1468, on ouvrit la châsse qui les renferme, et, après les avoir reconnues authentiques, Robert de Bavière, évêque de Strasbourg, permit de les exposer à la vénération des fidèles.

***

(D'après les *Petits Bollandistes*, au 29 août.)

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE BARCELONE

Le voyageur qui visite, à Rome, les ruines désolées du Palatin ne peut manquer d'arrêter ses regards sur un édifice pauvre et sans art qui se dresse tout seul, parmi les débris du passé. C'est le couvent franciscain de Saint-Bonaventure. La fondation en remonte au XVIIe siècle et fut l'œuvre d'un simple Frère convers, le bienheureux Bonaventure de Barcelone. Né à Ruidoms, près de Barcelone, le 24 novembre 1620, il fut baptisé le même jour. Dès sa plus tendre enfance, il manifesta une grande inclination pour la prière et la retraite. Son amour de Dieu allait toujours grandissant, et il avait décidé dans son cœur de se donner à lui dans la vie religieuse; mais il ne put résister aux instances de son vieux père qui, non seulement le retintauprès de lui, mais lui ordonna de s'engager dans les liens du mariage. Le Bienheureux obtint de sa vertueuse épouse qu'elle consentit à vivre avec lui comme une sœur; aussi lorsqu'elle mourut, après seize mois d'une sainte union, put-elle affirmer à sa mère qu'elle avait conservé intacte la fleur de sa virginité.

Le bienheureux Bonaventure, délivré des liens qui le retenaient dans le monde, triompha des objections de son père et entra au couvent des Franciscains d'Escornalbou.

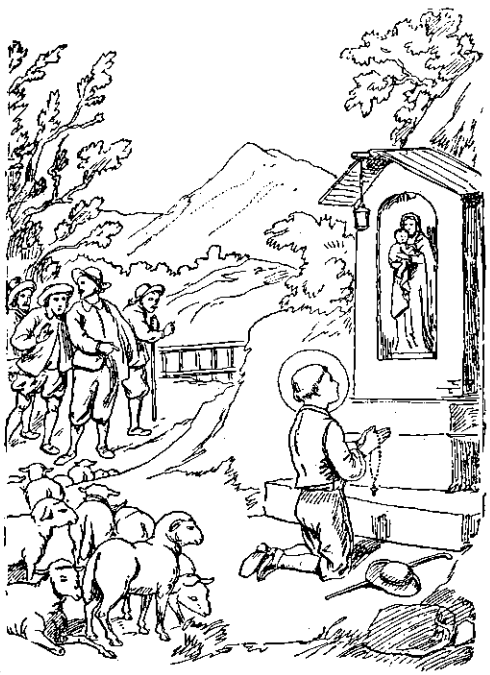
Zélé observateur de la règle de saint François, il conçut le projet de fonder un couvent où cette règle serait pratiquée sans les ménagements qu'on y avait introduits dans la suite des temps.

La Sainte Vierge dans une apparition lui fit connaître que la réforme qu'il méditait s'accomplirait à Rome. Bonaventure obéit et partit aussitôt pour la Ville Eternelle.

Le cardinal François Barberini, protecteur de l'Ordre franciscain, se prit d'amitié pour le serviteur de Dieu. Celui-ci s'ouvrit à lui de son projet de réforme. Le prince de l'Eglise applaudit à son idée et recommanda le bienheureux Bonaventure au Souverain Pontife Alexandre VII, qui lui accorda une audience et fut si bien impressionné par les discours de l'humble Frère convers qu'il accorda l'autorisation demandée. Le Bienheureux se mit aussitôt à l'œuvre, et, à peine eut-il ouvert le couvent de Sainte-Marie-des-Grâces en Sabine, qu'il vit accourir à lui une foule de religieux désireux d'embrasser sa réforme. Les fondations ne tardèrent pas à se multiplier. La plus célèbre de toutes est celle du couvent de Saint-Bonaventure au Palatin, où il devait terminer sa vie et ses travaux le 11 septembre 1684.

Il faudrait un volume pour raconter les merveilles qui remplissent la vie du serviteur de Dieu. Les images que nous donnons ici, avec une explication succincte, en donneront quelque idée à nos lecteurs.

Il a été proclamé Bienheureux le 10 juin 1906. Des fêtes splendides ont été célébrées à cette occasion à Rome, aux couvents de l'*Ara Cœli* et de Saint-Bonaventure.



Le bienheureux Bonaventure naquit à Ruidoms, en Catalogne. Ses parents étaient pauvres, et il dut gagner sa vie en gardant les troupeaux. Ses compagnons le surprirent souvent à genoux aux pieds de la Madone, qu'il aimait tendrement.

Désireux d'embrasser la vie religieuse, il cède au désir de son père qui, abusant de son autorité, exige qu'il épouse une pieuse jeune fille du pays.

Après quelques mois d'une sainte union, il perd sa pieuse compagne. Il se présente donc au monastère de Saint-Michel où il revêt l'habit religieux. Son père y assiste en pleurant.

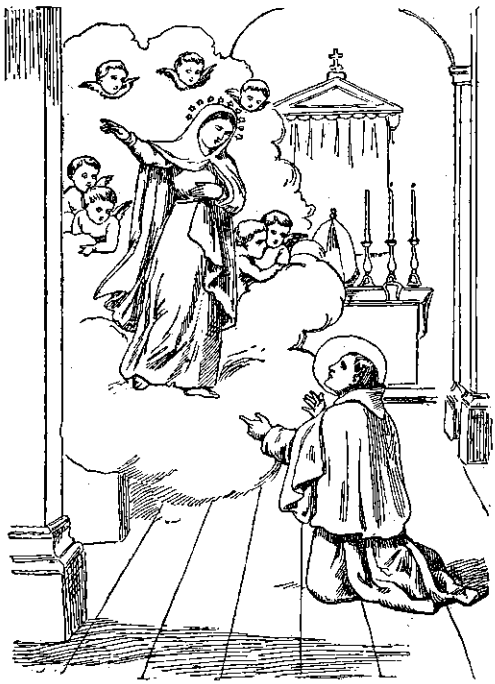
Les soldats français envahissent l'église du couvent où s'étaient réfugiés les habitants d'Escornalbou. Le Bienheureux intercède si éloquemment en faveur de ces pauvres gens que l'ennemi se retire sans coup férir.

Une pauvre femme qui traversait l'Ebre sur son âne fut entraînée par le courant. Bonaventure n'écoutant que sa charité s'élança dans le fleuve, mais l'eau s'affermit sous ses pas et il ramena la vieille et son âne sains et saufs jusqu'au rivage.

Le bienheureux Bonaventure expliquait le catéchisme aux enfants, lorsqu'on le vit tout à coup s'élever dans les airs, le visage rayonnant, devant une image de Marie. Sur un ordre de son supérieur, il redescendit aussitôt.

Le Bienheureux va prêcher la foi chrétienne aux esclaves turcs et maures employés dans les galères de Barcelone. Il opère beaucoup de conversions.

Le bien opéré par le bienheureux Bonaventure mettait les démons dans une telle rage que, plus d'une fois, ils lui apparurent sous des formes effrayantes et l'accablèrent de mauvais traitements.



Tandis qu'il cherchait le moyen de fonder un couvent où la règle de saint François serait pratiquée dans toute sa rigueur, Marie Immaculée lui apparut et lui dit que ses vœux se réaliseraient à Rome.

La promesse de la Reine du ciel s'accomplit. Plusieurs couvents de Stricte Observance sont fondés à Rome et dans les environs. Alexandre VII approuve les statuts de la réforme franciscaine, le 30 août 1662.

Un prêtre ayant célébré le Saint Sacrifice en état de péché mortel, malgré les avertissements du Bienheureux, est pris de vomissements et meurt. Bonaventure vient recueillir les Saintes Espèces profanées.

Il distribue aux pauvres le pain destiné au repas de la communauté : « Seigneur, dit-il, je pourvoirai aux besoins de vos pauvres, pourvoyez vous-même aux besoins de mes religieux. »

Innocent XI conférait souvent avec lui sur les affaires du gouvernement de l'Eglise et tenait grand compte de ses sages conseils.

Averti de sa mort prochaine, il va s'y préparer dans la grotte de Saint-Benoit, à Subiaco. Il s'éteignit saintement à Rome, le 11 septembre 1684.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE BARCELONE

FRÈRE MINEUR RÉFORMÉ DE LA PROVINCE ROMAINE

1620-1684. — Fête le 11 septembre.

Première partie : Préparation.

Portrait authentique du Bienheureux Bonaventure.
(D'après une gravure du XVIIIe siècle.)

PREMIÈRES ANNÉES

La vie du bienheureux Bonaventure de Barcelone, humble campagnard que l'appel de Dieu conduit dans un cloître, Frère convers obscur qui, au milieu de difficultés immenses, accomplit la réforme d'un grand Ordre religieux, démontrera une fois de plus, d'une manière éclatante, cette vérité si connue, mais trop souvent oubliée, que l'humilité produit les grandes œuvres et les grandes merveilles de sainteté.

Bonaventure naquit à Riodoms, en Catalogne, non loin de Barcelone, le 24 novembre de l'année 1620. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs, dont la piété formait la principale richesse. Il fut baptisé le jour même de sa naissance, selon la coutume

bien chrétienne de certains pays, où les parents n'ont rien de plus pressé que de voir leurs enfants naître à la vie de l'âme, aussitôt après leur naissance à la vie du corps. On lui donna le nom de Michel-Baptiste, qu'il devait échanger plus tard, à son entrée en religion, contre celui de Bonaventure, sous lequel nous le connaissons.

A mesure qu'il croissait en âge, ses parents avaient soin de l'instruire des vérités de notre foi et d'exciter dans son cœur de vifs sentiments d'amour de Dieu unis à une vénération tendre et filiale pour la Très Sainte Vierge. Il fréquenta quelque temps les écoles et y fit des progrès rapides, grâce à ses dons naturels, à son application soutenue et surtout aux lumières dont Dieu le favorisait abondamment. Ses maîtres auraient désiré le voir continuer dans cette voie, se flattant de préparer en lui une lumière éclatante pour l'Eglise.

Mais combien les vues humaines sont courtes! Dieu destinait vraiment l'écolier de Riodoms à illuminer le monde chrétien, et il n'avait pas besoin pour cela du concours des maîtres humains.

Les parents de Michel-Baptiste ne tardèrent pas à le retirer de l'école, pour l'appliquer aux durs travaux des champs. Malgré ses occupations, le pieux adolescent trouvait toujours assez de temps pour vaquer à de multiples exercices de piété. Avant et après le travail quotidien, il se faisait un devoir de passer à l'église pour visiter le Très Saint Sacrement. Le soir surtout, il ne pouvait se détacher de ses doux entretiens avec le divin Maître. Il n'était pas rare, à l'occasion des grandes fêtes, qu'il passât la nuit entière devant le tabernacle. Dieu le favorisait de tant de grâces et de douceurs spirituelles, qu'il en perdait parfois l'usage des sens et qu'on le retrouvait le matin absorbé dans l'extase et la contemplation.

MARIAGE ET VIRGINITÉ

Le Bienheureux désirait vivement se consacrer à Dieu dans la vie religieuse; mais son père lui représenta avec de telles supplications le vide que son absence allait faire au foyer domestique, étant fils unique et le seul appui de ses vieux parents, qu'il crut vraiment que Dieu le voulait encore dans le monde. Son père décida de le marier avec une pieuse jeune fille du voisinage, et, malgré sa répugnance pour l'état conjugal, le fils se rendit encore sur ce point aux volontés paternelles. Dieu devait le garder et bénir son sacrifice. Après la cérémonie religieuse du mariage, au lieu de rentrer aussitôt à la maison, il resta dans l'église, à l'insu de tous, de longues heures en oraison. Comme son absence se prolongeait, la mariée, les parents, les invités qui l'attendaient pour le repas des noces, se décidèrent à le chercher dans le village; mais leurs efforts furent vains jusqu'à ce qu'ils eurent l'idée d'aller voir s'il n'était pas à l'église. Ils l'y trouvèrent en effet, tellement absorbé dans la contemplation qu'il fallut le secouer à plusieurs reprises pour le faire revenir à lui.

Après le repas nuptial, les deux époux prirent congé des convives. Dans cette première entrevue, Michel parla à son épouse en termes si touchants de la beauté des âmes vierges, qu'ils résolurent tous les deux, avec la grâce de Dieu, de conserver la virginité dans le mariage. Quelle est donc cette force mystérieuse qui triomphe ainsi des passions les plus indomptables? Osera-t-on dire encore que la chasteté est impossible, lorsqu'on la voit remporter de telles victoires?

Les deux jeunes époux vécurent d'une vie tout angélique pendant les seize mois que dura leur union sur la terre. Au bout de ce temps, la pieuse compagne du Bienheureux tomba gravement malade et mourut. Avant de rendre son âme à Dieu, elle affirma hautement devant sa mère qu'elle avait eu la grâce insigne de conserver dans le mariage le lis de sa virginité.

DÉBUTS DANS LA VIE RELIGIEUSE

Délivré des liens qui le rivaient encore au monde, Bonaventure fit tant de démarches auprès de son père qu'il obtint, cette fois, l'autorisation d'embrasser l'état religieux. Il se présenta au couvent des Mineurs réformés de Saint-Michel d'Escornalbou, et, se jetant aux pieds du Père provincial, il le supplia de vouloir bien lui donner l'habit des Frères Mineurs et de l'admettre parmi les Frères convers.

Sa demande fut d'abord repoussée, car il ne paraissait pas doué d'une santé suffisante; d'autre part, il n'avait pas les études nécessaires pour entrer dans les Ordres sacrés. « Vous avez raison de me chasser, dit-il au Père provincial; mais, en fin de compte, il faudra bien faire ce que Dieu a décidé. »

Touché de sa persévérance, le provincial l'admit à la prise d'habit. La pieuse cérémonie eut lieu le 14 juillet, en la fête du Docteur séraphique, et, pour se mettre sous la protection de ce grand Saint, le Bienheureux prit le nom de Bonaventure. Il venait à peine de déposer les livrées du siècle, qu'il donna aussitôt une marque du zèle avec lequel il se proposait de pratiquer toute sa vie la pauvreté franciscaine.

Trouvant sur lui une petite pièce de monnaie dont, par mégarde, il ne s'était pas dépouillé, il la saisit vivement en présence de nombreux témoins, et la jeta aussi loin qu'il put, en s'écriant : « Que je sois maudit si, dans les jours qui me restent à vivre, je viens à m'approprier la valeur d'une monnaie semblable! »

La ferveur du début ne se démentit pas durant son noviciat. Il était un modèle pour tous, aussi bien pour ses compagnons que pour les religieux plus anciens. La renommée de sa vertu se répandit au dehors du couvent, si bien que les séculiers, ignorant son nom, avaient pris l'habitude de l'appeler le *saint novice*. L'année de probation finie, il fut admis à la profession religieuse, et il prononça ses vœux le 14 juillet, jour anniversaire de sa prise d'habit.

ZÈLE APOSTOLIQUE — PERSÉCUTIONS DIABOLIQUES

Fr. Bonaventure fut choisi par ses supérieurs, avec quelques autres religieux, pour aller fonder à Mora un couvent de la Réforme franciscaine. Dans cette nouvelle résidence, le Bienheureux redoubla de prières et de mortifications, malgré le surcroît de travail que nécessite toujours une nouvelle fondation. Remplissant tour à tour l'office de quêteur et de cuisinier, il sut faire tourner à la gloire de Dieu les rapports continuels qu'il avait avec les gens du monde.

Ce qui attristait surtout son cœur, c'était de voir la lèpre du libertinage s'attaquer à des populations jusque-là intactes dans leur foi et dans leurs mœurs. La contagion venait des armées françaises qui occupèrent la Catalogne pendant les dernières années de la guerre de Trente Ans.

Bien que simple Frère convers, Bonaventure, n'écoutant que son zèle, se présentait sans crainte au milieu des réunions mondaines et faisait tant par ses discours, qu'il ramenait les égarés dans la

bonne voie et changeait en Madeleines les plus insignes pécheresses.

Parmi les soldats français, se trouvaient beaucoup de calvinistes qu'il essaya, souvent avec succès, de ramener dans le sein de l'Eglise catholique. Remarquable entre toutes fut la conversion d'un des chefs les plus en vue de l'armée d'occupation.

Un jour, Fr. Bonaventure alla le trouver, comme pour lui demander l'aumône. L'officier ordonna à ses serviteurs de faire une offrande au pauvre religieux. « C'est une autre aumône que je vous demande, s'écria le serviteur de Dieu. — Que désirez-vous donc? interrogea l'hérétique. — L'aumône que je réclame, répondit le saint religieux, n'est point pour le couvent, mais pour le salut de votre âme. »

Loin de s'irriter, l'officier, qui jusqu'alors s'était montré rebelle à toutes les exhortations, fut, cette fois, docile et doux comme un agneau, écouta les conseils de Fr. Bonaventure et, touché de la grâce, abjura l'hérésie peu de temps après.

Le démon voyait de mauvais œil lui échapper des proies qu'il croyait posséder. Pour se venger, il commença à se montrer, la nuit, au saint religieux, sous des formes épouvantables, à le menacer, à le poursuivre, à l'accabler de coups et de mauvais traitements. Mais Bonaventure, plein d'assurance et armé du bouclier de la foi, méprisait les efforts de l'enfer conjuré : « Tu ne pourras rien contre moi, esprit maudit, disait-il au démon, car Dieu est mon appui. »

S'armant alors du signe de la croix et prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie, il mettait en fuite la cohorte infernale.

DONS SURNATURELS — RAVISSEMENTS

Mais, à côté de ces persécutions de l'enfer, Dieu sut mettre des consolations et des faveurs vraiment merveilleuses. Souvent, tandis qu'il s'entretenait des choses de Dieu, on le vit entrer en extase et rester élevé au-dessus du sol.

Un jour, ayant été arrêté en chemin par un groupe de personnes amies, il se mit à leur parler des grandeurs de la Très Sainte Vierge. Tout à coup, ses yeux et son visage s'illuminèrent d'un éclat extraordinaire; on le vit alors s'élancer dans les airs et parcourir la distance de plus de cent pas, criant de toutes ses forces : « Vierge très sainte, Vierge très sainte, vive la Vierge très sainte! »

Un fait plus prodigieux eut lieu un jour de fête que son supérieur lui avait commandé d'expliquer le catéchisme aux enfants, dans l'église du couvent. Tandis qu'il exposait avec ferveur les mystères de la foi, il leva un instant les yeux au-dessus du maître autel, vers un tableau représentant Marie Immaculée. Il fut alors saisi d'un tel élan d'amour qu'il partit comme un trait dans les airs, jusqu'à ce que son visage rencontra celui de la Vierge toute sainte. A cette vue, les enfants poussèrent de grands cris; les religieux accoururent, ainsi qu'un grand nombre de personnes qui se tenaient près de l'église, et tous furent témoins du merveilleux ravissement. Le supérieur vint à son tour, et, voyant Fr. Bonaventure ainsi suspendu dans les airs, les yeux amoureusement fixés sur la Madone, il fut saisi lui aussi d'un mouvement de stupeur. Néanmoins, pour mettre fin au tumulte du peuple, il commanda au Bienheureux de descendre. Celui-ci obéit aussitôt, mais, étonné et confus à la vue de tant de monde, il se retira dans sa cellule, pour ne pas entendre les cris du peuple qui l'acclamait déjà comme un saint.

UN CHAPITRE DE LA VIE DE SAINT FRANÇOIS

Nous voulons raconter, sous ce titre, toute une série de miracles qui semblent pris dans la vie merveilleuse du patriarche d'Assise. Ceux qui se scandalisent de voir saint François prêcher les oiseaux et les poissons, n'ont qu'à fermer les yeux sur ces lignes qui ne seront pas pour eux, mais pour les âmes simples et droites qui, convaincues de la toute-puissance de la foi, ne s'étonnent point de voir Dieu se jouer avec les humbles et opérer en leur faveur des prodiges qu'il refuse à l'orgueil des sages selon le monde.

Pendant que Fr. Bonaventure exerçait la charge de cuisinier, il laissa un jour le dîner sur le feu et se rendit à l'église, où il pensait ne s'arrêter qu'un instant. Mais voici que, ravi soudain en extase, il oublie les marmites et le fourneau. Pendant ce temps, tout se brûlait, de la manière la plus lamentable. Le dîner de la communauté fut bientôt complètement carbonisé. Vers midi, le Frère chargé de donner le signal du repas entra à la cuisine pour voir si tout était prêt. A la vue du désastre, il se mit aussitôt à la recherche du négligent cuisinier.

— Que faites-vous, lui dit-il, après l'avoir rudement secoué, voilà que votre dîner est tout carbonisé, et les Frères, à cause de vous, vont se contenter aujourd'hui de pain sec.

— Ne craignez rien, reprit humblement le serviteur de Dieu, tout s'arrangera pour le mieux. Donnez le signal accoutumé, et le Seigneur pourvoira à la nourriture de ses serviteurs.

Le réglementaire sourit de pitié; il sonna cependant le repas. Mais, ô merveille, voilà que les aliments, informes un instant auparavant, furent trouvés si bien à point et si bien préparés que, de l'avis de tous les religieux, on n'en avait jamais servi de plus savoureux.

Une autre fois, quelques séculiers avaient été invités au repas de la communauté. Pour traiter convenablement ces hôtes, des amis charitables avaient largement fourni le nécessaire en vivres de toutes sortes. Midi sonnait, Bonaventure était en extase dans l'église. A la cuisine, rien n'était prêt. Le Père gardien entra dans une vive colère, courut trouver le serviteur de Dieu et l'accabla de reproches.

— Ne craignez rien, ne craignez rien, lui dit le Bienheureux, sans perdre sa tranquillité, rien ne manquera au dîner.

En effet, retourné à la cuisine, le Père gardien constata avec étonnement que les viandes et les mets étaient cuits et bien préparés.

Un jour, le Bienheureux avait reçu deux beaux poissons, qu'il destinait au repas de la communauté. S'étant absenté quelques instants, à son retour, il ne trouva plus que des arêtes. Il eut vite fait de deviner les coupables : les chats du couvent. Sans s'émouvoir, il les appela et, prenant doucement le plus vieux d'entre eux, il le sermonna avec une simplicité qui fait sourire : « Gourmand, toi qui es le plus âgé et qui devrait donner le bon exemple à tes compagnons, tu leur apprends à voler et à manger les poissons des pauvres Frères Mineurs. Il est de mon devoir de te punir pour faire un exemple. »

Là-dessus, il lui donna quelques petits coups, mais avec tant de douceur, qu'on eût dit une caresse et qu'un certain Salmeron, témoin de cette scène, ne put s'empêcher de rire de tout son cœur. Mais ce rire se changea vite en admiration, lorsqu'il vit soudain apparaître, à la place des squelettes, deux autres poissons de même taille que les

premiers, avec lesquels Fr. Bonaventure put préparer un repas abondant pour la communauté.

Une dame, nommée Isabelle Vilas, s'adonnait à l'éducation des vers à soie, lorsque, la feuille de mûrier venant à lui manquer, elle se vit sur le point de perdre tout le fruit de son travail. Elle eut recours à Fr. Bonaventure, qui se rendit à sa prière et vint la visiter. A peine eut-il vu ces pauvres petites créatures mourant de faim et levant leurs têtes suppliantes, pour demander la nourriture dont elles avaient besoin, qu'il s'adressa à la dame :

— Ne vous affligez pas, lui dit-il, car ces mignons petits frères louent maintenant le Seigneur.

Puis, se tournant du côté des vers à soie :

— Allons, dit-il, montez en bruyère, puisqu'il n'y a plus de feuilles à manger!

Ces paroles ne furent pas prononcées en vain, car, la nuit même, tous les vers à soie montèrent et firent des cocons si gros et de si belle qualité que la dame en retira un bénéfice beaucoup plus grand qu'elle n'aurait pu s'y attendre, quand même la feuille n'aurait pas manqué.

Le serviteur de Dieu était sorti pour une tournée de quête, lorsqu'il aperçut soudain, de loin, une pauvre femme entraînée jusqu'au milieu de l'Ebre par l'âne sur lequel elle était montée. Ils allaient être engloutis, mais Fr. Bonaventure arrivé à temps, s'élança hardiment sur les flots qui se raffermissaient sous ses pas et ramena l'équipage jusqu'à la rive. Quelques personnes témoins du miracle ne purent s'empêcher de crier bien haut : « Prodige, prodige! » Mais l'humble quêteur, se tournant vers eux, essaya de leur démontrer que cela n'était pas un miracle. « La preuve, ajoutait-il naïvement, c'est que tous vous pouvez en faire autant, *si vous avez la foi.* »

IL REÇOIT DU CIEL L'ORDRE DE SE RENDRE A ROME

A mesure que l'estime des hommes s'attachait à notre Bienheureux, son humilité devenait de plus en plus grande. Tout ce qu'il avait fait jusque-là dans la vie religieuse lui semblait peu de chose et il ne songeait qu'à réformer sa vie. C'est alors qu'il eut pour la première fois l'idée de fonder un couvent, où la règle de saint François serait pratiquée dans toute sa rigueur primitive. Il multiplia les prières et les mortifications pour connaître la volonté de Dieu. Un jour qu'il s'était adressé avec plus d'instances à Marie Immaculée, la Reine du ciel lui apparut et lui dit :

— Tu cherches le moyen de fonder un couvent de parfaite observance. Ce moyen, je te l'indique. Pars pour Rome. C'est là que Dieu veut fonder par tes soins un Institut plus austère et plus rigoureux. Et, pour que tu ne doutes point de mes paroles, elles te seront confirmées par mon divin Fils lui-même.

En effet, le même jour, tandis qu'il priait devant le crucifix, il entendit Notre-Seigneur lui réitérer l'ordre de partir pour Rome et d'y accomplir l'œuvre à laquelle Dieu l'avait destiné.

Il manifesta à ses supérieurs les ordres du ciel, et, en religieux obéissant, il attendit avec patience l'autorisation de s'embarquer pour l'Italie. Cette permission lui fut longtemps refusée; car il en coûtait au provincial de perdre un religieux d'une aussi grande vertu. Pour l'éprouver, on l'envoya exercer l'office de quêteur au couvent de Tarassa, près de Barcelone. Le zèle de Bonaventure y trouva l'occasion de s'y manifester d'une manière éclatante. Visitant un jour une galère, dans le port de Barcelone, il fut touché de commisération à la vue des esclaves maures qu'on y employait comme rameurs. Il engagea aussitôt la conversation avec eux et leur parla avec tant d'onction et de charité que ces pauvres gens, touchés et convaincus, demandèrent tous le baptême.

LE VOYAGE DE ROME

La permission tant désirée fut enfin accordée. La nouvelle de son départ ne tarda pas à se divulguer; aussi, au moment où le Bienheureux était sur le point de s'embarquer, la foule l'entourait et le pressait de telle sorte qu'il lui était impossible de faire un pas. Profondément ému de cette démonstration populaire, Bonaventure prit la parole : « Mes frères, dit-il, je ne me détacherais jamais de vous si la volonté de Dieu n'en avait disposé autrement. Offrons à Dieu en commun le sacrifice de notre propre volonté. »

Et, parlant ainsi, il s'éleva dans les airs, aux yeux de tout le peuple, et y resta suspendu, les regards levés vers le ciel, pendant l'espace d'une heure.

A cette vue, les assistants ne doutèrent plus qu'il ne leur était pas permis de s'opposer davantage au départ du Bienheureux. Quand il fut redescendu, la foule s'écarta pour lui laisser libre passage. Au milieu des larmes et des gémissements de tous, il put monter sur le navire qui ne tarda pas à lever l'ancre et à s'éloigner, poussé par un vent favorable.

Le voyage fut plein d'incidents. On faillit d'abord tomber entre les mains des Hollandais, alors en guerre avec l'Espagne. Quatre grands voiliers ennemis s'étaient mis à la poursuite du navire espagnol, ils approchaient déjà, et tous les passagers pleins d'effroi se tenaient pour morts ou tout au moins pour prisonniers. Fr. Bonaventure, qui priait à l'intérieur du bateau, n'eut pas plutôt entendu les cris des Espagnols qu'il accourut sur le pont. Les bateaux ennemis étaient là; encore un instant et l'on allait assister à toutes les horreurs de l'abordage. Le serviteur de Dieu, n'écoutant que sa foi, prit en main son crucifix et le montrant aux Hollandais : « Arrêtez, cria-t-il, ennemis de notre sainte foi, et ne venez pas plus avant! » A l'instant où il prononçait ces paroles, se leva soudain un grand vent qui produisit deux effets contraires. D'un côté, il chassa bien loin les navires hollandais; de l'autre, il poussa rapidement le bateau espagnol dans la direction qu'il devait suivre.

Ce fut ensuite une effroyable tempête, qu'on eût dit suscitée par l'enfer; mais la foi du Bienheureux triompha de la fureur des éléments, comme elle avait triomphé de la malice des hommes. Il lui suffit d'une parole pour calmer les flots soulevés.

Il descendit à Gênes, d'où il continua son voyage à pied, en passant par Lorette et Assise, afin d'obtenir la protection de la Reine du ciel et du patriarche saint François.

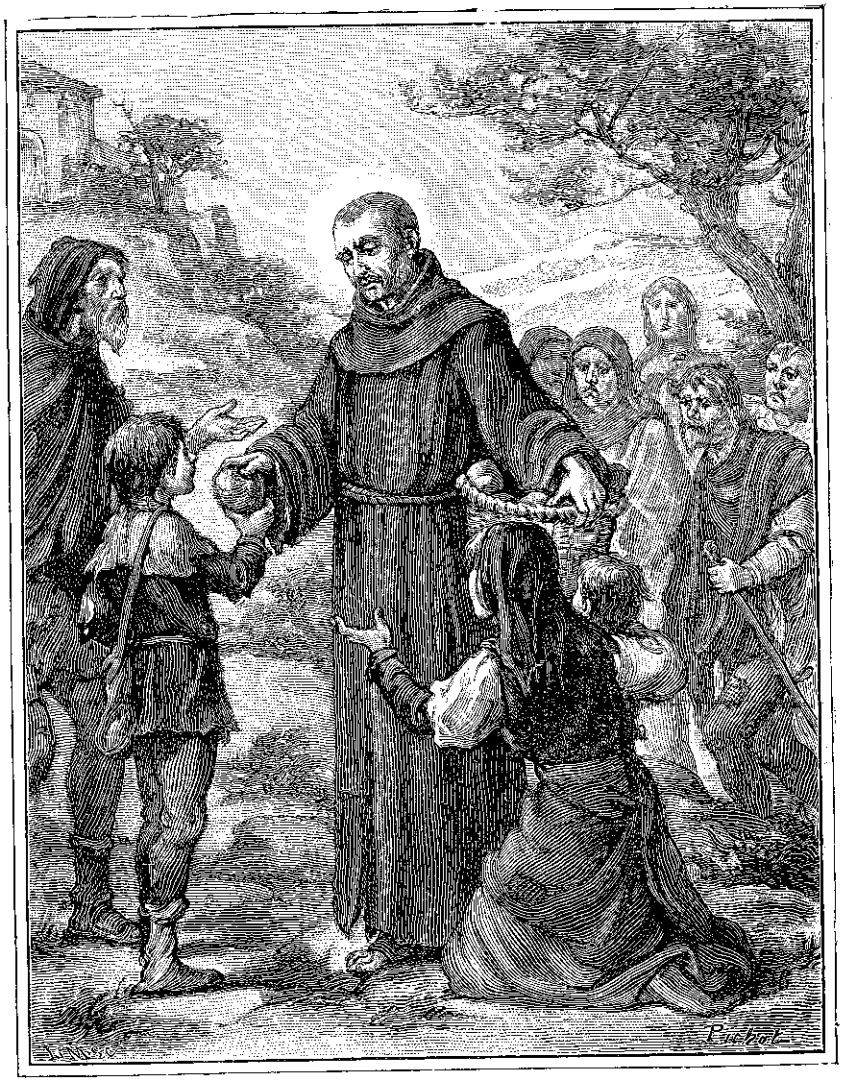
A Rome, il descendit au couvent de l'*Ara Cœli*, où il fit un séjour de deux mois; mais, comme cette maison était alors trop nombreuse, il dut passer à celui de Saint-Maurice, où on lui confia la charge de quêteur qu'il avait déjà exercée dans sa patrie. Les grâces insignes dont il était favorisé ne tardèrent pas à le signaler à l'admiration de ses Frères, autant que des séculiers. Lui, toujours humble et modeste, ne s'apercevait de rien, et, se croyant de bonne foi le plus grand pécheur du monde, il ne rêvait que retraite et pénitence.

(*A suivre.*)

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE BARCELONE

(1620-1684)

DEUXIÈME PARTIE [1] : LE FONDATEUR



« Seigneur, disait le Bienheureux, je pourvois aux besoins de vos pauvres; vous pourvoirez aux besoins de mes religieux. »

CE QU'ON ENTEND PAR LES RÉFORMES FRANCISCAINES

Le bienheureux Bonaventure était venu à Rome, dans le but de fonder un couvent où la règle de saint François serait pratiquée dans toute sa rigueur primitive. Avant de le montrer à l'œuvre, nous devons répondre à deux questions que nos lecteurs se seront sans doute posées :

La première est celle-ci : Comment un Frère convers pouvait-il prendre une telle initiative? A cela nous répondons que, dans l'Ordre franciscain, les droits des Frères convers sont considérables. Ils ont voix dans les délibérations et peuvent être appelés, dans certains cas, à remplir les charges les plus importantes, comme celles de gardien ou de visiteur.

On peut nous demander, en second lieu, ce qu'il faut entendre par Réforme de l'Ordre franciscain? On ne réforme que ce qui est en décadence. L'Ordre

(1) Voir la livraison précédente, n° 1422.

franciscain était-il donc déchu de son ancienne ferveur? L'esprit de saint François n'animait donc plus ses fils?

Non, l'Ordre franciscain n'était pas en décadence : il comptait encore beaucoup de fervents et saints religieux, et la règle du patriarche d'Assise était encore suivie avec une grande fidélité. Mais dans cette règle on distingue deux sortes d'observances : celles qui sont obligatoires, celles qui ne sont que de conseil. Les premiers religieux, compagnons de saint François, s'efforçaient de pratiquer les unes et les autres. Mais c'était là un héroïsme auquel toutes les âmes ne pouvaient également se soumettre. Les œuvres de précepte étant déjà très dures, il se trouva bientôt que la pratique des œuvres de conseil ne fut plus le partage que de quelques âmes plus ardentes dans le sacrifice. Certains mêmes qui auraient désiré s'y conformer ne le pouvaient à cause des circonstances où ils se trouvaient. Aussi beaucoup de fervents religieux désiraient-ils la fondation de couvents dont tous les membres s'appliqueraient, d'un commun accord, à pratiquer toute la règle de saint François, même dans les choses de conseil.

Déjà, dès les premières années qui suivirent la mort du saint fondateur, on vit les fervents disciples de Fr. Elie et de Fr. Libérat de Macerato pratiquer la vie érémitique et, pour être plus libres, obtenir du pape Célestin V d'être soustraits à l'obédience du Général franciscain. On les appela les Célestins, du nom du Pontife qui les avait approuvés.

Beaucoup plus tard, viendront les Capucins qui, eux aussi, se rendront indépendants. D'autres réformes s'accomplirent en divers temps dans l'Ordre lui-même et continuèrent à reconnaître l'autorité du Général franciscain. L'histoire en est fort longue. En Italie, le retour à la complète observance, commencé par Jean della Valle au XIVe siècle, devait devenir générale, un siècle plus tard, grâce au zèle de saint Bernardin de Sienne. Ces réformes s'étendirent aux autres nations et prirent divers noms : en Italie, c'étaient les Mineurs réformés; en France, les Récollets; en Allemagne, les Franciscains de la plus stricte observance; en Espagne, les Franciscains déchaussés ou encore les Alcantarins, du nom de saint Pierre d'Alcantara, l'un des plus zélés apôtres de la réforme franciscaine.

Malgré tant d'efforts et de bonne volonté, bien des points de la règle durent encore être mitigés; aussi les âmes éprises de l'idéal séraphique ne tardèrent-elles pas à désirer une nouvelle réforme. C'était l'œuvre à laquelle le ciel destinait le bienheureux Bonaventure.

COMMUNION MIRACULEUSE

Pour préparer les voies à son serviteur, Dieu ne tarda pas à manifester sa sainteté par des prodiges. La présence de Bonaventure au couvent de Saint-Maurice n'ayant pas tardé à attirer la foule désireuse de le voir et de se recommander à ses prières, les supérieurs jugèrent bon de le soustraire à cet empressement général et de l'envoyer au couvent de Capranica, où se passa le fait merveilleux que nous allons raconter.

Le Père gardien ayant, un jour, donné aux Frères quêteurs un ordre qui leur parut contraire à l'esprit de la règle, Fr. Bonaventure fut seul à l'exécuter, au grand mécontentement de ses compagnons. Le lendemain matin, jour de fête, tous les religieux se disposaient à recevoir la Sainte Communion, lorsque, au moment où le prêtre, tourné vers les fidèles, prononça les paroles, *Domine non sum dignus*, l'Hostie sainte s'envola de ses mains et vint s'arrêter sur les lèvres de Fr. Bonaventure. Le célébrant, les religieux, les fidèles, témoins de cette scène, n'en pouvaient croire leurs yeux, et ils comprirent que, par cette faveur, Dieu avait voulu manifester la grande sainteté de son serviteur. Bonaventure était plus surpris que personne, car, dans son humilité, il ne voyait rien en lui qui méritât une pareille grâce. Lorsqu'on l'interrogea à ce sujet, il dit seulement qu'il croyait que Dieu avait voulu récompenser sa conduite de la veille et montrer combien il aime une obéissance qui ne discute pas les ordres des supérieurs.

La renommée de ce prodige vint jusqu'à Rome. Les cardinaux Facchinetti et François Barberini — ce dernier protecteur de l'Ordre, — pour mieux s'assurer du fait et étudier l'esprit du Bienheureux, le firent rappeler au couvent de Saint-Isidore où on lui assigna la charge de cuisinier. Les deux princes de l'Eglise vinrent l'y visiter, eurent avec lui un long entretien et se retirèrent convaincus de sa haute sainteté. Ils vinrent ensuite souvent le voir et ils le faisaient appeler dans leur palais. L'amitié de ces grands personnages devait être précieuse à notre Bienheureux pour la fondation à laquelle il se sentait appelé par Dieu.

PREMIÈRES TENTATIVES — OBSTACLES

Le Bienheureux crut que le moment était venu de parler du projet qu'il nourrissait dans son cœur, sans l'avoir encore manifesté à personne. Il s'en ouvrit à un religieux de Saint-Isidore en qui il avait une plus grande confiance; mais celui-ci ne sut pas garder son secret, et, sans doute dans d'excellentes intentions, il n'eut rien de plus pressé que d'informer le Père gardien de tout ce qu'il venait d'apprendre. En quels termes fut fait son rapport? N'exagéra-t-il rien? On ne sait; toujours est-il qu'une vive opposition se forma dans le couvent contre ce Frère espagnol qui prétendait venir rétablir la ferveur dans la province romaine.

On n'ignorait pas que le Supérieur général, qui était alors le P. Michel-Ange della Sambuca, serait assez disposé à écouter et à favoriser ces idées de réforme; on eut hâte de le prévenir contre Fr. Bonaventure. On l'accusait surtout de rechercher la société des séculiers et de se faire passer pour un saint. Ordre fut alors donné par le Supérieur général au gardien de Saint-Isidore de défendre au serviteur de Dieu toute relation avec les personnes de l'extérieur. Ce dernier reçut avec humilité l'injonction qui lui était faite, tout heureux par ailleurs de pouvoir se donner plus entièrement à la vie de recueillement et de prière, n'étant plus dérangé par les visites incessantes des gens du monde. Il ne doutait pas que l'œuvre de Dieu s'accomplirait malgré toutes les oppositions humaines.

PUISSANTES PROTECTIONS

Un jour qu'il priait avec plus d'instance à cette intention, il eut l'inspiration de faire savoir au cardinal Facchinetti l'état de réclusion auquel il se trouvait condamné. Mais comment arriver jusqu'à lui? Il écrivit cependant un billet et descendit à l'église pour implorer l'assistance de Dieu. A peine était-il entré qu'il vit s'approcher de lui un jeune homme d'une grande beauté qui lui parut être un ange du ciel. L'inconnu, en effet, vint à Bonaventure et lui dit : « Je suis envoyé de Dieu

pour recevoir votre billet et le porter au cardinal. » Le Bienheureux, plein de joie et de reconnaissance, lui donna son billet et aussitôt le jeune homme disparut.

Dès que le cardinal eut appris la persécution que subissait son saint ami, il accourut au couvent et demanda à le voir. Le portier, qui avait reçu l'ordre de ne laisser communiquer le Bienheureux avec qui que ce fût, courut aussitôt chez le Père gardien pour lui annoncer la présence et le désir du cardinal. Le supérieur arriva et s'excusa de ne pouvoir faire appeler Fr. Bonaventure, étant donnés les ordres contraires du Supérieur général, qu'il ne lui était pas permis de transgresser.

« Faites venir sur-le-champ Fr. Bonaventure, je veux absolument lui parler », dit le cardinal, sur un ton qui ne souffrait pas de réplique. Il fallut obéir, et Fr. Bonaventure fut appelé. Ils eurent ensemble un long entretien après lequel le cardinal Facchinetti alla trouver le cardinal François Barberini, pour lui apprendre tout ce qui était arrivé. Ce dernier se porta, à son tour, au couvent de Saint-Isidore, réunit la communauté, et, en présence de tous les religieux, il déclara qu'en sa qualité de protecteur de l'Ordre il levait toutes les défenses portées contre le serviteur de Dieu; qu'il lui permettait d'aller, de venir, de s'entretenir comme il voulait, et qu'à l'avenir il le prenait sous son obédience.

Le Père général voyant que, malgré l'épreuve, Fr. Bonaventure persistait dans son dessein, commença à croire qu'il était vraiment inspiré de Dieu, et il en fut entièrement convaincu après l'avoir interrogé lui-même.

Les puissants protecteurs du Bienheureux l'engagèrent à exposer son projet au Souverain Pontife, Alexandre VII. Celui-ci le reçut en audience et fut émerveillé de voir un Frère convers sans études, lui parler avec une éloquence vraiment extraordinaire. Favorablement disposé à son égard, à la suite de cette entrevue, il chargea le cardinal Barberini de hâter l'exécution de la sainte entreprise.

Ce dernier fit alors appeler le serviteur de Dieu et lui demanda de rédiger une supplique à la Congrégation des Evêques et Réguliers, et lui-même la présenta aux Pères, qui l'approuvèrent d'un accord unanime. La fondation de la Réforme ainsi résolue fut sanctionnée par un décret d'Alexandre VII, en date du 8 mars 1662. Enfin, le Chapitre provincial tenu à Rome la même année, au couvent de Saint-François a Ripa, céda à Fr. Bonaventure et à ses futurs compagnons le couvent de Sainte-Marie des Grâces, à Ponticelli, en Sabine. Cet acte fut approuvé par le cardinal protecteur et par le commissaire de l'Ordre, à défaut du Supérieur général qui se trouvait alors en Espagne, sanctionné enfin par un Bref du Souverain Pontife. Le couvent de Sainte-Marie des Grâces restait sous la juridiction du provincial, car, bien que le gouvernement de la nouvelle réforme s'exerçât surtout par le supérieur local plutôt que par le provincial, cependant les religieux de Sainte-Marie des Grâces et des autres couvents qui en dérivèrent restèrent soumis aux supérieurs de la province romaine. Cet état de choses dura jusqu'en 1845, où, par un Bref de Grégoire XVI, les cinq couvents de la réforme furent érigés en Custodie autonome. Enfin, en 1899, en vertu des pouvoirs que lui conférait la Bulle *Felicitate quadam*, le R^me^ Louis Lauer, Général de l'Ordre franciscain, les réunissait en une seule province avec les autres branches des Frères Mineurs de la province romaine.

La maison disposée et les Constitutions du nouvel Institut approuvées, il ne restait plus qu'à trouver des sujets. A la première requête du Bienheureux, quinze religieux tant prêtres que Frères convers se présentèrent, désireux de le suivre dans une vie plus austère et plus retirée. Ils demandèrent le saint fondateur pour gardien; mais celui-ci les supplia avec instances d'écarter de lui ce fardeau. Devant ce refus formel, on élut le P. Jacques de Cantalupo, religieux exemplaire et fort avancé dans la vie intérieure. La petite communauté arriva à Sainte-Marie des Grâces le 25 novembre 1662.

La vie de ces premiers religieux rivalisa de ferveur avec celle des saints fondateurs de l'Ordre. La pauvreté en fut la note caractéristique. Non seulement on s'interdisait de faire aucune provision de blé, de vin, d'huile, au temps de la récolte, mais encore on ne sortait presque jamais pour quêter la nourriture quotidienne. On s'en remettait uniquement à la Providence et aux offrandes spontanées des bienfaiteurs. On n'acceptait aucune rétribution pour les prédications et autres exercices du saint ministère. Les Messes, pour lesquelles on refusait tout honoraire, étaient appliquées aux intentions de Jésus-Christ sur la croix.

Il y avait dix-huit mois que Fr. Bonaventure vivait caché dans sa chère solitude de Notre-Dame des Grâces, lorsqu'il fut appelé à Rome par un ordre du cardinal Barberini. S'étant présenté devant lui, celui-ci lui ordonna d'accepter la charge de gardien. Il eut beau s'excuser, prier, pleurer, le cardinal fut inexorable, et l'humilité du Bienheureux dut céder aux injonctions de l'obéissance quand, le 16 juin 1664, il fut élu gardien par un vote unanime.

Les religieux n'eurent pas à regretter leur choix. Le nouveau supérieur se montrait doué, dans l'exercice de sa charge, des plus belles qualités: vigilance, prudence, charité, présidaient à toute sa conduite. Il continua, d'ailleurs, à exercer les offices les plus vils et les plus pénibles : balayer, travailler au jardin, faire la cuisine, porter du bois, assister les malades.

Emerveillé de la sagesse avec laquelle le Bienheureux gouvernait ses Frères, un religieux lui demanda un jour : « Frère Bonaventure, où avez-vous étudié? » Et il fit la réponse de saint Bonaventure à saint Thomas : « J'ai étudié dans les plaies de Jésus-Christ. »

Dieu manifesta plus d'une fois par des miracles combien lui était agréable la ferveur de la pieuse communauté. Un jour, le Frère portier vint avertir le fondateur, au moment du dîner, qu'il était inutile de sonner le signal du repas, car il n'y avait pas de pain dans la maison,

— Mon Frère, ayez la foi, répondit le Bienheureux, et la Providence ne nous manquera pas.

Le portier se retira, se demandant ce qui allait arriver, lorsqu'il entendit une voix du dehors qui lui criait : « Hâtez-vous, hâtez-vous, si vous voulez voir un loup qui rôde autour du couvent. » Il courut ouvrir, mais il n'aperçut ni le loup ni aucun être vivant. Seulement, sur le seuil, étaient déposées deux corbeilles de pain. Il lui fut impossible de savoir comment elles étaient venues là, car, bien que le sol fût couvert de neige, on ne voyait cependant aucune trace de pas. La vérité de ce fait fut attestée au procès de béatification, par un témoin oculaire, le P. Tommas Favara.

L'œuvre de la Réforme ayant prospéré, le Bienheureux fut obligé de fonder plusieurs autres couvents pour recevoir tous ceux qui venaient se

mettre sous sa conduite. Le plus célèbre de tous fut celui de Saint-Bonaventure, au Palatin. Fr. Bonaventure vint à Rome l'année jubilaire 1675, sous le pontificat de Clément X. Grâce à la protection du cardinal Barberini, il put se mettre à l'œuvre sans retard. Il choisit un endroit désert, d'accès difficile, à cause des ruines et des éboulements, tout entouré de buissons et de fourrés inextricables. Cet endroit était le côté Nord-Est du Palatin, et c'était une entreprise vraiment hardie que de vouloir y élever une église et un couvent. On essaya de l'en dissuader; mais ce fut en vain. Au cardinal Barberini qui lui faisait remarquer que cette construction en un lieu si désavantageux allait nécessiter beaucoup de dépenses et de longs travaux, il répondit : « J'ai une telle confiance en Dieu que, quand même il faudrait construire ici une autre basilique de Saint-Pierre, je ne désespérerais pas d'y arriver. »

Les aumônes affluèrent et les travaux furent conduits avec une rapidité merveilleuse. Le 8 décembre 1677, le Bienheureux prenait possession du couvent avec vingt-cinq religieux. Ce couvent n'a jamais cessé d'être une pépinière de saints. Il est à déplorer qu'à l'occasion des fouilles récentes du Palatin, on n'ait pas respecté ce vénérable édifice.

L'APÔTRE DE ROME — MORT

Rome vit alors revivre dans ce pauvre religieux la vie admirable de saint Philippe de Néri. Plein de zèle pour le salut des âmes, le saint fondateur envoyait ses religieux prêtres donner des missions dans les différentes églises de la cité et dans les paroisses environnantes. Il enseignait le catéchisme aux enfants à la porte du couvent; il allait visiter les malades dans les hôpitaux et les assistait avec des délicatesses maternelles. Il priait avec tant de ferveur pour ses chers infirmes qu'il obtenait souvent leur guérison. Aussi, dès qu'une personne était en danger, on avait coutume de dire: « Il faut appeler Fr. Bonaventure », ou encore : « Portons-le à Fr. Bonaventure ».

Le soin des pauvres était une des occupations favorites du Bienheureux. Il voulait que tous les matins on leur fît une abondante distribution de soupe, et, quand ils arrivaient plus nombreux, les provisions se multipliaient miraculeusement entre ses mains. Un jour qu'il retournait au couvent, chargé du pain qu'il avait reçu pour le repas des Frères, il se vit soudain environné d'une foule de mendiants à qui il distribua toute sa charge.

— Seigneur, disait-il, je pourvois aux besoins de vos pauvres, vous pourvoirez aux besoins de mes religieux.

Effectivement, quand il arriva au couvent, sa corbeille se trouva remplie d'une quantité de pain égale à celle qu'il venait de distribuer, et de meilleure qualité.

D'autres fois, Dieu lui donna connaissance d'événements à venir. Au comte Thomas Barberini, désolé de ne pas avoir d'héritier, il prédit qu'il aurait bientôt un fils, ce qui se réalisa dans le courant de la même année.

Le fait suivant tient également du merveilleux et ne s'explique guère qu'en admettant un avertissement surnaturel. Un matin, le Bienheureux se porta en toute hâte, du couvent de Saint-Bonaventure, au palais du cardinal François Barberini et demanda d'être introduit. On lui répondit que Son Eminence avait ordonné de ne laisser entrer qui que ce fût. Le Bienheureux, contrairement à son habitude, ne voulut rien entendre, et, malgré les protestations des domestiques, il se dirigea seul, d'un pas rapide, jusqu'à l'appartement du cardinal. Celui-ci le reçut affablement, selon sa coutume, causa quelques instants avec lui et se leva même pour l'accompagner jusqu'à la porte du palais. Ils étaient à peine hors de la chambre que le plafond s'effondra, couvrant tout de ses débris et soulevant un épais nuage de poussière.

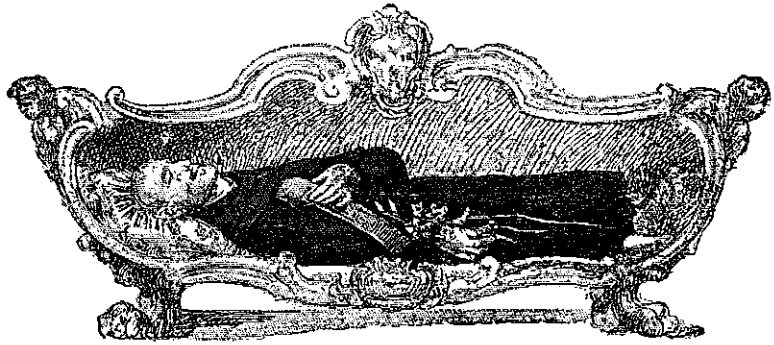
Le cardinal fut frappé de stupeur à la vue du péril auquel il venait d'échapper. Revenu à lui, il comprit pourquoi son saint ami avait absolument voulu le voir ce matin-là, malgré les ordres contraires. Il le chercha vainement pour le remercier; mais Bonaventure s'était hâté de sortir pendant que tout était encore dans la confusion.

Le bienheureux Bonaventure était arrivé à l'âge de soixante-quatre ans. Prévoyant sa fin prochaine, on l'entendait répéter avec des élans d'amour : « Paradis! Paradis! » Le 15 août 1684, il fut pris d'une fièvre violente dont les médecins pensaient avoir raison; mais lui assurait qu'il ne guérirait pas. Le 11 septembre 1684, après avoir reçu les sacrements avec une admirable piété, il bénit ses Frères et entra presque aussitôt dans le ravissement qui n'aura point de fin.

Fr. Bonaventure de Barcelone a été inscrit par Pie X au catalogue des Bienheureux, le 10 juin 1906.

SOURCES

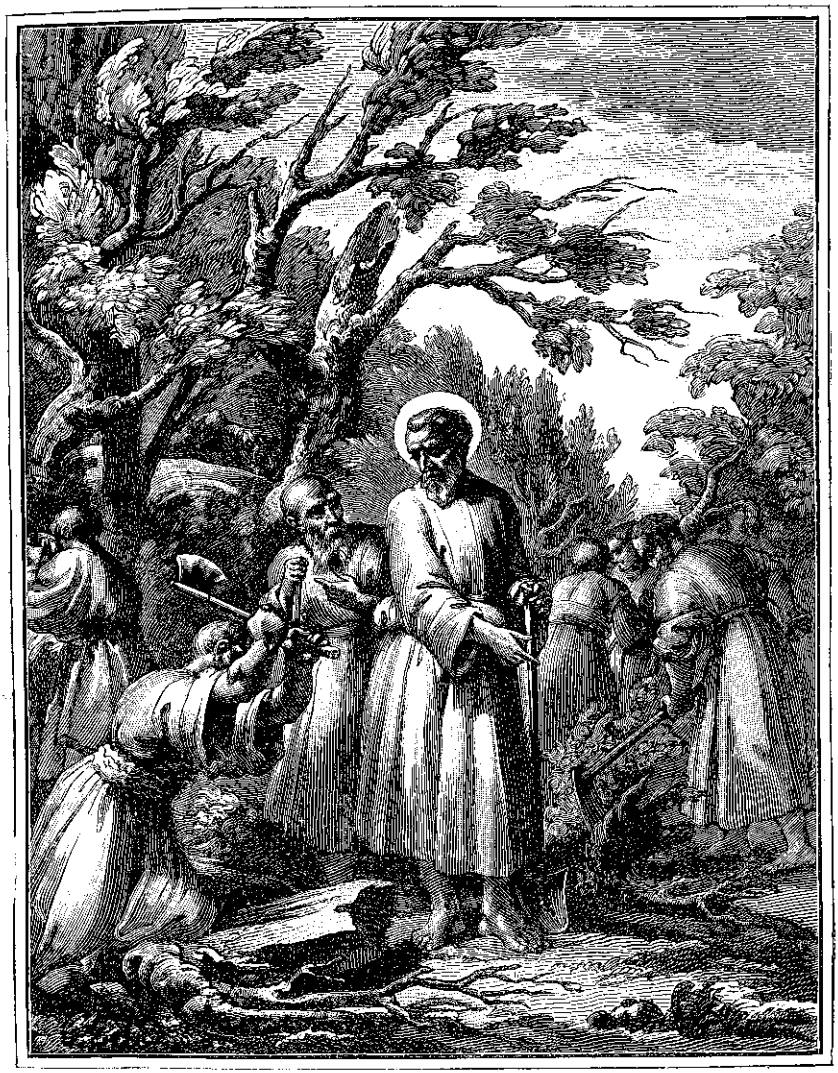
Vita e miracoli del B. Bonaventura da Barcellona, Rome, 1906. La *Vera Roma,* numéro du 8. 9 septembre 1905.



Le bienheureux Bonaventure dans son tombeau, au couvent de Bonaventure sur le Palatin.

SAINT ALMIRE, ABBÉ AU MAINE VERS 525

Fête le 11 septembre.



Le saint solitaire allait porter la bonne parole aux bûcherons et aux laboureurs manceaux

ENFANCE — VOCATION

Sur les confins des départements de la Sarthe et du Loir-et-Cher, s'étale, riante et gracieuse dans ses aspects variés, la petite vallée de la Braye. Les collines ont de-ci de-là gardé quelques restes des forêts qui les couvraient jadis entièrement; aux endroits où les bois ont disparu, prairies et champs cultivés dénotent la richesse du sol et laissent mieux apercevoir la beauté changeante des sites. Au centre d'un cirque formé par les hauteurs de la vallée, une sorte de promontoire s'avance sur lequel est bâti le bourg de Gréez-sur-Roc, tandis qu'au bas du mamelon une rangée de maisons avec grandes fenêtres à meneaux, qu'on nomme le Bas-Bourg, s'aligne le long d'un petit ruisseau, aux eaux vives et chantantes, que les gens du pays appellent le Saint-Almer.

C'est là, en effet, tout près du gué, que saint Almire — ou saint Almer — est venu, vers l'an 525, bâtir sa demeure, faire œuvre de moine et d'apôtre et mourir. Il était né au pays des Arvernes. Son enfance s'était écoulée grave et studieuse au célèbre monastère de Ménat — dans le diocèse actuel de Clermont — où ses parents,

riches et chrétiens, l'avaient placé pour apprendre les lettres humaines en même temps que la science religieuse. Dans les leçons de ses doctes maîtres, l'enfant puisa surtout l'amour de Dieu et le désir de la perfection. Aussi, de concert avec Karileph, son compatriote et son ami, il résolut de vivre loin du monde, dans la solitude.

Les deux jeunes disciples font part de leur dessein au saint moine Avit, qu'ils chérissaient plus particulièrement, et, forts des encouragements de leur maître, ils consultent le Seigneur. Est-ce bien la volonté divine?..... L'Evangile qu'ils ouvrent leur apporte la réponse tant désirée : « Celui qui aime son frère et sa mère plus que moi ne peut être mon disciple. » Le ciel a parlé, semble-t-il, manifestement. Aussi le départ est décidé pour la nuit suivante.

Ils s'enfuient, mais non pas seuls; Avit, le célérier du monastère, après avoir mis les clés de sa charge sous le chevet du Père abbé, pendant son sommeil, part lui aussi et se fait le guide de ses jeunes disciples.

AU MONASTÈRE DE MICY — DANS LA SOLITUDE

Ils marchent longtemps, et la petite troupe, qui s'est augmentée de plusieurs compagnons, Ulphace, Bomert et Senart, arrive enfin sur les bords de la Loire. Ayant traversé le fleuve dans une barque, les voyageurs atteignent Orléans et, toujours conduits par Avit, ils s'en vont frapper à la porte du monastère de Micy — plus tard Saint-Mesmin — que gouvernait alors saint Maximin.

C'est là qu'Almire et ses compagnons se formèrent aux vertus monastiques; c'est là qu'ils s'exercèrent à la prière, au chant des psaumes, aux travaux manuels; c'est là qu'ils gravirent les échelons qui mènent au sacerdoce. Combien de temps restèrent-ils sous la sage direction du saint abbé qui les avait accueillis? Les biographes ne nous le disent pas; ils remarquent seulement que ces étrangers « vécurent dans la plus stricte observance des règles et donnèrent à la communauté l'exemple des plus belles vertus ».

Mais Micy n'était pour eux qu'une étape; un attrait secret, non moins que l'inspiration d'en haut, les poussait vers la solitude, qui est « la patrie des grandes âmes ». Les voilà donc une seconde fois en route, les pèlerins du bon Dieu! à la recherche maintenant de retraites ignorées, où, loin du commerce du monde, il leur sera plus facile de se livrer à l'oraison. Ils s'enfoncent « dans les vastes solitudes de la forêt du Perche ». Avit reste encore leur chef. Parvenus à un endroit appelé Pisciac, ils s'arrêtent, bâtissent leur cellule et fondent une petite communauté, partageant leurs jours et leurs nuits entre les travaux des champs, les pénitences et la prière.

Trop douce encore sans doute leur parut cette vie en commun, et un jour vint où les disciples résolurent de quitter leur cher maître Avit, et de se séparer les uns des autres pour aller planter ailleurs et isolément leur tente.

Pendant que Karileph descendait vers les bords de l'Anille pour y fonder plus tard un monastère qui, de son nom, devait s'appeler Saint-Calais, qu'Ulphace et Bomer remontaient un peu la vallée de la Braye dans les lieux auxquels, avec leur souvenir, ils ont eux aussi laissé leur nom, Almire bâtit sa cellule sur la rive de ce ruisselet, tributaire de la Braye, qui serpente au pied du mamelon où s'élève aujourd'hui le bourg de Gréez-sur-Roc.

ENTREVUE AVEC SAINT INNOCENT

La nouvelle de l'arrivée de ces solitaires parvint aux oreilles de l'évêque qui occupait alors, au Mans, le siège de saint Julien, qui n'était autre que saint Innocent. Il avait été élevé au siège du Mans en 533 et gouverna cette Eglise durant dix ans avec toutes les qualités d'un pontife pieux et zélé. Entre autres faits illustres qui recommandent sa mémoire, il est juste de rappeler la faveur dont il environna les nombreux solitaires et religieux établis dans son diocèse. Tel était son estime pour eux, qu'il envoya un message à saint Benoît au Mont-Cassin, afin d'obtenir de ses disciples.

Désireux cependant de maintenir intacte dans son diocèse l'unité de la foi et de la discipline, saint Innocent envoya aussitôt un de ses prêtres, nommé Benoît, auprès de ces étrangers qu'il ne connaissait pas, pour savoir qui ils étaient, d'où ils venaient et quelles intentions ils avaient en s'établissant dans ces contrées. Il craignait en effet que sa juridiction ne fût méconnue! Craintes sans fondement! Almire et ses compagnons avaient été attirés par la renommée de ses vertus, et, ils venaient avec joie se ranger sous son autorité. Telle fut la réponse que notre Saint s'empressa de faire à la lettre autographe que l'évêque du Mans lui avait adressée par son envoyé.

Le cœur du pontife ressentit une grande joie de ces bonnes nouvelles. Les nouveaux venus devenaient du coup ses fils, des apôtres de l'Evangile; les solitudes allaient tressaillir à leur voix et les vertus fleurir dans ces forêts sauvages. Alors, pour connaître les disciples qui lui apportaient le secours de leur zèle, pour les bénir, pour leur donner ses conseils paternels, saint Innocent les convoque en une grande assemblée, non pas dans sa ville épiscopale, où il leur serait difficile de se rendre, mais à Connerré, dans le voisinage de leur demeure.

Après la célébration des saints mystères, après des agapes fraternelles et bien frugales prises en commun, l'évêque bénit ses fils et les confirma dans la mission qu'ils avaient à remplir.

VIE APOSTOLIQUE

Aussi, de retour dans sa retraite, Almire se met à la tâche avec plus d'ardeur que jamais. A côté de sa pauvre cellule, il bâtit un oratoire qu'il dédie à la Sainte Vierge, puis il pose les fondements d'un monastère, et, un peu après, il élève au sommet de la colline une église en l'honneur de saint Pierre, pour les besoins spirituels des populations nouvellement converties.

La foi, en effet, commençait à s'implanter dans la contrée; d'ailleurs, le pieux abbé avait vite compris qu'il ne devait pas seulement diriger ses

moines dans les voies de la perfection et s'adonner au travail des solitaires. Le peuple avait besoin d'être instruit des vérités divines et formé à la pratique du bien. Il fallait pour dresser ces natures un peu sauvages un caractère ferme et vigoureusement trempé. Almire semblait avoir reçu de Dieu les dons et les qualités qui conviennent à un apôtre et à un « convertisseur » d'âmes. Tantôt il s'en allait à travers les grands bois et au milieu des campagnes pour porter aux bûcherons et aux laboureurs la parole de Dieu et la bonne nouvelle de l'Evangile; tantôt, au contraire, les habitants venaient vers lui, attirés par la renommée de ses vertus et de ses bienfaisantes prédications. Les petites gens, plus simples, plus accessibles aux grandes voix de la religion, furent les premiers à se rendre et à embrasser le christianisme. Les grands, qui voyaient dans notre Saint, l'ennemi déclaré de leur vie de luxe et de corruption, non seulement se montraient rebelles à la conversion, mais encore s'efforçaient d'entraver l'apostolat du solitaire. Il serait impossible, nous dit son biographe, de raconter tout ce qu'Almire souffrit pour l'honneur de Dieu et la justice. Les ennuis et les vexations auxquels il était toujours en butte faisaient de sa vie un martyre continuel. Ce qui ne l'empêchait pas de s'opposer de tout son pouvoir à la perversité des mœurs et tout spécialement au relâchement des liens sacrés du mariage.

Parmi ceux dont la vie scandaleuse malédifiait le peuple et qu'atteignaient les énergiques remontrances de notre Saint, se trouvait un riche païen, nommé Léon. Froissé des avertissements charitables du solitaire, celui-ci avait résolu de s'en débarrasser. Au milieu d'un festin qu'il donnait à ses amis, il parla avec véhémence de ce qu'il considérait comme un affront, et, tout en proférant des blasphèmes et des injures contre le censeur importun qui voulait le convertir, il fit avec son épée au-dessus de la tête d'un des convives un geste menaçant à l'adresse du solitaire. A l'instant même, son bras retomba inerte et paralysé. Il semblait bien que c'était la réponse de Dieu; on s'empressa donc auprès d'Almire pour implorer la guérison du malheureux; mais l'abbé répondit que Léon ne recouvrerait l'usage de son bras que s'il faisait pénitence. L'orgueil du païen dut plier : Léon demanda son pardon, se convertit avec tous les siens et retrouva la santé. Le persécuteur de jadis devint l'ami du Saint et, après avoir grandement contribué par ses largesses à l'achèvement du monastère, il s'en fit ensuite le pourvoyeur.

De tels exemples faisaient une impression profonde sur l'esprit du peuple qui admirait par ailleurs la vertu un peu austère du saint abbé, et ce miracle contribua à donner à la parole d'Almire plus de crédit, à son apostolat une fécondité plus grande. Son zèle croissait tous les jours; il le poussa à étendre le champ de ses prédications à des contrées très éloignées de sa demeure.

BIENFAITS DES MOINES

Mais son amour pour la solitude, non moins que le gouvernement de son monastère, le ramenait à sa cellule, à ses contemplations, à ses travaux. Les moines vivaient du fruit de leurs labeurs et Almire donnait l'exemple.

Les monastères ont toujours été des centres d'activité intellectuelle et matérielle, les auteurs les plus prévenus contre l'Eglise ont dû en convenir. A l'époque où nous sommes, la crise agricole et la dépopulation des campagnes, survenues à la suite des invasions des barbares ou des exactions du fisc impérial, trouvèrent leur remède dans le monachisme.

« Les moines, dit Guizot, ont été les défricheurs de l'Europe; ils l'ont défrichée en grand. »

« Saint Benoît, presque contemporain de notre Saint, avait dit que les vrais moines vivent du travail de leurs mains. Les fils du saint patriarche, dignes émules des fils de saint Colomban, n'oublièrent pas ce chapitre de leur règle; ils furent de grands travailleurs. Ils se fixèrent dans les lieux incultes, inhabités, au milieu des forêts; et là ils cultivèrent les flancs arides des coteaux et des montagnes, desséchèrent les marais, plantèrent des arbres fruitiers, construisirent des moulins..... Le monastère lui-même était un vaste atelier; on y travaillait le fer et le bois; on y tissait le chanvre et de lin; on y corroyait des cuirs ou du parchemin; toutes les industries de l'époque y avaient leurs métiers et leurs ouvriers. Ces exemples étaient une lumière et un stimulant pour les populations découragées. Les paysans apprirent des moines la bonne culture, le travail rémunérateur, et ils ne craignirent pas de se donner une famille quand ils se sentirent en état de la nourrir. Bien plus, ils se groupèrent d'instinct près des monastères, sûrs de trouver, dans ce voisinage, assistance et protection pour les besoins de l'âme et du corps. Et c'est ainsi que s'élevèrent dans toute l'Europe, alors ou un peu plus tard, d'innombrables villes et bourgs. On a compté, pour ne parler que de la France, que les trois huitièmes de ses villes ou de ses villages ont une origine monastique, et que le tiers de son territoire a été mis en culture par les moines. Quels magnifiques titres à l'admiration et à la reconnaissance de tous les siècles! (1)

Aussi Montalembert dit-il avec raison, « que l'historien de l'Ordre monastique peut défier sans crainte ses émules de citer une classe quelconque d'hommes, qui, à quelque époque que ce soit, ait rendu à la société temporelle, aux intérêts terrestres de l'humanité, des services comparables, par le nombre et par l'importance, à ceux dont le monde est redevable aux moines. »

Almire et ses disciples furent, dans cette partie du Maine où ils s'étaient établis, d'infatigables travailleurs. Les historiens nous ont laissé à ce sujet une anecdote qui nous montre tout à la fois, et la puissance surnaturelle dont jouissait le saint abbé, et l'obéissance qu'il exigeait de ses religieux.

UN MIRACLE DU SAINT

Un jour qu'il travaillait pans les champs avec ses disciples, un orage, accompagné d'une pluie

(1) MARION, *Histoire de l'Eglise*, t. II, p. 146.

torrentielle, se déclara subitement. Aussitôt les moines de se réfugier à la hâte dans une habitation voisine, pour se mettre à l'abri. L'abbé n'avait pas donné l'ordre d'interrompre le travail, il resta donc et continua tranquillement sa tâche, cependant que la pluie tombait toujours, inondant même la maison où s'étaient retirés les moines. Son travail achevé, le Saint rejoignit ses frères qui remarquèrent, avec admiration, que lui seul n'était pas mouillé.

Almire ne donnait pas seulement l'exemple de l'amour du travail et de l'exacte obéissance. Son historien nous parle de ses veilles employées à la prière, des privations et des pénitences qu'il s'imposait, de toutes les vertus qu'il pratiquait. Pour être plus à même de se livrer à ses austérités, il se refusa longtemps à habiter le monastère, il se retirait, dit-on, dans une cabane de planches, sur le bord du ruisseau qui porte son nom, à l'endroit qu'on nommait jadis « le pas de saint Almire », *Gressus sancti Almiri*.

Il vécut ainsi trente années environ dans le pays qu'il avait reçu mission de convertir à la foi de l'Evangile.

Témoin de ses prédications, de ses travaux, de ses pénitences, le peuple laissait facilement transformer sa rude nature sous l'influence du christianisme, dont la divinité se reflétait dans la vie du solitaire. D'ailleurs les guérisons miraculeuses et les prodiges sans nombre opérés par le saint abbé aidaient puissamment à l'œuvre des conversions. De tous ces miracles, celui qui frappa le plus peut-être l'imagination populaire semble avoir été la guérison d'un jeune homme, aveugle de naissance, que tous les habitants connaissaient et qui, en présence d'une foule compacte, recouvra subitement la vue, lorsque l'homme de Dieu eut fait sur lui le signe de la croix.

SAINTE MORT — HONNEURS QU'ON LUI REND

Riche de vertus et plein de mérites, Almire reçut du ciel l'annonce de sa fin prochaine. Il réunit alors autour de son grabat ses chers disciples, leur fit humblement sa confession, « avec autant de larmes que s'il eût commis les fautes les plus graves » et s'endormit pieusement dans le Seigneur, le 11 septembre de l'année 560.

Saint Domnole, qui venait de succéder à saint Innocent comme évêque du Mans, voulut assister aux obsèques de celui qu'on nommait déjà le saint. Toute la population d'alentour était là. De la chapelle de Notre-Dame, le corps fut porté à l'église Saint-Pierre pour y être enseveli. C'était moins un cortège funèbre qu'une procession triomphale. Pendant que l'on gravissait la pente très raide qui conduisait au sommet du coteau, un homme muet de naissance traversa les rangs des moines, s'approcha du cercueil et, se prosternant devant le corps qu'on portait à découvert, se mit à prier avec ferveur. Tout à coup sa langue se délia et sa voix se fit entendre au milieu des longues acclamations de la foule enthousiasmée et reconnaissante.

Sur le tombeau d'Almire, les miracles se multiplièrent, attestant la sainteté du serviteur de Dieu; les pèlerins accoururent nombreux pour implorer son secours et chanter des hymnes en son honneur. D'âge en âge, la dévotion se propageait envers l'apôtre de ces contrées.

Le monastère que le Saint avait fondé ne survécut pas à la terrible invasion des Normands. Sur les ruines du sanctuaire de la Sainte Vierge, fut bâtie dans la suite la chapelle de Notre-Dame, que la Révolution détruisit en partie et qui depuis a été convertie en grange. Par des vestiges qui ne sont pas sans beauté, la façade rappelle encore mélancoliquement les gloires passées.

Les reliques du Saint ont disparu, elles aussi; transportées peut-être, comme tant d'autres, au moment de l'invasion, dans quelque coin ignoré de la France. Le souvenir seul est resté; faut-il ajouter que si ce souvenir amène les pèlerins au pied de la statue de saint Almire pour demander quelque grâce temporelle, il n'est plus assez puissant pour raviver au cœur des habitants la foi que le solitaire avait apportée aux ancêtres!

Saint Almire, priez pour nous.

On invoque saint Almire pour la guérison des petits enfants, la conservation des biens de la terre, la préservation des orages.

AUTEURS A CONSULTER :

Acta Sanctorum, ad diem XI *sept.* — *Les Bollandistes, l'ancien Bréviaire du Mans.* — PIOLIN, *Histoire de l'Eglise du Mans*, t. Ier et II, *passim.*

LE BIENHEUREUX BONENCONTRE

disciple de saint François d'Assise, XIII[e] siècle.

Fête le 11 septembre.

Guillaume, en compagnie du comte de Chauvigny, le B. Bonencontre, se rend d'Assise à Châteauroux où il doit fonder un couvent.

SAINT FRANÇOIS ET SES PREMIERS DISCIPLES

Des disciples nombreux se sont enrôlés sous l'étendard de saint François dès qu'il eut résolu de quitter le monde et de pratiquer la sainte pauvreté. Il se sont sanctifiés en recevant ses enseignements, en contemplant sa vie et en s'efforçant de la reproduire en eux.

Tels furent d'abord les douze premiers compagnons du Saint. Avec eux, il se présenta au Souverain Pontife Innocent III, le priant de ratifier, par son autorité suprême, le genre de vie qu'ils avaient embrassé et qu'ils se proposaient de suivre jusqu'à la mort. Après avoir hésité quelque temps, le grand Pape, instruit par un songe mystérieux et touché des paroles ardentes et de la piété sincère de François, approuva sa règle et le reçut à la profession, lui et ses douze compagnons. L'Ordre des Frères Mineurs était fondé (16 avr. 1209).

RIVO TORTO ET SAINTE-MARIE DES ANGES

Les nouveaux religieux revinrent à Assise, et se fixèrent non loin de la ville, dans une espèce de masure abandonnée, près d'un ruisseau au cours sinueux et appelé pour cela *Rivo Torto*. Malgré l'étroitesse du lieu, ils y seraient peut-être restés longtemps, si de nouveaux compagnons, demandant à se joindre à eux, ne les eussent obligés à chercher un abri plus vaste. Ils se réfugièrent à l'ombre de la petite chapelle de Notre-Dame des Anges, que les Bénédictins du mont Soubase leur abandonnèrent complètement, à la condition que si l'Ordre naissant venait à prospérer, le modeste sanctuaire en serait toujours regardé comme la tête.

L'histoire nous a conservé les noms de quelques-uns des postulants qui se présentèrent alors; quatre d'entre eux sont plus connus : ce sont les FFr. Junipère, Massé, Ruffin et Léon. Ces deux derniers ne manquaient pas de culture intellectuelle. De concert avec Fr. Ange, le douzième du premier groupe, ils écrivirent la Vie de leur bien-aimé Père (*Légende des trois compagnons*) et plus tard Fr. Léon écrivit la *Vie du Fr. Egide ou Gilles*. « Nulle part peut-être, dit un auteur, on ne saisit mieux que dans ces pages tout ce qu'il y avait de fraîcheur, de jeunesse, de bonté, dans l'âme des premiers Frères Mineurs. Nulle part n'est peinte avec des couleurs plus originales et plus vives, par un témoin, leur existence, si pleine à la fois de gaieté et de mysticisme; nulle part ne s'affirme avec plus de relief et de vigueur la simplicité héroïque de ces *aventuriers du bon Dieu*, qui s'en allaient à travers le monde, sans craindre les longs et périlleux voyages, travaillant et mendiant, obéissant avec franchise et naïveté à la lettre et à l'esprit de la règle. »

GUILLAUME DE CHAUVIGNY A ASSISE

Malheureusement ni les *trois compagnons*, ni Thomas de Celano, qui écrivit à la même époque, ni les autres historiens primitifs n'ont raconté, dans tous les détails, ce qui a rapport aux premiers jours de l'Ordre séraphique et en particulier à saint François : aussi bien, l'entreprise aurait été comme impossible. Voilà pourquoi aucun d'entre eux ne mentionne la visite que lui fit, en 1213, un seigneur français qui revenait de combattre les Sarrasins d'outre-mer. C'est un fait certain pourtant que Guillaume de Chauvigny, après s'être illustré en Palestine sous les ordres de Baudouin, comte de Flandre, ne voulut rentrer dans ses domaines de Déols et de Châteauroux qu'après avoir offert ses hommages au Vicaire de Jésus-Christ.

Peut-être à Rome entendit-il parler de François d'Assise; peut-être aussi, en remontant vers le Nord pour gagner la France, traversa-t-il l'Ombrie et se rencontra-t-il avec le Patriarche des pauvres. En tout cas, les Annalistes de l'Ordre, le vénérable François de Gonzague, Wadding, etc., sont d'accord avec les historiens du Berry pour affirmer cette rencontre providentielle, qui devait ouvrir aux Frères Mineurs les portes de notre patrie.

Que cette visite ait été des plus agréables à François, on ne saurait en douter, quand on connaît son caractère, son esprit chevaleresque et son amour pour la France : ne lui devait-il pas son nom? N'en parlait-il pas la langue avec facilité? Quand il était sous une influence plus puissante de l'Esprit divin, il chantait *en français* les louanges du Très-Haut. Aussi, lorsque, plus tard, au Chapitre de 1217, il divisa le monde entre ses frères, il se réserva pour lui-même Paris et la France.

Avait-il déjà eu ce grandiose projet d'envoyer à travers le monde ces *invincibles conquérants?* comme les appelle Montalembert. On ne saurait le dire; mais, quand le noble croisé, ravi de ce qu'il voyait et entendait à la Portioncule, lui demanda d'emmener dans ses Etats quelques-uns de ses disciples, nul doute que François n'ait accepté de grand cœur la proposition.

Du reste, Guillaume de Chauvigny était digne, à tous égards, de cette faveur : il était vraiment le type du chevalier du moyen âge. Comme son père, André, surnommé le *Preux des preux*, il avait vaillamment combattu en Orient. En héritant des grands biens de son père, il avait hérité aussi de sa foi et de ses vertus, foi et vertus des princes de Déols, illustres descendants de saint Léocade. Enfin, dans un âge encore peu avancé, il avait montré qu'il comprenait ce que devait être un prince chrétien, et il avait en grande partie affranchi ses sujets des lourdes redevances de la féodalité.

FRÈRE BONENCONTRE

François n'hésita pas à accorder à Guillaume ce qu'il demandait.

Parmi ses disciples, il en avait remarqué un, plus généreux, plus fervent que les autres. Il était honoré du sacerdoce — *prêtre romain*, disent les auteurs, tout en plaçant le lieu de sa naissance à San-Miniato, bourg de Toscane, entre Pise et Florence.

Comment a-t-il été appelé à la suite de François? On ne le sait pas au juste. A peine si le nom sous lequel il était connu dans le monde est parvenu jusqu'à nous. Cependant, des auteurs français nous disent que ce nom était Filpantini.

Quand Guillaume de Chauvigny, arrivé à Châteauroux, le présente à sa famille et à ses amis ; « O prince, se seraient-ils écriés, en voyant la modestie, la gravité, l'air de sainteté du nouveau venu, prince, quelle heureuse rencontre vous avez faite! » d'où le nom de *Bonencontre* sous lequel sera connu dans l'histoire le fondateur du couvent de Châteauroux.

D'aucuns, cependant, croient que saint François lui imposa ce nom dans un esprit prophétique. En le voyant venir à lui dans toute la sincérité de son âme, il aurait laissé échapper de son cœur plus encore que de ses lèvres, ceci : *O buon incontro!* comme plus tard, en voyant revenir à la santé un enfant demi-mort, il dira : *O buona ventura!* d'où le nom de Bonaventure que portera toujours Jean Fidanza de Bagnorea.

Quoi qu'il en soit, après avoir entendu les recommandations suprêmes du maître et reçu sa paternelle bénédiction, Bonencontre dit adieu à

ses frères, se prosterne une dernière fois dans l'humble sanctuaire de Notre-Dame des Anges, et se dirige vers la France, sous la conduite de celui qui va être sa providence visible. Il est probable qu'il ne partait pas seul et qu'un Frère l'accompagnait, car c'était un usage, presque une loi, pour François d'Assise, d'envoyer ses disciples toujours deux à deux.

BONENCONTRE A CHATEAUROUX

Bien que les huguenots, dans la seconde moitié du XVIe siècle, aient ravagé le couvent des Cordeliers de Châteauroux et détruit une partie de ses archives; bien que les révolutionnaires de 1793 aient à peu près achevé l'œuvre de destruction commencée par leurs ancêtres, nous pouvons cependant encore nous faire une idée assez exacte de ce qu'accomplirent dans le Berry les nouveaux religieux et spécialement leur Père, Fr. Bonencontre.

Il fit d'abord construire un couvent vaste et bien conditionné, tout en restant néanmoins dans les limites de la simplicité franciscaine. On peut encore s'en rendre compte en le considérant à l'heure actuelle, malgré les modifications qu'il a subies. Au milieu du XVIIe siècle, un célèbre historien du Berry, La Thaumassière, ne craignait pas de dire : « Il y a peu de maisons de cet Ordre plus accomplies et plus commodes. »

Dès 1216, les constructions étaient à peu près terminées, et, pour citer les paroles du chroniqueur, « le beau premier jour de mars, l'église, étant déjà toute complète et parfaite, fut dédiée et consacrée à Dieu, sous le patron et titulaire de saint Jean, l'apôtre et évangéliste, par le Révérendissime Père en Dieu, messire Girard, soixante-neuvième archevêque de Bourges, qui, tout le premier, mérita de porter la qualité de patriarche en France, et le premier primat des Aquitaines ».

Le chroniqueur, à qui nous devons ce détail, ajoute, quelques lignes plus bas : « L'an 1230, le 4 d'octobre, quatre ans seulement après l'heureux décès de notre bienheureux Père saint François, décéda aussi le bienheureux et vénérable Père en Dieu, dans ce sien célèbre couvent, tout bâti et parachevé par son soin et labeur, Fr. Bonencontre, prêtre romain, l'un des premiers compagnons et contemporains de notre Père saint François, clair de miracles devant et après sa mort, dont le corps repose dans la nef de notre église..... sous cette grande, longue et large tombe élevée de demi-pied de terre..... *Ipse oret pro nobis.* »

VERTUS DU BIENHEUREUX — LA CROIX L'EUCHARISTIE

Fr. Bonencontre était resté peu de temps auprès de saint François d'Assise; assez cependant pour que l'esprit du maître ait pu se répandre largement sur le disciple. Il avait vécu sans doute au couvent délabré de *Rivo Torto*. Pour tenir lieu de livre, François y avait planté une grande croix de bois. Rien qu'en la regardant, chacun des nouveaux religieux comprenait quelle était sa vocation et quel devait être son idéal.

Du reste, les premiers mots de la Règle approuvée verbalement par Innocent III le rappelait en termes exprès : « Suivre la doctrine et les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel a dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Fr. Bonencontre avait pris un soin particulier pour que cet amour de la croix ne fût pas oublié des Frères Mineurs de Châteauroux. On voyait sous la tribune de l'église une grande fresque représentant un groupe de religieux, en costume gris cendré : ils étaient tous chargés d'une croix qu'ils portaient à la suite du divin Maître.

Les premiers Frères Mineurs eurent également un amour très grand de la Sainte Eucharistie. Il est vrai que saint François, par humilité, voulut rester diacre toute sa vie, mais il recommandait à ses disciples d'avoir pour les prêtres « qui seuls ont le pouvoir de consacrer et administrer le corps et le sang du Sauveur, un respect souverain, un amour sans égal. Et ces très saints mystères eux-mêmes, ajoute-t-il dans son testament spirituel, je veux qu'on les honore et qu'on les vénère au-dessus de tout ». Au dire de Thomas de Celano, c'était pour avoir appris que les fidèles de France avaient une dévotion particulière envers la Sainte Eucharistie qu'il chérissait encore davantage ce beau pays, « qu'il aurait voulu y venir et y mourir ».

Notre Bienheureux n'eut pas d'autre sentiment que le saint patriarche d'Assise.

C'est à son zèle, dit expressément l'auteur d'une histoire locale, « qu'on doit rapporter l'institution de la fameuse confrérie du Saint-Sacrement qui a édifié, pendant tant de siècles, la ville de Châteauroux. L'habit de ces pieux laïques, qui étaient au nombre de plus de deux cents pères de famille, ressemblait au premier costume de ces religieux ».

De là, sans nul doute, la pieuse coutume des fidèles d'aller prier sur la tombe du bienheureux Bonencontre quand ils s'étaient approchés de la Sainte Table : Ils venaient demander à celui qui avait tant aimé Jésus dans le sacrement de son amour, de leur apprendre à l'aimer comme lui.

La piété du bienheureux était si grande, que, soit qu'il célébrât la Sainte Messe, soit qu'il méditat sur les Saintes Ecritures, il versait d'abondantes larmes malgré ses efforts pour les retenir. Lorsqu'il récitait le saint office en dehors de son couvent, il était toujours debout et la tête découverte, quelque temps qu'il fît. Un jour, ayant remarqué qu'un Frère récitait les Heures étant assis, il le reprit de ce manque de respect à Dieu.

LE BIENHEUREUX BONENCONTRE ET LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE DE MAILLÉ

Les chroniqueurs ne nous donnent aucun détail sur la mort de notre Bienheureux; du reste, un grand nombre de documents ont été la proie des flammes durant la Révolution. Les auteurs de l'Ordre sont unanimes pour déclarer que le bienheureux Bonencontre fit beaucoup de miracles avant et après qu'il eût quitté cette terre, mais ils ne mentionnent pas de faits précis.

En 1393, une illustre Tertiaire de Saint-François,

Jeanne-Marie de Maillé, venait en pèlerinage à Neuvy-Saint-Sépulcre, non loin de Châteauroux. Ayant obtenu l'autorisation de passer la nuit dans l'église, elle prolonge son oraison devant le petit édicule qui représente le tombeau de Notre-Seigneur, et où on conserve précieusement quelques gouttes du sang du Sauveur, présent du cardinal Eudes à sa ville natale.

Durant ces heures toutes célestes, Jésus lui-même se montre à sa fidèle servante tel qu'il était sur la croix. Bientôt après lui, apparaît un vénérable religieux qui lui dit doucement : « S'il y a quelque chose que je puisse faire pour toi auprès de Dieu, dis-le-moi : je m'en chargerai volontiers.

— Mais qui êtes-vous? demande la pieuse pèlerine.

— Je suis le Frère Bonencontre, de l'Ordre des Mineurs.

Alors la sainte tertiaire reconnut son illustre visiteur, mais il disparut aussitôt.

La Bienheureuse raconta cette apparition à son confesseur; elle est mentionnée dans le procès canonique commencé dès 1414 pour la béatification de Jeanne-Marie; nul doute que ce fait n'ait contribué à augmenter encore la dévotion des fidèles envers le bienheureux Bonencontre.

PRÉDICATEUR APRÈS LA MORT

Une enquête officielle faite en 1860 au nom de Mgr Menjaud, alors archevêque de Bourges, mentionne un autre fait d'autant plus digne de remarque qu'il contient une leçon très éloquente.

A une époque qu'aucun des témoins ne précise, on avait enseveli, près de la tombe de Bonencontre, le corps d'un homme de mauvaise vie. A partir de ce moment, on trouvait de gros chiens dans cette partie de l'église. En vain, les chassait-on du saint lieu : ils s'y retrouvaient bientôt après. On résolut alors de transporter ailleurs les dépouilles de l'impie. Pendant qu'on y travaillait, en présence d'un prêtre revêtu du surplis et de l'étole, on vit sortir de la tombe du Bienheureux et de la voisine de grosses flammes, qui semblaient vouloir se dévorer entre elles. Tout rentra dans l'ordre quand le corps de cet homme eut été tiré du lieu saint et jeté hors de la ville, dans des carrières abandonnées. Il semble que Bonencontre ait voulu par là continuer les prédications qu'il avait faites pendant sa vie et demander aux fidèles de ne pas avoir de relations avec les impies.

D'après les témoignages recueillis dans cette enquête de 1860, la dévotion du peuple envers notre Bienheureux était grande avant la Révolution. Autour de son tombeau, sur lequel une lampe brûlait nuit et jour, on voyait de nombreux ex-voto, des membres en cire ou des corps entiers, de petite dimension, rappelant, dans l'esprit de ceux qui les offraient, les grâces obtenues.

Conformément à un usage très répandu dans ces contrées, et dont saint Grégoire de Tours parle plus d'une fois à l'occasion des miracles de saint Martin, les fidèles grattaient la pierre du tombeau et portaient sur eux la poussière ainsi recueillie; d'autres la mettaient dans quelque potion destinée aux malades.

DEPUIS LA RÉVOLUTION JUSQU'A NOS JOURS

Presque nécessairement, le culte rendu au bienheureux Bonencontre se ralentit à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du suivant. L'église du couvent des Cordeliers avait été saccagée; au lieu d'y adorer le Dieu trois fois saint, on y offrit un encens sacrilège à la déesse Raison. Quand le Premier Consul eut signé le Concordat et rétabli la religion catholique en France, l'ancienne église des Franciscains devint l'église paroissiale Saint-André.

On fit avec précipitation les réparations les plus urgentes; et la tombe du Bienheureux, dont la dalle, comme celle de tant d'autres sépultures, avait été brisée, resta sur le même plan que tout le sol de l'édifice.

En 1871, le nouveau curé de la paroisse ne voulut pas que le voile de l'oubli vint à s'étendre sur la tombe qui renfermait de si précieux ossements, et on les exposa à la vénération du peuple. Que cet heureux événement ait renouvelé sa dévotion envers le grand serviteur de Dieu, la chose est hors de doute, et bientôt aussi on eut des preuves évidentes que son pouvoir dans le ciel et sa bonté envers ceux qui l'invoquent n'avaient pas diminué.

En effet, peu de mois après que Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, eût fait la reconnaissance officielle des reliques, une Commission qu'il avait nommée à cet effet constata qu'un cancer avait été complètement guéri par l'intercession du bienheureux Bonencontre.

En terminant cette notice, ajoutons simplement que les précieux restes de notre Bienheureux sont vénérés actuellement dans la vieille église Saint-Martial, non loin de l'ancien couvent des Franciscains qu'il a bâti, et où il est mort. Ils ne pouvaient rester dans l'antique chapelle des Cordeliers, transformée en école communale, salle de gymnastique, etc.; pour les laisser le plus près possible du lieu où ils ont reposé pendant six cent quarante ans, on ne les a pas transportés dans la nouvelle église Saint-André. Le bienheureux Bonencontre a trouvé sa place, cependant, dans ce magnifique temple : avec les principaux saints de la contrée, il est représenté dans le vitrail du transept de gauche, tenant dans ses mains et offrant à Dieu le couvent et l'église des Frères Mineurs de Châteauroux.

SOURCES

Documents pour la cause du bienheureux Bonencontre, archevêché de Bourges. — *Semaine religieuse* du diocèse. — Auteurs divers de l'Ordre de Saint-François.

LA VÉNÉRABLE MADELEINE D'AUTRICHE

(1532-1590)

Tout enfant, elle employait à faire des aumônes l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs.

ILLUSTRE ORIGINE — ÉDUCATION ROYALE

Madeleine d'Autriche appartient à la noble famille des Habsbourg, qui règne encore aujourd'hui sur l'Autriche. Elle eut pour oncle l'empereur Charles-Quint qui, malgré ses erreurs et ses défaillances, peut être compté parmi les grands princes. Il sut, en effet, se montrer le champion de l'Eglise catholique contre les Turcs, contre les barbaresques, contre les hérétiques, contre la France enfin, qui eut à cette époque le malheur de soutenir les uns et les autres. Si des rêves de monarchie universelle, si de vieux souvenirs de prétentions césariennes ont troublé la rectitude de ses vues et égaré son génie, si trop souvent la politique et l'intérêt ont arrêté son élan généreux pour la cause de l'Eglise, il conserve néanmoins la gloire de s'être montré seul, dans un siècle de troubles et d'incrédulité, le soldat et le défenseur de la catholicité.

En 1555, Charles-Quint résolut d'abdiquer toutes ses couronnes et de vivre désormais dans la retraite. Il alla, en effet, s'enfermer à Yuste, vallée délicieuse située dans les montagnes de l'Estramadure, couverte d'arbres et arrosée par des ruisseaux qui descendaient des cimes neigeuses de la montagne. Il laissait les Pays-Bas, Naples et l'Espagne à son fils Philippe; l'empire fut ab-

diqué en faveur de son frère Ferdinand, déjà roi des Romains depuis 1531.

Ferdinand était le père de notre Vénérable. Il avait eu la gloire, en 1529, d'arrêter devant Vienne la puissance formidable des Turcs conduits par Soliman.

Ferdinand avait eu douze enfants : trois garçons et neuf filles, parmi lesquelles la vénérable Madeleine. Elle était née à Inspruck, aujourd'hui capitale du Tyrol, sur l'Inn, le 14 août 1532. Son père lui fit donner une éducation très chrétienne; on raconte qu'étant encore au berceau, il la faisait porter chaque jour à la messe qu'on célébrait dans une chapelle du palais.

Son éducation fut d'autant plus soignée qu'étant l'aînée des archiduchesses, on lui enseigna tout ce qu'une princesse de sang royal devait savoir à cette époque. Elle apprit même les langues latine et italienne qu'elle parlait avec beaucoup de grâce, mais excella surtout dans les travaux de couture et de broderie, comme le démontrent les reliques que nous possédons encore d'elle aujourd'hui.

SON HEUREUSE INFLUENCE A LA COUR

Madeleine perdit de bonne heure sa sainte mère, Anne, née reine de Hongrie et de Bohême, qui rendit son âme à Dieu le 27 janvier 1547; la jeune fille n'avait donc alors que quinze ans et finissait à peine son éducation, mais elle possédait les grâces de l'innocence et les charmes des plus aimables vertus.

Son père lui demanda de remplacer la reine défunte à la cour d'Inspruck, de se composer une suite de dames d'honneur et d'être présente aux fêtes et réunions publiques. La jeune archiduchesse s'y prêta volontiers en compagnie de ses plus jeunes sœurs qui lui obéissaient comme à une mère. Mais elle vivait surtout sous le regard de Dieu dans la pratique de la patience, de la charité et de la mortification. Elle eut tôt fait de se conquérir les sympathies de tous les officiers et des serviteurs de la cour, par sa bonne grâce, sa bonté et ses manières affables.

Lorsque des princes étrangers ou des ambassadeurs arrivaient à la cour d'Inspruck, elle les recevait avec tant de dignité et de simplicité chrétienne, qu'elle faisait l'admiration universelle et paraissait mise au monde pour commander.

Déjà à cette époque elle pratiquait si bien la mortification qu'au cours des dîners officiels elle ne touchait jamais aux mets somptueux, mais se contentait de deux ou trois plats très simples. En ce temps-là, comme aujourd'hui, la passion du jeu était très en honneur, surtout parmi les courtisans, gens peu occupés d'ordinaire, qui passaient leurs journées en des parties interminables et dépensaient des sommes considérables. Madeleine avait en horreur tous les jeux de hasard, sachant bien que l'argent ainsi gagné est toujours dépensé en choses nuisibles et frivoles; aussi chercha-t-elle à faire disparaître de la cour cette détestable pratique.

Dieu la préserva un jour d'un grave accident dont elle faillit être victime. En voulant traverser l'Inn pour se rendre à Achenthal, la barque ou elle se trouvait, emportée sans doute par la force du courant, vint heurter violemment contre les arches d'un pont et fut sur le point de couler. La Vénérable ne perdit pas son sang-froid et fit un vœu au précieux sang de Seefeldt pour lequel elle avait une grande dévotion. Soudain, un vieillard vint à son secours dans cette extrême détresse et ramena doucement la barque avariée au rivage. Quand le premier émoi fut passé et qu'on rechercha le sauveteur afin de le remercier et de lui accorder une récompense, il avait disparu. Madeleine fut toujours convaincue que ce vieillard n'était autre que saint Pierre, envers qui elle avait une dévotion spéciale.

CONSÉCRATION A DIEU — PROJET DE VIE RELIGIEUSE

La jeune archiduchesse étant alors en âge de se marier aurait pu gravir les degrés d'un trône, mais elle préféra se consacrer au service de Dieu et renoncer aux vanités du monde. Son père, Ferdinand, l'avait fiancée encore enfant, selon les usages de l'époque, au duc de Piémont; la jeune fille ne ratifia jamais le don qu'on faisait ainsi de sa personne malgré elle. Une circonstance heureuse lui rendit sa liberté. Le duc de Piémont, pour rentrer en possession des provinces qui lui avaient été enlevées, résolut d'épouser la sœur du roi de France. Cet incident, joint aux prédications apostoliques du bienheureux Canisius, auxquelles elle assista avec ses sœurs durant l'année 1563, ne contribua pas peu à l'affermir dans le dessein qu'elle avait formé de se donner à Dieu. Aussi voulut-elle profiter de l'arrivée de sa sœur Anne, mariée au duc Albert de Bavière, pour la prier de se faire son avocate auprès de leur père, afin d'obtenir son consentement. Ferdinand, surpris d'abord d'une pareille proposition, refusa de donner son autorisation et ne répondit pas à la lettre de Madeleine qui lui avait été adressée à Prague, où il se trouvait alors. Il finit néanmoins par céder aux instances réitérées de sa fille.

Madeleine ne perdit pas de temps et prononça en son particulier avec ses deux sœurs, Marguerite et Hélène, le vœu de virginité. Toutes trois décidèrent de tout laisser pour Jésus-Christ et d'abandonner non seulement la cour, mais encore la ville d'Inspruck pour se rendre à Hall afin d'y mener une vie retirée. En vain, leur père et surtout leur frère, le grand-duc Ferdinand, voulurent-ils les retenir dans le Tyrol, leur offrant de choisir n'importe quel monastère du pays; elles préférèrent accomplir ce grand sacrifice et résolurent de faire construire un couvent dans la cité de Hall.

En attendant que cette œuvre fût achevée, Madeleine et ses deux sœurs, tout en ne quittant pas la cour d'Inspruck, laissèrent de côté les vêtements de soie, les parures mondaines, les ornements d'or et d'argent, pour revêtir une simple robe de laine noire. Elles renvoyèrent également toutes les personnes de service et leurs dames d'honneur, afin de mener la vie pauvre et mortifiée des religieuses. Dieu allait envoyer à Madeleine une dure épreuve avant son départ pour Hall, ce fut la mort de sa sœur bien-aimée Mar-

guerite, qui avait, elle aussi, résolu de renoncer au monde et d'aller vivre dans la retraite avec ses sœurs.

Lorsque le couvent fut achevé, en 1569, l'archiduc Ferdinand donna un grand festin pour le départ de ses deux sœurs et des dix personnes de la haute société qui voulaient les suivre; lui-même voulut les accompagner jusqu'à Hall. On conçoit quelle fut la joie de la Vénérable d'être enfin au comble de ses désirs. Elle organisa la nouvelle communauté avec ce savoir-faire et cette prudence dont elle avait donné des preuves si éclatantes à la cour d'Inspruck.

Tout en n'ayant pas l'intention de fonder un nouvel Ordre religieux, elle s'appliqua à donner à sa communauté de sages règlements touchant l'observation des vœux, la prière, la réception des sacrements et le travail de la journée.

Elle établit qu'on ne recevrait pas les personnes de distinction qui réclameraient des privilèges ou des adoucissements à la règle, car, dit-elle, « une jeune fille pauvre et de condition modeste qui accepte de se soumettre à l'obéissance par amour de Dieu vous sera plus utile qu'une personne de grande naissance qui veut des distinctions ».

HUMILITÉ ET PIÉTÉ DE LA VÉNÉRABLE

Madeleine s'appliquait à être pour toutes ses compagnes un exemple de régularité et d'humilité parfaite. Tout en étant de sang royal, elle ne dédaignait pas d'accomplir les offices les plus vulgaires, comme d'éplucher les légumes, laver la vaisselle, etc. Lorsque dans les lettres qu'on lui adressait on lui donnait le titre de princesse sérénissime, elle en éprouvait une grande peine. Elle refusait également, lorsqu'on venait l'entretenir, qu'on pliât le genou devant elle, comme le réclame l'étiquette. Un jour qu'on désignait ses compagnes sous le nom de *religieuses de son Altesse,* elle répondit vivement que les religieuses n'étaient pas siennes, mais qu'elles appartenaient à Jésus-Christ seul.

Les Souverains Pontifes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII et Sixte-Quint, dans les lettres qu'ils lui adressèrent, louent hautement la piété de la Vénérable et l'ordre qui régnait dans son monastère. Pie IV lui fit présent d'un chapelet enrichi de cinq indulgences plénières par année.

Elle avait surtout une dévotion ardente envers la sainte Eucharistie. Ses religieuses devaient entendre chaque jour trois messes consécutives. Quand ses forces ne lui permirent plus de se rendre à l'église du couvent, elle fit célébrer le Saint Sacrifice dans une chapelle attenante à sa chambre, et cela jusqu'au dernier jour de sa vie. Si, par hasard, elle avait une affaire importante à traiter, elle le faisait toujours après la sainte communion, car, avouait-elle, « je possède alors Celui qui peut m'inspirer les meilleures résolutions ». Elle avait également une grande dévotion à la Passion de Notre-Seigneur, aussi tous les vendredis jeûnait-elle au pain et à l'eau. Durant les autres jours de jeûne commandé par l'Eglise, elle ne prenait qu'un repas composé de légumes.

Dieu allait lui demander un nouveau sacrifice en rappelant à lui sa sœur Hélène qui l'avait accompagnée d'Inspruck à Hall, et était comme la seconde fondatrice du monastère. Cette sainte religieuse mena une vie si angélique qu'elle fut pour toutes ses compagnes comme un miroir de pureté. Sa sœur l'avait préposée aux divers travaux domestiques, et elle s'en acquittait avec beaucoup de zèle. Cinq années après son entrée au couvent, elle fut prise d'une fièvre violente et rendit pieusement son âme à Dieu, à l'âge de trente et un ans seulement.

ZÈLE POUR LA FOI CATHOLIQUE — L'ANGE DES PAUVRES

La vénérable Madeleine déploya un zèle ardent pour le maintien de la plus pure doctrine catholique. Il y avait environ un demi-siècle que la prétendue réforme de Luther avait divisé le monde chrétien et semé ses ravages particulièrement en Allemagne. Ce n'était partout que guerres intestines, révoltes contre toute autorité légitime, crimes épouvantables. Luther lui-même disait dans un sermon, en 1533 : « Depuis la prédication de notre doctrine, le monde devient de jour en jour plus mauvais, plus impie, plus éhonté. Les diables se précipitent en légions sur les hommes, qui, à la pure clarté de l'Evangile, sont plus avides, plus impudiques, plus détestables qu'ils n'étaient jadis sous la Papauté..... Ce n'est partout qu'avarice, intempérance, crapule, impudicité, désordres honteux. »

La vénérable Madeleine, consciente des périls que l'hérésie faisait courir à son pays, mit toute son énergie à la combattre. Elle n'avait rien tant à cœur que la conversion des malheureux qui s'étaient laissés entraîner dans les filets de l'erreur, de sorte qu'on a pu dire que le Tyrol lui doit en grande partie la conservation dans la foi romaine. Elle fonda des ligues catholiques qu'elle dota de ses propres deniers et prit un soin spécial à empêcher la propagation des ouvrages hérétiques qui contaminaient les âmes des fidèles; et comme des prudents, selon la chair, lui conseillaient de modérer un peu son zèle, elle répondit : « Mieux vaut mourir que de céder » ; aussi lui donnait-on le titre « d'héroïne de la foi ». Les mariages mixtes, qui sont un si grand danger pour la partie catholique et pour les enfants qui naissent de ces unions, étaient l'objet de ses constantes préoccupations. Un jour qu'elle avait assisté à un sermon du P. Braunsberger, S. J., sur le grave inconvénient de ces unions entre catholiques et hérétiques, elle fut si frappée de la justesse de ces observations, qu'elle signifia à tous les employés de la cour que s'ils contractaient de ces sortes de mariage, il lui serait impossible de les garder.

Malgré sa bonté et sa douceur, elle ne perdit jamais de vue que les intérêts des âmes passent avant celui des corps, aussi ne voulait-elle avoir aucun commerce avec les hérétiques. C'est ainsi qu'elle refusa un jour, étant encore à la cour impériale, de tendre la main à une dame noble qui était passée au protestantisme, et comme l'archiduc Ferdinand lui en faisait un reproche, elle

répéta ces paroles de saint Jean : « Ne saluez pas les hérétiques, car qui les salue se rend participant de leur péché. » Cette dame fut si touchée de cette conduite qu'elle revint au catholicisme et, par la suite, devint son amie intime.

Une autre fois, la Vénérable éloigna de son couvent un prêtre suspect d'erreurs et qui cherchait à y introduire ses doctrines perverses; or, comme Madeleine tomba malade quelque temps après, on voulut insinuer que cette maladie était une punition de la rigueur manifestée. « Non, dit-elle, et quand bien même je serais assurée de recouvrer la santé en rappelant ce prêtre, je ne le ferais pas, car la santé de l'âme est préférable à celle du corps; ces prédicateurs suspects sont des loups dissimulés sous la peau des agneaux; ils portent le venin dans les âmes et les conduisent à la damnation. »

Toute sa vie, elle eut pour les pauvres un amour de prédilection. Etant encore enfant, elle leur distribuait tout l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs. Chaque semaine, elle faisait porter à trente personnes une somme d'argent suffisante pour vivre. Elle avait également adopté plusieurs orphelins qu'elle faisait instruire avec soin. En 1570, un violent tremblement de terre ayant détruit en partie la ville de Hall, de nombreux habitants se trouvaient sans abri. Madeleine visita elle-même les centaines de malheureux qui avaient fui dans la campagne et leur procura des vivres et des abris. Il y avait dans les dépendances de son couvent une pharmacie très bien aménagée avec un dispensaire et un médecin à la disposition des pauvres gens.

Les députés de la république de Venise, dans leur ouvrage intitulé : *Fontes rerum austriacarum,* rapportent ce qui suit au sujet des abondantes aumônes de la vénérable Madeleine : « De ses revenus, montant à soixante mille florins, elle ne gardait rien, mais donnait tout en aumônes et en œuvres pies comme une vraie sainte. »

Citons encore ces belles paroles qu'on peut lire dans la supplique adressée au Pape par toute la noblesse autrichienne pour hâter la béatification de la Vénérable : « Sa charité sans bornes lui suggéra tous les moyens de venir au secours du prochain en qui elle voyait le divin Maître lui-même. Usant du strict nécessaire pour sa propre personne, austère autant que le lui permettait sa position et son rang, elle prodiguait ses bienfaits et ses aumônes avec une générosité sans égale. Par les écoles qu'elle érigea, par les hôpitaux qu'elle fonda et visita, par la règle sublime et pleine de sagesse qu'elle donna et imposa à ses compagnes, enfin par tout ce qu'elle fit pour le salut des âmes et le bien-être de milliers et de milliers de malheureux et de malades, elle nous paraît donner le spectacle de ce que la femme placée par Dieu à un haut rang et dans une position élevée peut et doit faire pour mériter le titre préférable entre tous de femme chrétienne. »

DERNIERS MOMENTS

Il y avait vingt ans que la Vénérable était entrée dans la vie religieuse lorsque Dieu la rappela à lui. Elle avait composé, en prévision de sa mort, cette belle prière qu'elle récitait fréquemment : « Seigneur, soyez mon aide, ma force et mon soulagement; par votre douloureuse Passion ne permettez pas que je tombe dans quelque péché lorsque l'ennemi s'élève, délivrez-moi de ses embûches; faites que ma conscience elle-même me rende le témoignage que je suis sans péché. O Marie, secourez-moi dans le combat contre les esprits mauvais..... »

Le médecin ordinaire du couvent, le Dr Klopfler, la voyant en danger, voulait appeler en consultation d'autres confrères, mais Madeleine ne voulut pas y consentir, disant qu'elle s'en remettait à la volonté de Dieu. Quand on lui annonça que tout espoir de guérison était perdu, elle voulut qu'on lui administrât les derniers sacrements, demanda ensuite pardon de ses manquements à toutes ses religieuses et écrivit pour elles un testament spirituel qu'elle remit à son confesseur, et dans lequel elle leur recommandait spécialement la charité et la paix, gages de la bénédiction divine. Elle ajoutait : « Que toutes restent fidèles à leur vocation et s'appliquent à devenir plus parfaites, ayant toujours présente à l'esprit la parole de Jésus-Christ : « Personne, ayant mis la main à la charrue et regardé en arrière, n'est digne du royaume de Dieu. »

La Vénérable expira doucement le 10 septembre 1590. On remarqua alors avec admiration que son teint resta coloré, en sorte que le médecin lui-même doutait qu'elle fût vraiment morte. La couronne de myrte et de romarin qu'on déposa sur sa tombe, comme on le faisait pour toutes les autres religieuses, garda longtemps sa fraîcheur, au grand étonnement de ceux qui en furent témoins, Dieu voulant sans doute faire connaître par là combien était pure cette sainte religieuse. Du reste, sa mémoire ne périt pas après sa mort. Son tombeau, placé dans l'église des Jésuites de Hall, était visité le jour de la Toussaint par un grand nombre de fidèles qui s'y rendaient comme en pèlerinage. Des images, où on la représentait avec les attributs de la sainteté, furent peintes et répandues en grand nombre durant trois siècles. Le bienheureux Pierre Canisius, qui l'avait beaucoup connue et avait été son directeur, ne manquait jamais de faire son éloge. Un de ses historiens l'appelle « miroir éclatant de vertus, l'honneur et la gloire du sol tyrolien ».

De nombreuses guérisons ont été obtenues par son intercession. Un témoin a raconté que durant sa vie, elle guérissait les cancers en y appliquant les lèvres. En 1755, une enquête canonique eut lieu sur ces faits extraordinaires, et sur douze cas soumis, quatre furent retenus vraiment miraculeux.

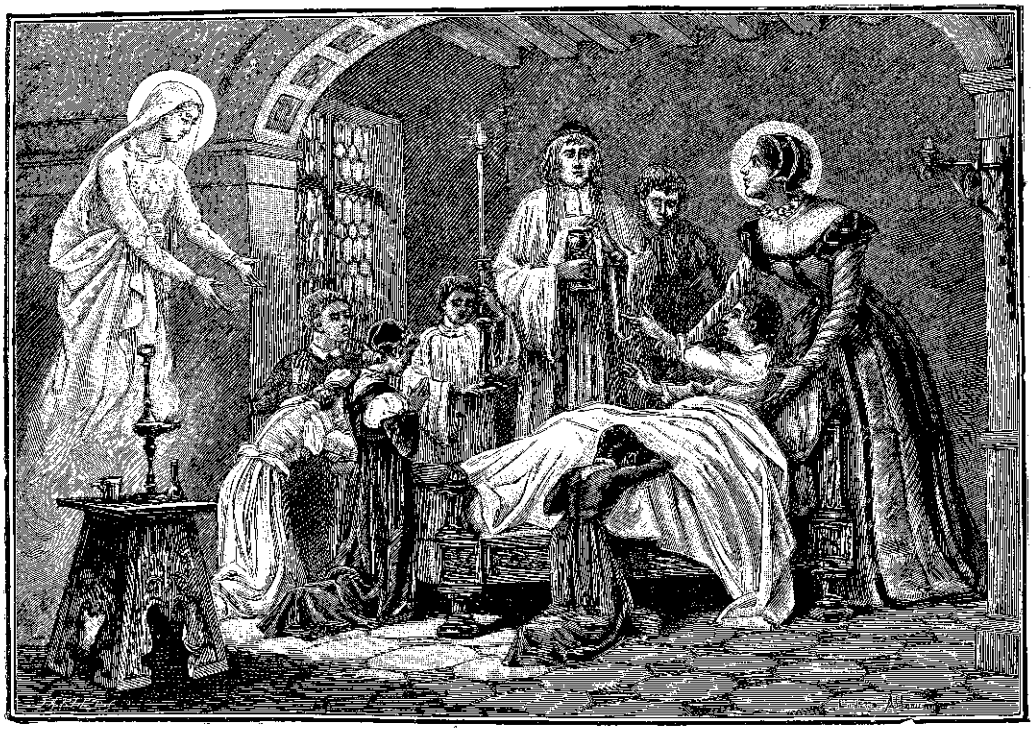
SOURCES CONSULTÉES

Documents du procès de béatification. — *Vita della serva di Dio Maddalena, archiduchessa d'Austria,* di Giuseppe Engel. Beneficiato a Hall in Tyrolo, tradotta in italiano con alcune aggiunte dell'autore. Stabilimento tipografico e libreria « Tyrolia » A Bolzano (Tyrolo).

LA BIENHEUREUSE MARIE-VICTOIRE FORNARI

FONDATRICE DES ANNONCIADES

Fête le 12 septembre.



Sur le point de rendre le dernier soupir, le fils aîné de la bienheureuse Marie-Victoire voit la très sainte Vierge venir le chercher pour le conduire au ciel.

NAISSANCE DE VICTOIRE — MODÈLE DE LA MÈRE CHRÉTIENNE

« L'Esprit de Dieu souffle où il veut, » a dit le Verbe incarné, et nous ne pouvons connaître les ressorts infinis de sa miséricorde qui sait appeler ses élus et ses saints de tous les rangs de la société.

La bienheureuse Victoire Fornari en est une éclatante preuve. Née à Gênes, en l'an 1562, de Jérôme Fornari et de Barbara Vénérosa, Victoire se fit remarquer dès sa plus tendre enfance par son amour pour la retraite et la prière. Elle eut bien voulu consacrer à Dieu sa virginité, mais Notre-Seigneur avait d'autres vues sur sa servante : il voulait la présenter au monde comme le modèle parfait des mères chrétiennes et former sa vertu au milieu des tribulations les plus nombreuses et les plus variées. Elle épousa donc en 1579, un noble gentilhomme, issu lui aussi d'une famille génoise. Dieu bénit cette union et, pendant huit ans, la paix la plus parfaite régna entre les deux époux : ils s'aimaient en Dieu et pour Dieu, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, fréquentant ensemble les sacrements, secourant les pauvres, élevant leurs enfants dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Les quatre fils et les deux filles que Dieu leur donna en récompense de leurs vertus, vinrent encore accroître leur joie et leur bonheur. A peine venus au monde, la bienheureuse Victoire les prenant dans ses bras, en faisait l'offrande à Notre-Seigneur et à sa sainte mère Notre-Dame, les conjurant de les garder pendant tout le cours de leur vie.

Pour remplir la mission que le ciel lui confiait, notre Sainte dit au monde un complet adieu et résolut de se consacrer tout entière à l'éducation de ses enfants. — « Je serais, disait-elle souvent, la plus vile de toutes les créatures, si je n'entourais des soins les plus dévoués ces tendres fleurs qui doivent orner un jour le parterre du ciel. »

A cette fin, elle choisit dans son palais un oratoire où chaque jour elle assemblait sa petite communauté et la divisait en deux chœurs pour réciter le chapelet et l'office de la Très Sainte Vierge. Elle terminait ce pieux exercice par la lecture d'une vie de saint ou par le chant d'une hymne qu'elle-même avait composée. Jamais ses deux filles ne la quittè-

rent un moment. Leur principale occupation durant le cours de la journée était de confectionner des ornements pour les églises pauvres et de préparer les pains d'autel, nécessaires au saint sacrifice de la messe. La bienheureuse Victoire allumait ainsi dans ces jeunes cœurs une ardente dévotion envers la sainte Eucharistie, et cet amour pour Jésus hostie ne faisait que croître avec l'âge. Lorsqu'elles rencontraient le Saint-Sacrement porté aux malades, elles l'accompagnaient toujours et priaient toutes deux pour le salut de ceux qui allaient recevoir le saint Viatique. — Telle était l'influence de la mère chrétienne sur ses enfants : tous imitaient ses bons exemples, et le foyer domestique devenait un véritable sanctuaire.

LE PETIT ANGE DE LA FAMILLE

C'était un bien grand sujet de joie pour Victoire de contempler autour d'elle cette édifiante famille, sur laquelle Dieu répandait de si abondantes bénédictions. Mais l'heure de la douleur allait sonner, et la Bienheureuse allait entrer dans cette longue voie de souffrance qu'elle devait parcourir jusqu'à sa mort. C'est dans les épreuves que se perfectionnent les grandes âmes, et il faut avoir le courage de suivre Jésus-Christ sur le chemin du Calvaire et de la Croix.

Après neuf ans d'une union bénie de Dieu, Angelo Strata, son fidèle époux, expirait entre ses bras et la laissait inconsolable. — Cette plaie faisait encore saigner son cœur quand une autre survint. — L'aîné de ses enfants, âgé de onze ans, tomba dans une grave maladie qui le conduisit en quelques jours aux portes du tombeau : il échappa pourtant à la mort, mais ce ne fut que pour commencer un douloureux martyre, qui dura cinq ans. Au milieu de ses atroces souffrances, le petit ange fut toujours d'une héroïque résignation ; jamais une plainte ne sortit de sa bouche, et jamais non plus le sourire n'abandonna ses lèvres. Son corps, couvert de plaies et d'ulcères, annonçait cependant une fin prochaine : la mère désolée entrevoyait déjà ce douloureux moment. Enfin, l'enfant se voyant sur le point de monter au ciel, au milieu des chœurs des anges qui venaient le visiter, demanda à recevoir une dernière fois le Seigneur auquel il allait être bientôt uni. Quand il le posséda dans sa poitrine, son visage parut brillant d'une joie céleste, son front devint plus radieux encore, et d'une voix douce il dit à la Bienheureuse : « Mère, ne voyez-vous pas la reine du ciel, Notre-Dame, que jadis vous m'avez donnée pour gardienne? La voici qui descend du ciel, éclatante de beauté, environnée des esprits bienheureux. Voyez, voyez, mère, elle veut me conduire au paradis. » — En disant ces mots, l'heureux enfant croisa ses petits bras sur sa poitrine : un dernier sourire effleura ses lèvres, et son âme innocente partit d'un vol rapide pour le séjour des éternelles joies. — On croirait voir le petit Évangéliste prenant son essor vers le ciel et faisant ses adieux suprêmes à sa mère sainte Françoise Romaine, dont la bienheureuse Victoire fut du reste une fidèle imitatrice.

L'IMAGE MIRACULEUSE

Malgré le spectacle d'une si sainte mort, Victoire n'en demeura pas moins écrasée sous le poids de sa douleur. Elle pleurait chaque jour son fidèle époux, ravi si tôt à son affection, et qui l'avait laissée en mourant à la tête d'une nombreuse famille. Or un jour elle versait d'abondantes larmes, devant une image de la Sainte-Famille qu'elle avait en grande vénération; elle tomba à genoux, et, les mains levées vers Marie : « Vierge sainte et compatissante, s'écria-t-elle, acceptez comme vôtres ces petits enfants que je vous présente : adoptez-les pour vos fils, car ils n'ont plus de père, et bientôt peut-être, ils n'auront plus de mère. »

Le cœur de la sainte Vierge ne put résister à cette foi si vive et si confiante. Du fond du tableau, cette bonne Mère étendit son bras, en signe de protection, et d'une voix douce : « Victoire, ma fille, dit-elle, aie bon courage, et cesse de t'affliger ainsi : tes enfants sont désormais les miens : je serai leur mère partout. Pour toi, n'aie plus d'autre souci que d'aimer Dieu de toute ton âme. »

VICTOIRE VOIT SES CINQ ENFANTS EMBRASSER LA VIE RELIGIEUSE

La promesse de la très sainte Vierge ne tarda point à se réaliser. La mort de leur frère, dont nous avons vu les admirables détails, produisit sur les enfants de la Bienheureuse une impression que le temps ne fit que raviver. Plusieurs d'entre eux conçurent aussitôt le désir de se donner tout entiers à Dieu, afin de gagner plus sûrement le ciel. Victoire en mère vraiment chrétienne, prit soin de développer dans ceux-ci cette généreuse disposition, et elle sut par ses bons conseils la faire naître au cœur des plus jeunes. Les résultats furent merveilleux. Ses deux filles entrèrent au cloître où elles vécurent et moururent saintement. L'une d'elles, près d'expirer, fit chanter le « *Te Deum* » pour remercier Notre-Seigneur des grâces dont il l'avait comblée et spécialement de celle qu'il lui faisait de mourir dans son amour.

Les trois fils prirent de même l'habit religieux dans l'Ordre des Minimes. Les parents de la Bienheureuse eussent désiré que l'aîné, au moins, demeurât dans le monde pour perpétuer un nom illustre; mais cette héroïque mère leur répondit : « Puis-je me plaindre à Dieu de ce qu'il reprend ce qui lui appartient? N'est-ce pas plutôt un sujet de réjouissance? Et quel plus grand bonheur pouvais-je désirer? » — Tous trois furent dignes de leurs sœurs et de leur mère : ils furent de fervents religieux et embaumèrent du parfum de leurs vertus le couvent qui les abrita.

ADIEU AU MONDE

Dieu, qui avait si miséricordieusement béni la famille de Victoire, ne pouvait lui refuser plus longtemps la grâce de se donner tout entière, elle aussi, à son bien-aimé. En conséquence, elle fit vœu de chasteté, et, désireuse d'être fidèle à la recommandation de Marie, elle commença de vivre dans la retraite, où elle n'avait plus de communi-

cations qu'avec Dieu. Toutefois, le besoin d'un directeur habile se fit bientôt sentir à son âme : sur l'avis de deux pieuses dames, ses amies, elle choisit le Père Bernardino Zannoni, jésuite aussi distingué par sa science que par sa vertu. Celui-ci comprit bien vite de quelle âme d'élite Dieu lui avait confié la garde, aussi résolut-il de la mener à la sainteté par la voie la plus droite qui est celle des humiliations.

VERTUS ÉMINENTES DE VICTOIRE — ELLE A DESSEIN DE FONDER UN ORDRE EN L'HONNEUR DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Victoire se soumit humblement à la direction du Père Bernardino, et poussa même son obéissance jusqu'à l'héroïsme. Elle abandonna ses vêtements somptueux et ses meubles brillants pour vivre dans la plus parfaite simplicité. Un petit lit, un crucifix et quelques pieuses images, tel était tout l'ameublement de sa chambre. Mais en se détachant ainsi des créatures, elle s'unissait chaque jour plus intimement à Dieu, par l'oraison continuelle, et surtout par la communion fréquente. Elle apportait à la sainte table un cœur si brûlant d'amour, qu'on la vit, à plusieurs reprises, toute tremblante à la pensée que son bien-aimé venait habiter dans sa poitrine. Ces tremblements étaient quelquefois tels qu'on la croyait atteinte de quelque grave maladie.

Mais Victoire ne s'en tenait pas là, elle avait encore à l'égard du prochain la plus délicate charité. Les pauvres surtout étaient l'objet de ses généreuses aumônes, et il n'était pas rare de la rencontrer dans les réduits les plus infects, distribuant aux malades et aux pauvres honteux le pain qui soutient le corps et la parole qui vivifie l'âme. Elle avait un soin non moins exquis des jeunes filles que leur faiblesse et leur indigence exposaient davantage aux coups de la séduction.

Toutefois, au milieu de ces œuvres saintes, une voix se faisait entendre souvent. Son amour pour la très sainte Vierge lui inspirait depuis longtemps le désir de fonder un Ordre où la Reine du Ciel serait particulièrement honorée. Cette pensée lui revenait sans cesse à l'esprit; mais les difficultés lui paraissaient si insurmontables qu'elle regardait ses projets comme des « *châteaux en l'air* », : ce sont les paroles dont elle se servait.

ORIGINE DES ANNONCIADES-CÉLESTES

Cependant, elle exposa son dessein au Père Zannoni qui l'approuva, s'engageant même à rédiger les statuts, en temps opportun. L'archevêque de Gênes, Mgr Spinola, l'aida aussi de ses conseils et de ses encouragements. Mais Victoire ne recevait pas de partout les mêmes adhésions : elle se vit combattue par sa propre sœur et par deux de ses enfants qui taxaient son entreprise de téméraire. Son immense confiance en Marie pouvait seule triompher de tous ces obstacles : c'est ce qui eut lieu.

Etienne Centurioni et sa femme, de l'illustre famille des Lomellini, tous deux Génois, vivaient alors à Naples. Souvent suppliés par leurs parents de retourner en leur patrie, ils ne pouvaient s'y résoudre. Ayant donc consulté leur confesseur, frère Léon, enfant de saint François, celui-ci résolut d'interroger Dieu dans la prière. Trois jours s'étaient à peine écoulés, que Centurioni revint de nouveau. Dès qu'il l'aperçut, frère Léon s'écria : « Seigneur Etienne, *sursum corda*, en haut les cœurs! Dieu vous veut à Gênes; partez sans hésiter, car de votre voyage doit résulter un grand bien. »

Les deux époux obéirent aussitôt et revinrent en leur ville natale. Ils y firent l'un et l'autre le vœu d'entrer en religion, et Mme Centurioni se joignit à la bienheureuse Victoire pour jeter avec elle les fondements de son nouvel Ordre. Cette détermination ayant été annoncée à Centurioni, alors à Naples pour une affaire importante, lui déplût, et il déclara ce projet mal conçu et irréalisable. A cette nouvelle inattendue, Mme Centurioni faillit être ébranlée, mais Victoire sut lui rendre courage par ce simple mot : « Eh! quoi, ma sœur, n'est-il pas étrange que vous préfériez votre intérêt personnel à la plus grande gloire de Dieu? »

Dès lors, toute hésitation cessa dans le cœur de Mme Centurioni, elle renonça au projet d'entrer dans un Ordre ancien et promit de se dévouer à la fondation du nouveau monastère. Dieu changea de même le cœur de son mari, qui poussa la complaisance jusqu'à présenter lui-même au Pape Clément VIII les statuts rédigés par le P. Zannoni. Le souverain Pontife fut charmé de cette fondation : il remit l'examen de la Règle à la congrégation des Evêques et Réguliers, qui l'approuva le 15 mars 1604. Ainsi, tous les obstacles étant levés, Victoire, accompagnée de Mme Centurioni et de trois autres postulantes, prit possession du monastère qui reçut dès lors le nom de l'Annonciation de la très sainte Vierge. C'était le 19 juin de la même année. Le 5 août suivant, l'archevêque de Gênes vint y donner l'habit à dix novices parmi lesquelles on remarquait la nièce de la Bienheureuse. Cette dernière ne s'appela depuis ce jour que Sœur Marie de l'Annonciation. L'habit des nouvelles religieuses se composait d'une tunique et d'un scapulaire blancs, avec le manteau bleu. De là leur est venu le nom d'Annonciades-Célestes. Leur règle se distinguait de celle des autres Ordres par une clôture plus sévère, et surtout, par le culte spécial de la très sainte Vierge dont toutes les fêtes devaient être célébrées avec grande pompe.

L'ENFER AUX ABOIS — LE REGARD DE MARIE

On conçoit aisément quelle dut être la rage du démon contre cette famille religieuse destinée à lui ravir tant d'âmes sous la bannière de Marie. C'est ce qui explique toutes les machinations employées pour l'anéantir à sa naissance. La bienheureuse Victoire étant tombée dans une grave maladie, Satan en profita pour semer le désespoir parmi ses compagnes, et leur fit entrevoir la mort de leur fondatrice comme le signal de la ruine du nouvel Institut. Mais Victoire sut bientôt dissiper leurs craintes en les assurant de sa guérison prochaine.

Cependant, Mme Centurioni, en religion sœur Marie-Madeleine, alla recevoir au ciel la récompense de ses héroïques vertus. On craignit qu'après la mort de sa femme, M. Centurioni cessât de protéger le monastère, mais il n'en fut rien.

Le démon eut pourtant l'habileté de faire servir

l'intérêt même qu'il portait aux religieuses à la plus douloureuse épreuve que Victoire eût encore soutenue.

Un jour que ce pieux seigneur réfléchissait à la difficulté de fonder un couvent sans d'anciennes religieuses, déjà expérimentées dans la vie de perfection, il crut bien faire en réunissant le nouvel Ordre à celui des Carmélites déchaussées. La Bienheureuse se rendit presque à ses raisons, quoiqu'une voix intérieure lui reprochât sa faiblesse. Quant à ses compagnes, elles goûtèrent beaucoup la proposition de M. Centurioni, et n'eurent qu'une voix pour l'approuver. Elles allèrent même, sans toutefois demander l'avis de leur supérieure, jusqu'à signer un contrat relatif à l'union. Quelle ne fut pas la douleur de Victoire en apprenant la défection de ses sœurs, et en voyant tous ses desseins ruinés. Sans retard, elle va se jeter aux pieds de la Vierge qu'elle aimait tant : « Bonne mère, lui dit-elle, laisserez-vous ainsi périr cette petite famille instituée pour la gloire de votre nom ? » — Mais Notre-Dame lui répondit d'une voix claire : « Qu'as-tu, ma fille ? pourquoi verser des larmes ? ce monastère est à moi ; c'est moi qui l'ai fondé, et je veux en avoir seule le soin. Sois sans crainte, je mènerai tout à bonne fin. »

L'accomplissement de cette promesse ne se fit pas attendre. Le soir du même jour, les religieuses repentantes vinrent se jeter aux genoux de Victoire et lui demander pardon. M. Centurioni accourut aussi, lui déclarant qu'il renonçait à ses premières idées. Ainsi, un regard de la Vierge, à qui les cœurs obéissent, suffit à dissiper une entreprise qui n'était pas conforme aux desseins de Dieu.

ENCORE L'IMAGE MIRACULEUSE — GUÉRISON D'UNE ÉPILEPTIQUE

Cette image vénérée, devant laquelle la Bienheureuse avait obtenu tant de faveurs, fut dès ce moment l'objet d'un culte, et on l'honora sous le titre de Notre-Dame de la Protection. Les Papes Clément XIII et Clément XIV permirent de célébrer la fête de la Protection de Notre-Dame au rite de seconde classe avec octave. Beaucoup d'autres miracles obtenus par son intercession accrûrent encore la foi des fidèles. Signalons seulement ici la guérison d'une épileptique. Il y avait au couvent une sœur converse qui tombait en des attaques d'épilepsie si violentes que cinq personnes pouvaient à peine la contenir. Victoire l'avait déjà recommandée à la sainte Vierge, mais sans résultat. Un jour, elle se jette au pied de l'image, en disant : « Vierge compatissante, jusques à quand tarderez-vous de m'exaucer ? » Une voix répondit que la grâce était accordée. En effet, dans la suite, la sœur ne ressentit plus aucune douleur.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT BIENHEUREUSE DE VICTOIRE

Les dernières années de Victoire sont marquées par de grandes grâces et de grandes humiliations. Presque continuellement en extase, elle converse avec les anges, sans se laisser distraire par les occupations de la vie commune. D'autre part, elle souffre avec patience et joie les injurieux procédés d'une supérieure qui la soumet à de continuelles humiliations. En effet, après avoir dirigé le monastère pendant six ans, la Bienheureuse fut remplacée dans sa charge par une sœur qui ne faisait aucun cas de son éminente sainteté. Mais jamais on n'entendit un mot de plainte sortir de sa bouche, elle n'avait au contraire que des paroles pleines de douceur et savait toujours excuser sa supérieure. Enfin, vint le jour de sa récompense : Victoire, pleine de vertus et de mérites, s'envola vers son divin Epoux, le vendredi 15 décembre 1617, à l'âge de cinquante-cinq ans. Elle avait prédit longtemps à l'avance l'heure de sa bienheureuse mort.

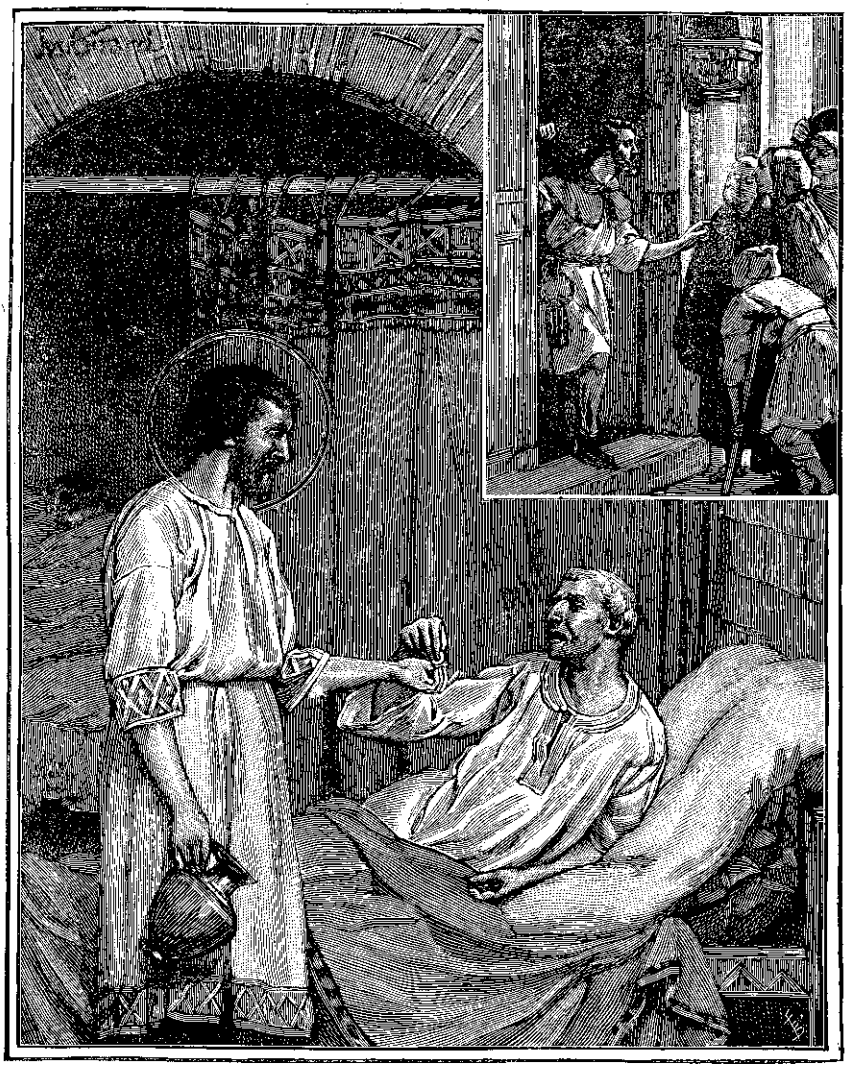
L'ordre des Annonciades se répandit rapidement en France, en Italie, en Allemagne. En 1631, Louis XIII et Anne d'Autriche firent les premières instances pour la canonisation de la Bienheureuse ; mais le procès subit des retards et ce fut Léon XII qui la béatifia en 1828.

Bienheureuse Victoire, obtenez-nous la patience au milieu des épreuves et la persévérance dans le service de Dieu.

SAINT GUI OU LE « PAUVRE D'ANDERLECHT »,

SACRISTAIN ET PÈLERIN DE TERRE SAINTE

Fête le 12 septembre.



1. Saint Gui, sacristain à Notre-Dame de Laeken, se fait remarquer par son amabilité envers les pèlerins et sa charité pour les pauvres. — 2. Saint Gui reçoit l'anneau et les dernières volontés du chanoine Wondulf, doyen du chapitre d'Anderlecht.

L'ANGE DU VILLAGE

Saint Gui ou Guidon, communément appelé *le Pauvre d'Anderlecht*, naquit vers le milieu du xe siècle, dans un village des environs de Bruxelles. Ses parents, de pauvres journaliers, lui inculquèrent de bonne heure les principes de la religion et s'appliquèrent à ne lui donner que de vertueux exemples. L'enfant répondit à leurs sollicitudes par une piété précoce qui le fit surnommer *l'ange du village*. Il se rendait volontiers à l'église pour y faire ses prières ; il aimait aussi à porter quelque secours, fruit de ses privations, aux malades du voisinage, les exhortant à prendre leur mal en

patience et à se faire un mérite de leurs souffrances.

Ses parents ne purent, faute de ressources, le mettre en apprentissage chez un homme de métier; Gui fut quelque temps valet de ferme ou garçon de charrue. Mais il aimait son humble condition et continuait à y remplir toutes les pratiques de piété et de vertu auxquelles il s'était habitué dès l'enfance.

Il aimait à s'entretenir avec les prêtres et les personnes dévotes, cherchant à tirer profit pour son âme de leurs pieuses conversations; il désirait qu'on lui racontât des traits de la vie des Saints, et ces récits l'enflammaient au point qu'il eût volontiers quitté le monde pour la solitude, tout prêt à ne se nourrir que d'herbes et de racines, comme les Pères du désert.

LE SACRISTAIN MODÈLE

Dieu disposa autrement de son existence. Un jour que Gui était en prière dans l'église Notre-Dame de Laeken — sanctuaire situé à une demi-lieue environ de Bruxelles et qui renferme aujourd'hui la chapelle funéraire des souverains belges, — le curé qui l'observait depuis quelque temps fut on ne peut plus édifié de son recueillement. Il s'enquit avec intérêt de son passé, de la situation de ses parents, de ses désirs, et charmé des excellentes dispositions dans lesquelles il le voyait, il lui proposa de demeurer au service de son église en qualité de sacristain.

Le pieux jeune homme n'avait jamais porté si haut ses aspirations. Pourtant, nul emploi ne pouvait mieux lui convenir : passer tout le jour en compagnie du Très Saint Sacrement, prier à loisir, sans être l'objet de regards indiscrets, se donner tout entier à l'entretien du sanctuaire confié à sa garde, c'est tout ce qu'il pouvait désirer. Il remercia chaudement et se mit avec ardeur à ses nouvelles fonctions.

Jamais l'église de Laeken ne parut mieux entretenue. Les autels étaient chaque jour minutieusement époussetés, le pavé balayé, les ornements remisés avec soin, les vases sacrés nettoyés, les voûtes mêmes débarrassées des moindres toiles d'araignée, les châsses des Saints ornées de fleurs, en un mot, Gui n'omettait rien de ce qui pouvait contribuer à la splendeur du saint lieu et exciter la piété des fidèles.

Ce sacristain modèle observait pendant son travail un religieux silence. Son attitude toujours humble et recueillie témoignait hautement de son esprit de foi et disait à tous : « Nous sommes ici dans la maison du Seigneur! »

NOTRE-DAME DE LAEKEN

Le sanctuaire où notre Saint passa une bonne partie de sa vie a son histoire.

La dévotion à Notre-Dame de Laeken remonte, dit-on, au IXe siècle; la chapelle qui lui fut dédiée fut à l'origine le mausolée d'un héros, peut-être Hugues, fils du roi Louis de Saxe, qui trouva la mort dans un combat victorieux livré par son père aux Normands en 882. Dès le Xe siècle, l'image miraculeuse de Notre-Dame de Laeken était en grand honneur : on venait la vénérer de France, d'Allemagne, de Bohême et de Hongrie, « d'autres contrées si éloignées que les monnaies présentées en payement par les pèlerins étaient tout à fait inconnues. »

Les pieux voyageurs s'en retournaient presque toujours exaucés dans leurs demandes et emportaient dans leur patrie comme une relique un peu de terre ramassée par eux auprès du saint édifice.

Plus tard, après l'an 1300, la réputation du sanctuaire s'accrut à tel point que le Saint-Siège lui accorda une faveur extraordinaire. Tous les sept ans, au jour octave de Pâques, on put y célébrer un jubilé solennel auquel étaient attachés les indulgences et les privilèges des jubilés de la Ville Eternelle. Le curé avait ce jour-là, pour l'absolution des péchés et des censures, des pouvoirs semblables à ceux du Grand Pénitencier de Rome et il siégait au saint tribunal tenant en main la verge blanche, insigne de sa prérogative.

Au rapport de témoins oculaires, la porte de Laeken à Bruxelles restait ouverte, contrairement à l'usage, toute la nuit qui précédait cette solennité et la grosse cloche sonnait par intervalle pour souhaiter la bienvenue aux pèlerins : ils étaient si nombreux que faute de logement beaucoup couchaient à la belle étoile.

Nous ne voulons pas dire qu'il en fût déjà ainsi au temps du bienheureux Gui. On sait seulement qu'à ses fonctions de sacristain venaient s'adjoindre pour lui les préoccupations d'un important pèlerinage, et que, grâce à son exquise charité, les pèlerins étaient assurés de trouver toujours à Laeken un accueil bienveillant.

Sa vie était de plus en plus édifiante. Il passait à l'église les nuits entières, souvent en oraison, et si parfois, cédant à la fatigue, il s'étendait sur le pavé du sanctuaire et s'accordait un peu de repos, c'était pour reprendre bientôt la prière interrompue. Il s'infligeait, en outre, de rigoureuses pénitences et se soumettait à des jeûnes fréquents.

Il parlait de lui-même avec tant d'humilité, qu'à l'entendre on l'eût pris pour un grand pécheur. Les pèlerins nombreux qui eurent à traiter avec lui ne surprirent jamais dans sa conduite quoi que ce fût de répréhensible : il évitait les rires déplacés et s'interdisait toute légèreté, toute familiarité, surtout avec les personnes du sexe. Mais, malgré sa réserve et la gravité de ses manières, il se montrait si prévenant et si dévoué qu'il savait rendre l'austérité aimable. Cependant, pour accroître sa vigilance, Dieu permit qu'il fût un moment la victime d'une funeste illusion.

UNE TENTATION DÉLICATE

Pendant la journée, s'il avait quelque loisir, il l'employait à visiter les malades et les indigents. C'était là pour lui le plus agréable délassement. Il distribuait aux nécessiteux les aumônes qu'il tenait de la générosité des pèlerins et ses propres épargnes, et parfois, si le besoin s'en faisait sentir, il n'hésitait pas à se faire mendiant et à tendre la main de porte en porte pour soulager ses chers pauvres.

Donner, c'était son faible. Le démon le savait, et il se servit de cette inclination qui, si sainte qu'elle soit, demande parfois à être réglée et raisonnée, pour induire en tentation le serviteur de Dieu.

Un jour, Gui conçut le désir de faire fortune afin de pouvoir donner davantage. Noble et généreuse aspiration, si elle eût été conforme aux desseins de Dieu : pour le pauvre d'Anderlecht, elle fut une source d'amère déception et l'occasion d'une pénible épreuve.

Un riche marchand de Bruxelles vint à Notre-Dame de Laeken et fut accueilli par Gui avec l'affabilité qui lui était coutumière. Quand l'étranger eut satisfait sa dévotion, le sacristain le prit à part et s'enhardit jusqu'à lui confier ses sollicitudes à l'égard de ses pauvres. Peut-être espérait-il l'intéresser pratiquement à sa bonne œuvre. « Mais, lui dit le marchand, il y aurait un moyen d'assurer à vos protégés un secours plus abondant et plus continu. Entrez à mon service : vous serez bien payé. Je vous aiderai ensuite à placer votre avoir et à le faire fructifier. Vous serez ainsi à même de donner beaucoup plus. »

Le bon sacristain aveuglé, on peut le dire, par sa charité se laissa séduire. Au grand étonnement du curé et de toute la paroisse, il abandonna ses humbles fonctions, quitta le sanctuaire où il avait si longtemps travaillé et prié, pour se lancer à l'inconnu dans d'aventureux trafics auxquels il était d'ailleurs très peu préparé.

Notre-Dame de Laeken, sa sainte protectrice, ne permit point qu'il demeurât longtemps dans une si dangereuse illusion.

Tout d'abord, ses nouvelles occupations lui plurent et il espérait se trouver bientôt à même de faire des aumônes considérables. Encouragé par ces débuts, il se prêta volontiers aux propositions que lui fit son maître d'engager au fur et à mesure ses appointements dans une spéculation d'outre-mer; l'entreprise promettait les plus beaux bénéfices. Mais au moment de rentrer dans le port, le bateau échoua, et toute la cargaison au sujet de laquelle Gui avait hasardé son avoir fut submergée. Voilà notre commerçant ruiné, plus pauvre et plus dénué que ceux qu'il avait l'intention de secourir.

Sa mésaventure lui ouvrit les yeux. Il reconnut que la Providence le punissait de s'être écarté de la voie qu'elle lui avait tracée. Il crut même avoir cédé à une précipitation coupable, et pour se châtier, il s'imposa de nouvelles austérités et adressa à Dieu d'ardentes prières en vue d'obtenir son pardon.

Si seulement il avait pu reprendre le poste qu'il avait si imprudemment déserté! Dans cet espoir, il revient à Laeken. Hélas! la position est occupée depuis son départ par un homme actif et probe dont les services sont trop appréciés pour qu'on songe à le renvoyer. Gui n'a donc plus qu'à se retirer, triste, mais soumis à la divine main qui le frappe.

VERS LES LIEUX SAINTS — RENCONTRE INATTENDUE

Alors, cédant à un attrait qui l'avait souvent sollicité, il prend le bâton de pèlerin, et, comme tant d'autres à cette époque, il se dirige vers les Lieux Saints.

Il serait intéressant de le suivre dans ses immenses pérégrinations, à Rome, à Jérusalem, aux sanctuaires les plus vénérés de la chrétienté. Les détails nous manquent sur ce point. On se représente aisément les difficultés, les fatigues, les vexations de tout genre qu'entraînaient nécessairement de si lointains voyages accomplis à pied et sans ressources. Au besoin, les récits des anciens pèlerins pourraient nous en donner une idée plus précise.

Si les souffrances étaient réelles, les consolations abondaient dans ces pieux voyages et elles étaient de nature à faire oublier toutes les fatigues et toutes les traverses.

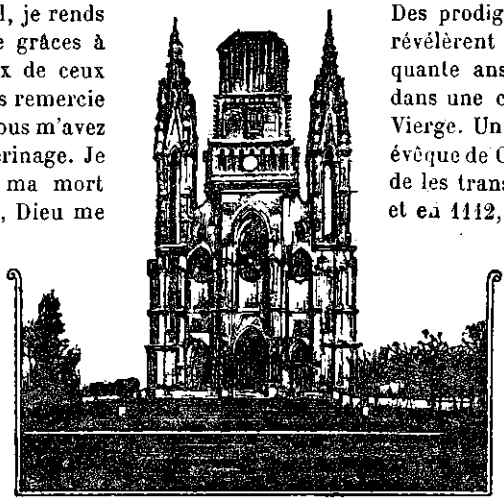
Pour en revenir au bienheureux Gui, il y avait déjà plusieurs années qu'il errait en priant le long des grands chemins, quand, revenu à Rome, il se trouva un jour inopinément en présence de plusieurs de ses compatriotes, parmi lesquels Wondulf, doyen du Chapitre d'Anderlecht, près Bruxelles. Ceux-ci eurent peine à le reconnaître, tant le soleil d'Orient avait hâlé ses traits. Mais lui s'approchant les salua de leur nom : « Frères très aimés, leur dit-il, je suis ce pécheur appelé Gui, qui habita autrefois en Brabant l'église consacrée à Marie, la sainte Mère de Dieu, au village de Laeken, et qui par amour pour Dieu a visité cette ville de Rome, a même été jusqu'à Jérusalem, implorant la protection des saints. »

Aucune rencontre ne pouvait être plus agréable à Wondulf et à ses compagnons, sur cette terre lointaine, que celle d'un compatriote. Leur joie fut au comble lorsque celui-ci, avec sa charité ordinaire, s'offrit à leur servir de guide aux Lieux Saints d'où il venait. Ils s'embrassèrent comme des frères en Jésus-Christ et organisèrent leur prochain départ.

Le biographe ne nous renseigne pas plus sur ce second voyage de saint Gui que sur le précédent.

Il dit seulement que, sur le point de quitter la Palestine, le doyen d'Anderlecht et ses compagnons, Gui seul excepté, succombèrent tous à une infection contagieuse, malgré le dévouement de notre Saint qui se multiplia pour leur procurer quelque soulagement.

Avant de mourir, Wondulf fit à son charitable ami ses suprêmes confidences. « Mon très aimable Père, lui dit-il, je rends de tout ce qui nous arrive grâces à Dieu qui exauce les vœux de ceux qui espèrent en lui. Je vous remercie aussi des bons offices que vous m'avez rendus pendant mon pèlerinage. Je vois bien que l'heure de ma mort approche. Mais, pour vous, Dieu me dit que vous retournerez dans notre pays. Vous informerez de ma mort mes amis et tous ceux qui attendent mon retour. Voici mon anneau que je vous lègue pour eux et qui leur fera ajouter foi à vos paroles .»



Eglise de Laeken, mausolée des souverains belges.

Après plusieurs autres recommandations, Wondulf se recueillit, leva les yeux au ciel et rendit l'âme. C'était, dit l'histoire, un vrai serviteur de Dieu.

Le bienheureux Gui se mit en devoir d'exécuter au plus tôt ses dernières volontés. Il revint par le chemin le plus direct en sa patrie, qu'il n'avait pas revue depuis sept ans, et s'empressa d'aller trouver les chanoines d'Anderlecht.

Il arrivait épuisé. Dans ce dernier voyage, il avait plus que jamais souffert de la faim, de la soif et de privations de tout genre. En outre, un flux de sang l'avait réduit à une extrême faiblesse. Aussi les chanoines, touchés de son état, émus du souvenir douloureux qu'il était chargé de leur transmettre, non moins que du dévouement avec lequel il avait jusqu'au bout assisté leur confrère, entourèrent le saint pèlerin de prévenances et de soins. Le doyen du Chapitre, le successeur de Wondulf, lui fit promettre de ne point chercher d'autre logement que sa propre demeure.

Gui ne jouit pas longtemps de ces procédés charitables, car il touchait au terme de son pèlerinage ici-bas. Peu de jours après son retour, il passait de ce monde à une vie meilleure, le 12 septembre 1012.

Son corps fut enterré avec honneur dans le cimetière des chanoines d'Anderlecht. Des prodiges accomplis sur sa tombe révélèrent sa sainteté, et après cinquante ans on transporta ses restes dans une chapelle dédiée à la Sainte Vierge. Un peu plus tard, Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras, ordonna de les transférer à l'église paroissiale, et en 1112, l'évêque Odon procédait à *l'élévation* du corps du Saint, autrement dit à la canonisation du *Pauvre d'Anderlecht*.

On invoque saint Gui pour la préservation des bestiaux.

Il est, à juste titre, le patron des sacristains et dans les statues qui le représentent, on lui met quelquefois deux clefs à la main, pour rappeler qu'il fut longtemps le gardien du sanctuaire.

Les pèlerins de Terre Sainte peuvent également le ranger au nombre de leurs innombrables saints protecteurs.

Le souvenir des souffrances endurées par ce vrai *pèlerin de la pénitence* leur fera sans doute trouver légères les petites croix semées çà et là le long de leur route.

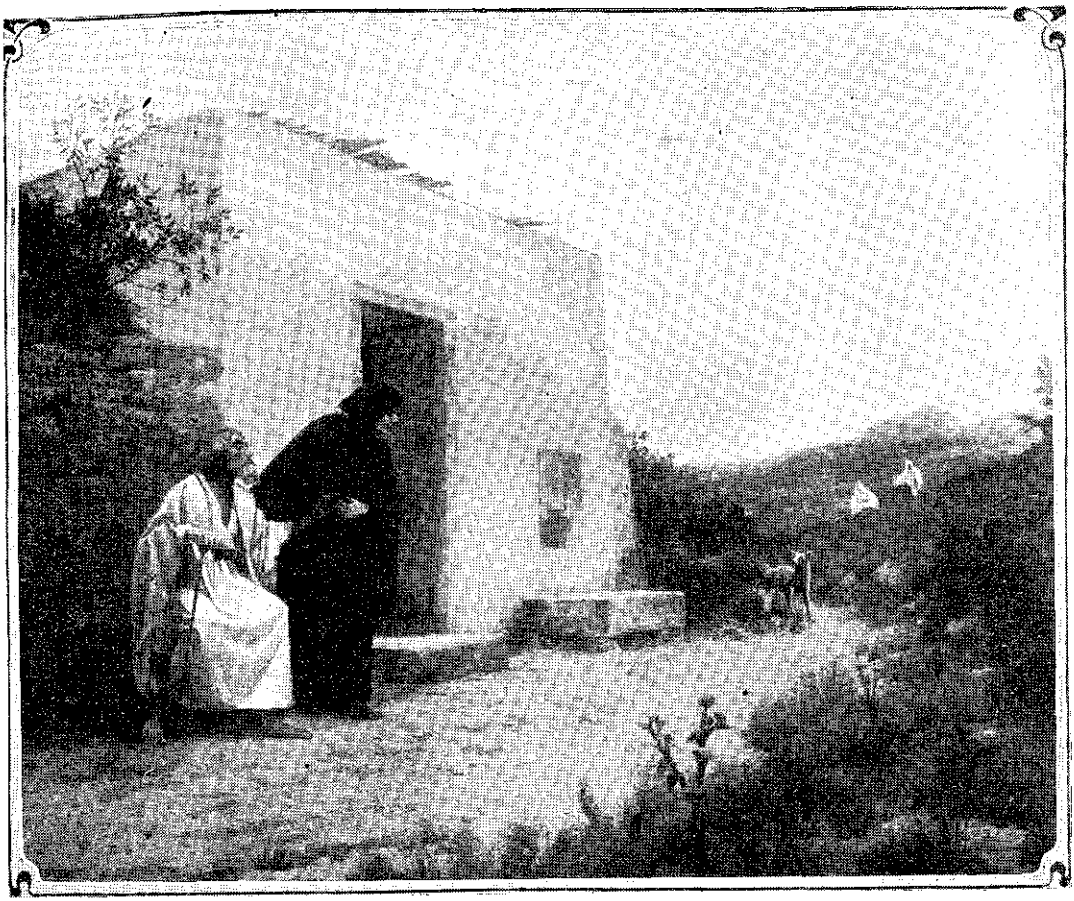
SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES, t. IV de septembre, — *Vie de saint Gui,* dans les *Vies des saints ouvriers,* de l'œuvre des Bons Livres, 1833. — *Précis historique de la dévotion à Notre-Dame de Laeken,* par H. COEKELBERGS, curé doyen. — *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.* par l'abbé DESTOMBES, etc.

SAINT TOBIE

(VIIIe siècle avant Jésus-Christ.)

Fête le 12 septembre.



Tobie et sa femme entrevoient les jeunes voyageurs.
(Tableau d'Amédée Buffet, au Salon de 1903.)

CHUTE DE SAMARIE ET CAPTIVITÉ DE TOBIE

L'heure approchait où le royaume d'Israël allait recevoir le juste châtiment de ses prévarications. Les menaces des prophètes devenaient de plus en plus explicites.

L'ennemi ne tarda pas à paraître. Le puissant roi d'Assyrie, Salmanasar, envahit le territoire d'Israël avec une nombreuse armée et assiégea Samarie pour la dernière fois. La ville fut pillée et les habitants emmenés en captivité « à Kalach et sur le Chabour, sur le fleuve de Gozan, et dans les villes des Mèdes ». Les documents cunéiformes, d'accord en cela avec la Bible, placent cet événement en l'année 722 avant Jésus-Christ.

Parmi les captifs d'Israël se trouvait Tobie ou Tobit, de la tribu de Nephtali, natif de Thisbé, patrie du prophète Elie. Les Israélites furent traînés par leurs vainqueurs sur la route du grand désert de Syrie qui avait vu jadis passer les armées invincibles de Salomon et la troupe des vaillants bâtisseurs qui, à la voix du puissant monarque, étaient allés jeter au milieu des sables désolés les fondements de la merveilleuse Tadmor ou Palmyre.

Tobie et sa tribu furent conduits à Ninive. Leurs maîtres, par une sage politique, leur donnèrent des terres à cultiver et leur laissèrent l'usage d'une partie de leurs richesses. Il arrivait même que les personnages de haute naissance étaient parfois comblés de biens et d'honneurs. C'est ainsi que Tobie put jouir de la faveur royale et

d'une liberté qui lui permettait d'aller et venir librement, visitant les Israélites et les aidant lorsqu'ils étaient dans le besoin.

PIÉTÉ COURAGEUSE DE TOBIE

Dès son enfance, Tobie avait fait preuve d'une grande piété. Tandis que tout le monde, autour de lui, allait adorer les veaux d'or érigés par l'impie Jéroboam à Dan et à Béthel, il se rendait fidèlement au temple de Jérusalem pour offrir au vrai Dieu les prémices et les dîmes de ses biens.

Il avait épousé une femme de sa tribu, nommée Anne, et ils avaient eu un fils auquel il donna son nom et qu'il instruisit dès l'enfance à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. Lors donc qu'il fut arrivé comme captif, avec les siens, dans la ville de Ninive, bien que tous les autres mangeassent des mets profanes des païens, il sut garder son âme pure de toute contamination.

Etant allé une fois à Ragès, ville des Mèdes, parmi ses compagnons de captivité, il vit un certain Gabélus qui était dans le besoin, et il lui prêta, contre un reçu, une somme de dix talents.

Longtemps après, Sargon étant mort, son fils Sennachérib régna à sa place. La situation des Israélites devint précaire sous ce nouveau monarque, qui aurait voulu les exterminer tous à cause des difficultés que lui causaient leurs frères du royaume de Juda. Pendant ces jours d'affliction, Tobie allait visiter chaque jour tous ceux de sa parenté, les consolait, donnait à manger à ceux qui avaient faim, revêtait ceux qui étaient nus et enterrait les morts. Ce zèle à donner la sépulture aux enfants d'Israël, Tobie le manifesta surtout lorsque Sennachérib voulut se venger par une persécution sanglante de l'échec miraculeux qu'il avait éprouvé sous les murs de Jérusalem. Le roi, informé de la conduite de Tobie, ordonna de le mettre à mort et le dépouilla de tous ses biens ; mais le serviteur de Dieu prit la fuite avec son fils et sa femme et, dans sa détresse, réussit à se cacher parce qu'il avait beaucoup d'amis. Quarante-cinq jours après, Sennachérib fut tué par ses propres fils. Rentré en grâce auprès du nouveau monarque, Asharradon, par l'entremise de son neveu Achior, il revint dans sa maison et tous ses biens lui furent rendus.

TOBIE DEVIENT AVEUGLE

Une fête de Jéhovah étant venue, Tobie prépara un grand festin et dit à son fils :

— Va et amène quelques hommes de notre tribu, craignant Dieu, afin qu'ils mangent avec nous.

Pendant qu'on se mettait à table, Tobie apprit qu'un Israélite assassiné gisait, abandonné, dans la rue. A l'instant, il se leva sans avoir touché encore à la nourriture, alla vers le cadavre, le prit et le rapporta secrètement à sa maison, afin de lui donner la sépulture pendant la nuit. Tous ses voisins blâmaient son imprudence et lui disaient :

— On a déjà ordonné de te faire mourir à ce sujet, et à peine as-tu échappé à la mort, voilà que tu recommences.

Mais ces paroles ne pouvaient rien sur le cœur de Tobie, plus disposé à obéir à sa conscience qu'aux timides exhortations des siens.

Une fois qu'il s'était fatigué plus que de coutume à ensevelir les morts, étant rentré à la maison, il se jeta au pied de la muraille et s'endormit. Pendant son sommeil, il tomba d'un nid d'hirondelles de la fiente chaude sur ses yeux, et il devint aveugle.

De même que les amis de Job avaient autrefois insulté à ses malheurs, ainsi les proches de Tobie le raillaient en disant :

— Voilà bien ce que tu as gagné en faisant l'aumône et en donnant la sépulture aux morts.

Tobie les reprenait en leur disant que la récompense qu'il attendait n'était point de la terre.

— Ne parlez pas ainsi, leur disait-il, car nous sommes les enfants des saints et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui restent toujours fidèles.

Anne, sa femme, allait tous les jours tisser de la toile et rapportait pour leur entretien ce qu'elle pouvait gagner. Il arriva ainsi qu'ayant reçu un chevreau, elle l'apporta à la maison. Mais Tobie, qui soupçonnait fort que le chevreau eût été dérobé, ne permit point à sa femme de le garder, de peur de coopérer à un vol.

— Informe-toi bien, lui disait-il, pour savoir si ce chevreau n'aurait pas été dérobé, car il nous est défendu de rien manger qui provienne d'un vol, ou même d'y toucher.

Alors sa femme lui répondit :

— Je vois bien maintenant que ton espérance en Dieu ne t'a servi de rien et que tu as fait la charité en pure perte.

C'est par de tels discours qu'elle ne cessait de railler les vertus de son saint époux.

DEUX PRIÈRES EXAUCÉES

Tobie, affligé par sa cécité et par les reproches des siens, fit au Seigneur cette prière :

— Vous êtes juste, Seigneur ; justes sont tous vos jugements, et toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Seigneur, souvenez-vous de moi ; ne tirez pas vengeance de mes péchés et ne rappelez pas en votre mémoire mes offenses ou celles de mes ancêtres. Traitez-moi selon votre bon plaisir, et commandez que mon esprit soit reçu en paix, car il est meilleur pour moi de mourir que de vivre.

Or, il arriva que le jour même où Tobie avait ainsi prié, à Ecbatane, ville des Mèdes, Sara, fille de Raguel, entendit les injures d'une servante de son père. Comme elle reprenait cette servante, celle-ci lui avait répondu :

— Veux-tu donc me donner aussi la mort, meurtrière de tes sept maris ?

Sara avait été, en effet, donnée successivement en mariage à sept maris, et un démon, nommé Asmodée, les avait fait mourir. A la parole de la servante, la fille de Raguel monta dans la chambre haute de sa maison et y resta trois jours et trois nuits sans boire ni manger. Mais, persévérant dans les larmes et la prière, elle suppliait Dieu de la délivrer de cet opprobre.

La prière de Tobie et celle de Sara furent exaucées en même temps par le Seigneur, et l'ange Raphaël fut envoyé pour les secourir l'un et l'autre.

DÉPART DU JEUNE TOBIE

Tobie, persuadé qu'il allait mourir, appela son fils et lui fit ses dernières recommandations. Vivre en présence de Dieu, ne jamais consentir au péché, honorer sa mère, faire l'aumône, ne point thésauriser, prendre conseil avant d'agir, tels étaient les enseignements qu'il lui laissait avant de le quitter. N'oubliant pas le dénuement dans lequel les siens se trouveraient après sa mort, il lui rappela le prêt fait jadis à Gabélus :

— Je t'informe aussi, mon fils, lui dit-il, que, lorsque tu étais encore petit enfant, j'ai donné dix talents d'argent à Gabélus de Ragès, ville des Mèdes, et que j'ai son reçu entre les mains. C'est pourquoi hâte-toi d'aller le trouver pour retirer cette somme d'argent.

UN ANGE S'OFFRE POUR ACCOMPAGNER LE JEUNE TOBIE

Le jeune Tobie, étant sorti pour chercher un compagnon de route, rencontra un beau jeune homme, debout et ceint, comme disposé à se mettre en route. Ignorant que ce fût un ange de Dieu, il le salua et lui dit :

— D'où es-tu, bon jeune homme ?

L'ange répondit :

— Je suis un des enfants d'Israël.

Tobie lui dit :

— Connais-tu la route qui conduit au pays des Mèdes ?

— Je la connais, répondit-il ; j'ai souvent parcouru ces chemins et j'ai logé chez Gabélus, notre frère, qui demeure à Ragès, ville des Mèdes, laquelle est située dans les montagnes d'Ecbatane.

Tobie lui dit :

— Attends-moi, je te prie, jusqu'à ce que j'aie annoncé cela à mon père.

Alors Tobie étant rentré raconta tout à son père.

Quand tout fut prêt pour le voyage, Tobie dit adieu à son père et à sa mère, et il se mit en route avec l'ange. Le chien partit avec son jeune maître.

LE POISSON MONSTRUEUX ARRIVÉE CHEZ RAGUEL

Les voyageurs firent leur première halte sur les bords du Tigre. Comme Tobie descendait sur la rive pour se laver les pieds, voici qu'un énorme poisson s'élança pour le dévorer. Effrayé, le jeune homme poussa un grand cri et dit :

— Seigneur, il se jette sur moi !

L'ange répondit :

— Prends-le par les ouïes et tire-le à toi.

Ce qu'ayant fait, il le tira sur la terre sèche, et le poisson se débattait à ses pieds. L'ange reprit :

— Vide le poisson et conserves-en le cœur, le fiel et le foie, car ils sont employés comme d'utiles remèdes.

Chemin faisant, Tobie interrogea l'ange, en disant :

— Je te prie, Azarias, mon frère, de me dire quelles vertus curatives possèdent les parties de ce poisson que tu m'as commandé de garder.

L'ange lui répondit :

— Si tu poses sur des charbons une partie du cœur, la fumée qui s'en exhale chasse toute espèce de démon, soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne peuvent plus s'en approcher. Quant au fiel, il sert à oindre les yeux couverts d'une taie, et il les guérit.

Vers le soir, Tobie dit à l'ange :

— Où veux-tu que nous prenions du repos ?

L'ange lui répondit :

— Il y a ici un homme appelé Raguel, de ta tribu et de ta famille. Il a une fille unique, nommée Sara. Tout son bien doit te revenir, et il faut que tu la prennes pour épouse. Demande-la donc à son père.

Alors Tobie répondit :

— J'ai ouï dire qu'elle avait déjà épousé sept maris et qu'un démon les avait tous tués. Je crains donc que la même chose ne m'arrive à moi-même et que, étant fils unique, mes parents ne meurent de douleur à cause de moi.

Et l'ange Raphaël lui dit :

— Ecoute-moi, et je t'apprendrai qui sont ceux sur lesquels le démon a du pouvoir. Ce sont ceux qui entrent dans le mariage en bannissant Dieu de leur cœur et de leur pensée.

L'ange ajouta qu'il vaincrait le démon par la prière et le chasserait à jamais, en livrant au feu le foie du poisson.

MARIAGE DE TOBIE ET DE SARA

Ils entrèrent chez Raguel, qui les reçut avec joie. A la vue de Tobie, Raguel dit à Anne, sa femme :

— Comme ce jeune homme ressemble à mon cousin !

S'adressant ensuite aux voyageurs, il leur demanda :

— D'où êtes-vous, jeunes gens, nos frères ?

Ils répondirent :

— Nous sommes de la tribu de Nephtali, du nombre des captifs de Ninive.

Raguel leur dit :

— Connaissez-vous Tobie, mon frère ?

— Nous le connaissons, répondirent-ils.

Et comme Raguel disait beaucoup de bien de Tobie, l'ange lui dit :

— Tobie dont tu parles est le père de ce jeune homme.

Aussitôt Raguel courut à lui et l'embrassa avec larmes, pleurant à son cou.

— Sois béni, mon fils, lui dit-il, car tu es fils d'un homme de bien, du meilleur des hommes.

Et Anne sa femme, et Sara sa fille versaient des larmes.

Après ce premier entretien, Raguel fit tuer un bélier et préparer un festin, et comme il engageait les voyageurs à s'asseoir, Tobie lui dit :

— Je ne mangerai ni ne boirai ici aujourd'hui que tu ne m'aies d'abord accordé ma demande et que tu ne me promettes de me donner Sara, ta fille, en épouse.

En entendant ces mots, Raguel fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé aux sept premiers maris de sa fille, et il commença à craindre pour celui-ci un semblable malheur. Comme il ne donnait aucune réponse, l'ange lui dit :

— N'appréhende point de donner ta fille à ce jeune homme, car il craint Dieu, et c'est à lui qu'elle doit appartenir comme épouse ; voilà pourquoi aucun autre n'a pu la posséder.

Alors Raguel dit :

— Je ne doute plus maintenant que Dieu n'ait exaucé mes prières. C'est lui qui vous a fait venir vers moi afin que ma fille épousât son parent, selon la loi de Moïse.

Et prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la main droite de Tobie, en disant :

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, que lui-même vous unisse et qu'il répande sur vous sa pleine bénédiction.

TOBIE CHASSE L'ESPRIT MALIN

Le repas achevé, les parents conduisirent le jeune homme auprès de Sara. Tobie, se ressouvenant des paroles de l'ange, tira de son sac une partie du foie du poisson et le posa sur les charbons ardents. Alors l'ange Raphaël saisit le démon et l'enchaîna dans le désert de la Haute-Egypte. Les deux époux passèrent la moitié de la nuit en prière et aucun malheur ne leur arriva.

L'ange, à la prière de Tobie, alla seul chez Gabélus retirer l'argent et le fit venir avec lui prendre part aux fêtes célébrées à l'occasion des noces.

RETOUR DE TOBIE
SON PÈRE RECOUVRE LA VUE

Tobie, pensant à l'inquiétude de ses parents, pria son beau-père de le laisser partir. Raguel lui remit alors Sara avec la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, servantes, troupeaux et argent.

Raphaël et Tobie prirent aussitôt les devants, tandis que le reste de la caravane les suivait à petites journées.

Anne cependant allait tous les jours s'asseoir près du chemin, au sommet d'une éminence, pour épier de loin le retour de son fils. L'ayant aperçu, elle courut annoncer l'heureuse nouvelle à son mari.

Alors le chien, qui les avait accompagnés durant le voyage, courut devant eux, comme pour apporter la nouvelle, tout joyeux et caressant de la queue. Le père aveugle se leva et se mit à courir. Il reçut son fils dans ses bras en versant des larmes de joie.

Après qu'ils eurent adoré Dieu et rendu grâces à sa bonté, ils s'assirent. Aussitôt, le jeune Tobie prit du fiel du poisson et l'étendit sur les yeux de son père, comme l'ange le lui avait recommandé. Au bout d'une demi-heure environ d'attente, une taie blanche, comme la pellicule d'un œuf, commença à sortir de ses yeux. Tobie la saisit et l'arracha des yeux de son père, qui recouvra aussitôt la vue.

Sept jours après arriva aussi Sara avec son escorte. Tobie raconta à ses parents tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé par l'intermédiaire de son compagnon de route. Ayant invité leurs parents et amis, ils célébrèrent leur bonheur par des festins et des réjouissances qui durèrent sept jours.

L'ANGE RAPHAEL SE FAIT CONNAÎTRE

Tobie et son fils, ne sachant quelle récompense donner au saint homme qui leur avait procuré tant de bienfaits, lui proposèrent d'accepter la moitié de leurs biens. Alors l'ange, seul avec eux, leur dit :

— Bénissez le Dieu du ciel et rendez-lui gloire parce qu'il a exercé envers vous sa miséricorde. Il est bon de tenir caché le secret du roi, mais il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu. La prière est bonne avec le jeûne, et l'aumône vaut mieux que l'or et les richesses. Car l'aumône délivre de la mort, elle efface les péchés et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Je vais donc vous découvrir la vérité, et je ne vous cacherai rien. Lorsque tu priais avec larmes et que tu donnais la sépulture aux morts ; lorsque, quittant ton repas, tu cachais les morts dans ta maison pendant le jour et que tu les mettais en terre pendant la nuit, je présentais ta prière au Seigneur. Et parce que tu as été agréable à Dieu, il a fallu que la tentation t'éprouvât. C'est le Seigneur qui m'a envoyé pour te guérir et pour délivrer du démon Sara, la femme de ton fils. Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en présence du Seigneur.

A ces mots, ils tombèrent, tout tremblants, la face contre terre.

Et l'ange leur dit :

— Que la paix soit avec vous, ne craignez point. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé ; mais vous, bénissez Dieu et publiez toutes ses merveilles.

Et l'ange disparut à leurs yeux. Alors ils se prosternèrent le visage contre terre, bénissant Dieu, puis ils se relevèrent, et ils ne pouvaient s'empêcher de raconter les merveilles qu'il avait accomplies en leur faveur.

Tobie vécut encore quarante-deux ans, et il vit les enfants de ses petits-enfants. Après la mort de sa mère, le jeune Tobie sortit de Ninive avec sa femme, ses enfants et ses petits-enfants et retourna chez ses beaux-parents qu'il retrouva dans une heureuse vieillesse. Il eut soin d'eux et il leur ferma les yeux. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans et vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Tous ses descendants héritèrent de sa piété et se distinguèrent parmi les enfants d'Israël.

SAINT AIMÉ, PRÊTRE ET MOINE

Fête le 13 septembre.

Pour décourager saint Aimé de la vie solitaire, un démon, sous la forme d'un corbeau, renverse la cruche d'eau et enlève le pain qu'on avait portés au pieux ermite pour sa nourriture.

Aimé ou Amé (en latin Amatus) naquit vers l'an 570, dans un faubourg de Grenoble. Héliodore, son père, descendant d'une noble famille romaine, était un chrétien plein de foi qui avait promis d'offrir son fils à Dieu dans un monastère. Quand l'enfant eut dix à douze ans, son père le conduisit à la célèbre abbaye d'Agaune (Saint-Maurice), fondée par le roi saint Sigismond, au lieu du martyre de saint Maurice et de la légion thébéenne. Le petit Aimé y grandit sous le regard de Dieu, loin des dangers du monde, et fit de rapides progrès dans l'étude, en compagnie des autres enfants qu'instruisaient les moines.

Vint l'âge de choisir lui-même sa vocation définitive. Au lieu de regretter le monde, dont son père l'avait éloigné si jeune, Aimé sollicita l'honneur de consacrer à Dieu sa vie toute entière, il fut donc reçu au nombre des moines, prononça ses vœux et fut plus tard élevé au sacerdoce,

Il y avait trente ans que le fils d'Héliodore était arrivé au monastère d'Agaune, et il était devenu un religieux exemplaire dans toutes les vertus de sa vocation, quand il se sentit appelé à une vie plus austère encore et plus uniquement vouée à Dieu. Il se retira dans une grotte de la montagne pour y vivre à la façon des Pères du désert égyptien. « Que faut-il vous envoyer pour votre nourriture? lui demanda son supérieur. — Du pain d'orge et de l'eau me suffiront, » répondit l'ermite. L'abbé chargea le Frère Bérin de lui porter tous les trois jours du pain et une cruche d'eau. La première fois que le charitable Frère accomplit son office, il posa son fardeau devant la grotte et se retira. Aimé avait voulu prolonger son oraison avant de toucher aux aliments. Le démon sous la figure d'un corbeau renversa la cruche et emporta le pain. « O mon Dieu, dit le nouvel ermite sans s'impatienter, rien n'arrive sans votre permission, je vous remercie de vouloir que je double mon jeûne. » Et il continua sa prière.

On trouva sa grotte trop malsaine, et on voulut lui construire une cabane. Le charpentier chargé du travail, ayant mal pris ses mesures, s'approcha du solitaire: « Je crois, dit-il, que j'ai scié le bois trop court, venez voir. — Mais non, répondit le Sain/

sans se déranger, allez mesurer de nouveau. » L'ouvrier obéit, et voilà que le bois avait maintenant la longueur voulue et même un peu plus. Il revint tout joyeux annoncer cette merveille, mais le solitaire lui commanda de n'en rien dire à personne. La cellule s'acheva et l'ermite y servait Dieu avec grand amour. Le démon aurait bien voulu l'en chasser. Un jour le serviteur de Dieu entend un grand bruit, il lève les yeux, et il aperçoit un énorme rocher qui se précipitait en roulant du haut de la montagne, droit sur sa cabane qu'il allait mettre en mille pièces. Aimé fait le signe de la croix et dit au rocher : « Au nom de Jésus, je te le commande, ne va pas plus loin ! » Et le rocher s'arrêta soudain, immobile sur la pente, un peu au-dessus de la cabane qu'il semblait menacer encore. Confiant dans la protection de Dieu, le Saint continua d'habiter sa cellule.

Une première année s'écoula de la sorte. Le frère Bérin était fidèle à son charitable office de pourvoyeur. Un jour, l'ermite le voyant arriver avec sa cruche qu'il était allé remplir dans le torrent au fond de la vallée, fut ému de la peine qu'il lui donnait : « Mon frère, lui dit-il, mettons-nous en prières, Dieu est assez puissant pour nous donner de l'eau ici. » Ils prièrent ensemble, puis l'ermite se leva, frappa de son bâton une roche du voisinage et il en jaillit une source, qui n'a cessé de couler depuis, dit son premier historien. Aimé se fit apporter du grain et un petit moulin à bras ; il défricha un peu de terrain autour de son ermitage, et se mit à le cultiver, afin de n'être plus à charge à personne. Ses habits étaient en peau de mouton. Durant le carême, il s'abstenait même de pain ; il se contentait de manger cinq noix vers le soir, et quelquefois même passait trois jours de suite sans nourriture.

ILLUSTRES VISITEURS

L'ermitage d'Aimé se trouvait dans le diocèse de Sion (Suisse) ; l'évêque diocésain se lia d'une étroite amitié avec le saint solitaire, il venait le voir de temps en temps et ne pouvait se rassasier de ses pieux entretiens. Une fois, avant de se retirer, il offrit à l'ermite une petite somme d'argent, comme témoignage de son affection. « Vous vous en servirez quand vous en aurez besoin, dit-il, ou bien vous le donnerez aux pauvres. — Mon bon seigneur, dit le solitaire, donnez cet argent à d'autres qui en ont un plus grand besoin, pour moi, j'ai renoncé à tout bien terrestre. » L'évêque insista beaucoup, mais ce fut inutile. Toutefois, en s'en allant, il déposa secrètement l'argent sur le petit autel où saint Aimé avait coutume de célébrer la messe. Le lendemain, le bon ermite s'étant mis à préparer son autel pour offrir le saint Sacrifice, trouva l'argent : « Qu'est-ce ceci? se dit-il, d'où vient cet argent, voilà sans doute encore un de ces artifices du démon pour me tenter. » Et saisissant les pièces de monnaies, d'une main vigoureuse il les lance bien loin, au fond des précipices. « Seigneur, s'écrie-t-il ensuite, c'est vous qui êtes mon héritage. »

Saint Eustaise, abbé de Luxeuil, alors célèbre dans toute la France par sa sainteté, passa par l'abbaye d'Agaune, en allant à Rome. On lui parla du pieux ermite et il voulut le voir. Il en fut tellement charmé, qu'à son retour il revint lui rendre visite et fit tant par ses instances qu'il le décida à le suivre à son monastère de Luxeuil. Dieu appelait en effet son serviteur à de nouvelles œuvres.

Saint Aimé fut un grand sujet d'édification pour les moines de Luxeuil, parmi lesquels il y avait beaucoup de saintes âmes. Sa douceur, son humilité, sa patience, son esprit de pénitence le rendirent cher et vénérable à tous les frères. Ils aimaient surtout à l'entendre parler de Dieu.

SAINT ROMARIC — FONDATION DE REMIREMONT

L'abbé de Luxeuil voulant rendre utile au salut des peuples l'éloquence surnaturelle de saint Aimé l'envoyait prêcher de temps en temps dans les villes et les bourgs d'Austrasie. Dans un de ces voyages, Aimé reçut l'hospitalité chez un seigneur des Vosges, aussi pieux que noble, nommé Romaric. Quand on eut préparé le repas, Romaric pria son hôte de lui adresser quelques paroles d'édification. « Voyez-vous ce plat en argent, dit le moine, il a eu déjà bien des esclaves et il en a encore. » Et il parla avec chaleur sur la vanité des biens de ce monde. « Vous savez le conseil du divin Maître, ajouta-t-il, donnez vos biens aux pauvres et vous aurez un trésor au ciel. — Vous me décidez, dit Romaric à accomplir enfin une chose que je méditais depuis longtemps. »

Quelques jours après, Romaric distribuait aux pauvres une grande partie de son immense fortune, donnait la liberté à ses serfs, et renonçant au monde, suivait saint Aimé au couvent de Luxeuil. On vit donc l'ancien seigneur, riche et puissant, devenu le plus humble et le plus obéissant des moines, cultiver la terre de ses propres mains en compagnie de plusieurs de ses anciens serviteurs, qui s'étant faits religieux avec lui, étaient devenus ses frères en Notre-Seigneur. Sous la direction de saint Eustaise et de saint Aimé, il fut bientôt un homme accompli. Il a mérité la couronne des saints.

Avec la permission de l'abbé, il consacra le reste de ses biens à fonder un monastère de religieuses et une abbaye de moines. Le couvent des religieuses remplaça son château et garda son nom : montagne de Romaric ou Remiremont. Deux de ses filles s'y consacrèrent à Dieu sous la direction de l'abbesse sainte Macteflède. Le nombre des Sœurs augmenta rapidement. Saint Aimé, leur aumônier, les partagea en sept chœurs, qui se succédaient les uns aux autres pour chanter perpétuellement, jour et nuit, dans l'église, les louanges de Dieu, comme font les anges dans le ciel. C'était l'usage des moines d'Agaune où saint Aimé avait été élevé ; ils étaient divisés en neuf chœurs et la psalmodie sainte ne cessait jamais dans leur église.

Saint Romaric habita désormais près de Remiremont dans l'abbaye de moines qu'il avait fondée. Saint Aimé reprit sa vie solitaire dans une grotte voisine, étroite et petite, (que remplace aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Aimé). Il n'en sortait que les dimanches et les fêtes pour aller distribuer le pain de la parole de Dieu aux religieux et aux religieuses. Il guérit un estropié qui n'avait l'usage ni de ses pieds ni de ses mains, il guérit aussi une Sœur qui était devenue possédée du démon pour s'être permis un acte de gourmandise pourtant bien léger : elle avait mangé une pomme sans permission.

DERNIERS JOURS

Dieu permit cependant qu'au milieu de cette prospérité, le bon solitaire tombât dans une faute, sans doute afin d'augmenter son humilité et son esprit de pénitence. Aimé se laissa tromper par un ancien moine de Luxeuil, Agrestinus, schismatique et intrigant, dont il ne soupçonnait pas la malice. Agrestinus s'efforça de le détacher de l'amitié de saint Eustaise et de la règle de saint Colomban, fondateur de Luxeuil. Aimé se mit, en effet, à modifier dans les deux monastères soumis à sa di-

rection, la règle de saint Colomban. Mais divers accidents qu'il considéra comme des châtiments de Dieu, lui ouvrirent les yeux, il demanda pardon à saint Eustaise, et les meilleurs rapports se rétablirent avec Luxeuil.

Notre saint moine prédit un an à l'avance le jour de sa mort. Malade, il se fit étendre sur un lit de cendre, et, couvert d'un cilice, il confessa devant tous les Frères les fautes qu'il croyait avoir commises. Les derniers temps de sa vie furent marqués par d'immenses douleurs de tout son corps, mais il était heureux de souffrir avec Jésus sur la croix. A l'approche de sa mort, il se fit lire l'admirable lettre du pape saint Léon le Grand à Flavien de Constantinople, où la foi catholique sur Jésus-Christ est si bien exprimée. « Je crois ainsi, ô Trinité sainte, dit-il ensuite, je confesse toutes ces vérités, ô Dieu tout-puissant !... » Ainsi mourut ce digne enfant de l'Eglise véritable. Il fut enterré à la porte de l'église de la Sainte-Vierge, comme il l'avait demandé par humilité; mais Dieu ayant révélé la gloire de son serviteur, ses reliques furent placées honorablement dans la même église. — Remiremont est aujourd'hui une ville de 7 à 8 000 âmes.

SAINT ARCADIUS, MARTYR DE CHERCHELL (Algérie)

Fête le 26 septembre.

La persécution était déchaînée; le démon avait armé ses satellites contre le peuple de Dieu; les attaques fréquentes de ce loup plein de rage avaient jeté le trouble dans toute la famille du Christ, et la guerre la plus violente se poursuivait contre Dieu et ses adorateurs. Sous chaque toit, qu'on soupçonnait renfermer un chrétien ou avoir été la demeure d'un adorateur du vrai Dieu, se multipliaient publiquement les attentats; aucun bien n'échappait à une profanation sacrilège, sous prétexte de religion. Le peuple du Christ était contraint, tantôt d'assister à de vaines cérémonies, tantôt de répandre de coupables libations en l'honneur d'un culte abominable; ici, de conduire des victimes ornées de couronnes et de guirlandes de fleurs; là, de brûler de l'encens et des parfums; ailleurs, de chanter à la façon des bacchantes, autour des charbons fumants et parmi les tourbillons de l'épaisse vapeur des viandes rôties; on pensait pouvoir, par une présence forcée à ces détestables sacrifices, arracher Dieu du cœur des chrétiens.

II

Pendant cette guerre acharnée dont la famille du Seigneur, à la face du ciel attentif, était la victime, Arcadius, soldat du Christ, voyant la ville dans une funeste confusion et chacun de ses habitants entraîné à ces tristes spectacles, résolut de se soustraire à ces maux par une prompte fuite, sans tenir compte de ce qu'il possédait. Il sortit de la ville, et, ayant trouvé dans les environs un refuge, il s'y tint caché quelque temps. Dans cet endroit retiré il servait le Christ de tout cœur dans les veilles, la prière et tous les exercices d'une vie austère. Cependant son absence des sacrifices fut remarquée. Aussitôt une troupe furieuse et impatiente de gens armés se précipite dans sa maison, espérant, par cette prompte invasion, y surprendre le serviteur de Dieu. Ils trouvent un parent du martyr qui, par hasard, était descendu chez lui ce jour-là. Cet homme fit tout son possible pour justifier l'absence de son parent. Arrêté lui-même, à la place de celui qu'on cherchait, il est emmené de force aux sacrifices, puis traîné devant le cruel gouverneur de la province, et, par les ordres de celui-ci, jeté dans le cachot le plus rigoureux jusqu'à ce qu'il fasse connaître la retraite d'Arcadius. Mais le bienheureux soldat du Christ, Arcadius, apprit ce qui se passait. Tout brûlant de désir du martyre il abandonna précipitamment son cher asile, ne voulant pas dissimuler plus longtemps sa foi en Jésus-Christ ni laisser son parent dans l'affliction à cause de lui. Il revint donc à la ville et se présenta de son plein gré au gouverneur de la province. « Si c'est à cause de moi, lui dit-il, que vous retenez mon parent en prison, rendez-lui la liberté, car il est innocent. Je suis venu le délivrer parce qu'il n'est pas coupable ; je suis prêt à vous déclarer ce qu'il n'eût jamais pu vous révéler lui-même à mon sujet, comme à répondre à tout ce que vous me demanderez. »

Le gouverneur de la province répondit : « Je lui pardonne ta fuite; il n'a plus rien à craindre pour l'avenir, si tu consens à sacrifier, quoique bien tardivement.

— Que dites-vous, ô juge insensé ! répliqua Arcadius, croyez-vous que la crainte de perdre cette vie si fragile ou les menaces d'une mort prématurée puissent effrayer les serviteurs de Dieu. Nous savons qu'il est écrit : Le Christ est ma vie et la mort m'est un gain (1) ! Imaginez les supplices les plus affreux, abandonnez-vous à tous les transports de la plus violente fureur, faites-moi subir les plus effroyables tortures ; vous ne pourrez jamais me séparer du vrai Dieu. »

III

Aussitôt le cruel gouverneur de la province s'enflamme de colère; c'est une vipère qui se gorge de son venin. Il cherche par quel supplice nouveau et sans précédent, par quel tourment en dehors des peines infligées d'ordinaire aux coupables, il pourra exercer sa rage sur les membres du martyr. Il compte pour rien les ongles de fer, les verges plombées lui semblent inoffensives, il méprise le chevalet; sa pensée attentive à inventer un plus grand châtiment lui fait négliger le supplice de la grêle de coups de bâtons. Enfin il se présente à son esprit ce tourment nouveau et incroyable qui lui permettra, il le pense du moins dans sa folie, de vaincre Dieu dans un homme. Alors il ordonne de livrer le bienheureux martyr aux complices de sa fureur. Il ne leur prescrit qu'une chose : Réduire le martyr à mourir comme par force après l'avoir tellement rassasié de

(1) Voir Ruinard, *Acta Martyrum*, édit. Ratisbonne, 1859, p. 550. Nous empruntons la traduction de Mgr Dupuch : *Fastes sacrés* de l'Afrique chrétienne, 1re époque, p. 445. Nous avons essayé de rendre, à certains passages, cette traduction plus littérale et par là-même plus conforme au texte.

(1) *Philip.* I, 21.

douleurs qu'il soupire après la mort : « Qu'il attende, dit-il, sa mort, qu'il soit coupé par morceaux, que son corps soit déchiré et que, semblable à un tronc, il voie, vivant, son propre cadavre. Coupez chacune des jointures et des articulations de tous ses membres, rompez par fragments chacune des parties de la charpente de son corps. Commencez par les phalanges de ses doigts, détachez les doigts du poignet, les poignets de l'avant-bras, l'avant-bras du coude, le coude des épaules, et les épaules de la poitrine; puis reprenant par les pieds, remontant par degrés pareils à partir de leurs articulations, détachez-en ses doigts, séparez ses pieds des jambes, les jambes des genoux, les genoux des cuisses et arrachez celles-ci du tronc. Agissez avec art et lenteur afin que, par cette prolongation des tourments, ce déserteur des dieux de la patrie apprenne ce qu'il en coûte de vouloir adorer un Dieu étranger. »

IV

A peine les licteurs ont-ils reçu les ordres de cet homme barbare qu'ils saisissent Arcadius et le conduisent au lieu du sacrifice, à ce lieu aimé des justes et de ceux qui soupirent après la vie éternelle. Arcadius, y étant arrivé, prie en regardant le ciel, plein de confiance en Dieu qu'il invoque ; déjà il avait incliné la tête et il la tendait au double tranchant de la hache, pensant que le juge pourrait étancher, par une prompte mort, sa soif de sang; quand, tout à coup, il reçoit l'ordre d'étendre les mains. Il les présente aussitôt et, pendant qu'on les lui coupait, articulation par articulation, il priait : « Seigneur, vos mains m'ont fait et m'ont formé, donnez-moi l'intelligence (1). » Les bourreaux se lassaient plutôt de leur cruelle exécution que le martyr de louer Dieu. Dans l'aveuglement de sa fureur le juge avait oublié d'ordonner de lui arracher d'abord la langue ; aussi cette langue, durant tout le temps de cette lutte héroïque, en confessant sans cesse le Seigneur, faisait-elle éclater la défaite du tyran : elle proclamait le néant des dieux et la victoire du Christ seul vrai Dieu. Après avoir désarticulé toute la partie supérieure de son corps, on lui ordonna de se coucher sur le dos. Dans cette posture il glorifie Dieu avec plus de force de ce que, pendant son martyre, il voit le ciel dont il implore l'assistance. Il offre avec joie ses pieds à couper, et les bourreaux, sans s'arrêter, avec un art infernal, détachent chaque articulation de ses pieds, ses pieds des jambes, les jambes des genoux, les genoux des cuisses et finalement ne laissent que le tronc ruisselant de sang.

La constance du martyr fut si grande, si admirables sa patience et ses actions de grâces, que les yeux des féroces assistants ne purent retenir leurs larmes. Ils reconnurent hautement la puissance de Dieu, source d'une si héroïque patience qui surpassait évidemment les forces naturelles de l'homme, et ces persécuteurs témoignèrent à leur victime leur douleur et leurs regrets.

Après autant de martyres que de séparations de jointures, que de fragments de ses membres mutilés, le corps du héros reste immobile par terre baigné dans son sang, mais son courage n'a rien perdu de sa vigueur ; pendant ce long supplice son esprit demeure inébranlable. Il envoie devant lui les dépouilles de sa mort : ce sont ses trophées qui le précèdent en triomphe. Il contemple les parties de son corps mutilé éparses çà et là, et il dit : « Membres fortunés qui avez mérité de servir votre Dieu ! jamais mon amour pour vous, lorsque vous étiez unis à mon corps, n'a été aussi grand que le bonheur que j'éprouve en ce moment de vous en voir séparés. Il a fallu cette désunion d'un instant pour que nous accourussions enfin ensemble au devant de notre Roi dans la gloire, et afin que, de membres mortels que vous étiez, vous me fussiez restitués immortels. Vous êtes maintenant les membres du Christ, maintenant je sens que j'appartiens au Christ, ce que j'ai toujours désiré par dessus tout. »

Et il ajouta : « Hommes qui m'entourez, témoins de cet étrange spectacle, ce que vous voyez est peu de chose. Il n'est pas difficile à celui qui sait se nourrir des pensées de l'immortalité future de supporter ces souffrances. Abandonnez le culte de vos mensongères divinités qui ne sauraient vous être d'aucun secours. Reconnaissez mon Dieu qui me fortifie : mourir pour lui, c'est vivre ; souffrir pour lui, c'est le bonheur ; son amour ne s'attiédira pas, à jamais croîtra sa gloire ! Je vais à lui, grâce à ce chétif supplice, je vais recevoir une vie immortelle pour être uni à lui pour toujours. »

En achevant ces mots il remit sans nul effort, au Christ le Seigneur, son âme glorieuse la veille des Ides (le 12) de janvier, vers l'an 260. La fin du glorieux martyr remplit d'admiration les idolâtres eux-mêmes. Les chrétiens n'en devinrent que plus ardents à répandre leur sang pour Jésus-Christ. Ceux-ci l'ensevelirent avec honneur ; ils recueillirent ses reliques dispersées et les réunirent à son corps. Ils louaient, dans ce martyr, le Christ, le Seigneur qui donne à ses athlètes la force de vaincre tous les tourments. A lui, honneur et gloire dans tous les siècles. *Amen.*

(1) *Ps, CXVIII*, 73

SAINTE VÉRONIQUE GIULIANI, RELIGIEUSE CAPUCINE

Fête le 9 juillet et le 13 septembre.

Sainte Véronique reçoit la communion des mains de Notre-Seigneur.

L'HÉRITAGE D'UNE MÈRE

Dans le cours de l'année 1664, une pieuse mère de famille, nommée Benoîte Mancini, était sur le point de mourir. Sa vie s'était écoulée dans la pratique des vertus chrétiennes. Mariée à François Giuliani, l'un des hommes les plus honorables de Mercatello (ville du duché d'Urbino en Italie), elle avait été mère de sept filles; mais deux l'avaient déjà précédée dans l'éternité. Elle appela les cinq autres autour de son lit de douleur, leur montra le crucifix en disant : « Que les plaies de notre divin Sauveur soient votre refuge durant toute votre vie, je lègue à chacune de vous l'une de ces plaies sacrées. »

Ursule, la plus jeune, âgée seulement de quatre ans, reçut pour sa part la plaie du côté divin, la blessure du Cœur de Jésus, d'où s'écoulent tous les trésors d'amour. C'était par une disposition providentielle, car le divin Roi avait choisi cette âme dès sa naissance, pour en faire un des fleurons de sa couronne, et l'avait prévenue de grâces extraordinaires.

ENFANCE MERVEILLEUSE

Née en 1660, Ursule, qui devait prendre plus tard le nom de Véronique, commença dès son berceau à jeûner le mercredi, le vendredi et le samedi, jours plus spécialement consacrés au culte de Jésus souffrant et de sa Sainte Mère.

Elle n'avait pas encore deux ans, lorsque, se trouvant avec une servante de sa mère dans la boutique d'un marchand, elle dit d'une voix claire à cet homme qui cherchait à tromper sur le poids : « Soyez juste, car Dieu vous voit. »

A l'âge de trois ans, elle avait déjà des communications familières avec Jésus et Marie. Elle ornait avec beaucoup de goût un petit autel devant une image de la Sainte Vierge tenant le divin Enfant dans ses bras. C'est là qu'elle aimait surtout à prier. Souvent elle déposait son déjeuner sur cet autel, et, avec une naïveté charmante, avant d'y toucher, elle invitait le petit Jésus à en prendre sa part. Dieu, qui aime l'innocence et la simplicité, avait pour agréable l'amour ingénu de cette enfant : plus d'une fois, l'image muette de la Vierge s'anima, l'Enfant divin descendit des bras de sa Mère dans les bras d'Ursule, et goûta des fruits déposés sur l'autel.

Un matin, pendant qu'Ursule ornait de fleurs le petit autel, Jésus lui dit : « *Je suis la fleur des champs.* »

Pleine de charité pour les pauvres, elle donna un jour ses souliers à une petite mendiante qui n'en n'avait point. Peu de temps après, elle les vit aux pieds de la Sainte Vierge tout éclatants de pierreries.

Elle avait choisi pour modèles sainte Catherine de Sienne et sainte Rose de Lima, et s'appliquait à mortifier son corps à leur exemple. Sa main ayant été prise dans une porte, le sang coula abondamment, mais elle ne se laissa soigner que par obéissance, tant elle désirait souffrir pour l'amour de Jésus.

La mort de sa bonne mère fut pour son cœur une immense épreuve, mais qui servit encore à l'affermir dans la piété, en lui montrant de plus près le néant du monde et les grandeurs de la vie future.

Son père, nommé surintendant des finances, à Plaisance, alla s'y établir. C'est dans cette ville qu'Ursule fit sa première Communion, à l'âge de dix ans. Dès qu'elle eut reçu son divin Sauveur, elle sentit son cœur embrasé. De retour à la maison, elle demanda naïvement à ses sœurs s'il en était toujours ainsi quand on communiait.

La sainte Eucharistie l'aidait à marcher d'un pas rapide dans la vertu et sa ferveur allait grandissant avec l'âge. Elle ne pouvait souffrir la vue du péché, et un jour, voyant une servante offenser Dieu, elle ne put contenir son indignation et lui donna un soufflet. Mais elle se repentit aussitôt d'avoir cédé à l'impatience en faisant si vertement une correction pourtant méritée.

Son père, qui l'aimait d'une affection toute particulière, songeait à lui préparer un brillant mariage; plusieurs nobles jeunes gens aspiraient à sa main; mais ce fut en vain qu'on mit tout en œuvre pour l'attirer dans le monde, et obtenir son consentement. « Vos instances sont inutiles, répondait-elle, faites ce que vous voudrez, je serai religieuse. »

SŒUR VÉRONIQUE, RELIGIEUSE CAPUCINE

Après bien des résistances, son père finit par céder à ses prières, et lui permit d'entrer chez les Capucines de Citta di Castello. Ursule y prit l'habit, sous le nom de *Sr Véronique;* elle avait seize ans.

Dès le premier jour, sa ferveur fut à l'aise au milieu des observances très austères de ce couvent; et, par une parfaite pratique de la Règle, elle s'appliquait à devenir une vraie fille de saint François. Son courage, sa joie, sa modestie édifiaient toutes les Sœurs. Cependant le démon ne tarda pas à l'assaillir de tentations de toutes sortes pour jeter dans son âme le trouble, la tristesse et le découragement; il essaya même de la faire chasser du couvent, par un singulier stratagème : il prit l'habit et la figure de Véronique, et ainsi déguisé, il alla dire à une religieuse tout le mal possible de la maîtresse des novices; mais par une protection de Dieu, le stratagème fut découvert.

Le soutien de la jeune novice au milieu de ses peines était la méditation de la Passion de Notre-Seigneur; à cette école, elle apprenait à s'immoler entièrement à son divin Roi, et à le servir coûte que coûte, même sans consolation aucune. Jésus-Christ lui apparut un jour, chargé de sa croix, et lui dit avec bonté : « Vois ma fille, cette croix : elle est plus pesante encore que la tienne. »

Le 1er novembre 1678, Sr Véronique prononça ses vœux, avec une immense allégresse. Tout le reste de sa vie, elle célébra avec reconnaissance l'anniversaire de cette fête : c'était son grand jour, le jour où Notre-Seigneur l'avait acceptée pour sa servante, sa fille et son épouse à jamais.

La noble fille de François Giuliani s'acquitta successivement des divers emplois du monastère, suivant que l'obéissance et la charité le demandaient: elle fut cuisinière, dépensière, infirmière, sacristine, portière, donnant partout l'exemple de toutes les vertus. Douce et prévenante vis-à-vis de toutes les Sœurs, elle était empressée à les suppléer au besoin dans leurs charges et à prendre sur elle le plus désagréable et le plus pénible.

Dans les emplois de cuisinière et d'infirmière, elle éprouva d'abord des répugnances naturelles dont elle triompha par des actes héroïques. Ainsi elle avait de la peine à supporter l'odeur de certains poissons : elle en prit un dans sa cellule; elle l'approchait souvent de sa bouche et elle le conserva jusqu'à ce qu'il fût entièrement corrompu. Elle avait coutume de dire : « Quiconque veut être à Dieu doit mourir à soi-même. » C'est ce qu'elle pratiquait sans cesse.

A l'âge de trente-quatre ans, Sr Véronique fut nommée maîtresse des novices; et pendant vingt-deux ans qu'elle eut à remplir ces importantes et délicates fonctions, elle forma un grand nombre de religieuses, dont plusieurs parvinrent à un très haut degré de perfection. Telle fut par exemple, la vénérable Florine Céoli, qui succéda plus tard à notre Sainte dans le gouvernement du monastère.

La prudente Mère s'efforçait de conduire ses filles par la voix de la sainte humilité, ainsi que l'Enfant Jésus le lui avait recommandé dans une apparition le jour de Noël. Elle savait qu'on doit marcher par les voies ordinaires, à moins que l'Esprit-Saint ne réclame manifestement une autre direction : elle s'appliquait donc à bien instruire ses novices des commandements de Dieu et de la doctrine chrétienne, de la Règle, des Constitutions et du Cérémonial : « Ne négligez point, répétait-elle, les petites choses, car elles ne sont pas aux yeux de Dieu ce qu'elles paraissent aux yeux des hommes. » Elle ne leur permettait pas de lire les livres de haute mysticité et voulait qu'elles s'en tinssent aux ouvrages les plus simples, tels que la *Vie des Saints* et le *Traité de la Perfection chrétienne* de Rodriguez.

Dans leurs peines ou leurs maladies, elle les consolait et les soignait comme la plus tendre des mères et s'offrait à Dieu en victime à leur place.

LA FILLE DE LA CROIX

Mais nous n'avons montré jusqu'ici qu'un côté de cette grande âme. Au milieu de tous ces emplois extérieurs, Sr Véronique souffrait un martyre d'amour en union avec Jésus crucifié. Il faudrait des pages et des pages pour le raconter même incomplètement. Il commença dès les premiers temps de sa vie religieuse.

« Il me sembla voir, dit-elle, Notre-Seigneur portant sa croix sur ses épaules et m'invitant à partager avec lui ce précieux fardeau... J'éprouvai un ardent désir de souffrir, et il me sembla que le Seigneur plantait sa croix dans mon cœur et me faisait comprendre par là le prix des souffrances. Voici comment j'en fus instruite : Je me trouvais comme environnée de toutes sortes de peines, et au même moment, je vis ces peines transformées en joyaux et en pierres précieuses, qui toutes étaient taillées en forme de croix. Il me fut en même temps révélé que Dieu ne voulait de moi que des souffrances ; et alors la vision disparut.

» Lorsque je fus revenue à moi-même, je ressentis dans mon cœur une violente douleur qui ne m'a plus quittée depuis, et le désir que j'avais de souffrir était si vif, que j'aurais volontiers affronté tous les tourments imaginables. A partir de ce moment, j'ai toujours eu à la bouche ces paroles : La croix et les souffrances sont de vrais trésors, de pures délices. »

La figure de la croix et des autres instruments de la Passion fut alors imprimée réellement et physiquement dans son cœur, ainsi qu'on le vit en ouvrant son cœur après sa mort. On sait que sainte Claire de Montefalco avait reçu autrefois une faveur semblable.

Pendant tout le cours de sa vie religieuse, Véronique aima tellement ce béni fardeau de la croix de Jésus, qu'en signant son nom elle y ajoutait ce titre : *Fille de la Croix*. Le jour de l'Assomption, la Sainte Vierge apparut à la servante de Dieu : elle recevait un calice des mains de son divin Fils et le présentant à Véronique : « Ma fille, lui disait-elle, je vous fais ce don précieux de la part de mon Fils. » Sainte Catherine de Sienne, sainte Rose de Lima, qui accompagnaient la Reine des Vierges, firent signe à Véronique d'accepter.

Le jour de la fête de saint Augustin, le divin Sauveur se montra de nouveau à sa servante, suivi du saint docteur d'Hippone, et lui présenta encore ce calice : il était rempli d'une liqueur qui bouillonnait et débordait, et les anges en recevaient les gouttes dans des coupes d'or, qu'ils présentaient ensuite au trône de Dieu. Il fut révélé à Véronique que cette liqueur figurait les souffrances qu'elle aurait à endurer pour l'amour de Notre-Seigneur.

Elles furent nombreuses, longues et terribles.

Ce furent de douloureuses et interminables maladies, des tentations violentes de l'esprit de ténèbres, qui alla jusqu'à la meurtrir de coups ; elle éprouva des sécheresses, des obscurités et des désolations intérieures ; il lui semblait parfois que Dieu, sourd à ses prières, s'était à jamais retiré d'elle pour l'abandonner à une agonie plus cruelle que la mort.

Mais sa main divine restait là, soutenant invisiblement le courage de son héroïque servante, qui demeurait invincible, répétant au milieu de ses dégoûts et de ses angoisses : « Dieu soit loué ! Pour son amour, tout cela est bien peu de chose. Vive la croix toute seule et toute nue ! Vive la souffrance ! J'accepte tout pour suivre le bon plaisir de Dieu et faire son adorable volonté ! »

Le 4 avril 1694 fut marqué d'une faveur nouvelle : Jésus-Christ lui apparut, la tête couronnée d'épines. A cette vue, Véronique s'écria : « O mon Epoux, donnez-moi ces épines ; c'est moi qui les mérite, et non vous, mon souverain bien ! » Le Sauveur lui répondit : « Je suis venu pour te couronner, ma bien-aimée. » Et, ôtant de sa tête la douloureuse couronne, il la plaça sur celle de Véronique.

La souffrance qu'elle en éprouva fut telle, qu'elle n'en avait jamais ressenti de semblable. Sa tête demeura dès lors comme couronnée de douleurs qui ne la quittèrent plus ; elles augmentaient d'intensité chaque vendredi, pendant les jours de carnaval, durant le carême et surtout pendant la Semaine Sainte. Les médecins, en voulant guérir ce mal, ajoutèrent encore à ses souffrances : ils lui appliquèrent un bouton de feu à la tête, lui percèrent la peau du cou avec une grosse aiguille rougie pour lui faire un séton : rien ne réussit, et ils avouèrent que cette maladie leur était inconnue.

Avec l'humilité d'une sainte, Véronique dévoilait très franchement à son confesseur et directeur tout ce qui se passait en elle, le bien comme le mal, et les grâces extraordinaires que Dieu lui accordait. C'est le plus sûr moyen, comme l'enseigne sainte Thérèse, de ne pas s'égarer, et de ne pas être victime des illusions du démon. Son obéissance était parfaite.

Le 5 mars 1695, Notre-Seigneur lui avait demandé de jeûner pendant trois ans au pain et à l'eau. Ses supérieurs refusèrent d'abord de le lui permettre, et comme le divin Maître renouvelait son ordre, elle lui dit : « Je veux vous obéir, ô mon Dieu ; or, votre volonté, je le sais, est que je ne fasse, en toutes choses, que ce qui m'est permis par ceux qui sont ici-bas vos représentants à mon égard. Si donc vous voulez que je remplisse vos ordres, disposez en conséquence l'esprit de ceux que vous avez chargés de me diriger. » C'est ce qui arriva, et la permission désirée fut accordée.

Le Vendredi-Saint de l'année 1687, pendant qu'elle méditait les souffrances du Sauveur, pleurant ses péchés et demandant la grâce de souffrir avec Jésus-Christ, ce divin Maître lui apparut crucifié : de ses cinq plaies sortirent des rayons enflammés qui lui firent autant de blessures aux pieds, aux mains et au côté ; en même temps, elle ressentit une grande douleur et se trouva dans un état de gêne semblable à celui d'une personne qui serait clouée à une croix.

Elle endura aussi plusieurs fois le supplice de la flagellation.

L'OR DANS LA FOURNAISE

Cependant, l'autorité ecclésiastique, avertie des faits extraordinaires qu'on remarquait en Sr Véronique, voulait éprouver l'esprit qui l'animait et constater si ces phénomènes venaient de Dieu

ou de l'esprit de ténèbres, si habile à tromper les âmes pour les perdre.

Par ordre du tribunal du Saint-Office, l'évêque de Citta di Castello fut donc chargé de mettre à l'épreuve l'humilité, la patience et l'obéissance de Véronique, car ce sont là les pierres de touche de la vraie sainteté.

On lui ôta sa charge de maîtresse des novices, on la traita durement, jusqu'à l'appeler une sorcière; on la séquestra de la communauté comme une brebis galeuse; une cellule de l'infirmerie lui fut assignée comme prison, avec défense d'aller au chœur, même pour assister à l'Office et entendre la messe, excepté les jours de précepte. Le parloir lui fut interdit; elle ne pouvait écrire aucune lettre, sinon à trois de ses Sœurs, religieuses à Mercatello. Enfin, elle fut mise sous la garde d'une Sœur converse, qui avait ordre de lui commander et de la surveiller de près. On la priva de la Sainte Communion, épreuve plus sensible à son cœur que toutes les autres.

Le démon, pour l'accabler, s'efforça de son côté de la perdre dans l'estime des Sœurs et de la faire passer pour une hypocrite. Renouvelant son ancien stratagème, il prenait sa figure et se faisait voir mangeant à la dérobée et hors des heures prescrites, tantôt au réfectoire, tantôt à la cuisine ou à la dépense. C'était précisément l'époque où Véronique avait obtenu la permission de jeûner durant trois ans; qu'on juge de l'étonnement des religieuses, témoins de ces infractions à la règle. Un jour, l'une d'elles, croyant apercevoir ainsi Sr Véronique mangeant en cachette, courut au chœur pour avertir la Supérieure. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver aussi la véritable Sr Véronique, tranquillement à genoux, vaquant à la prière. Ainsi fut découverte la supercherie de l'esprit infernal.

Au reste, au milieu de toutes ces épreuves, la Sainte restait calme et douce, heureuse d'être humiliée et de souffrir. Et l'évêque de Citta di Castello pouvait écrire au Saint-Office le 26 septembre 1697: « La Sr Véronique continue à vivre dans la pratique d'une exacte obéissance, d'une humilité profonde, et d'une abstinence remarquable, sans jamais montrer de tristesse; au contraire, elle fait paraître une tranquillité et une paix inexprimables. Elle est l'objet de l'admiration de ses compagnes, qui, ne pouvant cacher le sentiment qu'elle leur inspire, en entretiennent les séculiers. J'ai bien de la peine à les retenir comme je voudrais; cependant, je menace celles qui parlent le plus de leur imposer des pénitences, pour ne pas augmenter la curiosité et les discours du peuple. »

LA SAINTE ABBESSE — PRIONS POUR LES PÉCHEURS

En 1716, les Sœurs l'élurent à l'unanimité pour abbesse du monastère, et elle resta supérieure jusqu'à sa mort, en 1727.

Elle veillait avec un grand soin à maintenir dans le couvent la pauvreté franciscaine dans toute sa rigueur.

Sr Constance Dini étant venue à mourir, la sainte abbesse vit son âme dans les flammes du Purgatoire, pour avoir gardé dans sa cellule plusieurs petites choses inutiles. Elle courut aussitôt à la cellule de la défunte, et, enlevant toutes les superfluités, elle disait avec douleur: « Ah! si ma Sr Constance pouvait revenir parmi nous, comme elle ôterait promptement tout cela. »

Toutefois, elle voulait que la plus grande pauvreté des vêtements fût toujours accompagnée de la décence et de la propreté. Elle fit exécuter des réparations nécessaires au couvent; construire un grand dortoir, élever une chapelle intérieure, et procura plusieurs avantages très utiles au bien général de la communauté.

Rien n'égalait sa charité pour le salut des pécheurs. Dieu lui avait montré une fois dans une vision la multitude d'âmes qui se précipitent chaque jour dans les gouffres éternels: « Leur troupe infortunée, dit-elle, tombait comme un épais nuage qui obscurcit l'air. »

Aussi ne passait-elle pas de jour sans prier et souffrir pour la conversion des pécheurs. On lui a vu verser des larmes de sang sur le malheur des âmes en état de péché mortel. Elle s'offrait à Dieu en victime pour leur salut, et conjurait ses Sœurs de s'unir à elle pour obtenir leur conversion.

Voici un passage d'une prière qu'elle écrivit de son propre sang: « Je vous demande, disait-elle à son céleste Epoux, la conversion des pécheurs; je me place de nouveau entre vous et eux. Me voilà prête à donner mon sang et ma vie pour leur salut et pour la confirmation de la sainte foi. O mon Dieu! c'est au nom de votre amour, c'est au nom de votre Cœur Sacré que je vous adresse cette prière. O âmes rachetées par le sang de Jésus! ô pécheurs! venez tous à son Cœur adorable, fontaine de vie, à l'océan incommensurable de son amour. Venez tous, pécheurs et pécheresses, quittez le péché, venez à Jésus. »

Ses confesseurs ont déclaré que beaucoup de personnes avaient dû leur conversion à ses prières et à ses pénitences. Elle a également délivré des flammes du purgatoire un grand nombre d'âmes; et il plut à Dieu de lui en montrer plusieurs. C'est ainsi qu'elle vit sortir des flammes expiatrices l'âme du P. Capelletti, ancien confesseur de la communauté, celle de Mgr Eustachi, mort évêque de Citta di Castello et celle du pape Clément XI.

Parvenue au plus haut degré de la vie spirituelle, Notre-Seigneur l'honora de ces mystiques fiançailles qui sont le prélude de l'union bienheureuse du ciel. Dans une splendide vision, le Roi de gloire lui apparut au milieu des chœurs angéliques, qui remplissaient l'air de concerts mélodieux, et lui mit au doigt un anneau nuptial sur lequel était gravé le nom de Jésus. Il lui donna en même temps de nouvelles règles de vie, afin que, morte à elle-même, elle fût soumise en tout à son adorable volonté.

Plus d'une fois, elle reçut la Sainte Communion de la main d'un ange, de la Très Sainte Vierge ou de Jésus-Christ lui-même. Elle eut le don des miracles et celui de prophétie.

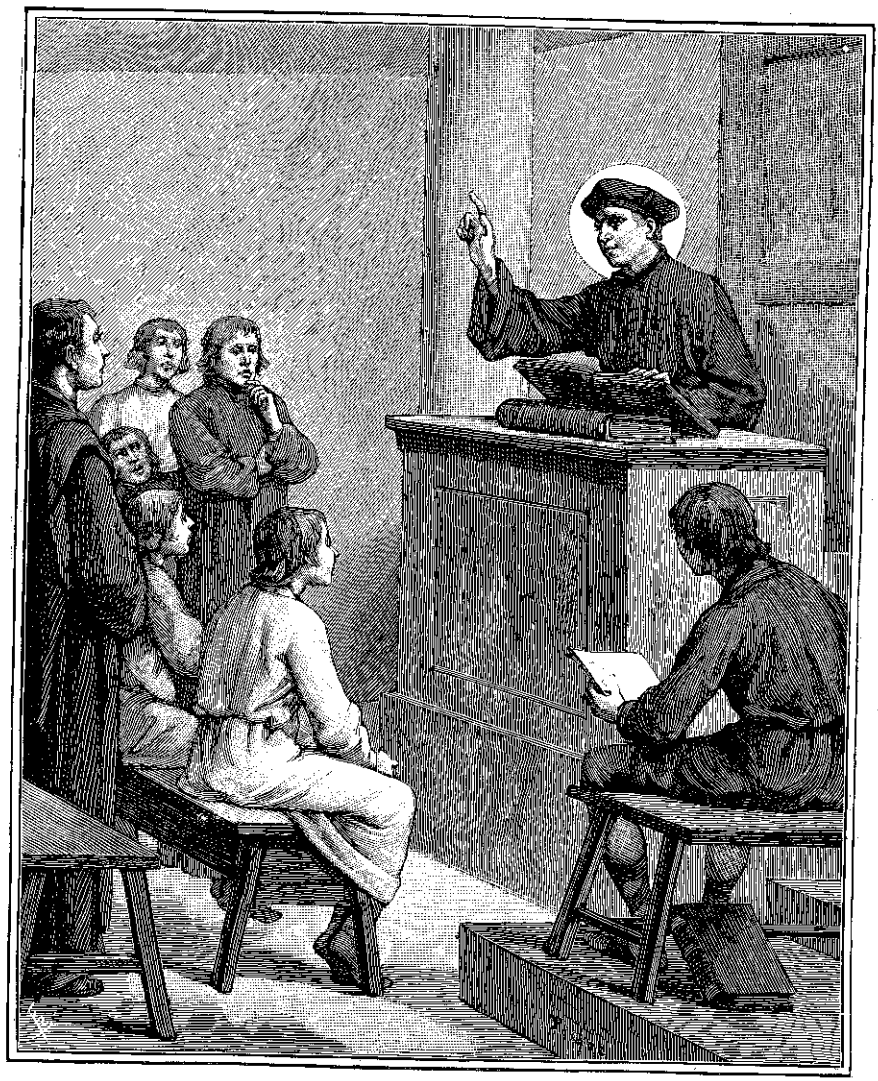
Et tout cela sans jamais cesser d'être humble et de souffrir comme une vivante image de Jésus crucifié.

Après cinquante ans de cette vie d'immolation, l'heure de la récompense sonna enfin pour elle. Fortifiée par les derniers sacrements, et sur le point d'expirer, elle interrogea du regard son confesseur. Celui-ci se souvint qu'elle avait souvent déclaré ne vouloir mourir que par obéissance: « Sr Véronique, dit-il, s'il plaît à Dieu que vous alliez jouir de lui, sortez de ce monde. » A ces mots, la Sainte baissa les yeux en signe de soumission, puis elle jeta un dernier regard d'adieu sur ses chères filles, et inclinant la tête, elle expira, le vendredi 9 juillet 1727.

Elle a été canonisée par Grégoire XVI en 1839. L'Ordre franciscain célèbre sa fête le 13 septembre.

SAINT ISRAEL, CHANOINE RÉGULIER DE SAINT AUGUSTIN
PATRON DU DORAT

Fête le 13 septembre.



Saint Israël à la tête de l'école du palais épiscopal.

L'époque à laquelle naquit saint Israël était pleine de troubles et d'erreurs. On luttait encore contre l'incroyable ignorance et la décadence morale qui avaient été la caractéristique de la première moitié du x^e^ siècle et le travail dans ce sens était à peine commencé qu'il fallait aussi faire face aux désastres matériels qui signalèrent les dernières années d'une période que les peuples croyaient devoir être suivie de la fin du monde.

C'était par une fausse interprétation de l'Apocalypse qu'on s'imaginait que l'avènement de l'an mil serait le signal du bouleversement universel.

Les épidémies, les catastrophes, qui éclatèrent vers cette époque, ajoutaient à la terreur populaire, et pour rendre aux uns la confiance, aux autres une instruction plus que jamais devenue nécessaire, Dieu devait ménager à son Eglise des hommes extraordinaires.

Saint Israël fut l'un d'eux.

NAISSANCE ET ENFANCE D'ISRAËL

Israël naquit au milieu du x^e^ siècle, vers l'an 950, aux environs d'une petite ville du comté de la Marche, qu'on appelait alors *scotorium* et qui est aujourd'hui Le Dorat (Haute-Vienne).

Ses parents, de naissance illustre, avaient une grande piété. Ils avaient promis à Dieu de lui consacrer leur fils ; aussi, dès ses jeunes années, Israël reçut-il cette éducation forte qui devait faire de lui un homme de Dieu.

Le Dorat, dont la belle église venait d'être terminée, avait une Congrégation de chanoines réguliers de Saint-Augustin dont la sainteté était fort appréciée dans le pays.

C'est à leur école que l'enfant fut élevé.

Il reçut d'eux les premiers éléments des lettres, et répondit si bien à leurs soins qu'à quinze ans ses maîtres le jugeaient suffisamment instruit.

C'est à ce moment que son père et sa mère tinrent la promesse qu'ils avaient faite à Dieu. Israël les quitta pour embrasser la vie religieuse et fut admis au nombre des chanoines réguliers qui desservaient la collégiale de sa ville natale.

Son esprit cultivé par des maîtres habiles prit alors tout son développement. Il se forma lui-même dans l'étude et la prière et acquit une telle réputation de science et de sainteté qu'il était considéré comme le jeune homme le plus accompli de sa province.

Loin de s'enfler des brillantes qualités intellectuelles qu'il tenait de Dieu, Israël était dès sa jeunesse un modèle d'humilité et de modestie.

MERVEILLEUX PROGRÈS DU JEUNE SAINT

Les chanoines réguliers étaient de véritables religieux menant la vie de communauté.

Cette vie en commun, écueil contre lequel viennent se briser tant de natures difficiles, mit en relief toutes les qualités du jeune chanoine.

Respectueux à l'égard de ses anciens maîtres, docile, obéissant, il aimait avec passion le service de Dieu et remplissait toujours avec bonheur les fonctions des chanoines absents du chœur.

Il chantait avec onction, lisait avec lenteur, priait avec piété, veillait avec un soin jaloux à l'exécution régulière des cérémonies du culte.

La collégiale du Dorat devint un modèle à ce point de vue, et l'église actuelle de la petite ville voit se perpétuer encore cette glorieuse réputation.

La sainte liturgie y est religieusement observée et les cérémonies du culte y revêtent encore un cachet de beauté tout particulier.

Israël, si pieux, si régulier, s'était donné devant Dieu une grande mission : il voulait, par ses prières, par son exemple et par ses œuvres, procurer le salut de ses compatriotes.

Ce but, il le poursuivit avec la ténacité d'une âme vigoureusement trempée ; offrant à Dieu, pour l'atteindre, ses prières, ses mortifications, ses travaux.

ISRAËL DEVIENT PRÉVÔT DE SON MONASTÈRE SES MORTIFICATIONS

Après quelques années pendant lesquelles il avait édifié par sa piété tous les chanoines de la collégiale, Israël devint prévôt de son monastère. Dans ses nouvelles fonctions, il donna libre carrière à sa charité.

Elle se traduisait par un grand amour pour les pauvres et un perpétuel souci de l'avancement spirituel de ses frères.

Ses aumônes étaient nombreuses, mais il avait soin de les tenir cachées.

Son zèle à l'égard de ses frères le poussait à leur parler souvent de leurs devoirs, à réprimander ceux qui s'écartaient de la règle, à encourager ceux qui s'y montraient fidèles.

Comme on le savait plus sévère pour lui-même que pour qui que ce soit, on l'écoutait toujours avec respect.

Ses mortifications, du reste, donnaient à tous une haute idée de ses vertus.

La fortune personnelle dont il jouissait lui permit de faire de larges aumônes ; il se nourrissait avec une grande sobriété, donnant aux pauvres, après chaque repas, la portion qui lui avait été servie et à laquelle il ne touchait pas.

Ses nuits se passaient au chevet des malades. Dès qu'il avait récité l'office de nuit, tandis que tout dormait dans Le Dorat et que les autres chanoines allaient prendre un légitime repos, il sortait silencieusement du monastère et commençait, en priant, la visite des pauvres que la douleur et la maladie tenaient éveillés.

Il distribuait aumônes, remèdes et bonnes paroles, et lorsqu'il avait épuisé ses provisions, il rentrait tout heureux d'avoir accompli, loin du regard des hommes, ces édifiantes œuvres de miséricorde.

Bien qu'il eût gagné dans ses courses nocturnes le droit à un bien légitime repos, il se le refusait souvent pour se livrer à l'étude ou à la prière.

L'église était déserte, silencieuse, Jésus-Hostie dans son tabernacle ne recevait que l'adoration des anges! cette pensée chassait Israël de sa couche.

Il se levait doucement pour ne pas éveiller ses frères, et au milieu des ténèbres descendait dans le sanctuaire, se prosternait sur les dalles et offrait à Dieu ses plus ardentes prières.

Ses travaux étaient eux aussi une perpétuelle oraison : il ne les accomplissait qu'en vue de Dieu pour sa louange, le faire connaître et le faire aimer.

C'est ainsi qu'il écrivit dans la langue de nos

pays, idiome familier de la Marche, un grand nombre de proses, d'hymnes, de traits et de cantiques, tous relatifs à la vie de Notre-Seigneur.

A cette époque de sa vie, Israël n'était alors que simple clerc, nous allons voir comment il fut élevé à la dignité sacerdotale.

ISRAEL PROFESSE LES LETTRES DIVINES ET HUMAINES ET REÇOIT LE SACERDOCE.

Les vertus du saint chanoine, son savoir, lui avaient acquis une réputation qui s'était répandue bien au delà des limites de son centre d'action.

Lorsque le siège de saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, fut occupé par Hilduin, ce prélat, que la renommée du saint chanoine de Dorat était venu trouver jusqu'à Limoges, résolut de mettre en lumière des talents et des vertus qui s'étaient jusque-là exercés sur un si petit théâtre.

Israël, appelé par son évêque, se rendit auprès de lui et fut mis à la tête de l'école du palais épiscopal où toute la jeunesse studieuse de la ville venait s'instruire.

Le nouveau professeur ne tarda pas à s'illustrer dans ses nouvelles fonctions, au point qu'Hilduin, le jugeant digne des plus hautes fonctions ecclésiastiques, lui conféra d'abord les premiers degrés de la cléricature et l'éleva enfin à la dignité sacerdotale.

Le caractère sacré qu'il venait de recevoir augmenta encore de nouveau la piété du nouveau prêtre. En dépit des honneurs dont il était l'objet de la part de son évêque qui l'avait mêlé à l'administration de son diocèse, l'avait pris pour chapelain en lui donnant des attributions épiscopales, la modestie d'Israël ne fit qu'augmenter. Il continuait ses travaux, enseignait avec la même ardeur, priait avec le même recueillement et distribuait au peuple la parole de Dieu avec la même simplicité qu'autrefois.

Elu canoniquement grand chantre de sa collégiale, il resta à l'égard de ses frères ce qu'il avait toujours été bon, simple et affable.

SAINT ISRAËL A LA COUR DE FRANCE IL RESTAURE LA COLLÉGIALE DE SAINT-JUNIEN

A cette époque régnait en France Robert II. Ce prince, qui reçut le surnom de *Pieux*, avait été tout d'abord excommunié par Grégoire V à l'occasion de son mariage avec la princesse Berthe, sa proche parente. Condamné par le Pape, il se soumit humblement et répara sa faute, donnant ainsi à son peuple un grand exemple d'obéissance et de piété. Après sa réconciliation avec Rome, le roi reçut la visite de l'évêque de Limoges.

Hilduin s'était fait accompagner de son chapelain. Le roi remarqua vite ce religieux aussi modeste que distingué, et, profondément édifié par sa vertu en même temps qu'émerveillé de sa science, il lui témoigna toute son estime.

Pendant son séjour à la cour, Israël avait vu sa réputation grandir, au point qu'on le considérait comme un des hommes illustres de son temps.

Lorsqu'il revint à Limoges, les habitants d'une cité voisine, Saint-Junien, qui avaient eu autrefois une collégiale comme celle que possédait Le Dorat, demandèrent à leur évêque qu'Israël leur fût envoyé, pour relever de ses ruines leur vieille église.

Hilduin accédant à ce désir, Israël se rendit dans la petite ville bâtie sur les bords de la Vienne et y apporta, avec son zèle et son expérience, la règle du Dorat.

Il rouvrit son école, rétablit l'observance dans la collégiale et fit reconstruire ses murs. Père de l'Eglise du Dorat et de l'Eglise de Saint-Junien, il voulut que ses deux filles fussent unies par des liens étroits, luttant de piété et d'ardeur pour le bien, et mit pour cela à la tête de chacune d'elles deux de ses disciples : Amélius et Arnulphe, qui étaient frères.

LE MAL DES ARDENTS

Une affreuse calamité allait fondre sur une grande partie de la France; elle éclata vers la fin du x^e^ siècle et a été appelée le mal des Ardents.

Cette cruelle épidémie, sorte de fièvre putride qui brûlait comme un feu ardent ceux qui en étaient atteints, semble avoir été un châtiment de Dieu irrité par le débordement des mœurs à cette époque.

Les malheureux qui en étaient frappés voyaient leur corps se couvrir de pustules noires et charbonneuses, leurs chairs se décomposer et tomber en pourriture, et la mort venait en quelques jours mettre un terme à leur supplice.

L'effroi causé par cette terrible maladie était indicible; ses victimes devinrent si nombreuses que le peuple terrifié finit par s'adresser à Dieu et à ses saints pour leur demander la cessation du fléau.

A Paris, on implora sainte Geneviève, ailleurs, la Sainte Vierge, ailleurs encore, saint Antoine.

Dans le centre de la France, c'est à saint Martial qu'on recourut.

Vers la fin de l'année 994, Limoges fut le théâtre d'un éclatant miracle.

La basilique de l'apôtre de l'Aquitaine était envahie par les malades, il en était mort des milliers, lorsque Geoffroy, abbé de Saint-Martial, Hilduin, évêque de Limoges, et Guillaume IV, duc d'Aquitaine, se concertèrent avec l'archevêque

de Bordeaux et décidèrent que le corps de saint Martial serait exhumé et promené dans la ville.

Après un jeûne de trois jours, le projet fut réalisé, et 7000 malades furent subitement guéris.

Israël assistait à cette splendide manifestation de la puissance des Saints sur le cœur de Dieu, et fut lui-même la preuve que le Créateur n'attend pas toujours que ses élus aient quitté ce monde pour les glorifier en leur accordant le don des miracles.

En effet, au milieu de l'épidémie, Israël, comme toujours, avait été héroïque de charité.

Il avait reçu chez lui les malades, les avait soignés de ses mains, leur avait même abandonné sa chambre et jusqu'à son lit.

Mais, ô merveille! Tandis que les uns se sentaient soulagés dès que le saint chanoine les approchait, les autres se retiraient complètement guéris dès qu'ils avaient reçu ses soins et qu'il avait prié pour eux!

Limoges a conservé le souvenir de cet éclatant miracle des Ardents; le quartier dans lequel fut exposée la relique de saint Martial a gardé depuis le nom de *Mont jauvis*, mont de la joie, et, tous les sept ans, la relique du Saint est solennellement exposée à la vénération des fidèles pendant quarante jours.

Nous verrons plus loin que les reliques de saint Israël sont, au Dorat, l'objet d'un culte semblable.

La réputation de sainteté d'Israël n'ayant fait que s'accroître, ses compatriotes se liguèrent pour obtenir qu'il revînt au Dorat; il avait alors cinquante-six ans.

Il céda à la douce violence qui lui était faite et vint passer dans le monastère où il avait grandi en science et en sainteté les dernières années de sa vie.

Il y continua son œuvre préférée, l'éducation de la jeunesse; il y usa son corps dans les jeûnes, les veilles et le travail, et plein de joie et de mérites, y rendit sa belle âme à Dieu, le 31 décembre 1014.

Il avait soixante-quatre ans.

Les habitants du Dorat ne tardèrent point à élever sur le tombeau de saint Israël une chapelle que ses miracles rendirent promptement célèbre. C'est alors que les chanoines du Dorat, du consentement des évêques de Limoges, l'honorèrent d'un culte religieux.

Plus tard, vers 1669, ils obtinrent de chanter ses louanges dans un office spécial.

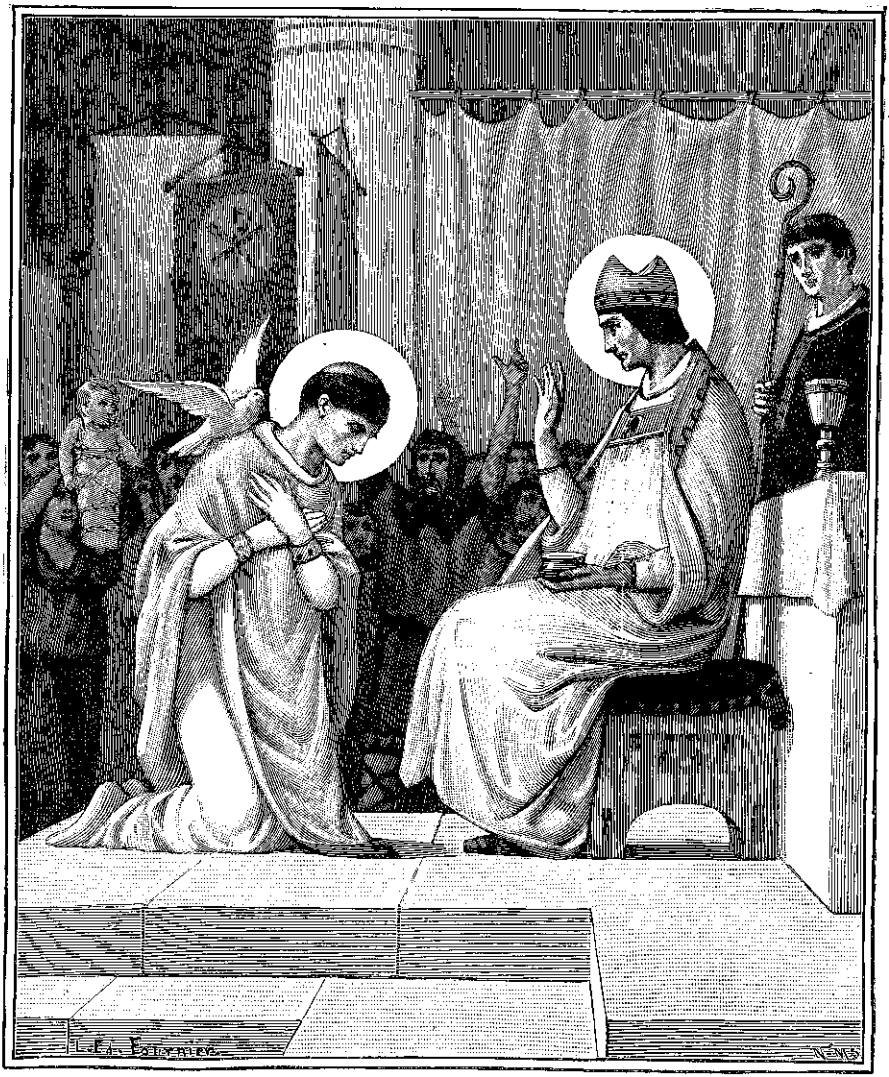
Ils unirent dans une commune mémoire Israël et son disciple Théobald, lui aussi, chanoine de la collégiale du Dorat dont nous espérons donner plus tard la biographie dans ces *Vies de Saints*.

Leur fête à tous deux se célèbre le 13 septembre, et la ville de Dorat comme le diocèse de Limoges leur témoignent une semblable confiance et une égale vénération.

SAINT MAURILLE, ÉVÊQUE D'ANGERS

PATRON SECONDAIRE DE L'ANJOU

Fête le 13 septembre.



Au moment de la consécration épiscopale, une colombe vient se reposer sur les épaules de saint Maurille.

ORIGINES DE L'ÉGLISE D'ANGERS

La divine semence germa sur le sol de l'Anjou dès le commencement du second siècle de l'ère chrétienne.

Le premier apôtre de cette province est saint Firmin, devenu plus tard premier évêque d'Amiens, et mort martyr.

Toutefois, cet intrépide messager de la bonne nouvelle avait eu des précurseurs dans l'évangélisation de la Gaule celtique; car, à son arrivée à Angers, il trouva déjà établis un évêque et une Eglise.

Saint Julien, évêque du Mans, selon toute vraisemblance, aurait lui-même fondé cette Eglise. Lui-même aurait, de ses mains, sacré l'un de ses disciples, Auxilius ou Defensor 1er, et l'aurait préposé au gouvernement spirituel de la terre des Andes ou Andegaves.

On sait que saint Firmin naquit d'une famille sénatoriale dans la ville de Pampelune en Espagne. On sait, de plus, qu'il fut converti au christianisme par saint Honestus, évêque de cette ville, lequel l'aurait promu à la prêtrise, et, peu après, aux honneurs de l'épiscopat, dans le but de s'assurer un successeur plein de

zèle (1). Mais la Providence avait sur lui d'autres vues : Firmin reçut de Dieu l'inspiration d'aller porter le flambeau de la foi jusqu'aux extrémités des Gaules. Après avoir traversé d'un pas rapide les principales villes méridionales de ce pays, le territoire agenais et celui de l'Auvergne, il aborda aux rives de la Loire, non loin de la cité des Andes, alors appelée : Juliomagus.

Juliomagus, qui, à la chute de la puissance romaine en Occident, deux siècles plus tard, devait prendre le nom du peuple dont elle était le chef-lieu : Andegavia, Angers, était comme un avant-poste en face des peuplades armoricaines sans cesse en rébellion contre les armées de l'empire. C'était alors la cité la plus importante de la Gaule chevelue. Il convenait qu'elle fût le centre des prédications du zélé missionnaire.

De concert avec Auxilius, Firmin, pendant quinze mois, y répandit la semence du salut. L'éloquence de sa parole, l'auréole de sainteté qui rayonnait sur son front, produisirent sur les populations de la ville et des environs une impression telle, qu'au témoignage des actes de sa vie, une multitude immense de toutes les classes de la société, délaissant le culte des arbres et des fontaines, s'empressa de solliciter de ses mains la grâce du baptême.

A saint Firmin revient donc l'honneur d'avoir, le premier, sur les ruines des superstitions druidiques, implanté le drapeau du christianisme chez les Andes.

Après Auxilius, et avant saint Maurille, deux évêques d'Angers seulement ont laissé un nom : Défensor II et saint Apothème.

Au jour de la promotion de l'illustre saint Martin sur le siège de Tours, Défensor II aurait été le seul de l'assemblée des évêques à se prononcer contre l'élection du serviteur de Dieu, lui reprochant, au dire de Sulpice Sévère, de porter une chevelure en désordre et des habits trop négligés.

De saint Apothème, l'on ne connaît que le lieu d'origine, la Grèce, et le culte que l'Eglise d'Angers lui a toujours rendu. Sa fête est fixée au 20 novembre.

Enfin parut saint Maurille, le plus illustre des disciples du thaumaturge des Gaules; et, sous son épiscopat, s'ouvrait pour l'Anjou une ère nouvelle, qui garda longtemps dans le cœur et dans la mémoire du peuple le beau nom d'*âge d'or* de cette province.

ENFANCE ET JEUNESSE DE SAINT MAURILLE

Issu comme Firmin d'une famille sénatoriale, saint Maurille naquit dans la Haute-Italie, à Milan, vers l'année 336. Son père jouissait d'une fortune considérable et était gouverneur de la Gaule cisalpine. Femme d'une rare prudence, sa mère l'éleva sous l'œil de Dieu, loin des dangereux écueils qui causent le naufrage de tant de jeunes gens.

Pour s'épanouir aux rayons de la grâce, à une fleur déjà si suavement éclose, il ne fallait que la bienfaisante rosée de saints exemples et de sages conseils. Ces exemples, ce secours, saint Martin les donna à Maurille.

Simple exorciste de l'Eglise de Poitiers, le futur thaumaturge des Gaules était, en effet, venu jusqu'en Italie pour combattre l'hérésie d'Arius qui y exerçait d'affreux ravages. Il se trouvait près de Milan, quand Maurille, âgé d'environ vingt ans, et qui, lui aussi, soupirait après la joie d'être uniquement à Dieu dans le silence et la prière, s'attacha à ses pas et le prit pour maître.

Deux ans plus tard, chassé de Milan par l'évêque arien Auxena, Martin regagnait Poitiers. Il y était presque aussitôt rejoint par son disciple, que n'avaient pu retenir, après la mort de son père, les supplications ni les promesses d'Ambroise, le pieux évêque de Milan.

Saint Ambroise lui avait conféré l'Ordre de lecteur; saint Martin éleva Maurille aux Ordres majeurs et au divin sacerdoce. Devenu évêque, il avait dessein de garder près de lui ce fidèle disciple et d'en faire son coadjuteur pour le gouvernement de l'Eglise de Tours. Son désir ne put se réaliser, Maurille avait d'autres projets. « Après s'être donné le baiser d'adieu, dit le biographe de notre Saint, l'un et l'autre se séparèrent, le cœur rempli de tristesse, et Maurille s'en alla où Dieu l'appelait. »

SUR LES RUINES DU DRUIDISME

C'est vers l'Anjou que l'apôtre porta ses pas.

Malgré les prédications de saint Firmin et de saint Apothème, presque toute la contrée occupée par les Andes était encore infectée de paganisme. Le druidisme régnait en souverain sur les bords de la Loire, et l'impénétrable canton des Mauges, que n'avaient pu jadis subjuguer les légions de César, terre de genêts et d'ajoncs ombragée de chênes séculaires, était, en particulier, le centre d'opérations et comme le sanctuaire des druides. Chaque année, en ce pays où le druidisme a laissé jusqu'aujourd'hui des vestiges, au retour de la saison, les prêtres, avec leur faucille d'or, y recueillaient en abondance le gui sacré, symbole, pour eux, de l'immortalité de l'âme, qui faisait le fond de leur religion. Aussi, Bellefontaine, près Cholet, le sommet et les abords de la colline des Gardes, Le Marillais, Chalonnes-sur-Loire, étaient-ils, à l'arrivée de saint Maurille en Anjou, comme autant de foyers de superstitions.

Au nouveau prêtre milanais d'éteindre les feux de ces superstitions sur le territoire des Andes. Il était réservé au glorieux disciple de saint Martin de sanctifier quelques-uns de ces lieux par des fondations qui ont jusqu'à nos jours porté son nom.

Chalonne, célèbre alors par son collège de druides, citadelle du paganisme aux rives de la Loire, requit d'abord, et pendant plus de douze ans, tous les efforts de son zèle. Un jour enfin, nouvel Elie, Maurille obtint que le feu du ciel descendît sur l'un des temples élevés là aux faux dieux et le réduisit en cendres. A l'endroit même du prodige que marque actuellement l'église Saint-Maurille de Chalonnes, le saint missionnaire bâtit un premier temple au vrai Dieu. Toute une population fidèle vint habiter autour de l'édifice. Ce que voyant, l'apôtre s'empressa de fonder près de là un monastère qui devint sa résidence et dont il fit, à son tour, comme le centre de ses opérations contre Satan.

Non loin de Chalonnes, aux confins des paroisses de Saint-Maurille et de Chaudefonds, existe encore un rocher dit pierre Saint-Maurille, du

(1) Saint Honestus était lui-même disciple de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse. (Voir Dom Chamard, *Apostolicité des Eglises des Gaules*).

haut duquel, maintes fois, le serviteur de Dieu aurait distribué le pain de la divine parole aux foules avides de la recueillir.

Mais, sur le faîte d'une colline voisine, semblant défier la puissance même de Jésus-Christ, se dressait encore un temple païen plus fameux que le premier. Fort de la protection du ciel, Maurille, un jour, y monta, une torche enflammée à la main, s'arrêta sur le seuil maudit et, malgré les cris et les réclamations de l'enfer, qui avait là une de ses plus chères retraites, mit le feu aux lambris de l'édifice. Là aussi, un oratoire chrétien, que remplace aujourd'hui l'église Notre-Dame de Chalonnes, surgit sur les ruines du sanctuaire païen, et, à ses côtés, un second monastère qui dura jusqu'à la grande Révolution. On le plaça successivement sous le patronage de saint Pierre et sous celui de la Mère de Dieu.

Lorsqu'il sera devenu évêque, saint Maurille jettera de même les premiers fondements de la cité de Rochefort-sur-Loire et de la localité de Notre-Dame du Marillaie, en Anjou.

Ajoutons à tant de glorieux souvenirs une fontaine longtemps fréquentée comme miraculeuse : la fontaine Saint-Maurille, à quelques pas de Chalonnes, sur la voie qui descend vers Nantes. Elle rappelle la puissance accordée par Dieu à l'infatigable propagateur de l'Evangile en toute cette contrée.

SAINT MAURILLE ÉVÊQUE D'ANGERS — SES MIRACLES

Le siège épiscopal d'Angers était vacant depuis quelque temps déjà. Le clergé, la noblesse et le peuple de la ville s'étaient assemblés sous la présidence des évêques de la province pour l'élection d'un nouveau pontife.

Les avis étant partagés et cette divergence d'opinion pouvant amener les plus fâcheux résultats, saint Martin, en sa qualité de métropolitain prit la parole pour éclairer et orienter les suffrages : « Maurille, s'écria-t-il, ce prêtre qui gouverne avec tant de sagesse l'Eglise de Chalonnes, est celui que le ciel a choisi pour être votre pasteur. »

Son langage si ferme et comme inspiré apaisa toute division. Maurille fut élu. Aussitôt informé de son élection, il lui fallut, les yeux pleins de larmes, suivre les envoyés de l'assemblée qui lui avait imposé le fardeau inattendu de l'épiscopat. C'est au milieu des félicitations de tout le peuple qu'il fit son entrée dans la cité angevine et qu'il franchit le seuil de sa cathédrale. On raconte qu'au moment de recevoir des mains de saint Martin la consécration épiscopale, une colombe au cou d'albâtre, planant au-dessus de sa tête, vint miraculeusement se poser sur les épaules de l'élu : « Vive Maurille, l'élu du Seigneur! » s'écria alors la foule enthousiaste. Il est digne « d'être notre évêque! » La colombe symbolique ne reprit son vol qu'à l'instant où le prélat consécrateur s'approcha pour oindre de l'huile sainte le front du nouveau pontife.

A partir de ce moment, et pendant plus de trente ans, des miracles fréquemment renouvelés semblent tomber des mains du saint évêque avec les bénédictions qu'il donne.

Saint Maimbœuf, le premier biographe de saint Maurille, exprime bien l'étendue de sa puissance, lorsqu'il affirme que pour le nombre et l'éclat des prodiges opérés par lui durant son épiscopat, ses contemporains osaient le comparer aux apôtres.

Un jour, dans l'église Saint-Pierre d'Angers, le pieux pontife rendit la vue à un aveugle-né, et celui-ci, plein de reconnaissance, fit aussitôt le vœu de consacrer au service de cette église le reste de sa vie.

Un paysan, n'ayant pas craint de profaner le saint jour du dimanche, avait vu soudain sa main comme figée à l'outil qu'il maniait. Après cinq mois de ce dur esclavage, s'étant jeté aux pieds de Maurille, il fut guéri.

Enfin, voici un miracle dont les détails rappellent de bien près celui de la résurrection du fils de la veuve de Naïm dans l'Evangile. C'est au bourg de Savennières, dans son diocèse, que le puissant thaumaturge accomplit le plus étonnant de tous ses miracles : Un noble étranger, de passage au bourg de Savennières, dans le diocèse de saint Maurille, venait d'y succomber, victime de la peste.

Etendu dans son cercueil, le corps allait être transporté au lieu de son repos. Des pleureurs à gages (trait qui semble emprunté aux mœurs d'Orient) avaient entonné leurs cris plaintifs, lorsque Maurille, se sentant inspiré de prier pour cet homme, s'approche du cercueil et entre en oraison. Bientôt le cadavre reprend doucement vie et vigueur; il se soulève et est rendu à sa famille.

Longtemps, le souvenir de ce prodige resta gravé dans la mémoire des générations angevines.

VERTUS DE SAINT MAURILLE — SA MORT — SON CULTE

Les actes de saint Maurille, si explicites au sujet de ses miracles, rapportent plus brièvement le chapitre de ses vertus. Ils montrent, cependant, que toute sa vie n'a été qu'une suite de bienfaits répandus à profusion, en faveur des pauvres, des infirmes et des malades. Ils disent qu'au moment de sa mort, âgé de quatre-vingt-dix ans, le saint évêque avait, selon la croyance de ceux qui l'avait connu, conservé probablement l'innocence de son baptême. Fidèle aux promesses qu'il avait jadis déposées aux pieds de saint Martin, Maurille fut toujours l'ami de l'humble pauvreté; et jusqu'à ses derniers instants, il s'attacha à dompter sa chair par d'effrayantes austérités; ses repas se bornaient le plus souvent à prendre du pain d'orge avec un peu de sel et de l'eau du torrent.

Le 13 septembre, vers l'an 426, le grand apôtre rendit son âme à son Créateur. Sa dépouille mortelle fut déposée dans une crypte qu'il s'était préparée de son vivant, à l'ombre des murs de Saint-Pierre d'Angers.

En Anjou, saint Maurille jouit d'une grande popularité. Il fut d'abord choisi comme patron principal du diocèse; et, à diverses reprises, au cours du moyen âge, en mémoire de diverses translations de ses reliques, plusieurs fêtes furent instituées en son honneur. Beaucoup d'églises et d'autels lui restent consacrés; mais, depuis la fin du XVII[e] siècle, ainsi que saint René, son disciple et son successeur, ce grand serviteur de Dieu n'est plus que patron secondaire de l'Eglise et du diocèse d'Angers.

SAINT RENÉ D'ANGERS

Fête le 12 novembre.

Saint René naquit, vers l'an 400, à quelques lieues d'Angers, au bourg actuel de la Possonnière.

Aujourd'hui encore, à l'extrémité de ce bourg, on aperçoit, dans le parc du château, des rochers qui semblent avoir servi d'assises aux murs d'un vieux manoir, et à quelques pas de là, une petite chapelle. C'est là, dit-on, le lieu de naissance de saint René.

Sa mère l'obtint par les prières de saint Maurille. Saint Maimbœuf rapporte, en effet, qu'un jour une dame de haute condition, nommée Bononia, se jeta aux pieds du saint évêque, le conjurant avec larmes de prier pour que Dieu daignât mettre fin à sa stérilité, et, comme autrefois la mère de Samuel, elle promit, si ses vœux étaient exaucés, de vouer au service du Seigneur le nouveau-né.

Elle fut exaucée. L'enfant grandit parmi les clercs de l'école épiscopale, et, ayant atteint l'âge canonique fut placé par saint Maurille, qui depuis longtemps déjà occupait le siège d'Angers, à la tête de l'Eglise et des monastères de Chalonnes tout remplis du parfum des vertus de leur fondateur.

Nous ne pouvons passer sous silence ce qu'ajoute, au sujet de ses premiers ans, la légende de saint René.

A sept ans, l'enfant, n'étant point encore baptisé, tombe gravement malade. On l'amène en hâte auprès de saint Maurille. Celui-ci célébrait les Saints Mystères à l'église Saint-Pierre qui avait ce jour-là sa fête patronale. Il fit signe d'attendre pour la cérémonie la fin du sacrifice, mais, dans l'intervalle, l'enfant expira.

On dit que saint Maurille conçut un tel regret d'avoir différé le baptême de cet enfant, qu'il aurait résolu, en apprenant sa mort prématurée, de fuir dans la solitude et d'y mener désormais une vie pénitente. Mais il lui fallut condescendre aux désirs de ses ouailles et regagner bientôt le poste de dévouement où on le réclamait. Dieu, cependant, ne fut pas sourd à sa prière, et l'enfant, objet des sollicitudes du saint évêque, revint à la vie et put être baptisé. De là le nom de *René*, *Renatus*, né une seconde fois (1).

Quoi qu'il en soit de cette tradition, Maurille ayant quitté cette vallée de larmes pour la patrie céleste, René, bien qu'à peine âgé de trente ans, se trouva, par sa vertu et sa science, son successeur tout désigné.

Bientôt, cependant, son humilité lui fit trouver l'honneur trop élevé, la charge trop lourde pour ses faibles épaules. Comme on le faisait assez aisément alors, il se démit de sa dignité pour embrasser un état de vie plus austère, et, afin de donner le change à ses fidèles, il leur dit qu'il allait faire un voyage au tombeau des saints apôtres ; il y alla, mais ensuite, poursuivant sa route, il vint chercher asile, non loin de Naples, dans une solitude profonde de la Campanie.

Malheureusement pour lui, les honneurs qu'il fuyait le poursuivirent jusqu'en sa retraite, et les habitants de Sorente, attirés par ses beaux exemples et ses miracles, le choisirent pour remplacer leur évêque défunt.

Le 6 octobre 450, saint René, épuisé par ses travaux et ses austérités, aurait terminé ici-bas, dans la paix, sa laborieuse carrière. La première cellule qu'il avait habitée près de Sorente reçut tout d'abord ses ossements en attendant que l'Eglise d'Angers fît valoir ses droits et réclamât au moins une portion de ses précieux restes.

De tous les saints de l'Anjou, saint René est celui dont le culte, de temps immémorial, a brillé de l'éclat le plus vif.

Au x^e^ siècle, le chanoine Archambault atteste l'immense crédit dont il jouit. Un martyrologe du même siècle, que l'on peut voir encore à la bibliothèque départementale de Maine-et-Loire, donne dans le catalogue des évêques du diocèse, le nom du Bienheureux. On sait encore de source sûre que des autels lui sont dédiés, dont l'un à la cathédrale d'Angers en 1095, sous l'épiscopat de Geoffroi de Mayenne.

A la fin du xv^e^ siècle, une confrérie s'érige en son honneur. Le roi de France, Louis XII, des évêques, des prêtres, des laïques de tout rang y adhèrent. Ce même prince vient à Angers avec Anne de Bretagne implorer la protection de *Monsieur saint René*. Henri III et la reine Blanche, son épouse, demandent, en 1582, une neuvaine de messes à son autel. Beaucoup d'églises et de chapelles, dans le diocèse d'Angers, de Nantes, de Rennes, de Reims, etc., lui sont dédiées. Au diocèse de Troyes et dans le Bourbonnais, la corporation des sabotiers l'a même choisi pour patron.

Disons enfin que les habitants de Sorente, confirmant sur plusieurs points les traditions angevines, ont toujours regardé saint René comme le principal protecteur de leur ville et de leur Eglise.

Daigne le bienheureux René intercéder au ciel en faveur de ceux qui l'invoquent, et leur obtenir, avec les grâces temporelles qu'ils sollicitent, les joies de l'éternel bonheur.

ABBÉ L. TARDIF.

(1) Cette légende ne se trouve pas dans la vie de saint Maurille par saint Maimbœuf. Le premier historien qui l'enregistre est un chanoine de Saint-Martin, originaire de Tours ou d'Angers, vivant au x^e^ siècle.

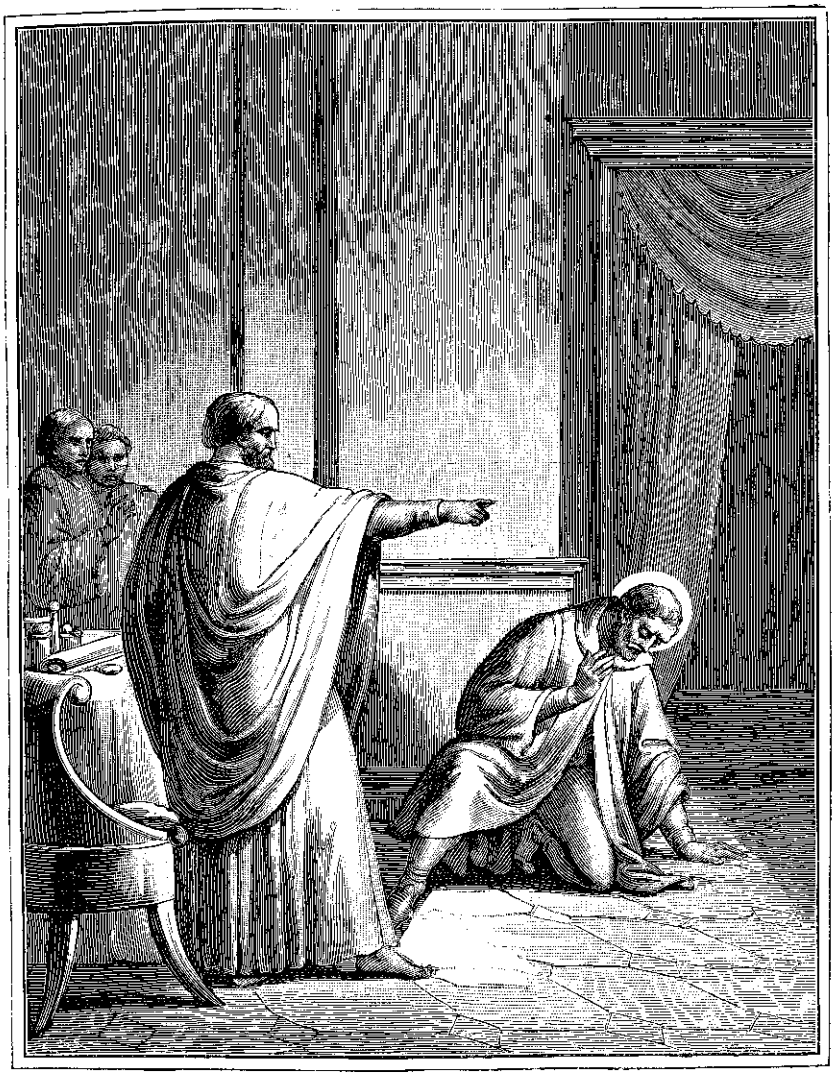
SOURCES CONSULTÉES POUR LES DEUX BIOGRAPHIES DE SAINT MAURILLE ET DE SAINT RENÉ

Acta Sanctorum, au 13 septembre et au 12 novembre. — SURIUS : *Vitæ Sanctorum*. — *Propre* du diocèse d'Angers. — *Saints personnages de l'Anjou*, par Dom CHAMARD. — *Eglise du Mans*, par Dom PIOLIN. *Histoire de l'Anjou*, par BARTHÉLEMY ROGER. — GRANDET et RANGEARD : manuscrits. — *Abrégé de la vie de saint René*, par l'abbé RENÉ BENOIST. — Ouvrages de l'école de Jean de Lannoy.

SAINT AMÉ ET SAINT ROMARIC

Abbés († 627 — † 653).

Fêtes les 13 septembre et 8 décembre.



Romaric supporte sans se plaindre les mauvais traitements d'Aridius dont il est venu implorer la protection.

NAISSANCE — L'ERMITE D'AGAUNE

A la fin du VI^e^ et au commencement du VII^e^ siècle, l'abbaye de Luxeuil est comme un foyer radieux de civilisation chrétienne qui illumine les Gaules et la Germanie. De toutes parts, les âmes éprises de la santification viennent y chercher un abri contre les dangers du monde en même temps qu'une direction dans l'apostolat. De leur côté, les Pères de Luxeuil s'ingéniaient à attirer à eux pourles avoir en exemple, les personnages d'une sainteté et d'une austérité remarquables. Telle fut la cause de l'entrée de saint Amé à Luxeuil.

Il était né vers l'an 570, à Grenoble, et son père était un noble personnage du nom d'Héliodore. L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune était alors dans toute sa splendeur. Le roi saint Sigismond y avait réuni des colonies tirées de tous les monastères de ses Etats, afin que l'office divin, à chœurs

alternatifs, y fût chanté sans interruption, et il avait doté l'abbaye d'immenses possessions territoriales. On y comptait des moines venus des abbayes de Condat, de l'île Barbe à Lyon, etc. Un peu auparavant y était mort un autre Allobroge, saint Pragmace, et plusieurs des abbés d'Agaune, entre autres saint Achive, étaient de ce pays. On s'explique donc très naturellement qu'Héliodore ait confié l'éducation de son fils à cette célèbre abbaye.

Là Amé grandit en sciences et en vertus, là il professa la vie religieuse, mais il trouva bientôt que la discipline du monastère était trop douce; déjà la règle de Tarnate venait de céder la place à celle de saint Benoît, et bien que celle-ci fût alors dans toute la rigueur de sa primitive observance, l'âme ardente d'Amé souhaitait marcher encore à plus grands pas dans la voie de la pénitence et du renoncement.

Les religieux des abbayes bénédictines avaient alors l'habitude, pour imiter leur fondateur saint Benoît, qui s'était retiré à Subiaco, de chercher une grotte solitaire, soit pour y faire une retraite plus ou moins prolongée, soit même pour y vivre en ermites; de là, ils descendaient aux fêtes partager les cérémonies liturgiques de la communauté. Notre Saint profita de cette coutume et obtint de son abbé la permission de s'installer en ermite dans une caverne d'aspect sauvage et d'accès difficile qui dominait de très haut l'étroite vallée du Rhône. Près de cette grotte il défricha un petit champ pour y semer l'orge nécessaire à sa nourriture; le seul repas que prenait Amé était, en effet, composé d'un pain d'orge et de quelques noix. Ce pain lui durait trois jours, et le repas était supprimé les jours de jeûne.

Ce n'était pas d'ailleurs la seule mortification qu'eût à subir l'ermite; l'humidité de sa rocheuse demeure lui occasionna bientôt de graves douleurs rhumatismales et une sorte de déviation de la colonne vertébrale qui le faisait marcher tout penché sur le côté.

Le démon, de son côté, s'acharnait à persécuter le saint homme. Il lui apparaissait sous la forme d'un répugnant corbeau qui le tracassait de mille manières, et en particulier se plaisait à renverser à coups d'ailes le vase d'eau que le Saint allait chercher péniblement, à une assez grande distance, pour sa boisson.

LUXEUIL ET SA RÈGLE

Il y avait trois ans que saint Amé vivait ainsi dans la solitude, lorsque son abbaye reçut la visite d'un des plus célèbres moines de ce temps, saint Eustaise, disciple de saint Colomban et son successeur à la tête de l'abbaye de Luxeuil. Il revenait de Bobbio où il avait en vain, sur l'ordre du roi Clotaire II, cherché à décider saint Colomban, jadis exilé par Brunehaut, à revenir à Luxeuil. A l'abbaye d'Agaune, on lui parla du pieux ermite Amé; il voulut le voir : les deux saints eurent dans la grotte un précieux entretien. Amé apprit avec admiration qu'à Luxeuil on pratiquait une discipline dont la sévérité excessive charma son cœur. Le saint abbé eut donc peu de peine à le décider à le suivre; à cette époque, le vœu de stabilité n'existait pas, et un moine restait fidèle à ses vœux pourvu qu'il pratiquât la vie religieuse dans une abbaye quelconque. Amé n'eut donc pas de difficulté à suivre son attrait. Il quitta les gorges de la vallée du Rhône et se rendit à Luxeuil avec saint Eustaise.

Cette abbaye avait été fondée (586) par saint Colomban le Jeune, venu d'Irlande en Gaule (573) avec douze compagnons et qui s'était fixé dans le royaume de Bourgogne où il reçut un bon accueil du roi Gontran. Sa règle était beaucoup plus sévère que celle de saint Benoît. Colomban proscrit absolument le vin et la viande; ne permet qu'un repas, sur le soir; et prodigue le fouet, selon les mœurs du temps, aux violateurs de la règle, six à deux cents coups. « Que le moine, dit-il, vive dans le monastère sous la loi d'un seul et dans la compagnie de plusieurs pour apprendre de l'un l'humilité, des autres la patience. Qu'il ne fasse point ce qu'il veut.

Il doit manger ce qu'on lui commande, ne posséder qu'autant qu'il reçoit, obéir à qui lui déplait. Il n'ira chercher son lit qu'épuisé de fatigue; il faut qu'il s'endorme en s'y rendant, qu'il en sorte avant d'avoir achevé son sommeil.

S'il a souffert une injure, qu'il se taise; qu'il craigne son supérieur comme Dieu et qu'il l'aime comme un père. Il ne jugera pas la décision des plus anciens : son devoir est d'obéir et d'accomplir les commandements, selon cette parole de Moïse : « Ecoute, Israël, et tais-toi. » Comme il faut toujours avancer, il faut toujours prier, toujours travailler, étudier toujours (1).

Tels sont les principaux caractères de la règle sous laquelle Amé allait vivre désormais.

Luxeuil, du temps de saint Eustaise, fut une pépinière d'évêques et de saints, le monastère le plus renommé des Gaules pour ses études et la ferveur de ses six cents religieux.

MISSIONS D'AMÉ EN AUSTRASIE

En entrant dans l'abbaye de Luxeuil, saint Amé renchérit encore sur cette règle, la plus sévère dont l'histoire ecclésiastique fasse mention. Il parut un saint au milieu de cette pléiade de personnages illustres qui allaient sortir de l'abbaye pour révolutionner le monde.

Le Concile de Bonneuil-sur-Marne, en l'an 616, avait, en effet, prié les Pères de Luxeuil de coopérer à l'œuvre d'évangélisation des infidèles qui existaient encore dans les Gaules, à la suite des invasions barbares. Saint Eustaise, accompagné de saint Aile, avait prêché aux Warasques, sur les bords du Doubs; puis chez les Boïens, dans le pays qui correspond à la Bavière actuelle, et enfin dans l'Austrasie où il passa en revenant à Luxeuil, rappelé par des difficultés intérieures sur lesquelles nous reviendrons bientôt.

La sainteté admirable d'Amé lui avait fait confier la charge de prédicateur dans une partie de l'Austrasie; il s'en acquitta avec des fruits mer-

(1) MARION. *Histoire de l'Eglise*, t. II.

veilleux, en particulier dans la région de Metz. C'est alors qu'il rencontra saint Romaric, qui allait s'associer à sa vie et qui devait le suivre dans la gloire.

VOCATION DE ROMARIC

Romaric était un grand seigneur austrasien distingué par ses vertus. Il avait vécu saintement dans le mariage et était demeuré veuf avec trois filles. Or, une guerre acharnée ayant éclaté entre Théodebert, roi d'Austrasie, et son frère Théoderic, roi de Bourgogne, le premier fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort. Dans ces tristes conjonctures, Romaric fut exilé et privé de tous ses biens. On raconte que, se trouvant dans la plus noire misère, il alla trouver Aridius, qui jouissait d'une haute situation à la cour du roi Théodoric et avait une grande influence sur la reine Brunehilde; il le pria humblement d'user de son pouvoir pour le faire rentrer en possession de ses biens, mais Aridius, après l'avoir accablé de reproches, s'emporta au point de lui donner un coup de pied et le chassa de sa présence. C'était la suprême offense qu'on pût faire à un prince franc. Romaric, loin d'en tirer vengeance, entra dans une église dédiée à saint Martin; repassant dans son esprit les outrages faits à Jésus-Christ durant sa Passion, il offrit cet affront pour l'expiation de ses péchés. Plus tard, la victoire de Clotaire II sur Thierry lui avait rendu sa condition première. Il voulut alors se montrer généreux dans le pardon qu'il accorda à ses ennemis vaincus. Ce grand seigneur avait été enthousiasmé par la sainteté et l'éloquence d'Amé. Il renonça à ses biens, donna la liberté à tous ses esclaves, et, suivi d'un certain nombre d'entre eux qui voulaient partager sa nouvelle vie, il entra à Luxeuil.

LA CHUTE — LE REPENTIR

C'est alors que Dieu permit que Amé et Romaric cédassent à une tentation douloureuse au milieu des difficultés du gouvernement de l'abbé saint Eustaise. Il y avait, en effet, alors à Luxeuil un moine qui semait le trouble et la division parmi les frères. Ancien notaire du roi Thierry II, Agrestin était entré à Luxeuil après avoir distribué tous ses biens aux pauvres. Il fut profondément humilié de voir partir, sans être de leur nombre, les missionnaires qu'Eustaise envoyait aux infidèles. Profitant de la liberté qu'on avait alors de changer de monastère, il quitta Luxeuil et se rendit en Italie. A Aquilée, où il séjourna quelque temps, il tomba dans l'hérésie des *Trois Chapitres,* et revint à Luxeuil pour y prêcher son erreur. Ayant trouvé quelques partisans dans la région, il éleva de vives plaintes contre l'extrême sévérité de la règle. Le roi Clotaire convoqua un Concile à Mâcon pour terminer promptement ce pénible différend. Condamné, Agrestin ne se soumit qu'en apparence et périt misérablement dans l'année.

Amé et Romaric, sans avoir expressément versé dans l'hérésie, furent au nombre des amis d'Agrestin. Rien ne prouve qu'ils aient versé dans ses erreurs, mais ils furent au moins faibles à son égard. Eustaise les en reprit vivement; ce fut la cause de leur sortie de Luxeuil. Mais, bien loin d'imiter Agrestin dans ses déportements, ils se retirèrent dans le domaine d'Habendi, seule terre que Romaric eût conservée au pied des Vosges. Telle fut l'origine de Remiremont.

Dieu avait permis la chute de ses saints pour donner une leçon vivante d'humilité et de discipline religieuse, mais aussi pour procurer à ses prêtres l'exemple du plus sérieux et du plus salutaire repentir. Leur chute causa leur grandeur. A peine Agrestin eut-il été condamné qu'ils firent la plus entière soumission. Nous verrons les pénitences extraordinaires par lesquelles Amé résolut d'expier sa faute, et comment il voulut, pour s'humilier jusqu'au bout, que dans l'inscription de son tombeau on signalât son titre de « pénitent ».

LA MORT DE SAINT AMÉ

Amé établit à Habendi sa demeure dans une grotte si basse qu'à peine pouvait-il y pénétrer. Il y vivait de pain et d'eau et recevait du monastère voisin les aliments qu'on lui descendait avec une corde. Il avait donc repris la vie qu'il menait jadis dans sa caverne d'Agaune, ne sortant que le dimanche pour prêcher aux religieux qui s'étaient groupés sous la direction de Romaric.

La dernière année, malgré ses vives douleurs rhumatismales, il la passa couché sur un lit de cendre, ne voulant pas permettre qu'on apportât le moindre soulagement aux souffrances qu'il eût appelées, comme un autre saint, « les miséricordes du Seigneur ».

Enfin, le 13 septembre, l'an 627 selon Mabillon, l'an 625 selon les Bollandistes, dont l'opinion est moins généralement reçue, âgé d'environ soixante et onze ans, il expira après avoir fait une formelle profession de la foi catholique. Il voulut qu'on l'inhumât à la porte de l'église du monastère, et composa lui-même pour son tombeau l'inscription dans laquelle il rappelait, en termes d'une humilité touchante, sa faute et son repentir.

FONDATION DE REMIREMONT — MORT DE SAINT ROMARIC

Les circonstances avaient amené Romaric à fonder aussi un monastère de femmes : deux de ses filles avaient voulu embrasser la vie religieuse. Telle fut l'origine de la fameuse abbaye qui, de son nom *Romarici montis,* a pris le nom de *Remiremont.* La première abbesse, Mactefelda, en français Mafflée, est honorée comme sainte. L'abbaye reçut bientôt une jeune pensionnaire entrée dans les circonstances les plus curieuses. La troisième fille de Romaric, Asselberge, mariée à un riche seigneur franc, Bethilinus, voyait d'un mauvais œil les saintes prodigalités de son père. Elle crut l'en détourner en lui envoyant sa petite-fille Gébétrude. Le diable n'y trouva pas son compte. Romaric reçut l'enfant avec tendresse; il la confia à ses deux saintes tantes qui lui servirent de mère, et la douce enfant, qui succéda plus tard à Mafflée, est honorée elle aussi comme sainte.

Asselberge ayant eu un fils, du nom d'Adelphe, pensa qu'elle serait plus heureuse en exploitant l'amour naturel à la race franque pour la descendance mâle. Elle l'envoya donc également à Romaric; celui-ci l'accueillit avec joie, le fit élever par son ami saint Arnould, évêque de Metz, qui venait de se retirer dans la solitude, et plus tard Adelphe, succédant à son grand-père dans la charge abbatiale, partagea aussi sa gloire.

Romaric parvint à un âge fort avancé, édifiant ses religieux par la plus sainte pénitence. En 643, nous le voyons aller recevoir le dernier soupir de son ami saint Arnould. Il ne néglige pas, d'ailleurs, d'employer pour le bien la haute influence que ses dignités passées lui ont laissée à la cour. C'est ainsi que nous le voyons défendre le roi légitime Dagobert II et faire de publics reproches de son usurpation au maire du palais Grimoald.

Ce voyage fut le dernier; à son retour, saisi d'une violente fièvre, le Saint comprit que la mort approchait. Il s'y prépara doucement, reçut le saint Viatique et expira aussitôt après, le 8 décembre 653.

Son petit-fils et sa petite-fille, à la tête des deux monastères, rivalisaient de zèle pour continuer son œuvre. On ignore la date exacte de la mort de Gébétrude; Adelphe mourut le 11 septembre, aux environs de l'an 670. Ils furent inhumés auprès de leur grand-père, qui déjà avait pris sa place auprès de son père spirituel, saint Amé.

LE CULTE

Les quatre saints furent honorés dès l'époque même : Amé le 10 septembre, Romaric le 8 décembre, Adelphe le 4 décembre, Gébétrude le 7 novembre. Le 20 août, vers l'an 910, leurs précieux restes furent transportés, par les soins de Drogon, évêque de Toul, dans un autre monastère édifié au pied de la montagne, de l'autre côté de la rivière.

Cent cinquante ans plus tard, le 13 novembre 1051, le grand pape saint Léon IX, plein d'admiration pour ses quatre illustres compatriotes, faisait dresser par son ami, le bienheureux Hugues le Grand, archevêque de Besançon, un acte officiel constatant les vertus et les miracles des saints Amé, Romaric, Adelphe et Gébétrude. Leurs reliques furent reconnues par l'archevêque, placées dans une châsse et exposées sur un autel que le Pape tint à consacrer lui-même. Ce fut là comme leur canonisation officielle.

Les précieux restes reconnus en 1051 étaient-ils déjà mélangés entre eux? Le furent-ils plus tard, soit à l'époque du protestantisme, soit lors de la Révolution? Toujours est-il que le XIX^e^ siècle les trouva confondus dans la même châsse. La piété du grand cardinal Caverot, alors évêque de Saint-Dié et par conséquent Ordinaire de Remiremont, ne put s'accommoder de cette situation. Des médecins habiles vinrent à son aide. Les procédés par lesquels ils parvinrent au but doivent être rapportés; ils montreront avec quel soin l'Eglise s'assure de l'identité des reliques qu'elle expose à la vénération des fidèles; et, en même temps, ils apprendront qu'il est possible, dans bien des cas où on le néglige par découragement, de distinguer les reliques mélangées, soit entre elles, soit avec des ossements profanes.

RECONNAISSANCE DES RELIQUES DES QUATRE SAINTS

On se souvient que saint Amé, perclus, marchait penché sur le côté; deux vertèbres étaient anormalement soudées, indiquant la déviation de la colonne vertébrale; on reconstitua progressivement tout le squelette. La taille élevée que les chroniqueurs donnaient à saint Romaric fut reconnue à son très grand ossement de la jambe; on parvint ainsi à reconstituer méthodiquement le squelette. On opéra de même pour celui de sainte Gébétrude. Enfin, le corps de saint Adelphe demeura seul, isolé des trois autres.

Ce travail, conçu et exécuté avec la méthode la plus sûre et le soin le plus intelligent, fait grand honneur aux médecins qui en furent les auteurs. Non seulement il a permis de vénérer séparément chacun des quatre grands saints de Remiremont, mais encore on a pu ainsi reconnaître la parfaite exactitude des assertions de leurs biographes contemporains en tout ce qui regardait leur portrait physique. Or, comme pour la bonne foi d'un historien on est souvent réduit à conclure du particulier au général, l'argument avait une réelle valeur pour soutenir le récit des vieux biographes de nos Saints.

LES CARACTÉRISTIQUES DES DEUX SAINTS

Saint Amé est représenté sous la figure d'un solitaire, c'est-à-dire qu'il porte une longue barbe; à ses pieds un corbeau, l'air farouche, agite les ailes. Parfois aussi l'oiseau satanique est représenté emportant un pain ou renversant une cruche. Nous avons vu que ce détail iconographique se rapportait à un trait des persécutions dont le démon assaillit le saint ermite alors qu'il habitait sa grotte de la vallée du Rhône.

Saint Romaric foule aux pieds la crosse et le sceptre; il est représenté rasé, avec la tonsure à l'irlandaise, c'est-à-dire sur le haut de la tête, ainsi que les premiers Luxoviens la portaient, à l'exemple de leur père saint Colomban, se conformant à la traditionnelle tonsure de saint Pierre. Il foule le sceptre pour indiquer qu'il a renoncé à la puissance et aux honneurs du monde; il foule aux pieds une crosse pour rappeler que son humilité l'a maintenu sous l'autorité de saint Amé, lorsqu'il est venu avec lui s'établir dans son propre domaine d'Habendi. Enfin, il tient en mains un chapelet, ou plutôt une chaîne de grains, ancien patenôtrier, c'est-à-dire chapelet primitif destiné à compter les *Pater* et les *Ave*. Cet instrument de prière est sans doute là pour rappeler que la prière obtient le pardon des plus grandes fautes.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, Boll. — P. A. Pidoux, *Vie des Saints de Franche-Comté*, Lons-le-Saunier, Gex et Gray, 1908, t. II. — Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*.

A. P.

SAINTE CATHERINE DE GÊNES

Fête le 14 septembre.

Sainte Catherine de Gênes, d'après un portrait authentique.

FAMILLE DE CATHERINE — SA SAINTE ENFANCE

Catherine Fieschi naquit à Gênes, au milieu du XV^e^ siècle; son père, Jacques Fieschi, était vice-roi de Naples.

La famille de notre Sainte fut féconde en grands hommes; elle donna deux pontifes à l'Eglise, Innocent IV et Adrien V, huit ou neuf cardinaux à la cour de Rome, deux archevêques à Gênes, et beaucoup de magistrats et de capitaines à sa patrie.

Les parents de Catherine, en bons et fervents chrétiens, l'élevèrent dans la crainte et l'amour de Dieu, et Catherine profita si bien de leurs leçons, que, dès l'âge de huit ans, elle se mit à pratiquer des mortifications très rudes et très austères elle dormait sur une simple paillasse et n'avait qu'un morceau de bois pour oreiller, mais elle avait soin de cacher ses pénitences aux personnes qui l'entouraient et aux femmes qui la servaient.

Elle eut aussi de bonne heure le don d'oraison à un degré extraordinaire. Elle avait dans sa chambre une image représentant Notre-Seigneur mort, couché sur le sein de la Sainte Vierge. La jeune Catherine sanglotait toutes les fois qu'elle levait les yeux vers ce tableau.

A l'âge de douze ans, son oraison atteignit un degré encore plus sublime; elle éprouvait les délicieuses ardeurs de l'amour de Dieu, particulièrement quand elle méditait sur la Passion de son Sauveur; sa disposition était celle de l'abandon le plus parfait à la volonté divine, elle n'avait de joie que dans la contemplation des choses du ciel, et tous les biens de la terre ne lui inspiraient qu'horreur et dégoût.

COMMENT ELLE NE PUT SE FAIRE RELIGIEUSE

Voulant se donner entièrement à Dieu, qui se communiquait à elle avec tant de familiarité, la Sainte se décida à entrer dans le cloître.

Parmi les nombreux monastères de femmes qu'on comptait alors à Gênes, et où régnait la régularité la plus édifiante, Catherine choisit le couvent de Notre-Dame des Grâces, soumis à la règle de Saint-Augustin.

Elle ouvrit son cœur à son directeur spirituel, et le pria instamment, s'il approuvait ses pensées, de la faire admettre dans ce monastère. Le vénérable prêtre voulut éprouver quelque temps sa vocation; la voyant inébranlable, il n'hésita plus et promit d'agir.

En effet, il fit la demande le jour suivant à la Mère supérieure du couvent; mais Catherine n'avait que treize ans, et la Règle s'opposait à ce qu'on admît des personnes d'un âge aussi tendre. Les religieuses eussent volontiers accédé au désir de l'enfant et de son confesseur, car elles connaissaient les grâces extraordinaires dont jouissait Catherine, mais elles aimèrent mieux renoncer au trésor qu'on leur proposait, que de transgresser leurs coutumes.

MARIAGE DE CATHERINE

La Sainte fut fort affligée de ce refus, mais après avoir ployé un instant, elle se redressa avec énergie et dit : « C'est Dieu qui me fait subir cette épreuve; je lui remets le soin de ma personne, afin qu'il me fasse arriver à mon but par les voies que sa sagesse jugera les meilleures. »

Les voies que Dieu lui réservait devaient être des voies douloureuses; dès l'âge de seize ans, elle commença à y entrer. Elle perdit son père en 1460, et se trouva ainsi sous la tutelle de Jacques, son frère aîné.

A cette époque, la ville de Gênes était le théâtre de guerres sanglantes, à l'occasion de la rivalité des Guelfes et des Gibelins. Mais le duc de Milan, profitant de ces troubles civils, vint à s'emparer de Gênes et fit cesser l'anarchie. Les familles ennemies se rapprochèrent, et c'est ainsi que les Fieschi firent la paix avec les Adorno : pour cimenter cette réconciliation, Jacques Fieschi donna la main de sa sœur Catherine à Julien Adorno.

Notre Sainte, habituée à voir l'ordre divin dans tout ce qui lui advenait de la part des créatures, se laissa mener à l'autel et contracta avec un époux mortel cette union qu'elle eût tant désiré de ne conclure qu'avec Jésus-Christ.

CE QUE CATHERINE EUT A SOUFFRIR DE LA PART DE SON ÉPOUX

Julien Adorno était d'un extérieur avenant, riche et d'illustre naissance; mais c'était un homme dur, violent et emporté, joueur et voluptueux. On comprend tout ce que Catherine eut à souffrir d'un époux de ce caractère.

Dès les premiers jours de son mariage, Julien lui reprocha son genre de vie austère et retirée, et ne lui témoigna que froideur et dédain. Ce fut une source d'amers chagrins pour la Sainte; elle se séquestra chez elle, se fit une solitude dans sa demeure, et se mit à prier jour et nuit, au pied de la croix, en méditant sur la Passion.

Mais là, également, elle ne trouva aucune consolation : il semblait que le Seigneur l'eût abandonnée. Plus elle pleurait, plus elle gémissait et priait, plus aussi sa douleur devenait poignante et amère.

Cet état dura cinq longues années, pendant lesquelles Catherine, consumée par l'affliction, maigrit au point de devenir entièrement méconnaissable.

Ses parents, effrayés de ce changement, eurent recours à toutes sortes de moyens et d'artifices pour rendre notre Sainte au monde, et lui faire quitter son genre de vie solitaire et mortifiée.

Catherine céda et commença à se donner quelque liberté, entretenant un commerce de visites avec les femmes de son rang, et usant avec modération de certains plaisirs permis, dont jusqu'alors elle s'était toujours tenue éloignée.

Mais la soif de son cœur, trop grand pour s'amuser à ces bagatelles, s'accrut au lieu de s'apaiser. Elle ressentit un vide affreux, plus amer encore que sa sécheresse intérieure.

Telle était sa situation, lorsque, la veille de la fête de saint Benoît, en 1474, elle entra dans l'église consacrée à ce Saint, et, s'étant prosternée à terre, elle s'écria, presque désespérée : *Saint Benoît, demandez à Dieu qu'il m'envoie une maladie de trois mois.*

Sa prière ne fut pas exaucée, mais elle devint pour elle le point de départ d'une vie nouvelle, ainsi que nous allons voir.

CATHERINE ATTEINTE PAR L'AMOUR DE DIEU JÉSUS-CHRIST LUI APPARAIT

Toujours en proie aux mêmes tourments, Catherine alla trouver sa sœur Limbania, qui était religieuse à Notre-Dame des Grâces. Celle-ci lui conseilla de se rendre auprès du confesseur du monastère, prêtre éclairé et de très sainte vie, et de lui ouvrir son cœur.

La Sainte suivit ce conseil. Quand le confesseur fut assis au tribunal de la Pénitence, elle se mit à repasser sa vie pour lui ouvrir son âme : « Dieu qui la regardait du haut du ciel, dit Ribadéneira, ne put tenir à tant de droiture unie à une douleur si vraie; son cœur de père s'émut, et un rayon de la divine bonté descendit dans l'âme de Catherine. » A la flamme de ce rayon, le cœur de la pauvre jeune femme s'embrasa; elle comprit d'un seul coup l'amour infini de Dieu. Une douleur immense serra son âme et la brisa; les joies du monde s'éteignirent pour elle : un seul regard de Dieu lui avait révélé les joies ineffables de l'amour divin. Absorbée dans l'extase de ce nouvel amour, Catherine ne savait que répéter ces mots : « Plus de monde, plus de péché! »

En ce moment, on vint chercher le confesseur pour une autre personne qui le demandait; il s'éloigna en promettant de revenir bientôt.

Il revint en effet et retrouva Catherine dans la même attitude et la même impossibilité de parler. Il l'exhorte à se confesser; alors elle fait un immense effort et dit : « Mon père, si cela vous convient, je remettrais volontiers cette confession à un autre temps. »

Le prêtre y consent. Catherine retourne à sa demeure, s'enferme dans sa chambre, et jette loin d'elle, pour ne plus les reprendre, ses vains ornements de femme.

La claire vue de ses misères et des miséricordes divines est toujours devant les yeux de son âme : elle ne cesse de répéter d'une voix entrecoupée de sanglots : « O amour se peut-il que vous m'ayez prévenue avec une telle bonté, et qu'en un moment vous m'ayez fait connaître tant de choses que ma langue ne saurait exprimer! »

En ce moment, Notre-Seigneur lui apparaît chargé de sa Croix; il est couvert de sang, de la tête aux pieds, et en répand en si grande abondance que toute la maison en paraît inondée.

Il regarde Catherine avec une ineffable tendresse et lui dit : « Vois ma fille, tout ce sang a été répandu au Calvaire pour l'amour de toi, en expiation de tes fautes. »

La vue de cet excès d'amour alluma en Catherine une haine inextinguible contre elle-même : « O amour! s'écrie-t-elle, je ne pécherai jamais plus, et, s'il en est besoin, je suis prête à confesser mes péchés en public! »

CATHERINE VIT DE LA COMMUNION

Trois jours après cet événement, Catherine fit sa confession générale avec larmes, et aussitôt elle fut touchée d'un ardent désir de la Sainte Communion. Elle obtint la permission de communier tous les jours. Le céleste aliment était sa vie non seulement quant à l'âme, mais même quant au corps.

En effet, pendant vingt-trois ans, il lui fut impossible de rien prendre autre chose que la Sainte Communion. Elle buvait seulement chaque jour un verre d'eau, mêlée de vinaigre et de sel, pour modérer le grand feu qui la dévorait intérieurement et lui consumait les entrailles.

Cette conduite lui inspira au commencement quelque crainte: et elle fit même en ce temps-là tout ce qu'elle put pour manger; elle se mettait à table avec sa famille, et elle ne manquait pas de prendre et d'avaler quelque chose pour cacher le privilège singulier qui aurait pu la faire estimer du monde; mais elle était contrainte de rejeter ce qu'elle avait pris. Et si, par le respect et la soumission qu'elle devait aux ordres de son confesseur, elle se faisait quelquefois plus de violence pour le retenir, elle tombait dans un état si pitoyable, qu'on la croyait sur le point de mourir.

Au reste, pendant cette prodigieuse abstinence, elle n'était pas plus faible qu'auparavant; au contraire, elle dormait mieux et se sentait plus agile et plus vigoureuse que dans le temps où elle mangeait comme les autres.

Et, ce qui est plus surprenant, bien loin de se tenir en repos, elle s'appliquait avec plus d'assiduité aux exercices pénibles de la charité et de la mortification, sans en ressentir aucune lassitude.

AUSTÉRITÉS DE CATHERINE

Catherine avait constamment devant les yeux ses fautes passées, et quoique, d'après le témoignage de son confesseur, elle n'eût pas commis de péché mortel, ce souvenir entretenait cependant son repentir et sa haine d'elle-même.

Peu de pénitents ont poussé aussi loin qu'elle la mortification extérieure et intérieure.

Elle interdit à sa langue toute parole inutile; et, pour se punir de l'abus qu'elle estimait en avoir fait autrefois, il lui arrivait souvent de la frotter contre le sol de manière à la mettre en sang.

Elle s'astreignit aussi à dormir fort peu, souvent elle mettait dans son lit des ronces et des chardons pour se priver de la douceur du repos. Mais, ainsi qu'elle le dit elle-même, Dieu qui voulait la laisser jouir du sommeil nécessaire, déjouait son calcul, et elle dormait aussi bien sur les épines que sur le duvet.

Tous les jours elle passait six à sept heures en prière, immobile, agenouillée à nu sur la terre.

Catherine s'attacha avec plus de soin encore à la mortification intérieure qu'à la mortification extérieure. « Les macérations infligées au corps, disait-elle, sont parfaitement inutiles quand elles ne sont pas accompagnées de l'abnégation du moi. »

Pour mettre cette maxime en pratique, la Sainte s'efforçait de découvrir toutes ses affections et les tendances de sa volonté propre, afin de les vaincre et de les détruire. Dès que son appétit naturel aspirait à une chose, elle la lui refusait et l'obligeait à embrasser l'opposé.

Elle en vint ainsi à n'avoir plus aucun désir, aucune préférence, à se trouver vis-à-vis de tout ce qui n'était pas Dieu dans un état parfait de sainte indifférence.

ELLE S'ADONNE AU SOIN DES MALADES

Il existait à Gênes une Société dite de la Miséricorde, composée de quatre des principaux personnages de la ville et de huit dames de charité choisies parmi les plus nobles et les plus riches. Cette Société avait pour but le secours des pauvres et l'administration des aumônes.

Catherine y fut admise et commença sans délai l'exercice de son nouvel emploi. Tous les jours, elle parcourait les rues de la ville, pour découvrir les pauvres et les malades qui cachaient leur détresse.

Rencontrait-elle quelque lépreux, quelques infortunés couverts d'ulcères ou de plaies engendrant la gangrène, ceux-là devenaient les objets de son dévouement le plus tendre; elle leur procurait des demeures saines, des lits, du linge, la nourriture et les remèdes dont ils avaient besoin; elle remplissait auprès d'eux les offices de garde et de servante, jusque dans les détails les plus rebutants.

Cependant, la Sainte avait livré de rudes combats avant d'être arrivée à ce degré héroïque de charité. Elle avait une horreur instinctive pour les maladies, pour les mauvaises odeurs surtout; mais l'esprit lutta avec courage contre les répugnances de la chair. Lorsqu'elle sentait son estomac en pleine révolte, à la vue de certains ulcères purulents, elle portait résolument à la bouche ce qui causait son dégoût et l'avalait.

Elle répéta ces actes héroïques jusqu'à ce qu'elle eût remporté le triomphe le plus complet, et que la nature fût domptée assez parfaitement, pour être devenue indifférente à toutes choses et ne trouver de plaisir ni de peine en rien.

LES TROIS RÈGLES DE CATHERINE

Catherine s'était imposé trois règles principales de perfection :

La première, de ne jamais dire : *Je veux* ou *je ne veux pas*; ni *mon* ou *mien*; mais seulement : *Faites ceci, ne faites pas cela, notre livre, notre habit...*

La seconde, de ne point s'excuser, mais d'être toujours prête à s'accuser.

La troisième, de prendre pour fondement de toute sa vie, cette parole du *Pater : Fiat voluntas tua,* que votre volonté soit faite. Elle s'attachait spécialement à cette parole dans la récitation de l'Oraison Dominicale, et en disant la Salutation Angélique, elle s'arrêtait principalement sur le nom de Jésus.

CATHERINE OBTIENT LA CONVERSION DE SON ÉPOUX

Julien Adorno avait continué à mener une vie dissipée et à se livrer à sa passion pour le jeu et pour les plaisirs du monde.

Catherine, sans jamais se plaindre, priait Dieu de sauver cette âme qui courait à sa perte.

Julien ne mettait pas de bornes à ses folles prodigalités; au bout de quelques années il se trouva complètement ruiné, et, après avoir payé ses dettes, il se vit réduit à un état voisin de la

pauvreté : la fortune de sa femme avait disparu avec la sienne.

Alors enfin, vaincu par la douceur et la patience de sa sainte épouse, il rentra en lui-même, pria humblement Catherine de lui pardonner sa conduite passée, se fit recevoir tertiaire dans l'Ordre de Saint-François, et s'associa aux bonnes œuvres de notre Sainte.

Cependant, un mauvais caractère et des habitudes invétérées ne se réforment pas en un jour. Adorno continua à causer des chagrins à sa pieuse épouse; il était dur et exigeant.

Vers la fin de l'année 1497, il fut atteint d'une douloureuse infirmité. L'emploi des remèdes prescrits par les médecins aggrava le mal. L'irascibilité du malade se réveilla avec une violence inouïe.

Catherine, placée au chevet de son époux, cherchait en vain à le calmer et à obtenir de lui qu'il se soumît à la volonté divine.

Craignant enfin que ces impatiences ne missent le salut de Julien en danger, elle se retira dans une chambre voisine, se jeta à genoux en versant des torrents de larmes, et répéta plusieurs fois, d'une voix entrecoupée de sanglots : « O mon Seigneur, je vous demande cette âme; je vous supplie de me la donner! vous pouvez le faire! »

Au bout d'une demi-heure, elle sentit intérieurement qu'elle était exaucée. Rentrant dans la chambre du malade, elle le trouva si changé et si parfaitement résigné, qu'il était prêt à souffrir des douleurs encore plus aiguës.

Elle ne dit point à son mari ce qu'elle avait fait; mais elle lui témoigna la joie que lui causait sa parfaite soumission, et elle continua à l'exhorter jusqu'au moment où il rendit son âme doucement au Créateur.

CATHERINE PLACÉE A LA TÊTE DU GRAND HOPITAL DE GÊNES

Catherine continuait à aller à la recherche des infirmes et des malheureux; mais Dieu, voulant faire briller davantage la charité de sa Sainte, inspira aux administrateurs du grand hôpital de Gênes de lui confier la surveillance du service des malades dans ce grand établissement.

Elle s'acquitta de ses fonctions avec un zèle qui ne connut pas de bornes.

Entre autres faits héroïques qu'elle accomplit, les contemporains rapportent que, dans les premiers temps de son séjour au grand hôpital, on y avait recueilli une Tertiaire franciscaine, atteinte d'une fièvre pestilentielle.

Notre Sainte la visitait fréquemment et l'engageait à invoquer le nom de Jésus.

La moribonde ne pouvait proférer un son; mais le mouvement de ses lèvres et l'expression de son regard prouvaient qu'elle avait la volonté de le faire et que son cœur était brûlant d'amour.

« Alors, dit l'ancien biographe, Catherine lui voyant la bouche pleine de Jésus, ne se contint plus; elle baisa avec transports les lèvres de la mourante, pour y recueillir le nom sacré de son bien-aimé. » Mais elle y prit aussi le germe de la peste, qui la réduisit à toute extrémité. Elle en guérit contre toute espérance, et rentra dans ses fonctions habituelles.

EXTASES ET MARTYRE DE CATHERINE

Sainte Catherine, semblable au Roi-prophète ou à saint François d'Assise, exhortait la création entière à louer le Seigneur : « Petites fleurs, mes amies, disait-elle en entrant dans son jardin, vous êtes les créatures de mon Dieu, aimez-le donc et bénissez-le à votre manière. »

Mais ces exclamations, par lesquelles la Sainte cherchait à livrer passage au feu intérieur qui la consumait, ne servaient au contraire qu'à en augmenter les flammes. Les battements précipités de son cœur paraissaient alors prêts à rompre son enveloppe; et ce cœur bouillonnant ne pouvant plus contenir ses ardeurs, les répandait sur la surface du corps lequel en était pénétré au point de devenir brûlant au toucher.

Le feu divin finit même par se faire jour dans l'organe qui en est le siège principal : la poitrine de Catherine fut traversée de part en part d'une ouverture qui attirait et rendait l'air extérieur.

Elle était tellement dévorée de l'amour divin qu'elle perdait l'usage de la parole : à peine pouvait-elle encore prononcer tout bas ces paroles : « Mon cœur s'en va, je le sens consumé. »

Il résultait de cette absorption en Dieu, que lorsqu'il fallait vaquer aux occupations extérieures, Catherine, tout en se faisant une violence extrême, n'en pouvait venir à bout.

Les témoins contemporains rapportent que, quand la Sainte, ravie hors d'elle-même, commençait à parler de Dieu et du Purgatoire, son visage devenait radieux et semblable à la face d'un chérubin. En entendant la doctrine admirable qui coulait de ses lèvres, on croyait assister aux leçons d'un ange initié aux mystères du ciel.

Son directeur l'obligea à écrire plusieurs de ses enseignements; en particulier son *Traité du Purgatoire* et ses *Dialogues*.

Le corps de Catherine était tellement consacré par la fréquence des extases et la violence de l'amour divin, que les dix dernières années de sa vie ne furent qu'un long et continuel martyre.

Les médecins ne comprenant pas que son mal était surnaturel, essayèrent de lui donner des remèdes afin de la délivrer de ses oppressions. Elle les prit par obéissance, bien qu'elle sût que ses souffrances physiques en seraient augmentées, ce qui en effet, ne manqua jamais d'arriver.

Elle assurait elle-même « qu'il lui semblait être dans un moulin qui lui triturait l'âme et le corps. »

Tandis qu'elle souffrait ainsi, des anges venaient de temps en temps l'encourager et lui montrer son prochain triomphe.

Le 25 août 1510, après un long évanouissement, elle fit ouvrir ses fenêtres, pour contempler le ciel, et chanta le *Veni Creator Spiritus*. Puis elle eut une extase d'une heure et demie : « Allons-nous-en! plus de terre! » disait-elle.

L'embrasement de son corps était tel, que parfois on en voyait sortir des flammes; l'eau dans laquelle on lui plongeait les mains pour les rafraîchir devenait bouillante.

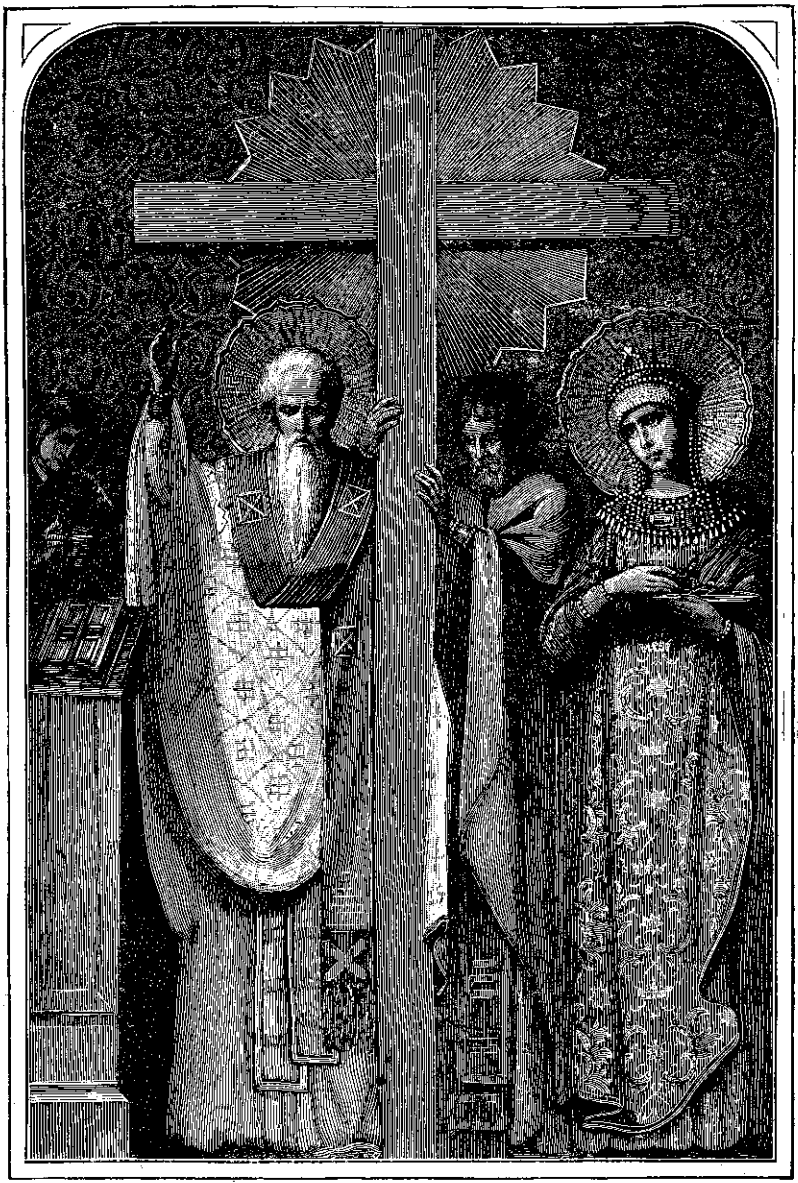
Le 14 septembre, elle parut se ranimer. Un peu après minuit, on lui demanda si elle communierait. Connaissant sa fin prochaine, elle montra du doigt le ciel, afin de faire comprendre qu'elle y était attendue.

Puis son visage prit une incomparable expression de sérénité. D'une voix pleine de douceur, elle prononça les dernières paroles de Jésus-Christ : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains, » et elle rendit le dernier soupir.

Cette vie est tirée du livre de M. le vicomte DE BUSSIÈRE. *Vie et Œuvres de sainte Catherine de Gênes.*

EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

Fête le 14 Septembre.



Le triomphe de la sainte Croix.

Ste Marie-Madeleine. S. Zacharie. Héraclius. Ste Hélène.

Tableau de l'église russe de Jérusalem, au mont des Oliviers.

FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX
SON ORIGINE

Les rois, les conquérants, tous les puissants de la terre se plaisent à étaler partout les signes de leur autorité et les emblèmes de leur empire. Toute nation est fière d'arborer ses pavillons, de déployer au loin ses étendards. Mais quelle que soit leur puissance, en dépit de leur orgueil et de leurs folles prétentions, les grands d'ici-bas n'arrivent jamais, en réalité, à étendre leur domination que sur quelque coin bien resserré de ce monde. Au delà des vallées ou des montagnes qui bornent leur empire, ils ont la douleur de voir flotter, à la place de leurs emblèmes, les emblèmes d'une puissance étrangère.

Il n'appartenait qu'au monarque du ciel, au Roi des rois, d'arborer un étendard qui planerait

à jamais sur toutes les régions et tous les empires de l'univers. Cet étendard qui n'a point été arrosé du sang des vaincus, des larmes des opprimés, qui n'a point été planté au milieu des ruines et des funérailles, c'est la Croix du divin Sauveur, qui a apporté aux nations la paix, le bonheur et le pardon.

Toujours persécutée et foulée aux pieds sur cette terre qu'elle a sanctifiée par sa présence, elle a triomphé toujours de toutes les persécutions, elle s'est relevée plus belle et plus radieuse après l'orage et a vu tomber les empereurs et les proconsuls vaincus et désarmés. Associée par le Christ au calice de ses ignominies, elle partage ici-bas l'éclat de son triomphe et la gloire de son immortalité.

Durant les premiers siècles du christianisme, cette divine Croix sur laquelle avait voulu souffrir et mourir Jésus-Christ était néanmoins demeurée inconnue et cachée, comme si la Providence eût voulu par là la soustraire à la rage des persécuteurs. Découverte par les soins de la pieuse reine sainte Hélène auprès du Saint-Sépulcre de Jérusalem où elle avait été ensevelie, après avoir été officiellement reconnue par le sceau du miracle, elle fut arborée en grande pompe au sommet de la montagne du Calvaire où, trois siècles auparavant, elle avait été dressée par les juifs, au milieu des cris de rage, des insultes et des blasphèmes. C'est cette découverte de la plus auguste des reliques que l'Eglise célèbre chaque année, le troisième jour de mai, par la fête de l'*Invention de la Sainte Croix*. La solennité établie au 14 septembre sous le nom de fête de l'*Exaltation de la Sainte Croix*, en même temps qu'elle nous rappelle de nouveaux combats et de nouvelles persécutions, nous invite à célébrer un nouveau triomphe de la Croix : sa délivrance du joug des Perses et son rétablissement solennel à Jérusalem par l'empereur Héraclius.

LA CROIX AUX MAINS DES PERSES
L'EMPEREUR HÉRACLIUS S'ARME POUR SA DÉFENSE

Il y avait trois siècles que la Croix du Sauveur brillait sur le Calvaire où l'avait plantée le grand Constantin et sa mère sainte Hélène, lorsqu'un monarque aussi impie que cruel, le farouche Chosroès, vint fondre sur la Ville Sainte avec une armée formidable. Tout fut mis à feu et à sang par ce barbare, non seulement dans la capitale, mais dans tout le pays d'Israël. Les habitants échappés au massacre furent conduits en esclavage avec leurs prêtres et le patriarche de Jérusalem, Zacharie. La Croix du Sauveur elle-même tomba au pouvoir du vainqueur, qui l'emmena captive et prisonnière en pays idolâtre.

Les chrétiens restaient navrés de douleur et glacés d'épouvante en présence de tant de maux. L'empereur qui régnait alors à Constantinople, le brave et pieux Héraclius, surmontant la terreur qui avait paralysé tous les courages, se leva pour venger l'injure faite à son Dieu, délivrer les chrétiens du joug des Perses et mettre un terme à leurs abominations sacrilèges.

N'ayant pas les forces nécessaires pour lutter avec quelque chance de succès contre un ennemi aussi redoutable que Chosroès, il crut devoir faire d'abord des propositions de paix et, dans ce but, il envoya auprès du général des Perses plusieurs ambassadeurs avec ordre d'accepter toutes conditions qui ne seraient pas contraires à la dignité et à l'honneur du nom chrétien. Grisé par le succès, l'orgueilleux vainqueur eut le front d'exiger comme condition que les chrétiens abjureraient leur religion pour embrasser celle des Perses qui consiste à adorer le soleil.

« Allez, dit-il aux ambassadeurs, allez dire à celui qui vous a envoyés qu'il n'y a point de paix à attendre de moi tant que vous persisterez à adorer comme Dieu un homme crucifié un jour par d'autres hommes et que vous refuserez de rendre publiquement hommage au soleil. »

Indigné qu'un barbare eût osé tenir un pareil langage et lui faire une semblable proposition, Héraclius n'hésita plus : il fit ses préparatifs de guerre. Les églises lui fournirent l'or et l'argent dont elles pouvaient disposer pour faire face aux premières difficultés de l'expédition, et les prêtres le secondèrent de tous leurs efforts.

Malgré tout ce qu'on put faire, on ne réussit cependant qu'à lever une poignée de soldats bien insuffisante pour seconder la valeur du général. Mais qu'importe le nombre quand on a Dieu pour soi? Héraclius comptait sur le secours et la protection du ciel beaucoup plus que sur les forces de son armée pour triompher de ses ennemis. N'était-ce pas pour la cause de Dieu qu'il allait combattre? A Dieu donc d'assurer le succès de ses armes.

C'est par le jeûne et la prière qu'il se disposa à la guerre. Avant de quitter Constantinople, il se rendit une dernière fois à la grande église les pieds couverts de noir, en signe de pénitence. Là, prosterné humblement devant l'autel, il demanda au Dieu des armées de bénir une expédition entreprise uniquement pour sa gloire et la délivrance de sa Croix et de veiller avec amour sur sa chère ville de Constantinople durant son absence. Il adressa la même prière, la même recommandation à la Sainte Vierge pour laquelle il avait professé toujours grande dévotion.

« Pieux empereur, lui dit alors Georges Pisidès, ayez confiance, Dieu ne vous laissera pas périr. Au lieu de ces chaussures noires que vous avez prises par humilité, vous reviendrez avec des chaussures rougies du sang des Perses. »

L'événement ne devait pas tarder à vérifier cette prédiction. L'heure du départ avait sonné. Héraclius ayant fait jurer serment de fidélité à ses troupes et juré lui-même de combattre avec elles jusqu'à la mort, confia son jeune fils Constantin au patriarche Sergius et marcha contre les Perses.

TRIOMPHE D'HÉRACLIUS — LA CROIX RECONQUISE

Le héros chrétien ne s'était pas trompé en mettant sa confiance dans le secours du ciel. A peine a-t-il joint l'ennemi que les légions infidèles plient et se dispersent de toutes parts. L'impie Chosroès, abandonné de ses soldats, est obligé de prendre honteusement la fuite, mais, poursuivi par la vengeance divine, il est arrêté dans sa marche, conduit en prison, et, après avoir été abreuvé d'outrages et de mauvais traitements, mis à mort par ordre de son propre fils.

Ainsi finit ce barbare toujours affamé de sang qui avait désolé tout l'Orient par ses atrocités et fait aux chrétiens la guerre la plus sanglante et la plus inhumaine qu'ils eussent encore endurée.

Héraclius victorieux rendit de solennelles actions de grâces à Dieu pour la victoire qu'il venait de lui accorder si miraculeusement et ordonna une procession solennelle, à laquelle prit part toute son armée, pour affirmer aux yeux de tous sa reconnaissance envers le ciel.

La Croix de Notre-Seigneur, qui avait été le premier motif de cette guerre, devint alors le fruit de la victoire. L'empereur exigea, en effet, de Siroès, le nouveau roi des Perses, entre autres conditions du traité de paix conclu avec lui, qu'il rendrait la sainte Croix que Chosroès, son père, avait emportée de Jérusalem et mettrait en liberté tous les prisonniers romains qui restaient encore en captivité. De ce nombre était le patriarche Zacharie, séparé de son troupeau depuis quatorze ans. Par une protection spéciale du ciel, le bois de la vraie Croix fut retrouvé intact dans la châsse d'argent où il était enfermé.

L'empereur, tout entier à la joie de son triomphe, la transporta avec lui à Constantinople où il fit son entrée au milieu des acclamations de la foule, des démonstrations de la plus vive sympathie de la part de tous ses sujets et environné de la pompe des anciens triomphateurs. Le peuple s'était porté au-devant de lui avec des rameaux d'olivier et des flambeaux. Partout on applaudissait le héros qui, par la défaite des barbares, venait de réparer l'honneur de l'empire romain et la gloire du nom chrétien. Au milieu des transports de joie et d'enthousiasme, on saluait la Croix arrachée enfin des mains des infidèles et rendue à ses fidèles adorateurs.

LA SAINTE CROIX RAPPORTÉE A JÉRUSALEM

Héraclius s'embarqua pour la Palestine au printemps de l'année suivante (629) dans le dessein de replacer lui-même l'auguste relique sur le Calvaire d'où elle avait été enlevée et de rendre une fois de plus grâce à Dieu pour les faveurs dont il l'avait comblé.

Sa conduite, en cette circonstance, fut un des hommages les plus éclatants qui aient été jamais rendus par les rois de la terre à Celui de qui découle toute justice et toute royauté. Le prince voulut porter lui-même la Croix sur ses épaules en entrant dans la ville et participer ainsi, en quelque sorte, aux humiliations de l'Homme-Dieu. Il s'avança au milieu du religieux silence des spectateurs, jusqu'à la porte qui mène à la sainte montagne. Arrivé à cet endroit, il se sentit tout à coup arrêté et dans l'impossibilité de faire un pas de plus. Au comble de la surprise et de l'étonnement et ne sachant que penser de ce qui lui arrivait, il se tourna alors vers le patriarche Zacharie qui lui dit: « Prince, prenez garde qu'avec cet habit impérial dont vous êtes revêtu, vous ne soyiez pas assez conforme à l'état de pauvreté et d'humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ portant sa Croix. Il était couronné d'épines quand il traversait les rues de cette ville pour aller consommer son sacrifice, et votre tête est ceinte d'un riche diadème; vous êtes chaussé et il allait les pieds nus. »

Touché de ces paroles dont il connaissait la vérité, Héraclius s'empressa de quitter ses vêtements précieux, sa couronne, ses brodequins de pourpre, symbole de sa dignité, et ayant revêtu un habit dont la simplicité rappelait le dénûment de Notre-Seigneur, il continua sans difficulté sa marche jusqu'au Calvaire.

Là, au milieu d'un immense concours de fidèles, la Croix fut arborée de nouveau en face de l'univers pour être à jamais l'objet de notre culte et de notre vénération.

Pour exalter davantage sa gloire et rendre son triomphe encore plus mémorable, Dieu permit qu'un grand nombre de miracles fussent opérés en ce moment par la vertu de ce bois sacré : plusieurs morts ressuscitèrent, des paralytiques furent guéris, dix lépreux purifiés, quantité de possédés délivrés et une infinité de malades rendus à la santé.

CULTE RENDU A LA CROIX PAR LA PIÉTÉ DES FIDÈLES

Telle est l'histoire de la fête de l'*Exaltation de la Sainte Croix* à laquelle se rattachent les principaux faits de l'histoire du christianisme. Elle a été longtemps célèbre en Orient et, au 14 septembre, on voyait accourir à Jérusalem des pèlerins de toutes les contrées du monde pour fêter le recouvrement de la sainte Croix.

Les pieux habitants du Liban surtout l'ont célébrée de tout temps avec une dévotion et une solennité particulières. La veille de la fête, à la tombée de la nuit, des feux sans nombre brillaient sur toutes les hauteurs, rivalisant d'éclat avec les étoiles du ciel et se réfléchissant dans l'azur de la mer. Pas une colline, pas un rocher, pas une anse de rivage, pas une cabane, depuis le pied des montagnes jusqu'à leurs cimes les plus élevées de Sidon jusqu'à Tripoli, où on ne rendît publiquement gloire à la Croix. Pas un catholique qui ne s'associât à la fête, à la joie de l'Eglise. Toutes les cloches unissaient leurs voix aux chants des fidèles, au murmure des ondes, au bonheur de la terre pour exalter l'arbre de vie qui a porté le salut du monde.

En Occident, la piété des chrétiens a également consacré depuis longtemps le souvenir de l'Exaltation de la Croix. La fête du 14 septembre est restée justement chère aux cœurs chrétiens. C'est un pieux usage d'exposer ce jour-là à l'adoration publique les reliques de la vraie Croix dans les églises qui ont le bonheur d'en posséder quelque parcelle et d'admettre les fidèles à les baiser humblement.

TRIOMPHE DE LA CROIX A TRAVERS LES SIÈCLES

Dans un sens plus général, la fête de l'*Exaltation de la Sainte Croix* est la figure du triomphe de la Croix de Jésus-Christ sur l'erreur : triomphe de Constantin sur les tyrans, ses ennemis, des Papes sur les empereurs d'Allemagne, du principe de la civilisation chrétienne sur la barbarie armée.

Il semble que la Providence qui voulait éterniser la gloire et les conquêtes de la Croix ait pris plaisir à multiplier de tout temps ses ennemis pour multiplier ses triomphes. Là, ce sont les iconoclastes qui, durant plusieurs siècles, luttent avec une rage sauvage pour anéantir tous les emblèmes de notre sainte religion et, en particulier, le signe adorable de notre rédemption. Ailleurs, ce sont les musulmans et les infidèles qui, au temps des croisades surtout, jurent d'exterminer, avec le dernier serviteur du Christ, jusqu'aux derniers vestiges du christianisme.

On dirait que tout est fini, que la Croix a pour jamais disparu dans ces horribles tourmentes. Soudain, on voit les peuples se lever dans un élan magnifique pour voler à sa défense, en Europe, sur les terres lointaines, partout où elle est menacée, et la Croix apparaît de nouveau à l'horizon, annonçant à l'univers pacifié que son règne dure toujours.

Les fureurs révolutionnaires à leur tour viendront à la rescousse, menaçant d'ensevelir la Croix dans cet abîme où elles ont précipité tant de grandeurs évanouies. Mais ici encore, les efforts resteront impuissants, les menaces sans effet, les complots dérisoires. La hache impie et

sacrilège qui frappa la Croix vénérée de nos sanctuaires, de nos places publiques et de nos écoles sera brisée. Philosophes, révolutionnaires, législateurs sans foi, sectaires, descendront tristement dans la tombe, et, sur leur poussière muette, la Croix planera toujours. Elle demeurera debout sur les ruines amoncelées par les passions humaines, toujours inébranlable, toujours triomphante. Chaque jour, elle déploie de plus en plus ses bras victorieux pour bénir au loin de nouvelles nations et abriter de nouveaux rivages.

Portée par le missionnaire, elle a pénétré jusque dans la pauvre cabane du sauvage, dans les îles lointaines perdues par delà les vastes plaines de l'Océan, dans les nations et les contrées les plus déshéritées du ciel pour y porter le baume des consolations célestes, y faire briller l'espérance et y adoucir l'amertume de l'épreuve.

L'Exaltation de la Croix, c'est encore le triomphe de toutes les vertus qui distinguent le chrétien, de la mortification, de l'humilité, de la pauvreté, de l'amour du prochain sur la volupté, sur l'orgueil et l'ambition, sur tous ces vices que le monde a divinisés et que la religion a flétris. C'est donc comme un abrégé des annales du christianisme, comme un souvenir de sa double influence sur les hommes, opérée par les doctrines et par les faits; c'est la victoire de l'Eglise sur le monde, de l'esprit sur la chair.

SAINT CLARENT, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

Fête le 25 et 26 Avril.

Saint Clarent se trouve mentionné, le 26 avril, au martyrologe romain. C'était, dit saint Adon, un homme d'une grande érudition; il succéda à saint Ethère sur le siège de Vienne en Dauphiné.

Les actions de ce saint évêque ne sont point parvenues jusqu'à nous : le souvenir seul de ses vertus a été conservé. Toutefois, nous le trouvons assistant à l'agonie d'un saint religieux de son diocèse, Maxime, abbé de Saint-Jean de Limony.

Maxime était né aux environs de Cahors, issu d'une illustre famille du Maine. Comblé des dons de la fortune, il abandonna tout, jusqu'à l'épouse que ses parents voulaient lui donner, pour se consacrer à Dieu et chercher son salut dans la solitude. Tandis qu'incertain du lieu où il se retirerait il se dirigeait du côté de Limoges, il fut averti en songe par un ange de prendre la route de Vienne. Arrivé dans ce pays, il subjugua par ses miracles les cœurs les plus hostiles et fut admis comme religieux au monastère de Saint-Jean. Après la mort de l'abbé, Maxime, ayant accepté le gouvernement du monastère sans avoir obtenu préalablement l'agrément du représentant de l'autorité royale, ce seigneur, nommé Edebolde, le fit mander devant lui. Maxime répondit que c'était à Edebolde de venir pour recevoir sa bénédiction et non à lui à sortir de son monastère. Enflammé de rage, ce seigneur arrive à Saint-Jean de Limony à la tête de gens armés. Après une violente altercation, comme Edebolde levait le bâton qu'il tenait à la main pour frapper Maxime, son bras fut paralysé et il perdit la vue. Il rentra chez lui plein de colère, mais ses serviteurs accoururent pour le venger, disaient-ils, de ce magicien, et un d'eux, nommé Gontran, frappa Maxime d'un coup de lance. Le saint abbé, blessé au cœur, s'affaissa sur lui-même, mais ne rendit pas encore le dernier soupir.

La nouvelle de cet attentat parvint rapidement à Vienne; saint Clarent accourut aussitôt, accompagné d'un évêque d'Auvergne qui se trouvait avec lui. Ils arrivèrent avant la mort de Maxime. En leur présence, le saint abbé demanda pardon à tous ceux qu'il pouvait avoir offensés, il embrassa les religieux ses frères, vit saint Miche et ses anges venir à la rencontre de son âme, se recommanda une dernière fois au souvenir des évêques et des moines présents, et, muni du signe de la croix, s'endormit dans le Seigneur, le 2 janvier, lendemain du jour où il avait été frappé. Saint Clarent rendit les derniers devoirs à la dépouille sacrée du saint martyr auprès de laquelle eurent lieu plusieurs miracles.

La tristesse que l'Eglise de Vienne et son pasteur ressentirent à la mort du saint abbé Maxime fut adoucie par la renommée grandissante des vertus et des miracles d'un autre religieux, l'illustre saint Clair, alors simple moine au couvent de Saint-Ferréol. Juste appréciateur du mérite, saint Clarent le fit sortir de ce monastère pour l'établir abbé de Saint-Marcel et directeur des veuves de Sainte-Blandine.

Après ce choix, le saint Pontife ne paraît pas avoir vécu longtemps; il s'endormit en paix, environ vers l'an 625, et fut enseveli avec les évêques, ses prédécesseurs, dans la basilique de Saint-Pierre. Sa tombe fut illustrée par des miracles. A Vienne, on faisait mémoire de ce saint prélat le 25 avril, et son nom était invoqué dans les litanies. A Prague, en Bohême, la fête de Saint-Clarent est célébrée le 26 à cause de ses reliques qui y ont été transférées en 1358. On croit que ce fut Pierre Bertrand du Colombier, cardinal d'Ostie, qui en fit présent à l'empereur Charles IV quand il le couronna à Rome en 1355. A sa demande, l'empereur confirma à l'archevêque de Vienne, Pierre Bertrand, parent du cardinal, les privilèges et les droits de son Eglise. Vers la même époque, Charles IV obtint encore pour l'Eglise de Prague, capitale de son royaume de Bohême, un doigt de saint Antoine, le corps de saint Sigismond, le bras et le glaive de saint Maurice,

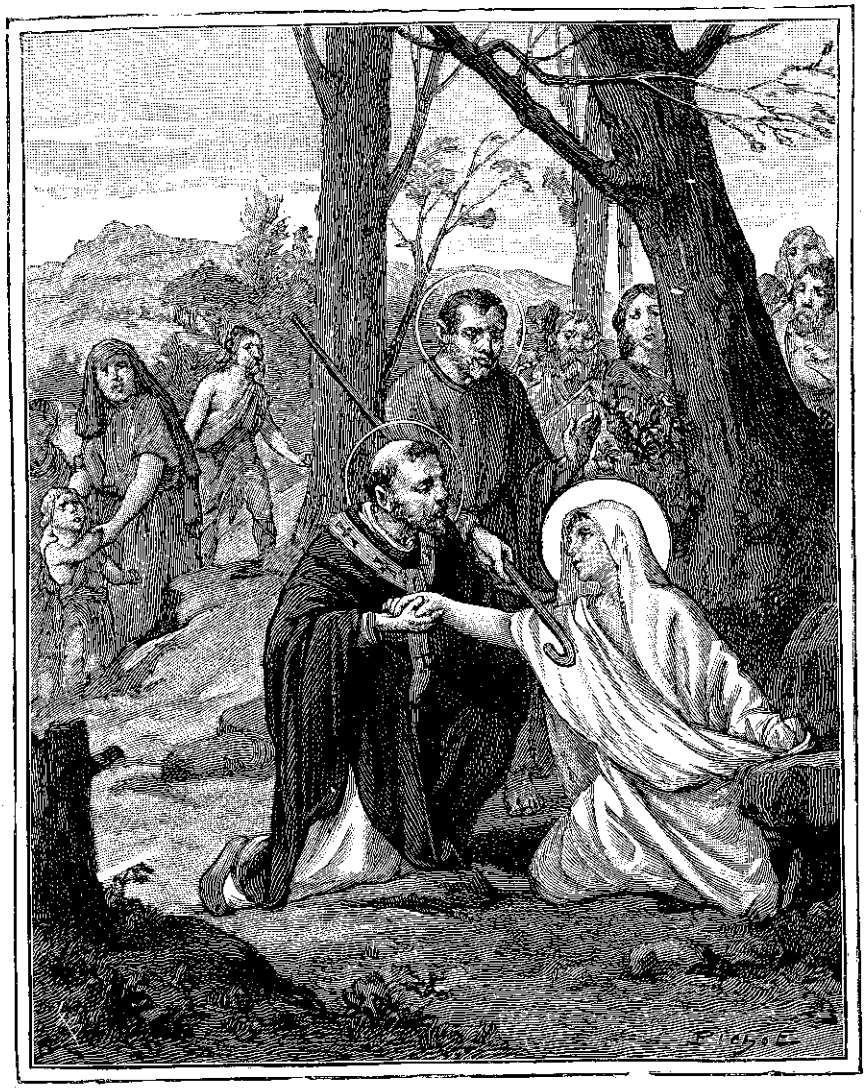
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum : 25 avril. — Le Lièvre : *Histoire de la sainteté et de l'antiquité de l'église de Vienne.*

E. V.

SAINT MATERNE, APOTRE DE L'ALSACE

Fête le 14 septembre.



Résurrection de saint Materne.

APOSTOLICITÉ DE SAINT MATERNE

L'apostolat de saint Materne fournit à l'histoire religieuse de l'Alsace une de ses plus belles pages. Les régions de la Moselle, de la Meuse, du Bas-Rhin, d'autres encore, se glorifient de l'avoir eu pour premier évangéliste.

Disciple de saint Pierre, si l'on en croit des traditions vénérables, le Prince des apôtres l'aurait lui-même envoyé avec saint Eucher et saint Valère dans les contrées qui constituaient alors la première et la seconde Germanie.

Des écrivains de renom ont cru pouvoir suspecter cette créance. Ils reculent au IIIe siècle les commencements des Eglises des Gaules. Pour eux, le saint Materne que le martyrologe romain nous présente comme un envoyé de l'apôtre Pierre ne serait autre qu'un savant évêque de Cologne connu au IVe siècle, honoré de la confiance de l'empereur Constantin, et apprécié de ses contemporains pour ses travaux aux Conciles de Rome et d'Arles (313-314).

La controverse est loin d'être terminée; des érudits de valeur se sont prononcés en sens contraire. Nous n'avons pas la prétention de décider en cette matière épineuse. Mais, sur la foi d'une tra-

dition vieille de treize siècles, nous continuerons à distinguer le Materne, premier apôtre, dont la mission marque les débuts du christianisme dans la Gaule-Belgique, de son homonyme de Cologne, quel que soit d'ailleurs l'éclat qui auréole la mémoire de ce dernier.

PATRIE, VOCATION DE SAINT MATERNE

Saint Materne fut-il, comme l'ont assuré le martyrologe romain et certains chroniqueurs, l'heureux ressuscité de Naïm, le fils unique rendu à sa mère par Jésus-Christ? Ce serait téméraire de l'affirmer. Est-il originaire de Lombardie, comme le disent d'autres écrivains confondant sans doute saint Materne de Trèves avec un autre Materne, fils du comte Papias, et qui vécut à la fin du IIIe siècle? Avouons-le, ses origines sont peu connues. La chose en somme est de peu d'importance ; « son meilleur titre de noblesse et notre suprême bonheur, dit l'historien Fisen, c'est qu'il avait reçu du Prince des apôtres la lumière qu'il fit briller aux yeux de nos ancêtres. »

« En ce temps-là, lisons-nous dans la vie des saints Eucher, Valère et Materne, l'Esprit parla à Pierre, et l'apôtre résolut de porter la parole du salut à la Gaule et à la Germanie. » On sait que vers l'an 47 l'empereur Claude bannit les Juifs de Rome. La religion chrétienne, pure superstition juive aux yeux des Romains, fut comprise dans la proscription. Il est vraisemblable que saint Pierre quitta alors la capitale du monde romain pour évangéliser diverses contrées d'Occident. Un auteur syriaque du VIe siècle exhumé par le docte cardinal Maï, un biographe grec du VIIIe siècle, et le vénérable Bède nous montrent le saint apôtre occupé à évangéliser la Grande-Bretagne. C'est probablement après son retour à Rome en l'an 52 que Pierre choisit, pour parfaire son œuvre apostolique, « trois hommes d'une vertu consommée et d'une science éprouvée ». C'étaient l'évêque Eucher, revêtu de la dignité épiscopale ; Valère son diacre, et Materne, jeune clerc âgé d'environ vingt ans.

La Gaule-Belgique, que saint Pierre leur aurait désignée comme théâtre de leur zèle, était dès cette époque en rapports suivis avec la métropole de l'empire. Auguste venait d'octroyer à ses habitants le droit de bourgeoisie romaine, l'empereur Claude leur avait accordé l'accès aux dignités et à toutes les charges de la ville et du Sénat.

Le pays était traversé en tous sens par des voies larges et spacieuses, chemins tout tracés aux missionnaires, aussi bien qu'aux légions guerrières chargées de défendre les rives du Rhin et de la Meuse.

Nos saints apôtres suivirent probablement ces voies de communication dont Rome avait doté nos pays. Peut-être même accompagnaient-ils quelqu'une de ces armées romaines où se rencontraient bon nombre de chrétiens et dont les migrations facilitaient merveilleusement la mission des pionniers de la civilisation. Aux fatigues de la route, nos missionnaires joignaient celles d'une incessante prédication. Ils traversèrent les Alpes, arrivèrent en Alsace et s'arrêtèrent dans un bourg nommé Helvetus, sur la rive droite de l'Ill, à deux milles environ de Benfeld. C'est, dit-on, le village actuel de Ehl.

Là, suivant une croyance populaire, Materne, surpris par une fièvre maligne au cours de son ministère, aurait été rapidement emporté par la mort. Ses deux compagnons d'apostolat, Eucher et Valère, rendirent les derniers devoirs à leur frère défunt et revinrent en hâte informer Pierre du deuil qui les frappait.

Ici se place l'agréable légende du bâton de saint Pierre.

LÉGENDE DU BATON DE SAINT PIERRE

L'apôtre console les deux voyageurs et leur donne son bâton pastoral. Qu'ils le posent sur le corps du défunt et lui disent : « Materne, l'apôtre Pierre t'ordonne au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, de revenir à la vie et d'achever avec nous la mission qu'il t'a confiée. » Ainsi parle Pierre. Eucher et Valère accueillent avec joie l'ordre de celui dont l'ombre seule rendait la santé aux infirmes. Remplis de confiance, ils arrivent auprès du tombeau où repose Materne, ils l'ouvrent et font toucher le bâton de l'apôtre à ce corps endormi du dernier sommeil. Soudain, le défunt, ouvrant les yeux, aperçoit Eucher, se dresse, présente la main à l'évêque son frère et sort de sa tombe, en présence de la multitude effrayée. Il y avait, dit toujours la légende, quarante jours qu'il était mort. Et beaucoup de se convertir à la vue du prodige.

L'instrument du miracle, le bâton pastoral de saint Pierre, ne fut pas profané; il a été conservé jusqu'à nos jours : Cologne et Trèves se le sont partagé et gardent précieusement, comme une relique, chacune des deux moitiés.

Divers martyrologes et écrits du IXe et du Xe siècle se font les échos de cette tradition qu'ils rapportent comme admise de temps immémorial.

Détail qui a son intérêt, c'est à ce miracle que certains auteurs font remonter la coutume prise par les Papes de ne point se servir de crosse. Le savant Pontife Innocent III, dans un passage inséré au *Corpus juris ecclesiastici,* en donne la raison : « Le bienheureux apôtre Pierre, dit-il, envoya son bâton pastoral à Eucher, premier évêque de Trèves... auquel succéda Materne, rappelé jadis à la vie par la vertu de ce bâton. » « C'est pourquoi, ajoute saint Thomas d'Aquin, le Pape ne portait ce bâton que s'il allait dans le diocèse de Trèves et nulle part ailleurs. » Le saint docteur donne à propos du même fait une explication toute mystique : « La forme recourbée de la crosse, dit-il, est l'indice d'une juridiction limitée. »

MORT DE SAINT EUCHER ET DE VALÈRE
ÉPISCOPAT DE SAINT MATERNE

Materne et ses deux compagnons poursuivirent leur fructueux ministère et opérèrent en Alsace de nombreuses conversions à la foi chrétienne. Comment résister à l'éloquence autorisée d'un ressuscité?

Nos missionnaires pourtant ne se fixèrent pas pour toujours en cette province : Trèves attirait leurs regards, Trèves alors la première ville de Germanie, cité opulente, dont le renom, la puissance, la valeur guerrière l'emportaient, au dire de César, sur celles de tous les peuples de la Gaule.

Elle avait, comme Rome, son Capitole et son Sénat, ses théâtres et ses thermes. Cent idoles y recevaient un culte public et avaient leurs statues dressées sur une des hauteurs de la ville.

On devine quels obstacles dut rencontrer la première prédication du saint évêque et de ses compagnons. Les prêtres païens, jaloux de leur influence grandissante, les chassèrent de la ville, ils eussent été lapidés si le ciel n'eût comme paralysé le bras du peuple furieux.

Malgré les mauvais traitements, nos mission-

naires ne perdirent pas courage. Ils attendirent en paix le moment des miséricordes divines sur tant d'âmes rebelles. Dieu confirmait par des miracles leur sainteté et l'autorité de leur parole. Ainsi, saint Eucher ressuscita le fils de la noble dame Albana, veuve d'un puissant sénateur. La merveille fit grand bruit et servit puissamment à la cause de l'Evangile. Albana reçut le baptême avec tous les siens et fit de sa maison un lieu de prières et de réunion. De nouveaux prodiges firent une telle impression sur le cœur des barbares qu'on les vit se présenter en foule pour recevoir le saint baptême. Trois jours durant, un ruisseau qui traverse la ville servit de fontaine baptismale aux innombrables néophytes.

Quand, après vingt-trois ans d'épiscopat, l'évêque Eucher mourut, chargé de mérites et de bonnes œuvres, la ville presque entière avait déserté les sanctuaires de l'idolatrie et fréquentait les oratoires élevés au vrai Dieu.

Saint Valère fut son successeur au siège de Trèves. Il n'eut, disent ses biographes, qu'à affermir l'œuvre de son illustre prédécesseur. Sa piété ardente, sa vie toute céleste, la persuasion surtout de sa parole lui conquirent la population, et les quinze ans de son épiscopat virent le christianisme faire de tels progrès aux environs de Trèves que, selon Herigere, le nombre des chrétiens y surpassait celui des païens.

Pour qui connaît l'attachement de nos ancêtres à la religion de leurs druides, cette affirmation du chroniqueur peut paraître exagérée. Le fait est que, à la mort du saint évêque (vers l'an 89 ou 90 après Jésus-Christ), saint Materne, appelé à lui succéder, avait encore un champ immense à défricher.

SAINT MATERNE ÉVÊQUE — TRAVAUX APOSTOLIQUES

Laissé seul à la tête du troupeau, Materne donna libre cours à son zèle. Sa sollicitude pastorale déborda dès lors de sa ville épiscopale sur les contrées les plus éloignées.

Rome, sans cesse préoccupée de défendre ses frontières du Rhin, ne songeait pas à ce moment à proscrire les adorateurs du Christ. Longtemps ils passèrent inaperçus, mêlés à des populations toujours frémissantes sous le joug odieux de l'empire. Aussi, plus heureux que leurs frères du Sud, les chrétiens de la Gaule-Belgique et de la Germanie jouissent longtemps d'une liberté relative. Materne en profite pour étendre ses courses apostoliques. Il descend la Moselle et le Rhin, s'arrête à chacune des bourgades échelonnées sur les rives des deux fleuves et y prêche la bonne nouvelle.

Dans chaque agglomération, c'est à la conversion des chefs qu'il travaille d'abord. Les membres n'opposeront pas de résistance sérieuse à la prédication de la vérité si la tête s'incline devant elle et s'y soumet.

L'Alsace le revoit et, d'après la tradition, il y établit plusieurs oratoires ou lieux de réunion des fidèles. Au petit bourg d'Ehl, qui fut comme le berceau du christianisme en ce pays, l'ancien ressuscité remporte les plus consolantes victoires sur l'enfer.

Autrefois une église et un monastère s'élevaient sur le tombeau du Saint. Aujourd'hui l'église n'existe plus, et du monastère on a fait — dérision du sort — une fabrique de chicorée ! Mais à cinq cents pas environ de là coule encore la fontaine où saint Materne aurait, en un jour, ondoyé 3 000 païens. Aujourd'hui encore, les pèlerins y viennent nombreux et font avec succès usage de cette eau, contre les refroidissements et les fièvres intermittentes.

Strasbourg, Worms, Mayence entendirent successivement le pontife. Ils conservent toujours religieusement le souvenir de son passage et des merveilles qu'il opéra dans leurs murs.

A Bonn, si nous en croyons le chroniqueur Berthius, son éloquence détruisit à jamais le culte de Mercure, très florissant en cette ville. Sa sainteté y gagna au Christ le gouverneur, centurion des légions romaines ; avec sa permission il y fonda une église célèbre qui, de nos jours encore, est la seconde église paroissiale de la ville.

Le serviteur de Dieu avait hâte d'arriver à Cologne. La grande cité était alors d'un accès difficile pour un chrétien. Devant la porte dédiée à la déesse Papia était un foyer toujours allumé, et nul ne pénétrait dans la ville qu'il n'eut offert d'abord l'encens à la fausse divinité. Pourtant, après dix-sept jours, par un heureux hasard, le Saint parvint, sans se soumettre à l'idolâtrique cérémonie, à pénétrer dans l'enceinte et il y exerça son zèle toujours fructueux.

Une dévotion très ancienne se rattache à cet épisode de la vie de notre Saint. Ce sont les prières solennelles de dix-sept jours consécutifs, du 13 septembre à la fête de saint Michel, faites de nos jours encore dans les églises de Cologne, en l'honneur de saint Materne.

Bientôt « la florissante et noble cité de Tongres » — ce sont les termes du chroniqueur — devient, elle aussi, tributaire du Christ, et, la première des villes de la Gaule-Belgique, elle voit s'élever dans son sein un temple dédié à la Très Sainte Vierge.

Tongres était alors le point d'aboutissement de trois chaussées romaines : l'une venait de Cologne, l'autre de Nimègue, la troisième côtoyait les rives sauvages de la Meuse et se dirigeait vers Bavai. Il est à présumer que Materne suivit cette dernière voie, et ainsi, dès le début du second siècle, Maestricht, Huy, Namur, Dinant et Ciney reçoivent l'Evangile. Partout à son passage des prodiges marquent du sceau de la vérité ses enseignements : ici des aveugles recouvrent la vue, là les démons sont contraints d'abandonner les corps de ceux qu'ils tourmentent ; à Ciney, les cinq enfants du gouverneur, ensevelis sous les ruines d'une maison écroulée, en sont retirés sains et saufs ; il n'est pas, dit un ancien biographe, d'infirmité corporelle ou spirituelle qui ne reçoive du soulagement.

Çà et là des oratoires s'élèvent en l'honneur du Christ et de la bienheureuse Vierge. Dans la seule ville de Tongres, Gilles d'Orval en compte jusqu'à soixante-dix. Peut-être ici encore l'enthousiasme du chroniqueur se laisse-t-il aller à quelque pieuse exagération. Mais ce qui ne semble pas douteux, c'est que saint Materne, seul évêque d'un immense territoire qui comprend la première et la seconde Germanie, eut à cœur d'établir dans les centres, comme Cologne et Tongres, des lieux de prière, et, pour les desservir, des prêtres oints de sa main et chargés de conserver le fruit de ses labeurs.

VERTUS DE MATERNE
DIEU EXAUCE LES SOUHAITS DE SON ZÈLE

Nous aimerions à connaître quelque chose des vertus de saint Materne. Herigere célèbre son zèle pour le salut des âmes, son humilité, sa simplicité ; mais entre toutes ses vertus, dit un autre biographe, trois surtout brillaient en lui d'un incomparable éclat : « la douceur, la bonté et l'austérité de vie. » Chose remarquable, ces trois sœurs se retrouvent inséparablement unies au cœur de tous les grands apôtres. Les hommes n'ont-ils pas tou-

jours besoin d'une douceur extrême dans le langage et les actes de ceux qui veulent leur faire du bien? et la bonté qui se donne sans espoir de retour, n'est-elle pas la caractéristique des hommes qui de tout temps ont le plus attiré l'amour et la vénération de leurs semblables? L'apôtre, comme Jésus-Christ, se fait tout à tous; s'oublier pour ne plus penser qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes, se pencher d'autant plus vers ces âmes qu'elles sont plus pauvres, plus misérables, plus abandonnées, telle est sa grande règle de conduite. Ce fut celle de saint Materne; il aimait à consoler les affligés, nourrissait à ses frais les malheureux et, en secourant les corps, il gagnait leurs âmes.

Débonnaire pour les autres, il observait lui-même un régime si sévère qu'il semblait pratiquer un jeûne continuel. Quelques heures à peine étaient consacrées au sommeil, le reste de la nuit il le passait en prière, et de grand matin il partait à la conquête des âmes. Pour se donner à tous, il eût désiré pouvoir se multiplier et se trouver à la fois présent dans les trois églises qui possédaient son cœur. On dit que Dieu exauça parfois les vœux de son zèle et qu'au jour de Pâques on le vit transporté miraculeusement, comme un autre Habacuc, à Trèves, à Cologne et à Tongres où il célébra pontificalement à la grande joie de ses fidèles. Le fait pour être prodigieux ne serait pas inouï dans l'histoire des saints. Ce serait, reporté à l'époque évangélique, ce temps si fertile en miracles qui doivent aider à l'établissement du christianisme, le phénomène de la *bilocation*.

MORT DE SAINT MATERNE — FUNÉRAILLES

Depuis déjà quarante ans, le fardeau de l'épiscopat pesait sur les épaules du vieillard presque centenaire, quand Dieu daigna l'appeler à recevoir la récompense. Selon un auteur anonyme, c'est à Cologne qu'il acheva ses jours. Une nuit qu'il vaquait comme de coutume à la prière, le sommeil le surprit et il eut une céleste vision. Eucher et Valère, les compagnons de son apostolat, lui apparurent le front ceint d'une couronne. « Dans trois jours, lui dirent-ils, tu quitteras ce monde misérable pour entrer dans les joies qui ne doivent plus finir », et, lui montrant une couronne semblable à la leur, ils remontent aux cieux.

Materne, à son réveil, se sent animé d'une douce confiance en la vérité du céleste message. D'ailleurs, sa faiblesse croissante, la fièvre qui le consume lui sont un avertissement. Il groupe autour de lui ses disciples et leur annonce son prochain départ pour une vie meilleure. Les deux jours suivants se passent en sublimes entretiens. C'est un père qui prodigue ses conseils; ses paroles suprêmes, d'autant plus sacrées qu'on les sent imprégnées davantage du calme et de la grandeur de cette éternité où il va entrer, voudraient mettre au cœur de ses fils la flamme de l'amour qui le dévore.

Au troisième jour, le viatique du Seigneur est venu le réconforter, et le bienheureux Materne exhale doucement le dernier soupir.

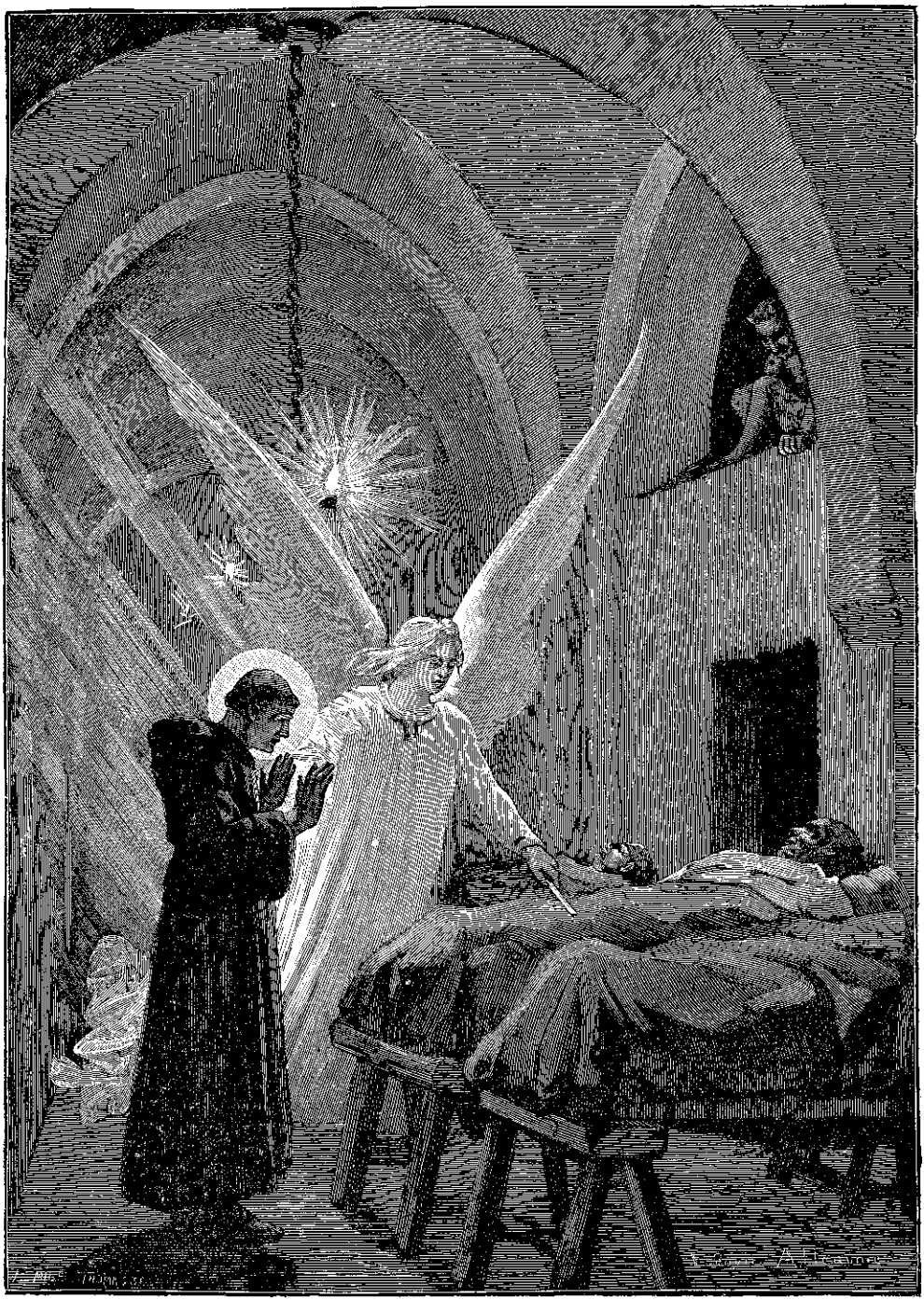
Ses trois églises se disputèrent ses reliques vénérées. La Providence, à en croire une poétique légende, se chargea de trancher le différend. Les saintes dépouilles furent placées sur une embarcation qu'on devait abandonner au milieu des flots du Rhin. Cologne garderait le corps si la barque revenait vers la ville; si elle descendait le fleuve, Tongres aurait le droit d'emporter les reliques; remontait-elle au contraire le cours de l'eau, Trèves, en possession déjà des corps de saint Eucher et de saint Valère, hériterait des restes de l'apôtre. Contre les prévisions humaines et sans le secours d'aucun pilote, la barque remonta le courant du fleuve. Les heureux habitants de Trèves emportèrent donc les saintes reliques et les réunirent à celles des deux prédécesseurs de Materne. Ainsi ces hommes apostoliques, unis ici-bas dans une même charité, partagèrent après la mort le même tombeau.

SOURCES CONSULTÉES

Etude historique et critique sur saint Materne, sa mission et son culte, par l'abbé A. Servais. Namur, imprimeur, Doux fils. — *Acta Sanctorum*, t. IV, sept., et t. II, jan. — *Sankt Maternus*, par l'abbé Gœckler, Rixheim, 1884. — Brower *Ann.* — *Les Saints d'Alsace*, Hunckler.

SAINT ACHARD, ABBÉ DE JUMIÈGES (Normandie)

Fête le 15 septembre.



Durant la nuit, l'ange du monastère montre à saint Achard les religieux qui mourront bientôt.

PREMIÈRES ANNÉES ET VOCATION

Au commencement du VII^e^ siècle, vivait dans la ville de Poitiers un seigneur fort riche, nommé Anschaire; son épouse Ermène, également noble, était femme d'une grande vertu; tous deux se rendaient agréables à Dieu et aux hommes par leur charité envers les pauvres et les pèlerins, et le Seigneur, en retour de leur fidélité, leur accorda un fils qu'ils appelèrent Achard ou Aïcadre.

Officier dans les armées du roi Clotaire, Anschaire désirait voir son fils lui succéder dans la carrière militaire ; Ermène eût préféré qu'il devînt prêtre. Mais le petit Achard, à l'âge de dix ans, dit à son père : « Mon Père, je n'ai aucune ambition pour les biens de cette terre, ni pour les vains honneurs des armes; j'ai résolu de n'être soldat que du Christ, et rien au monde, si ce n'est la mort, ne pourra me détourner de sa sainte milice. Permettez-moi donc, je vous prie, en attendant de m'y rendre utile, d'étudier la science sacrée. »

Il y avait à cette époque, à l'abbaye de Saint-Hilaire, un vieux moine austère et vertueux, nommé Ansfrid. Très versé dans les études libérales, et non moins charitable que savant, il instruisait tous ceux qui venaient à lui. Ses exemples inspiraient à ses disciples le mépris du monde et le désir de la vie bienheureuse. Des seigneurs nobles et riches lui envoyaient leurs fils. Achard vint auprès de lui.

« Que veux-tu que je t'apprenne, lui demanda le célèbre professeur. — Seigneur et maître, répondit l'enfant, apprenez-moi premièrement les choses de Dieu, car c'est le principal, après cela nous nous occuperons des choses de cette terre. » Le vieux moine fut grandement émerveillé de cette réponse, et prit son jeune disciple en singulière affection.

La première science à laquelle s'adonna le petit Achard fut la divine psalmodie dont il ne tarda pas à goûter la douceur. Il récitait les prières de l'Eglise avec une grande ferveur, et surpassait ses compagnons, non-seulement par son savoir, mais encore et surtout par ses vertus.

Agé de douze ans, le saint écolier dit adieu à son vieux maître, embrassa ses parents en larmes, se rendit à l'abbaye d'Ansion (Saint-Jouin) et demanda à être reçu au nombre des religieux. Cet innocent agneau n'était pas plutôt entré dans le bercail privilégié du Seigneur qu'il donnait déjà l'exemple des vertus les plus héroïques; la plume est impuissante à décrire ce que furent son obéissance, sa mortification, sa patience et son humilité. Sa prière était féconde en miracles: des boiteux, des aveugles, des malades de toutes sortes, avertis par des anges, accouraient en foule à Ansion et nul ne s'en retournait sans une complète guérison. Dans son humilité, le jeune Saint les suppliait de n'en rien divulguer, mais partout on publiait ses miracles et il n'y avait qu'une voix pour dire: « C'est vraiment Dieu qui a visité cette région dans la personne de ce moine. »

HÉRITAGE BIEN PLACÉ — L'ABBAYE DE QUINÇAY

Cependant, notre Saint, soucieux du salut de sa famille, cherchait le moyen de toucher le cœur de son père et de le décider à donner à l'Eglise de Dieu et à ses serviteurs l'héritage qui lui revenait. Il se rendit donc auprès de ses parents: « Mon bien cher père, dit-il, il y a quelques années, vous m'exhortiez à me livrer aux affaires terrestres et passagères, pour qu'aucun étranger ne vînt recueillir l'héritage qui m'était dû. Si, obéissant à vos ordres, j'eus abandonné la milice du Christ et me fus donné au monde, j'eus peut-être dissipé mon patrimoine dans des repas somptueux et dans la volupté? A quoi vous auraient alors servi vos richesses ? Si vous voulez les conserver toujours, je vous offre un héritier qui ne vous enlèvera jamais rien de votre fortune, et de plus vous fera partager la sienne.

» Cet héritier, c'est le Fils unique du Père éternel, l'Epoux immortel de l'Eglise, le maître du royaume des cieux. Si vous voulez l'accepter comme votre légataire, la mort elle-même ne pourra rien vous enlever; si, au contraire, vous le repoussez, quand la mort viendra, vous perdrez tous ces biens terrestres sans en emporter une obole en l'autre vie, et alors de quoi vous serviront-ils?

» Je vous ai dit ce qui est le plus avantageux pour votre âme, maintenant voyez vous-même ce que vous voulez faire. Mais, je vous en prie, si vous acquiescez à mes désirs, n'en différez pas l'exécution jusqu'à votre mort, faisons le bien nous-mêmes au lieu d'en charger les autres, nous en aurons meilleure récompense. »

A ces franches et chrétiennes paroles, le vieux père, âgé alors de plus de soixante ans, répondit : « Je remercie Dieu d'avoir rempli de son esprit l'âme de mon fils unique. Seigneur, bénissez les pieux désirs que vous nous avez inspirés, afin que nous accomplissions jusqu'au bout votre sainte volonté. Mon cher fils, votre mère et moi, offrons à Dieu Notre-Seigneur et au bienheureux apôtre Pierre et à l'abbé Philibert, la partie de notre domaine de Quinçay qui devait vous revenir en héritage. Nous y ferons construire une église et un monastère; le pieux Philibert y réunira une communauté de moines qui soient vrais serviteurs de Dieu. Nous prenons à notre charge tous les frais de cette fondation; puisse notre don être agréable à Dieu et utile au salut de notre âme. »

Ce moine dont parlait le père de notre Saint, était le célèbre saint Philibert, fondateur des abbayes de Jumièges et de Noirmoutiers.

Achard, se réjouissant des promesses de son père, désirait exécuter sans retard le dessein qu'il avait conçu. Il s'empressa d'en donner avis à l'évêque de Poitiers, Ansoald, qui donna volontiers son assentiment, posa lui-même la première pierre du monastère et en fit la dédicace en l'honneur de la Sainte Vierge.

Quinze religieux, amenés de Jumièges par saint Philibert, formèrent le premier noyau de la communauté. Le saint fondateur de Jumièges, alors persécuté par le tyran Ebroïn, demeura lui-même au Quinçay, mais admirant les hautes qualités d'Achard, il se déchargea sur lui du gouvernement du nouveau monastère.

SAINT ACHARD, ABBÉ DE JUMIÈGES

A la mort d'Ebroïn, saint Philibert retourna à Jumièges; mais l'amour de la solitude et la crainte de gouverner les autres lui firent de nouveau tourner ses regards vers Achard, pour le placer à la tête de sa grande abbaye. Il vint avec l'évêque Ansoald le supplier d'accepter cette charge.

Achard se rendit d'abord à Rouen pour recevoir la bénédiction de l'Archevêque de cette ville, c'était alors le célèbre saint Ouen. Puis il vint au monastère, et y trouva tous les religieux dans la profonde tristesse où les avait laissés le départ de leur cher et saint abbé Philibert. Il s'efforça de continuer les traditions de son prédécesseur, et il sembla que Philibert était revenu, car sa sagesse et ses vertus revivaient dans le nouvel abbé.

Ce n'était pas une petite responsabilité de gouverner Jumièges, l'une des plus grandes abbayes de l'Europe: elle compta, en ce temps-là, jusqu'à neuf cents religieux et quinze cents domestiques ou artisans qui travaillaient avec les moines et sous leur direction. Rien n'était beau comme de voir l'ordre qui régnait dans ces cités monastiques qui ont fait l'éducation de l'Europe après les invasions barbares.

« A cette époque, écrit le cardinal Pitra, le monde avait par dessus tout besoin de stabilité et d'association. D'une part, l'empire, la cité, la famille romaine étaient entamés ou dissipés; de l'autre, le klan des tribus du Nord, les sodalités gauloises, les

Bagaudes celtiques, les ghildes germaniques se dissipaient après le pêle-mêle de la conquête, ou se ralliaient sous des formes plus hostiles encore que l'anarchie; toute agrégation humaine s'évanouissait. C'est alors qu'au souffle de saint Benoît l'association monastique s'élève, grandit et domine. Il fallait, à ces hommes épars et nouveaux venus, un rendez-vous commun et consacré, une sainte et vivante image de la cité chrétienne. Il fallait, à ces bandes vieillies dans les habitudes guerrières, façonnées au dévouement féodal, groupées autour de leur chef et de sa lance par les serments et le servage héréditaire, une institution qui tînt de la famille et du camp, qui eût un enrôlement et des vœux, un chef, un père, des frères, des compagnons d'armes, des vieillards ou censeurs, et des dizainiers ou doyens, une discipline militaire et une règle paternelle; et dans cette règle un fond évangélique et une forme féodale, et jusque dans l'expression de ces formules un mélange de sentences populaires, de préceptes incisifs et d'images belliqueuses : telle est la règle de saint Benoît, tel est le couvent bénédictin.

» Semblable à ces églises en miniature, par où les artistes du moyen âge préludaient aux basiliques colossales qu'ils montaient en proportions croissantes par delà les nues, le couvent apparut, au sommet des montagnes, aux portes des cités, sur toutes les routes des peuples, et Dieu dit aux générations qui passaient: Voyez et faites! — Elles virent, et familles, corporations, communes, chevalerie, magistratures, tout se fit à l'image et à la ressemblance de la communauté monastique (1). »

LE DÉMON ET L'ANGE GARDIEN DU MONASTÈRE

Le démon cherchait souvent à jeter le trouble dans la communauté de saint Achard. Un jour, pendant que les frères travaillaient aux champs, le Père aperçoit Satan, une hache de feu à la main, s'efforçant de couper un arbre dont la chute aurait écrasé plusieurs religieux; le Saint poussa un cri d'effroi et fit le signe de la croix, le démon s'enfuit. Les religieux, qui n'avaient rien vu, furent très étonnés, mais l'abbé leur montra l'arbre à demi scié et de cette blessure s'échappait une odeur infecte. Les moines voulaient couper l'arbre. « Non, répondit l'abbé, laissez-le, sa vue nous avertira d'être toujours en garde contre le démon. »

Une nuit, il aperçut cet ennemi des hommes rôdant autour des dortoirs, mais ne pouvant y entrer parce qu'on venait de les asperger d'eau bénite, il lançait des objets sur la lampe pour l'éteindre. Le Saint prit une croix et poursuivit hardiment le démon qui disparut. « Seigneur, disait parfois le bienheureux Père, veillez sur mes religieux, défendez-les, et retirez-les plutôt de ce monde que de les laisser tomber dans le péché. »

Une autre nuit, après avoir achevé sa tournée et s'être assuré que tout le monde reposait, il aperçut un ange magnifique qui repoussait un démon furieux dont l'horrible figure jetait feu et flamme. « Que viens-tu faire ici? disait l'ange, c'est la maison de Dieu, fourbe, retire-toi, rien ne t'appartient en ce lieu, va chercher ailleurs tes amis. »

Le démon. — Faut-il donc que je m'en aille d'ici sans avoir rien fait?

Le bon ange. — Non; tu as un ministère à remplir, mais un ministère fructueux pour les enfants de Dieu, sans profit pour toi et qui tournera à ta confusion.

Le démon. — Est-ce que moi je suis chargé de ces moines ou de n'importe quel chrétien pour les aider dans leur salut?

Le bon ange. — Oui, pour ce qui regarde ces religieux, car s'il est quelque chose en eux qui doive être arraché, la vue de ton horrible visage les excitera à s'en corriger.

Le démon. — Je m'en irai bien plutôt d'ici sans avoir rien gagné, que de coopérer au salut de quelqu'un. Au reste, je sens que Dieu me laissera frapper et je me vengerai.

Le bon ange. — Dieu te laissera frapper les corps, mais tu n'atteindras pas les âmes. Je suis là pour te surveiller.

En entendant cette dispute, le Saint sentait son âme partagée entre la joie et la terreur. L'ange du Seigneur s'approcha de lui : « Frère, lui dit-il, ne vous effrayez pas de ce que vous venez d'entendre, mais soyez constant, continuez avec courage ce que vous avez si heureusement commencé, et ne cessez point de prier pour les âmes confiées à votre garde. Dieu appellera bientôt à lui un grand nombre des religieux de ce couvent, mais c'est pour leur bien, leurs noms sont écrits au livre de vie. Pour vous, réunissez-les demain; qu'ils purifient leur âme par la confession et que dans le temps qui leur reste à passer ici-bas, ils se livrent à une ardente pénitence. Enfin, après avoir reçu le viatique du corps et du sang du Christ, qu'ils attendent avec confiance le moment de leur appel et soient prêts à se présenter aux festins éternels dans la céleste patrie.

Saint Achard. — Qui sont ceux qui vont être ainsi appelés et combien sont-ils?

Le bon ange. — La moitié de cette communauté est écrite pour un prochain départ; vous les verrez bientôt désignés par cette verge; avertissez-les avec soin et chacun en particulier.

Saint Achard.—Mais pourquoi, s'ils sont mandés à régner maintenant avec le Christ, pourquoi ne les accompagnerais-je pas? Pourquoi le père n'accompagnerait-il pas ses enfants? Je suis âgé, sans force, que pourrais-je faire ici-bas après eux? Il me serait si doux d'être délivré de ce corps de boue et d'être réuni au Christ; qu'il me soit donc donné de partir avec mes frères.

Le bon ange. — Vous viendrez, mais pas maintenant encore; il faut que vous en ayez reçu l'ordre. Vous avez à travailler encore à la vigne du Seigneur, à lui gagner d'autres âmes qui n'ont pas fait des progrès suffisants dans la perfection; quand elles y seront arrivées, alors vous vous présenterez devant Dieu les mains pleines de bonnes œuvres, et les âmes que vous aurez déjà envoyées au ciel, viendront à votre rencontre, en chantant les louanges du Très-Haut; vous vous réjouirez ensemble et pendant toute l'éternité. Supportez donc de continuer votre travail tandis que les autres vont recevoir leur récompense; votre couronne n'en sera que plus précieuse.

LE CHOIX DE DIEU

L'ange continue : « Retenez bien toutes ces choses dans votre esprit : maintenant, je vais toucher de cette verge ceux que Dieu va bientôt retirer de ce monde; ceux que je ne toucherai pas n'ont pas encore achevé le temps de leur épreuve. Dieu les laisse pour qu'ils continuent à faire pénitence et à se sanctifier, leur tour viendra plus tard. »

Et l'ange, traversant les dortoirs, au milieu des frères plongés dans le plus doux sommeil, frappait légèrement les uns, tandis qu'il semblait ne pas apercevoir les autres. L'homme de Dieu regardait avec anxiété et gravait leurs noms dans sa mémoire.

Quand l'ange eut achevé cette revue consolante et

(1) *Vie de Saint Léger*. Introduction, p. 18.

terrible, il sembla s'éloigner, mais saint Achard, apercevant toujours le démon horrible et furieux, dit avec anxiété : « Vous nous abandonnez, ô ange de Dieu, et vous nous laissez à la merci de cet exterminateur venu pour nous perdre! — Ne craignez rien, reprit l'ange, je ne quitte point ce saint monastère qui a toujours été sous ma garde depuis qu'il a été fondé. Le démon ne pourra rien contre l'âme de ceux qui vont mourir. » En disant cela il disparut.

Saint Achard passa le reste de la nuit en prière et dès le point du jour, il réunit tous ses frères. Il leur demanda d'abord s'ils n'avaient rien vu ni entendu pendant le temps du sommeil. Les uns lui dirent qu'ils s'étaient crus en procession comme le jour de Pâques, marchant vers une église bâtie sur une montagne très élevée et ornée des pierres précieuses les plus variées; les autres, qu'ils avaient entendu leurs frères invités à la table d'un grand prince et que pour eux le héraut les avait priés d'attendre.

Ce ne sont pas là, interrompit le Saint, ce ne sont pas là de vaines images et des illusions ; et leur expliquant leur songe, il leur raconta la vision qu'il avait eue, les paroles de l'ange, et leur annonça que la moitié d'entre eux allait quitter ce monde.

A ces paroles un frémissement agita l'assemblée, une vive émotion s'empara de tous les cœurs. Saint Achard recommanda à tous la résignation à la volonté divine, et avertit ceux dont la mort était proche de se préparer à paraître devant Dieu.

Avec quelle ardeur tous ceux-ci s'empressèrent de profiter des dernières heures qui leur étaient données. Trois jours se passèrent dans une ferveur impossible à décrire, on ne mangeait plus, on priait, on confessait ses péchés, on se mortifiait de mille manières. On en voyait, prosternés la face contre terre, demander à haute voix pardon de leurs péchés, en versant d'abondantes larmes. D'autres ensanglantaient leur corps à coups de fouets.

DÉPART D'UNE COLONIE POUR LE CIEL

Le quatrième jour qui était un dimanche, saint Achard réunit toute la communauté pour le chant de la messe. Les Frères reçurent avec amour le corps et le sang du Sauveur, c'était pour beaucoup le viatique du grand voyage, car ce jour était le dernier. Après s'être inclinés sous la bénédiction de l'Abbé, tous les Frères se donnèrent le baiser de paix. On se rendit ensuite à la salle capitulaire pour y attendre l'appel de Dieu.

Saint Achard ordonne de commencer les saintes psalmodies afin que ceux qui vont partir soient aidés des prières de ceux qui restent. Spectacle admirable, à neuf heures, le visage d'une partie des religieux s'illumine d'une clarté céleste, rayonnement avant-coureur de la résurrection glorieuse, et aussitôt ces bons moines expirent comme quelqu'un qui s'endort d'un doux sommeil.

La prière sainte recommence plus fervente et plus pure, tous les appelés ne sont point encore partis. A midi, un second groupe se tait sur la terre pour aller continuer la louange au ciel. A trois heures, une autre partie rend l'âme avec une douceur inexprimable. Enfin, vers le soir, le reste de ceux que l'ange avait marqués meurt à son tour : ils vont retrouver leurs frères au ciel dans la clarté qui ne connaît point de nuit.

Alors les survivants peuvent compter ceux qui se sont endormis du dernier sommeil : Quatre cent quarante-deux Frères ont laissé leur corps sans vie dans la salle du chapitre.

Enviant le sort de ces élus et mêlant leurs larmes avec leurs prières, Achard et ses disciples se mirent en devoir d'ensevelir les défunts : les funérailles durèrent huit jours. « Heureuse terre, s'écrie le vieux moine normand, qui nous a laissé ce récit, O champ riche et béni qui a reçu un pareil trésor ! »

Nous lisons dans la vie de saint Maur, disciple de saint Benoît et fondateur du premier monastère bénédictin de France, qu'une peste terrible qui ravageait la France, lui enleva en peu de jours cent trente de ses religieux, mais tous bien préparés à paraître devant Dieu. Pourquoi les plaindre ? n'est-ce pas le but de la terre de préparer des saints au ciel?

DERNIERS JOURS ET MORT DE SAINT ACHARD

Il restait encore à Jumièges plus de quatre cents moines, parmi lesquels des vieillards qui avaient blanchi dans les pratiques de la vie monastique, et quelques-uns pleuraient de se voir encore sur la terre, dans l'incertitude de leur salut, alors que tant d'autres plus jeunes étaient déjà dans la paix éternelle. Le saint Abbé releva les courages, exhorta tout le monde à se conformer à la volonté de Dieu, et à bien employer le temps qu'il leur donnait. Les exercices de la vie claustrale reprirent leur marche avec une régularité nouvelle.

Cependant Achard, père plein d'affection, sentait vivement la perte d'un si grand nombre de ses fils. En regardant sa communauté diminuée de moitié, il se demandait, si lui-même, par ses péchés, n'avait pas attiré sur sa famille spirituelle les châtiments du ciel.

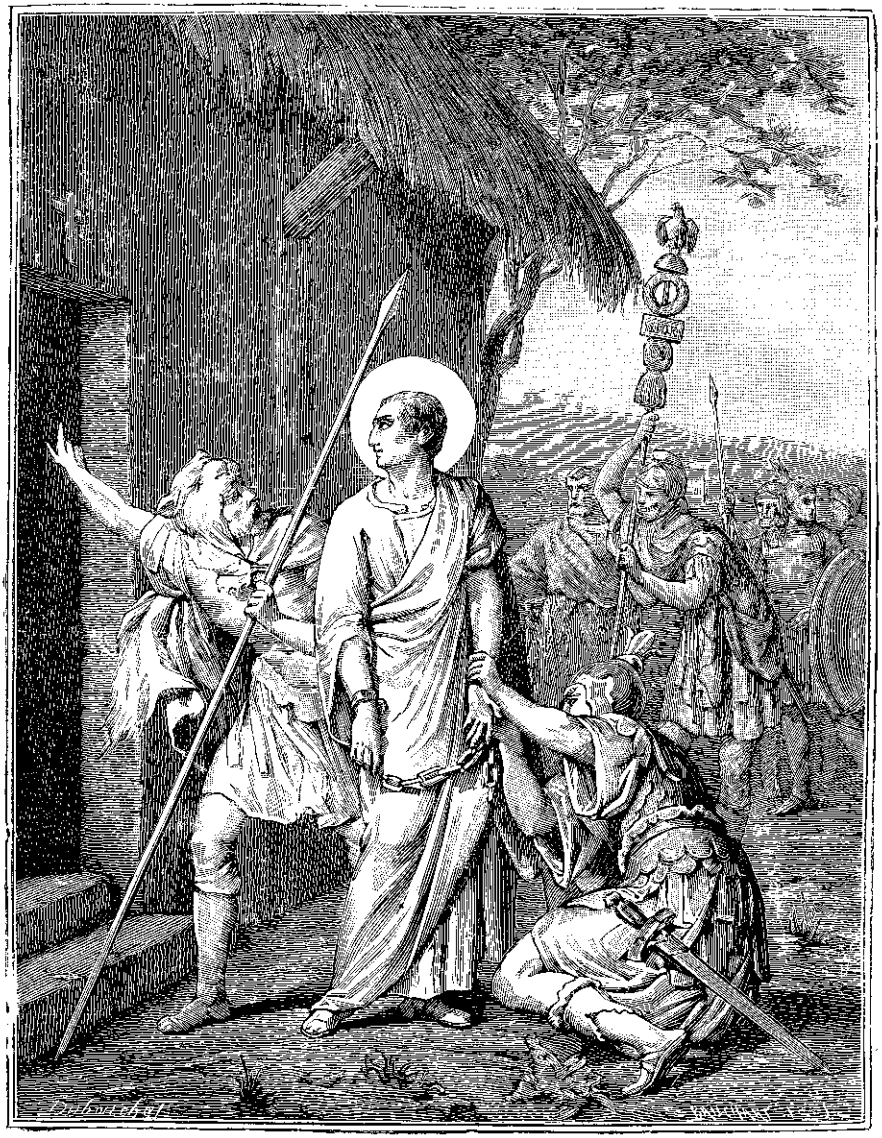
Mais un ange vint le consoler et ajouta : « L'heure de votre récompense n'est plus éloignée. Votre frère l'abbé Philibert vient lui-même de quitter ce monde pour entrer dans le royaume éternel, vous recevrez aujourd'hui même la nouvelle de sa mort. »

Achard assembla ses frères une dernière fois et les exhorta à la charité fraternelle en Dieu. Il les pria ensuite de le laisser seul, et pendant sept jours il ne s'occupa que de la grande affaire de son salut.

Un instant avant de rendre le dernier soupir, comme tous les religieux entouraient sa pauvre couche, il leur dit : « Mes frères, je ne veux pas vous parler longtemps, mais malgré la violence de mes douleurs, je ne puis m'empêcher de vous recommander encore de vous aimer les uns les autres ; la haine sépare l'homme de Dieu et du ciel, elle ne peut être expiée par la pénitence, ni même lavée par le martyre, si on ne la chasse de son cœur. Que le Dieu Tout-Puissant éloigne de vous une telle peste !... » Ici la parole du Saint fut étouffée, il leva les yeux aux ciel et son âme s'y envola pour régner éternellement avec Jésus-Christ. C'était le 15 septembre, jour auquel l'Eglise célèbre sa fête. A l'époque des invasions normandes, ses reliques furent portées à Haspres, au diocèse de Cambrai.

SAINT VALÉRIEN DE TOURNUS, MARTYR

Fête le 15 septembre.



Saint Valérien est découvert dans sa retraite et chargé de chaînes par les satellites de Priscus.

Saint Valérien est le patron de la ville de Tournus, où il a toujours été en grande vénération. Voici l'histoire de son glorieux martyre, autant du moins que nous pouvons le connaître, d'après les documents les plus anciens que nous possédons sur ce héros chrétien.

LA PERSÉCUTION A LYON
ARRESTATION ET DÉLIVRANCE

Marc-Aurèle venait de monter sur le trône de l'empire romain; il se disait philosophe, et il a même laissé quelques écrits, composés par lui;

mais, malgré ses prétentions à la sagesse, il était fort superstitieux et servile adorateur des fausses divinités. Aussi ranima-t-il dans tout l'empire, contre les chrétiens, le fléau de la persécution, que son prédécesseur Antonin avait jugé bon de suspendre. Le sang des fidèles de Jésus-Christ coula de nouveau à grands flots, mais l'Eglise resta vivante. Dieu couronna les martyrs, et les persécuteurs ne devaient pas échapper à sa justice.

L'Église de Lyon, récemment fondée par les disciples de saint Polycarpe et de saint Jean, se couvrit alors d'une gloire immortelle par l'héroïsme de son évêque saint Pothin, de la vierge martyre sainte Blandine, et de leurs compagnons.

Valérien avait été arrêté avec eux, et jeté dans un cachot infect, à cause de la foi chrétienne. Dieu ne voulait pas le priver de la palme du martyre, dont sa foi était si digne, mais il désirait s'en servir encore pour la conversion de beaucoup d'âmes.

Une nuit, la porte du cachot s'ouvrit, ses chaînes tombèrent, et il s'enfuit avec un de ses compagnons de captivité, le prêtre Marcel, pour aller où Dieu les enverrait.

Ils franchirent le Rhône, et, pendant que le prêtre Marcel se dirigeait vers les rives de la Seine, Valérien prit sa route vers le pays des Eduens (Autun).

L'APOTRE DE TOURNUS

Le saint fugitif s'avança jusqu'à Tournus. Ce lieu était alors un point stratégique d'une grande importance; il possédait une station militaire et un immense magasin fortifié, où l'on entassait les provisions de l'armée, ainsi que les redevances payées par la contrée au gouvernement impérial. On pouvait ensuite les exporter facilement par la Saône et le Rhône. Il en résultait que Tournus était un *castrum* des plus fréquentés. On y venait chaque jour, de toutes parts, rendre à César ce qui est dû à César; mais ces foules nombreuses, qu'on y voyait affluer sans cesse, oubliaient ou ignoraient le premier de tous les devoirs: Celui de rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu.

Il n'en devait pas toujours être ainsi, grâce à saint Valérien, qui résolut de choisir Tournus comme centre de son apostolat.

Non loin du *castrum* romain, Valérien se construisit une petite cabane, vraie cellule d'ermite qui fut désormais témoin de ses prières, de ses pénitences et aussi de son apostolique charité.

Ses aumônes et son hospitalité bienveillante attiraient à cette humble demeure les étrangers et les habitants du pays. Valérien s'efforçait de gagner leur confiance et d'ouvrir peu à peu leur âme à la vérité. Une petite croix, appendue à la muraille, était l'unique ornement qui décorât cette retraite; il en portait une autre avec lui, cachée sous ses vêtements. Il aimait à la baiser. C'est au pied de l'image de Jésus crucifié qu'il puisait l'amour de Dieu et l'amour des âmes.

Ses prières, ses bonnes œuvres, ses instructions ne furent pas vaines, et peu à peu, il forma autour de lui un noyau de chrétiens fervents. Le démon frémit de rage de se voir attaqué dans une forteresse où il avait jusque-là régné en maître.

La province était gouvernée par le cruel païen Priscus, digne ministre d'un prince persécuteur de la religion véritable, et instrument docile de Satan.

Il fit égorger, à Châlon, le 4 septembre 178, le prêtre saint Marcel.

Dix jours se sont à peine écoulés depuis la mort de l'apôtre des Séquanais, que Priscus entreprend un voyage à Lyon, fier de sa triste victoire sur un innocent désarmé, comme un général de la défaite d'une armée ennemie. Il s'embarque sur la Saône, avec une partie de son escorte et de ses équipages; l'autre partie suivra parallèlement la grand'route. Le héraut le précède, annonçant partout son arrivée. Le même soir, on était alors au 14 septembre, Priscus entre en triomphateur dans Tournus.

Les habitants sont saisis d'étonnement à la vue de son cortège presque royal.

LES SATELLITES DU TYRAN A LA CABANE DE SAINT VALÉRIEN

Le magistrat, pour fêter son arrivée, convie les notables à un grand festin, et au milieu des éclats de rire et des délices de la table, il se vante des supplices qu'il vient d'infliger au chrétien Marcel.

« Mais, seigneur, s'écrie un des lâches convives, nous avons justement ici un chrétien dans notre voisinage: il se nomme Valérien, et il a déjà fait dans le pays d'assez nombreux partisans.

— C'est le compagnon de Marcel, s'écrie Priscus, avec une joie féroce. Il s'est enfui de Lyon. Je saurai bien l'atteindre et lui infliger les châtiments qu'il mérite. Qu'on se mette à sa recherche, dit-il à ses soldats. Il me faut ce chrétien ici, avant demain matin. »

Les satellites de Priscus, guidés par quelques païens du pays, n'ont pas de peine à découvrir l'humble retraite du serviteur de Dieu. Celui-ci, toujours poussé par sa charité, les prend pour des néophytes qui venaient lui rendre visite. Il se lève aussitôt, fait le signe de la croix et marche à leur rencontre.

Avec une bonté, une affabilité dont les chrétiens seuls ont le secret, il leur offre l'hospitalité et les prie, d'une manière touchante, de se désaltérer un peu. Mais leurs cœurs, obscurcis par les ténèbres de l'erreur, sont insensibles comme des pierres à ces touchantes prévenances. Semblables à des loups cruels, ils se précipitent sur cet innocent agneau, l'accablent de coups, le chargent de lourdes chaînes, et lui demandent avec ironie: « Quel est ce signe que tu viens de faire sur toi? Que veut dire ce morceau de bois appendu à cette muraille? — Et en voilà encore un ici, » dit un autre, découvrant la croix que notre Saint portait sous ses vêtements.

ARRESTATION

Valérien se souvint des paroles du Sauveur: « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître. » A son exemple, et comme autrefois son divin Maître, trahi par Judas, il se laisse arrêter sans résistance.

« Ce signe que j'ai fait, leur dit-il, avec douceur, cet objet que vous apercevez sur cette muraille et sur ma poitrine, c'est l'image de la croix, sur laquelle, dans son amour infini pour nous, le Fils de Dieu expira au milieu des plus horribles tourments, pour nous racheter de la mort éternelle que nous avions méritée par nos péchés, et nous ouvrir de nouveau les portes du ciel.

— Echappé des prisons, s'écrient ces malheureux, dans leur rage infernale, oserais-tu t'avouer chrétien comme ton compagnon Marcel? Ne sais-

tu pas que nous pouvons te faire souffrir tous les supplices qui ont châtié son insolence?

— Oui, je suis le compagnon de Marcel, reprit Valérien, et c'est un de mes plus beaux titres de gloire. Comme lui, je suis chrétien, comme lui aussi, je suis prêt à donner ma vie pour la foi de Jésus-Christ, vrai Dieu et Sauveur des hommes. »

SAINT VALÉRIEN AU TRIBUNAL DE PRISCUS

Après avoir brutalement enchaîné leur victime, les bourreaux l'emmenèrent au tribunal de leur maître. A la vue du captif, Priscus éprouve la joie d'une bête fauve qui tient enfin sa proie. Et, s'adressant au prisonnier, il s'écrie :

« Es-tu ce Valérien qui a sans cesse à la bouche le nom d'un certain Christ que tu opposes à nos grands dieux? Misérable, ne sais-tu pas à quels tourments te conduiront tes rêveries? Ton criminel compagnon Marcel l'a appris à ses dépens.

— Je sais, dit Valérien, qu'il vient de remporter la victoire par une mort glorieuse ; et vous me rappelez à propos son souvenir, car il m'encourage à supporter vaillamment les mêmes combats pour conquérir la même couronne.

— Prends garde à toi, reprit le tyran, apprends à connaître nos dieux immortels, dignes de tout respect et adore-les. Voici leurs statues. Voici le tout puissant Jupiter ; près de lui, Junon, sa sœur et son épouse. Voilà Vénus, glorieux rejeton de notre immortel dieu. Voilà Mars et Vulcain... »

Il continuait sur ce ton, parlant avec véhémence, mais le chrétien l'interrompit : « Quoi, dit-il, vous osez me parler de tels dieux, époux de leur sœur? Vous, un magistrat, vous voulez que j'adore des dieux incestueux, coupables de crimes que vous punissez justement chez les hommes, au nom des lois de l'empire ! Vos dieux furent des hommes criminels. Et ce sont les démons qui reçoivent l'hommage que vous rendez à leurs statues, blocs inertes de pierre ou de métal. Il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre, Dieu tout-puissant ; c'est Lui que j'adore et j'adore son Fils Jésus-Christ.

LE MARTYRE

— Quoi ! s'écrie le magistrat, oseras-tu porter l'audace jusqu'à me braver? Les rôles sont-ils changés? Es-tu le juge et suis-je l'accusé?... Les tourments vont succéder aux paroles et ils te feront voir lesquels sont plus puissants de mes dieux ou des tiens.

— Mes frères que vous avez immolés, reprit le chrétien, ont vaincu vos dieux par leur courage, à Lyon, à Vienne, à Châlon ; je les vaincrai de même par la puissance de Jésus-Christ mon Dieu. »

Priscus ordonne aux bourreaux d'attacher la victime à un poteau. Ils s'empressent d'obéir, puis ils déchirent les flancs de leur victime avec des crocs de fer. Le sang ruisselle de toutes parts et rougit le sol. Le tyran repaît ses yeux de ce spectacle cruel.

Le saint martyr, absorbé dans la prière, soutenu par une force divine, semble ne pas sentir la violence des tourments. Le visage serein, il continue à louer le vrai Dieu.

Priscus craint que la vue de cette constance surhumaine ravisse l'admiration universelle et n'opère de nombreuses conversions. Avec un dépit qui témoigne de sa défaite, il dit aux bourreaux : « Emmenez ce rebelle aux lois de l'empereur et, pour le punir d'avoir outragé les dieux, qu'il ait la tête tranchée. »

Valérien accueille cette sentence avec une joie céleste ; il marche avec constance à ce dernier combat qui va se terminer par la victoire éternelle. « Seigneur, dit-il, recevez mon âme, » et ayant présenté sa tête au bourreau, il reçoit le coup de la mort. Saint Etienne, le premier des martyrs, escorte son âme dans le ciel.

LE CULTE DE SAINT VALÉRIEN A TRAVERS LES SIÈCLES

Les disciples du saint martyr, le cœur partagé entre la douleur et la joie, ensevelirent avec vénération le corps de leur maître victorieux.

On construisit sur son tombeau un petit édifice qui servait d'oratoire.

Au IVe siècle, quand la paix et la liberté eurent été données aux chrétiens, une belle église remplaça l'oratoire primitif; les pèlerins de la contrée y accouraient nombreux, et de grandes grâces étaient la récompense de leur foi. Les miracles, accomplis au sépulcre du martyr, dit le vieux chroniqueur Fronto, convertissaient plus d'âmes que le Saint n'en avait gagnées à Dieu de son vivant.

Saint Grégoire de Tours, qui écrivait au septième siècle, raconte la guérison suivante, arrivée de son temps : « Gallus, comte de Châlon, atteint d'une cruelle maladie d'entrailles, avait le corps si enflé qu'on l'aurait cru hydropique ; il souffrait d'affreuses douleurs, et, ne pouvant plus supporter ni boisson ni nourriture, il se mourait d'épuisement. Dans cette extrémité, il se fit porter au tombeau de saint Valérien. Pendant qu'il y priait, le prêtre qui dessert cette église, le vertueux Spiréchius, dont nous avons nous-même admiré la piété, dit au malade : « Si vous voulez être guéri, mettez votre confiance dans la puissance du glorieux martyr. Faites vœu de donner une poutre avec ses accessoires, pour aider à réparer le toit de cette église. »

Le comte le promit et à l'instant même il fut guéri.

Il s'acquitta fidèlement de son vœu, sans qu'il fût besoin de le lui rappeler.

« Voilà, continue saint Grégoire, ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ accorde sur la terre à ses saints martyrs qu'il a couronnés dans le ciel. En effet, ils n'ont pas seulement suivi fidèlement le Seigneur, ils nous ont encore encouragés par leur exemple à marcher sur leurs traces. »

Grâce aux largesses des rois de France, la basilique fut restaurée, et une communauté de religieux y célébra les saints offices.

Au IXe siècle, Geilon, abbé de Jumièges, et ses moines, fuyant la fureur des Normands, arrivèrent à Tournus. Ils portaient avec eux les reliques de saint Philibert, leur patron. Ils furent accueillis en frères à l'abbaye de Saint-Valérien. Ils déposèrent leur précieux fardeau dans l'église du couvent, qui prit dès lors le nom de saint Philibert.

Au siècle suivant, l'abbé Etienne Ier fit réparer l'église et placer les reliques de saint Valérien dans une belle châsse. Cette translation fut illustrée par de nombreux miracles.

Plus tard, une nouvelle église, qui devint paroissiale, fut élevée en l'honneur du saint martyr. Les protestants l'ont dévastée comme des sauvages, l'an 1562 et ont livré aux flammes une grande partie des saintes reliques. Mais Dieu saura bien les retrouver au jour de la résurrection glorieuse, et en attendant, l'âme de Valérien, toujours vivante et puissante dans le ciel, protège ceux qui l'invoquent.

SAINT ÈVRE ÉVÊQUE DE TOUL

Fête le 15 septembre.

L'ÉTUDIANT ET L'AVOCAT

Trancault, village du canton de Marcilly-le-Hayer, en Champagne, fut le berceau de saint Evre (appelé aussi Epvre ou Apre, en latin *Aper*). Il naquit vers la fin du IVe siècle. Ses parents étaient honorables et riches; leur piété les rendait plus recommandables encore. Ils ne négligèrent rien pour instruire leur jeune fils des vérités de la foi, et le former à la pratique des vertus chrétiennes.

A leur grande consolation, l'enfant répondait merveilleusement à leurs efforts; son âme s'épanouissait comme une belle fleur, sous le soleil bienfaisant de la grâce de Dieu, et promettait les plus excellents fruits pour plus tard.

Evre était docile et obéissant; il fuyait le bruit et la dissipation; il aimait à prier, à visiter les églises, à se trouver en compagnie des hommes vertueux et des jeunes gens de conduite irréprochable. Sa plus grande joie était de pouvoir accomplir quelque acte de charité. Que de fois, au sortir de l'école ou de l'église, il se dépouilla d'un ou deux de ses vêtements pour les donner à des pauvres en haillons qu'il rencontrait sur sa route. Et quand il n'avait plus rien à donner, son cœur compatissant trouvait des paroles de bonté et d'encouragement, que les malheureux agréaient à l'égal d'un bienfait.

Le pieux jeune homme perdit de bonne heure ses chers parents, qui lui laissèrent toute leur fortune. Héritier de leurs vertus encore plus que de leurs biens, Evre fit deux parts de son héritage ; la plus considérable fut consacrée aux bonnes œuvres et au soulagement des malheureux. Il garda la seconde pour son entretien.

Après avoir achevé brillamment ses études, il ne tarda pas à se faire un nom parmi les avocats par son éloquence et son savoir. Mais, dédaigneux des richesses terrestres, il consacrait son talent à la défense des veuves, des pauvres et des orphelins, et ne voulait pas d'autre clientèle.

Appelé ensuite à siéger parmi les juges, il fit preuve de sagesse et de d'intégrité ; mais se sentant de plus en plus attiré à la vie de prière et à la méditation des vérités éternelles, il s'affligea d'avoir l'esprit assiégé pour les soucis d'une multitude d'affaires, et bientôt il donna sa démission de magistrat pour vivre dans la retraite.

L'ÉVÊQUE

Sa vie était celle d'un moine plutôt que d'un homme du monde, quand l'évêque de Toul étant venu à mourir, le clergé et le peuple de cette église résolurent de choisir saint Evre pour pasteur. L'ancien magistrat résista longtemps, mais enfin il dut céder aux désirs des populations ; il se prépara donc à recevoir le sacerdoce et ensuite la consécration épiscopale, et prit possession de son diocèse à la grande joie de tous les hommes de bien. Au milieu des honneurs de l'épiscopat, il resta comme auparavant humble, affable, simple, mortifié. Mais sa charité sembla prendre encore un nouvel épanouissement. Il ne négligeait aucune occasion d'instruire et d'exhorter son peuple par des prédications et des entretiens salutaires. Il parcourait les villes et les campagnes de son diocèse, ranimant la ferveur des fidèles et détruisant les restes du paganisme encore nombreux à cette époque.

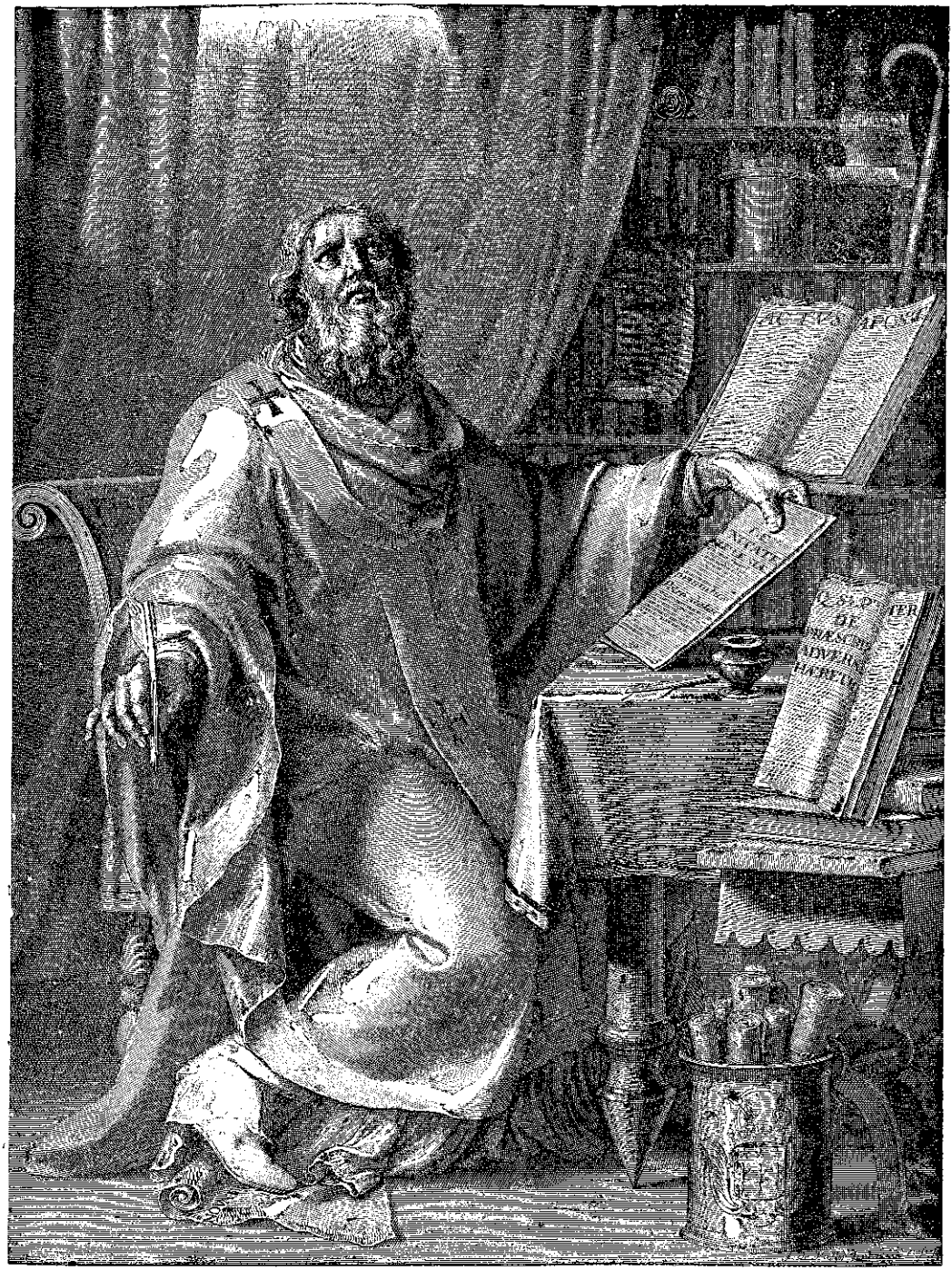
Dans une de ses courses apostoliques, il apprend que trois malfaiteurs vont être livrés au dernier supplice. Comptant sur leur repentir, le bon évêque va supplier le juge de leur faire grâce; mais celui-ci reste inflexible. Alors saint Evre, prosterné devant l'autel, s'adresse directement au Seigneur. Bientôt les captifs arrivent, pleins de joie et de reconnaissance, et déposent leurs chaînes à ses pieds. Leurs fers s'étaient brisés soudain, les portes de la prison s'étaient ouvertes d'elles-mêmes, et ils venaient remercier leur libérateur. — Au XIe siècle, on conservait encore ces chaînes à Toul, et on les appliquait au cou des possédés du démon pour les délivrer.

De son vivant, le saint évêque avait guéri un jeune homme affreusement tourmenté par les démons qui s'étaient emparés de lui et en avaient fait un objet d'effroi pour la contrée.

Après sept ans d'un fructueux épiscopat, saint Evre alla recevoir sa récompense éternelle. Un parfum délicieux s'échappa de son corps durant ses funérailles et on vit une blanche colombe sortir de sa bouche pour voler vers le ciel. Il fut enseveli dans une église dont il avait lui-même commencé la construction ; on y adjoignit plus tard un couvent, qui devint la célèbre *abbaye de Saint-Epvre*, et le centre de la dévotion au saint évêque pendant des siècles. La révolution a brutalement détruit la belle église et le monastère ; mais le chef du saint prélat est encore vénéré aujourd'hui dans l'église de Saint-Epvre, à Nancy.

SAINT CYPRIEN, ÉVÊQUE MARTYR

Fête le 16 septembre.



Saint Cyprien, évêque et martyr, *d'après le tableau de B. de Champagne.*

CONVERSION DE SAINT CYPRIEN

Né en Afrique, d'une famille sénatoriale, Cyprien s'était distingué dans les lettres et donnait des leçons publiques d'éloquence; mécontent du paganisme, qui ne rassasiait ni son esprit, ni son cœur, il chercha autour de lui un secours pour son âme défaillante. Il s'en ouvrit à un ami intime, le prêtre chrétien Cécilius, qui lui montra les beautés de la religion du Christ et le gagna au vrai Dieu.

« Plongé dans les ténèbres d'une nuit épaisse, et flottant au hasard sur la mer orageuse du siècle, nous dit saint Cyprien lui-même, j'errais çà et là, sans savoir où diriger ma vie, étranger à la lumière comme à la vérité. La bonté divine m'assurait que, pour être sauvé, il fallait naître une seconde fois, prendre une nouvelle vie dans les eaux salutaires du baptême, y déposer le vieil homme, et, tout en gardant le même corps, se transformer quant à l'esprit et au cœur. Mystère incompréhensible pour moi et que repoussaient alors mes désordres. L'homme accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins, apprit-il jamais la sobriété? Celui qui aime à faire parade de ses vêtements somptueux, à briller sous l'or et la pourpre, ira-t-il déposer son faste pour prendre des habits simples et ordinaires? Le magistrat qui se complaît dans les faisceaux et dans les honneurs pourrait-il se résigner à l'obscurité de la vie privée? »

Cécilius, cependant, lui présentait l'admirable tableau des vierges, des veuves, des hommes de tout âge et de toute condition que le Christ avait transformés en saints. Cyprien sentit ses doutes s'évanouir à la vue d'un tel spectacle. Autant il avait mis de maturité pour prendre sa détermination, autant il montra de zèle à la suivre jusqu'au bout. Sans retard, il vendit ses biens, pour en distribuer le prix aux indigents, fit vœu de continence perpétuelle, et se consacra tout entier au service de Jésus-Christ. C'était débuter en maître dans le noviciat de la vertu. « Il n'est pas ordinaire de moissonner aussitôt que l'on a semé, s'écrie son historien; personne ne cueille le raisin sur un cep nouvellement enfoui, nul ne va chercher des fruits mûrs sur l'arbuste qui vient d'être planté. Chez Cyprien, tout marcha rapidement à la maturité. L'épi précéda la semence; la vendange devança le pampre, le fruit prévint la racine. »

Cyprien était donc prêt pour le baptême, il y fut admis en 245. Modèle des chrétiens, il recevait avec bonté tous ceux qui avaient recours à lui; il était le refuge des veuves, la lumière des égarés, la force des faibles et la protection des opprimés. « C'est ainsi, disait-il, que doivent faire ceux qui désirent se rendre agréables à Dieu. » Dès ce moment, il mit au service du christianisme son talent littéraire, et s'adonna avec ardeur à l'étude des Saintes Ecritures. Il lisait pareillement avec assiduité les auteurs ecclésiastiques, mais surtout Tertullien, son compatriote. « Apportez-moi le maître, disait-il, » pour désigner ses ouvrages. Il écrivait en même temps contre les païens et les juifs, désireux de faire connaître à tous la vérité qui illuminait son âme.

IL EST ÉLU ÉVÊQUE DE CARTHAGE

Tant de science et de vertu le fit élever à la prêtrise, quoique encore néophyte. Un an ne s'était pas encore écoulé depuis sa conversion qu'à la mort de Donat, évêque de Carthage, tout le peuple le demanda pour lui succéder. Cyprien s'enfuit dans sa demeure et s'y cacha pour se dérober à un tel honneur. Mais les chrétiens investirent sa maison et en assiégèrent toutes les issues; force fut à Cyprien de se rendre. Il fut amené au milieu de l'assemblée des fidèles et sacré sur-le-champ. Cependant, il y eut quelque opposition de la part de cinq prêtres. Le nouveau pasteur leur pardonna avec bonté et les traita comme ses meilleurs amis. Mais il ne put rien gagner sur ces esprits ambitieux, qui lui opposèrent le schismatique Félicissime, et ne cessèrent de troubler l'Eglise de Carthage.

SAINT CYPRIEN PENDANT LA PERSÉCUTION DE DÈCE

Les paroles du pasteur ne suffisaient cependant pas à réveiller les chrétiens du relâchement où les avait plongés une longue paix. Dieu permit pour le bien de son peuple la violente persécution de Dèce, en 250. Dès que l'édit en eut été promulgué à Carthage, une immense clameur s'éleva parmi les païens : « Cyprien aux lions! » A cette vue, n'écoutant que les intérêts de la foi, Cyprien résolut de laisser passer l'orage au lieu de l'affronter inutilement. Il entendit une voix d'en haut qui lui dit : « Quitte Carthage, de peur que le troupeau des fidèles ne soit dispersé et mis en fuite, après la mort du pasteur, et abandonné à la gueule des loups. » Cyprien obéit : il se retira avec quelques clercs dans une solitude. L'avenir allait manifester la prudence de l'évêque, en montrant combien l'Eglise de Carthage avait besoin de ses lumières et de son zèle.

Du fond de sa retraite, Cyprien, par ses lettres, exhortait à la pénitence ceux qui sombraient et consolait ceux qui gémissaient dans les prisons. « Au dehors, on pressure la vendange, écrit-il aux confesseurs de la foi; des raisins destinés à la coupe sont foulés dans les pressoirs. Mais vous, rameaux vigoureux de la vigne du Seigneur, grappes déjà mûres et broyées par la persécution du monde, écrasées sous le pressoir du cachot, au lieu de vin vous répandez votre sang, et, forts contre la souffrance, vous buvez avec joie la coupe du martyre. »

On ne cessait, toutefois, à l'amphithéâtre, de crier : « Cyprien aux lions! » Les recherches des païens furent vaines. Ils confisquèrent néanmoins tous ses biens, et un édit parut, conçu en ces termes : Quiconque possède quelque chose appartenant à Cécilius Cyprianus, évêque des chrétiens, doit le déclarer.

La persécution cessa, et Cyprien put revenir au milieu de son troupeau, où il traita avec autant de fermeté que de sagesse la question des chrétiens qui avaient apostasié.

IL RACHÈTE DES CHRÉTIENS CAPTIFS — QUESTION DES REBAPTISANTS

Les barbares, vers ce même temps, commençaient déjà à ravager l'empire. Plusieurs villes de Numidie furent attaquées par eux, et un grand nombre de chrétiens emmenés en exil. Huit évêques en écrivirent à saint Cyprien, lui demandant quelques secours pour racheter ces captifs. L'évêque de Carthage versa des larmes à ces récits. Il lut les lettres aux fidèles de son Eglise, et ces généreux chrétiens se dépouillèrent de leurs richesses pour nourrir leurs frères captifs. « Soyez bénis, disait Cyprien aux évêques de Numidie, en leur envoyant l'aumône de l'Eglise de Carthage, soyez bénis d'avoir songé à nous, en cette circonstance, et de nous avoir ouvert le champ fertile où nous jetons la semence de notre

aumône, pour qu'elle puisse germer et mûrir en une moisson d'immortalité. Nous vous envoyons cent mille sesterces. S'il arrivait encore un pareil accident, ce qu'à Dieu ne plaise, ne craignez point de nous l'écrire; soyez assurés que nous nous efforcerons de vous procurer tous les secours nécessaires. »

C'est vers cette époque que s'éleva entre saint Cyprien et le pape saint Etienne la question des rebaptisants. L'évêque de Carthage prétendait, à tort, que le baptême conféré par les hérétiques était nul, et que, partant, il fallait de nouveau baptiser ceux qui revenaient au bercail. On croit généralement que saint Cyprien se rétracta. « Quoi qu'il en soit, dit saint Augustin, s'il s'est élevé quelque nuage dans son âme, si éclairée d'ailleurs, il fut dissipé par le glorieux éclat de son sang répandu pour Jésus-Christ, car ceux qui ont le plus de charité peuvent avoir encore quelque rejeton sauvage, que le laboureur arrache tôt ou tard. »

PERSÉCUTION DE VALÉRIEN — SAINT CYPRIEN AU PRÉTOIRE

Valérien, protecteur des chrétiens au début de son règne, ne tarda pas à suivre la même voie que ses prédécesseurs. Un édit de persécution générale fut donné, et le sang coula dans tout l'empire. Les yeux de tous les fidèles d'Afrique se tournèrent vers Cyprien. L'évêque Fortunien, se faisant l'organe de ses collègues, lui demanda un plan de conduite pour les luttes qui s'annonçaient. Le Saint composa une exhortation au martyre. C'est un recueil de divers passages de l'Ecriture, divisés en douze chapitres. Il n'y ajouta que quelques mots, afin que Fortunien et les autres évêques pussent y puiser des idées propres à encourager les fidèles confiés à leurs soins. « Je vous envoie, disait-il, non pas une robe toute faite, mais la laine même et la pourpre de l'Agneau, qui nous a rachetés et vivifiés. Vous en ferez une tunique à votre volonté; approprié à votre taille et devenu le vôtre, ce vêtement ne vous en sera que plus cher. Vous communiquerez également cet envoi à nos frères, afin qu'ils portent, sous la robe du Christ, ce vêtement de la grâce sanctifiante. Je n'en dirai point davantage, car, lorsqu'il s'agit de faire des martyrs, il faut que les hommes se taisent et que Dieu parle. »

Les fidèles d'Afrique étaient ainsi prêts à descendre dans la lice. Après les avoir excités au combat par ses paroles, Cyprien les anima par son exemple.

Le 30 août 257, le saint évêque fut traîné devant le proconsul d'Afrique, Paternus.

« Les très saints empereurs Valérien et Gallien, dit le proconsul, ont daigné m'adresser des lettres où ils ordonnent à quiconque ne professe pas la religion des Romains, d'en observer sans délai toutes les cérémonies. Je vous ai donc fait citer pour connaître vos intentions. Qu'avez-vous à répondre?

— Je suis chrétien et évêque; je ne connais d'autre Dieu que le Dieu unique et véritable qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous servons, nous, chrétiens; c'est lui que nous prions nuit et jour pour nous-mêmes et pour tous les hommes, en particulier pour le salut des empereurs.

— Persistez-vous dans cette résolution?

— La bonne volonté, qui a une fois connu Dieu, ne change pas.

— Vous pouvez donc vous disposer à partir en exil pour la ville de Curube, ainsi l'ordonnent les empereurs Valérien et Gallien.

— Je suis prêt à partir.

— Les ordres que j'ai reçus, ajouta Paternus, ne concernent pas seulement les évêques, mais encore les prêtres. Je veux donc savoir de vous le nom des prêtres établis dans cette ville.

— Vos lois ont sagement et utilement proscrit la délation : je ne puis donc vous faire connaître ni vous déférer ceux dont vous me parlez. Vous les trouverez dans les villes où ils demeurent.

— Je veux qu'ils se présentent aujourd'hui même dans ce lieu.

— La discipline leur défend de se livrer eux-mêmes, et, en cela, vous ne saurez improuver leur conduite. Mais faites-les chercher, vous les trouverez.

— Ne craignez rien, je saurai les trouver. Les empereurs, dit encore le proconsul, interdisent également les réunions dans n'importe quel lieu et l'entrée des cimetières. Quiconque violera cette sage défense sera puni de mort.

— Faites ce qui vous est ordonné, » s'écria Cyprien; et il partit pour l'exil après cet interrogatoire où la calme intrépidité de son caractère avait brillé d'un si vif éclat.

SAINT CYPRIEN EN EXIL

Curube était un lieu très agréable sur le bord de la mer, quoique désert et écarté. Par déférence pour la vertu du saint évêque, que les païens eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer, il fut permis aux clercs et aux fidèles d'approcher de leur pasteur. A Curube, comme à Carthage, Cyprien resta l'âme de tout ce peuple qui l'honorait comme un père, ne cessant de correspondre avec lui, stimulant l'ardeur des uns, prodiguant tour à tour ses exhortations au clergé, au peuple, aux confesseurs de la foi.

En apprenant comment des prêtres et des évêques vénérables avaient été traînés au fond des cachots et dans les mines où ils étaient accablés de tourments : « Je ne m'étonne pas, s'écriait-il dans une lettre, je ne m'étonne pas que des vases d'or et d'argent aient été envoyés aux lieux où sont l'argent et l'or, si ce n'est que peut-être les mines, changeant de nature et de fonctions, reçoivent de nous l'or et l'argent, qu'elles étaient habituées à nous fournir.

» On a chargé vos pieds d'entraves; des liens enchaînent votre corps, membre fortuné et temple de Dieu; mais vos ennemis ont-ils garrotté votre âme? Le contact du fer a-t-il rouillé votre or? Loin du chrétien les chaînes qui déshonorent! Les vôtres sont la matière précieuse dont on formera votre couronne. O pieds glorieusement liés! ce n'est pas un artisan, mais le Seigneur qui vous déliera. O pieds enchaînés pour le temps, afin de rester libres pendant l'éternité! O pieds retardés un moment par de jaloux obstacles, mais qui vous élancerez bientôt d'une course glorieuse vers le Christ! Une terre nue, je le sais, reçoit vos membres harassés par le travail; mais ce n'est pas un supplice d'être couché à terre avec le Christ. Le pain n'y est pas abondant; mais l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit encore de la parole de Dieu, point de vêtement à opposer au froid qui vous glace; mais on est suffisamment couvert, on est richement paré quand on a revêtu le Christ. Ils ont placé l'ignominie sur votre tête à demi rasée; mais puisque le Christ est le chef de l'homme, quel que soit cet outrage, tout sied bien à une tête ennoblie par la confession du nom chrétien.....

— Eloquent dans le discours, innocent dans vos mœurs, lui répondirent les martyrs du fond

des souterrains, partout vous avez la palme. Notre vœu le plus cher est de voir un docteur qui nous affectionne si tendrement parvenir à la couronne après une éclatante confession. N'étiez-vous pas notre docteur, quand vous prononciez au tribunal du proconsul ces généreuses paroles que nous, vos disciples, nous devions répéter devant lui! Votre voix était alors comme une trompette retentissante qui appelait sur le champ de bataille les soldats de Dieu, munis des armes célestes.

— Demandez au Seigneur, leur avait dit Cyprien, qu'il m'enlève moi aussi, aux ténèbres de ce monde, afin que des cœurs unis ici-bas par les liens de la charité et de la paix, après avoir lutté de concert, se réjouissent ensemble dans le royaume des cieux. »

Dieu ne devait pas tarder à exaucer son serviteur. Une nuit, il se vit conduire par un ange devant le tribunal du proconsul; le proconsul écrivit sur une tablette la sentence de mort. L'ange la montra au saint évêque en disant : « Dans un an, elle sera exécutée. »

ADIEUX DE SAINT CYPRIEN A SON ÉGLISE

On put croire que ce jour allait être reculé. Par une permission de l'empereur, Cyprien, revenu de son exil, habitait depuis quelque temps un jardin près de Carthage. Ce fut là qu'il acheva de régler les affaires de l'Eglise et de distribuer aux pauvres ce qui lui restait.

Il y apprit que la persécution avait recommencé : et comme on faisait courir divers bruits confus, il envoya des chrétiens à Rome pour s'informer du véritable état des choses. Ils rapportèrent le décret de Valérien : « On frappera de mort, sans délai, y était-il dit, les évêques, les prêtres et les diacres. » L'édit était formel, et les ménagements dont on avait usé envers quelques-uns allaient faire place aux mesures les plus violentes.

A cette nouvelle, grand nombre de chrétiens conseillèrent à leur pasteur de se retirer dans des lieux écartés : « Non, dit Cyprien, je veux mourir pour mon Dieu. Il nous faut maintenant plutôt penser à l'immortalité qu'à la mort. »

En apprenant toutefois que le proconsul, qui était à Utique, avait envoyé des soldats pour l'y amener, il gagna une autre retraite, ne voulant pas quitter Carthage.

De là il écrivit sa dernière lettre à ses ouailles : « Si j'ai échappé aux licteurs envoyés pour me conduire à Utique, c'est qu'il convient qu'un évêque confesse le Seigneur dans la ville où il gouvernait l'Eglise, afin que l'honneur de sa confession rejaillisse sur le peuple entier. » Toutes les paroles qu'il prononce dans ce moment solennel, tout le troupeau semble les dire avec lui. « Ce serait flétrir l'honneur d'une Eglise aussi glorieuse que la nôtre, si je recevais à Utique la sentence de la mort, et si je partais d'une terre étrangère pour aller recevoir la couronne du martyre. Il n'en sera point ainsi. Mon vœu le plus cher, l'objet constant de mes prières, c'est de pouvoir confesser la foi pour vous comme pour moi, et au milieu de vous. Quant à vous, mes bien-aimés, observez la discipline et gardez le repos et la tranquillité. Daigne Notre-Seigneur, frères bien-aimés, vous faire persévérer en vous conservant sains et saufs dans son Eglise. »

SON MARTYRE

Le 14 septembre de l'an 258 approchait, jour anniversaire de la fameuse vision. Cyprien se prépara au martyre. Le proconsul revint à Carthage, et le saint évêque, sortant de sa retraite, reparut dans ses jardins. En vain on l'exhorta à fuir. L'heure avait enfin sonné, Cyprien ne voulut pas reculer.

Bientôt arriva une troupe de soldats. Cyprien se présenta, le visage gai et souriant. On le mena au prétoire, mais l'interrogatoire fut remis au lendemain, et l'évêque transféré à la maison de l'officier qui l'avait arrêté. Ses amis eurent la permission de rester avec lui et de partager son repas comme de coutume. Cependant la ville entière était en émoi, et, tandis que les païens, craignant quelque tentative, étaient en observation devant la maison de l'officier, les fidèles passaient la nuit en prières.

Le lendemain, quand l'évêque retourna au prétoire, une foule de chrétiens l'entourèrent, comme pour lui faire un rempart. On eût dit une armée marchant à l'assaut pour triompher de la mort. On fit asseoir Cyprien sur un siège recouvert de tentures; et un soldat, voulant recueillir la sueur du martyr, lui offrit des vêtements à changer. « Inutile remède, dit Cyprien, pour des maux qui finiront aujourd'hui! »

Le proconsul arriva : « Etes-vous Cyprien? lui dit-il.

— Oui, c'est moi.

— Vous êtes le pape de ces hommes sacrilèges?

— Oui.

— Les sacrés empereurs vous ordonnent de sacrifier aux dieux.

— Je n'en ferai rien.

— Pensez à vous.

— Faites ce qui vous est ordonné, dit Cyprien; dans une chose si juste, il n'y a pas à délibérer. »

Le proconsul prit l'avis de son Conseil et prononça la sentence en ces termes :

« Nous condamnons Thascius Cyprien à être décapité.

— Dieu soit loué! s'écria Cyprien, et il ajouta : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous daignez retirer mon âme de ce corps mortel. »

Les fidèles, qui ne l'abandonnaient pas, s'écrièrent d'une seule voix : « Qu'on nous décapite tous avec lui! »

Cependant, la communauté chrétienne obéit aux recommandations suprêmes de son pasteur. Elle se contenta de le suivre en silence jusqu'au lieu du supplice. Le lieu était entouré d'arbres; comme la foule était immense, plusieurs y montèrent pour contempler le héros.

Cyprien ôta son manteau, se mit à genoux et se prosterna pour prier quelque temps. Puis il ce dépouilla de sa dalmatique, qu'il donna aux diacres, ne gardant qu'une tunique de lin. A la vue du bourreau, il lui fit donner vingt-cinq pièces d'or; après quoi, il se banda les yeux lui-même, et un prêtre et un diacre lui attachèrent les mains, tandis que les fidèles jetaient des linges tout autour de lui pour recueillir son sang.

Le bourreau parut tremblant. quand il lui fallut faire son office, mais le martyr l'encouragea à lui donner le coup : enfin, il laissa tomber le glaive, et l'âme de Cyprien s'envola au ciel.

SAINTE EUPHÉMIE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 16 septembre.

Martyre et triomphe de sainte Euphémie.
(D'après un tableau de l'église de Chalcédoine.)

LES PRÉPARATIFS DU COMBAT

Parmi les illustres habitants que le bourg de Chalcédoine comptait à la fin du second siècle, on remarquait le sénateur Philophrone et son épouse Théodorosiama. Tous deux étaient fervents chrétiens. Théodorosiama a même reçu des hagiographes le titre de « très pieuse ». Dieu leur avait donné une fille. Ils l'appelèrent Euphémie, c'est-à-dire « je parle bien ». Le nom était prophétique. Les exemples et les paroles de la Sainte parvenus jusqu'à nous, disent éloquemment comment il faut aimer et défendre sa foi. De la vie d'Euphémie l'histoire ne nous raconte que son martyre, comme pour nous montrer que des actions d'un chrétien, les plus grandes, les plus durables sont les souffrances supportées pour l'amour du divin Crucifié.

Dioclétien régnait alors sur le monde. Ennemi des chrétiens, parce que le vice hait nécessairement la vertu, il avait lancé contre eux un édit sanguinaire. Priscus Europeus, proconsul de l'Orient, hésitait à le faire exécuter. Mais il avait auprès de lui un de ces perfides amis qui n'usent de leur influence que pour porter au mal. Il se nommait

Apelianus. C'était un sophiste, un de ces faux savants que l'on retrouve à tous les âges. Plein de sa science apparente il méprisait le Christ qui enseigne l'humilité; prêtre de Mars il avait, comme son dieu cruel, soif du sang des hommes; l'or des chrétiens, qu'il espérait sans doute s'approprier, excitait, plus que tout le reste, son zèle pour les dieux.

Il stimule l'ardeur endormie de Priscus, menaçant du courroux de l'empereur ce qu'il appelait sa négligence.

Priscus publia donc l'édit dans toutes les villes de son gouvernement. Tous les habitants étaient convoqués à un sacrifice au dieu; quiconque refuserait d'y paraître serait puni de mort.

A Chalcédoine, où le dieu de la guerre avait un temple, la fête devait avoir un éclat particulier. Huit jours avant la solennité, à des heures fixes, les trompettes retentissaient déjà dans la ville pour avertir le peuple. « Mais ce n'était point des hymnes de joie qu'elles faisaient entendre, disent les historiens, elles semblaient gémir et chanter tristement la mort de nombreuses victimes innocentes. Leur son glaçait le cœur et faisait frémir. »

Les chrétiens se préparaient à la lutte par la prière. Ils se réunissaient par petites troupes séparées dans les demeures des plus nobles d'entre eux, et là, d'une commune voix, ils appelaient d'en haut la force divine qui fait les martyrs. Ils vaquaient à ce pieux dessein quand le dernier signal retentit. Ils entendirent les pas de la foule idolâtre qui se pressait au temple. La voix des prêtres de Mars menaçant de mort ceux qui ne se rendraient pas au sacrifice parvint aussi jusqu'à eux; mais pas un ne défaillit. Le trépas pour leur Dieu, ils l'acceptaient volontiers, ils le désiraient.

Bientôt les satellites d'Apelianus commencèrent des recherches dans les demeures afin de s'assurer que nul homme valide ne s'était exempté du sacrifice. Ils découvrirent une retraite où cinquante chrétiens se tenaient réunis. « Le pieux Apelianus vous attend dans le temple aux pieds du dieu Mars, dirent les soldats. — Nous n'adorons point les démons, répondirent les chrétiens; Jésus crucifié est notre seul Dieu, et nous ne nous mettons à genoux que devant Lui. » Les soldats se saisirent de ces généreux confesseurs de la foi, les chargèrent de liens et les conduisirent en prison. Euphémie était du nombre de ces heureux captifs. La craintive pudeur de la vierge, la hardiesse et la joie du martyre rayonnant à la fois sur son front, lui donnaient cette chaste beauté que la terre ne produit pas et qui fait penser au ciel d'où elle est descendue.

LES PÉRIPÉTIES DU COMBAT

Le lendemain, à Chalcédoine, Priscus prenait place sur son tribunal. Apelianus, debout à ses côtés, représentait visiblement le mauvais ange qui s'attache à nous pour nous précipiter par le crime et l'iniquité au fond des abîmes. Le proconsul fit amener les chrétiens, et leur reprocha leur rébellion manifeste. « Rachetez au moins votre faute, disait-il, en immolant des victimes au génie de l'Empereur, notre souverain maître. — Notre souverain Maître, interrompirent hardiment les chrétiens, c'est le Christ Jésus, et comme victime de propitiation nous lui offrons notre propre vie. — Tant d'audace et de résolution, répond le magistrat troublé, m'étonne et me confond! Oubliez-vous donc votre rang et la douceur de votre vie? » et en parlant ainsi il portait ses yeux sur Euphémie qui brillait au milieu de ses compagnons comme un astre éclatant. « Non, non, ajouta-t-il, vous ne résisterez pas davantage, vous sacrifierez à nos dieux et l'empereur récompensera votre zèle en vous accordant des honneurs et des distinctions. — Notre Dieu, répondirent les chrétiens, nous a promis bien plus quand il a dit : « Courage, courage, bon et fidèle serviteur, tu entreras dans la gloire de ton Seigneur. » Si tu juges, proconsul, que nous devons obéir à un homme pour mériter ses faveurs périssables comme lui, que ne devons-nous pas faire pour gagner les récompenses éternelles que nous promet un Dieu! Dispose de nous comme il te plaira, nous sommes résolus à tout souffrir pour rester fidèles à Celui que nous adorons. »

Priscus, vaincu, ordonna de reconduire les accusés dans la prison et de les torturer chaque jour à des heures fixes. Il pensait fléchir par les tourments ces volontés insensibles à ses menaces et à ses promesses. Les martyrs entendirent avec joie leur condamnation. Quelques-uns cependant tremblaient pour Euphémie. Elle était si jeune et si délicate! « Noble servante du Christ, lui dirent-ils, restez au nombre de ces vierges sages qui furent prêtes à recevoir l'Epoux quand il se présenta. Attendez-le sur la terre en souffrant pour lui, tandis qu'au ciel il prépare pour vous le banquet des noces éternelles. » Euphémie n'avait pas besoin de cette exhortation. L'énergie de sa foi la mettait au-dessus des faiblesses de l'âge et du sexe. Pendant dix-neuf jours, elle supporta vaillamment comme ses compagnons tous les mauvais traitements qu'il plaisait aux geôliers d'inventer. Au milieu des supplices elle se fortifiait davantage dans sa foi, comme ces plantes vigoureuses qui poussent des racines plus profondes dans la terre à mesure que les autans les accablent de leurs coups.

Au vingtième jour, les confesseurs reparaissaient devant le tribunal où Priscus siégeait avec Apelianus, son mauvais génie. Ils répondirent avec tant de fermeté que le proconsul irrité ordonna aux soldats de les frapper tous au visage. Les martyrs joyeux présentaient eux-mêmes leurs joues aux fouets qui devaient les ensanglanter. Chaque coup faisait resplendir leur face d'un éclat divin, tandis que les bourreaux sentaient leurs bras s'engourdir et tomber de lassitude. Quand ils eurent porté leurs mains criminelles sur la dernière de leurs victimes, ils tombèrent épuisés et sans vigueur.

Les juges étaient consternés; pour ne pas prolonger davantage leur honte et leur défaite, ils déclarèrent que c'était au tribunal de l'Empereur lui-même qu'ils enverraient les coupables. Pourtant ils voulaient tenter un dernier effort pour sauver Euphémie, dont la noblesse et le rang les avaient émus. Elle fut séparée de ses compagnons qu'on envoya dans les prisons du port attendre le vaisseau qui devait les porter en Italie.

Restée seule devant ses juges, la Sainte priait Dieu de ne pas l'abandonner dans sa solitude.

Apelianus la tira de sa prière par de douces paroles : « Faible enfant, lui dit-il, tu as été séduite par les discours de tes compagnons. Leur seule présence, la crainte de leurs reproches peut-être, t'empêchaient de m'obéir. Ces perfides sont loin maintenant, reviens à toi, agis avec la prudence qu'exige ta noblesse. Sacrifie à nos dieux. »

Euphémie répondit à ces paroles par un refus indigné. Le proconsul irrité ordonne de l'étendre sur le chevalet.

« Que m'importent ces tourments, disait joyeusement la vierge, ils n'atteindront pas mon âme immortelle, ils ne pourront que la débarrasser des liens de la chair et la faire jouir plus tôt des biens du ciel. » Elle parlait encore, que les bourreaux, serrant les cordes de la cruelle machine,

tirèrent violemment tou ses membres. Ses nerfs tendus outre mesure se rompaient, ses veines brisées laissaient échapper des flots de sang et les os sortaient les uns après les autres de leurs jointures. « Sacrifie à nos dieux, criait Apelianus, tu seras délivrée. ». Mais Euphémie ne l'entendait pas. Son âme, inondée des joies du Saint-Esprit, s'exhalait en prières : « Seigneur, consolation des affligés, murmurait-elle, regardez miséricordieusement votre humble et inutile servante, délivrez-moi des mains de Satan et de Priscus son ministre. » Elle n'avait pas achevé son oraison que la vertu divine se faisait sentir. L'instrument de supplice se brisait, ceux qui le mettaient en œuvre tombaient inanimés. Euphémie, guérie de toutes ses blessures, se plaçait debout, prête à continuer la lutte, auprès du magistrat encore une fois vaincu.

« Le feu, dit-il, sera plus fort que tes maléfices. Adore le dieu Mars. — Je crains plutôt, dit la chrétienne, ces flammes éternelles qui seraient le châtiment de mon idolâtrie. Aussi j'espère, par Jésus-Christ, résister à tes ordres et à tes supplices. »

Cependant un bûcher effrayant est dressé, bientôt c'est un vaste brasier capable de dévorer jusqu'aux derniers ossements de ses victimes. Le magistrat ordonne aux bourreaux d'y jeter la Sainte. Deux soldats s'avancent. Mais tout à coup, saisis de terreur, ils s'arrêtent, ils reculent, ils avaient aperçu au-dessus d'elle des anges, au visage terrible, prêts à la venger de ses ennemis.

« Obéissez, dit Apélianus, ou craignez ma colère. » Ils refusent, et le juge les fait jeter dans un cachot.

On appelle d'autres soldats. Ceux-ci accusant leurs camarades de lâcheté, saisissent Euphémie et la poussent dans le brasier. Mais les flammes s'écartent aussitôt des deux côtés de la jeune chrétienne, enveloppent les bourreaux et l'un d'eux tombe mort. Euphémie, libre au milieu des flammes qui ne consument que ses liens, bénit le Seigneur. Et voici que Jésus lui apparaît et l'encourage. Son héroïque servante lui demande une faveur pour les deux soldats qui ont refusé de la livrer au supplice : c'est la grâce qu'elle ambitionne pour elle-même : donner courageusement sa vie pour son Dieu. Elle sortit alors joyeuse de la fournaise et reparut devant le proconsul escortée d'une foule enthousiaste qui l'acclamait et bénissait le Dieu des chrétiens. Apelianus aurait voulu renvoyer Euphémie dans sa demeure et ne pas prolonger davantage un combat où tout tournait contre lui.

Mais comment l'empereur jugerait-il sa conduite? Ne perdrait-il pas ses dignités, ses charges si lucratives? Pour garder les faveurs d'un homme, il se fait l'ennemi du Tout-Puissant; pour sauver sa fortune terrestre, il expose son salut éternel. Il fait ramener la Sainte dans sa prison et songe à de nouveaux supplices.

En attendant, on exposa aux bêtes Sostène et Victor, les courageux soldats qui n'avaient pas voulu porter leurs mains sur la vierge chrétienne. A genoux dans l'arène, ils prièrent le Seigneur d'oublier leurs crimes et de les admettre dans son royaume. Une voix se fit entendre qui disait : « Courage! votre prière est exaucée. » Peu à près, leurs âmes. délivrées par la dent des fauves, recevaient dans les cieux la palme des élus. Leurs corps recueillis par les chrétiens furent ensevelis avec honneur.

Le lendemain, notre courageuse martyre était ramenée devant son juge. Sur le chemin elle redisait cette pensée d'un psaume « Seigneur, mon Dieu, je vous chanterai un cantique nouveau sur la terre ; je vous glorifierai de toute l'étendue de mes forces; je confesserai votre nom au milieu des impies et je gagnerai ainsi l'héritage céleste.

La voix d'Apelianus arrêta ces suaves accents. « Jusques à quand, disait le proconsul à la Sainte, mépriseras-tu nos dieux, l'empereur et ta propre vie? Il en est temps encore, mets un terme à ta rébellion, viens offrir un sacrifice au redoutable Mars.

— Ce serait trop grande folie de t'obéir, répondit-elle. Comment adorer un bois, un métal insensible? Comme Satan, tu voudrais me précipiter au fond des enfers, mais le Christ me soutient; appuyée sur Lui je triompherai.

Le magistrat ne répondit point; mais un furtif sourire passant sur les lèvres annonça qu'il comptait sur une victoire prompte et éclatante.

« Reconduisez la prisonnière dans son cachot, dit-il, j'ai fait ce que j'ai pu pour la sauver. » Deux soldats s'avancèrent pour la guider. Ils la menaient par un chemin qu'Euphémie n'avait pas encore suivi depuis sa captivité. La Sainte s'en étonnait. Ses gardiens étaient encore plus anxieux qu'elle. A un signal donné ils la poussent brutalement et cherchent à s'éloigner d'elle. La vierge soutenue par les anges, dont sa pureté la rendait sœur, continua tranquillement sa route. Un de ses bourreaux, au contraire, sentit tout à coup une trappe jouer sous ses pas. Il poussa un cri d'horreur et disparut dans une fosse profonde habilement dissimulée.

Il tomba sur des piques aiguës, peut-être disposées là par lui-même. Bientôt il mourut du supplice préparé pour Euphémie. Suivant la menace des saints livres, le pécheur était tombé dans les filets qu'il avait tendus; son iniquité était devenue l'instrument de son châtiment et de sa mort.

LE TRIOMPHE

Qui exprimera la rage de Priscus et d'Apelianus quand ils apprirent que leur victime avait encore échappé à leurs mains? « Contre cette mort qu'elle ne prévoit pas, avaient-ils pensé, les maléfices de la chrétienne ne pourront rien. » Ils avaient compté sans le Dieu qui voit et déjoue les complots les plus secrets des impies. Ils ne voulurent pas cependant s'avouer pour battus. Euphémie, ramenée devant eux, entendit de leur bouche les paroles les plus caressantes, les offres les plus tentatrices. Mais la vanité n'avait point de pouvoir sur son cœur. Elle repoussa tout. La flagellation devait la punir de ce refus; telle avait été la sentence d'Apelianus. Mais les verges et les fouets tombant sur sa chair perdaient leur rudesse. La Sainte ne sentait pas les coups et se riait de la faiblesse de ses persécuteurs.

Priscus, au comble de la fureur, ordonna de scier Euphémie en petits morceaux et de jeter sa chair et ses os dans des chaudières d'airain rougies au feu où le tout se réduirait en poudre. Le corps virginal de la Sainte devint plus dur que le diamant; les scies ne purent l'entamer. Les chaudières où devaient être consumés les débris sanglants d'Euphémie se rompirent et volèrent en éclats.

Cependant la Sainte souhaitait ardemment la mort. Les prodiges qui la sauvaient lui semblaient trop cruels : ils retardaient son union avec le céleste époux de son âme Jésus-Christ, en la retenant loin du ciel prêt à s'ouvrir devant elle.

Enfin le persécuteur la condamne à périr sous la dent des bêtes; il veut essayer encore ce supplice.

A genoux dans le cirque, la vierge martyre demande au Sauveur de daigner accepter l'humble sacrifice de sa vie en lui permettant de mourir pour la foi.

Elle priait encore lorsqu'on lança dans le cirque

trois lions et deux ours. Ces redoutables animaux ne firent pas entendre les rugissements qui accompagnaient habituellement leur entrée dans l'arène. Ils s'avancèrent humblement jusqu'aux pieds de la jeune chrétienne, et se mirent à lécher la trace de ses pas. Euphémie les regardait pour les exciter à la déchirer et à la dévorer. Mais les lions, domptés par une force invisible, restaient doux comme des agneaux. La Sainte craignait de voir la palme lui échapper encore, quand un ours vint à elle; d'une seule morsure il brisa sans fureur la prison de chair qui retenait l'âme d'Euphémie sur la terre.

Alors une voix céleste se fit entendre : « Euphémie, viens dans le lieu saint recevoir ta récompense : tu as consommé ta course, tu as gardé ta foi. » La terre qui buvait le sang de l'héroïque vierge trembla, comme épouvantée du crime de ceux qui l'avaient fait couler. Les bêtes féroces ne dévorèrent point le corps de la vierge martyre.

Quelque temps après, les chrétiens, dont Euphémie avait partagé la captivité, partaient pour l'Italie. Mais Priscus, frappé par la maladie, ordonna à leurs gardes de les bien traiter.

HONNEURS RENDUS AUX RESTES D'EUPHÉMIE MIRACLES QU'ILS ACCOMPLISSENT

Philophrone et Théodorosiama ensevelirent les précieux restes de leur fille à quelque distance de Chalcédoine. Dans la suite les habitants de Chalcédoine élevèrent un temple magnifique en l'honneur d'Euphémie. Les restes de la Sainte y furent solennellement déposés. Des prodiges, sans cesse renouvelés, entretinrent la dévotion des fidèles. On introduisait une éponge dans sa châsse et, quand on la retirait, elle était pleine d'un sang toujours vermeil. En même temps il se répandait dans le lieu saint un parfum exquis. Un empereur de Constantinople, doutant du prodige, fit dépouiller le reliquaire de tous ses ornements. Il craignait que l'or et les pierreries ne servissent qu'à dissimuler quelque fraude. Sous ses yeux attentifs un sang plus abondant et plus odoriférant que de coutume jaillit du corps de la Sainte. Le prince y méla ses larmes en demandant pardon à la vierge d'avoir douté de sa puissance.

C'est dans l'église consacrée à notre Sainte que se tint en 451 le concile qui condamna Eutychès. Cet hérésiarque ne voulait reconnaître en Jésus-Christ que la nature divine; d'après lui c'était une impiété de dire qu'il était homme. Les membres de cette grave assemblée en attribuèrent l'heureux succès à la protection d'Euphémie. La liturgie grecque a conservé le souvenir de cette faveur de la Sainte par un récit merveilleux.

Comme Eutychès refusait de se rendre au raisonnement des Pères du concile, disent les Ménologes, on résolut de recourir à l'arbitrage de la glorieuse martyre Euphémie. On déposa sur sa poitrine le livre qui contenait les dogmes de la foi catholique et celui où Eutychès avait consigné ses blasphèmes, puis la châsse fut refermée et juridiquement scellée. Quand on la rouvrit, quelques jours après, les écrits de l'hérésiarque étaient sous les pieds de la Sainte; le volume qui enseignait la vraie foi était resté sur son cœur. Euphémie avait ainsi manifesté son horreur pour l'hérésie et son amour pour la doctrine catholique. Les Pères du concile, pour témoigner leur reconnaissance, firent ériger en basilique le temple consacré à la Sainte, et le pasteur de cette église porta le titre de métropolitain.

Chez les Grecs une fête spéciale fixée au 11 juillet rappelle et honore ce miracle d'Euphémie.

Au VII[e] siècle les restes de la Sainte furent transportés dans l'enceinte de Constantinople. On craignait qu'ils ne tombassent entre les mains des barbares qui envahissaient alors l'Empire et qu'ils ne fussent profanés. Une riche église, bâtie sur la place de l'Hippodrome dans la cité impériale, reçut ce précieux dépôt. Dans la suite, un empereur iconoclaste ne craignit pas de porter une main sacrilège sur ces restes sacrés. Une nuit il se saisit de la châsse qui les renferme et les jette à la mer. Deux marins de Troade recueillirent cette précieuse épave que les flots avaient refusé d'engloutir. Une vision leur apprit de quel trésor ils étaient possesseurs et joyeux ils pensèrent à en doter leur patrie. Mais la tempête les jeta sur l'île de Lemnos. Deux fois ils tentèrent de s'en éloigner et, deux fois, la mer les ramena au même endroit. Ils comprirent qu'Euphémie avait choisi ce lieu pour demeure. Ils y bâtirent un ermitage, prirent l'habit des moines et veillèrent jusqu'à leur mort à l'honneur des saintes reliques. Les miracles qu'elles opéraient attirèrent des visiteurs et des offrandes. Un temple de marbre s'éleva au-dessus du tombeau de la vierge de Chalcédoine.

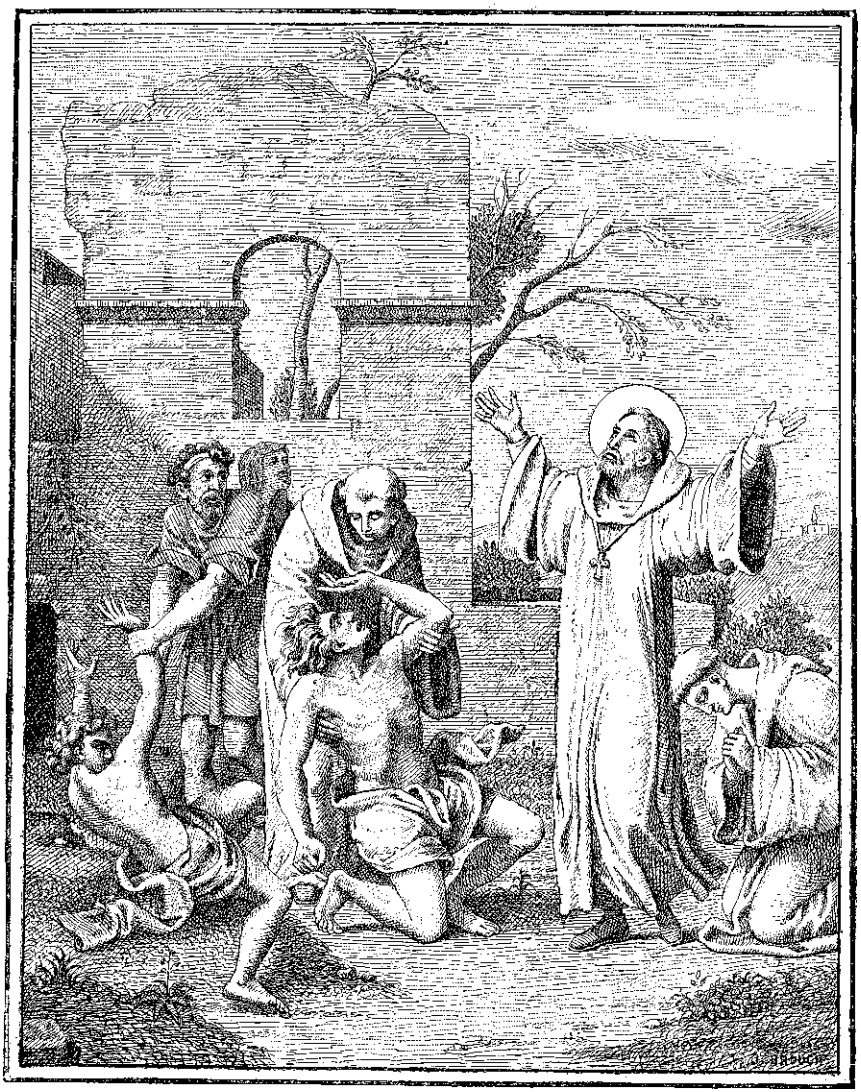
Quand la rage des Iconoclastes fut tombée, le patriarche de Constantinople réclama pour son église le corps d'Euphémie.

La pieuse impératrice Irène, qui régnait alors, l'envoya chercher avec honneur. Les habitants de Lemnos ne consentirent à cette restitution qu'après de vives protestations. Il y eut même un commencement de révolte. Il fallut pourtant se rendre à la volonté impériale, et Euphémie revint reposer glorieusement à Constantinople. Le nom de la Sainte devint célèbre dans tout le monde catholique. Des oratoires, des temples s'élevèrent partout en son honneur. Rome en a compté jusqu'à trois. Les plus illustres Eglises, Rome et Paris entre autres, se partagèrent les reliques d'Euphémie.

Sainte Euphémie, vierge et martyre, priez pour nous.

SAINT LUBIN, ÉVÊQUE DE CHARTRES

Fête le 16 septembre.



Saint Lubin chasse le démon du corps des possédés par la vertu du signe de la croix.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Saint Lubin naquit à Poitiers, au commencement du VIe siècle, alors que la Gaule, envahie par les armées de Clovis, devenait la France. Les parents du jeune Lubin étaient honnêtes, mais pauvres : n'ayant pas assez de ressoucres pour lui procurer une éducation recherchée, ils l'employèrent à la garde des troupeaux. Lubin pourtant se sentait né pour de plus grandes choses : il avait des goûts élevés et son esprit était très ouvert, quoique privé de toute culture intellectuelle. Il était dévoré du désir d'apprendre, et il suivait d'un regard d'envie les enfants de son âge, qui, plus heureux que lui, allaient en foule aux écoles monastiques. L'histoire nous a transmis, à ce sujet, une anecdote charmante. Un jour que le jeune berger gardait ses bœufs, un moine de l'abbaye voisine vint à passer sur le chemin. L'enfant s'approcha et supplia le religieux de lui accorder une grande faveur. « Laquelle, mon enfant? dit le moine. — Ecrivez-moi, s'il vous plaît, bon Frère, les lettres de l'alphabet : car je veux apprendre à lire en gardant les troupeaux de mon père. » Le religieux n'avait ni parchemin, ni tablettes ; il n'eut qu'un moyen de contenter l'enfant ; il prit sa ceinture, et y grava les lettres comme il put. Ce fut le premier livre de Lubin.

Son père, lui voyant une telle ardeur pour l'étude et de si bonnes dispositions, lui permit enfin de suivre ses goûts, et l'enfant, sans négliger le travail manuel et ses devoirs d'état, se prépara à entrer dans un monastère.

LUBIN MOINE

Il fut bientôt admis à l'abbaye de Noaillé (près Poitiers), et y reçut la tonsure. Devenu ainsi non seulement disciple des moines, comme il l'avait désiré, mais moine lui-même, Lubin se donna avec ardeur à l'étude, à la piété, à la pratique de la perfection. On lui confia la charge de cellérier (économe) et de réglementaire de la petite communauté. Il remplissait ses fonctions avec soumission et humilité, mais regrettait le temps qu'elles dérobaient à ses travaux intellectuels ; aussi était-il heureux de se ressaisir le soir, et la lecture remplaçait souvent le sommeil de la nuit. Les autres moines, que la lumière de Lubin troublait dans leur repos, murmurèrent en secret d'abord, puis protestèrent tout haut contre ce travail nocturne. Lubin ne se laissa point rebuter par cette difficulté : chaque soir, il couvrit d'un voile sa fenêtre qui donnait sur les cellules des moines, et, grâce à cette précaution, continua ses veilles, sans craindre de soulever les mécontentements de ses frères.

VOYAGES

Après huit ans de cette vie de prière et de travail, Lubin résolut d'aller visiter saint Avit, pieux ermite du Perche, dont la renommée avait porté jusqu'à Poitiers le nom et les mérites. En chemin, il rencontra saint Calais, moine aussi et diacre, qui lui donna les conseils de son expérience : « Mon Frère, lui dit-il, je vois bien que vous désirez une vie plus élevée et un état plus parfait. Souvenez-vous toujours de trois recommandations que je veux vous faire : ne recherchez jamais la faveur des grands; ne demandez ni n'acceptez jamais les honneurs ecclésiastiques; enfin, évitez le séjour des monastères où le trop petit nombre de religieux favorise la dissipation. Ainsi, vous vivrez toujours dans la paix et ferez de grands progrès dans la perfection. »

Saint Avit reçut fort bien le jeune moine ; mais ne le trouvant pas assez instruit, il lui conseilla de voyager encore, afin de parfaire son éducation monastique. Lubin partit donc et parcourut les bords de la Loire, visitant les abbayes, demandant des conseils aux pieux ermites, s'édifiant du spectacle de leurs grands exemples. Il eut l'idée d'aller s'établir à Lérins, dont on disait tant de merveilles dans tout le monde chrétien. Un moine qu'il rencontra sur sa route le dissuada de ce projet; ce religieux avait lui-même séjourné à Lérins, l'impossibilité de se faire au climat du Midi l'avait forcé de venir s'établir dans une zone plus tempérée.

Lubin n'alla donc pas à Lérins et continua ses voyages avec son nouveau compagnon. Après un court séjour au monastère de Javoux près de Mende, où ils avaient été admis par l'évêque saint Hilaire, ils prirent le chemin de l'*Ile-Barbe* où les attirait la réputation du grand saint Loup, plus tard archevêque de Lyon. Lubin y resta cinq ans, en dépit des sollicitations de son compagnon, l'ancien moine de Lérins, dont l'esprit inquiet ne s'attachait nulle part et rêvait toujours quelque pèlerinage nouveau.

Les barbares qui avaient envahi les Gaules ne pouvaient vivre en paix. Les ambitions toujours inassouvies, les discussions sans cesse renaissantes dévastaient le pays par des guerres continuelles. Les monastères n'étaient pas épargnés : les barbares, croyant y trouver de grandes richesses, tuaient ou dispersaient les moines et mettaient tout au pillage. C'est ainsi que dans la guerre entre Francs et Bourguignons, sous le règne des fils de Clovis, les Francs envahirent l'Ile-Barbe. A leur approche, les moines s'étaient enfuis; Lubin seul, dont le courage ne connaissait pas de défaillance, n'avait pas quitté son monastère : avec lui était resté un vieillard à qui l'âge avait interdit la fuite : « Où sont vos trésors? s'écrièrent les barbares en entrant. — Moi, je n'y connais rien, répondit le vieux moine, mais Fr. Lubin, qui est resté avec moi, sait à coup sûr où on les a ramassés. » Lubin fut incorruptible; ni la douceur, ni les menaces n'eurent de prise sur lui, et les barbares, pour essayer d'un moyen plus efficace, et pour le punir de ses refus obstinés, le soumirent à une torture cruelle: ils lui serrèrent les jambes et la tête avec des cordes jusqu'à ce que son secret lui échappât. Ce fut peine perdue : Lubin ne voulut point livrer les biens de ses frères. Il fut laissé pour mort par les barbares, mais Dieu le guérit miraculeusement et le rendit à sa vie de prière, d'abnégation et de sacrifice.

RETOUR AU PERCHE

Dix années de saintes pérégrinations et les tourments soufferts pour la charité avaient assez éprouvé la vocation de Lubin et préparé sa profession : il était temps de revenir vers saint Avit pour lui demander une place et une cellule dans son ermitage du Perche. Lubin quitta donc l'Ile-Barbe avec deux autres moines, Eufronius et Rusticus, qu'il vint présenter à saint Avit. Ils furent admis tous trois avec grande charité par cet autre Antoine dans cette autre Thébaïde. On confia encore une fois à Lubin l'office d'économe ou de cellérier, une des principales charges du monastère dans la règle bénédictine. Son administration fut prudente et douce : il fut aimé de tous, sachant refuser le superflu aux solliciteurs importuns pour que le nécessaire ne manquât à personne. On raconte que le bon saint Avit, affaibli par l'âge, exténué de jeûnes, de fatigues et de veilles, ne voulait accepter comme nourriture que les mets préparés par les soins de son cellérier.

Lorsque Dieu eut appelé à lui le bienheureux Avit, Lubin, avec ses deux compagnons, se retira sur la lisière de la forêt de Montmirail, dans une vallée où est aujourd'hui le bourg de Charbonnières. Ils construisirent trois cellules et vécurent ensemble quelque temps. Bientôt, Eufronius et Rusticus, comme tant de moines de ce temps, se firent voyageurs et, pendant cinq ans, Lubin resta seul dans son ermitage. C'est à cette époque qu'il faut placer son premier miracle.

Un soir d'été, après une chaude journée, un violent orage s'était abattu sur la campagne; le vent soufflait avec fureur, déracinant les chênes de la forêt, couchant à terre les moissons. De gros nuages s'avançaient menaçants, pleins de grêle. C'était la ruine, en une heure, de toutes les espérances. Lubin eut pitié des pauvres paysans.

Plein de confiance en Dieu, armé de la prière, la force des saints, il fit les oraisons que prescrit l'Eglise en pareille occasion; il bénit les champs et y versa l'huile sainte. Aussitôt, le calme succéda à la tempête : le vent s'apaisa, les nuages se dis-

persèrent : la prière de Lubin avait conjuré le désastre.

Ce miracle répandit au loin la renommée du saint ermite. Ethérius, alors évêque de Chartres, voulant se rendre compte par lui-même des merveilles qu'il entendait raconter, profita d'une visite à Brou, pour appeler Lubin. Le pieux solitaire se rendit à la demande de son évêque : il vint à Brou, et fut reçu à l'abbaye des Bénédictins de cette ville. La nuit, un incendie se déclara dans le monastère et menaça de tout réduire en cendres. Les moines, malgré des efforts infinis, ne pouvaient se rendre maîtres du feu, et l'eau qu'on jetait en abondance semblait exciter plutôt la violence des flammes. Lubin se mit en prière : ses larmes et ses pieuses invocations furent plus puissantes que tous les moyens humains. L'immense foyer, comme étouffé par une main invisible, s'éteignit aussitôt et une grande partie de l'abbaye fut ainsi préservée du désastre. L'évêque à qui Dieu venait de donner une preuve si éclatante de la sainteté de Lubin, l'ordonna diacre, puis prêtre et le mit, malgré les vives réclamations de son humilité, à la tête du monastère qu'il avait sauvé par ses prières.

LUBIN ABBÉ DE BROU

Elevé à une si haute dignité, Lubin ne perdit rien de sa simplicité, de sa vertu, de sa sainteté; Dieu ne lui ménagea pas non plus ses faveurs : les miracles que les légendes attribuent à saint Lubin sont innombrables, et l'historien doit renoncer à les raconter par le détail.

Il éteignit encore un autre incendie. Il guérit par le signe de la Croix deux possédés que le démon tourmentait et qui, dans leurs accès, rompaient tous les liens dont on voulait les enchaîner. Une foule de malades furent, par ses prières, délivrés de leurs maux. Cependant, ce merveilleux médecin des infirmités d'autrui fut atteint lui-même d'une plaie horrible, un cancer aux narines. Il souffrit cette cruelle épreuve avec une patience admirable; ses moines lui conseillaient de demander à la science des hommes sa guérison. Il se contenta de mettre sur son mal un peu de cire bénite, priant Dieu de fortifier sa vertu dans l'infirmité. Après dix ans de souffrances, le cancer disparut sans l'emploi d'aucun remède, Dieu ne voulant pas plus longtemps éprouver son serviteur.

Le miracle suivant prouve combien Dieu se montrait prodigue de merveilles à l'égard de ces religieux qui avaient tout abandonné pour lui. Un moine, d'un nom bien disgracieux, dit naïvement la légende (il s'appelait Tyran), mais remarquable par sa sainteté, entendit pendant la nuit une voix qui lui disait : « Hâtez-vous de vous lever : la cloche a déjà annoncé les Matines. » Le moine se lève aussitôt et court à la chapelle : il la trouve brillante de mille clartés et, au milieu d'une lumière plus vive, il aperçoit, s'entretenant ensemble, deux personnages d'une beauté toute céleste : l'un était saint Lubin, son abbé, l'autre lui était inconnu. A cette vue, le moine fut rempli de frayeur et courut se cacher dans sa cellule. A minuit, quand la cloche sonna pour tout de bon (il l'entendit bien, cette fois), Tyran revint non sans crainte à la chapelle. Après l'office, il s'approcha de Lubin avec un religieux respect, et lui demanda quel mystérieux personnage l'avait entretenu dans la chapelle avant Matines. « C'est le bienheureux Avit, répondit Lubin, qui m'est apparu pendant mon oraison et est venu me donner des conseils au sujet d'un Frère que je dois reprendre et punir pour ses désordres. »

Peu de temps après son élévation à la dignité d'abbé, Lubin fut chargé par son évêque Ethérius d'aller visiter saint Césaire d'Arles. Il y partit en compagnie de saint Aubin, évêque d'Angers. Après avoir salué Césaire, et longuement conféré avec lui de l'état monastique et des moyens de perfection, Lubin ne cacha pas le désir qu'il avait de se retirer à Lérins pour se soustraire aux charges et aux grandeurs qui le poursuivaient dans le cloître : « Gardez-vous-en bien, répondit Césaire; vous êtes nécessaire à vos enfants; ne craignez-vous pas qu'en votre absence ils négligent les observances de la règle? Retournez au plus tôt vers eux et ne les laissez pas plus longtemps comme des brebis sans pasteur; le loup rôde autour du troupeau; ne voyez-vous pas que, s'il y pénètre, c'est vous qui répondrez devant Dieu de la perte de vos frères? »

Détourné par cette verte remontrance de son projet de fuite, Lubin revint en toute hâte à Brou. Il y retrouva son abbaye dans le même ordre qu'il l'avait laissée au départ; la plus grande charité régnait parmi ses moines : ils ne connaissaient dans leurs relations ni la mesquine jalousie, ni ces petites difficultés qui, en aigrissant les caractères, divisent les cœurs. Aussi, plein de joie, Lubin remercia Dieu, l'auteur de toute charité et de toute paix, et il reprit avec courage le gouvernement de son monastère.

Il allait en être bientôt arraché par un événement imprévu en apparence, mais préparé dès longtemps dans les desseins de Dieu. L'évêque Ethérius mourut en 544, et ce fut dans tout le diocèse de Chartres un cri à peu près unanime du clergé et du peuple pour appeler Lubin à lui succéder. Tous connaissaient sa sainteté et ses miracles; on savait quelle science des choses et des hommes il avait acquise dans le gouvernement de son monastère; on savait que la force et la douceur dirigeaient de concert tous les actes de son autorité; enfin Lubin aimait la sainte Eglise de Chartres à laquelle il s'était attaché.

Son élection rencontra cependant quelques difficultés. Plusieurs évêques, qui peut-être patronaient d'autres candidats, essayèrent d'écarter Lubin. Ils opposèrent une inaptitude physique, et prétendirent que la difformité laissée à son visage après la guérison du cancer constituait un empêchement canonique. D'autres, plus disposés à servir les intérêts et les désirs du peuple, craignaient pourtant que Lubin n'opposât au choix qu'on avait fait de lui la résistance invincible de son humilité.

On fit part de ces difficultés à Childebert, roi de Paris : inspiré par la Providence qui veille toujours avec un soin jaloux au recrutement des chefs de son Eglise, il approuva l'élection de Lubin et rendit à ce sujet un décret royal. On avertit alors l'abbé de Brou, qui, comme on l'avait prévu, répondit par un refus formel : « Je suis trop vieux, dit-il, et je veux mourir dans mon monastère. » On lui écrivit de Chartres pour le supplier de donner au moins un de ses religieux, celui qu'il jugerait le plus digne de la consécration, et le plus apte à bien remplir les difficiles fonctions de l'épiscopat. Le religieux désigné par Lubin accepta au nom de l'obéissance; il reçut les avis et les dernières instructions de son abbé, mais craignant d'entrer seul dans l'assemblée du clergé, il demanda à son père spirituel de vouloir bien l'accompagner. Le vieillard y consentit : tous deux se rendirent à Chartres et descendirent dans une hôtellerie pour y passer la nuit.

Le lendemain, Lubin se rendit à l'église où clergé et fidèles s'étaient réunis attendant le nouvel évêque. A peine eut-il prononcé quelques mots pour présenter le religieux demandé, que du sein de la multitude s'élevèrent des murmures et des protestations : on avait trompé le peuple; c'était Lubin qui était élu; pourquoi un autre prendrait-il sa place? Et aussitôt on lut à haute voix le décret du roi Childebert confirmant la nomination de Lubin et la déclarant conforme aux vœux des prêtres, des clercs et des fidèles. Lubin se défendit de toutes ses forces; il assura qu'il se sentait trop incapable et trop faible pour charger d'un tel fardeau ses épaules de vieillard; il se jeta aux pieds des évêques présents et les supplia de le laisser à sa solitude. On ne voulut rien entendre : il fallut céder, et, en dépit de tous les obstacles, Lubin fut enfin sacré évêque de Chartres.

LUBIN ÉVÊQUE

Cette prompte élévation aux honneurs de l'Eglise ne changea rien à la vie humble et simple de Lubin : il resta toujours moine. Il se donnait aux affaires du dehors autant que le demandait sa nouvelle situation; jamais absorbé tout entier, il réservait une part de son cœur aux saintes contemplations, à la vie d'oraison dont il avait toujours vécu dans le cloître et qui lui semblait le fondement solide de la vraie vie d'action, la condition nécessaire du succès dans l'apostolat.

Il faut lire tous les éloges que fait de Lubin le célèbre Fortunat (presque un contemporain) dans la notice que, d'après une opinion très probable, il a consacrée à notre Saint : « C'était, dit-il, un homme apostolique; une lumière ardente dans la maison du Seigneur. Ses discours, remplis de la sainte doctrine, clairs dans l'exposition, agréables par la forme, étaient une nourriture saine et abondante pour le peuple de Dieu. Quant à sa vie, elle était irréprochable; sa patience, à toute épreuve; son austérité, effrayante. Regardant aux moindres dépenses quand il s'agissait de lui-même et de son train de maison, il était dans ses aumônes prodigue et magnifique. Enfin, sa pureté de cœur, sa chasteté étaient d'un ange. »

Pendant les douze ans qu'il occupa le siège de Chartres, Lubin visita plusieurs fois son vaste diocèse, catéchisant les fidèles, instruisant les pasteurs, semant partout le bon grain de sa parole et la bonne odeur de ses vertus.

Il assista au cinquième Concile d'Orléans, en 549, et signa sur les registres : *Leubenus*, au nom du Christ évêque de l'Eglise de Chartres. Plus tard, en 555, il fut au deuxième Concile de Paris et signa *Leubinus*. Ce fut sans doute dans ces Conciles et dans d'autres conférences avec les évêques voisins qu'il proposa et fit décider une question importante : la détermination des limites de son diocèse.

Quelques historiens disent aussi, mais avec moins de vraisemblance, que saint Lubin érigea en corps régulier les prêtres et les clercs de sa cathédrale, et les réduisit au nombre de 72 pour rappeler les 72 disciples. Il aurait ainsi institué, dès le VI^e^ siècle, le Chapitre de Chartres, connu par toute la France sous ce nom célèbre, devenu proverbial : « Li clerc Nostre-Dame de Chartres. »

MIRACLES

Ce que l'histoire nous a gardé de plus précis, de plus intéressant et de plus honorable à la mémoire du pieux prélat, ce sont ses miracles que la critique la plus ombrageuse ne saurait mettre en doute.

A Alluyes, petit bourg situé entre Châteaudun et Chartres, il guérit un aveugle en faisant sur ses yeux le signe de la Croix.

L'évêque de Chartres avait conservé les meilleures relations avec le roi de Paris, Childebert : il était souvent appelé à Paris et invité à la table royale. Vers l'an 545, l'évêque de Paris étant mort, on avait demandé Lubin pour célébrer les fêtes de Pâques devant le roi. Pendant son séjour, un violent incendie se déclara, la nuit, non loin d'une église dédiée à saint Laurent. Tiré de son sommeil par les cris de la foule, Childebert envoya aussitôt un express à saint Lubin. Il savait quelle puissance avaient eue, dans de pareilles circonstances, les prières du Saint, et il le suppliait de sauver la ville de Paris que le feu allait consumer tout entière. Lubin courut à l'église et, se prosternant sur le pavé, il implora le secours d'en haut. Il se rendit ensuite au lieu du sinistre, et on vit, à son arrivée, les flammes, oubliant leur première fureur, s'apaiser tout d'un coup, épargnant les maisons voisines et laisser même intactes les parties de l'édifice qu'elles n'avaient pas encore envahies. A ces miracles, il faut ajouter la guérison de sainte Calétrie et la résurrection d'une jeune fille de Châteaudun.

Saint Lubin n'a pas perdu sa puissance : de quel précieux secours ne serait pas son intercession demandée avec foi et ferveur à l'heure du danger! L'homme est impuissant contre les éléments, et il prend souvent pour les vaincre des moyens qui tournent contre lui. Dieu commande à la nature, et il fait participer les Saints à ce souverain et haut domaine : pourquoi la prière à Dieu et aux Saints qui nous protègent est-elle toujours le dernier remède que nous cherchons à nos maux? pourquoi ne pas recommander à saint Lubin les maisons de nos villes et les récoltes de nos campagnes? Ce serait une *assurance* qui en vaudrait bien d'autres.

C'est vers l'an 556 qu'il faut placer la mort du saint évêque. A la cérémonie de ses obsèques, un dernier miracle vint comme couronner une vie qui n'avait été qu'une suite de prodiges. Un des clercs qui parcourait la foule pour maintenir l'ordre heurta de son bâton une suspension qui portait plusieurs lampes pleines d'huile. Toutes ces lampes tombèrent à terre avec grand fracas : mais, par un prodige inexplicable, aucune ne fut brisée, et même la suspension se releva d'elle-même aux yeux de tous.

CULTE DE SAINT LUBIN

Saint Lubin fut toujours en grand honneur dans tout le pays chartrain. La cathédrale de Chartres conservait autrefois son chef, échappé aux fureurs des huguenots; à la Révolution, il fut enlevé et on le vénère aujourd'hui dans l'église de Saint-Nicolas, à Blois. La crypte de Notre-Dame de Chartres possède un autel dédié à saint Lubin. Cette chapelle, appelée autrefois *martyrium*, est très curieuse à visiter; on y voit les piliers de fondation de la cathédrale, plusieurs fenêtres de l'ancienne église romane, qui sont maintenant, par suite des remblais successifs, à la hauteur du sol; enfin, un vieux mur gallo-romain, reste des fortifications de l'antique *Carnotum;* les pèlerins qui viennent en foule de tous les points de la France satisfaire leur dévotion à la grande Dame de Chartres, ne manquent pas d'aller près de l'autel de saint Lubin déposer une prière et recueillir les douces et fortes impressions que procure le contact des grands souvenirs historiques et des monuments de la ptété des âges passés.

MAURICE COULOMBEAU.

SAINTE CAMELLE OU CAMILLE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 16 Septembre.

Sainte Camelle obtient la double couronne de la virginité et du martyre.

NOM

Sainte Camelle, inscrite dans le martyrologe des Grands Bollandistes, appelée Camélie dans les Petits Bollandistes, est évidemment sainte Camille, honorée sous ces noms dans plusieurs diocèses du midi de la France : Carcassonne, Montauban, Toulouse, Pamiers, etc., et dans les anciens diocèses de Mirepoix, Saint-Papoul, etc.

Ces divers noms de la même vierge martyre s'expliquent par la diversité des langues des différents peuples qui ont successivement envahi cette contrée et par la prononciation du patois qui a reproduit la même altération pour les saints du pays, comme pour Baudile ou Baudèle, évêque de Nîmes; Prix ou Preyt, évêque de Clermont; Hygin, Gêne ou Génie, confesseur, de Lectoure; Vire ou Vère, évêque de Vienne en Dauphiné.

NAISSANCE

Sainte Camelle naquit dans le lieu qui porte son nom au diocèse de Carcassonne. L'histoire et la tradition populaire nous permettent d'affirmer que c'est dans ce petit village qu'elle devint enfant de Dieu et de l'Église.

Avec les Grands Bollandistes et l'histoire du Languedoc, écrite par les Bénédictins, nous pouvons fixer l'époque de sa naissance. Elle n'est pas du XIIIe siècle, du temps des Albigeois, ces fanatiques sectaires qui ont cependant ravagé et

fait subir des dégâts à l'église de la Sainte : d'où est sortie la fausse opinion de certains qui l'ont dite martyrisée vers 1200.

Nous lisons dans les anciens papiers des archives de l'Eglise de Mirepoix que son culte était déjà populaire au XIe siècle. Dans un testament fait au Xe siècle par Hugues Ier, évêque de Toulouse, nous lisons que ce prélat donne l'alleu de sainte Camelle avec son église dédiée à cette Sainte, au Chapitre cathédral de Toulouse.

Cette charte et l'affirmation des Bollandistes nous obligent à remonter, non pas seulement aux Sarrasins ou Maures qui avaient ruiné le pays, pillé les églises et les monastères à peine deux siècles avant Hugues Ier de Toulouse, mais aux Wisigoths ariens qui, au Ve siècle, pendant près de cent ans, persécutèrent les catholiques de ce pays dans lequel ils fondèrent leur empire avec Toulouse pour capitale, et firent un très grand nombre de martyrs.

C'est donc vers l'an 400 que notre Sainte est née dans une époque agitée et triste pour cette contrée livrée aux Vandales.

A quelle famille appartenait-elle? Comme son nom l'indique, elle était d'une famille gallo-romaine, honorable et très attachée à la religion de Jésus-Christ. Ses parents, dont l'histoire ne nous a pas conservé les noms, étaient d'excellents propriétaires, estimés de leurs compatriotes, occupant une grande place dans la considération publique, et donnant les plus beaux exemples des vertus propres aux chrétiens des premiers siècles. Ils aimaient et servaient le Seigneur avec fidélité au milieu de la corruption et des persécutions de leur époque : ils s'élevaient courageusement au-dessus des hontes du paganisme mourant et des sectes naissantes : ils étaient un exemple vivant de la beauté du christianisme dont ils se faisaient généreusement les apôtres par leur conduite et leurs paroles.

Il n'est pas étonnant que Dieu ait voulu les récompenser en leur donnant une enfant qui fit leur bonheur et leur gloire.

ENFANCE

Dans un milieu si profondément dévoué à la vraie religion, il est beau de contempler sainte Camelle se formant dès sa plus tendre enfance aux mâles vertus chrétiennes, grandissant en sagesse et en vertus comme le divin Modèle. A un âge où les autres ne songent qu'aux jeux et aux amusements, elle ne rêve que pratiques religieuses, actes de piété, sacrifices et efforts pour plaire à son Dieu. Elle n'aimait qu'à se fortifier dans la vertu et l'accomplissement de ses devoirs, à s'instruire des vérités de la foi, à entendre parler des œuvres étonnantes et des actes héroïques que les fidèles de son temps multipliaient dans tous les pays convertis ou encore païens. Les exemples admirables des religieux et des vierges chrétiennes, les récits des innombrables martyres, les actes de ceux qui savaient mourir chaque jour sous les coups des païens ou des hérétiques, c'était ce dont elle préférait nourrir son esprit et son cœur, ce dont elle aimait à s'occuper avec ses parents et dans les réunions des fidèles. Lorsque les prêtres racontaient quelque nouvelle action héroïque, quelque nouveau sacrifice imposé par Notre-Seigneur à ses disciples qui répandaient sa religion dans le monde, qui faisaient aimer Dieu par leur conduite toute pure et parfaite, ou qui réussissaient à convertir quelques âmes en donnant leur sang pour Jésus-Christ, elle jouissait, elle était heureuse! Encore toute jeune, elle comprenait qu'il n'y a rien de si noble, de si beau, de si admirable que de savoir vivre et mourir pour Dieu.

Telle était l'éducation mâle et forte que reçut cette sainte amie passionnée du devoir et de la prière : là se trouve le secret de son grand sacrifice.

Il est fort regrettable de n'avoir pas de détails sur ce modèle des enfants dont elle est la protectrice, dont elle veut du haut du ciel la conservation et le salut. Comme il serait intéressant de connaître les sublimes dons de Dieu admirable dans ses Saints, plus particulièrement admirable dans cette âme privilégiée, s'élevant sans cesse vers le ciel, y entraînant tous ceux qui l'approchaient.

JEUNESSE

La voyez-vous, cette sainte jeune fille, avec tout son dévouement pour le bien et le ciel? Elle a marché dans la voie des commandements divins. Elle s'est appliquée à la piété, à l'union intime avec son Dieu, loin du monde, de ses vains amusements et de ses faux plaisirs. Elle a tenu son cœur et son esprit éloignés des idées terrestres, des atteintes des passions naissantes qui séduisent bien trop souvent la jeunesse. Elle apprécie grandement l'incomparable dépôt de la foi et de l'innocence qu'elle a su garder intact, et ce trésor supérieur aux biens de ce monde, autant que le ciel est au-dessus de la terre, elle le conserve et veut le défendre à tout prix contre tous les ennemis de son âme. Elle est attentive aux inspirations de la grâce et reçoit du ciel d'ineffables jouissances; elle goûte les mystérieuses complaisances de son divin Maître, les mystérieuses récompenses réservées à la vie pure, la paix si délicieuse attachée à la bonne conduite d'une jeune âme qui se repose uniquement sur Dieu pour son avenir.

L'amitié de Dieu, l'estime des hommes, la joie de ses parents heureux de la voir si parfaite, telles sont les consolations de sa jeunesse.

Sainte Camelle compte sur la grâce d'en haut, non seulement pour persévérer, mais encore pour augmenter de jour en jour ses mérites. Sous ces yeux toujours ouverts vers le ciel, passent et repassent les exemples extraordinaires des innombrables jeunes chrétiens et jeunes chrétiennes qui renoncent au monde et donnent leur sang plutôt que de renier leur foi ou de perdre leur vertu. De plus en plus s'accentuent en elle l'admiration de cette vie parfaite et le dégoût du monde : de plus en plus elle cherche de nouveaux moyens, de nouveaux sacrifices pour prouver à son Maître céleste qu'elle n'a un cœur et une vie que pour les lui donner, les lui immoler, les lui consacrer noblement, généreusement, irrévocablement.

Sainte Camelle est arrivée à l'âge où elle doit décider définitivement de son avenir : alors elle consulte Dieu sans qui elle n'a jamais voulu rien faire. Une fois qu'elle aura entendu la voix du ciel, elle la suivra sans hésitation, sans retard, car avant tout elle veut son salut, la seule chose importante, et aucun obstacle ne pourra l'arrêter. A Dieu qui la réclame, elle répondra : Me voici.

VOEU DE VIRGINITÉ

Sainte Camelle est parvenue à l'âge où l'Eglise acceptait la consécration des vierges. Le monde l'attirait : sa beauté physique, ses qualités natu-

relles, son origine honorable, de grands avantages matériels lui indiquaient qu'elle serait heureuse, estimée avec un époux terrestre : la fortune, les honneurs, les plaisirs d'ici-bas seraient sa part.

Non, elle n'en veut pas : dans son cœur, depuis longtemps, elle a choisi la meilleure part, sa décision est irrévocable : elle veut, comme tant de jeunes filles d'Orient et d'Occident, vouer à Notre-Seigneur sa virginité : elle a communiqué son désir à ses bons parents, heureux de la donner à Dieu. Elle n'attend plus que l'occasion de faire solennellement son vœu.

L'évêque de Toulouse, parcourant son vaste diocèse bien éprouvé par la persécution, fuyant peut-être les menaces du roi des Wisigoths ariens, siégeant à Toulouse, arriva au lieu qui porte aujourd'hui son nom. Il visita la famille de notre Sainte qui l'accueillit avec grande joie. Il fut frappé de la modestie et de la piété de cette jeune fille qu'il vit si candide, si noble, et son bonheur fut extrême, lorsqu'elle lui demanda si elle ne pourrait pas se vouer à Jésus-Christ comme tant d'autres vierges.

L'évêque, voyant sa foi et sa générosité, ne lui refusa pas cette grâce et la cérémonie eut lieu sans retard. La jeune fille s'avança devant l'autel, en présence de son évêque qui lui imposa le voile blanc des vierges. Elle prononça solennellement son vœu de virginité et jura de plutôt mourir que de laisser ternir la beauté de son âme. Elle accepta toutes les règles imposées aux religieuses vivant dans leur maison.

Elle a suivi sa vocation, écouté l'appel d'en haut, la grâce ne lui manquera pas dans cette voie qui la conduit à la couronne éternelle.

VIE RELIGIEUSE

Sainte Camelle est regardée, à juste titre, après le vœu qu'elle fit, comme religieuse : elle est honorée comme telle dans les anciens bréviaires du diocèse de Mirepoix, et la tradition la dit même supérieure d'un couvent de vierges.

Elle pratiqua la virginité dans sa maison particulière dont on voit encore les ruines ; elle s'y était retirée dans la solitude, loin des occupations du monde, donnant son temps, à l'imitation de la Très Sainte Vierge Marie, à la prière, à la méditation et à la pénitence, ne sortant que lorsqu'elle y était obligée par la charité envers les âmes.

Admirons son ardent amour pour sa chère solitude où elle vit oubliée, inconnue, ce dont le ciel la récompensera en la faisant connaître à travers les siècles. Et son humilité, que de sacrifices ne lui a-t-elle pas imposés? De sa prière ardente et fervente qu'elle ne se permettait jamais d'interrompre, de ses constants entretiens avec le ciel, que ne pourrait-on pas dire? Mais qui pourra se figurer le nombre de pénitences, de rudes mortifications qu'elle s'infligeait? elle allait bien au delà de ce que demandait à ses enfants la Sainte Eglise qui pourtant, à cette époque, avait une discipline très sévère, correspondant aux ardeurs des premiers chrétiens, toujours prêts à sacrifier leur vie sous les menaces continuelles des divers persécuteurs. De ce temps, le chrétien était fier et heureux lorsqu'il souffrait pour le divin Crucifié ; il était mieux disposé à mourir pour lui. Et, mieux encore que les autres, sainte Camelle s'exerçait chaque jour à mourir pour son Époux et Maître. Dans ses méditations, le souvenir de la Passion revenait sans cesse à son esprit, lui redonnait du courage, lui enflammait le cœur et lui faisait désirer de souffrir beaucoup, de mourir bientôt pour « être avec le Christ ».

Ces généreux sentiments, cette Sainte les faisait partager à tous ceux qu'elle voyait, qui venaient lui demander une prière, un conseil, une consolation. Ainsi elle répandait au loin, par ses exemples comme par ses paroles, la bonne odeur de Jésus-Christ. Ainsi elle embaumait, elle réconfortait, elle transformait les âmes des fidèles de son pays.

Elle tenait surtout à communiquer son amour du ciel aux jeunes filles des environs. Elle les attirait auprès d'elle, leur inspirait de nobles pensées, leur enseignait la pratique des devoirs et de la perfection. Quand elle en rencontrait de décidées à rester avec elle, elle en faisait ses compagnes et marchait à leur tête dans la pratique des devoirs religieux. Ce fait nous explique comment elle a pu être regardée comme supérieure de monastère.

Cette heureuse paix ne devait pas durer de longues années, car l'ennemi du bien, jaloux de la conversion et de la perfection de tant d'âmes, veillait.

PERSÉCUTION

D'un côté, sa vie si bien remplie de mérites de sacrifices et de prières, son désir d'aller rejoindre son divin Epoux qui, lui aussi, désirait la recevoir et la récompenser dans son paradis, de l'autre, la rage du démon qui perdait des adorateurs à cause de tout le bien qu'elle faisait, valurent à sainte Camelle une dernière épreuve. Le démon, ce terrible instigateur des révoltes contre Dieu et son Eglise, des persécutions violentes contre les disciples du Christ, voulut tenter un de ces coups cruels capables d'anéantir à jamais dans la région le catholicisme. Il suscita la persécution des Wisigoths ariens qui fondèrent dans l'Aquitaine, avec Toulouse pour capitale, un empire qui dura plus de quatre-vingts ans. Ces barbares venus du Nord, en partie païens et en plus grande partie ariens, nous dit l'histoire, semaient partout l'incendie, le pillage, la débauche et le sang; partout les églises étaient renversées, les maisons catholiques, et surtout les monastères, incendiés, les fidèles massacrés. Leurs victimes de tout sexe, de tout âge, de toute condition furent en très grand nombre : des évêques, des clercs, des religieux, des vierges payèrent de leur vie leur attachement à la vraie religion, surtout sous leurs rois ariens Euric et Evaric, vers 430.

Et ce n'est pas seulement dans les villes qu'ils commirent ces désordres, mais jusque dans les campagnes, dans les lieux retirés où nos ancêtres pouvaient se croire en sûreté : ils dépassèrent en cruautés et en ignominies les Vandales qui, quelques années auparavant, avaient fait tant de ravages, et même les persécuteurs païens qui, sous les empereurs romains avaient, aux IIe et IIIe siècles, tué tant de fidèles.

Parmi les innombrables victimes des Goths ariens, nous trouvons sainte Camelle.

MARTYRE

La tradition nous rapporte avec détails le martyre de sainte Camelle, relaté dans les bréviaires anciens du diocèse de Mirepoix.

La Sainte vivait pieusement dans sa maison

de retraite et de prière. Elle était encore jeune et belle : c'en était assez pour que ces soldats, ennemis de la vertu, s'attaquassent à elle particulièrement. Ils se présentent à sa porte, et, dès leurs premières paroles, elle comprend quelle sera leur conduite à son égard, elle voit le danger que courent sa foi et sa vertu, elle veut se sauver à tout prix, elle se juge incapable de résister à ces barbares. Que va-t-elle devenir? Sans hésitation, elle se précipite hors de sa demeure, elle s'enfuit, elle cherche à échapper, mais ses ennemis la poursuivent, ils vont l'atteindre : elle se recommande à son divin Epoux Jésus. Elle a fait trois ou quatre cents pas en descendant la colline et se trouve en face d'une fontaine. Poussée par une inspiration du Saint-Esprit, ne voyant pas d'autre moyen de salut, se rappelant la belle conduite des saintes Domnine, Apollonie, Pélagie, qui avaient sacrifié elles-mêmes volontairement leur vie, élevant son cœur et un grand cri de foi vers le ciel, elle se jette (1) dans la fontaine où elle meurt, méritant ainsi la double couronne de la virginité et du martyre, et laissant aux jeunes filles chrétiennes le plus bel exemple d'attachement à la vertu, à ce trésor incomparable de la pureté.

Le lieu de son sacrifice, d'où son âme si pure et si dévouée s'éleva pour aller recevoir de son divin Maître l'éternelle récompense, est marqué par une petite construction surmontée de trois croix, et sur laquelle est gravée dans la pierre l'inscription : « Ici Dieu a couronné sainte Camelle ». A une centaine de pas au-dessus est le tombeau dans lequel on ensevelit ses restes : il fait partie de l'église paroissiale actuelle.

CULTE

Les miracles ne tardèrent pas à se multiplier sur le tombeau de sainte Camelle. Son culte se répandit bien vite : son église reçut à travers les siècles un nombre incalculable de dévots visiteurs, et des pèlerins nombreux viennent encore de nos jours la prier. Dans le diocèse de Mirepoix, auquel a appartenu sa paroisse, elle a un office double de premier ordre et était invoquée dans les grandes litanies des Saints, à côté des saintes Cécile, Lucie, Catherine et Agnès.

Son culte s'était étendu dans toute la France, et nous voyons les grandes reines Catherine de Médicis, Marie-Thérèse, Marie-Antoinette recourir à sa puissante protection, et, en reconnaissance, faire inscrire leurs actions de grâces dans les bréviaires de l'époque.

PÈLERINAGE ET DÉVOTION

Le tombeau de sainte Camelle a attiré à travers les siècles de nombreux pèlerins. Des personnes de toute condition, du peuple, de la noblesse, même de la famille royale de France, se sont recommandées à cette puissante protectectrice.

Que de mères ont obtenu et obtiennent encore chaque jour une heureuse délivrance, la conservation, la guérison merveilleuse de leurs enfants! Des pèlerins viennent aussi demander à l'eau de la fontaine de la Sainte la guérison des maladies des yeux.

Les siècles ont vu tant de personnes recourir à la puissante intercession de cette vierge martyre, la confiance ne peut qu'en être plus forte et sûre et augmenter de plus en plus.

(1) Le bréviaire de Mirepoix dit *præceps acta.*

PRIÈRE

O Dieu, qui aimez tant la belle vertu de pureté, vous qui avez inspiré à sainte Camelle le pieux désir de la virginité, faites, nous vous en supplions, qu'en vénérant son glorieux martyre, nous méritions d'être constamment placés sous sa merveilleuse protection et d'avoir part à ses secours. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sainte Camelle, protectrice des mères et des enfants, priez poar nous.

SOURCES CONSULTÉES

Monumenta Ecclesiæ Mirapiscencis. Archives du Chapitre cathédral de Mirepoix (diocèse auquel a appartenu sainte Camelle jusqu'à la Révolution). — Registres de l'église de Sainte-Camelle. — Charte portant le testament d'Hugues, premier évêque de Toulouse, de 927 à 972. — Grands Bollandistes. — *Histoire du Languedoc,* par Dom DE VIC et VAISSETTE. — Bréviaires de divers diocèses de la région.

FLEURS DES SAINTS

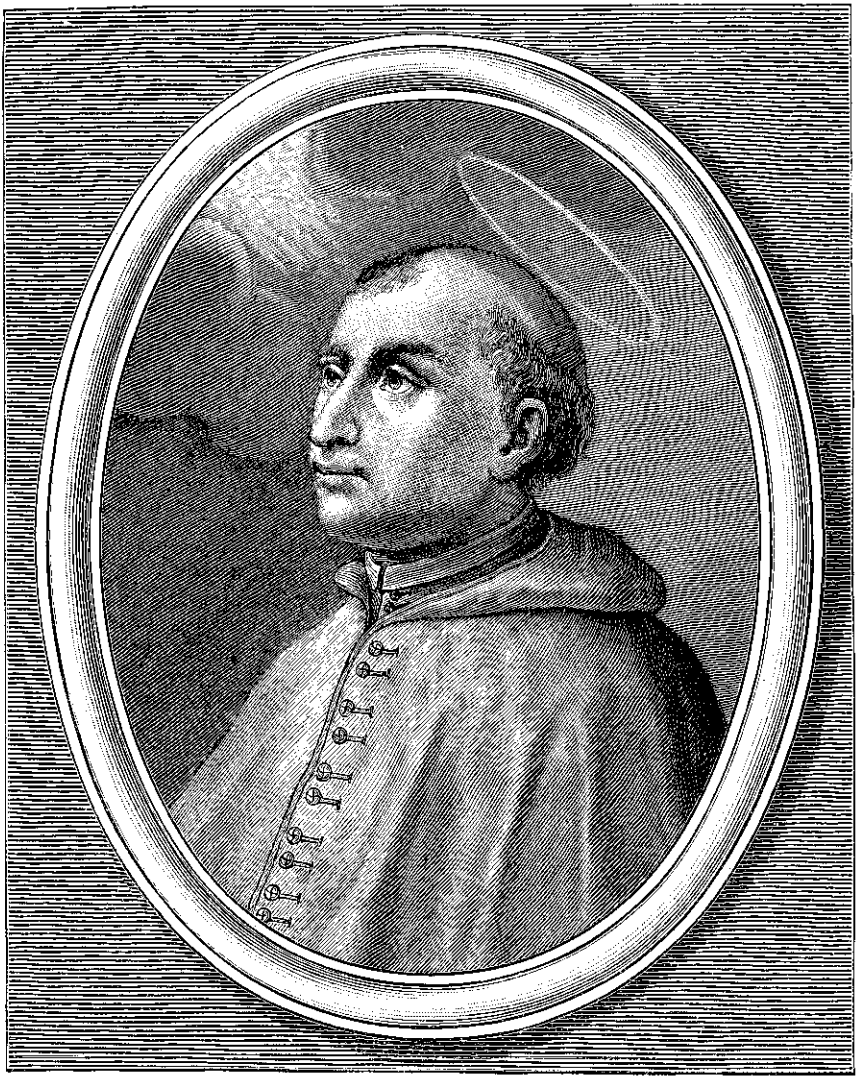
Un jour, un grand seigneur de la cour était venu voir pour causer de questions religieuses le bienheureux Pierre Lefèvre, un des premiers compagnons de saint Ignace. Le célèbre missionnaire prenant la parole, lui dit avec autant de gravité que de douceur : « Monsieur, souvenez-vous bien de ceci : Jésus-Christ était pauvre; moi, je suis riche. Jésus-Christ avait faim; moi, je suis rassasié. Jésus-Christ était pauvrement vêtu; moi, je suis couvert de riches habits. Jésus-Christ était dans les souffrances; moi, je suis dans les délices. Souvenez-vous en bien. » Et il le congédia poliment avec cette recommandation. Le grand seigneur se retira tout étonné qu'un homme si vanté n'eût rien su trouver de plus savant à lui dire : « La belle science! se disait-il; moi qui n'ai jamais étudié la théologie, j'en aurais bien dit autant et peut-être davantage..... Est-ce que je ne savais pas tout cela? » Mais les paroles du Bienheureux lui revenaient sans cesse à l'esprit, le jour, la nuit; elles l'importunaient à table, dans ses somptueux appartements; partout il rencontrait ce contraste entre lui et Jésus-Christ. Un jour, il venait de s'asseoir à une table copieusement servie; tout ce qu'on lui présentait lui rappelait que Jésus-Christ avait eu faim, et qu'il était, lui, nourri de mets recherchés. Il fut si vivement frappé de cette pensée que, ne pouvant plus retenir ses sanglots, il se leva subitement de table, au grand ébahissement de ses nobles convives, et s'enfuit dans une chambre voisine pour y donner un libre cours à ses gémissements et à ses larmes.

Il se hâta ensuite d'aller se jeter anx pieds du Père et le conjurer de soulager son cœur de l'oppression qui l'étouffait. L'homme de Dieu lui révéla alors les secrets de la vie spirituelle et lui fit suivre les *Exercices de saint Ignace.* C'est ainsi qu'il le mit dans le chemin de la perfection et qu'il ramena au Seigneur un grand nombre de gentilshommes.

LE BIENHEUREUX LOUIS ALEMAN

ARCHEVÊQUE D'ARLES, CARDINAL DE LA SAINTE ÉGLISE

Fête le 16 septembre.



Le bienheureux Louis Aleman.

LE GRAND SCHISME ET LE CONCILE DE CONSTANCE
ALEMAN, VICE-CAMERLINGUE

Après avoir fortement secoué, sans parvenir à le renverser, l'édifice de l'Eglise, le grand schisme d'Occident touchait à son terme. Des trois compétiteurs qui se disputaient le trône de Saint-Pierre, Jean XXIII avait été déposé, Grégoire XII abdiquait, Benoit XIII s'obstinait à garder une tiare illusoire, mais sa déchéance était imminente.

Restait à élire un Pape incontesté et à réformer les abus les plus criants qui désolaient alors l'Eglise. Deux partis surgirent à ce sujet : l'un réclamait au plus tôt l'élection du Souverain Pontife; l'autre, sous l'influence de l'ambitieux Sigismond, roi des Romains, demandait une réforme préalable.

Les cardinaux rassemblés à Constance, prirent les devants et proposèrent, le 29 mai 1417, de procéder sans retard à l'élection pontificale. Le roi Sigismond finit par se résigner à cette solu-

tion, et le Sacré-Collège acheva de se réunir.

Voilà ce qui amenait à Constance, le 25 juillet, maître Louis Aleman, neveu de l'archevêque de Narbonne, François de Conzié, qui était en même temps camerlingue (1) de la Sainte Eglise.

Le bienheureux Louis Aleman naquit vers 1390 à Arbent, en Bugey. Il appartenait à la moyenne noblesse, mais son oncle s'intéressait à lui et se chargea de faire sa fortune. Il l'emmena à Avignon où il résidait. Là, le jeune homme étudia le droit, devint bachelier en décrets, puis licencié, puis docteur.

Le milieu où se passa son adolescence, les discussions presque journalières sur la légitimité plus ou moins suspecte des trois prétendants au trône de saint Pierre, n'étaient pas pour lui inspirer ce respect de la Papauté et de ses prérogatives qu'on s'attend à trouver dans la vie d'un saint, et c'est là sans doute qu'il faut chercher une explication, sinon une excuse, de ses futures résistances au Pape.

Initié de bonne heure au maniement des affaires, il avait déjà accompagné son oncle à Pise où les deux obédiences devaient se rencontrer et y avait assisté à l'élection d'Alexandre V. Puis, il servit de légat au nouveau Pape, en France et en Provence.

Alexandre V mort, le Concile de Constance se réunit à l'effet de procurer à l'Eglise la paix stable qui lui faisait défaut depuis si longtemps et, en 1417, malgré toutes les oppositions, se tint le conclave.

En l'absence de son oncle, cardinal camerlingue, Louis Aleman arriva d'Avignon porteur de lettres qui le nommaient vice-camerlingue. Cet honneur n'allait pas sans péril, car le roi des Romains, très irrité de ce que l'on n'eût pas songé pour cette charge à l'un de ses favoris, ne parlait de rien moins que de faire assassiner le vice-camerlingue; celui-ci dut se résigner, pour avoir la vie sauve, à ne pas quitter le palais apostolique où il se retrancha sous la protection du Sacré Collège.

Le nouveau pape, Martin V, élu le 11 novembre, le confirma dans ses fonctions. Après avoir approuvé la tenue d'un prochain Concile à Pavie, il prononça la dissolution de celui de Constance. Aleman quitta la ville conciliaire, avec tout le cortège pontifical, le 16 mai 1418.

ARCHEVÊQUE D'ARLES — LÉGATION DE BOLOGNE LE CARDINALAT

Peu de jours après, à Genève, le Pape nommait Louis Aleman à l'évêché de Maguelonne et le sacrait de ses propres mains, le 20 novembre, à Mantoue. C'est à Florence, où l'on resta un an, que les cardinaux du parti opposé au Pape vinrent faire leur soumission. Après quoi, le Souverain Pontife, suivi de toute sa cour, se mit en route pour Rome où il arriva le 23 septembre 1420.

L'archevêché d'Arles fut offert par Martin V à Louis Aleman comme une récompense de son dévouement.

Attaché pour quelque temps à la personne du Pape, le Bienheureux l'avait aidé à rétablir dans les Etats du Saint Siège l'unité monarchique, l'ordre et la sécurité. C'est lui qui négocia avec les *condottieri*, si redoutés alors des populations italiennes et les enrôla au service de Martin V.

Parmi les villes sans cesse en révolte contre l'autorité du Pontife romain, Bologne tenait la tête. Les révolutions et les coups de main s'y succédaient avec une extrême facilité. Les Bolonais avaient, comme catholiques, célébré l'avènement de Martin V, mais ils entendaient bien rester indépendants au temporel, et déclaraient vouloir « *guardare Bologna per loro* ». Peu après son élection à Florence, le nouveau Pape avait conféré avec leurs représentants et accepté l'autonomie de leur république, tout en se réservant le droit de choisir le podestat sur une liste de trois membres.

L'ordre était rétabli, le Pontife romain avait ressaisi son autorité, mais en ce pays que les passions politiques troublaient si facilement, un revirement était toujours à craindre.

Les qualités d'Aleman devaient être bien démontrées, pour que, par une Bulle du 25 mai 1424, il fut investi du gouvernement des Romagnes, avec charge d'apaiser certains conflits d'ambition entre Milanais et Florentins luttant autour de Bologne.

Il arriva en cette ville le 7 juin. C'est là que vint le trouver le chapeau de cardinal, le 24 mai 1426. Ses lettres portèrent dès lors cette suscription: « Louis Aleman, par la miséricorde divine, cardinal-prêtre de la Sainte Eglise romaine, du titre de Sainte-Cécile, dit cardinal d'Arles, etc... »

Par humilité, et aussi pour éviter de fortes dépenses, notre Bienheureux avait tenu secrète sa nomination. Le messager pontifical chargé de lui communiquer la Bulle officielle fut surpris de ne pas trouver aux portes les autorités de la ville et la foule amassée, comme c'était la coutume, pour faire honneur à l'arrivée du chapeau. Il s'arrêta donc hors les murs et envoya dire qu'il attendrait, pour faire son entrée, que les confréries et corporations fussent avisées. Malgré Aleman, qui se refusait aux démonstrations, la cité s'émut à cette heureuse nouvelle et se porta tout entière au-devant du messager de la Cour romaine. On fit fête et, la nuit, on alluma des feux de joie.

Dans les Romagnes, le cardinal sut se gagner le cœur des paysans au bien desquels il se dévoua, leur obtenant des dégrèvements d'impôts et des subventions pour bâtir des forts, des égouts, des ponts, des canaux. Aussi, plusieurs communes du comté, se souvenant de la bienveillance que le légat pontifical leur avait témoignée, bravèrent-elles toutes les oppositions pour rester fidèles au Saint-Siège.

Cependant, à Bologne, les factions rivales recommençaient à s'agiter. Une puissante famille, celle des Canedoli, préparait un coup de force et méditait de s'emparer de la personne même d'Aleman. Celui-ci, averti plusieurs fois, ne voulait pas croire à de pareilles insolences et ne prit aucune mesure pour les prévenir. La catastrophe arriva le 1er août 1428. Le légat, surpris dans son palais, fut garrotté et enfermé chez les Canedoli où on l'abreuva d'outrages. Enfin, le 23 août, ses persécuteurs lui rendirent la liberté.

De retour à Rome, Louis Aleman s'occupa de restaurer sa basilique de Sainte-Cécile.

Affermi sur son siège, le pape Martin V s'habituait à se passer de l'appui des cardinaux. Il les consultait de moins en moins sur les affaires importantes. Cette attitude parut un peu hautaine à ceux qu'elle humiliait et elle produisit ses effets à la mort de Martin. Au conclave, les cardinaux rédigèrent une capitulation que le futur Pape devrait jurer d'observer. Ils en profitaient pour se donner de nouveaux privilèges.

Ces dispositions, le nouvel élu Eugène IV les avait confirmées par Bulle du 12 mars 1431; mais

(1) Le camerlingue est le cardinal qui exerce l'autorité temporelle pendant la vacance du Saint-Siège.

il ne put se résoudre à les observer, et il suivit la politique de son prédécesseur. De cette volte-face allaient résulter des événements de la dernière importance pour l'Eglise et aussi une orientation nouvelle des idées et des actes du cardinal Aleman, orientation regrettable, certes, mais mal comprise et faussement interprétée par beaucoup d'historiens.

CONCILE DE BALE
CONDUITE D'ALEMAN — SON ÉLOIGNEMENT DE ROME

Avant de se disperser, en 1424, les quelques Pères réunis à Sienne par Martin V avaient désigné Bâle comme siège du futur Concile général à tenir sept ans plus tard. L'époque venue, le Pape vieilli et affaibli, témoigna de certaines hésitations. Mais de partout on sollicitait la convocation du Concile, et le Pape, cédant au désir général, se résigna : le 1er février 1431, il nommait le cardinal Cesarini, alors légat en Allemagne, comme président. Peu après, il mourait et Eugène IV ceignait la tiare. Le 7 mars s'ouvrait le Concile, mais on n'y voyait figurer que des docteurs de l'Université de Paris et quelques rares prélats. Les autres témoignèrent peu d'empressement ou s'excusèrent, en alléguant que par suite de guerres contre la Bourgogne et l'Autriche la ville de Bâle n'était pas sûre. Ce que voyant, Eugène IV proposa Bologne comme lieu de réunion. Dix des cardinaux enfin arrivés à Bâle avaient accédé à ce désir et apposé leur signature au projet du Souverain Pontife, lorsqu'un cardinal espagnol, Jean Cervantès, refusa de s'associer à ce mouvement et prétendit démontrer au Pape qu'il outrepassait ses droits en empêchant la tenue du Concile à Bâle. Il invoquait à son appui les conclusions du Concile de Constance, notamment celle où est déclarée la supériorité du Concile sur le Pape.

Une telle décision, prise à l'égard d'un Pape douteux, perdait toute sa force lorsqu'il s'agissait d'un Pape légitiment élu. Néanmoins le cardinal d'Arles, sur la foi de cette décision, se rangea aussitôt du côté de Cervantès.

Malgré les oppositions, le 12 novembre 1431, Eugène prononçait la dissolution de l'assemblée de Bâle, en convoquait une autre à Bologne dans deux ans et en promettait une troisième, dix ans après, à Avignon. Il expliquait son choix en disant que les Grecs invités à prendre part au Concile, n'agréeraient pas un rendez-vous à Bâle.

A Rome, dans la curie, on prenait parti, on était conciliaire ou anti-conciliaire. Le 6 juin 1432, Sigismond, le roi des Romains, faisait afficher, sur la porte de Saint-Pierre un décret que, peu auparavant, le Concile avait lancé invitant le Pape à retirer sa bulle de dissolution et le sommant, lui et les cardinaux de son entourage, de se présenter à Bâle dans un délai de trois mois, sous peine d'être jugé par contumace.

Pour Louis Aleman, de bonne foi, la voix des Pères assemblés était celle de l'Eglise; il y obéit. Le 25 juillet, avec plusieurs de ses collègues, il signe un acte notarié où les cardinaux conciliaires déclarent que, empêchés par Eugène de se rendre à Bâle, ils n'en assurent pas moins les Pères de la sincérité de leur adhésion, et qu'ils envoient des procureurs pour les représenter auprès d'eux.

Bientôt même, Aleman partit pour Bâle où l'avaient précédé nombre d'autres cardinaux. Son départ ressemblait à une évasion. Il sortit seul, à cheval, sur la route d'Ostie. A peine avait-il quitté la ville de Rome que le bruit de sa fuite se répandit. Le cardinal Orsini aussitôt d'envoyer à sa poursuite. Le fugitif est sur le point d'être atteint; mais il pique des deux et réussit à s'échapper au galop de sa monture. Il n'est cependant pas au bout de ses épreuves. Son cheval fait un faux pas; coursier et cavalier roulent à terre. Aleman est blessé au genou et, tandis qu'il se relève, la bête détale sans l'attendre. Il reprend à pied son chemin. Au port d'Ostie, autre déception : pas de voile à l'horizon. Très inquiet, se traînant à peine, le cardinal se cache dans les buissons et se confie à la garde de Dieu. Sa terreur redouble lorsqu'il aperçoit quatre hommes qui s'avancent vers lui. Heureusement, ce sont des matelots génois qui, las de l'attendre, le viennent quérir et l'appellent en criant. Ces rudes marins l'emportent sur leurs épaules jusqu'au navire. L'ancre est levée et la galère cingle vers le Nord.

Pour Aleman, c'est une vie nouvelle qui se prépare.

LOUIS ALEMAN A BALE — PRÉSIDENT DU CONCILE
DÉPOSITION D'EUGÈNE IV — L'ANTIPAPE — LE SCHISME

Eugène IV crut devoir céder à l'orage et, dans une Bulle, il tenta une conciliation.

Les dispositions des Pères de Bâle n'en demeuraient pas moins hostiles au Pape; pour les adoucir, Eugène leur envoya Ambroise Traversari, général des Camaldules, qui gagna quelques partisans et ébranla le président Cesarini lui-même. Bientôt, grâce à son influence, il y eut à Bâle deux partis : celui du Pape ayant à sa tête Cesarini, celui du Concile, dirigé par Aleman.

Par une Bulle du 18 septembre 1437, Eugène IV transférait le Concile de Bâle à Ferrare. Quelques Pères du Concile déchirèrent l'écrit pontifical et demeurèrent. D'autres profitèrent de l'injonction du Saint-Siège pour s'éloigner; de ce nombre était Cesarini, qui partit le 3 janvier 1438. Aleman restait donc le chef avoué du Concile. Deux mois plus tard, un décret conciliaire s'élevait contre ce qu'il appelait les conciliabules de Ferrare. Des deux côtés, on s'anathématisait sans résultat.

Le but déterminé du cardinal d'Arles fut alors de faire triompher ces trois propositions : supériorité du Concile sur le Pape; impuissance du Pape à dissoudre un Concile malgré les Pères; suspicion d'hérésie pour quiconque contredirait ces assertions.

Comme Eugène IV continuait à demeurer sourd aux sommations des Pères de Bâle, la scission tant redoutée éclata. Malgré sa modération et la peine qu'il en ressentit, Louis Aleman, toujours convaincu qu'il agissait au nom du devoir et pour le plus grand bien de l'Eglise, fit prononcer la déposition du Pape, le 25 juin 1439. Le manteau de la Sainte Eglise venait d'être encore une fois déchiré. C'était le schisme.

Le conclave s'ouvrit le 30 octobre, pour l'élection d'un nouveau Pontife. Quelles ne furent pas les angoisses du cardinal d'Arles! Quelles mortifications, dans sa bonne foi, ne s'infligea-t-il pas pour attirer sur le conclave les grâces de l'Esprit-Saint! Voici, à ce propos, le témoignage d'un conclaviste, l'archidiacre de Cracovie. Obligé de se contenter d'un maigre menu, il s'écriait joyeusement : « Çà, est-ce que l'on me confondrait avec le cardinal d'Arles? Je loge près de lui et la courtine transparente me permet de surveiller toute sa conduite; il n'a encore bu ni mangé et, ce qui m'est plus désagréable, il passe la nuit sans dormir, toujours lisant ou travaillant; il n'a pas de plus petit souci que le soin de son estomac. »

Malgré les Bulles fulminantes d'Eugène IV, le conclave nomma l'antipape Amédée VIII, duc de Savoie, qui avait résigné ses Etats entre les

mains de son fils et vivait retiré dans l'ermitage de Ripaille, au diocèse de Genève. Il prit le nom de Félix V et fut sacré le 24 juillet 1440. Depuis deux mois, Aleman avait été excommunié par Eugène, et le roi René, souverain temporel d'Arles et de Montmajour, s'était empressé, sur les conseils du Pape, de le priver de ses revenus.

FIN DU CONCILIABULE ET DU SCHISME
DERNIÈRES ANNÉES DU BIENHEUREUX ALEMAN

Aleman continuait à présider les séances du Concile de Bâle et son autorité, jointe à la sainteté de sa vie, ne contribua pas peu à donner confiance et courage aux prélats conciliaires. « Il enlevait tout le monde lorsqu'il parlait sur l'autorité de l'Eglise et du Concile contre ceux qui la voulaient soumettre à celle du Pape..... Toutes ses démarches étaient accompagnées d'une prudence supérieure à celle même des Italiens,..... Ce qui faisait dire aux plus sensés que la continuation du Concile était plutôt l'ouvrage du Saint-Esprit que celui de l'esprit humain. »

Hélas! il en était tout autrement; mais Dieu permettait cette épreuve et aussi que son serviteur fût parmi les dissidents. Quant à celui-ci, on le vénérait dans toute la ville; on se pressait pour baiser la frange de sa robe; le peuple voulait le voir officier à l'église et on courait en foule à ses instructions.

Un jour, nombre d'évêques ont fait défaut, et la séance du Concile va être ajournée. Aleman envoie aussitôt chercher les reliques dans les églises de la ville, les fait apporter en procession et placer dans la cathédrale, lieu ordinaire des réunions; les châsses sont déposées sur les sièges des prélats absents et le bienheureux Aleman ouvre la séance après avoir invoqué l'Esprit-Saint. Tout le monde, dit un historien, versa des larmes à la vue de sa touchante dévotion.

Pourtant, l'intérêt, l'intrigue, les petites passions de parti avaient libre jeu dans un Concile schismatique : rivalités personnelles, susceptibilités nationales, étouffaient les affaires plus importantes qui regardaient l'Eglise. Le cardinal d'Arles le déplorait. Les princes qui jusque-là avaient adhéré aux Pères de Bâle se détachèrent peu à peu. L'Allemagne résista encore quelque temps, mais un édit impérial la vint rendre à l'obédience de Rome. Enfin, le 4 juillet 1448, les membres du Concile, au nombre d'une centaine, quittaient Bâle où ils n'étaient plus en sécurité, pour se transférer à Lausanne. Triste exode, déclin lamentable.

Le duc de Savoie, fils de l'antipape Félix V, cherchait de son côté à mettre fin au schisme dont il n'avait rien à attendre et tout à redouter. Il travaillait dans ce sens avec le roi de France, Charles VII. Pendant ces négociations, Eugène IV, brisé par tant d'épreuves, succombait, après avoir souhaité à son lit de mort que Dieu ne lui demandât pas un compte rigoureux de tous les malheurs survenus pendant son pontificat.

C'est sous le règne de Nicolas V, son successeur, qu'expira le schisme. Aleman, tourmenté au spectacle des divisions de l'Eglise, conseilla à l'antipape de se démettre, moyennant certaines conditions honorables et Félix V abdiquait enfin « en ce saint Concile de Lausanne, légitimement assemblé au nom de l'Esprit-Saint et représentant l'Eglise universelle ».

Les Pères de Lausanne se soumettaient à leur tour. Le schisme était éteint, la puissance papale, de nouveau affermie et l'Eglise toujours vivante. Aleman, réconcilié avec le Pape, relevé des excommunications qu'il avait encourues, désormais soumis et inviolablement attaché à la chaire de Pierre, songea à la retraite.

MORT DU BIENHEUREUX ALEMAN — CULTE ET MIRACLES

Aleman, dans une lettre pleine d'humilité, demanda aux Arlésiens s'ils l'accepteraient encore dans son diocèse. En réponse, le conseil lui envoya une députation pour lui présenter le respectueux hommage de sa ville épiscopale, dont ses ennemis n'avaient pu réussir à lui aliéner l'affection. Dès lors, notre cardinal donna tous ses soins à ses ouailles et ne pensa plus qu'à se sanctifier. Au cours de l'été, un an après son retour en Provence, la peste éclata dans la région et, le 21 septembre, des prières furent ordonnées par les syndics d'Arles. Mais déjà le fléau avait frappé une illustre victime ; Louis Aleman était mort, le mercredi 16 septembre 1450, au couvent des Frères Mineurs de Salon où il s'était retiré.

Son corps fut inhumé en grande pompe dans l'église arlésienne de Saint-Trophime.

Il semblait que tout fût fini pour le cardinal. Mais la dévotion populaire éclata autour de son tombeau avec une soudaineté étonnante. Des miracles se produisirent. Un des prêtres qui avaient assisté à son enterrement était depuis longtemps tourmenté par la fièvre; il fut immédiatement guéri. Dans la huitaine, les habitants de Saint-Clamas, voulant célébrer un office pour le repos de son âme, manquèrent de cierges et durent en emprunter : on pesa la cire avant la cérémonie afin de rembourser la différence : les cierges brûlèrent deux heures et furent trouvés ensuite aussi pesants. Les pèlerinages se multiplièrent; on venait prier sur le tombeau d'Aleman, de Tarascon, de Beaucaire, de Salon, de Miramas, des diocèses de Nîmes, Carpentras, Uzès, Avignon. Les miracles étaient si nombreux que le vicaire officiel prescrivait une enquête à quatre notaires et faisait dresser un état circonstancié des merveilles accomplies par l'intercession d'Aleman.

Comme on parlait de ces miracles, un jour, au monastère de Saint-Pons, près de Nice, un religieux s'écria : « Dieu mette à mal le bienheureux Louis, car il est cause de la division de l'Eglise. » Il y gagna la lèpre et ne fut guéri que moyennant le vœu d'aller prier à son tour sur la tombe de l'archevêque défunt.

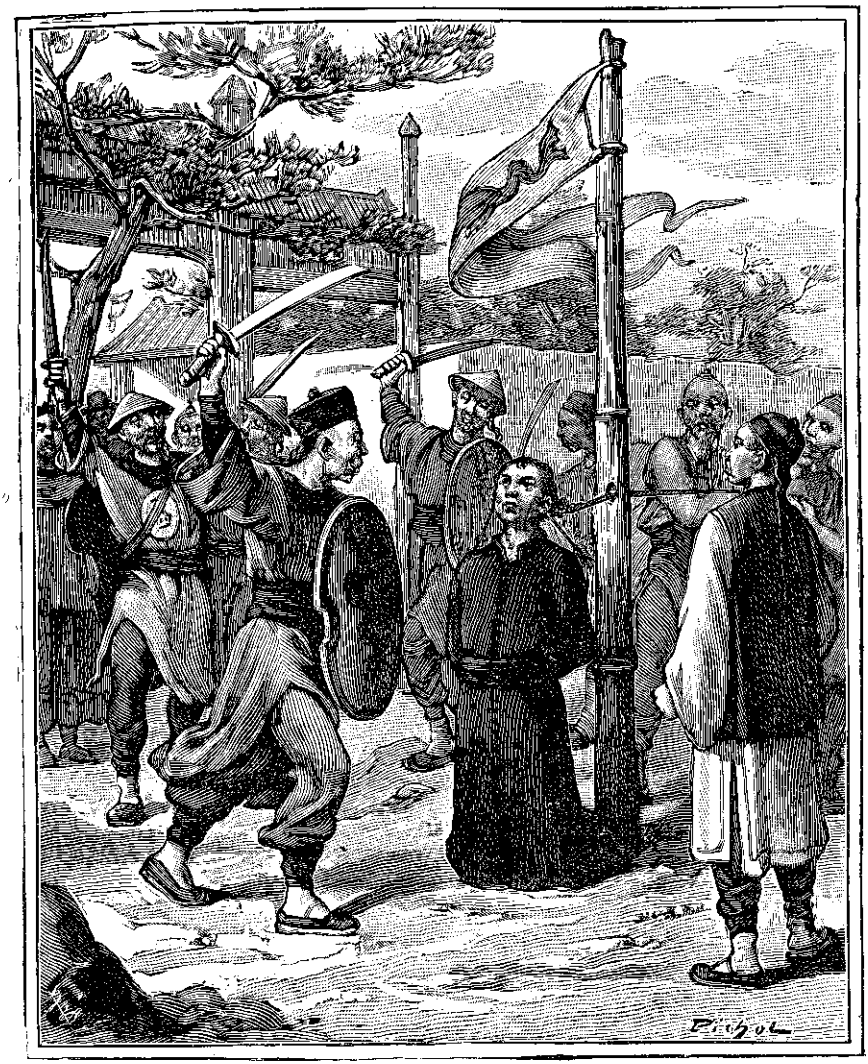
La dévotion publique lui donnait déjà le titre de Saint et l'on attendait impatiemment la sanction de l'Eglise. Elle arriva le 3 août 1527. Clément VII, dans le décret de béatification, rappelle en termes généraux les miracles et les vertus du cardinal et autorise le Chapitre arlésien à l'honorer comme Bienheureux.

En même temps, par une singulière coïncidence, le Pape béatifiait Pierre de Luxembourg, uni depuis longtemps avec Louis par les Provençaux dans une commune dévotion, comme lui séparé pendant sa vie de l'obédience romaine, et dont Aleman avait été chargé, à Bâle, de préparer la canonisation.

Cette sanction définitive de l'Eglise témoigne, plus que toutes les preuves, en faveur du cardinal d'Arles. Dieu permit qu'il se trompât, mais Louis Aleman chercha toujours, même dans ses errements, la gloire de Dieu et de son Eglise; il fut le défenseur énergique d'une idée qu'il croyait fondamentale. Ses vertus, sa sainteté, la voix de Clément VII enfin laissent sa sincérité et sa bonne foi au-dessus de tout soupçon.

VÉNÉRABLE ANDRÉ KIM

PREMIER PRÊTRE CORÉEN MARTYR (1821-1847)



Décapitation du vénérable André Kim.
La tête du martyr ne tombe qu'au huitième coup de sabre.

UNE FAMILLE DE MARTYRS

André Kim naquit au mois d'août 1821, dans la province coréenne du Tsoung-Tseng. Sa famille, d'origine royale, se glorifiait d'avoir donné de nombreux martyrs à l'Eglise. Le père d'André, son aïeul et son bisaïeul avaient tous trois confessé généreusement la foi du Christ et étaient morts dans d'atroces supplices. Quand sa mère eut appris l'exécution de son époux, elle avait pris son petit enfant sur le bras et était allée se livrer comme chrétienne. Mais les tyrans, effrayés de voir les femmes et les petits enfants venir en foule se déclarer chrétiens, refusèrent de les arrêter.

On devine ce qu'une telle mère sut mettre de foi et d'intrépidité au cœur de cet enfant des martyrs. Le vénérable M. Maubant, un autre héros de la foi, à son arrivée en Corée fut frappé de l'intelligence précoce d'André; il se l'attacha et, en 1836, l'envoya à Macao, avec deux autres jeunes Coréens pour y étudier le latin.

Les progrès de l'étudiant furent également rapides dans les sciences et la vertu. Il parla bientôt trois langues, sans compter son idiome naturel : « Le chinois comme un homme du pays,

le latin avec facilité, le français passablement. » Sur la fin de la guerre anglo-chinoise (1842), l'amiral anglais Cécil le demanda et l'obtint comme interprète dans ses relations avec la Chine et la Corée. Dans cette position, écrit Mgr Ferréol, vicaire apostolique de la Corée, ses idées grandirent, son caractère prit de l'assurance; peu à peu, une vive intrépidité se développa dans son âme et le disposa à remplir les vues que la Providence avait sur son avenir. Dès lors, en effet, les expéditions hasardeuses, loin de l'effrayer, ranimaient son courage.

A L'ASSAUT DE LA CORÉE

Le jeune Kim fut ordonné diacre vers la fin de 1843. A cette même époque, son évêque, Mgr Ferréol, l'envoya faire une tentative sur la Corée et voir s'il ne pourrait renouer avec ce pauvre pays la correspondance interrompue depuis la sanglante persécution de 1839, durant laquelle les vénérables Mgr Laurent Imbert et MM. Maubant et Chastan recueillirent la palme du martyre.

André, ne consultant que son intrépidité, s'embarque sur une jonque chinoise qui faisait voile vers le Leaotong, et de là se dirige sur Pien-Men, ville frontière de sa patrie. Dans le désert qui sépare la presqu'île de Corée de l'empire chinois, il façonne ses vêtements à la manière des Coréens et se présente, déguisé en mendiant, à la frontière. A la suite d'une caravane, il parvient à passer sans qu'on lui demande son passeport à la douane. Il s'avance toute une journée dans l'intérieur du pays, mais à la première auberge, son langage, son accoutrement et sa chevelure le trahissent. Il lui fallut rebrousser chemin. Le jour, il se cachait dans les montagnes couvertes de neige; la nuit, il cheminait à l'aventure, mourant de faim et n'en pouvant plus de fatigue et de sommeil.

Il put atteindre cependant Pien-Men. Mais de nouveaux dangers l'y attendaient. Ses habits en lambeaux n'avaient plus ni la forme coréenne, ni la forme chinoise; ses pieds glacés ne pouvaient plus le soutenir, ses lèvres gonflées et gercées par le froid ne lui permettaient de prononcer que des mots inarticulés, les soupçons s'éveillèrent, on voulut se saisir de lui et le livrer aux mandarins. Mais le secours de la Providence et aussi sa merveilleuse présence d'esprit le sauvèrent.

Fort de sa foi et brûlant du zèle des âmes, le jeune apôtre ne se laissa pas abattre par l'avortement de cette première tentative. L'année suivante, nous le retrouvons tentant une voie nouvelle, à la frontière septentrionale de la Corée. Au prix de fatigues et de périls incroyables, il avait traversé les vastes forêts de la Mandchourie à une époque où elles étaient couvertes de glaces et de neige. Cette fois, il eut le bonheur de rencontrer, au marché annuel de Kieu-Wen, la ville la plus voisine de la Corée, des compatriotes. Il convint avec eux qu'il viendrait des guides à Pien-Men dans le Midi, vers la fin de l'année, pour introduire chez eux le vicaire apostolique, Mgr Ferréol. Sa course périlleuse avait duré deux mois.

A peine de retour et sans prendre de repos, l'ardent jeune homme accompagne son évêque au lieu du rendez-vous. Les courriers coréens y vinrent en effet, mais ce fut pour déclarer impraticable l'introduction dans leur pays d'un Européen, tant le danger leur paraissait imminent : « Je les forçais, du moins, dit Mgr Ferréol, d'emmener André, avec ordre à celui-ci d'équiper une barque dans sa patrie et de se rendre à *Changhaï*, où j'allais l'attendre. »

NOUVELLE TENTATIVE — LE PILOTE IMPROVISÉ LES PRÉMICES DU CLERGÉ CORÉEN

« Ayant reçu la bénédiction de Monseigneur, écrit le jeune héros, je me mis en route avec les chrétiens. Il était près de minuit. Le lendemain, j'aperçus à l'Occident la ville d'Eitson et fis prendre les devants à mes compagnons, les avertissant de m'attendre dans un lieu convenu. Pour moi, arrivé à deux lieues de la ville, je me cachai derrière les arbres et, entouré d'un rempart de neige, j'attendis que la nuit vint. Pour chasser l'ennui, je disais mon chapelet.

» A la tombée de la nuit, j'invoquai le secours divin et, sortant de ma retraite, je me dirigeai vers la ville. Pour ne point faire de bruit, je marchais sans chaussures. Je dus traverser deux fleuves et courir par des chemins détournés et difficiles, car la neige, amoncelée par le vent, avait çà et là de cinq à dix pieds de profondeur. Hélas! quand je fus parvenu au rendez-vous, les chrétiens n'y étaient point. Ma tristesse fut grande à ce contre-temps. Pourtant, j'entrai une première, puis une seconde fois dans la ville, cherchant, mais en vain, mes compatriotes. Alors je revins au rendez-vous et, désolé, m'assis dans un champ. Je croyais nos courriers pris par les satellites..... Le regret de leur perte, l'extrême péril où je m'exposais en continuant ma route, le manque de nourriture et de vêtement, la difficulté de retourner en Chine, l'impossibilité d'introduire les missionnaires, tout me jetait dans une cruelle angoisse. Epuisé de fatigue et de froid, couché, pour n'être pas vu, le long d'un tas de fumier, je sentais mon courage s'éteindre avec mes forces. »

Vers le matin cependant, le ciel vient à son secours, les courriers arrivent. Il entre dans la ville, s'y procure des chevaux, et, le soir venu, se met en route pour la capitale. Nous ne pouvons pas esquisser, même à grands traits, ce que fut pour notre Vénérable ce voyage de huit jours; il fallait se cacher le jour et voyager la nuit par des sentiers à peine frayés. Si on avait seulement soupçonné son retour dans sa patrie, dit un missionnaire, il eût été infailliblement arrêté et promptement écartelé, car depuis longtemps, il était dénoncé comme ayant quitté la Corée pour étudier la langue des Européens.

A Séoul, pour éviter toute indiscrétion, André eut le courage de laisser sa mère elle-même dans l'ignorance de son retour; il y avait pourtant neuf ans qu'il ne l'avait vue!.... Il achète en secret une barque, elle coûta 120 piastres; c'était un vrai sabot, écrivait le P. Gotteland, elle n'avait pas même été construite pour la mer. Un beau jour, il réunit autour de lui ce qu'il connait de plus dévoué parmi les chrétiens, les embarque sans même leur dire où il veut les mener et, capitaine improvisé, avec un équipage non moins neuf, il pousse au large. A l'aide d'une simple boussole, sur une mer tout à fait inconnue pour lui, il fait voile vers la Chine. Il emportait avec lui, pour les protéger, une image de la Sainte Vierge venue de France. D'ailleurs, nos hardis navigateurs comptaient de puissants protecteurs au ciel, car tous étaient pères, fils ou époux de martyrs!

André Kim ne tarda pas à avoir besoin de son héroïque confiance et d'une protection spéciale d'en haut. La tempête éclata, mâts et gouvernail sont brisés, et la barque, à demi submergée sur l'abîme, erre au gré des lames. Le courageux jeune homme comprit qu'il devait montrer d'autant moins de peur que ses gens en avaient davantage. « Ne craignez rien, leur disait-il en leur

montrant l'image de Marie, voilà celle qui nous protège : nous arriverons à Chang-haï et nous verrons notre évêque. » Il disait vrai; un bateau chinois les remorqua et, peu de jours après, André alla mouiller au milieu des bâtiments anglais qui stationnaient dans le port de Chang-haï. Grande fut la surprise des officiers quand ils entendirent le nouveau venu leur dire : « Moi, Coréen, je demande votre protection. » Elle lui fut accordée de grand cœur et il aurait été bien défendu au besoin.

Mgr Ferréol prévenu se hâta d'accourir auprès de ses vaillants Coréens. Quelques jours après, il conféra l'ordination sacerdotale au courageux diacre « qu'il aimait comme un père », et André célébra sa première Messe avec la ferveur d'un saint. C'étaient les prémices du clergé coréen, car le nouvel ordonné était le premier prêtre de sa nation. Son radieux Thabor ne devait pas tarder à se changer en Calvaire; l'heure du martyre approchait.

L'ARRESTATION — PREMIÈRES SOUFFRANCES

Mgr Ferréol était impatient de pénétrer enfin dans cette Corée après laquelle il soupirait depuis plus de six ans. Il abrégea les fêtes sacerdotales, parvint avec M. Daveluy à monter sur la barque du P. André Kim, à l'insu des mandarins qui la faisaient surveiller sans relâche, et, au milieu d'alarmes continuelles, le hardi nouveau prêtre réussit à introduire le prélat dans son vicariat apostolique. Dieu allait le récompenser de ses héroïques efforts.

Son évêque, qui le considérait comme « le seul homme capable qu'il eût sous la main », l'envoya sur les côtes de la province d'Hoang-Haï examiner s'il y aurait moyen d'établir un lien de communication avec la Chine pour le port des lettres et l'introduction des missionnaires. L'expédition d'André allait réussir, quand les imprudentes réponses de ses compagnons le trahirent et il fut arrêté. Laissons le martyr lui-même nous raconter les tourments endurés avant de courber sa tête sous le glaive.

Il fait à Mgr Ferréol le récit de son arrestation, puis il ajoute :

« Les satellites se ruèrent sur moi en furibonds, me prirent par les cheveux dont ils m'arrachèrent une partie, me lièrent avec une corde et, du pied, du poing, du bâton m'accablèrent de coups.....

» Ils me dépouillèrent alors de mes habits, et, après m'avoir garotté et frappé de nouveau avec dérision, me traînèrent devant le tribunal. Le mandarin me dit :

» — Etes-vous chrétien?

» — Oui, je le suis, lui répondis-je.

» — Pourquoi, contre les ordres du souverain, pratiquez-vous cette religion? Renoncez-y.

» — Je pratique ma religion parce qu'elle est vraie; elle m'apprend à honorer Dieu et me conduit à une félicité éternelle; quant à l'apostasie, j'en ignore même le nom.

» La bastonnade me fut donnée pour cette réponse. Le juge reprit :

» — Si vous n'apostasiez, je vais vous faire expirer sous les coups.

» — Comme il vous plaira, mais je n'abandonnerai jamais mon Dieu. »

Le confesseur se mit alors à lui prêcher les vérités de la religion, puis il continua de la sorte :

« — Pour moi, mandarin, je vous remercie de me faire subir des tourments pour l'amour de mon Dieu; qu'Il vous récompense de ce bienfait en vous faisant monter à de plus hautes dignités.

» A cette parole, le mandarin se mit à rire avec toute l'assemblée. On m'apporta ensuite une cangue longue de huit pieds; je la saisis aussitôt et me la passai moi-même au cou, aux grands éclats de rire de tout le prétoire. Puis on me jeta en prison avec les deux matelots qui avaient déjà apostasié. J'avais les mains, les pieds, le cou et les reins liés de telle sorte que je ne pouvais ni marcher, ni m'asseoir, ni m'étendre. J'étais en outre oppressé par la foule des curieux qui assiégeaient mon cachot. Une partie de la nuit se passa pour moi à leur prêcher la religion; ils m'écoutaient avec intérêt et m'interrompaient parfois pour me dire qu'ils embrasseraient volontiers l'Evangile s'il n'était proscrit par le roi.....

» Cinq jours s'étaient écoulés depuis cet interrogatoire, lorsqu'un officier, à la tête d'un grand nombre de satellites, me tira de ma prison et me conduisit à Haït-su, métropole de la province. Le gouverneur et ses gens me firent une multitude de questions sur la religion. Je saisis avec empressement l'occasion d'annoncer l'Evangile.....

» — Ce que vous dites là, répondirent-ils, est bon et raisonnable; mais le roi ne permet pas d'être chrétien.

» On m'interrogea ensuite sur bien des choses qui auraient pu compromettre les néophytes et la mission : je me gardai de rien dire.

» — Si vous ne nous dites la vérité, reprirent les juges d'un ton irrité et menaçant, nous vous tourmenterons par divers supplices.

» — Faites ce que vous voudrez.

» Et, courant vers les instruments, je les saisis et les jetai aux pieds du gouverneur en lui disant :

» — Me voilà tout prêt, frappez, je ne crains pas vos tourments.

» Les serviteurs du mandarin me dirent alors :

» — C'est la coutume que toute personne en parlant au gouverneur s'appelle *So-in* (petit homme).

» — Que me dites-vous là? Je suis grand, puisque je suis chrétien; je ne connais pas l'expression dont vous me parlez..... »

Vaincu par l'atrocité des tortures, deux chrétiens pris avec lui firent des aveux complets sur le rôle d'André. Ses lettres furent saisies, et on le jeta de nouveau en prison. « Je vous laisse à penser, dit le courageux prêtre, quelles misères j'eus à y supporter. » Puis, sur l'ordre du roi, il fut amené à la capitale, lié comme en prison et la tête couverte d'un sac de toile noire, comme les grands criminels. A Séoul, il fut enfermé dans une prison infecte. Par prudence, il dut faire des aveux. « Ainsi, dit-il, je déclarai aux juges que j'étais André Kim, un des trois jeunes gens envoyés jadis à Macao pour y étudier les langues d'Europe, et je leur racontai tout ce que j'avais eu à souffrir pour rentrer dans ma patrie. A ce récit, les juges émus dirent avec les spectateurs :

» — Pauvre jeune homme! il est dans les douleurs depuis l'enfance.

» Ils ne m'en ordonnèrent pas moins d'apostasier comme le voulait le roi.

» — Au-dessus du roi, leur répondis-je, est un Dieu qui m'ordonne de l'adorer; le renier est un crime que l'ordre du prince ne justifierait pas.

» Sommé par eux de dénoncer les chrétiens, je leur opposai les devoirs de la charité et le commandement de Dieu qui nous ordonne d'aimer le prochain, non de le trahir. »

Des personnes, l'interrogatoire passa aux doctrines. Le P. André exposa au long sa foi. Et comme les juges lui répondirent qu'ils trouvaient sa religion excellente, il ajouta :

« — Pourquoi alors la poursuivez-vous comme une doctrine abominable?

» Ils rirent niaisement à ma réponse, poursuit-il, comme pour me faire entendre que la force dispensait de raisonner..... Les chrétiens pris avec moi n'ont encore subi aucun tourment dans la capitale. Sur dix néophytes qui partagent ma geôle, quatre ont apostasié; mais trois se repentent. Nous ignorons le moment où l'on nous conduira à la mort : pleins de confiance en la miséricorde du Seigneur Jésus, nous espérons qu'il nous donnera la force de confesser son saint nom jusqu'à la dernière heure. Je prie Votre Grandeur et M. Daveluy de rester cachés jusqu'après mon supplice.....

» On m'a donné à traduire une mappemonde anglaise; j'en ai fait deux copies, dont l'une est destinée au roi. En ce moment, je suis occupé à composer par ordre des ministres un petit abrégé de géographie. Ils me prennent pour un savant de première classe. Pauvres gens!

» Je recommande à Votre Grandeur ma mère Ursule. Après une absence de dix ans, il lui a été donné de revoir son fils quelques jours, et il lui est enlevé presque aussitôt. Veuillez bien, je vous prie, la consoler dans sa douleur.

» Prosterné en esprit aux pieds de Votre Grandeur, je salue pour la dernière fois mon bien-aimé Père et Révérendissime évêque. Je salue de même Mgr de Besi : mes hommages très respectueux à M. Daveluy. Au revoir dans le ciel!

» André Kim,

» *Prêtre, prisonnier de Jésus-Christ.* »

L'EXÉCUTION

Mgr Ferréol fait suivre cette admirable lettre, que nous regrettons d'avoir dû abréger, de quelques détails supplémentaires.

« André Kim, écrit-il, fut traité en ennemi d'Etat et immolé de la même manière que Mgr Imbert et MM. Chastan et Maubant. Le 16 septembre, une compagnie de soldats, le mousquet sur l'épaule, se rendit sur le lieu de l'exécution. Une chaise à porteurs avait été grossièrement préparée : André s'y assit les mains liées derrière le dos et on le conduisit au champ du triomphe.

» Les soldats avaient planté dans le sable un gros pieu au sommet duquel flottait un étendard et s'étaient rangés en cercle tout autour. Ils ouvrirent le cercle et y reçurent le prisonnier. Le mandarin lui lut sa sentence; elle portait qu'il était condamné à mort pour avoir communiqué avec les étrangers. André Kim s'écria d'une voix forte :

» — Je suis à ma dernière heure, écoutez-moi » attentivement. Si j'ai communiqué avec les étran- » gers, c'est pour ma religion, c'est pour mon Dieu, » c'est pour lui que je meurs. Une vie éternelle va » commencer pour moi. Faites-vous chrétiens, si » vous voulez être heureux après la mort, car Dieu » réserve des châtiments éternels à ceux qui l'auront » méconnu. »

» Il se laissa alors dépouiller de ses vêtements; on perça chacune de ses oreilles d'une flèche qu'on y laissa suspendue; on jeta de l'eau sur sa figure et par-dessus une poignée de chaux. Puis deux hommes passant un bâton sous ses bras le prirent sur leurs épaules et le promenèrent rapidement, jusqu'à trois fois, autour du cercle. Ils le firent alors s'agenouiller, attachèrent une corde à sa chevelure, et, la passant par un trou pratiqué au pieu qui servait de potence, la tirèrent par le bout et tinrent sa tête élevée. Pendant ces préparatifs, le martyr n'avait rien perdu de son calme.

» — De cette manière suis-je placé comme il faut, » disait-il à ses bourreaux? Pourrez-vous frapper à » votre aise?

» — Non, tournez-vous comme cela. Voilà qui est » bien.

» — Frappez, je suis prêt. »

Une douzaine de soldats armés de leur sabre et simulant un combat voltigent autour d'André et en passant frappent sur le cou du martyr. La tête ne se détache qu'au huitième coup. Un satellite la place sur une petite table et la présente au mandarin, qui s'en retourne avertir la cour de l'exécution.

Suivant les lois du royaume, les restes d'André Kim demeurèrent sur le lieu du supplice l'espace de trois jours, puis furent inhumés à l'endroit même où il avait été mis à mort.

Huit autres généreux confesseurs qui n'avaient pas voulu acheter leur liberté au prix de l'apostasie furent exécutés trois jours après, le 19 septembre. Citons un nom seulement, celui de Joseph Im, païen, dont l'épouse et les enfants avaient embrassé la foi. Pour les protéger il s'était fait satellite en 1839. L'arrestation de son fils, pilote de la barque d'André Kim, le fit arrêter aussi. Dès qu'il se vit dans les fers il s'enflamma du désir de mourir pour l'Evangile qu'il avait très peu étudié. Devant le tribunal, le juge, qui le savait païen, lui dit :

— Connaissez-vous les commandements de Dieu?

— Non, je ne les connais pas.

— Alors vous n'êtes pas chrétien.

Et le noble confesseur de faire cette belle réponse :

— Parmi les enfants d'une famille il en est des grands et des petits, il y en a qui ont de l'intelligence et d'autres qui n'en ont pas, il y en a même qui sont encore à la mamelle. Les grands connaissent mieux leur père, les petits le connaissent moins, tous cependant l'aiment. Je suis dans la religion comme un petit enfant, je nais à peine; quoique je ne connaisse pas Dieu, je sais qu'il est mon Père, c'est pourquoi je l'aime et veux mourir pour lui.

Ce généreux catéchumène, instruit et baptisé par André dans la prison, fut étranglé pour la foi. Il était âgé de cinquante ans.

Le pape Pie IX, dans son décret du 24 septembre 1858, a déclaré vénérables André Kim avec d'autres martyrs coréens. Le procès de béatification a été repris le 26 avril 1891, et tout permet de croire que, dans un avenir prochain, la mission de Corée pourra rendre à ses généreux enfants le culte réservé par l'Eglise aux privilégiés qui lavèrent leur robe dans le sang de l'Agneau.

* * *

Annales de la Propagation de la Foi (1846-1847). Lettres de Mgr Ferréol, du vénérable André Kim et d'autres missionnaires.

SAINTE HILDEGARDE, ABBESSE

Fête le 17 septembre.

Sainte Hildegarde écrit de nombreuses lettres pour répondre aux consultations qui lui sont adressées de toutes parts. — Sa prière et ses ordres mettent les démons en fuite.

NAISSANCE D'HILDEGARDE — SIMPLICITÉ DE SON ÉDUCATION

Le Saint-Esprit souffle où il lui plaît, et bien souvent c'est aux humbles et aux ignorants qu'il révèle les secrets de sa sagesse infinie. Sainte Hildegarde va nous en fournir un précieux exemple.

Hildegarde naquit en 1098, en Allemagne, de parents renommés par leur noblesse et par l'étendue de leurs biens. Avant même qu'elle pût parler, Dieu la favorisa de visions extraordinaires qu'elle manifestait par des cris de joie et par des gestes.

Dès l'âge de huit ans, ses parents, se rendant à ses instances, la confièrent à une pieuse vierge, qui avait abandonné les vanités du monde pour vivre en recluse dans un ermitage sur le mont de Saint-Disibode.

Hildegarde, plongée tout entière dans la contemplation de son Dieu, fit d'admirables progrès dans la vertu et dans l'étude des psaumes, seule étude à laquelle elle se livrât.

Mais Dieu voulait en faire un vase précieux, il fallait que l'or fût bien pur. C'est pourquoi il le mit au creuset et l'y laissa longtemps. Elle fut dès lors en proie à de cruelles et incessantes maladies. Son corps devint si faible que, plusieurs fois, on crut sa dernière heure arrivée. Mais elle, au milieu de ses tourments, était joyeuse, car ses révélations étaient en proportion de ses souffrances.

Quand elle était encore chez ses parents, elle racontait à ses compagnes, avec une simplicité enfantine, les choses merveilleuses qu'elle voyait. Mais plus tard, remarquant avec surprise que, pendant qu'elle voyait ainsi intérieurement dans son âme, elle voyait en même temps à l'extérieur

par les yeux du corps comme à l'ordinaire, ce qu'elle n'avait jamais entendu dire de personne, elle en fut toute troublée et résolut de ne plus parler à qui que ce fût de sa lumière intérieure. Cependant, dans ses conversations, il lui arrivait parfois de s'oublier, et elle parlait de choses à venir comme étant déjà passées. Mais à peine s'en apercevait-elle qu'elle rougissait et allait s'en punir par quelque mortification.

SES VISIONS

Cet état d'intuition surnaturelle dura toute sa vie. Elle écrivait dans sa vieillesse : « Depuis mon enfance jusqu'aujourd'hui, que j'ai plus de soixante-dix ans, je vois toujours une lumière dans mon âme, et je la reçois, non par les yeux extérieurs, ni par aucun concours des cinq sens externes, les yeux extérieurs demeurant toutefois ouverts et les autres sens corporels conservant leur vertu; car la lumière que je vois n'est pas locale, mais plus lumineuse que la nuée qui porte le soleil. On l'appelle ombre de la lumière vivante; et comme le soleil, la lune et les étoiles apparaissent dans l'eau, ainsi les écrits, les discours, les vertus et quelques œuvres des hommes resplendissent pour moi dans cette lumière. Tout ce que je vois ou apprends dans cette vision, j'en ai longtemps la mémoire. Je vois, j'entends et je sais tout ensemble, et j'apprends, comme en un instant, tout ce que je sais. »

Dans le ciel, nous jouirons tous de ce mode de connaissance, mais d'une manière incomparablement plus parfaite.

HILDEGARDE ÉCRIT SES RÉVÉLATIONS PAR L'ORDRE DE JÉSUS-CHRIST, ET LES SOUMET HUMBLEMENT AU JUGEMENT DE L'ÉGLISE

Un jour, pendant une vision, Notre-Seigneur lui commanda de mettre par écrit tout ce qu'elle avait vu jusque-là. Elle en fut triste et négligea d'obéir. Notre-Seigneur redoubla alors l'intensité de ses souffrances, sans cependant cesser, malgré cette punition, de lui continuer ses bienfaits, car il punit en père ses enfants. C'est même pendant le cours de cette maladie qu'il lui accorda la faveur que sainte Hildegarde a toujours regardée comme la plus précieuse de toutes. Pendant que, clouée sur son lit de douleur, elle ne donnait presque plus signe de vie, elle vit le ciel s'ouvrir et un feu très lumineux lui pénétra la tête, le cœur et toute la poitrine, sans la brûler, mais avec une chaleur douce, et aussitôt elle reçut l'intelligence des psaumes, des Evangiles et des autres livres de l'ancien et du nouveau Testament, de sorte qu'elle pouvait en expliquer le sens, sans pouvoir en expliquer les mots grammaticalement, car elle ne savait ni latin, ni grammaire.

Hildegarde voyait bien que ses souffrances étaient une punition de Notre-Seigneur, et cependant elle hésitait. Comment, en effet, accorder cet ordre de Notre-Seigneur avec son humilité? Enfin, ses souffrances augmentant toujours, elle résolut de découvrir au religieux son confesseur le trouble où elle était.

Le religieux ne voulut pas décider par ses propres lumières dans une affaire si difficile; il demanda conseil à son Abbé.

Celui-ci fut d'avis que la pieuse recluse devait obéir à l'ordre qu'elle avait reçu.

Hildegarde se mit donc à l'œuvre, et écrivit les révélations qu'elle avait eues jusqu'alors. Elle remit ensuite le livre aux mains du religieux son confesseur, afin qu'il fût soumis au jugement infaillible de l'Eglise. Le religieux le présenta d'abord à son Abbé, qui, lui-même, alla en conférer avec l'archevêque de Mayence et les savants de son église. L'archevêque, sachant que le pape Eugène III était à Trèves, où il s'était rendu après le Concile de Reims, en référa au Souverain Pontife lui-même. Le pape, à son tour, ne voulut rien décider sans une mûre délibération.

Il envoya donc vers Hildegarde l'évêque de Verdun avec d'autres personnes fort éclairées, afin d'examiner par quel esprit elle avait découvert tant de merveilles. Hildegarde leur raconta avec simplicité ce qui la concernait.

Les envoyés, de retour vers le pape, l'assurèrent que l'humilité et la simplicité de la Sainte étaient des marques assurées qu'elle était conduite par l'Esprit-Saint.

Le pape prit le livre d'Hildegarde, et le lut lui-même à haute voix, en présence des cardinaux, des évêques et de tout le clergé. Et tous bénirent Dieu de s'être manifesté d'une manière si extraordinaire à une simple fille.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux, était présent. Il pria le Souverain Pontife de ne pas permettre qu'une si pure lumière fût étouffée dans les ténèbres du silence, mais d'employer son autorité pour confirmer ce qu'elle avait déjà dicté, et pour l'engager à continuer.

Le pape acquiesça de grand cœur à sa demande et écrivit à Hildegarde, lui recommandant de conserver par l'humilité la grâce qu'elle avait reçue, et d'écrire en toute simplicité, sous les regards de son confesseur, ce que Notre-Seigneur lui révélerait.

SAINTE HILDEGARDE FONDE UN MONASTÈRE DE BÉNÉDICTINES

Cette approbation solennelle répandit partout le bruit de la sainteté d'Hildegarde. Le parfum de ses vertus lui attira bientôt plusieurs personnes qui vinrent se ranger sous sa conduite pour vivre dans la pratique des conseils évangéliques. De sorte que bientôt l'ermitage du mont Saint-Disibode fut trop étroit.

Notre-Seigneur ordonna à notre Sainte de se retirer avec ses filles sur le mont de Saint-Rupert. Son confesseur et les autres moines s'y opposèrent de toutes leurs forces. Un d'entre eux surtout se fit remarquer par l'ardeur qu'il mettait à animer les autres à la résistance. Aussi, quelques jours après, il fut subitement frappé d'une maladie inconnue. La langue lui enfla outre mesure, tellement que sa bouche devint trop étroite pour la contenir. Il n'obtint sa guérison qu'en avouant sa faute à la Sainte, qui, elle-même, à cause de sa résistance à l'ordre de Notre-Seigneur, se trouvait alors à l'extrémité.

Le moine miraculeusement guéri mit autant d'ardeur à seconder Hildegarde qu'il en avait mis à entraver ses desseins. Dès que la sainte abbesse eut repris son projet, elle sentit un grand soulagement, et quand tout fut prêt et que le jour du départ fut arrivé, elle put se lever comme si jamais elle n'eût été malade.

Le mont Saint-Rupert appartenait au comte Méginhard, dont la fille Hiltrude avait embrassé la vie religieuse sous la conduite de notre Sainte; il en fit donation au nouveau monastère.

La sainte abbesse y continua cette vie de souffrances physiques et d'illuminations surnaturelles qu'elle avait menée jusqu'alors.

Beaucoup venaient la consulter; elle recevait avec la même charité riches et pauvres, savants et

ignorants. Souvent Dieu lui révélait le secret des consciences, et les besoins des personnes qui venaient lui parler. Elle donnait à tous d'excellents conseils pour le bien de leur âme, et convertissait beaucoup de pécheurs. Des juifs vinrent l'interroger; elle les convainquit par la Sainte Ecriture que le Messie promis était venu et que c'était Jésus-Christ.

Elle donnait aussi des remèdes à ceux qui la consultaient sur leurs maladies corporelles.

Sainte Hildegarde écrivit à plusieurs papes, à un grand nombre d'évêques, de théologiens ou autres personnages ecclésiastiques ou civils, tantôt pour leur manifester ce que Dieu lui avait révélé à leur sujet, tantôt pour répondre à leurs propres interrogations.

Son influence sur son temps a été considérable.

Un religieux, nommé Wilbert, lui ayant proposé trente questions fort difficiles, elle y répondit avec des lumières si sublimes qu'on ne peut lire ce petit ouvrage sans admiration.

Elle composa des homélies sur tous les évangiles de l'année, et un commentaire sur l'évangile de saint Jean, où l'on voit bien que ses lumières ne viennent pas de la science humaine, mais de Dieu. Elle a donné aussi une explication de la *Règle de saint Benoît* et du *Symbole de saint Athanase*.

QUELQUES-UNS DE SES MIRACLES

Elle fit un grand nombre de miracles. Qu'il nous suffise d'en rapporter quelques-uns.

Une jeune personne eut une passion si violente qu'elle tomba dans une langueur qui la mit à deux doigts de la mort. Ses parents, apprenant de sa propre bouche la cause de sa maladie, l'envoyèrent vers la Sainte pour lui découvrir son mal et lui demander le secours de ses prières. Hildegarde se mit aussitôt en oraison, puis elle bénit du pain, l'arrosa de ses larmes et le donna à la malade. La jeune fille n'en eut pas plutôt goûté qu'elle fut entièrement délivrée de la passion qui la desséchait.

Sur les bords du Rhin se trouvait une possédée, que rien ne pouvait soulager. On faisait pour elle déjà depuis plusieurs années des aumônes aux pauvres et des pèlerinages à tous les sanctuaires d'alentour. Mais le démon, au lieu de sortir de sa victime, n'en était que plus furieux à la tourmenter. Un jour cependant, torturé par les prières, il s'écria : « Pourquoi tant faire pour me chasser? Cessez de prier. Il n'y a qu'une personne sur la terre qui puisse me chasser; elle n'habite pas loin d'ici. Elle s'appelle « Scrumpilgarde, » nom dérisoire donné par le démon à notre Sainte.

Malgré ce nom défiguré, les amis de la possédée comprirent qu'il s'agissait d'Hildegarde, dont la renommée était répandue dès lors dans toute l'Allemagne. Ils lui écrivirent donc une lettre de supplications, et en reçurent cette réponse, qui n'était qu'une formule d'exorcisme révélée par le ciel : « Esprit de blasphème et de dérision, moi, femme ignorante, je te commande, au nom de la Vérité éternelle, qui a illuminé par sa sagesse mon humilité et mon ignorance, je t'ordonne de sortir de cette femme. »

A la lecture de la lettre, le démon frémit, poussa d'horribles gémissements, et, pendant environ une demi-heure, tortura sa victime au milieu des cris de rage. Enfin, il dut obéir et sortit. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Cherchant, comme dit l'Evangile, un lieu pour reposer et n'en trouvant pas, il revint à celui d'où il était sorti. On lut de nouveau la lettre de sainte Hildegarde. Il rugit longtemps, mais ne sortit point. On la lut une troisième fois. Il rugit encore et dit : « Je ne sortirai que si *cette vieille*, que je hais tant, me le commande elle-même. »

On mena donc la malheureuse possédée au monastère de Saint-Rupert. Mais le démon s'obstina. La Sainte vit que trois choses surtout irritaient cet esprit de malice et d'orgueil : les pèlerinages, les aumônes et surtout les prières des religieux. Elle demanda donc à tous les monastères des environs des prières extraordinaires depuis la Purification de la Sainte Vierge jusqu'au Samedi-Saint.

Vaincu par ces incessantes prières, le démon confessait souvent malgré lui les grandeurs de Dieu et son impuissance. Il proférait aussi en grinçant des dents d'horribles menaces contre celle qui le faisait tant souffrir.

Enfin, le Samedi-Saint, pendant qu'à la bénédiction des fonts, le prêtre prononçait ces mots en soufflant sur l'eau : *L'esprit du Seigneur était porté sur les eaux*, le démon, c'est-à-dire la possédée qui n'était que son instrument, fut pris d'une rage inaccoutumée, il tremblait, et, dans son excitation, creusait la terre avec ses pieds en soufflant avec force comme pour se venger de Dieu en contrefaisant les cérémonies de l'Eglise. Enfin, il dut sortir, et cette fois pour ne plus rentrer.

BIENHEUREUSE MORT D'HILDEGARDE

Hildegarde, à l'âge de 82 ans, prédit sa mort et alla jouir de son Epoux céleste dont elle avait entrevu la beauté sur la terre. A l'heure de son décès, qui arriva à la pointe du jour, on vit en l'air deux arcs-en-ciel, se croisant l'un sur l'autre sur tout l'hémisphère, vers les quatre parties du monde, et, au point de leur jonction, il paraissait un corps lumineux de la grandeur du disque de la lune, du milieu duquel sortait une croix, qui, d'abord, était assez petite, mais ensuite s'élargissait sans mesure, et était encore environnée d'autres cercles lumineux, chargés aussi de croix éclatantes. Il en jaillissait une clarté merveilleuse dont toute la montagne était illuminée. Son corps, qui exhalait une très suave odeur, fut honorablement enseveli au monastère de Bingen, qu'elle avait si longtemps sanctifié par la pratique des plus excellentes vertus.

En 1632, les protestants suédois pillèrent et incendièrent ce paisible couvent. Les religieuses s'enfuirent à Eibingen, au diocèse de Mayence, emportant avec eux les reliques de leur patronne.

SAINTE EDITH VIERGE. FILLE D'EDGARD, ROI D'ANGLETERRE

Fête le 16 septembre.

COMMENT SAINTE ÉDITH PASSA SON ENFANCE

Edith était fille du puissant roi Edgard et d'une noble dame qu'il avait séduite. Ses vertus héroïques ont effacé la tache de sa naissance. Sa mère s'était retirée dans un monastère pour pleurer sa faute; Edith l'y suivit, encore jeune enfant, de sorte qu'on peut dire avec le martyrologe romain qu'elle a moins quitté le monde qu'elle ne l'a ignoré.

Elle reçut une éducation sévère, comme on la donnait dans les couvents au moyen âge. Bien que princesse et de sang royal, on lui inspirait de l'aversion pour les vêtements somptueux, les riches parures, les joyaux précieux qui ne servent qu'à nourrir la vanité des jeunes filles. La sainte pénitente qui lui avait donné le jour lui apprenait à mépriser la beauté corporelle, source de tant de péchés, et s'appliquait à parer l'âme de sa fille de deux ornements impérissables : la science et la vertu.

Ses efforts eurent le meilleur succès. Edith, devenue une jeune personne accomplie, résista au roi son père, qui voulait la tirer du monastère; elle le vainquit à force de prières, et lui arracha la permission de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse.

COMMENT ELLE PRATIQUAIT LA VERTU DE CHARITÉ

Elle faisait l'office de Marthe à l'égard des religieuses et des étrangers, et se comportait comme Marie envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette jeune princesse recherchait les offices les plus vils du couvent; elle enviait le sort de celles de ses compagnes qui occupaient un rang inférieur, comme, dans le monde, on jalouse ceux qui exercent les charges éminentes. Sa charité envers le prochain ne connaissait pas de bornes. Elle s'était constituée la servante des voyageurs et des pèlerins qui venaient chercher un abri dans l'hôtellerie du monastère; elle visitait les malades avec un soin assidu; et plus les personnes étaient rebutées des autres, à cause de leurs infirmités, plus elle leur témoignait d'affection et d'amour afin de leur faire oublier les mauvais traitements auxquels elles étaient en butte. Elle aimait mieux converser avec les lépreux, qui sont abandonnés de tout le monde, qu'avec les premiers princes du royaume.

EXEMPLES DE SIMPLICITÉ ET D'HUMILITÉ

Pour ne pas déplaire au roi son père, elle avait été contrainte de prendre des vêtements un peu plus éclatants que ceux des autres religieuses. Mais, sous ces habits plus ou moins précieux, elle cachait un cilice qui macérait cruellement sa chair. Saint Ethelwold, évêque de Wihlthon, froissé de cette pompe extérieure dont il ignorait le motif, dit un jour à la jeune vierge : « Ma fille, on ne va pas aux noces du Christ avec des habits riches comme ceux que vous portez, et l'Epoux du ciel n'aime pas à rencontrer dans ses épouses l'amour des parures. » Mais Edith répondit : « Croyez-le bien, ô mon père, mon âme est aussi pure sous ces vêtements précieux qu'elle pourrait l'être sous une enveloppe plus grossière. J'ai mon Epoux au dedans de moi, qui regarde moins à l'habit qu'aux dispositions intérieures. » Ces paroles furent dites avec tant d'ingénuité et d'innocence que l'évêque ne douta pas qu'elles ne fussent inspirées par l'Esprit-Saint. Il admira les merveilles de la grâce qui opère des œuvres de sanctification sous la pourpre des rois comme sous le froc des moines.

Edgard, informé des belles qualités de sa fille, voulut la faire abbesse de trois monastères. Mais on ne put jamais lui persuader de quitter la maison où elle avait commencé à servir son Dieu.

Son abnégation parut bien davantage lorsqu'elle refusa la couronne d'Angleterre; car, après la mort de son père, saint Edouard II, son frère, que l'Eglise vénère en qualité de martyr, ayant été mis à mort par des impies, les seigneurs du royaume vinrent trouver Edith et lui offrir le sceptre et le trône. La Sainte refusa; on employa la violence, elle leur résista courageusement; et il aurait été plus facile de changer les rochers en masse de plomb que de lui faire abandonner la résolution qu'elle avait prise d'être toute sa vie dévouée au service de Dieu.

COMMENT ELLE MOURUT

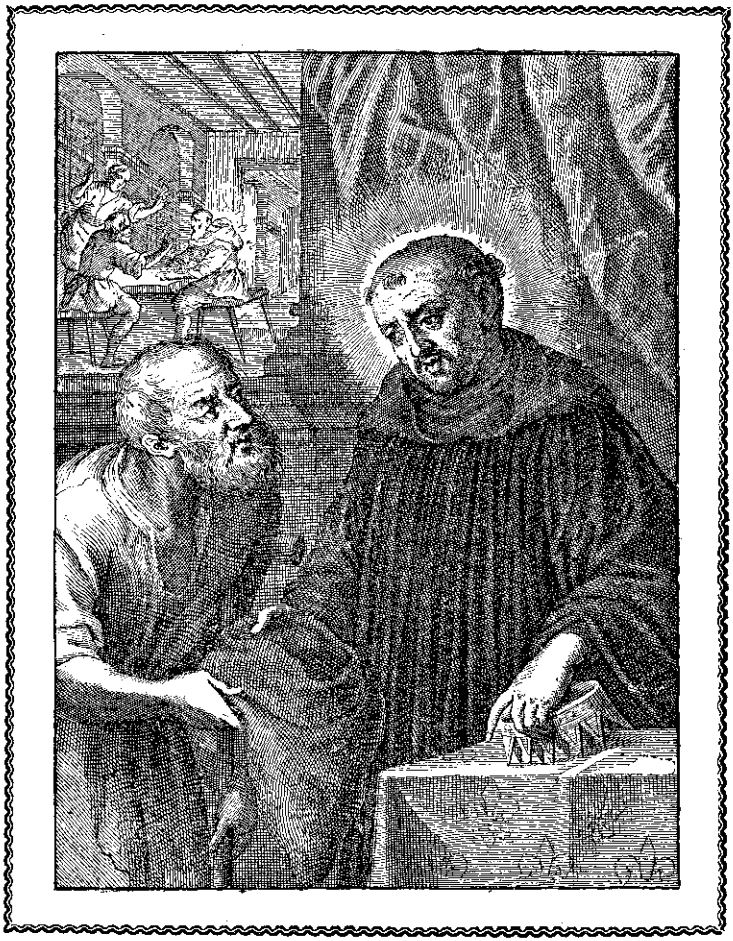
Elle avait fait bâtir une église en l'honneur de saint Denys; elle pria l'évêque saint Dunstan de venir en célébrer la dédicace; cet homme de Dieu s'étant aperçu dans ses pieux entretiens avec Edith qu'elle avait la coutume de faire fréquemment le signe de la Croix sur son front, lui prit la main droite et dit : « Que le doigt dont vous vous servez pour tracer si souvent le signe de la rédemption ne connaisse pas la corruption du tombeau. » Cette prophétie se réalisa.

Pendant la cérémonie de la dédicace, l'évêque se mit à fondre en larmes. Le diacre qui l'assistait lui en demanda la cause : « Ah! répondit-il, Edith, cette âme aimée de Dieu, cette perle plus éclatante que les feux du firmament, nous sera bientôt ravie; ce monde corrompu n'est pas digne de conserver plus longtemps ce trésor de pureté. Elle a, en peu d'années, mérité la couronne qui lui est préparée dans les cieux. Sa ferveur condamne notre lâcheté; elle va jouir des clartés éternelles, et nous, malgré notre vieillesse, nous demeurons encore sur la terre dans les ténèbres et les ombres de la mort. »

Quarante jours plus tard, Edith rendit le dernier soupir dans l'église de Saint-Denys, où elle avait choisi le lieu de sa sépulture. Les anges l'assistèrent à son trépas et honorèrent ses obsèques de célestes harmonies qui furent entendues des autres religieuses. A quelque temps de là, elle apparut à sa mère avec un visage serein et resplendissant. Elle lui dit que le Roi des anges, son cher Epoux, l'avait mise dans sa gloire; que Satan l'avait accusée devant le tribunal du souverain Juge; mais que, par le secours des apôtres et la vertu de la sainte Croix, elle lui avait écrasé la tête, avait triomphé de sa malice, et l'avait renvoyé confus dans les enfers.

SAINT CLOUD, PRINCE, MOINE ET PRÊTRE

Fête le 17 septembre.



Saint Cloud se dépouille de sa cuculle pour la donner à un pauvre.

PROPHÉTIE DE SAINT AVIT, ABBÉ DE MICY

Le glorieux Clodoald (par abréviation *saint Cloud*), premier prince de la famille royale de Clovis, qui ait été décoré du sacerdoce et ait acquis la gloire de la sainteté sans la couronne du martyre, eut pour père Clodomir.

Fils de Clovis et de sainte Clotilde, Clodomir était parvenu, avec plus de succès que de droit, à s'emparer de la Burgondie et à faire captif son roi, Sigismond. Mais bientôt les Burgondes se soulevèrent à la voix de Gondemar, frère du roi prisonnier, et chassèrent ou tuèrent toutes les faibles garnisons que Clodomir, victorieux, avait laissées pour garder sa conquête.

A cette nouvelle, Clodomir bondit comme un tigre que le chasseur vient de blesser, et, seul coupable de la perte de la Burgondie qu'il n'avait pas songé à défendre contre cette révolte, il fait tomber sa colère sur des innocents.

Il assembla à la hâte une armée pour marcher contre les rebelles ; mais, avant de partir, il donna ordre de tuer Sigismond dans sa prison ainsi que sa femme et ses fils.

Cette inique sentence n'est pas plutôt portée que saint Avit, abbé du monastère de Micy, se présente devant Clodomir :

« Au nom de Dieu tout-puissant, lui dit-il, revenez sur cet ordre cruel. Ne faites pas périr des innocents. Si vous écoutez ma voix qui est celle de la justice, le Seigneur sera avec vous dans cette expédition et vous accordera la vic-

toire, sinon vous tomberez entre les mains de vos ennemis et l'on vous traitera vous et vos enfants comme vous aurez traité Sigismond et ses fils. »

Clodomir se moqua de cet avertissement prophétique, et quelques jours après, Sigismond, sa femme et ses deux fils étaient égorgés sans pitié, à *Columna*, aujourd'hui Péravy-la-Colombe, près d'Orléans.

MORT DE CLODOMIR

CLODOALD ET SES FRÈRES AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN

La prophétie du saint abbé de Micy ne tarda guere à se réaliser. Clodomir n'ayant pu obtenir la coopération de son frère Thierry, s'avança seul contre Gondomar et mit son armée en déroute; mais trop confiant dans les Burgondes, qui feignaient de se rendre, il tomba percé de deux coups au moment où il recevait leur soumission.

Il laissait trois fils encore dans l'enfance, Théodebald, Gonther et Clodoald; ce dernier avait à peine deux ans. C'était le premier malheur qui venait frapper ces jeunes princes; d'autres plus terribles les attendaient. Leur mère Guntheuca tomba, ainsi que tous les Etats de leur père, entre les mains de Clotaire, leur oncle, qui l'épousa de force, ajoutant ainsi un crime de plus à tous ceux qui souillent sa mémoire. Quant aux trois orphelins, Clotilde, leur aïeule, les recueillit et les prit avec elle dans la retraite qu'elle s'était choisie près du tombeau de saint Martin.

Elle les chérissait comme ses propres fils, car ils lui rappelaient celui de ses enfants qu'elle avait le plus aimé, leur père Clodomir. En même temps qu'elle leur enseignait elle-même, par ses exemples et ses leçons, la pratique de la vertu et l'attachement qu'ils devaient toujours conserver pour leur foi, elle leur faisait donner, disent les actes de saint Cloud, une éducation royale, et ne cherchait nullement à dissimuler le dessein qu'elle avait formé de les rétablir sur le trône de leur père.

MESSAGE DE CHILDEBERT ET DE CLOTAIRE A LEUR MÈRE SAINTE CLOTILDE

Hélas! il ne devait pas lui être donné de voir ces espérances réalisées. Le plus horrible forfait vint bientôt les briser et donner son entier accomplissement à la prophétie de saint Avit. Childebert, qui résidait au palais des Thermes, à Paris, prêtant l'oreille à une des plus horribles suggestions du démon, écrivit à son frère Clotaire, roi de Soissons : « Hâte-toi de venir à Paris. Nous déciderons du sort des enfants, soit pour les mettre à mort, soit pour leur couper les cheveux et les rendre inhabiles à régner. »

Au lieu de rejeter l'idée de ce forfait, Clotaire accourt en toute hâte, faisant, de concert avec son frère, semer parmi le peuple la fausse nouvelle que l'entrevue devait avoir pour résultat de rétablir leurs neveux sur le trône.

Or, nous apprend saint Grégoire de Tours, la reine Clotilde était venue à Paris avec les trois jeunes princes, sans doute pour rendre visite à son fils Childebert. La pieuse reine habitait avec ses petits-fils l'enclos de la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul (aujourd'hui Sainte-Geneviève), et était dans une très grande joie à cause de la résolution des deux rois, ses fils.

Aussi reçut-elle avec le plus grand plaisir le message de Childebert et de Clotaire. « Envoyez-nous, lui disaient-ils, très douce mère, les enfants, pour que nous les élevions sur le pavois. »

Elle les revêtit donc de leurs plus beaux habits, et ils sortirent, suivis d'une escorte de jeunes Francs, élevés avec eux. En les quittant, elle les embrassa et leur dit : « Allez, je ne croirai plus avoir perdu mon fils Clodomir si je vous vois rétablis dans son héritage. »

ARCADIUS VIENT PRÉSENTER A SAINTE CLOTILDE DES CISEAUX ET UNE ÉPÉE NUE

Clotilde, qui s'était consacrée entièrement à Dieu, ne paraissait plus aux pompes du siècle, c'est pourquoi elle ne voulut pas manquer, même en cette occasion solennelle, aux devoirs de la profession religieuse. Elle n'accompagna donc pas les jeunes princes au palais.

L'absence de leur mère favorisait les deux rois, ses très indignes et très cruels fils. Dès que le cortège fut arrivé au palais, dit Grégoire de Tours, on sépara les trois jeunes princes de leurs précepteurs et de leurs compagnons; et on les garda enfermés dans des appartements séparés. Pendant ce temps, Clotaire et Childebert envoyaient le sénateur arverne Arcadius à Clotilde avec ordre de lui présenter des ciseaux et une épée nue.

« Très glorieuse reine, dit Arcadius, vos fils, nos maîtres, demandent ce que vous voulez qu'on fasse des enfants. Faut-il leur couper la chevelure avec ces ciseaux, ou les égorger avec ce glaive? »

Glacée d'épouvante et d'horreur, la sainte reine ressentit une douleur inexprimable et, ne sachant ce qu'elle disait, égarée par les angoisses qui torturaient son cœur, elle s'écria : « S'ils ne sont pas élevés au trône, j'aime mieux les voir morts que tondus. » Arcadius, sans respect pour la douleur de la reine et ne lui laissant pas un moment de réflexion, sortit aussitôt et revint au palais.

MEURTRE DES FILS DE CLODOMIR

« Achevez votre œuvre, dit-il aux deux rois, la reine consent et approuve votre dessein. »

Clotaire, alors, saisissant l'aîné des enfants, le jeta à terre et lui enfonça un coutelas dans le cœur. Aux cris de l'aîné, Gonther, qu'on venait d'amener dans le même appartement, se jeta à genoux tout en larmes aux pieds de Childebert : « Secourez-moi, mon bon père, lui criait-il de sa voix enfantine, afin que je ne meure pas comme Théodebald! » Childebert était attendri; tout en pleurs, il dit à son frère : « Je t'en supplie, très doux frère, accorde-moi la vie de celui-ci, je te donnerai tout ce que tu voudras en échange. — Lâche-le, s'écria Clotaire, écumant de rage, ou je te tue à sa place. C'est toi qui as organisé le complot et tu recules. » A ces mots, Childebert repoussa l'enfant que le couteau tout rouge encore du sang de son frère étendit tout sanglant.

L'escorte des princes et leurs précepteurs eurent le même sort que leurs jeunes maîtres.

CLODOALD, SAUVÉ DU MASSACRE, SE RÉFUGIE EN PROVENCE

Pendant que sainte Clotilde, avertie de la mort cruelle qu'avaient soufferte les jeunes princes, allait chercher leurs corps au palais et suivait, accablée de la plus amère tristesse, le convoi qui, au chant des psaumes et au milieu de la consternation générale, les devait porter jusqu'à la basi-

lique de Saint-Pierre et Saint-Paul où un même tombeau reçut leurs dépouilles mortelles, quelques braves fuyaient loin de Paris, chargés d'un précieux trésor. C'était Clodoald que des guerriers plus humains que le roi qu'ils servaient avaient soustrait au massacre où ses deux frères avaient trouvé la mort.

Ses oncles firent pour le trouver les plus actives recherches, car ils craignaient de s'être préparé ainsi pour l'avenir un ennemi qui leur pourrait être funeste. Mais la Providence, qui voulait le donner au monde comme un exemple d'humilité et illustrer par lui la famille de Clovis, le déroba à leurs poursuites. La Provence, alors soumise à la domination d'Amalzonthe, qui gouvernait au nom de son fils Athalaric, roi des Ostrogoths d'Italie, reçut le fugitif et lui procura un refuge assuré.

Sur cette terre, toujours hospitalière aux amis du Christ persécutés, les leçons de sainte Clotilde portèrent leurs premiers fruits. Il se tourna vers Dieu, son seul père désormais, et Dieu, le traitant comme un fils bien-aimé, le remplit de consolations. Le jeune prince goûta dès lors une si grande joie dans le service de Dieu qu'il ne pensa plus à l'échanger avec les honneurs humains. Il grandissait dans la paix ; et, libre au milieu de ses pieux exercices, il méprisait le brillant esclavage où tous les grands de la terre sont réduits, rendant grâces à Dieu jour et nuit de l'avoir retiré de Babylone avant qu'il eût pu en éprouver la corruption.

CLODOALD A AGAUNE

Comme on sent grandir le mépris qu'on a pour la terre à mesure qu'on augmente en grâces et en lumières, saint Cloud, comblé des bénédictions de Dieu dans cette première retraite, voulut la quitter pour embrasser une vie plus parfaite. Il se dirigea donc vers Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice, en Valais. Ce monastère, fondé par Sigismond et doté avec une royale munificence, était alors une des merveilles monastiques de l'Occident; il imitait sur la terre les louanges perpétuelles que les anges adressent à Dieu dans le ciel; il comptait neuf cents religieux, divisés en neuf chœurs, qui se succédaient tour à tour devant l'autel et sur le tombeau des martyrs de la légion thébaine pour chanter l'office divin sans interruption ni jour ni nuit.

Sigismond, mis à mort par le père de saint Cloud et dont Dieu avait glorifié les restes par des miracles, avait été transporté à ce monastère, et c'est là que les religieux l'avaient enseveli. Tel fut le lieu où saint Cloud voulut renoncer au monde pour toujours; ce fut près du tombeau de la victime de son père qu'il voulut joindre sa prière au flot de prières qui ne s'arrêtait jamais.

Les deux rois, ses oncles, avaient voulu le tuer comme ses frères, ou au moins lui couper les cheveux, c'est-à-dire le rendre inhabile à régner, car les rois avaient seuls le droit de garder la longue chevelure; il se les coupa lui-même pour montrer qu'il échangeait les royaumes de la terre contre celui du ciel, et, s'étant habillé d'un pauvre manteau et d'une cuculle, il fut reçu dans le monastère et prit rang parmi les frères. Cachant ainsi la gloire de sa naissance, il s'avançait bien avant dans la pratique des vertus religieuses et jouissait d'une grande paix; mais Dieu, qui se plaît à glorifier les humbles, ne voulut pas laisser ce trésor longtemps caché.

LA CUCULLE D'UN ROI FRANC

Le bienheureux Clodoald se vit bientôt entouré de l'estime et de la vénération de tous ses frères, et le don des miracles étant venu s'ajouter aux vertus admirables qu'il pratiquait, on le considéra dès lors comme un saint. Il n'en fallait pas tant pour l'alarmer. Ayant obtenu permission de l'abbé d'Agaune de se retirer, il alla se mettre sous la direction d'un solitaire nommé Séverin, comme celui qui avait instruit Clovis, après la bataille de Tolbiac. Il était en très grand renom de sainteté, et le peuple lui attribuait le don des miracles que Dieu lui avait en effet accordé. C'était le maître que désirait Clodoald, car, près d'un si grand serviteur de Dieu, se disait-il à lui-même, on ne fera pas attention à un homme misérable comme moi, et si Dieu opérait encore par moi quelque merveille, il me serait facile d'en faire rejaillir la gloire sur mon maître, tandis que je resterai moi-même caché.

Toutes ces prévisions devaient être vaines. Pendant quelque temps, il est vrai, la gloire du maître sauva l'humilité du disciple, mais bientôt le peuple commença à le connaître et le vénéra à l'égal de Séverin. Comme à Agaune, les miracles qu'il opérait accrurent sa renommée, si bien que Clotaire et Childebert, qui n'avaient plus à craindre ses prétentions au trône, songèrent à l'appeler à Paris.

Un jour que Clodoald se promenait aux environs de sa cellule, un mendiant à moitié nu se présente à lui, implorant sa charité. Le prince devenu moine n'avait rien, les pauvres vêtements qu'il portait étaient les seuls objets qu'il eût à sa disposition. Il ne voulut pas cependant repousser un membre souffrant de Jésus-Christ sans lui faire quelque bien. Se dépouillant de sa cuculle, il en revêtit le mendiant. Le soir, celui-ci trouva l'hospitalité dans une chaumière voisine, et voici que, tandis que le pauvre dormait dans l'obscurité de la chétive demeure, le vêtement dont un fils de roi s'était dépouillé pour couvrir celui qui était dans la misère, rayonnant d'un éclat merveilleux, illumina toute la chaumière. Dès le lendemain, le prodige fut connu de toute la contrée, et les pèlerins accoururent aux pieds de saint Cloud.

CLODOALD A PARIS — ÉLÉVATION AU SACERDOCE

Cette nouvelle merveille fixa l'irrésolution des deux rois ses oncles; l'existence du petit-fils de Clovis ne pouvait plus inquiéter leur ambition jalouse, il l'appelèrent donc à Paris. Les marques de respect qu'on lui prodigua furent pour lui plus difficiles à supporter que les plus grandes épreuves.

Mais ce qui lui causa la plus vive douleur fut que le peuple, enthousiasmé de ses vertus, demanda à grands cris, de concert avec la plupart des membres du clergé, qu'on l'élevât au sacerdoce. Il ne pouvait plus fuir, et, après bien des luttes, il lui fallut céder. L'évêque Eusèbe l'ordonna prêtre vers l'an 551, au milieu des transports de joie de toute la ville de Paris. C'était le premier prince du sang royal de France qui montât les degrés de l'autel, mais son exemple devait être suivi dans la suite des siècles par d'autres descendants des rois, jusqu'à ce que de tristes préjugés firent croire, en ces derniers siècles, non seulement aux rois et aux princes, mais à d'autres familles d'un rang élevé, que ce

serait un malheur pour eux si un de leurs enfants montait à l'autel marqué par l'onction du sacerdoce royal et éternel de Jésus-Christ, et offrait le sacrifice immaculé de la nouvelle alliance, sacrifice qui donne plus de gloire à Dieu que tout le reste ensemble.

LA VILLA DE NOVIENTUM

A deux lieues de Paris, sur les bords de la Seine, était une colline couverte de bois et aussi agréable par l'air, plus pur que celui de la ville, que par les chasses, ce passe-temps favori des Francs, qu'on pouvait y donner aux animaux sauvages qui y vivaient en grand nombre. Childebert avait remarqué ce site magnifique et allait aisément passer ses jours de fêtes à la villa de Novientum.

Lorsque saint Cloud eut été ordonné prêtre et attaché à l'Eglise de Paris, il sentit se rallumer en lui l'amour de la solitude. Les honneurs et la considération dont on l'entourait lui pesaient grandement, et il soupirait après le jour où il lui serait donné de quitter encore une fois le tumulte du monde. Ayant fait agréer ses désirs à l'évêque Eusèbe et au roi son oncle, celui-ci lui céda en propriété la villa de Novientum et une partie du territoire qui l'environnait. Ce fut la seule compensation qu'il reçut pour le royaume de son père qu'on lui avait enlevé; il la trouva suffisante, car il pouvait s'y construire une cellule et un oratoire, et, enfermé dans cette solitude, ne s'occuper que de Dieu.

Dès qu'on sut la retraite du serviteur de Dieu, on accourut auprès de lui, et des hommes et des jeunes gens des plus nobles familles voulurent se mettre sous sa direction. Quelques cellules se bâtirent autour de la sienne et comme leur nombre menaçait d'augmenter chaque jour, le bienheureux Clodoald demanda à Childebert de bâtir un monastère. Ses désirs furent satisfaits, et ses disciples purent habiter avec lui sous le même toit.

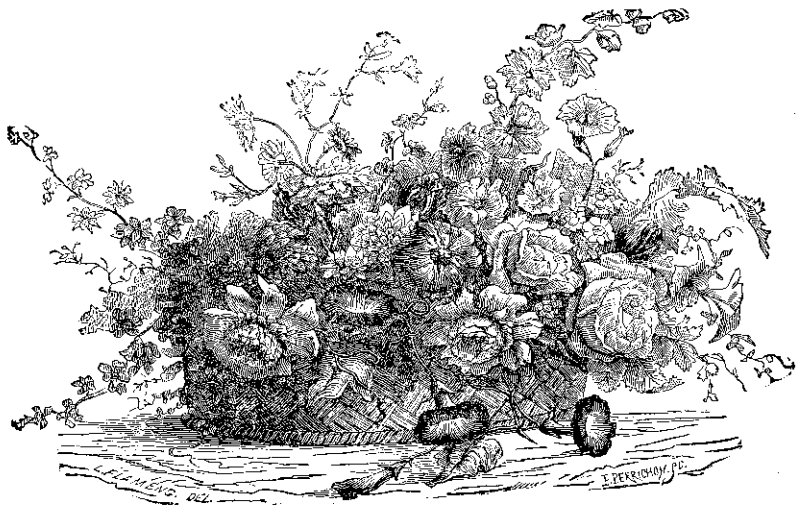
MORT DE SAINT CLOUD — SON TOMBEAU GLORIEUX SON CULTE ET SA VILLE

Saint Cloud ayant mis son monastère sous la dépendance de l'Eglise de Paris, dont il était prêtre, il y vécut sept ans au milieu de ses frères, leur donnant l'exemple des plus grandes vertus, mais surtout de l'humilité et du désintéressement. Dieu lui révéla que son pèlerinage était près de finir et, quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, — il allait avoir quarante ans, — il vit arriver la mort avec joie. Il s'endormit dans le Seigneur vers l'an 560 et fut enseveli dans la crypte de l'église du monastère où s'étaient écoulées dans la paix ses dernières années.

Les vertus de saint Cloud avaient attiré autour de sa cellule de nombreux disciples; ses miracles firent accourir une multitude de Francs près du tombeau qui gardait ses reliques.

Une ville se forma autour de ce tombeau et prit pour nom et pour patron le prince, le prêtre, le solitaire dont il renfermait les restes.

Son culte s'y est religieusement conservé. Saint Cloud est aussi un des patrons du diocèse de Paris et de la France. La piété naïve de nos ancêtres a porté les cloutiers à le choisir pour leur protecteur spécial auprès de Dieu, et on l'invoque contre les panaris et les clous; mais on peut lui demander toutes sortes de grâces et spécialement le salut de ce beau pays de France, dont les destinées ont été longtemps unies à celles de la race de Clovis.



SAINT PIERRE D'ARBUEZ

CHANOINE RÉGULIER DE SAINT-AUGUSTIN, INQUISITEUR ET MARTYR

Fête le 17 septembre.

Saint Pierre d'Arbuez, poignardé par des assassins payés par des juifs, meurt en disant: Loué soit Jésus-Christ!

L'HÉRITIER D'UNE NOBLE FAMILLE ARAGONAISE BRILLANTES ÉTUDES EN ITALIE

Pierre d'Arbuez naquit vers l'an 1435, à Epila, petit bourg ou château fort de l'Aragon, à sept lieues espagnoles à l'occident de Saragosse. Il est plus généralement connu en Espagne sous le nom de *Maître d'Epila,* el *Maestro de Epila,* et par abréviation *Mastrepila.*

Son père, don Antonio de Arbuez, appartenait à la noblesse d'Espagne. Les Arbuez étaient alliés au roi Jacques le Victorieux. Ils avaient déjà donné deux archevêques à Saragosse, la capitale du royaume.

Sa mère, Sancha Ruiz, était de la noble famille de Sabada.

Pierre fut le seul enfant mâle issu de cette union bénie de Dieu. Mais il avait cinq sœurs, dont quatre furent mariées aux plus illustres gentilshommes de l'Aragon.

La première enfance de Pierre d'Arbuez s'écoula sur les bords de la petite rivière du Xalon qui baigne les pieds du château-fort d'Epila. Il suça la piété avec le lait maternel. Son imagination et son intelligence précoces s'enflammaient au récit des traits de sainteté et de chevalerie qui, dans ces temps héroïques, faisaient battre tous les cœurs espagnols.

Dès qu'il fut en âge de suivre les écoles publiques, le jeune Pierre d'Arbuez fut envoyé d'abord à Huesca en Espagne, puis à Bologne, la grande université italienne de cette époque. Un voyage de la région de l'Ebre aux rives de l'Adriatique était alors une entreprise autrement difficile qu'aujourd'hui. Mais dans ces temps réputés barbares, on ne reculait devant aucun péril ni devant aucun sacrifice pour courir à la recherche de la science.

Bologne avait un collège espagnol, fondé par un archevêque de Tolède, et toujours très fréquenté. Pierre d'Arbuez en suivit les cours avec autant de succès que d'assiduité. Il y obtint le premier prix en théologie.

Il resta toutefois à Bologne jusqu'à l'âge de trente-neuf ans, et ne revint en Espagne que muni de tous les grades que pouvait conférer la célèbre université.

Son mérite, rehaussé par sa naissance illustre et ses grandes relations, ne pouvait tarder d'attirer les regards du clergé. Deux ans après son retour, en 1476, il fut élu membre du Chapitre de Saragosse et fit profession parmi les chanoines réguliers de saint Augustin qui desservaient alors cette métropole.

L'INQUISITION

C'est dans l'exercice de ces pacifiques fonctions que le fameux dominicain Torquémada, grand inquisiteur général d'Espagne, viendra bientôt le prendre pour en faire son collègue. Et Pierre d'Arbuez acceptera...

Un saint devenir inquisiteur ! Vraiment était-ce possible ? — C'était très possible, et notre saint chanoine en acceptant ces fonctions donna une grande preuve de dévouement à l'Eglise et à sa patrie.

— L'*Inquisition* n'était donc pas telle qu'on nous la dépeint ?

— Non, mille fois non, l'Inquisition n'était pas ce que racontent des écrivains ennemis de l'Eglise d'après les rêveries de leur propre imagination ou les calomnies du chanoine apostat Llorente ; elle n'était pas ce qu'on débite dans certaines ignobles baraques de foire, où l'on insulte à la vérité autant qu'à la décence.

— L'Inquisition permettait-elle aux prêtres et aux moines dominicains de torturer des innocents ? — Jamais. L'Eglise a toujours défendu aux ecclésiastiques, sous les peines les plus sévères, de torturer et de verser le sang ; ils n'ont pas même le droit d'exercer la chirurgie sans une dispense spéciale, qui s'accorde difficilement. Un prêtre ne saurait donc être bourreau sans devenir apostat et traître à l'Eglise catholique.

Expliquons en peu de mots les raisons qui avaient fait établir le tribunal de l'Inquisition et la manière dont fonctionnait ce tribunal.

Pour comprendre ces raisons, il faut se souvenir des trois vérités suivantes : 1° Dieu est infiniment plus qu'un homme, donc insulter Dieu c'est un crime beaucoup plus grand et beaucoup plus digne de châtiment que d'outrager le plus grand des hommes.

2° L'âme de l'homme est mille fois plus précieuse que son corps : donc si l'on punit justement celui qui empoisonne ou assassine les corps, à plus forte raison a-t-on le droit de punir celui qui, en semant des doctrines perverses, empoisonne les âmes du venin de l'erreur, les conduit au péché mortel et les précipite dans l'enfer.

3° L'union est indispensable à la force et au bonheur d'une nation, or la vérité seule est *une*, et rien ne divise autant les hommes que les opinions religieuses erronées : il peut en résulter des dissensions, des luttes, des guerres civiles. C'est une œuvre de salut public que de les prévenir.

Voilà pourquoi le tribunal de l'Inquisition fut établi. Ce tribunal était double : il y avait le tribunal ecclésiastique et le tribunal civil. Le tribunal ecclésiastique jugeait de la *doctrine :* un homme était-il accusé d'hérésie ? on l'amenait à ce premier tribunal : s'il était reconnu coupable et consentait à rétracter ses erreurs, on lui pardonnait moyennant une légère pénitence. — Si, au contraire, après avoir été convaincu d'hérésie, il refusait obstinément de se rétracter, ou si, après s'être rétracté, il retombait malicieusement dans ses erreurs, alors le rôle des juges ecclésiastiques était fini ; le coupable était livré au tribunal civil (au bras séculier comme on disait alors), et les juges civils le condamnaient aux peines fixées par les lois de la nation, suivant la procédure de l'époque. Ce tribunal laïc pouvait, en certains cas, condamner à mort, mais la mission des juges ecclésiastiques était toute d'instruction, de douceur et de persuasion.

Le tribunal de l'Inquisition était national. Il fut établi en France, en Allemagne, en Portugal, en Espagne, à la demande expresse des gouvernements de ces divers pays, et, s'il y a eu parfois des abus, ce ne fut pas la faute de l'Église, qui approuvait le bien et condamnait les abus, mais la faute des passions humaines et des gouvernements.

Au reste, il est encore vrai de dire que le tribunal de l'Inquisition était plus doux que les autres tribunaux de ce temps-là. Il fut cent fois plus doux que les tribunaux protestants d'Angleterre, d'Allemagne, de Hollande et de Genève dans leurs persécutions contre les catholiques, et surtout que les tribunaux révolutionnaires de 1793.

Enfin, on a dit que l'Inquisition avait comprimé l'essor de l'esprit humain et abaissé l'humanité. Or, l'Inquisition ne fut nulle part aussi sévère qu'en Espagne, et en Espagne elle ne fut jamais plus sévère que sous le règne de Philippe II ; eh bien ! l'Espagne ne fut jamais plus glorieuse, plus puissante, plus riche, plus féconde en saints, en littérateurs, en poètes, qu'à cette même époque ; alors que l'Allemagne, l'Angleterre et la France, pour avoir laissé l'hérésie protestante pénétrer dans leurs provinces, étaient ravagées par d'effroyables guerres civiles et d'affreux massacres.

PIERRE D'ARBUEZ INQUISITEUR

Au temps de saint Pierre d'Arbuez (fin du xv[e] siècle), l'Espagne catholique, réunie sous le double sceptre de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, marchait vers l'apogée de sa gloire, avec des hommes tels que le cardinal Ximénez, premier ministre, le général Gonzalve de Cordoue et l'amiral Christophe Colomb. Mais le salut des âmes et l'unité de la nation étaient menacés par deux ennemis : les Musulmans mal convertis et toujours prêts à la révolte, et les Juifs qui scandalisaient le peuple, le dépouillaient par leurs

usures, et se montraient toujours prêts à trahir les chrétiens au profit des Musulmans. Un troisième ennemi surgissait à l'horizon : le protestantisme, qui allait bientôt remplir l'Allemagne de ruines. Voilà les principaux ennemis que l'Inquisition avait à combattre.

Le dominicain Torquémada, l'un des plus savants hommes de ce temps, ferme et intègre, alors grand inquisiteur général d'Espagne, appela Pierre d'Arbuez aux fonctions de premier inquisiteur d'Aragon et lui donna pour collègue le dominicain Gaspard Inglario.

Pierre réunissait toutes les qualités de science, de modération, de piété et de zèle que réclamaient ces périlleuses fonctions. Mais il comptait bien moins sur la puissance d'une administration savamment organisée, que sur les moyens surnaturels, la force de la persuasion, la charité, la prière fervente.

Ardent à procurer des conversions, il n'en était pas moins prudent à n'accepter que celles qui étaient sincères et éprouvées. Il voulait ainsi éviter la profanation des sacrements et diminuer le danger des défections qui exposaient les coupables à toute la rigueur des lois.

On le voyait souvent prêcher en public. On le rencontrait partout où se trouvait une âme ébranlée par la grâce ; partout où un cœur chancelant lui était signalé.

On le trouvait dans la cabane du pauvre, au comptoir du riche, au chevet des malades, dans les prisons, prodiguant les consolations aux relaps et aux apostats, et jusqu'au pied des bûchers où quelques coupables obstinés, irrémissiblement condamnés par les juges civils, allaient expier leur crime et servir d'exemple salutaire au reste de la nation.

Mais notre Saint comprenait que la prédication la plus efficace est celle de l'exemple.

Aussi tous ses efforts tendaient-ils à posséder toutes les vertus du prêtre ardent et pieux et de l'apôtre zélé.

Non content d'avoir retranché de sa maison et de sa table tout luxe et tout superflu, il vivait avec une grande austérité. Ame extrêmement compatissante et douce, pauvre volontaire, il était libéral envers les pauvres et recherchait avec amour les occasions d'exercer les œuvres de charité tant spirituelles que corporelles. Trouvait-il des malheureux, il donnait tout ce qu'il avait, se réduisant souvent lui-même aux plus rigoureuses privations.

Il priait avec une ferveur admirable et au milieu de ses travaux extérieurs, il tenait constamment son âme élevée vers Dieu.

Telle était son humilité que, selon l'expression de son biographe, « *il se conduisait envers ses inférieurs comme un égal et envers ses égaux comme un inférieur.* »

Il eut le don de prophétie. Il annonça la chute de Grenade, alors qu'humainement parlant, non seulement on ne pouvait pas prévoir cet événement, mais on en jugeait la réalisation impossible.

CONJURATION DES JUIFS — PIERRE D'ARBUEZ ASSASSINÉ

Tant de vertus lui attiraient la vénération des fidèles ; mais, par un effet contraire, lui méritaient l'animadversion des ennemis de l'Eglise.

Son collègue, le Père Gaspard Inglario, était mort l'année 1484.

Si Pierre d'Arbuez venait à disparaître à son tour, le redouté tribunal de l'Inquisition ne restait-il pas aboli?

Les ennemis du nom chrétien s'imaginèrent-ils que la mort du pieux et savant inquisiteur serait le gage le plus sûr de la liberté de l'hérésie? C'est un point que l'histoire n'a pas encore éclairci.

Tout ce que nous savons, c'est qu'un certain nombre de Juifs tinrent un conciliabule nocturne où sa mort fut résolue.

En tête de ce complot se trouvaient un rabbin et trois riches marchands, appelés Gaspard de Santa-Cruz, Mateo Ram et Pedro Sanchez. Ils n'eurent pas de peine à trouver des complices pour exécuter le crime qu'eux-mêmes étaient disposés à payer largement. Ils soudoyèrent un certain nombre d'aventuriers prêts à tous les forfaits moyennant salaire.

Le secret des conjurés ne fut pas inviolablement gardé; il en transpira quelque chose. Plusieurs amis de l'inquisiteur en eurent soupçon et le supplièrent de se tenir sur ses gardes.

Mais le Saint se contentait de leur répondre d'un air qui indiquait assez que la perspective du martyre le réjouissait bien loin de l'attrister :

« Si je meurs de leurs mains, disait-il, je meurs pour la foi. »

Et il ne changea rien à ses habitudes ordinaires. « Je prie le Seigneur, disait-il de lui-même, avec sa grande humilité, de faire de ce mauvais prêtre un bon martyr. »

Cependant les sicaires firent une première tentative pour s'introduire par la fenêtre dans la chambre où il couchait. Mais les clameurs des gens de la maison les mirent en fuite.

La partie fut remise à la nuit du mardi 14 au mercredi 15 septembre. Deux de ces assassins à la solde des Juifs, Vital Durant et Juan Sperandio pénétrèrent dans l'église métropolitaine et s'y cachèrent jusqu'au moment de l'office de nuit.

Les chanoines entrèrent les uns après les autres, et Pierre d'Arbuez parmi eux.

Le Saint s'arrêta devant le maître autel du côté de l'épître. Sa piété était si grande qu'il y demeura longtemps. Cette circonstance permit aux assassins de le reconnaître parfaitement et de se glisser inaperçus jusque près de lui. Ils l'entendirent prononcer à demi-voix ces paroles de la salutation angélique : *Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.* A ce moment même les assassins, armés de poignards, se précipitèrent sur lui. Durant frappa le chanoine d'un coup sur la tête; Sperandio lui porta deux coups à la gorge et ils prirent la fuite.

Le Saint tomba en prononçant ces seuls mots : « Loué soit Jésus-Christ, je meurs pour son saint Nom! »

Les chanoines venaient de commencer Matines et on récitait au chœur ces paroles où le Seigneur, par la bouche de David, reproche aux Juifs leur obstination : *Quadraginta annis proximus fui generationi huic et dixi : Semper hi errant corde.* Au bruit du crime, plusieurs chanoines accoururent. Ils relevèrent le blessé, qui respirait encore et ne poussait pas une plainte : son visage était serein.

Les chants sacrés interrompus firent place aux pleurs. Au reste, le sang versé mettait l'Eglise en état d'interdit jusqu'après une cérémonie d'expiation.

Transporté chez lui, le saint inquisiteur ne recouvra la parole que pour prier Dieu, pardonner à ses assassins, les plaindre, consoler son entourage en l'exhortant au calme et à la résignation, comme s'il n'eût pas été personnellement intéressé dans tout ce qui se passait. Sa chambre était devenue un sanctuaire. On y venait d'un pas silencieux contempler le martyr mourant et admirer son angélique sérénité. Ceux qui ne pouvaient entrer s'agenouillaient à la porte et priaient pour lui, en disant que bientôt ce serait lui qui, du haut du ciel, prierait pour eux.

Voilà donc ces inquisiteurs que les ennemis de l'Eglise se plaisent à représenter comme des *monstres de cruauté* ! Jamais ils ne prononcent de peine capitale ; leur mission est toute de charité, de pardon ou de simple constatation d'un crime ; et quand ils sont frappés à mort, ils n'ouvrent la bouche que pour pardonner et pour prier pour leurs bourreaux, à l'exemple du Christ mourant sur la croix.

Le saint martyr vécut encore deux jours dans cette douce sérénité, pleine de miséricorde et de joie céleste. Il reçut les derniers sacrements avec une piété touchante et expira doucement à minuit, le jeudi 17 septembre 1485, en prononçant le nom de Jésus.

On ne peut se figurer la consternation qui règna dans Saragosse et l'irritation des habitants à la nouvelle de ce tragique événement.

Les Juifs n'osaient plus paraître dans les rues. Sans l'intervention des magistrats et surtout de l'Archevêque et du vice-roi Ferdinand d'Aragon, le peuple en fureur les aurait tous massacrés, même ceux qui déploraient sincèrement le crime commis.

En signe de deuil, le service divin fut interrompu pendant trois jours, les autels couverts de draps noirs, la cathédrale, qui avait été profanée, fut solennellement réconciliée. Pendant deux ans un officiant, en vêtements de deuil, y récitait le *Miserere* au commencement de l'office de nuit et les assistants répondaient à haute voix et à genoux.

L'enterrement eut lieu le samedi 19 septembre, au milieu du concours de la ville tout entière. Le corps de la victime des Juifs fut déposé dans un cercueil de pierre, à l'endroit même où elle avait reçu le coup mortel.

MIRACLES — CANONISATION

Le sang du martyr, répandu sur les dalles de la cathédrale de Saragosse, avait été respecté. Personne ne s'était cru digne de laver cette tache glorieuse. Dieu le permit ainsi pour faire éclater la sainteté de l'inquisiteur.

En effet, au moment où le cortège funèbre arrivait et où le corps touchait le sol de la cathédrale, le sang parut revivre. Il était desséché et à peine reconnaissable. Tout à coup il devint chaud, liquide, fumant et commença à couler en larges gouttes, comme s'il venait de jaillir des veines de la sainte victime. Il s'accrut même en quantité plus considérable qu'au moment du meurtre, et déborda au delà de l'espace qu'il avait primitivement rougi.

La population de Saragosse s'empressait émerveillée autour du sang miraculeux. On y trempait des mouchoirs, des linges, du papier même que l'on conserva religieusement comme des reliques précieuses. C'était à peine si l'on pouvait fendre la foule et approcher de l'endroit du prodige. Malgré le nombre considérable des personnes qui voulurent emporter du sang du martyr, il y en eut assez pour tout le monde. La quantité qui fut ainsi recueillie dépassait de beaucoup celle que peut contenir le corps humain.

Ce prodige se renouvela quinze jours après, au commencement des Matines, le 29 septembre. Les *Acta sanctorum*, qui ne l'acceptent point à la légère, reproduisent tout au long les procès-verbaux de ce double fait, rédigés sur les lieux mêmes, par les notaires publics de Saragosse : *Lalueza, Francès, Juan de Anellinos* et *Antico de Viagès*. Ces procès-verbaux furent en outre signés par le jurisconsulte Barthélemy del Molino et sept autres citoyens notables de la ville.

Quarante-deux ans après, en 1527, dans le procès de béatification, il se trouva encore sept témoins oculaires de ces deux miracles qui les attestèrent avec serment.

Pierre d'Arbuez avait été de son vivant considéré comme un saint. Sa mort, dans les circonstances que nous venons de raconter, ne pouvait qu'accroître encore davantage la vénération que la piété des fidèles, jointe à leur ardent patriotisme, conservait à sa mémoire. Mais ce qui contribua le plus à étendre son culte, ce furent les nombreux miracles qui s'opérèrent à son tombeau ou par son intercession.

Les Bollandistes en rapportent plusieurs que les limites de cet abrégé ne nous permettent pas de reproduire ici. Nous ne pouvons toutefois résister au plaisir de relater le naïf et touchant récit suivant :

Entre les miracles reconnus par les commissaires du Saint-Siège se trouvent deux résurrections d'enfants. Le premier de ces enfants était mort dans un bourg voisin de Saragosse. Déjà on sonnait les cloches et l'on portait le petit cadavre en terre. La mère avait une dévotion toute particulière pour saint Pierre d'Arbuez. Dans un élan de douleur, de foi et d'espérance, elle prit dans ses bras le corps de son cher enfant et l'élevant comme pour le présenter au saint martyr, elle s'écria avec une grande angoisse : « *Saint Mastrépila* (nom populaire du saint chanoine), *je t'offre ce fruit de mes entrailles; il est le tien; ressuscite-le s'il te plaît, ó mon Saint.* » Au même instant les fraîches couleurs roses que la mort avait pâlies reparurent sur les joues de l'enfant; les yeux s'ouvrirent; les lèvres remuèrent et sourirent du côté de la mère. La foule, joyeuse et émerveillée, accompagna la mère et l'enfant au tombeau du Saint, où ils suspendirent le suaire dans lequel le petit mort avait été couché.

Ferdinand et Isabelle élevèrent à l'inquisiteur martyr un tombeau d'une grande magnificence. En 1490, la municipalité de Saragosse, en reconnaissance de la cessation d'une peste, attribuée à l'intercession du martyr, offrit à son tombeau deux lampes, dont l'une d'argent massif, pour y brûler nuit et jour aux frais de la ville.

Sa fête se célébrait dès lors avec une grande solennité, le 13 septembre de chaque année. Aussi, lorsque le pape Urbain VIII eut prohibé en général tous les cultes ayant pour objet des serviteurs de Dieu non encore béatifiés, le culte du vénérable Pierre d'Arbuez fut compris parmi les exceptions, par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 23 mars 1652.

Enfin le 27 avril 1664, sous le pape Alexandre VII, la cérémonie de la béatification eut lieu avec toute la pompe romaine et espagnole dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

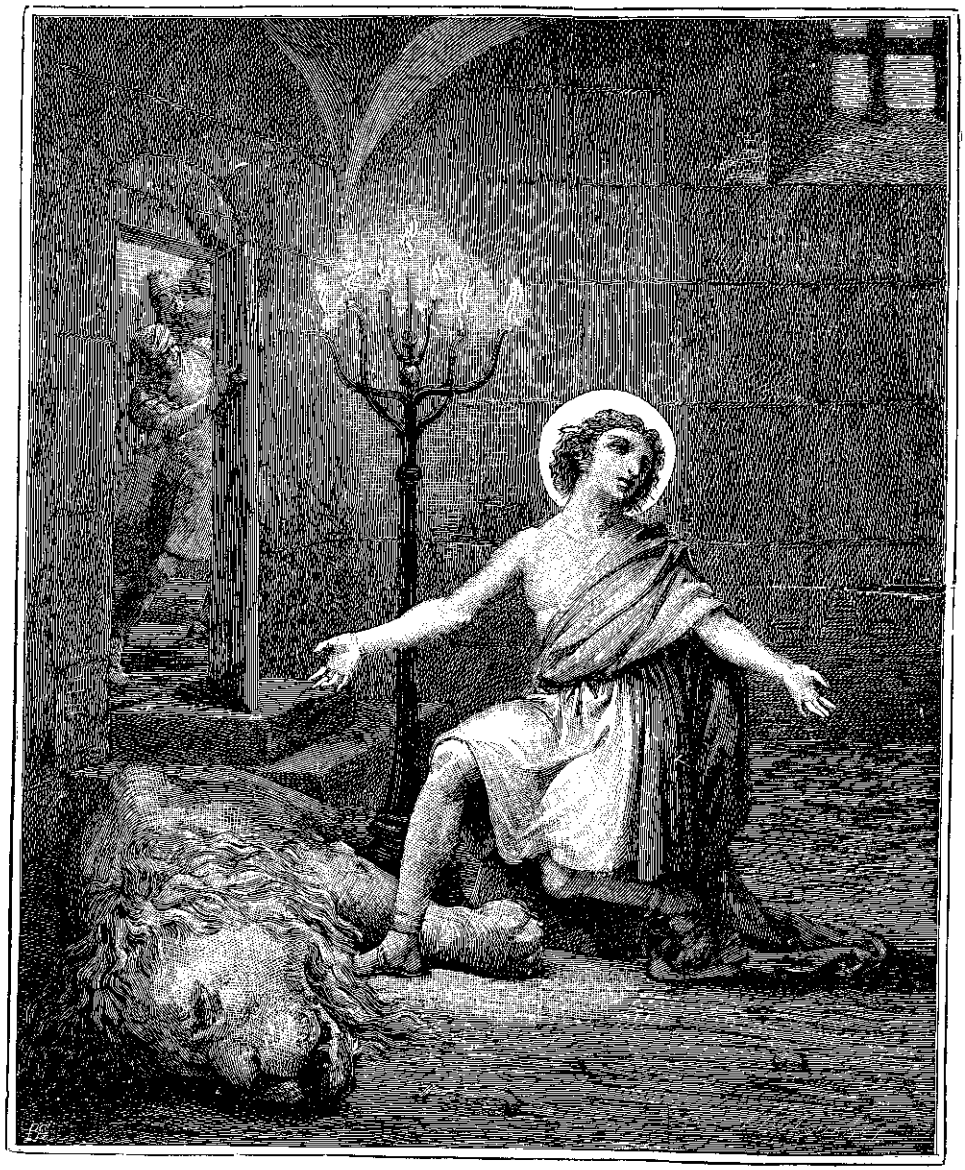
La canonisation était réservée au pontificat de Pie IX, de si glorieuse mémoire. Elle eut lieu le 29 juin 1867, en présence de cinq cents évêques, archevêques et patriarches, assemblés à Rome, à l'occasion du centenaire de saint Pierre.

Le nom de Pierre d'Arbuez fut acclamé avec ceux des autres bienheureux, et inscrit comme eux au catalogue des saints, de sorte que son culte, autorisé seulement en Espagne par la béatification de 1664, est maintenant étendu à toute la chrétienté.

Les reliques du saint martyr ont été transférées dans une chapelle latérale de l'église métropolitaine de Saragosse, enrichie de tout ce que la piété des peuples a pu trouver de plus précieux. On y voit sur son tombeau sa statue en marbre blanc ; il est représenté en habits de chanoine régulier, avec la palme et l'instrument de son supplice.

SAINT FLOSCEL, ENFANT ET MARTYR

Fête le 17 septembre.



Saint Floscel dans la cage d'un lion. — L'animal féroce tombe mort à ses pieds, une vive lumière remplit la prison.

Le IIIe siècle touchait à sa fin lorsque naquit, dans la Basse-Normandie, un enfant, dont l'héroïque martyre devait donner à cette contrée encore païenne une gloire que les siècles n'ont pas effacée.

La famille de notre martyr devait occuper dans la société d'alors un rang élevé, s'il faut en juger d'après les immenses richesses qui étaient en sa possession. Mais était-elle chrétienne, et le futur athlète du Christ avait-il sucé avec le lait maternel la connaissance et l'amour du divin Crucifié ou bien ne fut-il éclairé que plus tard? C'est ce que nous ignorons.

A LA COUR DE CONSTANCE CHLORE — CONSTANTIA

A peine les grâces de l'adolescence s'étaient-elles épanouies sur le jeune front de Floscel, qu'il fut envoyé à la cour du César Constance Chlore, que Maximien Hercule, souverain de l'Occident, avait associé à l'empire et auquel il avait donné les Gaules à gouverner.

Nous lisons dans l'histoire des villes de France, que c'est pendant un de ses séjours en Normandie, que Constance fit fortifier la capitale du Cotentin, à laquelle il donna son nom. De Constantia,

ville de Constance, on a fait Coutances. Il visita aussi Bayeux, capitale d'un canton voisin, célèbre par un collège de druides et un temple magnifique consacré à Apollon, connu en Gaule sous le nom de Belen ou Bélénus. Le prince voulut offrir à cette prétendue divinité un sacrifice solennel.

UN SACRIFICE AUX FAUX DIEUX
PROTESTATION DE FLOSCEL

Mais afin de donner à la cérémonie un éclat et une splendeur capables d'agir vivement sur l'esprit de la population grossière, il convoqua trente-trois jeunes gens de sa suite. Floscel, alors âgé d'environ quatorze ans, était de ce nombre. Que va-t-il faire? Sa grande âme de chrétien se révolte à l'idée d'offrir de l'encens à une divinité païenne. Sa résolution est prise, il n'ira point à la cérémonie : ce serait abjurer sa foi et donner aux chrétiens, ses frères, l'exemple de la désertion et de la lâcheté. Il fait plus encore ; il exhorte ses compagnons à ne pas suivre l'ordre du prince. Il les rassemble avec les fidèles de la ville, et la vivacité de sa foi lui met sur les lèvres des accents d'une incomparable éloquence.

« Chrétiens, mes frères, leur dit-il, on voudrait nous amener à sacrifier aux idoles, mais il n'en sera pas ainsi : vous vous y refuserez, j'en suis sûr, et confiant en Dieu, vous mépriserez toutes les menaces qu'on pourra vous faire, le martyre lui-même. Souvenez-vous de ce que nous a dit celui qui est la vérité : « Ne craignez pas ceux qui, en tuant le corps, ne peuvent rien sur l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme pour l'éternité », et de cette autre parole : « Celui qui ne craindra pas de me confesser devant les hommes, je le confesserai devant mon Père au dernier jour. »

« Celui qui nous parle ainsi a bien quelque droit à une confession généreuse de notre foi, puisque le premier, il a souffert pour nous toutes sortes d'opprobres, qu'il est mort sur la croix et nous a ainsi délivrés de la mort éternelle. Par son ascension glorieuse, il est allé nous reconquérir les droits à l'héritage céleste que nous avait fait perdre le péché d'Adam. Dieu vous garde d'adorer jamais les idoles ! Continuez sans crainte à offrir vos hommages à Celui qui règne dans les cieux, à Jésus-Christ, son Fils unique et notre avocat auprès de lui, et au divin Esprit, qui procède du Père et du Fils. Oui, adorez Dieu dans l'unité de sa nature et la Trinité de ses personnes, car il règne au plus haut des cieux et il règnera dans tous les siècles des siècles. »

A toutes les époques, il s'est trouvé des imitateurs de Judas, de ces faux frères, dont l'apôtre saint Paul signale le danger et qui se font de la délation un piédestal pour s'élever dans l'estime des despotes ou arriver à la fortune et aux honneurs.

UN TRAITRE
FLOSCEL EST ARRÊTÉ ET CONDUIT AU TRIBUNAL DU PRÉFET

Floscel, en effet, n'avait pas fini de parler qu'un de ses compagnons, nommé Camarinus, quittant furtivement l'assemblée, courut au palais de Constance. « Salut, empereur; à toi vie immortelle ! Croirais-tu que dans ta suite, il s'est trouvé quelqu'un pour nous empêcher, ainsi que le peuple, de te suivre au temple d'Apollon? mieux que cela, qui nous pousse à l'église du Crucifié, nous presse de renverser tes dieux et leurs autels? »

A ce moment, le préfet Valérien était aux côtés de l'empereur. Sa charge consistait à arrêter les chrétiens et à leur faire souffrir toutes sortes de supplices.

« Qui donc, s'écria-t-il, ose ainsi désobéir aux ordres de notre divin empereur?

— C'est le jeune Floscel, reprit Camarinus.

— Que dis-tu là? réplique Valérien; tu mens: car Floscel est notre enfant bien-aimé...

— Très vénérable préfet, répond Camarinus, envoie des agents à l'église des chrétiens et tu verras que je dis la vérité : oui, Floscel exhorte tout le monde à entrer dans l'église.

— Allez, dit alors le préfet à ses soldats, saisissez Floscel et amenez-le à mon tribunal. » Puis il sortit afin de procéder à l'interrogatoire.

« Enfant pervers, dit-il au jeune chrétien, toi, l'objet de nos plus tendres affections, comment as-tu laissé ton cœur s'éprendre d'amour pour un Crucifié? Que machines-tu contre nous? Tu pousses la foule dans l'église des chrétiens et tu veux détruire l'image de nos dieux. Si tu veux éviter un châtiment exemplaire, cesse aussitôt d'adorer ce Crucifié que les Juifs, nos tributaires, ont autrefois traité comme un vil scélérat.

— Tes menaces ne m'épouvantent pas, reprit saint Floscel, et elles ne m'empêcheront nullement d'aller au temple des chrétiens. Je crains Dieu, mon Maître; sa toute-puissance peut changer ton cœur, te faire quitter l'idolâtrie et permettre à ses serviteurs de l'adorer dans son temple.

— Alors, répond Valérien, tu me crois assez pervers pour être capable d'un pareil changement?

— C'est vrai, répond Floscel, ta perversité n'a plus de bornes, puisque tu préfères le culte des idoles à celui du vrai Dieu. »

TORTURES — COURAGE HÉROIQUE

Valérien, irrité d'une telle audace, fait étendre Floscel sur le chevalet, et pendant que l'instrument du supplice brisait les membres du martyr, un notaire public lui faisait entrevoir le plus brillant avenir : « Obéis, lui disait-il, et tu deviendras gouverneur de la ville et de la province. »

Le préfet, pour assurer l'effet de cette tentation perfide, fit alors descendre le patient en lui disant : « Allons, Floscel, tu vas suivre ces bons conseils. »

Mais le généreux martyr s'écrie : « Mon honneur et ma gloire sont de croire au Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Lui seul est la source de toute liberté et de tout honneur. Quant à ce pouvoir que tu me promets, je le considère comme une iniquité.

» Tous tes dieux ne sont que des simulacres aveugles, sourds et muets. Ils ont des yeux et ils ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas, des pieds et ils ne peuvent se mouvoir. Toi qui les adores, tu leur ressembleras toujours si tu ne consens à te prosterner aux pieds du divin Crucifié et à mépriser désormais tes dieux qui ne sont que des démons. »

Valérien, de plus en plus irrité, donne l'ordre de flageller le bienheureux martyr, et, pendant que les verges s'abattaient sur ses épaules et les sillonnaient de longs traits sanglants : « Eh bien ! lui disait-il, me répondras-tu encore avec tant d'arrogance ?

— Le Christ est ma confiance, répond le généreux enfant, c'est lui qui m'aide et me soutient. D'ailleurs, je n'ai commis d'autre faute

que celle de répondre à tes interrogations. Et je te répondrai encore, car mon silence ne ferait que t'exaspérer.

— Je ne te défends pas de parler, reprend Valérien; je te reproche seulement de le faire avec insolence. Prends un ton plus humble, ta religion t'en fait un devoir : mais, parce que tes parents possèdent dans la région d'immenses richesses, tu en profites pour me répondre d'une manière aussi sotte et arrogante.

— L'arrogance, reprit le saint enfant, n'est pas le fait des justes. Si parfois les chrétiens l'emploient, c'est que leur fermeté et leur constance sont appuyées sur les paroles du Christ, qui a dit dans son Evangile : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien sur l'âme, craignez plutôt celui qui peut perdre à jamais le corps et l'âme. »

— J'ai passé sur toutes tes sottises, répond le préfet, à cause de la noblesse de ta famille et de l'amitié de César pour toi; mais désormais, sache-le bien, que ta bouche ne profère plus de paroles inconvenantes pour nos dieux, car j'ai reçu de nos empereurs l'ordre de faire sacrifier tous les chrétiens ou de les livrer aux flammes.

— Tu déraisonnes de plus en plus, repartit Floscel ! ainsi donc, tu préfères sacrifier aux idoles que de croire en Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, Créateur du ciel et de la terre? O misérable persécuteur! tu ne vois pas combien il est amer et absurde d'adorer des pierres et du bois. »

Au comble de la fureur, Valérien fit de nouveau flageller le martyr, en lui disant : « Apprends que tu es en présence du préfet et que tu dois lui répondre désormais avec plus de respect. »

Floscel, fortifié par un secours céleste, répondit : « Les tourments que tu me fais subir sont ma gloire et l'édification des assistants. »

A ces paroles, Valérien, hors de lui-même, donna l'ordre aux bourreaux de remettre le bienheureux Floscel sur le chevalet. « Ne le ménagez pas, dit-il, faites-le souffrir, car il le mérite bien. »

Le saint enfant, rayonnant de joie au milieu des tourments, s'écria : « Malheureux insensé, tu ne gagneras rien à me faire souffrir ! Je crois en un Dieu qui me donne le courage de supporter tes tourments. Avec sa grâce, je te vaincrai ainsi que Satan, dont tu n'es que l'instrument contre les serviteurs du Christ.

— Brisez-lui la mâchoire, crie Valérien aux bourreaux, afin qu'il ne puisse plus se moquer de nous et de nos empereurs. »

Pendant qu'on le torturait ainsi, le martyr s'écria : « Mon courage grandit, parce que je crois au divin Crucifié. »

VAINES PROMESSES
NOUVEAUX SUPPLICES — DANS LA CAGE DU LION

Les menaces et les tortures étant demeurées sans effet sur Floscel, Valérien essaya de le gagner par les caresses : « Allons, mon cher ami, lui dit-il, écoute-moi. Les empereurs m'ont adressé une lettre signée de leur propre main : ils ordonnent d'adorer nos dieux et d'abandonner le culte du Crucifié; si tu obéis, ils te donneront un vêtement de pourpre, un diadème et tu occuperas le second rang dans l'empire.

— Adorer vos dieux, s'écrie Floscel! jamais! car je perdrais mon âme. Quant à la couronne, aux richesses, aux honneurs qui me sont offerts, tout cela, disent nos Saintes Lettres, n'est propre qu'à aveugler l'esprit et à corrompre le cœur. Tu peux, il est vrai, faire souffrir les justes, mais par ces tourments passagers, tu leur assures un bonheur sans fin. Ceux-là, au contraire, se préparent des tourments terribles, qui, pour des honneurs éphémères, renoncent à leur Créateur et sacrifient à de grossières et vaines idoles.

Irrité de ce langage, Valérien ordonna de replacer le martyr sur le chevalet et de le tourmenter le plus possible; mais pendant ce supplice, le Bienheureux s'écriait : « Oh! que vous me faites du bien.

— Si je te fais souffrir, exclame le préfet, c'est que j'espère vaincre ta constance.

— Tout faible que je suis, répond Floscel, je suis fort en Celui qui me fortifie, ce Jésus qui vengera ma mort en renversant vos idoles et en détruisant l'empire du démon dans cette contrée.

— Eh bien! s'écrie le préfet, pour châtier ton insolence, je te condamne à être brûlé. Nous verrons alors si Celui que tu appelles ton Sauveur viendra t'arracher aux flammes. Pour moi, je rougirais d'adorer un homme mort sur une croix infâme.

— Ma honte à moi, reprend Floscel, serait de trembler devant toi; tous ceux qui aiment le Christ ont ces sentiments. Je te dis seulement que j'ai confiance dans la protection de mon Sauveur Jésus. Tout tourne à bien, dit l'Apôtre, à ceux qui aiment Dieu.

— Je vois, répond Valérien, que tu es un magicien.

— Nous sommes des chrétiens, réplique Floscel: les magiciens ne sont autres que vos dieux dont nous nous efforçons de détruire l'empire. »

Cette réponse exaspéra le préfet qui résolut d'en finir avec le martyr. Il le fit jeter dans la cage d'un lion, espérant qu'il serait vite dévoré.

Dès que le bienheureux martyr se trouva seul avec l'animal féroce, il offrit à Dieu ses prières et ses larmes et s'écria : « Seigneur tout-puissant, sauvez-moi », et à l'instant le lion tomba mort.

Cependant Floscel était seul dans sa prison, privé de toute consolation humaine; mais le Seigneur lui apparut; sept candélabres dissipèrent l'obscurité, les parfums les plus suaves embaumèrent son cachot et une nourriture céleste rendit à ses membres brisés une vigueur toute nouvelle.

Au bruit de ces prodiges, un païen, dont le fils, âgé de douze ans, était aveugle, sourd et muet, comprit que la puissance divine s'était reposée sur le saint prisonnier. Il vint donc à la porte du cachot, et d'une voix étouffée par les larmes, il fit cette prière : « Floscel, ami du Christ, je vous conjure de demander la guérison de mon enfant.

— Croyez au Dieu des chrétiens, répondit le Saint, et votre fils sera guéri.

— Je crois fermement, répondit le père, en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Créateur du ciel et de la terre. »

Floscel se mit en prière et à l'instant même, l'enfant fut guéri de sa triple infirmité.

Pendant que le Bienheureux opérait cette merveille, Valérien donnait l'ordre d'aller voir si le prisonnier était devenu la pâture du fauve. Arrivés à la prison, les bourreaux furent éblouis par l'éclat resplendissant des candélabres; mais leur terreur fut au comble quand ils virent le lion étendu mort aux pieds de Floscel, qui chantait les louanges de Jésus-Christ, son Sauveur.

A la nouvelle de ces prodiges, Valérien s'écria : « O Floscel, que tes prodiges sont surprenants! » et aussitôt il commanda de préparer un immense

bûcher hors de la ville. Les bourreaux s'empressent d'obéir : ils entassent une quantité énorme de bois : le lendemain matin, ils y mettent le feu; et quand le brasier est dans toute son ardeur, ils vont chercher le jeune martyr pour l'y précipiter. Celui-ci avançait plein d'intrépidité, en récitant cette prière :

« Seigneur, j'accepte généreusement la mort, mais en ce moment je vous conjure de m'accorder la grâce de sortir sain et sauf du bûcher, afin que ce prodige affermisse dans la foi les fidèles qui en seront témoins, qu'il détermine la conversion de mes compatriotes : je vous demande aussi qu'un jour, mon corps soit rapporté dans le Cotentin, ma patrie. »

Floscel priait encore lorsqu'une voix se fit entendre du haut du ciel : « Ne crains rien, lui dit-elle, je suis avec toi, courage. » Et pour augmenter encore sa confiance, son ange gardien se montra à lui visiblement et l'accompagna jusqu'au bûcher.

Les bourreaux, s'étant saisis de lui, le jetèrent au milieu des flammes : mais une averse soudaine éteignit le bûcher en un clin d'œil. « Est-il étonnant, s'écrie un pieux chroniqueur, que le feu matériel n'ait point d'action sur celui qui brûlait intérieurement des pures flammes d'un amour tout céleste ? »

Les bourreaux, stupéfaits d'un tel prodige, tout en se rappelant que Floscel l'avait prédit au tribunal du préfet, le ramenèrent dans sa prison. Valérien prévenu fit comparaître Floscel devant lui et dit aux assistants : « Gardez-vous bien de croire que la pluie soit venue délivrer ce rebelle, c'est aujourd'hui le huitième jour de la lune, et nous devions avoir de l'eau ; rien de plus naturel.

— Je connais mon Dieu, répondit Floscel, il est mon soutien en tout et partout; c'est ma foi la plus vive, et je ne doute nullement que la pluie survenue ne soit due à sa protection. »

A ces paroles, Valérien entre dans une véritable fureur.

« Percez avec des clous, rugit-il, les joues et la langue de ce blasphémateur, nous verrons alors s'il continuera à invectiver contre nous et nos empereurs.

— Béni soit le Seigneur, dit Floscel, qui couronne ses enfants. »

Le bourreau le saisit, l'entraîna au lieu du supplice, et lui perça avec des clous les joues et la langue.

Et aussitôt Floscel de remercier le Seigneur; « Ma bouche, dit-il, est remplie de joie et ma langue de cantiques d'allégresse. » Puis il dit aux assistants : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu; bienheureux ceux qui aiment le Seigneur de tout leur cœur; bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde; bienheureux ceux qui renoncent au monde, car ils recevront au centuple ce qu'ils ont quitté; bienheureux ceux qui confessent Dieu ici-bas, car Jésus-Christ les confessera devant son Père au dernier jour. »

Valérien appelle le bourreau : « Tu te moques de moi : tu n'as donc pas exécuté ponctuellement mes ordres, car Floscel parle toujours au peuple.

— Par les dieux de l'empire, proteste le bourreau, je jure avoir transpercé la langue de Floscel plus profondément que jamais. Si vous ne m'en croyez, faites amener un animal quelconque et vous verrez qu'il ne survivra pas à un pareil supplice. »

Aussitôt on amène un taureau. On lui perce la langue et le pauvre animal en périt bientôt.

Valérien alla trouver l'empereur et lui raconta ce qui venait de se passer. Constance fit venir le martyr et, après avoir constaté sa fermeté, l'abandonna au préfet son persécuteur. Alors il fut conduit au lieu des exécutions, et eut la tête tranchée. C'était le 17 septembre.

Floscel avait enfin obtenu cette palme du martyre, après laquelle il avait soupiré avec tant d'ardeur. Les chrétiens pleurèrent la mort de cet héroïque enfant; mais son entrée au ciel fut saluée par les cantiques d'allégresse des célestes phalanges.

Son sang fut la semence d'une multitude de chrétiens. La plupart des assistants crurent au Christ. Plusieurs soldats de la garde impériale, des compagnons de notre Saint et quelques-uns de ses parents reçurent le baptême au nom de l'adorable Trinité. Tous, dans des transports unanimes, proclamaient le jeune martyr bienheureux et le félicitaient d'avoir eu le courage de fouler aux pieds les honneurs de la cour impériale. On pense généralement que dès lors, Constance Chlore ne persécuta plus les chrétiens.

CULTE DE SAINT FLOSCEL

Quand saint Floscel eut rendu sa belle âme à son divin Maître, les chrétiens enlevèrent ses précieuses dépouilles avec un grand respect et les déposèrent dans un tombeau richement décoré. Mais cinq mois ne s'étaient pas encore écoulés que des matelots coutançais reçurent en songe l'ordre d'aller les chercher. Ils débarquèrent donc sur les rivages du pays des Bajocasses et enlevèrent secrètement le précieux trésor.

L'ayant enveloppé dans un riche linceul, ils le placèrent sur leur navire au milieu d'un magnifique luminaire; ils mirent ensuite à la voile et gagnant aussitôt la haute mer, ils abordèrent trois jours après aux rivages du Cotentin.

Le lendemain, 3 des calendes de mars (27 février) eurent lieu les obsèques de saint Floscel. Tous les missionnaires de la région s'y étaient rendus. Ce fut au milieu d'un concours immense de peuple, au chant des cantiques et des psaumes, que le saint martyr, dont les ossements exhalaient une suave odeur, fut déposé dans un monument élevé à sa mémoire au lieu appelé aujourd'hui *Saint-Floscel*. C'est là que l'héroïque enfant reposa jusqu'au temps des invasions normandes. Pour le soustraire à la fureur des barbares du Nord, on le transporta en Bourgogne. L'église de Notre-Dame de Beaune fut choisie pour recevoir le précieux trésor, dont elle conserve encore aujourd'hui une notable partie.

Les anciens auteurs parlent de nombreux prodiges opérés au tombeau du saint enfant.

Salut donc à vous, généreux martyr, dirons-nous avec un poète antique, astre glorieux qui resplendissez au ciel, écoutez la prière de vos serviteurs et obtenez-leur pardon et miséricorde. Fleur du Christ, perle précieuse, empourprée d'un sang généreux, nous vous en supplions, secourez-nous.

Une savante brochure sur saint Floscel, couronnée par l'Académie de Dijon, a été publiée en 1886 par M. l'abbé Vaillery, curé de Pommard, par Beaune (Côte-d'Or).

SAINT LAMBERT

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT ET MARTYR

Fête le 17 septembre.

Saint Lambert refuse de bénir la coupe d'Alpaïde. Un des miracles de son jeune âge : il porte des charbons ardents dans ses vêtements, sans les brûler.

NAISSANCE ET PREMIÈRE ENFANCE

Saint Landebert, appelé depuis saint Lambert, naquit à Maëstricht vers l'an 640, de la famille la plus considérable du pays. Son père se nommait Aper ou Evre et descendait d'une famille royale; sa mère, Hérisplinde, était également d'une très noble origine. Tous deux, d'une vertu remarquable, méritèrent de voir leur race honorée par un enfant d'une sainteté aussi éminente.

Gilles d'Orval, moine de l'Ordre de Cîteaux, raconte plusieurs prodiges qui illustrèrent le berceau de cet enfant prédestiné.

Ses parents, témoins de ces merveilles et comprenant les desseins secrets de la Providence, lui firent donner une excellente éducation. Baptisé par saint Remacle, évêque de Maestricht qui fut en même temps son parrain, l'enfant fut confié à saint Landoald, alors archiprêtre de la même ville. Sous sa direction éclairée, il fit de rapides progrès dans les sciences et dans la pratique de toutes les vertus.

Saint Landoald habitait ordinairement entre Tongres et Maestricht, la terre de Wintershoven, qu'il tenait de la munificence du seigneur Aper.

Il y faisait bâtir une église qui fut dédiée à

Saint Pierre. Mais les ouvriers chargés de cette construction manquaient d'eau potable. Touché de pitié, le Saint se mit en prières et fit prier avec lui son jeune élève Lambert; puis, invoquant le nom du Christ, il traça, du bout de son bâton, le dessin d'une croix sur le sol. Aussitôt jaillit une source qu'on voit encore aujourd'hui couler, fraîche et limpide, au milieu des marécages.

SON ADOLESCENCE — ÉLÉVATION A L'ÉPISCOPAT

Ce fut alors que, pour le faire avancer davantage dans la science et la perfection, ses parents le confièrent à saint Théodard, successeur de saint Remacle, qui l'établit plus fortement que jamais dans l'amour de Dieu, le zèle apostolique, le mépris des choses humaines et la charité envers le prochain. Plusieurs années durant, il imita fidèlement les vertus de ce grand Saint, auquel il devait du reste ressembler jusque dans le martyre. Saint Théodard mourut, en effet, assassiné, victime de son énergie à défendre les biens de son Eglise. Lambert semblait tout désigné pour lui succéder; aussi fut-il élu à l'unanimité des suffrages. En vain il objecta son jeune âge, son inexpérience des choses du monde et de l'administration d'un diocèse : sur les instances générales, il fut contraint d'accepter.

L'attente de ses ouailles ne fut pas trompée. Dès le début de son épiscopat, Lambert se montra digne en tous points du choix dont il avait été l'objet. Tous les jours il offrait pour son diocèse le Saint Sacrifice et s'offrait lui même en holocauste par des austérités effrayantes. En dehors du temps qu'il consacrait à ses devoirs épiscopaux et au saint ministère, il prêchait à ses fidèles, Dieu, du reste, l'avait doué de toutes les qualités extérieures. Son regard, sa voix, son geste, tout contribuait à donner à sa parole une autorité plus grande. Il vivait aimé de tous au milieu de son troupeau, quand un événement inattendu vint soudain l'enlever à la vénération de ses ouailles.

LE PRÉLAT PROSCRIT — IL ENTRE DANS UN MONASTÈRE

En 673, Childéric II, roi d'Austrasie, fut assassiné; l'anarchie qui suivit ce meurtre fournit aux ennemis personnels de l'évêque l'occasion d'assouvir sur lui leur rage depuis longtemps contenue. Le Saint fut destitué de sa dignité et remplacé par un intrus nommé Pharamond, qui, sept ans durant, mit le désordre dans le diocèse.

Lambert se retira à l'abbaye de Stavelot, située sur les confins du diocèse. Il vécut là pendant sept années dans la prière, la solitude et la contemplation, étonnant tous ses frères par sa piété, ses angéliques vertus et sa profonde humilité. Le trait que nous allons citer le peint tout entier :

« Les moines, quelle que fût la saison, se rendaient au moins trois fois chaque nuit à l'église pour y chanter l'office. C'était à l'arrivée de la nuit, au milieu, enfin au chant du coq. L'évêque ajoutait encore sa veillée de prières particulières à la participation prise à celles de la communauté. Au milieu d'une nuit d'hiver, s'éveillant donc pour vaquer, suivant sa coutume, à ses oraisons salutaires, il chercha de la main, à tâtons, ses chaussures; une de celles-ci lui échappa, tomba sur le pavé et fit un bruit qui réveilla des Frères et l'Abbé. Sans en connaître l'auteur : « *Que celui qui a fait ce bruit*, dit l'Abbé de sa couchette, *se rende tout de suite à la Croix.* »

Il désignait cette Croix de l'extérieur, devant laquelle nul ne pouvait passer sans prière. Mais en envoyant son condamné à ce calvaire, sans limiter même le temps assigné à cette pénitence, il oubliait les rigueurs de la saison :

« Le saint pontife, nous dit le biographe contemporain, tint à obéir sans délai. Abandonnant même celle de ses sandales qu'il avait en main, sans rien d'autre que le rude cilice dont il était couvert, les pieds nus, sans aucune chaussure, il s'échappe en secret de son lit, sort en étouffant le bruit de ses pas et se rend en hâte à l'endroit prescrit.

» On était au fort de l'hiver : froid excessif, bise âpre, givre glacial; tout gelait et la neige tombait presque partout sans fondre.

» Le serviteur de Dieu n'en reste pas moins debout : immobile, les mains tendues, gardant de plus en plus les bras élevés vers la croix, il poursuit le chant des psaumes. La neige pourtant tombe, tombe toujours jusqu'à lui monter aux chevilles.

» Mais le Seigneur, qui voit n'importe quelle chose de nuit comme de jour, le Seigneur regarda d'un œil de pitié le serviteur qui peinait pour lui. Celui-ci en était à chanter ce verset du psaume XLI[e] : *Quand arriverai-je donc et pourrai-je me montrer devant Dieu.* Le Seigneur, toujours prêt à la miséricorde, entendit cette prière; il fit en sorte que le chant du coq retentit cette nuit-là plus tôt qu'à l'accoutumée.

» Plus de retard aussitôt : les Frères du monastère, au signal donné, arrivent pour les Matines; puis, l'office achevé, quittent en hâte l'église, et, poussés par la rigueur du froid, rentrent en hâte dans la maison pour se réchauffer.

» Le Saint de Dieu, cependant, luttant toujours avec plus de vaillance, continuait sa prière, debout devant la croix. C'est alors que le Père Abbé, parcourant du regard la communauté assemblée : *Avons-nous*, dit-il, *tous nos Frères ?* L'un d'eux prit la parole : *Je vous ai entendu cette nuit envoyer à la Croix, mais je ne sais qui.*

» Il parlait encore, qu'un autre Frère entra : *Vraiment*, s'écria-t-il, *mon seigneur Lambert reste cette nuit trop longtemps, et sans chaussure, à prier à la Croix !* L'Abbé, tout éperdu, s'effraya de ce qu'il avait fait : *Allez*, dit-il aux Frères, *courez vite et demandez-lui humblement de revenir auprès de nous.*

» Ils coururent et le trouvèrent debout, toujours devant la croix; sa tête, ses épaules étaient complètement couvertes de neige. Le saint apôtre en était alors à dire : *Dieu ne méprise pas le cœur contrit et humilié*, et le reste.

» Ceux qui lui avaient été envoyés lui adressèrent leur demande : *Seigneur, notre Père Abbé vous prie, et tous les Frères vous conjurent de revenir auprès d'eux, dans la salle des hôtes.* Il partit avec eux, et dès qu'il entra, le Père Abbé, la troupe entière des moines tombèrent à genoux à ses pieds. « *Pardonnez-moi, mon Père*, lui dit l'Abbé, *c'est par ignorance que j'ai péché; si j'ai agi sans sagesse, faites miséricorde à vos dévoués serviteurs.* Mais lui : *Dieu vous fasse miséricorde*, répondit-il, *car ce n'est pas sans sagesse que vous avez agi. Ce que vous avez fait était œuvre de prudence. Saint Paul n'a-t-il pas dit : C'est par le froid et la nudité que je dompte mon corps !*

» Déjà les Frères lui préparaient un bain; ils lui changèrent ses vêtements, et lui baisant les mains, lui baisant les pieds même, ils se disaient tout bas l'un à l'autre : *Mon seigneur Lambert n'a pas voulu se faire connaître de nous cette nuit,*

mais c'est pour l'accroissement de sa gloire et pour sa récompense que cela nous avait été caché.

» Tel est le récit d'un témoin du fait (1). »

Pendant sept années le Saint demeura dans cette solitude, mort au monde et à tous ses échos, et ne vivant que de Dieu et pour Dieu. Néanmoins la Providence, comme nous allons le voir, lui réservait encore une part dans la grande œuvre de la sanctification des âmes.

RETOUR A MAESTRICHT — CONVERSION DES TAXANDRES

En l'année 681, l'intrus Pharamond fut chassé du siège épiscopal de Maëstricht qu'il avait honteusement souillé de ses crimes, et d'autre part Ebroïn, maire du palais, un des plus cruels et des plus acharnés persécuteurs de saint Lambert, mourut de mort violente, recevant ainsi le juste châtiment que lui avaient attiré ses crimes et ses persécutions sacrilèges.

Pépin d'Héristal, successeur de Childéric, connaissant les vertus et le mérite du prélat, lui permit de reprendre le siège de Maëstricht.

Peindre la joie des fidèles serait difficile: ce furent pendant plusieurs jours des fêtes et des cérémonies d'actions de grâce qu'eût réprouvées l'humilité de Lambert, si sa paternelle bonté ne l'eût fait se réjouir du bonheur de ses enfants.

C'est alors que Dieu lui inspira un autre projet. La direction de son diocèse ne suffisant plus à son ardeur évangélique, il résolut de convertir le peuple des Taxandres, qui habitait le pays de Mildebourg, les îles de Zélande et vivait encore dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Il se rendit donc dans ces contrées et commença à parler à ces idolâtres du vrai Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ venu sur la terre pour racheter le genre humain. Ceux-ci, en l'entendant parler contre leurs croyances et contre les idoles qu'ils adoraient, se prirent de haine pour lui et menacèrent de le tuer. Au lieu de s'intimider et de se rebuter devant leur attitude hostile, l'homme de Dieu continua à répandre la parole de vérité; il fit si bien, qu'une grande partie d'entre eux vint à la religion catholique, se soumit à l'Eglise de Dieu et demanda le baptême. C'est pourquoi ou l'a surnommé l'apôtre des Taxandres.

AUTRES CONVERSIONS

Plusieurs personnes de grande qualité, touchées par les exemples et les exhortations du Bienheureux, vinrent se placer sous sa conduite.

Un jeune seigneur d'Aquitaine, nommé Hubert, fut de ce nombre; il devint à cette école le Saint illustre que tous connaissent. Une de ses tantes fonda près de Liège un monastère où elle vécut de longues années d'une vie tout angélique.

La bienheureuse Landrade, touchée, elle aussi, par les exhortations du Saint, avait fondé dans ses domaines un monastère où elle prit elle-même le voile; jusqu'à la mort, cette âme virginale conserva avec grand soin le trésor de la chasteté. Sa dernière heure approchait, elle demanda à voir le saint évêque; il était en route pour la venir trouver quand elle rendit son âme à Dieu; Landrade lui apparut en chemin et lui annonça son entrée au ciel. A une question du prélat lui demandant où elle voulait être enterrée, elle répondit : « Regardez en haut; la céleste lumière vous l'indiquera. » En effet, cette lumière tombait sur le village de Wintershoven, celui-là même où était née Landrade.

Arrivé au monastère, l'évêque fit part aux religieuses de ce qu'il avait vu. Mais celles-ci voulant conserver le corps de leur sœur l'enselirent près de leur couvent. Trois jours après, on ouvrit le tombeau; il était vide. Les anges avaient transporté le corps à Wintershoven.

PÉPIN ET ALPAÏDE

Cependant, la pieuse hardiesse de Lambert lui attirait la colère et la haine des puissants de la terre. Seul, en effet, parmi tous les évêques de France, il avait osé reprocher à Pépin d'Héristal le triste exemple qu'il donnait à ses sujets en répudiant Plectrude, son épouse, pour lui substituer une femme du nom d'Alpaïde. Celle-ci, craignant que ces remontrances ne touchassent le roi, intriguait auprès de personnages influents pour qu'on imposât silence au Saint. Pépin demeurait, malgré tout, plein de respect et de déférence à l'égard de l'évêque de Maestricht, mais n'en continuait pas moins ses coupables agissements.

LE FESTIN DE JUPILLE

Vers le milieu de septembre, saint Lambert quittait sa résidence de Maestricht. Il avait formé le dessein de vivre avec ses deux neveux Pierre et Andolet, dans un petit hameau, celui de Leodium ou Liège. Quelques disciples et quelques serviteurs l'avaient accompagné; au milieu de la solitude, le Saint pouvait vaquer en toute liberté à l'oraison et à la formation de ses disciples.

Pépin, à cette époque, habitait un domaine voisin de Liège. Ce domaine s'appelait Jupille ou de Herstal, suivant qu'il était désigné d'après la rive droite ou la rive gauche du fleuve.

Un jour que le maire du palais avait eu besoin de conférer avec l'évêque, il voulut le retenir à dîner, le Saint accepta.

Une antique coutume voulait alors que lorsqu'un prêtre était présent, il bénît la nourriture et la boisson de chaque convive. Jamais cette bénédiction n'était refusée, si ce n'est aux hérétiques ou aux pécheurs publics. Les convives de Pépin se gardèrent bien de manquer à la tradition; chacun d'eux s'empressa d'avancer sa coupe vers le saint évêque. Alpaïde elle-même lui offrit la sienne à bénir, espérant ainsi pouvoir surprendre, au milieu de la confusion générale, la bonne foi de Lambert. Il n'en est rien. L'évêque se lève, proteste contre l'audace d'Alpaïde, puis s'éloigne aussitôt de la salle du festin.

Il est facile de s'imaginer la rumeur qui s'élève alors au milieu des convives, les uns s'effrayent de la hardiesse du saint évêque, les autres trouvant là, au contraire, une occasion de faire leur cour à Pépin, se rapprochent d'Alpaïde. Pépin, toutefois, était parvenu à maîtriser sa colère. Il ordonne à ses amis de suivre l'évêque et de le calmer. En vain ceux-ci le pressent-ils d'apaiser une rigueur qu'ils prétendent hors de saison, en vain allèguent-ils les usages du temps, la coutume : le Saint demeure inébranlable, ils ne peuvent tirer de lui que la parole adressée jadis par saint Jean-Baptiste à Hérode : « Il ne vous est point permis de garder cette femme. »

LE MARTYRE

Alpaïde, craignant que les protestations énergiques de Lambert n'amenassent Pépin à la péni-

(1) *Vie de saint Lambert*, par Joseph Demarteau, d'après l'historien Theoduin.

tence, résolue d'ailleurs à venger l'opprobre public qu'elle avait essuyé, se hâte de réclamer le secours de son frère Dodon. Il n'était guère besoin d'ailleurs d'exciter cet homme brutal et de plus ennemi personnel du saint évêque. Depuis longtemps il cherchait une occasion de lui nuire. Seule, l'amitié du maire du palais pour l'évêque le retenait : aussi fut-il vite d'accord avec sa sœur : tous deux étaient faits pour se comprendre.

Dodon, comte de Hesbaye, avait d'immenses possessions, ses serviteurs étaient nombreux et ses fonctions à la cour de Pépin mettaient sous ses ordres un grand nombre de soldats. Cependant, Lambert, au sortir de la salle du festin, s'était retiré dans son humble demeure où il passa la nuit en prières; le jour commençant à poindre, il se jeta sur sa couche pour y goûter quelque repos. A ce moment Baldorée, un de ses serviteurs, auquel il avait donné l'ordre de veiller, averti sans doute par quelque rumeur insolite, sortit et aperçut dans le lointain une troupe d'hommes armés; à leur tête se trouvait le fameux Dodon qui excitait les siens à se ruer sur le Pontife.

L'ennemi avait déjà pénétré dans l'enclos, renversant et brisant tout sur son passage. Baldorée, saisi d'épouvante, s'était précipité chez son maître afin de le prévenir du danger qui le menaçait. L'évêque ne s'attendait point à ce péril imminent, son premier mouvement fut de saisir un glaive et de défendre chèrement sa vie, mais bientôt dans son cœur fit place une résolution plus sacerdotale, celle de mourir en victime.

Les assaillants cherchaient à pénétrer dans la demeure de l'évêque, mais les neveux de celui-ci, Pierre et Andolet, se tenaient sur le seuil, et, armés des premiers bâtons qu'ils avaient rencontrés, obligèrent l'ennemi à reculer.

Le Saint profita de ces quelques instants de répit pour exhorter les siens à ne pas redouter la fureur de leurs ennemis. « Ne craignons pas, dit-il, ceux dont le feu sera le châtiment et dévorera la chair jusqu'à la moelle, de telle sorte que rien n'en subsiste. Pour nous, notre force est en Dieu, c'est ce Dieu qui mettra nos ennemis à néant ». Il fit alors sortir tous les siens, et, resté seul, se prosterna la face contre terre attendant le martyre; à l'exemple de son maître il priait pour ses bourreaux.

Le siège de la maison un instant suspendu avait été repris, l'entrée est forcée, les bourreaux se précipitent, mettant à mort tous ceux qu'ils rencontrent. Pierre et Andolet sont leurs premières victimes. Un des bandits se juche alors sur le toit, aperçoit le saint prosterné contre terre; un javelot lancé par ce misérable brise, en le traversant, le crâne du saint évêque.

MIRACLES DE SAINT LAMBERT APRÈS SA MORT

A peine le Saint avait il rendu le dernier soupir que plusieurs de ses serviteurs, qui avaient réussi à se soustraire au massacre, s'empressèrent d'emporter son corps à Maestricht où les ouailles du bienheureux évêque le reçurent avec mille témoignages de vénération. On n'osa pas cependant faire des obsèques solennelles tant la crainte de la colère de Pépin intimidait tout ce peuple. Mais, à peine les reliques du Saint eurent-elles été déposées dans le tombeau que Dieu fit éclater magnifiquement la sainteté de son serviteur.

L'église où il était enseveli retentissait fréquemment, soit durant le jour, soit pendant la nuit, de célestes concerts; la maison où il avait reçu le coup mortel resplendissait de clartés surnaturelles et Dieu rendait ainsi à celui qui l'avait confessé devant les hommes les honneurs dont ceux-ci négligeaient d'environner son tombeau. Deux aveugles ayant reçu du Saint l'ordre d'aller veiller dans la chambre où il était mort recouvrèrent la vue l'un et l'autre.

De nombreux miracles ayant rendu ce lieu fort célèbre, les habitants du pays résolurent d'y construire une église; malheureusement, leurs ressources n'étaient pas en rapport avec leur bonne volonté. Le Saint lui-même vint à leur secours, voici de quelle manière : « Une jeune fille fort riche nommée Ode, aveugle de naissance, ayant entendu parler des nombreux prodiges qui s'opéraient dans l'ancienne demeure du bienheureux martyr, résolut de s'y rendre en pèlerinage. Elle se mit donc en route, accompagnée de plusieurs serviteurs. Parvenus au sommet d'une côte assez abrupte, ceux-ci aperçurent le lieu sacré, terme de leur voyage; ils en avertissent leur maîtresse qui s'avance à son tour. O merveille, ses yeux s'ouvrent tout à coup à la lumière, et c'est en rendant au Seigneur d'ardentes actions de grâces qu'elle descend à l'église jusqu'alors inachevée. Ses libéralités permirent enfin d'élever au bienheureux évêque un monument digne de sa haute sainteté. »

CHATIMENT DES MEURTRIERS

Si la justice des hommes fut impuissante à punir le crime des meurtriers de l'évêque, celle de Dieu, en revanche, éclata d'une manière terrible. Dodon, saisi par une affreuse maladie d'entrailles, répandait autour de lui une si épouvantable odeur qu'on fut contraint de lancer son cadavre dans la Meuse. Sa mémoire est restée en exécration, à tel point, raconte M. Demarteau dans sa notice sur saint Lambert, que toutes les légendes du pays liégeois ont rattaché la génération de Dodon à celle des traîtres les plus flétris par l'histoire; elles veulent qu'une difformité spéciale — six doigts — soit demeurée jusqu'à nos jours la flétrissure physique de ses descendants. Le pays de Liège n'a même pas connu, ses vieilles lois de police en font foi, de plus sanglante injure que celle-là : « Il est de la race de Dodon, il a meurtri saint Lambert. »

Alpaïde, au contraire, eut le bonheur de se repentir. L'union criminelle que saint Lambert n'avait pu dissoudre sur la terre cessa lorsque le bienheureux martyr fut dans les cieux, et Alpaïde alla, pense-t-on, s'ensevelir dans le cloître brabançon d'Orp-le-Grand.

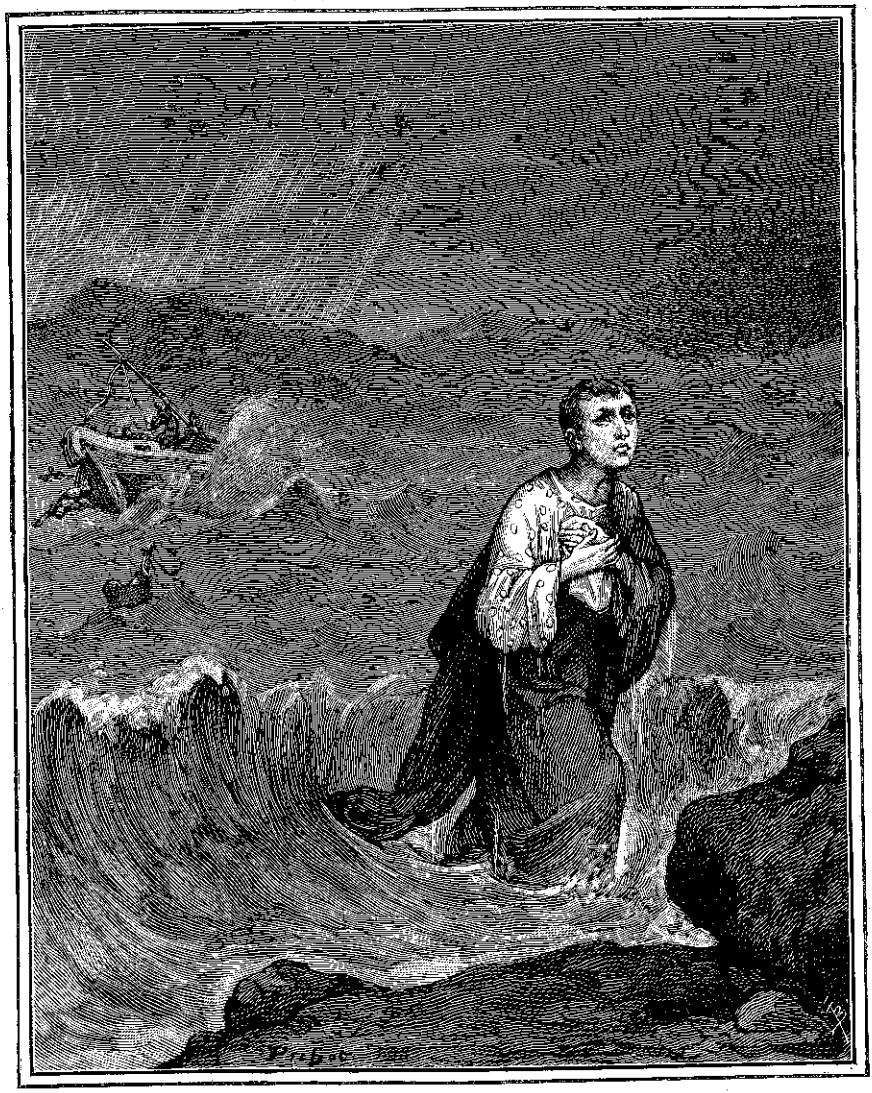
Un des complices de Dodon eut aussi le bonheur de racheter son crime par une dure pénitence, c'était Godobald d'Avroy. A part ces miséricordieuses exceptions, tous ceux qui avait trempé dans le meurtre du Saint expièrent leur forfait par des morts affreuses, quelques-uns furent possédés du démon, aucun ne demeura impuni.

Ces châtiments si justement mérités d'ailleurs ne contribuèrent pas moins que ses miracles à rendre saint Lambert un des saints le plus populaires de la Belgique; la France elle-même l'a toujours grandement vénéré et Paris lui a consacré un temple dans un de ses quartiers les plus populeux.

Sources consultées : Petits Bollandistes, au 17 septembre. — *Vie de saint Lambert*, par M. Joseph Demarteau, Liège, 1896.

SAINT SATYRE, FRÈRE DE SAINT AMBROISE

Fête le 17 septembre.



Satyre, encore païen, échappe à un naufrage et sauve les Saintes Espèces.

UNE FAMILLE BÉNIE

Le glorieux règne de Constantin le Grand touchait à son terme, lorsque la préfecture des Gaules vint à vaquer. C'était là l'un des postes les plus importants de l'empire, puisque le magistrat qui l'occupait étendait son pouvoir sur les îles de la Grande-Bretagne et les vastes provinces des Gaules et de l'Espagne. Aussi l'empereur, fidèle à ses principes de gouvernement chrétien, voulut ne confier cette charge qu'à un homme digne à tous égards de la remplir.

Son choix tomba sur le sénateur Ambroise, descendant d'une noble race, comblé des biens de la terre, et, ce qui était mieux, fidèle serviteur de Jésus-Christ. Le nouveau préfet comptait sur la liste de ses ancêtres des consuls de Rome : il y notait encore, et avec plus de fierté, des confesseurs et des martyrs.

D'ailleurs, Dieu bénit visiblement celui que la terre entourait d'honneurs. Il eut trois enfants, et tous les trois, après une vie chargée de mérites devant les hommes et surtout devant le Seigneur, furent placés par l'Eglise au rang des saints.

L'aînée, Marcelline, fêtée au 17 juillet, était née vers l'an 330. Elle fut la première éducatrice de ses deux frères : Ambroise, le plus jeune, qui

devait monter plus tard sur le siège épiscopal de Milan et l'illustrer à jamais, et Satyre, dont nous allons raconter la vie.

Celui-ci avait probablement six ou sept ans de moins que sa sœur et naquit, suivant une hypothèse vraisemblable, avant que son père ne quittât Rome pour se rendre à Trèves, résidence ordinaire du préfet des Gaules. Mais ce fut dans cette dernière ville que le jeune Satyre vécut les seize premières années de sa vie.

L'histoire rapporte peu de choses de cette enfance doucement passée, entre un frère et une sœur tendrement aimés, sous la prudente direction de parents chrétiens. Elle nous fait seulement le plus grand éloge possible de Satyre en nous apprenant que celui-ci paraissait ne faire qu'un avec Ambroise : « Il y avait entre eux, écrit Mgr Baunard, une ressemblance parfaite : mêmes traits, même démarche, même regard, même son de voix, à ce point que souvent leurs familiers eux-mêmes ne pouvaient aisément distinguer l'un de l'autre. Leurs âmes ne se ressemblaient pas moins que leurs corps. Simple comme un enfant, pur comme une vierge, ardent comme un apôtre, Satyre semblait une première épreuve du grand ouvrage que Dieu préparait dans Ambroise. »

Vers l'an 353, coup sur coup, une double et bien dure séparation vint s'imposer à Satyre. Marcelline, bien que se donnant tout entière à l'éducation de ses frères et utilisant ainsi les moindres instants de sa vie, trouvait cependant qu'elle ne faisait point assez pour Dieu. Après avoir obtenu le consentement de ses parents, elle quitta Trèves et s'en revint à Rome consacrer au Seigneur sa virginité entre les mains du Souverain Pontife Libère.

Ce fut la première douleur ressentie dans la pieuse famille du préfet des Gaules. Peu après, ce dernier fut atteint par la mort : sa disparition causa un grand vide dans le cœur de son épouse et de ses fils. Le séjour de la Gaule leur devenait désormais pesant et demeurait sans but, ils retournèrent à Rome, auprès de Marcelline, pleurer ensemble celui que Dieu venait de ravir à leur amour.

Arrivés dans la Ville Éternelle, Ambroise et Satyre commencèrent de plus sérieuses études, avec un égal succès. Leur intimité ne faisait que croître : « Il ne nous arrivait guère, s'écriait plus tard l'éloquent évêque de Milan, d'être séparés l'un de l'autre : si bien que, quand l'un de nous sortait seul, l'on concluait que l'autre était malade. »

A cette époque, la vie romaine n'était point sans danger pour la foi de ceux qui la vivaient.

De nombreux partisans des doctrines païennes fréquentaient les écoles, où se pressait la plus illustre jeunesse de l'Empire. L'enseignement lui-même était encore imprégné des erreurs du passé.

Cependant, Satyre, comme son frère Ambroise, sut garder intacte, au milieu de ces périls, la fermeté de ses convictions chrétiennes, et, bien que non encore baptisé, suivant la coutume d'alors, se montrer le défenseur éloquent de la vérité révélée.

Chez Symmaque, nommé préfet de Rome par l'empereur Julien, les jeunes étudiants rencontraient la plus cordiale hospitalité ; et malgré l'attachement du vieux magistrat pour le paganisme mourant, il entourait Satyre et Ambroise d'une paternelle sollicitude.

Symmaque avait un fils, Aurélius, auquel l'avenir réservait une renommée méritée d'éloquence et de prudence administrative. Satyre fut bientôt lié d'amitié avec le brillant disciple des maîtres romains, et il dut à ces relations les nobles emplois qui remplirent son âge mûr.

BRILLANTS DÉBUTS DE SATYRE

Ambroise et Satyre furent bientôt séparés. Après avoir ensemble pris une brillante part aux joûtes oratoires du forum, et tandis qu'Ambroise partait pour Milan avec le titre de consulaire et la charge de gouverner les deux vastes provinces de Ligurie et d'Emilie, Satyre accompagnait en Lycanie son ami Aurélius Symmaque nommé intendant de cette contrée.

Peu après, il était à son tour appelé aux importantes fonctions de gouverneur. L'histoire ne nous révèle point le nom des pays soumis à sa juridiction. Elle nous apprend seulement ce qu'il fut dans l'exercice de sa mission. Elle loue à bon droit son équité et sa mansuétude : il préférait agir avec une douceur paternelle et répugnait aux rigueurs administratives ; mais il était aussi le consciencieux défenseur du droit. En un mot, il fut, à l'exemple de son père, un homme public véritablement chrétien.

Or, en l'année 374, une étonnante nouvelle venue du nord de l'Italie, parvint jusqu'à Satyre. Elle concernait Ambroise.

Par un coup soudain de la Providence, ce frère bien-aimé de notre Saint venait d'être appelé au siège épiscopal de Milan.

Voici comment l'événement s'était accompli : l'évêque de la ville étant mort, les pontifes voisins se réunirent pour lui choisir un successeur ; mais, par suite des ambitions adverses des ariens et des catholiques, l'accord ne se faisait point : les compétitions étaient même sur le point de dégénérer en sérieuses bagarres parmi le peuple accouru en foule, lorsque, averti du danger, le gouverneur parut. Sa présence rétablit un calme relatif : il en profita pour prendre la parole et prêcher la concorde et l'union.

A peine achevait-il son dernier mot qu'une voix d'enfant s'écria soudain : « Ambroise évêque ! » Et la foule, comprenant l'inspiration subite, reprit avec enthousiasme : « Ambroise évêque ! »

Les prélats ratifièrent ce choix populaire et, malgré ses protestations et ses subterfuges, Ambroise fut baptisé, ordonné et intronisé sans retard. Le peuple de Milan et l'Eglise entière devaient dans l'avenir se réjouir grandement de ce choix.

Satyre eut aussitôt la pensée de se fixer auprès de son frère et, en reformant l'intimité de leur vie d'autrefois, de le décharger du soin, toujours pénible à un ministre de Dieu, des choses de ce monde.

Ambroise agréa ce projet : Satyre s'en vint donc résider à Milan au début de l'an 375.

UN NAUFRAGE PROVIDENTIEL

Satyre eut en ce temps-là à accomplir un voyage par mer, probablement pour régler quelques intérêts matériels. Or, une tempête violente s'éleva, le navire donna sur un écueil, et, envahi par les flots, commença à sombrer.

Parmi les passagers, se trouvaient plusieurs catholiques qui, prudemment, suivant l'usage de l'époque, avaient emporté avec eux — suprême viatique — le Corps de Jésus-Christ. Lorsqu'ils virent que tout était fini, que la terre était loin,

que l'eau montait de toutes parts et que, au milieu de l'ouragan, nul secours humain ne leur restait, ces admirables chrétiens recommandèrent à Dieu leur âme, et se préparèrent à mourir en communiant avec amour.

Satyre n'était pas baptisé : il ne pouvait prendre part à ces suprêmes agapes; et il se bornait à prier Dieu du fond du cœur pour qu'il ne mourût pas avant d'être régénéré par le sacrement.

Il eut alors une sainte hardiesse, inspirée par sa foi, et, réclamant une part de l'auguste festin, il la fit envelopper dans un linge sacré, puis, confiant, se jeta à la mer, sans même s'arrêter à chercher un débris du navire qui pût le soutenir contre la violence des flots, méprisant tout autre secours qu'il estimait à bon droit sans valeur, comparé à celui dont il s'était muni. Son espérance ne fut pas trompée : à peine arrivé à terre sain et sauf, il court à l'église la plus voisine rendre grâces à Dieu de l'insigne bienfait, et se faire adjoindre par le baptême aux catholiques fidèles.

Il va vers l'évêque et lui confie son désir. Mais, apprenant que ce prélat est hérétique, séparé de la communion du Souverain Pontife, il se retire aussitôt, et ne goûte pas de repos qu'il n'ait reçu d'un autre ministre de Dieu, fidèle à la foi romaine, le sacrement de la régénération.

Au témoignage de saint Ambroise, Satyre ne ternit jamais son innocence baptismale, et l'évêque de Milan fut bien à même de juger son frère dans la suite, puisque, désormais, leur vie fut commune, comme nous l'allons voir.

SATYRE A MILAN

Le premier soin de Satyre fut d'organiser la maison épiscopale d'Ambroise, suivant les désirs du saint évêque. Cette demeure fut hospitalière, les réceptions fastueuses en étaient bannies, l'accueil le plus charitable y était réservé à tous, suivant la parole du maître : « Mieux valent les légumes servis avec une affable amitié, que des mets exquis accumulés en un festin d'où la charité est absente. »

Satyre fit plus : de nombreux voyages s'imposèrent à lui pour des affaires de famille : il les accomplit au nom de son frère et de sa sœur, et nous le verrons mourir au lendemain d'une course en Afrique, entreprise dans un semblable but. Mais s'il fut à l'évêque de Milan d'un grand secours au point de vue des biens temporels, il le fut plus encore en le soutenant et l'encourageant dans les peines de chaque jour par la douce affection de son fraternel commerce.

« Et maintenant, pouvait s'écrier Ambroise, au jour de la mort de Satyre, où te trouverai-je? Que deviendrai-je, ô mon frère? Puis-je t'oublier, ô toi avec qui je traçais le sillon de la vie? Je travaillais moins que toi; mais j'aimais autant. Pour toi, m'entourant d'une sollicitude inquiète, tu me chérissais comme un frère, tu m'entourais de soins comme un père, tu me portais à la fois l'intérêt d'un vieillard et la déférence d'un enfant. En te perdant, je perds tout avec toi. »

Sous le toit épiscopal de Milan, la famille s'était pleinement reformée : car, après la réunion des deux plus jeunes, Marcelline était venue les rejoindre, abandonnant sa maison, sa patrie, ses biens pour se retirer en cette ville, pays étranger pour elle, il est vrai, mais combien cher par la présence des deux êtres qu'elle avait toujours si tendrement aimés.

Ce devait être un magnifique tableau que celui de ces trois âmes réunies en une absolue communauté de vie. Saint Ambroise note dans l'éloge funèbre de Satyre quelques traits de cette heureuse existence.

Son frère était chargé tout naturellement de la surveillance des serviteurs : son gouvernement n'avait rien de dur : il exigeait ce qu'il était en droit d'attendre, mais toujours avec une douce bienveillance.

Marcelline surtout pensait à Dieu et s'occupait de lui. Au témoignage de l'évêque, elle connaissait parfaitement les Saintes Ecritures: tous deux parfois les étudiaient ensemble. Et si un dissentiments'élevait, si l'interprétation proposée par l'un ne paraissait point acceptable à l'autre, on en appelait à l'arbitrage de Satyre. Et celui-ci, voulant ne blesser personne, s'efforçant de satisfaire l'un et l'autre, savait concilier l'affirmation de la vérité et la permanence de la charité. Il donnait son sentiment sans blesser l'affection et chacun s'en allait satisfait.

LES VERTUS DE SATYRE

Parmi les qualités surnaturelles dont notre Saint se montra revêtu, on a donné à bon droit la première place à la pureté de son âme.

Ambroise le comparait plus tard à l'enfant : cet enfant auquel nous devons devenir semblables, comme l'a dit Jésus-Christ, si nous voulons entrer au royaume des cieux. Il avait du jeune âge la candeur innocente, la facilité à oublier les injures et à les pardonner, la franchise naïve. Et la sainteté de son âme se reflétait jusque sur son visage.

Lorsque son frère et sa sœur le pressaient de prendre une épouse, il leur laissait entendre qu'il préférait demeurer avec eux, et, placé entre une vierge consacrée à Dieu et un ministre des saints autels, reproduire en lui, non par devoir, mais par vertu, la chasteté de l'une et la vie sacerdotale de l'autre.

On remarquait aussi son esprit de justice. Chargé des intérêts matériels de la famille, s'il sut toujours revendiquer ses droits, il ne le fit jamais avec excès : et il avait des accents indignés pour flétrir ceux qui, à l'instar des oiseaux de proie, se jetaient sur les richesses, ne pouvant s'en rassasier.

Il était fort libéral envers les pauvres, se souvenant que qui donne à l'indigent prête à Dieu. Sur son lit de mort, il leur fit faire de royales largesses. Comme ceux qui l'entouraient lui demandaient quelle somme il désirait convertir en aumône : « Ceci est votre affaire, reprit-il : donnez ce qui vous semblera bon. » L'on comprit ce qu'il voulait et on distribua toute sa part d'héritage.

VOYAGE EN AFRIQUE

L'an 392, Satyre fut appelé à traverser la Méditerranée : les intérêts de son frère l'appelaient sur la terre africaine.

Ambroise avait là-bas un débiteur qui, frauduleusement confiant dans la longanimité de l'évêque, refusait de solder ses dettes. Satyre, voyant que cette affaire traînait en longueur, et toujours fidèle à la défense de la justice, selon que sa charge l'exigeait de lui, résolut de partir sans retard.

Or, son frère était tourmenté d'un sombre pressentiment : il prévoyait que ce déplacement

long et pénible aurait une fin désastreuse. Il aurait voulu que Satyre se déchargeât sur un ami et demeurât lui-même à Milan. Il se souvenait du naufrage de jadis et s'opposait, autant qu'il était en lui, à de nouveaux périls.

Mais ses instances furent impuissantes. Bientôt son fidèle économe s'embarquait sur un vaisseau faisant voile vers l'Afrique.

L'heureux résultat de sa venue ne se fit point attendre : le débiteur se hâta de se soumettre, et Satyre allait reprendre la mer lorsque la maladie le saisit: en peu de temps, il fut à toute extrémité.

Il ne pouvait y avoir pour lui de plus amère douleur que celle de tomber ainsi, loin des siens, sur la terre étrangère, sans un ami pour le consoler et lui fermer les yeux.

Il pria donc avec ferveur, et, puissance de ses supplications pieuses, peu à peu ses forces revinrent, sa santé s'affermit, il put reprendre le chemin de l'Italie, mais ce n'était qu'un répit accordé par la mort.

DERNIERS JOURS DE SATYRE

Sur la route de Milan, Aurélien Symmaque lui offrit la plus généreuse hospitalité et mit tout en œuvre pour le retenir.

Il faut avouer que les motifs sérieux ne lui manquaient pas pour insister ainsi.

Au delà des Alpes, les barbares s'agitaient. A la tête d'une partie des légions romaines, Arbogast, général d'origine gothique, venait de donner la pourpre impériale à l'usurpateur Eugène, tout en conservant pour lui le suprême pouvoir. C'était un homme violent, fourbe, impie : il traînait à sa suite, avec les soldats de l'empire, des hordes farouches. Il avait promis, s'il revenait vainqueur de son expédition, de loger ses chevaux dans la basilique de Milan et d'incorporer les clercs parmi ses soldats.

Cela rendait très dangereuse toute résidence dans la Haute-Italie. Symmaque voulait, malgré lui, préserver son ami. Il lui disait : « C'est folie de partir maintenant. C'est se jeter au milieu des combats. » Et Satyre : « Mais c'est pour cela même que je pars. Voudriez-vous que je laisse Ambroise en péril? Non, je cours auprès de lui pour le sauver ou mourir de sa mort. »

Une triste nouvelle vint d'ailleurs hâter ce départ qu'il désirait : Ambroise était malade.

Peu de jours après, Satyre était à Milan. Les deux frères se réjouissaient ensemble en d'admirables et touchants entretiens : « De quel frisson, disait le voyageur, mon âme fut saisie en apprenant ta maladie! Comme je redoutais ta perte! » Et Ambroise : « Moi, je n'avais qu'un seul regret : ne point te voir près de ma couche, penser que tu ne serais pas là pour me fermer les yeux. »

L'évêque ne devait pas mourir encore. Il se remit bien vite. Mais Satyre tomba à son tour et pour ne plus se relever.

BIENHEUREUSE MORT

Saint Ambroise nous retrace ce consolant trépas. Satyre était étendu sur un pauvre lit de bois, relique que Milan conserve encore.

Là, il pensait à son âme, demandant à Dieu un suprême pardon et inclinant souvent la tête sous la main bénissante de son frère.

Il pensait à la patrie menacée par les barbares, aux citoyens mis à mort, aux vieillards insultés, aux enfants réduits en esclavage.

Il tremblait pour Ambroise et Marcelline qu'il laissait exposés aux redoutables surprises d'un avenir incertain.

Mais par-dessus tout, il montrait une admirable résignation. Il consolait ceux qui pleuraient sa fin, leur laissant entendre que leurs larmes étaient pour lui une peine plus dure que l'imminence du trépas.

Ambroise, cependant, pleurait encore : la séparation était si dure : « Oh! devait-il s'écrier quelques jours plus tard, oui, j'ai pleuré, je l'avoue. Mais le Seigneur lui aussi a bien versé des larmes sur le tombeau de Lazare. Il pleurait un étranger, moi, je pleure un frère..... »

En un suprême effort, Satyre rendit l'âme. « Il n'était plus, écrit Mgr Baunard. Dans une miséricorde plus grande que sa justice, Dieu venait de briser une de ces attaches vives qui nous retiennent sur la terre avec trop de douceur. C'est ainsi qu'il les rompt quelquefois ici-bas, mais pour les renouer ailleurs et pour toujours. »

FUNÉRAILLES ET CULTE

Les funérailles de Satyre furent un triomphe. Ambroise, aidé de ses proches, transporta lui-même à l'église le cercueil découvert où reposait la dépouille mortelle de son frère bien-aimé.

Puis il célébra le Saint Sacrifice et prononça l'oraison funèbre.

Ce discours fut un monument magnifique élevé à la sainteté de Satyre et à son dévouement fraternel. Après avoir dit sa douleur et celle de ses ouailles, Ambroise rappelait pour excuser ses larmes les exemples du Christ : il justifiait sa souffrance intime par le souvenir des vertus de son frère; mais cependant il se consolait, car maintenant il le savait heureux, échappé aux périls de la terre, récompensé des admirables vertus dont sa vie n'avait été qu'un long exemple : « Nos larmes cesseront donc, s'écriait-il en terminant. Que ceux-là pleurent qui ne peuvent avoir foi en la résurrection! Qu'ils n'aient point de terme à leurs gémissements ni de repos à leur douleur, ceux qui ne croient pas au repos éternel des morts! Mais nous, pour qui la mort achève l'existence sans détruire la nature, mais bien au contraire pour l'embellir, nous essuierons nos larmes devant ce cercueil. »

Lorsque Ambroise eut fini, le corps de Satyre fut inhumé dans la basilique portienne auprès des reliques du glorieux martyr saint Victor.

En 1576, l'église tombait en ruines. Les religieux Olivétains qui la desservaient en firent élever une autre, et voulurent transporter dans le nouveau sanctuaire les reliques de saint Satyre.

Ils s'adressèrent à leur archevêque, le saint cardinal Charles Borromée. Celui-ci vint présider lui-même à la reconnaissance du corps et autorisa la translation qui fut solennellement célébrée au milieu d'un immense concours de peuple, accouru pour témoigner de la vénération que douze siècles passés n'avaient pu ravir à la sainteté de ce serviteur de Dieu.

SOURCES CONSULTÉES :

Acta sanctorum, 17 septembre. — Mgr Baunard, *Vie de saint Ambroise*. — Duc de Broglie, *Saint Ambroise*. — *Œuvres de saint Ambroise*.

LE VÉNÉRABLE ROBERT BELLARMIN,

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE CAPOUE, JÉSUITE

4 octobre 1542-17 septembre 1621

Le vénérable Bellarmin reçoit à genoux, malgré son extrême faiblesse, le saint Viatique.

SA NAISSANCE — SA MISSION

Le 4 octobre 1542, naissait à Montepulciano, dans la Toscane, celui qui devait être le cardinal Bellarmin.

L'Eglise, assaillie alors de tous côtés par l'hérésie protestante, avait besoin de docteurs et de saints. Dieu ne les lui refusa pas, et, sans faire appel à son glorieux passé, elle put montrer en face des Luther et des Calvin, apôtres effrontés de la révolte de la raison et des sens, une Thérèse d'Avila et un saint Louis de Gonzague, un saint François de Sales et un saint Vincent de Paul, un saint François-Xavier et un saint Charles Borromée, et combien d'autres. Cette magnifique floraison de saints était pour les esprits droits la plus triomphante des apologies; c'était la réponse même de Dieu aux calomnies de l'hérésie.

Mais il était bon que l'erreur fût directement confondue et que l'édifice de mensonges élevé soi-

disant par la raison fût renversé par elle. A cette œuvre, nul ne s'employa plus efficacement que Bellarmin. Bon soldat de l'Eglise, il combattit par les armes de la science, et jusqu'à son dernier soupir, pour sa gloire et son honneur.

ENFANCE — PREMIÈRE ÉDUCATION

La maison paternelle fut pour Robert Bellarmin une école de vertu. Son père, Vincent Bellarmin, pauvre gentilhomme, chrétien convaincu et fervent, se consacrait tout entier à ses devoirs de citoyen et de chef de famille. Sa mère, Cinthia, dont l'ardente piété ne reculait même pas devant les austérités corporelles, veillait avec un soin jaloux sur les huit enfants que Dieu lui avait donnés.

Sous de si heureuses influences, la piété de Robert se développa rapidement. Déjà, même dans ses premiers attraits, on pouvait pressentir ce qu'il serait un jour. Il retraçait devant sa mère et ses frères le récit de la Passion de Notre-Seigneur; et les paysans des alentours entendirent plus d'une fois ce prédicateur de six ans que l'innocence et le zèle rendaient éloquent. Le Saint-Esprit, qui s'était emparé de cette âme, lui inspirait un vif attrait pour la prière, le travail et la pénitence.

« Robert m'avait chargée, raconte sa sœur Camille, de mettre tous les soirs, à côté de sa couchette, tout ce qu'il lui fallait pour allumer seul sa petite lampe. » Le petit office de la Sainte Vierge, et plus tard, quand il eût appris l'oraison mentale, la méditation, étaient les premiers exercices de sa journée.

Il faisait au pied du tabernacle de fréquentes visites; premiers indices d'une dévotion qu'il devait toujours garder. Déjà aussi son amour pour l'Eglise et le respect de ses lois le portaient à observer les jeûnes du Carême, de l'Avent et des vigiles, bien qu'il n'y fût nullement tenu et que la faiblesse de sa santé pût rendre dangereuse une telle austérité.

LE COLLÈGE — LA VOCATION

A quatorze ans, Robert entrait au collège des Jésuites de Montepulciano et s'y distinguait par ses talents et un goût marqué pour la poésie. Quelques esprits malveillants, jaloux de la prospérité du collège, cherchaient à en déprécier l'enseignement. Ce n'était, à les entendre, qu'au prix de fraudes et d'artifices que les Pères faisaient briller leurs élèves.

Robert, d'accord avec quelques-uns de ses condisciples, s'offre à soutenir un examen public et une lutte solennelle avec les meilleurs élèves des autres écoles. Ainsi fut fait; et en présence d'une nombreuse assistance, Robert et ses amis remportèrent un triomphe d'autant plus doux à leur cœur qu'il constituait pour leurs maîtres une éclatante réparation.

Depuis lors, la réputation du jeune homme ne fit plus que grandir, ainsi que son influence. Plusieurs fois il se vit obligé de porter la parole devant la Congrégation des principaux de la ville. « Allons, se disait-on alors, allons entendre prêcher cet ange. »

Son zèle, d'ailleurs, ne dédaignait aucune occasion. Un jour de carnaval, comme il représentait dans un drame de collège le personnage de l'Eglise, il parla avec tant de force et de chaleureuse conviction contre les divertissements dangereux de ces jours-là que cette année, au dire de plusieurs, « le carnaval se convertit ».

Ses études terminées, Robert comptait se rendre à l'Université de Padoue, quand Dieu l'appela à la Compagnie de Jésus. Cette vocation, qu'il n'avait point prévue, contrariait tellement les plans et les espérances de Vincent Bellarmin, qu'il n'accorda pas à son fils la permission de la suivre; et ce ne fut qu'après un an de respectueuses instances que Robert put répondre à l'appel de Dieu.

VIE RELIGIEUSE — ÉTUDIANT ET PROFESSEUR

Les derniers combats que notre héros avait eus à soutenir avaient achevé de détacher son âme du monde et d'épurer ses affections. Aussi ses supérieurs abrégèrent-ils pour lui le temps du noviciat et l'appliquèrent-ils presque sans délai aux études. Bellarmin s'y livra tout entier, en dépit de graves maladies qui firent de cette période de sa vie un perpétuel martyre. Heureusement, son extraordinaire pénétration suppléait à ses forces, et ses succès furent éclatants.

Envoyé ensuite par ses supérieurs au collège de Florence comme professeur de rhétorique et hors d'état de supporter cette lourde charge, il se sentit inspiré de demander au Dieu de l'Eucharistie les forces dont il avait besoin. « Seigneur, dit-il, je ne veux pas mourir encore; car je veux travailler pour votre service. »

Dieu eut pour agréable cette confiante prière et l'exauça sans retard. Le jeune professeur se trouva subitement changé, les couleurs lui revinrent avec une vigueur toute nouvelle. Libre dès lors de travailler selon les désirs de son zèle et plein de reconnaissance pour Dieu, Bellarmin se consacra tout entier à ses élèves et fut, durant quatre ans, à Florence, puis à Mondovi, le modèle des professeurs apôtres.

LOUVAIN

Cependant un plus vaste champ allait être ouvert à son apostolat.

Après deux ans d'études à Padoue et avant même qu'il n'eût achevé sa théologie, saint François de Borgia, alors général de la Compagnie de Jésus, résolut de l'envoyer sur un des points les plus menacés par l'hérésie : à Louvain.

Des milliers d'étudiants se pressaient alors dans la célèbre Université brabançonne. Arrêter parmi eux les ravages de l'hérésie, telle était la tâche de Bellarmin, tâche d'autant plus ardue que le chancelier de l'Université, Michel Baïus, sans être formellement hérétique, enseignait une doctrine semblable en plusieurs points à celle de Luther et de Calvin.

La parole du jeune prédicateur ainsi que son

enseignement eurent un incroyable succès. Le peuple et les étudiants se pressaient en foule à l'église Saint-Michel pour écouter ses sermons, et on évaluait à plusieurs milliers le nombre de ses auditeurs. Bientôt même on vint des villes voisines et jusque de la Hollande et de l'Angleterre. Beaucoup d'hérétiques se convertirent, et plusieurs étudiants, convaincus de la vanité et des dangers du monde, l'abandonnèrent pour entrer dans la vie religieuse.

Petit de taille, Bellarmin avait dû, pour prêcher, faire mettre un escabeau dans la chaire.

La plupart de ses auditeurs ne l'ayant vu qu'au sermon, s'imaginaient que le prédicateur venu d'Italie était grand, non seulement d'esprit et de science, mais de corps. Un jour qu'il se rendait à pied, selon sa coutume, à Saint-Michel pour y prêcher, il fut accosté par un gentilhomme qui, ne le reconnaissant pas, se mit à lui parler de Bellarmin, lui disant toute l'estime qu'on en faisait et l'interrogeant sur les études, la qualité et le pays du prédicateur. Le Père répondit avec modestie et sans se faire connaître. Aussi le gentilhomme, voyant la foule le devancer, le quitta en lui disant : « Vous allez trop lentement, mon Père; pour moi, si vous le permettez, je vais presser le pas. — Faites comme il vous plaira, repartit Bellarmin, car la place ne saurait me manquer. »

ROME : LES CONTROVERSES

Bellarmin avait exercé durant sept ans, à Louvain, un fécond apostolat. Les circonstances le forcèrent de reprendre le chemin de Rome. Là, il allait porter au protestantisme un coup décisif. Chargé peu après son retour d'un cours de controverse que Grégoire XIII venait de fonder au collège romain, il s'en acquitta avec un tel bonheur que ses supérieurs lui ordonnèrent de publier ses leçons.

C'était une défense en règle de l'Eglise catholique, de sa constitution, de son chef, de sa doctrine. L'hérésie protestante y était partout combattue, partout réfutée. Le succès fut immense. Vingt éditions s'enlevèrent en trente ans. Dans les deux camps, on prononçait le nom de Bellarmin; ici avec admiration et reconnaissance, là avec terreur et dépit.

« Bellarmin, disait le pape Benoit XIV, a mérité le nom de marteau des hérétiques, en confondant l'erreur par ses écrits. » Et saint François de Sales : « J'ai prêché en Châblais durant cinq ans, sans autres livres que la Bible et Bellarmin. » Le cardinal du Perron, Baronius, Cornelius a Lapide, le cardinal Ubaldini, légat du Pape en France, en faisaient les plus grands éloges. Quant aux protestants, leurs paroles et leurs actes disaient assez le cas qu'ils faisaient des *Controverses*. « Voilà un livre qui nous a perdus, » avouait Théodore de Bèze en montrant l'œuvre de Bellarmin.

Elisabeth d'Angleterre, après avoir, sans succès, établi une chaire en vue de combattre Bellarmin, interdit sous peine de mort la lecture des *Controverses* à tous ceux qui n'étaient pas maîtres en théologie.

Cette sévérité n'empêcha pas le livre de se vendre, et un libraire protestant de Londres disait : « Ce Jésuite à lui seul m'a fait gagner plus d'argent que tous nos docteurs ensemble. » Enfin, au témoignage du P. Coton, en France et en Angleterre les hérétiques en vinrent appeler indifféremment les catholiques papistes ou bellarministes.

VOYAGE EN FRANCE

Le Saint-Siège, qui avait inspiré les *Controverses*, toujours attentif au bien général de l'Eglise, suivait alors avec anxiété la lutte qui se livrait en France entre la Ligue et Henri de Bourbon.

Si le prince protestant venait à ceindre la couronne de France, on pouvait craindre que l'Eglise ne perdit son royaume de prédilection. D'autre part, le triomphe de la ligue alliée de Philippe II d'Espagne semblait assurer à ce prince une universelle domination.

Sixte-Quint, d'abord très favorable à la ligue, souhaitait ardemment que le Béarnais se convertit. Dans le but de chercher entre le Saint-Siège et ce prince un terrain de conciliation, il envoya en France le cardinal Gaëtani et lui donna Bellarmin comme théologien. L'humble religieux, par sa prudence et sa modération en ces circonstances délicates, mérita bien de l'Eglise et de la France, et plus tard Henri de Bourbon, devenu notre Henri IV, lui saura gré de sa sagesse.

Bellarmin endura pendant son séjour en France de rigoureuses privations, spécialement durant le siège de Paris par le Béarnais; mais la vue de la piété des Français lui causa tant de joie qu'il aimait à dire plus tard qu'à peine les Italiens lui paraissaient catholiques, quand il comparait leur piété à celle des Français.

LES CHARGES — LE CARDINALAT

Bellarmin avait dépensé le meilleur de ses forces dans sa lutte contre le protestantisme; mais le moment du repos n'était pas encore venu pour lui.

Des charges délicates vont lui être confiées, il se verra même élevé jusqu'au pied du trône pontifical et par deux fois menacé de la tiare.

Père spirituel au collège romain, il dirige la conscience de saint Louis de Gonzague, et le souvenir de ce jeune homme « très saint et très parfait » est pour lui jusqu'à la fin de sa vie une délicieuse consolation. Recteur du même collège, puis provincial de Naples, il édifie ses supérieurs par son affable simplicité et sa charité discrète et infatigable. Enfin, rappelé à Rome par Clément VIII, il est créé cardinal et, quelques années après, nommé évêque de Capoue.

Dans l'exercice de ces hautes fonctions, Bellarmin sut toujours concilier ce qu'il devait aux convenances de son nouvel état et ce que demandait de lui l'esprit religieux. Sa conscience délicate lui imposait d'ailleurs de prévenir par un redoublement d'austérité et de privations les vaines complaisances de l'amour-propre.

Aussi vécut-il dans une étroite pauvreté, don-

nant aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer, ne gardant pour lui que le strict nécessaire. « J'ai résolu, écrivait-il un jour à un prince polonais, de garder mes mains pures de tout présent. » Et il tint parole. Comme un libraire qui avait gagné treize mille écus d'or dans la vente de ses livres lui en faisait offrir quatre mille, il les refusa. « Je suis né pauvre gentilhomme, disait-il un jour à Paul V, en lui demandant la permission de renoncer à un de ses bénéfices; j'ai été élevé et j'ai vécu comme un pauvre religieux, je veux maintenant vivre et mourir pauvre cardinal. »

Jamais il ne voulut céder aux importunes sollicitations des siens qui pensaient avoir droit à ses largesses. « Les biens de l'Eglise, disait-il, sont à l'Eglise et aux pauvres, je n'en suis que l'administrateur. »

Le Concile de Trente lui permettait d'écarter des siens les besoins de la pauvreté, non de les enrichir. Il ne voulut jamais s'écarter de cette règle et se contentait de compléter la somme de dix écus par mois qui était nécessaire à son frère Thomas pour l'entretien de sa famille.

Pour rien au monde, d'ailleurs, ce serviteur passionné de l'Eglise n'eût voulu autoriser par ses exemples des abus qui avaient été si funestes au catholicisme.

Comment eût-il pu se résigner à fournir par sa conduite des armes aux adversaires que son savoir avait terrassés? « Nous autres cardinaux, qui faisons les lois, disait-il, nous devons être les premiers à les observer. »

DÉSIRS DU CIEL — MORT

Cette austérité et cette innocence de vie, jointe à une activité incessante qui se dépensait dans les grandes affaires de l'Eglise, faisait vivement désirer aux hérétiques la disparition de leur redoutable adversaire. Mais lui souhaitait encore plus ardemment de quitter cette terre. « Je désire mourir, disait-il souvent, pour être avec Jésus-Christ. »

Au mois de juin 1616, poussé par sa dévotion au grand patriarche saint Benoît, il entreprit le pèlerinage de Subiaco. Obligé de faire une partie de la route à cheval, il fut violemment jeté à terre par sa monture et assez gravement contusionné. Il se rétablit cependant. « Je croyais bien, écrivit-il alors, que cet accident, aggravé du poids de mes soixante-quatorze ans, me procurerait le bonheur d'aller voir Dieu. »

Ce désir ne devait être exaucé que cinq ans plus tard.

Le cardinal avait obtenu de Grégoire XV l'autorisation de se retirer à la maison de Saint-André, noviciat des Jésuites de Rome. Il y était à peine depuis trois jours qu'il s'alitait. En proie à la fièvre et parfois au délire, il émerveillait tous ceux qui l'approchaient par sa piété simple et son étonnante union à Dieu. « Il est plus édifiant dans son délire, disait un visiteur, que beaucoup d'autres dans la pleine jouissance de leurs facultés. »

Cependant, la réputation de sa sainteté attirait auprès de lui un grand nombre de fidèles désireux de le voir une dernière fois et surtout de se recommander à ses prières ou de se procurer quelque objet lui ayant appartenu.

Grégoire XV lui-même voulut aller le voir. Bellarmin en fut confus. « Je regrette, disait-il, que Sa Sainteté se donne cette peine pour moi, poverino, qui ne mérite rien, et qu'elle ait à monter par un escalier si long et si étroit. »

Jésus-Christ lui-même vint après son Vicaire fortifier son serviteur. Bellarmin voulut recevoir le Saint Viatique à genoux, malgré son extrême faiblesse. Quelques jours après, le 17 septembre 1621, fête des Stigmates de saint François, il s'éteignait doucement en répétant le Nom de Jésus.

Ainsi mourut celui qui avait été un bon et fidèle serviteur de l'Eglise. Dévoué à son enseignement, il avait eu l'honneur de le justifier contre les calomnies et les insinuations des hérétiques; contre le roi d'Angleterre, Jacques Ier, il avait soutenu et établi ce pouvoir indirect qui donne au Pape le droit de commander au monde et aux rois, dans la mesure où la fin spirituelle de la société peut l'exiger.

Dans les célèbres controverses de la grâce, il porte le poids de la lutte avec ses frères en religion; la solidité de sa doctrine y est admirable, plus admirable encore sa modération : « Une once de charité, disait-il, vaut mieux que cent livres de réputation. »

Ce qu'il a enseigné, il l'a pratiqué.

A la suite des saints suscités par Dieu comme un saint François de Sales et un saint Charles, il se dévoua à la discipline de l'Eglise, pour la montrer concrète et vivante, telle que le Saint-Esprit l'avait inspirée au saint Concile de Trente. On a vu quelle était sa pauvreté : ce cardinal pauvre est accessible à tous, et aucune importunité ne lasse sa patience : il n'a d'autre soin que de servir Dieu. A l'heure liturgique, il récite à genoux les différentes parties du Saint Office; la nuit, il s'adonne à des méditations qui nous ont valu le Commentaire sur les Psaumes. Une fois il a regretté de ne pas être Pape; c'eût été pour faire cardinal saint François de Sales; mais, puisque sa pourpre lui donne quelque autorité, il saura l'employer jusqu'au bout, et ses dernières démarches sont pour presser la canonisation de saint Philippe de Néri.

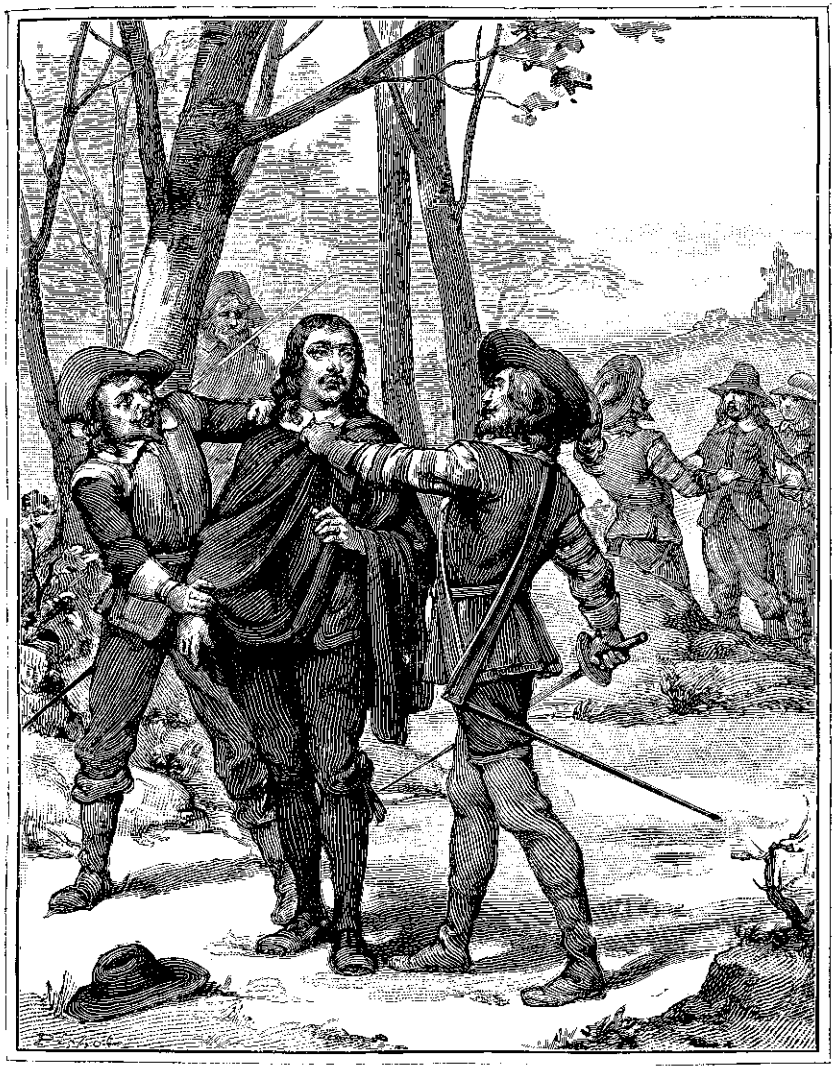
Bellarmin a servi l'Eglise; s'il a ainsi vécu parmi les saints, s'il a fait leurs œuvres, il en a eu l'esprit et le cœur. Il entend parler des grâces obtenues de saint Jean Berchmans et s'en étonne; on lui remontre cette innocence de vie que la faute délibérée la plus légère n'a point ternie. « Quoi, reprend-il après réflexion, cela vous paraît si extraordinaire? Je ne saurais être de votre avis; car enfin, qui aurait le courage de commettre volontairement le plus léger péché véniel? » Et après une nouvelle pause : « Moi-même, je ne me souviens pas d'avoir jamais péché de la sorte. »

C'est de pareils serviteurs que l'Eglise a besoin; ceux-là seuls portent du fruit qui vivent ainsi sous l'influence de la grâce.

Daigne le vénérable P. Bellarmin l'obtenir pour ceux à qui ces lignes ont rappelé ses vertus.

LE VÉNÉRABLE JOHN DUCKET

martyr anglais (1613-1644).



En revenant de baptiser deux enfants, John Ducket est arrêté par les soldats de la reine Elisabeth.

PENDANT bien des générations, les catholiques de Tow-Law qui se rendaient à Walsingham pour y assister à la messe, s'arrêtaient au carrefour de Redgate et y traçaient pieusement un signe de croix sur le sol; c'est que là les soldats de Cromwell avaient arrêté un saint prêtre, John Ducket, pour le conduire en prison et à la mort.

En 1899, la Révérende Mère Mary Clare, du couvent de la Merci de Walsingham, fit ériger en cet endroit une croix de pierre polie de six pieds de haut, afin d'honorer le nom et la mémoire de celui qui avait donné sa vie pour son troupeau et qui avait répandu son sang pour la foi catholique.

NAISSANCE DU VÉNÉRABLE — SA FAMILLE MARTYRE DE SON GRAND-PÈRE

John Ducket naquit en 1613 dans une maison détruite il y a une trentaine d'années, à Underwinder, dans le Yorkshire, sur la paroisse de Sedbergh. Il descendait d'une famille de chevaliers qui habitait les environs de Kendal depuis le règne de Richard II et qui était alliée à la plus ancienne noblesse du nord de l'Angleterre. Cette famille avait eu la gloire de compter un martyr en la personne du vénérable James Ducket de Gillhwaiterigg Manor, qui mourut pour la foi en 1602 et qui dut être le grand-père de notre héros.

James Ducket publiait à Londres des livres catholiques; or, à cette époque, le métier de publiciste catholique n'allait pas sans de grands dangers pour celui qui le pratiquait. On lui reprochait également de ne pas assister aux offices de l'Eglise réformée, et comme les lois contre ceux qui refusaient d'abjurer la vraie foi étaient sévèrement appliquées, James Ducket passa en prison neuf années sur douze qu'il vécut dans le mariage. Finalement, un relieur du nom de Bullock, emprisonné pour félonie, l'accusa de faire circuler des livres catholiques, espérant sauver sa vie par cette dénonciation. James Ducket fut enfermé dans un cachot sombre et humide, où ne pénétraient jamais les rayons du soleil. Sa femme put, un jour, parvenir auprès de lui; elle s'attendait à le trouver changé et défiguré, aussi quelle ne fut pas sa suprise de le voir heureux et souriant, tant était grande sa joie de souffrir pour Notre-Seigneur.

Il confessa sa foi devant les juges et fut condamné à mort. Au matin de l'exécution, sa femme put le revoir; il cherchait à la consoler en lui parlant de son bonheur d'aller à Dieu. Se trouvant sur la même charrette que son dénonciateur, il l'embrassa sur le lieu même du supplice, lui pardonna de grand cœur et voulut également que sa femme fît de même.

LE SÉMINAIRE — ORDINATION — PIÉTÉ

John Ducket hérita de cette foi et de cette magnanimité; sa mère comptait aussi plusieurs martyrs dans sa famille. Comme il était interdit par le gouvernement, ou d'avoir un précepteur catholique, ou d'envoyer les jeunes gens faire leurs études à l'étranger, on choisit pour le jeune homme l'alternative qui semblait la moins dangereuse, et on l'envoya au fameux Séminaire anglais de Douai, à l'âge de dix-sept ans.

Il s'y fit remarquer par son éminente piété et par son ardeur à la prière; il passait fréquemment ses nuits en oraison. Son humilité était si grande qu'il se considérait de bonne foi comme le dernier des pécheurs. Ordonné prêtre en 1639, il fut aussitôt envoyé à Paris au collège de Tournay pour y suivre un cours d'études supérieures; ce collège avait été offert par Richelieu à Mgr Smith, vicaire apostolique d'Angleterre, pour faciliter les hautes études au clergé anglais exilé.

John Ducket fit avec six autres jeunes gens, ses futurs condisciples, une retraite à Saint-Lazare, à la grande édification des fils de Saint-Vincent de Paul, et toute sa vie il mettra en pratique les résolutions qu'il prit alors. Il parlait rarement, préférait la volonté des autres à la sienne propre; son humilité, qui croissait de jour en jour, se manifestait par la joie qu'il éprouvait à remplir les besognes domestiques les plus vulgaires et les plus viles. Il se plaisait à dire: « Je suis étonné que les supérieurs me laissent ici, car je ne sers à rien, je mange le pain et je prends la place d'autres qui serviraient la cause beaucoup mieux que moi. » Son obéissance était parfaite, non seulement envers ses supérieurs, mais encore envers ses égaux auxquels il disait toujours: « Comme vous voudrez. Ce que vous jugerez être le mieux sera le mieux. etc., etc. » Il distribuait en aumônes tout son argent de poche, mangeait et buvait fort peu, était vêtu très simplement et ne se mêlait jamais des affaires d'autrui. « Pourquoi m'occuperais-je de ce qui ne me regarde pas, disait-il, quand j'ai tant à voir pour moi-même? »

Grande était sa dévotion envers la Sainte Vierge; il avait coutume de dire chaque semaine une ou deux messes votives en son honneur. Les jours de fête, il passait tout ses moments libres à la cathédrale Notre-Dame, où il restait à genoux deux ou trois heures de suite, absorbé dans la prière. Son but était de remplir parfaitement les devoirs de sa vocation; ceux qu'il regardait comme les plus importants étaient l'oraison mentale à laquelle, nous l'avons dit déjà, il consacrait un temps considérable, la récitation du bréviaire qu'il disait avec une grande piété, et la sainte messe qu'il célébrait avec le plus profond recueillement. Il intercédait pour les pécheurs par cette invocation qu'il répétait fréquemment: « *Parce Domine, parce populo tuo.* Pardonnez, ô mon Dieu, pardonnez à votre peuple! » Le Vénérable priait tellement qu'il en était comme courbé et que sa santé s'en altéra. Afin d'avoir plus de temps à consacrer à l'oraison, il se levait le premier et se couchait le dernier; c'est à genoux qu'il récitait tout son bréviaire. Il assistait à deux ou trois messes avant de dire la sienne; quand des prêtres étrangers attendaient pour célébrer le Saint Sacrifice, il faisait toujours en sorte d'être le dernier.

DÉPART POUR L'ANGLETERRE — MINISTÈRE A DURHAM

Après trois ans d'études, le vénérable John Ducket fut désigné pour retourner en Angleterre; il ne craignait ni le labeur ni la peine, mais son humilité s'effrayait grandement des responsabilités. Il partit néanmoins de bon cœur en disant: « Comment n'étant rien, ne sachant rien, ne pouvant même pas diriger mon âme, aurai-je les grâces nécessaires pour conduire les autres? » Il mettait toute son espérance en Dieu et ajoutait: « J'ai promis d'aller partout où mes supérieurs m'enverraient, par conséquent je ne m'appartiens plus, et quoique je ne connaisse que trop mon incapacité, ce n'est pas à moi de discuter leurs raisons. Me voici, je suis prêt à me rendre à votre appel, et sur votre parole je jetterai le filet. Celui qui a toujours veillé sur moi et qui m'a donné de me consacrer à son service ne m'abandonnera jamais; je suis à lui et non à moi; tant qu'il travaillera avec moi, mon labeur sera bon sur quelque champ qu'il s'exerce; mais, je vous en conjure, priez pour moi. »

Arrivé en Angleterre aux environs de la fête de Noël de 1643, le Vénérable commença aussitôt son labeur dans le Nord. Il se fixa à Durham pour pouvoir rayonner sur tous les environs et les évangéliser. Son travail était incessant, sa prière continuelle, en peu de temps, il fut mûr pour le ciel.

ARRESTATION ET EMPRISONNEMENT

Un jour, John avait été appelé à Walsingham pour y baptiser deux enfants. Ayant pris les saintes huiles et le rituel, il partit joyeusement pour remplir son ministère, accompagné de deux laïques dans la famille desquels il habitait. Mais laissons-le nous raconter lui-même son arrestation : « Je fus arrêté le jour de la Nativité entre 9 heures et 10 heures du matin, non loin de Walsingham-Park, au moment où je revenais vers Durham. Je fus pris par des soldats qui avaient entendu dire que j'avais baptisé des enfants. Ils m'amenèrent à Sunderland où l'on m'interrogea pour savoir si j'étais prêtre ou non. Je répondis : « Si l'on m'a amené ici comme malfaiteur et que » rien ne puisse être relevé contre moi, je suis » libre devant la loi. » Ils m'emprisonnèrent, ne doutant pas de ma qualité de prêtre, à cause des saintes huiles et de différentes autres choses qu'ils avaient trouvées sur moi; ils me firent comparaître de nouveau, et comme je ne voulais pas répondre à leurs questions sur mon sacerdoce, ils essayèrent, pour me faire parler, de me mettre des mèches allumées entre les doigts. Quand ils virent que je ne cédais pas à leurs mauvais traitements, ils me renvoyèrent en prison, me mirent aux fers pour me rappeler encore une heure après. »

Ses compagnons comparaissaient alors en même temps que lui, et de crainte qu'ils n'eussent à souffrir de son silence, il avoua qu'il était prêtre; aussitôt, ceux-ci furent relâchés car on n'avait pas découvert qu'ils étaient ses hôtes, ce qui les eût exposés à la peine de mort.

A Sunderland, le P. Ducket fut rejoint par un saint Jésuite, le P. Ralph Corby, qui avait été saisi au moment où il célébrait la sainte messe. Les deux prisonniers furent embarqués à 11 heures du soir sur un bateau qui devait les conduire à Londres ; ce qu'ils eurent à souffrir de la part des matelots fut si atroce que la plume se refuse à l'écrire. A partir de ce moment, ils ne se quitteront plus; ensemble ils sont emprisonnés, ensemble ils marcheront au supplice et cueilleront la palme du martyre.

Ils arrivèrent à Londres, le 22 juillet; aux membres du Parlement devant lesquels ils furent conduits, ils déclarèrent leur qualité de prêtre, et furent ensuite incarcérés à Newgate; ils y furent conduits à travers les rues, au milieu de la populace et escortés d'une compagnie de soldats commandés par un capitaine; ces derniers battaient le tambour et déchargeaient de temps à autre leurs mousquets comme s'ils avaient remporté de brillants succès sur un ennemi; c'était le 1er août, en la fête de saint Pierre ès Liens.

EN ATTENDANT LE MARTYRE

Tout le temps de l'emprisonnement des saints prêtres se passa dans la plus grande joie et dans la plus ardente ferveur; tous deux rivalisaient de foi, de zèle, de charité.

Beaucoup de catholiques subornaient les geôliers pour pénétrer dans la prison, afin de pouvoir approcher ces deux confesseurs de la foi, et de recevoir les sacrements de leurs mains.

Le P. Corby avoua à un ami intime qu'il priait constamment depuis quatre ans pour obtenir la grâce du martyre; il en était de même pour le P. Ducket: depuis des années, il vivait plus au ciel que sur la terre et n'avait pas de plus ardent désir que d'aller jouir de son Dieu dans la vision béatifique. Leur enthousiasme donnait un tel rayonnement à leur visage que ceux qui le considéraient en versaient des larmes d'admiration.

Au moment de sa condamnation, le P. Ducket ne put contenir devant ses juges la joie qui inondait son âme, et il fut revêtu d'un éclat surnaturel qui l'accompagna jusque dans la mort; sachant bien que « pour lui, elle serait un gain »!

Le P. Corby fut condamné en même temps et en éprouva le même bonheur. C'était le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix.

Un geôlier, méchant et rude, connu par ses exactions, leur réclama des honoraires qui ne lui étaient nullement dus; les prêtres lui répondirent que bien volontiers ils se rendraient à ses exigences s'ils en avaient le moyen, mais que, ne possédant rien, ils ne pouvaient rien lui donner. Alors, ils furent enfermés dans la prison commune avec les voleurs, les assassins et les pires des malfaiteurs. On les mit aux fers, et le P. Ducket, en sa qualité de plus jeune et de plus fort, fut enchaîné le premier. Heureusement, le chef des geôliers intervint de lui-même et les retira de ce lieu abominable où ils n'auraient pu avoir la consolation de célébrer le Saint Sacrifice.

Le peu de temps qui leur restait à vivre fut entièrement consacré aux veilles, au jeûne, à la prière; ils ne fermèrent plus les yeux jusqu'à l'exécution de la sentence qui leur avait été communiquée en ces termes barbares : « Vous serez extraits de prison, placés sur une claie d'osier, et traînés jusqu'à Tyburn, où vous serez à moitié pendus par une corde; quand vous serez à moitié étouffés, on vous retirera les entrailles, le cœur, et votre corps partagé en quatre sera reporté à Newgate à l'endroit désigné par Sa Majesté. » C'était le châtiment réservé au crime de haute trahison, et c'est après ce supplice que soupiraient les deux héros.

DERNIÈRES JOURNÉES

Beaucoup de catholiques vinrent trouver les confesseurs de la foi pour les consulter, se confesser à eux et se recommander à leurs prières ; parmi eux, on vit plusieurs ambassadeurs étrangers qui entouraient les martyrs des marques du plus profond respect. Le P. Corby promit des prières toutes spéciales au roi d'Espagne et à l'électeur de Bavière. L'ambassadeur de France, M. de Sabran, se confessa au saint Jésuite; il en reçut pour la reine-mère une médaille, un chapelet et la promesse écrite de prières pour la conservation des souverains et pour la France.

Citons ici la belle lettre que le vénérable John Ducket écrivit en ces jours à Mgr Richard Smith, évêque de Chalcédoine et vicaire apostolique d'Angleterre, résidant alors à Paris; elle nous révélera les sentiments intimes du martyr :

« Mon Très Révérend Père en Dieu, veuillez me

permettre de vous dire au revoir; c'est la dernière fois de ma vie que je pourrai présenter mes devoirs à Votre Grandeur. Ma vie s'achève et l'éternité bienheureuse approche. Je ne crains pas la mort, je ne méprise pas la vie; si la vie était mon lot, je la supporterais patiemment, mais si la mort vient, je la recevrai joyeusement, car le Christ est ma vie et la mort m'est un gain. Depuis que j'ai reçu les saints ordres, jamais je n'ai redouté la mort comme je craignais la vie : maintenant que la délivrance approche, pourrait-elle me faire trembler? Oh! non, car elle réjouit mon âme de plus en plus; je suis heureux de mourir pour cette sainte cause, j'espère dans la miséricorde du Christ Jésus pour lequel je souffre. Aussi, je demande à Votre Grandeur et à ceux de l'Eglise dont je suis un membre indigne, de remercier Dieu de cet immense bienfait qu'il me donne malgré mes péchés; je vous en prie, réjouissons-nous tous et exultons dans ce jour que le Seigneur a fait; qu'il soit à jamais béni dans le temps et dans l'éternité ! »

La duchesse de Guise, qui venait de faire un séjour à Londres, se trouvait alors à Douvres, attendant de s'embarquer pour la France. Quand elle entendit parler de la condamnation des martyrs (elle avait probablement connu le P. Ducket à Paris), elle retarda son voyage et accourut à Londres pour se confesser à lui et communier de sa main. Etant arrivée à la prison avec le marquis de Brossay et le reste de sa suite, tous passèrent la nuit en prière auprès des deux prisonniers. Le P. Ducket, par humilité, allégua son peu de connaissance du français et adressa la duchesse au P. Corby pour sa confession. Le lendemain matin, les martyrs dirent leur messe durant laquelle de nombreux catholiques communièrent. La duchesse de Guise conserva toujours comme une précieuse relique le calice de cette dernière messe.

En la célébrant, le P. Corby éprouva une courte mais très violente agonie de frayeur et d'angoisse qui ne tarda pas à se dissiper; le P. Ducket, au contraire, ne cessa pas d'être plongé dans le plus doux et lumineux ravissement. Une partie de ses dernières heures furent employées à ramener dans le giron de l'Eglise un pauvre criminel qui, après avoir reçu le baptême catholique, avait embrassé l'erreur; ce pauvre homme exprima publiquement au pied du gibet le regret de ses fautes passées, sa rétractation et sa volonté de mourir dans la religion catholique.

DERNIER SUPPLICE

Tous les spectateurs remarquèrent le sourire qui illuminait le visage du P. Ducket depuis sa sortie de prison jusqu'à sa mort; c'était le 17 septembre 1644. Aux personnes qui, à la porte de la prison, l'entouraient en pleurant, il dit: « Pourquoi pleurez-vous sur moi, si profondément heureux de la joie de ce jour? *Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea.* C'est le jour que le Seigneur a fait; soyons heureux et réjouissons-nous. »

Un de ses geôliers s'écria : « La cause pour laquelle cet homme meurt est certainement bonne puisqu'il va si gaiement au supplice, tandis que nos coreligionnaires pleurent et se tordent les mains. »

Le Vénérable donnait sa bénédiction à tous ceux qui la lui demandaient; arrivé au pied du gibet, il fit cette belle déclaration au ministre qui cherchait à le faire abjurer: « Monsieur, je ne suis pas venu ici pour que ma foi me soit enseignée, mais je suis venu mourir pour elle. » Au moment où la corde fut jetée autour de son cou, il la baisa avec transport; le bourreau le mit aussitôt dans l'impossibilité de parler car on craignait que dans sa joie débordante il ne voulût haranguer la foule. Voici les dernières paroles prononcées par le P. Corby en leur nom à tous deux :

« Si les lois du royaume nous poursuivent et nous condamnent à mort à cause de notre désir du salut du prochain, à cause de notre sacerdoce institué par Jésus-Christ pour lui ramener les brebis égarées, je voudrais faire entendre à l'univers entier que nous ne craignons pas la mort dans ces circonstances, mais qu'au contraire nous la désirons et que nous la recevons à bras ouverts. Oui, Monsieur le sheriff, nous mourons volontairement pour notre Sauveur, qui est mort volontairement pour nous; nous voudrions mourir mille fois en reconnaissance de ses mérites et de sa mort; nous mourons joyeusement pour son amour et pour notre sainte religion. »

Plusieurs prêtres déguisés, mêlés à la foule, donnèrent à un signal convenu l'absolution aux héros du Christ, ceux-ci s'embrassèrent, et la charrette sur laquelle ils se trouvaient ayant été retirée rapidement, ils restèrent pendus et ne tardèrent pas à rendre le dernier soupir.

Le sheriff ayant remis une partie de la peine, leurs corps ne furent pas ouverts et dépecés selon la coutume; ordre fut seulement donné de couper une artère pour s'assurer de la mort, puis on eut soin de brûler tout ce qui avait été touché par le sang, de crainte qu'on en fit des reliques.

On put sauver quelques parcelles du vêtement du vénérable Ducket et une de ses mains qui fut coupée; on put aussi acquérir quelques petits objets par force ou à prix d'argent.

Lorsque la nouvelle de la mort des martyrs arriva au collège de Douai, une messe solennelle d'action de grâces y fut célébrée le 20 octobre, suivant le privilège accordé par le pape Paul V, en 1616. Le Saint-Père accordait une indulgence plénière à tous ceux qui assistaient à cette messe chantée en l'honneur de la Sainte Trinité, chaque fois qu'arrivait au collège la nouvelle du martyre d'un prêtre anglais.

C. DE L.

SOURCE CONSULTÉE

La *Vie* écrite par Dom Bède, O. B.

LES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS

Fête le 17 septembre.

Saint François recevant les stigmates sur le mont Alverne.
(*D'après une gravure ancienne.*)

UNE JOYEUSE RÉUNION

SAINT François était vers le milieu de sa carrière terrestre. Inspiré par Dieu, il quitta la vallée de Spolète pour aller en Romagne, avec Fr. Léon, son compagnon. Il passa au pied du château de Montefeltro, où il y avait alors une grande réunion et un grand banquet en l'honneur d'un des comtes de Montefeltro, reçu nouvellement chevalier.

Saint François, apprenant qu'il se faisait là une fête solennelle et que beaucoup de gentilshommes de divers pays y étaient réunis, dit à Fr. Léon :

— Allons là-haut, à cette fête, parce que, avec l'aide de Dieu, nous y ferons quelque bonne récolte spirituelle.

Parmi les gentilshommes qui étaient venus de Toscane au banquet, il en était un d'une noble et riche famille, qui s'appelait Orlando de Chiusi. Il avait pour François une grande dévotion à cause des merveilles qu'il avait entendu dire sur sa sainteté et ses miracles, et il désirait le voir et l'entendre.

Saint François arriva au château, y entra, et alla sur la place où était réunie la foule des invités. Là, montant sur un petit mur, il commença à prêcher dans toute la ferveur de son âme, prenant pour thème ces paroles : « Le bien que j'attends est si grand, que toute peine m'est un plaisir. »

Il donna, comme preuve de son assertion, les souffrances et les opprobres des apôtres et des martyrs, les pénitences des confesseurs, les tribulations et les tentations diverses des vierges saintes, et tout cela avec tant de profondeur et d'onction, que tout le monde restait les yeux et l'esprit attachés sur lui.

PROPOSITIONS D'UN CHEVALIER

Entre tous, Orlando était touché. Intérieurement, pendant que le Saint parlait, il se décidait à aller le trouver pour s'entretenir avec lui des affaires de son âme.

En effet, la prédication finie, il prend François à part et lui dit :

— Père, je voudrais arranger avec toi le salut de mon âme.

— Avec grand plaisir je t'écouterai, répond François ; mais, pour le moment, va, fais honneur à tes amis qui t'ont invité à la fête ; après le repas, nous parlerons ensemble tant qu'il te plaira.

Ainsi fut fait.

Après l'entretien, Orlando dit à François :

— J'ai dans mes domaines une montagne très recueillie qui s'appelle l'Alverne. Elle est élevée, solitaire et très favorable à qui voudrait faire pénitence, loin du monde : si elle te plaît, volontiers je te la donnerai, à toi et à tes Frères, pour le salut de mon âme.

Au nom de François, deux Frères allèrent visiter la montagne. Ils la trouvèrent bien telle que le comte la leur avait dépeinte, et, au nom de leur Père, ils en prirent possession, y bâtissant aussitôt une pauvre cabane qui devait être leur cellule.

LA CHEVAUCHÉE DES SAINTS

Peu après, François lui-même s'y rendit avec trois Frères, Fr. Massée, « homme d'une grande éloquence » ; Fr. Tancrède, « un vrai gentilhomme, et qui, dans le monde, avait été chevalier », et enfin Fr. Léon, qui était un homme d'une grande pureté et simplicité, « c'est pourquoi saint François l'aimait beaucoup ».

Combien charmante leur façon de voyager, telle que nous la lisons exposée dans les *Fioretti !*

Il appelle un de ses compagnons, dès qu'ils se sont mis en route au nom de Jésus crucifié :

— Toi, Frère Massée, tu seras notre gardien pendant ce voyage ; nous observerons nos usages, c'est-à-dire ou bien nous dirons l'office, ou nous parlerons de Dieu, ou nous garderons le silence, et nous ne songerons à rien au delà, ni à manger, ni à boire, ni à dormir ; mais, quand ce sera l'heure de s'arrêter, nous mendierons un peu de pain et nous nous reposerons dans l'endroit que Dieu nous aura préparé.

Alors les trois compagnons inclinèrent la tête, et, faisant le signe de la croix, poursuivirent leur chemin. Le premier soir, ils arrivèrent à un couvent de Frères. Le second soir, tant à cause du mauvais temps que parce qu'ils étaient fatigués, ils ne purent arriver ni à un couvent, ni à un château, ni à un village quelconque. La nuit les surprenant, ils trouvèrent asile dans une église abandonnée où ils se disposèrent à prendre quelque repos.

SAINT FRANÇOIS ATTAQUÉ PAR LES DÉMONS

En effet, les compagnons du Saint ne tardèrent pas à trouver dans un profond sommeil un soulagement à leur fatigue. Pour lui, se retirant un peu à l'écart, il se mit en oraison : car il trouvait son repos à s'entretenir avec Dieu ; avec le grand Apôtre, il pouvait dire que le Christ était sa vie.

Mais autant François aimait le recueillement et la prière, autant les démons étaient jaloux des grâces qu'il y puisait, et faisaient tous leurs efforts pour le détourner de ce saint exercice. Ils le frappèrent rudement, le traînèrent sur le pavé et le maltraitèrent de toutes façons.

François se contentait de prier ainsi :

— Seigneur Jésus, je vous rends grâces de tous vos bienfaits, en particulier de celui-ci, qui n'est pas le moindre. Vous punissez mes péchés en ce monde pour m'épargner en l'autre. Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, à souffrir encore davantage, si toutefois c'est votre bon plaisir.

Tant de courage, mêlé à une telle confiance, lui fit remporter une victoire complète : ses ennemis prirent la fuite.

Mais François était épuisé par la lutte et les mauvais traitements. Le lendemain, il ne put dissimuler à ses compagnons de route ce qui lui était arrivé, et il dut consentir à ce qu'on allât au village voisin chercher une modeste monture avec laquelle il pût achever la route.

Le paysan qui prêta son âne à François voulut l'accompagner jusqu'au bout du voyage. Chemin faisant, il lia conversation avec l'homme de Dieu.

— Etes-vous, lui dit-il avec rondeur, ce Fr. François dont on parle tant ?

Et sur la réponse affirmative du voyageur :

— J'entends dire beaucoup de bien de vous, et je comprends que Dieu vous a fait de grandes grâces, dont vous lui êtes redevable. Appliquez-vous donc à être tel qu'on dit que vous êtes, afin que ceux qui ont confiance en vous ne soient pas trompés : c'est un avis que je vous donne.

Ravi du conseil et de la simplicité avec laquelle on le lui donnait, François descend de sa monture, se jette aux pieds du paysan et les baise avec amour, en le remerciant et en témoignant à Dieu une reconnaissance extrême pour ses bontés.

LES OISEAUX

Nos voyageurs atteignirent enfin la crête de la montagne, et le bonheur d'être arrivés leur fit oublier les fatigues de l'ascension.

François, assis sous un chêne, admirait la nature qui l'entourait : des forêts presque

impénétrables, avec un immense panorama ; à ses pieds, les plaines de la Toscane ; dans le lointain, les pics du mont Cimone ; sur la tête, un beau ciel : tout le ravissait et élevait sans effort son âme limpide jusqu'à l'auteur de ces merveilles.

Et voilà qu'une multitude d'oiseaux s'abattent autour de François, voltigeant sur sa tête, ses épaules, ses genoux, ses mains, lui souhaitant la bienvenue par leurs cris, leurs battements d'ailes.

Ce n'était pas la première fois que François était témoin de ce spectacle ; il en fut touché cependant comme s'il était nouveau pour lui.

— Je crois en vérité, mes très chers Frères, dit-il à ses compagnons, qu'il plaît à Notre-Seigneur Jésus de nous voir installés ici, sur ce mont solitaire, où nos frères les oiseaux se réjouissent si fort de notre arrivée.

COMMENT FRANÇOIS SE FAIT BATIR UNE CELLULE — SAINTE-MARIE DES ANGES

Cependant le comte Orlando avait appris l'arrivée des voyageurs sur la montagne. Il s'y rendit lui-même, avec quelques-uns de ses hommes, apportant, pour François et ses compagnons, du pain, du vin et d'autres provisions. Les religieux étaient en oraison quand la caravane les découvrit.

François, se levant aussitôt, accueillit les visiteurs avec beaucoup d'amour et de joie. Après avoir remercié le comte de la générosité avec laquelle il lui avait offert une montagne si solitaire, si propre à la contemplation, il le pria de mettre le comble à ses bienfaits en lui faisant bâtir une petite cellule, au pied d'un gros hêtre qu'il lui désigna.

Ce fut bientôt fait.

Quelques troncs d'arbres fixés en terre et rattachés au hêtre ; des branchages pour garnir les interstices et pour faire un semblant de toit, et le palais de François était achevé.

A quelque distance, un autre, un peu plus grand mais dans le même style, s'était élevé rapidement pour les trois compagnons du Saint.

Plus tard, le Saint pria le comte Orlando de bâtir à côté des cellules une petite chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu.

En souvenir du lieu béni où il s'était donné à Dieu, François voulut qu'elle fût appelée *Sainte-Marie-des-Anges.*

LE LOUP DEVENU AGNEAU

Dès sa première visite à l'Alverne, un exemple frappant montra que François faisait du bien, même dans le recueillement et le silence de la prière.

Non loin du lieu où il avait fixé son habitation, un peu plus vers le sommet de la montagne, se dresse une roche au front dénudé, à l'aspect sinistre, et séparée des autres qu'elle domine par des ravins et des précipices. On ne peut y parvenir qu'en jetant un pont sur l'abîme.

Un brigand, que les peuples d'alentour avaient surnommé le Loup, s'était choisi cette roche pour principale retraite. Après avoir volé, pillé, tué dans le voisinage, il se retirait dans cette espèce de citadelle où personne n'osait l'attaquer.

L'arrivée de nos pieux anachorètes lui déplut. Un jour il vint les trouver et les somma d'avoir à quitter ces lieux au plus tôt et de ne pas troubler davantage son repos.

Après l'avoir écouté patiemment, François lui parla avec tant de douceur et de bonté que le brigand fut subjugué et transformé en un instant. Se jetant aux pieds du Saint, il le supplia d'intercéder pour lui, d'obtenir le pardon de ses crimes, et, pour s'en rendre un peu moins indigne, il demandait de pouvoir passer quelques jours en la compagnie des Frères.

Cette faveur lui fut accordée sur-le-champ. La vie plus angélique qu'humaine des nouveaux venus, les pieuses exhortations et surtout les prières de François achevèrent l'œuvre commencée.

Le *loup* devenu *agneau* ne voulut plus quitter les Frères. Il demanda en grâce à François de l'admettre au nombre des siens, pour faire pénitence le reste de ses jours.

L'homme de Dieu, admirant l'œuvre de la grâce, ne tarda pas à revêtir de l'habit religieux ce postulant d'un nouveau genre.

Pour indiquer que les mœurs n'étaient pas moins changées que le costume dans le brigand converti, il lui donna le doux nom d'*Agnello.*

Fr. Agnello passa le reste de ses jours sur le mont Alverne et y mourut saintement, après avoir changé le théâtre de ses brigandages en un lieu de prière et de mortification.

La roche qu'il habita porte encore aujourd'hui le nom de « Rocher du Fr. Loup. »

VIE DE FRANÇOIS SUR LE MONT ALVERNE

En 1224, deux ans avant sa bienheureuse mort, saint François gravit une dernière fois les pentes escarpées de la montagne. Il savait que sa fin approchait ; par diverses révélations, il connaissait aussi que la main du Tout-Puissant allait opérer en lui des choses extraordinaires : dans un plus profond recueillement il voulait se préparer.

Après avoir cherché longtemps, il découvrit, sur le côté sud de la montagne, un endroit très caché qui lui parut infiniment favorable à la prière, mais un précipice profond l'en séparait.

A grand'peine les Frères jetèrent un arbre sur l'abîme. A l'aide de ce pont improvisé, François passa de l'autre côté, s'y fit construire une cabane de branchages et dit à ses compagnons :

— Rentrez dans vos cellules et que personne ne revienne ici. Toi seul, Fr. Léon, tu m'apporteras chaque jour un peu de pain et d'eau. Chaque nuit aussi, tu viendras réciter Matines. Tu approcheras en grand silence. Arrivé près du pont, tu diras : *Domine labia mea aperies,* et si je réponds : *Et os meum annuntiabit laudem tuam,* tu pourras avancer ; si je ne réponds pas, tu t'en retourneras aussitôt.

Et François commença son Carême avec une rigueur extrême, se macérant la chair et se fortifiant l'esprit par les veilles et la prière de telle sorte qu'il ne cessait point

de croître en vertu, et se transformait de plus en plus en la ressemblance du Christ.

LA MÉLODIE CÉLESTE

Un jour qu'il considérait la montagne, les rochers, les précipices, le Saint fut saisi d'une espèce de ravissement devant ce tableau grandiose. Son admiration fut au comble quand il lui fut révélé de Dieu que ces bouleversements s'étaient produits à l'heure de la mort du Christ, au moment précis où, d'après l'Evangile, les rochers se fendirent.

Il en conçut une dévotion plus tendre encore envers la Passion du divin Sauveur.

Souhaitant de se réconforter en pensant à la béatitude infinie des élus dans le ciel, il demanda naïvement à Dieu de lui en faire goûter, ne serait-ce qu'un petit avant-goût.

Et voilà qu'un ange se dresse devant lui, tenant dans sa main gauche une viole et dans l'autre un archet.

Pendant que François contemple cette vision, l'ange touche une seule fois les cordes avec son archet.

Et aussitôt le Saint entend une mélodie si belle que toute son âme en est inondée de douceur et qu'il perd tout à fait conscience de son corps.

Plus tard il racontait à ses Frères que si l'ange avait touché les cordes une autre fois encore, il était convaincu que son âme n'aurait pu le supporter et aurait sûrement quitté son corps à force de béatitude surhumaine.

LES SACRÉS STIGMATES

Cependant ces jeûnes, ces prières, ces apparitions n'étaient que comme une préparation au grand miracle des stigmates, qui devaient achever de rendre saint François pareil à son divin Maître et faire de lui, pour deux longues années encore, comme un *crucifix vivant*.

Laissons une plume séraphique nous retracer de si extraordinaires merveilles. (1)

Un matin, vers la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, l'angélique François était en oraison sur le penchant de la montagne. Tout à coup, il vit descendre des hauteurs du ciel un séraphin aux six ailes de feu, éblouissantes de clarté.

D'un vol rapide, l'ange s'approche de lui et reste suspendu dans les airs : alors apparaît entre ses ailes l'image de Jésus crucifié.

A cette vue, l'âme de François est saisie d'une stupeur indicible. La joie et la douleur la remplissent tour à tour : la joie, parce qu'il a en face de lui le Dieu de son cœur, le Dieu d'amour ; la douleur, parce que c'est Jésus souffrant avec les pieds et les mains attachés à la croix et le cœur percé de la lance.

Comment concilier les humiliations du Calvaire avec la gloire des Bienheureux : c'était un mystère insondable, qui le jetait dans un étonnement extrême.

Mais bientôt une lumière céleste lui fit comprendre le sens de la vision : non par le martyre du corps (comme il l'avait désiré longtemps), mais par le feu de l'amour, il devait se transformer entièrement en son Bien-Aimé.

La vision disparut, mais elle laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse, et dans sa chair la trace non moins merveilleuse de l'empreinte divine. Tout aussitôt, en effet, apparurent sur ses membres les cinq plaies qu'il venait d'adorer dans l'apparition.

Ses mains et ses pieds semblaient transpercés par de gros clous, dont la tête ronde et noire était fort visible, et dont la pointe, longue et comme rabattue, dépassait le dessus des mains et la plante des pieds. La plaie du côté, large et béante, laissait voir une cicatrice de couleur vermeille, d'où le sang découlait souvent sur les vêtements du Saint.

LA RÉVÉLATION DU MYSTÈRE

Cette faveur du ciel jeta François dans une grande perplexité. Devait-il la révéler, ou devait-il la taire ?

Il manda quelques-uns de ses compagnons et leur proposa son doute en termes vagues et généraux. L'un d'eux, Fr. Illuminé, comprenant à son émotion qu'il devait avoir reçu quelque grâce extraordinaire, lui dit :

— Sachez, Père, que ce n'est pas pour vous seul, mais encore pour le prochain que les mystères du ciel vous sont dévoilés. Si vous les gardez exclusivement pour vous, vous aurez tout lieu de craindre, ce me semble, que Dieu ne vous demande compte un jour du talent enfoui.

Cette remarque impressionna François. Il raconta tout au long la vision qu'il avait eue, ajoutant toutefois que le séraphin lui avait révélé des choses que, de sa vie, il ne découvrirait à personne.

Dieu, conclut saint Bonaventure, opéra de nombreux miracles pour attester l'authenticité des sacrés stigmates dont il lui avait plu d'orner son serviteur.

En vain François voulut les cacher, tenant toujours ses mains couvertes, marchant avec des chaussures spéciales que lui avait faites la vierge Claire.

A sa mort, survenue deux ans après l'événement, plus de cinquante Frères et un grand nombre de séculiers ont pieusement collé leurs lèvres sur ces glorieuses plaies.

Le même jour, 4 octobre 1226, quand la dépouille sacrée de leur séraphique Père fut présentée à la grille des Clarisses de saint Damien, Claire voulut enlever le clou d'une des mains. Elle le faisait aller dans la plaie, tantôt en haut, tantôt en bas, mais il lui fut impossible de l'arracher. Elle dut se contenter de tremper un linge dans le sang qui coulait : ce lui fut une précieuse relique pour le reste de ses jours.

« Seigneur Jésus-Christ qui, au moment où la charité se refroidissait dans le monde, avez daigné, pour enflammer nos cœurs du feu de votre amour, renouveler les stigmates sacrés de votre Passion dans la chair de notre bienheureux Père saint François, accordez-nous, dans votre bonté, par ses mérites et par ses prières, la grâce de porter constamment la croix et de faire de dignes fruits de pénitence. »

(Oraison de la messe des stigmates.)

(1) Le docteur séraphique, saint Bonaventure (*Legenda*, c. XIII).

BIENHEUREUSES AGNÈS PÉRANDA ET CLAIRE DE LA PORTE,

religieuses Clarisses au XIII[e] siècle.

Fête le 17 septembre.

Les deux Bienheureuses abordent à Barcelone sur une pauvre barque.

SAINTE ÉMULATION

On connaît l'histoire de saint François d'Assise.

A vingt ans, tout lui souriait dans le monde ; ses compatriotes l'avaient proclamé roi de la jeunesse. Et voilà qu'un jour, pour l'amour de Jésus, qui de riche s'est fait pauvre, il renonce à tout, embrasse une vie de pénitence et de pauvreté extrêmes, et dit à ce qu'il a aimé jusque-là un adieu éternel !

L'exemple est contagieux pour le bien comme pour le mal.

Bientôt des disciples innombrables s'attachent à ses pas, et, sans qu'il se le fût proposé au début, sans qu'il y eût même songé, le voilà fondateur d'un grand Ordre religieux.

L'action de François ne devait pas seulement rayonner sur les hommes. Claire d'Assise l'a entendu prêcher le Carême à la cathédrale de sa ville natale : elle est éprise

du même idéal que lui. Après quelques entretiens avec l'homme de Dieu, son plan de campagne est arrêté : en compagnie d'une pieuse femme elle quittera, pendant la nuit, le manoir paternel et ira trouver François à Notre-Dame des Anges, pour se consacrer entièrement à Dieu.

L'exécution du hardi projet suit de près. Quelques jours plus tard, Agnès, sœur de Claire, vient la rejoindre dans la solitude.

Les pleurs de leur famille, les reproches, les menaces, même les mauvais traitements ne parviennent pas à ébranler le courage des deux sœurs. Bientôt elles sont enfermées à Saint-Damien, non loin d'Assise, et une multitude de novices viennent se placer sous leur direction pour s'immoler, victimes volontaires, à la gloire du Très-Haut.

On se serait facilement imaginé que ce nouvel Ordre n'était pas appelé à s'étendre au loin.

Et pourtant, de même que François mourant (1226) pouvait contempler le monde alors connu et voir ses disciples à peu près partout, de même, trente ans plus tard, Claire, en s'envolant au ciel, avait la consolation de contempler dans bon nombre de nations des monastères de Pauvres Dames.

FONDATION D'UN MONASTÈRE DE CLARISSES EN ESPAGNE

Vers 1230, parmi bien d'autres jeunes filles originaires d'Assise ou des environs, Agnès Péranda et Claire de la Porte avaient franchi le seuil du monastère de Saint-Damien : la porte s'était refermée sur elles et tout semblait fini ici-bas.

Mais sainte Claire avait quelque chose de l'esprit conquérant qui animait saint François. Déjà, de Saint-Damien, plusieurs essaims étaient partis, se dirigeant vers le nord de l'Italie, la France, l'Allemagne..... Cependant l'Espagne n'avait pas vu encore les Pauvres Dames.

La pensée d'envoyer quelques religieuses dans cette péninsule vint-elle directement à Claire, ou bien une demande lui fut-elle adressée d'au-delà des mers ? Certains auteurs ont embrassé cette dernière opinion et ont cru que le parfum de vertu et de sainteté qui s'échappait des nouveaux cloîtres s'était répandu au loin. Il aurait pénétré jusqu'en Espagne, et un message aurait prié Claire de venir dans la région, sinon en personne, du moins par l'intermédiaire de ses filles.

Quoi qu'il en soit, en 1233, Agnès Péranda et Claire de la Porte reçoivent leur obédience et doivent songer à quitter leur cher Saint-Damien.

Les deux religieuses étaient parentes et fort jeunes encore. Mais, pour l'une comme pour l'autre, la prudence, le zèle et la piété sont une large compensation à ce qui peut leur manquer du côté de l'âge. Et c'est bien pour ces qualités surnaturelles que la pieuse fondatrice a jeté les yeux sur elles. Sans doute, d'après l'histoire, elles lui sont unies par les liens du sang, mais cette considération n'est entrée pour rien dans le choix qui a été fait.

Elles ne purent quitter leurs compagnes, leur bienheureuse Mère surtout, sans un profond serrement de cœur. Quoi qu'on en dise parfois, la vie religieuse n'est pas le tombeau du cœur et des affections légitimes. Au contraire, c'est dans le cloître que se rencontrent les amitiés les plus fortes en même temps que les plus durables.

Après avoir reçu la bénédiction de la vénérée fondatrice, Agnès et Claire se mirent en route. Ce fut probablement vers Pise qu'elles dirigèrent leurs pas. A cette époque, il y avait entre cette ville et l'Espagne des relations fréquentes ; les deux religieuses pouvaient donc nourrir l'espoir de trouver un navire qui leur ferait franchir la Méditerranée.

Au juste, qu'arriva-t-il ? L'histoire ne le précise pas. Cependant une tradition rapporte qu'elles abordèrent à Barcelone sur une pauvre barque, seules, sans rames et sans voiles.

BÉNÉDICTIONS DE DIEU SUR LE NOUVEAU MONASTÈRE

On comprend que la surprise fut grande dans la ville entière quand le bruit de cette merveille s'y fut répandu. Il ne tarda pas à parvenir aux oreilles de l'évêque Bérenger.

Il reçut les religieuses avec bonté et, frappé non moins de ce qu'on racontait à leur sujet que de ce qu'il remarqua en elles de simplicité et de modestie, il les autorisa à s'établir dans son diocèse.

Avant même de débarquer de leur frêle esquif, les pieuses filles avaient vu, non loin du rivage, une modeste chapelle élevée en l'honneur de saint Antoine, abbé. Cette vue les avait réjouies ; elles y avaient reconnu un heureux présage.

A l'ombre de cette chapelle, un petit couvent fut vite bâti, grâce aux libéralités de l'évêque et des habitants du pays qui ne pouvaient assez admirer la pauvreté et le courage de ces religieuses venues d'Italie.

Les Frères Mineurs, du reste, étaient établis à Barcelone depuis environ vingt ans. Le séraphique Père lui-même les y avait envoyés. On le comprend, ils s'intéressèrent plus que personne à la nouvelle fondation. Bientôt l'humble demeure fut en état de recevoir celles qui devaient l'habiter : Agnès et Claire s'y renfermèrent, heureuses de retrouver en quelque sorte un autre Saint-Damien.

Des novices en grand nombre vinrent frapper à la porte. Dès 1246, il fallut agrandir le couvent. Le roi d'Aragon, Jacques I[er], contribua dans une large mesure à payer les dépenses des nouvelles constructions.

« Aussi bien, disait-il dans le diplôme qui accordait des subsides et d'autres faveurs, c'est que nous avons fondé de grandes espérances sur leurs vertus et sur leurs mérites ; par leurs prières, nous obtiendrons le salut de notre âme et nos parents entreront dans le repos éternel. »

L'évêque de Barcelone n'avait pas cessé d'entourer le monastère de sa protection. Par lettres patentes du 29 mars 1239, il lui avait accordé plusieurs privilèges, que les papes Innocent IV et Alexandre IV ratifièrent de leur autorité suprême.

Disons tout de suite que la renommée des vertus qu'on pratiquait dans cette solitude

fit que plusieurs villes désirèrent avoir une maison du nouvel Ordre. C'est ainsi que des couvents furent successivement fondés à Sarragosse, à Villafranca, à Tarragone, etc.

AGNÈS PÉRANDA DEVIENT ABBESSE DU COUVENT

Cependant Claire d'Assise, la pieuse émule de François, était allée recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Le Pape lui-même — c'était Innocent IV — avait présidé ses funérailles. S'il n'avait pas écouté les conseils d'une sage lenteur et s'il s'était abandonné à son admiration pour les vertus de la sainte abbesse, on aurait chanté l'office des vierges à la place des psaumes usités aux enterrements. Du reste, deux ans plus tard (1255), Alexandre IV inscrivait solennellement Claire au catalogue des saints, en lui donnant le titre glorieux de *duchesse des humbles* et de *princesse des pauvres*.

Le bruit de ces événements avait franchi les mers ; à Barcelone, les Pauvres Dames n'avaient pas tardé à les apprendre.

Sans doute, elles n'avaient pu s'empêcher de pleurer leur Mère, mais la certitude qu'elle était devenue pour ses filles une protectrice dans le ciel, comme elle avait été leur modèle sur la terre, changea leurs larmes en chants d'allégresse et de reconnaissance envers Dieu.

Cependant Agnès Péranda gouvernait la communauté de Barcelone depuis sa fondation. Quels que fussent ses efforts pour remplir fidèlement sa mission, en marchant sur les traces de celle qu'elle avait vue à l'œuvre à Saint-Damien, elle ne se croyait pas à la hauteur de sa charge ; elle en redoutait les responsabilités ; elle aurait voulu être la dernière des religieuses pour se sanctifier dans l'humilité et le silence.

Elle s'adresse donc au Souverain Pontife, remettant entre ses mains sa renonciation à la charge d'abbesse et lui demandant en grâce de nommer une autre supérieure.

Mais les religieuses, ayant été informées de sa démarche, écrivent de leur côté au Pape, insistant respectueusement auprès de lui pour qu'il daigne laisser à la communauté celle qui les conduit d'une main si ferme et si maternelle tout à la fois.

Par lettres données à Viterbe, le 4 des calendes d'août, de son pontificat la quatrième année, Alexandre IV répond aux suppliques qu'il avait reçues. S'adressant à Agnès, il lui dit :

« Nous savons que vous avez été toujours animée d'un saint zèle pour le gouvernement de votre monastère ; que vous avez pourvu aux intérêts spirituels de vos filles, sans négliger les choses temporelles de la maison. Et maintenant vous désireriez être déchargée : mais Nous, au nom du Roi éternel, Nous vous exhortons, Nous vous encourageons, et même Nous vous commandons, en vertu de Notre autorité suprême, de rester à la tête de la communauté. Avec le même courage inlassable, vous la conserverez prospère devant Dieu et devant les hommes ; vous y gagnerez la vie éternelle, et Nous-même Nous vous en serons reconnaissant. »

BIENHEUREUSE MORT D'AGNÈS CLAIRE LUI SUCCÈDE

Il n'y avait qu'à s'incliner devant une manifestation aussi claire de la volonté de Dieu. Et pendant vingt-trois années encore, Agnès Péranda gouverna le monastère de Barcelone.

Depuis près de cinquante ans, elle en était abbesse, lorsque, le 17 septembre 1281, elle alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus.

Les religieuses s'attendaient bien à voir leur vénérée Mère les quitter un jour ou l'autre ; son départ pourtant ne les laissa pas insensibles et les larmes coulèrent en abondance.

Bientôt des grâces nombreuses et des miracles obtenus par son intercession vinrent prouver à tous le pouvoir dont elle jouissait auprès de Dieu.

Mais les religieuses ne pouvaient rester orphelines.

Or, Claire de la Porte n'était pas seulement proche parente d'Agnès. Depuis de longues années, elle avait été sa compagne fidèle ; elle l'avait suivie de très près dans les sentiers de la perfection religieuse ; personne plus qu'elle n'était capable de recueillir son héritage. Elle lui succéda donc dans les fonctions d'abbesse du monastère.

Combien de temps exerça-t-elle cette charge ? L'histoire ne le dit pas d'une façon précise, mais elle nous rapporte, et personne n'en sera étonné, que Claire ne fut pas indigne de sa devancière, et que, quand elle s'envola elle-même vers la céleste patrie, elle était non moins riche que sa tante en vertus et en mérites.

HONNEURS RENDUS A LEURS RESTES

Comme elles avaient été unies pendant leur vie, après la mort aussi les deux Bienheureuses ne furent pas séparées.

Leurs corps furent d'abord déposés au cimetière commun, quoique dans un sépulcre à part. Mais bientôt Dieu fit connaître qu'il ne voulait pas qu'on les oubliât : pendant la nuit, une lumière éblouissante resplendit sur leur tombeau. Plusieurs fois, les religieuses furent témoins du prodige ; avec l'autorisation des supérieurs légitimes, les précieux restes furent enlevés à la terre, enfermés dans des caisses de bois magnifiquement ornées, et déposés dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

Pendant plus de trois siècles, elles restèrent ainsi dans la chapelle extérieure du couvent.

En souvenir, sans doute, du long voyage qu'elles avaient dû faire pour aborder à Barcelone, et des circonstances particulières dans lesquelles ce voyage s'était accompli, ceux qui allaient s'embarquer aimaient à se mettre sous leur protection. Et si, au milieu de l'océan, ils étaient assaillis par la tempête, ils se recommandaient à Dieu par l'intercession de ses fidèles servantes et ils échappaient ainsi au naufrage et à la mort.

TRANSLATION DES RELIQUES CHAPELLE EN LEUR HONNEUR

Au commencement du XVI[e] siècle — ce n'est pas ici le lieu de rappeler en quelles

circonstances, — les religieuses Clarisses devinrent Bénédictines dans le couvent de Saint-Antoine ; mais on continua à honorer la mémoire et les reliques des bienheureuses fondatrices. Bien plus, la dévotion qu'on eut pour ces servantes de Dieu sembla grandir et se manifester d'une manière plus sensible.

Ainsi, jusqu'à cette époque, leurs restes n'avaient pas quitté la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dans l'église extérieure. Les religieuses ne purent supporter de ne pouvoir jouir en quelque sorte qu'à distance du trésor dont elles avaient la garde et, mettant en communication le chœur qui leur était réservé avec la chapelle extérieure, elles firent déposer les ossements sacrés dans la chapelle qui unissait les deux bâtiments. La cérémonie eut lieu le 25 février 1601.

A l'occasion de troubles politiques, d'autres translations eurent lieu, notamment en 1714, quand l'armée française assiégeait Barcelone, en 1718 et en 1725, dans le nouveau monastère. Partout, les Bénédictines emportèrent comme un palladium sacré les reliques des deux saintes abbesses. Lors des troubles qu'amena le contre-coup de la Révolution française, la ville fut presque anéantie, mais, par un prodige extraordinaire, et la chapelle et le tombeau des deux Saintes échappèrent à tout dégât.

Pratique. — Soyons fidèles à notre vocation, dans le monde ou dans la vie religieuse, partout où Dieu nous a appelés, et confions-nous à sa divine Providence qui ne manquera pas de nous préserver de tout danger.

SOURCES CONSULTÉES

Articuli confirmationis cultus præstiti Agneti Perandæ et Claræ a Janua seu a Porta.

FLEURS DES SAINTS

Sainte Claire d'Assise ne se bornait pas à partager l'idée que se faisait saint François de la pauvreté, considérée comme le fondement de la perfection chrétienne, suivant ce mot de l'Evangile : « Vous ne pouvez point servir à la fois Dieu et Mammon ! » Elle partageait aussi les vues de son maître sur l'utilité du travail pour la vie religieuse.

Malgré sa dignité d'abbesse, elle servait, le plus souvent, elle-même à table, versait de l'eau sur les mains des autres Sœurs et prenait soin d'elles en toute façon. Plutôt que d'imposer une tâche aux autres, elle aimait à l'accomplir elle-même. C'était elle encore qui soignait les malades ; et il n'y avait point de besogne si répugnante qu'elle ne prît plaisir à l'exécuter.

Lorsque les Sœurs qui étaient allées mendier revenaient au couvent, c'était elle qui leur lavait les pieds. La nuit, elle se relevait de son lit pour aller voir si quelqu'une des Sœurs ne s'était pont découverte en dormant et ne risquait point de se refroidir. Souvent saint François envoyait à Saint-Damien des malades et des infirmes, que Claire, maintes fois, parvenait à guérir à force d'intelligente sollicitude.

Et, même lorsqu'elle était malade, ce qui lui arrivait fréquemment, elle ne renonçait pas à travailler. Aussitôt qu'elle avait recouvré un peu de vie, elle se faisait redresser sur son lit, avec des coussins sous son dos, et se mettait à broder des parements d'autel. C'est ainsi que — se conformant là, une fois de plus, à l'esprit de saint François — elle fit plus de cinquante paires de ces nappes d'autel qui portent le nom de *corporal*, et les envoya, enveloppés dans des étuis de soie, aux pauvres églises des montagnes et de la vallée.

(Extrait de *Saint François d'Assise*, par JOERGENSEN, p. 194.)

SAINT JOSEPH DE COPERTINO

Fête le 18 septembre.

S'il est un saint dont Voltaire et ses amis, ou plutôt ses disciples, car Voltaire n'eut jamais d'amis, se soient moqués et se moquent encore aujourd'hui, c'est assurément saint Joseph de Copertino. Tout autant que le bienheureux Benoît-Joseph Labre, il a eu l'honneur d'exciter la verve de ces beaux esprits.

Benoît-Joseph dont la vie est un long acte de mépris des richesses, d'amour des humiliations, placé sur les autels en plein XIXe siècle! Un pauvre Franciscain, qui, pendant 64 ans, étonne l'Italie par ses miracles, s'élève chaque jour dans les airs comme la colombe, sous l'effort d'un amour divin brûlant, dont la flamme suspend les lois de la pesanteur, et cela, sous Louis XIV, aux beaux jours des Jansénistes et de Launoy, surnommé le dénicheur de saints!

En ces deux merveilles de la grâce, Dieu semble avoir jeté un défi direct au sensualisme orgueilleux et incrédule dont souffre la chrétienté. Par l'une, il glorifie la pauvreté volontaire absolue; par l'autre, il fait voir que dût en être humiliée l'Académie de médecine, il est toujours le maître de toutes les forces de la nature créée.

LE JEUNE INFIRME — UN EXAMEN

Parlons d'abord de saint Joseph de Copertino.

Le 17 juin 1603 naquit dans la petite ville de Copertino, au royaume de Naples, un enfant qui reçut le nom de Joseph-Marie. Son père, Félix Desa, était un simple artisan; sa mère, Françoise Panara, avait une foi vive; elle sut en remplir le cœur de son fils. Joseph, dès son jeune âge, fut prévenu de grâces extraordinaires: il vivait constamment avec la pensée des choses célestes et son esprit en était si absorbé, qu'il semblait impropre à tout ce qui n'était pas prière ou contemplation. A grand peine, parvint-on à lui apprendre à lire et à écrire; mais Dieu, qui voulait être lui-même son instituteur, le mit tout jeune à la grande école de la souffrance. Sa santé s'altéra, son corps se couvrit d'ulcères et, pendant longtemps, il devint un objet de dégoût; comme tout devait en Joseph être surnaturel, il fut guéri miraculeusement de cette douloureuse maladie au sanctuaire de Notre-Dame des Grâces.

Dès lors, l'enfant n'eut plus qu'une idée: se consacrer à Dieu. Il était toujours à l'église, sa mortification prenait toutes les formes, il vivait d'herbes assaisonnées d'absinthe et portait sur sa chair encore tendre un rude cilice. Le Saint avait 17 ans quand il fit choix de l'Ordre des Capucins; après avoir essuyé un refus, il parvint à grand peine à se faire admettre comme frère lai: on ne lui avait pas reconnu les qualités et l'intelligence nécessaires pour jamais arriver à la prêtrise, tout au plus, pouvait-il espérer être un serviteur passable; mais il se montra complètement impropre à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs: ses mains, naturellement maladroites, brisaient tout ce qu'elles touchaient; en mettant du bois sur le feu, il faisait tomber les casseroles, prenait du pain bis pour du pain blanc et autres énormités de cette force, si bien, qu'à son grand désespoir, il fut renvoyé du couvent.

Un peu plus tard, il entra en qualité de tertiaire oblat chez les Frères mineurs conventuels de Santa-Maria de Grotella; il ne quittait pas la famille franciscaine. Bientôt, la sainteté de Joseph frappa ses supérieurs à tel point qu'ils décidèrent son admission au noviciat, le destinant à la prêtrise; son angélique piété, ses mortifications l'en

rendaient digne, mais la science lui faisait absolument défaut. Il parvint cependant, à force de zèle et de persévérance, à lire et à écrire passablement et à traduire un évangile, celui où sont écrites ces paroles en l'honneur de Marie : « *Beatus venter qui te portavit.* » Pour arriver au diaconat, il était indispensable, suivant le droit canon, de subir un examen. L'évêque de Nardo l'interrogea et lui demanda l'explication d'un évangile : le hasard indiqua le seul que sût le candidat. Par cette heureuse ou plutôt miraculeuse chance, il fut admis. En 1628, il reçut l'Ordre de prêtrise sans autre examen.

Voilà pour quelle cause saint Joseph de Copertino est invoqué par les étudiants, à la veille de subir des épreuves qu'ils redoutent.

PAUVRETÉ — JOSEPH ET L'INQUISITION

A partir de ce moment, le Saint redoubla de ferveur et de mortification : pendant cinq ans, à partir de son ordination, il ne mangea pas de pain et ne but pas de vin, quelques herbes et de mauvais légumes assaisonnés avec de l'absinthe, des fruits secs, étaient sa seule nourriture. Le vendredi, il se contentait d'une herbe d'un goût si repoussant, qu'un religieux, ayant voulu en goûter du bout de la langue, en eut des nausées pendant toute la journée.

A l'imitation du glorieux patriarche, saint François, il jeûnait sept carêmes. Du jeudi au dimanche, il ne prenait rien et n'était soutenu que par la sainte Eucharistie. Un soir, son supérieur lui ordonna de manger de la viande, il le fit, mais son estomac la rendit immédiatement avec d'atroces souffrances.

Il se disciplinait toute la nuit jusqu'à en perdre haleine et portait un cilice armé de pointes de fer. Pauvre par vocation, il voulut l'être davantage et se dépouiller de quelques menus objets, une image peinte, un second vêtement, dont l'usage ne lui était cependant pas interdit par la règle. Chose étonnante! cet homme, si détaché des biens du monde, devait, à l'occasion de sa pauvre robe de bure, supporter une de ses tentations d'avarice que l'on croit, bien à tort, réservées aux millionnaires : « Je ne savais pas » encore, dit-il longtemps après, ce qu'il me restait à combattre, et je n'avais pas réfléchi que le mérite de la pauvreté ne consistait pas à ne rien posséder, mais bien à n'avoir aucune affection pour les choses de la terre. Cette » pauvreté que j'avais tant cherchée me procura » une grande affliction qui s'empara de mon » cœur, et si Dieu, avec son amour, ne m'eût sou- » tenu, c'en était fait de moi; plus ma robe » menaçait de m'abandonner, plus grandes » étaient mes craintes... O Jésus! m'écriai-je, » j'ai tout quitté pour vous et vous ne me donnez » en retour qu'amertume et douleur? J'éclatais » en sanglots; au bout de deux ans, je fus assailli » par une mélancolie si forte, qu'on n'en peut » imaginer une semblable : plein de décourage- » ment, sans nulle consolation intérieure, je me » jetai sur ma couche en criant : Mon Dieu! mon » Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné! A ce » moment, un petit Frère entra dans ma cellule, » je ne le connaissais pas : était-ce un ange ? Il » en faisait certainement l'office. — Frère Joseph, » qu'as-tu, dit-il d'un ton compatissant. Je viens » te secourir ? Je t'ai acheté une robe, pensant » que tu en avais besoin. Cela dit, il la posa sur » le lit et partit.

» Je me lève alors tout transporté, je vois la » tunique, j'ôte la vieille et je mets la neuve. » O prodige de la bonté divine! A peine l'ai-je » revêtue, mon chagrin se dissipe, je ressens au » cœur une joie toute céleste. En songeant à mon » aveuglement passé, je reconnais ma faute, » détestant ma méfiance et résolu à me jeter » dans les bras de Jésus dont je ne me séparerai » jamais pour tous les royaumes de la terre. »

Cette anecdote si touchante et si naïve nous a paru bonne à conter en ces jours où tant de pauvres par vocation pourraient s'effrayer de ce calice de pauvreté plus grande qui mouille déjà leurs lèvres.

Saint Joseph ne prêchait pas, ne confessait pas, il évitait le bruit, la foule et tout ce qui pouvait le mettre en évidence; cependant, son renom de sainteté était si grand, que sa seule présence produisait un effet extraordinaire. Ses supérieurs, dans un but d'édification, lui firent parcourir les diverses maisons de son Ordre, situées dans le royaume de Naples et l'on put dire de cette course ces paroles : « Un homme de 33 ans entraîne, » comme le Christ, des populations entières, » les prodiges et les miracles se renouvellent à » chaque pas. »

Celui qui écrivait ces lignes n'était pas mû par une inspiration bienveillante; il dénonçait le Fr. Joseph au tribunal de l'Inquisition.

Ce tribunal, que l'on a bien calomnié et contre lequel l'imagination haineuse des philosophes a débité tant de fables absurdes, a pour mission de contrôler la doctrine et les mœurs des fidèles, des membres du clergé principalement, et d'examiner avec sagesse et maturité les faits extraordinaires et soi-disant miraculeux, afin de prévenir ou de réprimer les fraudes et les supercheries. Il exerce dans l'Eglise une sorte de police. La police est toujours haïe des malfaiteurs.

Joseph donc fut mandé à Naples, à sa grande affliction. Il avait été surnaturellement informé de cette épreuve, de cette « croix vivante » comme il lui avait été dit. Chemin faisant, il ne faisait qu'entretenir son compagnon de ses péchés, de son indignité et des châtiments dont il s'était rendu digne. Dieu en jugea autrement, car, après trois interrogations rigoureuses, le tribunal proclama le Saint irréprochable dans sa doctrine et dans ses mœurs. Les juges avaient vu les miracles se renouveler devant eux, ils avaient été témoins de quelques-unes de ces étonnantes extases dont la vie de saint Joseph fournit tant d'exemples.

Plusieurs jours après, la ville de Naples, toute remplie du bruit de ces merveilles, put en juger par elle-même. L'Inquisition avait ordonné au Saint, en vertu de l'obéissance, de célébrer une messe à l'église de Saint-Grégoire-l'Arménien; il voulut le faire, mais, à peine était-il agenouillé dans un coin, qu'en présence de la foule il poussa un grand cri, et, s'élançant dans les airs, vola jusqu'à l'autel où il vint se poser debout, les bras sur la poitrine en forme de croix, le corps penché sur les fleurs et les cierges allumés qui ne le brûlaient pas. Ensuite, il fit entendre un autre cri, s'éleva d'un second vol en tournoyant et en chantant : « O bienheureuse Vierge! ô bienheureuse Vierge! » et revint prendre la place qu'il occupait d'abord.

Le vice-roi de Naples voulut le voir, mais l'humble religieux, craignant de se produire devant la cour, trouva moyen de partir pour Rome avec le Fr. Ludovic, son compagnon.

En approchant de la Ville Sainte, les pensées les plus sublimes envahissent son esprit; il ne

se croit pas digne de mettre le pied sur ce sol jadis inondé du sang des martyrs; se rappelant son modèle saint François, venu là, dénué de tout, il se retourne vers le Frère et lui ordonne d'abandonner une petite pièce de monnaie qu'il tenait en réserve: « Notre affaire à nous qui » sommes voués à une stricte pauvreté, est » d'arriver tout à fait pauvres dans la ville de » la Foi. »

Un peu plus tard, en présence du pape Urbain VIII, le spectacle de la grande majesté du Vicaire de Jésus-Christ émeut son cœur à tel point qu'il est ravi en esprit, s'envole et demeure suspendu dans les airs, dans la salle même des audiences.

Le pontife s'écria que si Joseph mourait avant lui, il pourrait servir de témoin dans son procès de canonisation.

Le général de l'Ordre se demandait à quel couvent il enverrait notre Saint; il se décida pour Assise, couvent de stricte observance. La joie de Joseph fut vive en songeant qu'il allait demeurer en ce lieu béni par la naissance et la vie du patriarche séraphique; il ne tarda pas cependant à y trouver les épreuves qui l'assaillaient partout; d'injustes méfiances et de mauvais traitements de la part de ses supérieurs, trompés sur son compte, des tentations terribles et jusqu'à la honte de se voir un objet de curiosité à raison des dons de Dieu. Les épreuves devinrent telles que le général dut le faire revenir à Rome pendant quelque temps.

Sa vie, durant ce séjour, était consacrée à visiter les églises et à prier. Au bout de plusieurs mois, il retourna à Assise; les esprits étaient changés à son égard; il rentra dans l'église, où les notables habitants et les religieux l'attendaient; à peine avait-il dépassé le seuil, qu'apercevant une image de la Sainte Vierge tout à fait semblable à celle de Grotella, qu'il aimait depuis sa jeunesse, il tombe en extase, s'élève dans son vol à dix-huit pieds de haut, jusqu'à la sainte effigie qu'il baise tendrement en disant: « O ma » mère, vous m'avez accompagné ici! »

L'assistance était émerveillée, la joie à son comble dans la ville: « Le Saint est revenu », criait-on de toutes parts.

D'une seule voix, le conseil de la cité le fait bourgeois d'Assise; on lui porte le diplôme d'honneur en le priant de ne pas refuser. « Et comment refuserais-je, dit-il, de devenir concitoyen de mon père saint François, du Chevalier du Christ, christ lui-même et stigmatisé? » Puis, immédiatement, il s'envole dans un ravissement et demeure quelque temps en l'air, la tête touchant les solives du plafond.

SCIENCE MERVEILLEUSE D'UN IGNORANT

Le pauvre religieux, ignorant de toute science humaine, était devenu un grand savant devant Dieu. Des potentats, des cardinaux, des prélats réclamaient ses conseils. Le prince royal de Pologne, Jean Casimir, s'était ouvert au P. Joseph de son désir de prendre les Ordres: « Ne le faites pas, lui fut-il répondu, vous serez obligé de rentrer dans le monde; Dieu ne tardera pas à vous faire connaître sa volonté. » L'événement justifia cette prophétie, car, bien que fait cardinal par Innocent X, Casimir fut élu roi à la mort de son frère et monta sur le trône. Passant par Assise, le nouveau roi voulut voir le Saint: « Ne vous l'avais-je pas dit? vous serez plus utile que si vous vous étiez fait moine! » Depuis, il consultait habituellement le P. Joseph et en reçut des avis et des révélations sur l'avenir de ses Etats.

La très dévote princesse Marie de Savoie, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François, commença avec lui vers cette époque des relations toutes mystiques, qui rappelaient celles de saint François et de sainte Claire en d'autres temps. Il faudrait bien des pages pour en donner une simple analyse.

Ce fut ensuite le duc de Brunswick qu'il vit et réconcilia avec l'Eglise. Le prince allemand, âgé de vingt-cinq ans, brillant et chevaleresque, visitait les diverses cours de l'Europe: il avait comme tant d'autres entendu parler du grand thaumaturge d'Assise, et souhaitait vivement d'assister à quelque miracle. Le Père Gardien, pour le satisfaire, le fit conduire, un matin, à la porte de la chapelle où Joseph disait sa messe.

Celui-ci ignorait quel témoin l'observait, et voici qu'arrivé au moment de diviser la Sainte Hostie, il ne put y parvenir et dut la remettre de nouveau sur la patène. Tout affligé de cet incident, il lève au ciel ses yeux pleins de larmes, fait, en volant, cinq pas en arrière, puis revient et, reprenant la Sainte Hostie, parvient à la diviser en faisant usage de force.

Le prince avait tout vu; il était dans l'étonnement et désirait savoir la cause d'une chose si extraordinaire: « Vous m'avez amené ce matin à » ma messe, dit le Saint au Père Gardien, des gens » qui ont le cœur dur et ne veulent pas croire » tout ce qu'enseigne l'Eglise; voilà pourquoi » l'Agneau s'est durci dans mes mains au point » que je ne pouvais le diviser. »

Ces paroles rapportées à Jean de Brunswick le frappèrent au cœur: après avoir entretenu le Saint de diverses choses relatives au salut, il manifesta le plus vif désir d'assister une fois encore à la messe. Un nouveau prodige l'y attendait: à l'élévation apparut sur l'hostie une croix noire; Joseph poussa un cri, s'envola et resta en l'air pendant un demi-quart d'heure. Ce spectacle atterra le prince et le fit éclater en sanglots: « Maudit soit le jour où je suis venu ici, dit-il à » un de ses gentilshommes protestants; j'étais » chez moi tranquille et en repos, maintenant, je » suis troublé et tourmenté dans ma conscience. »

Le Père savait par révélation que cette âme avait trouvé grâce devant Dieu, cependant, il priait toujours: « Mon Seigneur, disait-il au » Christ en croix, cette œuvre est bien vôtre, en » elle je ne veux que votre gloire, donc inspirez » et amollissez ce cœur, rendez-le agréable à » votre divine Majesté! » Admirable prière à jamais digne d'être répétée jusqu'à la fin des temps, par ceux qui voudront demander et obtenir une grâce de conversion. Elle fut exaucée et Jean de Brunswick abjura, malgré les fureurs du gentilhomme protestant qui avait menacé le Père de lui passer son épée au travers du corps.

DE COUVENT EN COUVENT

Cependant, les prophéties, les guérisons, les extases et les élévations devenaient si fréquentes que le Souverain Pontife, Innocent X, conçut des craintes sur toute cette affaire; il redoutait quelque supercherie et un scandale à la suite. Avec cette prudence jalouse dont ne se départit jamais l'Eglise en pareilles circonstances, il se décida à agir de rigueur avec le Saint. L'inquisiteur de Péronne fut chargé, en juillet 1653, de venir à Assise pour enlever Joseph afin de le

conduire dans un couvent de Capucins à Pietra Rubbia. On voulait, dans un but de défiance, le séparer de sa famille religieuse et le placer sous la surveillance d'étrangers, dans une chambre isolée, sans voir personne. Mais si les hommes avaient cru pouvoir jeter un voile sur ces prodigieuses manifestations de la puissance de Dieu, Dieu se servait précisément des moyens que l'on employait pour amener le résultat contraire. Le voyage avait été marqué par d'éclatants miracles, opérés devant l'inquisiteur et les soldats. Le séjour à Pietra Rubbia fut signalé par d'admirables prodiges renouvelés si fréquemment, que le but que l'on s'était proposé était complètement manqué. L'affluence du peuple était plus grande qu'à Assise, à tel point qu'une auberge avait été établie sur la montagne pour loger les pèlerins, et que ceux-ci, dans leur empressement, avaient été jusqu'à tenter de découvrir le toit de la chapelle où le Saint disait la messe, pour le voir plus à leur aise.

Au bout de trois mois, on prit les ordres du Souverain Pontife et il fut décidé que le P. Joseph serait à l'improviste et dans le plus grand secret, conduit dans une solitude si retirée que nul ne pourrait aller l'y chercher. Le chanoine Viviani d'Urbino fut chargé d'accomplir cette mission: il vint donc avec quelques domestiques prendre le Saint et le mena chez les Capucins de Fossombrone.

Dans ce nouvel asile, les mêmes miracles se produisirent, et le peuple proclama de mille manières la sainteté du vénérable serviteur de Dieu: les ordres sévères donnés à son endroit étaient donc encore une fois devenus inexécutables.

Après quelque temps, il fallut quitter Fossombrone où devait se tenir le chapitre général de l'Ordre, pour se rendre dans un troisième couvent de Capucins à Montevecchio; ce lieu fut témoin des mêmes prodiges.

Un dimanche, au jardin, le Père aperçoit un agneau; il se rappelle l'évangile du jour où il est dit: « Je suis le Bon Pasteur. » Puis, s'élevant à la contemplation du Christ, Agneau et Pasteur, il dit: « Voilà la petite brebis », et se met en devoir de la saisir; il la prend sur ses épaules et, courant d'allégresse, arrive devant le Père Gardien, en disant: « Voici le Bon Pasteur qui porte sur ses épaules la brebis égarée ! » Ces paroles l'enflamment, sa figure s'empourpre, il prend son vol avec son agneau à une telle hauteur qu'il dépasse la cime des arbres et, pendant deux heures, il demeure dans les airs, à genoux, les bras ouverts, les yeux et l'âme au ciel.

Une autre fois, le matin, il célébrait la messe de la Pentecôte. Quand il arriva au *Veni Creator Spiritus,* son cœur fut inondé d'un tel torrent d'amour divin que, ne pouvant en supporter l'effort, il s'éleva de l'autel en poussant un cri retentissant et se mit à tournoyer en l'air tout autour de la chapelle; les cellules des Frères en furent ébranlées, les religieux se précipitèrent dehors, croyant à un tremblement de terre.

DERNIERS VOYAGES

Cependant, l'exil du Fr. Joseph touchait à son terme. Innocent X avait tenu à sa résolution d'une manière inébranlable, mais Alexandre VII, qui lui succéda, consentit à rendre le Saint à ses Frères les Religieux Conventuels. Le 6 juillet 1657, il se mit en route pour Osimo où devait être sa dernière étape en ce monde.

Arrivés auprès de Lorette, non loin d'Osimo, un religieux lui montra la coupole de la Santa-Casa. Dès qu'il l'eut considérée, il parut en proie au plus grand étonnement: « Je vois, dit-il, les anges qui montent et descendent du ciel à la Santa-Casa. » Puis il pousse un cri, s'élève à la hauteur de douze palmes et vient au pied d'un amandier éloigné de six palmes. Cet arbre est resté en vénération aujourd'hui encore.

Le 10 juillet, il entra au couvent d'Osimo et y passa les six dernières années de sa vie, marquant chacun de ses jours par des prodiges et des actes d'héroïque sainteté. Ses forces diminuaient peu à peu, et le 10 août 1663, il fut atteint d'une fièvre qui devait l'emporter. L'esprit prophétique dont il était doué lui avait révélé l'époque du grand passage auquel il s'était préparé par un redoublement de ferveur. Avec une résignation parfaite, il se mit entre les mains des médecins qui devaient torturer son pauvre corps épuisé par les jeûnes et les macérations.

Quand ses forces le lui permettaient, il se levait pour dire la messe: il la célébra le jour de l'Assomption pour la dernière fois; ce ne fut qu'une suite d'extases et d'élévations. A partir de ce jour, la fièvre qui le dévorait lui enleva progressivement le reste de ses forces, et le 17 septembre, il était à toute extrémité. On lui apporta le Saint Viatique: il ne pouvait plus faire un mouvement; cependant, au son de la cloche annonçant l'arrivée du Saint-Sacrement, il retrouva sa vigueur et se leva de son lit, comme un homme bien portant; il fut enlevé par un dernier vol, les bras en croix, la figure resplendissante, et alla jusqu'à la porte de sa chambre pour y recevoir son Dieu. Puis il entra en agonie et, le lendemain, il rendit le dernier soupir.

Il faudrait tout un livre pour relater même sommairement les innombrables merveilles de cette vie, riche écrin des plus précieux joyaux de la grâce divine. Les conversions, les prophéties, les guérisons et les bienfaits de toute sorte, répandus à pleines mains autour de lui; des extases qui confondent la raison, renouvelées chaque jour en face de milliers de témoins; cette existence passée entre le ciel et la terre; puis, à côté de ces choses, un charme d'esprit qui rappelle le gracieux génie de saint François.

Saint Joseph aimait la musique, il accompagnait ses chants sur le clavecin. A Osimo, on montre encore dans sa cellule, l'instrument dont il se servait.

Le 16 juillet 1757 eut lieu la canonisation solennelle du Saint, 94 ans après sa mort. Cet acte suivait l'irréfutable constatation d'innombrables miracles prouvés par d'irrécusables témoignages. Aux incrédules qui ne pouvaient contester, il restait une ressource: rire; ils en usèrent largement.

Le corps de saint Joseph de Copertino se voit à Osimo. Une chapelle lui a été consacrée en France, dans l'église Saint-Pierre de Lisieux, en Normandie.

Incomparable serviteur de Dieu; martyr, sans effusion de sang, de toutes les vertus du bon religieux, soyez secourable à vos frères persécutés! Inspirez à tous le renoncement, la foi, l'espérance et la charité. A ce monde esclave des biens de la terre, prêtez les ailes qui vous élevaient au ciel, afin qu'il puisse rompre ses attaches charnelles et considérer, parfois au moins, les choses d'en haut.

Z.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE

Fête le 18 septembre.

Saint Thomas de Villeneuve distribuant les aumônes aux pauvres.

(Gravure, d'après le tableau de M. Gagliardi à Rome.)

FAMILLE DE SAINT THOMAS

Pendant qu'un ex-moine Augustin, l'apostat Martin Luther, scandalisait, déchirait et pervertissait l'Allemagne, un autre moine Augustin, saint Thomas de Villeneuve, édifiait et sanctifiait l'Espagne.

Thomas naquit l'an 1488, à Fuenlana, diocèse de Tolède. Son père, Alphonse Thomas Garcias de Villeneuve, et sa mère, Lucie Martinez, avaient pour les pauvres une charité si grande qu'on leur donnait le surnom d'aumôniers. Alphonse leur distribuait tout le revenu d'un moulin, et prêtait aux paysans du blé pour la semence, dont il leur faisait ensuite la remise.

Lucie était extrêmement pieuse. Elle se confessait et communiait toutes les semaines. Sous des vêtements simples, elle portait un cilice, jeûnait tous les vendredis, et se retirait à certaines heures dans un oratoire qu'elle avait, avec ses nièces et ses servantes, pour y vaquer à la prière. Elle travaillait pour les pauvres, demandait souvent leur ouvrage à de pauvres ouvrières, le faisait elle-même et le leur rendait pour qu'elles en eussent le salaire. Elle avait pour les pauvres honteux, pour les prisonniers et pour les malades, une véritable tendresse de mère que Dieu se plut à récompenser par des miracles.

Un jour qu'elle avait distribué toute la farine qu. lui était venue du moulin, survint un mendiant demandant l'aumône. La charitable dame envoya des servantes examiner s'il n'y avait plus de farine au grenier. Celles-ci affirmèrent qu'elles avaient tout distribué le matin et qu'il n'y restait pas même la poussière. Lucie insista : « Allez toujours pour l'amour de Dieu; balayez bien le grenier, car Dieu ne permettra pas que ce pauvre s'en aille de chez nous sans rien avoir. » Les servantes allèrent et s'écrièrent à l'entrée : « Ah ! madame, qu'est-ce que ceci? Nous avons laissé le grenier entièrement vide et le voilà tout plein ! » Et elles se mirent à louer Dieu de sa libéralité.

LE PETIT AUMONIER

Témoin des œuvres de miséricorde et de la charitable compassion de sa mère, prévenu de la grâce de Dieu, Thomas se montra de bonne heure digne de la grâce et de sa mère. A l'école, il donnait son déjeuner aux enfants pauvres. Quand il en voyait un

mal vêtu, il lui donnait ses propres vêtements pour [illegible] du froid. Il revint ainsi à la maison sans habit, sans gilet, sans souliers, tête nue; il avait revêtu Jésus-Christ, dans la personne des malheureux.

Lorsque sa mère avait distribué tout le pain destiné aux pauvres, et qu'il survenait quelque mendiant, l'enfant priait sa mère de lui donner sa part de dîner, et s'offrait à ne pas dîner ce jour-là. Souvent, sa mère y consentit pour mettre sa vertu à l'épreuve. D'autres fois, elle s'y refusait; alors il demandait sa portion de dîner comme pour la manger avec ses camarades, mais de fait pour la donner aux pauvres.

Un jour que sa mère était sortie sans laisser de pain pour l'aumône, six mendiants vinrent à la porte. Ne pouvant leur refuser la charité, comme il n'avait point la clé de la dépense, il eut recours à six petits poulets qui suivaient une poule dans la cour et en donna un à chaque pauvre. Sa mère, ne les trouvant plus à son retour, lui demanda ce qu'ils étaient devenus. « Ah ! maman, lui dit-il en souriant, lorsque vous sortez, ayez soin de laisser du pain pour les pauvres si vous voulez retrouver vos poulets, car les pauvres sont venus; comme il n'y avait pas de pain, et que je voulais leur faire l'aumône, je leur ai donné un poulet à chacun. S'il en était venu un septième, j'aurais donné la poule. »

Quand il recevait quelque monnaie de ses parents, il en achetait des œufs et courait les porter aux malades des hôpitaux. A la moisson qu'il présidait, il donnait aux pauvres qui glanaient une partie de son dîner et de celui des moissonneurs, sans qu'il manquât jamais rien à personne, parce que la providence de Dieu y suppléait. Si jeune qu'il fût, il observait les abstinences et les jeûnes de l'Eglise, et faisait sentir à sa chair l'aiguillon d'autres mortifications par des flagellations secrètes, prévenant ainsi les révoltes de la nature; sa mère le savait et s'en réjouissait.

A l'âge de quinze ans, ses parents, frappés de son intelligence (car il avait souvent répété à des enfants de son âge des sermons qu'il avait entendus à l'église), l'envoyèrent à l'Université d'Alcala. Il y fit ses études avec tant de succès, qu'il fut jugé digne de professer la philosophie et la théologie au collège de Saint-Ildefonse. Il remplit les mêmes fonctions à Salamanque. Ses vertus croissaient avec l'âge. Il méditait plus que jamais les paroles du Maître : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple,* et ses exemples, ainsi que ses paroles, gagnaient à la perfection beaucoup de ses compagnons d'étude.

SAINT THOMAS RELIGIEUX AUGUSTIN

Ayant appris, pendant le cours de ses études, la mort de son père, il se rendit à Villeneuve pour sécher les larmes de sa mère, et disposer du patrimoine que lui laissait son père en héritage. Il fit de sa maison un hôpital, garda ce qui était nécessaire pour l'entretien de sa mère, et distribua tout le reste aux pauvres. Il entendit alors plus distinctement les invitations du Seigneur : *Oubliez votre peuple et la maison de votre père.* Dans sa vingt-huitième année, fuyant le tourbillon du siècle qui distrait l'âme de l'union avec Dieu, il entra dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, à Salamanque, y prit l'habit le 21 novembre 1516, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge pour laquelle il eut toute sa vie la dévotion la plus filiale. Après un an passé dans une admirable austérité de vie, il fit profession le 25 novembre 1517, comme pour réparer l'apostasie de Luther qui eut lieu la même année.

Ordonné prêtre trois ans plus tard, saint Thomas célébra sa première messe dans la nuit de Noël avec une ferveur telle qu'il parut en extase, en disant le cantique des anges et la préface. Le mystère de cette fête, la naissance du Verbe fait chair pour l'amour des hommes, si peu connu, si oublié de nos malheureux temps, le pénétrait si vivement que vers la fin de sa vie il ne pouvait dire en public les trois messes de Noël, à cause des ravissements qu'il y éprouvait toujours.

Il avança si vite dans la perfection que ses supérieurs, malgré son amour pour une vie obscure, ne lui permirent pas de cacher dans la terre les talents qu'il avait reçus du Maître.

Il fut employé à enseigner la théologie à Salamanque; il expliqua aux religieux de son Ordre et à d'autres disciples le *Maître des sentences,* se conformant en tout à la doctrine de saint Thomas, portant à la fois ses écoliers à la science et à la piété. Il avait coutume de dire que le recueillement du cloître n'excluait point l'étude des lettres, mais aussi que la science sans piété est une épée dans les mains d'un enfant qui ne peut que se faire du mal et nul bien aux autres.

Dans le même temps, on le fit prêcher à Salamanque, où la profondeur de sa doctrine et son zèle le faisaient comparer à saint Paul et au prophète Elie. Il réforma tellement la ville, qu'il semblait qu'elle fût un grand monastère où tous les chrétiens n'aspiraient plus qu'à la pénitence, à la fréquentation des sacrements, aux œuvres de charité. Beaucoup de jeunes étudiants embrassèrent la vie religieuse.

L'empereur Charles-Quint, l'ayant une fois entendu, voulait toujours l'entendre et se mêlait pour cela souvent à la foule. Il en fit son prédicateur ordinaire et notre Saint usa souvent de son influence pour obtenir de lui de nombreuses grâces en faveur des condamnés.

Ce n'était point par l'harmonieux arrangement des paroles et des métaphores, qu'il exerçait une si grande influence. Moins occupé à analyser une multitude de pensées et de conceptions pour les débiter en chaire qu'à prier, il disait que dans l'oraison se forment les flèches dont les cœurs des auditeurs doivent être percés. L'étude sans l'oraison laisse la poitrine sèche et glacée, et il est impossible qu'il sorte de là des mouvements de feu et des paroles embrasées.

Elu successivement prieur de Salamanque, de Burgos et de Valladolid, deux fois provincial d'Andalousie et une fois de Castille, il s'acquitta de ces différentes charges avec tant d'humilité, de mansuétude de cœur et de fermeté tout à la fois, qu'il maintenait tous les religieux dans le devoir. Il s'opposait surtout aux nouveautés, se contentant de faire observer toutes les ordonnances des différentes provinces et des maisons particulières. Il recommandait surtout quatre choses : la célébration dévote, attentive, respectueuse des divins offices; la méditation et la lecture spirituelle assidue, comme devant chasser toutes les inquiétudes, tous les chagrins, toutes les tentations des religieux; l'union de la charité fraternelle, sans laquelle les couvents sont des images de l'enfer; la fuite de la paresse, l'écueil des plus belles vertus religieuses.

SAINT THOMAS ÉVÊQUE

La sainteté de Thomas allait grandissant de jour en jour, au milieu de ses travaux apostoliques; il conduisait des personnes du monde à la plus haute perfection, et faisait fleurir les vertus dans toutes les maisons de sa juridiction.

Il était prêt pour accomplir de plus grandes œuvres.

L'archevêché de Grenade étant devenu vacant, Charles-Quint, de son propre mouvement, y nomma Thomas de Villeneuve, alors provincial de son Ordre et en cours de visite. Il alla trouver l'empereur et fit de si vives instances pour ne pas accepter, qu'il obtint ce qu'il demandait. Dix ans plus tard, l'archevêché de Valence étant libre, Charles-Quint, alors en Flandre, ordonna à son secrétaire d'expédier un brevet de nomination à un religieux hiéronymite. Le secrétaire exécuta cependant le brevet sous le nom de Thomas. L'empereur, surpris, en ayant demandé la raison, le secrétaire lui répondit qu'il croyait avoir entendu le nom de Thomas de Villeneuve, mais qu'il pouvait réparer la méprise.

— Non, non, dit le prince; je reconnais là une Providence particulière, et il faut nous conformer à sa volonté. Il signa le brevet et l'envoya au Saint, alors prieur de Valladolid.

Thomas, consterné de cet événement, employa les moyens qui lui avaient déjà réussi. Il résista malgré les instances de Philippe d'Espagne qui gouvernait à la place de son père, malgré les supplications des grands du royaume; mais il dut céder à l'injonction qui lui fut faite en vertu de l'obéissance et sous peine d'excommunication. Il quitta en pleurant sa cellule, se mit en route pour Valence, à pied, avec son habit monastique fort usé, accompagné d'un seul religieux de son Ordre et de deux domestiques.

Sa mère, qui vivait encore, l'avait prié de passer par Villeneuve pour qu'elle eût la consolation de le voir. Il consulta Dieu et dit ensuite : « Allons tout droit à Valence ; car il nous importe dans le moment beaucoup plus de secourir l'épouse qui a peut-être besoin de notre présence; nous ne manquerons pas d'occasions de consoler la mère, si ce n'est en personne, du moins par lettres. »

Le royaume de Valence était depuis longtemps affligé de sécheresse et de stérilité, c'était en 1544. Tout à coup, quelques jours avant Noël, jour où le saint archevêque comptait prendre possession de son église, la pluie tomba en grande abondance comme pour présager les nombreuses grâces de salut qui lui étaient réservées.

HUMILITÉ ET AUSTÉRITÉ

Pendant que la pluie tombait à verse, le portier du couvent des Augustins, hors des murs de la ville, vit arriver deux moines de son Ordre qui lui demandèrent l'hospitalité pour deux jours. Le bon prieur qui attendait la venue de l'archevêque, soupçonna que ce pouvait bien être lui. Mais en ne voyant que deux religieux, sans lettres d'obédience, sans cortège, il ne sut que penser. Cependant, il les reçut, sur la recommandation de leur air grave et modeste, avec beaucoup d'humanité, s'excusant de ne pouvoir, à cause de la pauvreté du couvent, leur rendre tous les services dont il les croyait dignes.

« Ne vous en inquiétez pas, Père prieur, lui dit saint Thomas; ce Père et moi serons contents chacun d'une petite cellule, tant que dureront les pluies ; pour les vivres, nous y pourvoirons nous-mêmes; tout à l'heure viendra le domestique chargé des dépenses du voyage. » Les perplexités du prieur s'augmentaient; il s'enhardit à la fin et lui dit à lui-même : « Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, mon Père, ôtez-moi un doute, êtes-vous le seigneur archevêque?

— Oui, c'est moi, répondit saint Thomas qui ne pouvait plus cacher la vérité, quoique je n'en sois ni digne, ni capable. »

Et le bon prieur de se jeter à ses genoux et de lui baiser la main. Toute la communauté réunie conduisit processionnellement le nouvel archevêque, en chantant le *Te Deum*, à l'église du couvent, et puis en chantant *l'Ave maris Stella*, à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, dont le couvent portait le nom.

A cause des pluies, saint Thomas de Villeneuve ne put faire son entrée à Valence qu'au nouvel an de l'année 1545. Il entra avec ses pauvres habits de moine, il frappa tout le monde par son recueillement et sa ferveur; plusieurs en furent touchés jusqu'aux larmes. Le chapitre sachant sa pauvreté lui fit présent de quatre mille ducats pour son ameublement, mais il les fit porter à l'hôpital pour le bien des pauvres.

Une partie du clergé de Valence se trouvait dans un de ces dérèglements qui ne prouvent rien si ce n'est la vitalité divine de l'Eglise de Jésus-Christ qui subsiste malgré tous les scandales. Un grand nombre d'ecclésiastiques, vêtus en mondains, menaient une vie mondaine, fréquentant les théâtres et les tournois. Le peuple s'autorisait de ces exemples pour s'abandonner aux passions frivoles.

Saint Thomas de Villeneuve entreprit la réforme, en continuant à mener une vie pauvre et austère.

Son rang d'archevêque ne lui fit rien changer à ses habitudes de religieux. Il n'y avait jamais à sa table que des mets communs. Outre les jeûnes de sa règle qu'il continua à observer aussi rigoureusement qu'au couvent, pendant l'Avent, le Carême et les veilles de fêtes, il jeûnait au pain et à l'eau, le faisant en secret pour n'être vu de personne. Il garda son habit monastique qu'il raccommodait lui-même comme par le passé. Quand on le pressait de s'habiller d'une manière conforme à sa dignité, il répondait qu'il avait fait vœu de pauvreté ; que son autorité ne dépendait pas de son extérieur, qu'on ne devait exiger de lui que du zèle et de la vigilance. On obtint pourtant à grand'peine qu'il portât un chapeau de soie. Il disait, en le montrant : « Voilà ma dignité épiscopale; les chanoines, mes maîtres, ont jugé que je ne pouvais être évêque sans cela. » Son palais était une vraie maison de pauvreté, point de tapisseries, point de meubles recherchés. Il ne portait du linge que quand il était malade, il couchait souvent sur un paquet de branches d'arbres avec une pierre pour oreiller.

L'exemple de sa vie, voilà la principale industrie de l'évêque Thomas de Villeneuve pour réformer son clergé.

ZÈLE ET CHARITÉ

Son premier acte fut d'annoncer la visite de son diocèse par une lettre pastorale, dans laquelle il exhortait tout le monde à une sincère conversion. Après avoir bien connu l'état des brebis et des pasteurs, il assembla un concile provincial pour rappeler aux prêtres les règles de l'Eglise. Quelques-uns se soumirent, d'autres résistèrent. A force de douceur, de fermeté, de bons exemples, il en ramenait toujours quelques-uns.

Certains bénéficiers menaient une vie peu édifiante. Thomas de Villeneuve les sollicita longtemps par des paroles amicales à se corriger. Ils promettaient, mais ne tenaient pas. A la fin, l'archevêque les conduisit l'un après l'autre dans son cabinet, puis fermant la porte, se découvrant les épaules, prosterné devant son crucifix, il disait à chacun : « Mon frère, ce sont mes péchés qui sont cause que vous ne vous êtes pas retiré de votre mauvaise voie, et quevous avez méprisé tous mes avertissements. En conséquence, il est juste que je subisse la peine due à ma faute; » et il se flagellait cruellement. Les

bénéficiers, émus jusqu'aux larmes, le supplièrent de s'épargner, promirent de corriger leur vie, et tinrent parole.

Il faudrait un volume pour raconter tous les traits du même genre.

Et que dire de sa charité?

L'archevêché de Valence avait un revenu annuel de dix-huit mille ducats. Le Saint en donnait deux mille à son prédécesseur démissionnaire; il en consacrait treize mille au soulagement des pauvres, et le reste servait à l'entretien de sa maison. Chaque jour, cinq cents pauvres se pressaient à sa porte et chacun d'eux recevait une portion avec du pain, du vin et une pièce d'argent. Il contribuait à la dot des filles pauvres; il avait pour les enfants trouvés une tendresse particulière, récompensait ceux qui les lui apportaient ainsi que les nourrices qui en prenaient le plus de soin. Il n'y avait point de misère qu'il ne soulageât.

Souvent la charité du saint évêque était accompagnée de miracles. Un jour, considérant de sa fenêtre les pauvres à qui on distribuait l'aumône, il en vit un qui le regardait fixement. C'était un homme perclus des pieds et des mains et qui se soutenait péniblement avec des crosses. Le Saint se le fit amener: « Mon frère, lui dit-il, je me suis aperçu, de ma fenêtre que vous me regardiez attentivement, et pourquoi cela? Est-ce que l'aumône qu'on vous accorde ne vous suffit pas? — Seigneur, répondit le pauvre, elle me suffit bien à moi, mais j'ai une femme et deux enfants, et cela est partagé entre nous tous: nous sommes tous éprouvés par la misère. — Est-ce que vous ne savez aucun métier pour entretenir votre famille avec ce que je vous donne? — Seigneur, je suis tailleur, je gagnerais encore ma vie comme auparavant, si je n'étais impotent des pieds et des mains. — Lequel aimeriez-vous mieux, de la santé ou d'une aumône plus considérable? — Ah! si seulement je jouissais de la santé! répliqua le pauvre. — Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen qui a été crucifié, laisse tes crosses et va-t-en guéri chez toi a ton ouvrage. » Et le pauvre se leva guéri et s'en alla à son ouvrage.

EXTASES DE SAINT THOMAS — SA MORT

Toutes ces œuvres animées de la foi la plus vive, de la plus tendre piété, de la charité la plus ardente, furent souvent récompensées par des grâces extraordinaires. Pendant ses oraisons, dans la récitation de l'office, dans ses prédications même, il était ravi en extase. Un jour de l'Ascension, à six heures du matin, il récitait avec son chapelain les heures canoniales. Arrivé à None, il dit l'antienne *Videntibus illis elevatus est. A leur vue, il fut élevé;* mais le ravissement qu'il éprouva ne lui permit pas d'entonner le psaume, il demeura droit et immobile jusqu'à cinq heures du soir, et tout ce temps lui parut aussi court qu'une demi-heure.

L'amour de la prière lui faisait désirer sa cellule pour s'entretenir seul avec Dieu. Jamais il n'avait eu plus d'inquiétude pour son âme que depuis qu'il était archevêque, et il désirait abdiquer. Mais ni le Pape, ni l'empereur à qui il s'adressa, ne voulurent l'entendre. Il eut recours à Dieu. C'était en 1555. Il passa plusieurs nuits prosterné devant l'image de Jésus crucifié, pleurant et priant pour obtenir de Dieu sa retraite. Il venait d'achever le *Miserere* en versant un torrent de larmes, lorsque le Sauveur lui dit: « Aie bon courage, au jour de la Nativité de ma Mère, tu viendras à moi et tu te reposeras. »

Il fut attaqué, le 29 août, d'une fièvre qui augmenta de jour en jour. L'évêque de Ségovie étant venu lui dire que les médecins conservaient peu d'espoir, il rendit grâces à Dieu, se mit à genoux, et dit en levant les yeux au ciel : « *J'ai été réjoui de ce qu'on vient de me dire, nous irons dans la maison du Seigneur.* » Puis il ajouta en modérant sa joie : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail, autrement, je désire ma dissolution pour être avec vous. »

Il reçut le saint viatique en présence du clergé, auquel il recommanda de garder les commandements de Dieu, de mener une vie conforme à la sainteté du ministère sacerdotal, de professer toujours un attachement inviolable au Saint-Siège, assurant que si Dieu lui faisait miséricorde, comme il l'espérait de sa bonté, il prierait pour que la foi ne défaille point dans l'Eglise de Valence.

Il envoya ensuite distribuer tout ce qui lui restait d'argent et ses meubles, donna son lit à un pauvre père de famille concierge d'une prison, et il voulait qu'on le mît par terre pour rendre le dernier soupir, afin que le geôlier pût emporter ce qui lui appartenait. On ne voulut point y consentir. Alors le Saint se tourna vers le geôlier et le pria, par les entrailles de Jésus-Christ, de lui prêter ce lit jusqu'à sa mort.

On vint lui annoncer qu'il ne restait plus rien à distribuer. « Maintenant, dit saint Thomas, je marcherai joyeux au combat, puisque je n'ai plus rien par où l'ennemi puisse me tenir. » Il demanda l'Extrême-Onction et se fit lire la passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Pendant une messe qu'il fit célébrer dans sa chambre, il adora une dernière fois sous les espèces du pain et du vin, Celui qu'il allait contempler face à face, commença le cantique *Nunc dimittis;* ajouta : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » et s'endormit dans le Seigneur le 8 septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge, dans la soixante-septième année de son âge, et la onzième de son épiscopat.

Il fut enterré selon son désir, dans le couvent des Augustins où il avait demandé l'hospitalité en entrant à Valence. Nous possédons un recueil de ses sermons; c'est un riche trésor de science et de piété qu'il a laissé à l'Eglise militante.

SAINT FERRÉOL DE VIENNE, MARTYR

Fête le 18 septembre.

Pendant qu'ils conduisaient saint Ferréol au supplice, les soldats furent pris d'un accès de rage et lui tranchèrent la tête sur le chemin.

LE SOLDAT CHRÉTIEN

Les anciennes chroniques sont muettes sur la naissance de saint Ferréol. Au moment où allait éclater la longue et terrible persécution de Dioclétien, il était à Vienne, dans les Gaules et commandait la légion d'occupation en qualité de tribun.

Là, tout en s'acquittant avec fidélité des devoirs de sa charge, sans crainte et sans faiblesse, il professait la foi chrétienne ainsi que son ami et compagnon d'armes, saint Julien. Tous les deux avaient embrassé la carrière militaire. Julien était le plus âgé. Au milieu des camps, leur communauté de foi et de sentiments religieux, leur amour pour le divin Crucifié les avaient unis par des liens plus forts que ceux de la camaraderie et de la confraternité militaire. C'était une joie pour eux de passer leurs journées à causer du bonheur de la céleste patrie; et la méditation de la sainte Passion leur offrait plus de charmes que les couronnes militaires et les lauriers de la victoire.

La paix régnait alors dans l'empire. Dioclétien commençait son règne; les chrétiens, répandus en grand nombre dans les cités et les campagnes,

pouvaient paraître presque sans danger au dehors. Mais la rage de l'infernal ennemi du Christ allait bientôt éclater de nouveau et inonder de sang chrétien toutes les provinces de l'empire. Dans un dernier mais terrible effort, qui dura dix années entières, l'enfer essaya de renverser la Croix et de noyer, dans le sang des martyrs, la religion du divin Crucifié.

LA PERSÉCUTION

Changeant tout à coup de conduite, Dioclétien lança ses édits de mort. La persécution reprit de toutes parts avec une violence inouïe. Traqués comme des bêtes fauves, les chrétiens durent se cacher ou s'enfuir.

Le bienheureux Ferréol, grâce à la situation qu'il occupait dans la maison du gouverneur Crispinus, connut de bonne heure la terrible nouvelle. Courant aussitôt chez son ami, il le supplia avec larmes de s'enfuir au plus tôt et d'attendre dans quelque endroit ignoré la fin de la persécution.

Julien partit, mais arrêté dans un village d'Auvergne par les soldats que Crispinus avait envoyés à sa poursuite, il eut la tête tranchée. Les soldats rapportèrent cette tête à Vienne et la remirent à Crispinus. Il est probable que saint Ferréol parvint à se procurer cette précieuse relique, car on la retrouva plus tard dans son cercueil où elle avait été placée par les chrétiens généreux qui l'ensevelirent après son glorieux martyre.

La persécution faisait rage. Les proconsuls, par la violence, s'efforçaient de ramener les chrétiens aux pratiques sacrilèges du paganisme. Crispinus siégeait en permanence à son tribunal, comblant d'honneur les apostats, faisant mourir dans les supplices ceux qui lui résistaient.

SAINT FERRÉOL EST ARRÊTÉ ET CONDUIT DEVANT LE GOUVERNEUR

Des officiers et des tribuns se firent, sans pitié, les ministres de ses fureurs; ils donnaient la chasse aux chrétiens et ne rougissaient point du rôle ignoble de pourvoyeurs du bourreau.

Ferréol ne fut point tout d'abord inquiété. Il souffrait en silence et s'efforçait d'adoucir les supplices des martyrs ou de favoriser leur fuite. Un jour cependant, sa conduite fut remarquée. Il reçut l'ordre de dénoncer et d'arrêter ses frères. Le loyal soldat s'y refusa avec indignation. Dénoncé aussitôt, il fut arrêté et conduit au tribunal du gouverneur. Crispinus voulut le forcer à sacrifier. « Ferréol, lui disait-il, le premier et avant tous les autres, tu dois sacrifier aux lois des invincibles empereurs. Tu reçois d'eux une solde; en retour, tu leur dois fidélité et obéissance. Leur Majesté te commande le respect; les honneurs dont ils entourent ta personne exigent de toi le dévouement absolu dans l'obéissance. Il faut suivre mes conseils, si tu veux éviter les châtiments que mériterait une résistance insensée. Je te commande donc, en ce moment, d'obéir aux dieux sans tarder davantage et de leur offrir de l'encens. »

« Je suis chrétien, répondit Ferréol, je ne dois point sacrifier aux dieux. J'ai combattu pour les empereurs aussi longtemps que j'ai pu le faire sans blesser ma religion. Tant que je n'ai dû obéir qu'à des lois justes, j'ai toujours fait mon devoir. Jamais je n'obéirai à des ordres sacrilèges. Je suis soldat pour défendre mon pays, pour poursuivre les coupables et les ennemis de la patrie et non pour faire la chasse à des hommes que j'aime. Je ne réclame pas la solde dont tu me parles. Je laisse au soldat païen la pâture que lui fournit la main sacrilège et tout ensanglantée de l'empereur. Quant à moi, je n'ambitionne pas les avantages d'une vie qui passe. C'est assez qu'il me soit permis de rester fidèle à ma religion et de vivre en chrétien. Si l'on m'enlève encore ce droit suprême, je suis prêt à mourir. »

*
* *

Le président lui dit : « D'où te vient, Ferréol, cette confiance en la mort? Après avoir insulté nos princes et foulé aux pieds les lois de l'empire, peut-être désespères-tu de ton pardon ? Sache que notre affection pour toi peut effacer les blasphèmes que ta bouche a témérairement proférés contre les dieux et les divins empereurs. Repens-toi sincèrement de ces paroles, obéis aux lois en reniant le nom et la religion des chrétiens, en brûlant de l'encens devant les dieux et tout te sera immédiatement pardonné.

— Réserve ta pitié à celui qui voudra combattre pour toi et tes princes répondit en souriant Ferréol. Ce n'est point faire injure à la loi des hommes que de lui préférer la loi de Dieu. Celui-là au contraire est coupable qui, méprisant la loi divine, prodigue son adoration et son encens à des êtres grossiers et périssables. C'est mon Créateur et non la créature que j'adore. Celui dont la puissance a tout tiré du néant nous enseigne lui-même qu'il ne faut point chercher Dieu dans les ouvrages des hommes.

» Pour témoins de sa parole, il a le ciel, il a la terre : le ciel avec tous les astres qui l'illuminent de leur splendeur, la terre avec tous les êtres que nous y voyons à nos pieds. Toutes les créatures servent à la gloire de Dieu. En les créant pour nous, il leur a donné la mission de nous être utiles et non point de nous asservir. Vous, au contraire, vous jetez le trouble dans l'ordre qu'il a établi, en préférant le temps à l'éternité, la mort à la vie, la brute à l'être intelligent, le mensonge à la vérité, tant est profond l'abîme où vous a entraîné l'orgueil.

» Aussi, avez-vous été condamné à souffrir pour l'éternité avec les esprits méchants, tandis que Dieu qui commande à toute créature, Dieu dont l'empire est éternel, a donné à ses serviteurs, par Jésus-Christ, son Fils, d'oser espérer dans la mort; par Jésus-Christ, il nous a laissé l'espérance de la résurrection, nous ordonnant de croire que la perte de la vie présente augmentera pour nous la jouissance d'une vie meilleure. »

PREMIERS SUPPLICES

Cette courageuse profession de foi émut beaucoup la nombreuse assistance et étonna le gouverneur, qui s'écria : « Je vois que tu as renoncé à la vie, mais ce n'est pas assez. Celui qui ne veut point se laisser fléchir par la voix de l'humanité doit aussi savoir mépriser les supplices. Si tu refuses encore de sacrifier aux dieux, tu connaîtras bientôt ce que les tourments ont de plus terrible et de plus raffiné. »

Voyant que saint Ferréol n'était nullement ému de ces menaces, il ordonna de le lier et de le frapper de verges.

En vain les bourreaux succédèrent aux bourreaux et l'accablèrent de coups, le martyr demeura inflexible. Crispinus furieux le fit charger de chaînes et jeter en prison, disant :

« C'est un rebelle, qu'on l'enferme dans un cachot affreux qui soit, par son abandon et sa saleté, le plus grand de tous ses supplices. Il a méprisé les princes, il a outragé les dieux, qu'il soit donc, en retour, privé de lumière. Je ne veux pas que, sous le poids de ses chaînes, il puisse se tenir debout; il faut que même assis il en soit accablé, ou plutôt il faut que, précipité à terre, il s'épuise dans les longs replis qui vont l'envelopper, jusqu'à ce que tout étant préparé pour une question plus sévère, nous commencions à lui faire goûter tous les tourments établis par la loi contre de semblables criminels. »

Il avait à peine achevé, que les satellites du tyran s'emparèrent du bienheureux Ferréol, le chargèrent de chaînes et le jetèrent en prison. Des gardes lui furent donnés pour veiller sur lui. Ils avaient mission de ménager ses forces en vue des tortures qu'on devait lui faire subir.

DÉLIVRANCE MIRACULEUSE

Deux jours entiers il demeura enfermé. Au matin du troisième jour, tandis que ses gardiens dormaient profondément, le serviteur de Dieu sentit ses chaînes se détacher d'elles-mêmes; il était libre. Doucement, il s'approche de la porte, elle était ouverte.

Aussitôt, obéissant à ce précepte de l'Evangile : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre », il se hâte de gagner quelque lointaine contrée. Déjà il sortait de la ville par la porte de Lyon, quand il s'arrêta tout à coup, incertain sur la route qu'il devait prendre et sur la manière dont il pourrait dérober ses traces aux persécuteurs. Dans cette incertitude, il s'agenouille pour prier, puis se dirige vers le Rhône, très difficile à traverser à la nage en cet endroit.

Mais les éléments ne sont-ils pas soumis aux serviteurs de Dieu? et quels obstacles n'aplaniraient point les prières d'un martyr? Armé de la foi et confiant dans la promesse du Seigneur, il entre donc dans le fleuve. Pour le porter, les eaux abaissent doucement devant lui leurs vagues impétueuses, et sur leur dos, comme sur un tapis moelleux, le corps du martyr demeure suspendu et vient heureusement aborder au rivage. Alors, précipitant ses pas, franchissant les montagnes qui bordent le lit du Rhône du côté de l'Ouest, il arrive bientôt sur les bords de la Gère ou Jaïra.

SON MARTYRE ET SA MORT

Là, ses persécuteurs l'atteignirent; ils lui attachèrent les mains derrière le dos. Quelques historiens prétendent qu'il fut conduit à Brioude; d'autres racontent qu'il fut traîné jusqu'au lieu où l'on vénère aujourd'hui son corps, et qu'il y fut massacré par ses gardiens dans un accès de fureur. On était alors à la fin de l'été de l'année 304.

Les chrétiens de la ville voisine, voulant s'assurer un protecteur au ciel, l'ensevelirent avec la plus grande vénération, en face de la ville de Vienne, de l'autre côté du Rhône. C'est là que des populations nombreuses viennent lui offrir leurs vœux et implorer son secours ; c'est là que le saint martyr manifeste les merveilleux effets de la toute-puissance divine.

LE RÉCIT DE GRÉGOIRE DE TOURS

Après la persécution de Dioclétien, les populations témoins de l'héroïsme et du courage des chrétiens se convertirent en foule. Un riche notable de Vienne, du nom de Custulius, récemment converti et inscrit au nombre des catéchumènes, fit élever en l'honneur de saint Ferréol, au lieu où il avait été enseveli, une splendide basilique. Il demandait au saint martyr son patronage et son aide pour recevoir convenablement la grâce du baptême. Grégoire de Tours nous apprend que la tête de saint Julien de Brioude fut déposée à côté du corps de saint Ferréol dans un riche cercueil.

Cette église subsista jusqu'au temps de saint Mamert, qui gouverna l'église de Vienne vers le milieu du v^e^ siècle, en fit construire une nouvelle tout près de l'ancienne qui tombait en ruine.

« J'étais à Lyon, raconte Grégoire de Tours, lorsque je résolus d'aller à Vienne prier sur le tombeau du glorieux martyr Ferréol. Depuis longtemps, j'avais pour l'illustre guerrier une grande dévotion, et je me considérais comme son enfant et celui du bienheureux Julien.

» Après avoir prié longtemps auprès de leurs restes vénérés, je levai la tête et je lus ces deux vers :

Heroas Christi geminos hæc continet aula.
Julianum capite, corpore Ferreolum.

« Ce tombeau contient les deux bons soldats du Christ. Julien y repose par sa tête, et Ferréol par son corps. »

*
* *

» Je demandai alors au gardien quel était le sens de cette inscription, et voici ce que j'appris: Nos ancêtres avaient élevé une église en l'honneur du saint martyr Ferréol, sur les bords du Rhône. Le terrain, miné par la violence du fleuve, s'affaissait peu à peu, et le portique de l'église, qui regardait le Rhône menaçait de s'effondrer.

» A cette époque, l'évêque de Vienne, Mamert, redoutant une ruine prochaine, construisit cette autre basilique, l'orna avec beaucoup de soin et de richesse; puis, il convoqua les prêtres de la région, les abbés et leurs moines pour la cérémonie solennelle de la translation des reliques du glorieux soldat.

» Après avoir passé toute la nuit en prières, on commença à creuser le sol. Parvenus à une certaine profondeur, les ouvriers découvrirent trois cercueils. Aussitôt la stupeur, l'étonnement, la crainte, l'incertitude envahirent tous les assistants, car personne ne pouvait indiquer quel était celui qui renfermait les précieuses reliques.

*
* *

» Tous restaient donc là muets et comme hébétés, quand un de ceux qui étaient présents, éclairé sans doute par une inspiration divine, s'écria tout à coup : « J'ai entendu rapporter par les anciens que la tête du martyr Julien était renfermée dans le cercueil même qui contient le corps du martyr Ferréol : ouvrons-les donc tous les trois, et voyons si nous ne découvrirons rien de semblable. »

» A ces mots la foule tombe à genoux, et les prêtres font monter vers le ciel les plus ferventes prières. Aussitôt après, l'évêque Mamert s'approche des cercueils et les ouvre. Dans chacun des deux premiers il ne trouve qu'un cadavre. Après avoir invoqué une dernière fois le martyr, il ouvre le troisième. O surprise! un homme était là, couché et comme endormi, ses vêtements

mêmes n'avaient point souffert de la corruption. Mais on voyait que sa tête avait été tranchée, la blessure était encore rose et vermeille, tandis que l'un des bras tenait une autre tête serrée contre le corps comme pour l'embrasser.

» Il semblait, que le corps eût été enseveli de la veille ; le visage était un peu pâle, mais les traits en étaient calmes et conservaient, dans le sommeil éternel qui avait suivi le terrible supplice, un air de tranquille grandeur et d'invincible fermeté.

» A cette vue, l'évêque fut rempli d'une grande joie : « Voici, dit-il, le corps de saint Ferréol et la tête du martyr Julien, nous ne saurions en douter ; réjouissez-vous et chantez les louanges de ces grands serviteurs de Dieu. » Aussitôt l'air retentit des acclamations enthousiastes de la multitude. Le corps fut enlevé de ce lieu, et porté, au chant des cantiques, dans la nouvelle basilique où on le vénère encore.

» Tel est, ajoute en terminant saint Grégoire de Tours, le récit fidèle que j'ai recueilli de la bouche du gardien. »

LE MIRACLE DE SAINT CLAIR

Cette église de saint Ferréol attira, pendant plusieurs siècles, un grand nombre de pèlerins et les miracles y étaient nombreux.

Dans la vie de saint Clair, qui vécut à Vienne vers la fin du VII[e] siècle, on lit le trait suivant : Tout jeune encore, il vint avec sa mère au sanctuaire de saint Ferréol, construit en face de Vienne, sur la rive du Rhône. Ils y prièrent longtemps ; la nuit tombait quand la mère songea à regagner la ville. Il fallait traverser le Rhône dont les flots étaient soulevés par le vent. Le voyage était périlleux et plein de dangers. La mère et le jeune Clair montèrent néanmoins dans la barque et donnèrent le signal du départ.

Les matelots qui les conduisaient désespéraient d'arriver sains et saufs sur l'autre rive ; déjà l'eau les envahissait et l'embarcation menaçait de sombrer. L'enfant étendit alors ses mains vers l'église du bienheureux martyr et s'écria, les yeux mouillés de larmes : « Dieu tout-puissant, vous pour qui le généreux Ferréol a donné sa vie, venez à notre secours, par l'intercession de votre bon serviteur, arrachez-nous au danger qui nous menace. »

Peu après le Rhône se calma, le vent cessa tout à coup et la barque les déposa tranquillement sur le rivage, près de Vienne.

LE SORT DES RELIQUES

Au VIII[e] siècle, l'église fut détruite par les Sarrazins qui remontèrent le cours du Rhône et saccagèrent toute cette riche vallée. Wilcarius, qui monta sur le siège épiscopal de Vienne après Austebert, recueillit le corps de saint Ferréol et la tête de saint Julien dans les décombres de l'église incendiée et les déposa en grande pompe dans une nouvelle église qu'il avait fait élever en son honneur.

Vers 740, à la prière des habitants de Brioude, la tête de saint Julien fut réunie à son corps et l'évêque de Vienne leur céda, en outre, un bras de saint Ferréol qui devint bientôt un des principaux protecteurs du Velay.

DIFFÉRENTS PATRONAGES DE SAINT FERRÉOL

Saint Ferréol est invoqué contre les douleurs rhumatismales. Mais il a un autre patronage plus curieux : c'est celui des animaux domestiques, et des *oies* en particulier.

Un Allemand, Henri Alt, prétend qu'il est invoqué contre la destruction de ces intéressants volatiles, surtout à cause de son nom ; mais on ne voit pas bien en quelle langue le nom de Ferréol a quelque rapport avec le patronage des oies.

D'autres hagiographes ont tenté de l'expliquer sans être beaucoup plus heureux. Ils font remarquer, en effet, que les oies quittent le Nord en septembre et que l'époque de leur arrivée dans la vallée du Rhône concorde avec la fête du Saint.

Mais l'interprétation suivante nous semble plus acceptable : saint Ferréol fut arrêté en Auvergne par les soldats de Crispinus, sur les bords d'une rivière nommée *Jaris* ou *Jaira*.

On sait que le mâle de l'oie s'appelle *Jars* en français. Ne pourrait-on point trouver là un vieux jeu de mots, ou plutôt un artifice de mnémotechnie, pour rappeler le lieu où saint Ferréol fut repris, le lieu où commencèrent les tourments et les supplices qui précédèrent sa mort?

FLEURS DES SAINTS

LA VRAIE DÉVOTION

Je dis donc que la dévotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoque aux soupirs, et nous donne une certaine satisfaction agréable et savoureuse en quelques exercices spirituels.

Comme les pluies passagères d'un été bien chaud, qui tombent à grosses gouttes sur la terre, ne la pénètrent point et ne servent qu'à la production des champignons, ainsi ces larmes et tendretés, tombant sur un cœur vicieux et ne le pénétrant point, lui sont tout à fait inutiles : car, pour tout cela, les pauvres gens ne voudraient pas avoir pris la moindre incommodité du monde pour le service du Sauveur sur lequel ils ont pleuré.

Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette à sa mère qu'on saigne : mais si, en même temps, sa mère, pour laquelle il pleurait, lui demande une pomme ou un cornet de dragées qu'il tient en sa main, il ne le voudra nullement lâcher. Telles sont la plupart de nos tendres dévotions : voyant donner un coup de lance qui transperce le Cœur de Jésus-Christ crucifié, nous pleurons tendrement. Hélas! Philothée, c'est bien fait de pleurer sur cette mort et passion douloureuse de notre Père et Rédempteur : mais pourquoi donc ne lui donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons en nos mains, et qu'il nous demande si instamment, à savoir notre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous. Que ne lui résignons-nous seulement affections, délectations, complaisances qu'il nous veut arracher des mains, et ne peut, parce que c'est notre dragée, de laquelle nous sommes plus friands que désireux de sa céleste grâce (*Saint François de Sales*).

SAINTE RICHARDE OU RICHILDE

VIERGE ET IMPÉRATRICE (840-896)

Fête le 18 septembre.

Sainte Richarde passe victorieusement par l'épreuve du feu. Elle se retire dans un monastère.

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINTE RICHARDE

Au commencement du IXe siècle, vivait, dans la Basse Alsace, un riche et puissant seigneur, nommé Erchangart ou Erchangier. Il était comte de Nordgau, et sa domination s'étendait sur tout le pays que comprend aujourd'hui la vallée d'Andlau, une des plus charmantes de la chaîne des Vosges.

Erchangart avait une fille appelée Richarde. Tous les historiens ne s'accordent pas sur la date de sa naissance, on croit plus communément qu'elle vint au monde en l'année 840.

Mais s'il y a désaccord sur ce point, tous sont unanimes à vanter les rares qualités d'esprit et de cœur dont Dieu s'était plu à l'orner. Dès sa plus tendre enfance, elle fit preuve d'un jugement droit, d'une intelligence remarquable, d'une exquise sensibilité. Mais, ce qui la distingnait surtout, c'étaient la modestie, la simplicité, la

charité, la pureté de son cœur. Sous l'œil vigilant d'une mère pieuse, dont malheureusement l'histoire ne nous a pas gardé le nom, elle grandit, sans que jamais rien en elle vint mettre obstacle à l'éducation chrétienne par laquelle on s'efforçait de développer en son âme les dons précieux du Créateur.

Sa vertu et ses qualités si précoces ne tardèrent pas à attirer sur elle les regards de la plus haute noblesse du pays. Jeune encore, elle fut plusieurs fois demandée en mariage, mais elle refusa toujours les partis brillants qui s'offraient à elle, son cœur ne désirant qu'une chose : se consacrer à Dieu par le vœu de virginité.

Mais la Providence divine avait ses vues sur la fille du Cte de Nordgau. Un solliciteur se présenta, auquel Richarde et ses parents ne pouvaient opposer un refus. Louis le Germanique, charmé des vertus de la jeune princesse, la fit demander en mariage pour un de ses fils. Toujours soumise, Richarde fit taire les désirs de son cœur et s'inclina.

RICHARDE SUR LE TRONE IMPÉRIAL

La fille d'Erchangart devint donc l'épouse de Charles le Gros, arrière petit-fils de Charlemagne par Louis le Débonnaire et Louis le Germanique. Selon le sentiment le plus probable, cette union fut célébrée en l'an 862.

C'est aussi vers cette époque qu'il faut rapporter la mort du Cte de Nordgau. Erchangart s'éteignit, plein d'années et de vertus, et fut enseveli à Hohenbourg.

Les honneurs dont Richarde se voyait comblée ne diminuèrent en rien la pureté de ses mœurs et l'ardeur de sa piété.

La mort de Louis le Germanique éleva Charles sur le trône de Souabe; peu après, celle, presque simultanée de ses deux frères, rangea sous son sceptre tous les Etats de son père. Le jeune monarque songea dès lors à se faire sacrer empereur. Il fit donc avec son épouse le voyage de Rome, et Jean VIII, qui occupait alors le trône pontifical, leur donna à tous deux la couronne impériale, au milieu des acclamations enthousiastes du Sénat et du peuple romain.

L'union de Richarde avec l'empereur fut d'abord heureuse, et plusieurs fois Charles donna à son épouse des gages de profonde affection : c'est ainsi qu'à sa requête, il affranchit l'esclave Bernhoh (1); c'est ainsi encore qu'il lui fit don de plusieurs monastères, et en particulier des deux riches abbayes de Seckingen et de Zurich, en Suisse.

L'empereur était heureux de pouvoir, par ses largesses, contribuer pour sa part aux œuvres de charité et de bienfaisance qui absorbaient son épouse. Mais ce fut surtout lors de la fondation du monastère d'Andlau que Charles manifesta ses sentiments d'affection à l'égard de la sainte impératrice.

FONDATION ET DOTATION DE L'ABBAYE D'ANDLAU

Depuis la mort de son père, Richarde était enflammée du désir d'élever à sa mémoire un monument durable.

Ne voulant rien entreprendre par elle-même, elle pria Dieu avec ferveur de lui faire connaître sa volonté, quel monument il voulait d'elle et dans quel endroit il fallait le construire.

Or, un jour qu'elle était en prières au monastère de Hohenbourg, sur le tombeau de sainte Odile, sa parente, elle entendit une voix qui lui disait : « Descendez jusqu'au bas de la montagne; rendez-vous dans le domaine que vous avez reçu en dot de votre père, et avancez jusqu'à ce que vous rencontriez une ourse avec ses oursons. C'est là que vous devez construire un monastère. »

Sans plus tarder, Richarde se rendit à cet appel mystérieux. Accompagnée de quelques personnes dévouées, elle pénétra sur ses domaines, et à peine avait-elle mis le pied dans le val d'Eléon, aujourd'hui la vallée d'Andlau, qu'elle trouva l'ourse et ses petits, qui grattaient la terre.

Heureuse au delà de tout ce qu'on peut dire, elle remercia Dieu dans une prière fervente, et fit aussitôt commencer les travaux. Sous sa puissante impulsion, et aussi sous celle de l'empereur qui partageait l'enthousiasme et l'ardeur de son épouse, l'abbaye fut bientôt sortie de terre.

Sous l'église, la Sainte avait voulu qu'une crypte fût construite en l'honneur de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, pour laquelle elle avait la dévotion la plus vive et la plus confiante. Selon l'opinion la plus accréditée, tout fut terminé en l'an 880. L'église fut solennellement dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul, et l'abbaye placée sous l'invocation de saint Fabien et de sainte Félicité.

Pour consolider son œuvre, Richarde, d'accord avec l'empereur, songea à doter richement le nouveau monastère. Sur sa demande, Charles confirma la donation qu'elle avait faite de certains biens situés à Kintzheim, à Meistrazheim et Krautergersheim à l'église d'Andlau, et, en 884, d'après un diplôme tiré du cartulaire de l'abbaye d'Andlau, il soumit à celle-ci les monastères de Bonmoutiers et d'Etival.

C'est de cette époque que datent les relations de l'abbaye d'Etival avec celle d'Andlau. Pendant longtemps la seconde exerça sur la première divers droits de suzeraineté. Mais le 16 mars 1685, d'après une convention passée entre l'abbesse Marie-Cunégonde de Beroldingen, d'Andlau, et l'abbé Siméon Godin, d'Etival, le monastère d'Etival fut déchargé à perpétuité de toute redevance vis-à-vis de celui d'Andlau.

L'ÉPREUVE DU FEU

Cependant, par incapacité plutôt que par malice, Charles le Gros, dans son gouvernement, entassait fautes sur fautes. Pendant la minorité de Charles le Simple, les seigneurs français, avait offert la régence à l'empereur qu'ils estimaient seul capable de les défendre contre les Normands. C'était trop de couronnes pour une tête aussi faible.

Impuissant contre les ennemis du dehors, avec lesquels il signait des traités honteux, Charles vexait ses sujets par des procédés qui lui aliénaient les cœurs.

Sa grande préoccupation était de n'avoir pas d'enfants légitimes. Pour continuer son gouvernement, il songea à se donner un héritier et jeta les yeux sur Louis, fils de Boson, roi de Provence. Ce choix déplut souverainement aux seigneurs de l'empire qui ne supportaient pas la pensée d'avoir à leur tête un prince étranger. Ils résolurent de détrôner l'empereur. L'en-

(1) L'affranchissement, selon la loi salique, se pratiquait de cette manière : l'esclave se présentait un denier à la main, et son maître faisait tomber la pièce de monnaie d'un coup sur la main; c'était le signe de l'affranchissement. Les affranchis de ce genre s'appelaient *Denariales*.

treprise était difficile, il leur fallait, pour arriver à leur but, perdre d'abord les deux plus fermes soutiens de Charles le Gros : l'impératrice Richarde et l'évêque Luitward, chancelier de l'empire.

Une occasion se présenta, et l'on sut trouver, dans un acte louable en soi, matière à la plus infâme calomnie.

L'évêque de Verceil, Luitward, que ses talents avaient élevé à la dignité de chancelier de l'Empire, portait habituellement sur sa poitrine une croix précieuse enrichie de diamants et de parcelles de la vraie Croix, que Richarde lui avait donnée. Or, un jour, un courtisan mal intentionné aperçut l'impératrice qui baisait avec respect la croix pectorale du chancelier. C'en fut assez pour faire courir le bruit qu'il existait entre Richarde et Luitward des relations coupables.

L'empereur, dont les facultés allaient s'affaiblissant de jour en jour, ajouta foi aux dénonciations de ses courtisans. Luitward fut disgracié et l'impératrice sommée de comparaître devant une assemblée d'évêques et de grands que Charles avait lui-même convoquée à Kirckheim.

En leur présence, l'empereur déclara que depuis son mariage il avait toujours gardé avec son épouse une continence parfaite, et qu'en face de l'accusation portée contre elle, il se voyait forcé de la répudier.

L'impératrice reconnut la vérité de ce qu'avait dit l'empereur, mais pleine d'une sainte indignation, elle protesta hautement de son innocence et, selon l'usage du temps, s'offrit à prouver son innocence par le feu (1).

Le défi fut accepté. On revêtit l'impératrice d'une longue tunique enduite de cire, puis on la fit monter sur le bûcher. Mais, ô miracle! les flammes la respectèrent, la robe elle-même ne fut pas endommagée; on la conserva comme un monument impérissable du prodige, et on en voit encore aujourd'hui une partie dans l'église d'Etival.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINTE RICHARDE — SA MORT

Complètement justifiée aux yeux des hommes, Richarde pardonna à son indigne époux; mais, dégagée désormais des embarras du siècle, elle quitta la cour sans regrets et se retira dans son monastère d'Andlau, au milieu des saintes filles qu'elle y avait rassemblées, partageant son temps entre la prière et les œuvres de charité. C'est là, dans cette retraite, qu'elle apprit successivement la nouvelle des calamités, puis celle de la mort de son époux. L'incapable Charles le Gros fut déposé par les Francs Austrasiens à la diète de Tribur (887), et on lui donna pour successeur Arnoulf de Carinthie, fils de Carloman, roi de Bavière. On a dit que Charles fut étranglé par ses anciens sujets : il est du moins certain qu'il ne survécut que fort peu de jours à sa déchéance, et il fut enseveli dans l'abbaye de Reichenau.

Le cœur généreux de Richarde trouva encore des larmes à répandre sur l'infortuné monarque, et Dieu seul connait les supplications ferventes que son âme alors exhala vers le ciel.

Pour elle, elle vécut encore plusieurs années, occupée uniquement du service de Dieu et de sa propre sanctification. Le temps que lui laissaient la prière et le soin des malheureux, elle le consacrait à la lecture, à l'étude et à la poésie: à cette époque, les monastères, même de religieuses, étaient des foyers de vie intellectuelle, tout autant que de vertu (1). Au milieu de ces occupations, la sainte impératrice attendait le jour où il lui faudrait paraître devant son divin Juge. Ce jour fut le 18 septembre de l'an 896, selon l'opinion la plus probable. Richarde accepta, joyeuse, la mort qu'elle avait toujours envisagée sans crainte, et elle rendit à Dieu une âme restée pure et qu'elle avait ornée des plus belles vertus.

Son corps fut inhumé dans une des chapelles de l'église abbatiale d'Andlau. Baldram, évêque de Strasbourg, célébra lui-même les funérailles, entouré d'un nombreux clergé et au milieu d'un concours immense de fidèles.

C'était pour tous un sujet de tristesse, mais de tristesse mêlée d'espérance « comme il arrive, dit un pieux chroniqueur, à la mort d'une sainte ».

CANONISATION DE SAINTE RICHARDE

Dieu ne tarda pas à manifester la sainteté de sa servante par de nombreux miracles.

Aussi le pape saint Léon IX, revenant du Concile de Mayence, en l'an 1049, se fit un devoir et une joie d'aller jusqu'à Andlau vénérer les restes de la fondatrice de l'abbaye; il leva solennellement le corps de la sainte et le fit placer derrière l'autel dans une châsse richement décorée.

Par cet acte, saint Léon IX avait permis d'honorer l'impératrice Richarde d'un culte public. C'est depuis cette époque qu'on trouve son nom dans plusieurs martyrologes et que le diocèse de Strasbourg célèbre sa fête.

De temps immémorial on honore aussi sainte Richarde dans l'église d'Etival. Un rituel de 1725, édité par Dom Hugo, nous apprend que la fête de sainte Richarde était une des principales du ban d'Etival; il la place dans le catalogue des fêtes à chômer, avec cette remarque cependant, que le bas-ban (*paroisses d'Etival, la Neuveville-les-Raon et Saint-Remy*) devait chômer tout le jour, tandis que le haut-ban (*paroisses de la Bourgonce, Saint-Michel et Nompatelize*) n'était tenu qu'à l'assistance à la messe.

RELIQUES DE SAINTE RICHARDE

Les reliques de sainte Richarde se sont heureusement conservées à travers les âges et à

(1) Les *ordalies* ou jugements de Dieu étaient un reste des coutumes barbares des Germains, coutumes que l'Eglise supprima peu à peu. — Les historiens de l'époque ne nous disent pas si l'épreuve demandée par sainte Richarde fut subie ou non, ils se bornent à déclarer qu'on reconnut l'innocence de l'impératrice. C'est Kænigshoven, dans sa *chronique*, qui raconte le miracle que nous relatons. Sa version, adoptée par les Bollandistes, contenue dans les anciens bréviaires de Strasbourg, est aussi conforme à la tradition des couvents d'Andlau et d'Etival.

(1) On a conservé de sainte Richarde, un quatrain en vers élégiaques : elle y exprime avec beaucoup d'élégance et de goût, la paix suave dont elle jouit dans sa solitude, à l'abri des tempêtes du monde. Le voici :

Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capesso meis.
Despectis mundi regnis, cœlestia curans,
Perrexi ad tutum divite mente scopum.

travers toutes les vicissitudes. Le corps de la Sainte repose aujourd'hui à l'église d'Andlau, dans un splendide reliquaire du XIVe siècle.

Jadis, on accorda à l'église d'Etival une partie du crâne de sainte Richarde. Ce précieux dépôt existe encore aujourd'hui et est vénéré par les nombreux pèlerins qui viennent à son autel implorer la protection de la Sainte.

Il y avait autrefois en outre, dans la châsse d'Estival, un morceau de bois qui y est conservé depuis un temps immémorial. On ignore l'histoire de cette singulière relique. D'après une tradition locale, ce morceau de bois aurait été, entre les mains de sainte Richarde, l'instrument d'un de ses prodiges; et c'est ce qui expliquerait le nom religieux avec lequel on l'a toujours connu. Une pieuse légende, en effet, rapporte qu'un jour, la Sainte étant de passage à Etival, rencontra un pauvre, tout mourant de soif. Emue de compassion, Richarde enfonça en terre le fuseau qu'elle tenait en main, et, le retirant, aurait fait jaillir la fontaine qui porte son nom aujourd'hui encore. Ce fuseau aurait été conservé, et serait précisément le bois qui était placé dans la châsse d'Etival (tombé sans doute en poussière).

CULTE DE SAINTE RICHARDE — MIRACLES OBTENUS PAR SON INTERCESSION

A Andlau comme à Etival, le culte de sainte Richarde s'est maintenu vivace et populaire, et les grâces obtenues jusqu'ici en l'un et l'autre endroit par son intercession sont innombrables. « A son tombeau, dit un ancien bréviaire de Strasbourg, les aveugles voient, les boiteux, les paralytiques sont guéris, les possédés sont délivrés, les malades de toutes sortes reçoivent du soulagement. » « Nous avons été témoin, dit à son tour Dom Hugo, dernier abbé d'Estival, de guérisons nombreuses obtenues par son entremise. Des personnes affligées de pertes de sang invétérées et qu'on croyait incurables sont venues se prosterner devant l'autel de la Sainte et ont recouvré la santé. Un grand nombre de pèlerins, ajoute le pieux prélat, peuvent encore en témoigner aujourd'hui. »

Le même Hugo rapporte qu'en l'année 1638, un soldat français s'efforçait d'enlever, de la châsse de sainte Richarde, les lames d'argent qui la décoraient extérieurement, lorsque tout à coup, par un châtiment providentiel, il fut pris d'une si violente hémorragie que rien ne pouvait l'arrêter. Saisi de repentir et bourrelé de remords, le malheureux se souvient alors qu'on invoque spécialement la protection de la Sainte contre les pertes de sang; il supplie les religieux d'intercéder en sa faveur, et presque aussitôt l'hémorragie cesse. Celle qui, pendant sa vie, avait pratiqué la charité chrétienne d'une façon si éminente, continuait après sa mort à répandre ses bienfaits sur celui-là même qui voulait porter sur ses restes une main sacrilège.

Un autre jour, dit encore le même auteur, Gérard Perrotey, habitant d'Etival, s'étant rompu une veine, perdait son sang avec une telle violence que sa vie était en grand danger. Déjà un religieux se tenait auprès de lui et l'exhortait à se préparer à la mort, lorsque, soudain, celui-ci se rappelle les nombreux prodiges opérés par sainte Richarde. Il demande au Père Abbé l'autorisation de faire porter au malade les reliques de la Sainte; on les dépose sur l'estomac du moribond qui aussitôt se sent guéri.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les prodiges opérés par l'intercession de sainte Richarde.

Un vieil auteur rapporte, dans son langage naïf, que sainte Richarde n'écoute pas seulement les prières qu'on lui adresse devant ses reliques, mais encore en tout autre endroit. Prions donc cette pieuse vierge, que les flammes de la terre n'ont pu atteindre, de nous conserver intacts au milieu des flammes de nos passions et de nous préserver à jamais des feux éternels de l'enfer.

PRIÈRE

O Dieu, qui avez conservé vierge la bienheureuse Richarde, sans qu'elle ait fait vœu de virginité, faites que celle qui a mérité la couronne de la virginité dans l'état du mariage, nous obtienne le pardon à nous transgresseurs. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

(Prière des anciens bréviaires de Strasbourg, attribuée au pape saint Léon IX.)

SOURCES CONSULTÉES

Bollandistes, t. V de septembre, p. 793-798. Résumé historique par Stilting.

Sigebert Gemblac. *Chronic.* ad ann. 889, apud Bouquetum.

Jean de Ruys. *Antiquités de la Vosge*, 3e partie, (première moitié du XVIIe siècle).

Mabillon. *Annales*, t. III.

Regino. *Chronique*, liv. II.

Kœnigshoven. *Chronic.*, ap. Schilterum, ch. II et V.

Gallia Cristiana. T. V col. 879 et seq.

Butler-Godescard. *Vies des Pères, des martyrs et autres principaux saints.* 18 septembre. Excellent travail, dans lequel l'auteur corrige quelques erreurs historiques échappées aux Bollandistes.

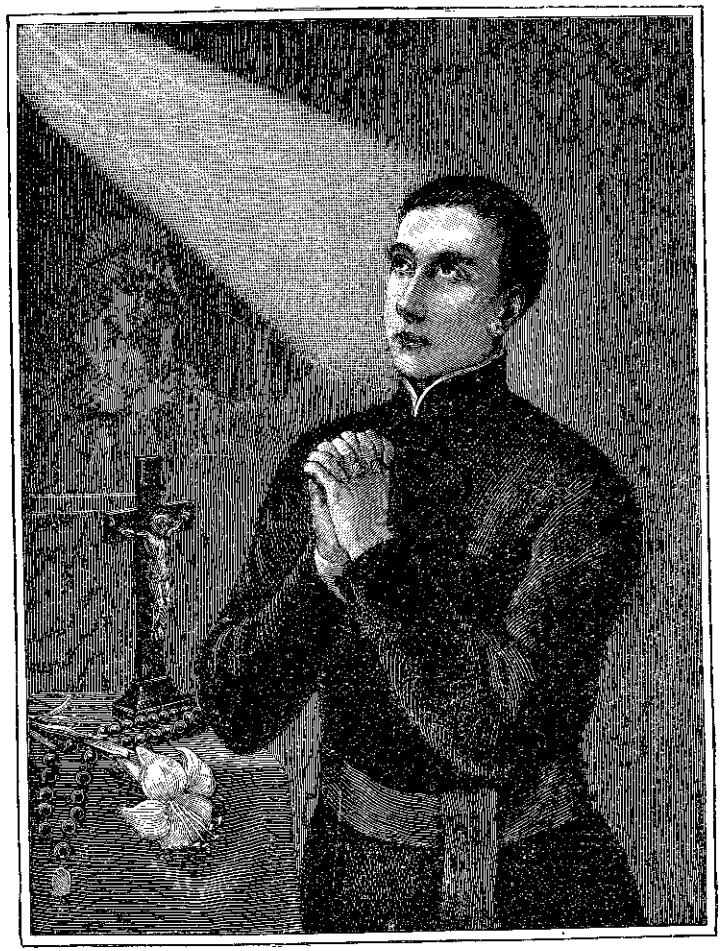
Le Vte Th. de Bussierre. *Culte et pèlerinages de la Sainte Vierge en Alsace.* Paris, 1862.

Dom Hugues, abbé d'Etival. *Sac. antiq. monum.*, t. II.

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS-MARIE CASTELLI

CLERC PROFÈS BARNABITE

19 mars 1752 — 18 septembre 1771.



Portrait du vénérable François-Marie Castelli.

PREMIÈRE ENFANCE DU VÉNÉRABLE

Sant'Anastasia est une petite ville de 7 500 âmes, sise au pied du Vésuve, à 13 kilomètres de Naples. C'est un lieu enchanteur, et le séjour préféré des Napolitains en villégiature. Là, au château seigneurial, au sein de toutes les aises et de tous les agréments que procure la fortune, vint au monde, le 19 mars 1752, le vénérable Castelli, fils aîné du baron Joseph Castelli et d'une noble Française, la comtesse Allard, de Lyon. Là aussi, il vint expirer, après quelques jours seulement de profession religieuse, et dix-neuf ans d'une vie sans tache.

Il fut baptisé le surlendemain de sa naissance par son oncle, le R. P. Charles Castelli, religieux de la Congrégation des *Pieux Ouvriers*, dans l'église paroissiale et collégiale de Sant'Anastasia, dite *Sainte-Marie Nouvelle*. La piété de ses parents lui ménagea, au jour du baptême, une longue série de protecteurs célestes, et il reçut les prénoms de François-Marie-Joseph-Herménégilde-Simon-Jean.

Le gracieux enfant, *il vezzoso bambino*, comme l'appelle son premier biographe, le curé de Sant'-Anastasia (neveu du vénérable), fut *vraiment prévenu par les plus douces bénédictions du ciel;* on remarquait que lorsqu'on le couchait dans son berceau, il croisait de lui-même ses petits bras sur sa poitrine, dans l'attitude d'un ange adorateur. Aujourd'hui encore, les habitants de Sant'-Anastasia apprennent à leurs enfants à garder cette posture dans leurs couchettes: « C'est ainsi,

leur disent-ils, que faisait *il signorino* (le petit seigneur) François Castelli. »

Au foyer très chrétien des Castelli, les prières du matin et du soir se récitaient en commun; c'était merveille alors de voir la tendre piété de François-Marie : il semblait trouver son bonheur dans ces exercices.

Spontanément, et guidé par un attrait surnaturel, il se prit, dès la première enfance, à aimer et à imiter la très pure Vierge Marie, dont il se glorifiait de porter le nom: son image lui était chère entre toutes, il la plaçait devant lui, il l'ornait de son mieux et il la priait à genoux. Par une heureuse intuition, il dénomma cette Madone : « Notre-Dame de la Pureté », et cet ange d'innocence suppliait la Vierge de conserver à jamais intacte sa vertu.

Doué, en outre, d'une bonne et douce nature, il témoignait à ses parents une piété filiale qui tenait de la vénération. Il honorait Dieu en eux.

Une dame, qui eut souvent l'occasion de le voir, disait de lui : « Oh! le petit François Castelli était si sage, qu'il n'osait jamais aller à l'école, ni s'asseoir à table, ni se coucher, ni faire aucune autre de ses principales actions, sans avoir d'abord reçu la bénédiction de ses parents. »

SUJET D'ÉDIFICATION

Parvenu à l'âge de commencer ses premières études, François-Marie fut envoyé à l'école que dirigeaient à Sant'Anastasia les Pères Conventuels. Son intelligence, non moins précoce que sa piété, en fit bientôt un de leurs meilleurs élèves.

Chacun l'estimait et l'aimait. Au dire de ses contemporains, il parlait peu, ne s'impatientait jamais, était humble, toujours égal à lui-même : ce caractère persévéra en lui jusqu'à la mort.

Son esprit de prière allait se développant de jour en jour. En même temps, son zèle cherchait à faire des prosélytes parmi ses petits compagnons. Il leur parlait volontiers de Marie. Pour être mieux écouté, il leur distribuait d'une main généreuse les friandises et les joucts qu'il recevait de ses parents. Il les attirait ainsi dans l'enceinte du château paternel, les amenait dans la chapelle, dédiée à la Sainte Vierge, et là, imitant ce qu'il avait vu pratiquer dans les églises, il récitait avec eux le chapelet ou d'autres prières, ou encore, il entreprenait des triduums et des neuvaines en l'honneur de Marie et d'autres saints, pour ensuite en célébrer les fêtes avec de pieuses et belles cérémonies.

Il y avait même parfois, dans ces réunions enfantines, de petits discours récités, non par manière de jeu et de badinage, mais pour s'exciter à la ferveur.

Une de ses grandes joies était de servir la messe. Mais son suprême bonheur fut de s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, dès qu'il fut à même de les recevoir. On ne sait au juste à quel âge il fit sa Première Communion, cette grande action ne revêtant pas toujours en Italie l'éclat extérieur que l'on se plaît à lui donner dans nos églises de France; ce qui est certain, c'est que ses directeurs ne furent pas longtemps sans lui permettre la communion fréquente. Au témoignage d'une de ses nièces et d'autres personnes dignes de créance, il montrait tant de ferveur à la Sainte Table qu'il semblait vouloir s'envoler au ciel.

Il ne fut confirmé qu'à quinze ans, au mois d'octobre 1766, par Mgr Sanchez de Luna, évêque de Nole : ce retard, contraire aux usages des diocèses d'Italie, tenait uniquement aux circonstances.

L'enfant se signalait aussi par une dévotion toute spéciale envers Jésus crucifié. Il avait l'habitude de prier longtemps agenouillé devant un beau crucifix que possédait sa famille : « Je le sais, raconte sa nièce, parce que nos parents nous conduisaient devant cette image et nous faisaient mettre à genoux en disant : Ainsi faisait le serviteur de Dieu votre oncle. »

Est-il nécessaire d'ajouter que le jeune Castelli éprouvait ce besoin inné qu'ont les saints de se mortifier et de souffrir à l'exemple du Christ? L'un des rares reproches que ses parents et son précepteur aient eus à lui adresser était de s'imposer trop de privations et de s'appliquer à l'oraison au point de compromettre sa frêle santé.

ÉLEVÉ DE TERRE

Quand il était dans sa chambre, il arrêtait souvent les yeux sur l'image encadrée de la Madone, qu'il chérissait tant. Le curé de Sant'Anastasia affirme que ses parents le surprirent parfois dans une sorte de ravissement ou d'extase (1). « J'ai ouï dire dans ma famille, écrit-il, que le serviteur de Dieu était continuellement absorbé, surtout quand il regardait l'image de la Très Sainte Vierge, tellement que ses parents, son précepteur et son confesseur le tenaient pour un esprit distrait et lui en faisaient des reproches.

» Mais cela cessa, lorsqu'ils acquirent la certitude que c'était l'effet de la dévotion du serviteur de Dieu. Car, comme il était un jour enfermé dans sa chambre, sa sœur Elisabeth se mit à regarder par le trou de la serrure, et le vit debout devant l'image de Marie, les pieds soulevés de terre et les mains jointes. Elle courut tout de suite le dire aux autres membres de la famille, qui observèrent la même chose. Dès lors, s'étant assurés de cette *élévation d'esprit* du serviteur de Dieu, elles cessèrent de le gronder. »

Chose bien digne de remarque! malgré ses longues heures données à la prière, François-Marie était le plus exact des écoliers; il ne manquait à aucun de ses devoirs, savait ses leçons sur le bout du doigt, et, en classe, surpassait tous ses condisciples. Marie ne permettait pas que la ferveur de son enfant nuisît en rien aux progrès de ses études.

Le même prodige fut découvert par le supérieur de l'*Ecole apostolique* des Barnabites à Naples, où fut admis, comme nous le verrons bientôt, le vénérable Castelli. « Mon grand-père, père du serviteur de Dieu, atteste encore sa nièce, dans le *Procès pour la béatification*, voyant décliner la santé de François-Marie, pria le provincial de la Congrégation (le supérieur de l'*Ecole apostolique*) de lui imposer quelque modération dans la prière, pour ménager sa faible constitution. Le supérieur se conforma exactement aux désirs de mon grand-père et défendit au serviteur de Dieu de prier ainsi désormais (*Il faut entendre ici la défense de se fatiguer par des prières vocales longues et surérogatoires*), et celui-ci, soumis aux volontés de son supérieur, ne priait pas, mais se contentait de regarder l'image de Notre-Dame de la Pureté qu'il avait dans sa cellule, et il l'invoquait mentalement. Or, un jour, le supérieur, désireux

(1) Nous déclarons, conformément aux décrets d'Urbain VIII, qu'en touchant aux côtés surnaturels de cette vie merveilleuse, nous n'entendons nullement préjuger des décisions ultérieures du Saint-Siège, seul juge en cette matière.

de savoir ce que faisait dans sa chambre le serviteur de Dieu, se mit à l'épier par le trou de la serrure et vit avec surprise qu'il était soulevé de terre, les mains et le visage tournés vers ladite Vierge, dans l'attitude de l'extase. Dès lors, il leva la défense et permit au jeune homme de satisfaire sa dévotion. Ce fait, comme je l'ai appris de mes parents, fut raconté par le supérieur lui-même à mon grand-père dans une lettre où il ajoutait qu'il était inutile de défendre au serviteur de Dieu de prier. »

Le petit tableau de Notre-Dame de la Pureté, religieusement conservé dans la famille, échappa comme par miracle à un pillage du château, en un jour d'émeute, lors de l'invasion des Etats napolitains par l'armée française en 1799. Rien ne fut épargné, ni les plantes du jardin, ni les meubles de la maison. *Il n'y restait plus un clou*, dit un témoin. Cependant, le portrait de François-Marie et son image favorite furent respectés.

L'ALUMNISTE — LE NOVICE

Le Saint-Esprit, qu'il venait de recevoir dans le sacrement de Confirmation, inspira au jeune Castelli de quitter le monde et de venir abriter sa vertu et sa vocation dans une sorte d'alumnat ou de Petit Séminaire tenu par les Pères Barnabites de Naples, dans leur maison de *Saint-Charles alle mortelle* (1). Ses parents, en vrais chrétiens, offrirent joyeusement leur fils au Seigneur, quoi qu'il leur en coûtât beaucoup de se séparer d'un enfant si aimable.

Le Vénérable connaissait les Barnabites depuis longtemps déjà. Il les avait visités souvent à leur maison de campagne de Zazzara, près de Sant'-Anastasia, où ils allaient passer les vacances avec leurs élèves, et il s'était senti fortement attiré à embrasser leur genre de vie. Son entrée au collège était un premier pas vers la vie religieuse. Sans être encore novice, il revêtit néanmoins un habit ecclésiastique, et tout en s'appliquant aux études, mena un genre de vie assez austère, à peu près semblable à celui des religieux.

Il eut le bonheur d'avoir pour supérieur un homme de mérite, le R. P. Porretti, et pour professeur de belles-lettres un saint le bienheureux Bianchi, le *Philippe de Néri des temps modernes*, comme l'appela plus tard Pie IX, en proclamant ses vertus héroïques. Son âme respira à l'aise dans cette atmosphère de piété, et, soutenu par les sages conseils de ses nouveaux directeurs, il progressa en perfection comme en science. « Stimulé par un saint désir d'apprendre, François-Marie ne sut pas ce que c'était que de perdre un instant », écrit de lui le curé de Sant'Anastasia. Aussi, étant données ses brillantes facultés, devint-il par ses succès un objet d'émulation pour ses jeunes condisciples qui se le proposaient en outre comme un modèle de vertu.

Au sortir de l'alumnat, il franchit comme naturellement le seuil du noviciat. Ses supérieurs abrégèrent pour lui le temps de la probation, et, au lieu de plusieurs mois d'épreuve, ils l'admirent à la prise d'habit un mois seulement après son entrée. C'était le 5 avril 1770.

Sans faire aucune action d'éclat, le novice attira pourtant sur lui l'attention par son maintien modeste, par son recueillement habituel et son esprit d'oraison. Les fidèles qui fréquentaient l'église de Saint-Charles arrêtaient souvent leurs regards sur le jeune religieux et en étaient édifiés. Dans ses sorties, en promenade, à travers les rues de Naples, il tenait ordinairement les yeux baissés.

Ses supérieurs écrivant à son père l'appelaient le *petit saint*. Il l'était véritablement, non seulement par cette retenue des sens, cette réserve extérieure qui, si elle était seule, ne serait pas toujours un indice infaillible de sainteté, mais par un effort constant vers la perfection et une pratique exacte des vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, observées par lui dans les moindres détails.

LA PROFESSION

Il n'y eut qu'une voix au Chapitre pour admettre à la profession ce parfait religieux. Le 1er mai 1771, le vénérable Castelli se consacrait donc au Seigneur dans l'allégresse de son âme, prononçait publiquement les trois vœux, et prêtait, comme c'est la coutume chez les Barnabites, le serment de ne jamais briguer les charges de la Congrégation, et de n'accepter que sur un ordre formel du Souverain Pontife les dignités de l'Eglise.

En ce premier jour du mois de Marie, les cloches de Saint-Charles sonnent à toute volée, les fidèles accourent, la famille Castelli est là, tout entière, émue, devant la balustrade du maître autel orné comme aux grandes solennités. Le Saint Sacrifice commence. Après l'épître, les religieux, les novices, les élèves de l'alumnat, tous en rochet, sortent du chœur intérieur et se rangent dans le sanctuaire. Les yeux se portent sur l'angélique François-Marie qui, couvert de la bure religieuse, va s'agenouiller aux pieds du célébrant, son supérieur, et lui demande humblement la grâce de pouvoir prononcer les saints vœux. Avant de lire la formule de sa profession, écrite et signée de sa main, l'élu du Seigneur s'étend sur les dalles, au milieu du sanctuaire, et disparaît soudain sous un drap mortuaire, tandis que deux chandeliers avec des cierges allumés sont placés l'un à sa tête, l'autre à ses pieds. Que signifie cette cérémonie funèbre ?

Est-ce pour François-Marie, comme ordinairement pour les autres, un simple symbole de sa mort au monde, ou bien le triste présage de sa fin prochaine? Hélas! c'était l'un et l'autre.

Encore quatre mois et quelques jours, et le fervent novice, qui offre en ce moment sa vie à Dieu, s'étendra, cette fois pour ne plus se relever, dans un cercueil : il ne sera plus de cette terre. Du monde, il n'en avait jamais été.

MORT D'UN PRÉDESTINÉ

Dans l'intimité, François-Marie avait dit plusieurs fois : « Je n'arriverai pas au sacerdoce, parce que j'en suis indigne. » Il mourut, en effet, avant d'entrer dans les Ordres, non qu'il fût indigne de servir Dieu à l'autel, dit très bien son biographe, mais parce qu'il était déjà digne de le posséder au ciel.

Sa santé avait toujours été très délicate. La mortification, l'application qu'il apportait à la prière et à l'accomplissement de tous ses devoirs, usèrent peu à peu les forces qui lui restaient. Bientôt, un malaise général, une fièvre légère mais continue, d'autres symptômes peu équivoques révélèrent une phtisie, et les médecins, pour enrayer les progrès du mal, conseillèrent aux Barnabites d'envoyer le malade respirer l'air natal dans sa famille. Les Pères, pour n'avoir rien à se reprocher, consentirent à se séparer du plus cher de leurs fils.

(1) En latin, *ad myrteta*, c'est-à-dire *aux buis* ou *aux myrtes*.

Le Vénérable quitta au commencement de septembre ses frères et son couvent, non sans regrets, mais bien résigné à la volonté de Dieu. L'air du pays, les douceurs du climat, les soins affectueux des siens, les efforts des médecins, tout fut inutile, et tout espoir humain de le sauver fut bientôt perdu.

Les Barnabites ne cessaient de faire prendre des nouvelles du malade, et lorsqu'ils le surent proche de sa fin, ils lui envoyèrent un de leurs Pères pour l'assister et le consoler. Le consoler! oh! il n'en avait pas besoin, il était si soumis aux desseins de Dieu sur lui! il se montrait calme et patient, même aux heures de crise, comme s'il n'eût rien souffert, toujours uni à Dieu et tenant presque continuellement entre ses mains un livre de piété pour s'aider à méditer et peut-être aussi pour insinuer délicatement aux personnes qui le veillaient ou le visitaient de ne point troubler son recueillement par d'inutiles causeries.

Sa pensée se reportait de préférence sur la Très Sainte Vierge, le chaste amour de toute sa vie. Quelques bonnes femmes du voisinage qui avaient l'habitude de réciter tous les soirs et en plein air, entremêlées de chants, les dizaines de leur chapelet, devant une image de Marie, s'abstinrent de chanter et prièrent à voix basse pour ne pas fatiguer le malade. Celui-ci s'inquiéta de ne plus les entendre, et comme on lui déclarait le motif de leur silence, il répondit : « Oh non! je veux qu'on chante le chapelet et les louanges de Marie; cela ne me fatigue nullement, au contraire, j'y trouve du plaisir : le démon fuit en entendant chanter les louanges de Marie. » Et les pieuses femmes de reprendre leurs chants, à sa grande satisfaction.

Quinze jours à peine après son retour à la maison, il se sentit à toute extrémité et demanda les derniers sacrements. Il tira des larmes de tous les yeux lorsqu'il pria ses parents de lui pardonner ses manquements et sollicita leur bénédiction. Puis, paisible et joyeux, regardant le ciel, il attendit la mort comme sa libératrice.

En la nuit du 18 septembre, M. le curé priait à son chevet. François-Marie se tourna de son côté, d'un air souriant, et lui dit :

— Monsieur le curé, quelle heure est-il ?

— Vingt-trois heures (1), répond le prêtre.

— C'est bien, réplique le mourant, voilà une bonne heure! Encore une, et je serai dans l'éternité.

Une heure après, en effet, au coup de minuit, jetant un dernier regard sur son image de Notre-Dame de la Pureté, pressant sur son cœur et sur ses lèvres le crucifix, il s'endormit doucement du sommeil des justes.

Voici qu'au même moment, les cloches de l'église et de la communauté se mettent d'elles-mêmes en branle et sonnent de joyeuses volées, comme aux jours de fête. Chacun de se lever, de s'assurer qu'aucune main humaine ne donne l'élan aux cloches, et à la vue d'une telle merveille, le supérieur s'écrie : « Disons le *Te Deum* pour l'âme de François-Marie Castelli qui s'en est allée au ciel. » S'étant ensuite retiré pour prendre un peu de repos et s'étant endormi, il vit en songe le serviteur de Dieu reçu au paradis parmi les anges. Le matin venu, il envoya à Sant'Anastasia prendre des nouvelles et il apprit que le saint jeune homme était mort dans la nuit, à l'heure même où les cloches s'étaient mises en branle d'une façon si insolite.

La mort n'imprima point ses tristes stigmates sur le corps virginal de François-Marie : ses membres demeurèrent entièrement flexibles, la chair aussi fraîche que s'il eût été vivant et en santé, le visage semblait dormir et presque sourire. Nulle apparence de corruption après quatre ou cinq jours d'exposition — d'autres témoins disent après dix ou douze jours — et cela, au fort des chaleurs de septembre, dans le pays de Naples. Les roses dont on l'avait couvert au jour de sa mort demeuraient fraîches, malgré les ardeurs de la saison. Enfin, un parfum céleste s'exhalait de ce corps si pur et frappait tous les visiteurs. Une incision faite à la main du petit cadavre fit jaillir un flot de sang vermeil : on en imbiba plusieurs mouchoirs qui constituèrent autant de reliques précieuses.

Si telle est la gloire dont Dieu se plaît à entourer parfois la dépouille mortelle de certains de ses privilégiés, parce qu'ils l'ont servi dans une pureté parfaite, quelle récompense ne réserve-t-il pas au ciel à leurs âmes! *Oh!* dirons-nous avec l'Ecriture : *qu'elle est belle, la race des âmes chastes!*

LE PETIT SAINT DES ENFANTS

Le petit saint des enfants! Tel est le titre donné en quelques provinces d'Italie au vénérable Francois-Marie Castelli, à cause de sa préférence marquée pour guérir miraculeusement les enfants malades qu'on lui recommande.

Le R. P. Ferrari, Barnabite, dont nous avons de près suivi le récit en toute cette livraison, en cite de nombreux exemples.

Une enfant de cinq ans, Eugénie Vannucci, de Florence, était atteinte d'une très forte angine : il n'y avait plus guère espoir de la sauver par les moyens humains, elle étouffait. Son père, homme de foi, ayant obtenu une image du vénérable François-Marie, eut l'idée de l'appliquer sur la gorge de l'enfant que quelques-uns des assistants croyaient déjà morte. Au contact de la sainte image, Eugénie s'endormit paisiblement et lorsqu'elle se réveilla, le matin suivant, elle dit à sa mère : « Maman, donne-moi un morceau de pain, car j'ai grand'faim. » Sa guérison ne laissait rien à désirer.

Les petits compatriotes du vénérable Castelli éprouvent envers lui, à la seule vue de son portrait, je ne sais quelle sympathie, en même temps qu'une merveilleuse confiance en son intercession. Telle, entre autres, cette fillette de six ans, Rosina Prisco, qui ayant presque perdu un œil, et ne voulant pas des remèdes du médecin, regarda fixement une image du Vénérable tombée sous sa main, se l'appliqua sur l'œil malade, en invoquant avec une tendresse naïve ce saint inconnu et fut guérie.

Telle encore cette petite protestante, qui, voyant la photographie de notre saint jeune homme, se sentit portée à l'invoquer, et, en ayant obtenu plusieurs grâces, désira se faire catholique, et vit s'évanouir, comme par enchantement, tous les obstacles à sa conversion.

Puissent ces quelques lignes donner au lecteur l'idée de recourir, au moins *in petto*, dans le secret du cœur, à l'intercession du vénérable Castelli, en attendant qu'il soit permis de l'invoquer publiquement, le jour où l'Eglise aura daigné l'élever sur ses autels.

* * *

D'après la *Vie du vénérable serviteur de Dieu François-Marie Castelli, clerc profès barnabite,* par L.-M. Ferrari, de la même Congrégation. Paris, Poussielgue, 1885.

(1) *Onze heures du soir,* à la française.

LE BIENHEUREUX ALPHONSE D'OROZCO

DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 19 septembre.

Le bienheureux Alphonse d'Orozco persuade à Charles-Quint d'abdiquer pour se retirer en un monastère.

PREMIÈRES ANNÉES

Le bienheureux Alphonse naquit à Oropesa, en Espagne, le 17 octobre de l'an 1500. Pendant que sa mère était enceinte, elle offrit son enfant à la Sainte Vierge et lui demanda quel nom il devrait porter. La Mère de Dieu lui apparut et lui dit : « Quel patron pourrait avoir ton fils si ce n'est mon grand serviteur Ildefonse, qu'il porte son nom et marche sur ses traces. » L'enfant s'appela Alphonse ou Alonso, diminutifs espagnols d'Ildefonse.

Ses parents lui inspirèrent de bonne heure un grand amour pour Jésus notre Sauveur et pour sa divine Mère. Alphonse se pénétra si promptement de ses sentiments qu'à l'âge de six ans, il fit vœu de se consacrer au Seigneur dans l'état ecclésiastique. Son père, pour favoriser ses dispositions, l'envoya, quatre ans plus tard à Tolède, où il fut reçu, dans la cathédrale, comme enfant de chœur. Il y fit de grands progrès dans la piété, il s'y adonna aussi avec succès à l'étude de la musique, dont les mélodies lui servirent toute sa vie comme d'épanchement à son amour pour Dieu.

Peu après, Alphonse se rendit à la célèbre université de Salamanque, qui possédait alors en Espagne le monopole de la science : il y fit de rapides progrès dans les connaissances divines et humaines.

ALPHONSE SE FAIT AUGUSTIN — ÉPREUVES DU NOVICIAT

Saint Thomas de Villeneuve, de l'Ordre de saint Augustin, vint alors dans cette ville. Par sa parole ardente et puissante, il transforma bientôt toute la cité et fit tourner vers Dieu tous les esprits. Entraîné par la sainteté du prédicateur, François, le frère d'Alphonse, se fit moine dans le couvent qu'il dirigeait. Le jeune Orozco s'attrista fort de cette séparation, à laquelle il n'était point préparé. Mais la nuit qui la suivit, saint Augustin lui apparut, le consola et définitivement lui ordonna de suivre son frère, et d'embrasser la vie de perfection telle que les apôtres l'ont pratiquée. Quelques semaines plus tard, les deux frères prenaient ensemble l'habit augustinien (1522) et leur noviciat commençait; il devait être pour Alonso plein de tribulations; quant à François, il alla l'achever dans le ciel.

Quand Dieu veut faire monter ses serviteurs jusqu'aux plus hauts degrés de la vertu, il commence par détruire en eux, par les humiliations et les mortifications, tout ce qu'il peut y avoir de terrestre et d'humain, afin que leur âme, pleinement purifiée, puisse s'élever sans entraves vers les choses divines. C'est de la sorte qu'il agit envers Alphonse, prédestiné à une si grande perfection. A peine entré en religion, le jeune homme sentit dans sa chair toutes les révoltes des passions, il ne trouvait que dégoût dans l'obéissance; en outre, des maladies successives, jointes à un tourbillon de scrupules qui venaient obscurcir son âme, lui suggéraient continuellement des tentations de désespoir. Le démon ajoutait ses attaques à toutes ces épreuves; tantôt il représentait au jeune novice la liberté dont on jouit dans le monde, tantôt l'amour naturel de ses parents, tantôt enfin il lui montrait l'âpre solitude de la vie religieuse qu'il avait embrassée, s'efforçant de lui persuader qu'il était impossible de persévérer dans un état si plein de labeurs. Toute sa vie n'était qu'un combat acharné.

Cette lutte perpétuelle empêchait Alphonse de laisser rouiller les armes que la vie religieuse mettait en son pouvoir et de s'endormir dans une quiétude plus périlleuse encore que la tentation. Fort de sa foi et de sa confiance en Dieu, il ne se laissa jamais abattre, et, après une année de ces rudes épreuves, il put offrir au Seigneur, en prononçant ses vœux, une âme fortement trempée et prête à soutenir les grands combats que lui réservait l'avenir.

LE BIENHEUREUX OROZCO ORDONNÉ PRÊTRE

Jeune profès, il redoubla d'ardeur dans ses exercices de pénitence : ses jeûnes étaient continuels, il portait toujours le cilice; tout son repos consistait à passer, la nuit, quelques heures sur un lit de sarments. Il puisait la force et l'énergie nécessaires pour supporter tant de mortifications dans la prière et la fidélité à tous les exercices de la vie religieuse.

Il s'adonnait, en outre, avec ardeur, aux études théologiques qui élevaient continuellement son âme vers Dieu et devaient lui permettre, plus tard, de faire pénétrer plus abondamment la vérité dans les âmes.

Ordonné prêtre, il célébra sa première messe avec une faveur ineffable, qui ne se ralentit jamais dans la suite. Cet acte principal de la vie sacerdotale absorbait toutes les forces de son âme, toutes les pensées de son esprit dès le premier instant du lever. Dès lors, il se nourrissait comme par anticipation du divin Sacrifice qu'il allait offrir. Il restait à l'autel environ une heure, à cause des contemplations et des extases qui le privaient, à certains moments, de toute connaissance. Il prolongeait aussi son action de grâces qui, d'ailleurs, ne semblait point cesser, car, toute la journée, il était plongé dans un recueillement profond, par lequel il s'efforçait de complaire à l'Hôte qu'il avait reçu le matin et qu'il se préparait à recevoir le lendemain.

Grâce à cette force qu'il puisait chaque jour à l'autel, le bienheureux Orozco put résister aux terribles épreuves qui avaient commencé au noviciat et auxquelles s'ajouta bientôt une tentation de blasphème qui dura trente ans. « La tribulation, disait-il lui-même, est le coup d'éperon qui fait courir le chrétien dans le chemin de la vertu, c'est l'amertume qui fait détester à l'homme les plaisirs du monde, c'est le coup de fouet qui l'empêche de s'endormir dans la tiédeur, c'est enfin le frein seul capable de contenir la sensualité qui est comme un cheval indompté. » L'épreuve eut pour lui tous ces avantages; aussi, à peine était-il promu au sacerdoce, que ses supérieurs le jugèrent assez vertueux et assez savant pour le nommer prédicateur du couvent. Il remplit cette charge avec un zèle vraiment apostolique qui attirait les âmes à lui. C'était dans la prière et la contemplation qu'il cherchait le secret d'émouvoir les cœurs pour les gagner au Christ. Cette méditation de la vérité en engendrait l'amour dans son âme et rendait sa parole à la fois élégante et simple, vive et passionnée. Il attirait à lui les foules et se montrait toujours, comme le Sauveur, plein de douceur et de suavité. Il aimait à montrer à ses auditeurs la grande miséricorde de Dieu pour nous : « C'est le propre de Dieu, disait-il, de pardonner les offenses. » Mais il savait empêcher ses auditeurs de tomber dans la présomption en ajoutant : « Cependant, ne vous imaginez point que Dieu n'aie qu'un bras droit pour faire des largesses, sans bras gauche pour venger les injures qui lui sont faites, car il est aussi juste que miséricordieux. »

Cette ligne de conduite, pleine de douceur et

de suavité, le bienheureux Orozco la suivait en tout. Etant prieur des couvents de Soria et de Médina (de 1538 à 1541), il s'efforçait de se faire plutôt aimer que craindre de ses subordonnés. Il savait que si, par la fermeté, la sévérité, on peut obtenir la régularité extérieure d'un couvent, on ne peut espérer de ses frères un avancement vrai et solide dans la vertu, une disposition favorable au service de Dieu qu'en y gagnant leurs cœurs et en leur rendant aimable ce qu'on veut obtenir d'eux. Mais le grand moyen dont il se servait pour les attirer à Dieu était de leur donner lui-même l'exemple de toutes les vertus religieuses.

LE P. ALPHONSE DEVIENT AUTEUR

Au Chapitre général tenu à Duenas, en 1541, le Bienheureux fut nommé visiteur de la province d'Espagne. Cette charge le força à parcourir successivement tous les couvents augustiniens, alors très nombreux de la Péninsule. En passant à Séville, il eut une vision qu'il raconte en ces termes : « Comme je me trouvais dans le couvent de cette ville, la Sainte Vierge m'apparut en songe et me dit cette seule parole : *Ecris*. La joie que je ressentis à cette vue fut si grande que je ne saurais l'exprimer. Le visage de la Reine du ciel était si humble à la fois et si grave, que même maintenant il me semble encore la voir, tant son image s'imprima profondément dans mon cœur. Cette joie m'arracha au sommeil et je fis aussitôt cette prière : « Oh ! Reine des Anges, je vous en supplie, si ce que je viens de voir n'est pas un pur effet de mon imagination, rendez-moi certain de votre volonté par une seconde révélation. » Je me rendormis aussitôt, la Vierge m'apparut de nouveau et me dit : *Ecris*. »

Quelques jours après, l'heureux auteur commençait à obéir. Dès lors, il offrit chaque année un livre comme tribut à la Reine des cieux.

Dieu ne commande rien sans donner le moyen d'accomplir sa volonté. Il voulait que le P. Alphonse guidât les âmes dans le chemin du ciel, il illumina son esprit pour en faire un guide sûr. Aussi toutes les œuvres du Bienheureux ont-elles un fondement de doctrine forte et substantielle, qui éclaire l'intelligence et enflamme la volonté. On respire, en lisant ses ouvrages, un parfum délicieux de suavité, une inexprimable douceur de sentiments qui rappellent le ciel où il puisait son inspiration. Ses pages sortent d'un cœur plein de charité plutôt que d'une intelligence qui cherche à remplacer la chaleur de l'inspiration vive et spontanée en recouvrant ses pensées du manteau trompeur de la rhétorique.

IL PART POUR L'AMÉRIQUE

Ce nouveau travail, joint à ceux qu'il soutenait auparavant, ne suffisait point encore au zèle du Bienheureux ; il voulait se sacrifier d'une manière plus complète, il désirait ardemment obtenir la faveur de mourir martyr. Il put espérer un moment qu'il allait être exaucé, car ses supérieurs lui permirent de s'embarquer pour les missions du Mexique, en 1548. Mais Dieu n'accepta pas son sacrifice, il lui envoya une maladie qui le força d'abord de s'arrêter aux îles Canaries et ensuite de revenir en Espagne. Peu après, il fut délivré des scrupules et des tentations contre la la foi qui avaient jusque-là continué à l'obséder. Une nuit qu'il revenait de Matines et rentrait dans sa cellule, il entendit de formidables aboiements poussés par les démons sortant en tumulte, et une voix céleste forte et douce qui disait : « Alphonse, ils s'en vont vaincus. » Dès lors, le P. Orozco mena sur la terre une vie angélique, sans ces combats et ces épreuves intérieures qui l'avaient tant fait souffrir pendant trente ans.

IL EST NOMMÉ PRÉDICATEUR DU ROI

En ce temps (1554), ses supérieurs lui confèrèrent le priorat du couvent de Saint-Augustin à Valladolid. Ce poste éminent mettait Alphonse sur le chandelier et l'exposait aux regards de tous. De même que le soleil ne peut s'empêcher d'illuminer, de même le Saint ne peut s'empêcher de répandre partout le suave parfum de sa piété. Aussi, était-ce tout un de converser avec le Bienheureux et de se sentir captivé par ses vertus. L'influence du P. Orozco fut si grande, que les princes demandèrent et obtinrent de Charles-Quint qu'il fût nommé prédicateur de la cour.

Peu après cet acte, le grand empereur abdiquait, laissant l'Espagne à Philippe II son fils. Le P. Alphonse se trouva continuellement aux côtés de ce prince si calomnié. Il sera, auprès de la postérité, comme une garantie de la droiture des intentions de ce roi. Il suivit la cour à Madrid, mais ne voulut point séjourner au palais. Il aimait trop la vie religieuse pour ne point s'efforcer de demeurer dans un couvent. Il alla demander une cellule au monastère augustinien de Saint-Philippe. Son premier acte ,en y arrivant, fut de se prosterner aux pieds du prieur, se soumettre à lui et de renoncer à tous ses privilèges et à toutes les exemptions que sa charge lui conférait. Il choisit dans la maison la chambre la plus pauvre et la moins commode ; il en fit consister tout l'ornement en un arsenal de disciplines, de bracelets de fer et d'autres instruments de mortification ; son lit était composé de quelques sarments cachés par une couverture. Une image du Crucifix dominait tout ce mobilier et lui rendait agréables tous ces objets si contraires aux désirs de la nature. Mais il ne voulait point qu'on connût ses mortifications et il défendait l'accès de sa cellule à tout le monde.

Dur envers lui-même, il était pour les autres plein de douceur et de charité. Comme il avait la permission de disposer de l'argent qu'il recevait comme prédicateur, il le distribuait tout entier aux pauvres, ce qu'il faisait prudemment toutefois, en donnant tous les matins à chacun d'eux ce qui lui était nécessaire pour passer le jour.

Mais sa réputation de charité lui attirait de si nombreux clients que, souvent, ses ressources ne lui suffisaient pas. Il distribuait alors tout ce qu'il pouvait se procurer, même ses habits.

Un jour, il n'avait plus rien, une pauvre femme se présente, lui demandant l'aumône ; le Bienheureux n'a pas la force de la renvoyer, il prend des ciseaux et coupe des deux côtés de son habit ce qu'il avait de trop large. Cet habit recousu ressemblait à un sac, le Père, n'en ayant point d'autre, dut se rendre à la cour dans cet accoutrement. La vue de cette charité, qui ne reculait devant aucun sacrifice, opéra un heureux changement dans l'âme de plusieurs seigneurs qui, désormais, s'associèrent aux bonnes œuvres du P. Orozco.

Il était aussi très zélé pour porter l'aumône spirituelle dans les prisons et les hôpitaux. Il consolait les malades et leur imposait les mains,

ce qui valut à beaucoup d'entre eux une guérison complète.

FIN SPÉCIALE QUE SE PROPOSAIT LE BIENHEUREUX

Mais ce n'était là qu'un côté de la vie du P. Aldhonse; son but principal, celui qu'il poursuivait avec le plus d'ardeur, c'était d'exciter et d'augmenter la foi des grands de la cour pour qu'ils fussent, comme un levain préservateur, capables d'empêcher l'hérésie luthérienne de pénétrer en Espagne. Comme dans toutes les autres œuvres, la prière et la mortification furent ses grands moyens d'action. Ses méditations fréquentes embrasaient son âme d'un amour de Dieu qui enflammait sa parole et lui donnait la force d'enthousiasmer tous ceux qui l'approchaient, et de susciter à chaque instant de nouveaux dévouements à la cause de Dieu. Il se montrait comme un ambassadeur du ciel chargé de maintenir les droits divins au milieu d'une société qui, dans son orgueil, commençait à leur opposer les prétendus droits de l'homme. Pendant quarante ans, il suivit à la cour cette règle de conduite sans jamais faiblir un instant; il parvint à inspirer au roi Philippe II et à tous ses seigneurs l'ardeur qui l'animait lui-même pour l'unité de l'Eglise et la sainte doctrine. Mais il craignait que sa voix, reçu dans des cœurs sur lesquels passaient d'une manière continuelle toutes les tempêtes du monde ne laissât une trop faible empreinte. Il voulut obvier à cet inconvénient en écrivant sa doctrine, il l'abrita ainsi contre l'oubli qui menace toute parole humaine. Ses livres sur la politique chrétienne étaient surtout adressés au roi et à ses seigneurs.

VIEILLESSE DU PÈRE OROZCO

Cependant, la vieillesse avançait; déjà, autour de lui, le Bienheureux entendait des personnes dévouées lui parler de repos. Mais l'intrépide travailleur ne voulait pas entendre ces conseils : « Notre vie, disait-il, est un combat, je me reposerai dans la gloire, » et il continuait tranquillement ses travaux et ses pénitences. Il donnait son concours actif à toutes les œuvres capables d'augmenter le règne de Jésus-Christ sur la terre. Quand il voyait la gloire de Dieu en cause, il ne balançait pas un instant et se mettait au travail avec ardeur. C'est ainsi que, dans un âge très avancé, il ne recula pas devant la fondation très difficile de plusieurs couvents.

Dieu, pour bénir son serviteur, lui accorda le don des miracles. Il guérissait les malades en récitant les Evangiles et en les ceignant de la ceinture augustinienne.

Ces prodiges multipliés lui attiraient des honneurs; pour les fuir, il résolut de se retirer dans la solitude, afin aussi de se préparer au jugement de Dieu. A ses instances, le roi Philippe répondait toujours : « Restez, je ne veux point chasser les saints de ma cour. » Le Saint obéit.

Toute la vie du Bienheureux, si remplie de merveilles, ne pouvait rester cachée; les supérieurs du P. Orozco lui ordonnèrent d'en faire une relation, afin de servir à l'édification des âmes. Celui-ci écrivit sa vie sous forme de *Confessions*, comptant bien éloigner par ce moyen les hommages qu'on lui rendait, mais il ne put y réussir. Dieu voulait dès ici-bas glorifier son serviteur qui, au milieu de tous ces honneurs, restait toujours profondément humble et comme abattu sous le poids de sa prétendue indignité. Il s'efforçait de persuader par ses paroles et par ses actes à ceux qui l'approchaient qu'il n'était qu'un misérable pécheur. Il n'apercevait en soi-même qu'ingratitude envers Dieu, tandis qu'il était toujours à admirer dans les autres ce qu'il y avait de bon et de saint.

Dans les derniers mois que dura sa vie mortelle, il fut l'objet de faveurs extraordinaires qui étaient comme un avant-goût du ciel. Le mercredi de la Pentecôte (1591), pendant sa méditation, il fut ravi dans une extase qui l'arracha violemment à la vie mortelle pour lui faire admirer un instant, contempler et bénir la bonté divine. En revenant à lui, il s'écria : « Hélas ! quelle pauvre nature qui ne peut subir que peu de temps vos douceurs ! quand donc m'enlèverez-vous ce corps de boue pour rendre mon âme bienheureuse en l'unissant à vous? »

PRÉCIEUSE MORT DU BIENHEUREUX

La mort enfin répondit à ses désirs. Le 10 août 1591, il fut atteint de la fièvre qui devait l'emporter. Il surmonta d'abord le mal par la force de sa volonté et ne cessa point, pendant les vingt premiers jours de sa maladie, la célébration du Saint Sacrifice de la messe. Aux représentations des médecins, il répondait : « Qui me défend de dire la messe? Gallien et Hippocrate? S'ils savaient la valeur d'une messe, ils la préféreraient certainement à la santé. D'ailleurs, Dieu ne fit jamais mal à personne. »

Vers le commencement de septembre, il lui fut tout à fait impossible de sortir du lit. Il se faisait alors apporter la Sainte Communion chaque jour. Les grands de la terre venaient aussi le visiter et lui manifester leur reconnaissance en remplissant à l'envi auprès de lui la charge d'infirmier. Dieu les récompensait, car leurs mains recevaient, au contact du Bienheureux, une odeur merveilleuse et vraiment divine.

Cependant, la fièvre continuait ses ravages; un jour même les assistants crurent le malade à l'agonie : « Ne craignez rien, leur dit celui-ci, le Seigneur m'a fait naître un jeudi, ce n'est que jeudi prochain qu'il m'appellera à lui. »

Le jour fixé, au matin, il ressuscita un enfant et consola ainsi ses parents éplorés. Puis il demanda la croix qu'il avait tant aimée, il l'embrassa, la pressa aussi fortement qu'il put sur son cœur, lui exprimant tout son amour en des paroles douces et tendres, et lui demandant de le faire aborder heureusement au port du salut.

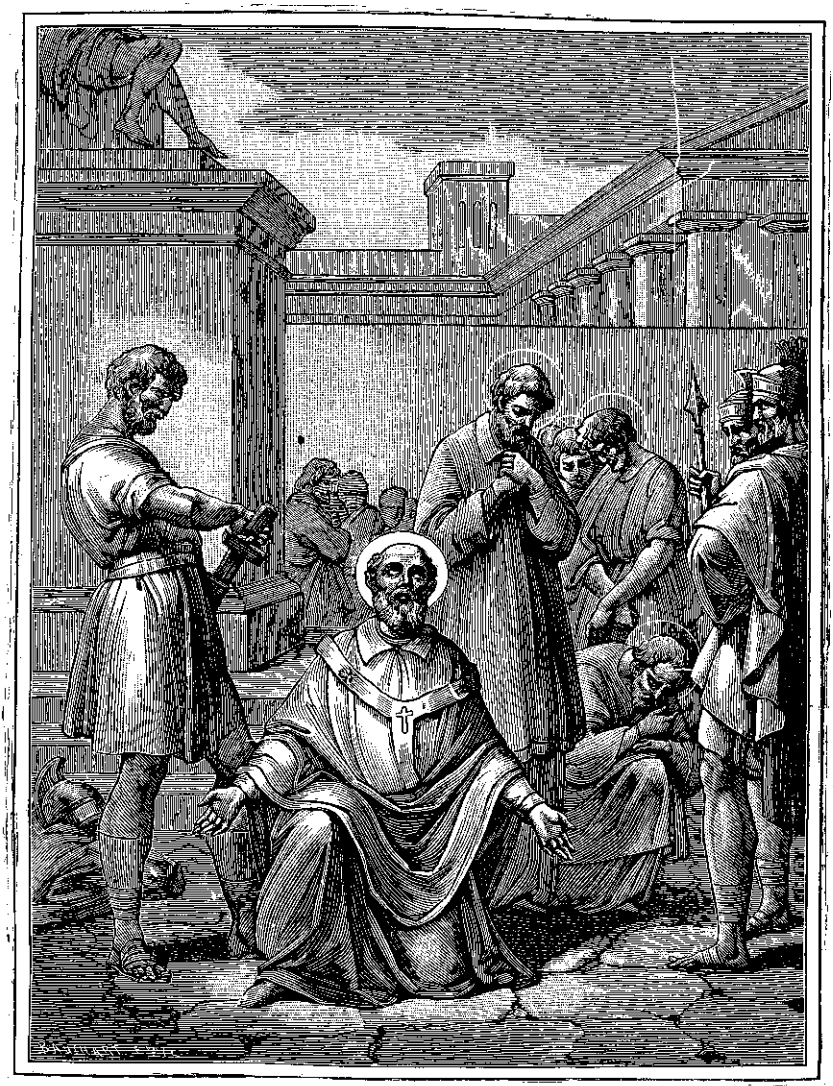
Peu après, il appela autour de son lit tous les religieux de la maison et leur fit lentement un discours d'adieu, en prenant pour sujet ces paroles du Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il se recoucha ensuite et s'endormit doucement dans le Seigneur, le jeudi 19 septembre 1591.

Dieu glorifia le sépulcre de son serviteur en accordant des miracles sans nombre par son intercession, mais c'est surtout aux chrétiens de notre siècle qu'il appartient de vénérer le bienheureux Alphonse d'Orozco, puisque c'est à eux que le Seigneur a réservé de voir la béatification et peut-être bientôt la canonisation de son grand serviteur.

SAINT JANVIER DE NAPLES, ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT

ET SES COMPAGNONS MARTYRS

Fête le 19 septembre.



Saint Janvier sur le point d'être décapité et disant : « Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, je vous recommande mon esprit, et le remets entre vos mains. »

LES COMMENCEMENTS — ÉDUCATION DE SAINT JANVIER

Rien ne nous est parvenu de l'enfance et de la jeunesse de saint Janvier. Plusieurs villes d'Italie se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour; pourtant, le plus grand nombre d'historiens lui donnent Naples pour patrie.

Ce qui est certain, c'est qu'il appartenait à une famille noble et chrétienne. Il vécut au temps des persécutions, et si les actes de son martyre nous laissent ignorer la date de sa naissance, cependant, par celle de sa mort ou plutôt de sa seconde naissance, pour parler le langage de la liturgie, nous pouvons, d'une certaine façon, conjecturer l'époque de son entrée en ce monde. C'est, en effet, l'an 305 qu'il fut martyrisé, et nous savons, d'autre part, qu'il ne mourut pas très âgé, puisque sa mère ne le précéda que de trois jours dans l'éternelle vie.

Quoi qu'il en soit, notre Saint reçut l'éducation qui convenait à un jeune noble; mais il ne se faisait pas moins remarquer par sa piété que par sa science, ce qui le fit choisir pour évêque de Bénévent par le peuple.

HUMILITÉ, CHARITÉ ET ZÈLE DU SAINT ÉVÊQUE

Lui seul se croyait indigne de cette charge, et il ne fallut rien moins que le commandement exprès du Souverain Pontife pour vaincre sa modestie. L'humilité sait du moins obéir.

En face de la volonté du Souverain Pontife, Janvier se résolut à accepter cette dignité. Ce qui fit bien voir combien le pape avait raison de l'estimer digne de cette fonction importante, ce fut le zèle avec lequel saint Janvier remplit sa nouvelle mission. Il se fit admirer surtout par sa charité. Les pauvres et les affligés étaient l'objet de ses tendresses ; les idolâtres eux-mêmes accouraient à lui en toute confiance. Notre Saint les accueillait avec une bonté qui les captivait; il venait en aide à tous leurs besoins, et surtout il leur faisait la belle aumône spirituelle de la vérité. A ces âmes ensevelies dans les ténèbres du paganisme, il donnait Dieu et les illuminait par la connaissance de « Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde, » comme il donnait à leur corps le pain qui devait le soutenir et les vêtements qui devaient abriter leurs membres. C'est ainsi que nombre de païens lui ont dû le salut de leur âme comme la santé du corps.

Certes, sans porter ses soins aux païens, le saint évêque avait fort à assister, consoler et fortifier parmi les chrétiens qui lui étaient confiés.

Dioclétien était empereur, et le persécuteur, qui faisait poursuivre les chrétiens dans tout l'empire, n'épargnait point ceux d'Italie.

Saint Janvier se multipliait; partout où il y avait des courages à relever, il était là, fortifiant les fidèles par sa parole et par son exemple. Mais surtout il portait ses soins aux lieux où le péril était plus grand. Or, à Misène les peuples affluaient, attirés par la renommée d'une sibylle qui y rendait ses oracles. C'est là que le zélé pasteur allait souvent pour maintenir les serviteurs de Dieu dans leurs devoirs par ses fréquentes exhortations.

SAINT JANVIER ET LE DIACRE SOSIUS A MISÈNE PERSÉCUTION

Il y avait dans cette église un diacre d'un rare mérite, nommé Sosius. Les deux hommes de Dieu contractèrent une amitié que la persécution rendit plus étroite. Ils travaillèrent de concert au salut des âmes, s'animant l'un l'autre à se sacrifier pour le nom de Jésus-Christ, et se préparant tous deux à souffrir le martyre.

Un jour que Sosius lisait l'Évangile dans une assemblée de fidèles, saint Janvier aperçut autour de sa tête des rayons invisibles pour tout autre que lui. Cette vision lui causa une grande joie; en présence de tous les assistants, il embrassa le zélé diacre et le félicita des victoires qu'il remporterait bientôt sur la cruauté des idolâtres. L'événement ne tarda pas à vérifier cette prédiction. Sosius fut bientôt arrêté par Draconce, gouverneur de la Campanie. Procule, diacre de l'église de Pouzzoles, Eutyche et Acuce, nobles citoyens de la même ville, devinrent ses compagnons de captivité pour avoir blâmé hautement l'injustice du proconsul. Ils étaient condamnés au supplice de la flagellation, et les bourreaux allaient exécuter l'ordre inique du proconsul, lorsque Draconce fut révoqué. Les victimes lui échappèrent, mais ce fut pour tomber entre les mains de son digne successeur.

Timothée, le nouveau préfet, s'informa de l'état des chrétiens dans sa province. Il apprit ainsi le zèle de saint Janvier à soutenir le courage des siens et envoyer ces âmes au ciel pendant que les bourreaux de Dioclétien couvraient l'empire de cadavres. Il sut aussi les relations de saint Janvier avec Sosius et les autres prisonniers de Draconce, son prédécesseur. Aussitôt, saint Janvier est arrêté; il est conduit à Nole où le proconsul l'attend pour le punir de sa témérité.

SAINT JANVIER A NOLE DEVANT LE PROCONSUL

Du haut de son tribunal, Timothée reproche vivement à saint Janvier de désobéir aux édits des empereurs : « Offrez de l'encens aux idoles ou renoncez à la vie, » lui dit-il. C'est le dernier mot des persécuteurs païens. « Je ne puis immoler des victimes au démon, répond avec calme le Saint, moi qui ai l'honneur de sacrifier tous les jours au vrai Dieu! » Cette réponse irrite le proconsul.

Timothée, heureux de pouvoir signaler son zèle pour la religion de l'empereur, s'empresse de saisir l'occasion qui lui est offerte.

LES SUPPLICES — TROIS COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ

Le Saint passa de l'interrogatoire à la fournaise. Il y en avait en permanence pour les chrétiens qui refusaient leur encens aux faux dieux; mais, comme les trois jeunes Hébreux, il en sortit sans blessure : ses cheveux, ses habits même furent respectés par le feu. Aux yeux du juge, c'était un miracle dû à l'art magique des chrétiens.

Les supplices ne manquaient pas; depuis longtemps déjà, les païens étaient occupés à en inventer. Les ongles de fer serviront peut-être mieux que le feu la cruauté du tyran!

Ils firent, en effet, cruellement souffrir la victime, ces ongles de fer, pendant qu'ils déchirèrent toutes ses chairs! Après cet horrible supplice, les bourreaux jetèrent le Saint en prison. Il n'y fut pas longtemps seul. Festus, diacre, et Didier, lecteur de l'Eglise de Bénévent, ayant appris que leur saint pasteur était dans les chaînes à Nole, se rendirent près de lui pour lui rendre les services qui dépendaient d'eux. Ils pénétrèrent, en effet, dans la prison, mais enchaînés comme leur pasteur par l'ordre de Timothée. Quelques jours après, il leur fut permis de revoir la lumière, mais ce fut pour aller mourir à Pouzzoles. On les traîna derrière le chariot du proconsul jusqu'au lieu de leur supplice.

LES SEPT MARTYRS A POUZZOLES

Janvier, Festus et Didier allaient rejoindre Sosius, Eutyche et Acuce, à Pouzzoles. Ils étaient tous condamnés aux bêtes.

Les deux amis, Janvier et Sosius, se retrouvèrent, non plus comme autrefois, à Misène, exerçant librement leur ministère au milieu des fidèles, mais glorifiant le Seigneur par leurs chaînes. Tendrement, les deux saints s'embrassèrent, comme les deux apôtres Pierre et Paul, se séparant sur la voie d'Ostie, pour se rendre au lieu de leur martyre. Baisant au front le diacre Sosius : « Voici, dit l'évêque, voici le diacre que l'Esprit divin a préparé au martyre par une flamme céleste, figure de la couronne de gloire qu'il doit bientôt recevoir. »

Puis, aux autres saints confesseurs : « Courage, mes frères, dit-il. Combattons généreusement contre le démon et contre son ministre Timothée. Notre-Seigneur m'a envoyé ici afin que le pasteur ne soit point séparé de son troupeau, ni le troupeau de son pasteur. Que les promesses et les menaces ne fassent aucune impression sur

vos cœurs. Gardons une fidélité inviolable à notre divin Maître. En plaçant toute notre confiance en Dieu, nous triompherons de la malice de nos adversaires. »

Le lendemain, le peuple était réuni à l'amphithéâtre pour assister au supplice des martyrs qui allaient être donnés en proie aux bêtes féroces. Les saints martyrs se munissent du signe de la Croix. Les yeux et les mains au ciel, ils chantent des hymnes en attendant que la dent des lions permette à leur âme de s'y envoler. Le moment est venu. Les bêtes sont lâchées. Tous les yeux se fixent sur l'arène. Les lions et les tigres bondissent hors de leur cage. Mais voilà que, près de ces corps qui devaient leur servir de pâture, lions et tigres se couchent comme des agneaux, caressent de leur langue ces pieds qu'ils devaient broyer.

Le peuple est trompé dans son espoir, le peuple, plus cruel que les bêtes fauves! Timothée a peur. Il craint une sédition. Il va livrer les victimes à la populace et l'abreuver de leur sang pour étouffer ses cris. Il donne l'ordre de décapiter sur-le-champ ceux que les lions ont épargnés.

Comme on conduisait les martyrs au lieu du supplice, saint Janvier pria Dieu d'ôter la vue au président. Il voulait par ce moyen éclairer son âme et toucher son cœur endurci. La prière du Saint était à peine achevée, que Timothée se plaignait d'avoir perdu la vue, reconnaissait le pouvoir des serviteurs de Dieu et arrêtait l'exécution.

Saint Janvier fut conduit devant lui. Plus doux que lorsqu'il fit comparaître le Saint pour la première fois devant son tribunal à Nole, Timothée lui dit : « Janvier, qui adorez le Dieu tout-puissant, priez-le pour moi, et demandez-lui pour moi la vue. » Le Saint, voulant montrer par un nouveau miracle la puissance du vrai Dieu, fit une seconde prière, et le proconsul recouvra l'usage de ses yeux. Nombre de païens, témoins du prodige, se convertirent. Mais l'hypocrite Timothée paya par un ordre de mort la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers saint Janvier.

Pendant qu'on conduisait le Saint à la place Vulcaine, qui devait être témoin de son supplice, un vieillard chrétien se jeta à ses pieds et le pria de lui donner quelques pièces de ses habits comme une précieuse relique. Saint Janvier lui promit le linge qui lui aurait servi à se bander les yeux pendant son martyre. « Je ne manquerai pas à ma promesse, ajouta-t-il en présence des bourreaux, les chrétiens savent tenir leur parole même après leur mort. »

Arrivé sur la place publique, il se mit en prière, et Jésus lui apparut les bras étendus comme pour le recevoir au ciel. Puis il se banda lui-même les yeux. Le bourreau fit son œuvre. « Seigneur Jésus, disait le martyr, je vous recommande mon esprit et je le remets entre vos mains. » Ses compagnons subirent courageusement le même supplice et reçurent la même couronne.

Le bourreau se plaisait à fouler aux pieds le linge teint de sang qui avait servi à bander les yeux de sa victime. « Prends-le, disait-il ironiquement au Saint qu'il venait de mettre à mort, prends-le et porte-le au chrétien à qui tu l'as promis. » La victime obéit et le bourreau vit avec étonnement entre les mains du vieillard la précieuse relique. Le Saint avait tenu parole même après sa mort.

LES RELIQUES

Le lieu où les martyrs répandirent leur sang pour Jésus-Christ porte aujourd'hui le nom de *Solfataria*. C'est, en effet, une large vallée qui ne produit que du soufre. La dévotion des chrétiens ne pouvait abandonner cet endroit témoin d'un si beau triomphe. Sur une montagne voisine, ils bâtirent une église sous l'invocation de saint Janvier. Là furent déposées d'abord les reliques des saints martyrs.

Un siècle plus tard, les corps de saint Procule, de saint Eutyche et de saint Acuce furent portés à Pouzzoles ; ceux de saint Festus et de saint Didier à Bénévent ; celui de saint Sosius fut rendu à Misène, où il repose dans une magnifique église. Enfin, la ville de Naples fut enrichie des reliques de saint Janvier avant qu'on les portât à Bénévent.

C'est qu'en effet, au commencement du IX^e^ siècle, Sicon, prince de Bénévent, assiégea Naples et exigea des habitants que pour sauver leur vie et leur liberté ils cédassent le corps de leur saint protecteur. Le vainqueur l'emporta en triomphe à Bénévent. Mais sous le pape Alexandre VI, Ferdinand, roi de Naples, rendit à sa capitale son antique trésor. Le corps de saint Janvier fut ramené au milieu de son peuple et déposé dans la cathédrale de Naples le 13 janvier 1497.

Ce jour-là même la ville fut délivrée d'une peste qui y exerçait depuis longtemps ses ravages.

Les ossements et les cendres du corps de saint Janvier sont conservés dans une magnifique chapelle construite sous le grand autel. Il y a dans la même église une autre chapelle, appelée le *Trésor*, dans laquelle on garde le chef et le sang du saint martyr. Le peuple de Naples la fit bâtir en actions de grâce de ce qu'il avait été délivré de la peste, en 1529, par l'intercession du Saint.

LES MIRACLES

Une veuve éplorée, Maximina, venait de perdre son fils unique. Après avoir longtemps prié auprès des restes de saint Janvier, elle revint près de celui qui n'était plus, et appliqua sur le cadavre de son enfant une image du saint martyr. Comme autrefois le fils de la Sunamite à la prière d'Elisée, l'enfant revint à la vie et passa des bras de la mort dans ceux de sa mère.

Et que de fois saint Janvier préserva les Napolitains de la mort!

En plusieurs circonstances, les terribles éruptions du Vésuve, situé à huit milles de Naples, jetèrent l'épouvante dans la ville. Ce ne fut jamais inutilement que saint Janvier fut invoqué. En 1707, en particulier, on porta processionnellement la châsse du Saint dans une chapelle au pied du Vésuve et aussitôt l'éruption cessa.

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

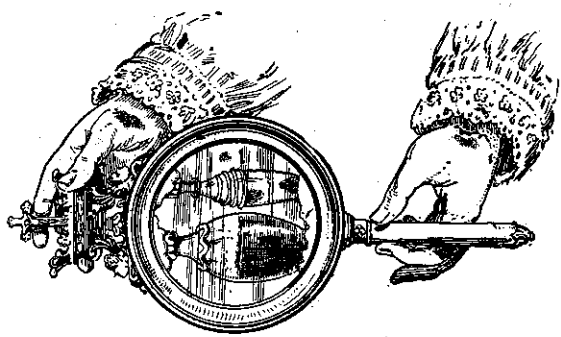
Dans la chapelle de saint Janvier à la cathédrale de Naples, et précisément vers la partie postérieure de l'autel, on voit une niche divisée en deux compartiments ; chacun de ceux-ci est fermé par une porte en métal correspondante, avec deux serrures ; deux des clés sont gardées par l'archevêque et les deux autres par la *députation du Trésor*.

L'intérieur des deux compartiments est revêtu latéralement et à sa partie supérieure de marbre coloré ; la partie inférieure est en argent ; en outre, on ne distingue pas, du moins apparemment, ni porte, ni autre communication avec l'extérieur de ladite niche.

Or, à deux époques principales de l'année, c'est-à-dire au mois de mai et de septembre, un délégué de l'archevêque et un député de service

se réunissent vers neuf heures du matin, et en présence d'un chapelain et d'autres personnes étrangères, chacun ouvre les portes avec les clés qui lui sont confiées.

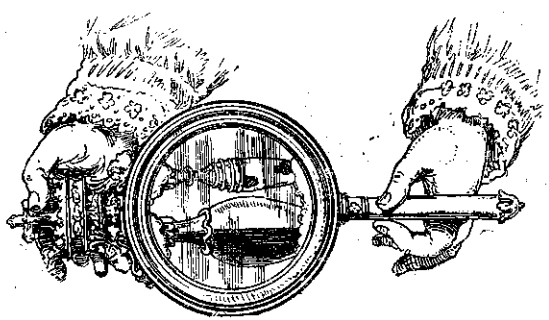
Dans le compartiment qui correspond à la partie droite de la niche, on voit la statue d'argent de saint Janvier, en demi-buste; on la sort, et avant de la placer sur l'autel on la revêt d'ornement de gala. Puis, dans l'autre compartiment, on voit un support métallique, haut de 70 centimètres environ, qui, dans sa partie centrale, porte un reliquaire. Celui-c iest formé de deux lames de verre incolore et de forme circulaire, d'un diamètre de 12 centimètres environ, fixées parallèlement sur un cadre en argent également circulaire et à une distance l'une de l'autre de 8 centimètres environ; au cadre métallique, large d'environ 3 centimètres, et dans sa partie inférieure, correspond un appendice cylindrique en argent aussi, d'une longueur de 20 centimètres environ, qui sert à placer le reliquaire sur le soutien et aussi à le tenir dans la main.



Ensuite, à la partie supérieure du cadre, se trouve un ornement de même métal en forme de couronne, d'une hauteur de 6 centimètres à peu près, avec une croix. Le tout est clos hermétiquement par une soudure.

Dans l'intérieur du reliquaire apparaissent deux petites ampoules de verre; leur forme indique qu'elles ont été fabriquées à une époque très éloignée. Elles sont fixées, dans leurs deux parties opposées, avec un mastic blanchâtre, d'un aspect terreux, et leurs extrémités supérieures sont cachées par le mastic et par le cadre, de telle sorte qu'on ne peut voir comment elles sont fermées. Dans la plus petite ampoule de forme cylindrique, quelques taches roussâtres qui souillent les parois intérieures, mais ne présentent jamais beaucoup d'importance.

L'autre ampoule a la forme d'une poire déprimée sur ses deux faces qui semble apparemment avoir une capacité d'environ 50 grammes d'eau distillée. Dans ledit récipient est contenu le sang de saint Janvier : c'est une substance solide, opaque, de couleur de café torréfié, qui remplit les deux tiers à peu près de la capacité.



L'espace entre chacune des deux faces de l'ampoule et la plaque correspondante du reliquaire est de 2 centimètres environ.

Quand commence la cérémonie, le chapelain prend le reliquaire par le support et le renverse sens dessus dessous, pour montrer que la substance contenue dans l'ampoule ne change pas de position et dit : *Il est dur!*

Après cela, suivi d'un clerc qui porte un cierge de cire allumé, il passe devant toutes les personnes qui sont particulièrement invitées autour de l'autel pour observer le phénomène de plus près; et de temps en temps tourne le reliquaire, en abandonnant le manche et en le tenant par la couronne. Le cierge, employé non seulement pour la cérémonie religieuse, mais qui sert encore pour observer l'immobilité de la substance, est relativement très long pour le chandelier qui est bas et muni d'un manche.

Pendant que l'on continue les prières, on voit subitement toute la masse qui se détache uniformément des parois de l'ampoule; en tournant le reliquaire, la substance en suit le mouvement comme pourrait faire un autre liquide. Au premier moment, on observe que la partie centrale est encore solide, mais peu après, la masse se liquéfie complètement en un liquide dense à peu près comme le miel, opaque, de la même couleur que celle de la masse solide, et ne laissant nulle trace sur les parois qu'elle abandonne pendant le mouvement.

Alors, en *criant au miracle!* on fait baiser le reliquaire à toute la foule qui s'est rassemblée dans l'église. Quand cette cérémonie est terminée, on repose le reliquaire sur le support et on le porte en procession en même temps que le demi-buste du Saint, par toute la cathédrale jusqu'au maître-autel, où le saint et le reliquaire restent exposés jusqu'au soir.

Vers les 9 heures de l'après-midi, on enlève les reliques dudit lieu et, toujours en procession, on les reporte dans la chapelle; et avant de les enfermer dans la niche, avec les mêmes formalités que nous avons dites, on dépouille la statue de ses habits de gala, et on fait baiser le reliquaire. La substance est encore liquide, mais alors elle offre cette particularité de s'attacher aux parois de l'ampoule, et la couche qui reste adhérente, regardée par transparence, est d'un jaune brun et strié de rouge en divers points. On ne dirait plus que c'est la même substance qui a été observée dans la matinée.

Le jour suivant, la masse se retrouve de nouveau à l'état solide et, durant la cérémonie, se liquéfie en restant dans ce dernier état jusqu'au soir.

ORAISON

Dieu, qui, chaque année, éjouissez nos cœurs par le retour de la fête de vos saints martyrs Janvier et ses compagnons, accordez, nous vous en supplions, que nous soyons enflammés par les exemples de ceux dont les mérites font notre joie. (*Bréviaire romain.*)

APPARITION DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

Fête le 19 septembre.

C'est le 19 septembre 1846, un samedi, dernier jour des Quatre-Temps de septembre, à l'heure des premières Vêpres de la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, que la Sainte Vierge daigna apparaître à deux petits bergers des Alpes : Maximin Giraud, âgé de onze ans, et Mélanie Calvat Matthieu, âgée de quatorze ans.

Tous deux étaient nés à Corps, bourg de treize cents âmes, du département de l'Isère. Néanmoins, ils se connaissaient à peine, car Mélanie avait quitté Corps depuis plus de quatre ans. Elle était, depuis le mois de mars 1846, au service de Baptiste Pra, au hameau des Ablandins, commune de La Salette : et Maximin remplaçait, depuis quelques jours, le berger malade de Pierre Selme, autre propriétaire des Ablandins.

Ces deux enfants s'entretinrent ensemble pour la première fois, le vendredi 18 septembre. Le lendemain, samedi, par une belle matinée, ils arrivèrent, conduisant chacun les quatre vaches de leurs maîtres, sur la montagne du Planeau.

Vers midi, ils allèrent prendre leur repas sur des pierres disposées en forme de siège, sur le lit desséché d'une source appelée dans le pays : la *petite Fontaine*. Après être allés se désaltérer à la *Fontaine des hommes*, qui coulait plus haut, ils redescendirent. Puis, déposant leurs sacs près de la fontaine tarie, ils s'étendirent sur le gazon, à quelques pas l'un de l'autre, et s'endormirent.

Vers deux heures et demie, Mélanie, s'étant éveillée la première, appelle son compagnon, en lui disant : « Allons voir où sont nos vaches. » Et les deux bergers de franchir le torrent et de gravir l'espace qui les sépare du plateau, qui domine le ravin. Ils ne tardent pas à découvrir leurs vaches, elles étaient couchées sur le versant du mont Gargas.

Ils redescendent aussitôt pour prendre leurs petits sacs, Mélanie précède son compagnon. A peine a-t-elle fait quelques pas qu'elle s'arrête effrayée; elle aperçoit soudain devant elle une clarté éblouissante, qui remplit le ravin. Cette lumière merveilleuse semble faire pâlir celle du soleil, qui brille cependant du plus vif éclat. A cette vue : « Viens vite voir cette clarté là-bas, » s'écrie Mélanie. Et Maximin, qui, d'abord, n'aperçoit pas la clarté, la découvre aussitôt. La lumière s'entr'ouvre et laisse voir une belle Dame, environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde.

La Vierge couronnée en 1879.

LES LARMES D'UNE MÈRE

La belle Dame, comme l'ont appelée les bergers, est assise sur une pierre; ses pieds reposent dans le lit desséché de la fontaine, ses coudes sont appuyés sur ses genoux, et ses mains soutiennent sa tête, qui est comme appesantie par la douleur.

A ce spectacle, Mélanie est saisie de frayeur : « Ah! mon Dieu, » s'écrie-t-elle, et elle laisse tomber son bâton. Maximin, lui aussi, est effrayé, et il invite sa compagne à garder son bâton, afin de pouvoir au besoin se défendre.

Alors la belle Dame se lève, croise les bras sur sa poitrine, et d'une voix douce comme une harmonie du ciel :

« Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur. Je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. »

La Vierge s'avance vers l'endroit où les enfants s'étaient endormis, à trois mètres de la fontaine; et les deux bergers, pleinement rassurés par ses maternelles paroles, s'empressent de descendre à sa rencontre. Ils viennent se placer tout à fait près d'elle, Mélanie à sa droite, et Maximin à sa gauche; mais tous deux devant elle, et dans la lumière qui l'environne.

Alors la Vierge fait entendre des paroles, qui, depuis, ont été portées à tout l'univers. Nous allons en citer le texte, tel que les deux enfants l'ont transmis aux commissaires délégués par Monseigneur l'évêque de Grenoble, et tel qu'ils l'ont répété invariablement, après l'Apparition, à des milliers de pèlerins.

Dans sa forme, ce discours est simple comme l'Evangile, et ceux-là seuls pourraient se scan-

daliser de sa simplicité, qui n'auraient pas lu les Saintes Ecritures.

LE DISCOURS DE MARIE

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit la belle Dame, en versant des larmes abondantes, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres : et vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous ! »

Elle semble ensuite laisser parler par sa bouche le Dieu qui l'envoie, à la manière des prophètes : « Je vous ai donné six jours pour travailler, dit-elle, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils.

» Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils; ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

» Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par la récolte des pommes de terre; vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire; quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir; et à Noël, il n'y en aura plus. »

En effet, au mois de décembre qui suivit l'Apparition, à La Salette, à Corps et dans les environs, il restait à peine de pommes de terre ce qu'il en fallait pour ensemencer les champs, au sortir de l'hiver. — Jusque-là, la belle Dame a parlé le français; or, les deux pâtres ne comprenaient pas cette langue, qui n'était guère usitée à Corps avant l'Apparition; n'étant, du reste, allés à l'école ni l'un ni l'autre, ils n'avaient pas pu l'apprendre. A cet endroit du discours, Mélanie interroge du regard Maximin, comme pour lui demander ce que signifiait un tel langage.

La belle Dame alors, avec une maternelle condescendance : « Mes enfants, dit-elle, vous ne comprenez pas le français, je vais vous le dire autrement. » Elle reprend en patois ces mots : si la récolte se gâte, etc... et elle poursuit son discours, toujours en patois. Chose étonnante! le soir même, les enfants ont répété en français la première partie du discours qu'ils ne comprenaient pas; les enfants, c'est-à-dire Maximin, qui avait à peine pu, en trois ans, apprendre le *Pater* et l'*Ave*, et Mélanie, qui ne savait encore que faire le signe de la Croix !

Voici la traduction des paroles que la Sainte Vierge a prononcées en patois : « Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer; tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront; ce qui viendra tombera en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine. Avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront; les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises et les vignes pourriront. »

LES DEUX SECRETS

La plupart de ces prophétiques menaces se sont accomplies dans diverses localités. Que de fléaux nous ont affligés depuis 1846 !...

Après ces mots : « les raisins pourriront », la belle Dame continua de parler à haute voix. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin reçoit un secret en français.

Bientôt après, la Vierge s'adresse à la petite bergère, et Maximin cesse de l'entendre. Elle confie aussi à Mélanie un secret, également en français et plus long, paraît-il, que celui de Maximin.

Les enfants ont été d'une discrétion merveilleuse à garder leur secret pendant cinq ans; mais, en 1851, le Saint-Père Pie IX, de glorieuse mémoire, ayant manifesté le désir de le connaître, ils se décidèrent à l'écrire dans deux lettres séparées qui furent scellées du sceau de l'évêché de Grenoble et confiées à deux vicaires généraux de ce diocèse, MM. Rousselot et Gérin. Ces messieurs furent admis à une audience du Saint-Père, le 18 juillet 1851. Après avoir lu la lettre de Maximin, Pie IX dit : *C'est bien là la naïveté d'un enfant.* Puis, pendant la lecture de la lettre de Mélanie, qui sembla plus longue que celle de Maximin, le Saint-Père devint fort triste, et, à la fin, il prononça ces paroles : « *Ce sont des fléaux qui menacent la France : elle n'est pas seule coupable; l'Allemagne, l'Italie, toute l'Europe est coupable et mérite des châtiments. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante, et vous en voyez ici le capitaine.* »

SUITE DU DISCOURS DE MARIE

La Vierge, poursuivant ensuite son discours, de manière à être entendue des bergers : « S'ils se convertissent, dit-elle, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres. » Expressions figurées, que la Vierge emploie pour annoncer aux hommes de grandes prospérités temporelles, s'ils reviennent à Dieu. De semblables locutions se trouvent presque à chaque page dans nos saints livres. Le Seigneur ne dit-il pas lui-même à Moïse : *J'introduirai mon peuple dans une terre fertile, où ruissellent le lait et le miel?*

On le voit, les menaces de la Vierge de l'Apparition ne sont que conditionnelles; et il dépend de nous de changer en bénédictions les malédictions qu'elle nous a fait redouter.

S'adressant ensuite d'une manière plus spéciale aux deux bergers, la belle Dame leur dit : « Faites-vous bien votre prière, mes enfants ?

— Oh ! non, Madame, guère bien, répondirent-ils tous deux avec franchise.

— Ah ! mes enfants, reprit-elle aussitôt, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire (il faudra) dire seulement un *Pater* et un *Ave Maria;* quand vous aurez du temps (il faudra) en dire davantage.

» Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. Les autres travaillent le dimanche tout l'été; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le Carême, ils vont à la boucherie comme des chiens. »

Cette parole paraît dure; mais l'est-elle assez pour flétrir, comme il le mérite, le sensualisme de quelques chrétiens de nos jours !

« N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants ? » demanda enfin la céleste Messagère. Et les deux bergers de répondre : « Non, Madame. » Puis, s'adressant à Maximin : « Mais toi, mon » enfant, dit-elle, tu dois bien en avoir vu une » fois vers la terre du Coin (1) avec ton père. Le

(1) C'est le nom d'un petit hameau de la commune de Corps.

» maître de la pièce (de blé) dit à ton père : Venez » voir mon blé gâté. Vous y êtes allés tous les » deux. Il prit deux ou trois épis dans sa main, » puis il les froissa, et tout tomba en poussière ; » puis vous vous en retournâtes. Quand vous » étiez encore à une demi-heure de Corps, ton » père t'a donné un morceau de pain, en te » disant : « Tiens, mon enfant, mange encore du » pain cette année ; je ne sais qui en mangera » l'année prochaine, si le blé continue comme » ça (à se gâter). »

— Oh ! oui, Madame, je m'en souviens à présent, répondit Maximin ; tout à l'heure, je ne m'en souvenais pas. »

Quoi de plus touchant que ces humbles détails ! comme ils nous révèlent cette maternelle tendresse à laquelle rien n'échappe, ni cette terre du Coin, où les épis de blé tombent en poussière, ni les sollicitudes d'un pauvre montagnard, qui craint de n'avoir pas de pain à donner à son enfant !....

La Sainte Vierge termine son discours par ces paroles prononcées en français : « *Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple.* »

Puis, s'éloignant des deux bergers, elle traverse la Sézia. Au milieu de ce ruisseau est une pierre sur laquelle elle semble poser les pieds.

Elle leur répète ensuite une seconde fois sans se retourner vers eux : « Eh bien, mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ; » et elle se dirige vers le monticule qu'avaient gravi les bergers pour découvrir leur troupeau. Ses pieds ne font aucun mouvement. Elle glisse au-dessus de l'herbe, qu'elle effleure à peine. Comme entraînés par un charme irrésistible, les enfants la suivent : Mélanie la devance même un peu. Maximin est à la gauche, et à deux ou trois pas de la Sainte Vierge, qui parcourt ainsi un espace de trente-huit à quarante pas.

L'APPARITION REMONTE AU CIEL

Dès que la belle Dame est parvenue sur le plateau, elle s'élève à la hauteur d'un mètre cinquante environ, reste un instant suspendue dans les airs, porte ses regards vers le ciel, puis les abaisse vers la terre dans la direction du Sud-Est, c'est-à-dire du côté de Rome. A cet instant, ses larmes cessent de couler ; elles n'avaient point tari durant tout son discours. Mélanie se trouvait alors en face de la Sainte Vierge ; Maximin à sa droite, un peu en arrière.

« Puis, nous n'avons plus vu la tête, disent » les deux bergers dans leur naïf récit, plus vu » les bras, plus vu le reste du corps. Elle sem» blait se fondre. Il resta, dit Maximin, une » grande clarté que je voulais attraper de la » main avec les fleurs qu'elle avait aux pieds ; » mais il n'y avait plus rien. Et Mélanie me dit : » Ce doit être une grande Sainte. Et je lui dis : » Si nous avions su que c'était une grande » sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener » avec elle. — Ah ! si elle y était encore, ajouta » Mélanie. Nous regardâmes bien, continue la » petite bergère, pour voir si nous ne la voyions » plus. Après, nous étions bien contents, et nous » avons parlé de tout ce que nous avions vu. » Ensuite, nous fûmes garder nos vaches. »

Le soir même, les enfants racontèrent cet événement ; ils l'ont raconté depuis à des milliers de pèlerins, avec une sincérité et une fermeté de conviction qui ne se sont jamais démenties ; leur récit s'est répandu presque aussitôt dans toute la France et dans tout l'univers. La Vierge assise avait les pieds dans le lit desséché d'une source complètement tarie le jour de l'Apparition, et qui, avant le 19 septembre 1846, ne coulait qu'à la fonte des neiges ou après les grandes pluies.

C'est un fait avéré. Depuis l'apparition, elle n'a jamais tari ; et les gouttes de cette eau, appelée *miraculeuse*, ont été répandues par la piété à travers le monde, et ont opéré de toutes parts des merveilles. Ces faveurs multipliées sont relatées chaque mois dans les *Annales de Notre-Dame de La Salette*.

La Sainte Vierge portait sur sa tête une couronne de roses surmontée d'un diadème éclatant, comme il convenait à la Reine du ciel. Sa coiffure cachait complètement ses cheveux. Sur sa poitrine était jeté un fichu, à l'extrémité duquel était une grande chaîne, figurant sans doute le poids de nos péchés qui pèse sur le cœur de cette divine Mère. Une autre chaîne plus petite pendait à son cou, et supportait une croix avec un Christ d'une clarté éblouissante ; à droite de la croix étaient des tenailles : et à gauche, un marteau. Marie voulait nous rappeler la passion de Jésus, dont le souvenir suffirait à nous rendre saints.

La robe de la Vierge était toute lumineuse, mais d'une forme simple ; devant elle, pendait un tablier. C'est là l'humble Vierge de Nazareth qui donne aux femmes chrétiennes une leçon de modestie et de simplicité. Les mains de l'auguste Messagère restèrent voilées pendant tout le discours par les longues manches de sa robe ; et un rayon de lumière éblouissante déroba son visage à Maximin ; Mélanie seule a pu découvrir cette beauté céleste, empreinte d'une tristesse profonde qui a ravi son cœur. La Sainte Vierge était d'une très haute taille. Sa voix résonnait pareille à un concert céleste. « Il semblait que nous mangions ses paroles », ont dit les petits bergers.

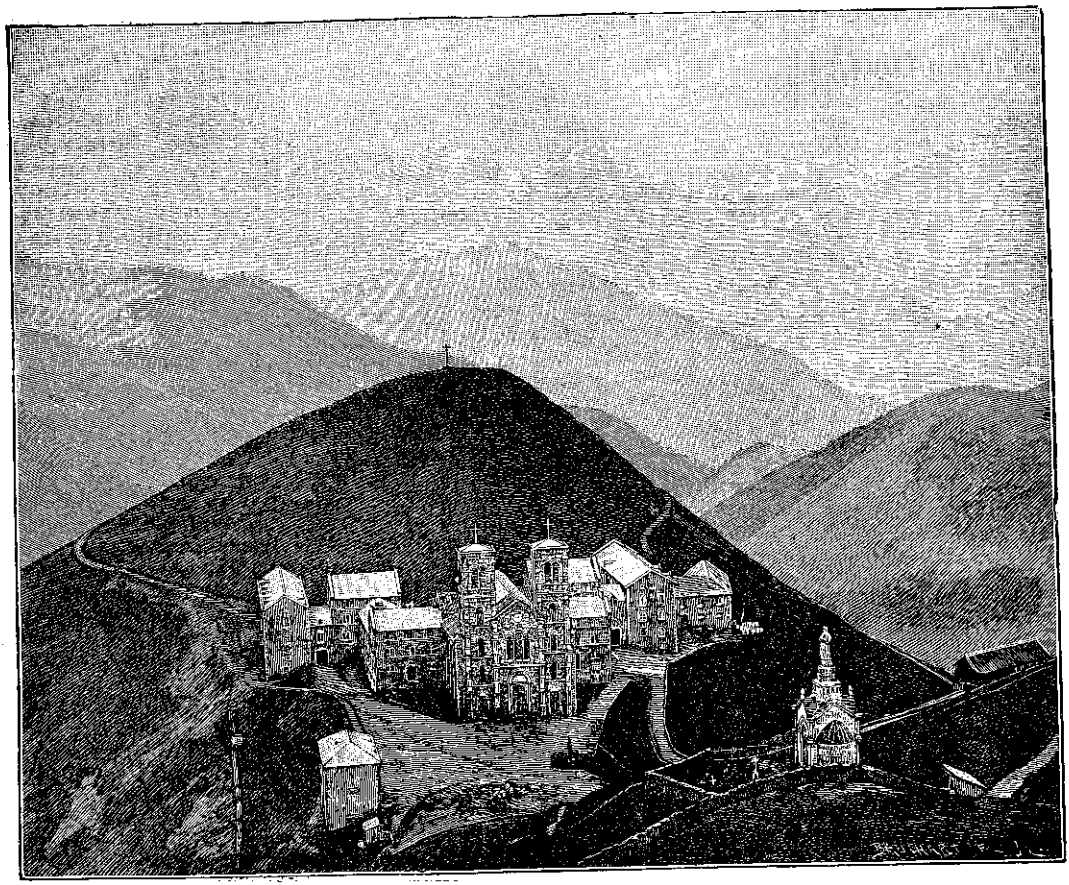
Ces faits, dont il n'est pas possible de contester l'authenticité, ont été examinés successivement par trois commissions, nommées en 1847, par Mgr Philibert de Brouillard, évêque de Grenoble (1). Quatre ans plus tard, le 19 septembre 1851, ce sage et pieux prélat portait, après l'avoir soumis au cardinal préfet de la Sacrée-Congrégation des Rites, son jugement doctrinal, dans lequel il déclare l'apparition de Notre-Dame de La Salette *indubitable et certaine*.

LE PÈLERINAGE

Dès lors, le Saint-Siège combla de faveurs les pèlerins, les missionnaires de La Salette et les membres de l'archiconfrérie établie sous ce vocable. Cette archiconfrérie compte plus de cinq cents confréries affiliées et des associés innombrables. Pour participer à leurs prières, il suffit de se faire inscrire sur les registres du pèlerinage (2).

(1) Les nombreuses tentatives faites pour surprendre les deux enfants, les mettre en contradiction avec eux-mêmes pour découvrir enfin, dans l'événement de La Salette, une imposture ou une fable, n'ont abouti qu'à en établir la certitude et la vérité. Tel fut, en particulier, l'interrogatoire que M. Long, notaire et maire de Corps, remplissant les fonctions de juge de paix, fit subir à Maximin et à Mélanie, le 22 mai 1847. Le maire essaya en vain d'offrir de l'argent à Mélanie : « Vous me donneriez cette maison, pleine d'argent, répondit-elle, que je n'en ferai pas cas. Rien ne me fera dire le contraire de ce que nous avons vu et entendu. » Les menaces des gendarmes n'eurent pas plus de résultats.

(2) Ce récit est emprunté au *Livre de tous*, du T. R. P. Berthier, missionnaire de La Salette. Le



Dès 1846, les foules accoururent et le premier anniversaire de l'apparition n'attira pas moins de cinquante mille visiteurs. Depuis lors, le nombre des pèlerins est en moyenne de vingt-cinq à trente mille par an.

Une magnifique église, une maison de missionnaires et une autre de religieuses ont été élevées sur les lieux de l'apparition. On y a joint de vastes hôtelleries pour les pèlerins.

C'est à La Salette que commença, au mois de septembre 1872, ce magnifique mouvement de pèlerinages qui a, depuis, ébranlé toute la France, et conduit tant de milliers de personnes à d'autres sanctuaires, spécialement à Lourdes.

Le 20 août 1879, l'église de la Salette, élevée au rang de basilique, fut solennellement consacrée par Mgr Paulinier, archevêque de Besançon; en présence du cardinal Guibert, archevêque de Paris; de Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève; des évêques de Grenoble, Valence, Marseille, Aire, Fréjus et Viviers. Le lendemain, le cardinal Guibert couronnait, au nom du Souverain Pontife Léon XIII, la nouvelle statue de Notre-Dame de La Salette, en présence des mêmes prélats et de 15000 pèlerins.

Le 6 juillet 1884, dix mille pèlerins, présidés par Mgr Fava, évêque de Grenoble, et conduits par le T. R. P. Picard, supérieur général des Augustins de l'Assomption, escortaient sur la sainte montagne, une grande croix de chêne rapportée de Jérusalem au pèlerinage de cette même année. Cinq cents hommes, pieds nus, avaient gravi la montagne, chargés du précieux fardeau. Cette croix fut dressée triomphante, au lieu de l'apparition, aux acclamations de l'immense foule : *Vive la Croix! La Croix est notre drapeau!*

Une indulgence plénière est accordée à ceux qui visitent le sanctuaire, y font la Sainte Communion et y prient aux intentions du Souverain Pontife. Les missionnaires de La Salette donnent chaque année trois retraites publiques, de cinq jours chacune. La première avant la fête du 2 juillet; la deuxième avant le 15 août, et la troisième se termine le 19 septembre. Le chemin de fer conduit aujourd'hui jusqu'à Mûre, à 25 kilomètres de Corps. Les *Compagnies* accordent des facilités spéciales aux groupes et même aux pèlerins isolés (1).

Le sanctuaire de la sainte Montagne n'est pas le seul que possède Notre-Dame de La Salette, plus de mille chapelles ou monuments publics lui ont été dédiés dans le monde, et partout où elle est invoquée, elle répand des bienfaits. Heureuses donc les âmes qui la prieront avec confiance : plus heureuses encore celles qui seront dociles à ses enseignements, qui combattront avec zèle la sensualité, le blasphème et la profanation du dimanche; celles enfin qui, mêlant leurs larmes aux larmes de Marie, s'uniront à elle dans une constante prière et dans la pratique de la pénitence pour apaiser la colère de Dieu.

lecteur qui désirerait des renseignements plus complets, les trouvera dans l'ouvrage du même auteur intitulé : *Notre-Dame de La Salette, son apparition, son culte.* — S'adresser à l'auteur, à la Salette, par Corps (Isère).

(1) Pour tous les renseignements, s'adresser aux *Missionnaires de La Salette,* par Corps (Isère).

SAINT GAUCHER

FONDATEUR ET PREMIER PRIEUR DE SAINT-JEAN D'AUREIL, DIOCÈSE DE LIMOGES

Fête le 9 avril et le 19 septembre.

Une colombe indique à saint Gaucher l'emplacement de son futur monastère.

NAISSANCE DU SAINT — HEUREUX PRÉSAGES

Saint Gaucher vit le jour à Meulan, qui divisait alors les diocèses de Rouen et de Paris, vers l'an 1060, sous le pontificat du pape Nicolas II, Philippe Ier étant roi de France. Quelque temps auparavant, la mère du prédestiné avait eu des songes mystérieux, présages de sa sainteté future. Une fois, elle vit une cloche suspendue dans le ciel, elle tira la corde qui y était attachée et la cloche rendit un son tellement harmonieux et retentissant que son cœur fut rempli d'une joie indicible. Cette cloche représentait bien saint Gaucher dont la conversation devait être harmonieuse et divine et la vie exemplaire retentissante, appelant une multitude d'hommes au service de Dieu.

Il fut nourri dans un village nommé Jusiers où l'on voit encore, dit, en 1672, le chanoine Collin « une belle fontaine avec quelques chapelles où le nom de saint Gaucher est en très grande vénération. » Dès son enfance, guidé par des parents chrétiens, il fit les plus rapides progrès dans l'étude et la piété, puisant dans la Sainte Ecri-

ture cette maxime inoubliable pour lui : « la voie qui conduit au ciel est étroite. » Son plus vif désir fut de suivre ce chemin sans jamais s'en écarter.

COMMENT IL QUITTE SON PAYS POUR VENIR EN LIMOUSIN

Dès l'âge de dix-huit ans, Gaucher eut le désir d'abandonner le monde et ses dangers pour se consacrer à Dieu dans une solitude. Il y fut d'abord encouragé par un personnage nommé Rénier, réputé aussi vertueux que savant; puis, maître Humbert, chanoine de Limoges, qui dirigeait les études dans ce pays et qui était un homme vénérable, lui proposa de l'emmener dans sa province où il trouverait facilement un lieu favorable à ses desseins. Le jeune homme accepta et, sous sa conduite, prit le chemin de l'Aquitaine. Un de ses amis nommé Germond l'accompagnait.

SAINT GAUCHER SE MET SOUS LA PROTECTION DU GRAND SAINT LÉONARD ET ÉTABLIT SON ERMITAGE A CHAVAGNAC

Les miracles qui s'opéraient continuellement au tombeau de saint Léonard attiraient un nombre infini d'étrangers. Ce fut là que nos trois pèlerins se rendirent en arrivant en Limousin et qu'ils se séparèrent. Gaucher, après avoir grandement remercié son fidèle conducteur qui continua sa route sur Limoges, passa la nuit auprès des reliques du saint solitaire dont il voulait imiter le genre de vie, lui demandant avec instance de lui venir en aide; puis, se confiant en la divine Providence, Germond et lui s'enfoncèrent à travers un bois. Ils s'arrêtèrent dans un agréable vallon sillonné d'un ruisseau et nommé Chavagnac, et y dressèrent eux-mêmes deux cabanes auxquelles les châtaigniers voisins fournirent la toiture.

C'est dans cette solitude qu'ils vécurent pendant trois ans, se nourrissant de racines et endurant tous les tourments de la faim, de la soif et des rigueurs des saisons, faisant pénitence pour ceux qui, oubliant leur âme, ne songent pas à leur salut.

Malgré son désir de rester inconnu, la réputation de Gaucher lui attira bientôt une foule de visiteurs qui venaient le consulter ou se recommander à ses prières ; quelques-uns même voulurent se fixer auprès de lui et se donner aussi au Seigneur. Forcé de condescendre à leurs désirs, il songea à bâtir un monastère dans ce lieu.

COMMENT IL ADVINT QUE LE BIENHEUREUX GAUCHER QUI VOYAIT DIEU EN TOUTES CHOSES SUIVIT LES AVERTISSEMENTS D'UNE COLOMBE

Les religieux de Saint Augustin et les Dames religieuses de la Règle, auxquels appartenaient Chavagnac, étaient grandement satisfaits que les deux ermites se fussent établis chez eux, mais quand saint Gaucher voulut obtenir que ce lieu lui fût concédé à perpétuité afin de pouvoir s'y établir avec ses disciples, il essuya un refus.

Dieu se servit d'un innocent oiseau pour lui venir en aide. Une colombe, que saint Gaucher avait apprivoisée parut un jour toute courroucée ; voletant autour de notre Saint, elle allait ensuite se percher sur sa pauvre cabane, éparpillant les feuilles et le chaume qui la couvraient, puis, à tire-d'aile, elle emportait dans une forêt voisine les pailles qu'elle avait péniblement arrachées.

L'oiseau avait l'air de reprocher à saint Gaucher de vouloir rester en ce lieu et il crut voir là un avertissement providentiel. Laissant donc sa cabane de Chavagnac, il se fixa à l'endroit où sa colombe avait transporté avec tant d'ardeur les fétus arrachés. C'était à un stade (environ trois cents pas) de son premier ermitage, dans une forêt qui portait le nom de Salviat ou Silvaticus, qu'il changea pour celui d'Aureil. Il avait alors vingt-deux ans.

SAINT GAUCHER OBTIENT LA PERMISSION DE BATIR UN MONASTÈRE A AUREIL

Gaucher ayant appris que ce fonds de terre appartenait aux chanoines de la cathédrale Saint-Etienne de Limoges, il alla les trouver. Grâce à maître Humbert qui faisait partie du Chapitre, il fut accueilli avec la plus grande bienveillance et on lui accorda tout ce qu'il demandait. Le Saint, au comble de ses vœux, revint à Aureil s'occuper de la construction d'une église pour son monastère.

Chacun voulut contribuer à l'œuvre entreprise. Les plus riches donnaient de l'argent ou fournissaient des matériaux que les plus pauvres s'employaient à transporter, si bien qu'en très peu de temps, on vit s'élever une église spacieuse, solennellement consacrée le 21 août 1093. Le monastère qui l'entoura bientôt fut vraisemblablement fondé vers 1081 ou 1082, et si dans l'église d'Aureil on voit un tableau représentant saint Gaucher avec cette inscription : *Sanctus Gaucherius, fundator et primus prior Aurelii an. 1071*, l'erreur doit venir des historiens qui placent sa naissance en 1050 au lieu de 1060, date la plus probable.

SAINT GAUCHER FONDE UN COUVENT DE

Plusieurs femmes ayant demandé à vivre sous sa direction, il fit bâtir pour elles un couvent (sous le patronage de Notre-Dame et de saint Marc), au lieu appelé depuis cette époque Bost-las-Mongeas (bois des religieuses) et il leur donna une règle. Ce monastère de religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin dut être fondé en 1085. Il subsista jusqu'en 1647, époque où la dernière prieure, Louise de David « de la très illustre et ancienne maison de Vanteaux, près Solignac, décédée en réputation de sainteté, le céda aux Jésuites de Limoges (1).

DISCIPLES DE SAINT GAUCHER

La règle adoptée par saint Gaucher pour lui et ses disciples était celle des Chanoines réguliers de Saint Augustin, approuvée, en 1063, par le pape Alexandre II. Parmi les imitateurs du Bienheureux, il faut citer tout d'abord Etienne de Muret, homme d'une abstinence admirable et d'une grande sainteté. Il resta trois ans à Aureil, qu'il quitta à l'époque de la fondation du Bost-las-Mongeas pour aller se fixer de l'autre côté de la Vienne, dans un lieu sauvage, sur une colline couverte de bois, nommée Muret. C'est là qu'il établit l'Ordre célèbre de Grandmont.

L'éloignement ne diminua point l'amitié des deux saints qui s'étaient promis l'un à l'autre que celui des deux qui mourrait le premier serait aidé par les prières du survivant. La nuit de

(1) L'église subsiste toujours, mais elle a été vertie en grange.

sa mort (8 février 1124), saint Etienne apparut en songe à saint Gaucher, couvert d'un vêtement tout lumineux. Gaucher, à son réveil, jugea que son ami avait quitté ce monde et il se transporta à Muret où, effectivement, il trouva la dépouille mortelle du saint fondateur. Il présida aux funérailles avec toute la dévotion possible, puis revint dans sa retraite en bénissant le Seigneur de lui avoir permis d'accomplir sa promesse.

Nous citerons encore saint Faucher dont les reliques sont vénérées dans l'église d'Aureil à côté de celles de son maître (Nadaud indique aussi sa fête au 9 avril); le bienheureux Lambert, fondateur de l'abbaye de la Couronne, puis évêque d'Angoulême; Germond, son compagnon fidèle, qui lui succéda comme prieur et fonda plus tard l'abbaye de Forest, en Auvergne. Le troisième prieur fut Guillaume de Placen dont on conserve encore la pierre tumulaire. Quantité de grands personnages ou vertueuses dames durent aussi leur sanctification à ses conseils

MIRACLES ET TRÉPAS DE SAINT GAUCHER

Dans sa solitude, le Saint accomplissait d'innombrables miracles, prophétisant l'avenir, guérissant les infirmités que la science humaine déclarait les plus incurables. Un jour il garantit un de ses religieux qui allait être écrasé par un arbre énorme. D'autres fois, c'est un malheureux, qu'une roue de moulin allait broyer, qu'il retire sain et sauf; un homme environné de flammes qu'il délivre d'une mort atroce. Il calmait les tempêtes et secourait les naufragés. Il convertissait les plus obstinés pécheurs, et les animaux sans raison eux-mêmes lui obéissaient.

Comme pour confondre ceux qui prennent un soin exagéré de leur corps sans pouvoir prolonger leur vie, le Seigneur permit que saint Gaucher, malgré sa vie active, ses veilles et ses austérités, atteignît l'âge de quatre-vingts ans.

Un jour qu'il revenait de Limoges où la nécessité de ses affaires l'avait appelé, comme il sommeillait sur sa pauvre monture, elle vint à broncher et le lança si rudement contre une pierre qu'il se blessa grièvement à la tête et ne put se relever. Le lieu où il tomba a été appelé depuis « Pas de saint Gaucher »; on y dressa un oratoire, dont Collin, en 1672, atteste l'existence, ajoutant qu'il s'y fait quantité de miracles. Quelques personnes se hâtèrent de lui porter secours et bandèrent sa blessure avec la coiffure dont une femme se dépouilla. (Plus tard, on se partagea cette précieuse relique à laquelle un grand nombre de malades durent le recouvrement de leur santé.)

On transporta le Saint au bourg de Feytiat qui était proche, et comme il était en danger de mort, on lui donna le Saint Viatique qu'il reçut avec une dévotion extraordinaire.

A la douloureuse nouvelle, les religieux d'Aureil accoururent en toute hâte, en proie à la plus vive douleur, et firent transporter le malade dans sa cellule où il devait encore vivre trois jours. Il avait déjà perdu connaissance quand on eut la pieuse pensée d'apporter auprès de lui le Corps sacré de Notre- Seigneur. Dès que le Saint Sacrement fut là, le moribond recouvra la parole et eut la force de consoler et d'exhorter ses disciples, puis, ayant communié, il s'endormit dans le sein de Dieu. C'était le 9 avril, jour où l'Eglise fête sa mémoire et l'an 1140, du vivant du pape Innocent II, sous le règne de Louis VII, dit le Jeune.

Dès que le seigneur Gérald, évêque de Limoges, connut l'accident, il accourut à Aureil, et, comme saint Gaucher était déjà mort, il voulut célébrer lui-même ses obsèques. Une grande multitude y assistait et pendant la cérémonie eurent lieu une quantité de miracles : un jeune garçon et une femme qui ne pouvaient marcher furent guéris dès qu'ils eurent touché le cercueil du Saint; un aveugle recouvra la vue, un grand nombre de malades furent guéris. En un mot, comme le dit l'historien, « on ne vit jamais tant de merveilles! » Le corps fut enseveli dans l'église même.

GLORIFICATION DE SAINT GAUCHER

Sous le pontificat du pape Célestin III, et le 19 septembre 1194, cinquante-quatre ans après sa mort, le bienheureux Gaucher fut canonisé. L'évêque Sebraud de Chabot fut chargé d'ouvrir son tombeau d'où s'exhala une odeur exquise et de placer dans une châsse ses ossements exposés depuis à la vénération des fidèles. Beaucoup de miracles s'opérèrent encore ce jour-là.

On conserve toujours dans l'église d'Aureil le chef de saint Gaucher, avec le trou béant causé par sa chute, et celui de saint Faucher enfermés dans des coupes d'argent. A Saint-Léonard, dans la chapelle des Filles de Notre-Dame, et à Limoges, dans celle de l'école Saint-Martial et des Sœurs de Saint-Alexis, on conserve aussi des reliques de saint Gaucher. De plus, à Vareilles (Creuse), dans un mur de l'église, on a découvert, en 1858, un reliquaire en renfermant aussi.

Outre la fête du 9 avril, on célèbre solennellement à Aureil, le dimanche qui suit le 19 septembre, celle de l'ostension des reliques de saint Gaucher exposées avec celles de saint Faucher, à la vénération des nombreux fidèles qui accourent de très loin ce jour-là. De plus, tous les sept ans, les paroisses d'Aureil, Feytiat et Eyjeau organisent en l'honneur des Saints une procession qui se déploie souvent sur un parcours de 1 500 mètres, formant une splendide escorte à leurs reliques, portées, durant un assez long trajet orné de beaux reposoirs. Au retour, la vaste église d'Aureil est toujours insuffisante, et c'est de la place que le plus grand nombre des pèlerins entendent la messe. Le spectacle des gens du pays, si recueillis et si confiants en leurs « bons saints », est inoubliable. Il porte de plus à de salutaires pensées : ces manifestations grandioses qui durent depuis des siècles ne s'adressent pas aux puissants et aux heureux de ce monde qui ont joui des honneurs et des plaisirs de la terre au temps de saint Gaucher; plus personne ne se souvient d'eux.....; ces honneurs sont rendus à deux pauvres religieux qui, par quelques années d'une vie pénitente, toute remplie pour Dieu, ont mérité une éternité de gloire céleste et terrestre, car « quiconque s'abaisse sera élevé! »

Un poète limousin exaltait naguère dans un chant à saint Gaucher la doctrine du grand Saint bien résumée dans ces quelques vers :

Il chantait « Vanité sont les biens de ce monde!
Aimer Dieu sans partage est sagesse profonde.
Lui seul est notre fin; lui seul est sûr appui
Puisqu'il est mort pour nous, ne vivons que pour lui. »

Le prieuré d'Aureil brilla longtemps d'un grand éclat. Du vivant même de son fondateur, plusieurs églises avec leurs bénéfices furent données au monastère, on cite celles de la Brugière, Soursac, Burgnac, Bersac, etc....., les religieux Augustins de Limoges eux-mêmes regrettant leur refus, firent hommage de Chavagnac (devenu prieuré

en 1310, sous le patronage de sainte Madeleine, puis uni au collège des Jésuites). Le dernier prieur d'Aureil fut Simon Palays, qui résigna son prieuré en faveur des Jésuites auxquels était confié le collège de Limoges (maintenant lycée). C'était en 1598.

L'église construite par saint Gaucher est encore debout; on a légèrement modifié sa façade et une partie est convertie en grange. Elle est devenue l'église paroissiale d'Aureil.

LÉGENDES

Il est souvent question, dans les veillées du pays, des saints Gaucher et Faucher. De génération en génération, les mêmes récits se transmettent, mais fatalement se dénaturent. Néanmoins, dans ces légendes qui ne manquent pas de charme, on peut retrouver des indications vraisemblables sur les faits et gestes des saints.

La tradition veut que la « Pierre des Murets », rocher tout voisin d'Aureil et à la portée d'une source, ait servi d'abri aux bons saints qui s'agenouillaient dans sa cavité pour « y prier et faire pénitence ». De nombreux pèlerins venaient autrefois en mai et novembre emporter un peu de terre de cette cavité; ils lui attribuaient la vertu de guérir des fièvres.

A Aureil même, dans un chemin qui longe le cimetière, on peut voir sur un rocher l'empreinte très nette d'un pied, une petite cavité où l'on peut faire pénétrer les doigts d'une main et un creux profond ayant la forme arrondie d'une tête, réputés comme étant celles du pied, de la main et de la tête de saint Gaucher. Y a-t-il eu là un but de pèlerinage et ces empreintes avaient-elles été tracées pour maintenir la tradition existante que ce rocher servait de chaire à saint Gaucher, lorsqu'il s'adressait en plein air aux multitudes?..... Toujours est-il que la procession de septembre a pour but ce rocher et la croix dite « de saint Gaucher » qui le surmonte.

Lorsqu'on quitte Aureil pour se diriger sur Feytiat, on découvre, non loin de Pressac, encadrées par un des paysages si remplis de charmes du Limousin, et sous une belle allée ombreuse, une pierre surmontée d'une vieille croix en fer, mutilée par le temps, puis une fontaine aux eaux limpides : c'est le poétique pèlerinage des « Fonts Saint-Gauthi ». En mai et septembre l'on y accourt en foule, et la reconnaissance publique a enregistré maintes guérisons obtenues là. Les pèlerins boivent de l'eau à la fontaine, baisent pieusement la pierre et laissent en ex-voto pour appuyer leurs requêtes un objet quelconque, brassière ou lange d'enfant malade, couronne de branchage, ou bouquet, ou même une simple épingle. D'après la légende, c'est là, sur la limite de Feytiat et d'Aureil, marquée par la pierre, que saint Gaucher aurait trouvé la mort et, comme les habitants de Feytiat disputaient son corps à ceux d'Aureil, il fut convenu qu'on attellerait à une charrette neuve deux taureaux indomptés pris dans chacune des paroisses (1) et qu'on leur confierait le corps du Saint. Par miracle, les deux bêtes le conduisirent tout droit à l'église d'Aureil.

Ce qui est probable, c'est qu'en transportant saint Gaucher mourant de Feytiat (où une légende veut aussi qu'il trépassa) à Aureil, en passant à cet endroit, l'on fit sans doute halte pour humecter avec l'eau de la fontaine la plaie du malade dont on dut aussi étancher la soif. — Quelque miracle signala peut-être également le passage du Saint et donna à cet endroit sa pieuse célébrité qui augmenta encore lorsqu'à la Révolution fut détruite la chapelle dite du Pas de saint Gaucher.

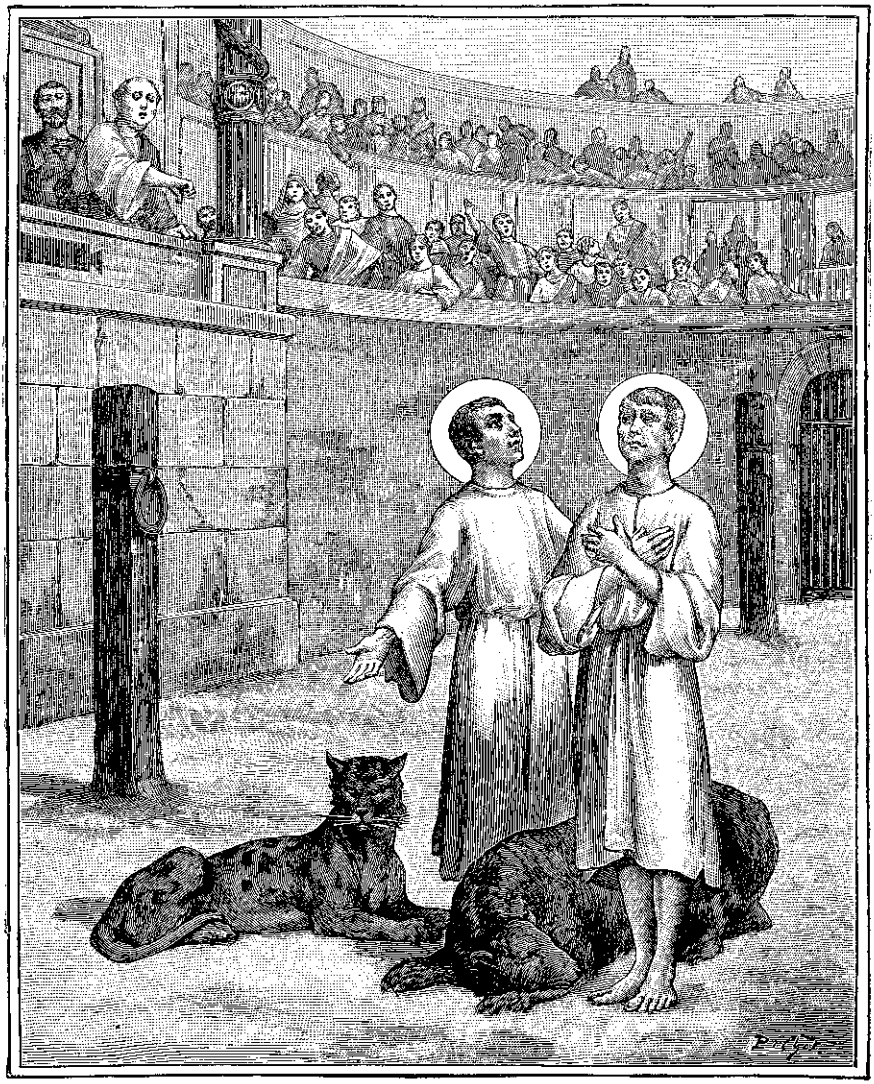
D'après les renseignements les plus exacts recueillis, cet oratoire marquant le lieu certain de l'accident se trouvait à peu près sur le bord de la route actuelle de Limoges à Eymoutiers, à 600 mètres environ du Mas-Cerise et de Crezin, à un kilomètre de Feytiat dans un pré nommé Larvaud.

(1) C'est en souvenir de cela et surtout de l'empire que le Saint exerçait de son vivant sur les animaux, qu'on suspend aussi à la pierre des simulacres de joug pour obtenir le facile dressage des jeunes bœufs.

SAINTS TROPHIME, SABBATIUS ET DORYMÉDON

MARTYRS EN PHRYGIE (277)

Fête le 19 septembre.



Les saints martyrs exposés aux bêtes de l'amphithéâtre.

PERSÉCUTION EN ASIE MINEURE

La neuvième persécution générale, ordonnée par l'empereur Aurélien, finit avec la mort tragique de ce prince (275). Pendant quarante années, l'Eglise jouit d'une paix relative : cependant le sang des martyrs ne cessa jamais complètement de couler durant cette période, et dans les provinces éloignées de l'empire, parfois la fureur des bourreaux se rallumait aussi violente que par le passé.

Ainsi en advint-il particulièrement dans la province d'Asie.

Deux voyageurs chrétiens, dont on ne connaît ni l'origine ni la condition, Trophime et Sabbatius passaient par Antioche de Pisidie. C'était le jour où se célébraient les fêtes d'Apollon. Partout on voyait se dresser des autels à cette fausse divinité; et près de ces autels étaient allumés des brasiers ardents, d'où l'encens s'élevait en fumée épaisse vers le ciel. Le sang des victimes rougissait les dalles des temples et ruisselait

jusque sur les places publiques. L'orgie et la débauche, compagnes inséparables de ces fêtes du paganisme, régnaient partout en maîtresses. La ville entière retentissait du nom d'Apollon ; ses louanges étaient sur toutes les lèvres. On n'entendait que le son des instruments, mêlé aux cris d'une multitude déréglée et folle d'ivresse.

A la vue de ces désordres, Trophime ne put retenir ses larmes ; il éclata en sanglots et une ardente prière s'échappa de son cœur : « O Dieu éternel, Père de Jésus-Christ, disait-il à haute et intelligible voix, délivrez ces hommes de l'erreur ! »

Quelques païens l'avaient entendu ; ils le saisissent, lui et Sabbatius, son compagnon, et les conduisent tous deux au magistrat de la ville, Atticus Héliodore. Celui-ci se met aussitôt en devoir de les juger et monte à son tribunal.

— Que reprochez-vous à ces hommes, dit-il aux païens.

— Nous chantions les louanges d'Apollon, répondirent-ils, quand vinrent ces sacrilèges qui s'écrièrent : « O Christ, délivrez ces hommes de l'erreur ! » Aussitôt, nous les avons saisis et amenés vers vous.

INTERROGATOIRE — COURAGEUSE CONFESSION DE FOI

Atticus ordonna de séparer les deux voyageurs et de les faire comparaître l'un après l'autre. Trophime fut amené le premier devant le tribunal.

— Quel est ton nom, lui dit le magistrat ?

— Selon la chair, je m'appelle Trophime.

— Quelle est ta condition ?

— J'étais esclave par le péché ; mais, par Jésus-Christ, je suis noble et de condition libre.

— De quelle condition et de quelle religion es-tu, impie ?

— Je suis chrétien, membre de l'Eglise catholique.

Héliodore reprit :

— As-tu lu les édits de l'empereur ?

— Je les ai lus.

— Obéis donc aux ordres de nos souverains, et sacrifie aux dieux.

— Nous ne devons pas obéir aux ordres des hommes impies et pécheurs, car nous sommes chrétiens, serviteurs de Jésus-Christ, le Roi des rois.

— Pourquoi blasphémer ainsi nos empereurs ?

— Je ne blasphème point, mais je dis la vérité ; les impies, tout le monde le sait, sont ceux qui ne connaissent point le Dieu vivant.

Héliodore ordonne alors de mettre Trophime à la torture. Les bourreaux, armés de nerfs de bœufs, le frappent à coups redoublés. Le sang du martyr ruisselle de ses blessures. « Sacrifie, insensé, lui crie le juge ; ne vois-tu pas couler ton sang ?

— Si c'est pour le nom du Christ que mon sang est répandu, répondit Trophime, mon âme sera préservée de l'enfer, car la Sainte Ecriture nous dit : « Il vaut mieux pour vous perdre un de vos membres que de voir votre corps tout entier jeté dans le feu de l'enfer. » (Matth. v, 29.)

Atticus fit cesser le supplice, et, s'adressant au patient :

— Sacrifie, impie Trophime, dit-il, sinon je vous fais conduire tous deux au préfet de la Phrygie Salutaire, Hérennius Dyonisius ; il vous fera mourir dans les tourments.

— Envoyez-nous au préfet, répondit Trophime, même à l'empereur si vous le voulez ; jamais nous ne renierons notre Dieu. »

NOUVEAUX SUPPLICES — TROPHIME EST JETÉ EN PRISON

Transporté de colère, le magistrat ordonne de lui déchirer les côtés avec des ongles de fer. Pendant ce cruel supplice, Héliodore renouvelle ses tentatives pour amener le martyr à sacrifier aux faux dieux. Trophime refuse : « Je ne suis plus un enfant, dit-il, vos menaces ne m'inspirent ni crainte, ni terreur. »

Et tandis que les bourreaux accomplissaient leur triste devoir et mettaient en lambeaux sa chair sanglante, le martyr ne faisait entendre que cette supplication : « O Christ Jésus, aidez votre serviteur. — Où est ton Christ ? disaient les bourreaux en insultant leur victime. — Il est avec moi, il m'assiste, répondait Trophime ; jamais il n'abandonne ses serviteurs, il est sans cesse auprès d'eux pour les secourir. »

Sur l'ordre du juge, le supplice cesse. « Et maintenant, Trophime, dit Atticus, veux-tu sacrifier ou bien es-tu prêt à endurer encore d'autres tourments ? — Je suis prêt, non seulement à souffrir, mais aussi à mourir pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Désespérant de vaincre la constance de sa victime, Héliodore commanda de jeter le Saint en prison pieds et mains liés ; puis il se fit amener le second accusé.

SABBATIUS AU TRIBUNAL — SA CONSTANCE — SA MORT

Sabbatius subit un interrogatoire aussi long et aussi rigoureux que Trophime. Héliodore usa de tous les moyens que sa cruauté et sa ruse mettaient à sa disposition pour amener l'accusé à sacrifier aux idoles. Vains efforts : le magistrat ne parvint pas à ébranler la fermeté et le courage de Sabbatius. Voyant que ses menaces n'aboutissaient à aucun résultat, Héliodore fit subir au généreux confesseur le même supplice qu'à son compagnon. Il ordonna de lui déchirer les flancs ; et telle fut la durée de cet affreux tourment que les bourreaux fatigués durent se relayer à plusieurs reprises. Le corps du saint martyr n'était plus qu'une plaie ; le sang coulait en abondance, et les entrailles du patient, mises à nu, avaient été arrachées. On emporta la sainte victime, et, peu après, disent les Actes, comme un agneau innocent, Sabbatius expira.

INQUIÉTUDES D'HÉLIODORE — UNE DERNIÈRE CRUAUTÉ

Cette mort inattendue troubla un instant le cruel Atticus, car les lois défendaient à un simple magistrat d'infliger le dernier supplice ; elles réservaient ce droit au préfet de la province. Pour mieux voiler cet acte criminel et illégal, le magistrat s'empressa d'envoyer Trophime à Synnade, au préfet de la Phrygie Salutaire (1).

L'irénarque chargé de cette mission portait en même temps au préfet un rapport rédigé par le magistrat. Ce rapport ne parle que de l'obstination opiniâtre de Trophime. Héliodore avait

(1) Ces événements s'étaient passés à Antioche de Pisidie. Mais comment et de quel droit la Pisidie relevait-elle de la Phrygie ? Antioche, malgré son surnom, n'appartenait point à la Pisidie, mais à la Phrygie. Quand on divisa la Phrygie en Phrygie Salutaire et Phrygie Pacatiane, Antioche fit partie de la Phrygie Salutaire dont Synnade devint la métropole.

eu soin de ne rien dire de la mort de Sabbatius, de peur d'être découvert.

Mais la rage du païen n'était pas satisfaite, elle lui inspira de soumettre sa victime à un dernier tourment. Héliodore ordonna, avant le départ, de poser à Trophime des souliers de fer, garnis en dedans de pointes aiguës, et défendit expressément de les lui enlever avant le terme du voyage.

Mais la grâce du Christ, qui vient toujours en aide à ceux qui souffrent persécution pour son saint nom, ne fit pas défaut au martyr. Les lourdes et meurtrières chaussures ne lui causèrent aucune douleur. Le visage rayonnant de joie et de bonheur, Trophime marchait d'un pas ferme et rapide. Les Actes disent que, durant tout le voyage, il devança même les chevaux de ceux qui avaient charge de l'accompagner.

Enfin, après trois jours de marche, ils arrivèrent à Synnade, résidence du préfet Hérennius Dyonisius.

NOUVEL INTERROGATOIRE — NOUVEAUX SUPPLICES

Le lendemain, l'irénarque se présenta devant le préfet et lui remit le rapport du magistrat d'Antioche. Hérennius le lut, et, sans retard, donna l'ordre de conduire Trophime au tribunal. Un nouvel interrogatoire commença: « Sacrifie », dit Hérennius. Sur le refus du martyr, les bourreaux déchirèrent son corps à coups de nerfs de bœufs, supplice que le patient endurait pour la seconde fois avec une patience et un courage toujours grandissants.

« Sacrifie, misérable, s'écria de nouveau le juge irrité, et tu seras délivré de ces tourments et d'une mort certaine.

— Je ne crains point vos tourments, ils sont pour moi une source de biens; quant à vous, il vous mériteront le supplice éternel.

— Misérable, tu oses m'insulter!.....

Et le préfet ordonna aux bourreaux de composer un mélange de vinaigre et de moutarde, et de le verser dans les narines du chrétien. » A ce tourment étrange qu'une haine cruelle pouvait seule inventer en succéda un autre. On déchira les flancs du patient avec des crochets de fer. Tandis que le sang coulait, quand le corps du martyr ne fut qu'une affreuse plaie, on versa sur ses blessures du vinaigre mélangé avec du sel.

— Juge impie, disait l'héroïque chrétien, par la grâce de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, je ne sens point vos tourments, et si vous en avez d'autres à me faire subir, infligez-les-moi. Sachez toutefois que Jésus-Christ, mon Seigneur et mon seul Dieu, viendra à mon aide, et, tout affaibli que je sois par vos tortures je vous vaincrai, vous, et Satan, votre père, qui vous suggère tous ces supplices.

— Apportez des torches allumées, dit le préfet, et brûlez-lui les côtés. »

Leur tâche accomplie, les bourreaux reçurent l'ordre de mener Trophime en prison.

UNE VISITE INATTENDUE — LE SÉNATEUR DEVANT LE JUGE

Tandis que, dans son obscur cachot, le généreux confesseur de la foi gisait par terre, malade, sans forces et sans secours, un chrétien pieux, Dorymédon, chef du sénat de Synnade, vint lui rendre visite, le consoler et l'assurer qu'il aurait soin de lui.

Peu de jours après ces événements, se célébraient à Synnade les fêtes des Dioscures ou de Castor et Pollux. Ce jour-là, le préfet Hérennius avait convié tous les sénateurs à se rendre au temple pour y offrir des sacrifices. Seul, Dorymédon ne répondit pas à l'invitation; et, au lieu d'aller au temple des faux dieux, il se rendit auprès de Trophime dans sa prison afin d'y prier avec lui le Dieu véritable.

Son absence fut remarquée par le préfet, qui aussitôt dépêcha un courrier à la recherche du chef des sénateurs. Dorymédon revenait de la prison, quand le courrier le rencontra et lui transmit l'ordre du préfet. « Retourne vers ton maître, dit le courageux chrétien, et dis-lui: Voici ce que dit Dorymédon : « Je suis chrétien. sénateur de la cité de Dieu, la plus belle de toutes les cités. Cette cité a un sénat dont Jésus-Christ est le chef. Je ne puis me séparer de mon chef ni abandonner le Dieu vivant pour adorer les démons. »

Le courrier partit et répéta fidèlement à son maître les paroles qu'il venait d'entendre. Transporté de colère, le préfet donna l'ordre de s'emparer de la personne de Dorymédon et de le lui amener.

Comme il ne pouvait, sans violer ouvertement les lois, traduire à son tribunal un sénateur, Hérennius fit d'abord dégrader Dorymédon et rayer son nom de la liste des sénateurs municipaux. Ainsi réduit à la condition du simple plébéien, le sénateur subit un court interrogatoire et fut jeté en prison.

INUTILES INSTANCES
TORTURES ET EMPRISONNEMENT

Le lendemain, Dorymédon sortit de sa prison pour se rendre au tribunal. Là, il vit tous les sénateurs arriver ensemble et le supplier de sacrifier. Mais le confesseur de la foi repoussa avec force ces sollicitations perverses; et le sénat se vit obligé de se retirer honteux de n'avoir pu vaincre la fermeté du noble chrétien.

Le préfet ne fut pas plus heureux dans ses instances. Irrité de voir ses efforts inutiles, il ordonna aux bourreaux de frapper le martyr, de lui brûler, de lui déchirer les côtés et de le placer sur des charbons ardents. Mais ces supplices ne purent enlever au Saint ni son calme, ni sa constance. Pendant ses souffrances, Dorymédon ne cessait de proclamer la divinité de Jésus-Christ, et de prier pour ses bourreaux comme l'avait fait son divin Maître : « O Christ, disait-il, venez à mon secours; révélez-vous à ceux qui sont témoins de mes souffrances; faites-leur connaître que vous êtes le seul vrai Dieu; ouvrez leurs yeux à votre sainte lumière. »

Le préfet, furieux de n'en pouvoir venir à bout : « Qu'on le jette en prison, dit-il, en attendant que, demain, dans l'arène, il devienne la pâture des bêtes. Je veux que sa mort serve d'exemple aux sectateurs de cette maudite religion du Christ. »

AU TRIBUNAL POUR LA TROISIÈME FOIS
TROPHIME RESTE INÉBRANLABLE DANS SA FOI

A peine Dorymédon était-il sorti, que Trophime comparut, sur l'ordre du préfet: c'était pour la troisième fois.

— Obéis, Trophime, aux prescriptions de l'empereur, et sacrifie, sinon tu partageras le sort de Dorymédon, et je te ferai jeter avec lui aux bêtes de l'amphithéâtre.

« Jetez-nous aux bêtes, livrez nos corps aux

flammes, peu importe; nous ne voulons pas renier notre Dieu. A quoi nous servirait d'obéir à vos ordres? Nous aurions sans doute l'avantage de prolonger une triste et misérable vie, mais aussi le malheur d'être ensuite précipités au fond de l'enfer. Non, non, ce n'est point à ce prix qu'on abandonne le repos et le salut éternels, les délices du paradis, la couronne de la vie bienheureuse, ce vêtement incorruptible, cette pure lumière, ces trônes de gloire, le royaume des cieux, tous les biens enfin que Dieu a promis à ceux qui lui resteraient fidèles. Non, je n'abandonnerai pas mon Dieu pour venir adorer vos dieux de pierre et de boue. »

Le tyran ordonna d'attacher Trophime au chevalet et de lui meurtrir les pieds. Il lui fit ensuite crever les yeux avec des aiguilles rougies au feu. « Soyez béni, s'écriait le martyr durant le supplice, soyez béni, ô mon Dieu, Père de Jesus-Christ mon Seigneur, de m'avoir jugé digne d'endurer ce supplice pour votre saint nom. »

Ce furent ses dernières paroles. On le ramena dans sa prison.

A L'AMPHITHÉATRE — LES BÊTES FÉROCES MISÉRABLE FIN D'UN DOMPTEUR

Le lendemain, Hérennius se rendit à l'amphithéâtre de Synnade. Tout le peuple de la ville avait été convoqué pour assister au spectacle qu'il voulait lui offrir. Quand toutes les places furent occupées, le préfet se leva. Aussitôt un silence profond succéda aux clameurs de cette assemblée en délire, ivre du sang des martyrs. Hérennius prononça l'arrêt de mort devant toute la foule qui répondit par des applaudissements vraiment frénétiques. Ordre fut donné de conduire Trophime et Dorymédon dans l'arène.

A peine y étaient-ils arrivés qu'on lâcha contre eux une ourse affamée; mais l'animal, oubliant sa faim, courut vers les deux martyrs, et se coucha aux pieds de Dorymédon sans lui faire aucun mal. Le Saint, désireux de mourir pour son Dieu, la saisit par les oreilles et la traîna dans l'arène afin d'exciter sa fureur et de l'obliger ainsi à le dévorer. Mais l'ourse, dont la férocité naturelle s'était tout à coup changée en la douceur de l'agneau, se laissa faire sans opposer la moindre résistance. A cette vue, le tyran ordonna de lâcher une panthère plus féroce encore. Elle s'approcha de Trophime, lui lécha ses plaies et s'en retourna aussitôt dans sa cage.

Hérennius, étonné de ce double prodige et ne sachant plus à qui s'en prendre, fit flageller le dompteur, comme s'il eût été la cause de la douceur extraordinaire de ces bêtes féroces. Cette correction lui inspira une telle peur qu'il ouvrit la loge du lion le plus furieux confié à sa garde. L'animal refusait de sortir; le dompteur vint l'exciter. Le lion alors bondit dans l'arène; et respectant les saints martyrs, il s'élança sur son maître et le mit en pièces. Puis il se retira dans sa loge.

MORT DES DEUX MARTYRS

L'action divine venait de se manifester d'une manière éclatante. Dieu, qui dispose de toutes les créatures selon sa sainte volonté, ne permit point à des bêtes sans raison de nuire à ses saints. Il était donc réservé à la main de l'homme de faire une œuvre de cruauté que les bêtes féroces elles-mêmes refusaient d'accomplir.

Le préfet, furieux, était à bout de ressources. Enfin sur son ordre, deux bourreaux descendirent dans l'arène et décapitèrent les martyrs.

C'est ainsi, disent les Actes, que dans la sainte ville de Synnade, s'endormirent dans le Christ les bienheureux Trophime et Dorymédon, le 18 septembre, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient rendus gloire, honneur, louanges et adorations dans tous les siècles.

FLEURS DES SAINTS

LA CROIX

« La croix, dit saint Jean Chrysostome, est l'espérance du chrétien, la résurrection des morts, le bâton des aveugles, l'appui des boiteux, la consolation des pauvres, le frein des riches, la confusion des orgueilleux, le tourment des méchants, l'instruction des jeunes, le gouvernail des pilotes, le port de ceux qui font naufrage et le mur des assiégés. Elle est la mère des orphelins, la défense des veuves, le conseil des justes, le repos des affligés, la garde des petits, la lumière de ceux qui habitent dans les ténèbres, le secours de ceux qui sont dans l'indigence, la sagesse des simples, la liberté des esclaves et la philosophie des empereurs. La croix est la prédiction des prophètes, la prédication des apôtres, la gloire des martyrs, l'abstinence des religieux, la chasteté des vierges et la joie des prêtres. Elle est le fondement de l'Eglise, la destruction des idoles, le scandale des juifs, la ruine des impies, la force des faibles, le médecin des malades, le pain de ceux qui ont faim, la fontaine de ceux qui sont altérés et le refuge de ceux qui sont dépouillés. »

« Gravons, dit saint Ephrem, au-dessus de nos portes, sur le front, sur la bouche, sur la poitrine et sur toutes les autres parties de notre corps, le signe vivifiant de la croix; revêtons-nous de cette impénétrable armure des chrétiens, car la croix est la victoire de la mort, l'espérance des fidèles, la lumière du monde, la clé du Paradis, le glaive qui extermine les hérésies, le secours des âmes religieuses, le soutien de la foi, la défense, la garde et la gloire des catholiques. Porte toujours avec toi, ô chrétien, cette arme de jour et de nuit, en tout lieu et à toutes les heures; n'entreprends jamais rien sans faire le signe de la croix. Quand tu dors, quand tu veilles, quand tu marches, quand tu travailles, quand tu bois et que tu es sur mer et que tu traverses les rivières, prends cette armure de la sainte croix, car tant que tu en seras armé, les esprits malins s'éloigneront de toi et n'oseront t'approcher. »

QUELQUES MIRACLES DE S. THOMAS DE VILLENEUVE

Fête le 18 septembre.

1. — *Saint Thomas multiplie le grain en faveur d'une pauvre veuve.*

2. — *Un perclus veut baiser les pieds du Saint qui vient de le guérir.*

3. — *Un enfant ressuscité par saint Thoma est rendu à sa mer*

Le grand saint Thomas de Villeneuve, dont cette notice se propose de redire la puissance auprès de Dieu, était un moine Augustin, qui devint archevêque de Valence, en Espagne, vers le milieu du XVI^e^ siècle.

Sa biographie ayant déjà paru dans notre collection (1), nous nous bornerons ici à expliquer, à l'aide d'éloquentes gravures, quelques-uns de ses nombreux miracles.

Nos gravures reproduisent une série de médaillons qui furent exposés dans la basilique Vaticane, lors de la canonisation du Saint, en 1658.

Puisse la vue de ces bienfaits exciter notre confiance envers ce charitable thaumaturge et nous porter à l'invoquer!

—❀—

1. — Saint Thomas de Villeneuve était une merveille de charité. Sur le point de mourir, il voulut se dépouiller en faveur des pauvres du lit même sur lequel il agonisait. On dit que huit mille cinq cents pauvres assistèrent à ses funérailles et le pleurèrent comme un père.

Dieu servit souvent sa charité par des prodiges.

En prévision d'une année de disette, ce Saint, comme un autre Joseph, rassembla dans ses greniers une immense réserve de grain pour en distribuer aux indigents en temps opportun. Ce fut le salut du pays entier de Valence.

La famine vint avec ses horreurs. Durant toute la durée du fléau, saint Thomas put envoyer régulièrement chaque semaine à toute paroisse de son diocèse une certaine quantité de blé.

Quand la réserve fut épuisée, une pauvre veuve se présenta encore au palais épiscopal et exposa son dénuement. Elle était mère de neuf enfants.

— Allez au grenier chercher un boisseau de blé pour cette femme, dit le Saint à son maître d'hôtel.

— Il n'y en a plus un seul grain, repartit vivement celui-ci. Tout a été distribué.....

— Regardez-y bien, interrompit l'archevêque. Il n'est pas possible que le blé manque à une pauvre femme qui en a un si grand besoin.

Le maître d'hôtel, persuadé d'ailleurs de l'inutilité de sa démarche, consent à visiter le grenier avec un serviteur, et revient en répétant qu'il n'y a plus un seul grain de blé.

— Dieu ne peut le permettre, pense le Saint. Et ce disant, il monte au grenier, suivi du maître d'hôtel. On ouvre, et, comme si Dieu eût versé en cette salle les richesses du paradis, ils la voient en même temps remplie de beaux grains.

— Miracle! s'écrie le maître d'hôtel. J'étais pourtant bien sûr d'avoir distribué jusqu'au dernier boisseau.

La veuve s'en retourna joyeuse et consolée.

—❀—

2. — Mon ami, dit un jour saint Thomas à un perclus qui le regardait d'un air suppliant, péni-

(1) Collection des *Vies des Saints*, n° 86.

4. — *Une mère obtient la résurrection de sa fille.*

5. — *Une femme est guérie au contact d'une relique de saint Thomas.*

6. — *Guérison d'une infirme dont la jambe était gangrenée.*

blement appuyé sur ses crosses, mes serviteurs ne t'ont-ils pas remis une aumône suffisante?

— Oui, suffisante pour moi, répond l'infirme. Mais j'ai une femme et deux fils. Il faut partager l'aumône en quatre, et la meilleure part est trop maigre pour rassasier le plus petit de mes enfants.

— N'as-tu point appris quelque métier pour vivre?

— J'étais tailleur. Mais voyez, de grâce, Monseigneur, en quel état la goutte a réduit mes mains!

Le Saint, à cette vue, se sentit ému de compassion.

— Voyons, dit-il, lequel aimerais-tu le mieux, d'une grosse aumône ou de la santé?

— Ah! Monseigneur, s'écria le perclus, quelle comparaison! La guérison vaut cent fois mieux que l'aumône. Guéri, je pourrais gagner ma vie et nourrir ma famille, sans n'avoir plus à importuner personne.

Le Saint s'arrêta, pria un moment, les yeux levés vers le ciel, fit le signe de la croix sur ce malheureux, et lui dit, plein de cette foi qui transporte des montagnes :

« Au nom de Jésus de Nazareth, laisse là tes crosses, et, sain de tous tes membres, va travailler en ta maison. »

Et le pauvre se sent guéri. Dans un élan de reconnaissance, il se jette aux pieds de son bienfaiteur et cherche à les baiser.

—❀—

3. — Il fut donné au grand thaumaturge d'opérer après sa mort plusieurs résurrections, mentionnées avec détails dans le procès de béatification. Voici l'une des plus célèbres :

Un enfant venait de mourir. Sa mère, éplorée, mais confiante en la puissance de saint Thomas, accourt à son tombeau, dépose le cadavre sur la pierre ornée de l'image du Saint, lui demandant pardon de ne lui avoir pas apporté, pour être guéri, son enfant encore en vie.

Ces supplications d'une mère furent entendues et exaucées. Elle avait à peine prié l'espace de trois *Pater* et de trois *Ave* que le petit trépassé fit un mouvement, haussa la tête, ouvrit les yeux et appela sa mère.

Tous les assistants furent émerveillés. La mère, le cœur plein de gratitude, rapporta à la maison son enfant sain et joyeux. Le ressuscité vécut encore trois ans.

—❀—

4. — Une jeune fille de seize ans, morte depuis quelque temps déjà et sur le point d'être mise au tombeau, revient à la vie. Elle doit ce miracle aux prières de sa mère et à l'intervention de saint Thomas de Villeneuve.

—❀—

5. — Une jeune femme de vingt-six ans, que la douleur d'une horrible plaie avait conduite à l'agonie, se trouva guérie dès qu'on lui eut fait toucher les reliques de saint Thomas.

—❀—

6. — Saint Thomas prend pitié d'une infirme à qui la jambe ulcérée et gangrenée faisait subir un véritable martyre, et il la guérit.

—❀—

7. — Une petite fille de trois ans, nommée Marcelle, fut soudain affligée d'une fluxion interne si grave qu'elle en vomissait le sang, et ne pouvait plus absorber aucun aliment solide. Après trois mois, le mal changea de siège et se

porta sur les yeux de l'enfant qui devint aveugle.

Elle demeura pendant un an privée de la vue, jusqu'à ce que sa mère, inspirée d'en haut, eut la pensée d'invoquer le grand thaumaturge de Valence. Sa petite fille, conduite par elle, vint au tombeau vénéré, et après une messe en l'honneur du Saint, elle recouvra la vue au moment où elle touchait du doigt la pierre sépulcrale. La guérison était aussi parfaite qu'instantanée ; les yeux ne gardaient aucune tache, ni aucune cicatrice de l'ancienne fluxion.

—❀—

8. — Dans un spectacle donné aux arènes de Valence, un toréador avait été grièvement blessé par le taureau. Infirme, pendant deux ans, il se traîna misérablement avec le secours de béquilles. Enfin, las de recourir aux remèdes humains demeurés pour lui sans effet, il promit à saint Thomas un tableau en ex-voto, s'il en obtenait sa guérison, et entreprit pour cela une neuvaine pendant laquelle il viendrait chaque jour à son tombeau.

Il y laissa dès le troisième jour une de ses béquilles, et, avant la fin de la neuvaine, put y adjoindre la seconde, car il était parfaitement guéri.

—❀—

9. — Un ouvrier maçon avait au côté gauche un douloureux ulcère. Dès qu'il dut cesser son travail et se mettre au lit, il n'appela aucun chirurgien et n'eut recours à aucun remède, mais plaça en saint Thomas de Villeneuve, dont le tombeau était proche de sa maison, toute sa confiance. Elle ne fut pas déçue. Après un court sommeil, l'ouvrier se sentit libre de toute douleur et de toute infirmité.

—❀—

10. — Un homme de cinquante-trois ans avait, à la suite d'une atteinte apoplectique, tout le côté droit paralysé. Il ne pouvait mouvoir le bras, devenu aussi inanimé que s'il eût été de bois ou de pierre.

Dix-huit jours se passèrent ainsi. C'est alors que le malade, ayant ouï parler des miracles de saint Thomas, se mit à le prier. Il promit, s'il recouvrait l'usage de ses membres, d'aller aussitôt déposer comme témoin en sa faveur au procès de canonisation alors engagé. Aussitôt après, sans y faire attention, il trace sur lui-même à l'aide du bras droit un grand signe de croix. Depuis sa chute, il avait pris l'habitude de le faire avec la main et le bras gauches. Il s'aperçut ainsi de sa guérison, et, joyeux, il s'écria : « Que vous êtes bon, ô mon Dieu! Est-ce bien mon bras droit auparavant immobile qui vient de tracer ce signe de croix! » Il renouvela la tentative, versa des larmes de reconnaissance, appela toute sa maison pour remercier Dieu et son serviteur Thomas, et descendit de son lit.

—❀—

11. — Un chirurgien de Valence était tourmenté depuis plus de six ans de cruels accès de goutte. Il souffrait surtout du pied droit, et la douleur ne lui laissait pour ainsi dire point de repos.

— Le mal est incurable, se dit-il. J'ai employé pour le guérir tous les moyens humains. Si j'avais recours à saint Thomas de Villeneuve!

Aussitôt il fit vœu de donner dix écus pour l'ornementation de la chapelle du Saint, s'il daignait mettre fin à son supplice.

Exaucé, il alla remercier son céleste bienfaiteur et tint ponctuellement sa promesse.

7. — *Une petite aveugle recouvre la vue au moment où l'on dit la messe pour elle à l'autel de saint Thomas.*

8. — *Le toréador, remis de sa blessure et laissant ses béquilles, offre un ex-voto.*

9. — *Un ouvrier maçon qui ne veut avoir d'autre médecin que saint Thomas.*

10. — *Après avoir prié saint Thomas, un homme fait le signe de la croix avec son bras paralysé.*

11. — *Un chirurgien délivré par saint Thomas de ses accès de goutte.*

12. — Un joueur de flûte, Jean Alapont, était atteint depuis vingt-quatre ans d'une hernie qui avait pris des proportions effrayantes. Il ne pouvait plus marcher et se voyait aux portes du tombeau.

Dans cette extrémité, comme on était au temps de la fête de saint Thomas, il fit appendre près de son lit l'image du Saint, et quand son épouse eut satisfait à son désir, il ne quitta plus des yeux l'image bénie et se mit à prier. Il fut guéri sur-le-champ. Les intestins malades reprirent leur place naturelle, l'ancienne tumeur disparut, l'infirme se leva, vint au tombeau du Saint et y témoigna sa reconnaissance, autant par les sons joyeux de son instrument que par ses prières.

13. — Le 8 septembre 1640, à Valence, une petite fille de sept ans, venue pour puiser de l'eau, est précipitée au fond d'un puits, entraînée par le poids du vase qu'elle tentait de remonter.

Son père accourt; il est au désespoir. Que faire? Il invoque saint Thomas de Villeneuve. Puis, au péril de sa vie, il descend courageusement dans le puits, et cherche son enfant ensevelie sous les eaux. Il ne put la retrouver. Remonté à la surface du sol, il ne cessait d'invoquer la puissance de saint Thomas.

Une seconde descente dans le puits fut plus fructueuse : on réussit, à l'aide de crocs de fer, à retirer de l'abîme le petit cadavre. Il y avait plus de deux heures qu'il gisait sous les eaux.

Quel ne fut pas l'étonnement de tous, quand ils virent ce corps inanimé revivre peu à peu, reprendre ses forces, au point que, bientôt, l'enfant, saine et sauve, sortait de la maison et reprenait avec ses compagnes ses jeux enfantins.

Le bras de saint Thomas n'est point raccourci. Confions-lui avec foi nos intérêts temporels et spirituels : il ne sera pas sourd à nos prières.

PRIÈRE

O Dieu, qui avez versé dans le cœur du bienheureux pontife Thomas le trésor d'une admirable charité envers les pauvres, daignez répandre, sur tous ceux qui vous invoquent par son intercession les trésors de votre miséricorde. Par J.-C. N.-S. (*Bréviaire augustinien.*)

12. — *Un joueur de flûte, malade, fait placer près de son lit l'image de saint Thomas.*

13. — *Une enfant de sept ans tombe dans un puits. Sa résurrection.*

LA VÉNÉRABLE ÉMILIE DE RODAT

6 septembre 1787-19 septembre 1852.

Portrait authentique de la vénérable Émilie de Rodat.
Tombeau de la Vénérable. — Château de Druelle où elle est née. — Château de Ginals où elle a longtemps séjourné. Partie du couvent de Villefranche habitée autrefois par la Vénérable.

UNE SAINTE QUI SE LAISSE PHOTOGRAPHIER

Emilie de Rodat, fondatrice des Sœurs de la Sainte-Famille de Villefranche-du-Rouergue, vécut de 1787 à 1852.

C'est donc une contemporaine. Elle l'est si bien, que non seulement le pinceau, mais même la photographie, cet art tout moderne, ont heureusement recueilli ses traits. Pour obtenir que la vénérable Mère, dont on connaissait la profonde humilité, consentit à poser, on eut recours à l'évêque de Rodez qui lui ordonna de se prêter à ce que ses filles désireraient d'elle. « Ah! dit-elle en recevant cet ordre, un simple désir de Sa Grandeur eût bien suffi! » Tant elle mettait de promptitude à obéir.

Son portrait peint, d'une ressemblance frappante, resta dans la salle commune du couvent. La Mère Emilie n'y jeta jamais les yeux, et comme l'une de ses filles l'en priait avec instance, elle répondit : « Quelle différence faites-vous entre me regarder au miroir ou regarder une toile où mes traits sont reproduits? »

Ce que nous voudrions décrire en cette livraison, c'est moins le portrait physique de la Vénérable que la physionomie morale de sa grande âme,

héroïque dans la pratique de toutes les vertus, comme l'Eglise vient de le définir dans le procès de béatification actuellement en cours.

ÉDUCATION PREMIÈRE D'ÉMILIE

Emilie de Rodat naquit au château de Druelle, près Rodez, un peu avant la grande Révolution. Elle-même raconte de quels soins vigilants son enfance fut entourée :

« A l'âge de dix-huit mois, dit-elle, ma grand-mère — Mme de Pomayrols, une sainte femme, que sa charité avait fait appeler dans le pays la *mère des pauvres* — me prit à ses côtés. Dès que j'eus atteint l'âge de raison, elle m'apprit à aimer le bon Dieu. Une de mes grand'tantes, religieuse visitandine, me prodigua, de concert avec elle, les soins les plus tendres. Elles ne voulaient pas me perdre de vue. Quand elles m'envoyaient dans quelque chambre de la maison faire les petites commissions de mon âge, elles ne manquaient pas de me recommander de revenir tout de suite auprès d'elles. »

Cette surveillance, si étroite qu'elle fût, n'avait rien de pénible pour l'enfant, conduite d'une main ferme et sûre, mais aussi pleine de douceur, dans la voie du bien.

« Quand je commettais une faute, dit encore Emilie, je n'étais pas grondée, encore moins punie : un avis ou même un regard me faisait reconnaître que j'avais manqué.

» Etant toute petite, j'avais le défaut de bouder. J'allais me tapir dans l'embrasure d'une fenêtre. Alors, ma grand'mère me disait : « Emilie, viens » près de moi. » Quand je m'étais rendue à son ordre, elle ajoutait : « Regarde-moi, il faut rire. » Je faisais la revêche. Mais elle persistait jusqu'à ce que je fusse déridée et que j'eusse repris mon air ordinaire. »

Toute sa vie, la Vénérable gardera quelque chose de cette nature sérieuse, peu portée aux bruyants ébats, plus aisément recueillie que répandue au dehors. Mais, par vertu, elle mortifia ce que ce sérieux pouvait avoir d'excessif, et elle apprit à s'épanouir en temps voulu. « J'ai lu, nous confiera-t-elle plus tard, un traité pour apprendre à être gaie. Je m'y suis exercée et j'ai réussi à le devenir un peu. »

La Vénérable continue sa confession avec la naïve simplicité des saints : « J'étais une pleureuse, ma grand'mère travailla tout doucement à me corriger et me fit confesser de ce défaut : cela me coûta beaucoup.

» J'étais paresseuse, elle ne me pressa pas; elle attendit que l'âge me fît connaître le prix du travail. J'étais très délicate pour la nourriture, je ne pouvais pas me décider à manger des mets que je n'aimais pas; et ils étaient en grand nombre. Elle pensa que la raison suffirait à vaincre cette répugnance. Cela arriva, en effet. Il en fut de même pour la paresse..... »

Voici maintenant la contre-partie de ce tableau trop visiblement inspiré par l'humilité.

Si vive et susceptible qu'elle fût par nature, l'enfant supportait déjà, avec une douceur extrême, les importunités de ses petites compagnes.

Elle aimait les pauvres. Ses bonbons, les tartines de beurre ou de confiture préparées pour son goûter, tous les petits objets dont elle pouvait se priver, elle les leur distribuait. Un jour, on lui avait donné vingt sous pour acheter un couteau qu'elle convoitait depuis longtemps. En route, elle dit à sa compagne : « Annou, si j'achetais un couteau de six liards, il me resterait dix-huit sous et demi pour les pauvres! » Et elle n'acheta qu'un couteau de six liards.

Sa piété n'était pas moins précoce. La lecture de la Vie des Saints la transportait : elle voulait imiter leurs exemples et pleurait de ne pouvoir le faire aussitôt. Dans la suite, grâce à l'intelligente vigilance des siens, aucun roman, aucun récit frivole ne vint effacer de son âme ces saines impressions. Une dame imprudente lui ayant un jour prêté un livre peu convenable à une jeune personne, sa grand'mère s'en aperçut à temps et le lui enleva des mains avant qu'elle y eût rencontré aucun passage dangereux.

Quel fut le résultat de cette éducation, que quelques-uns pourraient qualifier d'austère? Le voici, attesté à plusieurs reprises par les confesseurs d'Emilie de Rodat.

« Jamais la Mère Emilie n'a compris le mal : supérieure, elle a su juste tout ce qui était nécessaire pour le faire éviter à ses Sœurs et aux élèves de la maison. Jamais elle n'a eu une pensée contre la pureté; jamais une révolte dans son corps. Elle est morte dans la pureté d'un enfant de deux ans. »

FAIBLESSE D'UN INSTANT — COUP DE LA GRACE

Durant la Révolution, les parents d'Emilie s'étaient réfugiés au château de Ginals, un des domaines de la famille de Pomayrols. Là, après plusieurs années d'admirable ferveur, la jeune fille parut tout à coup perdre de sa piété, diminuer le nombre de ses communions, rechercher la toilette, se plaire aux fêtes mondaines. Que s'était-il passé?

En février 1803, elle avait assisté aux noces d'un de ses oncles, M. de Pomayrols. Pendant le dîner, on l'avait complimentée sur les charmes de son esprit et de sa personne. Puis, invitée à danser, elle s'y était refusée, mais elle avait pris plaisir à regarder les danses.

Elle sortit de cette réunion avec le désir de goûter encore, s'il se pouvait, à la coupe des joies mondaines, passa tout un Carême sans communier; elle qui, auparavant, s'approchait tous les quinze jours de la Sainte Table, accomplit encore ses pratiques de dévotion, mais en cachette, à la dérobée, dans la crainte de paraître pieuse, au fond toujours sollicitée par la grâce, mais lente à y répondre et toute prête à se livrer aux plaisirs permis que le monde lui offrirait.

Dix-huit mois se passèrent ainsi; Dieu permit cette tiédeur momentanée pour donner à la vertu d'Emilie ce surcroît de force que donne le repentir : « Ce sont là, dira-t-elle plus tard, des jours que je voudrais effacer de ma vie avec des larmes de sang! »

Qu'on ne pense pas néanmoins que, durant cette période, la Vénérable se soit laissée aller à des actes répréhensibles. Ce qu'elle pleurera le reste de sa vie, ce sont de légères infidélités. Une âme délicate comme l'était la sienne ne se les pardonne pas.

En la Fête-Dieu de l'année 1804, comme elle se confessait à l'occasion du Jubilé, le prêtre zélé auquel elle s'était adressée lui découvrit le véritable état de son âme. Ce fut pour Emilie une soudaine révélation. Elle en fut profondément remuée. A partir de ce moment, elle détesta ce qu'elle appela depuis ses égarements. Vanité, désir de paraître, goût de la toilette, respect humain, tout fut d'un seul coup sacrifié pour ne laisser place en son âme qu'à l'amour de Jésus, qui, comme un torrent, venait de l'envahir. On la vit désormais s'adonner sans aucune peine à

la pratique la plus élevée de la vie chrétienne, passer à l'église les journées presque entières du dimanche, gravir deux fois par jour une haute montagne au sommet de laquelle se dressait un calvaire, et, par tous les temps, au fort même de l'hiver, y faire le chemin de la croix, se mettant à genoux de préférence sur des sarments ou sur des pierres aiguës.

Les pauvres, qu'elle n'avait pas cessé d'aimer, devinrent de sa part l'objet de nouvelles sollicitudes : non contente des aumônes que ses ressources lui permettaient de donner, elle glanait à leur intention. Après les vendanges et la cueillette des fruits, elle parcourait les vergers et les vignes pour ramasser les fruits oubliés et en faire des confitures qu'elle distribuait ensuite.

Dans le même temps, elle nourrissait son esprit et son cœur des écrits de saint François de Sales, lisait et relisait les psaumes, s'appliquait à connaître Jésus dans sa vie terrestre et acquérait cette solide instruction, qui, jointe aux lumières surnaturelles dont Dieu se plut dès lors à la gratifier, lui permettra plus tard d'éclairer et de fortifier tant d'âmes.

FI DES MOYENS HUMAINS!

Bientôt, guidée par l'Esprit et soutenue par les conseils d'un sage directeur, M. Antoine Marty, vicaire général de Rodez, Emilie de Rodat est amenée à fonder, vers 1817, à Villefranche, un Institut pour l'éducation des filles pauvres : celui des Sœurs de la Sainte-Famille. Le numéro suivant de ces *Vies des Saints* nous édifiera sur cette œuvre capitale de la Vénérable.

Bornons-nous à constater, dans ce chapitre, l'admirable insouciance de la Mère Emilie vis-à-vis des moyens naturels et son entier abandon à la divine Providence.

Tout manquait dans les débuts de l'œuvre. Pour attirer les bénédictions de Dieu sur la nouvelle fondation, Emilie de Rodat commença par recueillir une orpheline ; on la logea et on la nourrit, puis on ouvrit une école gratuite dans laquelle trente enfants se pressèrent dès le premier jour. Il y en eut bientôt deux cents. Beaucoup recevaient le pain en même temps que l'instruction. Le nombre des orphelines logées au couvent et entretenues de toutes choses s'éleva souvent à cinquante. Comment nourrir et secourir ce petit monde, lui trouver des locaux spacieux et convenables, subvenir aux besoins des Sœurs?

« Je compte pour rien les moyens humains, répondait la Vénérable; les pauvres et la Providence, voilà mes seules ressources. »

De fait, la Providence n'abandonna point les Sœurs ni les enfants de la Sainte-Famille : les secours temporels, sans jamais abonder, leur arrivaient au fur et à mesure des besoins.

Mais aussi, quel n'était pas le désintéressement de la Vénérable! Les temps devenaient-ils plus durs, elle augmentait le nombre des orphelines adoptées, exemptait les postulantes de la dot ordinairement requise à l'entrée du couvent, multipliait autour d'elle les largesses.

Sans ressources pour le payement d'une grande et belle maison, elle dit aux Sœurs de prendre à leur charge six nouvelles orphelines, affirmant que cela les aiderait à payer leurs dettes.

La question d'argent ne la préoccupa jamais. Du moment que son directeur approuvait la fondation d'une œuvre ou l'achat d'une maison, aucune considération n'arrêtait la Vénérable Mère : « A quoi bon, disait-elle un jour, m'inquiéter de savoir si la maison coûtera cher ou sera à bon marché? Est-il plus difficile au bon Dieu de me trouver soixante mille francs que de me donner vingt sous? »

Elle avait souvent de ces reparties pleines de foi qui font taire toutes les objections de la prudence humaine. Un Conseil municipal ayant retranché la moitié de l'allocation accordée jusque-là à une classe gratuite, la Mère Emilie, loin de s'en émouvoir, se contenta de dire : « La Providence est bien plus riche que le Conseil municipal. »

Sans cesse, elle assurait ses filles que Celui qui nourrit les oiseaux du ciel ne laisserait pas manquer ses épouses renfermées pour son amour dans le cloître. « C'est impossible, s'écriait-elle. Dieu, pour vous nourrir, enverrait plutôt un corbeau, comme il fit autrefois au prophète Elie. Ne craignez pas : la divine Providence a des greniers inconnus aux mondains. Pourvu qu'une maison religieuse vive dans la ferveur, il est impossible que Dieu ne la soutienne pas. »

Dans cet esprit de foi, la Vénérable pourvoyait à tous les besoins sans se préoccuper du lendemain. Elle acquittait fidèlement ses dettes et donnait sans compter. Sa charité avait mille délicatesses. Tous les matins, elle faisait mettre dans le tour du parloir deux ou trois pains que les pauvres honteux venaient chercher.

Parfois, elle conjurait avec insistance une famille indigente de lui céder tous les vieux draps et les chemises usées qu'elle possédait, alléguant que cela lui serait très utile pour en faire de la charpie et des bandages; en échange, elle donnait du linge neuf et beaucoup plus qu'elle n'en avait reçu.

Apprenant qu'une pauvre femme, pour se préserver, elle et ses enfants, du froid, n'a d'autre moyen que d'enlever à la toiture de sa maison quelques morceaux de volige, la Vénérable, aussitôt, fait conduire chez elle une énorme charretée de bois.

On pourrait multiplier de semblables traits. Ceux qu'on vient de lire montrent bien que, chez Emilie de Rodat, la générosité allait de pair avec l'absolue confiance en Dieu.

LONGUES SOUFFRANCES

S'il est vrai que la vertu reçoit son perfectionnement dans la souffrance, rien n'a manqué à la Mère Emilie de ce qui devait en faire une sainte.

Un mois environ avant de faire profession, le 9 août 1820, elle vit fondre sur elle, selon son expression, « un orage » de tentations. Son intelligence se trouve tout à coup comme plongée dans les ténèbres : son âme lui apparaît toute souillée de péchés, dépourvue de mérites et de vertus; elle a des doutes sur les plus adorables mystères ; des pensées horribles, contraires à la foi, traversent son esprit ; elle ressent un dégoût profond pour les exercices de piété auxquels elle s'adonnait si aisément depuis l'enfance et pour les œuvres auxquelles elle avait consacré sa vie. Epouvantée de cet état inouï, elle courut à son confesseur, mais ne trouva point dans ses paroles le calme et la consolation qu'elle en attendait.

Ces assauts du démon, car c'était lui qui suscitait à la servante de Dieu d'aussi étranges imaginations, durèrent trente-deux ans, ne lui laissant de répit qu'à de rares intervalles, lorsque ses souffrances corporelles devenaient plus aiguës ou qu'elle était engagée dans les difficultés d'une fondation nouvelle. Ils ne prirent fin que deux mois avant sa mort. On devine quel long martyre eut à endurer la Vénérable, ainsi aux prises avec l'ennemi et avec elle-même.

Rien pourtant n'en transpirait au dehors, et si ses confesseurs, hommes respectables et dignes de toute créance, si la Vénérable elle-même, dans le récit qu'elle en fit par obéissance, ne l'avait formellement attesté, on l'eût à peine soupçonné. Au milieu de ses désolations intérieures, la Mère Emilie continuait son œuvre, n'omettait aucun de ses devoirs d'état et soutenait son entourage.

A certains moments, la lutte devint si violente que la nature y succomba. Vers 1821, la Mère Emilie, qui souffrait depuis trois ans d'un polype au nez, tomba gravement malade. Une première opération fut jugée nécessaire, mais n'eut aucun succès. On en tenta une seconde, puis une troisième, sans autre résultat que d'accroître les souffrances de la malade. Celle-ci faisait l'admiration des chirurgiens par son héroïque patience : comme on voulait la lier, elle refusa : « Je tiendrai le crucifix entre mes mains, dit-elle, ce me sera une chaîne assez forte. »

Dans les longs pansements qui suivirent, par amour de la clôture, par délicatesse de pureté et par esprit de pauvreté, elle préféra aux soins des hommes de l'art ceux, beaucoup moins exercés, de la Sœur infirmière.

Enfin, les prières de ses filles, bien plutôt que les remèdes, lui obtinrent, en 1828, après sept ans de douleurs continuelles, une amélioration, mais ce ne fut jamais la santé. Jusqu'au bout, son estomac, débilité par les jeûnes, les fatigues et par une volonté particulière de la Providence, se refusa à supporter autre chose que des aliments liquides, et en si petite quantité — deux tiers de litre de lait environ par jour — que l'on ne sait comment ce faible corps pouvait se soutenir avec si peu de nourriture.

La Vénérable cherchait-elle du moins à se procurer quelque soulagement? Pour s'en convaincre, il eût fallu pénétrer à l'improviste dans sa pauvre cellule, aux murs noircis et enfumés : on l'eût trouvée assise sur ses talons ou agenouillée auprès d'une misérable chaise. Elle n'avait ni bureau ni table, et, pour écrire, elle posait sur ses genoux un vieux carton où elle serrait des morceaux de papier blanc ramassés çà et là.

Dans un angle de la chambre était un lit fait du bois le plus vulgaire, garni d'une paillasse et d'un traversin de paille de maïs : c'est là que la Vénérable reposait ses membres exténués par la maladie et les privations.

Toujours attentive à mortifier ses sens, elle triompha, par des actes vraiment héroïques, de ses répugnances instinctives. Ainsi, elle revêtit quelque temps la chemise d'une galeuse, prodigua ses soins les plus dévoués à une lépreuse dont tous se détournaient avec horreur. Elle se réservait de laver, de peigner et d'habiller les enfants pauvres dont la malpropreté était la plus rebutante. A s'approcher des mourants, elle éprouvait une vive répulsion mêlée de frayeur. Pourtant, elle se fit une obligation d'assister à l'agonie de chacune de ses filles. Un jour, elle sembla manquer de courage et fit un pas pour s'éloigner d'une religieuse mourante. Cette involontaire faiblesse fut aussitôt expiée. Dès que l'agonisante eut rendu le dernier soupir, la servante de Dieu s'imposa de se coucher à côté du cadavre, dans le même lit, et elle y resta jusqu'au lendemain matin.

VŒU DE PERFECTION

Déjà liée au service du divin Maître par une quadruple chaîne, par les vœux de pauvreté, d'obéissance, de chasteté et celui de clôture, Emilie de Rodat aspirait à s'y attacher plus étroitement encore par un dernier lien : l'obligation d'accomplir en tout ce qu'elle croirait être le plus parfait. C'est là un engagement des plus graves, redoutable à la nature, et que peu de saints, inspirés de Dieu, ont osé prendre. Avant de les y autoriser, les directeurs de conscience ont toujours exigé de leurs pénitents un extraordinaire noviciat et des garanties bien visibles de l'assistance divine pour remplir les obligations d'un pareil vœu. M. Marty, le premier confesseur de la Vénérable, mourut sans le lui permettre. M. Imbert, qui lui succéda dans la direction de sa conscience et la confessa régulièrement chaque jour pendant onze ans, après avoir multiplié les épreuves et longtemps prié, céda enfin aux instances de sa pénitente, et lui accorda de prononcer le terrible vœu dit de perfection.

Il n'eut pas à se repentir de sa décision. Pendant près de onze années, au milieu des tentations qui affligeaient son âme et des obscurités qui l'enveloppaient, la Vénérable Emilie de Rodat accomplit « son vœu dans toute sa perfection, et sans la moindre infidélité volontaire, et cela sans le moindre embarras de conscience, sans la moindre gêne, sans la moindre contention d'esprit, au milieu de toutes sortes de tortures morales et physiques ». C'est le témoignage formel que ce digne confesseur a rendu de la Vénérable.

L'obéissance scrupuleuse de celle-ci, son humilité admirable et très méritoire, puisqu'elle affirme bien des fois dans le récit de sa vie que l'amour-propre a été son défaut capital, sa charité poussée jusqu'à l'héroïsme garantissent pleinement ce jugement porté par celui qui, après Dieu, a le mieux pénétré l'âme de la Vénérable Emilie.

De quelles œuvres ne sont pas capables de pareils saints qui confondent notre misère et nous font rougir de nos lâchetés! Quelle fécondité Dieu n'a-t-il pas accordée à l'apostolat de sa servante, successivement fondatrice d'un double Institut, cloîtré et non cloîtré, de nombreuses écoles, d'une œuvre en faveur des prisonniers et d'un refuge! C'est ce qu'on pourra lire dans le suivant numéro des *Vies des Saints : La Vénérable Emilie de Rodat et la fondation des Sœurs de la Sainte-Famille.*

* * *

(D'après la *Vie de la Vénérable Mère Emilie de Rodat*, par Léon Aubineau, 1879, et un abrégé de cette même vie, par l'abbé Léonce Raylet, Paris, Vic et Amat, 1897.

LA VÉNÉRABLE ÉMILIE DE RODAT

ET LA FONDATION DE LA SAINTE-FAMILLE DE VILLEFRANCHE-DU-ROUERGUE

Émilie de Rodat, entourée d'une novice et d'une orpheline, représentant les deux affections de son cœur : son Institut et ses pauvres.
(D'après une photographie.)

DE COMMUNAUTÉ EN COMMUNAUTÉ

Par un précédent numéro de ces *Vies des Saints* (1), le lecteur a déjà pu faire connaissance avec la vénérable Emilie de Rodat.

Ce qui frappe le plus en sa vie, c'est son héroïque constance. Etre pendant trente-deux années aux prises avec d'effroyables luttes intérieures, des terreurs, des dégoûts, des pensées de blasphème, des tentations de désespoir, et, malgré tout, ne rien négliger de ses devoirs, ne rien omettre de ses prières, ne rien retrancher de ses austérités ni de ses bonnes œuvres, s'attacher d'autant plus, par le vœu de perfection fidèlement observé durant

(1) *La Vénérable Mère Emilie de Rodat*, n° 1249.

onze ans, à un Dieu qui semble voiler ses grâces et refuser ses douceurs, voilà ce qui force l'admiration.

D'une âme qui est à ce point maîtresse d'elle-même, on peut attendre de grandes œuvres.

L'œuvre capitale de la vénérable Emilie de Rodat est la fondation de la Congrégation des Sœurs de la Sainte-Famille, dont les cloîtres et les établissements scolaires nombreux continuent d'édifier l'Aveyron et les départements limitrophes, en attendant peut-être, ce qu'à Dieu ne plaise, que la persécution actuelle en disperse les membres.

Voici comment la Providence prépara les voies à la fondatrice.

Vers l'âge de dix-sept ans, ou, pour parler comme elle, à l'époque de sa *conversion*, elle commence à s'éprendre de la vie religieuse. Elle en fait l'apprentissage chez Mme Saint-Cyr, Ursuline, qui, chassée de son couvent, comme tant d'autres, par la grande Révolution, avait recueilli chez elle quelques anciennes religieuses, épaves de divers Ordres, et reformé une communauté.

La jeune postulante se dévoua, sur le désir de Mme Saint-Cyr, aux enfants de la Première Communion, auxquelles elle enseignait le catéchisme avec tant de succès, que les dames de Villefranche demandèrent comme une faveur la permission d'assister à ses leçons.

Pourtant, la maison de Mme Saint-Cyr, si bien organisée qu'elle fût, ne réalisait pas l'idéal de perfection religieuse que concevait Emilie. Chacune des anciennes moniales suivait de son mieux la règle propre de son Ordre et servait Dieu à sa façon. Mais le lien d'une discipline uniforme manquait, et c'était là une lacune qui devait nuire à la ferveur.

L'attrait d'une religion plus sérieuse, le désir des vœux surtout, conduisit Emilie à Figeac, chez les Sœurs de la Charité de Nevers. Son directeur, M. Marty, après l'avoir longtemps éprouvée, l'avait enfin laissée partir, et, joyeuse, elle avait franchi les sept lieues qui séparent Figeac de Villefranche. Mais voici qu'à peine entrée dans la communauté, elle y est assaillie par des désolations intérieures et des obscurités dont on ne peut se faire une idée. Rien n'est capable de ramener la paix dans son âme. Dès lors, persuadée que sa place n'est pas à Figeac, elle va essayer à Cahors la vie des Dames de l'Adoration perpétuelle de Picpus.

Elle y reste juste le temps de s'édifier. « Dieu, disait-elle plus tard, a permis mon entrée dans cette maison pour me montrer des modèles de piété. »

De Cahors, elle passe à Moissac où elle prête quelque temps son concours à un Institut voué au soin des malades et à l'instruction des pauvres. Cette fois, du moins, a-t-elle rencontré sa vraie vocation? Non point, car elle frappe encore inutilement à une autre porte.

Etait-ce inconstance, jeu du démon ou bien dessein mystérieux de la Providence? Nul doute que Dieu, par tant de voies détournées, ne conduisit lui-même sa fidèle servante, qui ne cessait de l'invoquer avec larmes, et le prudent directeur d'Emilie, M. Marty, ne se trompait pas lorsqu'il lui disait: « Votre vocation n'est pas douteuse à mes yeux, mais Dieu vous veut autre part. »

L'ÉTROIT BERCEAU

Les doléances de plusieurs mères de famille de Villefranche réunies autour d'une malade que, dans sa charité, Emilie était allée visiter, furent pour elle un trait de lumière. « Avant la Révolution, disaient celles-ci, les dames Ursulines enseignaient gratuitement; nous avons été élevées par elles, et aujourd'hui, parce que nous n'avons pas le moyen de mettre nos filles à l'école, il nous faut les voir croupir dans l'ignorance et grandir dans l'oubli de Dieu! »

Cédant à un premier mouvement de générosité, la Vénérable s'offrit à les instruire elle-même; et, forte de l'assentiment de son directeur toujours consulté et auquel toute sa vie elle obéira avec la docilité d'un enfant, elle commence à recueillir les petites filles pauvres.

Elle a plus de peine à les loger qu'à les trouver. Dans sa chambre qui mesure exactement 2m,83 sur 1m,90, elle trouve moyen d'en entasser quarante : elles les assied partout, sur le lit, dessus et dessous la table, jusque sur le chambranle de la cheminée, et se met à leur apprendre, avec l'alphabet, les rudiments du catéchisme.

Aussitôt, trois demoiselles de ses amies lui offrent de l'aider dans cette bonne œuvre. Elles n'apportaient avec elles d'autres ressources que leur instruction et leur dévouement : mais n'était-ce pas l'essentiel : Dieu aidant, la petite classe fit merveille.

L'œuvre ne devait pas tarder à sortir de son étroit berceau : déjà les quatre fondatrices, parfaitement unies de vues et de sentiments, rêvaient une grande école gratuite qu'elles ouvriraient à tous les enfants pauvres. Emilie, non contente de rêver, se mettait aussitôt en quête d'une maison, et, en dépit de toutes les objections, de tous les rebuts, des railleries qu'on ne lui ménageait pas, elle s'engageait, sans un sou vaillant, à donner quatre cents francs de loyer pour la moitié d'un immeuble de très modeste apparence, malsain, privé de jardin, et masqué par de grands murs qui interceptaient l'air et la lumière.

Elle avait reçu quelque argent pour sa toilette, elle l'employa à acheter des provisions. Dans sa détresse, elle sollicita encore de ses parents une aumône pour monter le ménage de sa communauté. On lui répondit sèchement qu'elle n'avait qu'à revendre quelque chose des provisions de cuisine qu'elle avait achetées.

Emilie ne s'attendait pas à un refus aussi amer de la part de ceux qu'elle aimait. Quelle que fût son énergie surnaturelle, son cœur n'y tint plus : elle se rendit devant le Saint-Sacrement, fondit en larmes, et dit au Seigneur :

« Puisque mon père et ma mère refusent de m'assister, j'ai la confiance que vous me tiendrez lieu de l'un et de l'autre. »

INSTALLATION DÉFINITIVE — JOIES ET ÉPREUVES

Les difficultés tombèrent devant l'énergie de sa volonté, si bien que, le 30 avril 1816, toutes s'installèrent dans leur nouvelle demeure. Ce soir-là, on sonna une petite cloche pour annoncer le grand silence et l'on se mit décidément à la règle : les quatre compagnes ne se désignèrent plus désormais que sous le nom de *Sœur*, et, le 1er mai suivant, la Sœur Emilie fit prendre à ses compagnes un habit modeste et uniforme.

Enfin, on ouvrit la classe gratuite tant désirée. Pour attirer la bénédiction de Dieu, on commença par adopter une orpheline, avec charge de pourvoir à tous ses besoins. Dès le premier jour, trente autres enfants pauvres se présentèrent. On ouvrit, sur les conseils de M. Marty, une seconde classe non entièrement gratuite pour les enfants de condition moyenne.

Quel ne fut pas le dénûment des premiers jours! La propriétaire de la maison avait prêté des

assiettes et des lits ; une autre personne donna une marmite. Une pauvre femme, trouvant les religieuses plus dépourvues qu'elle-même, leur envoya un fagot, une paillasse et une moitié de bois de lit, ce qui toucha beaucoup la Sœur Emilie : « Les pauvres nous assistent, dit-elle, c'est bon signe ! »

Au milieu de toutes ces privations, la joie était entière. Elle fut à son comble quand, par la permission de Mgr l'évêque de Cahors, Jésus vint résider au milieu de ses épouses, dans le tabernacle qu'elles lui avaient pieusement préparé (juin 1816).

Quelques mois plus tard, la classe gratuite regorgeait tellement d'élèves qu'il fallut songer à s'agrandir : on ne trouva rien de mieux que la maison même de Mme Saint-Cyr, vacante, on ne peut plus à propos, par la dispersion de ses membres et la dissolution de sa communauté.

Dans la nouvelle résidence, les Sœurs purent observer exactement la clôture, qui, depuis les débuts, était le plus cher de leurs désirs, et le monde n'eut plus l'occasion de se railler des voiles usés ou des chapeaux défraîchis dont les Sœurs se coiffaient, faute de mieux, quand il pleuvait, n'ayant pas de quoi acheter des parapluies.

Ce n'est pas que la Sœur Emilie redoutât ces sortes d'humiliations et les huées dont les enfants la poursuivaient parfois : elle exultait alors, et plus tard, elle se reprocha même d'avoir poussé trop loin l'amour des mépris et d'avoir agi dans le dessein de les attirer. Désormais, ces saintes âmes vécurent seules avec Jésus seul, uniquement occupées à le servir dans la personne des enfants confiées à leurs soins. Le nombre de ces dernières atteignait deux cents en 1818.

Le 6 avril 1817, le jour de Pâques, la Sœur Emilie, par des vœux publics, s'était engagée au service de Dieu et des pauvres. En 1820, elle prononça ses vœux perpétuels.

Dans l'intervalle, la communauté, toujours en progrès, s'était transportée de la maison de Mme Saint-Cyr, après deux ans de séjour, dans les bâtiments d'un ancien couvent de Cordeliers qui devint définitivement la maison-mère.

Un moment, l'avenir de l'Institut parut compromis : Sœurs, postulantes, enfants, tombèrent malades en même temps, deux des premières compagnes de la Vénérable expirèrent entre ses bras. Ce fut une désolation extrême.

Emilie de Rodat avait si peu la prétention de paraître fonder un Institut, qu'elle pensa plusieurs fois unir sa communauté à celle qu'une pieuse dame, Mme de Tranquelléon, avait établie à Agen. Même, en 1822, la chose fut résolue entre les deux fondatrices. La Sœur Emilie consentait à se mettre avec ses religieuses sous l'autorité de Mme de Tranquelléon. Mais elle s'était en cela trop oubliée elle-même et avait compté sans la résistance de ses filles qui, entrevoyant la possibilité d'être un jour séparées de leur Mère, déclarèrent ne vouloir d'aucune sorte entrer dans cette combinaison.

L'avis fut exprimé si résolument qu'il fallut bon gré mal gré en tenir compte et abandonner tout à fait le projet de fusion. Pour marquer plus vivement leur affection filiale, les Sœurs de la Sainte-Famille ne désignèrent plus la Vénérable, à partir de ce jour, que sous le titre de *Mère*.

« LE CHANT DU COQ »

Peu après, la Providence ouvrait les voies à un second établissement de la Sainte-Famille, à Aubin, petite ville du diocèse de Rodez.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette fondation, mais nous ne pouvons passer sous silence un incident qui met en grand relief la vertu de la servante de Dieu. Son directeur, après avoir encouragé le projet, changea d'avis, et, en présence de grosses difficultés qui surgissaient à l'improviste, il voulait rappeler la Mère Emilie et ses compagnes à Villefranche.

La Vénérable, émue des misères qu'elle avait sous les yeux : population pauvre, malades sans secours, enfants sans instruction, ne put se résoudre à abandonner ainsi l'œuvre commencée. Elle avait donné sa parole aux habitants d'Aubin qui avaient accueilli les Sœurs comme des anges du ciel : pouvait-elle la retirer ? Dans son trouble, ne voulant point désobéir à son Père spirituel dont les hésitations se prolongeaient, elle se recommanda de quelques personnes influentes auprès de lui et travailla, par cette voie détournée, à gagner son consentement.

Le bien accompli dans la suite fit voir à M. Marty que la fondation d'Aubin était voulue de Dieu : mais la Vénérable se reprocha toute sa vie sa manière d'agir en cette rencontre :

« Le seul nom d'Aubin, écrivait-elle longtemps après, est pour moi le chant du coq. » Elle avoue simplement « n'avoir agi un peu en dessous qu'une seule fois en sa vie : c'est à la fondation d'Aubin ».

Assurément, il n'y eut dans sa conduite qu'une légère imperfection, un entraînement de zèle très explicable. Emilie de Rodat n'en jugea pas ainsi. Pour expier ses fautes au lieu même où elle les avait commises, elle se mit à genoux en plein Chapitre, à Aubin, et demanda pardon à ses Sœurs.

Cette réparation publique ne fit point taire ses regrets. Plus tard, elle s'attribuera toutes les fautes qui pourront se commettre dans cette maison : « C'est le mauvais exemple que j'ai donné dans les commencements de la fondation qui en est cause. Mes Sœurs, faites votre possible pour réparer le mal que j'ai eu le malheur de commettre et le préjudice que j'ai porté. »

Son dernier confesseur, celui qui l'entendit chaque jour pendant les onze dernières années de sa vie, assure qu'elle en renouvelait ses sentiments de douleur et de contrition dans presque toutes ses confessions.

BRANCHE NOUVELLE DE L'INSTITUT

A deux ou trois lieues d'Aubin, au hameau de Decazeville, se trouvait une exploitation de mines qui attirait beaucoup d'étrangers et surtout des Anglais.

Une des Sœurs tourières du couvent de la Sainte-Famille, prévenue de grâces spéciales, Marie Vialard, ayant poussé jusque-là ses visites de charité aux pauvres et aux malades, fut touchée du sort des petites Anglaises abandonnées en ce milieu industriel et privées de toute instruction. A son retour, elle fit à la Mère Emilie un tableau navrant de ce qu'elle avait entrevu, et celle-ci de conclure aussitôt : « Oh ! qu'une classe pour les petites Anglaises serait bien placée à Decazeville ! »

Beau rêve d'apôtre ! Mais comment le réaliser sans donner à l'Institut de la Sainte-Famille une orientation toute nouvelle ? En 1834, comme au premier jour, la Congrégation comprenait des Sœurs cloîtrées qui, dans l'enceinte du couvent, instruisaient les enfants ; puis des Sœurs tourières exerçant au dehors divers ministères de charité, mais n'enseignant pas.

D'autre part, fonder un cloître à Decazeville et espérer y attirer des protestantes était se faire illusion. Il fallait, pour diriger la classe, des Sœurs qui pussent se mêler à la population. « Qu'à cela

ne tienne, dit la Mère Emilie. Les Sœurs des écoles n'existent pas : il faut en créer. » Et elle choisit parmi ses tourières trois Sœurs les plus aptes à cette entreprise, reçut leurs vœux, sans leur faire prononcer celui de clôture, et les envoya à Vialarels, commune dont dépendait Decazeville.

Les Sœurs y furent bien accueillies et bientôt les petites Anglaises furent instruites et baptisées, les malades soignés et ramenés à Dieu, les pauvres secourus. A la Sœur Marie, supérieure, qui mourut un an après en offrant sa vie pour l'œuvre des écoles, succéda la Sœur Thaïs, à qui sa sainte habileté à préparer à la mort les agonisants valut une popularité sans égale dans le pays.

A sa mort, l'école de Decazeville réunissait trois cents enfants.

Quantité d'autres écoles surgirent peu à peu sur le modèle de celle-ci. L'œuvre s'affermit par l'établissement d'un noviciat pour les Sœurs chargées de les diriger.

On eut ainsi dans l'Eglise cette nouveauté de la réunion de deux branches, dont l'une cloîtrée et l'autre non cloîtrée, dans un même Institut, chacune accomplissant séparément son œuvre, toutes deux demeurant étroitement unies d'esprit, de cœur et de prières sous une même Supérieure générale.

En 1878, l'Institut atteignait un total de neuf maisons cloîtrées et de cent vingt-neuf maisons d'école ou d'œuvres.

LES PRISONNIERS — LE REFUGE

Une des observances les plus chères au noviciat des écoles fut la visite des malades et des pauvres. Chaque Sœur novice s'initiait à ce ministère de dévouement, et, conduite par une Sœur tourière, pénétrait dans le réduit des malheureux pour y porter secours et consolation.

La charité de la Vénérable Mère trouva dès lors à s'exercer dans les détails les plus minutieux : elle recueillait précieusement les moindres débris de nourriture laissés par les enfants, faisait ramasser les roses, coquelicots, mauves et autres feuilles pectorales dans la saison. Il n'y avait pas jusqu'aux noyaux de fruits ou aux coquilles de noix qu'on ne fît sécher pour allumer le foyer des pauvres. La Mère réunissait tous les chiffons qui lui tombaient sous la main et s'entendait admirablement à en confectionner des matelas ou des couvre-pieds.

Des malades, elle fut amenée à s'occuper des prisonniers de Villefranche. Avant 1820, une sainte femme, d'allure assez originale, qui s'intitulait « la mère des coquins », avait exercé sur eux un véritable apostolat. De sa fenêtre, qui donnait sur une cour de la prison, cette ancienne chanoinesse convoquait les prisonniers à la prière du matin et du soir qu'elle récitait à haute voix. Si l'un d'eux restait à l'écart, elle l'interpellait par son nom, en disant : « Si tu ne pries pas, tu n'auras pas de tabac. » Moyennant bien d'autres industries charitables, la *mère des coquins* réussit à ramener beaucoup d'entre eux à de meilleurs sentiments. Elle mourut, mais l'œuvre se perpétua, car d'autres personnes continuèrent d'envoyer des aumônes aux prisonniers, lorsqu'enfin la Mère Emilie et ses Sœurs recueillirent cet héritage de dévouement.

Leur succès auprès des *coquins* fut immense. En la fête de l'Immaculée Conception de l'année 1843, après une retraite que leur avait procurée la Vénérable Mère, tous les prisonniers voulurent se réconcilier avec Dieu et purent être admis à la Sainte Table.

En même temps, elle veillait à adoucir leur sort, procurait des matelas, des couvertures et même de quoi faire du feu pour ceux qui étaient malades. A chaque fête, elle avait soin de faire parvenir à tous un petit régal.

Un jour, on devait leur porter un mets dont ils étaient friands, une viande accommodée d'une certaine manière et qu'on nomme à Villefranche des *fritons*. La Sœur s'aperçoit qu'il y a à peine un tiers de la quantité voulue. Comment se présenter avec cela aux prisonniers qui, elle le savait, avaient grand appétit! Elle va trouver la Mère Emilie : « Il n'y a pas de quoi faire vingt portions, dit-elle, désolée, et il en faudrait soixante! — De quelle grosseur faut-il faire les fritons? demande la Mère. — Au moins de la moitié de la main. »

La Mère Emilie se mit à découper, mesurant les portions à la grosseur demandée. Elle en fit soixante et il en resta encore un gros morceau. Ce phénomène de multiplication est loin d'être unique dans la vie de la Vénérable, au témoignage des personnes les plus dignes de créance.

A l'œuvre de la prison s'adjoignit, en 1843, l'œuvre du refuge. La Mère Emilie y vit un moyen de préserver du péché certaines malheureuses qui, après avoir purgé le temps de leur peine, se trouvaient exposées de nouveau dans le monde à leurs anciens désordres; son zèle en ce cas ne connaissait pas les hésitations : elle fit agir près des autorités et obtint, à force de démarches, l'adhésion des magistrats de Villefranche à l'établissement d'un refuge, que la corruption des mœurs modernes rend souvent si nécessaire.

Le Refuge fut par excellence la maison des miracles. Là, moins que jamais, la Vénérable se préoccupa de la question d'argent. Dès qu'une âme repentante se présentait, il fallait l'accueillir à tout prix, et n'épargner aucun sacrifice pour faciliter son retour à Dieu. L'asile de Villefranche abrita jusqu'à cinquante pénitentes à la fois. Que de coupables se sont purifiées et relevées dans ce sanctuaire du repentir, grâce à la charité et aux prières de la Mère Emilie!

Aujourd'hui encore, on bénit ses dignes filles dans le midi de la France. Vingt mille enfants reçoivent d'elles l'instruction et apprennent sous leur maternelle conduite le chemin du salut. N'est-ce pas une souveraine ingratitude que de poursuivre comme on le fait, hélas! de nos jours, ces intelligentes bienfaitrices de l'humanité, et d'entraver leur action?

Mais qu'importe pour les Sœurs de la Sainte-Famille quelques jours de persécution? Elles savent, la Mère Emilie de Rodat le leur a dit, que rien ne consolide une œuvre comme le choc de la tribulation. La Vénérable tremblait quand ses fondations s'accomplissaient aisément et sans obstacles. Au contraire, elle se rassurait lorsque tout semblait humainement compromis.

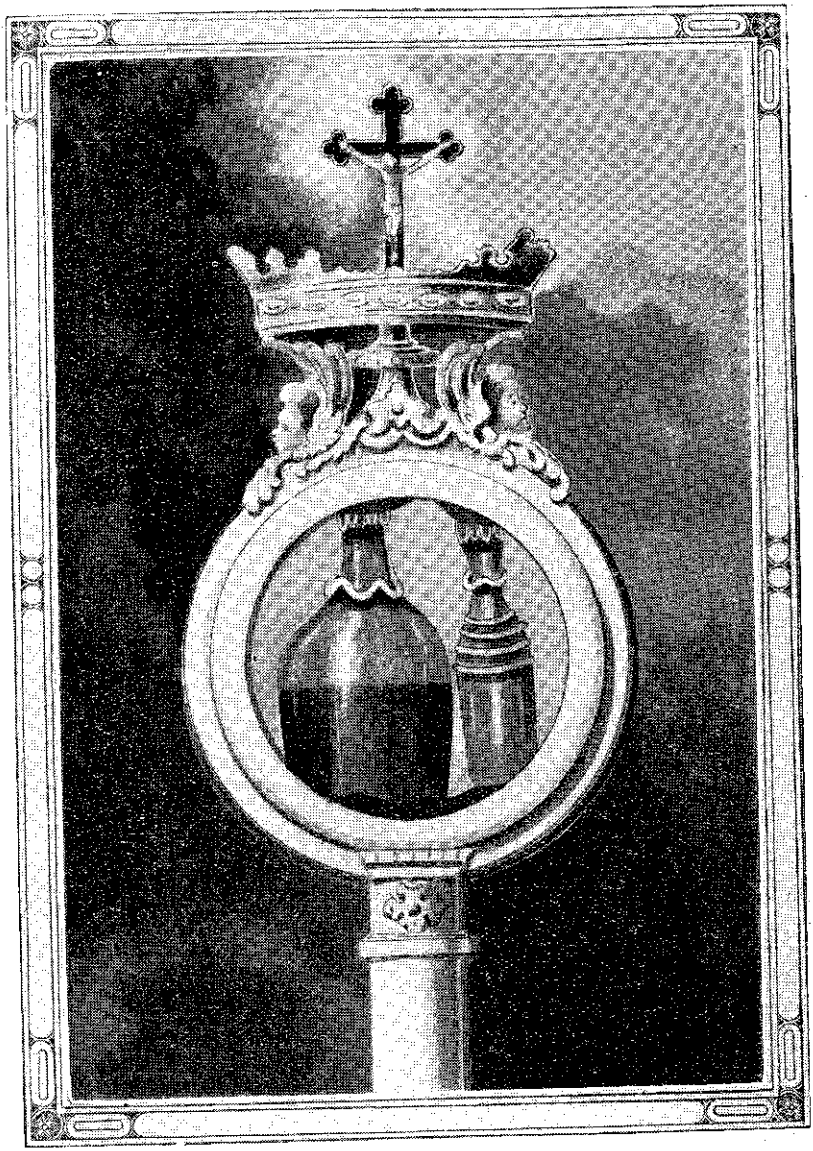
Emilie de Rodat est allée au ciel recevoir la récompense des saints, le 19 septembre 1852.

Dans ses derniers jours, elle ne cessait de répéter cette parole, consolante pour elle et pour nous : « Toute ma vie, j'ai beaucoup souffert, maintenant je suis bien contente! Qu'on est heureux, au moment de la mort, quand on a aimé le bon Dieu! »

* * *

D'après la *Vie de la vénérable Emilie de Rodat*, par Léon Aubineau, 1879, et un abrégé de cette même vie, par l'abbé Léonce Raylet, Paris, Vic et Amat, 1897.

LE SANG MIRACULEUX DE SAINT JANVIER A NAPLES



Reliquaire contenant dans deux ampoules le sang de saint Janvier.

MARTYRE DE SAINT JANVIER
LES DEUX AMPOULES

SAINT Janvier naquit à Naples vers l'an 270 de notre ère, sous l'empereur Aurélien, d'une famille chrétienne. Il fut ordonné prêtre le 24 mai de l'année 302 par Marcien, le vénérable évêque de sa ville natale.

Quelques mois après, le peuple et le clergé de Bénévent le choisirent par acclamation comme leur évêque. Cédant à leurs instances, saint Janvier partit pour Rome, où le pape Marcellin le sacra le jour de Noël. C'est l'année suivante, en 303, qu'éclata la persécution de Dioclétien.

Durant cette tourmente, Janvier parcourait tous les environs de Naples, Misène, Cumes, Pouzzoles, prêchant, exhortant et convertissant sans relâche.

A Bénévent, il prêcha sur la place publique, échappa aux soldats qui voulaient l'arrêter et revint à Pouzzoles. Un ordre d'arrestation l'y attendait. Sur son refus de sacrifier aux idoles, il fut condamné avec ses six compagnons à mourir dans l'amphithéâtre, sous la dent des fauves.

Les ours se couchèrent aux pieds des mar-

tyrs. Alors, sur l'ordre du gouverneur, on entraîna les condamnés près d'un cratère éteint qu'on nomme la *Solfatara*, et où ils furent décapités, le 19 septembre 305.

Quand les bourreaux se furent retirés, abandonnant les sept corps sur la place, une pauvre femme nommée Eusébie s'approcha et recueillit pieusement dans deux ampoules le sang de l'évêque martyr. Quant aux corps, ils furent, la nuit suivante, ensevelis près de la *Solfatara*.

Quelques années plus tard, les chrétiens de Naples transportèrent dans leur ville les restes du saint évêque (19 sept. 315).

Suivant la coutume, les ampoules pleines de sang furent placées à côté du corps. Le tombeau devint dès lors un lieu de pèlerinage célèbre, et dans les calamités publiques, guerres, pestes, éruptions du Vésuve, les foules venaient implorer le martyr.

En 1309, le roi Charles d'Anjou élevait en l'honneur du Saint la cathédrale actuelle de Saint-Janvier. Le corps du Saint repose sous le maître-autel ; la tête, enfermée dans un buste d'argent, et le sang, contenu dans les deux ampoules, sont placés dans la chapelle dite du Trésor. On ne touche jamais au corps, qu'on laisse reposer dans son tombeau particulier, mais la tête et le sang sont l'objet d'honneurs exceptionnels et de cérémonies extraordinaires.

La garde de ces reliques est confiée à deux députations ; le groupe laïque est composé de douze membres, qui se recrutent entre eux et doivent être agréés par le souverain. Le maire de Naples est leur président ; le groupe ecclésiastique se compose de douze chapelains choisis par la députation laïque, présentés au cardinal archevêque, qui les agrée, et finalement au roi d'Italie, qui les nomme.

Les attributions des deux autorités sont très nettement déterminées, et il ne peut pas y avoir de conflit. Les laïques s'occupent de la gestion de tout le matériel : fondations, rentes, etc., etc. ; les chapelains s'adonnent à la prière, aux offices et à l'organisation des cérémonies.

LE MIRACLE DU SANG
SES DIVERSES PHASES

Des trois reliques de saint Janvier, celle du sang est de beaucoup la plus célèbre. Sa renommée lui vient de ce que ce sang se liquéfie publiquement dix-huit fois par an depuis au moins cinq siècles. Cette liquéfaction est connue dans le monde entier sous le nom de miracle de saint Janvier. Elle a été constatée par tous ceux qui ont voulu ouvrir les yeux et regarder les ampoules, mais elle a été, comme toutes les œuvres divines, diversement appréciée.

Le sang est contenu dans deux ampoules de verre d'inégale grandeur. La grande ampoule au col étroit, aux flancs rebondis, ressemble à une poire écrasée, d'une capacité d'environ 60 centimètres cubes ; elle contient du sang jusqu'à la moitié de sa hauteur. La petite ampoule a une forme mince et allongée ; le sang ne s'y trouve qu'à l'état de taches sur les parois intérieures. Les deux ampoules sont enfermées dans un petit reliquaire en forme de lanterne de voiture. Deux lames de verre, reliées par une armature d'argent, laissent très clairement voir à l'intérieur les ampoules et leur contenu.

Le phénomène *de la liquéfaction* consiste dans le passage à l'état fluide du sang qui, en temps ordinaire, nous apparaît à l'état figé et même dur.

La *variation du volume* consiste dans l'augmentation du volume du sang, qui, n'occupant habituellement que la moitié de l'ampoule, arrive, au cours des fêtes de mai, à remplir l'ampoule tout entière, pour revenir, le 19 septembre, à son niveau habituel.

Parfois, au cours de la liquéfaction, il y a des bulles qui se forment à la surface du liquide, ce qui fait dire qu'il y a ébullition ; cette écume persiste longtemps et se coagule avec tout le reste.

La liquéfaction arrive après un temps très variable, qui, sans dépendre de la température, va d'une minute à plusieurs heures. La couleur du sang, qui est d'ordinaire rouge sombre, passe très souvent au rouge vif. Parfois, au milieu du sang liquéfié, il reste un noyau solide, que les Napolitains appellent le *globo ;* ce noyau, tantôt subsiste, tantôt se liquéfie entièrement.

CÉRÉMONIE DE LA LIQUÉFACTION

La liquéfaction a lieu à trois époques de l'année : durant les fêtes de mai, de septembre et de décembre. En mai, elle se produit durant neuf jours, depuis le samedi qui précède le premier dimanche de ce mois jusqu'au second dimanche inclusivement. En septembre, durant huit jours, du 19 au 26. En décembre, le 16, et ce jour-là seulement.

La cérémonie du miracle commence à 9 heures du matin dans la chapelle dédiée à saint Janvier, devant une foule immense qui s'est massée dans la cathédrale depuis 7 heures.

Les prélats qui forment le Chapitre défilent lentement, un à un, tenant en main un cierge allumé. Le trésorier marche en tête du cortège ; après lui vient un député laïque, qui porte dans un sachet de velours rouge les clés de sa députation. Suivent quelques prêtres en surplis et une cinquantaine de personnes, hommes et femmes, parmi lesquels beaucoup d'étrangers accourus souvent de très loin et qui ont obtenu la faveur de prendre place dans le sanctuaire, en avant de la foule. Celle-ci est maintenue à quelques pas de la sainte Table par une barrière en bois.

Tandis que le cortège se range dans le sanctuaire, les prélats vont prendre le buste et le reliquaire, qu'ils apportent devant l'autel. Le buste, coiffé d'une mitre précieuse et vêtu d'ornements splendides, est placé du côté de l'Evangile, sur un haut piédestal. L'officiant monte ensuite sur la dernière marche de l'autel, se tourne vers le peuple et tient le reliquaire sens dessus-dessous, pour constater lui-même et faire constater que le sang, bien coagulé, ne fait pas le moindre mouvement. Un prêtre assistant approche un cierge allumé pour éclairer les ampoules. Les assistants s'approchent, regardent. Le sang reste figé. « Le sang est dur », dit alors l'officiant.

Les prières commencent. Au premier rang

de la foule, du côté de l'Evangile, un groupe de femmes prient plus fort que les autres. Elles sont au nombre de douze à quinze. On les appelle les *parentes de saint Janvier*. Ce sont de pauvres femmes du quartier de *Porto Basso*, qui depuis deux siècles au moins ont de mère en fille le privilège exclusif d'occuper le premier rang à la cérémonie du miracle, de commencer les prières et d'entonner les chants.

Les prières ont commencé ; elles sont d'abord caressantes, flatteuses : « Protège-nous, notre beau petit Saint ! O notre Saint, grand champion de Jésus-Christ, premier chevalier de l'Eglise, protège-nous ! Vive Jésus ! Vive Marie ! Vive Dieu qui a créé saint Janvier ! » Puis on récite le *Credo* et des invocations à la Sainte Trinité, qui seule peut accorder la faveur désirée.

Lorsque le miracle tarde à se produire, c'est qu'il est retardé par les péchés des Napolitains ; alors l'assistance entière s'humilie en récitant le *Miserere*. Ensuite, les supplications se font plus vives, plus pressantes : « Si tu ne fais pas ton miracle, nous serons châtiés. O notre père, grâce et miséricorde ! » Parfois, désespérant de l'efficacité de ses propres supplications, la foule s'adresse à la Vierge clémente : « O Marie, Mère de gloire, Vierge sainte, faites que saint Janvier nous exauce ! »

Enfin, si le retard est trop prolongé, les fidèles font appel au cœur du Saint : « Fais donc ton miracle, éclaire ce visage sombre, toi qui es notre compatriote ! »

Quelquefois même, si le Saint semble ne vouloir écouter personne, les parentes se fâchent et grondent aimablement leur Saint, mais les épithètes malsonnantes et les injures qu'on attribue à cette foule en prières ne sont qu'une légende ridicule accréditée par les récits fantaisistes du général Thiébault, sous la Révolution, ou d'Alexandre Dumas.

Durant ces prières, qui durent parfois plus de deux heures, le prêtre, silencieux, tient toujours le reliquaire renversé et le montre à la foule. Enfin, lentement, le sang se ramollit, se détache peu à peu du fond, glisse le long des parois de l'ampoule et va toucher le col. C'est alors que se produit subitement la liquéfaction. Un prêtre, à ce moment, agite un mouchoir blanc au-dessus de la foule. C'est le signe que le miracle s'est produit. On entend un murmure de reconnaissance, et l'on entonne le *Te Deum*.

Cependant, l'officiant tient le reliquaire au-dessus des têtes, pour que chacun puisse constater le miracle. Les assistants privilégiés s'approchent de très près, et bientôt le peuple est admis à baiser la relique. Vers 11 heures, une nouvelle procession s'organise, le reliquaire est porté en grande pompe sur le maître-autel de la cathédrale, où il doit rester exposé jusqu'au soir.

ANCIENNETÉ DU MIRACLE — NOBLES VISITEURS

Tel est le miracle de saint Janvier. La première relation historique du fait remonte à l'année 1389. Dans une Chronique sicilienne, mise au jour il y a une vingtaine d'années par Joseph de Blasiis et qui va de 1340 à 1396, on lit ces lignes :

« Le 17 du mois d'août de cette année 1389 a eu lieu une grande procession à l'occasion du miracle que fit Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le sang de saint Janvier. Ce sang, contenu dans une ampoule, s'était liquéfié comme s'il était sorti ce jour-là du corps du Bienheureux. »

Ainsi, il est certain que le miracle s'est produit cette année-là. Depuis 1659, le Chapitre de Saint-Janvier, de concert avec la députation laïque, tient un journal des miracles ; c'est le véritable journal officiel de la liquéfaction, où sont consignées et affirmées par les chefs des deux députations toutes les liquéfactions qui se sont produites depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Outre ces certificats officiels, il y a un grand nombre d'autres attestations du fait, venant des témoins qui ont décrit loyalement ce qu'ils voyaient s'accomplir sous leurs yeux. Les visiteurs n'ont pas tous admis la cause surnaturelle, qui seule peut produire le miracle, mais tous ont affirmé la réalité du phénomène.

Parmi les témoins les plus célèbres et qui nous ont laissé leurs impressions, nous pouvons citer des noms connus : Pic de la Mirandole en 1506, le philosophe italien Vico, Montesquieu et Alexandre Dumas ; les chimistes renommés Sebastiano di Luca et Pietro Punzio, en 1879. De tout temps, les plus hauts personnages : rois, princes et savants, ont voulu assister comme les plus humbles *lazzaroni* à cette cérémonie unique au monde, où le miracle arrive d'une façon régulière. Le livre des visiteurs porte les noms les plus illustres.

LES ENNEMIS DE SAINT JANVIER

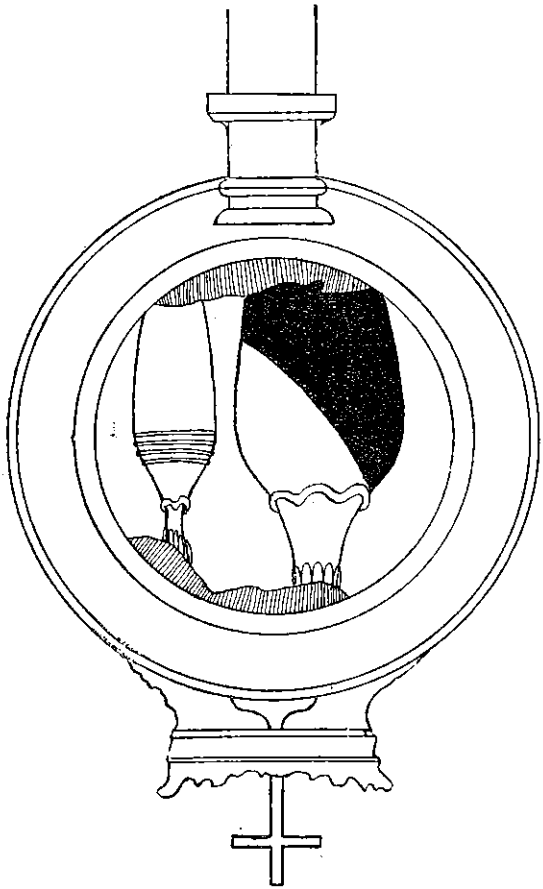
La liquéfaction du sang de saint Janvier est un *miracle perpétuel* et attendu ; il gêne terriblement les ennemis de l'Eglise ; aussi l'ont-ils toujours combattu avec âpreté. Les protestants ont commencé, au XVI^e^ siècle, en attribuant ce phénomène au diable. Un théologien calviniste français, Pierre Dumoulin, a écrit : « C'est le diable qui, furtivement, introduit dans l'ampoule de l'eau et de la chaux vive, nécessaire à la liquéfaction. » Au XVII^e^ siècle, Basnage, un autre protestant, affirme que le sang prétendu de saint Janvier n'est que le vin des agapes dont se servaient les premiers chrétiens.

Au XVIII^e^ siècle, les philosophes et les encyclopédistes considèrent le miracle comme un tour de passe-passe exécuté par les prêtres du trésor.

Ces affirmations toujours insolemment lancées, jamais prouvées, ont été à peu près sous la même forme renouvelées en ces dernières années, entre autres par M. Aulard, qui, dans un article d'un journal du 29 septembre 1904, s'en prenait à ce miracle, mais sans apporter un seul argument sérieux.

Invité avec instance par M. Léon Cavène, professeur au collège de Cette, à donner les raisons valables de son opinion, il parla dédaigneusement de tour de prestidigitation et se tut. « D'ailleurs, ajoutait-il, entre croyant et incroyant, il n'y a pas de discussion possible sur des objets de foi. »

M. Ladenburg, professeur de chimie à l'Université de Breslau et conseiller secret



Reliquaire retourné avec le sang coagulé mais ramolli et glissant le long des parois de l'ampoule une demi-minute avant la liquéfaction.

de l'empereur d'Allemagne, nia dans un Congrès de médecins tenu à Cassel la possibilité du miracle. Le 4 avril 1905, l'abbé Weber, curé de Merlendorf, en Bohême, lui lançait un défi, le priant au nom de la science d'expliquer le phénomène, et lui offrant mille couronnes s'il prouvait qu'il n'y a pas liquéfaction ou qu'elle est produite par une supercherie. Après cinq mois de silence, le Dr Ladenburg refusa, et sans donner de raison.

PARTICULARITÉS DU MIRACLE — ANALYSE DU SANG — VARIATION DU VOLUME ET DU POIDS

Le reliquaire de Naples n'est nullement chauffé, et la liquéfaction arrive aux mois de mai, septembre et décembre, après un temps plus ou moins long, tout à fait indépendant de la température. Si la chaleur était un facteur nécessaire, le phénomène devrait se produire plus tardivement en décembre, où la température ambiante est plus froide. Le contraire arrive souvent. Bien plus, pour une soudure au reliquaire, on dut au mois de mai 1890 le chauffer fortement. Le cardinal San-Felice tenait lui-même le reliquaire et fit constater à Mgr de Bagnoli, trésorier, combien il était chaud. Néanmoins, le sang resta figé. Une demi-heure après, alors que le reliquaire était bien refroidi, les prières commencèrent et le sang se liquéfia.

D'ailleurs, les constatations faites en 1795, en 1879 et en 1901 montrent bien que la liquéfaction ne dépend aucunement de la température. En 1795, au mois de mai, Fergola constata que la liquéfaction arriva le 2 au bout de douze minutes, avec 24 degrés de chaleur ; le lendemain au bout de deux minutes, avec pareillement 24 degrés ; le 8, elle ne se fit qu'en ving-neuf minutes, avec 25 degrés.

En mai 1879, Pietro Punzio remarqua que le miracle se produisit le 21 en six minutes, avec 27 degrés ; le 25, en treize minutes, avec 25 degrés de chaleur.

En mai 1901, l'abbé Sperindeo, de son côté, remarqua que le 11 la liquéfaction arriva en vingt-cinq minutes avec 19 degrés, et le 12 en vingt-deux minutes avec 18 degrés. Ajoutons que, depuis 1907, pour enlever tout prétexte aux ennemis du miracle, on a supprimé le cierge du prêtre assistant.

Le grand dictionnaire Larousse, à la documentation si fantaisiste en ce qui concerne les questions religieuses, ne voit dans l'ampoule de saint Janvier qu'un mélange d'éther sulfurique et de résine rouge saturé de blanc de baleine. Cette explication est d'autant plus ridicule que la liquéfaction s'accomplissait déjà au XIVe siècle, tandis que l'éther sulfurique ne fut découvert qu'au XVIe siècle, en 1540, par Valerius Cordus.

Il y a véritablement du sang dans l'ampoule de saint Janvier. L'abbé Sperindeo et M. Raphael Januario, professeur de chimie à l'Université de Naples, voulurent montrer sur ce point précis l'accord de la science et de la tradition. Le 26 septembre 1902, ils firent une expérience très concluante. Ils analysèrent d'abord au spectroscope le sang humain fraîchement sorti de la veine, puis la substance contenue dans les ampoules ; le résultat fut identique dans les deux cas.

Que doit-on conclure de tout cela !

1° La liquéfaction du sang de saint Janvier est un miracle du ciel.

2° La conservation de ce sang est un autre miracle et non moindre. En effet, le sang de saint Janvier, vieux de seize siècles, est encore aussi frais et aussi vif après la liquéfaction que le sang ordinaire quand il sort de la veine.

3° La variation du volume et du poids du sang liquéfié est un troisième miracle. Hermétiquement fermé dans les ampoules, le sang augmente progressivement de volume et de poids durant le mois de mai, pour revenir en septembre à son niveau habituel. La différence de poids va jusqu'à vingt-six grammes, d'après des pesées qui ont été rigoureusement contrôlées par le P. Silva et M. l'abbé Sperindeo. Le sang, qui n'occupe d'ordinaire que la moitié de l'ampoule, va jusqu'à la remplir à peu près tout entière.

SOURCES CONSULTÉES

LÉON CAVÈNE, *le Célèbre miracle de saint Janvier,* Paris, 1909.

LE VÉNÉRABLE BÉNIGNE DALMAZZO DE CONI

Franciscain de la Stricte Observance (1673-1744).

Portrait du Vénérable Bénigne.
(Cliché Déprez.)

NAISSANCE ET VOCATION RELIGIEUSE

Le vénérable Bénigne naquit à Cunéo ou Coni, dans le Piémont, le 23 avril 1673, et fut appelé Joseph à son baptême. Son père, Jean-Pierre Dalmazzo, homme de grande foi et d'une vertu éprouvée, exerçait la charge d'avocat, qui lui permettait de s'adonner spécialement à la défense des pauvres ; sa mère, Lucrèce de Falconetti, de Racconigi, était connue par sa charité et par ses bonnes œuvres.

La grâce reçue par Joseph au baptême ne resta pas stérile. Les parents étaient heureux d'admirer en leur fils un grand esprit de soumission, un caractère gai et une piété naïve. Joseph se fit remarquer de bonne heure par sa dévotion à la Sainte Vierge et à l'Enfant Jésus. Ces sentiments se développèrent avec l'âge et avec les études qu'il fit au collège de Coni, chez les Jésuites.

A quatorze ans, il perdit sa mère. Sa grande affection pour elle lui fit ressentir la grandeur de cette séparation et le besoin d'une protectrice ; ses prières à la Mère de Dieu n'en devinrent que plus ferventes. Afin de se rendre digne d'elle, il redoubla d'efforts dans la pratique des vertus, surtout de la pureté. Mais la maison ne devait pas rester déserte, car bientôt son père épousa en deuxièmes noces Lucie Ratti, femme douée de précieuses qualités et qui fut pour l'enfant une seconde mère.

Après avoir bien prié la Sainte Vierge de l'éclairer sur son avenir, Joseph déclara à son père son intention de servir Dieu et obtint son consentement. Dès le mois de septembre 1689, le jeune homme vint à Turin demander au provincial des Mineurs Réformés de vouloir bien l'admettre parmi ses religieux, mais il n'entra au couvent de Sainte-Marie des Anges que le 27 janvier suivant. Quelques jours plus tard, le 5 février 1690, il quittait le nom de Joseph pour prendre celui de Fr. Bénigne de Coni (Cuneo en italien) et revêtait l'habit de saint François.

PRÊTRE ET PROFESSEUR

Dès lors, il n'eut qu'un désir, celui de devenir un saint. Ses livres préférés étaient le crucifix et la règle, qu'il méditait près de la Sainte Vierge. Sept mois après, il fut envoyé au noviciat de Saint-Bernardin, à Ivrée, où il prononça ses vœux perpétuels le 5 février 1691.

On l'envoya ensuite à Turin, au couvent de Sainte-Marie des-Anges, où pendant sept ans il étudia la philosophie et la théologie. Tout le temps de ses études il eut à souffrir d'un mal ou d'un autre, tantôt de l'estomac, tantôt de la poitrine, qui resta faible pendant toute sa vie. Malgré ces petites misères, il se montrait aimable et compatissant, surtout pour les malades, qu'il savait distraire. Il avança ainsi progressivement en sagesse et en vertu et, en 1697, il fut ordonné prêtre.

L'année suivante, il fut nommé lecteur ou professeur de philosophie au couvent de Saint-Joseph, à Centallo. Il n'eut pas de peine à se faire aimer de ses élèves, jeunes religieux auxquels il avait l'habitude de dire : « Mes amis, ne soyez pas seulement des religieux d'habit, mais soyez-le aussi de cœur et de vie. »

Indulgent pour les autres, il continuait à être sévère pour lui-même. On l'entendait souvent se flageller. Il passait des heures entières dans la contemplation et la prière. Outre les jeûnes de l'Eglise et de son Ordre, il s'en imposait d'autres les veilles des fêtes de la Sainte Vierge et de ses patrons. Aussi devint-il si maigre que ses Frères disaient plaisamment de lui : « Le P. Bénigne est un sac d'os ! »

En 1701, on le nomma lecteur de théologie au couvent de Notre-Dame de la Grâce, à San-Giorgio Canavese. Les habitants de San-Giorgio l'apprécièrent beaucoup. Près du couvent, dans un hôpital militaire, il y avait des Suisses et des Allemands, protestants en grande majorité. Le saint religieux les abordait avec bonté, et peu à peu, bien qu'il ne parlât pas leur langue, à force de leur rendre de petits services, il parvenait à leur faire quelque bien et à les mieux disposer envers la religion catholique. Quelques-uns finirent même par abjurer leurs erreurs.

C'est sur ces entrefaites qu'une mauvaise nouvelle lui parvint. Son père était gravement malade à Coni, et tous les remèdes paraissaient désormais inutiles. Le jeune prêtre partit aussitôt à pied, malgré la pluie, la neige et la tempête, et, après deux jours de marche à travers d'horribles chemins, il put revoir son père, l'assister jour et nuit pendant quelque temps et lui offrir les secours de la religion avant de mourir.

VIE APOSTOLIQUE — MAÎTRE DES NOVICES

Brûlant de plus en plus du désir de se dévouer au bien des âmes, le P. Bénigne pria ses supérieurs de confier à d'autres sa charge de lecteur. Un autre motif le poussait à cette détermination : il ne voulait plus, par humilité, porter le titre de lecteur, mais rester simplement P. Bénigne de Coni.

Avec la permission du P. Custode, il se rendit à Rome au couvent de Saint-Bonaventure, où saint Léonard de Port-Maurice était alors malade de la poitrine. Si courte que dut être l'entrevue, le P. Bénigne en retira un grand profit pour sa sanctification personnelle. Il redoubla de ferveur dans ses pénitences jusqu'à vouloir marcher pieds nus. Cette mortification, à laquelle il n'était pas habitué, altéra sa santé au point de provoquer chez lui de fréquents vomissements de sang. Ses supérieurs, alarmés, l'envoyèrent à Coni, sa ville natale. Le Vénérable profita si bien de l'air fortifiant du pays qu'il retrouva rapidement sa santé et ses forces.

Pourtant, dans sa pensée, cette guérison provenait beaucoup plus de la Sainte Vierge que du climat, et, afin de lui témoigner sa reconnaissance, il récita désormais à genoux l'*Ave Maria* en sortant de sa cellule ou en y entrant.

La sainteté de sa vie devenait de plus en plus manifeste, d'autant que Dieu lui accorda le don de guérir les infirmités humaines.

Ces précieux dons décidèrent ses supérieurs à le charger de la formation des novices à Chieri. Malgré ses attraits très vifs pour la vie apostolique, le religieux obéit aussitôt. Il possédait d'ailleurs toutes les qualités d'un excellent maître de novices : discernement des esprits, connaissance de la vie spirituelle, douceur, indulgence même, tout cela uni à la plus grande prudence. Par la modestie de ses yeux et par son silence, il était si parfait que ceux qui venaient au couvent de la Paix disaient de lui : « Le Père maître, à lui seul, est plus novice que tous les novices ensemble ! »

En 1710, envoyé par ses supérieurs prêcher le Carême à Vinadio, il se présenta au curé de la paroisse, qui ne voulut pas le recevoir, parce que les notables de la localité avaient choisi et invité le prédicateur à son insu. Devant ce refus formel, le P. Bénigne songea à revenir chez lui, et, en passant, il voulut faire son adoration au Saint Sacrement. Comme la porte de l'église était fermée par ordre du curé, il s'agenouilla à l'extérieur avec le Frère qui l'accompagnait, et, soit que le curé eût été touché par cet acte d'humilité, soit que le sacristain eût pris sur lui d'arranger le différend, les portes du sanctuaire s'ouvrirent tout à coup, et le pasteur du village revint sur sa défense. Ce fut pour la plus grande utilité des âmes. De mémoire d'homme, il ne s'était produit autant de conversions que Vinadio en vit pendant ce Carême.

NOMBREUX PRODIGES

Les fruits que retiraient les âmes des prédications de cet homme de Dieu décidèrent les supérieurs à le décharger de l'office de maître des novices. Sa grande obéissance n'y mit aucune difficulté ; il demanda même humblement de n'être jamais supérieur, parce qu'il était venu en religion pour obéir et non pour commander. On lui répondit naturellement qu'il n'aurait qu'à se soumettre à la volonté de Dieu dès qu'elle se manifesterait à lui, et que par là il montrerait le mieux son obéissance.

Dès lors les missions devinrent son occupation exclusive. On l'entendit à Turin, où sa résidence était fixée, à Piobesi, à Moncrivello, à Menton, à Monaco, à Nice, à Milan, à Coni, etc. Partout on l'écouta comme un envoyé extraordinaire de Dieu. Les églises étaient toujours trop petites dans les localités où il prêchait. Pour ce motif, il avait pris l'habitude de faire construire sur la place publique une tribune, du haut de laquelle il parlait au peuple.

Généralement, lorsqu'il prêchait, il portait sur la tête une couronne d'épines, qui étaient parfois si enfoncées dans la chair que des gouttes de sang en ruisselaient. La vue de ce squelette vivant, au visage d'ascète, était bien de nature à émouvoir les pécheurs les plus obstinés. Aussi ses missions, qui duraient de trente à quarante jours, étaient-elles suivies de conversions nombreuses et inespérées.

Un jour, le P. Bénigne fut appelé par les religieuses Cisterciennes de Sainte-Catherine à Fossano, où la Sœur Celebrini était paralysée depuis deux ans. L'abbesse avait vainement essayé de tous les remèdes, quand elle eut l'heureuse inspiration de prier le Saint de venir la bénir. Le thaumaturge fut pris de compassion en voyant la souffrante presque sur le point d'expirer. Après l'avoir exhortée à se confier en la Sainte Vierge et après avoir entendu sa confession, il la bénit avec son crucifix et sortit de la cellule. Il se dirigeait avec la supérieure vers la porte du couvent, lorsqu'ils entendirent des cris de reconnaissance. C'était la Sœur Celebrini qui remerciait le bon Dieu de l'avoir guérie.

Heureux d'avoir apporté ainsi la joie dans cette maison, le serviteur de Dieu sourit avec beaucoup de simplicité et dit humblement :

— Voudriez-vous permettre à ma pauvre petite sœur d'entrer dans votre monastère et d'y vêtir l'habit religieux ? Ce qui l'en a empêché jusqu'ici, c'est le manque de ressources.

La demande fut agréée aussitôt.

Cependant Dieu devait éprouver la sœur du P. Bénigne au moment de sa profession. La novice étant atteinte d'une tumeur à la joue, le Chapitre hésitait beaucoup à l'admettre. Le Franciscain, mis au courant de cette triste nouvelle, se hâta de retourner à Fossano et demanda au parloir la jeune religieuse. Lorsqu'il l'eut bénie, il la pria d'avertir la communauté de son passage. Grand fut l'étonnement des Sœurs en remarquant que la joue de la novice était guérie, et plus grande encore leur joie en apprenant qui était l'auteur de ce miracle.

Si extraordinaires que fussent les effets de ses bénédictions, le religieux restait toujours humble, les attribuant à la bonté et à la miséricorde de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, qui daignaient, disait-il, se servir d'un misérable pécheur. Un jour, un Jésuite de ses amis lui ayant demandé de lui raconter un de ces prodiges, l'homme de Dieu se contenta de lui répondre en souriant : « Vous savez bien que chez les femmes l'imagination tient souvent lieu de réalité », et il passa à un autre sujet.

AMOUR DE LA CROIX ET DE LA SAINTE EUCHARISTIE

La raison du succès des prédications de notre Vénérable vient en grande partie de sa dévotion à la Passion de Notre-Seigneur et à la Sainte Eucharistie.

Avec les autres saints, il affirmait que la meilleure école était le crucifix, où est renfermée la science de l'amour de Dieu. En toute simplicité, il couvrait le sien de baisers dans sa cellule et à la chapelle. Il le faisait baiser par les malades et par ceux qu'il rencontrait. Le crucifix qu'il portait sur son cœur et dont il se servait pour bénir les foules fut l'occasion de plusieurs miracles.

Le P. Bénigne ne voulait pas être le seul à posséder un crucifix. Il s'en procurait toujours pour en distribuer dans ses missions : « Oh ! si vous saviez, disait-il, combien la méditation des souffrances de Jésus est efficace pour nous rendre chrétiens ! Que de bien elle fait ! »

Afin de raffermir les fidèles dans leurs bonnes résolutions, le saint religieux clôturait ses missions par l'érection d'un chemin de croix. C'est pour cela qu'on voit encore si souvent dans le Piémont, sur le chemin de l'église, des petites chapelles dont chacune représente un des quatorze mystères douloureux.

De Jésus crucifié au Jésus caché dans la Sainte Eucharistie, il n'y a qu'un pas ; d'où la joie du P. Bénigne de venir s'agenouiller devant le tabernacle. Son bonheur était de contempler la majesté et la bonté de Dieu qui veut être notre ami, notre nourriture et notre salut.

Ce grand esprit de foi, il le montrait encore plus dans la célébration de la messe, qu'il disait avec une gravité et un recueillement qui impressionnaient tous les assistants. « Oh ! quel terrible jugement, disait-il, pour nous prêtres, si nous n'agissons pas avec toute la sainteté qu'exige notre vocation. »

RETOUR A CONI — L'ÉPIDÉMIE

Malgré ses infirmités, le vaillant missionnaire ne voulait pas renoncer à ses prédications à Coni et dans les environs. Le zèle des âmes le dévorait toujours. Armé du crucifix, il émouvait les assistants par le récit de la Passion et savait réveiller leurs remords lorsqu'il affirmait que chaque fois que nous péchons nous renouvelons la scène douloureuse du Calvaire.

Vrai disciple de Jésus, il restait calme, serein même au milieu des maladies dont il fut fréquemment assailli. Dans une lettre, il écrivait : « Je me traîne péniblement entre la santé et la maladie, mais j'ai confiance en Notre-Seigneur, qui saura donner de la force à ceux qui annoncent l'Evangile. »

Au commencement de l'été 1742, la ville de Coni fut affligée d'une épidémie de fièvre maligne. La maladie fit en peu de temps de nombreuses victimes. Les prêtres qui voulaient se dévouer aux soins des malheureux étaient presque sûrs de succomber. Il en mourut jusqu'à cinquante. Le P. Bénigne se montra alors avec toute son âme apostolique, visitant les hôpitaux et les maisons et soignant les malades. Dans sa profonde humilité, il craignait d'être lui-même « la cause d'une telle calamité ». Il chercha à apaiser la justice divine par ses prières et par ses larmes, et s'offrit comme victime pour obtenir la miséricorde du ciel.

Il était plongé dans ces préoccupations, lorsque trois notables l'engagèrent à exhorter le lendemain le peuple à la pénitence, dans l'espoir que Dieu finirait par se laisser

toucher. A cette proposition inattendue, le religieux resta indécis. Après avoir réfléchi qu'il en résulterait peut-être quelque bien, il le leur promit, malgré ses infirmités. Le lendemain, la nouvelle se répandit parmi les fidèles, qui se hâtèrent de répondre à l'appel. L'église Saint-François était comble. Le prédicateur, surmontant sa faiblesse, parla avec une grande énergie des châtiments de Dieu et de la nécessité de faire pénitence. L'effet en fut immédiat. Tous les assistants, émus, imploraient à grands cris : « Miséricorde ! Pardon ! »

A partir de ce jour, l'épidémie diminua d'intensité et finit par disparaître complètement.

Cette prédication fut la dernière du P. Bénigne. Sa santé déjà ébranlée ne devait plus se relever. Au mal d'yeux qui s'aggravait s'ajoutaient des troubles organiques.

Le recours à la saignée, le remède de l'époque, le réduisit à une plus grande faiblesse, après l'avoir soulagé quelque temps. Mais le religieux ne se départit jamais de sa sérénité ni de son calme : « Je bénis Dieu, disait-il, de me rendre aveugle comme mon père le séraphique François. »

SIÈGE DE CONI PAR LES FRANÇAIS MORT DU VÉNÉRABLE

A ce moment, un nouveau malheur fondit sur les habitants de Coni. Les armées franco-espagnoles marchaient sur cette ville dans le dessein de s'en emparer. Elles étaient commandées par le prince Louis-François de Bourbon-Conti. Les Franciscains craignaient beaucoup pour leur maison, qui était située en dehors de la ville. Seul, le P. Bénigne restait paisible et continuait ses prières avec ferveur ; tandis que les soldats envahissaient le couvent, lui, n'ayant plus de cellule, se retira à la chapelle.

Avant de se décider à donner l'assaut à la ville, le prince de Conti voulut se confesser au vieux religieux, dont les soldats avaient déjà apprécié la sainteté, mais auparavant il l'avertit, le 18 septembre, qu'il était résolu à s'emparer de Coni à tout prix, même à l'aide de mines et de bombes.

— Oh ! reprit l'homme de Dieu, ce ne sont pas là les dispositions d'un pénitent. Je ne vous absoudrai pas !

Quelle surprise pour le général, peu habitué à être contredit.

— Eh bien ! s'écria-t-il, nous brûlerons votre couvent !

— Ceci m'est indifférent, parce que demain je serai au ciel. Mais pour vous, renoncez à votre résolution. La guerre ne doit se faire qu'entre soldats et non contre de paisibles citoyens.

La force d'âme avec laquelle le P. Bénigne répondit à un capitaine aussi fier que le prince de Conti étonna ce dernier et le rendit irrésolu sur ce qu'il devait faire.

Le lendemain matin, 19 septembre, le saint religieux se leva comme d'habitude pour célébrer la sainte messe, et, son action de grâces faite, il rassura ses compagnons, que préoccupaient les préparatifs des assiégeants.

— Ne vous inquiétez pas, leur disait-il, le bon Dieu veut que cette ville soit humiliée, mais il ne veut pas sa perte.

Se sentant un peu fatigué, il se retira ensuite dans la cellule d'un autre religieux, puisque la sienne était occupée par les soldats. A peine étendu sur le lit, il poussa un petit soupir, si bien que le Père, son voisin, ne put s'empêcher de dire à un religieux qui passait :

— On voit que ce bon vieillard avait besoin de dormir !

Il se trompait. Le P. Bénigne s'était plus qu'endormi, puisque avec son soupir il avait remis son âme entre les mains de Dieu. C'est ce que ne tarda pas à constater le médecin appelé pour le soigner.

Le serviteur de Dieu était mort le 19 septembre 1744, un samedi, à 2 heures de l'après-midi. Il avait un peu plus de soixante et onze ans. Il pouvait dire qu'il mourait dans l'extrême indigence, puisque le couvent était occupé par une armée étrangère et que son lit lui avait été prêté.

Les soldats vinrent nombreux à l'église baiser les mains du religieux dont ils disaient : « C'était un saint ! » Quant au prince de Conti, il fut surpris en apprenant sa mort. Le souvenir de la prédiction qu'il lui avait faite la veille lui revint à la mémoire, et dès lors, plein de vénération pour ce Franciscain, il défendit d'incendier le couvent.

A Coni, il était impossible d'apprendre cette nouvelle à cause du siège. Toutefois, un Père Jésuite, le P. Auda, qui s'y trouvait, en eut communication d'une manière extraordinaire par une dame qui le demanda au confessionnal et l'informa de ce décès. Le Jésuite, qui ne la connaissait pas, craignit d'être victime de son imagination, et il resta indécis pendant vingt-cinq jours, jusqu'après la levée du siège. La ville était toujours bloquée vigoureusement. Le danger occasionné par le sifflement des balles et des bombes obligea les habitants à se réfugier dans les caves. Ils commençaient à désespérer, quand ils apprirent que la supérieure des Clarisses avait été favorisée de l'apparition du P. Bénigne et de sa prophétie.

De fait, la ville ne fut pas prise par les alliés, ainsi que le P. Bénigne l'avait annoncé. Le 20 octobre, les soldats franco-espagnols se retirèrent, découragés, et repassèrent les Alpes, ne se doutant pas que le Vénérable avait dit à leur arrivée : « Coni sera humiliée, mais non détruite. »

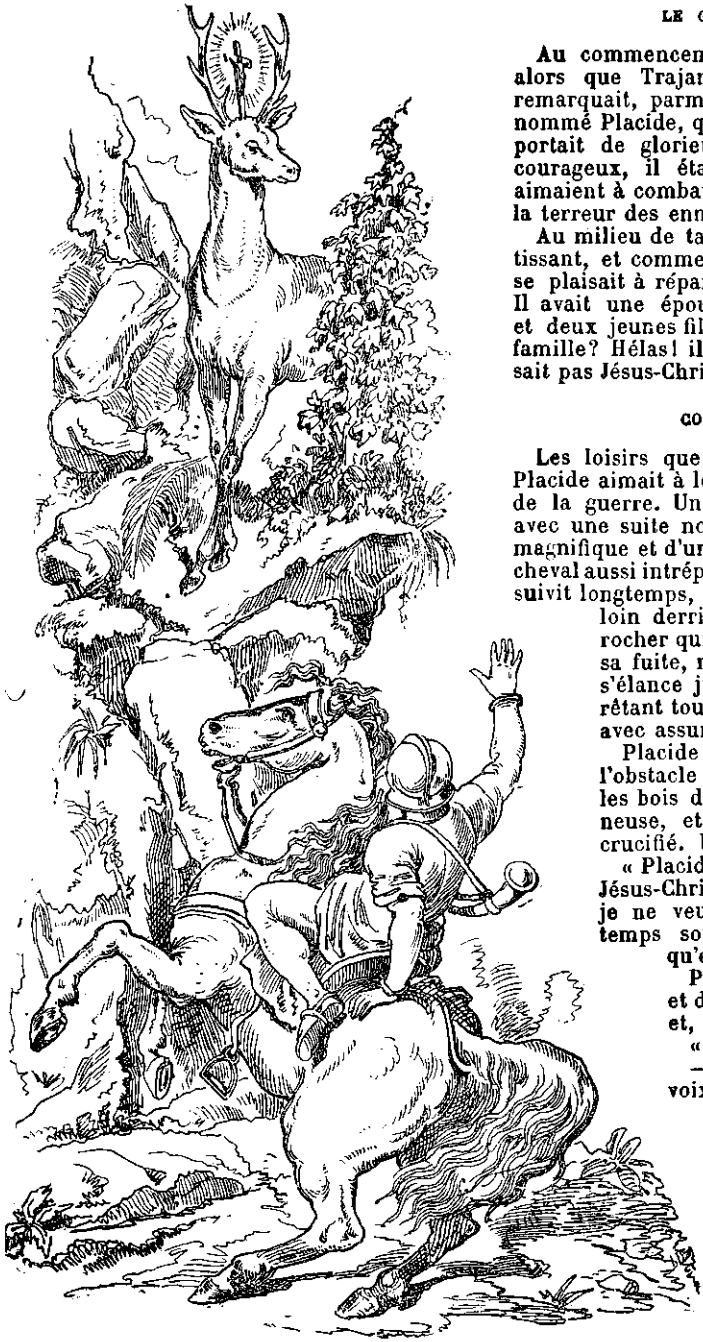
Le P. Bénigne fut déclaré Vénérable en 1758. Le procès de béatification, interrompu depuis, a été repris à la suite d'une décision favorable du pape Léon XII, du 3 février 1829. Le 27 mars 1881 paraissait le décret qui approuvait la pratique des vertus.

SOURCES CONSULTÉES

P. GASTALDI, *Il venerabile P. Benigno Dalmazzo da Cuneo*. Turin, 1880.

SAINT EUSTACHE

Fête le 20 septembre.



LE GÉNÉRAL ROMAIN PLACIDE

Au commencement du second siècle de l'Eglise, alors que Trajan gouvernait l'empire romain, on remarquait, parmi les généraux, un brillant officier, nommé Placide, qui s'était signalé dans les combats et portait de glorieuses cicatrices. Riche, intelligent, courageux, il était cher à l'empereur; les soldats aimaient à combattre sous ses ordres, et son nom était la terreur des ennemis.

Au milieu de tant de gloire, il était doux et compatissant, et comme autrefois le centurion Corneille, il se plaisait à répandre ses aumônes sur les indigents. Il avait une épouse digne de lui, nommée Tatiana, et deux jeunes fils. Que manquait-il à cette heureuse famille? Hélas! il lui manquait tout: elle ne connaissait pas Jésus-Christ.

CONVERSION MIRACULEUSE

Les loisirs que lui laissait le métier des armes, Placide aimait à les consacrer à la chasse, cette image de la guerre. Un jour, il se livrait à cet exercice avec une suite nombreuse, lorsqu'il surprend un cerf magnifique et d'une taille extraordinaire. Monté sur un cheval aussi intrépide que son maître, Placide le poursuivit longtemps, laissant tous ses compagnons bien loin derrière lui. Enfin, se présente un grand rocher qui devait arrêter le léger animal dans sa fuite, mais celui-ci, d'un bond prodigieux, s'élance jusqu'à la cime du rocher, où, s'arrêtant tout à coup, il se retourne et regarde avec assurance le chasseur étonné.

Placide pensait aux moyens de surmonter l'obstacle à son tour, lorsqu'il aperçoit entre les bois du cerf une croix brillante et lumineuse, et sur cette croix l'image de Jésus crucifié. Une voix sortait de la vision :

« Placide, pourquoi me poursuis-tu? Je suis Jésus-Christ; tes bonnes œuvres me plaisent, je ne veux pas que ton âme soit plus longtemps souillée par le culte des idoles, ni qu'elle périsse avec celle des païens. »

Placide, saisi à la fois d'étonnement et de frayeur, était sauté de son cheval et, prosterné contre terre :

« Seigneur, dit-il, qui êtes-vous?

— Je suis Jésus-Christ, répondit la voix, c'est moi qui ai créé l'univers, j'ai fait l'homme de mes propres mains et j'ai poussé la clémence et la bonté jusqu'à le relever moi-même après qu'il eut été brisé par le péché. »

Puis il parla de son incarnation, de sa passion et de sa mort, de sa résurrection et de sa montée au ciel.

« Seigneur, reprit Placide, je

veux croire désormais en vous et à vos bienfaits.

— Va donc jusqu'à la Ville Sainte, reprit la voix, cherche un prêtre des chrétiens, qu'il vous purifie par le saint baptême, toi, ton épouse et tes fils. Tu reviendras ensuite et je t'apparaîtrai de nouveau pour te révéler l'avenir et les mystères du salut. »

Aussitôt de retour dans sa maison, Placide fait part à son épouse de sa vision merveilleuse.

« Et moi aussi, dit Tatiana, j'ai vu le Christ que les chrétiens adorent à si juste titre; la nuit dernière, il m'a été dit en songe: « Demain, toi, ton mari et tes fils, vous viendrez à moi, vous saurez que je suis Jésus-Christ et que j'ai la puissance de sauver ceux qui m'aiment. » Ne différons donc point; quand un tel bien nous est promis, reprit-elle vivement, nous aurions tort de nous montrer négligents et lâches. Dès ce soir, cherchons un prêtre des chrétiens, et qu'il nous confère ce mystérieux baptême qui doit nous purifier. »

BAPTÊME DE PLACIDE ET DE SA FAMILLE

La nuit même, suivis de leurs deux fils et de leurs plus fidèles serviteurs, ils se rendirent chez un prêtre que Dieu avait orné de ses grâces et qui se nommait Jean. Le prêtre entendit avec joie le récit des appels de Dieu à ces âmes droites, il en bénit l'auteur de tout bien, acheva de les instruire et leur conféra le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Pour figurer la vie toute nouvelle à laquelle ils venaient de naître, il changea leurs noms; il donna à Placide le nom d'Eustache (tige aux beaux fruits), à Tatiana, celui de Théopiste (qui croit en Dieu), et aux deux enfants, ceux d'Agapius (plein de charité), et de Téopistus.

Ensuite, il célébra les mystères et les fit tous participer au corps et au sang de Jésus-Christ. O nuit heureuse et vraiment illuminée pour ces nouveaux chrétiens! Avec quel joyeux et saint enthousiasme ils reprirent le chemin de leur demeure, après que le prêtre les eut congédiés dans la paix du Christ, en se recommandant à leurs prières!

EUSTACHE APPREND A TOUT SOUFFRIR POUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

Cependant, les premiers feux du jour commençaient à illuminer la terre. Placide, que nous appellerons désormais de son nom béni, Eustache, avait hâte de retrouver la vision miraculeuse. Il réunit ses compagnons de chasse, et les laissant poursuivre à leur aise le gibier à travers la montagne, il court vers le lieu de l'apparition, se jette à genoux :

« Seigneur, montrez-moi, faites-moi connaître ce que vous m'avez promis. »

Et la voix du Christ se fit entendre comme la veille :

« Tu es bienheureux, Eustache, d'avoir reçu la régénération divine du baptême. Elle t'a donné les arrhes de l'immortalité et tu es devenu une brebis de mon bercail. Eh bien! maintenant, consens à ce que ta fidélité soit mise à l'épreuve. Le démon, que tu viens de quitter, se prépare à te livrer une guerre terrible. Mais si, après avoir perdu tout ce qui faisait ton bonheur en ce monde, tu restes inébranlable dans la foi et l'amour que tu m'as promis, si ta patience demeure invincible et éloigne de toi tout désespoir et tout blasphème, je saurai bien te rendre un jour toutes ces prospérités passagères; je ferai plus encore : je vous appellerai, toi et les tiens, à l'honneur de me rendre témoignage devant les hommes au prix de votre sang.

— Seigneur Jésus-Christ, répondit Eustache en remerciant le Sauveur, que votre volonté s'accomplisse, mais donnez-nous la force de supporter tout ce que vous nous annoncez, que le démon ne puisse surprendre sur nos lèvres aucune parole d'iniquité, et qu'il ne nous fasse pas déchoir de la foi. »

Il redescendit de la montagne et, de retour dans sa maison, il raconta à Théopiste tout ce que la vision lui avait révélé. Alors les deux époux se jetèrent à genoux et supplièrent avec larmes le Seigneur de leur accorder ses grâces dans l'épreuve comme il les leur avait données dans la prospérité.

ÉPREUVES TERRIBLES; EUSTACHE PERD SES BIENS, SA FEMME ET SES ENFANTS

L'épreuve, en effet, fut prompte à venir; la peste s'abattit sur leur maison et emporta serviteurs et servantes : tout leur bétail périt, leurs immenses richesses ne furent bientôt plus qu'un souvenir.

Eustache et Théopiste résolurent alors de quitter ce pays qui les avait vus si magnifiques et si prospères, et pour lequel ils allaient devenir un objet de pitié. Une nuit, ils partirent en secret avec leurs enfants et quelques bagages; leur dessein était de se rendre en Egypte. Lorsque les voisins s'aperçurent de leur disparition, ils pillèrent tout ce qu'ils avaient laissé.

Cependant, nos voyageurs, ayant atteint un port de mer, prirent place dans un bateau qui allait mettre à la voile. La mer fut calme et le vent favorable; malheureusement, le maître du navire était un païen farouche, habile peut-être à lutter contre les tempêtes de la mer, mais livré tout entier à celles de ses passions. La rare beauté de Théopiste attira ses regards, et quand vint le débarquement, il déclara qu'il la retenait comme prix du passage. Vainement Eustache protesta et supplia, assurant qu'il se procurerait la somme suffisante pour tout payer. Le barbare ne voulut rien entendre, et saisissant son épée, il le menaça de le tuer, s'il ne s'éloignait.

Eustache partit donc avec ses deux fils. Les pauvres enfants s'en allaient, tenant leur père par la main; ils se retournaient pour voir encore leur mère, aussi longtemps qu'ils purent l'apercevoir. Eustache faisait de même et mêlait ses larmes aux leurs.

Il continua cependant sa route, adorant Dieu et se soumettant à ses desseins impénétrables. Un jour, il arrive au bord d'une rivière large et profonde et ne trouve, pour la franchir, ni pont ni bateau. Ne pouvant se hasarder au milieu des flots avec ses deux fils à la fois, il en prend un sur ses épaules et parvient heureusement à l'autre bord. Il était déjà au milieu de la rivière pour venir chercher le second, lorsqu'il voit accourir un lion qui saisit l'enfant et s'enfuit. Eustache lève les mains au ciel en poussant un cri, mais le lion et l'enfant avaient disparu. Il se retourne alors vers celui qui lui reste, désormais sa seule espérance et sa seule affection ici-bas; mais, spectacle affreux pour les yeux d'un père! un loup furieux se jetait en ce moment gueule béante sur ce dernier fils; le malheureux père n'avait pas atteint la rive, que le féroce animal était au fond des bois avec sa tendre victime.

A ce dernier coup qui semblait renouveler tous les autres, Eustache sentit son cœur déchiré par une immense douleur, il versa des larmes abondantes. Mais, au milieu de ses larmes, sa prière s'élevait ardente vers le ciel; il offrait à Dieu son affliction; pas un murmure, pas une plainte contre la Providence n'effleura ses lèvres. Comme autrefois le patriarche Job, il bénit le nom du Seigneur, qui lui avait tout donné et qui lui avait tout ôté. En effet, puissance, honneurs, richesses, épouse, enfants, tout avait disparu; il se trouvait seul et sans pain dans un pays étranger. Mais il lui restait quelque chose

que rien ne pourra jamais lui ravir: sa confiance en Dieu, sa fidélité à Jésus-Christ.

Il s'arrêta dans un petit village nommé Badyssus, et lui, qui, autrefois, avait été entouré de serviteurs, qui avait commandé des armées, il se mit au service d'un habitant du pays. Il fut employé tantôt à cultiver les terres de son maître, tantôt à garder les champs du village. Il vécut ainsi quinze ans, ignoré de tous et gagnant son pain à la sueur de son front.

FIN DES MALHEURS D'EUSTACHE
DIEU LUI REND SON ANCIENNE PROSPÉRITÉ

Alors Dieu, content de son serviteur, voulut mettre un terme à ses épreuves. Une des nations voisines de l'empire venait, au mépris des traités, de recommencer ses incursions et ses ravages; Trajan cherchait un général capable de la châtier; le nom de l'illustre Placide devenu Eustache lui revint en mémoire, et il envoya beaucoup de gens à sa recherche.

Un jour, Acacius et Antiochus, deux soldats qui avaient longtemps servi sous Eustache, arrivent heureusement à Badyssus. Le premier qu'ils rencontrent en entrant dans le village, c'est leur ancien général; les malheurs et les travaux avaient altéré son visage, ils ne le reconnurent pas. Mais Eustache les reconnut aussitôt, et eut peine à maîtriser son émotion, surtout lorsqu'ils lui parlèrent du chef de milice Placide, qui avait disparu avec sa femme et ses enfants, et lui eurent dit qu'ils le cherchaient. Sans se révéler à eux, il les conduisit à la maison de son maître et lui dit à part :

« Je viens de rencontrer ces hommes, je les connais, donnez-leur l'hospitalité, vous prendrez sur mes gages tout ce qu'ils vous auront coûté. »

Puis il se mit à les servir. Quand son émotion devenait trop vive, il sortait un instant, s'essuyait les yeux et rentrait.

Cependant, les voyageurs étudiaient le visage d'un hôte si bienveillant.

« Comme il ressemble à celui que nous cherchons, dit l'un d'eux.

— Oui, certes, il lui ressemble, reprit son compagnon, mais je me souviens qu'un jour de bataille, Placide reçut à la tête une large blessure dont la cicatrice ne s'effacera jamais. »

Or, comme Eustache s'approchait pour les servir, ils aperçurent la cicatrice. Ne se possédant plus de joie, ils se lèvent de table, se jettent dans les bras d'Eustache.

« Et votre femme, et vos fils où sont-ils ? »

Hélas! il ne put que leur faire le récit de ses malheurs.

Bientôt, les villageois accourent; ils apprennent des soldats ce qu'était Eustache.

« Hé ! quoi, s'écrient-ils, que n'avons-nous connu plus tôt son mérite, quels honneurs nous lui eussions rendus! et il nous a servis comme mercenaire ! »

Les soldats prennent Eustache à part, lui expriment les désirs de l'empereur, tirent de leurs bagages des habits précieux et l'en revêtent. Il se souvient de la prophétie qui lui avait été faite, et admirant les desseins de Dieu, il consent à les suivre. Vingt jours après, ils avaient rejoint l'empereur. Celui-ci tenait conseil, il se leva aussitôt, vint au-devant de lui, l'embrassa et écouta avec attendrissement le récit de ses épreuves.

Bientôt après, Eustache reparaissait de nouveau à la tête des troupes. Comme il reformait le cadre des légions, il remarqua dans le contingent d'un pays voisin de celui qu'il avait habité, deux nouveaux soldats dont la belle taille, l'aspect distingué et je ne sais quoi encore le frappèrent; il leur donna des grades auprès de sa personne. On marcha ensuite contre les Barbares; tout céda devant Eustache : ils furent vaincus et leur pays ravagé.

Au retour de l'expédition, comme on traversait un pays fertile, le chef des milices accorda trois jours de repos à ses soldats fatigués. La Providence permit que les deux jeunes gens dont nous avons parlé fissent planter la tente du général et la leur contre un jardin, dont le propriétaire avait confié la garde à une pauvre étrangère. Or, cette étrangère était Théopiste elle-même.

Vers midi, les deux jeunes légionnaires s'étaient assis ensemble, et, tout en se reposant, ils racontaient ce qu'ils savaient de leur enfance :

« Mon père, disait le plus âgé, était maître de la milice. Il entreprit un jour un long voyage avec ma mère, mon jeune frère et moi. Nous montâmes dans un navire; mais, quand il fallut débarquer, ma mère, je ne sais pourquoi, fut retenue dans le vaisseau; mon père partit seul en versant beaucoup de larmes. Nous arrivâmes au bord d'une rivière; mon père avait déjà porté mon frère sur l'autre rive, il venait me chercher, quand je vis un loup se précipiter vers mon frère, et au même moment, je fus emporté moi-même par un lion. Heureusement, des laboureurs près desquels il passa l'obligèrent à lâcher sa proie; ils me recueillirent, et ce sont eux qui m'ont élevé. »

« Par le Dieu des chrétiens, s'écria le plus jeune, qui avait suivi ce récit avec une attention de plus en plus vive, tu es mon frère; les bergers qui ont pris soin de ma jeunesse m'avaient arraché aux griffes d'un loup »; et ils s'embrassèrent avec effusion.

Théopiste était là et avait tout entendu. « A n'en point douter, ce sont mes fils, disait-elle, mes chers fils dont j'ai été séparée depuis si longtemps. Et leur père, où est-il? vit-il encore? Quelque autre bête féroce l'aurait-elle dévoré? » mais elle n'osa parler, ces soldats la reconnaîtraient-ils?

Elle revint à sa modeste demeure; le reste de ce jour et toute la nuit, le récit des deux soldats, leur père qui était maître de milice, et leur mère laissée en mer, revenaient sans cesse à sa pensée: ce sont mes enfants, je ne puis en douter.

Une résolution soudaine traverse son esprit: Aller trouver le général victorieux, le prier de la ramener dans sa patrie à la suite de l'armée, essayer de se faire reconnaître à ses fils, et, au retour, peut-être retrouverait-elle Eustache.

Le général, toujours favorable aux affligés, reçut la pauvre étrangère avec bonté et écouta sa prière. Mais la fidèle épouse, en présentant sa requête, eut bien vite reconnu Eustache. Alors son émotion la trahit, et les larmes inondèrent son visage :

« O guerrier vraiment illustre, dit-elle, qui avez changé le nom de Placide contre celui d'Eustache, le Christ vous a appelé à lui en faisant briller à vos yeux une croix sur la tête d'un cerf; vous avez perdu vos biens et vous êtes parti pour l'Égypte avec votre femme Théopiste, c'est-à-dire moi-même, et vos enfants Agapius et Théopistus. Le maître du navire me retint malgré vous et malgré moi; c'est lui qui m'a amenée en ce pays. Mais Dieu, qui me protégeait, le frappa, et il en mourut bientôt. Ce Dieu m'est témoin que ni cet homme, ni aucun autre, ne s'est approché de moi. »

Etonné, le chef de milice considéra avec attendrissement cette femme en pleurs, et bientôt, malgré les ravages du temps et de la douleur, il reconnut à son tour les traits de sa chère Théopiste. Il la serra longtemps dans ses bras.

Les pleurs couvrirent de nouveau son visage quand il lui raconta la perte de ses fils. « Rendons grâces au Christ, dit Théopiste, car je crois les avoir retrouvés », et elle lui fit part du récit qu'elle avait entendu. On appela les deux frères, on les questionna sur leur naissance et sur leur pays, et ils purent embrasser enfin leur père et leur mère. Ce fut une grande joie dans tout le camp.

Peut-être cette expédition se rattache-t-elle à la guerre de Trajan contre les Parthes; toujours est-il que Trajan ne revint pas triompher à Rome, il mourut en chemin et Adrien lui succéda.

Eustache, à son retour dans la capitale de l'empire, se vit comblé de présents par le nouvel empereur; mais lui et sa famille s'empressèrent de tout distribuer aux pauvres.

GLORIEUX MARTYRE DE SAINT EUSTACHE ET DE SA FAMILLE

Adrien fit préparer un solennel sacrifice d'actions de grâces pour les victoires accordées aux légions romaines. Le courageux chrétien ne savait pas balancer entre la perte de sa brillante fortune et sa conscience; plein de mépris pour le culte des idoles, il ne daigna même pas accompagner l'empereur jusqu'à la porte du temple.

Adrien en fut vivement irrité. Il fit appeler Eustache, et sur-le-champ, ordonna qu'on le dépouillât de sa ceinture militaire.

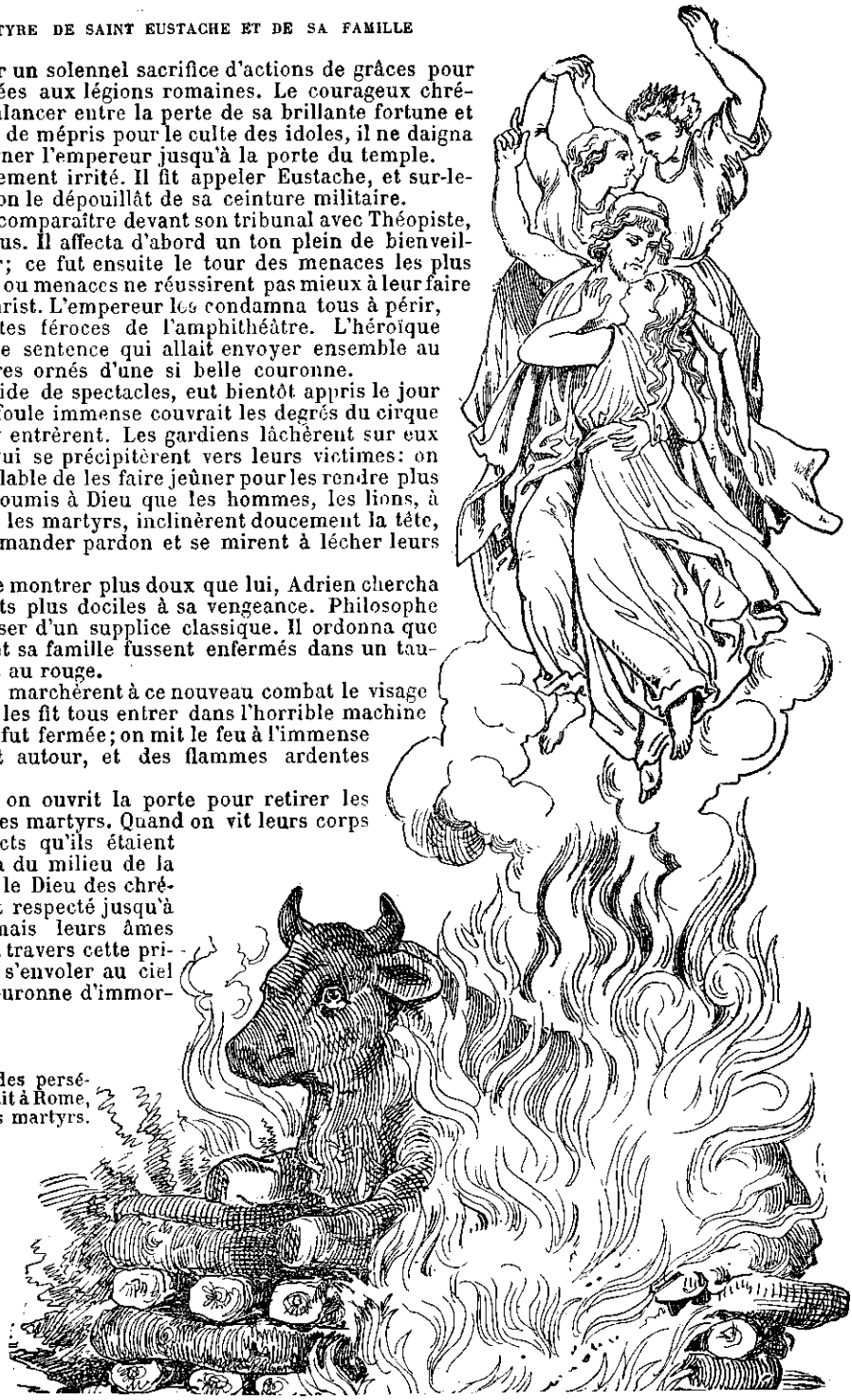
Peu après, il le fit comparaître devant son tribunal avec Théopiste, Agapius et Théopistus. Il affecta d'abord un ton plein de bienveillance et de douceur; ce fut ensuite le tour des menaces les plus terribles. Promesses ou menaces ne réussirent pas mieux à leur faire renoncer à Jésus-Christ. L'empereur les condamna tous à périr, dévorés par les bêtes féroces de l'amphithéâtre. L'héroïque famille sourit à cette sentence qui allait envoyer ensemble au ciel tous ses membres ornés d'une si belle couronne.

Rome, toujours avide de spectacles, eut bientôt appris le jour de l'exécution. Une foule immense couvrait les degrés du cirque quand les martyrs y entrèrent. Les gardiens lâchèrent sur eux des lions affamés qui se précipitèrent vers leurs victimes: on avait eu le soin préalable de les faire jeûner pour les rendre plus féroces. Mais, plus soumis à Dieu que les hommes, les lions, à peine arrivés devant les martyrs, inclinèrent doucement la tête, comme pour leur demander pardon et se mirent à lécher leurs pieds.

Voyant les lions se montrer plus doux que lui, Adrien chercha alors des instruments plus dociles à sa vengeance. Philosophe et lettré, il voulut user d'un supplice classique. Il ordonna que le chef des milices et sa famille fussent enfermés dans un taureau d'airain chauffé au rouge.

Les saints martyrs marchèrent à ce nouveau combat le visage calme et serein. On les fit tous entrer dans l'horrible machine d'airain, la porte en fut fermée; on mit le feu à l'immense bûcher disposé tout autour, et des flammes ardentes l'environnèrent.

Trois jours après, on ouvrit la porte pour retirer les ossements calcinés des martyrs. Quand on vit leurs corps en sortir aussi intacts qu'ils étaient entrés, un cri s'éleva du milieu de la foule: « Il est grand le Dieu des chrétiens! » Le feu avait respecté jusqu'à leurs vêtements, mais leurs âmes s'étaient échappées à travers cette prison de bronze pour s'envoler au ciel où les attendait la couronne d'immortalité (1).

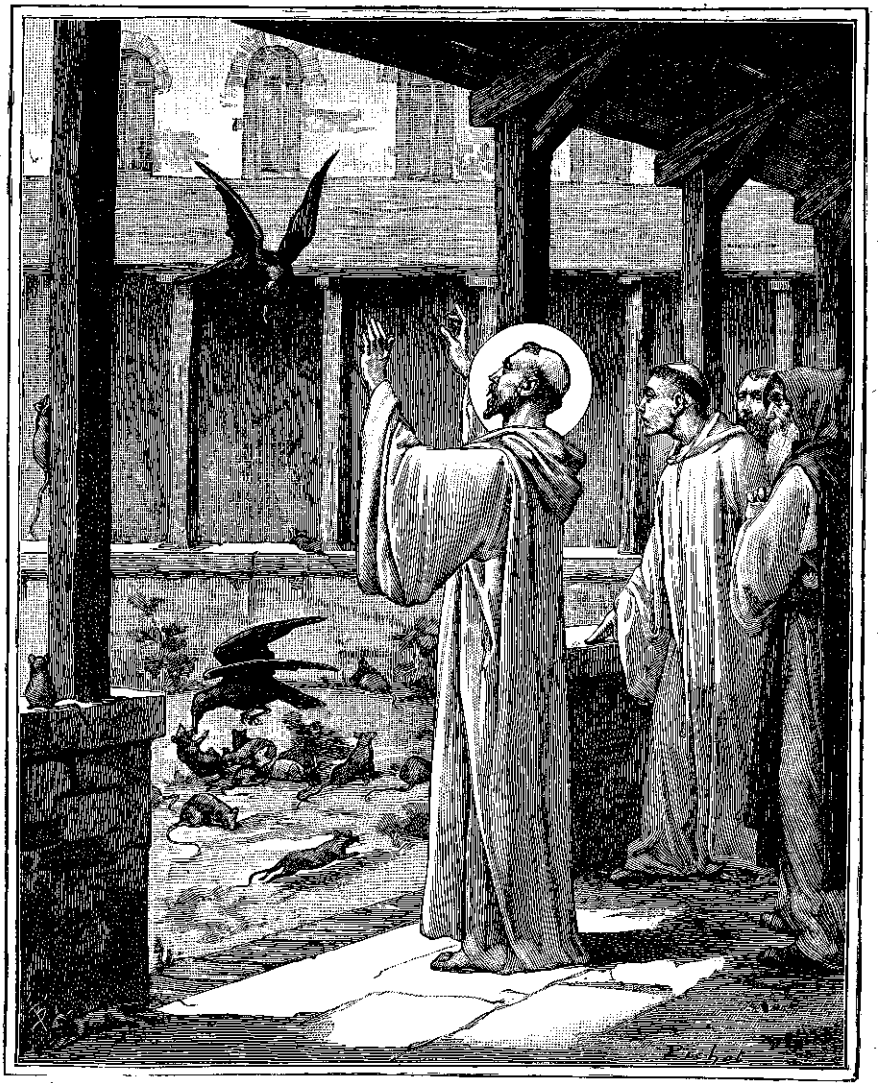


(1) Quand le temps des persécutions fut passé, on bâtit à Rome, en l'honneur des saints martyrs, une église dont le nom est devenu un titre cardinalice. Leurs restes y furent déposés. Une partie fut plus tard donnée à la France; la royale abbaye de Saint-Denis en fut dépositaire. Elle en céda divers fragments à l'église de Sainte-Agnès, de Paris, qu'on appela dès lors Saint-Eustache.

SAINT MAURICE DE LOUDÉAC

ABBÉ DE LANGONET ET DE CARNOET

Fête le 20 septembre et le 5 octobre.



Merveilleuse destruction des rats qui avaient envahi le monastère de Carnoet.

UN ENNEMI DE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Maurice Duault vit le jour sous le règne de Louis le Gros, vers l'an 1113, au village de Groshaner, en Noyal-Pontivy, au diocèse de Vannes et dans le comté de Porhoët (1).

Ses parents, pauvres des biens d'ici-bas, mais riches de dévouement et de piété, s'imposèrent pour son éducation de pénibles sacrifices. Ils le mirent tout d'abord à l'école de Loudéac, et la tradition locale signalait encore, il y a quarante ans, la maison (aujourd'hui détruite) où le Bienheureux aurait reçu ses premières leçons.

Plus tard, on croit qu'ils secondèrent ses riches dispositions en le confiant aux maîtres renommés de l'Université de Paris. Ils n'eurent certes pas à s'en repentir; Dieu bénit leurs sacrifices; leur enfant fit de rapides progrès et devint l'un des plus savants maîtres de la Bretagne.

(1) Ce village, aujourd'hui connu sous le nom de Croixanvec, n'était pas éloigné de Loudéac où les comtes de Porhoët faisaient quelquefois séjour. Les parents du bienheureux Maurice vinrent y habiter peu de temps après sa naissance. De là vient que la tradition populaire l'a appelé Maurice de Loudéac, du diocèse de Saint-Brieuc.

Un trait montrera quel était, dès ses jeunes années, son désir d'apprendre.

Sa mère l'envoya un jour garder un champ nouvellement ensemencé et envahi par des corbeaux. C'était jour de classe. Comment faire sans désobéir pour ne pas être privé des leçons du maître? L'enfant, aussi pieux déjà que studieux, se met en prière et Dieu ne refuse pas d'opérer en faveur de cette âme innocente et naïve le prodige accompli six siècles plus tôt à l'égard de saint Pol de Léon. La troupe de corbeaux se laisse docilement enfermer dans une grange et y passe toute la journée sans pouvoir endommager le champ ensemencé. Pendant ce temps, Maurice étudie, écoute la leçon habituelle, s'instruit. Le soir venu, il rend la liberté à tous les oiseaux prisonniers.

Cet amour de l'étude ne fit que s'accroître et conduisit notre Saint de succès en succès jusqu'au grade de docteur et à la haute dignité d'écolâtre.

HUMILITÉ DE L'ÉCOLATRE

En même temps, il gravissait les degrés de la cléricature et arrivait au sacerdoce. Sa piété l'en rendait digne : pendant ses années d'études, Maurice avait mis tous ses soins à garder son âme pure de tout péché et à l'orner des fleurs de la vertu. Il avait particulièrement cultivé celle de l'humilité, et la science ne réussit pas à l'enfler.

Les grades auxquels il parvint pouvaient le mener aux dignités. « Les fonctions *d'écolâtre* (1) ou de maître d'une école supérieure imposaient à celui qui en était honoré la double obligation de donner des cours publics de belles-lettres et de philosophie au chef-lieu de l'école et de surveiller les écoles inférieures qui dépendaient de l'école principale. Elles étaient aussi un acheminement assez ordinaire à de plus hautes dignités. Il n'était pas rare, en effet, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, de voir les écolâtres promus à un évêché, à un titre de cardinal. »

Ce ne fut pas le fait de saint Maurice. Il avait des vues trop hautes pour s'attacher à ces honneurs vains et passagers. Effrayé des périls d'une position si élevée, il l'occupa peu de temps, et, peu soucieux de la fortune qu'elle lui assurait, il la quitta pour un genre de vie plus obscur et plus humble. Docile à la voix intérieure qui le poussait à abandonner un ministère honorable et glorieux selon le monde, il s'en vient frapper à la porte d'un monastère de Cîteaux.

IL EST ÉLU ABBÉ
TROIS ANS APRÈS SON ENTRÉE EN RELIGION

C'était en 1142. L'Ordre de Cîteaux, fondé dans une solitude sauvage de la Bourgogne depuis quarante-quatre ans, se développait rapidement, et élevait ses monastères jusqu'en Bretagne, sous le patronage de la pieuse duchesse Ermengarde d'Anjou.

L'un de ces monastères s'était établi à Langonet, sur les rives de l'Ellé, à proximité de l'ancienne voie romaine qui reliait Vannes et Carhaix. Les fondateurs étaient dans l'élan de leur première ferveur. Leur renom de sainteté détermina le choix du bienheureux Maurice dans les jours où il songeait à quitter le monde. Il reçut l'habit religieux, et, le temps de probation expiré, après avoir subi victorieusement toutes les épreuves par lesquelles il plut à ses supérieurs de le faire passer, il se consacra entièrement à Dieu par les vœux.

Il devint le modèle du moine, possédant à un haut degré l'esprit de simplicité et d'humilité.

Ces qualités, jointes à une telle science et à un si rare mérite, le distinguèrent vite et le signalèrent à l'attention et à l'estime de ses Frères.

Il n'était pas depuis trois ans parmi eux qu'ils le choisirent pour abbé malgré ses résistances. Il avait renoncé aux dignités du monde, et voici que les honneurs tant redoutés venaient le trouver dans le cloître. La volonté divine seule, manifestée clairement par les instances de toute la communauté, put le déterminer à accepter ce fardeau. Il le porta trente ans, non sans avoir beaucoup à souffrir, tant de la part de ses frères que de la part des étrangers, au témoignage du biographe contemporain de notre Saint, qui borne presque à ces quelques mots l'histoire de cette longue période.

La pauvreté lui fit souvent sentir ses épines, il la supporta patiemment; les autres épreuves, de quelque source qu'elles lui vinssent, le trouvèrent toujours calme et serein : l'Esprit-Saint qui habitait en lui fortifiait l'homme intérieur contre tout ce qui aurait pu troubler sa paix.

L'HOMME DE BON CONSEIL

Deux fois, en des circonstances difficiles, la prudence bien connue du bienheureux Maurice le fit choisir pour arbitre.

Un différend était survenu entre les chanoines de la cathédrale de Nantes et les Bénédictins de l'abbaye de Quimperlé. Il s'agissait de savoir à laquelle de ces deux communautés devait appartenir l'église de Notre-Dame de Nantes. On convint, après bien des discussions, de s'en rapporter à la décision de six arbitres, dont trois seraient pris dans chaque partie. L'abbé de Langonet fut choisi avec deux autres par les Bénédictins de Quimperlé; les chanoines élurent les avocats de leur cause, et le débat se déroula en présence de l'évêque de Nantes. L'esprit de charité du Bienheureux dut sans doute influer sur les décisions des arbitres.

Le conflit cessa, les moines furent maintenus dans la possession de l'église en litige; mais, dans un but de conciliation parfaite, ils convinrent de donner aux chanoines une indemnité annuelle de douze sous d'or.

Quelques années plus tard, l'arbitrage éclairé de Maurice fut encore sollicité. La même abbaye bénédictine de Quimperlé était en pourparlers avec l'évêque Bernard, qui, moins bienveillant envers elle que son prédécesseur, Benoît, voulait amoindrir et restreindre des privilèges considérables jadis accordés par celui-ci. L'abbé de Langonet fut un des principaux membres délibérants de cette assemblée synodale.

DE SIMPLE ABBÉ, MAURICE DEVIENT FONDATEUR

Après trente ans de fatigues, de travaux féconds et de grande édification, Maurice crut qu'il était temps pour lui de résigner sa charge et de terminer ses jours dans le repos de la vie contemplative. C'était justice : après s'être tant occupé des autres, il réclamait le calme nécessaire pour travailler à sa sanctification propre.

Il se démit de sa dignité abbatiale, pour se mettre au rang du plus humble des Frères, et vivre dans l'obscurité et l'obéissance.

Ce repos ne dura pas longtemps.

Le petit-fils d'Ermengarde d'Anjou, Conon III,

(1) Dom Plaine, *Vie de saint Maurice de Loudéac.*

voulut, comme son aïeule, fonder en Cornouailles des monastères cisterciens, car il aimait beaucoup saint Bernard et son Ordre.

Il demanda donc au bienheureux Maurice douze de ses religieux, et leur fit don des terres qu'il possédait dans la forêt de Carnoët et sur les rives de la Laita. Au moment où le saint abbé donnait sa démission, la fondation nouvelle était toujours à l'état de projet. Conon mourut sur ces entrefaites. Des troubles politiques survinrent. L'œuvre bienfaisante du duc périclitait, quand les frères de Maurice de Loudéac le supplièrent de reprendre les fonctions de sa charge, pour diriger la nouvelle fondation.

Ainsi s'évanouissaient les désirs de douce retraite et de sainte quiétude longtemps caressés. Devant le bien à réaliser, Maurice n'hésita pas à se sacrifier.

Quand il arriva à Carnoët avec ses religieux, il se trouva en face d'un désert, d'une solitude aride et desséchée; là, il fallait édifier un monastère, élever un temple, transformer la contrée environnante, rendre le sol fertile. C'est dire les difficultés, les travaux, les privations des premières années. Le serviteur de Dieu mena tout à bien. Il jeta les fondements d'un monastère et d'une église, qui, comme tous les monastères cisterciens, furent placés sous le vocable de la Sainte Vierge.

COMMENT LES PREMIERS RELIGIEUX DE CARNOET TROUVÈRENT TOUJOURS LE NÉCESSAIRE

La pauvreté des commencements fut extrême, en dépit des libéralités de la duchesse Constance, fille de Conon, qui continua de favoriser la nouvelle abbaye avec autant de bonté que son père. Plus d'une fois les religieux faillirent manquer du nécessaire, mais Dieu intervint toujours au moment opportun.

Parmi les bienfaitrices qu'il leur suscita, il faut compter une noble matrone de Quimperlé, si dévouée à la communauté et à son supérieur, qu'après la mort du saint homme les religieux lui réservèrent, en gage de reconnaissance, la propre ceinture du bienheureux Maurice.

Il y eut encore néanmoins des moments de disette et d'absolue pénurie. Mais la confiance de ces fervents religieux ne connaissait pas de bornes. Quand les secours ne leur arrivaient pas du côté de la terre, ils les attendaient du ciel, et, grâce à la puissance miraculeuse de leur saint abbé, leur attente ne fut jamais déçue.

Un jour de fête, Maurice était sur le point de commencer le Saint Sacrifice, quand le Frère sacristain vint annoncer avec douleur qu'il n'y avait plus une goutte de vin dans le monastère. Le Saint fut affligé à la pensée d'être privé de la messe en un pareil jour. Il se mit à prier dans le sanctuaire, non loin des burettes vides. Il pria si longtemps que les Frères sortirent du chœur les uns après les autres et le laissèrent seul.

Enfin, il se lève, va constater à la crédence le triste état des choses. O surprise! il trouve pleine de vin l'ampoule reconnue vide quelques instants auparavant. Il avertit aussitôt ses Frères, la tristesse fait place à la joie, et la messe se célèbre au milieu des chants d'actions de grâces.

INVASION DE RATS

Un autre fléau s'abattit sur le monastère.

« Les rats (1) l'envahirent en nombre immense. - » Rendus insolents par leur grand nombre, ils se montraient souvent en plein jour. Mais ce qui les rendait souvent incommodes, c'est qu'ils employaient les nuits à ronger, à mettre en pièces les chaussures des Frères, en particulier celles qui avaient été récemment enduites de graisse.

» Les religieux qui, au point de vue temporel, ne connaissaient d'autres richesses que leur pauvreté, furent profondément affligés du tort qui leur était fait et ne se firent pas faute de vouer à la malédiction ces rats destructeurs. Le vénérable abbé fut même invité à intervenir en personne. On aurait voulu qu'il lançât contre ces rongeurs de la pire espèce une malédiction solennelle. L'homme de Dieu se contenta de dire à ses Frères, sur un ton, moitié sérieux, moitié plaisant : Que pouvons-nous contre ces rats? Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de garder chacun son bien, et, au besoin, de conserver la nuit ses souliers aux pieds.

» Or, il se trouvait précisément que le bienheureux Maurice avait alors aux pieds une chaussure tout récemment enduite de graisse. La nuit suivante, il se garda bien de l'ôter de ses pieds pendant son sommeil. Il eût craint qu'on l'accusât ensuite de ne pas prêcher d'exemple.

» Cependant, les rats ne se firent pas scrupule de venir ronger les souliers du vénérable abbé jusque sur ses pieds. Ils s'y acharnèrent même avec tant de rage qu'ils n'y laissèrent que la semelle. Le lendemain, grand émoi dans le monastère.

» Les Frères vinrent de nouveau trouver l'abbé et le supplièrent de ne pas tarder plus longtemps à châtier une telle insolence. Le Saint ne put résister plus longtemps à ces supplications; il maudit au nom de Dieu les méchants rongeurs dont la rapacité se portait à de tels excès. Or, chose merveilleuse, le jour même on vit planer sur le monastère deux corbeaux d'une taille gigantesque, tels qu'on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme. Ils s'abattirent sur les rats, les poursuivirent avec acharnement à travers les crevasses des murailles, les ouvertures et les simples fentes de la charpente. Bref, toute la gent rongeuse fut bientôt exterminée sous les yeux des Frères. Bien plus, on vit ensuite ces exécuteurs des vengeances divines prendre l'un après l'autre les cadavres des rats exterminés, et les emporter si loin qu'il n'y en eut plus trace dans la maison de Dieu. »

UN RÉCIDIVISTE INCORRIGIBLE

Saint Maurice jouit d'une grande puissance surnaturelle contre les démons. Un pauvre homme, ayant eu la faiblesse de recourir à des devins pour connaître l'auteur d'un vol dont il avait été victime, fut saisi par le démon qui le tourmenta cruellement.

Aucun remède ne le délivrait. En désespoir de cause, il s'en vint trouver l'abbé de Carnoët dont on lui avait dit la sainteté et les miracles.

A la prière de l'homme de Dieu, le possédé fut délivré et recouvra la paix. Il se résolut de vivre à l'avenir sous l'obéissance de l'abbé, et demeura dans le monastère une année et demie sans ressentir les atteintes de son mal.

Ce laps de temps écoulé, il lui prit fantaisie de franchir la clôture et de retourner à son ancienne vie : il retomba aussitôt au pouvoir du démon, revint alors près de son abbé, et, de nouveau guéri, promit cette fois de persévérer.

Plus tard, avec la permission de saint Maurice,

(1) Récit de Dom Plaine, d'après un manuscrit latin des archives de la grande abbaye de Clairvaux.

il se croisa et accomplit le pèlerinage de Palestine avec ferveur; mais, au retour, au lieu de se rendre directement au monastère, il oublia ses vœux et ses promesses, et voulut rentrer dans le monde. Une troisième fois, le démon l'amena à résipiscence par son avertissement accoutumé; l'abbé reçut à bras ouverts le coupable repentant, aussitôt délivré, et désormais fidèle jusqu'à la mort

MORT DE SAINT MAURICE
DEUX DE SES MIRACLES

En l'an 1191, le Bienheureux eut révélation de sa mort prochaine. Sa mission était achevée; les deux monastères de Langonet et de Carnoët lui devaient toute leur prospérité. L'annonce de la récompense remplit son âme d'une joie surnaturelle indicible.

Il quitta cette terre le 5 octobre, entouré de tous ses Frères, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. Il avait gouverné, avec autant de prudence que de sainteté, l'abbaye de Langonet environ trente-deux ans, et celle de Carnoët quinze ans.

Sa mort fut suivie de nombreux miracles. Dans la distribution de ses faveurs, le Saint breton semble avoir eu des prédilections pour les marins bretons qui ne l'invoquaient jamais en vain.

Guillaume de Saint-Arnould, chevalier du pays de Vannes, possédait un navire que la violence des vents engagea un jour au milieu des rochers. Au fort de la tempête, les matelots qui le montaient ne crurent pas pouvoir se sauver autrement qu'en le poussant plus avant dans les récifs afin d'escalader les rochers et d'y fixer en quelque manière le navire, pour qu'il n'achevât pas de se briser. Mais comment sortir de là, une fois la tempête apaisée? Les matelots firent de vaines manœuvres depuis le matin jusqu'à midi pour dégager leur bâtiment: il ne remua pas. On allait l'abandonner, quand le propriétaire du navire eut l'inspiration de le vouer au bienheureux Maurice de Loudéac. Le soleil n'était pas encore arrivé aux deux tiers de sa course que le navire échoué se soulevait, se remettait à flot, sortait victorieusement de l'impasse et reprenait tranquillement sa course en pleine mer sans grave avarie. Les matelots reconnurent que le plus puissant moyen de sauvetage était l'intervention de saint Maurice, et ils l'en bénirent.

Nous ne devons pas passer sous silence un autre prodige si éclatant qu'il était mentionné dans une prose du missel particulier de Carnoët. Le petit enfant d'un bourgeois de Quimperlé tomba dans l'Ellé, rivière de cette ville. On se jette à l'eau après lui, on sonde la rivière en tous sens, mais il est impossible de retrouver le corps. Le père et la mère, inconsolables, font un vœu à saint Maurice. Ils lui promettent, si leur fils revient à la vie, de le consacrer pour toujours au service du saint abbé. Quelques instants après l'émission de ce vœu, devant un grand nombre de témoins, le cadavre apparaît à la surface des eaux et le flot le rejette sur la rive. On se prépare à l'ensevelir, mais le père et la mère, dont la confiance est excitée par une première faveur, ne cessent d'invoquer le Saint: « Rendez-nous notre fils, ô bienheureux Maurice, disent-ils avec larmes, rappelez à la vie celui qui doit vous servir fidèlement. Si vous faites monter vers Dieu nos prières, elles seront infailliblement exaucées. » Mais pourquoi insister davantage, dit l'écrivain, témoin oculaire du miracle; le jour n'était pas achevé que l'enfant était rendu vivant à ses parents pleins de foi.

C'est à la suite de cette résurrection que les enfants au-dessous de quatre ans étaient dans toute la contrée offerts au serviteur de Dieu, pour être préservés par son intercession des maladies de leur âge, et principalement des convulsions et des spasmes.

CULTE DE SAINT MAURICE

Le saint abbé défunt continuait ses miracles. Les religieux de Carnoët comprirent qu'ils devaient à ce thaumaturge, plus qu'une obscure tombe confondue avec celle de ses frères décédés avant lui, et transportèrent son corps dans leur église abbatiale, en un endroit qui fût accessible à tous, même aux femmes. Ce premier transfert favorisa beaucoup la dévotion populaire envers saint Maurice et le concours à son tombeau.

L'attention de l'autorité ecclésiastique fut mise en éveil sur ce point. Les évêques de Bretagne unirent leurs voix à celles des abbés de l'Ordre de Cîteaux, réunis en Chapitre général pour obtenir d'Honorius III la faveur d'ouvrir les enquêtes préparatoires à la béatification et à la canonisation solennelle.

Le Pape chargea, sans aucun retard, de cette mission l'évêque de Léon et l'abbé de Sainte-Croix de Quimperlé. Malheureusement, soit précipitation, soit tout autre motif, les deux délégués commirent la faute de n'interroger les témoins qu'en masse, et d'une manière publique, au lieu de le faire isolément et en secret. Ce vice de forme rendit nulle toute la procédure.

Une seconde enquête fut ouverte. Eut-elle des résultats? Fut-elle suivie d'une canonisation solennelle? Il faut plutôt croire, en l'absence de documents, que la cause resta suspendue.

La culte de saint Maurice ne souffrit nullement des vicissitudes du procès de canonisation. La vénération populaire envers lui est toujours aussi vivace dans les trois diocèses de Saint-Brieuc, de Vannes et de Quimper. Les huit ou neuf chapelles dédiées à son nom sont très fréquentées, et l'époque de sa fête attire chaque année une affluence considérable de fidèles. Les uns vont à Loudéac, dont la chapelle consacrée à saint Maurice fut autrefois enrichie d'indulgences par un bref de Sixte IV. Les autres visitent, à Clohars, les débris de l'antique monastère de Carnoët, fondé par le Saint. Une partie de l'église du monastère a survécu aux ruines amassées par le temps. C'est là que se conservent, respectées par la Révolution, les reliques de saint Maurice.

Pour n'être pas canonisé selon les formes, Maurice de Loudéac a cependant été reconnu comme Saint par l'Eglise. Au commencement du XVIIIe siècle, le pape Clément XI permit à l'Ordre de Cîteaux d'en célébrer la fête du rite double majeur, et plus tard Benoît XIV fit insérer au martyrologe cistercien, à la date du 13 octobre cet éloge: « Au diocèse de Quimper, fête de saint Maurice, abbé de l'Ordre de Cîteaux, qui a laissé de sa sainteté et de sa gloire plusieurs preuves éclatantes. »

SOURCES CONSULTÉES

Vie de saint Maurice de Loudéac, par DOM PLAINE, O. S. B. — *Vie des saints de Bretagne*, par DOM LOBINEAU. — *Vie des saints de Bretagne*, par le Fr. ALBERT LE GRAND, de Morlaix. — *Petits Bollandistes*, au 5 octobre.

LE BIENHEUREUX JEAN-CHARLES CORNAY

MISSIONNAIRE MARTYR

BÉATIFIÉ PAR S. S. LÉON XIII LE 3 JUIN 1900

Portrait du Bienheureux Cornay.

L'APPEL DE DIEU

Le bienheureux Cornay, que l'Eglise propose aujourd'hui à notre vénération, n'était pas né il y a un siècle. Il est de ces privilégiés qui, après quelques jours de captivité, quelques instants de torture couronnés par le martyre, ravissent l'auréole presque aussitôt que la palme, et reçoivent sur les autels une place d'honneur presque en même temps que dans le ciel.

Jean-Charles Cornay vit le jour en 1809, dans le Poitou, près de la ville de Loudun.

Rien, pendant ses années d'études au collège de Saumur, puis au Séminaire de Montmorillon, ne donnait au tranquille jeune homme les allures d'un héros. « D'une grande simplicité, voisine de la bonhomie, d'un caractère paisible et doux, ne blessant jamais aucune susceptibilité, parce qu'il y avait chez lui absence totale d'amour-propre, il était bien vu de tous ceux qui l'entouraient », sans attirer jamais l'attention par aucune action d'éclat.

La situation aisée de ses parents le mettait en mesure de rechercher une haute position; mais lui, le moment venu de prendre une décision, déclara simplement son désir de se consacrer à Dieu et de devenir prêtre. Il entra au Grand Séminaire de Poitiers, et, là encore, ne se distingua pas autrement que par une vie régulière, studieuse et pieuse, exempte de toute saillie de caractère et de toute originalité.

La grâce n'en agissait pas moins dans l'intérieur de cette âme, et, sans en faire briller beaucoup au dehors les qualités latentes, Dieu ne s'y préparait pas moins un vase d'élection.

Le jour vint où le désir du sacrifice commença à y germer. Un missionnaire de Saint-Laurent-sur-Sèvre ayant donné au Grand Séminaire une conférence sur la Propagation de la Foi, sur l'état des pauvres infidèles privés du bienfait de

l'Evangile, Cornay, vivement ému, sentit s'éveiller en lui le désir des missions et reconnut à ce signe l'appel de Dieu.

Il mûrit longuement son projet avant de s'en ouvrir à sa famille, puis, quand, après avoir bien prié, il crut l'heure venue, muni de la bénédiction paternelle, il partit pour le Séminaire des Missions étrangères à Paris.

L'année suivante, avant même qu'il eût reçu l'onction sacerdotale, ses supérieurs, pressés par les besoins des missions et par les événements politiques, le destinèrent à la mission du Su-Tchuen, en Chine.

Cornay s'embarqua à Bordeaux au mois de septembre 1831 et aborda à Macao en juillet 1832.

CINQ ANS D'ATTENTE

Le nouveau missionnaire ne devait point voir la terre promise qui lui était assignée comme champ d'apostolat et qu'il appelait de tous ses vœux, le Su-Tchuen.

Il avait ordre d'y pénétrer par le Tonkin et le Yun-Nan, ce qui était un immense détour, afin d'éviter les douanes très sévères du Kouang-Tong et du fleuve Bleu.

Il alla jusqu'à la capitale du Tonkin, Hanoï, mais les guides chargés de l'introduire au Yun-Nan moururent en cette ville, et force lui fut d'en attendre de nouveaux.

Quel que fût son désir de parvenir à sa mission définitive, il dut attendre cinq ans dans la procure d'Hanoï. Au bout de ce temps, le vicaire apostolique du Su-Tchuen lui faisait dire qu'il était impossible de lui trouver des courriers capables de le guider à travers la province du Yun-nan, et le laissait libre, ou de revenir à Macao, afin de partir de là pour le Su-Tchuen par une voie plus directe, ou de demeurer au Tonkin.

La santé très délabrée de M. Cornay l'obligea de s'arrêter à ce dernier parti. Les cinq années qu'il venait de traverser, marquées par bien des joies, n'avaient point été exemptes d'épreuves. Ordonné prêtre le 20 avril 1834, et désireux de se rendre utile aux âmes pour lesquelles il avait tout sacrifié, patrie, famille, amis, il avait d'abord appris avec ardeur la langue annamite et consacré aux chrétientés des environs les prémices de son ministère. Mais, bientôt, la fièvre s'était emparée de lui et ne lui accordait plus que de rares instants de repos.

Il se considérait comme devenu presque inutile à la mission, à cause de ses continuelles infirmités. Il allait néanmoins, par ses souffrances et le sacrifice de sa vie, procurer à l'Eglise du Tonkin plus de biens et plus de gloire que par de longs et actifs travaux.

ARRESTATION
CAPTIVITÉ RACONTÉE PAR LE MARTYR LUI-MÊME

La persécution, sans être aussi violente au Tonkin que sur d'autres points, subsistait toujours à l'état latent, grâce à certains édits qui n'avaient jamais été rapportés et dont on pouvait à tout instant renouveler l'application.

Un chef de pirates, chassé de la paroisse de Bau-nô, connaissait la présence de M. Cornay. Le mandarin ne l'ignorait pas non plus, mais, assez bienveillant en ce moment, il préférait fermer les yeux.

Ce fut la femme du chef de pirates qui, pour venger l'expulsion de son mari, accusa le village de Bau-nô d'être le foyer d'une insurrection fomentée par l'Européen Cornay. Le faux témoignage ne coûte point aux Annamites, les procédés déloyaux leur sont familiers lorsqu'ils ne sont pas chrétiens et qu'ils poursuivent la satisfaction d'une vengeance. L'indigne femme enfouit secrètement des armes près du presbytère de Bau-nô, et, sûre de son fait, dénonça le mission naire.

Le gouverneur, qu'il sût ou non la chose vraie, ne pouvait refuser d'accueillir l'accusation, et, pour témoigner de son zèle, le 28 juin 1837, il envoya un général et 1500 soldats avec ordre de cerner la chrétienté. Le Bienheureux ne pouvait échapper aux recherches. Laissons-le raconter lui-même, dans un langage simple, calme, joyeux même, les préliminaires de son martyre, dans quelques lettres écrites à ses parents ou à l'un de ses confrères :

« A l'instant où l'on vint m'arrêter, je partais pour célébrer la Sainte Messe. Comme il n'y avait pas un moment à perdre, un chrétien me conduisit bien vite sous un épais buisson, où je me tapis comme je pus.

» On se mit à battre et à examiner tous les buissons du village. Le danger devenant plus pressant, je dis mon chapelet et vous pouvez penser à quels mystères j'en appliquai les dizaines; vous pouvez imaginer aussi quel sacrifice j'avais offert le matin au lieu de la Sainte Messe, quelle méditation avait remplacé celle du jour.

» Ce ne fut cependant qu'à 4 heures du soir que les soldats parvinrent jusqu'à moi. Quand je vis pénétrer dans les buissons leurs longues lances armées d'un pied de fer, je ne songeai pas qu'il eût été préférable de me laisser percer sur place, ce qui eût évité toutes les misères qui découlent des circonstances présentes, je sortis avant que le fer m'eût atteint et me livrai à eux. Me voilà donc pris!

» On me mit à la cangue.

» Après être resté longtemps exposé aux ardeurs du soleil, je m'assis et attendis patiemment ce qu'on ordonnerait de moi.

» Vers les 5 heures, voyant mon jeûne se prolonger, je demandai au mandarin un peu de riz. Il m'en fit donner trois cuillerées qui furent toute ma réfection. Ainsi se termina cette première journée. On m'avait donné une mauvaise natte déchirée. Je m'assis donc dessus comme je pus avec ma cangue, mais il me fut impossible de fermer l'œil pendant cette nuit tout entière. »

Cependant, le commandant de la troupe, voulant donner à sa capture plus de valeur et traiter M. Cornay comme un grand criminel, lui fit construire une cage.

« Me voilà donc enfermé comme un loup, raconte gaiement le missionnaire. Dans cette cage, je fus du moins à l'abri des coups qu'on distribuait à tout venant. De plus, quand la bête fut en cage, ses gardiens, la voyant en sûreté, s'apprivoisèrent.

» Les officiers examinèrent mes effets saisis et ne les traitèrent pas, comme on pense, avec la délicatesse d'un sacristain. Toutefois, ils accordèrent à mes instances six volumes qui se trouvaient devant moi. Interrogé sur leur usage, je leur dis que c'étaient des livres de prières et que je m'en servirais afin de prier pour eux. Cette réponse leur fit plaisir.

— Rendez-moi aussi l'image de mon Dieu, leur dis-je, en montrant un Christ parmi les objets enlevés. Elle m'aidera à supporter ma captivité. »

Les soldats accédèrent à cette demande, et

M. Cornay, dans sa cage portée par huit hommes, fut dirigé sur Son-Tay, chef-lieu de la province, situé à six lieues de Bau-nô.

Le trajet fut très pénible. La cage, confectionnée avec de gros bambous, était si large, que les chemins, trop étroits, ne lui permettaient que difficilement de passer. Il fallait sans cesse ouvrir les buissons, élaguer les branches, et souvent quitter les sentiers battus pour aller à travers champs.

On n'avançait que très lentement. La première nuit, la cage et le prisonnier furent laissés en plein air.

« Le lendemain, au point du jour, poursuit M. Cornay, on se remit en route, et cette marche était, en un sens, fort pompeuse. Environ 150 soldats me précédaient et autant me suivaient avec des mandarins en filets surmontés de dais; ma cage, portée par 8 hommes et ombragée à l'aide de mon tapis rouge, occupait le milieu; j'étais suivi de 10 chrétiens arrêtés en même temps que moi, qui marchaient tristement, attachés ensemble par l'extrémité de leur cangue. Sur la route, quantité de peuple accourait à la nouveauté du spectacle. Ce fut ainsi qu'on arriva au relais d'une préfecture; je fus déposé devant un mandarin qui, s'étant enquis des officiers, commença avant tout par me dire de chanter, parce que mon talent en ce genre était déjà renommé. J'eus beau m'excuser sur ce que j'étais à jeun, il fallut chanter.

» Je déroulai donc toute l'étendue de ma belle voix, desséchée par une espèce de jeûne de deux jours, et leur chantai ce que je pus me rappeler des vieux cantiques de Montmorillon. Tous les soldats étaient à l'entour, et un peuple nombreux se fût précipité vers la cage, sans la verge en activité de service. Dès ce moment, mon rôle changea : je devins un oiseau précieux par son beau ramage. Après cela, on me donna à manger.

» Je fus déposé devant l'hôtel du gouverneur général. Ce gouverneur est un homme assez grand, d'environ cinquante ans, sans barbe et d'une belle figure, relevée par une blancheur peu ordinaire au Tonkin. Il vint gravement jeter quelques regards sur mon attirail et se retira. Puis il me fit dire que, dans peu de jours, je serais envoyé à la cour de Cochinchine et remis à la discrétion du roi.

» Lorsque le gouverneur se fut éloigné, ma cage fut entourée d'une foule d'enfants et des satellites des mandarins de la place. Je me composai de mon mieux, et, refusant de répondre aux questions qui m'étaient adressées de toutes parts, je ne prononçai que ces mots :

— Je n'ai pas peur.

» Ces paroles furent répétées de bouche en bouche.

— Non, n'ayez pas peur, me disaient-ils, nous ne voulons vous faire aucun mal.

CHANGEMENT DE CAGE — SUPPLICE

La grossière cage de bambous n'était que provisoire. Une seconde, plus élégante, mais plus douloureuse pour le martyr, lui fut offerte dans la capitale de la province.

Cette cage carrée, haute de cinq pieds sur quatre pieds de large, n'était ni assez élevée pour lui permettre de se tenir debout, ni assez longue pour qu'il pût s'y étendre. Elle faisait endurer au bienheureux Cornay de rudes souffrances.

« Depuis huit jours que je suis en cage, écrit-il, je suis déjà bien fatigué d'être toujours couché ou assis dans une si étroite circonférence; la nuit surtout, je suis rompu par la dureté du bois, mais il faut bien souffrir, sans autre perspective qu'une augmentation de douleurs de jour en jour : telle est la volonté de Dieu. *Fiat!*

» Quant à mes occupations, je dis mon office, je médite et m'abandonne à la volonté de Dieu; je le prie de me pardonner mes péchés, de me donner la force de souffrir patiemment; je lui demande surtout de confesser son saint Nom devant les infidèles. »

Le missionnaire ne se faisait pas illusion sur le sort qui l'attendait. On le voit dans une lettre admirable qu'il adresse à ses parents dès le début de sa captivité :

« Lorsque vous recevrez cette lettre, mon cher père et ma chère mère, ne vous affligez pas de ma mort : en consentant à mon départ, vous avez déjà fait la plus grande partie du sacrifice. Lorsque vous avez lu les relations des maux qui désolent ce malheureux pays, inquiets sur mon sort, ne vous a-t-il pas fallu le renouveler? Bientôt, en recevant ces derniers adieux de votre fils, vous aurez à l'achever; mais déjà, j'en ai la conviction, je serai délivré des misères de cette vie et admis dans la gloire céleste. Oh! comme je penserai à vous! comme je supplierai le Seigneur de vous donner part à la récompense, puisque vous en avez une si grande au sacrifice! Vous êtes trop chrétiens pour ne pas comprendre ce langage. Je m'abstiens donc de toute réflexion. Adieu, mon très cher père et ma très chère mère, adieu; déjà, dans les fers, j'offre mes souffrances pour vous. Je ne vous oublie pas non plus, ô mes sœurs; si, sur la terre, chaque jour je vous ai recommandées à Marie, que ne pourrai-je point près d'elle si j'obtiens la palme du martyre! »

Cependant, le roi, averti par les mandarins de la capture faite par les soldats, retardait sa réponse. Quinze jours après, il fit savoir qu'il s'en remettait à l'arbitrage des mandarins.

Les interrogatoires commencèrent alors; les instances succédèrent aux instances pour contraindre le martyr à apostasier. Devant leur inutilité, on le frappa cruellement.

« Quelque douloureuse qu'ait été cette question, écrit encore le bienheureux Cornay, la plus vive souffrance étaient celle que me causaient mes bras, liés vers les poignets et engourdis de plus par la cangue sur laquelle ils étaient tendus. Enfin, on m'a traîné dans ma cage, et, en arrivant à ma prison, j'ai chanté le *Salve Regina.* Dites à mon servant, Kim, que je n'ai pas jeté un seul cri, ni poussé même de soupir jusqu'à la fin, lorsque mes bras me faisaient souffrir outre mesure; je m'attendais à de nouveaux tourments le lendemain, selon les promesses que l'on m'avait faites; Jésus m'a épargné ce calice d'amertume. »

Dans l'un des interrogatoires suivants, on voulut le contraindre à fouler aux pieds la croix. Voici comment le Bienheureux s'en explique, dans une lettre à l'un de ses confrères :

« Avant de me frapper, on a voulu me faire fouler la croix, mais je me suis prosterné de mon long, le visage sur la croix, puis je l'ai relevée, portée à ma bouche, d'où on me l'a arrachée. On m'épargne si peu qu'on a usé trois verges la première fois sur mon corps. Les 65 coups que j'ai reçus cette fois-ci avec une verge neuve n'ont pas été moins douloureux. Après la question, rentré dans la cage, on m'a fait sortir le pied; croyant que c'était pour le pincer avec des tenailles, je l'ai allongé en l'offrant à Jésus-Christ,

mais, quand on l'a tenu, on a fait paraître la croix que l'on a appliquée dessous; un instant après, on me l'a ôtée, me demandant si j'y consentais : « Oh! non, » ai-je répliqué. Voilà le fait important à vous dire, de peur qu'on ne le dénature. »

Le roi Ming-Mang, apprenant qu'il ne pourrait vaincre la constance de l'Européen, le condamna à avoir tous les membres coupés.

Le Bienheureux se prépara courageusement au sacrifice et écrivit en même temps à sa famille une dernière et touchante lettre que l'on peut appeler *le testament du martyr :*

En cage, le 18 août 1837.

« Mon cher père et ma chère mère,

» Mon sang a déjà coulé dans les tourments et doit encore couler deux ou trois fois avant que j'aie les quatre membres et la tête coupés. La peine que vous ressentirez en apprenant ces détails m'a déjà fait verser des larmes; mais aussi, la pensée que je serai près de Dieu à intercéder pour vous quand vous lirez cette lettre m'a consolé, et pour moi et pour vous. Ne plaignez pas le jour de ma mort, il sera le plus heureux de ma vie, puisqu'il mettra fin à mes souffrances et sera le commencement de mon bonheur. Mes tourments mêmes ne sont pas absolument cruels; on ne me frappera pour la seconde fois que quand je serai guéri de mes premières blessures. Je ne serai point pincé ni tiraillé comme M. Marchand, et, en supposant qu'on me coupe les quatre membres, quatre hommes le feront en même temps et un cinquième coupera la tête; ainsi je n'aurai pas beaucoup à souffrir. Consolez-vous donc; dans peu tout sera terminé, et je serai à vous attendre dans le ciel.

J. C. Cornay.

Le 20 septembre 1837 eut lieu l'exécution, avec cet appareil solennel et sinistre qui les caractérise en Chine. Trois cents soldats forment le cortège, et autour de la cage du martyr, se rangent les bourreaux, le sabre et la hache à la main. Un général ferme la marche.

Le P. Thé, un prêtre annamite, est au milieu de la foule, et, sur un signe convenu, donne au martyr une dernière absolution.

Après vingt minutes de marche, le convoi s'arrête dans un champ; le condamné est retiré de sa cage. On le fait asseoir pour lui ôter ses chaînes. Pendant que les soldats s'empressent à cette opération, les bourreaux enfoncent en terre quatre piquets destinés à fixer les membres de la victime. Sur un signe du mandarin, M. Cornay se dépouille lui-même de ses vêtements et s'étend, la face contre terre, sur le tapis de son autel qu'on lui avait toujours laissé dans sa cage. A peine est-il ainsi couché que les bourreaux lui attachent les pieds écartés, puis les mains aux poteaux, tandis que la tête est étroitement maintenue entre deux autres pieux.

Ces préparatifs n'avaient pas duré moins de vingt minutes. Au signal donné par le général, un coup de cymbale retentit, et le principal bourreau, levant son sabre, le laisse retomber. La tête du martyr est tranchée d'un seul coup. Le bourreau la saisit par une oreille, la rejette à quelques pas, et, portant son sabre à ses lèvres, il en lèche tranquillement le sang. Il coupe ensuite le bras gauche et laisse à ses subalternes le soin de trancher les autres membres.

Le corps du B. Cornay est coupé en morceaux.

Sitôt que les bras et les jambes furent ainsi détachés, le tronc, conformément à la sentence, est coupé en quatre; les bourreaux en arrachent le foie, le dépècent et le mangent. C'est pour les Annamites un horrible, mais suprême témoignage de leur admiration pour ceux qu'ils considèrent comme des héros : « En mangeant leur foie, disent-ils, nous deviendrons courageux comme eux. »

L'exécution terminée, les catéchistes purent s'approcher et recueillir les restes sanglants du martyr; sur le soir, on les enterra au lieu même du supplice.

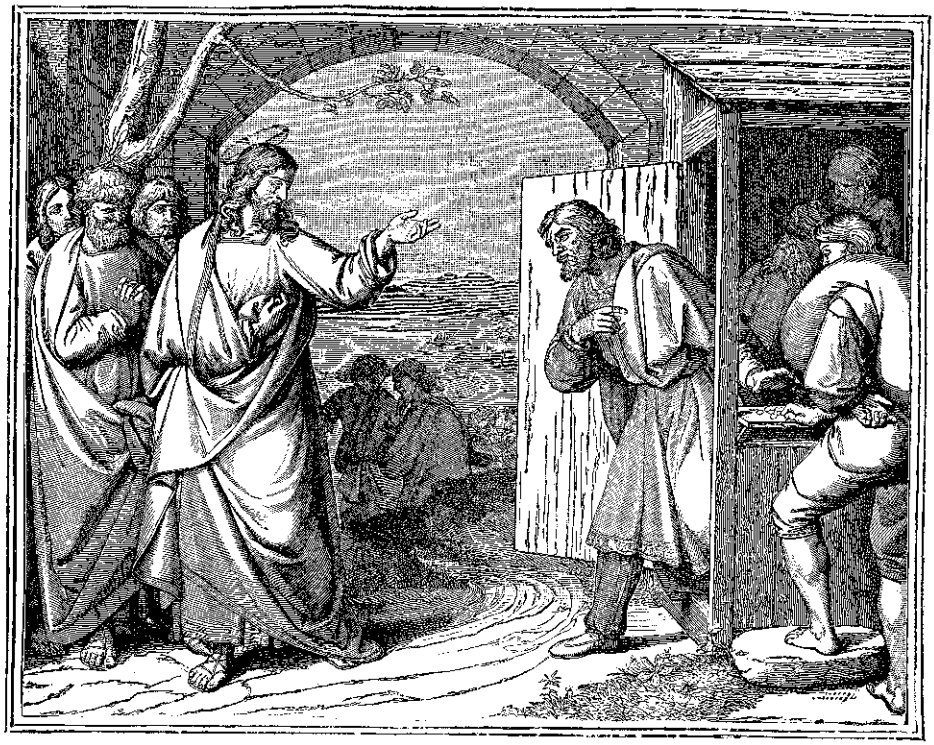
On conserve, au Séminaire des Missions étrangères, le tapis d'autel sur lequel le martyr fut décapité et coupé en morceaux. On a peine à retenir une impression d'horreur à la vue des larges taches de sang que le temps a rendues presque noires, des entailles faites par la hache des bourreaux dépeçant les membres de la victime. Mais la pensée se reporte bientôt vers le ciel, et lorsqu'on y considère le poids immense de gloire dont Dieu récompense ses martyrs, on éprouve le besoin de rendre grâces et de redire ce mot de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux!*

*
* *

(D'après la *Vie des 52 serviteurs de Dieu, français, annamites, chinois*, par Adrien Launay, prêtre de la Société des Missions étrangères.)

SAINT MATTHIEU

Fête le 21 septembre.



Saint Matthieu, ou Lévi, quitte sa banque et suit Notre-Seigneur qui l'appelle.

(D'après Overbeck.)

SON ORIGINE

Deux apôtres ont été élevés au rang d'Evangélistes, saint Matthieu et saint Jean.

Saint Jean fut l'apôtre vierge, gardien de Marie Immaculée, et saint Matthieu fut l'hostie ou la victime de la virginité.

La pureté est le fondement des grandes grâces et des grandes lumières, car Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Saint Matthieu était, croit-on, de Galilée, et, avant sa conversion, il s'appelait Lévi. Il fut appelé dans la seconde année de la prédication publique de Jésus.

Il n'était pas, comme ses compatriotes, Pierre, André, Jean et Jacques, un pêcheur de poissons, c'était un publicain ou receveur d'impôts pour les Romains, — fonction que les Juifs avaient en grande aversion, — et c'est probablement le seul des apôtres qui fût riche, et il laissa tout; c'est pourquoi les rares financiers bons chrétiens le prennent pour modèle et patron.

L'Evangile, dont il fut un des narrateurs, ne nous parle que trois fois de saint Matthieu.

LA CONVERSION

D'abord, l'Evangile nous dit sa conversion : Notre-Seigneur passait le long du lac de Génésareth et il aperçut, assis à son bureau, au comptoir, le publicain auquel il devait confier une si haute mission, et, d'une voix miséricordieuse, il lui dit : *Suivez-moi.*

Aussitôt, Matthieu comprit la vanité de toutes les choses de la terre, et, se levant sans hésiter, il abandonna sa position lucrative et suivit le Maître.

On voit combien ce Saint est étranger à la fausse prudence des hommes qui hésitent à reconnaître les appels de Dieu, qui consultent quand Dieu parle, et qui ont si grand peur de perdre leur place.

LE FESTIN

L'Evangile nous apprend encore qu'après sa conversion, Lévi, qui désormais s'appellera Matthieu, fit un festin dans sa maison auquel Notre-Seigneur daigna assister.

A ce festin, il y avait plusieurs autres publicains, il voulait leur faire connaître Jésus pour les sau-

ver; mais, soit qu'on se convertisse rarement à table, soit que l'heure ne fût pas venue, ils n'entendirent point la parole ou le regard du médecin leur disant aussi : « Suivez-moi. »

SON TITRE

L'Evangile enfin nous parle une troisième fois de saint Matthieu en cette phrase où le Saint, faisant la nomenclature des apôtres, a soin, par humilité, de se déshonorer lui-même en disant : « Matthieu qui ne fut qu'un publicain. »

Et depuis, on cite ce passage de l'Evangile comme un titre de gloire pour l'*humble* évangéliste.

Il est toujours vrai que ceux qui s'humilient seront exaltés par cela même qui devait les abaisser aux yeux des hommes.

LE TÉMOIN DE JÉSUS

Quoique l'Evangile ne nous en dise pas davantage sur celui qui est une des quatre colonnes du temple de Dieu ici-bas, nous savons que chaque fois que Jésus fut accompagné des douze, Matthieu était là présent, qu'il fut l'heureux témoin des grands mystères de la Rédemption, et qu'il écoutait la parole divine avec une attention et un amour si grand que les apôtres le chargèrent de devenir l'historien et le témoin de Jésus qu'il confessa, d'ailleurs, toute sa vie par sa pénitence héroïque.

L'ÉVANGILE

Saint Matthieu composa son Evangile en syriaque, langue vulgaire des Hébreux, pour faire connaître à la Judée la bonne nouvelle. Ce sont les saints apôtres qui lui ont donné cette mission dont il s'acquitta autrement que les autres évangélistes en s'occupant peu de l'ordre chronologique pour lier entre eux les divers enseignements du Sauveur. Le texte fut traduit en grec, du vivant des apôtres, et un exemplaire contemporain de saint Matthieu fut miraculeusement conservé et retrouvé par révélation de l'apôtre sous l'empereur Zénon, dans l'île de Chypre, au tombeau de saint Barnabé (1).

Cet Evangile est le premier qui fut écrit, et ce fut trois ans après la mort du Sauveur.

L'ÉTHIOPIE (2)

Après la descente du Saint-Esprit, au sortir du cénacle, lorsque les apôtres se dispersèrent, saint Matthieu reçut en partage les noirs Ethiopiens, au fond de l'Egypte.

Il prit donc le chemin que le peuple de Dieu avait suivi avec les patriarches pour aller s'établir en Egypte, le chemin que Jésus Enfant avait pris, afin de vérifier la parole du prophète : « J'ai rappelé mon fils d'Egypte. »

Il est à noter que saint Matthieu est le seul des évangélistes qui ait raconté la fuite en Egypte et le grand épisode de la venue des mages.

Un de ces mages était un noir et probablement un Ethiopien, en tous cas ces trois sages représentent la gentilité livrée au démon, dont l'Egypte nous représente le pays particulièrement maudit.

Jésus a beaucoup aimé cette terre d'Afrique où l'humanité est destinée à souffrir davantage à cause de la malédiction de Cham. Il a été au-devant de la gentilité en cette Egypte, il a voulu que le premier baptisé fût un eunuque d'Ethiopie, et c'est de ces pays que l'illustre reine de Saba (aujourd'hui Karteum) vint admirer Salomon. Enfin, c'est à elle qu'il a demandé de produire le roi des docteurs, saint Augustin.

Il n'est pas douteux que l'immense douleur de l'esclavage qui remplit l'Afrique et qui opprime la race nègre n'ait été une des grandes douleurs de Jésus crucifié qui ramènera à lui cette race maudite à la fin des temps, car l'Evangile y doit être porté en dernier lieu.

Deux des évangélistes furent miséricordieusement réservés à cette terre, saint Marc et saint Matthieu.

Saint Matthieu devait y instituer la merveille de la consécration des vierges et du voile qui leur est donné, c'est au moins l'opinion de plusieurs écrivains et nous allons expliquer en quelles circonstances cela arriva.

SAINT ANDRÉ LE DÉLIVRE

Il arriva d'abord à Myrmidon. Les habitants ne pouvant supporter ce qu'on disait de la puissance du Rédempteur et ne voulant point détruire leurs temples, se soulevèrent contre l'apôtre, lui crevèrent les yeux, le chargèrent de chaînes et le jetèrent en prison pour le faire mourir.

Or, avant qu'ils n'exécutassent leur projet, un ange fut envoyé à l'apôtre saint André qui prêchait alors en Achaïe pour qu'il se hâtât de venir dans la ville de Myrmidon délivrer son frère l'apôtre saint Matthieu.

Saint André, avec l'assistance divine, délivra son collègue, fit tomber ses chaînes, brisa ses entraves et le tira de sa prison avec éclat. Nicéphore rapporte la même histoire, mais avec des circonstances un peu différentes. Cet historien, avec le savant évêque de Saussay, place *Myrmenen* dans le pays des anthropophages, dans l'Ethiopie inférieure ; il raconte que saint Matthieu et saint André y formèrent une chrétienté à la tête de laquelle fut préposé un évêque nommé Platon, mentionné dans les Ménéloges au 16 de novembre, comme ayant été ordonné par saint Matthieu. Il parle du supplice destiné à saint Matthieu, des clous qui attachaient ses membres dans des pièces de bois, de son horrible captivité.

Selon son récit, Jésus-Christ apparut à l'apôtre sous la forme d'un petit enfant ravissant de beauté, prit une branche qu'il planta près d'une église que saint Matthieu avait fait construire. Cette branche crût et devint un bel arbre au pied duquel jaillit une fontaine dont l'eau avait une efficacité merveilleuse. Des anthropophages y furent baptisés, devinrent meilleurs, plus beaux et furent délivrés de leurs habitudes féroces. A ce sujet, l'ancien bréviaire romain s'exprime ainsi dans l'hymne de la fête des apôtres.

Æthiopes horridos, Matthæe,
Agnelli vellere,
Qui maculas nesciens aliquas
Vestisti candido.

Le moine Milon, dans la vie de saint Amand, dit pareillement :

(1) Cet Evangile était écrit sur du bois de thuya, espèce de cyprès, qui était un bois fort rare que l'on apportait d'Orient, et l'empereur Zénon l'enrichit d'or et le fit garder en son palais. Les palais les mieux gardés sont les endroits du monde les plus exposés à être pillés. L'Evangile de Saint Matthieu disparut.

(2) Anciennement, on donnait le nom d'Ethiopie à toute la région Sud de l'Egypte. Dans la suite, le nom d'Ethiopie s'appliqua plus spécialement à tout le haut Nil, depuis les cataractes jusqu'au cap Delgado comprenant la *Nubie*, l'Abyssinie, le Kordofan, Darfour, Adel, Magadoxo, Brava, Mélindo, etc.

Matthæus Æthiopas torrente ardore crematos
Ut Geon eximus sacrato diluit amne,
Et facit in speciem lotos candere nivalem.

Saint André étant retourné en Achaïe, saint Matthieu poursuivit sa marche au sein de l'Ethiopie.

IL CONFOND LES MAGES

Il s'était rendu dans la ville de Naddaver, ville considérable par sa population, et métropole du royaume Ethiopien, où il fut reçu par cet eunuque de la reine de Candace que saint Philippe, diacre, avait baptisé, ainsi qu'il est rapporté aux *Actes des Apôtres*. Il trouva dans cette ville deux magiciens, nommés Zaroës et Arfaxat, qui, par leurs prestiges, trompaient ces pauvres idolâtres, leur causant des maladies et puis les en guérissant, afin de se faire rendre, par ces faux miracles, des respects qui ne leur étaient point dus.

Quand ils virent que l'apôtre découvrait leurs sortilèges et qu'il désabusait le peuple, ils firent venir, par leur art diabolique, deux dragons épouvantables pour jeter la terreur dans la ville; mais saint Matthieu ayant fait le signe de la Croix, rendit ces animaux doux comme des agneaux, et les obligea de retourner dans leurs cavernes.

Cette merveille commença à rassurer les habitants contre les charmes de ces imposteurs, et donna moyen au saint apôtre de leur annoncer le Sauveur, par la vertu duquel il avait opéré ce prodige; de sorte que plusieurs se convertirent par ses prédications et embrassèrent la religion chrétienne.

CONVERSION DE LA FAMILLE ROYALE

Mais un autre miracle, bien plus éclatant que le premier, lui fit faire des progrès encore plus considérables et acheva de perdre le crédit des deux magiciens. La mort avait enlevé le fils du roi, nommé Euphranor, et saint Matthieu, ayant invoqué le nom de Jésus-Christ sur le corps du défunt, lui rendit incontinent la vie.

Cette merveille fut cause de la conversion du roi, de la reine, de la maison royale et de toute la province, qui reçurent tous le saint baptême. Ce qui consola merveilleusement notre apôtre, ce fut la princesse Iphigénie, fille de ce même roi, laquelle était un prodige de beauté et de sagesse. Lui ayant ouï parler du bonheur des vierges qui choisissent Jésus-Christ pour Epoux, elle résolut de garder sa virginité et de consacrer à Dieu seul toutes les inclinations de son cœur. Son exemple ayant excité plusieurs autres jeunes filles à en faire de même, le Saint leur conseilla de se retirer toutes ensemble dans une maison particulière pour y vivre, sous la conduite de la princesse, comme les fidèles épouses du Fils de Dieu.

Telle fut l'institution du premier couvent de femmes, et l'histoire de l'institution de la consécration du voile et des vierges.

L'ASSOMPTION

C'est vers ce temps que Marie, mourant à Jérusalem, convia les douze apôtres à son trépas et à son Assomption.

Saint Matthieu y fut transporté de ces sombres et brûlants rivages et Marie, de qui il avait appris sans doute les détails relatifs aux Mages et à la fuite en Egypte, lui donna peut-être alors avant de mourir la mission d'instituer des vierges.

Marie ayant été transportée aux cieux, les anges qui avaient apporté Matthieu comme les autres apôtres à Jérusalem, le transportèrent de nouveau en sa mission.

LE MARTYR DE LA VIRGINITÉ

Le roi Eglippe étant mort, Hirtace, son frère, s'empara du royaume et conçut le dessein d'épouser l'héritière Iphigénie, dont la beauté était d'ailleurs fort grande et dont la main lui garantissait le trône.

Saint Matthieu comprit bientôt que la lutte avec cet ambitieux ne pourrait aboutir à le convaincre, et lorsque ce prince l'eut fait appeler, au lieu de discuter, il se souvint de la promesse du Maître : « Lorsque vous serez appelé devant les rois et les présidents, ne vous inquiétez pas de ce que vous répondrez; il vous sera donné à cette heure la parole la plus convenable, car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. »

Le roi lui demandait donc avec autorité d'user de son pouvoir sur la princesse pour la disposer à consentir de suite à ce mariage, et le Saint-Esprit inspira à l'apôtre de répondre : « Venez au discours que je vais faire aux vierges chrétiennes assemblées avec Iphigénie et vous verrez vous-même avec quel zèle je vais remplir vos ordres. »

Le roi accourut au sermon, mais quel ne fut pas son étonnement lorsque Matthieu, loin de prêcher le mariage, exhorta les vierges à mourir plutôt que de renoncer à ce glorieux état dont il dépeignit l'excellence.

Hirtace, entendant l'éloge de la virginité au lieu de l'éloge du mariage, entra dans une telle colère qu'il résolut de s'en venger sur-le-champ et, sortant de l'église, il y envoya incontinent des bourreaux.

Ceux-ci trouvèrent le Saint achevant le sacrifice qu'il avait offert pour la dernière fois après son sermon; ils le frappèrent à l'autel sans respect pour les mystères sacrés qu'il tenait en main, et l'accablèrent de coups; il consacra ainsi par son sang l'autel et le sanctuaire de la virginité.

Saint Hippolyte, racontant cette mort, appelle saint Matthieu l'*Hostie et la victime de la virginité*, comme nous disons plus haut.

RÉSUMÉ DE SA VIE

Il avait demeuré vingt-trois ans en Ethiopie, durant lesquels il avait gagné des milliers d'âmes au vrai Dieu, renversé les temples des idoles, érigé des églises en leur place, ordonné des prêtres et sacré des évêques pour l'entier établissement de la religion chrétienne. Voilà ce que les meilleurs auteurs de l'*Histoire ecclésiastique* nous apprennent sur saint Matthieu, à quoi les leçons du Bréviaire romain sont entièrement conformes.

Nous trouvons dans les *Constitutions* de saint Clément, pape (liv. VIII, chap. XXV), que saint Matthieu est l'instituteur de l'eau bénite, et il rapporte même l'oraison dont il se servait pour faire cette bénédiction. Il ajoute que ce fut lui aussi qui ordonna que les fidèles offriraient à Notre-Seigneur les prémices et la dîme de leur revenu pour l'entretien des ministres de l'Eglise et l'assistance des pauvres.

LES RELIQUES

Le corps de ce saint apôtre a été conservé longtemps avec beaucoup de vénération dans la ville de Naddaver, en Ethiopie, où il endura le martyre; il fut transféré à Salerne, au royaume de Naples, en 944. A ces époques troublées par les guerres et les divisions intestines, il n'était pas rare de voir les saintes reliques profanées, aussi on avait soin de les mettre en sûreté, c'est

SAINT MATTHIEU APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

On le représente d'après la vision d'Ézéchiel avec « la figure de l'homme » parce qu'il commence son Évangile par la généalogie de Notre-Seigneur.

(Fresque de Nicolas Consoni, au Vatican.)

ce qui fit que le corps de saint Matthieu demeura environ cent vingt ans caché dans un caveau secret qui fut découvert à Salerne, en 1080, sous le pontificat de saint Grégoire VII, comme ce pape nous l'apprend lui-même dans une lettre à Alfane, évêque de Salerne. De là son chef sacré a été transporté en France et déposé dans la cathédrale de Beauvais, excepté une partie qui se conserve encore religieusement dans le monastère de la Visitation de Sainte-Marie, à Chartres. Quant au chef de saint Matthieu, conservé dans la cathédrale de Beauvais avant la Révolution, il a disparu en 1793.

C'est en allant faire la dédicace de l'église consacrée à saint Matthieu, à Salerne, que l'illustre pape Grégoire VII mourut en disant : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, et c'est pourquoi je meurs en exil. »

ORAISON

Faites, Seigneur, que nous soyons aidés par les prières de saint Matthieu, apôtre et évangéliste, afin d'obtenir par son intercession ce que par nous-mêmes nous ne pourrions obtenir. Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

LE PROPHÈTE JONAS

Fête le 21 septembre.

Le prophète Jonas est jeté à la mer.

L'Eglise chante de chacun de ses Saints : « *Non est inventus similis illi;* on n'en trouve pas de semblable, » pour marquer, par ces paroles, l'originalité qui les caractérise dans le service de Dieu. Si nous examinons la vie du prophète Jonas et sa mission auprès des Ninivites, nous reconnaîtrons bien vite que cette antienne lui convient parfaitement. Ce prophète est, en effet, une des plus belles figures de Notre-Seigneur au tombeau, comme on s'en apercevra dans le cours de son histoire. Mais, avant de commencer le récit de cette vie, il est utile de faire connaître l'état de la ville de Ninive au temps de Jonas.

NINIVE AU TEMPS DE JONAS

La ville de Ninive, vers l'an 761 avant Jésus-Christ, était avec Babylone, sa rivale, la capitale de l'empire assyrien. Elle étalait avec orgueil le long des rives du Tigre ses somptueux palais et ses innombrables maisons sur une étendue démesurée et trois jours de marche suffisaient à peine pour en parcourir l'enceinte. Des murailles d'une épaisseur fabuleuse l'entouraient de toutes parts, et sa population était si nombreuse qu'on comptait à Ninive, suivant l'expression de l'Ecriture, plus de cent vingt mille personnes *qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche ;* ce qu'on explique communément des enfants qui n'avaient pas encore l'usage de la raison. Suivant ce calcul, il y avait à Ninive plus de six cent mille personnes.

Fière de son étendue et surtout gorgée de richesses qui lui venaient des nations asiatiques, ses vassales, elle était devenue l'asile de la corruption, trop ordinaire dans les grandes cités.

Mais le cri de ses désordres était monté jusqu'à Dieu qui, des hauteurs célestes, observe toutes les actions des hommes et les crimes des nations. La vengeance était proche; cependant, le Très-Haut, voulant faire éclater sa miséricorde envers elle, lui députa un prophète qui l'avertit de ses fautes.

MISSION DE JONAS — SA FUITE

Cet envoyé de Dieu fut Jonas. Originaire de Geth, en Opher, il s'était déjà rendu auprès de Jéroboam pour l'engager à corriger sa vie ; mais sa principale mission fut celle qu'il remplit auprès des Ninivites et que la Bible nous rapporte.

La parole de Dieu se fit entendre à Jonas, fils d'Amathi : « Lève-toi, lui dit le Seigneur, et va à Ninive la grande cité; prêche-lui la pénitence,

car la malice de ses crimes est montée jusqu'à moi. »

Jonas eut peur de cette mission, et, au lieu d'obéir à l'ordre du Très-Haut, s'empressa de fuir loin de la face du Seigneur. Il descendit à Joppé (Jaffa), et, trouvant un vaisseau prêt à mettre à la voile pour Tharsis, il paya son passage et s'embarqua.

JONAS JETÉ DANS LA MER ET DÉVORÉ PAR UN POISSON

La punition ne devait pas se faire attendre. A peine détaché du rivage, le vaisseau devint la proie d'une tempête furieuse; un vent violent se déchaîna sur lui et menaça de l'engloutir, et, de temps à autre, il courait risque d'aller se briser contre un rocher. Les matelots, tremblants pour leur vie, s'empressèrent, après avoir invoqué leurs dieux, de jeter la cargaison à la mer pour alléger le navire.

Quant à Jonas, il était descendu au fond du vaisseau et dormait d'un profond sommeil; mais l'un des pilotes s'en étant aperçu, s'approcha de lui : « Quoi, dit-il, tu dors au milieu de cette tempête? Lève-toi et invoque sur nous la miséricorde du Dieu que tu adores; peut-être se souviendra-t-il de nous, et ainsi nous serons sauvés. »

Le danger croissait de minute en minute. Selon les croyances de cette époque, un grand péril annonçait la présence d'un grand coupable; les mariniers se dirent donc entre eux : « Jetons le sort pour découvrir le coupable qui attire sur nos têtes ces calamités. » Le sort tomba sur Jonas. « Qui êtes-vous? lui demandèrent alors les nautonniers. Quelle est votre condition, d'où êtes-vous et où allez-vous? indiquez-nous enfin la cause de ce péril. — Je suis Hébreu, leur répondit-il, je sers le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre, qui a fait les mers et les océans, et j'ai attiré sur moi sa colère, » et il leur raconta sa faute. « Pourquoi avez-vous agi de la sorte? lui répliquèrent-ils. Quelle punition vous infligerons-nous pour nous mettre à couvert des flots qui deviennent de plus en plus menaçants? » Jonas leur dit : « Prenez-moi, jetez-moi à la mer et elle s'apaisera, car, je ne l'ignore pas, c'est à cause de moi que cette grande tempête vous a assaillis. »

La proposition du prophète ne fut point d'abord accueillie favorablement par les mariniers. Il leur répugnait d'en venir à une telle extrémité et ils tâchaient de regagner la terre, mais leurs efforts étaient impuissants devant les vagues qui se soulevaient toujours davantage; ils se tournèrent alors vers le Seigneur et lui firent cette prière : « Jéhovah, nous vous en supplions, ne nous faites pas périr à cause de cet homme, et ne faites pas retomber sur nous la responsabilité de sa mort; parce que, Seigneur, votre volonté doit s'accomplir. » Là-dessus, ils se saisirent de Jonas et le livrèrent aux flots. A l'instant la mer s'apaisa. Alors ces hommes idolâtres conçurent pour le vrai Dieu une frayeur pleine de respect; ils immolèrent des victimes au Très-Haut et lui offrirent leurs hommages.

Dieu permit alors qu'un énorme poisson engloutît le prophète infidèle. Trois jours et trois nuits, Jonas demeura dans cette prison vivante. Préservé par miracle de la mort, le prophète invoquait le Seigneur son Dieu.

« J'ai crié dans ma détresse vers le Seigneur, et il m'a exaucé; j'ai crié du sein de l'enfer et il a entendu ma voix. Il m'a jeté dans l'abîme, au cœur de la mer; les flots m'ont environné, tous les abîmes et toutes les vagues ont passé sur moi, et j'ai dit : « Me voici devant tes yeux, ô Seigneur, et je verrai encore ton saint temple. Que ma prière monte vers toi jusqu'à ton tabernacle sacré. »

Telle fut la prière de Jonas, et le Seigneur, qui commande à toutes les créatures, ordonna au monstre marin d'approcher de la terre, et le poisson docile rejeta Jonas sur le rivage.

JONAS DÉLIVRÉ PRÊCHE DANS NINIVE
PÉNITENCE DES HABITANTS

Une seconde fois la parole de Dieu se fit entendre au fils d'Amathi. « Lève-toi, lui dit le Seigneur, prends la route de Ninive, la grande cité, pour y accomplir la mission dont je t'ai chargé. » Le prophète partit cette fois sans plus tarder et entra dans la ville. Celle-ci, comme nous l'avons dit, était immense, et il fallait trois journées de chemin pour la parcourir. Jonas pénétra dans ses remparts, marcha pendant une journée en criant : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. » Les habitants ne doutèrent point de la mission du prophète et résolurent d'apaiser la colère de Dieu. Ils ordonnèrent un jeûne public et, selon la coutume des peuples de l'Orient, se couvrirent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, de sacs et d'habits de pénitence.

La nouvelle retentit jusqu'aux oreilles du roi. Aussitôt, il quitta ses habits royaux et se roula dans la cendre. Non seulement il fit pénitence, mais il usa de son pouvoir et fit publier cet ordre dans toute la ville : « Que les hommes et les animaux s'abstiennent de toute nourriture; que les troupeaux ne soient menés ni aux pâturages ni aux fontaines; que les hommes revêtent le sac de la pénitence, qu'ils implorent de toute la force de leur cœur la miséricorde divine, qu'ils abandonnent la voie du crime et qu'ils purifient leurs mains de leurs œuvres d'iniquité. Qui sait si Dieu, touché de notre repentir, ne jettera point sur nous un regard de miséricorde et n'apaisera pas sa colère; peut-être nous conservera-t-il la vie. »

Cet ordre fut exécuté par tous ses sujets, et Dieu vit leur pénitence et leur conversion sincère; oublieux des offenses reçues, il fut ému de compassion; sa clémence prévalut sur sa justice et ne voulut pas infliger aux Ninivites pénitents les châtiments qu'il avait annoncés aux coupables.

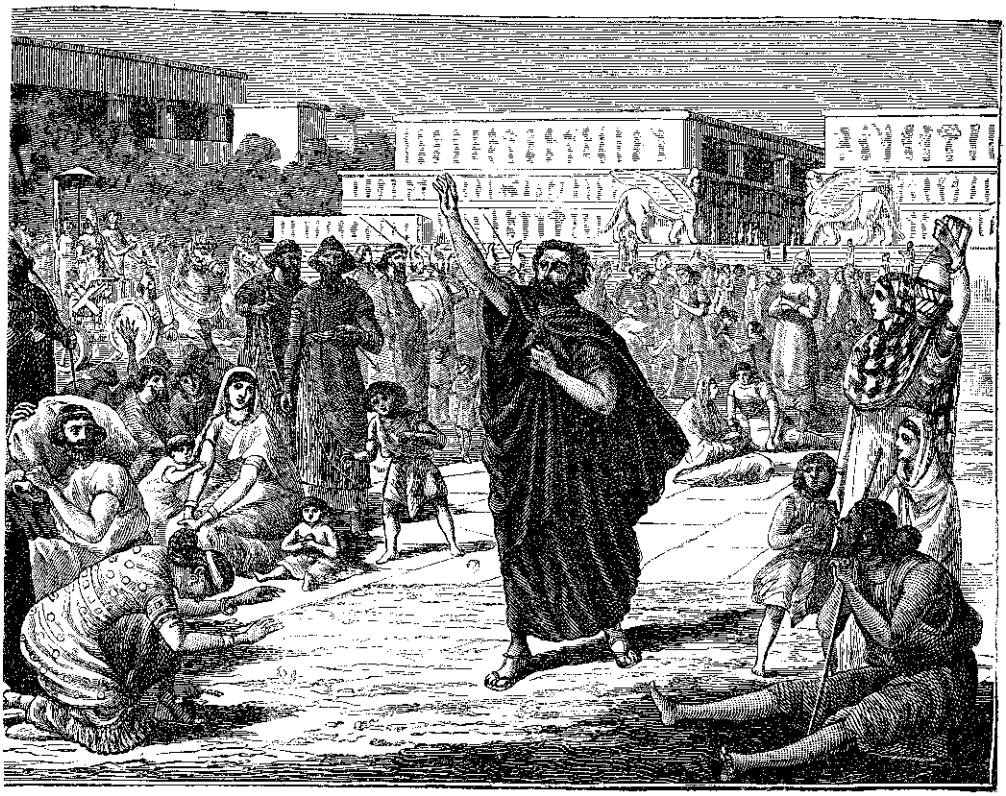
TRISTESSE DE JONAS — LE SEIGNEUR RÉPOND A SA PLAINTE

Cependant, l'affliction avait gagné l'âme du prophète; il s'irrita de voir que le Très-Haut ne détruisait pas Ninive comme il l'avait annoncé, et s'adressa au Seigneur en ces termes :

« Grand Dieu, n'était-ce pas là ce qui me faisait résister à vos ordres alors que j'étais encore en Judée, ma patrie? C'était pour cette raison que je voulais m'enfuir à Tharsis, car je sais que vous êtes le Dieu de la clémence et de la miséricorde. La patience et la bonté triomphent dans vos conseils et la malice des hommes ne sert qu'à vous procurer la joie de pardonner. Maintenant donc, Seigneur, je vous prie, rappelez à vous mon âme; la mort m'est devenue plus douce qu'une vie déshonorée. »

Mais le Seigneur lui dit : « Penses-tu que ta plainte soit raisonnable? » et il n'ajouta rien.

Le prophète sortit de Ninive, prenant la direction de l'Orient et vint se reposer sur une hauteur pour observer de là quel serait le sort de la ville. Il s'y trouvait un arbuste, ménagé par la bonté de Dieu. Jonas s'assit sous son feuillage touffu et la joie qu'il ressentit en se voyant ainsi protégé contre les ardeurs du soleil fut extrême. Cette joie dura peu; le lendemain, dès le point



Jonas prêche la pénitence dans Ninive.

du jour, le Seigneur permit qu'un ver s'attachât à la racine de cet arbre qui se dessécha. Bientôt le soleil se leva, et, avec lui, un vent chaud et brûlant. Dévoré par les rayons de l'astre du jour, le prophète s'étendit sur le sol, souhaitant de mourir.

Alors, le Seigneur, pour lui faire sentir l'injustice de son affliction, lui dit : « Tu te fâches pour la perte d'un arbuste que tu n'as ni planté, ni cultivé, qu'une nuit a vu naître et qu'une nuit a vu mourir, et moi je n'épargnerais pas Ninive, la grande cité où respirent en ce moment plus de cent vingt mille enfants qui ne savent distinguer leur main droite de leur main gauche, sans compter d'innombrables troupeaux, créatures innocentes, qui tiennent de moi la vie! »

Ici se termine le récit de la Bible; et la Tradition elle-même ne nous fait pas connaître d'autres circonstances de la vie de Jonas. Que devint le prophète dans la suite? Nous ne le savons : peut-être Dieu exauça-t-il sa prière et le retira-t-il de ce monde, une fois sa mission terminée, pour lui donner son salaire; mais ce n'est là qu'une simple conjecture.

CULTE

Quoi qu'il en soit de la jeunesse et des dernières années du prophète, l'Eglise a toujours honoré Jonas d'un culte particulier. Il est, en effet, une des plus belles figures du Sauveur enseveli dans le tombeau et ressuscité; et Notre-Seigneur lui-même s'en fait l'application dans une des circonstances de sa vie mortelle. Lorsque les scribes lui demandaient un prodige pour confirmer sa doctrine, le divin Maître, pour toute réponse, leur dit : « Cette nation corrompue et adultère demande un nouveau prodige, on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas, car de même que Jonas fut, durant trois jours et trois nuits, dans le ventre d'un gros poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours dans le sein de la terre. » Ces paroles seules de Notre-Seigneur suffiraient pour nous faire honorer le prophète Jonas d'un culte spécial.

SAINTE INNOCENCE OU INNOCENTIA DE RIMINI

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 16 septembre.

Innocentia naquit vers le IIIe siècle, en la cité de Rimini, l'antique Ariminium, d'une famille des plus nobles et des plus anciennes de l'Emilie. Prévenue de bonne heure des grâces du ciel, cette enfant, dont le nom même exhale un parfum de candeur virginale, n'attendit pas longtemps pour se consacrer au Seigneur Jésus, afin de le servir, dans la pureté, au sein de sa famille, ainsi qu'il était d'usage alors dans les familles patriciennes qui avaient embrassé la vraie foi.

La jeune vierge aimait la retraite, le silence, la prière et le jeûne; le sort des pauvres esclaves, maltraités par leurs maîtres païens, la remplissait de compassion, et, tandis que le paganisme brutal ne voyait en eux que de vils intruments de ses cupidités ou de ses plaisirs, elle, la vierge chrétienne, les considérait comme ses frères en Jésus-Christ et leur prodiguait tous les secours et les soulagements que sa charité savait lui inspirer. Tant de vertus dans une enfant de seize ans, au milieu d'un peuple en grande partie plongé dans les vices de l'idolâtrie, ne pouvait d'abord qu'étonner, sauf à exciter ensuite l'infernale jalousie de l'antique serpent et de ses adorateurs.

Comme la noble Innocentia était douée d'une beauté peu commune, qui ajoutait encore à tout ce qu'on disait de son genre de vie, sa réputation eut vite franchi les murs de sa ville natale. Or, c'était au temps où le cruel empereur Dioclétien persécutait avec fureur les disciples de Jésus-Christ. Le gouverneur d'Ariminium, contraint d'agir contre la vierge chrétienne, crut devoir, à cause de sa noblesse, en référer à l'empereur lui-même. Mais déjà Innocentia avait été avertie du danger qui la menaçait. A la faveur de la nuit, elle gagne le port le plus proche et s'embarque sur un navire équipé à ses frais, qui la dépose bientôt à Terjeste ou Pola, sur les côtes d'Illyrie.

Le gouverneur d'Emilie, qui, dans l'intervalle, avait reçu de l'empereur l'ordre de sévir contre la chrétienne si elle refusait de sacrifier aux dieux, se trouva fort perplexe et très irrité en apprenant que sa proie lui échappait. Il mit aussitôt ses agents en campagne. Or, la famille de la Sainte, ou peut-être elle-même, possédait de grands biens en plusieurs parties de l'empire, notamment dans la Pannonie (Hongrie actuelle). Une montagne tout entière, située dans le voisinage de Sirmium et de Basiana, couverte d'habitations et couronnée d'un bourg formant une citadelle, faisait partie de ses domaines. Cette montagne était désignée sous le nom de Taurus et la petite ville qui en couronnait le sommet s'appelait Tauresium. La vierge, croyant tout danger écarté, ne craignit pas de repasser la mer pour venir se cacher dans cette solitude. Mais cet asile fut bientôt découvert; Clémentinus, qui a écrit les fastes de Rimini, rapporte que sainte Innocence fut surprise par les sicaires du gouverneur en compagnie d'une de ses suivantes. Toutes deux étaient agenouillées au pied d'une croix rustique, plantée sur un tertre de verdure. Sans lui donner le temps d'achever sa prière, les sbires se jettèrent sur elle et la ramenèrent à Ariminium. La jeune fille ne revit sa ville natale que pour y être enfermée dans un obscur cachot et y subir ensuite un glorieux martyre.

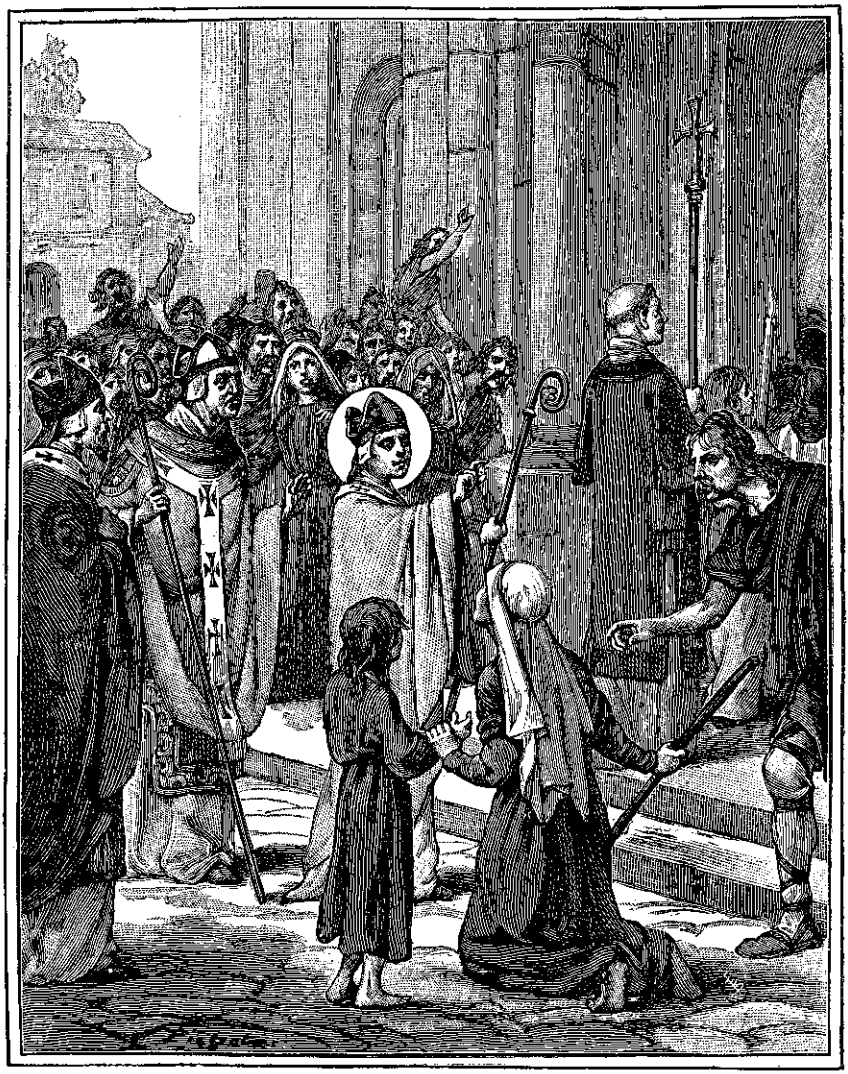
Le gouverneur la fait comparaître devant son tribunal : il use tour à tour des promesses et des menaces pour obtenir d'elle un acte d'apostasie. Mais Innocence demeure inébranlable : la vue des instruments de tortures que l'on dispose autour d'elle ne l'effraye point. Changeant alors de tactique, le tyran livre la vierge aux bourreaux pour être cruellement tourmentée. Elle eut à subir ainsi d'horribles supplices et fut ensuite ramenée dans sa prison.

Enfin, sur l'ordre exprès de Dioclétien, Innocence fut présentée une dernière fois au gouverneur, qui, la trouvant de plus en plus forte et courageuse dans la confession de sa foi, la condamna à périr par le glaive. Le bourreau exécuta aussitôt la sentence. Percée de part en part et baignée dans son sang, la jeune et noble martyre vécut encore une heure, au bout de laquelle, s'étant munie du signe de la Croix, elle rendit à Dieu son âme virginale.

Les chrétiens d'Ariminium purent, heureusement, s'emparer de ses précieux restes, qu'ils ensevelirent avec beaucoup de vénération dans un riche tombeau de marbre. Sainte Innocence est la patronne de Rimini. Son glorieux martyre date du 16 des calendes d'octobre (16 septembre,) auquel jour l'Eglise célèbre sa fête.

SAINT LO, ÉVÊQUE DE COUTANCES

Fête le 21 septembre.



Le jeune évêque, faisant son entrée dans l'église de Coutances, guérit une femme aveugle.

LE DIOCÈSE DE COUTANCES AU VIe SIÈCLE

Parmi les saints évêques dont s'honore le diocèse de Coutances, il n'en est aucun qui soit plus illustre que saint Lô.

En le choisissant, après la sainte Vierge, titulaire de la cathédrale, pour leur patron, le clergé et les fidèles du Cotentin ont témoigné de la vénération et de la reconnaissance que provoquait parmi eux le souvenir de ses vertus et de ses bienfaits.

Mais si la mémoire de son nom est demeurée des plus vivantes au cœur de son troupeau et si tant de siècles n'ont rien enlevé à sa popularité, il faut l'avouer pourtant, sa vie est peu connue, ses actes, s'ils ont été écrits, sont perdus.

Heureusement, des traditions précises et invariables, la liturgie actuelle de son office qui s'est inspirée des liturgies anciennes, les détails puisés dans la vie des saints personnages avec lesquels saint Lô fut en rapport, ont permis de reconstituer les grandes lignes de son histoire et de justifier la juste célébrité qui s'est attachée à son nom.

C'était au VIe siècle. La Neustrie se trouvait alors sous le sceptre du roi Childebert, l'ami des évêques et le protecteur des moines.

Détaché de l'antique diocèse de Bayeux, le diocèse de Coutances commençait à s'organiser.

Quatre évêques inscrits au martyrologe diocésain, saint Ereptiole, saint Exupérance, saint Léontien et saint Possesseur, l'avaient évangélisé. Les trois premiers ne sont guère connus que par leur présence à une cérémonie religieuse ou leur signature apposée aux actes de quelque Concile. Grâce aux actes de saint Marcouf, saint Possesseur possède une page glorieuse dans les fastes de Coutances.

Des colonies monastiques célèbres étaient déjà dans le pays comme autant de foyers d'une vie religieuse intense et conquérante. C'étaient, à Sussy, les fondations de saint Gaud que saint Pair devait développer; à Landelles, le monastère florissant que saint Ortaire édifiait par sa pénitence héroïque, à Nanteuil et dans les îles voisines, le chef-lieu des nombreux établissements fondés par saint Marcouf.

Pourtant, dans ce pays encore peu civilisé et très adonné aux superstitions païennes, les conquêtes de l'Evangile étaient loin d'être complètes. A saint Lô était réservée la gloire de donner à son diocèse cette unité et cette parfaite orthodoxie qui devaient lui valoir plus tard cet éloge splendide, écrit de la main d'un grand Pape, Boniface VIII : « Semblable à une fille de bénédiction et de grâce, depuis des siècles reculés, la vénérable Eglise de Coutances s'est toujours montrée constante et fervente dans la sincérité de sa dévotion et de sa fidélité à l'Eglise romaine. » (Lettre de Boniface VIII à Richard, archidiacre, et au Chapitre de Coutances, 1297.)

MORT DE SAINT POSSESSEUR — ENFANCE DE SAINT LÔ

Saint Possesseur venait de mourir après un épiscopat de trente-cinq ans (508). L'historien de saint Marcouf l'appelle un homme d'une extrême piété. Il devait bien cet éloge au prélat qui avait formé aux vertus sacerdotales et ordonné le grand abbé de Nanteuil.

Les actes de saint Gildard de Rouen sont encore plus explicites : « Du temps que Childebert gouvernait le royaume avec sagesse, le bienheureux Possesseur, évêque de Coutances, s'illustrait par beaucoup de miracles et affermissait dans la foi chrétienne par ses œuvres et par ses exemples le diocèse qui lui était confié. Il le parcourait sans cesse afin de protéger son troupeau contre les attaques du démon. Il le préserva, en effet, et le fortifia dans le service du Christ, à force de vigilance et de soins, et par le secours de la grâce de Dieu tout-puissant. Il lui apprit à combattre avec les armes de la justice les ruses de l'antique et insidieux serpent. Après avoir combattu lui-même pendant sa longue vie le bon combat du Seigneur, le bienheureux Possesseur, arrivé au terme de ses jours, rendit son âme à Dieu et son corps à la sépulture. »

Cette citation n'est pas superflue, elle décrit le genre d'apostolat de nos premiers évêques; ils étaient surtout missionnaires.

C'est sous l'épiscopat de saint Possesseur que naquit saint Lô.

Lô ou Laud, en latin Laudus, eut pour lieu de son berceau un village situé à la porte de Coutances et appelé Courcy ou Saint-Lô de Courcy.

Son père était un des premiers personnages du pays et jouissait de biens-fonds considérables. Si la ville de Briovère, aujourd'hui Saint-Lô, ne lui appartenait pas, quoique plusieurs l'aient supposé, du moins, il la gouvernait au nom du roi. Cette circonstance suffirait à expliquer la faveur dont notre Saint jouit plus tard à la cour.

Ses parents possédaient un plus beau titre de gloire que leur richesse ou leurs dignités. Ils étaient chrétiens. La vertu précoce de leur fils, fruit de la grâce sans doute, mais aussi de l'éducation qu'il reçut d'eux, atteste leur foi et leurs sentiments religieux.

Des qualités éminentes, peut-être quelque fait miraculeux, signalèrent l'enfant à l'attention publique et préparèrent l'élection dont il allait être bientôt l'objet. Il est naturel qu'il ait fréquenté la ville de Coutances et l'école élevée à l'ombre de la cathédrale. C'est là que, croissant en sagesse et en science il grandissait pour de hautes destinées. Son office lui applique ces paroles de la Sainte Ecriture : « Il servait le prêtre à l'autel en présence du Seigneur. »

Saint Possesseur reconnut-il dans cet enfant pieux et docile un nouveau Samuel qui devait lui succéder et éclipser sa gloire?

UN ÉVÊQUE DE DOUZE ANS

A la mort de Possesseur, le clergé et le peuple se demandaient avec anxiété qui pourrait remplacer un tel pasteur. Les discussions, fruit d'une hésitation trop légitime, se prolongeaient. Le ciel qu'ils invoquaient vint à leur secours.

Deux prêtres avancés en âge, et qui avaient été les principaux collaborateurs du prélat défunt, déclarèrent avoir reçu une révélation surnaturelle. Selon ces deux témoignages qui se corroboraient l'un l'autre, la volonté du Seigneur était de donner le jeune Lô comme pasteur à son troupeau.

Il faut bien que les esprits fussent déjà prévenus en faveur de l'élu pour que les suffrages se soient unanimement ralliés sur son nom.

Or, saint Lô avait douze ans.

Nous devons insister sur cet événement, sans doute unique dans l'histoire de l'Eglise (1). Un évêque si jeune, c'est un fait inouï. Mais pourquoi celui qui répandit l'esprit prophétique sur Samuël enfant, et qui, d'un petit berger, David, fit le chef de son peuple, n'aura-t-il pas pu et voulu renouveler le même miracle sous le Nouveau Testament? Si les traditions constantes du diocèse, attestées par d'anciens monuments, ne semblent pas une preuve suffisante de la réalité d'une élection si extraordinaire, nous en appellerons pour l'appuyer à un témoignage imposant que nous trouvons dans les Actes de saint Gildard, archevêque de Rouen.

Les députés de l'Eglise de Coutances allèrent porter à Childebert le résultat de l'élection. C'était l'usage, à cette époque, d'ajouter la sanction royale aux élections populaires. Une prescription canonique tempérait ce qu'il pouvait y avoir d'excessif et de dangereux dans ce genre de procédure. Le métropolitain ou, à son défaut, le plus ancien évêque de la province, était en dernier ressort l'arbitre des élections épiscopales.

L'éloignement de Rome comme le défaut des communications rendaient impraticable ou du moins fort long un recours au Souverain Pontife. Quoi de plus naturel que l'archevêque en communion avec le Saint-Siège fût chargé de valider le choix de ses suffragants et leur donnât la consécration épiscopale.

Voici, d'après l'historien de Gildard, dans quels termes était rédigée la pétition envoyée au roi :

« Nous supplions instamment Votre Bienveillance, ô roi magnanime, de vouloir bien remplacer sans délai le pasteur que nous avons perdu déjà

(1) Voir la note placée à la suite des SOURCES CONSULTÉES.

depuis longtemps. Et nous vous prions, ainsi que les princes de votre cour, de ratifier l'élection que nous avons faite de Lô, resplendissant de l'éclat de nombreuses vertus. Nous savons, en effet, que c'est Dieu qui nous le donne. »

Le roi prit connaissance de cette supplique et, on le conçoit sans peine, il hésita longtemps. Mais après mûre délibération et sur l'avis unanime des grands de sa cour et des évêques, il autorisa la consécration épiscopale du jeune élu.

La métropole de Rouen avait alors pour titulaire un pontife non moins distingué par sa sainteté que par ses talents : c'était le bienheureux Gildard. C'est à lui qu'il appartenait de donner à Lô les ordinations saintes.

Dès qu'il eut vu cet adolescent, l'évêque promit de l'élever progressivement aux Ordres. Quant à lui conférer si tôt l'épiscopat, il s'y refusait absolument, quels que fussent ses mérites.

« Le bienheureux Gildard, continue son historien, se reposait plein de trouble et d'anxiété en songeant à une affaire si extraordinaire, et il commençait à se livrer au sommeil, lorsqu'un ange, éblouissant de lumière, lui apparut et lui dit : Gildard, saint pasteur, vase d'élection, pontife de l'Eglise, ne vous inquiétez pas des mérites de cet enfant, parce que c'est Dieu qui l'a signalé au choix des habitants de la ville de Coutances. N'hésitez pas à lui conférer l'onction épiscopale; sachez que Dieu se propose d'accorder au diocèse des grâces signalées par son entremise. »

A son réveil, tout animé encore de l'Esprit divin, le Pontife conféra au jeune Lô l'ordination et l'onction épiscopale. Le pieux chroniqueur termine ainsi son récit par cet éloge du consacré et du consécrateur : « O homme pacifique dont les mains et les yeux étaient toujours levés vers le ciel ! Et vous aussi bienheureux êtes-vous, ô Gildard, qui avez joui de la présence des anges et mérité de converser avec eux! »

Tel est, conclut un historiographe du diocèse de Coutances, le récit de l'auteur des Actes de saint Gildard, qui semblent avoir été écrits vers le IXe siècle, d'après des documents plus anciens. Il en ressort d'une manière évidente qu'il y eut des délais et que Gildard opposa le premier les objections qu'ont pu faire depuis les critiques. Il suit en dernière analyse que le roi, ses conseillers, l'évêque consécrateur, le clergé et le peuple de Coutances, ne cédèrent que devant l'évidence d'un fait extraordinaire et divin.

L'Eglise de Coutances s'est montrée reconnaissante à saint Gildard pour le service signalé qu'il lui a rendu en lui donnant saint Lô. Elle le nomme dans la prose de son illustre patron et célèbre sa fête le 8 juin.

On dut user de violence pour contraindre le jeune Saint à se laisser conduire à l'autel. Il avait été amené de Coutances par les messagers. Avait-il demandé un signe sensible de l'approbation du ciel ? Un miracle signalé dans la vie de plusieurs autres Saints s'opéra à son sacre; une colombe d'une éclatante blancheur se reposa sur sa tête.

Avec quel empressement et quelle joie les prêtres et les fidèles coutançais reçurent celui qui venait au nom du Seigneur? Ce fut au milieu d'une affluence extraordinaire de peuple qu'il se dirigea vers son église-cathédrale pour en prendre possession.

Pendant que, selon l'usage, il bénissait et imposait les mains, une femme aveugle lui fut amenée et se prosterna devant lui. Elle se releva subitement guérie aux acclamations enthousiastes de la foule. Ce miracle est resté le trait le plus populaire de la vie du saint évêque, et la statuaire et la peinture ne se sont pas lassées de le reproduire.

Le seuil de la cathédrale sur lequel le jeune Pontife posait alors les pieds a été religieusement conservé jusqu'à nos jours. La porte par laquelle il dut passer s'appelle encore la porte de saint Lô : par respect pour le Saint, c'est une coutume immémoriale qu'elle reste ordinairement fermée. On ne l'ouvre qu'en deux circonstances : le jour où les évêques pénètrent dans leur cathédrale pour prendre possession de leur siège, et celui où l'on transporte leurs restes mortels à leur dernière demeure.

ÉPISCOPAT DE SAINT LÔ

Le nouveau pontife se montra dès les premiers jours tout rempli des lumières et de la force du Saint-Esprit. Pourtant, pénétré des sentiments d'une humble défiance envers lui-même, il voulut s'instruire à l'école de ses collègues dans l'épiscopat, et spécialement de ceux dont la renommée de science et de vertu était mieux établie.

C'est ainsi qu'on le voit en rapport avec les saints évêques de ce temps. Il fut l'ami de saint Mélaine, qui illustrait alors le siège de Rennes. L'histoire nous le montre réuni à ce prélat, à saint Victeur du Mans et à un saint Marse, peut-être évêque de Nantes, chez saint Aubin d'Angers. Une anecdote assez piquante se rapporte à cette réunion. Pour honorer ses hôtes, l'évêque d'Angers leur offrit du pain bénit. Fort attaché à son jeûne et craignant de le rompre, saint Marse le refusa. Réflexion faite, il comprit qu'il avait manqué à la charité fraternelle et s'en excusa humblement auprès de ses saints amis.

Saint Lô se montra des plus assidus à ces Conciles où les évêques mérovingiens travaillaient à faire la France catholique, et il y fut considéré comme un oracle de la Sainte Eglise. On trouve sa signature apposée aux actes des deuxième, troisième et cinquième Conciles d'Orléans. Empêché, on ne sait pour quelle cause, d'assister au quatrième, il s'y fit représenter par un saint prêtre de son diocèse, saint Scubilion, l'ami et le compagnon de saint Pair d'Avranches, et l'abbé de Mandane, futur Mont Saint-Michel.

Saint Lô rapportait de ces saintes assemblées un zèle de plus en plus ardent. Sa méthode d'apostolat était d'ailleurs celle que saint Martin avait apprise à nos premiers pasteurs. On se figure aisément le saint évêque parcourant tous les hameaux et toutes les bourgades de son vaste diocèse, consolidant les anciennes chrétientés, en fondant de nouvelles, pénétrant dans les derniers repaires de l'idolâtrie pour en chasser le démon et faire fleurir le règne de Jésus-Christ. Ses prédications tiraient leur efficacité des miracles qu'il opérait et des exemples de sainteté que présentait sa vie.

Parmi ses vertus, il y en eut une qui brilla d'un éclat tout particulier : ce fut sa charité. Les calamités et la famine désolèrent son troupeau. Il prodigua ses richesses et bientôt, sublime indigent, il dut se faire mendiant pour subvenir à la détresse de son peuple. Il prit la route de Paris pour aller implorer la générosité bien connue de Childebert et de son épouse, la pieuse Ultrogothe.

De ce voyage, l'Eglise d'Evreux a gardé un précieux souvenir.

Le charitable pasteur s'était arrêté à un endroit nommé le Bourg-Archard, situé entre Pont-Audemer et Rouen. Il s'était assis à l'ombre d'un arbre

pour y prendre avec ses compagnons un peu de repos. Tout à coup s'éleva un violent tourbillon. L'arbre fit entendre un craquement sinistre et il allait tomber sur les pieux voyageurs. Mais, digne émule de saint Martin, l'évêque de Coutances, d'un signe de croix, le fit s'abattre du côté opposé. Quelle ne fut pas la stupeur de tous lorsqu'ils virent à travers les racines et les débris de l'arbre le démon s'enfuir sous la figure d'un monstre horrible! Une église, érigée en ce lieu, perpétua le souvenir du miracle. Un prieuré et un monastère s'y établirent et durèrent jusqu'à la Révolution. Actuellement, le Bourg-Archard vénère encore saint Lô comme son patron. C'est ainsi que les Saints laissent des traces de leur passage.

Il y a, dans le diocèse même de Coutances, une localité qui conserve non moins fidèlement la mémoire de notre Saint. Briovère, bâtie sur un roc qui domine une rivière dont les bords agréables attiraient les voyageurs, était déjà une des villes importantes du pays. Un pont, que plusieurs ont cru bâti par notre Saint, ne tarda pas à joindre les rives.

Est-ce à saint Lô qu'il faut faire remonter cette suzeraineté que les évêques de Coutances ont exercée sur cette ville jusqu'à la fin du XVIe siècle? Peut-être. En tout cas saint Lô aimait Briovère; il n'oubliait pas les fonctions que son père y avait exercées. Il y habitait souvent, à ce point que sa signature dans un Concile est suivie de cette mention : évêque de Briovère.

Il bâtit dans l'enceinte fortifiée, en l'honneur de la sainte Vierge, une chapelle qui est devenue plus tard la vénérable et splendide église Notre-Dame, et comme la seconde cathédrale des évêques de Coutances. D'autres bienfaits accompagnèrent celui-là.

Aussi, pleins de reconnaissance pour celui qui leur témoigna tant d'amour, les gens de Briovère changèrent le nom de leur ville en celui de Saint-Lô. Depuis lors, la ville n'a jamais oublié son saint patron, et, chaque année, elle célèbre sa fête par une solennité et une procession dignes de sa piété séculaire.

MORT DE SAINT LÔ

La vie n'est qu'un exil pour les Saints et c'est de toute la force de leurs aspirations qu'ils désirent et recherchent la patrie céleste.

Si saint Lô avait eu besoin de leçons et d'exemples sur ce point, ils ne lui auraient pas manqué. Il dut à sa jeunesse le privilège de voir émigrer vers une vie meilleure le plus grand nombre de ceux qui avaient été ses pères et ses amis.

Tous d'ailleurs réclamaient son secours pour leur dernier passage. C'est ainsi que saint Marcouf, au lit de la mort, n'eut rien de plus pressé que de le faire prévenir. Quelle joie et quelle édification réciproque pour les deux Saints que cette suprême entrevue! Après avoir administré les derniers sacrements à l'illustre moine, saint Lô reçut son dernier soupir et consola par les pensées de la foi sa communauté désolée de la perte de son fondateur.

Notre Saint affronte les fatigues d'un voyage pénible et rapide pour aller rendre les derniers devoirs à saint Mélaine. Il préside également aux funérailles de saint Pair qui, de l'abbaye de Sussy, était monté sur le siège épiscopal d'Avranches.

Toutes ces morts bienheureuses orientaient de plus en plus l'âme de l'évêque de Coutances vers le ciel, et l'exil de la terre lui devenait chaque jour plus insupportable.

Dieu lui avait d'ailleurs ménagé un successeur digne de lui. En effet, un jeune Anglais nommé Romphaire, attiré par la renommée des Saints de France, s'était embarqué pour venir s'instruire à leur école. La Providence l'avait conduit au port de Barfleur. A son arrivée, il opéra des guérisons miraculeuses. Informé bientôt du trésor qui lui était envoyé, saint Lô manda près de lui son nouveau diocésain, l'instruisit et l'éleva aux saints Ordres, puis l'envoya exercer son ministère dans cette population de Barfleur qui l'appréciait déjà. Il ne devait sortir de cette paroisse que pour prendre en main la houlette pastorale de saint Lô.

La mort du bienheureux évêque de Coutances arriva en l'an 557, le 21 septembre, jour où il est inscrit au martyrologe romain. Il avait gouverné son Eglise pendant près d'un demi-siècle.

Ses reliques furent portées à Rouen au moment de l'invasion normande avec celles de saint Romphaire et de saint Fromond, ses successeurs. L'Eglise où elles furent déposées devint la célèbre collégiale de Saint-Lô. Plus tard une grande partie de ce trésor fut transférée soit à Saint-Lô d'Angers, soit à Tulle.

Au XVIIe siècle, un évêque de Coutances, Eléonor de Matignon, passait par cette dernière ville le jour où l'on faisait la procession annuelle des reliques de Saint-Lô qui a duré jusqu'à nos jours. Il n'eut rien de plus à cœur que de réclamer de l'évêque de Tulle, le célèbre Mascaron, quelques ossements qu'il rapporta dans son diocèse et partagea entre sa cathédrale et l'église Notre-Dame de Saint-Lô.

* * *

O Dieu, qui avez illustré le bienheureux pontife saint Lô sur la terre, et qui le glorifiez éternellement dans les cieux, nous vous en conjurons, faites que nous soyons toujours protégés par l'intercession de celui qui, nous en avons la confiance, est toujours notre Patron et notre Père par une perpétuelle charité. (Oraison du suffrage de saint Lô au propre de Coutances.)

SOURCES CONSULTÉES

Leçons de saint Lô, au *Propre* de Coutances. — Office de saint Lô dans les anciens bréviaires. — *Histoire des diocèses de Coutances et d'Avranches*, par le chanoine LECANU. — *Saints des diocèses de Coutances et d'Avranches*, par le chanoine PIGEON. — *Abrégé de la vie des évêques de Coutances*, par LAURENT ROUAULT, 1742. — Vies des saints Gildard et Médard, au 9 juin. — Auteurs hagiographiques du diocèse de Rouen, etc.

NOTA. — Au XVIIe siècle, une critique plus sévère commença à révoquer en doute l'âge de douze ans donné à l'élection de saint Lô. Quelques-uns ont voulu voir, dans le chiffre XII, une erreur de copiste, pour le chiffre XXII. On est d'accord pour croire que saint Lô n'avait pas, lors de sa consécration, l'âge requis par les Saints Canons. A défaut de preuves contraires et précises, nous avons cru pouvoir suivre la tradition la plus ancienne et la plus accréditée dans le diocèse.

(*Note de la Rédaction.*)

VÉNÉRABLE PIERRE-DOMINIQUE D'ORVIETO

FRANCISCAIN DE LA STRICTE OBSERVANCE (1682-1738)

Le bienheureux Pierre-Dominique fait jaillir une source dans un endroit aride et désert.

UN PIEUX ENFANT DE CHŒUR

Le vénérable Pierre-Dominique naquit à Orvieto, en Toscane, le 22 décembre 1682. Il fut baptisé le même jour et reçut le nom de Marie-Joseph qu'il devait échanger plus tard, à son entrée en religion, contre celui de Pierre-Dominique sous lequel il est désormais connu. Ses parents étaient pauvres, mais leur foi et leur piété leur donnaient une noblesse qui valait mieux que les blasons et les arbres généalogiques.

Joseph-Marie était d'un naturel si bon et si docile qu'il fut bientôt regardé comme le modèle des enfants de son âge. La prière, l'étude furent, dès ses premières années, son occupation favorite : aussi quel ne fut pas son bonheur, vers l'âge de douze ans, d'être attaché comme enfant de chœur au service de la cathédrale d'Orvieto. Pendant trois ans, il s'occupa de cet emploi avec une piété qui faisait l'admiration de tous et que l'évêque récompensa en conférant au pieux adolescent la tonsure et les Ordres mineurs. Tout annonçait que le diocèse d'Orvieto compterait bientôt un saint prêtre de plus.

Mais Dieu avait d'autres vues sur son serviteur. Joseph-Marie se sentit soudain irrésistiblement attiré vers la vie religieuse. Il s'ouvrit de son attrait à ses parents, qui, loin de s'y opposer, lui donnèrent

leur bénédiction et l'engagèrent à suivre sans retard l'appel de la grâce. Le 28 janvier 1698, il revêtait l'habit deSaint-François, au couvent de Cesi, et prenait le nom de Pierre-Dominique.

LE PARFAIT NOVICE

La vie du Vénérable, dans le monde, avait été celle d'un véritable religieux. On comprend dès lors quelle dut être sa facilité à pratiquer les divers exercices de la règle dont une partie n'avait pour lui rien de nouveau. Son maître des novices eut vite fait d'apprécier le rare trésor que Dieu venait de lui confier. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la modestie, la piété, la mortification du jeune homme. Son témoignage mérite d'être cité. Ayant survécu à Pierre-Dominique, il entendit parler des prodiges qui s'opéraient à son tombeau, et il disait à son sujet :« Dès son noviciat, j'avais bien vu qu'il deviendrait un grand saint. Je trouvais en lui tout ce qu'on peut souhaiter dans un parfait novice. »

L'année de probation finie, Pierre-Dominique fut admis à la profession religieuse et appliqué aux études préparatoires au sacerdoce.

Dès cette époque, il s'exerça à certains actes de mortification qu'il devait pratiquer toute sa vie. En particulier, il prit l'habitude de ne jamais se chauffer. Plus tard, pendant ses longues courses apostoliques, quelle que fût la rigueur de la saison, en quelque état qu'il se trouvât, baigné de sueur, trempé par la pluie, transi de froid, il refusera toujours le plaisir qu'on éprouve à s'approcher du feu. Parfois on le pressait, on lui faisait remarquer qu'il y avait imprudence à se traiter avec tant de rigueur. Il répondait simplement : « Je vous remercie. Jésus a bien plus souffert que moi dans la grotte de Bethléem et sur la montagne du Calvaire. »

C'est ainsi que le serviteur de Dieu se préparait au sacerdoce, qu'il reçut vers la fin de ses études théologiques avec une ferveur angélique.

LE PROFESSEUR

Pendant quatorze ans, le P. Pierre-Dominique enseigna la philosophie et la théologie aux jeunes religieux. Rien n'est édifiant comme de voir le zèle, la simplicité et l'humilité qu'il déploya dans une charge aussi importante.

Sa vie elle-même était d'ailleurs un bel enseignement. Il aurait pu profiter des dispenses accordées aux professeurs dans les Ordres religieux. Il ne le voulut point. Non seulement il était assidu au chœur pendant le jour, mais on ne le vit jamais manquer à l'Office de nuit, malgré ses fatigues et ses travaux. D'ordinaire, il restait en prière jusqu'à l'aurore, dans quelque endroit retiré de la chapelle. Il parcourait ensuite le couvent pour donner le signal du lever, allait visiter les Frères malades, éveillait ses étudiants, allumait leurs lampes et les exhortait si paternellement à l'étude qu'il allait jusqu'à ouvrir lui-même leurs livres sur la table.

A l'heure indiquée, il sonnait la classe et attendait patiemment ses élèves dans la bibliothèque. Après son cours, il allait se présenter à son supérieur pour lui demander en quel endroit il aurait ce jour-là à célébrer le Saint Sacrifice. Quelquefois, il fallait se rendre à cinq ou six milles de distance et il s'y prêtait joyeusement, par esprit d'obéissance et de mortification. De retour au couvent, il reprenait sans retard le travail interrompu.

UN CONFESSEUR QUI LIT DANS LES CŒURS

Une lumière aussi éclatante ne pouvait rester plus longtemps cachée dans la retraite d'un couvent. Dieu la destinait à illuminer son Eglise. Le Vénérable, pendant son temps de professorat, s'était déjà consacré au service des âmes, mais pas autant que son zèle et sa charité l'auraient désiré. Le jour vint où il fut appliqué uniquement au ministère de la prédication et de la confession. Pardonner, éclairer, consoler, telle était désormais la mission à laquelle il allait se donner tout entier sans compter. Quand il s'agissait de réconcilier un pécheur avec Dieu, rien ne pouvait le retenir, ni la distance, ni le mauvais temps, ni même les dangers. A peine arrivé, quoiqu'il fût souvent ruisselant de sueur, tremblant de froid ou tout mouillé de pluie, il entrait aussitôt au confessionnal sans se préoccuper de sa santé, et ne se retirait que lorsqu'il n'y avait plus personne à entendre.

On accourait à lui de toutes parts, tant on connaissait sa bonté pour les pécheurs, la facilité avec laquelle il résolvait les cas les plus compliqués et portait la lumière dans les consciences les plus troublées.

Dieu lui accordait souvent de grandes lumières qui lui permettaient, tantôt de lire les choses cachées au fond des consciences, tantôt de prédire à ses pénitents des événements qui les intéressaient.

Un témoin a déposé au procès de béatification le fait suivant : « Je venais de faire une confession générale au serviteur de Dieu, lorsqu'il s'adressa à moi et me dit : « Il y a un péché dont vous ne m'avez pas parlé. » A quoi je répondis que je croyais avoir tout dit. « Non, me dit-il, le péché que vous avez oublié est celui-ci », et il me rappela dans toutes ses circonstances une faute qu'il lui était impossible de connaître sans une révélation particulière de Dieu. Jusque-là, je n'en avais pas fait cas, la considérant comme une faute sans gravité. Le serviteur de Dieu m'en démontra si bien la malice que j'en versai des larmes abondantes. »

Une autre fois, il confessait un bon jeune homme, et, après lui avoir recommandé la dévotion et la crainte de Dieu, il ajouta : « Dieu vous tient préparée une épouse sage, bonne et pieuse. » Sur le moment, le pénitent songeait à toute autre chose qu'à se marier, et ce n'est que dix ans après, à la suite de circonstances imprévues, qu'il reçut de Dieu l'épouse parfaite dont le Bienheureux l'avait entretenu. C'est alors seulement qu'il se ressouvint du serviteur de Dieu. Les faits de ce genre se reproduisent souvent dans sa longue carrière de confesseur.

UN MISSIONNAIRE QUI EN VAUT DIX

Merveilleusement doué pour la parole, le saint missionnaire avait perfectionné par l'étude et l'exercice son éloquence naturelle. Si l'on ajoute à cela les lumières qu'il puisait dans l'oraison, on peut déjà soupçonner l'influence merveilleuse qu'il exerça sur les populations. Voici comment il se comportait dans ses missions.

Lorsqu'il arrivait dans une paroisse, la renommée l'avait déjà précédé et la foule accourait au-devant de lui. Le matin, avant le jour, il avait coutume de se diriger vers l'église, et, s'il la trouvait fermée, il s'agenouillait devant la porte pour prier, ou bien confessait quelques-uns de ceux qui déjà l'attendaient. Dès qu'on avait ouvert les portes, il entrait au confessionnal et n'en sortait que

pour célébrer le Saint Sacrifice et monter en chaire.

D'ordinaire, il donnait le discours le plus important à la tombée de la nuit, afin de permettre aux fidèles d'y accourir plus nombreux. Il avait coutume, en terminant, de se donner la discipline jusqu'au sang, spectacle qui arrachait des larmes à l'assistance déjà profondément touchée par les paroles enflammées qu'elle venait d'entendre. Après le sermon, son confessionnal était de nouveau assiégé. Il en sortait quelque temps après pour faire une procession dans la localité où il se trouvait. Il portait lui-même une grande croix et se faisait accompagner d'enfants avec des lumières. Il parcourait ainsi les rues en chantant de pieux cantiques et se dirigeait de préférence vers les lieux mal famés. Alors, il laissait la croix entre les mains d'un enfant, haranguait la multitude qui l'avait suivi et faisait une distribution de disciplines, pour que tous pussent se flageller en même temps que lui.

VENGEANCES DU DÉMON

Le démon essaya plus d'une fois d'empêcher des prédications qui lui arrachaient tant d'âmes. Un jour de mission, l'église se trouvant trop petite pour contenir toute la foule des auditeurs, le Vénérable installa sa chaire au milieu de la place publique; soudain éclata une violente tempête, qui aurait mis tout le peuple en fuite si le saint prédicateur ne l'eût retenu. Le sermon continua au milieu des éclairs et du tonnerre, et, bien que la pluie tombât par torrents autour de la place, personne ne fut mouillé.

Une autre fois, ce fut l'inverse qui eut lieu. Le Bienheureux était contraint de nouveau par le grand nombre des fidèles de prêcher hors de l'église; il commençait à parler lorsque le ciel, jusque-là serein, se couvrit en quelques instants de gros nuages noirs. Les tonnerres et les éclairs faisaient rage; mais la pluie n'épargna point les auditeurs. Heureusement, tout cela ne fut l'affaire que d'un instant, car, au moment où la foule se dispersait, le saint missionnaire se mit en prière et les nuages disparurent par enchantement. O merveille! La pluie n'était tombée qu'à l'endroit occupé par l'assistance; partout ailleurs le sol était complètement sec. On comprit à ce signe que le démon, jaloux, avait été l'auteur de la tempête.

HÉROÏSME DANS LA SOUFFRANCE

Nous avons dit que lorsqu'il s'agissait de sauver des âmes, le Vénérable ne comptait pour rien la fatigue et les intempéries. Voici un fait qui nous montre jusqu'où il savait pousser l'héroïsme dans le support de la douleur. Une mission venait de finir, et le zélé prédicateur s'était mis en chemin pour aller en commencer une autre. Comme d'ordinaire, une foule nombreuse le suivait. Or, il arriva qu'après quelque temps de marche, il fit une chute et se démit le pied droit. Par quelle énergie de volonté ou par quel prodige eut-il la force de se relever et de continuer sa route comme si de rien n'était, cela n'est pas humainement explicable. On atteignit un village où il aurait pu se reposer, mais il préféra marcher encore : c'est alors seulement que l'on s'aperçut des efforts que faisait le Père pour se soutenir. Interrogé, il finit par révéler les suites de sa douloureuse chute; mais la crainte d'arriver trop tard pour la mission lui fit refuser tout traitement. Il consentit, après beaucoup d'instances, et seulement au nom de l'obéissance, à monter à cheval.

Arrivé au lieu où devait se donner la mission, il essaya vainement de se mettre sur pied. Pour ne pas manquer l'occasion de prêcher la parole de Dieu, il demanda une chaise, et, malgré des souffrances atroces, il commença aussitôt sa prédication.

LA SOURCE MIRACULEUSE

Un jour, à la suite d'une mission, la foule lui faisait escorte jusqu'au lieu où il se rendait, récitant des prières et chantant des cantiques. C'était pendant l'été, la chaleur était extrême et la route bien longue. Une soif ardente ne tarda pas à tourmenter les compagnons du Vénérable. Quelques-uns se mirent alors à murmurer hautement, lorsque le saint missionnaire, se tournant tout à coup vers eux : « Attendez un instant, leur dit-il, et vous pourrez boire à votre aise. »

Il quitta la route, s'avança de quelques pas dans un champ, enfonça son bâton sous une touffe d'herbe et s'écria aussitôt, comme s'il faisait une découverte :

« Il y a ici une petite source, venez tous, vous pourrez vous rafraîchir. »

On s'approcha et on trouva, en effet, comme il l'avait dit, une eau limpide et assez abondante. Au retour, on pensait retrouver la source merveilleuse; on reconnut l'endroit et la touffe d'herbe que le bâton avait soulevée, mais elle ne conservait aucune trace d'humidité et la source n'existait plus.

Ce fait fut affirmé sous la foi du serment par un témoin oculaire devant la Commission ecclésiastique.

L'ANGE DE LA PAIX

Le nom de Pierre-Dominique était devenu célèbre et tous les évêques de l'Ombrie désiraient vivement l'avoir dans leurs diocèses. Il allait de préférence dans les endroits qui avaient le plus besoin de missionnaires. L'évêque de Narni, très affligé de voir les dissensions et les haines invétérées jeter le trouble dans une partie de son troupeau, obtint que Pierre-Dominique vint habiter son diocèse à titre de gardien du couvent de Narni.

Le Vénérable commença par ses religieux l'œuvre de réformation. Le changement se fit avec tant de ménagements et de douce charité que tous ceux qui passèrent avec lui cette année disaient plus tard qu'elle avait été pour eux une année de paradis.

Ne perdant pas de vue le but pour lequel il avait été appelé à Narni, il se mit à parcourir le pays, tantôt comme missionnaire, tantôt comme pacificateur privé. Que d'obstacles il eut à surmonter dans une telle entreprise! Rien n'est aussi ingrat que de parler de paix et de pardon à des gens sans instruction et sans éducation, chez qui l'ignorance et la grossièreté engendrent si souvent l'opiniâtreté.

Pierre-Dominique se donna à cette œuvre avec tant de persévérance et il sut si bien mettre en œuvre les moyens surnaturels en son pouvoir, qu'il parvint à réconcilier les ennemis les plus acharnés. Son zèle en cette entreprise lui mérita le nom d'Ange de la paix.

Ses efforts échouèrent pourtant une fois. Un certain Adrien, du bourg de Lugnola, en voulait à mort à un médecin du nom d'Orsini qui l'avait

gravement offensé. Le serviteur de Dieu essaya de le ramener à de meilleurs sentiments. Prières, supplications, menace des châtiments divins, tout fut inutile.

A bout d'arguments, Pierre-Dominique prit en main son crucifix et, se jetant à genoux, il conjurait l'endurci de se laisser toucher par l'exemple du divin Sauveur qui avait pardonné à ses bourreaux. Ce fut en vain. Alors il se leva et s'écria, non plus avec le ton de la prière, mais avec celui de l'indignation et de la menace :

« Afin que tu saches combien Dieu est offensé de ton obstination, apprends qu'à peine je serai sorti d'ici il viendra visiter ta maison par un terrible tremblement de terre. »

Ayant dit ces mots, il s'éloigna en toute hâte. Quelques instants s'étaient à peine écoulés que la maison fut soudainement ébranlée dans tous ses fondements.

Pris de terreur, les habitants se précipitèrent au dehors; mais quel ne fut pas leur étonnement de voir que tout était calme aux alentours et que seule leur maison était agitée.

Ce fait fut affirmé sous la foi du serment par un des héritiers du pécheur endurci.

PATIENCE! CHARITÉ!

Le vénérable Pierre-Dominique fut envoyé une fois, comme visiteur, pour rétablir la paix dans un couvent où le démon de la discorde menaçait de prendre gîte. Il réunit tous les Frères dans l'église du couvent et leur tint le discours que voici tout entier :

— Pères et Frères, dit-il, je veux vous laisser un souvenir, comme j'ai coutume d'en laisser aux séculiers, aux religieuses et aux religieux : Patience, patience, patience! Et plus s'il en faut, et plus s'il en faut, et plus s'il en faut! Charité, charité, charité! Et plus s'il en faut, et plus s'il en faut, et plus s'il en faut!

Cela dit sans commentaire, il reprit son bâton de voyage et retourna auprès du Père provincial qui l'avait envoyé. Les Frères furent si touchés et si édifiés qu'ils se demandèrent mutuellement pardon et donnèrent dès lors l'exemple d'une communauté fervente et charitable.

RENCONTRE DU VÉNÉRABLE PIERRE-DOMINIQUE AVEC SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

Notre Vénérable et saint Léonard de Port-Maurice ne s'étaient jamais vus et ne se connaissaient que de nom. Un soir, après souper, au couvent de Todi, au moment où les Frères s'agenouillaient pour recevoir la bénédiction du supérieur, la porte du réfectoire s'ouvrit tout à coup et l'on vit entrer saint Léonard, qui, sans même avoir parlé au Père gardien, s'approcha du P. Dominique et lui baisa la main. Ce dernier le reconnut aussitôt et lui dit : « O Père missionnaire, vous m'avez prévenu! »

Ils eurent ensemble divers entretiens et l'on a retenu ces paroles de saint Léonard :

— Père missionnaire, disait-il, modérez vos rigueurs, vos fatigues, si vous voulez continuer à servir Dieu par vos prédications; sans cela vous serez bientôt épuisé.

— Ah! Père missionnaire, répondait Pierre-Dominique, je ne fais rien de bon.

Ils se rencontrèrent encore au couvent de Saint-Damien, et saint Léonard lui dit : « Vraiment, je ne puis comprendre, cher Frère, comment vous pouvez résister à tant de fatigues que vous vous donnez jour et nuit avec vos prédications, vos catéchismes, vos veillées nocturnes, vos courses par les rues pour appeler les gens à la mission, votre assiduité à entendre les confessions. Pour moi, je ne pourrais faire tant de choses sans le secours de quelques compagnons. »

Ce n'est pas un petit mérite que d'avoir conquis l'estime d'un saint sur qui toute l'Italie avait alors les yeux.

DERNIÈRE MALADIE — CRAINTES ET ESPÉRANCES

Pierre-Dominique prêchait une mission à Orvieto, sa patrie, lorsqu'une voix intérieure l'avertit de se préparer à la mort.

Quelques heures après, une fièvre ardente le saisit soudainement. Le lendemain matin, il put encore monter à l'autel, célébrer une dernière fois le Très Saint Sacrifice et adresser quelques paroles d'adieu aux fidèles présents. Puis il se laissa conduire à l'hôpital de la ville, malgré le désir qu'il avait de mourir au sein de sa communauté. Mais l'obéissance en avait autrement disposé, et il n'avait rien tant à cœur que d'accomplir jusqu'au bout la volonté de Dieu.

On espérait que les soins de l'hôpital parviendraient à lui rendre la santé. Il n'en fut rien : la fièvre augmentait de plus en plus. Un dernier sacrifice fut demandé au moribond : afin de lui procurer quelques soulagements, les médecins exigèrent qu'il se dépouillât de son habit religieux et qu'il reposât dans un lit confortable. Le Vénérable n'y consentit que sur un ordre de ses supérieurs; mais il fit promettre au Frère infirmier de lui rendre son habit dès que la mort serait proche.

Il fit ensuite une confession générale de toute sa vie, en versant des larmes abondantes. Le religieux qui l'entendait pleurait de son côté; mais, tandis que les larmes du pénitent étaient des larmes de componction, celles du confesseur provenaient de l'admiration que causait en lui tant d'innocence unie à tant d'humilité.

On lui rendit sa robe de bure et il reçut les derniers sacrements avec des sentiments de profonde piété.

Un moment, un voile de tristesse passa sur son front.

— Que craignez-vous? lui demanda-t-on.

— Je pense, répondit-il, que j'ai à comparaître devant le tribunal de Dieu qui va me juger dans un instant et je me trouve dépourvu de bonnes œuvres. Je frémis en me rappelant l'autel et le confessionnal.

On essaya de le rassurer en lui parlant de toutes les bonnes œuvres qu'il avait accomplies.

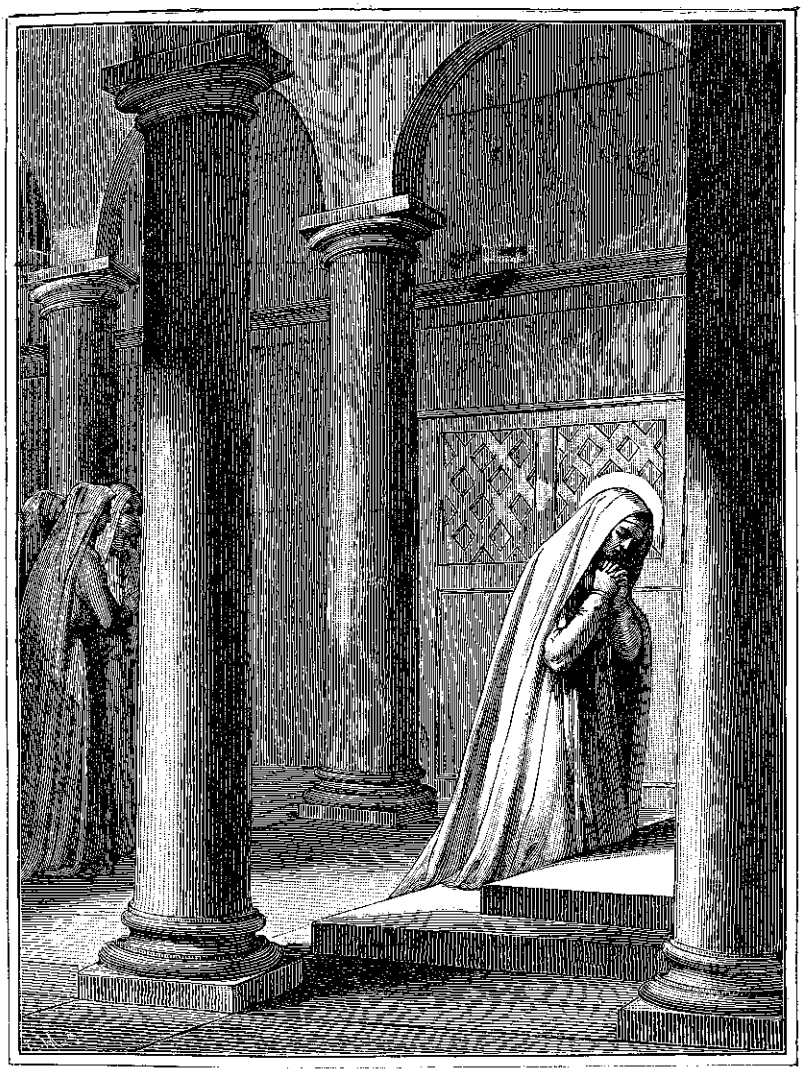
— Je n'ai rien fait de bon, reprit-il, et toute mon espérance repose uniquement dans les plaies et le sang de Jésus. Cette pensée confiante lui rendit le calme et la sérénité. Il entra alors en contemplation, puis on l'entendit s'écrier : « Paradis! paradis! paradis! » et il rendit son âme à Dieu dans un élan d'amour. Il avait cinquante-six ans. C'était le dimanche 21 septembre 1738. Cette sainte mort avait été préparée par quarante années de vie religieuse, dont vingt-six consacrées spécialement aux missions.

SOURCES

Vita del V. Servo di Dio P. Fr. Pier-Domenico di Orvieto. Assisi, 1805.

SAINTE MAURE, VIERGE (837-860)

Fête le 21 septembre.



Sainte Maure avait l'habitude d'aller à l'église avant la fin du jour et d'y rester jusqu'à l'heure de sexte.

NAISSANCE ET HEUREUSES DISPOSITIONS

Vers l'année 837, vint au monde la sainte fille dont nous allons raconter la vie. La ville de Troyes, en Champagne, fut son berceau. Marien, son père, et Sédulie, sa mère, appartenaient à deux familles des plus anciennes et des plus illustres de la province. Ils donnèrent à leur enfant une éducation digne de leur rang et de leur fortune. Maure sut profiter des leçons de ses maîtres; les heureuses dispositions de son esprit, son application à l'étude, un goût tout particulier pour les sciences, lui firent faire des progrès si rapides, qu'elle devint bientôt l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Un nom, du talent, de la fortune, quelques avantages corporels, c'est avec de pareils auxiliaires que Maure allait entrer dans le monde. En fallait-il davantage pour briller et pour plaire!

Mais les pensées de Dieu ne sont pas comme les pensées des hommes. L'Esprit Saint parla au cœur de Maure, et son langage intime fut vite compris.

Aidée de cette lumière divine, qui éclairait son âme, elle reconnut le piège de la science et des joies mondaines, elle le reconnut et sut l'éviter. Dès lors, toute son application fut d'acquérir cette science du salut, qui devait faire ses plus chères délices; elle n'aspira plus à d'autres joies qu'à celles de la vertu.

La résolution de Maure fut vivement approuvée et encouragée par sa mère. Sédulie était une de ces femmes qui font plus grand cas de la vertu que des titres et de la fortune. Elle savait allier les devoirs que la religion impose avec les exigences que commandait le haut rang qu'elle occupait dans le monde. Modèle de vertu au sein de sa famille, elle était vénérée des pauvres de la cité. Tous connaissaient la porte de la *bonne dame;* aucun ne se retirait sans avoir reçu une abondante aumône. On comprend combien une telle mère dut être heureuse en apprenant les merveilleux desseins que le ciel avait sur sa fille. Elle en bénit la divine Providence, et, à mesure qu'elle voyait sa chère enfant se détacher des choses du monde, pour courir plus librement vers Jésus-Christ, elle sentit en son cœur une joie plus douce que celle qu'elle avait éprouvée le jour où elle était devenue sa mère.

DEUX ÉMULES DANS LA VERTU

Un autre bonheur allait être connu de Sédulie. Maure avait un frère nommé Eutrope, qui avait, comme elle, renoncé, jeune encore, aux plaisirs mondains pour embrasser les saintes pratiques de la religion. Quand il eut atteint l'âge de se prononcer sur la carrière qu'il voulait suivre, conformément à ses goûts et à sa vocation, Eutrope déclara à ses parents qu'il choisissait l'état ecclésiastique où il croyait être appelé du ciel. Sédulie embrassa son fils et lui recommanda de travailler à acquérir les vertus qui, seules, pouvaient le rendre digne de sa sublime vocation. Mère aussi éclairée que solidement pieuse, elle avait l'habitude d'envisager les choses saintes avec le regard de la foi plutôt qu'avec les yeux de la chair.

Maure, dont les sentiments s'identifiaient avec ceux de sa vertueuse mère, n'eut pas de peine à s'associer à sa joie toute chrétienne.

Comme elle félicitait un jour son frère de l'heureux parti qu'il allait prendre :

— Vous serez bien contente, lui dit Eutrope, puisque ma détermination va vous rendre une des plus riches héritières du pays.

La jeune fille se troubla en entendant ces paroles; elle baissa la tête et rougit. Puis, s'étant un peu rassurée :

— Que vous me connaissez mal, ô mon frère, lui dit-elle. Dieu sait quel est l'héritage que mon cœur ambitionne!

Et quelques jours après, Maure déclarait à ses parents qu'elle renonçait à tout établissement terrestre, pour embrasser le saint état de la virginité.

UNE CONVERSION MIRACULEUSE

Hélas! rien n'est sans mélange dans les félicités de la terre. Cette mère, si heureuse dans ses enfants, éprouvait une vive affliction au sujet de son époux. Marien avait une conduite tristement en désaccord avec ses principes religieux. Indifférent au salut de son âme, il recherchait avec ardeur tout ce qui pouvait flatter ses sens et satisfaire ses grossiers appétits. Homme du monde, selon toute l'énergie de ce mot, il trouvait, malheureusement, dans son opulente fortune, les moyens de contenter ses goûts, son luxe et ses passions. Sédulie, depuis longtemps, gémissait en secret, car elle voyait son époux courir vers la damnation éternelle. Ni ses prières, ni ses larmes, ni ses plus tendres représentations, rien n'avait pu amollir ce cœur endurci par le péché. Un jour qu'elle avait pleuré plus que de coutume, Maure, fixant les yeux sur Sédulie :

— Qu'avez-vous, bonne mère, lui dit-elle? Je vois des larmes dans vos yeux. Votre fille vous aurait-elle donné quelque chagrin?

— Non, ma fille, lui répondit la mère en l'embrassant; ce qui m'attriste, c'est de voir que votre père ne remplit pas ses devoirs religieux. Je le recommande à vos prières.

Maure comprit l'importance de cette recommandation, quoiqu'elle ne se doutât pas des excès de son père.

A dater de ce jour, Maure ne cessa de prier pour lui.

« O mon Dieu, disait-elle dans sa naïve simplicité, vous avez promis d'exaucer la prière de l'âme qui s'humilie, comment pourriez-vous ne pas écouter la plus petite, la dernière de vos servantes? » Puis, comme elle savait que la prière arrive plus vite au ciel quand elle est accompagnée du jeûne et de l'aumône, elle distribuait chaque jour aux pauvres l'argent dont elle pouvait disposer, et s'imposait des privations, des pénitences, sans ménager son âge ni sa délicatesse. Dieu se laisse toucher par les supplications et les souffrances volontaires. Marien, éclairé d'une lumière surnaturelle, vit l'affreux état de son âme et en eut horreur. Persuadé, en même temps, qu'il devait cette grâce à l'innocence de sa fille, il voulut qu'elle fût la première instruite de son heureux changement.

En ce moment, Maure priait dans son oratoire. En voyant entrer Marien, elle se leva; et, avant que celui-ci eût ouvert la bouche pour lui annoncer son bonheur, elle avait tout compris, car elle avait vu des larmes couler des yeux de son père. Maure était au comble de la joie : « Bénissez le Seigneur, disait-elle à Marien, car il nous a sauvés dans sa miséricorde.

— Que faut-il faire, reprit le père, pour me montrer reconnaissant?

— Suivez-moi, mon bon père, » lui dit sa fille.

Et Maure conduisit son père auprès de saint Prudence, évêque de Troyes. Ce fut un spectacle bien touchant pour le vénérable pontife; il ne savait pas ce qu'il devait admirer davantage, ou la sagesse de cette jeune fille lui conduisant un vieillard, ou la docilité du vieillard obéissant à une jeune fille. Saint Prudence, après les avoir sincèrement félicités l'un et l'autre, retint auprès de lui Marien. Pendant les longues heures qu'ils pas-

sèrent ensemble, les consolations se mêlèrent aux larmes. Le pasteur de l'église de Troyes était heureux, car une brebis égarée était rentrée au bercail; le vieillard converti versait des pleurs, et, en baisant les mains du saint évêque, il répétait avec amour le nom de sa fille, de sa chère Maure.

L'histoire ne nous dit pas combien d'années Marien passa sur la terre après son retour aux pratiques religieuses. Ce que nous savons, c'est que, pendant les jours qui lui furent accordés pour expier sa vie mondaine, il suivit, avec une religieuse docilité, les conseils de sa fille Maure, qui avait tant contribué à sa conversion. N'était-elle pas sa meilleure amie, son ange tutélaire? La vue de cette enfant de bénédiction portait dans le cœur du pénitent la consolation et la force; sa douce parole était pour ses oreilles comme une voix harmonieuse venue du ciel. Quand Marien mourut, ce fut entre les bras de Maure.

RELIGIEUSE AU MILIEU DU MONDE

Après la mort de son père, notre Sainte redoubla de zèle et d'ardeur pour atteindre à la perfection qu'elle s'était depuis longtemps proposée. Mais, soit qu'elle ne voulût pas se séparer de Sédulie, condamnée désormais à vivre seule, soit que Dieu permît qu'elle restât dans le monde pour lui servir de modèle, Maure n'alla pas demander à la religion le voile sacré des vierges. Elle transforma donc sa maison en véritable cloître, et sa ferveur n'eut presque rien à envier aux servantes de Jésus-Christ qui s'étaient, par vocation, séparées du siècle. Rigide observatrice de la règle qu'elle s'était imposée elle-même, avec l'approbation du saint évêque de Troyes, elle goûtait dans cet assujettissement de sa volonté propre la paix et la vraie liberté. Ses journées étaient partagées entre la prière, la pénitence et le travail des mains. Oh! que le temps s'écoule vite lorsqu'il est si saintement employé!

MAURE EMBELLIT LES ÉGLISES

Parmi ses travaux manuels, Maure donnait la préférence à ceux qui avaient pour objet la décoration des églises et l'ornement des autels. En lisant les psaumes du roi-prophète, elle avait été frappée, sans doute, de ces paroles : *O mon Dieu! j'ai aimé la beauté de votre maison, de ce lieu que vous avez choisi pour demeure.* Cet amour du prophète pour la maison de Dieu s'était communiqué au cœur de la sainte fille et lui avait inspiré la résolution la plus généreuse. En effet, Maure consacra une notable partie de sa fortune à pourvoir aux besoins des églises, à entourer le culte divin de pompe et de majesté. Elle entretenait d'huile les lampes du sanctuaire et fournissait la cire qui devait l'illuminer aux jours des solennités. Elle faisait de ses propres mains les pales, les aubes et autres ornements sacerdotaux. Le saint évêque de Troyes nous apprend « qu'il estimait plus que l'or et les pierres précieuses une aube de lin que Maure lui avait donnée, qu'elle avait filée, qu'elle avait faite et blanchie de ses mains, et dont elle l'avait prié de se servir, lorsqu'il offrirait à Dieu le Saint Sacrifice de la messe ».

Chose vraiment admirable! Comme si le Seigneur eût voulu récompenser la sainte fille du zèle qu'elle mettait à parer ses autels et à revêtir ses ministres, il arriva souvent que les prêtres qui célébraient les saints mystères avec les ornements auxquels Maure avait travaillé de ses mains, éprouvèrent une ferveur inaccoutumée et reçurent des grâces plus merveilleuses encore. C'est ce qui arriva à saint Prudence, la première fois qu'il célébra la sainte messe avec l'aube que Maure lui avait donnée. Dans le sermon qu'il prononça en faveur de la sainte fille, et que nous voudrions pouvoir traduire ici pour l'édification de nos lecteurs, le saint pontife avoue, dans son humble simplicité, « que le contact de cet ornement précieux a fondu la glace de son cœur et a opéré en lui un changement qui tient du miracle. Il ne veut pas cacher non plus, pour la gloire de Dieu et celle de sa fidèle servante, qu'il reçut alors un don qu'il met au-dessus de tous les trésors de la terre, *le don des larmes* ».

Dès ses plus tendres années, Maure avait l'habitude d'aller à l'église avant le jour et d'y demeurer jusqu'à l'heure de sexte. Cette pieuse coutume, elle la conserva jusqu'à la fin de sa vie. Après qu'on avait chanté les saints offices, elle allait se prosterner successivement devant trois tableaux de cette église qui représentaient Jésus-Christ, l'un dans son enfance, l'autre attaché à la croix, et le troisième assis sur un trône de gloire. Devant ces peintures, elle faisait trois oraisons ferventes et conformes aux mystères qu'elles offraient à ses yeux. L'évêque saint Prudence, à qui les singularités de cette pratique n'avaient point échappé, ne l'en détourna jamais. Il ne lui en parla même que dans sa dernière maladie, et ce fut alors que la sainte fille lui fit connaître les grâces merveilleuses que Dieu lui avait communiquées dans ces exercices de sa piété.

Maure avait une dévotion singulière pour les mercredi et vendredi de chaque semaine. Elle ne manquait jamais, ces jours-là, d'aller en pèlerinage à l'abbaye de Montenay, située à deux lieues de la ville. Vêtue comme une mendiante, elle n'emportait pour sa nourriture qu'un peu de pain et d'eau, et faisait pieds nus ce trajet assez long. Elle professait une grande estime pour les religieux de ce monastère, et leur distribuait de nombreuses aumônes. Leur abbé, nommé Léon, était pour la sainte fille l'objet d'une vénération toute particulière ; c'était lui qui l'avait baptisée et avait beaucoup contribué à son éducation chrétienne.

MIRACLES DE LA SAINTE

Le Seigneur voulut manifester au monde combien les saintes œuvres de Maure lui étaient agréables, en lui accordant le don des miracles. Un jour que notre Sainte embrassait, en versant d'abondantes larmes, l'autel où reposaient les reliques de la bienheureuse vierge Mâtié, un chanoine nommé Maurice, témoin de cette tendre piété, se sentit tout à coup animé d'une grande

confiance. Ses yeux étaient depuis longtemps affectés d'une cruelle maladie, et Maurice se dit à lui-même que s'il pouvait les frotter avec un peu de terre détrempée des larmes de la Sainte, ils seraient aussitôt guéris. Quand Maure fut sortie de l'église, le chanoine s'empressa d'obéir à son inspiration; il s'approcha de l'autel de sainte Mâtié, et recueillant avec respect la poussière du pavé, encore toute mouillée des pleurs de la vertueuse fille, il l'appliqua sur ses yeux. Il se sentit guéri à l'instant même.

Un autre jour, comme saint Prudence, entre l'heure de sexte et celle de none, prêchait le sermon de la Passion dans l'église Saint-Aventin, située dans un des faubourgs de Troyes, Maure se leva tout à coup et fit le signe de la croix, en présence de l'assemblée. L'évêque, interrompant son discours, demanda à la sainte fille pourquoi elle agissait ainsi. Maure répondit qu'elle s'était levée, parce qu'en ce moment même, le diacre Maurice chantait la Passion de Notre-Seigneur dans l'église cathédrale. L'évêque, suivi de la foule, se rendit aussitôt à l'église des Saints-Apôtres, et l'on reconnut, non sans une grande admiration, que Maure ne s'était pas trompée. Mais, tandis que tous bénissaient le Seigneur des choses merveilleuses qu'il opère par ses saints, l'humble fille, prosternée aux pieds de saint Prudence, se frappait la poitrine et s'avouait hautement coupable d'avoir interrompu la parole de Dieu.

SAINTE MORT

L'heure de la récompense allait sonner pour Maure. Sa vie avait été courte mais bien remplie. Quoique la sainte fille n'eût que vingt-trois ans, elle était mûre pour le ciel. Des circonstances très particulières signalèrent sa dernière maladie, qui ne fut pas de longue durée. La veille du jour où elle quitta cette vie, saint Prudence, accompagné d'un diacre et d'Eutrope, frère de la Sainte, était debout d'un côté de son lit, tandis que de l'autre côté l'abbé de Montenay, avec quelques-uns de ses religieux, récitait à voix basse les psaumes de la pénitence. Dans la chambre régnait un profond silence, interrompu seulement par les gémissements que laissait échapper quelquefois l'inconsolable Sédulie. Tout à coup, on entendit une voix très agréable, accompagnée d'un instrument harmonieux : cette voix appela Maure par son nom, et ensuite la mélodie cessa. Les assistants furent ravis d'admiration, mais personne n'osa demander à Maure l'explication de ce qui venait de se passer.

Le lendemain, qui devait être le dernier jour de son pèlerinage sur la terre, elle parut radieuse en présence des mêmes personnes qui s'étaient trouvées la veille autour de son lit. Elle s'entretint longtemps de choses pieuses avec le saint évêque Prudence et l'abbé Léon. Puis, ayant péniblement levé la tête de dessus son oreiller, elle la pencha vers quatre côtés différents, comme pour saluer quelqu'un. L'abbé de Montenay lui ayant demandé la raison de ce qu'elle venait de faire :

— Je saluais, répondit-elle, saint Pierre et saint Paul, saint Gervais et saint Protais, et je les remerciais du secours qu'ils m'ont apporté à cette heure dernière. Pendant ma vie, je les ai honorés selon mon pouvoir; au moment de ma mort, ils sont venus chasser des bêtes cruelles que je voyais là, près de mon lit.

Se tournant ensuite du côté de saint Prudence :

— J'ai une dernière grâce à vous demander, mon Père et mon évêque, lui dit-elle : c'est que vous ne différiez pas davantage de me donner, en présence de tous les assistants, les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction.

Le désir de Maure fut exaucé à l'instant. Elle reçut avec componction et amour ces dernières consolations de l'Eglise. Ensuite, elle commença à réciter d'une voix ferme et distincte l'*Oraison Dominicale*. Mais quand elle fut arrivée à ces paroles : *Que votre règne arrive*, ses yeux se fermèrent, la voix expira sur ses lèvres. Maure était allée jouir de la récompense promise aux âmes pures. C'était le 21 septembre 860.

HONNEURS QU'ON LUI REND

Le Seigneur ne tarda pas à faire connaître à la terre qu'il avait admis sa sainte épouse aux noces de la bienheureuse éternité. Plusieurs miracles qui s'opérèrent avant même qu'on eût procédé aux funérailles de Maure apprirent à tous qu'on pouvait désormais invoquer comme une sainte celle dont la vie avait offert le plus beau modèle des vertus chrétiennes. Aussitôt après qu'elle eut rendu le dernier soupir, Mauriciane, très illustre dame et sœur de Sédulie, avec ses deux filles, Damone et Thécie, ôtèrent le cilice dont son corps était couvert. Elles en firent quatre parts, en gardèrent une pour chacune d'elles, et remirent celle qui restait à l'évêque Prudence.

Le corps de la sainte fille fut porté au monastère de Montenay, qu'elle avait si souvent visité pendant sa vie, et dont elle avait été la bienfaitrice.

Maure fut ensevelie avec honneur, et en présence d'un grand concours de fidèles, dans un petit village situé à une lieue de Troyes, et qui porte encore aujourd'hui le nom de Sainte-Maure. Les nombreux miracles qui ont eu lieu sur son tombeau proclament bien haut la puissance de Maure et justifient la confiance que les peuples n'ont cessé de mettre en son intercession.

AUTEURS CONSULTÉS :

Revue catholique, 1859-1860. Article de l'abbé Autié. — *Acta sanctorum*, Boll. 21 sept., t. VI, p. 271-277. — *Les vies de saint Prudence, évêque de Troyes, et de sainte Maure, vierge*. Paris, 1723. In-12.

SAINT MAURICE

PATRON DES MILITAIRES, ET LES SOLDATS DE LA LÉGION THÉBÉENNE, MARTYRS

Fête le 22e septembre.

L'histoire de l'Eglise catholique, seule et véritable Eglise de Jésus-Christ, nous offre à chaque siècle de magnifiques exemples de grandeur morale, qui honorent l'humanité et peuvent servir d'enseignement aux générations futures. Ainsi, il y eut telle année du quatrième siècle, où l'on vit toute une légion romaine (nous dirions aujourd'hui un régiment), son général en tête, sacrifier sa vie plutôt que de commettre un crime : le crime de renoncer à Jésus-Christ et de persécuter les chrétiens.

Cette légion était la *légion thébéenne* et son général était *saint Maurice*.

Il y avait déjà trois cents ans que Jésus-Christ était né à Bethléem et, malgré les persécutions, son Eglise s'était répandue dans tout l'empire romain et au delà. Mais la puissance restait aux mains des persécuteurs. Après de longues années de dissensions politiques, les armées romaines obéissaient à un ancien esclave dalmate, Dioclès, successivement soldat, officier, général, et enfin empereur sous le nom de Dioclétien. Pendant plusieurs années, il laissa les chrétiens en paix, il craignait en les envoyant à la mort de dépeupler l'empire. Enfin, excité par son collègue Maximien, et plus encore par son lieutenant Galère, il condamna tous les adorateurs de Jésus-Christ à l'apostasie ou à la mort. La grande persécution

ne devint générale qu'en février de l'an 303; mais elle sévit contre les soldats chrétiens dès l'année 302 (et ce fut l'époque du martyre de la *legion thebeenne*.)

La *légion thébéenne* était ainsi nommée parce qu'elle avait été recrutée dans la Thébaïde, cette province de la Haute-Egypte dont les solitudes devaient bientôt être illustrées par des milliers de saints religieux. Pour empêcher toute nouvelle tentative d'indépendance parmi les énergiques habitants de cette province située aux extrémités de l'empire romain, Dioclétien avait enrôlé dans son armée presque toute la jeunesse valide du pays. Le savant abbé Ducis nomme jusqu'à six légions de Thébéens (1). L'une d'elle, entièrement composée de soldats chrétiens, avait pour chef (*primicier*) un héros, Maurice, né dans la Thébaïde comme ses soldats. « Type accompli du chevalier chrétien, dit M. Montagnoux, il portait sous son armure une âme d'ange et un cœur de lion. »

Parmi ses principaux officiers, on remarquait Exupère, Candide et Innocent. La légion romaine, à cette époque, était composée de six mille six cents soldats, auxquels on adjoignait quelques compagnies auxiliaires de cavalerie. La légion de saint Maurice signala d'abord son courage dans une campagne victorieuse contre les Maures d'Afrique, en 293; puis sur les bords du Danube, à l'autre bout de l'empire l'an 299 et l'an 300; elle se trouvait en Asie, sur les frontières de la Perse, lorsqu'au printemps de l'an 302, Dioclétien l'envoya en Occident à son collègue Maximien-Hercule, pour défendre la frontière du Rhin contre les barbares. Dans le cours de la même année, nouvelle révolte dans la Mauritanie (Algérie). Maximien se hâte d'organiser une expédition contre les rebelles, et les braves guerriers de saint Maurice sont désignés pour en faire partie. Soldats infatigables, toujours prêts à se dévouer pour la défense des provinces romaines, dociles aux ordres des chefs parce qu'ils obéissent à Dieu, les Thébéens quittent leurs campements de Mayence ou de Cologne, dans les derniers jours du mois d'août, et se mettent en marche vers l'Italie où ils doivent s'embarquer pour l'Afrique.

Mais voilà qu'au lieu d'aller moissonner si loin des lauriers périssables, ils vont rencontrer dans une vallée des Alpes un combat inattendu; et, soldats du roi immortel Jésus-Christ, ils remporteront sur l'impiété païenne le plus éclatant triomphe, qui leur méritera une gloire divine et éternelle.

LA LÉGION THÉBÉENNE DÉCIMÉE

« C'était au mois de septembre de l'an 302 du Sauveur. Le gros de l'armée était campé au pied des Alpes à Octodure, aujourd'hui Martigny. La légion thébéenne, qui formait l'arrière-garde de l'armée impériale de Maximien-Hercule, s'était arrêtée sur les bords du Rhône, aux portes de l'antique cité connue dans l'histoire sous le nom de Tarnade, puis d'Agaune et enfin de Saint-Maurice-d'Agaune, (dans le Valais suisse.) A peu de distance au sud de cette ancienne station romaine, entre la montagne et le fleuve, s'étend une longue plaine, qui servait aux campements militaires des légions qui allaient dans les Gaules ou retournaient en Italie (2). »

Les armées romaines ne franchissaient jamais les Alpes sans offrir un sacrifice destiné à se rendre propice le Jupiter des Alpes *(Jovi Pœnino)*. L'empereur envoie aux Thébéens l'ordre de rechercher les chrétiens du pays pour les forcer à l'apostasie et rejoindre eux-mêmes le reste de l'armée pour prendre part aux sacrifices idolâtriques... Que vont faire ces guerriers toujours si fidèles?... Entre Dieu et l'empereur ils n'hésitent pas.

Assurément, c'est un grand et nécessaire principe de discipline militaire que le soldat doit exécuter les ordres de ses chefs et non les discuter. Mais lorsqu'un ordre des chefs est manifestement contraire à la loi de Dieu, le soldat ne doit pas l'exécuter. — Un bon soldat devrait-il obéir à un lieutenant révolté donnant des ordres contraires à ceux du général? — Evidemment non. De même, si un homme, constitué en dignité, commande une action contraire aux ordres de Dieu, notre premier Maître et souverain Roi à tous, cet homme, quelle que soit sa dignité, n'est qu'un rebelle à son chef suprême, et on n'a pas le droit de se rendre complice de sa révolte en lui obéissant en ce point. — Voilà pourquoi saint Maurice et ses compagnons ne furent point des rebelles, mais des héros de loyale fidélité en refusant jusqu'à la mort d'exécuter les ordres criminels d'un prince impie; car la force ne saurait primer le droit et *il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*.

Le cruel et fougueux Maximien, en apprenant le refus des Thébéens, bondit de colère et donna l'ordre de *décimer* la légion. C'était le châtiment usité dans l'armée romaine contre les mutins et les lâches. Voici comment on l'exécutait : chaque centurion jetait dans une urne ou un casque les noms de cent hommes qu'il commandait; on tirait ensuite dix noms et ceux que le sort avait ainsi désignés étaient passés par les armes.

Un détachement de l'armée païenne, commandé probablement par Rictius Varus, partit donc d'Octodurum, et franchit rapidement les quatre lieues qui séparaient cette ville du camp des Thébéens. Maurice les attendait à cheval à la tête de ses troupes rangées en bataille, comme pour une revue militaire. « Au soleil levant, au pied des cimes neigeuses qui dominent et entourent l'antique Tarnade, qu'il devait être beau à contempler le spectacle de ces six mille légionnaires, à qui la foi rendait plus aisé le service militaire, groupés par une discipline merveilleuse autour de leur vaillant primicier! L'aigrette blanche au casque et la clamyde de pourpre aux plis flottants, rattachée à l'épaule par le laticlave, Maurice apparaissait immédiatement avant les primipilaires. A ses côtés chevauchaient Exupère, le *campiductor* (adjudant-major) de la légion, et Candide, le *sénateur* des troupes, ayant tous deux au casque l'aigrette rouge et sur les épaules la blanche clamyde. L'énergie tempérée par la douceur brillait sur le visage de ces vaillants chefs; une fière sérénité éclatait dans leurs traits, et il s'exhalait de leur personne un parfum de bravoure et de vertu. Les soldats étaient, dit-on, les plus beaux types militaires qu'eussent jamais contemplés les Alpes depuis Annibal; on comprenait, à les voir, qu'on eût fait d'eux la vaillante élite d'une vaillante armée (1). »

En présence de ces bataillons magnifiques, à la

---

(1) *Prima Diocletiana Thebæorum, Secunda Diocletiana Thebaïdos, Tertia Diocletiana Thebæorum; prima Maximiana Thebæorum, secunda Maximiana Thebæorum*, (c'est celle-ci qui paraît avoir été la légion martyre) *Tertia Maximiana Thebæorum*. — Voir : *Saint Maurice et la légion thébéenne*, par M. le chanoine Ducis; — chez Niérat, à Annecy.

(2) *Saint Maurice et la légion thébéenne*, par M. le Chanoine Bernard de Montmélian, tome 1er, page 174 (chez Plon, à Paris; 2 volumes; c'est l'ouvrage le plus complet sur la question.) — La chute du mont Taurédunum a plus tard modifié le site de Tarnade.

(1) *Saint Maurice et la légion thébéenne*, par Maurice Simonnet.

rue de l'harmonie majestueuse et formidable de leurs mouvements, les escadrons païens craignent pour eux-mêmes. Qu'ils se rassurent : ces armes tant de fois victorieuses des ennemis de la patrie, les Thébéens ne les tireront pas contre leurs compagnons d'armes. Le Christ ne leur demande point cela.

L'envoyé de l'empereur somme Maurice et sa légion d'obéir à l'ordre impie de Maximien, sous peine d'être décimés : « Nous sommes chrétiens ! répondent d'une commune voix officiers et soldats, nous ne pouvons pas persécuter nos frères ni sacrifier aux faux dieux ! » Aussitôt on ordonne aux centurions de jeter dans des casques les noms des légionnaires : on tire au sort : un sur dix : dix sur cent : six cents hommes doivent périr. Au lieu d'appréhender le sort fatal, chacun le désire pour soi, chacun veut mourir pour le Christ ; on félicite les élus, on les prie de céder leur place, mais nul courage ne faiblit ; ceux qui vont mourir reçoivent les adieux et les embrassements de leurs camarades, puis ils livrent leur noble tête au glaive des exécuteurs. Toute la légion est là, immobile sous les armes, enviant le sort des martyrs, les encourageant du regard et de la voix.

Le sanglant sacrifice achevé, les bourreaux retournent mornes et silencieux auprès de leur maître. En les voyant revenir seuls, en apprenant que la légion thébéenne persiste dans ce qu'il appelle sa *révolte*, le tyran, plus furieux qu'une bête fauve, envoie l'ordre de la décimer une seconde fois.

L'affreuse boucherie recommença donc ; et plusieurs centaines de braves rougirent de leur sang les rives du Rhône.

Les survivants, inébranlables dans leur foi, adressèrent à cet empereur, devant qui le monde tremblait, l'admirable et noble déclaration suivante, où se peint la grande âme de saint Maurice :

MESSAGE A L'EMPEREUR — LA GRANDE IMMOLATION

« Empereur, nous sommes vos soldats; mais en même temps — et nous nous faisons gloire de le dire hautement, — nous sommes les serviteurs de Dieu ! A vous nous devons le service militaire, à Lui l'hommage d'une vie innocente. De vous nous recevons la solde pour nos services, de Lui nous avons reçu la vie. Nous ne pouvons donc, ô empereur, vous obéir à vous jusqu'à renier Dieu, notre créateur, Seigneur de toutes choses, et qui est aussi votre Maître, que vous le vouliez ou non. Donnez-nous des ordres que nous puissions suivre sans l'offenser, et nous continuerons à vous obéir comme par le passé; sinon, nous obéirons à Dieu plutôt qu'à vous...

» Voici nos mains : elles sont prêtes à combattre les ennemis de l'empire romain, les rebelles et les impies ; mais elles ne savent pas égorger des amis de Dieu et des frères. Nous ne pouvons oublier que nous avons pris les armes pour la défense de nos concitoyens, et non pour leur destruction. Toujours nous avons combattu pour la justice, pour le bien, pour le salut des innocents : telle était notre ambition.

» Nous avons servi sous vos drapeaux, à cause du serment de fidélité que nous vous avons prêté. Mais notre premier serment a été donné à Dieu ; c'est à Lui d'abord et avant tout que nous avons juré fidélité, et à vous en second lieu seulement. Si donc nous violons cette fidélité que nous avons promise à Dieu, comment vous, empereur, pourrez-vous compter sur la fidélité secondaire que nous vous avons vouée ?

» Vous voulez qu'on cherche les chrétiens. Soyez satisfait, nous voici : nous sommes chrétiens, n'en cherchez pas d'autres. Nous adorons Dieu le Père Tout-Puissant et son Fils Jésus-Christ qui est un même Dieu avec lui... Nous avons vu tomber sous le glaive les compagnons de nos travaux et de nos dangers, et leur sang a rejailli jusque sur nous. Cependant nous n'avons pas pleuré leur mort ; au contraire, nous nous sommes réjouis de leur bonheur et nous les avons félicités d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour leur Seigneur et leur Dieu.

» Nous ne sommes pas des révoltés que le désespoir anime contre vous : nous avons des armes entre les mains et nous ne résistons pas ; nous aimons mieux être victimes que bourreaux ; nous préférons mourir innocents que vivre coupables. Maintenant si vous avez de nouvelles sentences à porter contre nous, sachez que le fer, le feu, la torture ne nous effrayent pas : nous sommes prêts à mourir ; car nous le déclarons hautement, nous sommes chrétiens et nous ne pouvons pas persécuter les chrétiens. »

Le tyran était incapable de comprendre un si beau langage. Ces Thébéens formaient une des *légions palatines* (garde impériale), c'était un corps d'élite qui avait rendu de grands services en Orient et en Occident, n'importe : dans sa rage païenne et son orgueil froissé, Maximien oublie tout. D'un trait de plume, il condamne à mort ces cinq mille braves, et met en marche une grande partie de l'armée qui l'entoure, pour assiéger et exterminer les Thébéens dans leur camp.

Ceux-ci connaissaient trop bien leur cruel maître pour ne pas s'y attendre. Ils auraient pu s'enfuir à travers les défilés des montagnes, ou électrisés par le désespoir, se retrancher dans les gorges ou sur les rochers et vendre chèrement leur vie. Mais non, ni la lâcheté, ni le désespoir ne troublent leur cœur, tous sont dignes de leur héroïque chef, dignes de leurs frères martyrs ; ils ont hâte d'aller les rejoindre dans la gloire, en mourant à leur tour pour Jésus-Christ. Aussi, qui pourrait redire les choses sublimes qui se passèrent dans la nuit du 21 au 22 septembre, cette *veillée des armes* où les chevaliers du Christ se préparèrent au grand combat et à la grande victoire ! Tour à tour, Maurice et les principaux chefs exhortaient la multitude ; les soldats s'encourageaient mutuellement, ils priaient ensemble, s'embrassaient et se donnaient rendez-vous dans le ciel.

Voici le grand jour : l'armée païenne les entoure et se précipite sur eux le glaive à la main, comme une légion de moissonneurs sur un champ d'épis mûrs. Saint Maurice et les chefs sont égorgés les premiers à la vue de leurs bataillons ; leurs soldats déposant leurs armes présentent aux bourreaux leur tête, leur gorge ou leur poitrine ; ils tombent par centaines sous le glaive, sous la lance, sous la massue ; la terre se couvre de cadavres, elle s'inonde de ruisseaux de sang, qui vont rougir les flots du Rhône où roulent parfois des têtes, des membres coupés et des corps mutilés.

Enfin le carnage est terminé ; les bourreaux se partagent les dépouilles de leurs victimes et se réunissent par groupes pour boire et festoyer en l'honneur de cet horrible triomphe. Ils voient alors passer un voyageur : c'était un ancien militaire nommé Victor, qui, après de longs et brillants services, avait reçu son congé et vivait retiré au pays de Véragres. Les soldats l'invitent à s'asseoir et à partager leur festin. Mais apprenant le sujet de leur joie cruelle, Victor témoigne son indignation et veut partir. « Serais-tu donc chrétien, toi aussi ? lui crient les soldats. — Oui, je le suis, et je le serai toujours ! » répond fièrement Victor. Alors, saisissant leurs armes, ils se précipitent sur lui et le tuent.

Son âme va rejoindre au ciel la brillante armée des martyrs.

Tel fut le magnifique témoignage rendu par six mille guerriers de Rome antique à la divinité de Jésus-Christ. — O sainte Eglise de Dieu, immortelle Epouse du Christ, ne pleure pas la mort de ces fils glorieux. Ils vivent à jamais avec Dieu et, réunis aux bataillons des anges, ils forment autour de toi un invisible mais puissant rempart de protecteurs immortels. — Encore dix ans et ces mêmes défilés des Alpes verront passer Constantin le Grand et l'armée du premier empereur chrétien.

AUTRES SOLDATS MARTYRS

Après la légion de saint Maurice, la persécution atteignit les autres parties de l'armée et les différentes garnisons échelonnées depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée d'une part, jusqu'à l'Adriatique de l'autre. Beaucoup d'officiers et de soldats payèrent de leur vie leur fidélité à Jésus-Christ. La tradition donne à plusieurs de ces nouveaux martyrs le nom de Thébéens ; peut-être appartenaient-ils à quelques compagnies de la légion Mauricienne absentes d'Agaune au moment du massacre ; mais il est plus probable qu'ils faisaient partie des autres légions thébéennes, spécialement de la *prima Diocletiana* dans la Haute-Italie, et de la *Tertia Maximiana* sur les bords du Rhin. Parmi ces martyrs, nous citerons saint Ours et saint Victor à Soleure, saint Thyrse, avec sa sœur sainte Regula, près de Zurich ; un autre saint Thyrse, avec saint Boniface, saint Second et environ deux cents soldats à Trèves ; le capitaine saint Géréon à Cologne, avec de nombreux compagnons dont certains auteurs font monter le chiffre jusqu'à trois ou quatre cents; saint Victor et saint Mallose à Santes, au pays de Clèves ; saint Cassien et saint Florent à Bonn ; saint Soluteur, saint Octave, saint Adventeur, saint Théodore, deux saints du nom de Maurice, deux autres du nom de Victor, un saint Georges, un saint Sébastien, et plusieurs autres à Turin; l'officier supérieur saint Second à Vintimille ; les saints Cassius, Second, Séverin et Licinius à Côme; les saints Constant, Magnus, Constantin, Théodore, Dalmace, Ponce et Désiré près de la vallée de Magra, saint Antonin à Plaisance ; saint Alexandre à Bergame, et une foule d'autres en diverses villes d'Italie.

CULTE DE SAINT MAURICE ET DE SES COMPAGNONS

Les chrétiens des Alpes ne purent donner qu'une sépulture provisoire à la multitude des martyrs d'Agaune, si toutefois leurs bourreaux avaient négligé de les recouvrir de terre. Mais Dieu et ses anges veillaient sur ces restes destinés aux gloires de la résurrection future.

Vers l'an 350, saint Théodore, évêque de Sion, en Valais, à la suite d'une révélation divine, convoque un grand nombre d'ouvriers, les conduit sur le champ du martyre, et fait exhumer des centaines de corps qu'il ensevelit respectueusement dans de longs caveaux souterrains et murés. Au-dessus, il bâtit une église.

Ce pieux travail dura longtemps. Or, parmi les nombreux ouvriers réunis à la voix de l'évêque, raconte saint Eucher, il s'en trouva un qui était encore païen. Un dimanche, tous les autres avaient quitté le chantier à cause du repos dominical et des offices de l'Eglise, le païen était resté seul à continuer son travail. Tout à coup, au milieu de cette solitude, il se voit environné par les saints martyrs, resplendissants de lumière ; ils le renversent à terre et le frappent, en lui reprochant son impiété : pourquoi ne va-t-il pas à l'église? pourquoi profane-t-il leurs cendres par son travail de païen?... Miséricordieuse correction, car cet obstiné, converti par ce prodige, alla aussitôt demander le baptême à l'évêque et devint un fervent chrétien.

Des moines furent préposés à la garde de l'église et des saintes reliques, sous la juridiction de l'évêque de Sion, qui habitait souvent au milieu d'eux. Les fidèles de la contrée et même des pays lointains, les voyageurs et les pèlerins allant de Gaule en Italie venaient souvent s'agenouiller devant la tombe de saint Maurice et de ses compagnons. Après saint Romain de Condat, on y vit venir saint Martin, l'apôtre des Gaules. On raconte qu'il demanda des reliques, mais les moines ne le reconnaissant pas dans son humble équipage, refusaient de lui en donner ; alors il prit un couteau et se mit à couper un peu de cette terre sacrée qui avait bu le sang d'une légion de martyrs. O merveille! voilà que sous ses doigts le sang jaillit de la terre, il coule rouge et vermeil comme à l'heure de l'immolation : Martin en remplit plusieurs vases ; il en laisse un aux moines d'Agaune et emporte les autres, avec de nombreuses reliques, qu'on lui accorde volontiers cette fois.

Agaune, si riche en reliques, en a distribué des multitudes dans la suite des siècles, ce qui a beaucoup contribué à répandre au loin le culte de saint Maurice et de la *légion thébéenne*.

L'an 506, saint Séverin, abbé d'Agaune, vint à Paris, guérir Clovis malade, et s'en retourna comblé de faveurs.

En 515, Sigismond, roi de Bourgogne, que ses malheurs devaient conduire au ciel, venait se consoler à la tombe des saints martyrs ; sur le conseil de Maxime, évêque de Genève, et avec l'approbation de nombreux évêques, il transforme le couvent d'Agaune en une vaste abbaye; il dote de riches revenus la nouvelle basilique, où plusieurs centaines de religieux, divisés en neuf chœurs, se succèdent les uns aux autres pour chanter perpétuellement, jour et nuit, les louanges de Dieu et de ses saints : c'est ce qu'on appela le *laus perennis*, sublime effort des âges de foi, par lequel la terre s'efforçait de reproduire les chants immortels du ciel.

Plus tard, Gontran, roi de Bourgogne, répara l'abbaye ravagée par les Lombards. Charlemagne apporta aussi au sanctuaire le tribut de sa pieuse générosité ; il passa plusieurs jours à Agaune, priant l'héroïque légion et son vaillant chef, pour lui-même et pour l'empire des Francs. Saint Louis invoquait Maurice comme son modèle. Les princes de la maison de Savoie, longtemps souverains d'Agaune, avaient une grande dévotion au héros martyr. Des papes, comme Etienne III et saint Léon III, sont venus s'agenouiller en ce lieu béni ; beaucoup ont accordé des privilèges à l'abbaye. Saint Bernard de Menthon et saint François de Sales y ont répandu leurs prières.

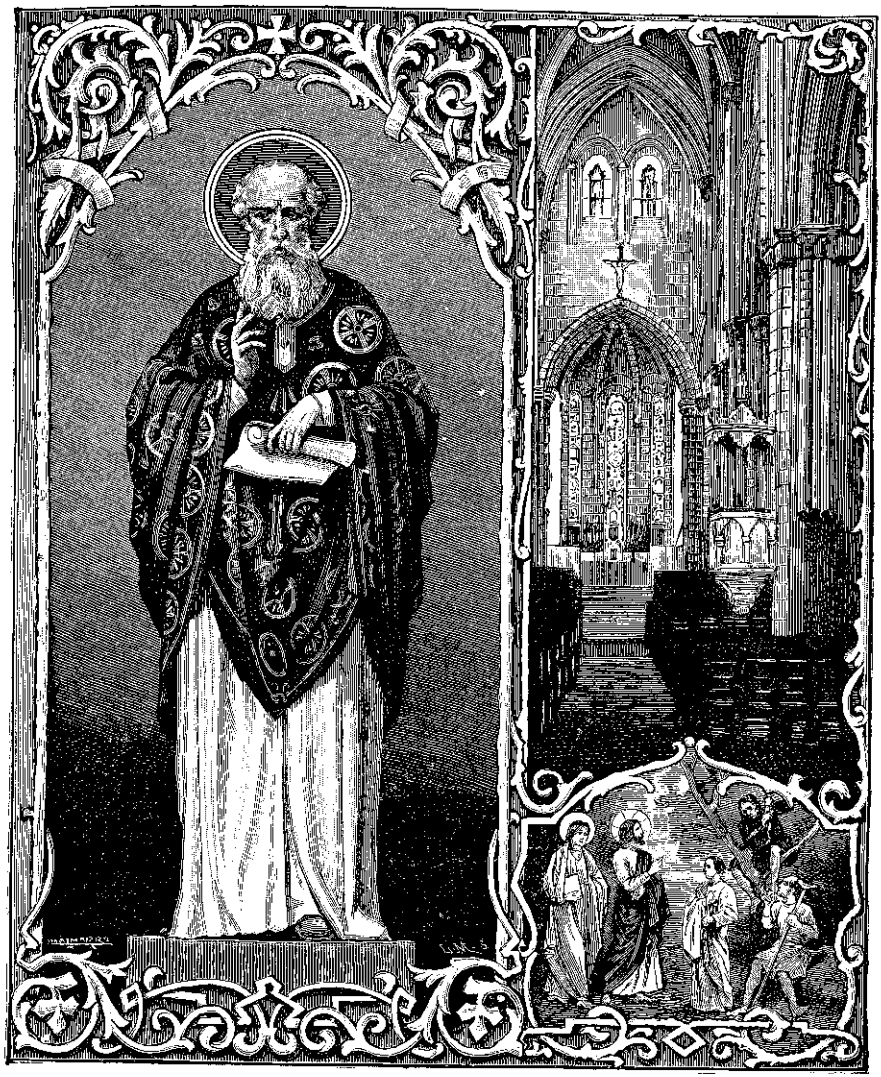
Depuis l'an 1128, les Chanoines Réguliers de saint Augustin sont les fidèles gardiens de ce sanctuaire célèbre. En 1883, Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem *in partibus*, abbé du monastère, voyait accourir vingt mille pèlerins pour célébrer la fête de saint Maurice.

Le nombre des églises ou chapelles dédiées en l'honneur de Saint-Maurice, dans le monde entier, est tellement considérable que nous ne pouvons les citer ici. — Glorieux soldat du Christ, et vous tous, invincibles héros de la légion martyre, soyez nos protecteurs dans le bon combat, afin qu'imitateurs de votre courage, nous participions un jour à votre gloire. Ainsi soit-il.

SAINT SYLVAIN, APOTRE DU BERRY

SAINT SYLVESTRE ET SAINTE RODÈNE

Fête le 22 septembre. — Fête du chef, le V^e^ dimanche après Pâques.



Saint Sylvain. — Ancienne collégiale de Levroux.

Des traditions fort respectables nous représentent saint Sylvain comme étant le Zachée de l'Evangile : c'est, en effet, l'opinion universellement reçue dans les localités et provinces diverses où ce saint est spécialement honoré (1), et on ne peut nier que cette croyance unanime des églises de Bourges, de Blois, de Limoges, de Nevers, de Poitiers, consacrée par l'ancienne liturgie de ces églises, et gravée sur des monuments vénérables, si elle ne constitue pas une certitude historique, ne porte cependant avec elle des marques de grande probabilité.

(1) Levroux, La Celle-Bruères, Thevet, Montipouret, (Bourges). — Bellegarde, Toulx, Bas-le-Roc, Bonnat, (Limoges). — Noyers (Blois). — Loubersac-Montmorillon, (Poitiers), etc.....

L'Evangile de la fête du 22 septembre à l'office célébré dans le collégiale de Levroux était tiré de saint Luc (XIX, 1-10), racontant la vocation de Zachée. On l'appelait l'Evangile de Saint-Sylvain. Le même usage existait à Noyers et autres lieux.

Voir les notices déjà parues dans notre collection : Saint Amadour, (n° 445, nouvelle édition) et Sainte Véronique (n° 529).

D'après ces traditions, saint Sylvain aurait suivi saint Pierre à Rome et celui-ci, tout d'abord, l'aurait envoyé, en compagnie d'un autre saint nommé Sylvestre, pour évangéliser la campagne romaine.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici le récit des anciens Bréviaires de Bourges (XIIIe siècle).

« Quand, après le péché d'Adam, notre père, Jésus-Christ eut rétabli par l'effusion de son sang le genre humain dans l'état de grâce, il constitua dans divers lieux selon le nombre de ceux qui croyaient, des prédicateurs de sa doctrine, pour lui conquérir des âmes. Et parce que les idoles souillaient surtout la ville de Rome, il y envoya le bienheureux Pierre, prince de la foi apostolique, qu'il y devait faire triompher.

» Le bienheureux Pierre, se souvenant des commandements de son Maître, choisit deux disciples, saint Sylvain et saint Sylvestre. Il leur ordonna d'aller remplir l'office de la prédication dans la province romaine, et d'y moissonner les âmes à la gloire de Dieu.

» Les deux apôtres, obéissant à ce que saint Pierre leur commandait, reçurent la bénédiction apostolique et se mirent en route.

» Mais pendant qu'ils cheminaient avec une hâte et une dévotion égales, et qu'arrivés en un lieu peu éloigné de Rome (1)..... ils s'y reposaient, après y avoir élu leur demeure, il advint que le bienheureux Sylvestre, compagnon de saint Sylvain, obéissant à la loi de nature, sortit de ce monde.

» Alors le bienheureux Sylvain, ainsi que l'exigeaient les devoirs de l'humanité, ensevelit et enterra son corps; puis il retourna à Rome pour annoncer à saint Pierre ce qui était advenu.

» Alors saint Pierre donna son bâton pastoral à saint Sylvain et lui dit : Retournez, mon fils, au tombeau de Sylvestre, et au nom de Jésus-Christ, commandez au mort de se lever ». Or, Sylvain, ayant pris le bâton, se remit en route, et lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où reposait le corps enterré, il ouvrit la fosse et touchant le cadavre, comme l'avait recommandé l'Apôtre, du bâton qu'il tenait à la main : « Lève-toi, mon frère, lui dit-il, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; au nom de celui qui ressuscita Lazare d'entre les morts. Je t'ordonne de te lever et de continuer à remplir avec moi le devoir d'obéissance que nous avons reçu de notre maître. »

» A peine Sylvain avait-il achevé ces mots, que le bienheureux Sylvestre se leva plein de santé, et tous deux, reprenant le chemin qu'ils avaient commencé de faire, se hâtaient pour aller annoncer la bonne nouvelle, la pure doctrine, qu'ils avaient puisée dans les enseignements de leur maître (2). »

(1) Le texte porte ces mots *et du nom de Bethania...* On chercherait en vain, dit l'abbé Duroisel (*Saint Sylvain, son tombeau*), ce nom hébreu dans les environs de Rome. On a eu recours pour l'expliquer à d'ingénieuses hypothèses. Nous pensons simplement que le souvenir du lieu précis de la mort et de la résurrection de saint Sylvestre ne s'étant pas conservé, le légendaire lui a donné, par assimilation, le nom de Béthanie, qui rappelait la mort et la résurrection de Lazare. On peut remarquer, en effet, que saint Sylvain, rendant à son compagnon la vie, parle « au nom de celui qui ressuscita Lazare ».

(2) Le miracle d'une résurrection opérée par l'attouchement du bâton de saint Pierre se retrouve dans les anciens actes de saint Front, de saint Georges, de saint Martial, de saint Clément de Metz et de plusieurs autres. Il est probable que cette résurrection a été si célèbre que la foi et la dévotion des peuples envers leurs saints patrons ont attribué à chacun d'eux ce qu'un seul avait fait.

L'*Inventaire du thrésor du Chapitre de Levroux* fait en 1260, porte *Baculus Bti Silvani in argento.* (Vu et copié sur l'original, A. Gay.)

(1) *Breviar. Caduro*, XXVII aug. — *Origines de l'église de Bordeaux.* Mgr Cirot de la Ville, p. 45.

Avant de reprendre le récit de la vie de saint Sylvain et de son apostolat dans le Berry — sujet principal de cette notice, — il est intéressant de suivre, à l'aide des monuments et des traditions orales, les traces du Saint dans les pays illustrés par son passage.

Et d'abord le séjour de Zachée et de sainte Véronique, son épouse, à Soulac (Gironde), est attesté par de nombreux témoignages et consacré par les liturgies de Bordeaux et de Cahors (1).

Le bréviaire de Cahors nous le montre évangélisant le Quercy où il est envoyé par saint Martial, qui vient consacrer lui-même le premier autel érigé par le saint ermite en l'honneur de Marie, invoquée sous le nom de Notre-Dame de Roc-Amadour. Zachée vit retiré au milieu des rochers sauvages : aussi le désigne-t-on dans le pays sous le nom de *rupis amator* (Amadour) comme en Berry, plus tard, on l'appellera Sylvanus ou Sylvain, c'est-à-dire homme des bois, en raison du séjour qu'il fait dans les bois dont il recherche le silence et la solitude. L'homme de Dieu, ici et là, ne fait connaître, par humilité, ni sa race, ni son nom, ni le pays où il est né.

On a cru que Zachée était mort en son ermitage de Roc-Amadour. Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est qu'en 1166, on trouva en ce lieu un cercueil contenant un corps en parfait état de conservation. Le cercueil était sans inscription, mais l'enthousiasme populaire donna un nom à ce corps si bien conservé. On crut avoir retrouvé, après douze siècles, les reliques du Saint fondateur du pèlerinage.

Mais le R. P. Caillau, un savant missionnaire, qui a beaucoup travaillé pour faire revivre les traditions du pèlerinage de Roc-Amadour, dans son *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Roc-Amadour*, approuvée en 1834 par Mgr d'Hautpoul, s'inscrit en faux contre l'opinion qui a cours autour de lui, et affirme, après sérieux examen, qu'on doit considérer le corps découvert au XIIe siècle comme étant celui d'un solitaire humble, inconnu, à qui la tradition publique a donné à tort le nom de saint Amadour. « Qu'aurait-il dit, ce savant missionnaire, ajoute l'abbé Damourette (Revue du Centre), s'il avait connu les traditions, les monuments et les écrits anciens du Berry, qui jettent un si grand jour sur la mort, le tombeau et les reliques de Zachée ? »

ROUTE DU SAINT VERS LE BERRY — IL EST JETÉ DANS LA VIENNE

Quoi qu'il en soit, la tradition de saint Sylvain de Bellegarde, dans le Limousin, est que son patron a été son apôtre et qu'il venait du Quercy, en Berry, par les voies romaines dont l'une passait sur les collines qui dominent Bellegarde au Sud-Ouest. On a de sérieux motifs de marquer le long de cette voie les étapes de l'apostolat de saint Sylvain par les sanctuaires qui lui sont

consacrés ou par les souvenirs qu'il y a laissés; entre autres : Saint-Sylvain Montaigut, Saint-Sylvain Bas-le-Roc, près Boussac, Bonnat, etc.

On a tout lieu de croire qu'il est allé à Limoges revoir saint Martial. C'est peut-être au retour de cette visite faite au grand apôtre de l'Aquitaine, que, passant sur les bords de la Vienne, en un lieu qui plus tard deviendra célèbre dans les fastes de l'Église de Limoges par les austérités de saint Junien, Sylvain voulut annoncer l'évangile du salut aux habitants de la contrée, comme il avait fait à ceux de Bellegarde. Mais ces peuples, encore sauvages, pris d'une frénésie diabolique, le jetèrent à l'eau.

Il est de tradition en Poitou que saint Sylvain fut attaché par eux à une forte pièce de bois, tant ils avaient à cœur qu'il restât englouti au fond de la Vienne. Mais la pièce de bois fut son salut : le radeau suivit le fil de l'eau pendant plusieurs milles, puis s'arrêta chez les Pictaves, en un lieu qu'on nomme aujourd'hui l'Ile Jourdain.

Au dire des habitants, leurs ancêtres seraient accourus de toutes parts pour voir cet homme attaché pieds et mains liés, que le courant de la Vienne avait amené parmi eux : les femmes surtout étaient en grand nombre sur le théâtre de l'événement. Plusieurs d'entre elles portaient dans leurs bras des enfants malades. Le Saint les guérit, et, pour perpétuer le souvenir de ce bienfait, une statue de saint Sylvain fut placée dans une niche pratiquée dans l'arche médiane du pont dont la pointe s'avançait dans le courant, à l'endroit même où, disait-on, le radeau s'était arrêté. Ce pont a été rebâti, il y a quelques années, et une statue en bronze du Saint le décore aujourd'hui.

Saint-Sylvain de Lubersac (paroisse de Mazerolles) et Montmorillon, dans ces parages, gardent aussi précieusement le culte de saint Sylvain.

Quoi qu'il en soit du chemin qu'il ait suivi, c'est à Levroux (1), vieil oppidum gaulois, appartenant aux Bituriges Cubes et nommé alors Gabattum, que saint Sylvain devait établir le siège de son apostolat et finir ses jours. Il dut, entre temps, rayonner dans les provinces voisines, et avant de reprendre le récit des anciens bréviaires, nous croyons devoir mentionner une curieuse et naïve légende qui nous a conservé le souvenir de sa présence sur les bords du Cher.

Saint Sylvain, ayant été chassé de Levroux, l'impiété et la dureté de ses habitants furent châtiés par une sécheresse de plusieurs années qui désola toute la contrée. Les gens de Levroux, comprenant enfin que le ciel se déclare pour son serviteur, vont à sa recherche. Ils le virent, dans un jardin, près de la place des Noyers (2), arrachant des choux pour planter en leur lieu des orties. Surpris de ce procédé, ils lui exprimèrent leur étonnement. Saint Sylvain, faisant allusion à la persécution dont il avait été victime, leur répondit : « Je fais comme les gens de Levroux, j'arrache les bons pour planter les *chétifs* (mauvais). » Cependant, ils continuèrent leurs recherches, mais, chemin faisant, ils eurent le soupçon qu'ils avaient rencontré celui qu'ils cherchaient. Ils revinrent sur leurs pas. Durant ce temps, l'homme de Dieu avait gagné la forêt, et c'est à l'endroit connu sous le nom des Bruyères, qu'ils le rejoignirent. Ensuite, ils le ramenèrent à Levroux.

(1) Zachée est le plus ancien apôtre du pays des Bituriges, comme l'a si bien remarqué le savant P. Berthier. (*Histoire de l'Eglise gallicane.*)

Saint Ursin n'a été envoyé à Bourges que par saint Clément (*a Clemente missus*), hymne des anciens bréviaires.

(2) Noyers (Loir-et-Cher), pays des Noües, des marécages.

SAINT SYLVAIN ET SAINT SYLVESTRE A LEVROUX
LA VIERGE RODÈNE

Tandis que saint Zachée, sous le nom d'Amadour, édifiait les provinces méridionales de la Gaule, qu'était devenu son compagnon de route et d'apostolat ? La tradition laisse ce point dans l'obscurité. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons les deux apôtres sur la route de Levroux. Le peuple, qui les voit souvent s'enfoncer ensemble dans la solitude et le silence des forêts pour y goûter les charmes de la prière, leur donne un nom semblable, en les appelant Sylvain et Sylvestre, et désormais la légende ne les sépare plus.

Ils se rendaient donc tous deux au pays des Bituriges, quand un jour, le soleil inclinant déjà vers son couchant, n'ayant aucun asile, ils abordèrent un homme de noble race et lui demandèrent un abri pour la nuit. Et, quoique cet homme fût païen, il accueillit les vœux des étrangers. Or, il avait une fille nommée Rodène; elle était fiancée à un jeune homme de haute naissance qui s'appelait Corusculus.

« Rodène, raconte l'ancien bréviaire de Bourges, ayant entendu la parole de la sainte prédication, fut touchée par le ciel, et, agitant dans son esprit les discours évangéliques, elle se disait en elle-même : « Ah ! s'il m'était possible de conserver sans tache ma virginité pour ce divin Epoux de qui tous les éléments tiennent l'existence, j'abandonnerais sans hésiter celui auquel je dois être unie en ce monde. » Et pendant que cette vierge encore païenne méditait ces pensées, l'esprit de Dieu agit en son cœur. Elle se leva aussitôt, et, dans le silence de la nuit, elle alla droit au lieu où reposaient les saints prédicateurs, et les pria de la baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Mais les deux Saints lui répondirent : « Il n'est pas en notre pouvoir d'accomplir ici vos désirs. Mais, s'il vous plaît de nous suivre au lieu où nous allons, vous recevrez le baptême ; et par lui vos péchés vous seront remis. »

Cependant, les hommes de Dieu arrivent à Gabattum. Là, confessant et priant ardemment le Seigneur, ils mettent les démons en fuite, les chassent des corps qu'ils possèdent, guérissent les lépreux et retirent par le baptême un grand nombre d'hommes du chemin de la mort et de la damnation éternelle.

Ce fut alors que la bienheureuse Rodène vint les rejoindre et reçut à son tour le baptême, selon ses désirs. Les deux saints, la voyant confirmée dans la foi de Jésus-Christ par l'esprit de Dieu, lui bâtirent dans le roc une retraite où elle vécut dans la solitude et le service du Seigneur.

Mais quand son fiancé Corusculus apprit le départ de la vierge, il fut transporté de fureur, et, prenant avec lui un grand nombre de cavaliers armés, il se mit à sa poursuite. Rodène, en l'apercevant, se mutila le visage, afin de n'être plus détournée du pieux dessein qu'elle avait formé de n'appartenir qu'à Jésus-Christ. Corusculus et ses compagnons remontent à cheval et se retirent en blasphémant, mais bientôt

les pieds de leurs chevaux s'enfoncent dans le sol au point d'y être comme cloués. Les coupables se jettent à terre, mais leurs membres sont paralysés à leur tour et c'est en se traînant sur les genoux qu'ils reviennent jusqu'à saint Sylvain, pleurant leur faute et implorant le baptême.

Les deux apôtres élevèrent à Gabattum une basilique en l'honneur de Dieu et de saint Pierre (1), prince des apôtres, et il s'y opéra un grand nombre de miracles.

MORT DE SAINT SYLVAIN

Bientôt Sylvain sentit que sa fin approchait : Ses amis, dit la légende du bréviaire déjà citée, en étaient pleins de douleur et s'affligeaient vivement. « Pourquoi, lui disaient-ils, ô notre Père bien-aimé, pourquoi nous abandonnez-vous si tôt? » Et lui, quoique son âme fût impatiente de sortir de ce monde, leur répondait : « Je vous en prie, rejetez cette pensée de deuil. » Bientôt après, les chrétiens qui s'étaient réunis en ce lieu pour visiter Sylvestre entendirent dans le ciel des voix qui chantaient, et ils respirèrent de merveilleuses odeurs et des parfums très suaves. Et après que la demeure du bienheureux eut été remplie pendant une heure entière de ces parfums célestes, l'âme du saint confesseur quitta son corps et s'envola dans les cieux.

Et les chrétiens lui firent avec respect et amour de dignes obsèques. Puis, deux heures après que Sylvestre et Rodène eurent prié sur le tombeau de leur père, ils furent comme lui délivrés du fardeau de la chair et passèrent avec lui au royaume céleste où ils jouissent de l'éternelle béatitude avec les saints et les élus de Dieu.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT SYLVAIN ET DE SES COMPAGNONS

Les reliques de Corusculus furent transportées dans la suite des temps en l'abbaye de Déols, où on l'honorait sous le nom de Saint-Courroux. Elles sont perdues depuis longtemps.

Celles de saint Sylvestre et de sainte Rodène ne furent jamais séparées des vénérables ossements du bienheureux Sylvain; et les miracles qui s'opérèrent autour de ce tombeau furent si éclatants et si nombreux que bientôt de toutes parts on y accourut en pèlerinage.

Saint Martin lui-même, le grand pontife des Gaules au IVe siècle, ne manquait jamais chaque année d'y venir satisfaire sa dévotion.

Martins out toz jors en usage
Qu'il allout en pélerinage
A saint Souain (Sylvain) chascune seson

(*Vie de Mgr saint Martin*, par PÉAN GATINEAU, XIIIe siècle.)

Ce fut dans un de ces pieux pèlerinages que saint Martin guérit de la lèpre le seigneur de Levroux, au moment où, devant une foule de fidèles accourus pour être témoin de ce qui allait se passer, le seigneur malade reçut la communion de la main du pontife. L'impression produite par ce miracle fut si vive que le nom de Gabattum fut changé en celui de *Leprosum*, Levroux, sous lequel seulement la ville fut connue désormais.

Les foules n'ont cessé de se porter au tombeau d'un saint que Dieu s'est plu à illustrer par le don de miracles. Autrefois, on s'y rendait surtout pour être guéri d'une maladie brûlante que l'on appelait *le feu de Saint-Sylvain*. Aujourd'hui, on l'invoque spécialement contre les maux de gorge et les convulsions des petits enfants.

Levroux est fière de posséder le chef de saint Sylvain qu'on a pu heureusement soustraire à la révolution de 1793.

Il y a quelques années, Mgr de La Tour d'Auvergne, en cours de visite partorale, ouvrit le précieux reliquaire contenant le chef de saint Sylvain : il le trouva fracturé en plusieurs morceaux. Il imagina de rapprocher les uns des autres les fragments du crâne. Quelle ne fut pas la joie du pieux prélat lorsque le chef étant reconstitué, il eut devant lui le crâne d'un homme de petite taille : il ne douta pas qu'il n'eût en mains le chef du Zachée de l'Évangile. Il le baisa respectueusement, le mouilla de ses larmes, et le fit révérer à tous ceux qui étaient présents.

La fête du chef se fait solennellement chaque année le Ve dimanche après Pâques, au milieu d'un grand concours de pèlerins. C'est l'anniversaire du jour où le chef de saint Sylvain fut séparé du corps et placé dans un reliquaire en forme de buste, par les soins du bienheureux Philippe Berruyer, neveu de saint Guillaume, et comme lui archevêque de Bourges.

Le reste du corps saint aurait été transporté furtivement au XVIe siècle, à la Celles-Bruère (près de Saint-Amand-Mont-Rond), qui revendique la possession du tombeau de saint Sylvain depuis cette époque. La fête de saint Sylvain est fixée au 22 septembre.

PRIÈRE

O Dieu qui, après avoir daigné appeler Zachée le bienheureux Sylvain et loger dans sa maison, l'élever si haut sur la terre par tant de miracles, et dans le ciel par tant de gloire ; vous qui, par amour pour lui et ses compagnons, guérissez les corps du feu de la maladie, ah! nous vous en prions, veuillez éteindre en nous la flamme des vices, ô vous qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit.

(*Oraison à saint Sylvain, tirée des anciens bréviaires.*)

SOURCES OU L'ON A PUISÉ

Fragments d'un ancien bréviaire attribué au XIIIe siècle, dont une copie se trouve aux archives de Châteauroux ; traduction de M. le chanoine L. MINGASSON.

Office propre de l'ancienne collégiale de Levroux.

Abbé Damourette. — Apostolat de Zachée dans les Gaules, histoire du culte de Zachée honoré en Berry sous le nom de saint Sylvain. (Extraits de la *Revue du Centre*, juin, août, octobre 1880 et décembre 1890.)

Abbé Duroisel. — *Saint Sylvain, sa chapelle, son tombeau, son culte à la Celles-Bruères.* Bourges, 1893.

Archives de la paroisse de Levroux : *Procès-verbal de la constatation de l'authenticité des reliques de l'église de Saint-Sylvain de Levroux, le 24 septembre 1803.*

Abbé Raynaud. — *Le pèlerinage de Saint-Sylvain, à Saint-Sylvain de Bellegarde.*

R. P. Possoz, S. J. — *Le pieux pèlerinage de Saint-Sylvain de Levroux*, Nantes 1854.

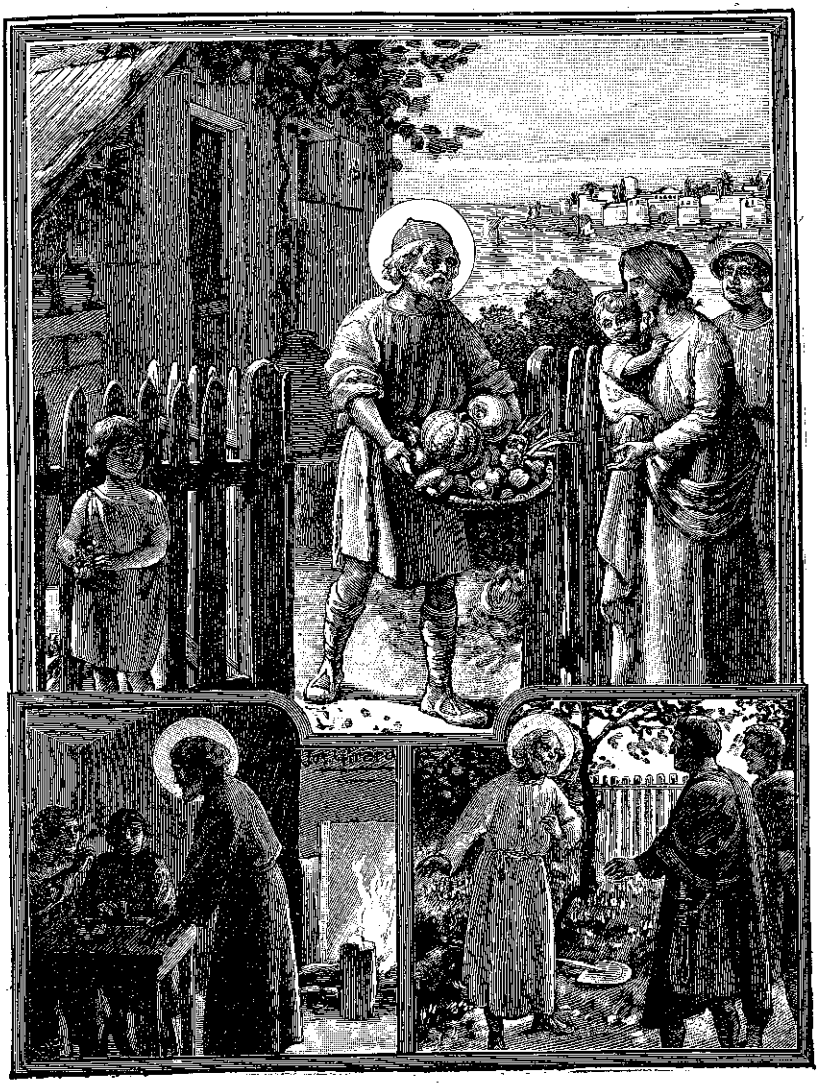
A. B. Caillau. — *Histoire de Notre-Dame de Roc-Amadour*, Paris 1834.

(1) Levroux a toujours sa rue Saint-Pierre avoisinant l'église paroissiale.

SAINT PHOCAS

Jardinier à Sinope et martyr.

Fête le 22 septembre.



Saint Phocas partage avec les pauvres les revenus de son jardin.
Au bas, à gauche, un des soldats annonce au Saint qu'ils recherchent Phocas; à droite, le Saint révèle qu'il est lui-même Phocas.

L'HISTORIEN DE NOTRE SAINT

L'ÉRUDIT qui s'est occupé le plus récemment et avec le plus de compétence des actes de saint Phocas, le R. P. Van de Vorst, Bollandiste, résume ainsi les conclusions auxquelles il a abouti :

« Le document le plus important qui se rapporte à notre sujet est un panégyrique de saint Phocas le Jardinier par saint Astère, évêque d'Amasée, dans le Pont ; il date probablement du premier quart du v^e^ siècle..... L'époque ancienne à laquelle ce discours fut prononcé, ainsi que la proximité du théâtre des événements, nous portent déjà à admettre que l'auteur s'est fait l'écho d'une tradition authentique. »

On ne s'étonnera donc pas si, pour rédiger

cette courte notice, nous nous en tenons exclusivement au panégyrique de saint Phocas par saint Astère. Quel meilleur guide pourrait-on souhaiter pour raconter les vertus d'un saint qu'un autre saint, et doué d'une intelligence aussi remarquable que l'évêque d'Amasée ?

UN SAINT JARDINIER

Sinope est une ville fondée par une vieille colonie grecque sur une presqu'île de la côte de Paphlagonie, et dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Patrie du trop célèbre philosophe Diogène, du roi Mithridate le Grand, de l'hérétique Marcion et d'autres illustrations guerrières ou littéraires, la ville eut surtout la gloire de voir naître sur son territoire un homme de peine, dont la renommée devait effacer celle de tous ses compatriotes.

Phocas habitait à quelque distance des murs de la ville : il donnait ses soins à la culture d'un jardin, qu'il avait hérité de ses parents et qui était situé à l'entrée de l'isthme, devant la porte de Sinope. Les dimensions de cette propriété n'étaient pas bien considérables ; elle suffisait toutefois, en lui procurant chaque jour du travail, à assurer l'existence de son heureux possesseur. Il éprouvait même parfois le bonheur de pouvoir, avec ses minces revenus, soulager la misère des indigents et des voyageurs.

Comme le jardin bordait la route, avant d'entrer dans la ville ou après en être sorti, des étrangers frappaient souvent à la porte de Phocas et lui demandaient l'hospitalité. Celle-ci ne leur était jamais refusée. Pour tous, la maison, si petite et si pauvre qu'elle fût, restait toujours ouverte.

Phocas les accueillait avec bonté, leur offrait les fruits et les légumes qu'il possédait et leur abandonnait sa petite chambre pour la nuit ; quant à lui, il couchait alors dans la pièce voisine. Ce que le jardin lui fournissait en plus de sa consommation, il le partageait aussi avec les pauvres de la contrée qu'il connaissait ou qui étaient venus lui tendre la main. Et, avec la bénédiction de Dieu, il ajoutait quelques bonnes paroles, que ces déshérités de la vie ne manquaient pas de recueillir avec presque autant d'avidité que le pain de sa charité.

Ainsi, par son travail modeste, par l'exemple de sa vie digne entre toutes, et surtout par sa douce et bienfaisante hospitalité, il amenait peu à peu les âmes droites au Dieu de vérité, qu'il avait l'insigne privilège de connaître depuis son enfance et pour lequel il travaillait et il se dévouait. Et si le christianisme faisait quelques progrès dans cette communauté, qui possédait déjà un évêque dans la première moitié du IIe siècle, on le devait en partie aux prières et à la générosité de l'humble Phocas.

LA PERSÉCUTION

« Lorsque, par la prédication divine, remarque saint Astère, les merveilles de la religion chrétienne retentissaient dans l'univers et faisaient connaître à tous le Christ et ses mystères, alors, selon la parole du Psalmiste, les nations s'agitaient en frémissant, les rois et les princes se réunissaient ; à la vue du Christ qui venait régner, les peuples infidèles ne contenaient plus leur fureur. Partout le chrétien était recherché comme un malfaiteur : celui qu'on trouvait sous sa main, on le punissait ; s'il était loin, rien n'était épargné pour le faire saisir. »

A vrai dire, nous ne connaissons pas la date exacte de cette persécution et de ces poursuites. Certains les font remonter jusqu'à l'empereur Trajan, c'est-à-dire jusqu'aux premières années du IIe siècle. En soi, la chose n'a rien d'invraisemblable, car Sinope possédait certainement alors des chrétiens et peut-être même une communauté chrétienne organisée. D'autres préfèrent reporter le tout au début de la persécution de Dioclétien, vers les années 303 et 304, et, dans l'état actuel de nos connaissances, il serait bien difficile de leur donner tort.

DES HÔTES SINGULIERS

Un soir d'été, au moment où la brise de la mer commençait à rafraîchir l'atmosphère, deux hommes, venant de la ville, arrivèrent chez Phocas. Jeunes encore, de constitution robuste, les traits rudes et la parole brève, on aurait presque dit, en les voyant, des légionnaires romains en rupture de discipline et qui cherchaient à fuir sous un déguisement.

Avant d'accepter les offres du bon jardinier, ils avaient discuté vivement sur le chemin et sur la résolution qu'ils devaient prendre, l'un voulant continuer sa route, tandis que son compagnon le persuadait de passer là la nuit. Finalement, ils s'étaient arrêtés, mais maussades, impatients, répondant à peine aux questions de Phocas et s'installant chez lui plutôt que recevant son hospitalité.

Jamais jusqu'ici, au cours de son existence déjà longue, le saint homme de Dieu n'avait hébergé des hôtes aussi singuliers. Ils commençaient une phrase et ne l'achevaient point, interrogeaient et passaient à un autre ordre d'idées sans même avoir attendu la réponse, prêtaient l'oreille au moindre bruit venu du dehors, se levaient et se rasseyaient, marchaient à grands pas, puis revenaient s'accouder sur la table de bois qui attendait les convives. Leur agitation était extrême ; tout dans leur attitude, dans leurs gestes, dans leurs paroles, dans leurs regards, dénotait la plus grande inquiétude.

Néanmoins, comme la nuit était complètement tombée, ils s'assirent définitivement,

et, d'un ton de commandement qui seyait peu à des hôtes, ils demandèrent à manger. Sans faire la moindre observation et tout comme s'il était leur obligé, Phocas s'empressa de les satisfaire. Avec une célérité que l'on n'aurait guère attendue de ses jambes raidies par le temps et par la fatigue, il déposa sur la table, devant les mystérieux visiteurs, ce que son pauvre logis contenait de meilleur. C'était frugal, certes, et peu recherché, mais le tout était si propre et si appétissant que les inconnus dévorèrent littéralement leur repas.

Si leur œil restait encore un peu scrutateur, leur physionomie se déridait tout de même, et il était visible que, sous l'effet du vin capiteux de Sinope qu'ils buvaient à grands traits dans une large coupe, l'heure des confidences ne tarderait pas à sonner.

LE TERRIBLE SECRET

« Bientôt, dit saint Astère, la table formant entre les convives les liens d'une confiance amie, le martyr demanda à ses hôtes qui ils étaient et pourquoi ils étaient venus de la ville. »

— Nous sommes sortis pour une singulière affaire, dit l'un d'eux, une affaire qui paraît bien désagréable à présent que nous voilà tranquilles et à l'aise.

Et, après lui avoir recommandé de ne rien révéler à personne, il se mit en devoir de lui découvrir leur secret.

— Nous sommes envoyés, continua-t-il, pour nous saisir d'un homme qui n'a pas son pareil pour répandre de fausses doctrines et entraîner son prochain dans la perdition. Nous devons l'emmener en ville, où il aura à se défendre des accusations portées contre lui. C'est le chemin qui mène chez lui que nous cherchions à nous faire indiquer, avant d'entrer dans ta maison, pour connaître exactement sa demeure et revenir un autre jour procéder à son arrestation ; mais on ne nous a répondu qu'avec malveillance et fausseté. Il s'appelle Phocas. Le connais-tu, par hasard ? Tu mettrais alors le comble par une nouvelle faveur à la réception si bienveillante que tu nous as faite, en unissant tes efforts aux nôtres pour arrêter celui que nous recherchons.

Le serviteur de Dieu comprit, et son cœur ne s'émut pas à une telle révélation ; il ne laissa échapper aucun geste, aucune parole qui trahît la moindre faiblesse. Bien plus, il fut assez intrépide en face d'un si grand danger pour ne pas même songer à fuir, quoi qu'il eût pour cela la plus grande facilité, les soldats ne connaissant pas encore celui qu'ils avaient l'ordre d'arrêter.

Tout au contraire, Phocas prit une résolution digne de sa grande âme ; non seulement il renonça à se cacher, mais il répondit à la prière que le soldat venait de lui faire.

— Eh bien ! oui, dit-il, pour cette affaire je vous promets mon concours. Je connais l'homme et je vous le trouverai facilement ; je ne vous ferai pas longtemps attendre. Dès demain, je vous le montrerai ; en attendant, consentez à passer la nuit dans mon pauvre logis.

LA DERNIÈRE VEILLE

Les visiteurs auraient eu mauvaise grâce à insister et surtout à refuser l'offre si généreusement offerte par le jardinier. Quand ils eurent fini leur repas, il leur montra sa petite chambre et leur souhaita une bonne nuit.

— Où coucheras-tu donc toi-même ? lui demandèrent-ils, car ils avaient remarqué qu'il n'y avait qu'un lit dans la maison.

— Ne vous inquiétez pas de moi, répondit-il en souriant. Je trouverai bien une place. J'ai, du reste, encore quelques petites choses à arranger.

Il les quitta et gagna le jardin. Dans l'obscurité de la nuit, les arbres et les plantes prenaient des poses fantastiques ; à la faible lueur des étoiles, on distinguait à peine les sentiers qui zigzaguaient à travers les treilles, les arbres couverts de fruits ou les bordures de fleurs. Phocas n'y prit garde, tellement ces lieux lui étaient devenus familiers, et, d'un pas ferme bien que rendu pesant par l'âge, il s'achemina vers un endroit retiré qu'il avait de tout temps choisi pour le lieu de sa sépulture.

Avec effort, car les travaux de la journée, par un soleil brûlant, l'avaient bien fatigué, il creusa une fosse profonde. Cela lui demanda plusieurs heures de travail, et, quand il eut fini, une bonne partie de la nuit était déjà écoulée.

Phocas n'en pouvait plus de lassitude. Il s'assit un instant près de la fosse béante, sur la terre fraîchement remuée ; quand il se sentit un peu reposé, il tomba à genoux et consacra à la prière les quelques heures qui lui restaient encore à vivre.

LA MORT ET LA SÉPULTURE

L'aube s'annonçait déjà et blanchissait le faîte des collines ; les étoiles, pâlies par la lumière qui approchait, se faisaient plus petites, en attendant de disparaître complètement. Phocas se leva, et, sans interrompre son oraison, il marcha quelques instants à grands pas, pour réchauffer ses membres engourdis par la rosée matinale. Puis il songea qu'il était temps de réveiller ses hôtes et de leur ménager le moyen d'accomplir leur mission.

Comme il s'acheminait vers sa demeure, il aperçut au détour d'une allée les deux soldats qui, les armes à la main et le sourire aux lèvres, se dirigeaient rapidement vers lui. Ils avaient, à les en croire, passé une

excellente nuit, et ils en remerciaient le jardinier avec une délicatesse que l'on n'aurait guère attendue de ces natures un peu frustes. Phocas en fut touché.

— Je n'ai rien négligé, leur dit-il, pour vous trouver Phocas ; maintenant la proie est toute prête, et, si vous le voulez, vous pouvez la saisir.

Pleins de joie à ces paroles, les soldats lui demandèrent où était cet homme.

— Il n'est pas loin, dit-il.

Et rebroussant chemin avec eux, il les conduisit, en causant de choses et d'autres, jusqu'auprès de la fosse qu'il avait creusée. Là, il s'arrêta, et, se tournant vers eux, il dit en souriant :

— C'est moi qui suis Phocas. Exécutez vos ordres ; vous avez touché le but d'un long voyage, le terme de bien des fatigues.

Les soldats, frappés d'étonnement et de stupeur, demeuraient immobiles ; le sel et la table d'un hôte ont leurs droits, remarque saint Astère que je me contente de citer ; et ils respectaient un convive qui s'était montré pour eux magnifique dans sa pauvreté.

Phocas, par ses exhortations, ranima leur courage. Il leur commanda de frapper, ajoutant qu'ils ne devaient pas craindre, que le crime du sang versé ne pèserait pas sur eux, mais sur ceux qui les avaient envoyés. Il fut si simple et si éloquent qu'il persuada ses bourreaux.

Alors, il se mit à genoux sur le bord de la fosse, s'inclina doucement, et, à sa prière, d'un seul coup de hache l'un des soldats lui trancha la tête. Celle-ci roula au fond de la fosse ; puis ce fut le tour du corps que les soldats y déposèrent pieusement, en rejetant la terre par-dessus. Ils pouvaient maintenant rentrer en ville ; leur mission était accomplie plus vite et d'une toute autre manière qu'ils avaient espéré. Mais en marchant en silence, l'un près de l'autre, ils ne pouvaient s'empêcher de réfléchir à la valeur d'une religion qui inspire à ses adeptes une pareille force d'âme.

LE CULTE ET LA GLOIRE

« Depuis ce jour, mes Frères, concluait saint Astère, parlant à ses fidèles d'Amasée, Phocas nous a été donné pour être la colonne et le soutien des Eglises de Dieu répandues dans tout l'univers. Illustre entre tous par son martyre, il est au premier rang par sa puissance. Il attire en foule pressée les chrétiens à son tombeau ; les voies publiques sont remplies de pèlerins, qui, des pays les plus éloignés, accourent à l'envi à ce lieu de prières. Aussi le temple magnifique qui renferme le corps sacré du martyr est-il devenu la consolation de tous les affligés, le remède de ceux que la maladie accable, la table de ceux qui ont faim.

» Phocas, aujourd'hui, tout mort qu'il est nourrit son peuple avec une abondance plus royale que ne faisait autrefois Joseph, vivant et glorieux au milieu de l'Egypte. Joseph échangeait ses blés pour de l'argent ; Phocas les distribue aux indigents sans les vendre. Des troupes de pauvres et de mendiants viennent en foule à l'isthme de Sinope comme à une table commune ouverte à tous les besoins.....

» Les nautoniers surtout, ceux mêmes qui ne conduisent que des vaisseaux de transport, soit qu'ils traversent la mer Noire ou qu'ils fendent les flots de la mer Adriatique, soit qu'ils voguent sur la mer Egée ou sur l'océan occidental, soit enfin qu'ils sillonnent les golfes de la mer d'Orient, tous ont fait tourner à la gloire du martyr les cris et les chants par lesquels ils soulagent les fatigues et les efforts de la navigation. Phocas est tout entier sur leurs lèvres et dans leurs chants ; c'est qu'il leur donne des preuves évidentes et nombreuses de sa protection.

» Souvent, quand la tempête, au milieu de la nuit, commençait à soulever les flots menaçants, on l'a vu réveiller le pilote endormi sur son gouvernail, quelquefois tendre lui-même les cordages, veiller aux voiles et, du haut de la proue, signaler les écueils.

» Aussi est-ce une loi chez les nautoniers d'avoir toujours Phocas pour convive à leur table. Et parce que, privé maintenant de son corps, il ne peut plus prendre sa part de leurs festins, voyez comment leur ingénieuse piété a su rendre facile ce qui d'abord paraissait impossible. Chaque jour ils font la part du martyr, largement mesurée sur le nombre des convives et la qualité des mets. Puis un d'eux la rachète, et l'argent est mis en dépôt. Le lendemain, un autre en fait autant ; le troisième jour, un autre encore ; ainsi tous ont leur rang qui désigne l'acheteur de chaque jour. Arrivés au port, on distribue aux pauvres l'argent déposé ; la part de Phocas est un bienfait dans le sein de l'indigence.

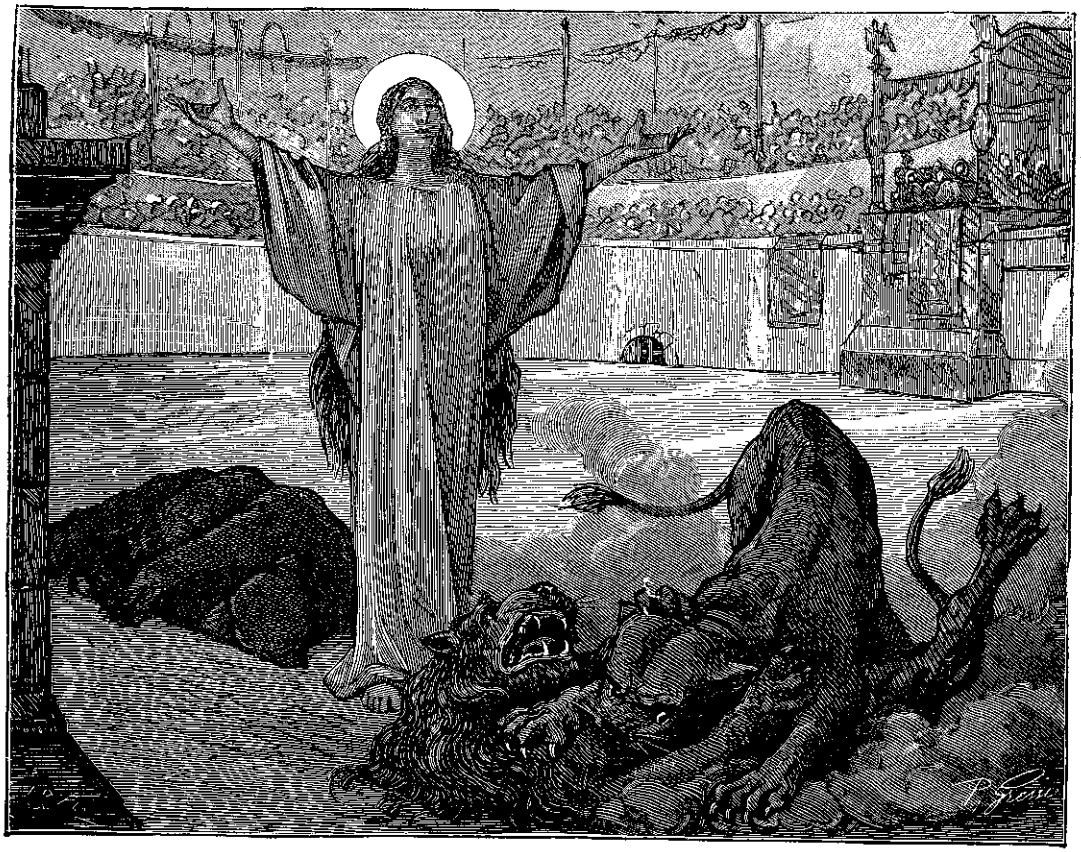
» Les rois aussi l'honorent ; les plus puissants et les plus religieux, pour se ménager un accueil favorable dans la sainte demeure d'un pauvre jardinier, aiment à charger ses autels d'offrandes riches et magnifiques..... Tous les Scythes les plus sauvages et ceux qui habitent de l'autre côté de la mer Noire, sur les bords du lac Méotide (mer d'Azov) et du fleuve Tanaïs (le Don), et ceux qui vivent sur le Bosphore (Crimée) ou jusqu'aux rives du Phase (le Rioni), tous rendent hommage à l'humble jardinier. »

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. VI, septembris, p. 293-299. — *Les Actes des martyrs*, traduits et publiés par les Bénédictins. Paris, 1859, t. III, p. 426-433. — R. P. Van de Vorst, *Saint Phocas*, dans les *Analecta bollandiana*. Bruxelles (1911), t. XXX, p. 252-295.

SAINTE THÈCLE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 23 septembre.



Sainte Thècle exposée aux bêtes dans l'amphithéâtre, les voit s'entre-dévorer et rend grâces à Dieu.

AVANT SA CONVERSION

Sainte Thècle, dont le culte est resté si populaire dans l'Eglise universelle, a mérité de tous les siècles les plus grandes louanges. Les Saints Pères l'ont appelée : la femme apostolique, la fille aînée de saint Paul, la protomartyre parmi les femmes comme saint Etienne fut le protomartyr des hommes.

Dieu, qui l'avait destinée à être, dans la suite des temps, le modèle de toutes les vierges, la fit naître au moment même où Notre-Seigneur accomplissait l'œuvre de notre rédemption, à Iconium, en la province de Cilicie. Ses parents, comptés parmi les plus nobles et les plus riches de la ville, lui firent étudier les belles-lettres et la philosophie, et, à l'âge de dix-huit ans, la fiancèrent à un jeune seigneur, appelé Thamyris, héritier d'une des plus grandes familles de l'Asie. Ils n'attendaient plus que le temps de célébrer ce mariage, quand Dieu, pendant ce délai, envoya à Iconium Paul et Barnabé, qui firent connaître à Thècle l'Epoux céleste auquel elle était réservée.

SAINT PAUL A ICONIUM — CONVERSION DE THÈCLE

Les deux Apôtres, chassés d'Antioche, secouèrent la poussière de leurs pieds sur cette ville et vinrent à Iconium.

Onésiphore, homme vertueux, apprenant l'arrivée de Paul, quitta sa demeure avec son épouse, Lectra, leurs enfants Finnia et Zénon, pour aller au-devant de l'Apôtre. Tite leur en avait déjà parlé et fait, pour ainsi dire, le portrait, mais leurs yeux ne l'avaient point encore vu; aussi cherchaient-ils avec une curiosité inquiète dans tous les passants, les signes qu'ils avaient reçus. Bientôt, ils virent s'avancer un homme de petite taille, la tête chauve, les jambes légèrement courbées, les sourcils joints et le nez aquilin : c'était Paul. « Je te salue, s'écrie Onésiphore, ministre de Celui en qui est toute bénédiction. — La grâce soit avec toi, dit l'Apôtre, et avec ta maison. »

Onésiphore conduisit Paul et Barnabé dans sa demeure; aussitôt, ils firent la prière en commun, rompirent le pain, et commencèrent la

prédication de la parole de Dieu aux personnes fort désireuses de leur salut, assemblées dans la maison d'Onésiphore.

Thècle entendit raconter tant de merveilles de l'Apôtre, on lui fit un récit si avantageux de ce qui se passait dans ces saintes réunions, qu'elle employa toutes sortes d'adresses pour y avoir entrée; mais elle ne put y réussir, car sa mère ne la perdait jamais de vue. Elle s'établit à une fenêtre contiguë à la demeure du disciple; de là, elle recueillait avec avidité les discours de l'Apôtre. Elle désirait ardemment accompagner les femmes et les vierges admises en présence du saint prédicateur, car, de sa fenêtre, elle n'entendait que des paroles, et ses yeux n'avaient jamais pu voir les traits de Paul.

Théoclia, tel était le nom de sa mère, voyant que rien ne pouvait arracher sa fille de ce lieu, fait mander Thamyris; celui-ci, tout joyeux, s'empresse d'arriver; il croit que le temps des noces est fixé. Quelle ne fut pas sa surprise, quand Théoclia lui apprit l'obstination de Thècle à rester assise à la fenêtre, suspendue aux lèvres d'un étranger qui trouble la ville par ses discours trompeurs : « Va, parle-lui, dit-elle, car Thècle est perdue pour toi. » Thamyris vint le premier auprès de Thècle et bientôt après la mère arriva. Ni leurs paroles flatteuses, ni leurs menaces ne purent un seul instant ébranler la résolution de la jeune fille.

FUREUR DE THAMYRIS

Thamyris, irrité, s'éloigna de la maison pour aller observer ceux qui se rendaient à la demeure d'Onésiphore. Au milieu de la rue, il vit deux hommes en querelle. « Etrangers qu'avez-vous? s'écrie Thamyris, et dites-moi quel est ce personnage qui instruit ici tant d'hommes et de femmes, et promet de grandes récompenses à ceux qui embrassent sa doctrine? » Démas et Hermogènes, deux faux disciples, remplis d'hypocrisie, qui avaient accompagné Paul à Iconium, lui répondirent : « Puisque tu es l'un des magistrats de la ville, nous te le ferons connaître. Disciple de ce Jésus de Galilée, il veut enseigner la doctrine de son Maître; mais, par ses maximes merveilleuses, il séduit les peuples, met le désordre dans les familles en abolissant le mariage. — Venez dans ma maison, interrompit Thamyris, nous en parlerons plus à l'aise. » Un festin splendide leur fut préparé; tout y était en abondance et les richesses étalées avec profusion. Les deux fourbes, qui espéraient une récompense s'ils parvenaient à livrer l'Apôtre, prirent la parole : « Thamyris ordonne de conduire devant le gouverneur Castellius ce nouveau philosophe qui trouble ainsi la ville. Nous, nous annoncerons que c'est un imposteur et que ses prédictions ne se sont jamais accomplies. » Jaloux et colère, Thamyris, à la tête des magistrats, des geôliers, de juifs armés de bâtons, court à la maison d'Onésiphore : « Tes discours jettent le désordre dans Iconium, dit-il à Paul, pervertissent les jeunes gens; suis-moi devant le gouverneur. — Qu'il disparaisse, ce magicien, vocifférait la foule; par ses maximes nouvelles, il veut changer la face du monde. »

PAUL DEVANT LE GOUVERNEUR

Debout en présence de Castellius, le saint apôtre fut d'abord accusé par Thamyris. Le proconsul, inquiet, ne trouvait aucun motif suffisant pour le condamner. Alors Démas et Hermogènes dirent à Thamyris : « Dénonce-le comme chrétien, peut-être son nouveau culte lui vaudra la peine de mort. » Le gouverneur se fit amener Paul : « Qui es-tu? lui demanda-t-il, et qu'enseignes-tu? — Le Dieu tout-puissant, le seul qui mérite nos adorations et nos sacrifices, nous a aimés jusqu'à envoyer son fils unique sur la terre, pour nous sauver et nous arracher du péché. Je suis envoyé pour vous annoncer son Evangile, qui peut seul guérir les maux du monde vieilli par le péché. Si j'obéis à Dieu, proconsul, en quoi suis-je coupable? » Castellius, impatienté, fit enchaîner et jeter Paul en prison. « Qu'on le garde là, dit-il, jusqu'à ce que je puisse l'entendre à loisir. »

COMMENT THÈCLE REJOINT PAUL — ELLE EST TRAHIE

Thècle ignorait ce qui s'était passé. Les bruits confus de la foule, le silence de Paul la jetèrent dans une grande inquiétude. Bientôt après, instruite du sort de l'Apôtre, son amour de la vérité lui fit découvrir le moyen de se rendre aux pieds de son maître. Déjà complètement détachée des choses d'ici-bas, elle vendit ses bijoux et ses pierres précieuses et, avec leur prix, parvint à gagner le portier de la maison paternelle qui lui ouvrit les portes pendant la nuit. Elle se dirigea vers la prison, donna un miroir d'argent au geôlier et fut introduite près de l'Apôtre. Assise à ses pieds, attentive au récit des merveilles de Dieu, elle gravait dans son cœur les préceptes qu'elle entendait. L'exemple de Paul, souffrant avec courage, plein de confiance dans la puissance de Dieu, fortifiait sa foi, et souvent ses larmes arrosaient les chaînes du prisonnier.

Théoclia, inquiète sur le sort de son enfant, députa ses serviteurs dans toutes les directions. Elle la croyait perdue, quand le portier avoua que pendant la nuit elle s'était dirigée vers la prison. Des eunuques furent envoyés et, en effet, ils trouvèrent la jeune fille aux genoux de l'étranger. A cette nouvelle, la foule se rassembla et dénonça au proconsul ce qui venait d'avoir lieu. Castellius envoya chercher Paul et le fit comparaître devant son tribunal. Pendant ce temps, Thècle, restée seule à la prison, baisait avec respect le siège où Paul était assis pour l'instruire, et ses larmes baignaient la trace de ses pas.

THÈCLE AU TRIBUNAL

Castellius ordonna de la faire sortir. Pleine de joie, Thècle s'empressa de venir au tribunal où l'attendait le gouverneur. Au dehors, les païens, soulevés par les Juifs, redoublaient ces cris : « A mort le magicien, le séducteur! » Charmé de l'éloquence de Paul, Castellius écoutait avec plaisir les récits des miracles du Christ et admirait la sublimité de ses enseignements. Théoclia s'écria alors au sein de l'assemblée : « Brûle Thècle au milieu du cirque. Elle viole les lois. Que cet exemple remplisse de crainte tous ceux qui se sont laissés enchaîner par la doctrine de cet étranger. »

Le proconsul ne fit pas la moindre opposition, car le peuple ameuté menaçait de le dénoncer à l'empereur s'il ne livrait les chrétiens au supplice. Dans un moment de crainte, Castellius ordonna donc de faire paraître la jeune vierge. Immobile, les regards fixés sur Paul, elle ne répondit rien aux accusations insensées du proconsul, aux menaces de sa mère et aux promesses de son fiancé. Castellius, à la vue de la joie qui rayonnait sur le front de l'Apôtre et de la vierge,

se troubla, quitta le tribunal en ordonnant de flageller Paul et de le chasser d'Iconium.

Le gouverneur se rendit au théâtre. Les païens, soulevés par les Juifs, l'accompagnaient, demandant à grands cris la mort du magicien, du séducteur.

Paul venait à peine d'être conduit hors de la ville que Thècle reçut l'ordre de se rendre au lieu du supplice.

NOTRE-SEIGNEUR LUI APPARAIT ET LA PRÉSERVE DU FEU

Dans le trajet du tribunal au cirque, les menaces d'un peuple exalté, la pensée d'un supplice si cruel, ne purent diminuer en rien la joie qu'elle ressentait de mourir pour Jésus-Christ, mort pour moi, disait-elle, il y a très peu de temps. Le sort de l'Apôtre seul venait l'inquiéter. Ses regards se portaient souvent de part et d'autre et cherchaient sa présence. C'est alors que Notre-Seigneur, sous les traits de Paul, lui apparut au milieu du cirque. Paul vient assister à ma mort, se dit-elle, il craint que le courage ne m'abandonne. Ses yeux voulurent se fixer sur la vision, mais Notre-Seigneur s'éleva aussitôt dans le ciel.

La jeune vierge fut amenée au milieu du cirque en face du bûcher. L'éclat de la beauté toute céleste qui s'épanouissait sur son visage arracha des larmes au gouverneur; mais les cris d'un peuple en délire le forcèrent d'exécuter un ordre qu'il aurait voulu révoquer. Thècle monta sur le bûcher, fit sur elle le signe de la Croix, puis, livrant son corps aux flammes, elle priait Dieu de recevoir son âme dans son saint paradis. Déjà le feu l'entourait de toutes parts; le peuple croyait que la victime était consumée, quand soudain les flammes se divisèrent et laissèrent entrevoir le corps intact de la jeune vierge qui tenait les deux mains levées vers le ciel. Dieu ne voulut pas laisser plus longtemps sa servante en spectacle. En un instant, un épais nuage obscurcit le ciel, s'abattit tout entier sur le bûcher, et mit le désordre parmi les spectateurs. Les flammes furent complètement éteintes. Thècle, miraculeusement délivrée, fut reçue dans la maison d'un fervent chrétien de la ville; elle passa plusieurs jours sans savoir ce qu'était devenu le saint Apôtre, mais Dieu ne la priva pas longtemps de cette consolation.

SA JOIE DE REVOIR PAUL

Onésiphore fut chassé d'Iconium avec toute sa famille en même temps que saint Paul. Retirés dans une caverne non loin de la ville, ils jeûnaient et priaient. Au bout de quelques jours, les enfants d'Onésiphore dirent au saint Apôtre : « Père, la faim commence à nous faire souffrir et nous n'avons rien pour acheter du pain. » Leur père, en effet, avait abandonné toutes ses richesses pour suivre le ministre du Christ. Paul ne pouvait voir souffrir ceux qui avaient tout laissé pour embrasser les maximes de l'Evangile. Il se dépouilla de son manteau et ordonna aux enfants d'aller acheter du pain. Sur leur chemin, Zénon et Finnia aperçurent une jeune fille dont les larmes et la tristesse annonçaient la grande douleur. Finnia dit à son frère : « N'est-ce pas la jeune Thècle? Oh! non, mon frère, reprit Zénon, elle a confessé qu'elle était chrétienne et Castellius l'a fait brûler vive. » Finnia ne crut pas à la parole de Zénon et, s'avançant près de la jeune fille, il lui dit : « Thècle, où vas-tu? — Je cherche Paul, répondit-elle, depuis que Dieu m'a sauvée des flammes. — Viens, nous te conduirons à lui, car il a longtemps pleuré et prié pour toi. » Les deux enfants firent leurs provisions et conduisirent Thècle auprès des serviteurs du Christ. Paul priait à genoux. Aussitôt la jeune vierge fit à Dieu cette prière : « Maître tout-puissant, soyez béni, vous m'avez épargnée au milieu des flammes pour que je puisse revoir votre fidèle ministre. » A ces mots, Paul qui ne l'avait pas encore aperçue, se retourna et bénit le ciel de l'avoir exaucé. La joie occasionnée par la délivrance et le retour de la jeune fille fit oublier les souffrances endurées jusqu'alors. Pendant les agapes, les discours du saint Apôtre sur les œuvres et les miracles du Sauveur augmentaient la foi et la charité des frères. Il continua à instruire et à prémunir Thècle contre des épreuves bien plus terribles à cause des dons extérieurs dont le ciel l'avait comblée.

ANTIOCHE — NOUVEAU SUPPLICE

Dieu avertit Paul de quitter Iconium et de se rendre à Antioche. Il prit avec lui Thècle. Bénissant Onésiphore et sa famille, il le pria de retourner dans sa maison. Alexandre, l'un des principaux magistrats d'Antioche, voulut épouser Thècle, et pour cela, chercha à gagner l'Apôtre par des promesses. Celui-ci repoussa son or, ce qui blessa le gouverneur et fut l'occasion de nouveaux châtiments. Thècle refusa la main d'Alexandre et fut admise parmi les veuves et les vierges de la ville.

L'éclat de ses vertus la fit bientôt remarquer. Après une nouvelle accusation, on la condamna aux bêtes. En attendant le jour du supplice, une veuve nommée Triphéna, dont la fille Falconilla venait de mourir, demanda au gouverneur de recueillir la jeune vierge chez elle. La loi permettait d'exaucer ce genre de prière. Au jour indiqué, Triphéna conduisit elle-même sa fille adoptive jusqu'au lieu du supplice. Celle-ci fut amenée au milieu de l'amphithéâtre et aussitôt on lâcha une lionne furieuse. Oubliant sa férocité naturelle, l'animal vint doucement caresser de sa langue les pieds de sa victime. Depuis longtemps elle n'avait pas mangé; mais ni la rage de la faim, ni les artifices des bourreaux, ni les huées du peuple qui, seules, étaient capables de la mettre en furie, ne purent réveiller son instinct carnassier. « La lionne, dit saint Ambroise, adora sa proie, et, calmant sa fureur, elle se revêtit des sentiments de la compassion naturelle dont les hommes s'étaient dépouillés. » Le gouverneur ordonna de faire rentrer les bêtes, et Triphéna reconduisit sa fille dans sa maison. La nuit suivante, Falconilla apparut en songe à sa mère et lui dit : « Thècle, servante du Christ, peut m'ouvrir par ses prières les portes du ciel. » A son réveil, Triphéna se fit instruire et pria Thècle de secourir sa fille; bientôt après, une vision montra la félicité de Falconilla dans le ciel.

La vierge attendait avec bonheur le jour de sa délivrance. Alexandre vint la chercher à la maison de Triphéna : « Tu veux, lui dit celle-ci, faire entrer une seconde fois le deuil dans ma maison; privée de mon époux et de ma fille, tu mets le comble à ma douleur en torturant celle qui fait la consolation de mes vieux jours. » Emu jusqu'aux larmes, Alexandre s'éloigna. A cette nouvelle, le préfet donna l'ordre à ses soldats de lui amener la vierge. Triphéna lui prit la main et dit : « Hier, j'ai accompagné ma fille au tombeau, aujourd'hui c'est toi, ma chère Thècle, que je conduis aux bêtes. » La martyre,

les larmes aux yeux, pria le Seigneur de donner à Triphéna une digne récompense de son amour.

THÈCLE JETÉE UNE SECONDE FOIS AUX BÊTES MORT DE TRIPHÉNA

Arrachée des bras de sa mère, Thècle fut placée au milieu du stade. On lança d'abord sur elle des lions et des ours; aussitôt la lionne qui l'avait épargnée la première fois courut vers elle et lécha ses pieds. Un ours s'avança, mais la lionne le mit en pièces. Puis ce fut le tour d'un lion habitué à se nourrir de chair humaine; après une longue lutte, les deux animaux expirèrent pendant que la vierge priait les mains levées au ciel. Le préfet la fit alors jeter dans une fosse remplie de toute espèce de serpents. A peine y fut-elle précipitée, qu'un globe de feu consuma tous les reptiles, et la Sainte fut délivrée.

Alexandre dit au préfet : « Qu'on attache cette femme à des taureaux furieux pour qu'ils l'écartèlent. » Les deux pieds de la vierge furent attachés chacun à un taureau, et les bourreaux, armés d'aiguillons très pointus et de fers rougis au feu, excitaient les animaux. Ceux-ci s'élancèrent en poussant d'affreux mugissements; les liens se brisèrent, et notre Sainte resta encore seule au milieu du stade.

A la vue de tant de supplices, Triphéna expira, et sa mort effraya les spectateurs, surtout les magistrats qui demandèrent la délivrance de Thècle. Le préfet, étonné de ce prodige, demanda à la jeune martyre pourquoi les animaux avaient tant de respect pour elle. Elle répondit : « Je suis la servante de Dieu, maître de l'univers. » Alors, parut un décret du proconsul : « Je remets en liberté Thècle, qui adore le vrai Dieu, et dont la puissance nous a paru admirable. »

TRIPHÉNA REVIENT A LA VIE

A cette nouvelle, ce ne furent que des cris de joie et d'actions de grâces. « Il n'y a qu'un Dieu vrai, le Dieu de Thècle. » Celle-ci fut conduite en présence de Triphéna, et, au milieu des acclamations, la morte se ranima : « Je crois à la résurrection des morts, s'écrie-t-elle, je crois que ma fille Falconilla est vivante, » et en disant ces mots, elle s'élança dans les bras de la martyre. Elle retourna ensuite dans sa maison, où Thècle instruisait les personnes désireuses de leur salut.

THÈCLE APOTRE A ICONIUM

La joie était grande parmi les chrétiens d'Antioche, de posséder la servante de Dieu; mais celle-ci n'avait qu'un désir : revoir Paul. Après l'avoir fait chercher partout, on lui annonça que le saint Apôtre était à Myre. Accompagnée de plusieurs disciples, elle s'y rendit et trouva Paul instruisant les païens, étonnés des miracles que ses mains opéraient. L'Apôtre la conduisit aussitôt dans la maison d'un fervent disciple. Thècle raconta les grâces dont Dieu l'avait comblée, et comment elle était sortie victorieuse des supplices. Puis elle ajouta : « Maintenant, Dieu me veut à Iconium. — Va enseigner sa parole, » dit Paul en la bénissant.

Thècle vint à Iconium, se dirigea d'abord vers la maison d'Oniséphore, et baisa, en versant d'abondantes larmes, le siège où Paul était assis, quand il lui apprenait le chemin du bonheur. Thamyris était mort dans la fleur de l'âge, peu après le départ de sa fiancée. Théoclia vivait encore. Pour l'amener à la foi, la bienheureuse martyre employa tous les moyens, mais sa mère refusa de croire à ses paroles. C'est alors qu'elle quitta Iconium pour venir à Daphné et de là à Séleucie.

Non loin de la ville, elle se pratiqua un petit ermitage et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de quatre-vingts ans, elle quitta cette vie de souffrance pour aller recevoir de son Epoux céleste la double couronne du martyre et de la virginité. Elle mourut dans la ferveur de l'oraison, comme une chaste colombe qui trouve son repos dans les trous de la pierre, autrefois son asile et son sanctuaire, maintenant son sépulcre.

CULTE ET RELIQUES

Les plus grands docteurs de l'Eglise se sont plu à exalter les vertus éclatantes de l'héroïque fille de saint Paul. Saint Augustin, dans son livre contre Fauste; saint Ambroise, dans son traité des vierges; saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, saint Epiphane et beaucoup d'autres, dans leurs écrits ou du haut de la chaire, ont mis toute leur éloquence à célébrer les louanges de notre Sainte. La haute estime qu'on avait de sa vertu faisait qu'anciennement, pour relever le mérite d'une femme et la distinguer du commun, on disait qu'elle était une autre Thècle. C'est ainsi que saint Grégoire de Nysse se plaisait à nommer sa sœur Macrine.

Saint Grégoire de Nazianze se rendit à Séleucie pour visiter son tombeau, et l'on y accourait de divers endroits, à cause des nombreux miracles que Dieu opérait par son intercession. Les païens, les infidèles eux-mêmes, allaient la prier, et souvent ils obtenaient le secours qu'ils demandaient. On implore d'ordinaire l'assistance de sainte Thècle pour demander au ciel de nous préserver de l'incendie et de nous être favorable dans les grandes traverses de la vie.

L'Eglise, dans l'oraison pour recommander à la miséricorde divine les âmes des agonisants, fait cette prière : « Nous vous supplions, Seigneur, que comme vous avez délivré la bienheureuse Thècle, vierge et martyre, de trois cruels tourments, vous ayez aussi la bonté de délivrer cette âme et de lui faire la grâce de jouir avec vous des biens célestes. »

L'empereur Zénon éleva à Séleucie une superbe église en l'honneur de la martyre; l'assistance de Thècle lui avait permis de recouvrer l'empire. Ses restes précieux, d'abord conservés à Séleucie, reposent maintenant dans l'église métropolitaine de Tarragone en Espagne.

SAINT LIN, PAPE ET MARTYR

(† 79.)

Fête le 23 septembre.

Buste de saint Lin conservé à Volterra.

ETUDES A ROME — RÈGNE DE CALIGULA

SAINT Lin naquit à Volterra, dans l'Etrurie, qui n'était alors qu'une province de l'empire romain. Suivant la tradition, son père s'appelait Herculanus et aurait occupé le rang de sénateur. Sa mère est appelée Claudia dans une lettre attribuée à saint Clément.

Sa famille envoya le jeune homme étudier à Rome, afin de s'y former aux fonctions de la vie publique, vers l'année 40 de notre ère. L'empire était alors gouverné par l'infâme Caligula, prince aussi dépravé qu'avide et sanguinaire. Tous les dix jours, il dressait une liste de victimes et disait au bourreau :

— Fais en sorte qu'ils se sentent mourir.

Un jour, au théâtre, on l'entendit souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir l'abattre d'un seul coup. Ce monstre fut assassiné en 41 par le tribun des prétoriens. On comprend que la haute société romaine devait être plus ou moins calquée sur son chef. C'est dans ce milieu corrompu que le jeune Lin allait passer son adolescence.

SAINT PIERRE A VOLTERRA
DISCIPLE DU PRINCE DES APÔTRES

Sur ces entrefaites, saint Pierre vint à Rome (42), afin d'y prêcher la doctrine de Jésus-Christ. Nous ignorons par suite de quelles circonstances le jeune homme fut mis en rapport avec le grand apôtre. Certains historiens veulent que le navire où il

était monté et qui devait aborder à Ostie ait été rejeté par la tempête sur les plages tyrrhéniennes, à l'ouest de l'Italie et à quelques milles de Pise ; de là, saint Pierre aurait suivi la voie romaine construite par Scaurus, qui passe à Volterra. Il aurait été dans cette ville l'hôte du sénateur Herculanus et mis ainsi en relation avec le fils qui étudiait à Rome.

Le fait est que le jeune homme connut saint Pierre, et, trouvant dans sa prédication et sa doctrine un aliment pour son esprit et son cœur déçus par les théories de la philosophie païenne, il se fit instruire dans la religion du Christ et reçut probablement le baptême des mains mêmes du prince des apôtres.

APOSTOLAT DE SAINT LIN

Dès lors, le jeune patricien résolut de consacrer sa vie et son influence à la diffusion de la nouvelle doctrine. Une antique tradition prétend qu'il fut ordonné prêtre par saint Pierre dans la demeure du sénateur Pudens, qui avait été mise à la disposition de l'apôtre.

Lorsque, en 49, l'empereur Tibère chassa les Juifs de Rome, sous prétexte qu'ils causaient des troubles et du tumulte, saint Pierre dut s'éloigner de ses fidèles, mais il leur laissa son disciple Lin pour les consoler et les affermir dans la foi. Il est probable qu'il remplit cette charge jusqu'en 54, époque où Tibère étant mort le prince des apôtres put rentrer dans la capitale de l'empire.

A son retour, celui-ci choisit saint Lin comme son coopérateur et en quelque sorte comme son chorévêque.

Une ancienne tradition de l'Eglise de Besançon prétend que saint Lin vint évangéliser cette cité : « *Ibi beatus Linus predicavit ;* saint Lin y vint prêcher. » « Il n'y a là rien d'impossible, dit avec raison M. Pidoux, si l'on pense que saint Pierre et les plus connus de ses disciples durent plusieurs fois quitter Rome pour éviter les persécutions. La place de saint Lin est tout naturellement parmi ces disciples les plus menacés ; les traditions de l'Eglise de Volterra, sa patrie, concordent et parlent d'un voyage d'exil fait par le Saint dans les Gaules, où un de ses parents occupait un emploi élevé (1). »

INCENDIE DE ROME ET PREMIÈRE PERSÉCUTION

Saint Lin serait rentré à Rome vers l'an 64. On était alors sous le règne de Néron (54-68), qui avait poussé la cruauté jusqu'à faire mourir sa mère Agrippine. Ce fut lui probablement aussi qui fit allumer l'incendie de Rome, et quand la ville fut toute en flammes, on le vit, la lyre à la main, entonner un hymne sur l'incendie de Troie. Alors la rumeur publique l'accusa d'être la cause du sinistre, et, pour détourner les soupçons, ce monstre rejeta le crime sur les chrétiens.

Un grand nombre d'entre eux furent jetés aux bêtes, d'autres, enduits de poix, servirent de torches pour éclairer, pendant une fête, les jardins de Néron. Ce fut le commencement de la première persécution générale (64-68).

SUCCESSEUR DE SAINT PIERRE

Lorsque le prince des Apôtres eut enduré le martyre en 67, saint Lin devint son successeur. Y eut-il élection ? saint Pierre désigna-t-il lui-même son successeur ? L'histoire n'en dit rien et nous ne le saurons probablement jamais.

Il n'y avait point alors de Conclave organisé comme de nos jours. Les puissances n'envoyaient pas d'ambassadeurs pour informer leurs souverains du succès de leurs intrigues.

Pas d'exclusive à craindre ni d'intervention politique. La seule puissance redoutable était celle des tribunaux romains qui réduisaient leur fonction, vis-à-vis de l'Eglise, à provoquer l'apostasie des chrétiens ou à les envoyer à la mort.

Plusieurs récits anciens plus ou moins légendaires veulent que saint Pierre ait désigné saint Clément comme son successeur, mais que celui-ci, par humilité, ait décliné cette charge et fait élire par le clergé d'abord saint Lin et plus tard saint Clet, deux disciples de saint Pierre et même deux coadjuteurs qui auraient plusieurs fois remplacé l'apôtre pendant ses absences, saint Lin pour la ville même de Rome et saint Clet pour les environs. On ne peut ajouter qu'une foi très médiocre à ces écrits un peu tard venus ; ils n'ont cependant rien d'invraisemblable.

Quoi qu'il en soit du mode de succession, il n'est pas douteux que saint Lin ait été le premier successeur de Pierre à Rome, et, par conséquent, le second Pape.

On sait peu de choses sur saint Lin lui-même. Il assista saint Paul à la veille de son martyre, et la seconde épître à Timothée porte le salut de Lin. Le *Liber pontificalis* se contente de nous apprendre que Lin maintint l'ordre et les règles établies par Pierre, que notamment il défendit aux femmes, selon les prescriptions de l'Apôtre, d'entrer dans l'église sans un voile sur la tête.

On mentionne de lui deux ordinations, au mois de décembre, où il créa quinze évêques et dix-huit prêtres.

MORT DE NÉRON

Saint Lin vit la fin de la persécution qui se termina à la mort de Néron.

En l'an 67, Néron fit en Grèce une tournée de comédien. L'impérial histrion partit à la tête d'une armée de baladins : il chanta sur tous les théâtres, courut dans tous les stades, lutta dans toutes les arènes et remporta 1 800 couronnes. Au milieu de ses triomphes, il apprit, le 19 mars 68, jour anniversaire du meurtre de sa mère Agrippine, le soulèvement des Gaules et la proclamation de Galba, un de ses généraux d'Espagne, comme empereur. Il perdit la tête, et alla se cacher dans la villa d'un de ses affranchis entre la voie Salaria et la voie Nomentana.

(1) PIDOUX, *Vies des Saints de Franche-Comté*. 1908.

Déjà, dit Suétone, s'approchaient les cavaliers qui avaient ordre de le saisir. Quand il les entendit, il prononça en tremblant ce vers grec :

Le galop des coursiers a frappé mon oreille.

Et il s'enfonça le fer dans la gorge, aidé par Epaphrodite, son secrétaire. Il respirait encore lorsqu'arriva le centurion qui, feignant d'être venu pour le secourir, voulut bander la plaie.

— Trop tard ! dit Néron.

Et il ajouta :

— Est-ce la foi jurée ?

Il expira en prononçant ces mots, les yeux sortant de leurs orbites, avec un regard fixe qui fit frissonner les assistants.

Ce que Néron avait le plus instamment demandé à ses compagnons était que personne ne s'emparât de sa tête, et qu'on le brulât comme on pourrait, mais tout entier. On obtint cette permission d'Icelus, affranchi de Galba, à peine sorti des fers, où, à la première nouvelle des troubles d'Espagne, on l'avait jeté (1).

Ainsi finit ce comédien grotesque qui avait été le maître du monde et dont le règne fut une calamité publique. Il avait attaché son nom à la première persécution contre les chrétiens, et si la mort d'un persécuteur avait pu les réjouir, ils se fussent mêlés à la foule que Suétone nous montre, le 11 juin 68, parcourant bruyamment les rues de Rome, le bonnet de la liberté sur la tête. Mais l'Eglise ne se réjouit pas du malheur d'autrui. Saint Lin dut remercier Dieu de la liberté reconquise pour l'apostolat et profita des jours de paix pour étendre le règne du divin Maître.

Quant à Néron, ses deux nourrices et sa concubine Acté purent l'ensevelir avec une certaine pompe dans le monument somptueux des Domitii, sur le Pincio actuel.

Le souvenir de ce monstre resta, dans l'imagination populaire, environné de fantômes et de maléfices. On prétendit longtemps que Néron n'était pas mort. Puis on crut qu'il devait revenir à la fin des temps pour être l'Antéchrist. Son image reparaissait encore, dit-on, au XI^e^ siècle, et son esprit hantait les environs du Pincio. Son nom était encore à cette époque un objet de terreur. C'est pour conjurer ce fantôme que le pape Pascal aurait fait bâtir, au pied du Pincio, l'église de Sainte-Marie du Peuple.

FIN DE LA JUDÉE

Le second châtiment divin tomba sur Jérusalem, et saint Lin vit se réaliser les prophéties que saint Pierre avait entendues de la bouche de Notre-Seigneur disant du Temple : « Il ne restera pas pierre sur pierre. »

Les Juifs supportaient impatiemment le joug des Romains. Après plusieurs révoltes infructueuses, un soulèvement plus grave éclata vers la fin du règne de Néron. Vespasien fut envoyé à la tête de 60 000 hommes pour châtier les Juifs et les maintenir dans le devoir.

Dès les premiers jours, la lutte prit un caractère atroce. Pendant que Vespasien ravageait la Galilée, vers la fin de 67 ; la vallée du Jourdain, la Pérée, la Samarie, l'Idumée, pendant l'année 68, les Juifs se livraient entre eux de fréquents combats dans les rues de Jérusalem : ils ajoutaient les horreurs de la guerre civile aux calamités de la guerre étrangère. Vespasien, qui connaissait la situation de Jérusalem, laissait les Juifs s'y égorger et achevait, avec une lenteur calculée, la conquête du pays.

Il allait commencer le siège de la Ville Sainte quand ses troupes le proclamèrent empereur (3 juil. 69). Il confia la suite des opérations à son fils Titus et alla lui-même détrôner Vitellius, qui avait succédé à Othon, successeur de Galba.

Au printemps de 70, Titus acheva l'investissement de Jérusalem. Le siège, qui dura cinq mois, est un des plus mémorables de l'antiquité. Comme il commença durant les fêtes de Pâques, une multitude se trouva enfermée dans la place, et aux maux de la guerre se joignirent ceux de la famine. On donna l'ordre de remettre aux soldats les vivres que chacun avait en réserve. Il fallut recourir aux expédients les plus affreux pour se procurer de la nourriture ; on déterra les morts pour s'en faire un horrible aliment. Une mère égorgea son propre enfant, le fit rôtir, en mangea la moitié et présenta le reste à des soldats que l'odeur de cet exécrable mets avait attirés. Aussi beaucoup essayaient de fuir ; mais ceux qui échappaient aux gardes des murs étaient saisis par les Romains et mis en croix. A certains jours, il en périt ainsi jusqu'à cinq cents à la fois.

Titus offrait de traiter, mais le fanatique Jean de Giscala, l'âme de la résistance, répondait avec un farouche enthousiasme : « La maison de Dieu ne saurait périr. » Le général romain aurait voulu épargner ce sanctuaire célèbre ; mais un soldat, poussé, dit Josèphe, comme par une inspiration divine, jeta une pièce de bois enflammé dans une des salles qui entouraient le Temple ; le feu gagna aussitôt de tous côtés, et les Juifs consternés se précipitèrent à travers les flammes et les épées des Romains.

Ainsi fut brûlé le second Temple de Jérusalem en l'an 70, le même jour, croit-on, où le temple de Salomon avait été détruit par Nabuzardan. La ville haute tenait encore, mais bientôt elle fut prise et incendiée.

Au compte de Josèphe, onze cent mille Juifs avaient péri pendant cet épouvantable drame. Quatre-vingt-dix-sept mille furent faits prisonniers ; on en vendit la moitié comme esclaves, on en envoya d'autres aux carrières d'Egypte, on réserva le reste pour les combats du cirque. Ils parurent dans les jeux et les fêtes pour l'amusement des villes syriennes que les Romains récompensaient ainsi de leur fidélité. A Panéas, Titus en fit périr deux mille cinq cents dans les flammes ou au cirque ; autant à Beyrouth, au jour anniversaire de la naissance de Vespasien. Il n'en garda que sept cents pour suivre, à Rome, le char sur lequel Vespasien et lui firent leur entrée triomphale. Devant eux, les captifs voyaient porter, comme trophées de la victoire, les dépouilles du Temple, la table d'or, le chandelier à sept branches, le livre de la loi. On les voit encore sculptés sur l'arc de triomphe de Titus, érigé à Rome en mé-

(1) SUÉTONE, *Vie de Néron*, 43, 47, 48, 49.

moire de cet événement et sous lequel, dit-on, jamais un Juif n'a voulu passer.

Des médailles frappées en souvenir de cette guerre représentaient une femme en pleurs assise au pied d'un palmier, avec cette exergue : *la Judée captive.*

Elle l'était, et pour toujours ! Ce fut la fin de l'existence politique des Juifs.

Ainsi s'accomplirent, trait pour trait, les menaces divines contre le peuple déicide et contre la ville coupable d'avoir méconnu et crucifié le Sauveur.

MARTYRE DE SAINT LIN

Saint Lin, qui mourut sous Vespasien, est honoré du titre de martyr. Fut-il réellement martyrisé ?

On n'a aucune donnée historique positive sur ce point. Le Canon de la messe donne à saint Lin le titre de martyr sans qu'on en puisse conclure qu'il répandit son sang pour la foi. Mais on peut encore moins en conclure le contraire. Quoique Vespasien n'ait pas été un persécuteur, il y eut certainement sous son règne, à la suite d'incidents passagers et locaux, et malgré l'absence de persécution générale, des violences dont les chrétiens furent victimes.

Il y eut aussi une persécution générale contre les philosophes qui s'attirèrent les rigueurs du pouvoir par leur attitude d'opposition. Les sectes des stoïciens et des cyniques se livraient à des exercices oratoires de déclamation contre « les tyrans ». Pour mettre un terme aux agitations de ces deux sectes, Vespasien renouvela contre elles les sénatus-consultes républicains qui avaient interdit le séjour de Rome aux philosophes. Quelques chrétiens dont les doctrines rompaient avec les mœurs et les idées du temps purent être englobés dans ces sectes philosophiques, et ainsi s'expliqueraient quelques actes isolés de persécution. Il est possible que saint Lin ait ainsi trouvé la mort, quoique rien ne le prouve.

SON TOMBEAU

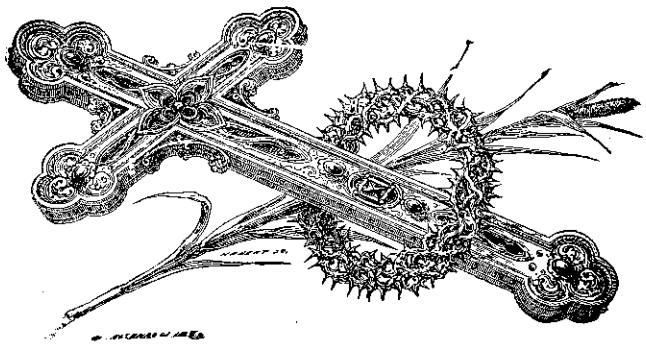
Il fut enseveli près de saint Pierre, au Vatican, *juxta corpus beati Petri.*

Quand on creusa les fondements du baldaquin de bronze qui surmonte le tombeau de saint Pierre dans la Basilique vaticane, on trouva une tombe avec cette simple inscription : *Linus.* Une semblable inscription, si singulière dans toute l'épigraphie chrétienne, dans un pareil lieu, dit De Rossi, ne me laisse aucun doute sur le personnage : ce *Linus* est le successeur de saint Pierre, le premier Pontife enseveli dans la crypte vaticane. Ce suprême laconisme d'un nom tout seul, sans le titre *episcopus*, convient souverainement aux premières origines de l'épigraphie chrétienne. Parmi les inscriptions les plus archaïques règne le système du nom solitaire ou presque solitaire, dans le silence le plus complet de tout titre de hiérarchie, soit civile, soit ecclésiastique.

Pratique. — Ne craignons point de perdre nos biens pour Jésus-Christ, mais craignons de perdre Jésus-Christ en voulant sauver ces biens périssables.

SOURCES CONSULTÉES

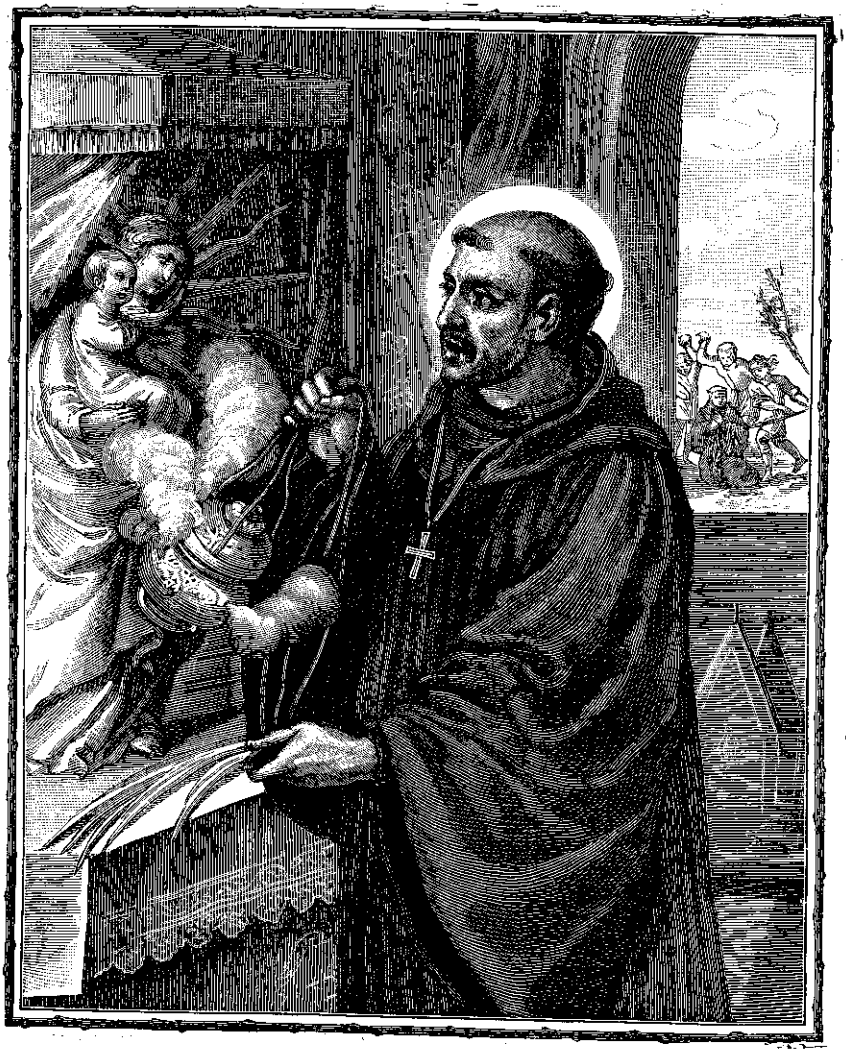
S. Lino pontifice e martire patrono della città e diocesi di Volterra, 1876. — *Acta sanctorum Boll.* 23 sept., t. VI. — DUCHESNE *Le Liber pontificalis.* — *Gallia christiana*, t. XV. — Revue *Rome*, n° 81, 8 sept. 1910.



SAINT GÉRARD

ÉVÊQUE ET PREMIER MARTYR DE LA HONGRIE

Fête le 24 septembre.



Saint Gérard à qui l'on attribue la consécration du samedi à la Sainte Vierge, lui dédie une chapelle avec un autel, devant lequel il établit la coutume de faire brûler de l'encens. Son martyre.

(Gravure du *Calendrier bénédictin*, XVIIe siècle.)

LES HONNEURS DÈS LA JEUNESSE

Gérard naquit à Venise, en 986, du comte Erhard, seigneur aussi distingué par sa vertu que par ses titres de noblesse. Dès sa plus tendre enfance, il commença à répandre autour de lui le parfum d'une piété angélique; aussi, à l'âge de cinq ans, ses parents l'offrirent-ils aux moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Georges, pour lui faire apprendre les sciences divines et humaines. C'était dans l'un de ces asiles de la prière que saint Maur et saint Placide avaient façonné leur âme à la pratique des plus belles vertus. C'était là aussi que Gérard devait puiser son grand amour des âmes et sa force au milieu des tribulations. D'un talent précoce, il se mit à

étudier avec ardeur les sciences humaines, heureux surtout de pouvoir joindre à ces occupations le service de l'autel, et ainsi la culture de la piété ne le cédait en rien à celle de l'intelligence. Dès sa plus tendre enfance, en effet, il avait su faire briller la flamme d'un grand amour pour Notre-Seigneur et d'une tendre dévotion pour sa Mère. Sur son visage, se reflétait comme dans un miroir, l'innocence de son âme. A dix-huit ans, il apprit la nouvelle de la mort de son père, en Palestine. Cet événement que lui ménageait la divine Providence pour lui faire ensuite mieux connaître les vanités du monde, le força à revenir au foyer paternel pour consoler sa mère, et lui tenir compagnie dans sa solitude. Mais bientôt les vertus qu'il pratiquait avec tant de perfection, jointes à la noblesse de sa naissance, lui firent proposer une stalle de chanoine à la cathédrale de Saint-Marc, à Venise. Il accepta, à la grande joie du Chapitre et de ses concitoyens, qui, d'après de tels commencements, pouvaient, à juste titre, compter sur un glorieux avenir.

DÉGOUT DU MONDE — DÉPART POUR L'ORIENT

Les âmes humbles ne peuvent s'épanouir à leur aise au milieu des honneurs. Poursuivi par la grâce, Gérard conçut le dessein de quitter sa nouvelle position, et de renoncer à tous les avantages temporels qu'il y trouvait. Quand il considérait le monde, loin de regretter ce qu'il avait déjà fait pour le quitter, il lui semblait qu'il en était encore trop près, que son détachement n'était pas encore assez grand, ni son sacrifice assez parfait. Que voyait-il, en effet, chez les amis de ce monde? Des peines sans mérites, des espérances sans fruit, des désirs sans jouissances et des douleurs sans adoucissement. A cette vue, il n'hésite plus à rechercher, dans une vie toute d'abnégation, une paix que le monde promettait en vain. Dieu, en effet, vaut mieux à lui seul que toutes les créatures ensemble. Les ermites du Carmel avaient fondé un couvent à Venise, c'est dans ce monastère, à ce que l'on pense, que notre Saint, résolu de se donner tout à Dieu, reçut l'hospitalité monastique; quoi qu'il en soit, il partit bientôt pour la Palestine, pour visiter ces lieux, témoins des souffrances du Fils de Dieu. Il y passa plusieurs années, vint à Bethléem se prosterner avec amour dans la grotte où naquit le Fils de Dieu devenu Fils de David pour nous sauver, enfin il gravit la montagne du Carmel, jadis illustrée par le séjour du prophète Elie. Là, des âmes généreuses menaient la vie contemplative, en mettant en commun, comme des abeilles laborieuses, le fruit de leurs travaux.

Grande fut la joie de notre Saint de vivre parmi ces pieux solitaires, et d'y respirer comme un avant-goût de la paix du ciel. Plusieurs années s'écoulèrent pour lui dans cette douce solitude, mais bientôt des malheurs publics l'obligèrent à la quitter.

Opprimés par les Grecs schismatiques et par les Sarrasins, les catholiques, comme autrefois les juifs sur la terre d'exil, se nourrissaient du pain de l'amertume, souffrant des maux intolérables, sans espérance de les voir bientôt finir.

RETOUR EN OCCIDENT — SAINT GÉRARD PRÉCURSEUR DE PIERRE L'ERMITE ET DES CROISADES

Le patriarche de Jérusalem, après avoir entendu parler des éminentes vertus de Gérard, lui confia la difficile mission de retourner en Occident, afin d'engager les princes chrétiens à venir secouer le joug intolérable, que faisaient peser sur leurs frères d'Orient, les Grecs schismatiques et les musulmans. Il accepta avec la joie d'un apôtre, et partit aussitôt pour Rome. Le pape Benoît VIII le reçut avec une grande bienveillance, et son âme s'attendrit au récit des douleurs que souffraient les chrétiens. Plusieurs fois, il avait gémi de ne pouvoir leur porter secours, et sa douleur s'accrut encore à cette heure, à la vue de son impuissance à leur venir en aide. Toutefois, connaissant la haute piété de l'empereur d'Allemagne, saint Henri, il pria notre Saint de s'adresser à lui, et comme preuve de sa grande bienveillance, il le nomma patriarche de Constantinople.

Arrivé en Allemagne, Gérard se présenta à la cour de l'empereur pour lui retracer, selon le désir du Pape, les maux que subissaient les fidèles de Palestine. Saint Henri eût voulu partir aussitôt pour hâter leur délivrance, mais de graves difficultés surgissaient dans son royaume, aussi ne put-il donner la promesse d'un prochain départ. L'heure des croisades n'avait pas encore sonné, mais Gérard devait en préparer les voies. Voyant que ces négociations n'aboutissaient pas, notre Saint voulut retourner en Palestine et obtenir, dans la solitude, par la prière, ce qui faisait l'objet de ses plus chers désirs.

Saint Etienne régnait à cette époque en Hongrie. Avec le zèle d'un apôtre, le saint roi détruisait les temples des idoles et plantait, avec l'étendard de la foi catholique, la vraie civilisation au milieu d'un peuple qui ne s'était signalé encore que par son atroce barbarie, mais qui, devenu chrétien, devait accomplir un jour de grandes choses. Depuis longtemps, il cherchait des ouvriers apostoliques pour défricher cette terre que le Seigneur lui avait confiée. Gérard voulut s'édifier au spectacle des vertus du saint roi; mais ce dernier ne fut pas longtemps à apprécier le trésor que le ciel venait de lui envoyer, aussi retint-il le serviteur de Dieu.

SÉJOUR EN HONGRIE — APOSTOLAT

Gérard, sans hésiter, correspondit à l'appel de Dieu, en se livrant de toutes les forces de son âme au nouveau ministère qui s'offrait à lui. Il commença aussitôt à déposer dans cette terre encore au pouvoir du démon, la semence de la foi. Elle devait y prendre de profondes racines, et bientôt, semblable à un bel arbre, sous l'effort des prédications apostoliques de cet apôtre intrépide, porter des fleurs et des fruits.

Peuple au caractère cruel, avide de verser le sang, les Hongrois ressentirent en peu de temps les merveilleux effets de la parole du serviteur de Dieu et bientôt, de serpents qu'ils étaient, ils devinrent de candides colombes. Pour obtenir de tels résultats, Gérard ne cessait d'implorer le secours de la Vierge Marie qu'il honorait d'un culte spécial, et de s'imposer de rudes mortifications pour la conversion des pécheurs.

LA PÉNITENCE DANS LA SOLITUDE

La solitude a toujours exercé sur les âmes consacrées à Dieu un attrait particulier. Notre Saint en avait goûté les charmes sur la montagne du Carmel. Après s'être dépensé pendant plusieurs années dans une vie d'apostolat, il voulut, comme la sœur de Lazare, jouir des délices de la contemplation, aux pieds du Sauveur. Après avoir communiqué ses desseins à saint Etienne, il se retira non loin de Bude, à l'ermitage de Beel. Là, comme un nouveau Moïse, il ne cessa d'élever ses mains vers le ciel, pour obtenir

l'entière conversion du peuple hongrois. Joignant à la prière les pénitences les plus rigoureuses, le corps recouvert d'un rude cilice, n'ayant pour couche que la terre nue, se faisant parfois battre de verges, comme un malfaiteur, il passa plusieurs années dans cette retraite d'où son âme, souvent favorisée de douceurs surnaturelles et de célestes visions, n'en ressentait pas moins cependant, à certaines heures, les attaques du démon. Dieu se plut à récompenser tant de vertus par des prodiges remarquables. Au milieu de son désert de Beel, les cerfs s'approchaient de lui pour le servir, comme autrefois le corbeau qui apportait du pain au prophète Elie, et, vivant dans sa compagnie, les animaux lui obéissaient comme à Adam dans le paradis terrestre.

RETOUR AU MILIEU DES HOMMES
DÉVOTION DE SAINT GÉRARD A LA SAINTE VIERGE
SA CHARITÉ — GÉNÉREUSE RÉPARATION

L'âme de Gérard avait pris de nouvelles forces dans les exercices d'une si longue et si fervente retraite. Il avait retrempé ses armes spirituelles et se trouvait prêt à de nouveaux combats. Il céda donc aux instances du roi saint Etienne qui le suppliait de revenir éclairer et civiliser ses peuples, de reprendre un apostolat qui avait déjà produit tant de fruits.

Promu à l'évêché de Canadie, il se prodigua plus que jamais pour le salut des âmes dont il avait la charge. On le vit de nouveau parcourir les campagnes du royaume pour annoncer la foi; Dieu mettait sur ses lèvres tant d'éloquence et dans ses paroles tant d'onction, qu'il convertit un grand nombre d'âmes. Le progrès de la foi était attesté par les églises qu'on voyait s'élever çà et là, et où des populations, naguère encore idolâtres et barbares, venaient apprendre à aimer le vrai Dieu par-dessus toutes choses, et les autres hommes comme leurs frères. Le peuple de Canadie vit s'élever une basilique somptueuse, dotée d'immenses bénéfices par la largesse de saint Etienne.

Notre Saint pouvait-il oublier celle à qui il s'était consacré dès sa plus tendre enfance? Il dédia à Marie une chapelle spéciale, richement décorée, et, devant son image, des prêtres se succédaient pour brûler en son honneur de riches parfums. Sa dévotion pour cette bonne Mère était l'âme de sa vie. Le premier, il établit dans la semaine un jour spécialement consacré à l'honorer, pieux usage qui, ensuite, s'étendit à beaucoup d'autres églises. Chaque samedi, une fête se célébrait en son honneur; et les autres jours, après les vêpres, il se dirigeait lui-même, avec tout son clergé, devant son image pour chanter des hymnes en son honneur. Par ses soins, le royaume tout entier fut placé sous sa puissante protection. Tel était son respect pour cette tendre Mère, qu'il ne prononçait son nom qu'à genoux et en baisant la terre.

Le cœur du serviteur de Marie est comme un parterre où croissent les plus belles fleurs des vertus, aussi Gérard en répandait-il le parfum sur tous ceux qui l'approchaient; mais il se faisait surtout remarquer par son admirable charité. Riches et pauvres accouraient à lui : les uns pour recevoir ses conseils; les autres pour implorer sa charité bienfaisante. Ayant sans cesse devant les yeux l'exemple du Fils de Dieu qui voulut, pour notre amour, vivre de la vie des pauvres, Gérard se dépouillait de tous ses biens pour les donner aux indigents. Un jour, un lépreux se présente à sa demeure, il ne sait comment faire pour le secourir, car il a tout donné; mais la charité est ingénieuse à trouver des moyens pour secourir le prochain. Gérard fait reposer le pauvre sur sa couche et, quant à lui, il se contente de la terre nue. On le voyait parfois, pendant la nuit, sortir de son palais, se diriger vers la colline voisine et là, après avoir coupé du bois, le rapporter lui-même, autant pour exercer son humilité que pour alléger le travail de ses serviteurs.

Ses travaux apostoliques avaient fini par lui occasionner une grande faiblesse. Comme il ne pouvait plus marcher à pied, il avait coutume de se faire conduire dans un petit chariot afin de pouvoir lui-même vaquer davantage à l'exercice de la contemplation. Or, un jour, le conducteur, soit par négligence, soit par malice, le laissa tomber, ce qui fut, pour notre Saint, la cause de grandes douleurs. Distrait par d'autres pensées, Gérard se laisse aller à un mouvement d'impatience et, sans réfléchir, il ordonne à ses serviteurs de le châtier. Après quelques instants, il aperçoit le malheureux conducteur attaché à un arbre et les épaules couvertes de sang. A cette vue, navré de douleur, il se jette à ses pieds, lui demande pardon en versant des larmes amères, baise ses plaies avec regret et le renvoie après l'avoir comblé de présents.

LE TROUBLE APRÈS LA PAIX
COURAGEUSE FERMETÉ DU SAINT

Ce fut au milieu des progrès toujours croissants du catholicisme en Hongrie que Dieu appela à lui, au jour de l'Assomption, saint Etienne, le fidèle serviteur de Marie. A sa place fut élu un fils de sa sœur, nommé Pierre. Prince d'un caractère faible, sans amour de la justice, et livré aux plus mauvaises passions, il fut bientôt pour tout son peuple l'objet du plus grand mépris. Son cœur déjà endurci au mal ne se laissa toucher par aucune des paternelles observations de saint Gérard. Après trois ans d'un règne scandaleux, il fut chassé du royaume. Les Hongrois jetèrent alors les yeux sur Aba, cousin de saint Etienne, et ils le proclamèrent roi. Tout d'abord, les catholiques purent à juste titre fonder sur lui les plus belles espérances; mais bientôt il se précipita avec tant d'ardeur dans la voie du vice, qu'il en vint à faire regretter son prédécesseur. Présumant que plusieurs seigneurs de son entourage voulaient replacer Pierre sur le trône, il les fit égorger devant lui, et sans leur fournir aucun moyen de défense. Les mains encore teintes du sang des victimes, il demanda à Gérard de placer sur sa tête la couronne royale, au jour où l'Eglise célèbre la résurrection de son divin Epoux. Le courageux évêque repoussa avec force une telle proposition, mais d'autres eurent le triste courage de se prêter à ses désirs coupables. Gérard ne peut rien contre la force, mais du moins fera-t-il entendre les protestations de son cœur indigné. Au jour fixé pour le couronnement, l'âme remplie d'une sainte indignation, oubliant dans cette circonstance sa douceur habituelle, il monte en chaire, et là, devant la foule, adresse au roi ces paroles énergiques.

« Prince, s'écrie-t-il, l'Eglise a institué le saint temps du Carême pour que les pécheurs puissent faire pénitence. Tu n'as pas demandé à Dieu pardon de tes crimes; aussi, devant Dieu et devant cette foule, tu es indigne, je le déclare, que je t'appelle du doux nom de fils. Je méprise ta colère et je suis prêt à mourir sur-le-champ, si

cela est nécessaire, pour venger l'honneur de mon Dieu. Je te le prédis cependant, à la troisième année de ton règne, le glaive dont tu t'es servi si cruellement contre tant d'autres, se retournera contre toi, et tu seras forcé de laisser ce sceptre encore teint du sang de tes injustices. » Couvert de honte, Aba dissimula sa colère et résolut de remettre à plus tard l'heure de la vengeance. Dieu ne lui en laissa pas le temps, car Pierre, son prédécesseur, crut le moment favorable pour ressaisir la couronne. Aba sortit à sa rencontre avec une armée formidable; mais l'heure de la justice divine avait sonné. Il trouva la mort sur le champ de bataille.

LES ENNEMIS DE LA FOI — LE MARTYRE

Le moment approchait où notre Saint allait recevoir la récompense de tous ses travaux apostoliques, mais auparavant Dieu voulait qu'à la couronne des confesseurs vint se joindre sur son front celle des martyrs.

Pierre avait donc été replacé une seconde fois sur le trône de saint Etienne. Son peuple pouvait à juste titre compter sur une conversion sincère, mais il fut trompé dans ses espérances. S'enfonçant de plus en plus dans l'abîme, il donna libre cours à ses injustices et à ses cruautés, malgré les avertissements du saint évêque. Après trois ans d'un règne honteux, les Hongrois résolurent de secouer de nouveau le joug intolérable qui pesait sur eux.

Exilés depuis le couronnement de Pierre, deux jeunes seigneurs, André et Levata, attendaient un moment favorable pour pouvoir revenir dans leur patrie. Les seigneurs de la cour les prièrent de venir partager ensemble les honneurs du trône, mais à des conditions bien honteuses. « Promettez-vous, leur dirent-ils, de faire tous vos efforts pour abolir la religion catholique dans le royaume? » Excités par l'appât des honneurs, ils le promirent, appuyés d'ailleurs, sur ce faux principe que l'Etat peut s'accommoder de toutes les lois. Parvenus au terme de leurs désirs, ils se hâtèrent d'accomplir leurs promesses en essayant de déraciner du cœur de leurs sujets les germes de cette foi catholique qui, grâce aux travaux de saint Gérard, avait produit des fruits admirables. Bientôt le sol de Hongrie n'offrit plus que le spectacle de la désolation. Les prêtres et les moines étaient décapités, les églises profanées, et sur cette terre, hier encore féconde en prodiges de foi, l'œil attristé voyait surgir des temples d'idoles. Malgré les persécutions dont ils étaient les auteurs, les deux princes voulurent se faire couronner à Bude où se trouvait alors la cour, à la grande douleur de tous les cœurs catholiques. Ils partirent donc accompagnés d'une nombreuse suite. Saint Gérard et plusieurs autres prélats vinrent à leur rencontre pour les saluer. Notre Saint passa en oraison la nuit qui devait précéder l'entrevue, dans un temple dédié à sainte Sabine. Là, le front prosterné à terre, et le cœur rempli d'amertume, il disait : « Seigneur, prenez pitié de vos fidèles et défendez notre cause. — Ne crains point, lui repondit Notre-Seigneur; mais tressaille plutôt d'allégresse, car aujourd'hui je poserai sur ton front la couronne des martyrs. »

Encouragé par ces paroles, le Saint se revêtit alors des ornements sacerdotaux pour célébrer les Saints Mystères, et, s'adressant aux évêques qui l'accompagnaient, il leur dit : « Aujourd'hui même, vous verserez votre sang pour la cause du Christ, mais quant à vous, Bénétha, vous n'aurez pas ce bonheur (il s'adressait à l'un des évêques). Je le sais, car cette nuit, j'ai vu le Christ nous distribuant à tous son corps et le calice de son sang : vous seul, Bénétha, n'étiez pas admis à cette table où se trouve la force des martyrs. »

Tous alors se disposèrent à la mort et célébrèrent le Saint Sacrifice. Ils marchèrent ensuite jusqu'au Danube afin de rencontrer ces nouveaux chefs. Ils arrivaient sur les bords du fleuve, quand, tout à coup, ils voient accourir sur eux une bande de païens à la figure sinistre dont le chef avait été le premier à apostasier la vraie foi pour retourner au culte des idoles.

En apercevant les pontifes du Seigneur, l'apostat est saisi d'une violente colère, leur vue excite au fond de son âme de nouveaux remords; aussi ordonne-t-il de les massacrer à coups de pierres. Bénétha seul parvient à s'échapper. Mais c'est surtout contre Gérard que s'exerce la colère des meurtriers. Ils dirigent sur lui une grêle de pierres, en poussant des cris horribles.

Le Saint fait le signe de la croix, et aussitôt les pierres restent suspendues en l'air.

A la vue de ce miracle, la rage des meurtriers ne fait que s'accroître, ils se précipitent sur lui comme des bêtes fauves, le traînent au sommet des roches gigantesques qui bordent le Danube, le jettent violemment dans le précipice et contemplent, avec une joie sauvage, le corps meurtri du martyr bondissant de rocher en rocher et les teignant de son sang. D'autres soldats l'attendaient au bas du précipice; ils ont peine à reconnaître les traits d'un homme dans la masse ensanglantée qui tombe à leurs pieds. Cependant, ils remarquent que le cœur palpite encore. La victime n'a pas encore cessé de vivre, leur rage se réveille, ils transpercent le martyr avec leurs armes homicides et jettent son corps dans les crevasses de la montagne.

Pendant sept ans, les vagues du fleuve, en venant se briser contre la pierre, ne purent faire disparaître les taches de sang, qui restèrent ainsi longtemps pour attester le courage de l'évêque chrétien et la cruauté des bourreaux.

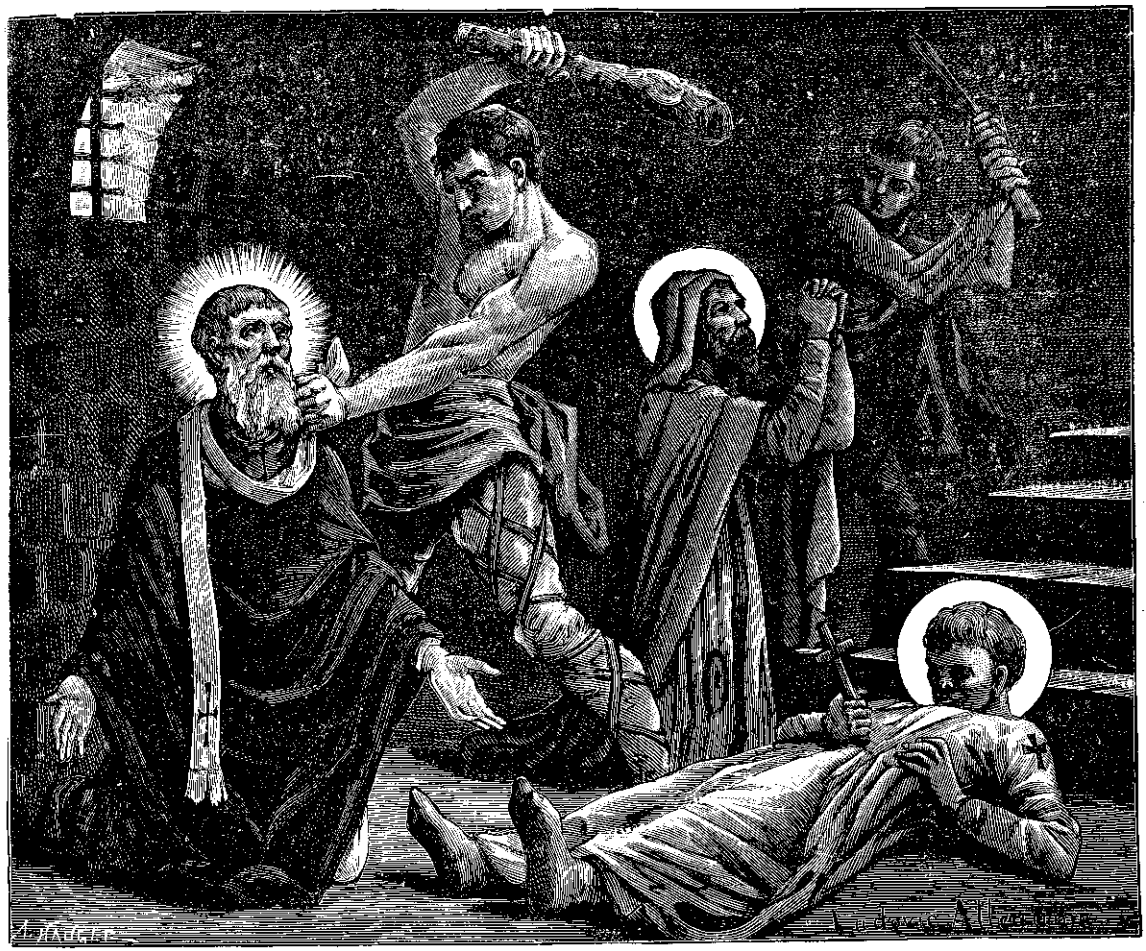
Telle fut la glorieuse mort de celui que la Hongrie honore comme son premier martyr.

Gérard obtint la couronne, le 24 septembre 1047. Du haut du ciel, il n'abandonna pas son peuple, et quelques années après sa mort, la foi catholique refleurit avec une nouvelle vigueur sur cette terre témoin de ses glorieux travaux. Les chanoines de son église de Canadie purent alors chercher son corps pour le placer dans un lieu plus convenable. Ils le trouvèrent intact et comme empourpré du sang de son martyre. L'an 1400, ce précieux trésor fut transporté à Venise, dans une église consacrée à la Mère de Dieu. Un grand concours de peuple se fit à ce tombeau et il s'y opéra un grand nombre de miracles.

SAINT ANDOCHE, SAINT THYRSE ET SAINT FÉLIX

MARTYRS

Fête le 24 septembre.



Les saints martyrs Andoche, Thyrse et Félix, après être restés sains et saufs au milieu d'une fournaise ardente, sont massacrés à coups de bâtons par les païens.

Dans la Côte-d'Or, au pied des montagnes du Morvan, non loin de Saulieu, s'élève une grande et magnifique croix. Placée là par l'amour, elle est l'objet d'un culte tout spécial. C'est que ce monument, outre le souvenir de notre Rédemption, en rappelle un autre bien cher aux habitants de Saulieu. C'est là, sur cette voie romaine d'Autun à Auxerre, qu'un jour trois saints qui devaient être bientôt trois martyrs priaient. Il y a de cela bien longtemps: C'est une scène du second siècle de l'Eglise. Tous les trois étaient orientaux. Leurs noms étaient Andoche, Thyrse et Félix. Le premier était prêtre, (évêque même, d'après quelques auteurs,) le second diacre, et Félix simple fidèle que son commerce avait amené à Saulieu depuis quelque temps déjà. Le prêtre et le diacre venaient d'Autun. Ils se rendaient à Saulieu, ville celtique très ancienne, Félix était allé au devant des deux apôtres. Réunis là pour la première fois, ils ne se séparèrent plus : espérance, joies et souffrances de l'apostolat, tout leur sera désormais commun. La mort elle-même respectera ce lien sacré et à tous trois ensemble, le ciel s'ouvrira le même jour. Les fidèles de Saulieu les confondent dans un même culte filial et c'est à leurs trois patrons qu'ils ont élevé cette croix près de l'antique borne milliaire où la rencontre eut lieu.

Mais ces hommes de Dieu n'ont-ils pas déjà une histoire? Essayons de connaître, séparées, ces trois sources de foi, d'espérance et d'amour, avant de contempler leurs eaux confondues pour féconder la

terre des Eduens. Hélas! sur leurs parents, leur naissance et même leur jeunesse, on ne sait rien. Ce qu'ils furent au juste, nul ne l'a dit, croyons-nous. On raconte seulement que là-bas, au loin, dans ce pays d'Orient, qui alors était beau avec l'épée de Paul au lieu du cimeterre de Mahomet, avec le soleil naissant du Christianisme au lieu des ombres musulmanes, avec la vérité qui délivre au lieu de l'erreur qui enchaîne, on raconte, dis-je, que disciples de saint Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean, Bénigne, Andoche et Thyrse se faisaient remarquer par leur sainteté et leur zèle. Sur ces plages lointaines, de l'autre côté des mers, ils voyaient que des milliers d'âmes attendaient la lumière de la foi et ils brûlaient du désir d'éclairer ces multitudes assises à l'ombre de la mort. Ils partirent donc; apôtre généreux lui-même, saint Polycarpe n'eut garde de retenir ces messagers de la Bonne Nouvelle. Pourtant c'était se séparer de ses enfants et d'enfants bien-aimés. Les fortes âmes ont des tendresses égales à leur énergie. Rappelons-nous saint Paul, saint Paul et les prêtres d'Ephèse, ses frères dans l'apostolat: « .....Voilà que lié par l'Esprit, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m'arriver... Je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous chez qui j'ai passé prêchant le royaume de Dieu... Oh! soyez attentifs sur vous-mêmes et sur votre troupeau... Je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants. C'est pourquoi veillez, vous souvenant que trois ans durant, je n'ai point cessé nuit et jour d'avertir avec larmes chacun de vous. Puis il se mit à genoux et pria avec eux. Tous répandirent d'abondantes larmes et se jetant au cou de Paul ils l'embrassaient... affligés, ils le conduisirent jusqu'au vaisseau... » (Actes des Ap. chap. xx.) Qu'elles sont touchantes ces séparations avec leurs vœux, leurs recommandations, leurs larmes, leurs bénédictions, leurs prières!... Rien de tout cela ne manque ici, dans ces derniers adieux, que les enfants jettent encore au vent, quand le bateau a déjà quitté le port...

Les voilà donc faisant voile vers Marseille, les voilà dans notre pays, ces messagers de la Bonne Nouvelle, ces anges de lumière et de paix. Réjouis-toi, terre des Gaules; toi surtout, pays des Eduens, tressaille d'allégresse

C'est vers Lyon qu'ils se dirigent d'abord, répandant partout sur leur passage la semence de la vérité. C'est ainsi que, sur les bords du Rhône, ils établissent un humble oratoire, au milieu de pauvres bateliers. C'était, de pauvres pêcheurs aussi, que le Maître avait aimés et choisis. Enfin, c'est à Lyon même, la grande cité romaine, qu'ils annoncent le Dieu inconnu. Mais là n'était pas le but de leur mission. Sous le souffle de l'Esprit Saint, ils veulent pénétrer jusqu'au cœur du pays des Eduens. La vallée de la Saône, comme celle du Rhône, entendra donc la voix de ces passants à la recherche d'âmes. Autun, vaste et superbe ville Gallo-Romaine, la Rome des Eduens, renfermait dans ses murs une population nombreuse, vaste champ pour le zèle du prêtre et du diacre. La moisson fut abondante en effet, mais au prix de quelles sueurs! Nulle part le culte des faux dieux et les superstitions n'avaient jeté de plus profondes racines. Corruption et ignorance, voilà les deux principaux ennemis à vaincre.

Là vraiment tout était dieu excepté Dieu lui-même. — Pourtant celui qui dispose tout avec bonté avait préparé le cœur de Faustus, préfet de la ville. Ce fut dans la maison de ce noble sénateur et d'Augusta son épouse, que furent reçus les deux hommes de Dieu. Le baptême de leur fils, saint Symphorien, fut la récompense de leur hospitalité; Symphorien qui mourra dans la fleur de ses vingt ans pour la foi, glorieux héros dont Autun est justement fière. Une Eglise nouvelle est fondée en cette ville. Il est temps d'en établir ailleurs. Nos Saints laissent donc ce petit troupeau du Christ à la garde de quelques prêtres, selon la recommandation de saint Paul, et partent accompagnés des vœux et des larmes de leurs enfants, ne leur laissant que le souvenir de leurs vertus et de leurs miracles. Souvent, à leur voix, les aveugles avaient recouvré la vue, les boiteux l'usage de leurs membres, et les démons étaient sortis des corps qu'ils possédaient.

Une voie romaine, que le temps n'a pu détruire complètement encore, conduisait d'Autun à Auxerre en passant par Saulieu. Félix, averti par Faustus vint au devant de ses compatriotes et de ses frères dans la foi. Il était déjà chrétien comme eux et comme eux né sous le ciel d'Orient. Alors eut lieu, près d'une borne milliaire, à peu de distance de Saulieu, la rencontre si touchante dont nous avons parlé en commençant. Avec la pierre romaine qui a parlé à tant de générations, c'est la croix aujourd'hui qui est chargée d'en perpétuer le souvenir De tout temps, en passant là, le père à dit à son enfant l'histoire que vous venez de lire, je l'y ai apprise aussi et l'on m'a dit. Répétez-la. — Voilà pourquoi est racontée ici la vie peu connue des apôtres de Saulieu. Que les anges la répandent, que surtout saint Andoche, saint Thyrse et saint Félix rallument dans le cœur de tous ceux qui la liront, la foi robuste et toutes les fortes vertus des premiers âges de la foi.

Cette foi, ces vertus, nos apôtres les implantèrent à Saulieu comme à Autun. Mais il leur fut plus demandé que dans cette dernière ville. Aux labeurs de l'apostolat, il fallut ajouter le témoignage du sang. Marc-Aurèle régnait. Ce prince se disait philosophe, et, dans sa sagesse profonde, il fit mettre à mort ses meilleurs sujets, parce qu'ils étaient chrétiens. Le glaive de la persécution pénétra jusque dans le cœur de la Gaule. Est-il besoin de dire que, si les simples fidèles étaient atteints, à plus forte raison les pasteurs. Leur zèle avait signalé saint Andoche, saint Thyrse et saint Félix.

Ce dernier secondait admirablement le ministère du prêtre et du diacre, par sa piété et sa charité inépuisable. Il dépensait en aumônes tout le produit de son commerce. Pendant la persécution, il ne voulut pour ses deux frères d'autre asile que sa maison. C'était s'exposer à leurs dangers. Dieu l'en récompensa en l'associant à leur triomphe. Le gouverneur de la province, trop fidèle aux ordres de Marc-Aurèle, ne les fit point chercher ailleurs Il donna l'ordre à ses agents de lui amener Andoche et Thyrse. Félix refuse de livrer ses hôtes. On enfonce la porte, et la violence a raison du droit. On le voit, le procédé n'est pas nouveau... « Qu'on enfonce la porte ! » C'est fait. Le maître a parlé. On obéit. N'est-ce pas légal ? ! ! Félix proteste, naturellement, c'est en vain. L'agneau de la fable aussi avait protesté. On sait ce qu'il advint... Les Saints sont saisis. « Au nom de la loi, en avant ! » Félix, fidèle aux deux victimes, veut partager leur fortune jusqu'à la mort s'il le faut. Les voilà tous les trois devant le gouverneur. Avant la condamnation, ne faut-il pas au moins un semblant de justice ? Singulier interrogatoire aboutissant à la mort, mais où pourtant la faiblesse égorgée triomphe de la force victorieuse.

Ecoutez et jugez : « Quel est votre pays ? Votre nom ? Le Dieu que vous servez ? — L'Orient nous a vus naître et nous adorons Jésus-Christ, créateur du ciel et de la terre. Mon nom à moi est Andoche, mes deux frères que voici s'appellent Thyrse et Félix. — Et c'est pour anéantir notre puissance et celle de nos dieux, que vous avez fait un si long voyage ? — Nous sommes venus sur l'appel de Jésus-Christ dont nous annonçons la sainte parole au peuple. — Ne savez-vous donc pas que les édits de l'empereur condamnent quiconque refuse d'adorer nos dieux, aux supplices et à la mort ? — Oui, mais nous savons aussi qu'il n'est pas permis de renoncer au culte du seul vrai Dieu, pour adorer de sourdes et muettes idoles, des pierres et du bois. — Quoi ! vous osez appeler ainsi l'invincible Jupiter, Mercure et Saturne ? — Oui, vains simulacres que vos dieux, sans mouvement et sans vie ! »

La violence n'obtenait rien, voici la ruse. D'un air maintenant doux et engageant : « Allons, sacrifiez, sacrifiez à nos dieux... vous serez comblés de richesses, d'honneurs... Pourquoi vous obstiner à mourir ? » Il allait continuer, quand les trois accusés l'interrompirent vivement : « Que tes dieux périssent avec toi. Quoi ! tu penses qu'on peut vendre son Dieu pour de l'argent, des honneurs !... A d'autres cette honte. Nous sommes prêts à mourir plutôt que de trahir Jésus-Christ. Il a, lui aussi, des récompenses pour ceux qui lui restent fidèles jusque dans la mort, comme aussi des châtiments pour les adorateurs des idoles. A eux les pleurs et les grincements de dents, à nous la lumière pendant toute l'éternité ! Et vous-même, croyez en Jésus-Christ, si vous voulez échapper à sa vengeance — L'adoration de nos dieux ou les supplices et la mort, » répond le gouverneur. Argument bien connu de la force contre le droit. La réponse de l'opprimé est connue depuis longtemps aussi Le chrétien, digne de ce nom, sait souffrir et mourir. Pour nos saints, voici quels furent leurs tourments : on les suspendit par les mains à un arbre et à leurs pieds on attacha de lourdes pierres « O Dieu, venez à notre aide ! Seigneur, secourez-nous ! » chantaient les martyrs.

Ils prièrent aussi longtemps que dura le supplice, un jour entier ! « O Dieu secourez-nous ! » et Dieu les entendit et il donna à leur cœur la persévérance, et à leurs membres la force de la résistance, ces membres qui humainement devaient être rompus et disloqués. Oh ! la prière bien faite, comme elle est puissante sur le cœur de Dieu !

Le lendemain, nouvel interrogatoire : « Eh bien, les tourments ne vous ont-ils pas rendus plus sages ? Vous êtes sans doute disposés à sacrifier aux dieux maintenant ? — Sacrifier ! malheureux gouverneur, ne vois-tu pas que les tourments sont notre joie ? Regarde d'ailleurs ; où sont les marques de tes tortures ? Notre Dieu est plus puissant que tes idoles. — Sacrifiez, vous dis-je, sinon le supplice du feu vous attend. — Nous sommes prêts, voici nos corps, nos âmes resteront à Dieu. »

On les jette dans le bûcher pieds et mains liés. Mais voilà que, moins cruel, le feu respecte les victimes du gouverneur. Seuls les liens de nos trois héros sont brûlés ! Au milieu des flammes, ils chantent eux aussi le cantique des trois enfants dans la fournaise : « Vous êtes béni, Seigneur, et adorable, et plein de gloire, et élevé au-dessus des astres, et béni soit le saint nom de votre gloire, qu'il soit loué et exalté dans tous les siècles... Œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur .. anges du Seigneur.. cieux... terre.. louez-le, exaltez-le dans tous les siècles...Vous aussi, bénissez-le, soleil, lune, étoiles, pluie et rosée, vents et tempêtes, feux des étés et froids des hivers, brumes et frimas, gelées, neiges et glaces, jours et nuits, lumières et ténèbres, éclairs et nuées, montagnes et collines, herbes et plantes sources et fontaines, mers et fleuves, baleines, oiseaux du ciel, enfants des hommes..., prêtres de Dieu, serviteurs de Dieu, esprits et âmes des justes, hommes saints et humbles de cœur.. bénissez-le Seigneur, louez-le, exaltez-le dans tous les siècles. »

Un miracle nouveau fait éclater la puissance comme la bonté de Dieu pour les siens. La nue se déchire avec fracas, et une pluie soudaine éteint le feu. Les martyrs sont libres. Ils se présentent au gouverneur avec un nouveau courage : « Eh bien ! nous reconnais-tu ? Reconnais du moins la puissance de notre Dieu. » Le gouverneur ne voulut rien reconnaître si ce n'est un pouvoir magique. « En vérité, il faut que tu aies un cœur de pierre pour ne pas croire, à la vue de ces prodiges, à la puissance de notre Dieu »

Il fallait en finir. Le gouverneur les fait assommer

tous les trois. De leurs corps broyés l'âme s'envola libre vers Dieu. On appela cela leur *mort*, c'est le langage de la terre qui les perdait. Au ciel on répondit : *naissance*. Et cette naissance bienheureuse eut lieu le 24 septembre de l'an de grâce 178.

Apprenez-nous, glorieux martyrs, à nous unir pour être forts dans le bien. Oui, unissez le pasteur au fidèle, le fidèle au pasteur, Andoche, Thyrse et Félix, et priez pour nous...

Le tombeau des saints est toujours glorieux. Les nobles mains de Faustus et du futur martyr Symphorien, son fils, prirent soin de ces restes précieux. Autour du tombeau des trois martyrs, les chrétiens s'assemblaient clandestinement pendant la persécution. Plus tard, une magnifique basilique s'éleva sur cette tombe. Détruite par les Sarrazins en 731, elle fut, quelques années après, rétablie et dotée par Charlemagne.

Que de pèlerins dans la suite des siècles sont venus prier près des reliques de ces héros chrétiens. Sainte Clotilde s'y arrêta en allant de Châlons à Soissons pour épouser Clovis. Près de ce tombeau saint Germain d'Auxerre supplie Suffronius, noble citoyen d'Alise, de pardonner à des voleurs qui lui avaient dérobé son argenterie, et oblige ces derniers à jurer sur le tombeau de saint Andoche qu'il changeraient de vie. Saint Colomban, sainte Jeanne Françoise de Chantal, le roi Gontran..., on les a vu eux aussi prier sur cette tombe.

Les reliques étaient d'abord dans la crypte. Le Pape Calixte II en fit la translation à l'église supérieure, avec une pompe extraordinaire. Cette solennité eut lieu le 21 novembre de l'an 1119. Le Pontife était assisté de deux archevêques, ainsi que des évêques de Nevers et d'Autun. Aujourd'hui le chef de saint Andoche, et quelques autres reliques de moindre importance ont seuls survécu aux invasions, aux incendies, aux révolutions. Le crâne porte encore la marque des coups, sous lesquels succomba l'apôtre fondateur de l'Eglise de Saulieu. Elles sont là, ces nobles reliques, dignes de nos hommages à tous, entourées des prières des habitants de la ville.

SAINT PACIFIQUE DE SAN SEVERINO

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS DE L'OBSERVANCE

Fête le 24 septembre.

Saint Pacifique évangélise les populations des campagnes et ramène à Dieu beaucoup d'âmes.

NAISSANCE ET FAMILLE DE SAINT PACIFIQUE — IL DEVIENT ORPHELIN

Pacifique vit le jour à San Severino, petite ville de la Marche d'Ancône, le 1er mars 1653. Son père, d'une famille noble, se nommait Antoine Divini, et sa mère, d'une naissance non moins illustre, portait le nom de Maria Bruni. La famille Divini s'honorait de compter, parmi ses ancêtres, le célèbre sculpteur, Dominique Divini, auquel on doit les magnifiques stalles de l'église supérieure d'Assise, et le savant astronome Eustache Divini. Mais toute la renommée des ancêtres allait être surpassée par la gloire due aux vertus éclatantes du nouvel héritier de la famille. L'enfant reçut au baptême les noms de Charles Antoine.

Ses pieux parents ne négligèrent rien pour former ce jeune cœur, et leurs chrétiennes leçons étaient rendues plus efficaces et plus pratiques encore par leurs bons exemples et leurs vertus.

Le petit Charles Antoine semblait n'avoir point de plus douces jouissances que d'entendre parler

de Dieu et de la religion; il se tenait attentif auprès de ceux qui l'instruisaient, les écoutait avec une merveilleuse avidité, faisait lui-même sur les mystères des demandes qui excitaient l'admiration; et comme cette bonne volonté était secondée par une mémoire rare, il apprenait aussi parfaitement que promptement.

Non moins admirable dans son obéissance, il sacrifiait, au moindre signe du commandement, son plaisir, ses goûts, ses inclinations, allant ou venant, agissant ou cessant son occupation, tout comme l'on voulait, sans jamais laisser entrevoir le moindre mécontentement.

A l'église, on le voyait près de sa mère, les deux genoux en terre, les mains jointes, les yeux doucement attachés sur l'autel, et tout son corps dans une posture si respectueuse qu'il semblait un petit ange. Hors de l'église, il n'avait rien des manières folâtres des autres enfants, et déjà une modestie angélique reluisait en toute sa personne.

Il aimait peu les amusements; tout son plaisir était de faire, dans l'intérieur de la maison, de petites chapelles ou de petits autels, de les décorer avec les images ou les fleurs qu'il pouvait se procurer et d'y prier plusieurs fois le jour, y récitant à haute voix les prières qu'on lui avait enseignées, y menant les enfants pour y prier ensemble.

Pacifique pratiquait, dès cet âge si tendre, la mortification, et ses historiens nous apprennent qu'il mélangeait parfois de la cendre avec ses aliments, et que, pour s'excuser, il assurait les trouver meilleurs avec cet assaisonnement.

Ses parents jouissaient des précoces et rares vertus de leur enfant et ils devaient, comme il était arrivé, d'après leur propre témoignage, aux parents de saint François de Sales, se sentir eux-mêmes excités par tant de modestie à pratiquer davantage la vertu. Mais Dieu les appela de bonne heure à lui, et Pacifique, orphelin sur la terre, n'eut désormais d'autre Père que celui des cieux et que Marie pour Mère.

SES ÉPREUVES CHEZ UN ONCLE — PATIENCE — HUMILITÉ

Après la mort de son père et de sa mère, Pacifique fut recueilli par un oncle maternel, prêtre d'une vertu sévère qui le traitait rudement. Souvent occupé à autre chose par les devoirs de sa charge, il laissait son petit neveu sous l'autorité des domestiques, et ceux-ci ne lui ménageaient ni les injures, ni les tracasseries. L'orphelin s'estimait fort heureux d'avoir des humiliations à souffrir par amour pour Jésus-Christ, et il allait puiser la force et la douceur dans la réception très fréquente des sacrements.

Dieu, qui se complaisait déjà dans son innocence, prit un jour sa défense par un prodige. La servante ayant laissé écouler, par mégarde, un tonneau de vin, accusa l'enfant de cette négligence. L'oncle le fit descendre à la cave, en l'accablant de reproches, pour lui montrer le dégât qu'il avait occasionné: mais le sol se trouva parfaitement sec et le tonneau rempli. A la vue d'un tel prodige, la coupable confessa sa faute et proclama la vertu du pieux enfant.

PACIFIQUE ENTRE AU NOVICIAT DES FRÈRES-MINEURS SON ORDINATION SACERDOTALE

Dès ses premières années, Pacifique s'était senti appelé à se consacrer entièrement au service de Dieu. Son amour pour l'humilité et la pauvreté le porta à choisir, pour l'accomplissement de son sacrifice, l'Ordre des Frères-Mineurs, de l'Observance réformée.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de 17 ans, il crut pouvoir se séparer entièrement du monde. Après avoir pris l'avis des hommes les plus sages et des prêtres les plus distingués par leur piété, il dit adieu à ses proches, renonça à tous les biens de ce monde, et se présenta au couvent de l'Observance, à San Severino, sa ville natale.

Par cette démarche, Pacifique, déjà le modèle de ses compagnons de classe, leur donnait une magnifique leçon, à un âge où l'amour de l'indépendance et des plaisirs rend tant de jeunes gens rebelles aux autorités les plus légitimes, aux reproches de leur conscience et à la voie de Dieu.

Les religieux de San Severino l'accueillirent avec joie, car ils savaient quelles avaient été l'innocence et la ferveur de son enfance. Ils l'envoyèrent faire son noviciat, au couvent de Forano, situé au milieu des montagnes de l'Apennin qui bordent l'Adriatique, dans le diocèse d'Osimo. Cette pieuse demeure, fondée par le séraphique saint François d'Assise, fut illustrée par les faveurs célestes qu'y reçurent les BB. Conrad d'Offida et Pierre de Tréja. C'est là aussi que notre Saint passera une partie de sa vie.

Les vertus qu'il pratiqua durant son noviciat, sa parfaite obéissance, sa profonde humilité, son amour de l'oraison et du silence, firent présager ce qu'il serait un jour. Il aimait à prier dans une chapelle de l'intérieur du cloître, dédiée à son père saint François, et devant une image de la Mère de Dieu que de nombreux miracles avaient rendue l'objet d'une vénération particulière. Par humilité et amour de l'abaissement, il cherchait à se mettre au-dessous de tous, à choisir les emplois les plus vils et les plus abjects, à se faire mépriser. Il réussit à son gré, dans ce dernier point; car les autres novices, ne comprenant pas cette conduite si parfaite, ridiculisaient leur frère et attribuaient à un défaut d'intelligence ce qui était le seul effet de l'amour divin.

Admis à prononcer ses vœux, en 1671, Charles-Antoine Divini se donna au Seigneur sans réserve et avec toute la ferveur de son âme. Il fit profession sous le nom de Pacifique, qu'il avait choisi en prenant l'habit religieux et sous lequel l'Eglise l'a placé sur les autels.

Après sa profession, le jeune religieux suivit avec succès, durant sept années, les cours de philosophie et de théologie, et fut ordonné prêtre, le 4 juin 1678, à l'âge de vingt-cinq ans.

Le glorieux patriarche, saint François d'Assise, n'avait jamais consenti à recevoir l'ordination sacerdotale, se jugeant trop indigne. Qu'est-ce, en effet, que le prêtre catholique, sinon le représentant de Jésus-Christ et le continuateur de son ministère: l'instrument vivant de Jésus-Christ pour éclairer les âmes par ses prédications, effacer les péchés et distribuer la grâce par les sacrements.

Pacifique était pénétré d'un étonnement profond et d'une crainte souveraine, en se voyant, par obéissance à ses supérieurs, obligé de recevoir l'ordination sacerdotale. Rien ne peut dépeindre la ferveur avec laquelle il célébrait le Sacrifice de la Messe, la grande et la plus sainte fonction du prêtre, par laquelle Jésus-Christ vivant et immortel continue sa vie sur la terre, renouvelle le sacrifice même de la Croix et nous en applique les fruits. Souvent, notre Bienheureux était ravi en extase, durant cette action divine, et au moment de l'élévation, les assistants le voyaient, à leur grande admiration, se soulever de terre, attiré par cette hostie qu'il venait de consacrer: dans son irrésistible élan d'amour pour Jésus, l'âme entraînait le corps.

Dans ce contact intime avec Notre-Seigneur, à la messe, Pacifique puisait la ferveur pour tous les autres exercices du sacerdoce.

Après son ordination, il fut chargé d'enseigner la philosophie à ses frères; mais il renonça bientôt à

cet emploi qu'il jugeait trop honorable pour lui, et il demanda à évangéliser le pauvre peuple des campagnes, comme nous le dirons plus loin.

AUSTÉRITÉS ET VERTUS DE PACIFIQUE DANS LA VIE RELIGIEUSE

Il avait pris pour modèle son séraphique Père saint François ; il l'honorait d'un culte très spécial, l'invoquait souvent et s'efforçait de se conduire en toute circonstance comme aurait fait saint François lui-même.

Il maintenait l'énergie de son âme par de grandes austérités. Sa vie était un jeûne continuel. Outre le carême de l'Eglise et les deux carêmes de l'Ordre, il observait tous les carêmes consacrés par saint François. Il jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis et tous les samedis, ainsi que les vigiles des fêtes de Notre-Dame. Les autres jours, son repas consistait en un peu de potage étendu d'eau ou mêlé de cendres, et en un peu de pain trempé dans de l'eau rougie. Le reste de sa portion appartenait aux pauvres, auxquels il aimait à la distribuer lui-même.

En hiver, jamais il ne s'approchait du feu, ou si parfois il venait au foyer commun, il y demeurait si peu de temps que cela servait bien moins à le réchauffer qu'à lui faire sentir davantage la rigueur du froid, assez âpre dans ces montagnes.

Il portait continuellement un cilice de fer. Tous les jours il se donnait la discipline trois ou quatre fois. Il dormait quatre heures à peine, passant le reste de la nuit en prières, soit dans sa cellule, soit dans la petite église de Notre-Dame-des-Anges qu'il affectionnait singulièrement.

A minuit, il se rendait toujours au chœur pour l'office divin, même quand ses jambes infirmes l'obligèrent à prier un frère de le conduire. Après matines, il laissait tous les autres religieux regagner leurs cellules, et restait en prières jusqu'au matin. Alors il chantait les autres heures et assistait au saint sacrifice de la messe avec la communauté. Il passait ainsi devant le Saint-Sacrement toutes les heures de la matinée et une grande partie du jour et de la nuit. Il méditait avec une émotion profonde la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, prosterné aux pieds de l'Homme-Dieu crucifié, souvent il ne pouvait retenir ses larmes et ses sanglots. Dans sa cellule surtout, il prenait le crucifix dans ses mains, le baisait, le pressait sur sa poitrine, le mouillait de ses larmes, et invoquait son Dieu et son Sauveur par les soupirs les plus ardents. Parmi les différentes pratiques de dévotion, aucune ne lui tenait plus à cœur que le Chemin de la Croix.

Jamais une âme pieuse n'a pu séparer l'amour de Notre-Seigneur, de l'amour de sa Mère. Au fond, ce ne sont pas deux amours, mais bien un même et seul amour, qui embrasse Jésus et Marie, Marie à cause de Jésus, Jésus par Marie ; n'est-ce pas la doctrine des saints et de l'Eglise, qui enseignent que Marie est le canal de toutes les grâces, et qui la saluent des titres glorieux de *Porte du ciel*, de *Mère de la divine grâce*?

Dès sa plus tendre enfance, saint Pacifique avait montré la dévotion la plus affectueuse et la plus confiante envers la Sainte Vierge ; il la nommait sa protectrice et son espérance, jeûnait en son honneur les samedis et la veille de ses fêtes, et il allait toujours son chapelet à la main saluant la Reine des Anges.

Il avait aussi une dévotion particulière pour saint Joseph, le père nourricier de Notre-Seigneur, l'époux de Notre-Dame, le grand protecteur de l'Eglise, le patron de la bonne mort, de la mort entre les bras de Jésus et de Marie.

Tout, dans sa cellule et dans les objets à son usage, respirait la plus extrême pauvreté. Sa tunique était grossière et couverte de pièces ; ses infirmités ne furent jamais pour lui un motif de se départir de cette étroite et rigoureuse pauvreté qu'il avait choisie pour son partage, à l'exemple de saint François.

Sa pensée s'élevait sans cesse vers Dieu ; pour être moins distrait, il aimait le silence et sortait de sa cellule le moins possible. Si on venait le consulter, ses paroles étaient brèves et graves, mais pleines de charité. Sa figure était empreinte d'une modestie toute virginale, son abord inspirait le respect, en même temps que sa douceur charmait les âmes. Il ne se prêtait aux entretiens des séculiers, qu'autant que le demandait la charité. Sa sœur étant venue le visiter, le jour de la Portioncule, il se contenta de lui dire : « Adieu, ma chère sœur, il ne faut pas perdre un temps que nous pouvons mieux employer à gagner l'indulgence, tâchons de nous rendre dignes d'un si grand trésor. » Et il la quitta, bien qu'il ne l'eût point vue depuis longtemps.

Dans une autre visite, sa sœur ne put obtenir de lui que ces quelques mots : « Vous vous portez bien, ma bonne sœur, et vous voyez que je vais bien aussi ; au revoir dans l'éternité, et béni soit Notre-Seigneur! »

L'humilité du bienheureux était admirable. Un homme qui le haïssait, lui cracha un jour à la figure, devant plusieurs personnes, en le traitant d'ivrogne ; le Saint s'essuya tranquillement et garda le silence. L'obéissance lui fut si chère qu'elle semblait lui donner des forces. Un jour du mois de janvier, le supérieur lui commanda d'aller dire la messe dans une paroisse éloignée d'environ une lieue du couvent. Le temps était froid et pluvieux, les chemins difficiles et traversés par des torrents. Sans tenir compte de ses souffrances et de ses infirmités, il part à l'instant et chemine avec tant de courage et d'agilité que son compagnon, homme très vigoureux, avait de la peine à le suivre. Le supérieur eut cependant du regret d'avoir envoyé si loin, et par un temps si rigoureux, un pauvre religieux accablé d'infirmités ; à son retour, il lui fit des excuses. Le Saint lui répondit avec une douce gaîté : « Mais ce n'est pas vous, mon Père, c'est Dieu qui me l'avait commandé. » Notre-Seigneur avait voulu récompenser son obéissance ; on remarqua, en effet, que ses vêtements étaient parfaitement secs, tandis que ceux de son compagnon étaient tout mouillés et couverts de boue.

Une autre fois, ayant à passer un torrent rapide qui descend des montagnes de Forano, à peine le Saint fut-il sur ses bords que les eaux se divisèrent, en sorte qu'il le traversa à pied sec ; dès qu'il fut passé, les eaux se rejoignirent et reprirent leur cours.

Saint Pacifique guérit un grand nombre de malades, il eut le don de pénétration des cœurs, et Dieu dévoila quelquefois à ses yeux les secrets de l'avenir. En 1717, le jour, et à l'heure même de la prise de Belgrade par le prince Eugène, sur les Turcs, il sortit de sa cellule, le visage radieux, et annonça à ses frères le succès de l'armée chrétienne.

PACIFIQUE ÉVANGÉLISE LE PEUPLE DES CAMPAGNES

Notre charitable saint Vincent de Paul portait un amour particulier au peuple des campagnes, et il en donnait, entre autres, cette raison ingénieuse : « Nous sommes, disait-il, bien débiteurs de la parole divine, du pain de l'âme à ces pauvres gens de la campagne, dont nous recevons le pain matériel et les aliments nécessaires à l'entretien de notre vie corporelle. Il est bien juste de leur payer ainsi notre

reconnaissance pour les biens continuels qu'ils nous donnent. »

Pacifique aimait le peuple de la campagne, comme l'avait aimé saint Vincent de Paul, comme devait l'aimer saint Liguori; il se dévoua à son évangélisation avec toute l'ardeur d'un apôtre et d'un saint. On le vit parcourir, durant plusieurs années, les plus humbles bourgades de la province des Marches, gravir les montagnes les plus abruptes, et annoncer le royaume de Dieu aux pauvres et aux petits. Sa parole était simple, douce, onctueuse, pénétrante et toute brûlante du feu de la charité.

A sa voix, les peuples revenaient à leurs églises oubliées ou profanées, l'ignorance religieuse (une des grandes plaies de cette époque) disparaissait, on priait, on se confessait, on recevait les Sacrements, on restituait le bien d'autrui, les ennemis se réconciliaient. Le saint missionnaire, ayant même rencontré quelques prêtres, plus amis de l'esprit du monde que des lois de l'Église, eut la joie de les voir se convertir et commencer une vie de zèle et de vertu digne de leur sainte vocation.

PACIFIQUE EST ATTEINT D'INFIRMITÉS PRÉCOCES

Cependant le Seigneur devait l'arracher bientôt à cette vie si active, pour se l'unir plus étroitement dans une retraite obscure et cachée. L'ardent missionnaire allait devenir, dans une vie en apparence inutile aux yeux du monde, une victime d'expiation et de prière pour son siècle.

Les grands voyages que Pacifique faisait toujours à pied ne tardèrent pas à nuire à sa santé. Bientôt des plaies se déclarèrent à ses jambes, et, comme il négligea d'abord de les soigner, elles ne tardèrent pas à s'envenimer au point de résister à tous les efforts de l'art : le saint missionnaire fut ainsi contraint de renoncer à ses travaux apostoliques. Il n'était encore âgé que d'environ trente-cinq ans. L'épreuve était dure pour un cœur d'apôtre, tout embrasé de zèle pour le salut des âmes; le serviteur de Dieu l'accepta néanmoins de bon cœur, et s'abandonna aveuglément au bon plaisir du Père céleste.

Comme tous les saints, il ne se recherchait point lui-même, il ne vivait point pour lui-même, il s'efforçait de conformer en tout sa volonté à la seule volonté de Dieu, il pouvait dire en toute vérité ces paroles de l'apôtre : « Je vis, mais non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Il avait été missionnaire pour faire la volonté de Dieu; cette même volonté divine l'arrachait à présent à sa vie apostolique pour le clouer sur la croix. Il bénissait le bon plaisir divin dans la souffrance, comme dans l'exercice de l'apostolat, il était également heureux et satisfait dans l'un et l'autre état. O sagesse des saints, que vous êtes rare dans le monde et souvent dans les cloîtres mêmes, et parmi les personnes les plus religieuses. Nous sommes souvent dans l'inquiétude et le trouble, parce que tout n'arrive pas à notre contentement et à notre satisfaction. Nous avons conservé notre volonté propre, et nous voulons y plier, y réduire la volonté même de Dieu. Accordez-moi, grand saint Pacifique, de n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de Dieu et de vivre de la vie même de Jésus-Christ, de savoir tout accepter avec le même amour et la même joie, de mettre toute ma perfection à vouloir être comme Dieu disposera, dans sa tout aimable providence.

Le couvent de Forano où le serviteur de Dieu avait fait son noviciat et ses études l'abrita de nouveau durant une vingtaine d'années. En 1708, ses supérieurs l'envoyèrent à San Severino, au couvent de Notre-Dame-des-Grâces ; il y avait déjà rempli les fonctions de vicaire en 1686, et la charge de gardien en 1692. C'était sa patrie. La Providence l'y ramenait pour y terminer sa carrière.

Pendant ces longues années de solitude, Pacifique semblait incapable de quoi que ce soit, excepté de souffrir et de prier. Dans cette apparente inaction, il ne se rendit pas moins utile à l'Église et aux âmes, par ses continuelles souffrances, ses effrayantes austérités, ses longues oraisons, enfin, par les héroïques vertus auxquelles il s'exerça jusqu'à l'heure de son bienheureux trépas.

Vers l'âge de soixante ans, le Seigneur ajouta aux grandes douleurs et aux infirmités du Saint : il le priva de la vue et de l'ouïe. Impotent, sourd et aveugle, privé de la consolation de pouvoir célébrer la messe, privé même plus tard d'y assister, car ses infirmités et ses trop vives souffrances ne permettaient pas de le transporter à la chapelle, Pacifique n'était pas moins gai et n'en bénissait pas moins le Seigneur. « Dieu le veut ainsi, disait-il, que sa sainte volonté soit faite. » A ceux qui lui demandaient des nouvelles de sa santé, il répondait invariablement qu'il se portait beaucoup mieux qu'il ne méritait. Il répétait cette parole du séraphique saint François. « Mon Dieu est mon tout. »

SA DERNIÈRE MALADIE — IL REÇOIT LE SAINT VIATIQUE — SA MORT ET SA GLORIFICATION

L'heure où Pacifique allait être délivré de la prison de son corps s'avançait ; les plaies qu'il avait aux pieds cessèrent de rejeter leurs humeurs et il s'ensuivit une fièvre violente. Sachant bien que sa mort approchait, il fit une confession générale et demanda à recevoir le Pain des anges. Avec quelle ferveur il répétait alors sans cesse les actes de foi, d'espérance et de charité qu'il accompagnait de ses soupirs et de ses larmes. Lorsque le prêtre entra dans sa cellule avec le Saint-Sacrement, il voulut à toute force se mettre à genoux sur son lit, et recevoir ainsi l'Agneau sans tache, qui efface les péchés du monde et nous ouvre les portes de la vie éternelle. Il eût bien voulu se rendre à l'église et faire sa fervente action de grâce devant l'autel, mais ses supérieurs s'y opposèrent. Ses forces diminuant de plus en plus, on lui donna l'Extrême-Onction, et il s'endormit dans le Seigneur, à l'âge de soixante-huit ans, le 24 septembre 1721, jour auquel l'Église célèbre, sous le nom de *Marie de la délivrance des prisonniers*, une fête de la Sainte Vierge, cette tendre Mère pour laquelle il avait toujours montré une dévotion si filiale.

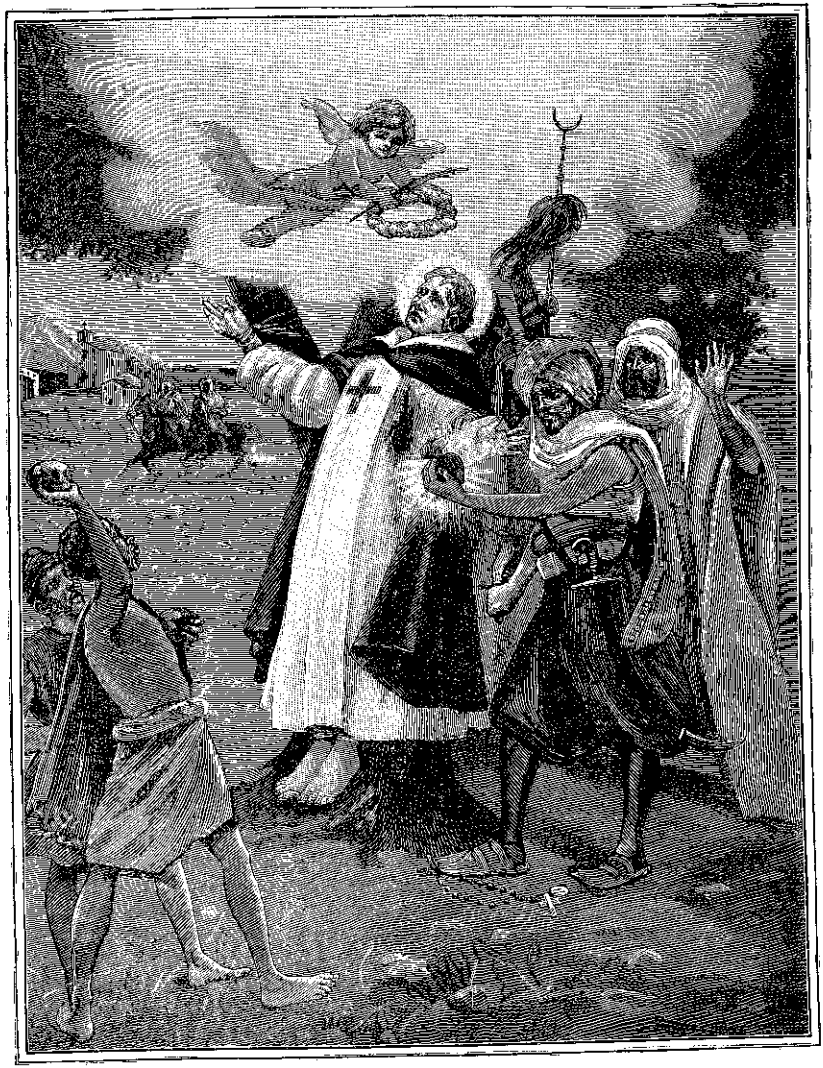
Un concours extraordinaire de peuple honora ses funérailles ; chacun se disputait une de ses reliques ; une suave et céleste odeur s'exhalait de son corps, comme pour encourager la vénération des fidèles. A la chute du jour, il fut enterré dans les caveaux de la sépulture commune.

La réputation de sainteté dont Pacifique jouissait chez tout le monde, loin de diminuer après sa mort, ne fit que s'accroître de jour en jour, et se confirmer par les nouveaux prodiges obtenus par son intercession. On venait de toutes parts prier à son tombeau. Le pape Pie VI célébra solennellement, le 13 août 1786, la béatification de Pacifique ; et le 26 mai 1839, après constatation de nouveaux miracles, le pape Grégoire XVI procédait à sa canonisation. Son tombeau est à San Severino, dans l'église des Observantins réformés. On le représente ordinairement avec une croix et un lys, en souvenir de son amour des souffrances et de la pureté de son âme. Demandons-lui de nous obtenir cette double grâce, ainsi qu'une véritable dévotion à la Sainte Vierge.

LE BIENHEUREUX MARC CRIADO,

DE L'ORDRE DES TRINITAIRES, MARTYR

BÉATIFIÉ PAR S. S. LÉON XIII EN L'ANNÉE JUBILAIRE 1900



Crucifiement du Bienheureux Criado. Un bourreau lui arrache le cœur et y voit gravées les trois lettres I H S « Jesus hominum Salvator, Jésus sauveur des hommes ».

DÉVOTION PRÉCOCE ET NAIVE

Le bienheureux Criado naquit à Andujar, en Andalousie, le 25 avril 1522. Ses parents, comme le font encore beaucoup de parents chrétiens, lui donnèrent au baptême le nom du Saint fêté en ce jour, et l'appelèrent Marc.

Les prédilections de Dieu pour cet enfant se manifestèrent, on peut le dire, dès sa naissance. Loin de pleurer et de gémir comme le font ordinairement les nouveau-nés, celui-ci ne versait point de larmes, et, dès que ses lèvres s'ouvrirent, le premier mot qui vint y éclore fut le nom béni de Jésus. Sans que personne le lui eût appris, il le prononça de lui-même par trois fois, d'une façon nette et distincte, à la grande surprise de tous. On se demandait ce que deviendrait un jour cet enfant de bénédiction dont la langue était si tôt déliée et consacrée à la louange de Dieu.

Un jour que sa mère le tenait entre ses bras, elle fut frappée de voir son petit Marc, âgé seulement de quelques mois, fixer attentivement une image appendue à la muraille. Elle s'approche. C'était le monogramme du nom de Jésus. L'enfant aussitôt de se porter en avant de tout son pouvoir, de tendre les bras, de réclamer avec instance l'objet de ses désirs. On ne put le

calmer qu'en lui remettant l'image entre les mains. Alors, il la baisa, la serra avec force sur sa poitrine, la voulut garder, et on ne parvint ensuite à la lui arracher qu'à la faveur de son sommeil.

Cette piété peu ordinaire en un âge si tendre ne fit que croître chez le jeune Criado, et toujours le mot de Jésus eut le don de faire tressaillir son cœur. Devenu écolier, il se plaisait à réunir dans ses livres, dans ses cahiers, des images où était gravé ce Nom adorable, et il finit par en avoir une véritable collection. Dès qu'il fut capable de se servir d'une plume, ce fut pour dessiner, à ses heures de récréation, le même monogramme orné d'arabesques. Il fixait ces petites cartes ainsi illustrées à toutes les portes de la maison, sur les murs et jusque sur les fenêtres, afin, disait-il naïvement, que tous ceux qui entreraient eussent la pensée de vénérer le divin Nom de Jésus.

Son occupation favorite était de servir la Messe. Alors même que ses petites mains n'étaient pas capables de tenir des burettes, et moins encore de porter le pupitre et le missel, il demandait déjà à son père de le conduire à l'église des Trinitaires pour répondre aux prières du prêtre, et il édifiait tout le monde par sa ferveur angélique.

L'occupation favorite de ses jours de vacances était d'aider à l'église le Père Trinitaire sacristain, de plier et de ranger les ornements, de balayer le sanctuaire, d'épousseter les autels, et il s'acquittait de ces divers offices avec une dévotion admirable.

DOUBLE VOCATION

A neuf ans, Marc perdit sa mère, dona Maria Guelamo y Pasillas, la providence des pauvres d'Andujar.

Il vécut quelques années dans la seule compagnie de son père. Retiré des affaires après la mort de son épouse, Jean Criado s'était fait une sorte de solitude, pleine de délices pour lui, du moment qu'il la partageait avec un fils aimant et dévoué comme l'était le jeune Marc.

Cependant, les premiers germes de vocation déposés par Dieu dans l'âme de l'enfant ne tardèrent pas à se manifester. Un pèlerinage à Notre-Dame de la Cabeza, sanctuaire situé à peu de distance, sur le flanc de la Sierra-Morena, acheva de le décider, et, au retour de son pieux voyage, il demanda humblement à son père la permission d'entrer au couvent des Trinitaires d'Andujar.

Une lutte terrible s'engagea dans le cœur de Jean Criado.

— Va, dit-il enfin à son fils, sois religieux, puisque Dieu t'appelle. Mais, sache-le, ton père te suivra dans la religion que tu auras choisie. Ensemble nous irons dans le même couvent, où nous servirons Dieu en nous édifiant mutuellement.

— Mon père, reprit Marc, vous devez pour Dieu renoncer entièrement à votre fils. Il faut le sacrifice complet si nous voulons que notre récompense dans l'autre vie en soit plus belle. Suivez donc l'appel intérieur qui vous pousse au monastère, mais que ce soit loin de votre fils.

L'enfant qui proposait à son père un tel sacrifice n'avait alors que treize à quatorze ans. Jean Criado crut que le ciel avait parlé pour lui par la bouche de Marc. Il entra chez les Franciscains de Cordoue, tandis que son fils se présentait au couvent des Trinitaires d'Andujar, et ces deux saintes âmes ne se revirent qu'au ciel.

Nous ne suivrons pas le jeune novice dans ses premières années de vie religieuse. Il se regardait comme le dernier de la communauté, et il n'était point de services si bas ou si pénibles qu'il ne voulût rendre. Quand il y avait jeûne de règle, il réservait pour les pauvres une grande partie de sa portion et se contentait de quelques légumes. Les jours d'exposition ou de procession du Très Saint Sacrement, il se privait de toute nourriture. Plus d'une fois, ses supérieurs durent imposer des bornes à sa mortification.

Parvenu au sacerdoce après de brillantes études théologiques, le bienheureux Marc espérait voler aussitôt vers les missions lointaines auxquelles se consacre son Ordre. Il se voyait déjà par la pensée au sein des peuplades sauvages, occupé à racheter et à servir les esclaves chrétiens de Tripoli, d'Alger ou du Maroc. L'obéissance lui commanda de prêcher d'abord en sa patrie.

Dans les sermons du bienheureux, l'on retrouve, aussi vivante qu'en son enfance, la dévotion de son âme au Nom de Jésus. Il en décrit les grandeurs avec une telle force que les habitants d'Andujar, pour le distinguer des autres prédicateurs, ne l'appelaient que *le Père du Très Saint Nom de Jésus*.

COMMENT LE BIENHEUREUX SE PUNIT D'UNE PENSÉE D'ORGUEIL

Un jour, devant la porte entr'ouverte du confessionnal où s'écoulait une bonne partie des journées du P. Marc, passa un prêtre qui allait célébrer la messe à un autel voisin. Le bienheureux s'aperçut que la chasuble de ce prêtre était tellement usée qu'elle n'eût plus dû servir pour le Saint Sacrifice.

« Si j'étais le supérieur du couvent, se dit-il en lui-même, j'empêcherais qu'on se servît encore de cette chasuble. »

A peine avait-il conçu cette pensée qu'il crut avoir fait un acte contraire à l'humilité. Il résolut de s'en punir. Les confessions entendues, il se retira seul dans sa cellule, et il répétait en poussant de douloureux soupirs.

— Qu'ai-je dit? « Si j'étais le supérieur. » Comment! je n'ai pas encore appris à obéir, voilà que j'exprime le désir de commander! Le beau supérieur, en vérité!.....

Et, disant ces mots, il versait des larmes de repentir.

En cet état, il vint chez son supérieur, résolu à lui demander une sérieuse pénitence.

Le bienheureux Marc venait, quelques jours auparavant, d'être nommé à la dignité importante de *premier prédicateur* du couvent et de la ville d'Ubeda, qu'il habitait alors. L'occasion était favorable pour une humiliation publique.

Le premier prédicateur sollicita les humbles fonctions de sacristain de l'église d'Ubeda.

— Mais jamais cela ne s'est vu dans notre Ordre, repartit le supérieur que la conduite du saint religieux édifiait cependant profondément. Un *premier prédicateur* sacristain! Les travaux qui absorbent tout votre temps vous en empêchent.

Le bienheureux Marc continuait à insister. Le supérieur décida enfin d'en référer au Père provincial et de s'en tenir à son avis. L'avis fut favorable au P. Marc, à la condition qu'il saurait mener de front ses diverses occupations et qu'il

ne résignerait pas, en acceptant les soins pénibles de la sacristie, sa charge de prédicateur.

Joyeux, le bienheureux se mit à l'œuvre avec beaucoup de simplicité et un zèle infatigable. On put dès lors lui appliquer l'éloge que saint Jérôme fait de Népotien : « Il se préoccupait d'enlever avec le plus grand soin la poussière des murs, de nettoyer parfaitement les dalles du sanctuaire, de rendre l'autel brillant de propreté, les vases reluisants. »

L'église des Trinitaires devint un vrai bijou; la sacristie, dotée de l'argent que le P. Marc retirait de ses prédications, s'enrichit d'ornements si précieux qu'elle fut réputée la mieux garnie de toute la province.

On a gardé, jusqu'en ces derniers temps, au couvent d'Ubeda, un riche voile huméral et une bannière de procession procurés du vivant du bienheureux.

LE B. MARC MISSIONNAIRE

Pendant que le bienheureux Marc était à Ubeda, se livrant avec une égale ardeur à ses fonctions de prédicateur, de confesseur et de sacristain, le provincial des Trinitaires fut sollicité par les évêques de Cadix et d'Almeria d'envoyer à leurs deux diocèses quelques-uns de ses religieux pour une mission laborieuse et pleine de périls. Il s'agissait de ramener à des sentiments plus chrétiens des populations depuis longtemps travaillées par la secte musulmane, et chez lesquelles la foi comme les mœurs étaient en pleine décadence.

Le provincial jeta aussitôt les yeux sur le P. Marc, qu'il savait prêt à tous les sacrifices. L'humble religieux ne pouvait qu'obéir. Il accepta de grand cœur le compagnon qui lui était donné, et partit pour l'évêché de Cadix, emportant les regrets de toute sa communauté.

L'évêque de Cadix accueillit avec des transports de joie les deux auxiliaires que la Providence lui amenait. Il leur traça ensuite de leur nouvelle mission un tableau peu flatté.

Les Sarrasins, plusieurs fois vaincus, et, tout récemment, en 1492, chassés de Grenade, leur principale place forte, ne laissaient pas d'exercer encore sur la terre espagnole une influence funeste.

Soumis en apparence, au lendemain de leurs défaites, ils ne tardaient pas à se soulever de nouveau, à persécuter les chrétiens, à étaler avec impudence leur honteux libertinage. Ceux même qui se convertissaient avaient peine à dépouiller leur naturel barbare et à mener une vie vraiment chrétienne.

Le pays qu'allait évangéliser le bienheureux Marc était rempli de ces Maures de conversion peu sincère, qui, après le baptême, étaient retournés à leurs égarements.

Le P. Marc ne s'émut point de cette triste description. Elle ne fit qu'exciter sa charité envers des populations si malheureuses.

Le commencement de sa mission fut marqué par une dure épreuve. Il perdit, après trois jours, son compagnon d'apostolat, le P. Pierre de Saint-Martin, qui tomba malade avant d'avoir pu rien entreprendre et rendit saintement son âme à Dieu. C'est sur sa tombe que l'œuvre confiée à son zèle devait prospérer et grandir.

L'évêque de Cadix assigna au bienheureux Marc, comme premier champ d'apostolat, la paroisse de La Peza, dont il devait seconder le vénérable curé, Dom Pedro Palencia.

PREMIER BAPTÊME DE SANG

Le curé de La Peza ne pouvait souhaiter d'auxiliaire plus dévoué, plus infatigable que notre saint religieux. Grâce à leurs communs efforts, en peu de temps, la paroisse changea de face.

Le bienheureux Marc s'efforça surtout de gagner et d'instruire les enfants : « Si le tronc de l'arbre menace ruine, pensait-il, sauvons-en du moins les petits rameaux ». Et, ce disant, il attirait la jeunesse à ses catéchismes en distribuant des images du saint Nom de Jésus. Il se faisait tout à tous, ne négligeant aucune occasion d'enseigner du haut de la chaire, et assidu au confessionnal.

Le démon voyait tout cela d'un œil jaloux. Il résolut d'empêcher tant de bien.

Parmi les auditeurs venus aux instructions du missionnaire, il y avait quelques Maures que la contrainte beaucoup plus que la dévotion retenait au pied de sa chaire. D'après les traités, en effet, ils n'étaient tolérés dans le pays qu'à la condition d'obéir aux lois de l'Etat et d'assister à la messe et aux prédications catholiques. L'audace avec laquelle le bienheureux Marc flétrissait les doctrines de Mahomet n'était pas de nature à leur plaire. Ils grinçaient des dents à ses sermons comme jadis les juifs aux discours du diacre Etienne; leur haine s'envenima au point de les pousser à une vengeance éclatante. Ils abordent un jour, sous des dehors hypocrites, le P. Marc et le prient d'aller visiter un infirme. Le Bienheureux se rendait toujours avec empressement à ces sortes d'invitations. Sans défiance, il se fait conduire à l'endroit proposé. Là, au lieu d'un malade, il trouve quatre Sarrasins de force herculéenne, qui s'emparent de lui avec une joie féroce et, comme pour se donner un aliment à leur fureur, lui enjoignent de faire le signe de la croix.

L'apôtre, sans hésiter, trace sur son front le signe du salut.

A l'instant, une main de fer le soufflette.

— Ose recommencer ton signe de croix, hurlent ces forcenés.

Marc se signe de nouveau pour confesser sa foi. Alors, la rage de ses ennemis ne connaît plus de bornes. Ils renversent le saint prêtre, le foulent aux pieds, l'accablent de coups, et ils l'auraient achevé, s'ils n'avaient craint d'être surpris dans leur œuvre criminelle.

Ils se contentèrent, ce jour-là, de le jeter tout ensanglanté hors de leur repaire.

Le Bienheureux revint comme il put à la cure de La Peza. « C'est mon premier baptême de sang, dit-il simplement. Rendons-en grâces à Dieu. »

Les jours suivants, sans se soucier des menaces de mort, il reprit paisiblement ses fructueuses prédications.

DANS LES MONTAGNES DE L'ALPUJARRAS

Non loin de La Peza s'étend le pays de l'Alpujarras. C'était alors la véritable citadelle des musulmans. Là, les chrétiens, inférieurs en nombre, étaient tracassés de toute manière, leurs croyances souvent violentées, leur foi mise en péril, leurs pasteurs égorgés ou chassés, leurs églises livrées aux flammes. Ces montagnes inhospitalières devenaient de jour en jour plus inaccessibles au prêtre catholique.

Marc Criado résolut de s'y rendre.

Quel bien le zèle de notre apôtre ne devait-il

pas procurer à cette malheureuse contrée!

Il commence par donner aux chrétiens l'exemple de toutes les vertus, se livre à eux au confessionnal et dans la chaire, rend à tous le courage, les console des persécutions qu'ils subissent et leur inspire une salutaire horreur pour les doctrines du Coran.

Mais, à mesure que les conversions se multipliaient, des trésors de haine s'amassaient contre l'apôtre, et l'on pouvait prévoir que les Maures ne tarderaient pas à en venir à son égard aux dernières extrémités.

Un jour, ils parvinrent à s'emparer de lui et, après lui avoir infligé une cruelle bastonnade, ils le fixèrent à un arbre où il resta deux jours et deux nuits, exposé tour à tour aux ardeurs du soleil et au froid glacial de la montagne. Il ne parvint que par une sorte de miracle à se dégager lui-même de ses liens et à échapper à la mort.

A peine remis, il parcourut une à une les paroisses de l'Alpujarras, toujours avec le même dévouement.

Ne prenant conseil que de sa foi et de son courage, il osa même se présenter devant le chef musulman Abencotha, et, comme autrefois Moïse au Pharaon, lui reprocher en face ses cruautés et le menacer des vengeances divines.

Cet acte audacieux lui valut d'avoir, sur les ordres d'Abencotha, les mains liées derrière le dos, d'être attaché par une corde à la queue d'un cheval et condamné à suivre le trot de cet animal durant l'espace de six lieues, à travers les sentiers abrupts de la montagne. Ce supplice le mit tout en sang. Son corps était brisé; ses forces défaillaient. Les barbares abandonnèrent dans un désert leur victime à demi-morte; mais Dieu veillait sur son martyr et le réservait à de nouveaux tourments pour embellir encore sa couronne.

Les chrétiens de l'Alpujarras s'efforcèrent de lui sauver la vie. Ils le supplièrent de s'éloigner de ce pays où il n'y avait plus de sécurité pour lui. Après bien des hésitations, Marc, pour ne pas attirer la persécution sur ses chers chrétiens, revint à La Peza.

LE MARTYRE

Le départ de l'apôtre n'empêcha pas les Mahométans d'exécuter les projets de vengeance qu'ils avaient résolus. En 1567 et 1568, ils dévastèrent plusieurs villes de l'Alpujarras.

En 1569, 5000 d'entre eux envahirent La Peza, bien que cette ville ne fît pas partie de leur territoire. Les habitants s'enfermèrent dans une forteresse; leur résistance fut héroïque, et ils finirent par repousser les assaillants. Malheureusement, à quelques jours de là, le curé de La Peza et le bienheureux Marc tombaient aux mains des mécréants: le premier fut aussitôt mortellement frappé, le second réussit à leur échapper encore.

Ce fut pour peu de temps. La mort de l'apôtre était résolue et elle ne pouvait tarder.

Quand il eut pieusement enseveli les restes du prêtre martyr, le bienheureux Marc ne mit plus les pieds au presbytère. L'église devint son unique demeure; il y passait en prières le jour et une partie de la nuit, et les courts instants de sommeil qu'il s'accordait, il les prenait sur les degrés de l'autel.

Il venait de monter en chaire, le matin du 22 septembre, quand une troupe armée de musulmans fit irruption dans l'église de La Peza, en chassa les fidèles, se saisit du ministre de Dieu et l'entraîna sur la place publique, où les femmes mahométanes avec leurs enfants se firent un jeu cruel de l'injurier, de le souffleter, de le frapper à coups de bâton ou de pierres.

— Que votre nom soit béni, ô mon Dieu, disait le martyr!

Tandis qu'il priait pour ses bourreaux, ceux-ci le laissèrent un instant; mais c'était pour recueillir, à quelques pas de là, un plus grand nombre de grosses pierres qui s'abattirent ensuite comme une terrible grêle sur son corps déjà ensanglanté.

De peur qu'il ne s'échappât, on l'attacha à un chêne, et le chef des meneurs osa lui proposer de renoncer au Christ.

— Plutôt mourir mille fois! répondit énergiquement le martyr.

On le suspendit alors par une corde qui le prenait à la taille à l'un des rameaux du chêne. Ses pieds ne pouvaient toucher terre. On l'abandonna dans cette pénible position; criblé de blessures, tourmenté par la fièvre et par la faim, il fut laissé dans son douloureux isolement pendant deux nuits et un jour, jusqu'au matin du 24 septembre.

Il ne reçut dans l'intervalle d'autres visites que celles de musulmans qui venaient insulter à ses souffrances et lui lancer des pierres.

Le martyr, semblable à l'apôtre saint André, ne cessait de louer Dieu à haute voix, et il répétait les versets du cantique des trois enfants dans la fournaise: *Benedicite omnia opera Domini Domino*, que le prêtre récite ordinairement à la suite du Saint Sacrifice. Rarement, la dernière messe d'un prêtre fut suivie d'une action de grâces plus touchante et plus méritoire.

Les Sarrasins, après deux jours, croyaient sans doute leur victime achevée. Ils furent étonnés de la retrouver en vie le 24 septembre. L'un d'entre eux, furieux d'entendre le martyr confesser encore Jésus-Christ, lui ouvrit la poitrine avec un large poignard, puis, plongeant dans la blessure béante sa main barbare, lui arracha le cœur.

Un éclatant miracle fit aussitôt connaître la sainteté du bienheureux Marc. Le bourreau avait à peine extrait le cœur tout ensanglanté et encore palpitant du martyr, que l'on y vit apparaître en caractères brillants les trois lettres I, H, S, surmontées d'une croix. Dieu témoignait par là que tous les battements de ce cœur avaient été pour la gloire de son saint Nom.

A cette vue, les bourreaux épouvantés se frappèrent la poitrine et comprirent l'énormité de leur faute. Le sang innocent qu'ils venaient de verser dut intercéder pour eux auprès du Tout-Puissant, et plusieurs des plus coupables obtinrent la grâce du repentir.

D'autres prodiges suivirent. Le chêne qui avait servi de potence au martyr, eut désormais, dit-on, tous ses fruits marqués de la croix bicolorée des Trinitaires, et d'innombrables témoins purent longtemps se procurer de ces fruits merveilleux.

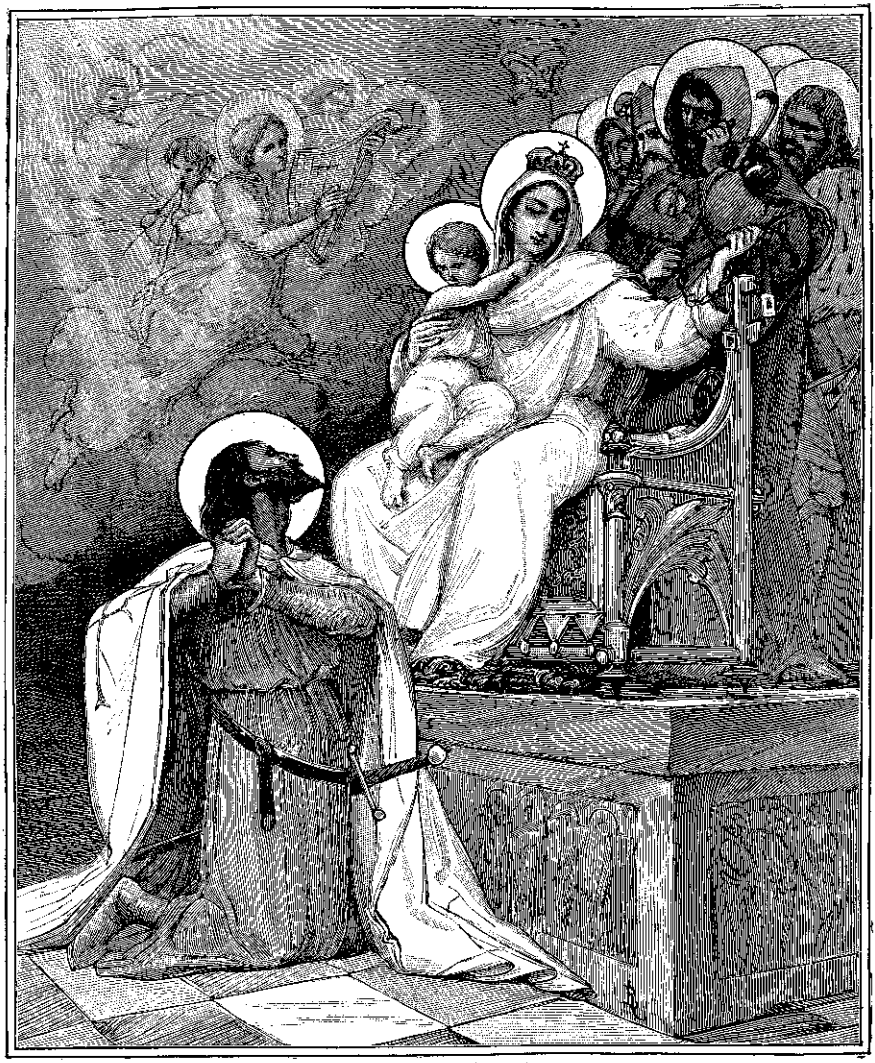
L'Eglise a décerné à notre martyr le titre de Bienheureux. La terre et le ciel s'unissent pour lui offrir un même tribut d'admiration et de louange.

*
* *

(D'après la *Vita del B. Marco Criado*, par le P. Silvestre dell'Addolorata, Trinitaire.

NOTRE-DAME DE LA MERCI

Fête le 24 septembre.



Vision de saint Pierre Nolasque.
(Composition de Lionel Royer.)

LE PÉRIL SARRASIN

L'Eglise, épouse de Jésus-Christ, a traversé depuis sa fondation, dans le cours des siècles, des crises épouvantables. La persécution ouverte, la persécution latente, l'hérésie, des guerres fratricides, rien n'a manqué pour éprouver son courage. Les tempêtes les plus violentes ont failli anéantir la barque sur laquelle siège saint Pierre. Jamais elle ne fut ni écrasée ni submergée.

Mais le Seigneur a suscité de tout temps des Saints pour mettre un frein aux fureurs de l'enfer. La Très Sainte Vierge elle-même, Mère de Dieu, intervint souvent auprès de son Fils pour aider l'Eglise au milieu d'immenses périls.

Au début du VII^e^ siècle, sur les confins de l'Arabie, un point noir, premier indice d'un orage menaçant et terrible, apparut un jour à l'horizon du monde chrétien et civilisé.

Un jeune fanatique, appelé Mahomet, se donnant pour prophète, pour envoyé de Dieu, réunit autour de lui quelques guerriers, auxquels il confia, de la part du ciel, disait-il, la mission de conquérir le monde, en détruisant partout l'idolâtrie et les autres superstitions dont la terre était couverte.

A la tête d'une armée sévèrement disciplinée, il remporta de rapides victoires. L'esprit saturé de souvenirs bibliques et évangéliques, il prétendait ne diriger sa conduite que d'après les conseils de l'archange Gabriel, ce qui lui permit de composer le Coran, code religieux et politique, symbole dogmatique et moral, d'où est sortie la religion de l'Islam.

La Mecque, qui fut son berceau, et dans laquelle on vénère son sépulcre, devint la ville sainte du mahométisme. Ses généraux et ses disciples répandirent promptement cette doctrine à travers l'Asie, l'Afrique, l'Europe, en l'imposant par le fer et le feu aux peuples conquis.

Le monde chrétien, attaqué de plusieurs côtés à la fois, subit en France, en Grèce, en Italie, en Espagne, la domination arabe ou sarrasine. Les croisades avaient, un moment, arrêté cette épouvantable invasion, mais déjà, sur le déclin du XII[e] siècle, ces féroces conquérants étaient redevenus les maîtres incontestés de l'Espagne méridionale, des Lieux-Saints, du nord de l'Afrique et de l'Europe orientale.

Le joug dont ils opprimaient les vaincus était un jour de fer et de sang. Leurs prisonniers étaient tenus dans le plus dur des esclavages, avec grand danger de perdre leur âme.

SORT DES CHRÉTIENS ESCLAVES

Aucune description ne saurait retracer dans sa vérité la misère de ces esclaves.

Traînés dans des bagnes, vastes prisons divisées en cellules étroites, sombres et malsaines, dont chacune abritait jusqu'à quinze et seize prisonniers, ils devaient y souffrir toutes les incommodités.

Quelques-uns avaient une simple natte en guise de lit; la plupart devaient se contenter de la terre nue et humide sur laquelle ils s'étendaient pendant les longues heures de la nuit. La vermine, les scorpions et d'immondes reptiles infectaient leur lieu de repos. Parfois, le nombre des infortunés prisonniers était si grand que tous ne pouvaient plus être parqués dans les cellules : on les condamnait à coucher dehors, dans les cours ou sur les terrasses du bagne. Ils étaient gardés à vue et traités comme un vil bétail.

Le jour, c'étaient d'autres rigueurs. Les captifs étaient voués à la servitude de la glèbe ou aux travaux publics; misérablement nourris : malgré un écrasant labeur, on leur donnait un peu de pain grossier, de la farine d'orge, de l'huile rance et quelques olives; peu vêtus, car on leur accordait pour tout vêtement une tunique de laine à longues manches et un manteau de poil de chèvre (1).

Tous, il est vrai, n'en étaient point réduits à ces extrémités. Les chrétiens acquis par des particuliers pouvaient jouir d'une liberté relative, et bien qu'ils portassent toujours à la jambe gauche, au-dessus de la cheville, le signe des esclaves, un cercle de cuivre, on les maltraitait cependant un peu moins.

(1) Dom Marie Bernard : *Les Héros du Christianisme*, III[e] partie, liv. IX, ch. XXXIV.

Mais, quelle que fût la condition matérielle des uns et des autres, ils étaient tous exposés à la plus grande misère spirituelle, à l'apostasie, à la perte de la foi et à d'autres innombrables périls.

Racheter ces captifs, assurer ainsi le salut de tant d'âmes pour lesquelles Jésus-Christ avait versé son sang, c'était bien une œuvre de miséricorde admirable entre toutes.

Il appartenait à Marie, Mère de miséricorde, d'indiquer cette œuvre à la terre, de l'inaugurer et de la soutenir.

INTERVENTION DE LA VIERGE MARIE — VISION DE SAINT PIERRE NOLASQUE

Or, vivait à cette époque un chevalier français, Pierre Nolasque, homme de cœur et de foi.

Né au Mas-Saintes-Puelles, en Languedoc, ce noble chevalier gémissait de savoir une grande partie de la chrétienté abandonnée au pouvoir des infidèles.

D'autre part, l'erreur albigeoise envahissait sa patrie. Il ne savait quel parti prendre pour porter secours à l'Eglise de Dieu.

Au milieu de ces incertitudes, il quitta son pays et se dirigea vers Barcelone, capitale de la Catalogne. Dans cette ville, il fit la connaissance de plusieurs nobles Espagnols animés des mêmes sentiments que lui. Souvent, ils méditaient ensemble sur les malheurs des chrétiens captifs parmi les Maures et autres Barbares.

Le tableau de leurs souffrances physiques et morales, des veilles, des humiliations, de la nudité, de la faim, de la soif, que subissaient tant de malheureux, le péril de leurs âmes repassait sans cesse devant les yeux de Pierre Nolasque et enflammait son âme charitable. Zélé imitateur de Jésus, notre Rédempteur, il regardait comme siennes les fatigues, les peines de son prochain.

Son désir était de faire à pied le tour de l'univers chrétien et d'y solliciter des aumônes pour délivrer les pauvres esclaves, ou du moins soulager ceux qu'il ne pourrait racheter.

Puis, effrayé de sa faiblesse, il frappait à la porte du ciel, implorait dans ses longues prières la miséricorde de la Reine des Anges, lui demandait la voie à suivre pour remédier à tant de maux; il la suppliait d'intéresser son Fils à ce grand œuvre.

Les clameurs des enfants d'Israël attirèrent les yeux de Dieu et leur obtinrent d'échapper à la servitude des Pharaons; de même, les soupirs de Nolasque pénétrèrent les hauteurs de la gloire, et furent entendus au tribunal de grâce de la miséricordieuse Vierge Marie.

Touchée de tant de larmes, elle quitte, avec la permission de son Fils, le séjour des élus, et apparaît le 1[er] août 1218, à l'heure de minuit, dans le lieu où saint Pierre Nolasque était en prières.

Celui-ci, étonné, entend autour de lui des concerts célestes, respire des parfums inaccoutumés.

Son âme extatique, ravie, se voyait entourée

de rayons lumineux et de splendeurs extraordinaires. En même temps, il aperçut au fond de l'oratoire royal où il se trouvait — il habitait à la cour de Don Jayme, roi d'Aragon — un trône d'une richesse et d'une beauté inconnues en ce monde.

Tout à coup s'avança vers ce trône la Reine des anges, vêtue de blanc, les traits empreints d'une majesté toute divine. L'apôtre saint Pierre, saint Jacques, le patron de l'Espagne, les saints évêques Cucufat, Sévère et Patient, les saintes vierges Madrone et Eulalie, patronnes de Barcelone, l'assistaient; d'innombrables phalanges d'esprits célestes l'accompagnaient en chantant d'harmonieux cantiques.

Saint Pierre Nolasque se croyait au ciel. Il eût volontiers fixé sa tente sur cette sorte de Thabor où il se trouvait, lorsque les anges firent silence, la Vierge Mère de Dieu se pencha vers son serviteur et lui dit en un langage plein de douceur et de charité :

« Pierre Nolasque, mon fils, tes prières et tes larmes ont été exaucées au ciel. Je suis Marie, la Mère du Fils de Dieu, qui a versé son sang et a souffert cruellement pour le salut et la liberté du genre humain.

» Ecoute attentivement et considère que mon Fils m'a aujourd'hui envoyée vers toi pour te notifier sa ferme et charitable volonté : c'est qu'*en mon nom et pour ma gloire soit fondé un Ordre religieux, sous le titre de la Merci ou de la Miséricorde, dans lequel on fera profession de racheter les captifs* et de les visiter, en esprit de foi, en espérance de salut éternel et en vraie et parfaite charité, de telle sorte qu'à l'occasion, si les besoins des captifs l'exigeaient, les religieux de cet Ordre n'hésiteraient pas à s'exposer à la mort et à donner leur vie pour le salut et la liberté des âmes de leur prochain, à l'exemple et à l'imitation de mon Fils, qui a donné sa vie pour les hommes captifs du péché.

» Telle est aussi, ô mon fils, ma volonté. Lorsque, dans tes oraisons, tu sollicitais le remède au malheur des pauvres captifs, que tu recueillais des aumônes et que tu les rachetais, j'ai exposé tes désirs à mon Fils, qui a daigné, en ta considération et pour instituer cette religion, me permettre de quitter le ciel et m'a envoyé vers toi, Pierre, qui seras la *pierre fondamentale* de mon Ordre le plus cher.

» Les fils et les filles de cette religion seront vêtus de blanc, en témoignage de mon originelle pureté. Que leurs vêtements soient semblables à ceux dont tu me vois parée, avec ce scapulaire, que je porte sur ma poitrine et que je te donne en signe de ma particulière tendresse pour ton institut. »

La Reine des cieux dit encore quelques paroles ayant trait au même objet; puis, elle disparut et retourna au trône de sa gloire.

Saint Pierre Nolasque, tout absorbé dans la pensée des insignes faveurs que Dieu et sa Sainte Mère allaient accorder aux chrétiens captifs des infidèles, passa le reste de la nuit à rendre au Seigneur des actions de grâces. C'était le matin du 2 août.

Dès la pointe du jour, il courut rendre compte à son confesseur, saint Raymond de Pennafort, de tout ce qui lui était arrivé. Au même moment, survint Don Jayme, roi d'Aragon, et il se rencontra que le roi, saint Raymond de Pennafort et saint Pierre Nolasque avaient eu tous trois, cette nuit, la même vision.

Après s'être concertés, ils décidèrent que, le 10 août suivant, fête du glorieux saint Laurent, ils mettraient à exécution les ordres de la Reine du ciel.

Cet acte célèbre eut lieu dans la cathédrale de Barcelone, l'an 1218. Jamais on ne vit dans cette église un plus grand concours de nobles et de peuple. Chacun voulait assister à un spectacle si inattendu. Ce fut donc en présence du roi Don Jayme, de saint Raymond de Pennafort et de l'illustrissime évêque de Barcelone, Don Béranger Palaciolo, que saint Pierre Nolasque se revêtit de la blanche robe du nouvel Ordre.

L'évêque y ajouta une croix blanche, en souvenir de son église cathédrale, dédiée à la Sainte Croix. Le roi don Jayme y plaça son écu avec ses armes qu'il tenait en héritage des comtes de Barcelone, voulant marquer par là que lui et ses descendants prenaient sous leur royale protection Nolasque et tous ses enfants, religieux profès de cet institut. C'est pourquoi cet Ordre, qui porte le titre, de Notre-Dame de la Merci ou de la Miséricorde, est aussi appelé royal et militaire. Mais ce qui est particulier à la Merci, c'est qu'aux vœux ordinaires des autres religions, les Mercédaires ajoutent un quatrième vœu, celui de demeurer captifs des infidèles et même de donner leur vie, toutes les fois que cela serait nécessaire, pour conserver la foi à un pauvre captif exposé à la perdre.

Peu de temps après, Grégoire IX en approuva les Constitutions. Les rois, les princes comblèrent cet Ordre de faveurs et de privilèges. Enfin, Alexandre VIII, dans une Bulle célèbre donnée à Rome à Sainte-Marie-Majeure, le 8 juillet 1690, lui accorda des grâces et des indulgences sans nombre. Cette Bulle est appelée « la mer des trésors apostoliques ».

Dieu sait les millions de captifs rachetés ou soulagés par les soins de la famille spirituelle de saint Pierre Nolasque sous les auspices de la bienheureuse Vierge. Plusieurs de ses membres ont donné leur vie, souffert le martyre ou la captivité pour leurs frères.

Invoquée sous le titre de Notre-Dame de la Merci, la Vierge Marie accorde des grâces incalculables à ceux qui ont recours à son intercession. Des aveugles, des paralytiques guéris, des morts ressuscités, des impies, des apostats convertis, attestent combien la Mère de Dieu, priée sous ce vocable, s'empresse de secourir les pécheurs, les malades, les affligés recommandés à sa sollicitude; un immense volume ne suffirait pas pour enregistrer les prodiges accomplis sur la terre, depuis près de huit siècles, par la Mère de miséricorde, protectrice de tous les captifs, depuis son apparition au noble et pieux cheva-

lier français, le premier des Mercédaires, dans la ville de Barcelone.

NOUVEL ESSOR DE L'ORDRE DE LA MERCI

De nos jours, l'Ordre si antique et si vénérable de la Merci n'ayant plus de captifs à racheter, sans couvents, sans religieux pour en peupler de nouveaux, semblait destiné à disparaître.

Voici pourtant que tout à coup, après avoir prié pendant plusieurs années dans une solitude profonde, après s'être livrés à de sérieuses études théologiques, philosophiques, scientifiques et littéraires, quelques Mercédaires américains pensèrent justement que le commandement fait par Marie à saint Pierre Nolasque de racheter les captifs en péril de leur foi avait une portée indéfinie, et que notre triste époque ne pouvait avoir échappé au regard maternel de la Mère de Dieu.

Sans doute, plus de chrétiens captifs chez les infidèles, se disaient-ils, mais que de chrétiens captifs des sectes! que d'âmes se perdant encore, faute d'être assez secourues, éclairées, évangélisées! Ils jugèrent, dès lors, que l'Ordre de la Merci ou de la Miséricorde devait entrer dans une autre voie, prendre une orientation nouvelle, batailler désormais, non pas contre le croissant, mais contre l'ignorance et l'indifférence religieuses, contre la franc-maçonnerie, la libre pensée, les sciences et la littérature perverses.

Animés de cet esprit, ayant à leur tête un Maître général décidé à tout entreprendre pour la restauration de son Ordre, ces saints religieux, forts du secours de Dieu, de la Vierge Marie et de saint Pierre Nolasque, après avoir modifié et rajeuni leurs constitutions dans un Chapitre de leur Institut, ont soumis au Saint-Siège ces modifications, plus en harmonie avec les besoins contemporains.

C'était en 1892.

Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII accueillit avec joie les projets de ces vaillants apôtres, et, après avoir fait examiner leurs travaux par la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, a daigné, en 1895, approuver de son autorité souveraine les Constitutions qui lui avaient été présentées.

Dès ce moment, l'Ordre privilégié de Marie, fondé par elle, a repris un nouvel essor, a commencé à réparer ses ruines, et, nombreux, des religieux ont repeuplé la solitude de ses monastères.

Ainsi, Dieu vient en aide à son Eglise en suscitant, selon les nécessités diverses, des remèdes différents ou mieux appropriés aux maux de l'humanité.

Au moyen âge, les Mercédaires furent les chevaliers du Christ et de Marie contre l'Islam triomphant. Aujourd'hui, ils sont les chevaliers du Christ et de Marie contre l'enfer et ses suppôts.

Que le ciel bénisse leurs efforts!

Jardin de toutes les vertus, l'Ordre de la Merci a donné à la Cité céleste un grand nombre de Saints, vierges, confesseurs, martyrs. Puisse cette moisson d'élus s'accroître, plus pressée et plus merveilleuse!

Notre-Dame de la Merci fut de temps immémorial solennisée dans son Ordre, mais déjà, depuis des siècles, l'Eglise en a étendu la fête à l'univers catholique et lui a consacré, tous les 24 septembre, un office dans sa liturgie.

PRIÈRE

O Dieu, qui avez daigné instituer dans votre Eglise, par les soins de Marie, glorieuse Mère de votre Fils, un nouvel Ordre pour le rachat des chrétiens captifs, délivrez-nous, nous vous en conjurons, par les mérites et l'intercession de celle que nous vénérons comme l'instrument de ce grand œuvre, de tout péché et de la captivité du démon. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. (*Oraison de la fête au Bréviaire romain.*)

SAINT FIRMIN DE PAMPELUNE

PREMIER ÉVÊQUE D'AMIENS

Fête le 25 septembre.

Le bourreau tranche la tête de Firmin, pendant que ce saint évêque prie pour son peuple.

Lorsque les premiers ouvriers de l'Evangile, poussés par la grâce du Saint-Esprit, commençaient à parcourir les contrées de l'Occident pour y jeter les semences de la foi chrétienne, la ville espagnole de Pampelune avait à la tête de sa noblesse un sénateur opulent, juste, pacifique, appelé Firmus. Il vivait dans une grande paix avec la noble Eugénie, sa fidèle épouse, et aucune des vertus naturelles qu'il est possible à un païen de pratiquer ne lui était étrangère. Firmin, l'aîné de ses trois enfants, doué d'une intelligence précoce, d'un cœur ardent, généreux, et pourtant très soumis, faisait à la fois son bonheur et son espérance.

Dieu voyait avec complaisance une famille qui s'efforçait d'être vertueuse au sein même du paganisme ; il l'éclaira de la lumière de son Evangile et se choisit parmi ses membres un grand saint.

L'ÉVANGILE PRÊCHÉ A PAMPELUNE

CONVERSION DE LA FAMILLE DE SAINT FIRMIN

Suivant la coutume, Firmus s'était rendu au temple de Jupiter pour assister à un sacrifice. Soudain, au milieu des sanglantes cérémonies, les portes s'ouvrent et l'on voit entrer un vénérable étranger, dont la figure majestueuse et la tenue à la fois ferme et modeste inspirent le respect. Il ne craint

pas d'interrompre les louanges que l'on adressait aux dieux, par un discours véhément sur la fausseté de la religion païenne et sur la vanité de ces dieux qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, une bouche et ne parlent point; blocs de marbre inertes, incapables de faire à personne du bien ou du mal.

Le sénateur Firmus, étonné d'une telle audace et d'un langage si étrange, s'approche : « Si nos dieux, lui dit-il, devant lesquels toute l'antiquité s'est saintement prosternée, et que les Romains eux-mêmes ont toujours adorés, ne sont que des idoles et de vains simulacres, dites-moi, noble étranger, quel dieu prétendez-vous nous faire adorer, à quelle religion voulez-vous que nous donnions notre préférence?

L'Etranger. — Les dieux auxquels la gentilité, trompée par les esprits de ténèbres, a voué son culte profane ne sont que les démons; le Dieu que je vous annonce est celui qui a fait les cieux. Adorez le Créateur du ciel et de la terre et des merveilles qu'ils renferment. Il est l'unique vrai Dieu: par lui toutes choses ont été faites, en lui tout existe, sans lui rien ne peut subsister, car il est le maître de la vie et de la mort. »

En entendant ces mots, Firmus, indigné, se tourne vers les sénateurs Fortunat et Faustin : « Quelle réponse convient-il de donner aux impostures de cet étranger?

— Laissons-le continuer, répond Fortunat, quand nous aurons entendu l'exposé de sa doctrine, il nous sera facile de le condamner par ses propres paroles : ce novateur ne manquera pas de se contredire.

— Etranger, reprend Firmus, quelle est votre race ou votre pays, quelle est votre religion, pour oser prononcer des blasphèmes si horribles, contre nos dieux et nos déesses?

L'Etranger. — Je vais satisfaire abondamment à toutes vos demandes. C'est avec plaisir que je réponds à la première : Je m'appelle Honeste, j'eus pour père Emelius et pour mère Honesta, la ville de Nîmes est ma patrie. C'est avec un bonheur bien plus grand encore que je réponds à la seconde, et que je confesse ici ma foi en Jésus-Christ. Je suis chrétien, prêtre, disciple de Saturnin, évêque de Toulouse, et son fils par le baptême; j'ai été instruit dans les lettres et dans la science des Saintes Ecritures dès ma jeunesse, et ce que j'ai appris par de longues études, je vais vous l'exposer en peu de mots. »

Saint Honeste leur parla du mystère de la Trinité, de l'Incarnation du Fils de Dieu, des miracles innombrables par lesquels il prouva sa divinité, et enfin, de la mort ignominieuse qu'il voulut bien endurer pour sauver le genre humain de la mort éternelle, fruit du péché.

« Telle est, dit-il en finissant, la doctrine de vérité que m'a livrée Saturnin, disciple des Apôtres, vérité que Jésus-Christ nous a ordonné de répandre par toutes les nations, les baptisant au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, pour la rémission des péchés, et l'acquisition de la vie éternelle ».

Le discours de saint Honeste ferma la bouche à ses interlocuteurs, qui ne trouvèrent rien à lui opposer. Le sénateur Firmus, admirant son éloquence, s'écria : « Si Saturnin, que vous affirmez être disciple des Apôtres, eût développé devant nous cette même doctrine, nous lui aurions peut-être donné notre assentiment : sa renommée est venue jusqu'ici, et nous avons entendu parler des prodiges sans nombre qu'il opère au nom de Jésus-Christ, le Nazaréen.

Honeste. — Si vous êtes dans la disposition d'embrasser la vérité dès que vous l'aurez reconnue, mon vénérable père et maître est prêt à venir ici pour vous enseigner la doctrine salutaire de la vie éternelle, et vous amener des ténèbres à la lumière divine ».

La proposition fut acceptée; le saint prêtre plein de joie franchit aussitôt les Pyrénées ; et telle était l'ardeur du zèle des saints missionnaires que, peu de jours après, nous disent ses actes, Honeste reparut avec saint Saturnin en face de Pampelune.

Avant même d'entrer dans la ville, debout sous un grand térébinthe, à côté d'un vieux temple de Diane, le saint évêque fit retentir la parole de Dieu contre les superstitions païennes et le culte des idoles, avec une éloquence pleine de charité et d'onction qui excita l'enthousiasme des multitudes. Attirées par les miracles sans nombre dont il se servait pour appuyer la vérité de sa doctrine, les foules remplissent tous les chemins qui conduisent à Pampelune, inondent les rues de la ville, et courent vers le temple de Diane pour entendre l'apôtre. Quand il eut prêché et instruit le peuple pendant trois jours, quarante mille personnes, disent les vieilles chroniques, demandèrent le baptême.

La semaine suivante, les trois premiers sénateurs de la cité, Firmus, Faustin et Fortunat, se réunissent auprès de Saturnin, se font instruire plus complètement dans la religion chrétienne, reçoivent le baptême avec leur famille, décrètent l'abolition du culte des idoles dans la ville de Pampelune et deviennent d'infatigables propagateurs de la foi chrétienne. L'antique temple de Diane fut détruit jusque dans ses fondements et le bois sacré arraché jusqu'à ses racines.

SAINT FIRMIN CONFIÉ A SAINT HONESTE EST ORDONNÉ PRÊTRE PUIS SACRÉ ÉVÊQUE.

Firmus, saisi d'une profonde vénération pour saint Honeste, lui confia l'éducation de son fils Firmin. Sous un tel maître, le jeune chrétien fit des progrès extraordinaires dans la science et la vertu. Quand il eut passé l'âge de dix-sept ans, saint Honeste, qui vieillissait, le prit pour compagnon dans ses courses apostoliques.

Sept ans plus tard, il l'envoya à Toulouse pour y recevoir le sacrement de l'Ordre. Saint Saturnin n'était plus. Sa présence avait rendu muets les oracles des temples païens; le peuple, exaspéré du silence de ses dieux, s'était saisi de l'apôtre et l'avait attaché à un taureau furieux, qui, bondissant à travers les rues de la ville, mit en pièces le corps du martyr. Ce fut donc saint Honorat, son successeur, qui conféra l'onction sacerdotale à Firmin.

Le nouveau prêtre eut ensuite de tels succès dans la prédication, que saint Honeste le renvoya quelques années après à Toulouse pour y être sacré évêque. Saint Honorat, reconnaissant en lui tous les caractères du véritable apôtre, après lui avoir imposé les mains, lui adressa publiquement ces paroles : « Réjouissez-vous, mon fils, car vous avez mérité d'être pour le Seigneur un vase d'élection. Allez, dans toute l'étendue des nations, vous avez reçu de Dieu la grâce et la fonction de l'apostolat. Soyez sans crainte, car le Seigneur est avec vous; mais sachez qu'il vous faudra beaucoup souffrir pour son nom avant d'arriver à la couronne de gloire. »

FIRMIN QUITTE SA PATRIE ET PRÊCHE L'ÉVANGILE A TRAVERS LES GAULES.

Firmin, rempli d'une sainte allégresse, vint raconter à saint Honeste tout ce qui lui était arrivé, séjourna quelque temps à Pampelune, et quitta pour toujours son Père spirituel, ses parents, sa patrie, heureux de tout sacrifier, pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Il commença son apostolat dans le midi de la Gaule. Arrivé à Agen, où le paganisme dominait encore, il rencontra un saint prêtre, nommé Eustache, et travailla quelque temps avec lui à cultiver dans ces contrées, la foi que saint Martial de Limoges y avait semée quelques années auparavant.

D'Agen, notre Saint se rendit chez les Arvernes et s'arrêta près d'*Augustonemetum* (Clermont-Ferrand), leur capitale. Arcade et Romule, les deux plus ardents sectateurs des idoles, mirent tout en œuvre pour arrêter les succès du saint Apôtre. Firmin engage avec eux une longue controverse sur la fausseté des idoles; il multiplie les discussions et sort victorieux de la lutte. Les deux idolâtres « rendirent les armes, embrassèrent notre religion, détestèrent la leur; ils attirèrent ainsi un grand nombre d'idolâtres sous les enseignes de la croix. » Quand Firmin quitta le pays des Arvernes, la plus grande partie des habitants de la contrée avait embrassé le Christianisme.

De Clermont, il passa à Angers, où l'évêque Auxilius le retint pendant quinze mois. Ses prédications dans cette ville, et dans tout le pays des Angevins, y furent encore couronnées des plus magnifiques succès.

Une chose cependant préoccupait beaucoup le messager de Dieu. Saint Honorat de Toulouse lui avait prédit de grandes souffrances et jusqu'ici il n'avait eu que des joies avec lesquelles les fatigues des voyages et de l'apostolat lui semblaient légères. Dans son désir de souffrir pour son divin Maître crucifié, il souhaitait voir l'accomplissement de la prophétie du saint évêque. Il apprit alors que Valère, gouverneur des Bellovaques, (territoire de Beauvais) persécutait cruellement les chrétiens. Emu par le récit lamentable de leurs souffrances et surtout passionné du désir de recevoir la palme du martyre, il prit le chemin de cette contrée, évangélisant tout le pays qui se trouvait sur son passage. Il fut fait prisonnier par les païens dans les environs de Pont-Audemer. Il espérait y verser son sang pour Jésus-Christ, mais les chrétiens l'arrachèrent à la prison. Il s'empressa d'user de sa liberté pour annoncer la foi dans le pays de Caux et entra dans Beauvais au commencement du second siècle. Il se mit aussitôt à prêcher avec ardeur et à consoler ces brebis qui étaient sans pasteur depuis le martyre de saint Lucien leur évêque. Il ne prenait de repos ni jour ni nuit, mais s'employait tout entier à raffermir les fidèles, à les encourager, à les fortifier au milieu des embûches et des persécutions.

Le cruel Valère croyait avoir noyé le christianisme dans le sang des chrétiens. Quelle ne fut pas sa fureur d'apprendre que, par le zèle d'un nouveau Lucien, la religion chrétienne menaçait une seconde fois de remplir la cité. Il jura de faire couler à nouveau des flots de sang. Firmin, cité devant son tribunal, confessa généreusement la foi de Jésus-Christ, fut cruellement battu de verges, chargé de chaînes et jeté dans un cachot noir et malsain.

Cette fois il se croyait assuré de la palme du martyre. Dieu toutefois en décida encore autrement. Les iniquités de Valère étaient montées à leur comble et le sang des martyrs criait vengeance. Le persécuteur périt misérablement dans une émeute populaire. Sergius, son successeur, imita sa cruauté et périt également d'une mort subite et malheureuse. Les chrétiens profitèrent de ces événements pour délivrer leur Père.

Firmin recommença aussitôt ses prédications avec un courage incroyable. Il alla jusqu'à faire bâtir une église au protomartyr saint Etienne au milieu de la cité idolâtre,

Le feu de la persécution ne tarda pas à se rallumer. Les chrétiens, qui ne voulaient pas priver l'Eglise d'un si vaillant défenseur, obligèrent leur saint évêque à sortir de la ville. Il alla porter la bonne nouvelle de la foi chrétienne aux environs de Beauvais; ses ennemis ne songèrent pas à l'y inquiéter. Désespérant enfin de recevoir la palme du martyre, il jeta les yeux sur les peuples du nord de la Gaule, encore ensevelis dans les ombres de la mort: « Allons plus loin, dit-il, vers les *Ambiani*, chez les Morins, ces hommes barbares dont la cruauté fera couler mon sang. »

SAINT FIRMIN DANS LA VILLE D'AMIENS

Le 10 du mois d'octobre, dans les premières années du second siècle, notre Saint arriva près de la capitale des Ambiani. C'est au lieu où se trouve aujourd'hui la place Saint-Martin, nous dit la tradition, que le glorieux apôtre de la Picardie s'arrêta en face du bois sacré et du château fort comme pour braver le temple de Jupiter, et annonça pour la première fois aux Ambiani étonnés la bonne nouvelle de l'Evangile.

Faustinien, l'un des principaux sénateurs, l'accueillit avec joie dans sa maison. Le Saint baptisa sa famille et le reçut lui-même au nombre des catéchumènes. Deux siècles plus tard, un autre Firmin devait sortir de cette famille, et réunir sur sa tête la double couronne de l'épiscopat et de la sainteté.

Firmin commença ses prédications avec ce zèle infatigable et ce courage intrépide dont il avait déjà donné tant de preuves. Il joignait aux charmes de son éloquence, le témoignage invincible d'une suite non interrompue de miracles. Un jour, c'est Castus qui arrive au pied de la chaire ne voyant que d'un œil: le saint évêque lui rend l'autre en invoquant sur lui les trois personnes de la Sainte-Trinité. Le lendemain, deux lépreux étaient guéris. Des malades de toute sorte: des aveugles, des boiteux, des sourds, des muets, des paralytiques, des possédés du démon trouvaient chaque jour, avec la santé de l'âme, celle du corps. On conçoit facilement comment, avec de tels arguments, notre Saint put convertir plus de trois mille personnes, dans les trois premiers jours qu'il passa dans Amiens.

Quand Samarobrive (Amiens) fut devenue ville chrétienne, Firmin sortit de son enceinte pour évangéliser les autres cités de l'*Ambianum*. Il fit aussi plusieurs voyages apostoliques dans la Morinie (Pas-de-Calais) et prêcha l'Evangile dans les villes de Thérouanne, de Boulogne, de Montreuil et dans une partie du Ponthieu. Toutefois, Amiens restait toujours sa ville chérie entre toutes, et il répétait souvent ces paroles à son peuple: « Mes fils, sachez que Dieu le Père, Créateur de toutes choses, m'a envoyé vers vous pour purifier cette cité du culte de ses idoles, pour vous prêcher Jésus-Christ, crucifié selon la faiblesse de la chair, mais vivant par la force de Dieu. » Il continua son apostolat avec un succès si extraordinaire que peu de temps après les temples de Jupiter et de Mercure furent complètement déserts. Le démon fit enfin éclater sa fureur. Ses ministres, les prêtres païens, irrités de voir leurs idoles abandonnées, cherchèrent les moyens de perdre l'envoyé du vrai Dieu.

SAINT FIRMIN AU PRÉTOIRE DEVANT LES GOUVERNEURS SÉBASTIEN ET LONGULUS

Sébastien et Longulus étaient gouverneurs de la province de Gaule-Belgique dont Samarobrive faisait partie. Les prêtres de Jupiter portèrent devant eux des accusations nombreuses contre saint Firmin et ses disciples. Les deux magistrats vinrent de Trèves à Amiens et ordonnèrent à tous les citoyens de se réunir dans le prétoire au bout de trois jours.

Quand tout le peuple fut rassemblé, Sébastien harangua la foule en ces termes : « Les très sacrés empereurs ont décrété que l'honneur et le culte dus à nos dieux immortels leur soient conservés dans toute l'étendue de l'empire, dans toutes les contrées du monde, par tous les peuples, par toutes les nations. Qu'on leur offre donc de l'encens sur ces autels, qu'on les vénère selon les antiques coutumes des princes. Si quelqu'un d'entre vous essayait de contrevenir aux décrets des très saints empereurs ou d'y apporter la moindre opposition, on lui infligerait toute sorte de tourments; et d'après les décrets des sénateurs et des princes de la république romaine, il subirait impitoyablement la peine de mort. »

Auxilius, prêtre de Jupiter et de Mercure, prit ensuite la parole : « Il y a ici, dit-il, un pontife des chrétiens qui, non seulement détourne la ville d'Amiens du culte et de la religion des dieux, mais voudrait encore arracher l'empire romain et l'univers entier au culte des immortels ».

— Quel est cet impie? reprend Sébastien.

Auxilius. — Il se nomme Firmin ; c'est un Espagnol habile, éloquent, plein de sagacité. Il prêche, et il détourne tellement le peuple de notre sainte religion qu'il ne vient plus personne prier et offrir de l'encens dans les temples respectables de Jupiter et de Mercure; il entraîne tous les sénateurs dans la religion chrétienne par ses séductions et ses maléfices.

Si vous n'accablez cet homme de divers supplices pour offrir un exemple terrible au peuple, il mettra bientôt toute la république dans un grand péril. Ecoutez donc nos sages conseils, très excellent gouverneur ; sauvez la république, délivrez nos dieux et nos déesses de ce péril imminent, et faites comparaître le coupable ici devant votre tribunal, en présence de tout le peuple.

Le « très excellent gouverneur », désireux de *sauver* ses « dieux *tout puissants* de ce péril imminent qui les menaçait, » ordonna à ses soldats de se saisir de Firmin, et de le lui amener dans deux jours aux jeux du théâtre, à la porte Clipienne.

Firmin apprend que les soldats le cherchent, il vient lui-même se présenter au prétoire, et proclame hautement, avant même d'être interrogé, qu'il faut adorer Jésus-Christ et détruire les idoles.

Sébastien indigné. — Es-tu ce malfaiteur, cet impie qui veut renverser les temples des dieux, et éloigner le peuple de la religion des très saints empereurs ? quel est ton nom, ta patrie, ta condition ?

Firmin. — Je m'appelle Firmin ; je suis Espagnol, sénateur, citoyen de Pampelune; chrétien par la foi et par la doctrine; je suis évêque et j'ai été envoyé pour prêcher l'Evangile du Fils de Dieu, afin que les peuples et les nations sachent qu'il n'y a pas d'autre Dieu ni dans le ciel, ni sur la terre, que celui que je prêche ; Dieu qui créa tout de rien et par qui tout subsiste. Il est entouré des Anges et des Vertus célestes ; il tient en ses mains la vie et la mort, et rien n'échappe à sa puissance. Au ciel, sur la terre, dans les enfers, tout genoux fléchit devant Lui. Il abaisse ou détruit les royaumes, Il brise les sceptres des rois. Les générations s'écoulent et changent autour de Lui : Lui seul ne change pas, Lui seul reste immobile en face de la mobilité des siècles. Quant aux dieux que vous adorez, sous l'influence perfide des démons, ils ne sont que des simulacres sourds, muets, insensibles, qui trompent les hommes et précipitent leurs adorateurs au fond de l'enfer. Je déclare donc ici librement, qu'ils ne sont que des fabrications diaboliques, et que vous devez les renier, si vous ne voulez être engloutis vous-mêmes, dans les abîmes éternels du Tartare, où gémit la puissance infernale. ».

A ces mots, le président Sébastien, transporté de colère, poussa un grand cri, et d'une voix éclatante prononça cette sentence : « Au nom des dieux et des déesses immortels, au nom de leur invincible puissance, je t'adjure de laisser ta folie et de ne pas abandonner la religion qu'ont pratiquée tes pères; sinon, tremble devant les tourments qui t'attendent, devant la mort ignominieuse que tu endureras en présence de toute cette assemblée.

Firmin. — Sachez, président, sachez que je ne crains ni votre personne ni vos tourments. Je gémis plutôt sur votre folie et votre présomptueuse vanité, vous qui osez croire que la diversité et la multiplicité des tortures puissent faire trembler un serviteur de Celui qui est le Maître du monde. Accumulez les supplices; Dieu proportionnera ses secours pour me faire obtenir la couronne de la gloire impérissable. Je ne veux pas échapper aux souffrances dont vous me menacez en sacrifiant l'éternité de bonheur que le Fils de Dieu me réserve dans son royaume. Pour vous, vous serez condamné aux flammes éternelles de l'enfer, à cause des cruautés que vous exercez envers les serviteurs de Dieu. »

Tout le monde admira la constance du martyr et la fermeté de ses réponses. Soudain un mouvement d'agitation se produit dans le sein de la vaste assemblée : Le peuple se rappelant les miracles que son saint évêque accomplissait chaque jour voulait l'arracher de vive force des mains du président. Sébastien effrayé, craignant de provoquer une émeute populaire, leva la séance et laissa notre Saint en liberté. Mais il ordonna secrètement à ses soldats de l'arrêter un peu plus tard, de le conduire en prison, de lui trancher la tête pendant la nuit et de cacher son corps afin de le soustraire à la vénération des chrétiens.

MARTYRE DE SAINT FIRMIN.

Tant qu'on le laissa en liberté, l'Apôtre continua de proclamer la vérité évangélique avec la même ardeur; mais bientôt les satellites du gouverneur l'arrêtèrent et l'enfermèrent dans un noir cachot; et, quand Samarobrive fut ensevelie dans les ombres de la nuit, des soldats se rendirent à la prison pour accomplir les ordres de Sébastien.

Dès que le saint évêque les aperçut, il tomba à genoux, et versant des larmes de joie il adressa à Dieu cette prière : « Je vous rends grâces, ô souverain rémunérateur de tous les biens, de ce que vous daignez m'adjoindre à la société de vos élus. O roi miséricordieux et très clément, veillez sur ceux que vous avez appelés par ma voix, et daignez exaucer tous ceux qui vous invoqueront en mon nom... » Comme il achevait ces mots, un soldat lui trancha la tête.

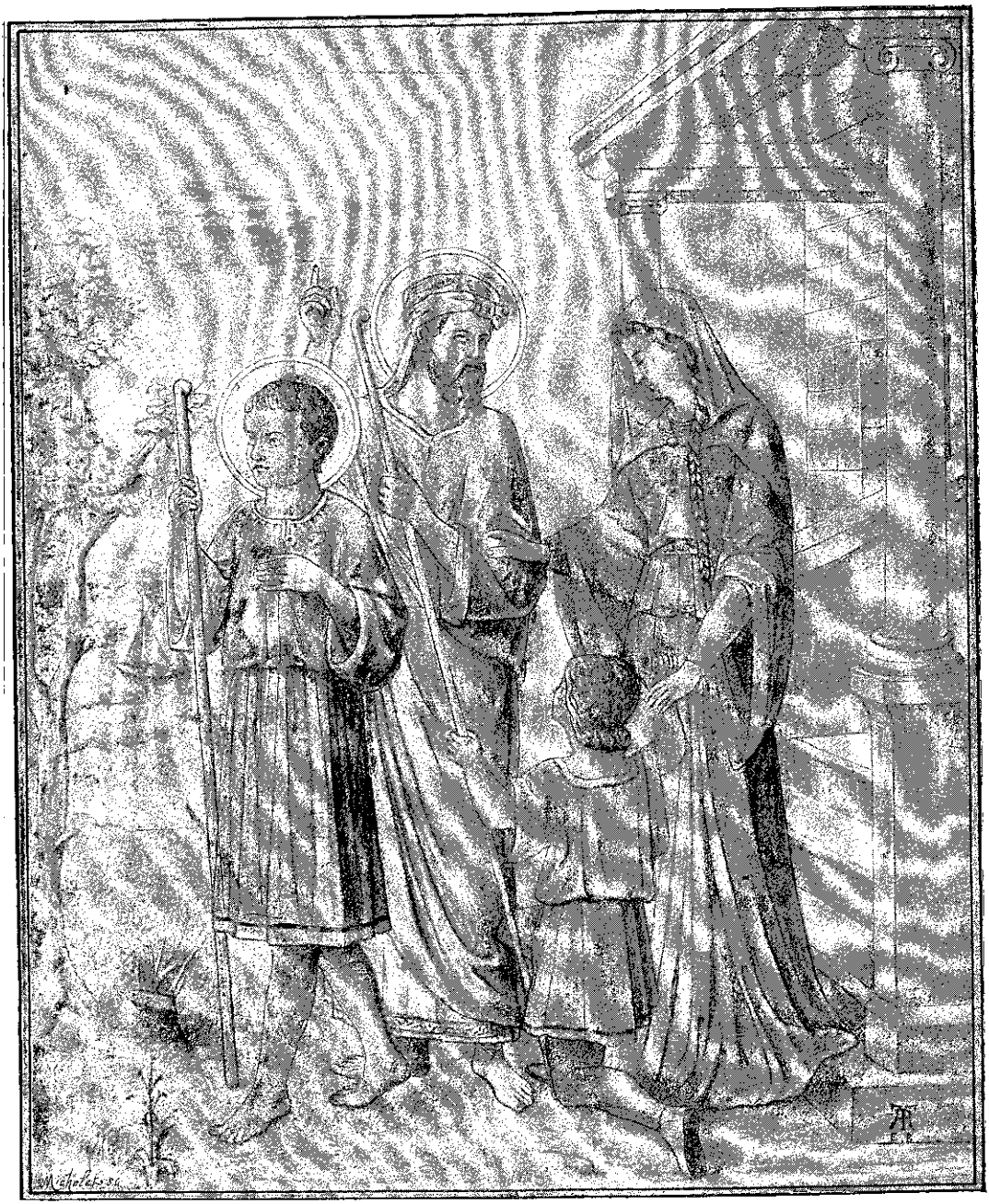
Ainsi mourut saint Firmin, le premier évêque d'Amiens, sous le règne de l'empereur Trajan. Son sang, répandu par les païens, retomba en douce bénédiction sur les chrétiens. Dieu exauça la dernière prière du martyr, il garda ses brebis, et la ville consacrée par son sang devint l'une des cités les plus chrétiennes de la France.

Le corps du saint martyr, adroitement dérobé par le sénateur chrétien Faustinien, fut dignement enseveli, et plus tard, saint Firmin le confesseur fit bâtir une église à la Sainte Vierge au-dessus de son tombeau.

Au VII^e^ siècle, on ignorait le lieu précis ou reposait le corps du martyr. Dieu le révéla à saint Salve par un rayon miraculeux pendant qu'il célébrait les saints mystères. Les précieuses reliques, mises au jour, exhalèrent une suave odeur qui se répandit au loin, et plusieurs miracles eurent lieu depuis, auprès de sa châsse.

SAINT NIL ET SAINT THÉODULE, SON FILS, SOLITAIRES

Fête de saint Nil le 25 septembre et de saint Théodule le 23 janvier.



Au revoir dans le ciel. Saint Nil quitte son palais, son épouse et son plus jeune fils, et s'en va, avec son fils aîné Théodule, embrasser la vie religieuse au désert.

Richesses, grandeur, éloquence, rien ne manquait à Nil de ce qui semble, ici-bas, rendre les hommes heureux : la noblesse de sa naissance, jointe à ses qualités personnelles, lui avait valu la dignité de gouverneur de Constantinople ; ses talents extraordinaires lui promettaient de briller dans les premières places de l'empire ; son épouse, remarquable par sa noblesse et plus encore par ses vertus, lui avait donné deux fils pour continuer la gloire de sa maison. En un mot, tout, selon le monde, lui souriait.

Mais Dieu, qui lui avait accordé tous ces avan-

tages naturels, lui donna aussi la force et le courage de les mépriser. Il préféra la pauvreté de Jésus-Christ et l'humilité du solitaire aux richesses et aux palais. Sa femme eut le cœur brisé en apprenant sa généreuse résolution; mais, comme elle était vraiment chrétienne, elle n'osa pas s'y opposer et voulut bien accepter cette séparation douloureuse pour l'amour de Dieu. Nil la remercia de son consentement, lui laissa un de ses fils, et, accompagné de l'autre, qui s'appelait Théodule, il partit pour le désert de Sinaï.

AUSTÉRITÉ DES SOLITAIRES DU MONT SINAI
TENTATIONS DE SAINT NIL

Le mont Sinaï, célèbre dans l'histoire du peuple de Dieu, est situé au sud de la presqu'île qui se trouve à l'extrémité Nord de la mer Rouge. De zélés serviteurs de Dieu y vivaient depuis le milieu du IIIe siècle dans une austérité admirable. Plusieurs d'entre eux ne faisaient qu'un repas par semaine; d'autres en faisaient deux, les autres mangeaient une fois tous les deux jours. Leur nourriture consistait uniquement dans des dattes de palmier et des herbes crues. Le pain, mis en dépôt dans la cellule du supérieur, était exclusivement réservé aux visiteurs et aux malades.

Les solitaires vivaient dans des cellules grossières, souvent formées par des grottes naturelles, séparées les unes des autres par des distances assez considérables; ils ne se voyaient que le samedi soir et le dimanche, pour passer ensemble la nuit en prière, assister au Saint Sacrifice et s'animer réciproquement dans les austérités de la pénitence par de saints entretiens.

Saint Nil, en s'appliquant avec ardeur à tous ces exercices, fit, en peu de temps, des progrès incroyables dans la perfection, et Satan ne s'en aperçut pas sans frémir de haine. Après l'avoir vainement attaqué par des tentations intérieures, il mit tout en œuvre pour le distraire, l'effrayer et lui faire par là abandonner la vie religieuse. Ainsi, tandis qu'il priait, des légions de démons entraient dans sa cellule, tantôt sous la figure de barbares prêts à l'égorger, tantôt sous la forme de bêtes sauvages qui voulaient le dévorer. D'autres fois, ils formaient des éclairs devant ses yeux, remplissaient sa modeste habitation de sifflements effroyables, et donnaient à sa cellule, en produisant un vacarme épouvantable, des secousses si terribles, qu'elle paraissait sur le point de s'effondrer sur lui. Ils apparaissaient parfois sous la forme de monstres affreux, le rouaient de coups, et le laissaient étendu par terre, à demi mort. Mais Nil savait que le démon ne pouvait pas dépasser, dans ses attaques, la limite que Dieu sait imposer à la malice des esprits de ténèbres; aussi, muni de la prière et de la confiance en Dieu, ne se laissa-t-il jamais effrayer par cette armée infernale.

NIL APÔTRE, PROPHÈTE ET DOCTEUR

Saint Nil, quoique caché au fond de son désert, ne restait pas indifférent aux grands intérêts de l'Eglise catholique. Il adressa plusieurs lettres à l'empereur Arcadius pour lui reprocher, avec courage et fermeté, la grande injustice qu'il avait commise, en exilant sans raison saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople. Arcadius, voyant la main de Dieu s'appesantir visiblement sur la ville impériale, envoya demander à notre Saint le secours de ses prières, mais sans promettre de réparer ses fautes. « Comment prétendez-vous, lui répondit saint Nil, voir Constantinople délivrée de ces fléaux terribles, lorsque l'injustice y domine avec pleine autorité, depuis que l'on en a banni le bienheureux évêque Jean, la colonne de l'Eglise, la lumière de la vérité, la trompette de Jésus-Christ? Comment me demandez-vous d'accorder mes prières à cette ville que la colère de Dieu punit par des tremblements de terre et par les foudres du ciel, pendant que mon cœur est consumé par le feu de l'affliction, et mon esprit agité d'un tremblement continuel à cause des excès qui se sont commis à Constantinople! »

C'est ainsi que le saint moine ne craignait pas de reprendre les pécheurs, fussent-ils couronnés du diadème et assis sur un trône. Favorisé du don de prophétie, il joignait aux réprimandes la prédiction des malheurs qui devaient châtier les obstinés. Il écrivit en même temps des ouvrages d'une éloquence et d'une beauté remarquables. Sa réputation de sagesse et de sainteté devint si grande que, de tous les points du vaste empire romain, les personnages les plus distingués venaient le consulter.

L'INVASION DES SARRASINS

C'est au pied du mont Sinaï que la tradition place le lieu où Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent. Cet endroit s'appelait encore du nom de Buisson, et plusieurs solitaires y avaient établi leur demeure. Saint Nil et son fils, saint Théodule, venaient quelquefois leur rendre visite Un soir, le prêtre de l'endroit, appelé aussi Théodule, leur dit avec une tendresse plus marquée qu'à l'ordinaire : « Que savons-nous si nous nous retrouverons jamais à manger ensemble avant notre mort? »

L'événement suivit de près cette prévision. Le lendemain, pendant qu'ils chantaient ensemble les hymnes du matin, une troupe de Sarrasins (barbares sortis de l'Arabie, qui n'exerçaient aucun métier, mais dont le glaive était l'unique gagne-pain, fait soudain retentir l'air de ses clameurs sauvages. Ils pillent et dévastent les cellules et pénètrent dans l'église avec fracas, en poussant des cris épouvantables et des paroles sans signification. Ils en chassent les solitaires avec violence, les dépouillent de leurs vêtements et les rangent sur deux lignes, les plus jeunes d'un côté et les plus âgés de l'autre, comme s'ils voulaient immoler de suite ceux-ci et emmener ceux-là en captivité. Ensuite, sur un signal du chef, deux barbares se précipitent sur le prêtre Théodule et lui ouvrent les épaules et la poitrine à coups d'épée. Le prêtre tombe aussitôt par terre, en murmurant ces paroles : « *Que le Seigneur soit béni!* » Sur un nouveau signal, deux autres moines ont le même sort. Tous les autres vieillards attendaient la mort avec résignation. Quelques barbares, cependant, leur firent signe d'une main de s'enfuir, tout en brandissant encore de l'autre leur épée. Les vieux solitaires se hâtent de gagner la montagne de Sinaï, où les Sarrasins n'osaient plus les attaquer. Cent ans auparavant, en effet, leurs aïeux, en y poursuivant les moines, avaient aperçu une flamme prodigieuse mêlée de fumée; ils s'étaient enfuis épouvantés, abandonnant leurs chameaux et leur butin, et nul d'entre eux n'avait osé y monter depuis.

SAINT NIL EST SÉPARÉ DE SON FILS

Cependant, saint Nil n'avait pu se décider à s'éloigner, tandis que son fils restait, avec les jeunes religieux, entre les mains des barbares. Celui-ci lui faisait signe des yeux de s'enfuir avec avec les autres, mais il n'y consentit qu'avec peine. « Mes pieds, disait-il lui-même plus tard,

commencèrent enfin à marcher, mon corps les suivait sans que j'eusse conscience de ce que je faisais, mais mon cœur ne voulait pas s'éloigner, et mon visage restait sans cesse tourné du côté où se trouvait mon malheureux fils. Je montais lentement, consumé par une tristesse mortelle, et l'âme presque hors de moi-même, puis je m'arrêtais pour voir ce qui se passait du côté des barbares; je reprenais mon ascension, je m'arrêtais de nouveau pour considérer mon fils et, dans l'excès de ma douleur, je tendais vainement mes bras vers lui en pleurant. J'arrivais enfin, mais je ne sais par quel chemin, au sommet du Sinaï. C'était en vain que mes yeux cherchaient encore mon fils : les barbares ne m'apparaissaient plus que comme une ligne noire, qui fuyait à l'horizon lointain. Je restais donc seul; je m'asseyais sur une pierre le cœur brisé et livré à toutes les angoisses. Là, je priais en poussant des sanglots, je pleurais la perte de mon fils et le massacre des solitaires : O bienheureux et trois fois bienheureux martyrs! disais-je, où sont maintenant vos abstinences, vos mortifications, et tous ces travaux pénibles à la nature? Vous les avez supportés avec patience, ils n'ont duré qu'un instant, et déjà la récompense éternelle vous est assurée..... »

On serait tenté d'accuser saint Nil de s'être laissé aller à une trop grande douleur et d'avoir manqué de résignation, si on n'en connaissait pas l'un des principaux motifs. Il savait, en effet, que les Sarrasins adoraient l'affreuse déesse Vénus, et qu'ils avaient coutume de lui immoler les jeunes gens les mieux faits, au lever de l'étoile du matin. Or, Théodule, alors dans la fleur de la jeunesse, était d'une beauté remarquable..... Quel père chrétien aurait pu apprendre avec indifférence que son fils allait être immolé aux démons?

SAINT NIL A PHARAN — AUTRES MASSACRES COMMIS PAR LES SARRASINS

Quand la nuit arriva, saint Nil descendit avec quelques solitaires, pour ensevelir les martyrs, et, pendant le reste de la nuit, il alla se réfugier avec eux dans la ville de Pharan. Il reçut l'hospitalité chez des personnes qui estimaient beaucoup la vie religieuse, mais il demeurait silencieux et ne pouvait retenir ses pleurs, en songeant à son fils, dont il craignait à chaque instant d'apprendre la mort. On lui demanda la cause de sa tristesse, il raconta tout ce que nous venons de dire.

Il achevait à peine son récit, qu'un jeune esclave arrivait tout essoufflé du camp des Sarrasins. Interrogé sur la manière dont il s'était évadé, il répondit : « Hier soir, les barbares s'étaient proposé, au milieu d'un festin, d'offrir un sacrifice à leur déesse et de nous immoler, votre fils Théodule et moi, au lever de l'étoile de Vénus. En apprenant d'un esclave qui connaissait leur langue le sort qui nous était réservé, nous résolûmes de profiter de la nuit pour prendre la fuite. Je partis donc le premier, mais Théodule n'osa pas me suivre, dans la crainte d'être repris. Je ne sais ce qu'il est devenu depuis. »

Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour le vieux père. Il voyait en ce moment l'accomplissement, à peu près certain, de ses tristes prévisions. Cependant, le jeune esclave reprend la parole et raconte les autres massacres qu'avaient faits les Sarrasins : « Après avoir donné la mort à plusieurs personnes séculières, ils arrivent dans un endroit délicieux où ils trouvent une agréable fontaine, dont l'eau limpide se jouait à travers le gazon. Enchantés de leur découverte, ils remplissent les coupes, boivent le vin à longs traits, dansent, folâtrent autour de la fontaine, lui chantent des hymnes et lui décernent un culte divin.

» Soudain, l'un d'entre eux s'arrête et pousse un cri de joie : il venait de découvrir une petite cellule sur le penchant de la colline. Toute la bande y court aussitôt. Les barbares enlèvent les pierres qui servaient de porte, et aperçoivent un vénérable vieillard appelé Proclus. Sans aucun égard pour son âge, ils le tirent de sa cellule et l'assomment à coups de pierres, en poussant de grands éclats de rire. Un jeune religieux, nommé Hypace, dont le visage faisait bien voir qu'il ne vivait pour ainsi dire que d'abstinences, découvert un peu plus loin, subit le même sort. Loin de se plaindre, cet enfant remercie les barbares, avec un visage souriant, de ce qu'ils le délivrent des dangers de la vie, lorsqu'il est encore dans la première ferveur de sa profession religieuse.

» Arrivés vers un endroit boisé, les brigands découvrent encore une autre cellule. Ils somment le jeune moine Isaac, qui l'habitait, de sortir de sa retraite et de leur abandonner ses vêtements; ils lui promettent toutefois la vie sauve, s'il leur indique la demeure des autres solitaires. « Je sais où sont les autres moines, répond l'héroïque jeune homme, mais je ne vous le dirai pas, je ne souffrirai jamais non plus que vous me dépouilliez de mes vêtements : la modestie chrétienne me l'interdit. Enfin, vous ne m'arracherez point de cette cellule, elle me servira plutôt de tombeau. » Au lieu de respecter cette vertu héroïque, les barbares se précipitent sur lui, lui font autant de plaies que son corps peut recevoir de coups d'épée et le laissent baigné dans son sang. Les Sarrasins s'étant remis en marche, égorgèrent encore cinq religieux en différents endroits. L'un d'eux fut écorché vif, et chacun vint enfoncer son javelot dans ses entrailles.

L'HÉROISME D'UNE MÈRE CHRÉTIENNE

» La mère du jeune religieux qui avait refusé de montrer les cellules aux barbares vivait encore. Quand elle apprit le martyre de son fils, elle pensa aussitôt à la gloire dont ce fils chéri jouissait déjà dans le ciel; elle mit ses habits de fête, et, les genoux à terre, les mains élevées vers le ciel, elle adressa à Jésus-Christ ces belles paroles : « Seigneur, je vous avais donné mon fils, et le voilà en assurance pour toute l'éternité. Qu'on lui ait fait souffrir une mort cruelle, que son corps ait été couvert de blessures, ce n'est pas là ce qui me touche le plus; mais je considère, avec une grande consolation, qu'il est, par cette mort heureuse, hors du danger de vous offenser. Son martyre est une récompense, et toutes les plaies qu'on lui a faites sont autant de couronnes qu'il s'est acquises. Ah! mon cher fils, que je suis bien récompensée de t'avoir donné le jour! Que tu m'as bien dédommagée des douleurs et des soins que ta naissance et ton enfance m'ont coûtés! Que tu me procures de gloire pour l'éducation chrétienne que je t'ai donnée! N'aurai-je pas d'espoir, après cela, de partager le bonheur que tu possèdes dans le ciel? Si tu as résisté à la fureur des barbares, j'ai résisté à la violence de la nature. Quel glaive dans mon cœur que la nouvelle de ton supplice et de ta mort! Ta douleur a duré une heure, la mienne durera

autant d'années que je vivrai encore, mais je la supporte avec soumission, heureuse d'avoir eu un fils qui a donné sa vie pour Dieu; et ainsi je me livre à Jésus-Christ que tu possèdes dans l'éternité, espérant qu'il me fera la grâce de partager avec toi la récompense qu'il t'a donnée. » Tel fut le langage de cette mère héroïque : tel devrait être celui de toute mère chrétienne, lorsque son fils renonce au monde pour se consacrer à Jésus-Christ. »

Ainsi parla le jeune esclave fugitif. Saint Nil, honteux de se voir vaincre en générosité chrétienne par une femme, s'excita par cet exemple à une soumission plus parfaite aux ordres de la Providence. En même temps, il fit vœu, s'il retrouvait son fils, de vivre d'une façon plus austère encore qu'il n'avait fait jusqu'alors. Pendant la nuit suivante, il entendit une voix qui lui disait : *Le Seigneur confirmera la parole que vous lui avez donnée et vous en fera voir l'effet.* L'espérance commença, dès ce moment, à renaître dans son âme, et il alla ensevelir les solitaires dont on lui avait raconté le massacre. Leurs corps, après cinq jours, n'avaient encore éprouvé aucune corruption.

SAINT NIL RETROUVE SON FILS — JOIES ET PRIÈRES

Cependant, les officiers de Pharan, instruits des violences commises par les Sarrasins, malgré les traités de paix, envoyèrent deux ambassadeurs à leur roi Ammane pour lui demander justice de cette infraction. Le roi les reçut avec honneur, promit toutes les satisfactions demandées et renouvela le traité d'alliance. De retour à Pharan, les ambassadeurs invitèrent tous ceux qui avaient quelque chose à réclamer des Sarrasins à les suivre dans une seconde ambassade auprès du roi Ammane.

Saint Nil les suivit pour demander son fils Théodule. Il eut beaucoup à souffrir de la soif, à travers le désert aride, et faillit être pris lui-même par les barbares. Après douze jours de voyage, ils arrivèrent auprès du roi des Sarrasins. Le vieux solitaire cherchait partout son fils, son âme flottait entre la crainte et l'espérance : il s'efforçait de découvrir, dans les yeux des personnes qu'il interrogeait, s'ils avaient de bonnes ou mauvaises nouvelles. Enfin, il fut rejoint par un jeune homme de sa connaissance, qui lui remit une lettre de son fils : Théodule était vivant et libre à Eluse.

Le vieillard part immédiatement pour cette ville; en y arrivant, il va droit à l'église pour remercier tout d'abord le bon Dieu du bienfait qu'il en a reçu. Il est bientôt entouré par de nombreux habitants, qui le félicitent et le conduisent à son fils. La douleur et les fatigues l'avaient tellement défiguré que Théodule eut de la peine à le reconnaître. Leur première conversation ne fut qu'un échange de soupirs et de larmes; le père, accablé par l'âge et la fatigue, ne pouvant soutenir l'émotion que l'excès de la joie produisait dans son cœur, tomba sans connaissance.

Quand Nil revint à lui, il pria son fils de lui raconter ce qu'il avait souffert pendant sa captivité. Théodule voulut d'abord s'en excuser : il craignait de réveiller inutilement les douleurs de son père; enfin, il céda à ses prières :

« Les barbares, dit-il, comme vous l'avez appris de cet esclave qui avait réussi à s'évader, avaient résolu de nous immoler à leur infâme divinité. Dès le soir, l'autel, le glaive, les fioles, l'encens, les liqueurs qui servent aux oblations, tout était prêt pour le sacrifice. Comme la nuit était déjà avancée, je n'osais m'enfuir avec le jeune esclave, car je n'aurais fait qu'errer de côté et d'autre et j'aurais été facilement repris. Je préférais donc m'abandonner à la divine Providence. Je passais la nuit la face contre terre, le corps abattu par la tristesse, mais le cœur élevé vers Dieu qui, seul, pouvait me secourir. Je lui adressais des prières mêlées de larmes.

» Je priais de la sorte jusqu'au lever du soleil. Bientôt après, les barbares se lèvent en tumulte, furieux de n'avoir pu prévenir dans leur réveil le lever de l'astre du jour, et d'avoir ainsi manqué leur sacrifice. Quand ils vinrent me voir, ils furent très étonnés de me trouver seul et demandèrent où était mon compagnon; je leur répondis que je ne le savais pas. Je m'attendais à voir éclater leur fureur, mais il n'en fut rien; Je ne reçus aucun mauvais traitement, l'espérance commença à renaître dans mon âme, et je remerciai Dieu de tout mon cœur. Les jours suivants, ils voulurent me faire manger des viandes offertes à leurs dieux, et partager leurs plaisirs coupables; mais, avec la grâce de Dieu, je fus assez fort pour rester fidèle à mes devoirs de chrétien, malgré les flatteries et les menaces.

» J'ignore quelle résolution ils prirent ensuite à mon égard, mais quand nous approchâmes des pays habités, ils vinrent m'exposer en vente dans le bourg de Suca. Le prix qu'ils demandaient de moi était très élevé et aucun acheteur ne consentait à me prendre. Impatientés, ils me placèrent à la porte du bourg avec une épée nue sous le cou, prêts à me trancher la tête si on ne se hâtait de me délivrer. Dans cette perplexité, je tombais à genoux, je poussais des gémissements capables d'attendrir un lion, je conjurais avec larmes et sanglots les passants de m'acheter, les assurant qu'ils n'y perdraient rien. Un homme, enfin, se laissa émouvoir et m'acheta pour me revendre à l'évêque d'Eluse, chez qui vous me voyez aujourd'hui; c'est à ce pieux pontife que je dois la liberté et l'hospitalité dont je jouis en cette ville. Mais c'est trop parler d'événements qui vous ont coûté tant de larmes; ne songeons plus maintenant qu'à remercier ensemble le Seigneur, qui nous a fait sentir d'une manière si merveilleuse les effets de sa divine protection. »

Rempli d'estime et de vénération pour nos deux saints, l'évêque d'Eluse n'usa de l'autorité qu'il s'était justement acquise sur eux, que pour les contraindre d'accepter la dignité sacerdotale, malgré tous les obstacles qu'y mettait leur profonde humilité. Après quoi, il leur donna l'argent nécessaire pour leur voyage, et leur permit de reprendre le chemin du désert, en les comblant de ses bénédictions. Nil déclara à son fils le vœu qu'il avait fait de mener une vie encore plus parfaite et plus austère qu'auparavant, et, tout deux rentrés dans la solitude du Sinaï, passèrent ensemble le reste de leur vie dans des austérités effrayantes.

Saint Nil vécut encore plus de trente ans et mourut en 430, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Quant à saint Théodule, l'histoire ne nous dit plus rien de lui et on ignore le moment de sa mort. L'Eglise célèbre sa fête le *14 janvier*, en même temps que celle des saints martyrs du Sinaï dont nous avons parlé. La fête de saint Nil est le 25 septembre.

Les restes précieux de ces deux grands saints ont été transportés à Constantinople, par l'empereur Justin, un peu avant la fin du VI^e^ siècle, et ensevelis avec honneur, sous l'autel de l'église des saints apôtres Pierre et Paul.

SAINT CYPRIEN & SAINTE JUSTINE

MARTYRS A NICOMÉDIE

Fête le 26 septembre.

Le magicien Cyprien s'efforçait de déchaîner le démon contre Justine, mais la jeune chrétienne rendait impuissant l'esprit mauvais, par le signe de la croix.

La lumière du Christ Notre-Seigneur était descendue du ciel sur la terre, les oracles des prophètes s'accomplissaient; partout la parole de Dieu multipliait les fidèles, et tous ceux qui confessaient la Très Sainte Trinité recevaient l'eau régénératrice.

Au nombre de ces nouvelles conquêtes de la foi, il faut compter la vierge Justine, dont le père, nommé Edusius et prêtre des idoles, habitait la ville d'Antioche, sous le consulat de Dioclétien.

Un jour, la vierge entendit le diacre Praulius qui faisait le récit des merveilles opérées par le Très-Haut; comment Dieu Notre-Seigneur s'était revêtu de notre chair mortelle pour nous arracher des mains du maudit des anciens jours. La bienheureuse vierge, en entendant ces prédications du diacre, ne pouvait soutenir la flamme de l'Esprit-Saint qui la consumait ni résister plus longtemps aux sollicitations de la grâce; elle dit à sa mère :

« Mère, écoute-moi et crois aux paroles de ta fille. Ces dieux que nous adorons tous les jours, ne sont

rien. De l'argent peut-être, ou de l'or, ou du fer, ou de l'airain, ou de la pierre, ou du bois, ou même des os de morts, voilà nos idoles. Vienne seulement un Galiléen, même avant d'y avoir touché du doigt, il les brisera toutes ensemble par une seule parole de sa bouche. »

La mère lui répondit :

« Tais-toi et prends garde que ton père n'entende de pareils discours. »

La fille continua :

« O ma mère, il est temps que mon père, ainsi que toi, vous sachiez que j'adore le Christ, celui que le diacre Praulius m'a appris à connaître. Or, ce Dieu assiste toujours, par le signe de la croix, ceux qui le craignent; car les chrétiens disent qu'il n'y a pas d'autre Dieu par lequel nous puissions être sauvés. »

Après avoir tenu ce noble et courageux langage à sa mère, Justine se retira. Sa mère, montant aussitôt dans les appartements de son époux, alla lui faire part des révélations étranges, autant qu'inattendues, que leur fille venait de lui faire. L'entretien se prolongea longtemps dans la nuit, jusqu'à ce qu'enfin le sommeil vint les surprendre. Mais, pendant leur repos, Edusius et son épouse virent en songe l'armée des anges, et au milieu des anges le Christ qui disait : « Venez à moi, et je vous donnerai le royaume des cieux. »

Le matin, à leur réveil, pleins d'admiration et de stupeur, à cause de cette vision, ils prirent avec eux leur fille et se présentèrent à la maison de Dieu. Le diacre Praulius les introduisit; ils lui demandèrent de les mener à l'évêque Optatus. Ce que le diacre ayant fait, ils se prosternèrent aux pieds du pasteur et le supplièrent de leur imprimer le caractère du chrétien.

L'évêque n'y voulut consentir que lorsque les deux époux lui eurent fait connaître la vision dans laquelle le Christ s'était manifesté à eux. En même temps, ils lui exprimèrent le désir que leur fille avait de se consacrer à Dieu.

Edusius fit tomber sa barbe et sa longue chevelure (c'était l'usage des prêtres des faux dieux de laisser pousser leur barbe et leurs cheveux), puis, tous trois, prosternés aux pieds de l'évêque, reçurent le caractère qui fait enfant de Dieu et de l'Église.

Après un an et six mois de préparation, Edusius mérita l'honneur du sacerdoce et renonça au monde. Quant à la jeune vierge, son bonheur était de venir souvent à l'église de Dieu.

Cependant, il advint qu'un jeune avocat de la cité, nommé Aglaïdas, qui la voyait souvent s'y rendre, conçut un vif désir de l'épouser. Il la fit demander par un grand nombre de personnes de tout rang; mais la vierge répondit toujours :

« J'ai été fiancée au Christ, l'Époux céleste; il me gardera sans tache jusqu'au jour de son avènement. »

Un jour que, suivant son habitude, elle se rendait à l'église, Aglaïdas essaya de la faire enlever par ses gens; mais, Edusius, prévenu à temps, déjoua toutes ses machinations. La vierge continua depuis à fréquenter la maison de son Époux et de son Dieu, et toujours elle triompha des entreprises nombreuses dont elle était l'objet, par le signe de la croix. Aglaïdas eut alors recours à un habile magicien, nommé Cyprien, et il lui promit deux talents d'or si, par ses maléfices, il pouvait lui gagner le cœur de la vierge Justine. Il ignorait, le malheureux, que la puissance du Christ est invincible.

Cyprien entra aisément dans les desseins pervers d'Aglaïdas.

Au moyen des secrets de son art magique, il évoqua un démon. Celui-ci, répondant à son appel :

« Pourquoi m'as-tu appelé?

— Peux-tu gagner le cœur d'une vierge, de la secte des Galiléens? »

Le démon, malgré son impuissance, promit tout. Alors Cyprien lui dit :

« Montre-moi tes œuvres, et je crois à ton pouvoir.

— J'ai déserté l'étendard de Dieu pour obéir à mon père; j'ai jeté le trouble parmi les hommes, et du ciel j'ai arraché des anges. C'est moi qui ai induit Caïn à tuer son frère, et persuadé aux Juifs de crucifier le Christ. Ce ne sont là que les moindres effets de ma puissance. Prends donc les mixtures que tu connais, va les répandre autour de la maison de la vierge; alors je viendrai à ton secours, je lui inspirerai les vrais sentiments de mon père, et à l'heure même elle m'obéira. »

On était au milieu de la nuit; or, la troisième heure étant venue, la vierge se leva pour prier.

Tout à coup, elle ressentit l'attaque impétueuse du démon; aussitôt elle fit sur toute la maison le signe de la croix, demandant à Dieu de mettre son ennemi en fuite :

« Dieu Tout-Puissant, disait-elle, vous qui avez » créé l'homme à votre image et à votre ressem- » blance, ayez pitié de nous, ô Seigneur, Seigneur » Dieu Rédempteur, aidez et fortifiez votre servante, » rendez-moi digne de vous, car Satan veut tenter » mon âme. »

Sa prière étant finie, elle forma de nouveau sur tout son corps le signe de la croix.

Le démon, vaincu, s'éloigna et alla trouver le magicien Cyprien. En le voyant, Cyprien lui dit :

« Eh bien! pourquoi n'as-tu pas tenu ta promesse?

— Ne me force pas d'avouer ce que je ne puis dire, j'ai vu un signe et j'ai tremblé. »

Cyprien se rit de sa faiblesse et le renvoya, puis il évoqua une seconde fois un démon plus puissant; celui-ci, comme le premier, se glorifiait de sa force et disait à Cyprien :

« J'ai entendu tes volontés et j'ai vu l'impuissance de celui que tu as appelé avant moi. Reprends donc les préparations de ton art, et va les répandre autour de la maison de la jeune fille; je viendrai ensuite et je me charge de la gagner. »

Cyprien fit scrupuleusement tout ce que l'ange des ténèbres lui avait ordonné. Au milieu de la nuit suivante, la vierge chrétienne s'était levée, selon sa coutume, pour prier. Elle disait, dans la ferveur de sa prière :

« Au milieu de la nuit, je me lève pour chanter » vos louanges, à cause des jugements de votre jus- » tice, ô Dieu de toute créature, Seigneur de misé- » ricorde! car c'est vous, Souverain dominateur du » ciel et de la terre, qui avez confondu le diable et » donné aux hommes le pouvoir de fouler aux pieds » la vertu de l'ennemi. Tendre Père, ne me rejetez » pas; pardonnez à votre servante, ô Roi tout puis- » sant! Seigneur, conservez-moi dans la sainteté et » la pureté!

» A vous soit la gloire avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit! Amen. »

Elle dit, et imprimant sur elle le signe du salut, au nom de Jésus-Christ, elle souffla sur le démon; le démon aussitôt la quitta et revint auprès de Cyprien. Tout couvert de confusion, il se tenait devant lui debout et en silence. Cyprien lui dit :

« Où est la vierge vers laquelle je t'avais envoyé.

— J'ai été vaincu; je crains de répondre à ta question, car j'ai vu un signe qui m'a rempli de terreur. »

Cyprien le renvoya donc en insultant à sa faiblesse; et, recourant pour la troisième fois aux secrets de son art, il évoqua le prince des démons en personne et lui dit :

« Quelle est cette impuissance à laquelle vous êtes condamnés ? Une vierge a triomphé à elle seule de toute ta puissance.

— Je me flatte, moi, de la terrasser à l'heure. Seulement, tiens-toi prêt. »

A ces mots, le diable se manifesta, sous les traits d'une jeune fille, à la vierge de Dieu. Entré dans sa chambre, il lui dit :

« J'ai été envoyé aujourd'hui vers toi par le Christ, afin d'apprendre à vivre comme toi dans la chasteté. Mais, dis-moi, d'abord, quelle est la récompense des combats que tu as à soutenir pour garder ta virginité ? Je te vois épuisée par l'abstinence. »

La sainte vierge Justine lui répondit :

« La récompense est immense et la peine légère. »

Mais Dieu, qui veille sur ses saints, et ne permet jamais qu'ils soient tentés au-dessus de leurs forces, révéla, par son Esprit-Saint, à la vierge, que c'était le diable qui s'efforçait de s'insinuer dans son cœur. Aussitôt, elle s'arma du signe victorieux de la croix, et, en même temps, souffla sur l'esprit infernal. Le diable s'évanouit à ses regards, comme la cire se fond à l'approche du feu, et il ne reparut plus.

Elle s'écria dans sa reconnaissance :

« Gloire à vous, ô Christ, Fils de Dieu, notre Sau-» veur ! Dans les périls où vos serviteurs sont sur le » point de sombrer, vous les sauvez et les ramenez à » la lumière ; ils couraient après une volonté étran-» gère, et vous leur faites embrasser votre volonté » pour guide. Seigneur, mon Dieu, ne permettez pas » que votre servante soit vaincue par Satan ; conser-» vez-moi sans tache pour votre divine sainteté ; » pénétrez ma chair de l'aiguillon de votre crainte. »

Le diable, couvert de honte, apparut de nouveau à Cyprien, et Cyprien, lui dit :

« Et toi aussi, tu as été vaincu ! Comment se fait-il qu'une vierge chrétienne, toute seule, ait suffi pour vous dompter ? Dis-moi quelle est la cause de sa victoire. »

Satan, la rage sur le visage, lui répondit :

« Je ne puis te le dire ; mais j'ai vu un signe terrible et j'ai tremblé ; aussitôt j'ai fui, et la forme que j'avais prise s'est dissipée comme la fumée. Tu veux savoir quelle vertu mystérieuse a donné la victoire à cette jeune fille ; je te demande un serment, fais-le, et je te répondrai. »

Cyprien lui dit : « Par qui veux-tu que je jure ? »

Le diable lui répondit :

« Jure par mes prodiges et ma puissance, qui demeurent intacts, que tu ne te sépareras pas de moi.

— Je le jure par tes prodiges et ta grande puissance, jamais je ne me séparerai de toi. »

Le diable, plein de confiance dans cette parole :

« J'ai vu le signe du Crucifié, et aussitôt l'effroi m'a saisi. » Alors Cyprien lui répliqua :

« Le Crucifié est donc plus grand que toi ? Artisan de mensonge, pourquoi tendais-tu un piège à mon âme, quand tu avais conscience de ta faiblesse ? Si l'ombre seule du Christ suffit pour te vaincre, que feras-tu quand il viendra lui-même en personne ? Son nom, le signe de sa passion, te frappent d'impuissance, pourras-tu nous arracher de ses mains lorsqu'il viendra pour punir ? Fuis donc loin de moi, cruel ennemi de la vérité et de la piété ; trop longtemps j'ai été le jouet de tes impostures. »

A ces mots, le diable se jette sur lui pour l'étouffer. Cyprien, sur le point d'être étouffé sous la violence de ses étreintes, se rappela le signe dont la vierge s'était servie, et il s'écria : « Dieu de Justine, secourez-moi. » A ces mots, il retrouva ses forces ; sa main était redevenue libre, il fit le signe de la croix.

Alors le diable le quitta, mais en lançant contre lui des malédictions et des menaces. Cyprien n'en fut point effrayé, car il venait de revêtir l'armure invincible du Christ. Il vint trouver l'évêque, se jeta à ses pieds et lui dit :

« Serviteur du Très-Haut, marque-moi du signe sacré et catéchise-moi, afin que je connaisse le Christ. »

L'évêque, craignant quelque fourberie de sa part, le chassa en disant :

« Contente-toi, Cyprien, de ceux qui sont dehors ; tu ne peux rien contre l'Eglise de Dieu, car la vertu du Christ est invincible. »

Mais Cyprien, désormais tout à Dieu, ne se rebuta pas et commença sur-le-champ à raconter à l'évêque la manière merveilleuse dont il avait connu la puissance du Christ. Le vigilant pasteur, connaissant la sincérité de l'ancien magicien, rendit grâces à Dieu et lui promit de l'accueillir au rang des catéchumènes en disant :

« Hâte-toi, mon fils, d'aller à l'église de Dieu, et ne cesse point d'offrir tes prières au Seigneur. »

Cyprien, étant retourné dans sa demeure, brisa toutes ses idoles ; il passa le reste de la nuit à prier et à répandre des larmes.

« Comment, s'écria-t-il, oserai-je paraître devant » la vertu du Christ, après avoir commis tant de » forfaits ? O Dieu ! j'implore votre miséricorde ; » ayez pitié de moi. »

Le lendemain, étant venu à l'église, il assista à la messe des catéchumènes. Après le chant de l'Evangile, un diacre lui dit :

« Cyprien, lève-toi et sors avec les autres caté-» chumènes. »

Cyprien lui répondit :

« Je suis devenu serviteur du Christ et tu me chasses dehors ? »

Le diacre lui dit :

« Es-tu devenu parfait serviteur de Dieu ?

— Vive le Christ ! qui a confondu les démons, a » délivré la vierge Justine et a eu pitié de moi ! je » ne sortirai pas avant d'être devenu un serviteur » parfait du Christ. »

La réponse de Cyprien ayant été rapportée à l'évêque, celui-ci le fit catéchiser et lui administra le saint Baptême.

Puis, il fut fait diacre, et reçut, avec les dons du Saint-Esprit, le don des miracles et de chasser les démons.

Quelques années plus tard, il fut promu au sacerdoce dont il exerça les saintes fonctions pendant seize ans. Le bienheureux évêque, prévoyant sa fin prochaine, consacra Cyprien pour lui succéder sur le trône épiscopal d'Antioche. Cyprien, devenu évêque, fit entrer la vierge Justine dans un monastère dont elle fut abbesse et mère, avec autorité sur un grand nombre d'autres congrégations de vierges.

Le farouche Dioclétien, qui, en ce moment, gouvernait l'empire, ne tarda pas à renouveler les édits des empereurs, ses prédécesseurs, qui ordonnaient de pourchasser les chrétiens comme des bêtes fauves. Le peuple fidèle fut dispersé devant les cruels émissaires du tyran : Cyprien, dans ce danger pressant, n'abandonna pas les brebis confiées à ses soins. Il se fit tout à tous, il soutenait et confirmait par ses lettres tous les frères de la ville et de la contrée, et il parvint à en arracher un grand nombre à la dent du loup. Mais le serpent, envieux, suggéra à Eutolamas, comte d'Orient, que Cyprien, le docteur des chrétiens, ruinait la gloire des dieux ; que, de concert avec une certaine vierge, il pervertissait les âmes par ses prestiges, en même temps que par ses lettres il soulevait l'univers entier. Le comte, plein de colère à cette révélation, fit arrêter les deux accusés et donna l'ordre aux préfets de les

faire conduire sous bonne escorte à Damas. Quand ils furent arrivés, le comte les interrogea ; s'adressant à l'évêque, il lui dit :

« N'es-tu pas ce docteur des chrétiens qui as réuni autrefois, sous la puissance des dieux, de nombreux adorateurs, mais qui, aujourd'hui, trompe les hommes par le signe d'un Crucifié ?

— Et toi-même, répondit Cyprien, dis-moi comment tu oses ainsi t'élever dans le faste d'un vain orgueil et te livrer à cette démence diabolique. Autrefois, j'étais, comme tu l'es aujourd'hui, enchaîné par l'ennemi et aveuglé par la sagesse des Gentils. J'ai fait périr un grand nombre d'âmes ; à un grand nombre, j'ai appris les infamies du vice ; mais le Christ m'a sauvé par la sainteté d'une vierge. »

Le comte, tout bouillant de colère et pour étouffer les cris d'une conscience coupable, ordonna de suspendre le martyr et le fit déchirer avec les ongles de fer. Quant à la vierge, il la fit fouetter avec de dures courroies par deux bourreaux qui se relevaient tour à tour. Pendant ce supplice, Justine chantait une hymne au Seigneur. A la fin, les forces des bourreaux s'épuisaient et les lèvres de la Sainte ne cessaient de redire les louanges de Dieu. De son côté, Cyprien, pendant qu'on le déchirait de la manière la plus brutale, ne songeait pas même à se plaindre.

Le comte lui dit alors :

« Pourquoi tant de folie et d'imprévoyance sur ton sort? »

Le bienheureux Cyprien lui répondit :

« C'est toi qui as fait preuve d'imprévoyance et de folie, en devenant un apostat, un transfuge de la foi du Christ ; car, pour ce qui est de moi, le divin Pasteur aujourd'hui me connaît, et j'ai hâte d'arriver dans le Palais des Cieux, afin de jouir des biens éternels que tes supplices m'auront fait mériter. »

A ces mots, le tyran, devenu plus furieux, s'écria :

« Si les tourments te font mériter le royaume des cieux, je veux en ajouter d'autres plus cruels encore. »

Cependant, lorsqu'il vit le martyr sur le point d'expirer sous les tortures, il le fit jeter en prison, et confia à un certain Térentius la garde de la vierge. Quelques jours plus tard, le comte se fit présenter une seconde fois les deux martyrs, et, s'adressant à Cyprien, il lui dit :

« J'ai voulu vous conseiller de ne point vous obstiner à mourir. »

Le bienheureux lui répondit :

« La mort, dans de pareilles conditions, procure à ceux qui la subissent la vie éternelle. »

Alors le comte, après un moment de délibération, voyant que rien ne pouvait vaincre le bienheureux évêque, fit allumer un grand feu sous une vaste chaudière qu'il fit remplir de poix, de cire et de graisse ; puis, il ordonnna d'y jeter les saints martyrs. Le feu respecta le bienheureux Cyprien ; pour la vierge, au moment où elle s'approchait pour y entrer, l'ennemi de tout bien lui inspira quelque frayeur. Alors le saint évêque lui dit :

« N'est-ce pas toi qui m'as ouvert les portes des cieux et manifesté la gloire du Seigneur, toi qui as vaincu les démons et humilié leur prince, Lucifer, par la vertu du signe de la croix ? »

A ces mots, la Sainte, faisant le signe de la croix, s'élança dans la chaudière. Mais bientôt, au milieu de l'ardeur des flammes, tous deux sentirent comme une douce rosée, qui rafraîchissait leurs membres et leur donnait une vigueur nouvelle. Alors Cyprien, commençant un cantique d'actions de grâces, s'écria :

« Gloire à Dieu au plus des cieux et paix sur la » terre aux hommes de bonne volonté ! car, depuis » que le diable a été renversé de son trône, la paix » a rempli le monde. »

Le comte s'écria en entendant cette sublime prière :

« Je veux aujourd'hui vous convaincre d'imposture et faire connaître à tous les vaines fraudes de votre magie. »

En même temps, un nommé Athanase, qui, autrefois prêtre des idoles, était devenu l'assesseur et l'ami du comte, lui dit :

« Que ta puissance m'ordonne de me tenir au milieu des feux de la chaudière, je veux, au nom des dieux, triompher du prétendu pouvoir du Christ. »

Le comte aussitôt, par un signe, promit à Athanase, qui s'approcha de la chaudière en disant :

« Hercule, ton nom est grand parmi les dieux ; Esculape, tu es appelé leur père, et c'est toi qui donne la santé aux hommes. »

Mais à peine était-il à quelques pas de la flamme, que le feu l'enveloppa, ses entrailles se répandirent à terre et tout son corps fut dévoré en un moment ; tandis que le bienheureux Cyprien demeurait avec la vierge au milieu des flammes, sans en souffrir la plus légère atteinte, et glorifiait le Seigneur.

Le comte, hors de lui, s'écria :

« Elle est donc invincible la puissance du Christ ! Mais ce qui m'afflige profondément, c'est qu'il ait fait mourir un prêtre des dieux, le seul ami que j'eusse ici-bas. »

Il fit alors venir un de ses parents, nommé Terentius, et lui dit :

« Que dois-je faire à ces malfaiteurs ? »

Terentius lui répondit :

« Garde-toi de rien entreprendre contre les saints et n'essaye pas de résister à la vérité, car le Dieu des chrétiens est invincible ; mais envoie-les à l'empereur avec un rapport de ce qui est arrivé. »

Le comte fit, en effet, le rapport et l'envoya à l'empereur.

Dioclétien parcourut les actes des saints martyrs, et s'étonna qu'ils eussent pu résister à de pareils tourments. Ayant ensuite pris conseil, il les fit venir à Nicomédie, et prononça la sentence capitale.

Les martyrs furent amenés sur les bords du fleuve, et là, ils obtinrent du bourreau quelques instants pour prier et recommander à Dieu toutes les Eglises et tous les fidèles. La tête de la bienheureuse vierge tomba la première sous le glaive du bourreau ; le bienheureux Cyprien s'écria alors :

« Gloire à vous, ô Christ ! »

En ce moment, Théoctiste vint à passer sur les lieux de l'exécution ; il aperçut Cyprien et l'embrassa avec tendresse. L'assesseur Pholéanus, qui présidait l'exécution, témoin de cette scène touchante, entra dans une grande fureur ; il fit arrêter Théoctiste, et lui fit trancher la tête, en même temps qu'au glorieux martyr Cyprien.

Par son ordre, les corps des martyrs furent jetés à la voirie ; six jours après, des fidèles de Rome, matelots de profession, ayant appris que Cyprien était mort dans la foi de leur Eglise, parvinrent à tromper la vigilance des gardes, et enlevèrent les corps des martyrs. Ils s'empressèrent ensuite de regagner leurs barques, et de retourner vers Rome, heureux de posséder un si riche trésor.

A leur arrivée à Rome, les reliques furent confiées à sainte Rufine, qui les plaça, avec honneur, dans les catacombes, avec les autres martyrs de la dernière persécution générale.

SAINTE EUGÉNIE D'OBERNAI, VIERGE

ABBESSE DU MONASTÈRE D'HOHENBOURG (Alsace).

Fête le 16 et le 26 septembre.

A la porte du château de son aïeul, changé en monastère par sa tante sainte Odile, Eugénie était la mère des pauvres.

Eugénie, appelée d'*Obernai*, du nom de son pays natal, au diocèse de Strasbourg, naquit à la fin du VIIIe siècle d'Adelbert, duc d'Alsace, et de très noble dame Gerlinde, son épouse. Elle était nièce de la grande sainte Odile, patronne de l'Alsace, cette admirable servante de Dieu, qui, née aveugle, repoussée par son père, le farouche Adalric, fut guérie en recevant le baptême au couvent de Baune, convertit ensuite son père et toute sa famille, et fonda, dans le château paternel de Hohenbourg, le célèbre monastère où Eugénie devait se sanctifier à son tour. La jeune enfant fut élevée dans ces traditions de haute piété et de générosité courageuse dans le service

de Dieu. Les exemples de sa mère et de sa tante lui frayèrent pour ainsi dire le chemin de la sainteté, et en firent bientôt cette angélique enfant que vénéraient toutes ses compagnes et qu'enviaient toutes les mères.

Et comme toute beauté a son reflet, la belle âme d'Eugénie se reflétait sur son visage comme un coin du ciel bleu sur une onde tranquille. Mais elle ne s'en doutait pas! La pieuse mère en était doublement heureuse et, sachant le prix d'un pareil trésor, mettait un soin jaloux à le préserver du souffle impur du monde, ce monde qui souille tout ce qu'il touche.

Les soins maternels eurent leur résultat. Gerlinde voyait croître chaque jour dans l'âme de sa fille les germes des plus admirables vertus que Dieu y avait jetés, et bientôt elle en put contempler avec une maternelle satisfaction les fleurs et les fruits restés purs de toute ivraie.

L'enfant ne rêvait que solitude ou entretiens intimes avec Jésus et Marie : la chapelle du château abritait ses soupirs enfantins. Elle s'y sentit, un jour, prise du désir de quitter définitivement le monde et d'embrasser la vie religieuse. Une de ses tantes, sainte Odile, était abbesse du monastère de Hohenbourg. Eugénie eut vite fait son choix. Ses parents y applaudirent (exemple bien rare de nos jours).

Eugénie partit pour le couvent et y fut reçue novice malgré son jeune âge.

Les années du noviciat furent ferventes et s'écoulèrent douces et rapides. Voici le jour de la profession qui comble enfin ses vœux d'épouse de Jésus-Christ, en l'attachant à ce divin Roi par des liens indissolubles.

Elle avait marché jusque-là dans les voies de la perfection, elle y court, elle y vole maintenant sur les ailes de ses deux vertus de prédilection : la pauvreté et l'amour de la souffrance. Ses Sœurs, témoins journaliers de sa sainteté et de sa prudence, conçurent une si grande estime pour elle, que sa tante, la vénérable Odile, étant venue à mourir, le choix de la communauté se porta spontanément sur Eugénie pour succéder à la Mère qu'elle venait de perdre. C'était une sainte qui remplaçait une sainte.

Sacrifiant à la charité ses humbles préférences pour l'obéissance et la vie cachée, Eugénie, supérieure active et prévoyante, suave et ferme, se met à travailler avec une immense ardeur à la sanctification de celles qui l'ont choisie pour Mère. C'est pour elle-même l'occasion de s'élever à une perfection plus grande : nulle ne la surpasse dans l'esprit de prière et d'oraison; c'est là que Dieu l'instruit pour elle-même et pour ses filles; ses extases lui découvrent des horizons nouveaux d'intelligence et d'amour dont Dieu récrée le regard de ses épouses de prédilection.

Les ravissements lui venaient spécialement dans la méditation de la Passion de Notre-Seigneur.

Comme notre divin Sauveur, elle aimait les pauvres et les délaissés, à qui elle donnait volontiers asile au monastère et qu'elle traitait comme ses enfants : elle aimait chaque année, le Jeudi-Saint, à laver les pieds à douze malheureux qu'elle comblait de largesses ce jour-là, en souvenir du divin Maître qui s'était donné lui-même à ses apôtres.

Souvent aussi on la voyait descendre du monastère pour visiter et secourir à domicile les malheureux qui ne pouvaient venir jusqu'à elle. Tant de charité et de sollicitude lui valurent de leur part le surnom de *Providence de l'Alsace*.

Au bout de quinze ans de renoncement, de souffrance et de charité, Eugénie se sentit atteinte du mal dont elle allait mourir.

Ses filles pleurent autour de son chevet; elle les console en leur parlant de Dieu, puis elle expire, comme ses lèvres murmurent une dernière prière : c'était le 16 septembre 735. A cette nouvelle, toute l'Alsace est en deuil : les pauvres, surtout, pleurent leur mère et vont en foule à la chapelle de l'abbaye contempler une dernière fois les traits de ce visage qui s'était si souvent apitoyé sur leur sort, et baiser ces mains qui les avaient tant de fois secourus.

Eugénie fut ensevelie à côté de sa tante, sainte Odile, dans la chapelle du couvent. Des miracles s'opérèrent à son tombeau qui devint un foyer de grâces et un but de fréquents pèlerinages.

On trouve le nom de sainte Eugénie dans d'anciennes litanies du diocèse de Strasbourg, et un vieux martyrologe du VIII^e^ siècle parle de la solennité de sa fête au diocèse de Strasbourg et spécialement à Obernai, sa patrie. Son culte a été autorisé par des bulles papales, des mandements épiscopaux et la constante dévotion des fidèles.

En 1622, le comte de Mansfeld, surnommé l'Attila de la chrétienté, incendia l'abbaye et profana le tombeau de la Sainte : mais, au moment de jeter aux flammes ses ossements et le parchemin relatant sa vie, les soldats du profanateur protestant sont tout à coup arrêtés par une odeur suffocante et mis en fuite par un bruyant et mystérieux cliquetis d'armes.

L'évêque de Strasbourg, le cardinal Léopold d'Autriche, apprend le miracle et fait transporter les reliques à Obernai pour les préserver de nouvelles profanations. Quand les temps furent meilleurs, il les fit enchâsser dans un reliquaire doré et transporter de nouveau dans la chapelle de l'abbaye d'Hohenbourg où un autel fut dédié à la Sainte.

Obernai reçut un ossement considérable, qui fut enchâssé dans une statue en argent massif; le 26 septembre, cette chrétienne paroisse célébrait la fête de son illustre protectrice à la Kappelkirche, située, dit-on, à l'emplacement d'une ancienne chapelle où vinrent prier sainte Odile et sainte Eugénie.

En 1632, les Suédois protestants saccagèrent à leur tour Hohenbourg et incendièrent la chapelle du monastère. On put cependant sauver une partie des reliques, qu'on voit encore aujourd'hui, sous un autel de la chapelle relevée de ses ruines.

Quelques fragments sont possédés par l'église de Wilgotheim (Bas-Rhin) et la basilique de Saint-Mathias, à Trèves.

SAINTE LUDMILLE, DUCHESSE DE BOHEME, VEUVE ET MARTYRE

Fête le 16 septembre.

ORIGINES DU CHRISTIANISME EN BOHÊME

Ludmille naquit en Bohême, vers l'an 873, dans la province appelée alors Bssow, et où fut bâtie depuis la ville de Mielnik. Son père, le comte Slavibor, et sa mère, Lidoslava, étaient nobles parmi les Slaves, leurs compatriotes; mais la douce lumière de l'Evangile n'avait pas encore brillé à leurs regards. Païens et à demi barbares, ils élevèrent leur fille dans les superstitions idolâtriques qui obscurcissaient leur âme. Ludmille, cependant, ne manquait pas de certaines qualités naturelles dont l'avait ornée le Dieu qu'elle ignorait encore. Elle plut au jeune duc de Bohême, Borzivoy, qui l'épousa.

Borzivoy était vigoureux et brave, mais païen comme Ludmille. C'est lui, cependant, qui aura le premier le bonheur de devenir chrétien.

Voici comment la Providence lui ménagea cette grande faveur.

La Bohême relevait alors de la Moravie (contrée voisine), où régnait le plus puissant des rois slaves de ce temps-là. Ce roi, nommé Swatopluck, avait d'abord été le chef du parti païen en Moravie, et il avait renversé son oncle, le roi Rastizès, parce que celui-ci s'était fait chrétien à la voix des deux apôtres des Slaves : saint Cyrille et saint Méthode. Il s'était ensuite emparé du pouvoir; mais ses tyrannies ne tardèrent pas à soulever contre lui ses sujets, et il fut détrôné à son tour. Pendant ce temps, saint Cyrille mourut à Rome; mais son frère, saint Méthode, muni des bénédictions du Pape, revint continuer son apostolat.

Swatopluck, rendu moins orgueilleux par ses revers, se fit instruire de la religion chrétienne, promit de changer de vie, reçut le baptême, rentra au pouvoir, grâce à l'influence du saint missionnaire, et fut fidèle à ses promesses.

Les choses en étaient là lorsque, vers l'an 894, Borzivoy, duc de Bohême et époux de Ludmille, fit un voyage à la cour du roi de Moravie, son suzerain, pour les affaires de son duché. Swatopluck le reçut avec beaucoup de bienveillance et d'honneur; mais, quand vint l'heure du dîner, au lieu de le faire asseoir à sa table en compagnie des seigneurs chrétiens, il le laissa s'asseoir par terre, dans la salle, à la manière des barbares et des paysans.

Saint Méthode, affligé de l'humiliation du jeune duc, s'approcha de lui, et, se mettant à la portée de son esprit encore peu élevé, lui dit : « Comment, un puissant duc comme vous consent-il à être exclu de la table de ces seigneurs nobles et polis, pour manger à cette place, à la façon des esclaves et des paysans grossiers? Pourquoi restez-vous attaché aux superstitions absurdes et impies de l'idolâtrie, comme font les hommes courbés dans le vice et l'ignorance?

— Et quel avantage trouverai-je à me faire chrétien? répondit Borzivoy.

— Vous y trouverez l'avantage inappréciable de rendre le culte qu'il aime au Dieu tout-puissant et véritable, qui a créé le ciel et la terre, qui est le maître des royaumes ainsi que de la vie et de la santé des hommes, qui les donne et qui les ôte à qui il veut. Ne désirez-vous pas l'avoir pour protecteur?

— Certainement, dit le duc, baptisez-moi donc. »

Le saint missionnaire l'instruisit alors de la religion chrétienne ainsi que les trente personnes de sa suite. A mesure que l'explication des saintes vérités se déroulait aux oreilles de Borzivoy, le jeune duc, touché de la grâce de Dieu, sentait croître dans son cœur, avec les lumières de la foi, un vif désir du baptême; tellement qu'il se jeta aux pieds du missionnaire, le suppliant de ne pas lui différer plus longtemps ce divin sacrement. Et après s'y être préparé dans le jeûne et la prière, il le reçut en bénissant le Seigneur. Ses compagnons furent baptisés avec lui.

Quand le duc de Bohême quitta la cour de Swatopluck, saint Méthode lui donna pour aumônier un vénérable prêtre, nommé Caïch, chargé de porter la foi au milieu de ses sujets.

Ludmille fut bien étonnée du changement de son époux. Elle avait été jusque-là très attachée à l'idolâtrie; son mari lui avait fait fabriquer autrefois une statue de femme grossièrement taillée; elle l'appelait sa déesse Crosine; elle l'avait placée dans une sorte de chapelle domestique et lui rendait chaque jour ses hommages, lui attribuant tout ce qui lui arrivait de bien. Mais les instructions du prêtre Caïch, l'exemple et les exhortations de son mari lui ouvrirent enfin les yeux; elle rejeta sa ridicule déesse Crosine avec tout le cortège des erreurs païennes et reçut le baptême au mois de juin 894. Son vieux père Slavibor et beaucoup d'autres se convertirent également. La foi du Christ gagnait chaque jour de nouveaux partisans en Bohême. Une église fut bâtie au château de Hradecez, en l'honneur de saint Clément.

Le démon ne pouvait se laisser enlever ainsi un peuple qu'il tyrannisait depuis si longtemps. Un parti puissant de païens obstinés ne tarda pas à se former contre le jeune duc et courut aux armes au nom des dieux du paganisme. Borzivoy, pour échapper à la mort, dut s'enfuir à la cour du roi de Moravie. Il y acheva de s'instruire et de se fortifier dans la religion chrétienne.

Cependant, les rebelles avaient appelé à leur tête un autre prince de la famille ducale, resté païen, et qui habitait l'Allemagne depuis longtemps. Il se nommait Stroymir. Mais, comme il avait oublié la langue de ses sujets, plusieurs commencèrent à regretter Borzivoy. Les chrétiens en profitèrent. Borzivoy fut invité à une entrevue avec Stroymir et les principaux chefs. Stroymir y consentit dans le dessein criminel d'y faire assassiner son adversaire. Mais, quand il donna le signal du meurtre, Borzivoy et son escorte se défendirent avec courage, et, avec l'aide de Dieu, battirent les traîtres. Ainsi Borzivoy rentra triomphalement dans ses Etats, où il régna avec gloire en prince chrétien.

VERTUS DE SAINTE LUDMILLE — CRUAUTÉS DE DRAHOMIRE QUI FAIT ASSASSINER SA BELLE-MÈRE ET SON PROPRE FILS.

Ludmille, d'abord imitatrice fidèle des vertus de son époux, n'avait pas tardé à le dépasser dans cette sainte carrière. Avec le secours de la grâce, avec la pratique des sacrements, de la prière et de la mortification, elle avait peu à peu déraciné dans son cœur les défauts qu'y avaient fait germer jadis les erreurs païennes et notre nature déchue; elle devint une vraie princesse chrétienne, donnant le bon exemple à ses sujets et surtout à ses enfants : trois fils et trois filles.

Les épreuves ne manquèrent pas à son courage. Son mari mourut pieusement, mais dans un âge encore peu avancé; son fils aîné lui succéda sur le trône et, bientôt après, dans la tombe. La couronne passa à son second fils, nommé Wratislas, qui régna avec gloire. Ainsi les consolations succédaient aux douleurs.

On pouvait croire que le règne de l'Evangile était définitivement établi en Bohême, et que le parti du paganisme et de la barbarie ne pourrait plus relever la tête contre la vérité et la civilisation chrétiennes. Malheureusement, Wratislas, captivé pas les traits d'une païenne nommée Drahomire, l'avait épousée. En vain on chercha à convertir cette femme; d'une nature orgueilleuse, ambitieuse et cruelle, Drahomire préférait ses sauvages idoles aux douces splendeurs du Christ. Ni les instructions des prêtres, ni les insistances de son mari et de sa belle-mère ne purent vaincre son obstination. Le démon gardait avec soin cette proie et se préparait à faire de la nouvelle duchesse une seconde Jézabel.

En attendant, son influence était peu considérable. Son premier fils Wenceslas fut confié par le duc à sa sainte grand'mère. Ludmille l'éleva dans une piété angélique, et le fit instruire dans les lettres par le prêtre Paul, alors son aumônier. Mais voici qu'une mort prématurée vint ravir à la Bohême son vaillant duc Wratislas, qui mourut regretté de ses sujets, laissant la régence à Ludmille avec le soin de ses deux fils Wenceslas et Boleslas.

On conçoit combien ces dispositions durent déplaire à l'ambitieuse Drahomire. Elle mit tout en œuvre pour supplanter sa belle-mère, et ses intrigues ne lui réussirent que trop. Elle lui enleva l'éducation des jeunes princes et chercha tous les moyens de lui ôter la vie. Pour lui épargner ce dernier crime, Ludmille quitta le palais et se retira au château de Teyn avec le prêtre Paul.

Apprenant que la haine de sa belle-fille n'était pas encore satisfaite, elle se préparait courageusement au martyre par la prière, le jeûne, les veilles et l'exercice de toutes les vertus. Elle priait pour la Bohême, pour le jeune et pieux Wenceslas, l'héritier de la couronne.

Une nuit, comme elle était en oraison dans sa chambre, une bande armée, envoyée par la cruelle Drahomire, cerna le château, enfonça la porte, et, pendant que cette troupe faisait bonne garde, deux scélérats, Tumia et Gomo, montèrent dans les appartements de Ludmille. La bonne duchesse les accueillit avec douceur : « Quelle folie vous pousse ? leur dit-elle. Je vous ai traités comme mes enfants, et je vous ai comblés de biens. Quel crime me reprochez-vous ? je vais vous offrir à souper, et puis vous retournerez à Prague. » Mais les sicaires déclarent qu'ils ont reçu de Drahomire l'ordre de la mettre à mort, et qu'ils n'ont qu'à obéir. « Laissez-moi du moins un moment pour me recommander à Dieu avant de me trancher la tête, » dit la martyre.

Mais, à peine avait-elle commencé à prier que les bourreaux, se jetant sur elle, lui arrachèrent son voile et, le lui passant au cou, l'étranglèrent. La martyre tomba, et sa tête donna violemment contre une pierre sur laquelle elle s'agenouillait la nuit pour prier; le sang jaillit et rougit la pierre, lui laissant une empreinte qu'on ne put jamais effacer. Cette pierre fut conservée avec vénération par les chrétiens, et, plusieurs siècles après, les pèlerins de la Bohême pouvaient encore baiser les traces de ce sang vénérable qui avait cimenté l'édifice de la foi dans leur patrie.

Ceci se passait vers l'an 920. Pendant qu'on ensevelissait le corps de la martyre, les deux assassins se hâtèrent de revenir annoncer à Drahomire le succès de leur triste expédition. Aussitôt, la farouche duchesse fait main basse sur les biens de sa belle-mère et donne libre cours à sa fureur païenne; elle ordonne de fermer les églises, de chasser les prêtres et les religieux, défend d'enseigner la religion chrétienne dans les écoles et remplace les juges chrétiens par des païens.

Mais sa tyrannie ne put durer longtemps et n'effraya pas son fils aîné Wenceslas, qui resta inébranlablement attaché à la foi chrétienne. Enthousiasmés du courage et des vertus du jeune prince, les seigneurs et le peuple le proclamèrent duc de Bohême; tout ce que put garder Drahomire fut une petite province qui fut laissée en apanage à son second fils, Boleslas. Elle s'y retira avec cet enfant qu'elle façonnait à son image, et dont les passions naissantes faisaient bien prévoir qu'il serait digne d'une telle mère.

Pendant plusieurs années, Wenceslas gouverna ses Etats, non seulement comme un grand prince, mais comme un saint. Il était le père des orphelins, le soutien des veuves, le refuge des pauvres. Il donnait à ses sujets l'exemple d'une très grande pureté de mœurs. Il vénérait Jésus-Christ dans les évêques et les prêtres, ses représentants sur la terre ; il avait surtout une admirable dévotion envers le très auguste sacrement de l'Eucharistie. Il aimait à préparer de ses mains le pain et le vin à l'autel; et parfois, au milieu des rigueurs de l'hiver, il allait pieds nus, durant la nuit, prier à la porte des églises dans lesquelles résidait le Roi du ciel sous les voiles eucharistiques. Il défendit avec vaillance ses Etats, et vainquit Rodislas, roi de Gurime, qui était venu ravager la Bohême. Dans une bataille, il fut préservé par un ange contre le glaive d'un ennemi.

Mais le démon continuait à régner dans l'âme païenne de Drahomire. Par ses conseils, Boleslas, nouveau Caïn, assassina son frère Wenceslas.

La terre s'ouvrit sous les pas de l'infâme Drahomire et l'engloutit vivante. Le pays fut affligé de divers châtiments. Boleslas soutint longtemps une guerre sanglante et malheureuse contre l'empereur d'Allemagne ; il fut complètement vaincu. Après sa défaite, le christianisme devint plus florissant que jamais en Bohême ; la hiérarchie ecclésiastique fut organisée et divers évêchés établis. On fonda de nombreux monastères. Un couvent de religieuses, bâti à Prague, reçut comme un trésor inestimable le corps précieux de sainte Ludmille, avec son voile et la pierre marquée de son sang. On raconte que ce voile, ayant été un jour jeté dans les flammes, y resta intact.

Sainte Ludmille et saint Wenceslas sont les patrons du royaume de Bohême.

SAINT JEAN DE MÉDA

FONDATEUR DU TROISIÈME ORDRE DES HUMILIÉS

Fête le 26 septembre.

Pendant que le Bienheureux est en prière, une colonne de feu brille au-dessus de lui. Un inconnu, venu du ciel, récompense sa confiance en Dieu.

L'ORDRE DES HUMILIÉS

A l'encontre des autres Ordres monastiques, éclos tout d'une pièce de la pensée de leurs fondateurs et arrivés du premier coup à la perfection de la vie, celui des Humiliés n'est parvenu à l'état d'Ordre religieux que peu à peu et en passant par trois étapes successives.

PREMIÈRE ÉTAPE

Dans la première moitié du XI^e^ siècle, l'empereur Henri III ou peut-être son père Conrad, apprenant que plusieurs nobles lombards, parmi lesquels des citoyens de la ville de Milan, étaient entrés dans une conspiration contre son autorité, prononça contre eux la peine de l'exil et les

relégua en Allemagne. Ces malheureux seigneurs, anéantis sous le poids de leur flétrissure, ne tardèrent pas à reconnaître la main de Dieu dans le châtiment qui les humiliait. Ils apprirent à la divine école de la souffrance à détacher leur cœur de toute affection désordonnée aux biens de la terre; peu à peu on les vit fuir le péché, accepter leur malheur avec une douce résignation et se contenter d'un humble vêtement de couleur cendrée. Dans ces premiers commencements, ils n'allèrent pas jusqu'à vivre de la vie commune. Chaque exilé habitait séparément sa propre maison avec sa femme et ses enfants. Mais on se réunissait fréquemment dans un lieu commun pour s'exhorter à la patience, à l'amour de Dieu et à la perfection de toutes les vertus chrétiennes. Très assidus à la prière, aux jeûnes et à l'aumône, tous s'aimaient comme des frères.

La renommée de leurs vertus et de leur vie si édifiante se répandit bien vite dans toute la contrée. La foule, émerveillée, vint les voir, et un grand nombre de disciples, entraînés par leurs exemples, se joignirent à eux.

DEUXIÈME ÉTAPE

L'empereur lui-même ne tarda pas à être informé d'un événement si extraordinaire parmi des condamnés. Il estima, avec raison, que la vertu chez les coupables avait effacé la faute. Il offrit donc aux exilés un généreux pardon et leur permit de rentrer dans leur patrie.

De retour en Lombardie, les nobles exilés résolurent de mener une vie plus sévère encore et vraiment religieuse. Comprenant que l'état de perfection exige un renoncement plus parfait aux joies et aux plaisirs du monde, et que la vie cénobitique est incompatible avec le mariage, hommes et femmes se séparèrent d'un commun accord et formèrent des monastères distincts. Sous la conduite des supérieurs qu'ils s'étaient donnés, les Humiliés continuèrent à se livrer au travail manuel, d'où ils tiraient toutes leurs ressources, travail qui consistait dans la fabrication de la laine et le tissage des draps. Ce fut vers cette époque que saint Bernard, de passage à Milan, connut ces religieux et leur donna une règle.

TROISIÈME ÉTAPE

Enfin, leur nombre et leurs vertus allant toujours en augmentant, ils arrivèrent à la perfection de la vie religieuse. Pour donner plus de temps à la prière et à l'office divin, les heures de travail manuel furent diminuées. L'habit devint le même pour tous les religieux et la règle de saint Benoît, en partie du moins, fut acceptée. Dieu bénit si visiblement ses nouveaux enfants, que les monastères se multiplièrent rapidement, toutes les villes de l'Italie désirant en posséder un dans leurs murs.

Le principal promoteur de cette troisième et dernière réforme fut saint Jean de Méda, dont nous avons à raconter la vie.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Méda, au diocèse de Milan, non loin de la ville de Côme, fut la patrie de ce Saint, qui a emprunté au lieu de son origine le nom sous lequel il est connu.

Jean appartenait à une noble et riche famille seigneuriale, où la vertu, plus encore que la noblesse, était héréditaire. Nous savons fort peu de chose sur les années de son adolescence et de sa jeunesse. Le biographe que nous suivons, auteur anonyme de l'Ordre des Humiliés, dépourvu lui-même de renseignements précis, borne son récit à nous rappeler que les fleurs de la vertu ornèrent les jours de sa jeunesse et s'épanouirent avec ses années jusqu'au moment où, ayant reçu la prêtrise, il entra dans une vie plus parfaite.

RONDENARIO

Le nouveau prêtre méditait souvent cette parole des Saints Livres : « Le monde est tout entier dans le mal. » Il lui fut redevable de sa vocation. Pour se soustraire à la néfaste influence de ce monde, il renonce à la fois à ses titres de noblesse et à sa fortune; puis, sous la conduite de la grâce divine, il se retire dans la solitude de Rondenario, sur la rivière de Coscia, à quelque distance de la ville de Côme. Combien de temps resta-t-il dans cette pieuse solitude? Combien fallut-il d'années à la grâce divine pour préparer ce jeune prêtre à être entre les mains de Dieu un instrument docile? il est difficile de le dire; son historien est muet sur ce point. Tout ce qu'il nous raconte, c'est que Jean construisit à Rondenario un oratoire en l'honneur de la Sainte Vierge et de tous les Saints et quelques cellules très étroites pour les personnes que le bruit de ses vertus attira auprès de lui. Plus tard, comme nous le verrons en son lieu, il réunit dans cette chère retraite les nombreux religieux qui, sous le nom d'Humiliés, professaient déjà la vie parfaite et leur donna la forme définitive qu'ils ont gardée jusqu'à leur extinction.

Voici dans quelles circonstances Dieu lui confia la mission de mettre la dernière main à l'œuvre de leur fondation.

LE RÉFORMATEUR

Un jour, pendant qu'il était en oraison, la Bienheureuse Vierge lui apparaît, et, lui montrant un habit blanc, elle lui ordonne d'aller se joindre aux Humiliés à Milan. Le Saint obéit aussitôt. Il se présente au couvent de Bréra, où les religieux le reçoivent avec bonheur. Comme il était déjà prêtre, et le seul prêtre dans tout le couvent, la dignité de son caractère, jointe à ses grandes vertus et à la sainteté de sa vie, lui gagna tellement l'amour et le respect, qu'ils le choisirent pour supérieur et se soumirent à sa conduite.

Le premier usage que notre Saint fit de son autorité fut d'introduire dans le monastère la règle de saint Benoît, l'habit blanc que la Sainte Vierge lui avait montré dans son apparition et un bréviaire particulier, sous le titre d'office des Chanoines. En même temps, il obligea tous ses religieux à réciter chaque jour l'office de la Sainte Vierge.

Le monastère n'avait pas de religieux prêtres; Jean fit élever aux Ordres sacrés ceux qu'il jugea capables d'acquérir assez de science et de piété pour exercer avec fruit le ministère des âmes. Lui-même, dans sa personne, était un modèle achevé de toutes les vertus de l'apôtre.

SA PRÉDICATION, SES VERTUS

Le biographe anonyme que nous avons déjà cité dépeint ainsi les vertus de son héros : « Jean aimait la pauvreté dans le vêtement et la nourriture; la générosité et la munificence dans l'aumône; il était assidu aux veilles, fervent à la prière, remarquable dans sa doctrine, toujours prêt à annoncer la parole de Dieu. La terre ne possédait point son cœur, mais sa conversation était celle d'un saint épris des biens célestes; sa

charité, celle d'une âme arrivée aux plus hauts sommets de la perfection.

Toutefois, le trait caractéristique du serviteur de Dieu, la qualité qui dominait en lui toutes les autres, était la douceur de son âme, qui se reflétait sur son visage et dans toutes ses manières. Son éloquence avait un attrait si irrésistible, que rarement on l'entendait sans être saisi d'un ardent désir de devenir meilleur. Tel était l'ascendant qu'elle exerçait sur les foules que non seulement des lieux voisins, mais encore des contrées les plus reculées de l'Italie, elles accouraient vers lui, avides de recueillir les paroles de salut qui tombaient de ses lèvres. De même, ajoute son biographe, que les abeilles viennent en masse vers la ruche qui est pleine de miel, ainsi les peuples, pareils à d'innombrables essaims, affluaient à Milan pour entendre le saint et éloquent prédicateur. Parmi ces pèlerins, les uns, touchés et convertis par sa parole, quittaient la mer orageuse du monde et cherchaient dans la vie monastique un port assuré de salut; les autres retournaient dans leurs maisons, bien résolus à servir Dieu avec plus de fidélité. Le nombre de ces religieux s'accrut si rapidement qu'il put fonder plusieurs monastères en Lombardie et qu'en peu de temps, sous sa conduite, l'ordre des Humiliés étendit au loin ses rameaux bénis.

C'est alors qu'il acheta Rondenario, le lieu de sa première retraite. Là, sous l'œil maternel de la Vierge Marie, au milieu de cette solitude autrefois déserte et aride, il établit, dans des monastères séparés, les innombrables phalanges de religieux des deux sexes, décidés à servir le Roi de gloire jusqu'à la fin de leur vie, dans l'Ordre des Humiliés.

DIEU RÉCOMPENSE LA CONFIANCE ET LA GÉNÉROSITÉ DU SAINT

Les solitaires de Rondenario méprisaient les biens de la terre et ne tenaient aucun compte de la richesse. Ils vivaient au jour le jour, sans inquiétude du lendemain, confiants en la Providence qui donne aux petits oiseaux leur pâture et aux fleurs des champs leur vêtement.

Or, il arriva qu'à la suite d'une grande sécheresse le blé manqua dans le grenier et on n'avait point d'argent pour en acheter. A cette nouvelle, le vigilant supérieur prend la route de Milan, afin d'implorer la charité de ses protecteurs et de ses amis. En chemin, il rencontre un étranger qui lui demande le but de son voyage. Le Saint refuse de répondre à un inconnu. L'étranger insiste. Le Saint finit par céder et lui avoue l'extrême besoin où ses enfants sont réduits. Alors, sans rien dire, l'étranger remet à notre voyageur une grosse somme d'argent et disparaît à ses yeux. Persuadé qu'un ange de Dieu vient de lui faire l'aumône, le saint supérieur retourne en toute hâte auprès de ses Frères. Il leur raconte l'épisode qui vient de lui arriver, le don qu'il a reçu d'un inconnu, et tous ensemble se mettent à louer la bonne providence de Dieu qui ne cesse de veiller sur ses enfants.

Dans une autre circonstance, une pauvre veuve ayant entendu parler de la générosité de notre Saint, se présente au monastère. Avec de vives instances elle le supplie de lui donner un peu d'huile. Le serviteur de Dieu appelle aussitôt le Frère cellérier et lui ordonne de faire droit à la demande de la pauvre veuve. « Seigneur, mon Père, répond le cellérier, il n'y a plus d'huile dans la maison; nos hôtes d'hier ont épuisé la provision. — Allez, lui dit le Père en souriant, le vase est plein d'huile; donnez à cette femme tout ce qu'elle demande. » L'humble cellérier obéit, et quel ne fut pas son étonnement de trouver la provision d'huile renouvelée. Il bénit Dieu qui se plaît à glorifier ses saints, et distribua une abondante aumône à la pauvre veuve, occasion de ce prodige.

Le vieux chroniqueur, que nous suivons dans ce récit, rapporte encore un autre miracle plus étonnant que les précédents et qui montre quelle est la puissance de la prière.

Le pieux et saint solitaire de Rondenario avait la coutume de se lever pendant la nuit pour passer de longues heures en oraison. A cette fin, il s'était créé en dehors du monastère une petite cellule isolée, où il aimait à se retirer quand il voulait se livrer à la contemplation.

Une nuit, pendant que le Saint était en oraison, le Frère qui lui servait de compagnon sort par hasard de sa cellule. Il aperçoit tout à coup une colonne de feu au-dessus du lieu où son supérieur avait coutume de prier. Aussitôt, le Frère, intrigué, court vers l'endroit d'où s'élevaient les flammes mystérieuses. O merveilleuse efficacité de la prière! Le Saint est à genoux, récitant ses oraisons accoutumées, et au-dessus de sa tête resplendit la colonne de feu, symbole tout à la fois de sa ferveur et de la puissance de l'oraison qui s'élance vers Dieu comme une flèche embrasée et lui touche le cœur. Le Frère, saisi de la plus profonde vénération, restait muet d'étonnement, quand l'homme de Dieu l'apercevant: « Comment êtes-vous ici? lui dit-il, à cette heure et malgré l'obscurité de la nuit? — Père, répondit le religieux, j'ai aperçu de loin la colonne de feu qui repose sur votre tête et je me suis approché pour connaître la cause de cette merveille. — Retirez-vous, commande le Saint d'une voix sévère, et de mon vivant ne dites à personne le prodige dont vous venez d'être le témoin. » En même temps, il lui donne sa bénédiction pour le congédier; et le bon Frère, fortifié dans l'amour de sa vocation, regagne sa cellule.

SA MORT

Le serviteur de Dieu, nous l'avons dit, joignait à l'amour de l'oraison le zèle du salut des âmes. Ses prédications avaient un immense retentissement et attiraient, au pied de sa chaire, des foules considérables. C'est dans l'exercice de ce ministère fructueux que la mort devait le frapper. Vers la fin de l'été de 1159, Milan frémissait aux accents de son éloquence, quand, soudain, il est terrassé par une maladie impitoyable, dans le plein exercice du ministère apostolique. Ses Frères de Rondenario, prévenus à la hâte, n'arrivent que pour recevoir son dernier soupir.

La nouvelle de sa mort fut pour toute la ville un coup de foudre. Elle jeta dans tous les cœurs le deuil et la consternation. Mais bientôt, le premier moment de stupeur passé, une foule énorme se presse autour de la dépouille mortelle de celui qu'elle vénère comme un saint. Mais les moines, ses Frères, veulent pour eux un trésor si précieux. Aidés de quelques citoyens de Côme, ils le chargent sur leurs épaules et le rapportent dans leur monastère.

Le cortège arrivait à la ville, quand une immense multitude d'enfants, d'hommes et de femmes se précipite au-devant du corps, heureuse de contempler encore une fois les traits aimés de celui qu'elle pleure. Parmi cette foule, une dame de la noblesse, conduisant sa fille qui était aveugle, s'avance jusqu'auprès des por-

teurs. Elle lave les yeux de son enfant avec un peu de sang du bienheureux défunt. Aussitôt la malade recouvre l'usage de la vue.

Les religieux de Rondenario et les habitants de Côme firent au saint fondateur des funérailles dignes de sa haute réputation de vertu et de sainteté. Son corps fut déposé dans l'église du monastère. C'était le 26 septembre 1159.

Les miracles qu'il avait opérés pendant sa vie et qui continuèrent après sa mort déterminèrent le pape Alexandre III à le mettre au rang des saints.

SES RELIQUES

Les reliques du saint réformateur de l'Ordre des Humiliés reposaient depuis bientôt cinq siècles sous l'autel de l'église de Rondenario, lorsqu'en 1607 une terrible inondation de la Coscia obligea les Clercs réguliers de Somasque, successeurs des Humiliés dans le monastère de Rondenario, à opérer leur translation. Les pluies furent si abondantes, que les eaux, sortant de leur lit, envahirent la vieille église et pénétrèrent dans le tombeau du Saint, mêlant à ses ossements toutes les scories qu'elles entraînaient.

Ce ne fut qu'en 1636, vingt-neuf ans après ce désastre, que l'on songea à placer dans un lieu plus convenable les précieuses reliques.

On ouvrit donc le tombeau en présence des témoins requis par le droit.

Les eaux n'avaient en rien dérangé la disposition du corps. Les ossements, quoique mêlés au limon, étaient parfaitement intacts. L'eau elle-même, qui remplissait encore le tombeau, était aussi pure et limpide que si elle eût coulé d'une source.

Les ossements, purifiés avec soin de la boue qui les souillait, furent déposés dans un coffre en bois recouvert à l'intérieur d'une étoffe de soie, et confiés à la garde du prieur du monastère jusqu'à l'achèvement de la nouvelle église. Ils revinrent alors occuper leur ancienne place, sous l'autel de la Sainte Vierge. Ce fut en 1645, neuf ans après l'ouverture du tombeau, que l'illustre évêque de Côme, Carafinus, procéda à la solennelle translation des reliques de saint Jean au milieu d'un immense concours de peuples, accourus de toute la contrée pour lui offrir les hommages de leur vénération et lui demander des miracles.

SAINT NIL LE JEUNE, ABBÉ DE GROTTA-FERRATA

Fête le 26 septembre.

NIL QUITTE LE MONDE

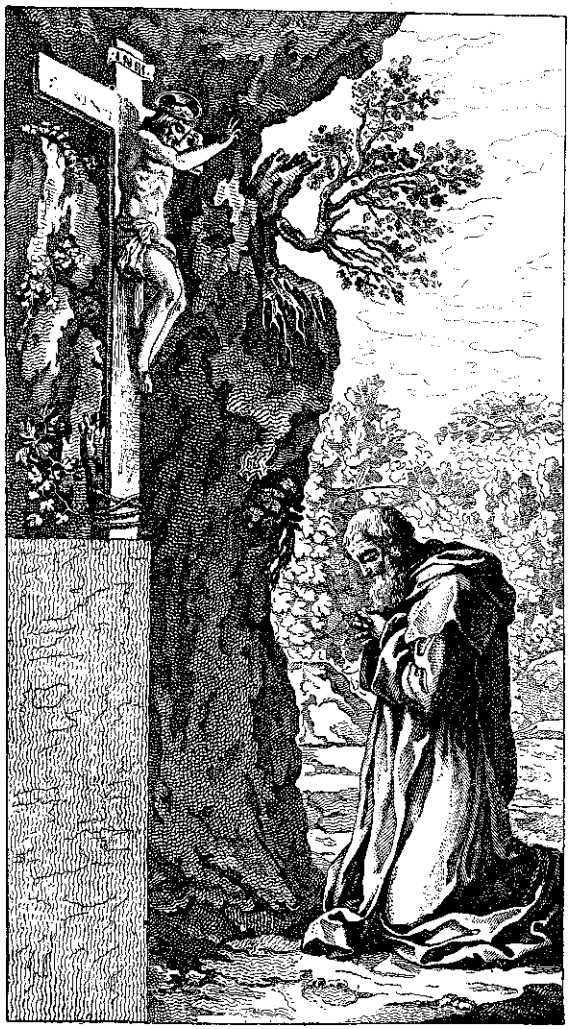
Nil vit le jour à Rossano, vers les bords du golfe de Tarente, dans la grande Grèce, aujourd'hui la Calabre, la première et la dernière province qu'aient occupée les Grecs en Italie. Sa famille, comme la plupart de celles de ce pays, était d'origine grecque. Quoique né en Occident, il appartenait donc par sa famille, sa langue et les rites du culte, à l'Eglise d'Orient. Jeune, riche, très versé dans les sciences, enivré de sa fortune, de son esprit, de sa beauté, il ne sut défendre son cœur des séductions de la jeunesse; mais la lecture des Pères du désert le rappela bien vite à Dieu. Homme de résolution, il quitta Rossano et s'enfuit dans un monastère.

IL RENCONTRE UN SARRASIN

Les Sarrasins occupaient alors la Sicile, et de là faisaient des incursions sur les côtes de la Calabre, ravageant les villes, les châteaux et les monastères, emmenant les hommes et les femmes en captivité.

A la porte du couvent, Nil fit la rencontre d'un Sarrasin qui l'arrêta : « Où vas-tu, lui demanda le soldat de Mahomet? — Je vais, dit Nil, me faire moine dans ce couvent ». Le musulman, surpris, considéra le jeune homme qui était d'une grande beauté, vêtu d'habits magnifiques, et encore à la fleur de l'âge : « Tu devrais attendre, lui dit-il, la vieillesse pour t'engager dans la vie monastique, si tu l'as résolu.

— Non, répond Nil, Dieu ne nous veut pas bons par nécessité : un vieillard n'a plus la force de le servir non plus que de porter les armes pour son prince. Je veux servir Dieu dans ma jeunesse afin qu'il honore ma vieillesse. »



Le crucifix bénit saint Nil.
(Peinture murale du monastère de Grotta-Ferrata.)

Touché d'une telle réponse, le Sarrasin laissa passer Nil avec respect, et n'osa l'emmener en captivité. Il s'éloigna lentement : puis, comme frappé par la grâce, il revint sur ses pas, et, en signe de fraternité, il partagea avec Nil ses petites provisions.

NIL SE FAIT ANACHORÈTE SA RENOMMÉE

Le saint jeune homme, après un court séjour dans plusieurs monastères basiliens, se retira dans une caverne pour y mener la vie des anciens Pères du désert. Du matin au soir, ses heures étaient partagées entre le travail, la lecture des Livres Saints et la récitation des psaumes. Après le coucher du soleil, il se mettait à table, mangeait un peu de pain, ou, sans pain, des herbes cuites ou des fruits, selon la saison. Sa table était une grosse pierre, et son plat un débris de poterie. L'eau, en quantité d'ailleurs très restreinte, était tout son breuvage. Parfois, il passait le Carême entier sans autre nourriture que la Sainte Communion. La nuit, il dormait une heure, puis se levait pour réciter le psautier. Hiver et été, un sac de poil de chèvre lui tenait lieu de vêtement. Il n'avait ni lit, ni siège, ni aucun meuble; son encrier consistait en de la cire appliquée sur du bois, tant était grand son amour pour la sainte Pauvreté.

Une vie si austère lui attira plusieurs disciples. Il put fonder un monastère près de Rossano, sa patrie, et à une petite distance, dans la montagne, il bâtit une forteresse où il se retirait avec ses

moines au temps des incursions des Sarrasins. Bientôt ses nombreux miracles le rendirent célèbre dans tout l'Orient. Sa renommée se répandit à Constantinople, à la cour de l'empereur, et l'émir des musulmans lui renvoya avec honneur plusieurs de ses moines emmenés en captivité par ses soldats.

LES ENFANTS DE SAINT BENOÎT ET DE SAINT BASILE

Averti cependant par révélation du prochain triomphe de l'Islamisme en Calabre, Nil réunit ses moines, quitta son monastère, et, fuyant le fond de la Péninsule où l'Eglise devait succomber pour un temps sous le schisme et la persécution, il se mit en marche vers Rome. Arrivé, après de longs jours de voyage, au pied du Mont-Cassin, la plus illustre abbaye de l'Occident, l'abbé descendit au-devant de lui avec sa communauté, les prêtres et les diacres revêtus de leurs ornements, les clercs avec les cierges et les encensoirs comme aux jours des grandes solennités. Au bas de la montagne, près de San-Germano, les disciples de saint Benoît et de saint Basile, ces deux saints patriarches de la vie monastique, se rencontrèrent, et les deux plus anciennes familles religieuses se donnèrent le baiser de paix. Nil monta au monastère et chanta l'office avec sa communauté en la langue de saint Basile, sur le tombeau de saint Benoît. Puis, en reconnaissance de la généreuse hospitalité de ses frères de l'Eglise latine, il guérit tous les malades et accepta de l'abbé du Mont-Cassin le couvent de Saint-Michel-in-Val-de-Luce où il se retira.

SCHISME DE CRESCENTIUS — LETTRE DE NIL A L'ANTIPAPE JEAN XVII

Dix-sept ans après, le Grec Philagathe, qui avait mené la vie religieuse dans le couvent de Saint-Michel, malheureusement mêlé aux intrigues de la cour de Byzance, se laissa aller au schisme de Crescentius, et devint antipape sous le nom de Jean XVII.

En apprenant que le moine gyrovague, le vil courtisan, poussé par une insatiable cupidité, avait usurpé la chaire de saint Pierre, le bienheureux Nil lui écrivit du fond de sa solitude pour le conjurer de songer au salut de son âme et de renoncer à une scandaleuse intrusion. Il lui prédisait, de la part de Dieu même, un châtiment exemplaire, s'il ne faisait pas immédiatement pénitence, et ne revenait aussitôt sous sa direction reprendre la vie monastique qu'il n'aurait jamais dû abandonner.

L'antipape reçut cette sévère admonition avec une componction affectée. Il répondit à son père spirituel une lettre fort touchante dans laquelle il le remerciait de ses charitables conseils, n'attendant, disait-il, qu'une occasion favorable pour les suivre au pied de la lettre. Mais il était bien loin de cette pensée. Un mensonge ne lui coûtait guère plus qu'un parjure.

LE PASTEUR A LA POURSUITE DE LA BREBIS ÉGARÉE

Bientôt, le malheureux rebelle tomba aux mains des troupes de l'empereur d'Allemagne, Othon III, qui le mutilèrent, lui crevèrent les yeux, et le jetèrent au fond d'un cachot.

A cette nouvelle, le vénérable ermite saisi de douleur, oubliant ses quatre-vingt-sept ans et ses infirmités, prit son bâton et partit pour Rome. Son dessein était d'obtenir du Pape et de l'empereur que Philagathe mutilé lui fût remis pour achever ses jours dans son monastère. A l'approche du serviteur de Dieu, Othon III vint en personne le recevoir aux portes de la Ville Eternelle, l'embrassa respectueusement, et le conduisit au palais du pontife romain, où Grégoire V et Othon le firent asseoir au milieu d'eux. Le saint homme gémissait de ce traitement et le souffrait toutefois dans l'espérance d'obtenir ce qu'il désirait. « Que faites-vous, disait-il à ses deux augustes hôtes, je ne suis qu'un misérable pécheur, un octogénaire à demi-mort. C'est à moi de me prosterner à vos pieds et de vénérer en vos personnes les deux plus hautes dignités de l'Eglise et de l'Etat. »

Puis, abordant aussitôt le sujet qui motivait son voyage : « Je ne viens, ajouta-t-il, solliciter de vous ni honneurs, ni dignités, ni bénéfices. Ou plutôt, pour mon unique bénéfice, je viens implorer de vous le salut d'une âme qui doit vous être chère à tous deux. Philagathe, chapelain de l'impératrice Théophano, a été aujourd'hui mutilé par vos gens. Je vous demande de m'en faire don. Je l'emmènerai avec moi dans mon monastère, et ensemble, nous pleurerons nos péchés. »

A ces mots, l'empereur s'émut.

« Vénérable Père, dit-il, nous sommes disposés à faire tout ce qui est agréable à votre piété. Mais, à votre tour, consentez à notre désir. Acceptez un monastère que nous vous donnerons à Rome, et là, vous garderez votre protégé, tout en restant vous-même près de nous. » Le saint vieillard refusa. L'empereur lui offrit alors de remettre Philagathe entre les mains d'Anastase, abbé de Saint-Sabas, monastère grec établi depuis longtemps à Rome.

Mais, ajoute l'hagiographe, le pape Grégoire V, ou plutôt, selon toute probabilité et d'après le plus grand nombre d'auteurs, le peuple de la ville, se montra plus sévère; il trouva que l'intrus n'avait pas assez souffert, et exigea qu'auparavant il fût promené par les rues de Rome, monté à rebours sur un âne, ayant au cou une outre gonflée de vent. Cette aggravation de peine, dont le biographe de saint Nil fait retomber la responsabilité sur Grégoire V, fut en réalité l'œuvre spontanée de la populace romaine, qui prenait plaisir à se donner le spectacle de ces vicissitudes du sort des grands.

INDIGNATION DE SAINT NIL — LES PROPOSITIONS D'OTHON

Après cette promenade ignominieuse, Nil cessa de voir l'empereur qui n'avait rien fait pour l'empêcher.

Othon envoya au vénérable abbé un des évêques de sa cour et le chargea d'adoucir le ressentiment de l'homme de Dieu. La réponse qu'il en obtint fut terrible : « Allez, dit saint Nil, trouver l'empereur et le Pape, et dites-leur : Voici la dernière parole de ce vieillard tombé en enfance qu'on appelle Nil; vous m'aviez fait don du malheureux aveugle, non en ma propre considération, car je ne suis rien, mais par un juste sentiment de crainte de Dieu. C'est donc à Dieu que vous l'aviez donné et non à moi. Maintenant, vous avez aggravé sa peine, sans nul respect pour le nom du Seigneur. Le Seigneur vous punira. » Comme l'évêque de cour, chargé du message, ne manquait pas d'éloquence, il entama un long discours pour justifier son maître. Sans l'interrompre dans son verbiage, Nil feignit

de s'endormir. L'orateur termina quand il voulut, et le soir même, le pieux ermite, accablé de douleur, reprenait à la dérobée et en toute hâte le chemin d'un monastère qu'il venait de fonder près de Gaëte.

Si l'on en croit le biographe de saint Nil, Othon III aurait été singulièrement frappé des menaces de l'homme de Dieu. Dans une pensée d'expiation, il aurait voulu faire à pied le pèlerinage de Saint-Michel, au mont Gargan.

A son retour, il visita le vénérable abbé dans son monastère. En contemplant, d'une éminence voisine, les ermitages rangés dans la plaine, autour de l'église, il s'écria : « Ce sont vraiment les tentes d'Israël au désert! Voici les citoyens du royaume des cieux; ils sont campés sur la terre comme des voyageurs, non comme des habitants. »

Nil vint avec tous ses frères à la rencontre de l'empereur, lui offrit l'encens, et s'inclina devant lui en toute humilité et révérence. Othon le prit par le bras pour le soutenir et entra avec lui dans l'église. Après avoir fait sa prière, il dit au saint vieillard: « Tant que Jésus-Christ Notre-Seigneur resta avec ses disciples, il leur recommanda de n'avoir ni bourse, ni bâton, ni double tunique. Mais quand il dut les quitter, à la veille de sa Passion, il leur tint un autre langage : Maintenant, leur dit-il, que celui qui a une bourse la prenne, et qu'il y ajoute un sac. Vous aussi, vénérable Père, vous devez pourvoir à l'avenir de vos fils spirituels, maintenant que votre vieillesse est avancée et que votre départ pour le ciel est proche. Le site que vous occupez n'est point à vous; si, après votre mort, des difficultés surviennent, votre Congrégation sainte courra grand risque de se disperser. Acceptez donc la proposition que je vais vous faire. Je suis prêt à vous donner un monastère avec des revenus suffisants, partout où il vous plaira de le choisir dans l'étendue de mes Etats. Père, le voulez-vous?

— Si les religieux mes frères sont véritablement des moines dignes de leur vocation sainte, Jésus-Christ prendra soin d'eux, répondit Nil.

Et il refusa l'offre de l'empereur. — Demandez-moi du moins, Père, telle grâce que vous voudrez, afin que j'aie la joie de vous prouver mon amour filial. — Je n'ai qu'une grâce à demander à Votre Majesté, dit le Bienheureux. Songez au salut de votre âme. Tout empereur que vous êtes, vous mourrez comme un autre homme, et vous aurez à rendre au souverain Juge compte de toutes vos actions bonnes et mauvaises. »

L'empereur accueillit les avis du Saint avec une profonde humilité. Des larmes coulaient de ses yeux. Il ôta sa couronne impériale, et, la mettant entre les mains de Nil, il s'agenouilla pour recevoir sa bénédiction.

La prière de saint Nil éloigne un orage qui menaçait de détruire son couvent.
(Peinture murale du monastère de Grotta-Ferrata.)

FONDATION DU MONASTÈRE DE GROTTA-FERRATA

Le saint Antoine du XIe siècle, Nil le Jeune, acheva près de Tusculum sa vie d'humilité, de solitude et de pénitence.

Chassé avec ses disciples de son campement de Val-di Luce, près du Mont-Cassin, par les Sarrasins qui dévastaient la Calabre, il était venu fixer ses tentes à dix milles de Rome, dans une contrée sauvage infestée de scorpions et de reptiles venimeux. Nil la transforma en un séjour de bénédictions et de grâces.

Le comte Grégoire de Tusculum, sur le territoire duquel il se trouvait, voulut connaître ce patriarche des ermites. Le seigneur féodal, malgré son ambition et l'odieuse tyrannie qu'il faisait peser sur Rome, avait conservé des sentiments de foi. Il se prosterna aux pieds du vieillard en disant : « Serviteur du Très-Haut, mes péchés me rendent indigne d'offrir l'hospitalité à un Saint tel que vous. Mais, puisqu'à l'exemple du divin Maître, vous avez daigné honorer de votre présence les domaines d'un pé-

cheur comme moi, ma demeure, ma cité de Tusculum et toutes ses campagnes sont à votre disposition. Ordonnez-en comme il vous plaira.

— Que le Seigneur vous bénisse, vous et vos serviteurs, votre maison et votre cité, répondit le bienheureux Père. Je vous demande seulement la permission d'habiter ce petit coin de vos domaines, et d'y élever un monastère où nous servirons le Seigneur, en le priant pour vous. »

Le comte s'empressa de ratifier cette modeste requête.

Telle fut l'origine du couvent de Grotta-Ferrata, élevé près des ruines de l'antique villa de Cicéron. Les fleurs de la solitude chrétienne s'épanouirent ainsi dans une retraite jadis illustrée par l'éloquence et la philosophie païenne du prince des orateurs latins. Nil y acheva ses jours dans la contemplation et la prière.

DERNIERS MOMENTS DE L'HOMME DE DIEU
SON TESTAMENT

Averti de sa mort prochaine, il rassembla ses frères et leur dit : « Quand j'aurai émigré de cette vie, vous confierez mon corps à la terre. Je vous prie de ne point le déposer dans une église : c'est un honneur dont je ne suis pas digne. Vous n'élèverez ni chapelle, ni oratoire sur le lieu de ma sépulture; si pourtant vous tenez à y placer un signe qui en conserve la mémoire, contentez-vous d'y mettre une tombe plate sur laquelle puissent s'asseoir les voyageurs, car je fus moi-même voyageur sur la terre tous les jours de ma vie. Surtout souvenez-vous de moi dans vos saintes prières. »

Puis il les bénit et s'étendit sur sa couche pour mourir. Il y resta deux jours, priant et

Rencontre de saint Nil et de l'empereur Othon.
(Peinture murale du monastère de Grotta-Ferrata.)

cherchant des forces nouvelles dans le signe de la croix.

Le moment suprême arriva. C'était l'heure des vêpres; les religieux transportèrent le moribond dans l'église. Ce jour-là, on célébrait la fête de saint Jean l'Evangéliste, fixée par le calendrier grec au 26 septembre : les assistants se rappelaient l'ardente dévotion de Nil pour les fêtes des saints et ces paroles qu'il répétait souvent : « Un moine doit mourir dans l'église. »

Après l'office, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, Nil remit sa belle âme entre les mains du Père céleste (1005).

*
* *

A quelques milles de Frascati, sur la route d'Albano, vous découvrez, au milieu d'une plaine, une vaste enceinte entourée de tours et de hautes murailles; c'est le couvent grec de Grotta-Ferrata. Cet aspect de forteresse, ces souvenirs de guerre contrastent un peu avec les pensées de solitude, de silence et de paix que rappelle le cloître.

Si les portes n'en étaient ouvertes à tout pèlerin, Grotta-Ferrata ressemblerait assez à un monastère arabe ou cophte perdu dans les plaines de la Syrie ou de l'Egypte.

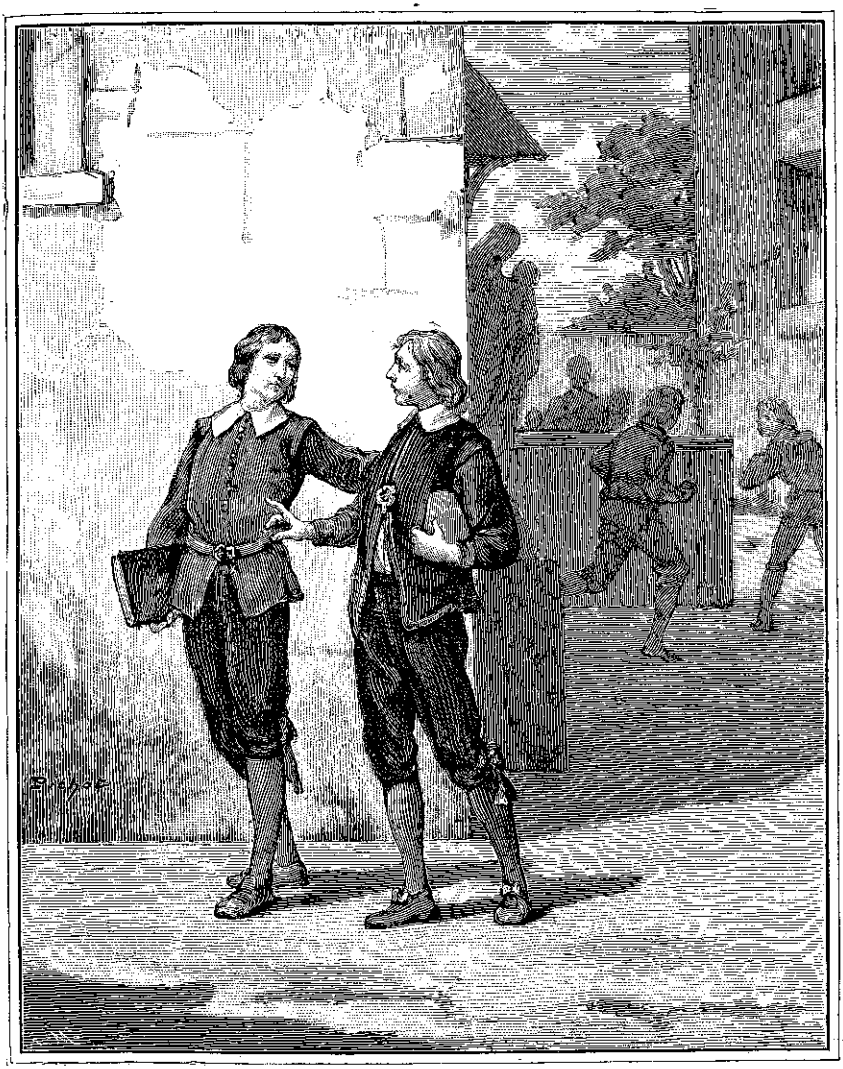
Vous passez entre deux tourelles, et, traversant une large cour, vous entrez dans l'église du couvent. Cette église n'a rien de ce qui attire les regards; mais elle renferme un trésor, le corps de notre Saint.

Saint Nil vivait dans la dernière moitié du x^e^ siècle. Dieu le donna aux Ordres monastiques d'Orient au même temps où il donnait à ceux d'Occident saint Romuald. Dieu essayait encore d'aimer d'un même amour son Eglise grecque et son Eglise latine, les deux filles de Jésus-Christ, et, comme un bon père, il partageait également entre elles ses grâces et ses saints.

Saint Nil fut comme le dernier Père du désert, un des derniers héritiers des Paul et des Antoine dont il possédait toutes les traditions, une des dernières fleurs qui se soient épanouies sur le tronc des Ordres basiliens. Déjà la cognée était à la racine de l'arbre et la main de Dieu prête à frapper.

LE VÉNÉRABLE HONORÉ DE PARIS

de l'Ordre des Capucins († 1624).



Le Vénérable se lia d'amitié, au collège des Jésuites, avec saint François de Sales.

NAISSANCE — ÉUCATION

Le siècle qui vit éclore la Réforme fut une époque féconde en saints que Dieu envoya au secours de son Eglise chancelante. Parmi eux, le P. Honoré de Paris a sa place marquée. De famille noble, il eut pour père Jean Bochart IV, seigneur de Champigny, de Noroi et de Lalande, et pour mère Isabelle Allegrain, chez qui la piété ne le cédait en rien à la noblesse.

Les enfants du seigneur de Champigny se montrèrent dignes de leurs parents. Plusieurs furent religieux ; chez tous, le dévouement égala, surpassa même la distinction, et Charles Bochart, leur second fils, mieux connu sous le nom de P. Honoré de Paris, se distingua entre tous par son éminente sainteté.

Tout jeune encore, il fut confié aux Pères Jésuites qui dirigeaient alors le collège Clermont, à Paris.

Sous leur habile direction, les progrès du jeune étudiant furent rapides, mais s'il s'adonna de tout son cœur au travail, il ne négligea point la prière et devint pour ses condisciples un modèle de piété.

La peste qui éclata à Paris obligea ses parents à chercher un autre établissement. Ils le trouvèrent à Meaux, où il termina ses humanités.

Charles retourna ensuite à Paris, au col-

lège des Pères Jésuites, afin d'y achever ses études. Il y trouva comme condisciple saint François de Sales, avec qui il se lia d'amitié.

SA VOCATION RELIGIEUSE

Une âme si belle et si candide n'était point faite pour vivre au milieu des soucis et des préoccupations mondaines, elle ne devait point être partagée entre le monde et Dieu : Dieu la voulait tout entière à son service.

Charles se sentait attiré de préférence vers une vie pauvre, mortifiée, austère, afin de mieux ressembler à son divin Maître.

Il hésitait cependant sur le genre de vie qu'il devait embrasser, lorsqu'un jour, conversant familièrement avec quelques-uns de ses condisciples, l'un d'eux se mit à censurer les Ordres religieux et à railler malicieusement la bure grossière des Frères Mineurs Capucins. Le préfet des études, à qui ces propos furent rapportés, releva ces méprisantes critiques, et ajouta :

— Croyez-moi, mes enfants, si dans l'Eglise il y a une profession agréable à Dieu, c'est celle des Frères Mineurs Capucins.

Ces paroles firent une grande impression sur l'esprit de Charles, et à mesure qu'il avançait en âge il éprouvait un attrait de plus en plus irrésistible pour les Frères Mineurs Capucins, dont la vertu excitait en son cœur le désir de marcher sur leurs traces.

Au terme de ses études, ses parents rappelèrent leur fils auprès d'eux, mais peu après, malgré leur opposition, il s'échappa et courut au couvent, où il reçut l'habit sous le nom de Fr. Honoré.

En apprenant la résolution de son fils, M. de Champigny essaya de le faire revenir sur sa décision ; il lui reprocha ensuite d'avoir gravement manqué à ses parents en partant sans les prévenir et d'avoir jeté sa mère dans la désolation.

Le choc était violent, mais, fort du secours d'en haut, le jeune novice triompha. Avec sagesse et respect, il répondit si bien aux reproches de son père qu'il en obtint la liberté de suivre sa vocation.

Le démon cependant ne se tint pas encore pour battu. Aux épreuves extérieures vinrent s'en ajouter de plus pénibles. A l'attrait que le Vénérable avait toujours eu pour les pratiques de pénitence, succéda tout à coup un profond dégoût ; le doute aussi s'empara de son esprit et il fut ébranlé dans sa vocation. Sa constance, son esprit de foi triomphèrent enfin, et ce fut le cœur rempli des joies célestes que, le 15 septembre 1588, il fit sa profession.

Oubliant tout pour Dieu, le nouveau profès ne rêvait qu'immolation et sacrifice et trouvait dans la vie religieuse un avant-goût du ciel. Fréquemment, il répétait :

— S'il fallait passer l'espace de dix années dans les rigueurs du noviciat pour parvenir à la profession de Capucin, je le ferais de bon cœur, et je croirais que ces vœux seraient un très ample gage de mon espérance.

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE

Après son noviciat, le P. Honoré fut envoyé en Italie pour y commencer ses études théologiques; il avait comme compagnons de voyage Ange de Joyeuse et Benoît de Canfeld. Le voyage fut long et pénible, à ce moment surtout, où la France était en proie aux guerres de religion. Mais les obstacles n'arrêtèrent pas nos jeunes religieux, ils quêtaient de porte en porte, s'humiliaient devant de pauvres paysans, essuyaient souvent les quolibets et les railleries des ennemis de la foi ; rien ne fit faillir un seul instant leur courage. Dieu cependant leur ménagea une grande faveur durant leur voyage. Le duc de Toscane les reçut à Florence, et, touché de leur humilité, de leur simplicité, voulut leur accorder une faveur. Il leur permit de vénérer et même de revêtir un instant une précieuse relique : la robe de bure de saint François.

Le temps des études fut pour le P. Honoré très précieux. En approfondissant la théologie, il continuait sa formation religieuse, s'exerçant à la pratique de toutes les vertus. Pour se préparer à recevoir dignement le sacerdoce, trois fois par semaine, en mémoire de la flagellation du Sauveur, il soumettait son corps à de rudes disciplines, le frappait sans pitié, et ce corps déjà brisé par les austérités de la règle, accablé de coups et couvert de plaies, ne lui paraissait jamais assez semblable à la Victime immolée sur le Calvaire. Chaque jour, pour mieux y représenter la divine Hostie, il se faisait de nouvelles plaies et s'imposait de nouvelles pénitences. Ces mortifications extérieures comblaient son âme de consolation et de joie ; il n'avait d'autre désir que celui de souffrir, et, comme saint Paul, il se glorifiait de ne savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié. Aussi quand, en 1595, il eut le bonheur de monter à l'autel pour célébrer sa première messe, son front était rayonnant ; son visage reflétait l'innocence et la pureté de son cœur ; en le voyant à l'autel, on eût dit un ange revêtu d'une forme humaine.

Cette ferveur dura toute sa vie. Elle eut parfois de sublimes manifestations. On raconte que, pendant et après la célébration des saints mystères, il avait l'esprit tellement absorbé dans la contemplation du divin amour qu'il en perdait l'usage des sens. C'est du moins ce que constatèrent un jour plusieurs religieux qui, venant l'appeler au sortir de la messe pour des affaires urgentes, ne purent ni se faire entendre ni obtenir de lui la moindre parole. Dans ses voyages, il ne manquait jamais d'offrir le Saint Sacrifice malgré ses fatigues, ses infirmités ou l'éloignement de l'église où il devait célébrer. Dès qu'il montait à l'autel, fatigues et lassitudes disparaissaient, et les délices du divin aliment lui donnaient de nouvelles forces pour continuer ses travaux.

IL EST NOMMÉ MAÎTRE DES NOVICES

Religieux accompli, le P. Honoré était tout désigné pour exercer les charges les plus importantes de l'Ordre ; aussi, peu de

temps après avoir reçu l'onction sacerdotale, se vit-il nommé gardien et maître des novices, d'abord à Verdun, puis à Nancy, ensuite à Orléans. Partout il déploya le même zèle. Pratiquant avec une très grande exactitude toutes les prescriptions de la règle, ne s'accordant aucune dispense, il était plus à même de demander à ses inférieurs la fidèle observance de la règle. Une religieuse véhémence animait son zèle ; une douce violence accompagnait chacune de ses exhortations. Attentif aux plus légères infractions, il maintenait l'ordre dans le couvent, en attaquant le mal dès qu'il commençait à poindre, alliant dans de justes proportions la douceur et la fermeté.

Sous un si digne maître, les novices marchaient d'un pas assuré dans les voies de la perfection.

D'autres missions cependant attendaient le Vénérable, et bientôt il fut ravi au noviciat, afin d'exercer la charge de provincial, ajoutant à cette fonction déjà si lourde, soit celle de commissaire général, soit celle de définiteur, de gardien ou de custode.

IL EST NOMMÉ PROVINCIAL

Le vénérable P. Honoré avait trente et un ans quand il fut élu pour la première fois provincial, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort, tantôt à Paris, tantôt en Lorraine. Tous applaudirent à cette élection, lui seul excepté. Ayant renoncé à un brillant avenir selon le monde, pour s'ensevelir dans la solitude et la pénitence du cloître, il eût voulu rester toute sa vie le dernier des religieux, occupé aux plus humbles fonctions. Nommé provincial, il en fut tout confus. Se croyant incapable d'une telle dignité, il pria le Seigneur de suppléer à son insuffisance. Plus il se voyait élevé, plus il sentait le besoin de s'humilier. Attaché par-dessus tout à la règle, il continua à vivre comme un simple novice et à faire l'édification de tous les religieux, en maintenant autant qu'il le pouvait la stricte observance partout, mais surtout dans les couvents qui relevaient directement de son autorité. Pour cela, il en fit la visite, ainsi que sa charge de provincial le comportait, parcourant à pied de grandes distances, exposé aux intempéries des saisons et aux injures des hommes. Un jour qu'il traversait les Flandres, il lui arriva de tomber entre les mains des huguenots qui l'accablèrent de coups et d'insultes, menaçant même de lui ôter la vie.

En voyage, il pratiquait autant qu'il le pouvait sa règle, se levant la nuit pour dire son office, observant le silence et s'adonnant à l'oraison. En arrivant dans les maisons de l'Ordre, il donnait l'exemple de la régularité ; le premier à Matines, il prenait part à tous les exercices de la communauté, édifiant tous ses frères par sa modestie et son maintien recueilli.

Il se plaisait aussi à réunir autour de lui les religieux afin de les instruire des devoirs de leur vocation. Son langage était simple et persuasif. En entendant sa parole si pleine d'onction, ceux qui étaient coupables de quelques fautes contre la règle venaient d'eux-mêmes se jeter à ses pieds, implorer leur pardon, demander une pénitence.

Sous sa direction douce et ferme, ce fut une éclosion merveilleuse de vie religieuse. De toute part, les villes réclamaient la fondation d'un couvent de Capucins et, en même temps, les vocations affluaient. Le vénérable P. Honoré fonda plus de vingt couvents, soit dans la province de Paris, soit dans celle de Lorraine.

Sa douceur et son humilité lui ouvraient tous les cœurs. Regardant chaque religieux comme son semblable, il prenait à son égard des manières humbles et prévenantes, allait à sa rencontre, s'enquérait de ses emplois, de son état, de ses besoins. On ne le quittait jamais sans se sentir animé d'un plus vif désir de perfection.

Les prédicateurs surtout étaient de sa part l'objet de soins spéciaux : « Disposez-vous, leur disait-il, au ministère de la prédication comme si vous ne deviez point attendre l'assisance de Dieu, et prêchez sans vous confier à l'étude ou industrie humaine, mais à l'appui de sa grâce. » Non content de prodiguer ses conseils, il donnait la facilité de les suivre, procurant à tous les livres nécessaires pour travailler. Sa sollicitude veillait à tout, même à la santé de ses administrés. Tant de vigilance rendait son autorité agréable et aplanissait beaucoup de difficultés.

L'APÔTRE — LE RÉFORMATEUR

Si absorbante que fût sa charge de provincial, elle n'occupait cependant pas toute son activité.

Cumulant les charges avec les vertus, il se vit investi tantôt de celle de commissaire général, de gardien, de custode, tantôt de définiteur général et envoyé de préférence aux postes difficiles où sa bonté, jointe à sa douceur et à sa prudence, obtenait toujours d'heureux résultats là où d'autres auraient échoué. Son zèle n'était pas confiné aux limites des maisons dont il avait la charge. Il prêcha diverses missions. Orange, Chaumont, Rouen, Langres eurent le bonheur d'entendre sa parole. A Orange, la position était spécialement délicate; cette ville ayant été longtemps un des boulevards du protestantisme, il n'y avait que très peu de temps qu'elle avait ouvert ses portes au culte catholique quand le P. Honoré fut appelé par l'évêque à y prêcher une station de Carême. Le Vénérable sut gagner tous les cœurs. On vint en foule à ses instructions, et les hérétiques eux-mêmes lui témoignèrent durant son séjour dans leur ville toutes les marques de sympathie et de respect, le prenant même comme arbitre dans leurs différends.

Non content de maintenir la régularité parmi ses Frères, il aida encore d'autres communautés religieuses, qui s'en étaient écartées, à y rentrer. Plusieurs couvents de Bénédictines lui durent le retour à leur ancienne ferveur.

Le premier auquel il consacra ses efforts fut celui de Saint-Paul-les-Beauvais, dans lequel vivait, sous la direction de l'abbesse, Mme de Sourdis, un grand nombre de religieuses. Ce monastère ne conservait plus de

religieux que le nom ; la pauvreté, la vie commune, la clôture y étaient choses inconnues. L'abbesse, pleine de bonne volonté, se sentait impuissante à y porter remède, lorsqu'elle reçut la visite du vénérable P. Honoré, qui lui promit le secours de ses prières et de son ministère. Les conférences qu'il fit aux religieuses en plusieurs circonstances portèrent leurs fruits, et l'abbesse eut la consolation de voir ses filles embrasser la régularité et la pratique de leur règle. Grâce à ses exhortations, trois autres monastères du même Ordre : Saint-Louis de Vernon, le Val-de-Grâce et Montvilliers revinrent à la pratique de la règle.

Tout en se dévouant aux filles de saint Benoît, le vénérable P. Honoré n'oubliait pas sa famille franciscaine. Il encouragea, bénit et fortifia dans leur vocation les religieuses Capucines qui venaient de s'implanter en France. Il s'intéressait à leurs travaux, à leurs progrès, à leurs besoins, usant de son crédit pour leur procurer de bons confesseurs.

Les personnes du monde elles-mêmes aimaient à s'abandonner à sa direction. La princesse de Ligny y recourut souvent, et le règlement de vie que le Vénérable lui donna est empreint de sagesse et de modération.

Tant de travaux n'épuisèrent point son infatigable activité; il trouva encore le loisir d'écrire et de publier l'*Académie évangélique* ou moyen d'atteindre la perfection chrétienne et religieuse, ouvrage irréprochable au point de vue théologique. Nul autre que lui ne semblait si bien désigné pour entreprendre ce traité de mystique et d'ascétique tout à la fois.

LA RÉCOMPENSE CÉLESTE

L'heure de recevoir la céleste récompense de tant de vertus et de tant de travaux allait enfin sonner pour le serviteur de Dieu. Il faisait la visite de sa province quand, arrivé à Saint-Florentin, il éprouva de violentes douleurs qui l'obligèrent à s'y arrêter. Il se rendit de là à Chaumont où devait se tenir le Chapitre provincial. Malgré ses souffrances, il assista aux séances, prit part aux travaux et prononça lui-même la clôture. Il voulut ensuite visiter et remercier les bienfaiteurs du couvent. Il ne le put. Le 18 septembre, sa maladie s'aggrava soudain ; il fut obligé de se coucher pour ne plus se relever. Sentant qu'il n'avait plus longtemps à vivre sur cette terre, il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec joie et esprit de foi. Enfin, le 26 septembre 1624, il rendait sa belle âme à Dieu.

DIEU MANIFESTE SA SAINTETÉ

A peine l'âme du vénérable P. Honoré se séparait-elle de son corps que Dieu rendait témoignage de sa sainteté et révélait à quelques saintes âmes qu'il était au ciel, et le lendemain même de sa sépulture plusieurs personnes éprouvèrent les bienfaits de sa puissante intercession près de Dieu. Rapporter tous les miracles du vénérable P. Honoré n'est pas possible ici, aussi n'en mentionnerai-je qu'un seul, qui eut lieu quelque temps après son décès.

Mme de Sourdis, abbesse de Saint-Paul-les-Beauvais, souffrait depuis de longues années d'une maladie de poitrine ; médecins et remèdes n'avaient pu la guérir. Son mal empirant, elle se recommanda au P. Honoré et s'appliqua sur le côté une pièce de son habit, en le priant de lui obtenir une bonne mort, car elle n'espérait plus guérir. Après sa prière, elle s'endormit. A son réveil, elle se trouva complètement soulagée et suivit ensuite sans la moindre souffrance toutes les observances régulières.

Beaucoup de guérisons miraculeuses eurent lieu en appliquant sur la partie malade un morceau de l'habit du Vénérable, et le P. Henry de Calais, dans l'histoire de la vie du Vénérable qu'il nous a laissée, en compte plus de 150.

Les miracles du P. Honoré devenant de plus en plus nombreux, l'autorité ecclésiastique résolut de porter sa cause en cour de Rome.

Après de nombreuses difficultés, suscitées par les temps de persécution et de révolution, sa cause fut enfin introduite, et, le 10 mars 1870, le pape Pie IX, sur le rapport favorable de la S. Congrégation des Rites, signait de sa main la commission de l'introduction de la cause du serviteur de Dieu, Fr. Honoré de Paris. Le saint religieux prenait dès lors le titre de Vénérable, et la première pierre de sa béatification était posée.

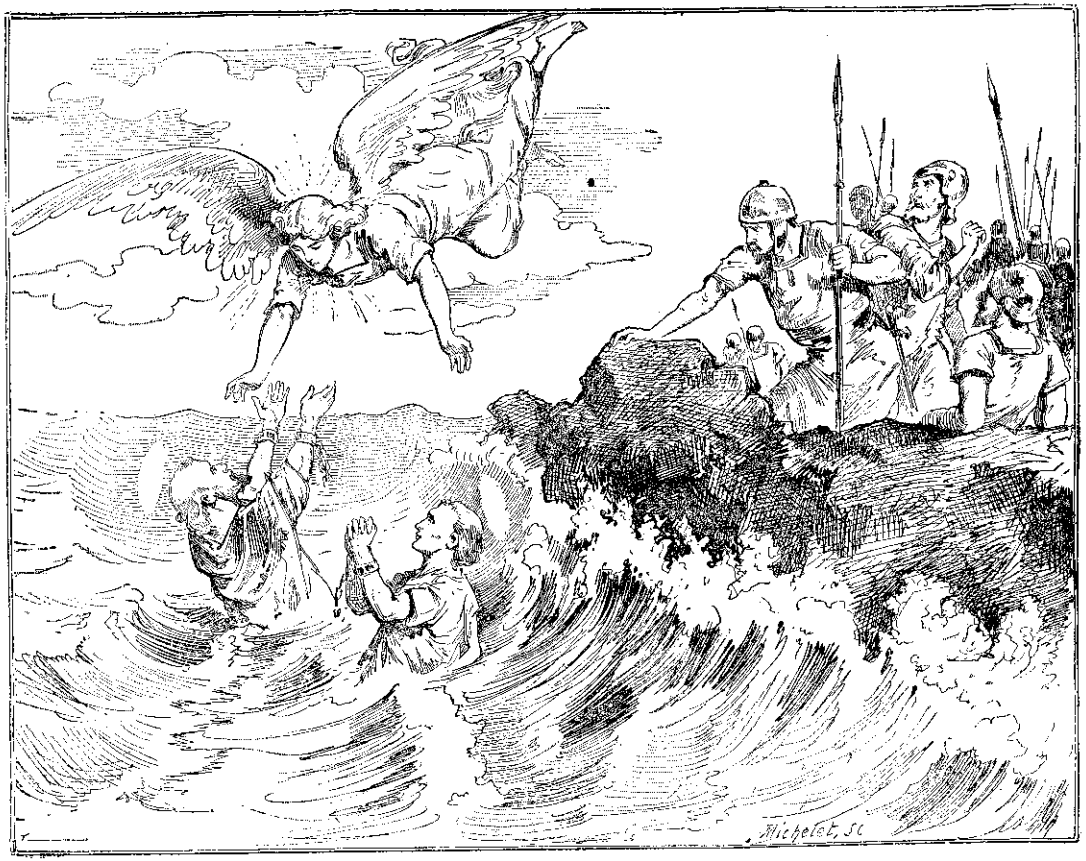
SOURCE CONSULTÉE

Histoire du vénérable serviteur de Dieu, le P. Honoré, de Paris, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, décédé à Chaumont, d'après les manuscrits et les auteurs contemporains, par l'abbé F. MAZELIN. Paris, 1882.

SAINT COME ET SAINT DAMIEN

MARTYRS

Fête le 27 septembre.



Au moment où les saints martyrs Côme et Damien vont disparaître sous les flots, un ange vient rompre leurs liens et les ramène au rivage.

LEURS PREMIÈRES ANNÉES — DEUX BONS MÉDECINS

Saint Côme et saint Damien naquirent en Arabie vers la fin du IIIe siècle, d'un père que l'histoire ne nomme pas et d'une mère ornée de grandes vertus. Restée veuve avec cinq enfants, Anthime, Léonce, Euprèpe et nos deux Saints que saint Grégoire de Tours dit être jumeaux, elle mit tous ses soins à leur donner une éducation distinguée et surtout chrétienne. Avec le lait maternel, elle sut leur inspirer la crainte de Dieu et l'amour de Notre-Seigneur, et les cinq enfants, dociles à sa voix, firent de rapides progrès dans la vertu.

A la science des saints, ils joignirent l'étude des belles-lettres. Côme et Damien surtout se distinguaient entre tous les autres étudiants par leur activité, leur science et leur dévouement. La médecine fut la carrière qu'ils embrassèrent; elle leur fournit l'occasion d'exercer un véritable apostolat, car, à travers les corps, ils savaient pénétrer jusqu'aux âmes, appliquer les remèdes à leurs plaies, les toucher et les convertir. La grâce de l'Esprit-Saint vint encore féconder leur science et leur accorder le don des guérisons miraculeuses. Leur réputation devint alors universelle et, de toutes parts, on accourait à eux pour obtenir la délivrance des plus terribles maladies. Le résultat ne trompait jamais leur foi et leur confiance, et il ne se passait pas de jour sans qu'ils eussent opéré quelque cure souvent désespérée. Auprès d'eux les aveugles recouvraient la vue, les boiteux marchaient droit, les sourds entendaient et les estropiés étaient guéris. Leur puissance s'étendait même au delà de ce monde visible, et, sur leur ordre, les esprits immondes abandonnaient les corps des malheureux qu'ils torturaient. Tout cela, ils le faisaient par pure charité, accomplissant ainsi le précepte du Seigneur. *Gratis accepistis, gratis date :* vous avez reçu gratuitement, donnez aussi gratuitement. (Saint Matth., x, 8.)

UNE FEMME GUÉRIE — PIÉTÉ ET DÉSINTÉRESSEMENT

A cette époque, vivait une noble matrone nommée Palladie. Tourmentée par une violente maladie, elle avait dépensé presque toute sa fortune à consulter les médecins; mais toutes ses démarches avaient été jusque-là sans résultat, et le mal empirait de jour en jour. Le bruit de la réputation des saints Côme et Damien parvint jusqu'à elle. Sans perdre un instant, elle vint se jeter à leurs pieds et implorer sa guérison en versant d'abondantes larmes. Touchés de sa foi, les Saints firent une prière à Jésus-Christ, et incontinent la suppliante fut guérie. Se voyant délivrée, Palladie entonna un cantique d'actions de grâces en l'honneur de Dieu et de ses saints. Pour témoigner sa reconnaissance, elle voulut offrir à ses libérateurs une aumône considérable, mais lorsqu'on lui eut appris qu'ils refusaient toute récompense, elle usa d'un stratagème pour leur faire accepter son offrande. L'occasion s'en présenta bientôt. En effet, le lendemain, elle rencontra saint Damien qui priait seul dans un lieu retiré. En toute hâte, elle se jette à ses pieds et le conjure d'accepter son offrande. Comme celui-ci s'y refusait, elle ajouta : « Au nom du Christ que vous servez, je vous supplie d'agréer cette preuve de ma gratitude envers vous. » Par respect pour le nom adorable qui venait d'être prononcé devant lui, saint Damien n'osa pas refuser, mais il inclina la tête et accepta l'aumône.

A quelque temps de là, saint Côme fut instruit de ce qu'avait fait son frère. Cette nouvelle le jeta dans une grande tristesse, et il déclara qu'il ne voulait pas être enseveli avec lui dans un même tombeau. La même nuit, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Côme, mon serviteur, pourquoi avez-vous ainsi parlé contre votre frère? Ne savez-vous pas que l'aumône qu'il a reçue, ce n'est point en récompense de son miracle, mais uniquement par respect pour mon nom, qu'il l'a acceptée? »

Telle était l'éminente sainteté des deux frères. Un jour, ils rencontrèrent un chameau que la malice du démon avait réduit à l'impuissance de travailler; ils firent sur lui le signe de la Croix, et l'animal fut aussitôt guéri.

TRIBUNAL DE LYSIAS, PRÉFET DE LA VILLE D'ÉGÉE
INTERROGATOIRE

Mais leur gloire devait resplendir d'un plus pur éclat au milieu des persécutions et des tortures, ainsi que nous allons le voir.

En effet, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, Lysias siégeait sur son tribunal dans la ville d'Égée, lorsque quelques-uns de ses officiers lui firent le récit des merveilles opérées par les glorieux serviteurs du Christ, Côme et Damien. « Ces deux hommes, lui dirent-ils, guérissent toutes sortes de maladies, et ils chassent même les démons au nom de leur Dieu qu'ils appellent le Christ. Ils entraînent après eux des foules nombreuses; ils leur persuadent de fuir les temples de nos dieux tout-puissants; ils méprisent nos redoutables sacrifices, et ils traitent notre culte de superstition et d'infamie : nos temples déjà sont devenus déserts. »

A cette nouvelle, le préfet donne l'ordre d'amener à son tribunal ces perturbateurs de la tranquillité publique. Arrivés en sa présence, les saints martyrs ne perdent rien de leur calme; leur front demeure serein et un sourire plein de charme est encore sur leurs lèvres. Le préfet jette sur eux un regard sévère, et, d'une voix foudroyante : « Quelle est votre audace, leur dit-il, de parcourir ainsi les bourgades et les villes, semant partout le germe de l'impiété, persuadant aux habitants d'abandonner le culte de nos dieux et leur prêchant un Dieu crucifié? Croyez-moi, si vous ne cédez à mes menaces, je saurai bien avoir raison de votre obstination; je vous tourmenterai tellement que je vous réduirai malgré vous à demander grâce. Mais, d'abord, dites-moi quel est votre pays, votre nom, votre fortune? — Si tu veux savoir à qui tu parles, lui répondirent les confesseurs de la foi, sache que nous sommes des citoyens de la province d'Arabie. Quant à nos noms, les voici : Moi, dit l'un d'eux, je m'appelle Côme et mon frère Damien. Tu nous demandes maintenant quelle est notre fortune?.... Nous l'ignorons nous-mêmes, car les chrétiens ne la connaissent pas, ils n'en parlent même pas. Nous sommes issus de la noble race des enfants du Christ, et l'héritage qui nous vaut cette filiation est préférable mille fois à tous les biens de la terre. Nous avons encore trois autres frères, et, si tu le désires, nous te dirons leurs noms. — Eh bien! oui, dis-moi leurs noms, et ne crains rien. — Ils s'appellent Anthime, Léonce, Euprèpe, » répondit Côme. Le préfet donna aussitôt l'ordre de les amener.

CONFESSION DES TROIS FRÈRES ANTHIME, LÉONCE, EUPRÈPE — ILS SONT MIS A LA TORTURE

Les gardes obéirent aussitôt, et quand les trois frères arrivèrent devant le tribunal, le préfet, les regardant, leur dit : « Ecoutez mes ordres; vous avez le choix entre ce qui vous est le plus avantageux : n'allez pas, à l'exemple de ces deux insensés, mépriser mes faveurs et me désobéir. Si vous vous rendez à mes conseils, vous recevrez de la part des empereurs de grands et magnifiques honneurs; si, au contraire, vous repoussez mon invitation, je vous soumettrai à mille sortes de tourments, et quand vous serez épuisés par la souffrance, alors vous renierez votre Christ. » Les saints martyrs n'eurent qu'une voix pour lui répondre : « Fais ce que tu voudras, épuise tous les ressorts de ta cruauté, invente les instruments de supplice les plus horribles; nous n'avons rien à craindre de tes tourments : le Christ est à notre droite, il nous soutiendra dans la lutte, et si le Christ est pour nous, qui sera contre nous ? Si nous avons pour nous aider la main toute-puissante de Dieu, que nous importent les raffineries d'un faible tyran? Non, nous le déclarons hautement, jamais nous ne brûlerons d'encens devant l'autel de tes idoles; elles n'ont ni vie, ni sentiment; elles sont impuissantes à nous secourir; comment veux-tu donc nous faire adorer de telles divinités? »

A ces mots, le préfet ordonna de leur lier les mains et les pieds et de leur infliger une terrible flagellation. Les verges tombaient comme une pluie sur le corps des glorieux martyrs, mais, au milieu de leurs tortures, ils chantaient : « Seigneur, vous êtes notre refuge de génération en génération. Avant la formation des montagnes, avant la création de la terre et de l'univers, vous existiez à travers les siècles; ne vous détournez pas de nous dans notre bassesse, car vous avez dit : « Convertissez-vous, enfants des hommes. » Tournez vers nous votre face et prêtez l'oreille à la prière de vos serviteurs. Délivrez-nous des pièges du démon et des embûches de son fils, le préfet Lysias, car en vous est notre espérance, et votre gloire demeure pendant l'éternité..... »

Au milieu de ces ardentes prières, ils ne res-

sentirent aucun mal et ils dirent au préfet : « Si tu as de nouveaux supplices à nous infliger, hâte-toi de le faire, et tu verras combien, avec la grâce du Christ, nous redoutons peu tes tourments. — Je croyais, répondit le tyran, vous résoudre à sacrifier aux dieux, en vous soumettant seulement à une légère épreuve ; mais comme je le vois, vous persévérez dans votre impiété et dans votre folie; je vais donc châtier votre obstination comme elle le mérite et vous verrez si l'on résiste impunément à ma volonté. »

ON LES JETTE A LA MER — L'ANGE DU SEIGNEUR LES SAUVE

S'adressant alors à ses soldats: « Qu'on leur mette les fers, et qu'on les jette à la mer. — Encore un moment, s'écrièrent les généreux athlètes du Christ, et la gloire du Seigneur éclatera sur nous. » On les couvre aussitôt de chaînes pesantes et on les conduit à la mer au milieu d'une foule immense. Pendant le trajet, leurs visages rayonnaient d'une douce joie, et ils chantaient ces versets du psalmiste :

« Nous nous délectons, Seigneur, dans la voie de vos commandements comme au sein d'abondantes richesses. Lors même que nous marcherions dans les ombres de la mort, si c'est pour la gloire de votre nom, nous ne craignons rien, car vous êtes près de nous dans la souffrance. Votre verge et votre bâton même nous ont consolés et nous ont guidés, ô céleste Pasteur! Vous avez préparé devant nous une somptueuse table contre ceux qui nous tourmentent. Vous avez répandu l'huile de la force sur notre tête, et vous nous avez enivrés du breuvage divin du Nouveau Testament. Votre miséricorde nous accompagnera tous les jours de notre vie et nous mènera au port de votre sainte volonté. »

En priant ainsi, les confesseurs de la foi arrivèrent au rivage, et les soldats les jetèrent brusquement dans la mer. Au moment où leurs corps allaient disparaître sous les flots, voici que l'ange du Seigneur apparaît et plane au-dessus des eaux. Un silence profond règne dans la foule étonnée. Alors le messager divin s'approche des saints martyrs, rompt leurs liens, et les dépose sains et saufs sur la grève.

NOUVEL INTERROGATOIRE — LES SOUFFLETS DU DIABLE

En présence de l'admiration générale qui s'empare du peuple, les soldats prennent la fuite et courent annoncer à leur maître le prodige dont ils viennent d'être témoins. Celui-ci, saisi d'étonnement, se fait amener les martyrs et leur dit : « Par Jupiter, vos maléfices surpassent toute mesure! Les tourments vous sont un jeu, et les flots devant vous déposent leur furie. Enseignez-moi donc votre art, et alors je m'engagerai dans votre compagnie. — Nous ne connaissons pas de maléfices, reprirent les martyrs, car nous sommes chrétiens ; au nom de notre Dieu, nous réduisons à néant toute la puissance des magiciens. Toi-même, si tu le veux, fais-toi chrétien, et tu connaîtras alors la vertu du Christ. — Au nom de mon dieu Apollon, répondit-celui-ci, je vous suivrai partout où vous irez. » Il parlait encore que deux malins esprits se précipitent sur lui, et le frappent si violemment à la figure qu'il se met à pousser de grands cris sous la lourde main du diable, car le diable ne ménage pas ses amis. Les soufflets cependant tombaient drus comme la grêle, et le pauvre préfet redoublait ses cris. Enfin, n'y tenant plus : « Soldats du Christ, dit-il, je vous en conjure, priez pour moi votre Dieu, afin qu'il me délivre de ces mauvais esprits. » Touchés de compassion, Côme et Damien firent une ardente prière, et les démons disparurent avec fracas. Mais à peine fut-il délivré que l'ingrat préfet apostropha ainsi les confesseurs de la foi : « Vous le voyez, je n'avais qu'un vague désir d'abandonner leur culte, et déjà les dieux ont déchargé sur moi leur colère. — Insensé! lui répondirent-ils, jusqu'où pousseras-tu ton aveuglement? Ne vois-tu pas que notre Dieu vient de te donner une preuve de sa miséricorde, pourquoi donc persévères-tu dans ton obstination? Pourquoi vénères-tu comme des dieux des idoles sourdes et muettes? Adore donc le vrai Dieu, et cesse de mettre ta confiance dans de vils morceaux de pierre taillés par la main des hommes. »

TROISIÈME INTERROGATOIRE — SUPPLICE DU FEU NOUVEAUX PRODIGES

Ces exhortations pleines de tendresse et de force ne purent faire brèche sur le cœur du préfet; elles ne firent, au contraire, qu'aiguiser sa fureur et préparèrent aux martyrs de nouveaux supplices. « Les dieux m'en sont témoins, s'écria le tyran, jamais je ne me rendrai à vos persuasions, je vous ferai, au contraire, déchirer les entrailles avec des ongles de fer; je vous ferai battre de verges et brûler à petit feu, car je vous le dis, ou vous vous soumettrez à mes ordres, ou vous payerez de la vie votre audace insensée. En attendant, qu'on les jette en prison. » En se rendant au cachot, les saints confesseurs répétaient : « Chantons au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait avec nous de grandes merveilles; il nous a délivrés de nos ennemis et nous fera parvenir à la couronne de la victoire. » Ils passèrent ainsi toute la nuit dans la prière et le chant des hymnes.

Le jour suivant, Lysias remonte à son tribunal et se fait amener les saints martyrs. Comme on les conduisait, ils chantaient : « Donnez-nous, Seigneur, votre secours dans la tribulation, car vain est le salut qui vient de l'homme. Avec l'aide de Dieu, nous ferons des prodiges, et il réduira à néant toute la puissance de nos persécuteurs. » La voix du préfet vint faire trêve à ces chants : « Eh bien! quelle est votre détermination? Etes-vous résolus à sacrifier aux dieux? répondez. — Ecoute, ennemi de la vérité; nous te l'avons déjà dit, nous sommes chrétiens; chrétiens nous avons vécu, chrétiens nous voulons mourir. Nous combattons pour la vérité, nous marchons sous la noble bannière du Christ, nous crois-tu assez lâches pour déserter notre drapeau? Non, perds-en l'espérance, jamais nous n'abandonnerons notre Dieu pour nous courber devant de viles idoles et accepter le joug humuliant du prince des ténèbres. Tu sais notre résolution; n'espère donc plus nous séduire par des caresses ou des menaces. Et maintenant, si tu as imaginé de nouvelles tortures, hâte-toi de nous les infliger, car nous avons soif de souffrir pour la gloire de notre roi et de notre Dieu. »

A cette déclaration, le préfet ne put retenir sa colère; ses yeux s'empourprèrent de sang et ses traits se décomposèrent. « Qu'on apporte, dit-il, des sarments et des épines; qu'on allume un immense incendie et qu'on y précipite ces insolents. » Aussitôt fait que dit. La fournaise devient bientôt ardente et les martyrs sont jetés dans les flammes. Mais quel n'est pas l'étonnement du bourreau quand il voit ses victimes se promenant doucement sur ces brasiers incandescents comme dans un jardin de délices et chantant ces cantiques d'allégresse : « Vers vous nous

levons les yeux, ô Seigneur qui régnez dans les cieux. De même que les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leurs maîtres, et les yeux de la servante sur celles de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur, notre Dieu, jusqu'à ce qu'il nous fasse miséricorde. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, parce que nous sommes accablés de mépris. Jetez sur nous un regard de protection, afin que ceux qui ne connaissent pas votre nom ne disent pas : « Où donc est ce Dieu en qui ils ont placé leur espérance? » Leur prière fut exaucée.

Au moment où les païens lançaient contre le ciel et le Dieu des chrétiens d'horribles blasphèmes, voici que les flammes de la fournaise se divisent : une partie s'échappe dans les airs à la vue de toute la foule saisie d'admiration; l'autre sort comme un torrent, se jette sur quelques païens des plus exaltés, et les réduit en cendres.

Quant aux saints martyrs, ils sortirent de la fournaise sans avoir été touchés par le feu, qui n'avait fait que consumer leurs liens. Leur visage rayonnait d'une clarté toute céleste et leur bouche chantait des cantiques à la gloire du Très-Haut. Témoin de ces merveilles, le peuple assemblé n'eut qu'une voix pour louer le Dieu de Côme et de Damien, et bon nombre d'idolâtres se convertirent. Seul, le préfet persista dans son incrédulité. Revenu de son étonnement, il renchérit encore sur sa première cruauté : « Par les dieux tout-puissants, dit-il aux martyrs, vous me jetez dans une véritable inquiétude, et vos maléfices sans cesse renouvelés me font craindre pour vous. Mais cependant, je veux une fois encore user de miséricorde : sacrifiez, et les plus grands honneurs sont à vous.

— Perfide! répliquèrent les martyrs, tu n'as pu nous vaincre par la torture, voici maintenant que tu aiguises d'autres armes. Mais, sache-le, c'est en vain que tu veux nous séduire, car ce n'est point la magie, mais la puissance de notre Dieu qui nous a fait triompher du feu. Une fois encore, nous le répétons, jamais nous ne sacrifierons à des pierres sans raison Dieu notre maître, il le sera jusqu'à la fin. »

LE CHEVALET — LA LAPIDATION

A ces mots, le préfet s'écria plein de rage : « Ah! vous ne voulez donc pas obéir à mes ordres! Eh bien! moi je ne me lasserai pas de vous tourmenter. Vous avez subi les tortures de la flagellation, vous allez endurer maintenant celles du chevalet, et, cette fois, j'en suis sûr, je vaincrai votre obstination. Gardes, qu'on m'obéisse; qu'on suspende ces impies au chevalet; qu'on laboure leurs chairs avec des ongles de fer jusqu'à ce qu'ils se soumettent. Les saints martyrs s'étendirent eux-mêmes sur leur lit de douleur, mais l'ange du Seigneur descendit de nouveau du ciel pour les protéger. En effet, les bourreaux avaient beau déchirer leurs chairs sanglantes, le médecin du ciel guérissait aussitôt leurs plaies et ils ne ressentaient aucune souffrance. Les questionnaires, harassés de fatigue, tombaient épuisés. A ce spectacle inouï, le préfet fit cesser la torture, et les glorieux athlètes se présentèrent pleins de la grâce de Dieu et le visage resplendissant de bonheur. Leurs bienheureux corps étaient exempts de toute blessure. « Il est évident, dit alors le préfet, que vos maléfices seuls ont pu vous faire affronter de tels supplices, mais j'en prends les dieux à témoin, je ne cesserai pas de vous torturer jusqu'à ce que vous obéissiez aux édits de l'empereur. — Les empereurs, nous les méprisons, répondirent Côme et Damien, car nous avons dans le ciel un roi dont la puissance est autrement grande, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, dans la main de qui les rois de la terre ne sont que des jouets. Quant à tes tourments, tu sais mieux que nous combien ils nous sont peu redoutables. » Sur l'ordre du président, Côme et Damien furent attachés sur des croix, près desquelles se tenaient leurs trois frères Anthime, Léonce et Euprèpe. Au signal donné, la lapidation commença. Mais, ô prodige, les pierres, au lieu d'atteindre les patients, revenaient frapper ceux qui les avaient lancées. Le juge, encore une fois déçu, ne contint plus sa fureur. Il fit venir quatre archers qui décochèrent contre les deux frères des flèches empoisonnées. Mais le même miracle se renouvela : les flèches, changeant de direction, venaient frapper les spectateurs et semaient la mort parmi eux.

LE TRIOMPHE DANS LA MORT — LE CHAMEAU INTELLIGENT

En face de ce nouveau prodige, le préfet fut troublé jusqu'à la mort, et l'ordre fut donné de décapiter les saints martyrs. Ils furent donc conduits au lieu de leur supplice. Pendant le trajet, ils chantaient tous d'une voix : « Il est bon de bénir le Seigneur et de louer votre nom, ô Très-Haut, afin de publier votre miséricorde dès le matin et votre vérité pendant la nuit; votre bonté a éclaté magnifiquement sur nous. L'insensé ne connaît pas ces choses, et le fou ne les comprend pas. » Après ce cantique, les bienheureux levèrent les mains au ciel, et ayant prié intérieurement, ils dirent tous : *Amen*. Ils s'offrirent alors à leurs bourreaux, et, tandis que leur tête tombait sous la hache, leur âme était reçue dans les joies ineffables de l'éternité.

Les chrétiens recueillirent leurs corps. Mais il survint une discussion à propos du désir que Côme, on s'en souvient, avait manifesté de n'être pas enseveli avec son frère Damien. Au moment où la question se compliquait, on vit apparaître au milieu de la foule un magnifique chameau d'une taille gigantesque et inconnu aux habitants de la contrée. Il vint se placer près des corps des saints martyrs, et, comme autrefois l'âne de Balaam, il fit retentir sa voix sonore : « Hommes de Dieu, dit-il, vous avez été tous témoins des merveilles opérées par ces bienheureux martyrs; vous devez donc avec nous leur témoigner votre reconnaissance en ne séparant pas après la mort ceux qu'une si vive affection a unis pendant la vie, mais en les ensevelissant ensemble dans un même sépulcre. » Saisie d'admiration à la vue de ce prodige inouï, la foule glorifia Dieu qui sait se servir d'animaux sans raison pour faire éclater sa gloire. Une même tombe renferma donc les restes des bienheureux martyrs.

Leur culte s'est répandu par toute la terre, et l'Occident comme l'Orient se glorifie de posséder une partie de leurs saintes reliques. Les noms de Côme et de Damien sont inscrits au Canon de la messe.

SAINT ELZÉAR DE SABRAN. CONFESSEUR

Fête le 27 septembre.

La virginité dans le mariage.
(Reproduction d'une gravure appartenant à la famille actuelle de Sabran.)

L'OFFRANDE D'UNE MÈRE

Elzéar était fils d'Hermengaud, baron de Sabran et comte d'Arian, et de Laudune d'Aube de Roquemartine, que tout le monde se plaisait à appeler « la bonne comtesse. »

Cette pieuse femme était d'une ferveur si édifiante que, peu de temps avant la naissance d'Elzéar, son confesseur, Jean de Julien et une sainte dame, son amie, Garsende d'Alphant, avaient prédit que Dieu opérerait de grandes choses soit par elle, soit par son enfant.

Quand elle eut donné au monde, en 1285, ce gage de bénédiction, elle le prit dans ses bras et l'élevant vers le ciel :

« Mon Dieu, dit-elle, vous qui êtes le souverain Seigneur de toute créature, je vous offre cet enfant afin que vous trouviez en lui un digne serviteur. Si vous prévoyez qu'il vous doive un jour être infidèle, retirez-le du monde, dès que l'eau du baptême en aura fait votre fils d'adoption. »

LE PETIT AMI DES PAUVRES

Cette prière fut agréable à Dieu; l'enfant reçut le saint baptême, et, grandissant en force et en sagesse, montra bientôt que la sainteté ferait en lui sa demeure.

En effet, dès l'âge de trois ans, quand sa gouvernante le menait hors du château, s'il rencon-

trait un pauvre, il poussait des cris et ne s'apaisait que lorsque le malheureux avait reçu une aumône.

Un peu plus tard, tout ce qu'il pouvait gagner dans ses jeux enfantins, il le réservait pour les indigents ; c'était au milieu de leurs enfants qu'il prenait ses meilleures récréations et souvent il voulait qu'on en mît plusieurs à sa table. Mais ils ne jouissaient pas seuls de ses bontés, tout le monde le trouvait sans cesse bienveillant, respectueux, empressé. Il pratiquait déjà avec zèle l'humilité et l'obéissance, et, par un merveilleux et précoce assemblage de toutes les vertus, provoquait plutôt qu'il ne suivait les conseils qu'on lui donnait.

LE DÉSIR DU MARTYRE

Quand il fut en état de commencer ses études, il fut envoyé auprès de son oncle, Guillaume de Sabran, abbé de Saint-Victor de Marseille. Là, il se forma de plus en plus à la pratique de la sainteté et commença à s'enflammer d'un tel amour de Dieu qu'un religieux l'entendit un jour exprimer le désir d'aller aux pays des infidèles verser son sang pour Jésus-Christ.

LE MARIAGE ET LA VIRGINITÉ

Cependant, à l'âge de dix ans, il fut retiré des mains de son oncle. Charles II, roi de Naples et comte de Provence, avait prié le comte d'Arian, son père, de le fiancer à Delphine de Signe, de la famille des vicomtes de Marseille (1). Cette noble et riche demoiselle avait deux ans de plus qu'Elzéar et ne lui était pas inférieure en vertus. Privée de bonne heure de ses parents, elle avait résolu d'offrir à l'Agneau sans tache le lis de sa virginité. Mais ses tuteurs s'y opposèrent.

A la nouvelle de ce projet d'alliance, elle eut souhaité voir ses richesses anéanties et la beauté de son corps dévorée par la lèpre. Elle supplia Dieu avec larmes de ne pas la priver de son chaste trésor, et elle attendit pleine d'espérance.

Elzéar et Delphine furent donc fiancés à Marseille, et trois ans après, le mariage fut célébré au château de Puy-Michel, héritage de la jeune fille.

Après les jours de réjouissance, jours de martyre pour la vierge, les deux époux furent conduits en Provence, au château d'Ansouis, où était né Elzéar.

Delphine n'avait pas cessé de prier, recommandant sa virginité à Dieu. Elle demanda à Elzéar de vivre dans la continence. Il y consentit, à moins que Dieu ne leur manifestât une autre volonté.

Il jeûnait rigoureusement tout le Carême, quoique son âge ne l'y obligeât point, et portait sur sa chair un rude cilice.

VISIONS ET EXTASES

Il avait quinze ans, quand son oncle, le sire d'Agoult, l'invita à venir passer la fête de l'Assomption en son château de Sault. Un nouveau prêtre devait y célébrer pour la première fois et un chevalier y être armé.

Elzéar se rendit à cette invitation et, pour se préparer à la fête de la glorieuse Vierge, il passa une partie de la nuit en prières, assista au chant des Matines, fit sa confession et reçut la Sainte Eucharistie.

Au festin qui suivit la messe, notre Saint, par respect pour ses oncles qui s'y trouvaient, voulut servir lui-même. Comme il prenait sa réfection après eux, l'esprit de Dieu s'empara de lui et embrasa son cœur d'un tel amour que son visage parut tout en feu. On crut à un accès de fièvre et on le transporta dans sa chambre. Resté seul, le Saint se mit aussitôt à genoux, se livrant sans réserve à l'empire de la grâce.

L'Esprit-Saint lui fit alors comprendre la brièveté de la vie, la vanité des richesses et l'infinie beauté et noblesse de la chasteté. Emerveillé, il voulait fuir au désert, mais une voix venue du ciel l'en dissuada. Et comme il alléguait sa fragilité : « Je sais ce que tu peux, répliqua la voix mystérieuse; ce que tu ne pourras pas, je l'accomplirai moi-même, je suppléerai à ta faiblesse. »

Dès ce moment, il se sentit entièrement porté à Dieu : ses affections, ses désirs ne trouvaient aucun attrait aux choses de la terre ; il rejeta la pensée de vouloir donner un héritier à son nom et à sa fortune et résolut de garder perpétuellement la chasteté, sans toutefois en émettre le vœu.

Cette heureuse correspondance à la grâce fut bientôt récompensée; l'aiguillon de la chair s'émoussa en notre Saint, et la présence des deux époux était toujours l'un pour l'autre une invitation à la vertu.

De longues et ferventes prières prolongées dans la nuit attirèrent de nouvelles grâces. De fréquentes visions montraient clairement à notre Saint les mystères de notre foi.

A l'âge de dix-sept ans, comme il se trouvait à Aix, auprès du roi Charles II, il se leva une nuit pour prier et vint s'agenouiller contre la fenêtre d'une salle inoccupée. Là, il tomba en extase, et demeura dans cet état jusqu'au lendemain matin.

Mais, après ces faveurs, sa langue demeurait muette, comme celle de saint Paul, pour en retracer la magnificence.

L'UNION AVEC DIEU

Entièrement absorbé par la pensée du ciel, il souffrait quand il se trouvait dans la compagnie des hommes et souvent il oubliait la nourriture quand il était à table.

Il fut un jour invité aux noces d'une parente. Ce n'était point précisément les noces de Cana et le vin y faisait moins défaut que la vertu. Durant cinq jours, ce fut une suite ininterrompue de fêtes : le plaisir, les jeux, les danses occupaient tous les moments de la journée et une partie de la nuit : horribles souffrances pour Elzéar que sa position obligeait à s'y trouver. Il ne pouvait plus prier et ses oreilles, habituées aux chastes discours de son épouse, entendaient des paroles dignes de l'enfer.

Mais Dieu était au dedans de lui. En effet, chaque matin, après quelques heures données au repos, il se livrait à de longues prières, et les larmes qu'il répandait avec effusion témoignaient combien son oraison était fervente.

HABILE ADMINISTRATEUR — LES DIX COMMANDEMENTS DE SAINT ELZÉAR

Cependant, à l'âge de vingt ans, afin de se soustraire aux tracas du monde et à la tutelle gênante de sa famille qui était loin d'approuver sa conduite héroïque, il quitta Ansouis pour se retirer avec sa sainte épouse au château de Puy-Michel. Prenant aussitôt en main les affaires de la maison, il fit pour ses gens un règlement si sage que plusieurs seigneurs s'empressèrent de l'adopter, et quelques-uns, ayant connu par révélation

(1) Nous consacrerons bientôt une notice spéciale à cette digne compagne de saint Elzéar.

céleste sa vie admirable, résolurent de l'imiter encore dans sa chasteté.

Ce règlement fut divisé plus tard en dix articles connus sous le nom de *dix commandements de saint Elzéar*. Il défend le blasphème, le travail du dimanche, les jeux de hasard, et prescrit la fréquentation des sacrements, les devoirs de la charité, etc.

Notre Saint allait de clarté en clarté. Tous les jours, il récitait avec une grande dévotion l'office canonial; non content des jeûnes prescrits par l'Eglise, il s'en imposait d'autres, tous les vendredis, tous les jours de l'Avent et aux vigiles de plusieurs fêtes.

SAINT ELZÉAR ET LES LÉPREUX

L'amour de Dieu nourrissait en lui celui du prochain. Chaque jour, il introduisait chez lui douze pauvres ou lépreux, leur lavait les pieds, leur baisait la bouche et, après les avoir admis à sa table, les congédiait avec une bonne aumône.

Un jour, accompagnant à la chasse quelques personnes de sa famille, il les pria de le devancer; puis, avec deux serviteurs, il se dirigea vers une léproserie voisine. Six malheureux étaient là, le visage rongé par la terrible maladie. Ils inspiraient la plus profonde horreur : « Salut à vous, mes amis, » leur dit le Saint d'un air affable. Et après quelques paroles affectueuses et quelques exhortations, il les embrassa tous.

Mais, ô prodige! au contact de ses lèvres pures, l'horrible lèpre disparaît et un parfum suave embaume toute la maison. Le Saint est le premier à s'étonner du miracle, il s'empresse de se retirer, laissant à ses protégés une riche aumône. Et voilà qu'au sortir de sa pieuse visite, une brillante lumière s'échappe de sa tête et va atteindre la léproserie, remplissant l'espace qu'il parcourt, jusqu'à ce qu'il ait rejoint la compagnie, déjà assez éloignée.

Confus de ce prodige, Elzéar défendit sévèrement à tous ceux qui en avaient été les témoins de le révéler de son vivant.

D'autres miracles récompensèrent sa charité : deux fois ses provisions de farine se multiplièrent pour soulager les pauvres; il guérit, à Arles, une petite fille, nommée Constance d'Aube, en lui posant la main sur le front.

SAINT ELZÉAR PARRAIN DU BIENHEUREUX URBAIN V

Un jour, saint Elzéar fut appelé au château de Grisac, dans le Gévaudan, pour y être le parrain d'un enfant qu'attendaient le comte de Grimoard et sa femme, Amphelise de Montferrand. Mais, au lieu d'apporter la joie, la naissance de cet enfant causa l'étonnement et la consternation dans la famille. Ce n'était qu'une masse informe de chair, sans apparence humaine. Le comte Elzéar se trouvait alors dans sa chambre : on lui présente cette monstrueuse créature. Saisi d'une grande pitié, il invoque le ciel, et aussitôt, par un changement admirable, cette masse horrible se transforme en un bel enfant plein de vie et de santé.

Le Saint, après avoir tenu l'enfant sur les fonts sacrés, dit à ses parents : « Prenez bien soin de votre fils; un jour il sera le premier et le plus grand des chrétiens. » Cet enfant prédestiné devint abbé de Saint-Victor, puis il monta sur la chaire de saint Pierre sous le nom d'Urbain V, et il eut la joie d'inscrire lui-même son parrain au catalogue des saints.

LE HÉROS DE DOUCEUR

Elzéar gouvernait depuis trois ans son château de Puy-Michel, quand la mort de son père le fit comte d'Arian, en Italie, et baron d'Ansouis en Provence.

Les habitants d'Ansouis le reçurent avec bonheur, mais ceux d'Arian, gagnés par des seigneurs qui convoitaient ses richesses ou redoutaient sa vertu, s'opposèrent fortement à notre Saint.

Durant trois ans, il eut à supporter leurs injures, leurs menaces et parfois même leurs embûches; mais aucune plainte ne sortit de sa bouche; aucun mouvement de colère ou d'impatience ne lui échappa. Et comme sainte Delphine lui en témoignait son étonnement : « En vérité, lui répondit-il, je ressens bien, à la vue de ces outrages, quelque pointe d'indignation au fond de mon cœur, mais je tourne aussitôt mon âme vers les souffrances de mon Sauveur et je me dis : Que l'on m'arrache la barbe, que l'on me donne des soufflets, je ne souffrirai jamais autant que mon Jésus. Dans cette pensée je suis heureux de mes humiliations, et Dieu me fait la grâce d'aimer davantage ceux qui me les procurent. »

Le prince de Tarente, qui l'avait pris en grande estime, lui offrit de réprimer les rebelles par la force armée. « Non, répondit le Saint, la puissance de Dieu et la justice les ramèneront à la saine raison. »

Et c'est ce qui arriva; car, dans la suite, il fut non seulement honoré et respecté comme un seigneur, mais encore aimé comme un père.

Il trouva dans le château une série de lettres adressées à son père, par lesquelles la calomnie avait essayé de lui nuire. Rejetant tout sentiment de vengeance, il les détruisit afin que l'on crût qu'il les ignorait; il témoigna même une affection particulière à celui qui avait été l'organisateur du complot. L'ayant un jour invité à un festin, il lui fit prendre la place d'honneur, et, sur le point de le congédier, il le combla de riches présents.

L'AMOUR DE LA JUSTICE

Néanmoins, cette douceur ne s'exerçait pas au détriment de la justice. Elzéar ne souffrait aucune faiblesse de la part des juges; il faisait poursuivre les malfaiteurs; ceux qui étaient condamnés à la peine capitale, il les préparait lui-même à la mort, convertissant les endurcis, et faisant accepter à chacun son sort avec joie. A ceux qui étaient condamnés à une amende pécuniaire, il remettait un tiers ou la moitié de la somme, et le tout s'ils étaient pauvres, mais en secret et par une main étrangère, afin de ne pas encourager au crime dans l'espoir de l'impunité.

LE CHEVALIER

Le roi Robert II de Naples accueillit Elzéar avec une grande bienveillance, et, à la suite d'un tournoi où le noble comte l'emporta sur tous ses adversaires, il voulut l'armer chevalier de sa propre main. La nuit où devait s'accomplir cette cérémonie, Elzéar pria dans l'église avec une telle ferveur qu'il ne vit point les brillantes phalanges des chevaliers qui passaient près de lui tout éclatants d'or, et n'entendit point le son bruyant des instruments de musique; son âme, pénétrant dans le ciel, était insensible aux accents de la terre. Il comprit encore mieux les richesses et délices ineffables de la patrie bienheureuse, et résolut de faire le vœu de chasteté, aussitôt que les circonstances le lui permettraient.

SAINT ELZÉAR DÉFENSEUR DU POUVOIR TEMPOREL

L'empereur Henri VII assiégeait la ville de Rome, et son dessein était d'enlever la couronne

d'or que les papes donnaient aux empereurs le jour de leur sacre. Les Romains demandèrent le secours du roi de Naples, et Robert leur envoya son frère Jean de Morée et le comte Elzéar, à qui il confia le commandement de ses troupes. Les impériaux s'étaient déjà emparés de la rive gauche du Tibre; les défenseurs du Saint-Siège s'établirent sur la rive droite pour protéger la basilique de Saint-Pierre et le fort Saint-Ange. On se battit durant deux mois jusqu'à ce que l'empereur Henri VII, désespérant d'arriver à ses fins sacrilèges, abandonna Rome après s'être fait couronner à Saint-Jean de Latran (29 juin 1312).

LE VŒU DE CHASTETÉ

Sur ces entrefaites, le comte avait envoyé un messager spécial à sainte Delphine, qui était alors au château d'Ansouis, la priant de venir le rejoindre avec l'amie de leur famille, la pieuse Garsende d'Alphant. Cette dernière était malade, Delphine vint seule; mais Elzéar, voulant émettre ce vœu en présence de la noble dame qui les y avait engagés, demanda au prince la permission de s'éloigner deux ans.

De retour en Provence, au château d'Ansouis, ils passèrent saintement les fêtes de Pâques et se préparèrent à l'émission de leur vœu, jusqu'à la fête de sainte Marie-Madeleine. En ce jour, après avoir entendu la Sainte Messe et reçu la Sainte Eucharistie, ils vinrent à la chambre où Garsende, malade, était couchée; là, se trouvaient aussi Alasie, religieuse, sœur de Delphine, et Ivorde, fils de Garsende. Alors Elzéar, fléchissant le genou, et la main posée sur les saints Evangiles, prononça les paroles suivantes :

« Seigneur Jésus-Christ, auteur de tout bien, pauvre pécheur que je suis, je sais que sans votre secours spécial, je ne puis vivre dans la chasteté; mais plein de confiance en votre assistance, je promets à vous, à votre très sainte Mère, et à tous les saints de vivre chastement et de conserver jusqu'à la mort cette virginité que vous avez protégée jusqu'ici. Et pour sceller cette promesse, je suis prêt à verser mon sang. »

Après lui, Delphine renouvela le vœu qu'elle avait déjà fait en particulier et Ivorde suivit l'exemple des deux Saints. La pieuse Garsende qui, depuis longtemps, désirait ce jour, ne put retenir sa joie; c'était le seul désir qui la retenait sur la terre. Peu de temps après, en effet, son âme s'élançait vers le bonheur éternel, et les deux époux avaient révélation de sa gloire.

SAINT ELZÉAR ET SAINTE DELPHINE, PIONNIERS DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

A cette époque, le comte fit un voyage dans le Languedoc. La bienheureuse Delphine ne recevant pas de ses nouvelles, lui écrivit à Avignon pour s'informer de l'état de sa santé. Il lui manda aussitôt cette belle réponse: « Je suis bien portant, et ne puis comprendre que vous soyez en peine de moi, ayant l'occasion de me voir à tout moment. Ne savez-vous pas que je fais ma demeure ordinaire dans la plaie du Cœur de Jésus-Christ? C'est là que vous me trouverez toujours quand vous voudrez savoir de mes nouvelles. »

Saint Elzéar, comme saint Bernard et sainte Gertrude, avait deviné les trésors de grâce renfermés dans la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dévotion dont le complet épanouissement était réservé à notre époque.

UN PRÉCEPTEUR

Dès que les deux ans de séjour en Provence furent écoulés, Elzéar revint à Naples où le roi Robert lui confia l'éducation de son fils Charles, duc de Calabre. Déjà les mœurs dépravées des courtisans avaient perverti l'enfant. Il était léger, et son oreille se plaisait aux discours déshonnêtes et sa bouche aimait à les redire.

Elzéar le prit à part. « Il est indigne d'une personne royale, lui dit-il, de se complaire dans les paroles lascives et dissolues, car les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs; un sang illustre doit au contraire briller par la distinction des paroles et la pureté des mœurs. »

Le comte ne se lassa point dans ses exhortations, et bientôt le jeune prince fut complètement changé, à la grande admiration de tous les seigneurs de la cour.

AMBASSADE ET MALADIE — DERNIER COMBAT

Le roi Robert, toujours plein d'estime pour notre Saint, le choisit comme ambassadeur auprès du roi de France Charles IV, afin de négocier le mariage du duc de Calabre son fils, avec Marie, fille de Charles, comte de Valois; une brillante et nombreuse escorte l'accompagna.

Reçu avec empressement à la cour de France, Elzéar accomplit heureusement sa mission. Mais peu de temps après, tandis qu'il se trouvait encore à Paris, une fièvre maligne le saisit. Le Saint comprit le message divin et continua avec ferveur sa préparation à la mort, préparation à laquelle il avait accordé toute sa vie. Il fit une confession générale et, bien qu'il eût conservé l'innocence baptismale, il pleura amèrement ses fautes, s'estimant le plus grand des pécheurs.

Tous les jours, il entendait la Sainte Messe. Dans les souffrances de cette maladie, il renouvela ses prodiges de patience et, poussé par l'Esprit-Saint, il déclara le secret qu'il avait jusque-là caché au monde. « Homme mauvais que je suis, j'ai été sauvé par la sainteté d'une épouse vierge à qui j'ai laissé sa virginité. »

Après avoir reçu l'Eucharistie, tandis qu'on lui administrait l'Extrême-Onction et que l'on disait : Par votre sainte croix et passion, délivrez-le Seigneur, il répondit : « C'est en elle que j'ai mis mon espérance et que je veux mourir. »

Mais tout à coup son visage prit un air terrible comme celui d'un lutteur aux prises avec un puissant adversaire. « Que la force des démons est effrayante! s'écria-t-il; mais heureusement la passion du Christ les a terrassés; » et un moment après il ajouta encore : « Je me remets entièrement au jugement de Dieu. »

A ces mots il rentra dans le calme; une beauté et un éclat divin empourprèrent son visage; alors son âme, attendue par les anges, s'envola vers Dieu. C'était le 27 septembre de l'an 1323; il était âgé de trente-huit ans.

A cette mort assistait un jeune seigneur très débauché. Il fut à l'instant saisi d'un vif repentir de ses fautes, et, sans retard, se confessa en versant d'abondantes larmes.

Comme saint Elzéar était du Tiers-Ordre de saint François, les Cordeliers de Paris réclamèrent le droit d'enterrer son corps dans leur église, où il demeura quelque temps. Cependant, les précieuses reliques furent transportées, cette même année, dans la ville d'Apt en Provence, et ensevelies dans l'église des Frères-Mineurs; mais, à la grande Révolution, le saint corps fut confié à l'ancienne cathédrale qui le possède encore avec celui de sainte Delphine. De nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau et des morts ressuscitèrent par son intercession.

SAINTE HILTRUDE, VIERGE

Fête le 27 septembre.

Sainte Hiltrude se sauve, la nuit, du manoir paternel pour suivre sa vocation.

LE LIS ENTRE LES ÉPINES

Depuis que le Christ incarné pour le salut des hommes a expiré au sommet du Calvaire, son sang s'est répandu dans le monde entier et a fait germer des vierges. Ces épouses du divin Roi depuis le berceau jusqu'à la tombe ont été entourées d'épines : car il y a une union remarquable et très intime entre la douleur et la virginité. C'est une sainte Agnès subissant le martyre, une sainte Thérèse endurant pendant sa vie les blessures douloureuses de l'amour. La sainte que nous vénérons aujourd'hui n'est pas morte dans les supplices, n'a point eu le cœur percé du dard enflammé de la séraphique vierge espagnole, mais son berceau a été entouré de ces épines salutaires qui protègent et gardent le lis naissant.

Elle naquit en Aquitaine, au milieu du VIII^e^ siècle, d'une famille où la vertu et la loyauté chevaleresque le disputaient à la noblesse de l'origine. Son père, le comte Wibert, était une âme droite qui avait voué à Pépin, son roi, une fidélité sans mesure et sans retour. Cet attachement lui attira une violente persécution. Vaïfre, duc d'Aquitaine, vassal rebelle et insoumis, s'irrita contre le comte, pilla ses domaines et ruina son château. Wibert se retira auprès de Pépin le Bref, dont l'amitié lui était assurée. Le roi de France, pour le récompenser de son attachement si généreux et si désintéressé, et le dédommager des pertes qu'il avait subies, lui

donna de vastes possessions sur les confins du Hainaut et de la Tiérarche. Le comte avait avec lui toute sa famille : Ada, sa vertueuse épouse, Gontard, l'aîné de ses enfants, Berthe, et notre sainte qui, à cette époque, sortait à peine de l'adolescence. Wibert prit possession de ses domaines entre le Molhain et la gracieuse vallée de Semuesque. Il donna à cette portion de terrain le nom de Liessies, qui exprimait bien que cette terre était une terre de joie, joie d'autant plus douce que les épreuves antérieures avaient été plus cruelles.

Les douleurs avaient cessé, la main miséricordieuse du Tout-Puissant avait écarté les épines, et Hiltrude apparaissait aux yeux des hommes comme un lis tout éclatant de blancheur virginale et tout suave de parfum.

LA PREMIÈRE PENSÉE D'UN HOMME DE FOI SAINTE ÉMULATION

Le comte Wibert, aidé des vassaux qui l'avaient suivi à la cour du roi de France et dans sa nouvelle terre, se construisit un château dont la splendeur était en proportion avec la dignité de son rang. Son domaine était vaste, entouré d'épaisses forêts, bordé de prés fertiles, fécondé par les flots de l'Helpe poissonneuse : il pouvait jouir du beau spectacle d'une nature luxuriante et chasser le cerf et le jeune daim à travers les taillis. Mais tout cela lui paraissait vide et désert : la pensée de Dieu remplissait son âme, et quand, du haut de la tourelle, il contemplait le vallon qui s'étendait à ses pieds et le bois qui dessinait là-bas ses gracieux contours, il rêvait d'un monastère bénédictin dont la cloche argentine annoncerait à tous les échos d'alentour l'heure de la prière. Ce rêve, né d'une pensée de foi et d'amour, ne demeura point sans suites, le pieux comte, en effet, s'empressa de bâtir une maison monastique, qui fut confiée aux fils de saint Benoît dont la gloire et les vertus étaient connues de tous. Albéric, évêque de Cambrai, vint en faire la consécration et lui donner pour patron saint Lambert, évêque de Tongres (765). Quand il fallut choisir un Abbé, les regards du pontife se portèrent sur Gontard, dont la sainteté, déjà fort avancée, n'était mise en doute par personne.

Lorsque Hiltrude vit son frère revêtu de la dignité abbatiale, et consacré pour jamais au service du Seigneur, son cœur pur et virginal, excité par l'exemple d'un frère vertueux, ressentit d'une manière vive et irrésistible les attractions du Roi des rois, qui la voulait pour son épouse. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle apprenait de son frère la rendait saintement jalouse, et déjà elle aspirait après le jour où il lui serait donné de combler ses vœux et de se donner à Jésus pour jamais. Ce jour vint; mais il apporta avec lui des larmes et des douleurs d'autant plus cuisantes, qu'elles lui vinrent de la part de ceux qu'elle aimait le plus en ce monde après Dieu.

LES FIANÇAILLES D'UNE ÉPOUSE DE JÉSUS L'ÉPINE DOULOUREUSE

Hiltrude entendait donc la voix suave et douce du Sauveur. Sa mère avait toujours dirigé ses aspirations vers le ciel; son père l'avait conduite auprès des vierges qui vivaient de la vie des anges sous la conduite de sainte Aldegonde; elle connaissait l'histoire de ces saintes religieuses; son frère lui avait parlé du bonheur qu'on éprouve à appartenir à Dieu seul, et Jésus lui-même, de sa voix impérieuse, lui demandait de quitter le monde, d'abandonner sa famille, de renoncer à toute pensée de gloire humaine, et de le suivre à travers les sentiers parfumés de la virginité. Les cœurs purs ne manquent jamais de lumière et savent comprendre les moindres désirs du Maître. Aussi Hiltrude promit-elle à Celui qui voulait être son Epoux divin, de lui appartenir sans retour, et de conserver intact jusqu'au dernier soupir le lis embaumé de la pureté. La vierge choisie préludait ainsi par cette promesse au mariage irrévocable qu'elle devait contracter plus tard avec Jésus-Christ.

Le monde, qui ne comprend point les aspirations des cœurs chastes, jugeait tout autrement des vertus d'Hiltrude. L'expression de candeur et de beauté idéale que la grâce avait gravée sur son visage ne laissa pas de frapper les regards des jeunes seigneurs des environs. Hugues, jeune leude d'une grande réputation de loyauté et de bravoure, fit des instances auprès de ses parents pour l'avoir en mariage. Personne ne connaissait encore le vœu de la jeune fille, aussi les parents ne pouvaient s'imaginer qu'ils rencontreraient en elle l'ombre même d'un refus. Quand ils lui firent la proposition, Hiltrude se leva, et, avec cette fierté respectueuse, mais inébranlable, que donne l'amour de Dieu, répondit à son père : « Depuis longtemps j'aime par-dessus toutes choses Jésus-Christ; je lui ai donné ma foi : c'est avec lui que je désire ardemment contracter une alliance. Si vous m'aimez véritablement, si vous me traitez comme votre fille, si vous ne me séparez point de celui que j'ai choisi pour mon Epoux, je serai toujours votre enfant; si, au contraire, vous vouliez contraindre ma volonté, comment pourrais-je croire que je suis encore votre fille? »

Une résolution si ferme et un langage si énergique produisirent une impression profonde sur les parents de la Sainte. Néanmoins ils ne voulurent point s'avouer vaincus, et se dirent que leur enfant était sous l'impression d'un moment de ferveur qui serait assurément passagère. Ils se mirent à l'œuvre de nouveau et essayèrent de la gagner par les insinuations et les prières : la vierge demeura inébranlable, et resserra encore les liens qui l'unissaient au divin Sauveur.

Un jour que les instances avaient été plus fortes et les supplications plus touchantes, Hiltrude se lève, le cœur palpitant d'émotion, renouvelle sa promesse, et, à l'abri des regards de ses parents, quitte le toit paternel, et s'enfonce dans les profondeurs de la forêt, résolue à y demeurer cachée et à y prier pour le salut de son âme et pour sa famille, qui semblait ne vouloir point entendre la voix du ciel.

BERTHE PREND LA PLACE DE SA SŒUR — L'ORATOIRE LE VOILE

Quels ne furent point l'étonnement et la douleur du comte et de son épouse, quand ils s'aperçurent que leur enfant avait quitté le château. Ils parcoururent les alentours de la maison, visitèrent le vallon, fouillèrent le bois : ce fut en vain : Hiltrude était introuvable. Ils payèrent un large tribut aux larmes et aux sanglots, mais bientôt ils se consolèrent, et commencèrent à comprendre que leur fille n'était point poussée par un sentiment passager de dévotion, mais par une résolution ferme et inébranlable. Ils allèrent trouver Hugues, lui proposèrent la main de Berthe, qui était vertueuse et resplendissante de beauté. La proposition fut acceptée sans difficulté de la part du noble leude, et les fiançailles eurent lieu. Quelques jours après on découvrit la retraite d'Hiltrude et on lui fit part

aussitôt de l'heureux événement. La Sainte en remercia le Seigneur, mais elle ne voulut point quitter sa solitude avant que le mariage ne fût définitivement accompli.

Elle revint alors auprès de ses parents, qui la reçurent avec des transports de joie et lui permirent de mener sa vie sainte et mortifiée. Hiltrude vécut quelque temps au château, mais bientôt, rompant désormais tout commerce avec le monde, elle se fit construire un oratoire auprès du monastère de son frère, pour y vivre comme vivent les anges de la pureté et de l'amour. Quand elle entendait sonner l'heure de la prière, elle se mettait à genoux, et son cœur qui s'envolait vers Dieu en un essor rapide, en revenait chargé de flammes qui embrasaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher.

Albéric, qui avait jadis consacré le monastère, revint, à la demande du comte, et imposa le voile des vierges à la céleste fiancée. Le mariage était désormais conclu avec l'Epoux divin, et il était aussi solennel qu'irrévocable. Wibert et Ada assistaient à cette scène digne des anges : ils versèrent des larmes de joie et de bonheur; leur sacrifice était largement récompensé.

SAINT BENOIT ET SAINTE SCHOLASTIQUE

A dater de ce jour, la vie d'Hiltrude fut marquée à chaque pas des actes d'une vertu héroïque et des élans d'une prière aussi mortifiée que fervente. Jeûnes rigoureux, disciplines sanglantes, instruments de supplice, prière longue et prolongée, rien n'était assez dur pour elle : Jésus la récompensait de sa générosité par des entretiens intimes et mystérieux, qui lui révélaient les splendeurs du céleste royaume. Le voisinage de son frère était pour elle plus qu'un trésor : les exemples incessants de sainteté qu'il lui donnait chaque jour la remplissaient d'une sainte ardeur pour le service de Jésus-Christ.

Mais les exemples ne suffisaient pas. Gontard franchissait parfois la porte de sa cellule et se dirigeait vers le petit oratoire de sa sœur. Là, il lui parlait de la grandeur du Très-Haut, de la profondeûr du mystère de la Croix, du prix des souffrances, de la puissance de la prière et de la magnificence du ciel, prix sublime des cœurs qui ne cherchent que Dieu seul. Hiltrude répondait à son frère en lui racontant les saintes caresses de son divin Epoux, la joie qui inonde l'âme des cœurs purs, la force souveraine qui les anime pour la douleur et la pénitence. Ainsi ces deux cœurs, également épris de l'amour de Dieu, se renvoyaient mutuellement des jets de lumière et de flammes comme deux miroirs sans tache. C'étaient, à deux siècles de distance, saint Benoît et sainte Scholastique s'entretenant des cieux et de leurs merveilles. L'histoire ne nous dit pas si les ombres du soir s'étendirent sans arracher ces âmes virginales à leurs doux entretiens, mais sans doute que plus d'une fois la nuit dut surprendre Gontard et Hiltrude au milieu de ces discours enflammés que les anges contemplaient avec amour.

MORT D'HILTRUDE

Dix-sept ans se passèrent de la sorte : à mesure qu'elle avançait en âge, l'épouse du divin Roi sentait croître sa dévotion; des soupirs fréquents s'échappaient de sa poitrine et demandaient le ciel. Notre-Seigneur se hâta de la ravir à la terre. Sa famille passa alors par des épreuves terribles : Berthe perdit son époux et s'enferma dans un monastère pour y terminer ses jours. Wibert et Ada perdirent tous leurs autres enfants en bas âge : privés d'héritiers, ils lèguèrent tous leurs biens à Hiltrude. Cette dernière, qui sentait sa fin approcher, légua ses domaines à l'abbaye de Liessies et se prépara à la mort. Une maladie de langueur la saisit et l'achemina rapidement vers la tombe. Quand le dernier jour fut venu, elle appela auprès d'elle Gontard, son frère, et Wibert et Ada, ses parents : elle reçut leur bénédiction, puis, pour s'unir davantage avec Jésus, demanda la sainte Hostie et les sacrements de l'Eglise. Tous les religieux du monastère furent admis auprès de son lit mortuaire; ils récitèrent les prières d'usage, et quand ils furent arrivés au psaume où David soupire après le ciel, l'âme de la Sainte s'envola vers son céleste époux (27 septembre 785). Son corps fut inhumé dans l'église de l'abbaye, prés du maître-autel, où son père et sa mère vinrent la rejoindre peu de jours après. Gontard, qui avait fermé les yeux à presque tous les membres de sa famille, et les avait assistés à leur dernière heure, ne tarda pas à aller jouir au ciel de la récompense due à ses nombreux mérites. Il fut inhumé au milieu du sanctuaire.

MIRACLES — TACHES DE SANG

Après la mort de la Sainte, Dieu se plut à entourer son tombeau de toutes sortes de prodiges, car le Seigneur, qui exalte les humbles, ne pouvait laisser dans l'ombre celle qui, durant sa vie, n'avait eu d'autre ambition que de se cacher aux yeux des hommes pour être connue de Dieu seul. A toutes les époques, la Sainte a donné des marques visibles de sa puissance sur la nature et sur les maladies. Sa première œuvre fut de ramener à de vrais sentiments de piété les habitants d'alentour que le vice avait éloignés de l'église. Mais elle accomplit des miracles plus évidents, et qui, dans l'imagination des peuples, eurent un immense retentissement. Les faits sont trop nombreux pour que nous ayons la prétention de les raconter tous, mais les deux ou trois que nous allons rapporter suffiront à la gloire de notre Sainte.

Au commencement du xi^e^ siècle, une bande de malfaiteurs avaient mis le feu au village de Liessies. Les religieux, voyant que l'incendie gagnait de plus en plus et menaçait de tout dévorer, portent la châsse d'Hiltrude et se dirigent en procession vers le lieu du sinistre. Ils adressent une courte prière à la Sainte, et, aussitôt, les flammes s'éteignent d'elles-mêmes.

Vers cette époque, il y avait à l'abbaye de Liessies un portier qui était atteint de surdité. Dans cet état, il ne pouvait rendre aucun service, et ses supérieurs se voyaient obligés de le renvoyer. Affligé au delà de ce qu'on peut dire, le malheureux s'adresse avec larmes à sainte Hiltrude. Le lendemain, il recouvre le sens de l'ouïe, et son oreille devient si délicate que les moindres sons viennent le frapper sans confusion.

Quand l'épidémie ravageait le pays, on portait processionnellement la châsse de la Sainte et le fléau cessait. Toutes les misères trouvaient auprès d'elle force et soulagement : son pouvoir fut immense, et, pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut considérer qu'il fut proportionné à la grandeur de son héroïque vertu.

Mais les temps ne furent pas toujours heureux, et le vallon de Liessies, consacré par tant de vertus, et illustré par tant de miracles, compta dans son histoire plus d'une page écrite en lettres de sang. Nous allons dire quelques mots de ces événements douloureux, sans entrer dans

ces détails que ne nous permettent point les limites de notre cadre.

A partir du VIII[e] siècle, l'histoire se tait sur le culte et les reliques de notre Sainte, et l'on ne sait rien des événements qui suivirent immédiatement la mort de la fille de Wibert. Après le règne de Charlemagne, les Hongrois firent irruption comme un torrent rapide et impétueux qui détruit tout dans sa course. Ils fondirent sur l'abbaye de Liessies, la mirent à feu et à sang, et n'y laissèrent que des ruines : néanmoins, la Sainte qui, du haut du ciel, veillait sur son tombeau, le mit à l'abri de toute profanation, et les nombreux miracles qui s'opérèrent bientôt dans le vallon y attirèrent des foules innombrables. Elmin, évêque de Cambrai, vint lui-même lever de terre le corps d'Hiltrude, sanctifié par la virginité, et l'exposer dans une châsse à la vénération des fidèles. On institua alors sa fête et son office, et on les fixa au 27 septembre. Le mouvement qui portait les fidèles à la vénération de l'illustre vierge s'accentua de plus en plus et l'église fut reconstruite avec une splendeur digne de la sainteté d'Hiltrude.

Mais les jours mauvais reparurent; les barbares de la Révolution, qui détruisaient tout ce qu'il y avait de saint et de sacré, vinrent au monastère de Liessies, expulsèrent les religieux, brisèrent la châsse précieuse, et emportèrent leur butin. Ils oublièrent cependant le coffre en bois qui contenait le corps de la Sainte. Cette relique fut conservée dans la sacristie de l'église paroissiale de Liessies, en attendant que des jours meilleurs permissent de la rétablir.

AUJOURD'HUI

L'heure de la délivrance ne tarda pas à sonner, l'époque lugubre de la Révolution passa, et l'Épouse du Christ put reprendre la place royale qu'elle occupait auparavant. En 1849, Monseigneur Giraud plaça le corps sacré dans une châsse en bronze doré : une cérémonie solennelle rassembla un immense concours de peuple qui vint célébrer à l'envi les gloires de la chaste fille de Wibert.

Aujourd'hui, on se rend à Liessies avec bonheur et vénération, on contemple le banc de pierre où la Sainte se reposait, la fontaine qui servait à la désaltérer. Les riches et les pauvres se confondent dans une même prière et un même amour. Les mères de famille viennent demander à celle qui fut toute pure la virginité pour leurs enfants.

Hiltrude est là, comme une reine, au milieu de ce peuple qui est son peuple : on vient lui demander ces élans d'amour qui l'emportaient si souvent vers le ciel : on engage avec elle de saints entretiens, et l'âme se retire d'auprès d'elle plus forte, plus lumineuse et plus pure.

O sainte Hiltrude, nous crions vers vous, nous vous invoquons; au sein de la gloire de Dieu qui n'est que charité, pourriez-vous n'avoir point de charité pour nous? Priez, afin que nous trouvions la consolation dans nos peines, le remède dans nos maux, le bon conseil dans nos perplexités, et surtout pour que nous ayons la sanctification sur la terre, afin de mériter la gloire dans les cieux. Ainsi soit-il.

JUDITH,

LIBÉRATRICE DU PEUPLE D'ISRAEL

Fête le 27 septembre.

Judith remet à sa suivante la tête du général Holopherne
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

BÉTHULIE MENACÉE

Ce fut un grand sujet de terreur pour les habitants de la Galilée et de la Judée, lorsqu'ils connurent l'approche soudaine d'Holopherne, commandant des armées du roi des Assyriens, Nabuchodonosor.

Depuis plusieurs mois, ce barbare épouvantait par ses déprédations et ses menaces de mort, les contrées de Cilicie, de Cappadoce, de Syrie, de Mésopotamie et d'Idumée qu'il venait de traverser en conquérant. La victoire lui avait été facile. Telle était la frayeur qu'il inspirait, que presque partout les gouverneurs des cités, loin de lui opposer aucune résistance, allaient au-devant de lui pour demander grâce, lui livrant bénévolement leurs récoltes, leurs troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons, pourvu qu'il leur laissât la vie sauve.

Avec ses cent vingt mille hommes de pied, ses douze mille archers à cheval, une multitude d'autres cavaliers, des chariots de guerre et d'innombrables chameaux chargés de vivres, il s'apprêtait à pénétrer en Galilée, quand le petit peuple des Juifs, se dressa tout à coup devant lui et osa lui barrer le passage.

Holopherne s'était flatté de conquérir tout l'Orient au roi Nabuchodonosor son maître, dont les folles prétentions n'allaient à rien moins qu'à conquérir la terre et à se faire honorer comme un dieu.

Jusqu'ici, tout avait marché au gré de ses désirs. Enflé de ses succès, il commençait à se croire invincible et fut très étonné d'apprendre

que les enfants d'Israël songeaient à se défendre, qu'ils occupaient les sommets des montagnes et tous les défilés donnant accès sur la Judée, qu'ils fortifiaient leurs remparts et amassaient du blé comme pour soutenir un long siège.

— Mais quel est donc ce peuple qui nous méprise? demanda-t-il à Achior, roi des Ammonites, l'un de ses vaincus.

— Seigneur, répondit Achior, si vous daignez m'écouter, je vous dirai tout ce que je pense de ce peuple. Il est de la race des Chaldéens. Il a renoncé à adorer plusieurs dieux pour ne servir que le seul Dieu du ciel. Personne n'a pu le vaincre tant qu'il est resté fidèle à son Seigneur. Avant de l'attaquer, assurez-vous bien qu'il a offensé son Dieu; s'il ne l'a fait, vous ne pourrez en triompher; son Dieu le protégera, et vous, vous deviendrez l'opprobre de toute la terre.

— Ah! tu veux faire le prophète, répliqua Holopherne, blessé dans son orgueil. Je te montrerai, moi, qu'il n'y a pas d'autre dieu que Nabuchodonosor. Nous allons t'emmener chez les Israélites: nous les tuerons tous comme un seul homme et tu périras avec eux.

Sur les ordres d'Holopherne, Achior est saisi, ligotté et conduit du côté de Béthulie pour être livré aux ennemis. Mais soudain, quelques frondeurs israélites apparaissant à un détour de la montagne, les gens d'Holopherne prirent peur, attachèrent en toute hâte leur prisonnier à un arbre, et le laissèrent là pour s'enfuir vers leur maître.

Celui-ci, transporté de colère, résolut de mettre le siège devant Béthulie.

Il est difficile de déterminer aujourd'hui avec certitude l'emplacement de cette ville. On sait qu'elle était située au sommet d'une colline et qu'elle dominait la plaine d'Esdrelon, non loin de Dothaïn.

Le *Scheik-Schibel*, l'un des sommets les plus élevés de la chaîne du Carmel, semble répondre le mieux à ces indications de la Bible, et les ruines qui le couronnent, les arasements d'habitations, quelques orifices de citernes presque cachées par les broussailles qui s'en échappent, pourraient bien être ce qui reste aujourd'hui de la patrie de Judith.

LE MANQUE D'EAU

A la vue de tant d'ennemis campés sur les hauteurs voisines, les Israélites, saisis d'effroi, tendirent vers le ciel leurs mains suppliantes; ils se couvrirent la tête de cendres, les prêtres se revêtirent du cilice, et tous s'humilièrent dans le jeûne et dans la prière. Puis ils pourvurent à la défense de la cité. Des feux furent allumés sur les tours, des gardes placés jour et nuit à l'entrée de l'étroit défilé qui seul donnait accès à la ville.

Celle-ci, bien abritée derrière ses rochers, semblait imprenable. Aussi, Holopherne usa-t-il de ruse pour tenter de réduire ses habitants.

Descendu pour une reconnaissance dans la vallée environnante, il s'aperçut que la principale source dont les eaux abreuvaient Béthulie les amenait dans la ville par un aqueduc: il le fit couper aussitôt. Puis, des Ammonites et des Moabites, gens du pays, lui ayant signalé au pied des remparts quelques autres sources moins importantes auxquelles déjà les assiégés venaient furtivement puiser, il plaça auprès de chacune d'elles cent hommes de garde, de façon à empêcher tout approvisionnement d'eau.

C'était un moyen presque infaillible de se rendre en peu de temps maître de la place. Rien de terrible, on le sait, comme les tortures de la soif, surtout sous les ardeurs du soleil de Palestine.

Les gens de Béthulie supportèrent pendant vingt jours ce supplice. Jusque-là, ils trouvèrent de l'eau dans les citernes et les réservoirs ménagés à l'intérieur de la ville; on la distribuait à chacun avec mesure; mais, au bout de ce temps, tout était à sec, et le peuple commença à murmurer et à se plaindre.

« Nous vous en conjurons à la face du ciel et de la terre, dirent-ils à Ozias, chef du peuple, livrez-nous aux mains d'Holopherne plutôt que de prolonger notre lent et cruel supplice. Mieux vaut périr par le glaive que par la soif!

— Reprenez courage, mes frères, leur répondait Ozias, d'une voix entrecoupée par les sanglots. Attendez cinq jours encore, pendant que nous invoquerons la miséricorde du Seigneur. Si, durant ce temps, il ne vient pas à notre secours, nous nous rendrons. »

Sur ces entrefaites, se présenta Judith.

JUDITH

Judith était fille de Merari, de la tribu de Siméon. C'était une noble veuve, dont le mari avait péri trois ans auparavant, au temps de la moisson des orges, victime d'une insolation.

Chacun la respectait pour sa grande vertu. Depuis la mort de son époux, elle s'était ménagé, au haut de sa maison, un appartement secret, où elle vivait retirée avec ses servantes. Elle jeûnait quotidiennement, sauf aux jours de sabbat et aux grandes fêtes d'Israël. Sa conduite était à l'abri de tout soupçon et jamais l'envie ni la médisance n'avaient osé l'attaquer.

Elle était parfaitement belle, dit l'Ecriture, et jouissait d'une grande fortune.

Ayant appris la résolution prise par Ozias de livrer la ville si Dieu ne les secourait dans le délai de cinq jours, elle manda chez elle Chabri et Charmi, anciens du peuple, et leur dit avec force: « N'est-ce pas là tenter le Seigneur? Devons-nous fixer ainsi le terme de sa miséricorde et lui assigner le jour où il devra nous délivrer? C'est une faute : repentons-nous-en.

— Il n'y a rien à reprendre dans vos paroles, ô Judith, dirent les anciens. Suppliez donc vous-même le Seigneur pour nous, car vous êtes une femme sainte et craignant Dieu.

— De votre côté, reprit Judith, demandez-lui de me soutenir dans le dessein que j'ai conçu et qui, je le pense, me vient de lui. Je ne vous en dirai pas davantage maintenant. Tenez-vous seulement cette nuit à la porte de la ville. »

PREMIÈRE ENTREVUE AVEC HOLOPHERNE

La nuit qui suivit, Judith la passa en prières, humiliée sous le cilice et sous la cendre.

De grand matin, elle se releva. Appelant l'une de ses suivantes, elle quitta son cilice et ses habits de veuve; puis elle s'oignit de précieux parfums, disposa sa chevelure en tresses élégantes, se mit sur la tête une coiffure ornée de pierreries, prit les riches vêtements qu'elle portait aux jours de son ancienne félicité, ses plus belles sandales, des bracelets, des pendants d'oreilles, en un mot, tout ce qui pouvait rehausser l'éclat de sa beauté.

Quand elle descendit, vers l'aube, aux portes

de la ville, les anciens et le chef du peuple, qui l'attendaient, furent comme éblouis et la laissèrent passer sans oser lui adresser aucune question. Ils se contentèrent de lui dire : « Que le Dieu de vos pères vous protège et affermisse les résolutions de votre cœur, afin que Jérusalem soit glorifiée en vous ». Et ils la suivirent longtemps du regard.

La prière sur les lèvres, Judith se dirigea vers le camp des Gentils. Une servante l'accompagnait, chargée de provisions, d'huile, de farine, de figues, de pain et d'un vase plein de vin, afin que sa maîtresse, pendant le séjour qu'elle comptait faire au camp des ennemis, ne fût pas obligée de toucher à leurs viandes défendues.

Les vedettes assyriennes arrêtèrent bientôt ces deux femmes en leur criant : « Qui êtes-vous? Où allez-vous? » Judith répondit sans hésiter :

« Je suis une fille des Hébreux. Je fuis de chez eux, parce que je vois qu'ils vont vous être livrés, vous ayant méprisés et n'ayant pas voulu se rendre de plein gré pour obtenir grâce à vos yeux. Je me suis dit : J'irai trouver le prince Holopherne pour lui découvrir leurs secrets et lui donner le moyen de les prendre sans perdre un seul homme.

— Vous avez été bien avisée, dirent les soldats. N'en doutez pas, Holopherne, en vous voyant, sera gagné par vos charmes, et vous aurez la vie sauve. »

Ils connaissaient bien leur maître. En effet, à peine Judith eut-elle été amenée sous escorte à la tente du général assyrien que celui-ci, fasciné et vaincu, lui commanda de se relever, car elle s'était prosternée pour le saluer, et ajouta aussitôt avec douceur : « Ayez bon courage, bannissez de votre cœur toute crainte. Mais dites-moi pourquoi vous avez quitté votre peuple et vous êtes décidée à venir vers nous? »

Judith répondit avec beaucoup d'habileté. Elle fit un tableau saisissant de la détresse des Israélites désolés par la famine et consumés par la soif. « Ils ont même résolu, dit-elle, de tuer leurs bestiaux pour en boire le sang et de manger les choses consacrées à Dieu, choses défendues par la loi. Puisqu'ils se conduisent de la sorte, il est certain que leur Dieu les abandonnera et qu'ils vous seront livrés. »

Un éloge flatteur de Nabuchodonosor et de son général acheva de gagner Holopherne.

— Vous resterez ici, dit-il à Judith. Vous logerez dans la tente où se trouvent mes trésors. Vous serez nourrie des mets de ma table.

— Ceci, dit Judith, je ne puis l'accepter. J'offenserais mon Dieu en usant des aliments qu'il me défend. Je mangerai de ce que j'ai apporté avec moi.

Holopherne n'insista pas, et, sur ses ordres, Judith fut conduite à la tente magnifique qui lui était réservée, avec pleine liberté de sortir le matin avant le jour, le soir à l'apparition des premières étoiles, pour faire sa prière, selon la coutume des Juifs.

Visiblement, Dieu protégeait sa servante.

Elle en était au quatrième jour de cette vie austère et retirée, quand elle reçut d'Holopherne l'invitation d'assister à un grand festin qu'il donnait à ses officiers. Refuser, c'était encourir une disgrâce. Judith répondit simplement :

« Qui suis-je, moi, pour m'opposer à la volonté de mon seigneur! Je ferai ce qu'il trouvera bon et ce qui lui paraîtra le meilleur. »

La jeune veuve reprit donc ses ornements et, ainsi parée, elle entra dans la salle du festin. Holopherne était déjà en liesse. Il dit à sa convive : « Buvez maintenant et mangez avec joie, car vous avez trouvé grâce devant moi. » Judith répondit avec courtoisie : « Je boirai, mon seigneur, parce que je reçois aujourd'hui le plus grand honneur que j'aie reçu de ma vie. »

Cependant, elle ne toucha ni au vin ni aux mets qui lui étaient offerts, mais, fidèle à ses pratiques, elle prit de ce que sa suivante lui avait préparé, et Holopherne ne songea pas à l'en blâmer. D'ailleurs, transporté de joie, il fut vite hors de lui-même, car il but ce soir-là, dit l'Ecriture, plus de vin qu'il n'en avait bu en aucun jour de sa vie.

Judith se trouvait dans une position délicate et périlleuse (1), mais Dieu vint à son aide et précipita le dénouement. Vers le milieu de la nuit, les officiers d'Holopherne, dans un état complet d'ivresse, se retirèrent, comme ils purent, chacun dans sa tente. Les gens de service, qui, de leur côté, avaient fait de copieuses libations, étaient tous profondément endormis, et personne pour veiller autour du général. Judith se trouva enfin seule sous la tente en face de son ennemi étendu sur sa couche où, dans un lourd sommeil, il digérait le vin qu'il avait pris avec excès.

C'était le moment choisi par Dieu pour délivrer Israël. Judith entr'ouvre la tente et signifie à sa suivante qui se tenait près de là de faire le guet. Alors, tremblante, debout près du lit, elle remuait les lèvres en silence, et disait intérieurement à Dieu : « Seigneur, fortifiez-moi, favorisez mon dessein, afin que j'achève, pour le salut de Jérusalem, ce que j'ai cru pouvoir se faire par votre assistance. »

Puis elle s'approcha avec précaution de la colonne qui était au chevet du lit d'Holopherne, délia le cimeterre qui y était suspendu, le tira du fourreau, prit Holopherne par sa chevelure et, disant encore : « Seigneur Dieu, soutenez-moi en ce moment », elle le frappa deux fois sur le cou et lui abattit la tête.

Ensuite, elle détacha des colonnes du lit une draperie dans laquelle elle enveloppa la tête sanglante, jeta le tout dans le sac qui avait servi à renfermer les provisions, le donna à sa suivante et toutes deux revinrent rapidement à Béthulie.

DÉLIVRANCE DE BÉTHULIE

Elles y étaient avant le jour. Bientôt, à la nouvelle de leur arrivée, toute la ville est sur

---

(1) Il est nécessaire, pour ne point se scandaliser mal à propos de la conduite de Judith, de considérer sa parfaite bonne foi, son intention droite et pure de sauver son peuple selon que Dieu le lui inspirait. « Sans doute, dit l'abbé Fillion, elle exposait sa vertu à un grave péril qu'elle aurait dû absolument éviter en des circonstances ordinaires; mais il s'agissait, comme elle le dit elle-même, de sauvegarder l'honneur de Juives nombreuses, de sauver sa patrie, de préserver le temple et l'autel du Seigneur. Pour ce qui est du meurtre d'Holopherne, il faut le juger d'après les principes alors en vigueur; or, il est certain que les peuples de l'antiquité regardaient tous la mort d'un ennemi comme licite, de quelque ruse qu'on se servît pour la procurer. » (Fillion, *La Sainte Bible commentée. Judith.*, ch. IX.)

Judith et sa servante quittent le camp des Assyriens et rentrent à Béthulie.
(Schnorr, Schulgen, Paris.)

pied, notables et gens du peuple leurs flambeaux à la main, pour connaître ce qui est advenu. La jeune et modeste héroïne monte sur un lieu plus élevé, tire de son sac la tête d'Holopherne, et, la montrant à tous, elle s'écrie : « Louez le Seigneur notre Dieu qui n'a point abandonné ceux qui espéraient en lui. Voici la tête d'Holopherne, général des Assyriens, et voici le pavillon sous lequel il était couché dans son ivresse, quand le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme. »

Cependant, il fallait se hâter si l'on voulait triompher par surprise des Assyriens et empêcher des représailles.

La tête d'Holopherne fut suspendue aux remparts comme pour stimuler l'ardeur des assaillants. Chacun prit ses armes, et tous sortirent de la ville en poussant de grands cris. Ce bruit jeta l'alarme au camp des Assyriens, mais le trouble s'accrut dans d'autres proportions lorsqu'on vint dire aux principaux officiers : « Une seule femme juive a mis la confusion dans la maison de Nabuchodonosor. Holopherne est étendu par terre, et sa tête n'est plus avec son corps. »

Tous se mirent à pousser des cris effroyables et à déchirer leurs vêtements. A ce moment, les Israélites envahissaient leurs retranchements : ce fut pour les Assyriens le signal d'une affreuse panique : pour échapper aux Hébreux, ils abandonnèrent tout, campement, armes, vivres et trésors, et s'enfuirent en désordre, poursuivis sans merci jusqu'aux confins de la Palestine.

La victoire fut complète, le butin immense. Judith, libératrice de son peuple, fut acclamée par la nation entière. Le grand-prêtre Eliachim vint de Jérusalem avec tous les Anciens du peuple pour la saluer et la féliciter : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, lui dit-il, vous êtes la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. Vous serez bénie éternellement. » Et tout le peuple, enthousiasmé, de s'écrier : « Il en sera ainsi, il en sera ainsi. » Trois mois ininterrompus de réjouissances publiques ne parurent point de trop pour célébrer une si éclatante délivrance.

Comblée de grâces et de mérites, Judith vécut à Béthulie, dans une parfaite continence, jusqu'à l'âge de cent cinq ans. On l'ensevelit dans le tombeau de son mari, et tout le peuple la pleura pendant sept jours, terme ordinaire du grand deuil chez les Hébreux.

Le plus beau titre de gloire de Judith est d'avoir été dans l'Ancien Testament une figure prophétique admirable de la Reine des vierges, de celle qui devait écraser victorieusement la tête du serpent et sauver le genre humain.

SAINT EXUPÈRE, ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Fête le 28 septembre.

Saint Exupère déclare aux Toulousains qu'on verra plutôt son bâton fleurir qu'on ne le verra retourner à Toulon, et aussitôt son bâton pastoral fleurit.

Saint Exupère naquit vers le milieu du IVe siècle, à Arreau, dans le diocèse actuel de Tarbes. Riches des biens de la grâce et de la vertu, ses parents étaient dépourvus des biens de la terre. L'enfant, néanmoins, reçut une éducation soignée. Jeune encore, Exupère montrait une grande aptitude pour les lettres; mais surtout sa douceur et son amabilité lui gagnaient l'affection de tous. L'évêque de Toulouse, saint Sylve, frappé de tant de belles qualites, le prit avec lui, l'instruisit, lui conféra les Ordres sacrés et le chargea d'annoncer à ses diocésains la parole de Dieu. Le jeune prêtre s'en acquitta avec tant de succès, qu'à la mort de Sylve, clergé et peuple choisirent Exupère pour le remplacer sur le siège de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse. Mais il fallut faire violence à l'humilité du Saint pour lui imposer ce fardeau, qu'il trouvait trop lourd pour ses épaules.

Le nouvel évêque, ne respirant que la gloire de Dieu et l'honneur de la Très Sainte Vierge, convertit un temple, autrefois dédié à Minerve, en une église, qui est devenue Notre-Dame de la Daurade.

Saint Sylve avait jeté les fondements d'une basilique qui devait renfermer les reliques du grand apôtre du Languedoc, saint Saturnin; mais la mort l'avait empêché d'achever son œuvre. Saint Exupère réalisa les désirs de son prédécesseur et transporta solennellement, dans la nouvelle basilique, le corps du saint martyr. Il ouvrit le cercueil de bois qui le renfermait et, après l'avoir exposé à la vénération publique, le déposa à l'entrée du chœur, dans une tombe de marbre.

Plusieurs fois détruite et rebâtie, cette basilique est aujourd'hui l'église Saint-Sernin, de Toulouse.

Modèle accompli de toutes les vertus, saint Exupère se distingua surtout par son admirable charité et son amour pour les pauvres. « Non content d'employer tout ce qu'il possédait, dit de lui saint Jérôme, et de se réduire au dénuement le plus complet, pour soulager les indigents, Exupère, pendant une disette, alla jusqu'à vendre les calices et les reliquaires de ses églises. » Puis, le solitaire de Bethléem nous montre le saint évêque de Toulouse avec un visage pâle et défait par le jeûne et les privations de toutes sortes, et mourant lui-même de faim pour nourrir ses frères.

Cette conduite d'Exupère vis-à-vis du Saint-Sacrement, conduite qui peut paraître étrange, puisqu'il était réduit à se servir à la messe d'un simple verre pour calice, Dieu daigna l'approuver par un miracle éclatant. Saint Ambroise, à Milan, souffrait depuis longtemps d'une maladie grave; il envoie, sur le conseil de saint Jérôme, un messager à Toulouse avec ordre de lui rapporter de l'eau dont aurait été lavé le verre qui servait de calice à saint Exupère. Saint Ambroise n'en eut pas plutôt goûté qu'il fut guéri. Ce verre est resté avec les reliques du Saint, dans l'église de Saint-Sernin, de Toulouse, jusqu'aux profanations de la grande Révolution.

La charité de notre Saint, se trouvant comme à l'étroit dans la Gaule, se répandit jusque dans l'Egypte et la Palestine. Les vierges et les solitaires, au fond de leur désert, furent l'objet de ses libéralités.

Malgré tant de vertus, quelques mécontents se levèrent, qui forcèrent le Saint à s'éloigner de son troupeau; mais les malheurs qui fondirent sur l'Eglise de Toulouse, veuve de son pasteur, leur ouvrirent les yeux. Les rebelles se rendirent près du Saint, pour le supplier de vouloir bien leur pardonner et de retourner parmi eux.

Exupère refuse d'abord : « Je ne suis pas plus décidé à reprendre une charge que vous m'avez rendue si douloureuse, leur dit-il, que ce bâton que je tiens dans mes mains n'est prêt à fleurir. » Mais à peine cette parole était-elle prononcée, que le bâton verdit miraculeusement et paraît aux yeux de tous chargé de fleurs et de fruits. « Le ciel est pour nous ! » s'écrient les envoyés. Et ils protestent, en pleurant, qu'ils lui seront à jamais soumis.

Le Saint cède enfin, et rentre à Toulouse au milieu des transports de joie de ses enfants. Sa présence fait cesser les fléaux, et l'abondance rentre avec lui dans la ville.

L'hérétique Vigilance, qui attaquait le culte des saintes reliques et le célibat, trouva en saint Exupère et par lui, en saint Jérôme, des adversaires si ardents, qu'il fut contraint d'aller cacher sa honte en Espagne.

Après Vigilance, voici les barbares. Alains, Suèves, Vandales, menacent de ruiner Toulouse comme ils ont détruit déjà sur leur passage plusieurs villes de la Novempopulanie. Le saint évêque, dans cette extrémité, implore l'assistance de Dieu, se présente devant le chef barbare et lui intime hardiment l'ordre de lever le siège. A la vue du Saint, en qui il aperçoit quelque chose de divin, le barbare recule, saisi de respect et comme repoussé par une force invincible.

Sauvée une fois par son évêque, la ville de Toulouse est enfin prise par les Goths, qui en font la capitale de leur royaume et un foyer d'arianisme.

Nouvelles angoisses pour le pasteur. Il a, à la fois, à défendre la foi de son peuple et à lutter contre l'hérésie. Il eut du moins la consolation de voir bien de ces barbares ariens se convertir à la foi catholique. Ce fut de ce travail de conversion qu'il s'épuisa. Ses austérités, son zèle et les fatigues qu'il se donnait, pour prémunir les fidèles contre le prosélytisme des barbares, abrégèrent le cours de sa vie. Ce fut à l'œuvre que la mort le surprit, pendant qu'il visitait les populations de son diocèse, pour les affermir dans la foi. Il était à Blagnac lorsque, le 28 septembre, vers l'an 415, le Seigneur l'appela à lui.

Le corps de saint Exupère repose dans l'église de Saint-Sernin, qu'il avait lui-même achevée, à côté des reliques de saint Saturnin, qu'il y avait lui-même transportées avec amour.

SAINT WENCESLAS, MARTYR

X^e siècle. — Fête le 28 septembre.

Les saints naissent dans les palais des rois comme dans les huttes des bergers; mais, qu'ils soient rois ou qu'ils soient bergers, Dieu a réservé à tous de cruelles épreuves, et souvent même il leur a demandé, comme à notre Saint, de donner leur sang pour le salut du monde.

Wenceslas naquit en Bohême, en 938, de Wratislas, duc de cette contrée, et de Drahomire.

Wratislas était un prince généreux, loyal et bon chrétien. Drahomire, au contraire, était encore adonnée au culte des idoles; elle nourrissait dans son cœur une haine sans mesure contre le Christ et ses saints. Toutefois, elle savait donner le change et cacher à son époux ses sentiments véritables. Mais Ludmille, mère du duc, ne se laissa point tromper, et, à la naissance de Wenceslas, elle demanda à l'avoir près d'elle, à prendre soin de ses premières années pour le soustraire à la malheureuse influence de sa mère.

Ludmille était une sainte; elle sut donner à son petit-fils tous les éléments nécessaires pour en faire un bon chrétien et un bon prince. Elle se chargea elle-même de l'instruire, tant qu'elle ne sut trouver un précepteur sur lequel elle pût compter pour achever l'œuvre si heureusement commencée. Mais, tandis que Wenceslas s'efforçait d'orner son intelligence de la science que lui communiquait son maître, et son cœur de toutes les vertus dont Ludmille lui donnait l'exemple, il perdit son père.

Wratislas avait ordonné, par testament, que Ludmille aurait la régence du duché pendant la minorité de Wenceslas; mais il avait compté sans l'orgueil de Drahomire. L'ambition de son épouse en fut profondément blessée, et elle résolut de se venger, en s'emparant violemment du pouvoir. Tout lui réussit. Elle donna, dès lors, libre cours à sa haine et à sa fureur, elle persécuta cruellement l'Eglise, comme on le voit par les détails que nous ont laissés les historiens, détails anciens, mais malheureusement renouvelés de nos jours. Sous sa domination, les temples furent fermés, les prédications interdites; à l'école, défense absolue de parler de Dieu et de tout ce qui touche à la religion : les religieux et les prêtres furent proscrits; les magistrats chrétiens durent céder leur place à des magistrats païens, comme les maîtres chrétiens avaient dû fuir devant des maîtres athées.

On le voit, Bohémien ou autre, le diable est toujours le même.

Cependant, Ludmille priait pour son pays et demandait à Dieu, avec larmes, sa délivrance, prières et larmes qui touchèrent enfin le cœur de Dieu. Un libérateur se leva. Wenceslas, malgré son jeune âge, résolut, poussé par les conseils de Ludmille, de prendre le gouvernement de ses Etats; il y réussit. Drahomire dut s'éloigner; mais elle emportait dans son cœur une haine mortelle. Ludmille, informée par révélation du sort que lui réservait sa bru, se prépara au martyre, en redoublant de zèle pour le service de Dieu; ses communions étaient très fréquentes, et c'est après la communion, pendant l'action de grâces, que des émissaires de Drahomire, l'étranglèrent dans sa chapelle, avec le voile qui couvrait sa tête.

Ainsi, continuait à se signaler par ses cruautés cette reine, retirée auprès de son second fils, Boleslas, dans la Boleslavie, province donnée pour apanage par Wenceslas à son frère, au moment de son avènement, pour éviter toute division.

Certes, ce n'était point ainsi que son fils Wenceslas se rendait célèbre : c'était par la piété et l'amour, encore plus que par la force et la crainte, qu'il voulait régner sur ses sujets. Aussi cherchait-il à s'attacher leur cœur par ses bonnes œuvres et par ses bons exemples. Il se fit le père des orphelins, le soutien et le défenseur des veuves, la providence des pauvres. Pendant la nuit (pour ne pas être reconnu, aussi bien que pour ne pas confondre ceux qui étaient l'objet de sa charité), il portait lui-même sur ses épaules du bois aux pauvres honteux. Il rachetait les captifs, visitait les prisonniers, les assistait de ses conseils, les consolait par ses exhortations et les secourait par ses aumônes. Souvent, on le vit verser des torrents de larmes sur les coupables qu'il était forcé de condamner à mort. La tempérance et la mortification furent les gardiennes de sa chasteté, qui ne se démentit pas un seul instant durant toute sa vie. Il assistait jour et nuit à l'office divin, tant était grand son esprit d'oraison; il allait souvent nu-pieds par le froid et la neige, sans jamais se plaindre de la rigueur de l'hiver. Quelquefois cependant, le froid était si violent que son compagnon gelait, bien que vêtu des habits les plus chauds. Dieu donna à ce dernier un remède infaillible contre le froid le plus rigoureux : il n'avait qu'à marcher sur les pas de Wenceslas, et aussitôt il sentait une chaleur bienfaisante pénétrer tous ses membres. Le Saint avait un immense respect pour la hiérarchie de l'Église; il honorait les évêques et les prêtres comme Notre-Seigneur lui-même; il aimait chacun d'eux comme un père, et, lorsqu'il traitait quelque affaire avec eux, c'était dans une humilité et une déférence sans pareilles.

Sa grande dévotion était la dévotion à la Sainte Eucharistie. Pour témoigner son amour à Celui qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a pas craint de se cacher pour eux sous les apparences du pain et du vin, Wenceslas semait lui-même de ses propres mains le blé et pressait le vin destinés au Saint-Sacrifice de la Messe; il ne désirait rien tant que de servir à l'autel, de présenter au prêtre le pain et le vin, l'eau et l'encens.

Cette admirable dévotion, loin de diminuer son courage, lui donnait une intrépidité surprenante, fondée sur la parfaite confiance qu'il avait en Dieu.

Il le fit bien voir dans une guerre qu'il eut à soutenir contre Radislas, prince de Gurime, qui ravageait la Bohême. Il envoie d'abord à l'envahisseur des députés pour l'engager à se retirer; vaines sont ses démarches : il est obligé de partir à la tête d'une puissante armée pour aller le combattre. Mais, pour épargner le sang de ses sujets, au lieu d'une bataille rangée, il propose

Martyre de saint Wenceslas.

à son ennemi de décider le différend par un combat singulier; Radislas accepte le défi et se présente au duel, armé comme un autre Goliath devant cet autre David presque désarmé. Wenceslas, en effet, n'a qu'une simple cuirasse pardessus son cilice, plus confiant en la puissance de Dieu qu'en son épée ou la force de son bras. Le signal donné, notre Saint se munit du signe de la Croix et attend.

Son adversaire fond sur lui; il va le percer d'un coup de lance, quand il voit près du duc deux anges qui le défendent. Eperdu, il se jette aux pieds de Wenceslas, et lui demande pardon.

Enfin, le moment arrivait où celui que les anges avaient, en plus d'une circonstance, accompagné sur la terre, devait les suivre lui-même au ciel. A ce front, que les esprits célestes avaient contemplé, il ne manquait plus que la couronne du martyre; elle va lui être donnée.

Le meurtre de Ludmille n'a pu assouvir la rage de Drahomire et de Boleslas : il faut encore à la mère le sang de son fils, au frère le sang fraternel; ce sang sera versé.

Invité par son frère à un festin, Wenceslas s'y rendit; il courait au martyre. En effet, à la fin du repas, comme, selon son habitude, il priait dans l'église, il reçut des coups d'épée portés par la main de Boleslas!

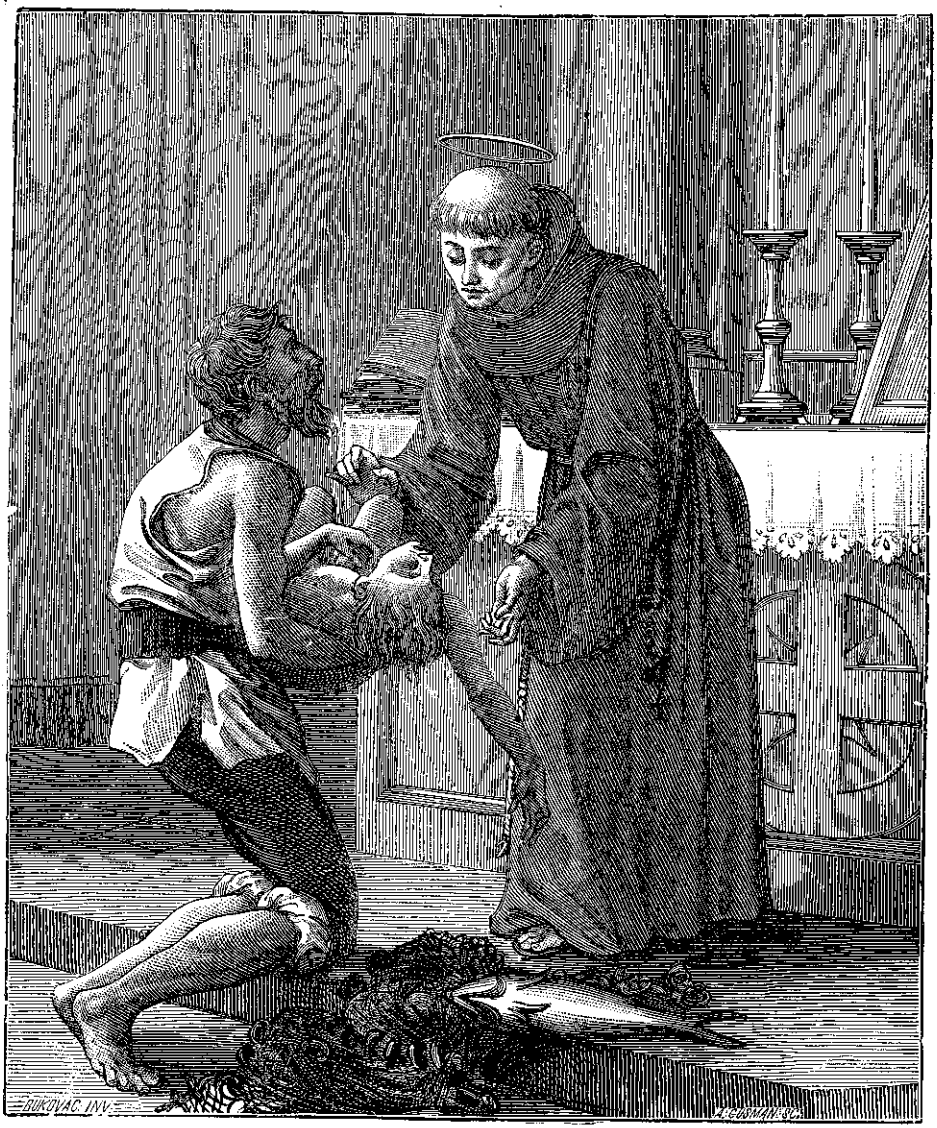
La vie s'échappe, avec le sang qui coule en abondance, et son âme, ainsi délivrée par le glaive des liens du corps, s'envole vers le ciel.

C'était le 28 septembre de l'an 936.

LE BIENHEUREUX BERNARDIN DE FELTRE

FRANCISCAIN, FONDATEUR DU PREMIER MONT-DE-PIÉTÉ POUR LE SOUTIEN DES PAUVRES

Fête le 28 septembre.



Le Bienheureux ressuscite un enfant noyé et le baptise.

Saint Bernardin de Sienne, prêchant un jour à Pérouse, s'écria : « Après moi viendra un autre Bernardin, revêtu de ce même habit, qui fera de grandes choses. Plusieurs, je le sais, ne l'écouteront pas ; pour vous, croyez à ses paroles et conformez-vous à tout ce qu'il vous enseignera. » Telles étaient les paroles prophétiques qui annonçaient l'arrivée au monde de ce célèbre missionnaire qui devait remuer l'Italie par son éloquence et donner un nouveau lustre à l'Ordre de Saint-François.

Le bienheureux Bernardin naquit à Feltre, petite ville de Vénétie, de parents remarquables par leur noblesse et leur piété, cinq ans après la mort de saint Bernardin de Sienne et reçut au baptême le nom de Martin. Ses progrès dans l'étude furent si rapides, qu'à l'âge de douze ans, il parlait la langue latine et composait des pièces de vers avec une merveilleuse facilité. En 1454, la paix ayant été rétablie entre Venise, Naples et Milan, Bernardin, âgé seulement de quinze ans, lut sur la place publique, en présence de tous les magistrats de la cité, une pièce de vers, dans laquelle il célébrait les

bienfaits de la paix rendue à l'Italie. Cette composition lui valut de tels applaudissements, de la part de ses concitoyens, qu'il fut agrégé, peu après, au collège des notaires. Charmé de ses succès, son père l'envoya à l'université de Padoue, pour y étudier la philosophie, le droit et toutes les sciences requises chez un gentilhomme. Il s'y livra avec ardeur, soutint avec un rare talent des thèses publiques et s'acquit bientôt l'admiration de ses condisciples et de ses maitres. Aux yeux du monde, une brillante carrière allait s'ouvrir devant lui ; mais Dieu avait sur ce jeune homme des desseins plus magnifiques que ceux du monde.

L'APPEL DE DIEU

En 1456, saint Jacques de la Marche prêchait le carême à Padoue. L'éloquence entraînante de ce digne enfant de Saint-François subjuguait tous les cœurs et, de toutes parts, on accourait pour l'entendre. Le jeune Martin y vint aussi et fut un de ses auditeurs les plus assidus. Soudain une lumière divine illumine son âme et, après un long entretien avec le missionnaire franciscain, le brillant jeune homme sollicite humblement la faveur d'être admis parmi les Frères Mineurs de l'Observance. Il reçut bientôt après l'habit de Saint-François. C'est alors qu'il prit le nom de Bernardin, en mémoire du grand apôtre de l'Italie, que l'on venait de placer sur les autels, et dont il réussit à devenir le fidèle imitateur.

Après la cérémonie de la prise d'habit, saint Jacques de la Marche ne craignit pas d'adresser aux Frères ces paroles prophétiques : « Nous avons enrôlé aujourd'hui dans la milice de Jésus-Christ un nouveau soldat ; il jettera un grand éclat sur notre Ordre, coopérera puissamment à la gloire de Dieu et au bien des âmes, et battra en brèche l'empire de Satan. »

Pendant son noviciat, Bernardin mettait ses délices dans les humiliations. Laver la vaisselle, servir à la cuisine, fendre le bois, porter de l'eau, bêcher le jardin : telles étaient les occupations qu'il choisissait de préférence. Plusieurs fois, allant à la quête pour la subsistance de ses Frères, il traversa, avec sa besace de mendiant sur l'épaule, la ville de Mantoue, qui avait tant de fois applaudi à ses succès.

CE N'EST PAS LA TAILLE QUI FAIT LES GRANDS HOMMES

Bernardin devint, en peu de temps, très apte à exercer le ministère de la prédication ; mais la nature y avait posé pour lui des barrières en apparence insurmontables. Il était d'une taille si exiguë, que sa tête dépassait à peine la hauteur de la chaire à prêcher. De plus, sa timidité et le défaut naturel de sa voix ne lui permettaient, qu'à grand'peine, de se faire comprendre. Cependant ses supérieurs, voyant en lui un zèle ardent pour le salut des âmes, une science profonde, une grande facilité d'exposition, et tout l'ensemble des qualités qui caractérisent les grands orateurs, l'instituèrent prédicateur au chapitre de Venise. Il avait alors trente ans.

Bernardin hésita d'abord devant un tel ministère ; mais le Bienheureux Sixte de Milan, son maître, l'exhorta à se soumettre avec obéissance à la volonté de Dieu qui venait de se manifester. L'ayant ensuite fait mettre à genoux, il lui fit un signe de croix sur la langue et sa voix devint aussitôt harmonieuse, forte et puissante. « Mon fils, lui dit-il alors, le Seigneur vous a ôté cet obstacle, comme autrefois il en délivra saint Bernardin de Sienne, votre glorieux patron, pour vous montrer que de lui seul vous tenez le don de la parole ; à vous maintenant d'en user pour sa gloire et pour le bien des âmes. Mais, ne l'oubliez jamais, l'éloquence est vaine, si elle n'est appuyée sur une vie humble et édifiante. Avant tout, que la prière soit votre aliment quotidien ; vous en apprendrez plus devant le crucifix que dans les livres. » Bernardin reçut avec respect les sages avis de son vénérable maître et en fit la règle de sa vie apostolique.

L'APOTRE DE L'ITALIE

Bernardin inaugura son admirable apostolat l'an 1469. Pendant vingt-cinq ans, il ne cessa de faire retentir la parole de Dieu dans toute l'Italie, parcourant tour à tour la Lombardie, la Vénétie, la Toscane, les Etats de l'Eglise, la Sardaigne, la province de Gênes, le royaume de Naples, et transformant en quelques semaines des villes entières. Il avait le secret d'électriser les masses. Son éloquence captivait tout le monde et traînait des flots d'auditeurs au pied de sa chaire. Ses ennemis eux-mêmes ne pouvaient résister aux charmes de sa parole. Dès ses premières prédications, le nombre de ses auditeurs fut tel, qu'il n'y eut plus d'églises assez grandes pour les contenir. Il prêcha, dès lors, le plus souvent sur la place publique.

A peine avait-il commencé de prêcher à Feltre, qu'on ne trouvait plus assez de logements pour recevoir les étrangers qui venaient l'entendre. On vit jusqu'à quatre mille personnes passer toute la nuit, sur la place publique, afin d'avoir une place pour le sermon du lendemain.

Quand il quitta la ville de Crema, où il avait fait une série de prédications, plus de huit mille personnes le suivirent et chevauchèrent toute la nuit pour assister au sermon, qu'il allait prêcher à Todi. A Florence, la place publique était pleine et une foule immense accourait encore. Pour ne pas être privé d'entendre l'illustre prédicateur, on monta sur le toit des maisons qui se trouvaient tout autour de la place publique. — A Pavie, la place publique et les rues adjacentes furent remplies, et néanmoins les auditeurs les plus éloignés, qui ne pouvaient nullement voir le Saint, entendaient distinctement toutes ses paroles. Partout où il prêchait, c'était le même enthousiasme, le même concours. Toutes les villes d'Italie se disputaient sa présence, et, pour le posséder, on avait sans cesse recours à ses supérieurs, et souvent même au Souverain Pontife.

Bernardin, cependant, annonçait la parole de Dieu avec une liberté tout évangélique. Il ne savait nullement flatter, mais flétrissait le vice sans ménagement dans toutes les classes de la société, tombant sans crainte sur les princes et les puissants qui abusaient de leur autorité et fermaient leur cœur aux misères du pauvre, et sur les juges eux-mêmes qui faisaient parfois dévier, entre leurs mains, les règles de la justice. Voici en quels termes il terminait devant les premiers citoyens de la république de Gênes, réunis au nombre de sept mille dans le palais du Grand-Conseil, un discours où il s'était élevé avec véhémence, contre les haines, les discordes, l'injustice, l'usure, le déréglement des mœurs qui désolaient la contrée : « Souviens-toi, ô noble cité de Gênes, de cette antique grandeur, dont tu es aujourd'hui déchue. Tu avais, autrefois, porté ton empire jusqu'aux confins de l'Europe et de l'Asie ; tu possédais la Chersonnèse et Péra, dernier refuge des chrétiens de Constantinople ; maîtresse de Lesbos et de Chio, tu étendais les ailes de ta suzeraineté sur tant d'autres provinces. Maintenant te voilà amoindrie et resserrée dans tes murs. Reconnais là le juste châtiment de tes péchés, de tes discordes, de tes divisions intestines. Je te

plains du fond de mon cœur; cependant, je ne puis t'aider que de ma faible voix et des larmes que je répands sur toi. Puissent mes larmes être plus abondantes encore pour obtenir la réforme de tes monastères, afin que les épouses du Christ, devenues plus ferventes, puissent, par leurs prières, arrêter la colère de Dieu, provoquée par tes prévarications. »

Cette sainte liberté ne manqua pas de lui créer des ennemis; mais ni la haine implacable des méchants, ni les menaces des grands, ni les nombreuses tentatives d'empoisonnement et d'assassinat ne furent capables de retenir la vérité captive sur ses lèvres : « Je suis un prédicateur de l'Evangile, disait-il, et non un flatteur; j'aimerais mieux abandonner ma mission, que de n'en point remplir tous les devoirs; car Dieu a dit à son prophète : « *Annonce à mon peuple ses crimes et à la maison de Jacob ses iniquités.* » — Toutefois, la sévérité du saint apôtre était tempérée par son humilité et par les charmes de sa parole. S'il était inexorable pour le vice, il était rempli d'une tendre charité pour le pécheur repentant.

INCENDIE DU CHATEAU DU DIABLE

Dans ses prédications, Bernardin s'élevait aussi avec force contre la vanité et tout ce qui pouvait être un instrument de péché. Rien ne pouvait tenir devant son éloquence. Les fêtes scandaleuses, les folies du carnaval, les courses de chevaux qui empêchaient les fidèles d'assister aux offices de l'Eglise, les festins licencieux et tous les divertissements dangereux qui apportaient avec eux la perte des âmes, étaient supprimées dans toutes les villes où l'apôtre avait prêché. Malgré toutes sortes de difficultés, il se retirait toujours vainqueur. — A Venise, entre autres, on avait préparé, à grands frais, le théâtre et les salles de bal pour le carnaval. Malgré les menaces des magistrats, Bernardin monte en chaire et parle avec une telle force contre les conséquences de ces jours de désordre, qu'à l'heure fixée, le théâtre et le bal sont complètement déserts. Les magistrats furieux portent plainte, avec peu de succès, au Grand Conseil de Venise et refusent désormais d'assister à ses sermons. Bernardin continue son apostolat avec le même zèle, la foule afflue comme auparavant, les jours de licence sont changés en jours de prières et de rigoureuse pénitence, et les magistrats, honteux de leur rôle, viennent de nouveau se joindre aux flots d'auditeurs qui inondaient les abords de sa chaire. Pleins d'admiration pour une si belle conduite, ils offrent même, à l'homme de Dieu, de riches présents que celui-ci envoie aux pauvres de l'hospice.

Mais ce n'était pas encore là tout le résultat de ses prédications. A la fin de chaque station, sur sa demande, une foule de mauvais livres, de tableaux obscènes quelquefois d'un grand prix, de tables de jeu, de cartes, de dés, de faux-cheveux, de parures indécentes, étaient apportés au pied de sa chaire. Au jour fixé, on en faisait un bûcher et on les livrait aux flammes, sur la place publique, en présence de tout le peuple. Cette exécution publique et solennelle, qui eut lieu dans les villes de Feltre, Gênes, Venise, Pavie, Plaisance, Modène, Bologne, Ravenne, Spolète, Vienne, Pérouze, etc., fut appelée l'*Incendie du Château du diable.*

L'ANGE PACIFICATEUR DES CITÉS ITALIENNES

De fâcheuses divisions intestines déchiraient, depuis longtemps, les villes d'Italie et, en particulier celles de l'Ombrie. Innocent VIII, connaissant le talent et la puissance de Bernardin, lui donna la mission de les pacifier.

L'apôtre part aussitôt, prêche sans relâche dans les églises et les places publiques, et triomphe partout de l'animosité des partis. Souvent, les armes tombent des mains des ennemis prêts à s'entre égorger et, presque toujours, des personnes venues remplies de haine et de colère, s'en vont en pardonnant et en répandant d'abondantes larmes de repentir. A Faenza, plusieurs princes puissants avaient travaillé en vain pour réconcilier les factieux. Leurs efforts avaient été inutiles et l'on était sur le point d'en venir aux mains. Bernardin apparaît, déploie toutes les ressources de son éloquence et parle avec une telle tendresse, une telle chaleur, une telle onction, qu'au milieu du sermon les adversaires se lèvent tout en larmes et vont s'embrasser en présence de la ville entière. Il produisit les mêmes fruits de paix sociale à Pérouse, Narni, Todi, Norcia, Sienne, Terni, Terano, Rieti, Parme, Brescia, Plaisance et dans une multitude d'autres villes. Aussi le peuple criait-il dans son admiration : « Dieu nous a envoyé un ange pour ramener la paix dans tout le pays. »

LES MONTS-DE-PIÉTÉ

L'œuvre qui rendit surtout le nom du Bienheureux Bernardin de Feltre célèbre dans toute l'Italie, fut la fondation des Monts-de-Piété. Depuis longtemps, les pauvres qui avaient besoin de quelques avances étaient obligés de s'adresser aux usuriers juifs, qui achevaient de les ruiner et les plongeaient dans la misère, en exigeant un intérêt exorbitant qui ne leur permettait pas de pouvoir rendre le capital. Déjà un franciscain, le bienheureux Barnabé de Terni, avait fondé une banque, à Pérouse, pour venir en aide aux indigents, mais il était réservé à Bernardin de donner à cette œuvre son entier développement. Poussé par l'esprit de Dieu, il tonnait contre les usures, les fraudes et la rapacité des Juifs et, lorsque l'indignation des auditeurs était suffisamment éveillée, il changeait de ton et, prenant l'accent de la supplication, il parlait au nom des pauvres, dépeignait leur misère et en pénétrait si vivement son auditoire, que les larmes coulaient de tous les yeux. Il faisait ensuite, à la charité du riche, un de ces appels émouvants, qui ne manquait jamais d'avoir son effet. On se serait cru à l'époque des croisades. Les dames apportaient leurs bijoux et les hommes des sommes d'argent considérables; tous voulaient concourir, selon leurs moyens, à l'établissement de ces banques chrétiennes où l'on prêtait à l'ouvrier sans intérêt, ou avec un intérêt insignifiant, uniquement destiné à couvrir les frais de l'œuvre. Bernardin établit au prix de souffrances inouïes, des Monts-de-Piété dans la plupart des villes de l'Italie et porta un coup mortel aux exploiteurs du peuple (1). Une multitude de banques juives, où l'on prêtait à vingt ou trente pour cent, perdirent bientôt tout leur crédit et furent obligées de disparaître.

VERTUS DU SAINT APOTRE

Bernardin n'était pas seulement un grand prédicateur, il était encore un grand saint; et c'est précisément pour cela que sa parole produisait de

(1) Les institutions de ce genre se sont multipliées dans la suite; les catholiques de France en ont fondé beaucoup; mais, de nos jours, le parti révolutionnaire s'est emparé de leur direction et tout le monde sait que les pauvres n'ont pas gagné à ce changement.

si merveilleux résultats. Dieu seul, en effet, peut convertir les âmes et le prédicateur n'est qu'un instrument entre ses mains. Mais quel instrument bien préparé était notre Saint !

Sa mortification était extrêmement rigoureuse. Il n'avait d'autre couche que la terre nue, d'autre nourriture que le pain et l'eau, et il jeûnait presque tous les jours. Il avait une dévotion très vive au saint nom de Jésus; c'était par l'invocation de ce nom qu'il commençait et finissait tous ses sermons; et c'est à la puissante vertu de ce nom sauveur qu'il attribuait ses merveilleux succès oratoires. Son amour pour la Sainte Vierge se traduisait par un grand zèle envers son Immaculée Conception, dogme toujours si cher à la famille franciscaine. Parvenu au plus sublime degré de l'oraison, il était souvent ravi en extase. Il visitait les pauvres dans leurs infirmités. Apprenait-il que la peste sévissait dans une ville, vite il s'empressait de s'y rendre et, jour et nuit, on le voyait au chevet des malades, prenant soin des corps et encore plus des âmes. Victime de son dévouement, il fut une fois atteint lui-même de la contagion, mais Dieu, qui voulait le laisser encore quelque temps en ce monde pour le bien des hommes, le guérit par un miracle.

Tant de vertus inspiraient un vif désir de se mettre sous sa direction; aussi, malgré son humilité et sa résistance, on le fit passer successivement par toutes les dignités de son Ordre dans la province de Lombardie, dont il faisait partie. Gardien (supérieur) du couvent, il mendiait de porte en porte pour nourrir ses frères ; provincial, il développait considérablement son Ordre, fondait un bon nombre de couvents de religieux et de religieuses. Une multitude de jeunes gens, touchés par ses prédications, demandaient l'habit de saint François. A Vienne et à Civita-Vecchia il entraîna toute la fleur de la jeunesse dans le cloître. Que le monde ne le regrette pas; ils se donnaient à Dieu et Dieu vaut mieux que le monde Ils allaient travailler au salut des âmes, et c'est plus beau que de vendre du fer ou des étoffes.

MIRACLES ET MORT DE BERNARDIN

Impossible, dans une aussi courte notice de raconter tous les miracles du grand thaumaturge; il lui suffisait d'invoquer le nom de Jésus pour rendre la santé aux malades; portait-on aux infirmes quelques restes de son maigre repas, ou quelqu'un de ses habits, l'infirme était guéri.

Un jour qu'il prêchait à Pavie, il pria un pêcheur de lui apporter à l'église, le premier objet que ses filets retireraient des ondes du Tessin. Le jour suivant, de grand matin, le pêcheur court au fleuve et trouve au premier coup de filet... le cadavre d'un nouveau-né. Embarrassé d'une pareille trouvaille, il l'ensevelit dans le sable et retire, au second coup, un beau poisson, qu'il porte tout joyeux au missionnaire : « Ce n'est point là le premier objet que vous avez pris, dit Bernardin, allez et apportez-moi ce que vous avez trouvé. » Le pêcheur court de nouveau au fleuve et revient bientôt avec le cadavre de l'enfant. Le Bienheureux le dépose sur l'autel, se met en prière, soudain l'enfant revient à la vie en présence de toute l'assemblée. Bernardin le baptise et le remet sur l'autel, où il se rendort du sommeil de la mort. Quant au poisson, le Saint l'envoya à un malade dont on n'espérait plus la guérison; mais à peine en eut-il goûté, qu'il fut complètement guéri.

Un autre jour, comme il s'était élevé avec force contre les Juifs, quelques-uns de ses auditeurs, le blâmèrent d'attaquer des personnes « dont la religion, disaient-ils, était fausse, il est vrai, mais qui, au fond, étaient gens de bien. » Bernardin leur répondit: « Vous ne vous doutez pas du crime que méditent ces prétendus gens de bien. Les fêtes de Pâques ne se passeront pas sans que vous en sachiez quelque chose. » En effet, durant la semaine sainte, une pauvre mère dans la désolation cherchait partout son fils; enfin, elle entendit des voix, venues du ciel, assurant qu'il avait été crucifié par les Juifs. Ce crime fut, en effet, juridiquement constaté quelque temps après. Cet heureux martyr, appelé Simon, a été inscrit au catalogue des saints.

Bernardin prédit, plus d'une fois, les malheurs qui devaient fondre sur l'Italie. Un jour qu'il prêchait à Pavie, appuyant la tête sur la chaire, il s'écria: « N'entends-tu pas, ô Pavie, les Français qui font ferrer leurs chevaux pour envahir l'Italie. » Quelques mois après, le roi de France, Charles VIII, à la tête d'une brillante armée, s'emparait du Milanais, de la Toscane, du royaume de Naples et chassait de leurs Etats le duc de Calabre et le roi de Naples, ainsi que Bernardin le leur avait prédit, quand ils refusaient de cesser leurs injustices.

Notre Bienheureux était aussi favorisé du don des langues. Au chapitre général des Observants Cismontains, il fut prié de prononcer un discours devant la vénérable assemblée. Il parla en italien et, néanmoins, les Autrichiens, Polonais et Bohémiens, qui étaient présents, l'entendirent parler chacun dans leur propre langue.

D'autres prodiges accompagnaient encore son apostolat. A Pérouse, pendant deux mois entiers, on vit paraître chaque jour pendant qu'il prêchait, une brillante étoile sur sa tête et quelques personnes pieuses voyaient souvent les anges tenir les saints Evangiles ouverts sous les yeux de l'apôtre et lui déposer une couronne sur la tête. Il arrêta une fois la pluie qui s'abattait sur son auditoire. A Pavie, il tomba en extase au milieu d'un sermon et, après un quart d'heure, il annonça à ses auditeurs qu'il venait d'assister aux funérailles de son père. — Devant un jour traverser le Pô, comme il n'avait pas d'argent, aucun batelier ne voulut le passer. Rempli d'une immense confiance en Dieu, l'humble religieux étend son manteau sur le fleuve, monte, vogue et aborde à l'autre rive sur cet esquif d'un nouveau genre.

A cinquante-cinq ans, il fut averti de sa mort prochaine. Dieu l'appelait à l'éternelle récompense qu'il avait si bien méritée, et où tant d'âmes sauvées par son apostolat l'attendaient déjà; d'autres devaient l'y rejoindre plus tard. Il s'endormit du sommeil des justes le 28 septembre 1494, en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie. Les anges firent aussitôt entendre des concerts harmonieux et de nombreux miracles furent opérés près de son corps. Ce précieux dépôt se trouve encore aujourd'hui, exempt de corruption, dans l'église paroissiale du Carmel, à Pavie.

SAINT ENNEMOND ÉVÊQUE DE LYON ET MARTYR

PATRON DE LA VILLE DE SAINT-CHAMOND

Fête le 28 septembre

Saint Ennemond et son frère à l'école du moine Athanase. — Saint Ennemond rebâtit le monastère de Saint-Pierre. — Son martyre. — Une barque voguant sur le Rhône rapporte miraculeusement à Lyon le corps du saint évêque.

SA FAMILLE — SES PREMIÈRES ANNÉES

Saint Ennemond, *Annemundus,* naquit à Lyon, vers l'année 620, sous le règne de Clotaire II, roi des Francs. Son père, Sigonius, remplissait les nobles fonctions de Préfet de la ville et de la province lyonnaise; sa mère se nommait Pétronia.

Les premières années de sa vie, ainsi que celles de son frère aîné Dauphin, *Dalphinus,* et de ses deux sœurs, Pétronille et Lucie, s'écoulèrent paisiblement au foyer paternel, où l'éducation qu'ils reçurent fut si chrétienne et si pieuse, que, sur ces quatre enfants, trois plus tard se donnèrent à l'Eglise, et en devinrent la gloire par leurs vertus.

DAUPHIN ET ENNEMOND A LA CHAPELLE PALATINE DU ROI DAGOBERT

La Providence voulut que les deux frères Dauphin et Ennemond, qui s'aimaient tendrement, ne fussent jamais séparés : ils parcoururent l'un près de l'autre les différentes étapes de leur carrière, et moururent tous les deux de mort violente, à quelques mois d'intervalle, et pour la même cause.

Quand ils eurent atteint l'*âge robuste,* c'est-à-dire de l'adolescence, ils se virent obligés d'abandonner la douce vie de famille, pour obéir aux usages de l'époque, qui voulaient que les fils des seigneurs complétassent leur éducation par un séjour de quelques années à la cour.

Ils se rendirent donc auprès du roi Dagobert Ier, afin de se perfectionner dans l'étude des sciences divines et humaines.

Le roi, qui connaissait Sigonius, et appréciait particulièrement sa sage administration, les reçut avec la plus grande bienveillance, et les fit aussitôt entrer à la chapelle palatine d'Austrasie qui était une école royale florissante, placée alors sous la direction du moine Athanasius, et d'autres maîtres aussi savants que pieux.

Les deux frères ne tardèrent pas à faire dans cette école des progrès merveilleux. Ils se distinguèrent si bien par leur intelligence et leurs vertus, qu'après plusieurs années passées au milieu des clercs palatins, on les jugea dignes de sortir de leur retraite pour paraître dans le monde, et y exercer immédiatement, l'un dans la vie civile, l'autre dans la vie ecclésiastique, les fonctions les plus élevées.

Dauphin et Ennemond furent rappelés ensemble à Lyon, le premier pour remplacer son père dans la charge de Préfet, le second pour succéder au saint évêque de sa ville natale.

SAINT ENNEMOND ÉVÊQUE DE LYON

Saint Viventiol, dont le diocèse de Lyon célèbre la fête le 12 juillet, venait de mourir, laissant vacant le premier siège des Gaules. Rien d'étonnant qu'Ennemond, qui, vraisemblablement, n'avait pas encore trente ans, fût choisi pour l'occuper malgré son jeune âge.

D'abord, l'éclat de ses vertus, pour avoir été longtemps renfermé dans la solitude palatine, n'avait pas moins fini de percer. On citait à Lyon des traits touchants de sa charité, de sa modestie et de sa douceur. On savait que le roi Clovis II, plein d'admiration pour tant de mérites, lui donnait sa confiance, et venait de le placer au rang de ses conseillers.

De plus, les circonstances n'étaient-elles pas là pour faire providentiellement d'Ennemond l'élu que le Seigneur réservait à son peuple? Au moment où Dauphin était envoyé par Clovis II pour administrer civilement la région lyonnaise, son frère ne semblait-il pas naturellement désigné à Viventiol, pour être préposé dans la même région au gouvernement des âmes ?

C'est ce qui fut fait : et jamais un choix ne fut plus universellement approuvé, et ne provoqua dans les populations plus d'enthousiasme.

VERTUS DU SAINT ÉVÊQUE

Devenu évêque de Lyon et primat des Gaules, Ennemond s'acquitta avec la plus scrupuleuse fidélité de toutes les obligations d'un bon et saint pasteur. Les méchants interrompront avant le temps sa carrière épiscopale : mais celle-ci n'en aura pas moins été parfaitement remplie.

Ce n'est pas qu'il faille y attendre et y chercher des actions extraordinaires. Tout, au contraire, y est uniforme et sans éclat. Le saint évêque aime à faire consister toute sa perfection, comme quand il était à l'école du palais, dans l'accomplissement régulier, mais constant et sévère, des mêmes devoirs.

S'il paraît à la cour, c'est pour y remplir quelque office de charité, ou y donner quelque saint exemple. Mais il y séjourne peu, et sa place de prédilection est à Lyon, près de son peuple qu'il instruit, et dont il s'efforce de soulager les misères.

SAINT ENNEMOND PARRAIN DU ROI CLOTAIRE III

En 650, Ennemond fut mandé à la cour de Clovis II. Sainte Bathilde venait de donner un fils à son royal époux, qui ne voulut, pour le nouveau-né, d'autre parrain que son ami et son confident, le saint évêque de Lyon.

Le baptême de Clotaire III fut célébré par l'évêque de Paris. Ce n'était pas trop de deux prélats pour attirer les bénédictions de Dieu sur l'héritier présomptif des couronnes de Bourgogne et de Neustrie.

IL FAIT LA CONNAISSANCE DE SAINT WILFRID

C'est peu de temps après cet événement, que saint Ennemond fit la connaissance de saint Wilfrid, dont l'histoire est particulièrement liée à celle de son épiscopat, et qui fut successivement son disciple et son auxiliaire, puis évêque d'York et apôtre de l'Angleterre.

Voici à quelle occasion :

Plusieurs jeunes seigneurs anglais avaient entrepris le pèlerinage de Rome. Quand la pieuse caravane passa à Lyon, Ennemond, à qui l'on avait annoncé cette nouvelle, s'empressa d'aller au-devant d'eux; il les invita à se délasser pendant quelques jours des fatigues du voyage, et leur offrit dans son palais l'hospitalité la plus cordiale.

Or, au nombre des pèlerins, se trouvait un jeune seigneur, du nom de Wilfrid, qui se faisait remarquer par une grande activité, une maturité d'esprit peu ordinaire, et une sagesse étonnante dans les discours.

Ennemond fut si vivement frappé par cet ensemble de qualités, qu'il offrit au jeune homme la main de sa nièce, et l'engagea à s'établir à Lyon, et à vivre désormais auprès de lui en gentilhomme.

Wilfrid répondit à l'évêque qu'il était touché de ses bontés, mais qu'avant de se décider, il désirait terminer son pèlerinage.

SAINT WILFRID DEVIENT LE DISCIPLE DE SAINT ENNEMOND, PUIS SON AUXILIAIRE

A son retour d'Italie, Wilfrid passa de nouveau par Lyon, et ne manqua pas de se rendre auprès d'Ennemond.

Mais son séjour dans la Ville éternelle avait fait en lui des impressions profondes : le goût des choses du temps avait fait place en son âme à l'attrait des choses surnaturelles; il n'était plus question pour lui de mariage et de brillant avenir.

Il consentait à rester à Lyon, la sainteté de l'évêque l'attirait; mais c'était pour se mettre sous sa direction, pour s'y instruire, et se former auprès de lui aux vertus de l'apostolat.

Ennemond fut ravi de cette transformation, et accéda avec empressement à de si louables désirs. Wilfrid devint donc son disciple, et il se signala en peu de temps par la pratique d'une éminente sainteté.

Le saint évêque suivait avec intérêt les merveilles que la grâce divine accomplissait dans son disciple. Il lui donna la tonsure cléricale, et lui confia la mission de l'aider dans les travaux incessants de son épiscopat.

Wilfrid ne quittait pas son évêque; il l'aidait à l'intérieur pour l'administration spirituelle de son diocèse; il le suivait au dehors dans ses visites aux églises, et dans ses distributions d'aumônes.

Mais c'est surtout dans la restauration du monastère de Saint-Pierre, à Lyon, qu'il lui prêta le concours de son activité et de son jugement précoce.

SAINT ENNEMOND RESTAURE LE MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE A LYON

La restauration de ce monastère fut l'œuvre, sinon la plus importante de saint Ennemond, du moins celle qui a laissé à Lyon les traces les plus longues.

Ce monastère était bâti sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le palais des Beaux-Arts, entre la Saône et le Rhône. Une inscription gravée sur un panneau de la cour de ce palais indique l'origine de ce monastère et ses transformations successives.

Le monument actuel est du XVIII[e] siècle ; il a cessé d'être un monastère à l'époque néfaste de la grande Révolution.

Le testament de saint Ennemond, que les siècles ont épargné, nous apprend avec quel empressement le saint évêque releva, agrandit et embellit les bâtiments détériorés du monastère primitif; avec quelle générosité il le dota et en assura l'avenir; avec quel zèle il s'appliqua à donner aux religieuses des règles aussi sages que saintes; enfin, avec quelle piété il les forma aux vertus monastiques, secondé en tout cela par son disciple saint Wilfrid, et par ses deux sœurs Pétronille et Lucie, qui avaient demandé à entrer dans cette maison sainte, et en furent les abbesses pendant de longues années.

ÉBROIN, MAIRE DU PALAIS SOUS CLOTAIRE III — ÈRE DE PERSÉCUTIONS

Tant que Clovis II vécut, Ennemond et son frère jouirent à Lyon d'une tranquillité parfaite. Ce prince les avait connus à l'école palatine d'abord, à la cour ensuite; il les regardait comme ses amis, et leur accordait toute sa confiance.

Mais, à la mort de ce roi, lorsque la couronne eut passé sur la tête de son fils Clotaire III enfant de six ans, de mauvais jours se levèrent pour la France.

Ebroïn venait d'être nommé maire du palais. Une ère de persécution sanglante, dans laquelle périrent une foule de seigneurs, d'évêques, de moines et de saints, s'éleva, dirigée par cet homme orgueilleux, cupide, qui ne reculait devant aucun moyen injuste et violent, pour arriver à l'exécution de ses coupables desseins.

MORT DE DAUPHIN
FAUSSES ACCUSATIONS CONTRE ENNEMOND

De ses nombreuses victimes, les fils de Sigonius furent presque les premières. Accusé faussement d'injustices et de malversations, Dauphin fut condamné à mort et exécuté.

C'était pour Ebroïn une première satisfaction donnée à ses instincts jaloux et sanguinaires; mais il fallait à sa rage une seconde victime.

La puissance de Dauphin lui portait ombrage, mais il haïssait et redoutait tout particulièrement Ennemond, dont l'influence, soutenue par le zèle et la sainteté, allait grandissante. D'ailleurs, n'était-il pas opportun de se défaire au plus tôt d'un évêque que la reine Bathilde continuait à consulter, et qui défendait énergiquement son troupeau contre les exactions et les injustices du nouveau régime ?

La mort d'Ennemond fut donc décidée. Pour arriver à ses fins, Ebroïn imagina de l'accuser d'intrigues criminelles, et lui intima l'ordre de venir personnellement se justifier au palais royal.

Mais cet ordre n'était qu'une manœuvre hypocrite. Son intention était d'obliger l'évêque à quitter sa ville de Lyon, et de le faire égorger en chemin avant que celui-ci eût pu arriver à la cour, où il se serait infailliblement justifié.

L'escorte qu'Ebroïn lui offrait pour l'accompagner jusqu'au palais, était composée d'émissaires qui avaient reçu l'ordre d'exécuter ce meurtre à la première occasion favorable.

SAINT ENNEMOND A LA PENSÉE DE FUIR
IL FAIT SES ADIEUX A SON PEUPLE

Ennemond eut le pressentiment de ce piège. Songeant alors qu'il était menacé de mourir en chemin, sans pouvoir se justifier, il se rappela la parole du Sauveur, qui avait dit à ses Apôtres : Si l'on vous persécute dans une cité, allez dans une autre; et il eut la pensée de se soustraire, par la fuite, à la mort qui l'attendait.

Mais cette impression première dura peu. A peine a-t-il commencé d'exécuter son projet, que le souvenir de son troupeau qu'il a laissé, et dont il ne veut plus être arraché que par la force, l'arrête, et le ramène dans sa ville épiscopale, avant même qu'on ait pu soupçonner son absence.

Il rassemble alors aussitôt ses clercs, il passe avec eux quelques heures dans les larmes et les prières, leur fait les adieux les plus touchants, et se livre aux sicaires d'Ebroïn, accompagné seulement de Wilfrid, de Waldebert, abbé de Luxeuil, et de quatre autres clercs.

En ce moment, son visage rayonnait d'une joie divine.

DERNIERS JOURS DE SAINT ENNEMOND — SON MARTYRE

Le cortège se met aussitôt en marche, en remontant le cours de la Saône. Après plusieurs étapes, on arrive à Mâcon.

Jusque-là, les émissaires d'Ebroïn avait témoigné au saint évêque des semblants d'égards et de vénération. Parvenus en cette ville, ils dépouillent toute hypocrisie, et commencent à infliger à leur victime toutes sortes de mauvais traitements, préliminaires de son martyre.

A Chalon, nouvelle halte : c'était la dernière.

On dresse les tentes, on invite le captif à se reposer, et à prendre un frugal repas. Quelques instants après, accablé de lassitude, et brisé par les émotions, il dormait profondément.

La nuit était venue. L'heure était donc propice pour accomplir le forfait. Les émissaires pénètrent silencieusement sous la tente d'Ennemond, et

l'égorgent sans pitié et sans bruit. C'était le 4 des calendes d'octobre (28 septembre) de l'année 663.

La haine d'Ebroïn était satisfaite : Ennemond n'était plus; il tombait vulgairement assassiné, mais victime de son amour de l'équité et de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

PRODIGES — TRANSLATION DU CORPS DE SAINT ENNEMOND

A peine le crime était-il consommé, qu'on vit au-dessus de la tête et de la tente du martyr une colonne lumineuse, semblable à un arc-en-ciel.

Les clercs s'éveillent en sursaut, se précipitent dans la tente de leur évêque, et, à la vue de sa dépouille inanimée, ils éclatent en sanglots : « O funeste négligence, s'écrient-ils, nous avons perdu, par notre faute, celui que nos soins n'ont su entourer ! »

Wilfrid interpelle les meurtriers avec indignation : « C'est vous qui avez tué mon seigneur, leur dit-il; achevez maintenant votre œuvre, voilà ma poitrine, ne séparez pas dans la mort le fils de son père : il est bon qu'ils soient un en Jésus-Christ. »

Mais les gardes sont frappés de stupeur, et disparaissent. Alors les clercs, en larmes, recouvrent le corps de leur Père, et le déposent dans une barque qui doit le ramener, en descendant la Saône, jusqu'à Lyon.

Les prodiges recommencent : à peine le corps est-il placé dans la barque, qu'elle se met à voguer, sans le secours d'aucun pilote, jusqu'aux portes de Lyon. Deux flambeaux allumés près du cercueil jettent des reflets divins ininterrompus. Enfin, toutes les timbales des localités échelonnées sur les bords de la Saône s'agitent d'elles-mêmes, à l'approche du corps du martyr, et retentissent bruyamment.

LE CORPS DU MARTYR EST REÇU PAR LES MOINES DE L'ILE-BARBE, ET INHUMÉ AU MONASTÈRE DE SAINT-PIERRE

Après un jour et une nuit de parcours, la barque arrive en face de l'Ile-Barbe, près de Lyon. Les religieux de ce monastère célèbre, prévenus en toute hâte, reçoivent le corps du martyr, lui donnent l'asile pendant la nuit, puis le placent sur un brancard qui sera transporté à Lyon dès la première heure du jour.

C'est aux portes de la cité que viennent le recevoir le clergé et les fidèles. Chaque église se dispute l'honneur insigne d'inhumer dans son enceinte et de posséder ces restes précieux. Mais, nouveau prodige ! quand on veut faire cette inhumation, tous les efforts sont vains pour détacher le corps du lit funèbre sur lequel on le transporte.

Dieu voulait qu'il reposât dans le monastère de Saint-Pierre, où saint Ennemond avait dépensé tant de zèle et de charité.

Quand le cortège arriva près du monastère, les deux sœurs du martyr s'approchèrent, pour reconnaître leur frère bien-aimé, et le contempler une dernière fois.

A ce moment, comme s'il eût obéi à une impulsion divine, le corps se souleva et s'approcha d'elles.

C'est donc dans l'église du monastère qu'il fut finalement déposé, et que s'achevèrent les cérémonies des funérailles.

CULTE RENDU A SAINT ENNEMOND PAR LA VILLE ET LE DIOCÈSE DE LYON

A partir de ce jour, les fidèles de la cité lyonnaise et les populations voisines affluèrent en foule au tombeau du saint martyr. Un grand nombre d'églises sollicitèrent la faveur d'en posséder des reliques. Nombreux aussi furent les miracles et les grâces précieuses obtenus par son intercession. Aussi le culte de saint Ennemond n'a-t-il jamais cessé d'être florissant dans le diocèse de Lyon.

Décerné à saint Ennemond depuis plus de douze siècles, encouragé publiquement par les évêques, reconnu par les Papes qui, maintes fois, s'y associèrent, ce culte, en attendant que le nom du saint martyr soit inscrit dans le martyrologe romain, a sa place dans la liturgie romano-lyonnaise, et a reçu ainsi, par l'approbation donnée par le Saint-Siège à cette antique liturgie, la plus désirable de toutes les consécrations: il a pour garant l'autorité infaillible de l'Eglise.

CULTE DE SAINT ENNEMOND DANS LA VILLE DE SAINT-CHAMOND

Plus privilégiée encore que le reste du diocèse de Lyon, qui célèbre chaque année, au 28 septembre, la fête de saint Ennemond, par la messe et l'office du commun d'un Martyr, la ville de Saint-Chamond l'honore solennellement ce même jour, et pendant toute l'Octave, par une messe et un office qui lui ont été spécialement concédés par le pape Pie IX, le 22 janvier 1878.

De temps immémorial, d'ailleurs, cette ville a considéré le saint martyr comme son glorieux et puissant patron, et s'est plu à l'invoquer comme tel.

Le nom même de Saint-Chamond n'est autre que celui de saint Ennemond. Une chapelle que le Saint fit très probablement construire lui-même sur le flanc de la colline, où le château et la ville prirent ensuite naissance, puis une relique du saint évêque qui fut apportée de Lyon, et vénérée en ce lieu, lui méritèrent le nom de saint Ennemond successivement modifié, par le langage populaire, en celui de Saint-Chamond : *saint Annemundus, saint Hannemundus, saint Chanemundus, saint Chamundus, saint Chamond.*

Aussi, le culte du saint martyr a-t-il toujours été très populaire dans la cité, et même au loin. Il a fait surgir autrefois un pèlerinage qui continue aujourd'hui d'amener à Saint-Chamond, chaque année, en toute saison, mais surtout vers la fin de septembre, une multitude de fidèles qui viennent vénérer les reliques du saint martyr, et l'invoquer contre les maladies et les fléaux.

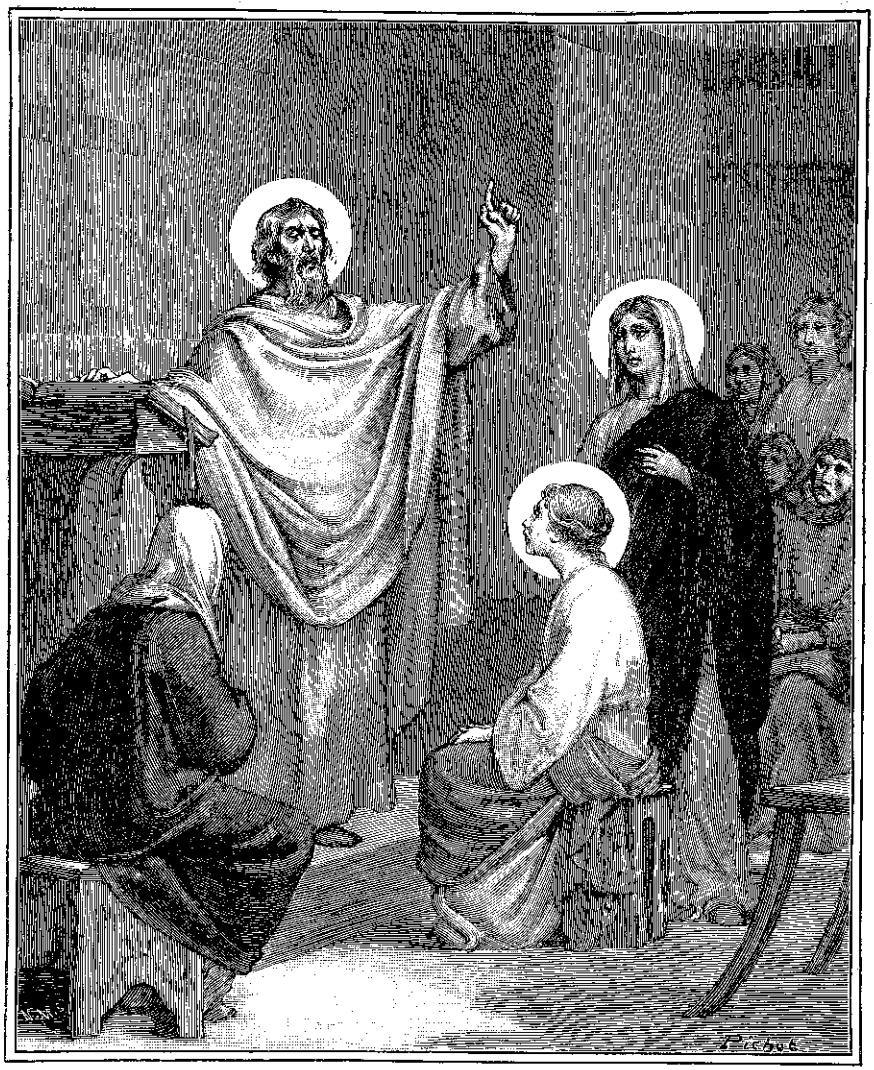
Les grâces nombreuses et souvent merveilleuses qu'on obtient par son intercession prouvent que son crédit sur le cœur de Dieu est immense, et, que, du haut du ciel où il règne à côté de saint Pothin, de saint Irénée, évêques de Lyon et martyrs comme lui, il ne cesse pas de s'intéresser à son peuple, et de lui faire du bien. — *L. Granier.*

ORAISON

O Dieu, qui avez conféré à saint Ennemond la gloire du martyre, pour le récompenser de sa sollicitude pastorale et de sa patience, faites, nous vous en supplions, que, victorieux de nos ennemis, nous obtenions la gloire du ciel. Ainsi-soit-il.

SAINTE EUSTOCHIE, VIERGE, FILLE DE SAINTE PAULE

Fête le 28 septembre.



Sainte Eustochie et les autres patriciennes à l'école de saint Jérome.

SAINTE EUSTOCHIE ET SAINTE PAULE

C'est à Rome, au sein du luxe d'une famille patricienne qui se faisait gloire de remonter par ses ancêtres aux Scipions et aux Gracques, dans un palais aux riches lambris, aux plafonds dorés, aux meubles somptueux, entourée d'un peuple d'esclaves empressés à prévenir ses moindres désirs, que naquit Eustochie.

Sa mère, cependant, l'illustre matrone Paula, l'éleva dans une certaine austérité. Elle se préoccupa surtout de former à la piété sa jeune âme et y réussit à souhait. Tandis que les bijoux, les colliers d'or, les robes de soie, faisaient davantage l'objet des sollicitudes de ses sœurs et surtout de son aînée, Blésilla, Eustochie méprisa de bonne heure ces vains ornements et tourna vers Dieu le regard de son cœur.

Le trait qui la distingua toujours fut son amour pour sa mère. Elle grandit en s'attachant de plus en plus étroitement, comme une jeune vigne, à l'appui qui la soutenait. « Elle ne faisait pas un pas sans sa mère, dit saint Jérôme, elle ne mangeait qu'avec elle ; jamais elle n'eut un écu à sa disposition. » Elle la servit avec une assiduité touchante, surtout lorsque les infirmités et l'âge de sainte Paule lui eurent rendu ces soins plus nécessaires et plus précieux.

Aussi devint-elle comme naturellement l'imitatrice des vertus maternelles, et lorsque, jeune

encore, elle eut perdu son père Toxotius, elle consentit volontiers à embrasser avec sainte Paule un genre de vie plus austère encore, et ne se plaignit point de la voir distribuer ses richesses aux pauvres de Jésus-Christ.

A L'ÉCOLE DE SAINT JÉROME

Douce, réservée, amie de la solitude, Eustochie ressentait déjà dans son âme un vif attrait pour la virginité. Sa pieuse mère n'était point pour contrarier ses desseins à ce sujet : elle les favorisait plutôt, et celle que saint Jérôme appellera plus tard « la gloire des vierges » grandit près d'elle dans l'innocence la plus parfaite. Eustochie se tint à l'écart de toute assemblée païenne, encore moins alla-t-elle au cirque ou au théâtre, où s'égaraient alors tant de jeunes Romaines.

Elle ne sortait que pour visiter quelques amies de sa mère, qui, groupées dans la maison de Marcella sur le mont Aventin, se livraient à des essais de vie commune et s'adonnaient ensemble à la prière, à l'austérité et aux bonnes œuvres.

C'était chose inouïe à Rome que ce petit monastère inaugurant au sein de la ville encore à demi païenne les admirables exemples des moines de la Thébaïde et de l'Egypte.

L'arrivée de saint Jérôme vint tout à coup donner à ce cénacle une nouvelle vie. Le célèbre solitaire de l'Orient, portant sur ses traits amaigris la trace de ses effrayantes mortifications, illustre déjà par ses savants travaux sur les Livres Saints, honoré de la confiance du pape saint Damase, produisit sur nos patriciennes une profonde impression.

Elles lui demandèrent comme une grâce de venir les voir, de leur lire l'Ecriture et de la leur commenter. Jérôme y consentit, et dès lors, la maison de Marcella suffit à peine à réunir toutes les saintes veuves et les vierges qui s'empressaient aux leçons du grand docteur.

Paula et Eustochium accoururent des premières. Celle-ci avait alors quinze ans, mais son intelligence précoce et la vivacité étonnante de son esprit la mettaient à même de suivre les explications, de s'assimiler les sens divers des textes sacrés, d'en saisir les applications à la vie chrétienne et à sa vocation particulière d'épouse du Christ.

Saint Jérôme l'eut bientôt reconnu. « Ce que je voyais en elle, écrivait-il plus tard, d'esprit, de pénétration, en même temps que de ravissante pureté et de vertu, je ne saurais le dire. » Paula le pressait de questions, et Eustochium imitait en cela, comme en tout le reste, sa sainte mère.

Toutes deux se mirent à l'étude de l'hébreu, afin de pénétrer mieux encore les secrets de cette parole divine, dont elles sentaient si bien tout le prix. Et, chose étonnante, elles avancèrent comme en se jouant dans cette étude qui avait coûté à l'infatigable Jérôme tant de labeurs. C'est lui-même qui le déclare sans détour : « Paula apprit si bien la langue hébraïque, dit-il, qu'elle parlait cette langue avec une correction parfaite, et qu'elle récitait toujours les psaumes en hébreu, ce que faisait aussi Eustochium. »

VIERGE MALGRÉ LES OBSTACLES

Cependant, Eustochie avait reçu du Pape Damase le voile des vierges et fait vœu de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ. Plusieurs de ses parents, encore païens, s'en scandalisèrent et lui tendirent un piège.

Un jour, Hymetius, son oncle, et sa tante Prœtextata, obtinrent de la posséder quelques instants, et, avant de la présenter à la brillante société qu'ils avaient réunie à cette occasion, ils voulurent l'habiller comme il convenait à la circonstance. Eustochie se voit environnée d'esclaves : on lui ôte son voile et sa robe brune; on développe et on tresse sa chevelure à la façon des jeunes filles du monde; on y entrelace des paillettes d'or, on lui peint le visage et les paupières selon la mode du temps, enfin, on la revêt d'une magnifique robe de soie.

Ainsi parée, la jeune vierge est introduite dans le cercle des amis d'Hymetius, et chacun de la combler d'éloges, de se récrier sur ses bonnes grâces et de blâmer sa mère de lui faire violence en la retenant si jalousement auprès d'elle.

Eustochie ne goûta que médiocrement de tels propos : ses nobles sentiments n'en souffrirent du moins aucune atteinte, et elle rentra chez sa mère, plus déterminée que jamais à vivre loin du monde, dont malgré elle on venait de lui faire entrevoir les vanités.

Prœtextata et son mari moururent peu après, et d'une façon si soudaine, que saint Jérôme ne put s'empêcher d'y reconnaître comme une punition de Dieu et de s'écrier: « Voilà comment le Christ défend ses perles et ses joyaux qui sont les vierges. »

Pour la prémunir contre les maximes relâchées du siècle et la maintenir dans la ferveur, saint Jérôme, le vigilant directeur, entreprit de donner à Eustochie et à toutes celles qui voudraient l'imiter un ensemble de conseils qui fussent comme le code de la virginité, jusque-là si peu pratiquée dans la société romaine. Il le fit sous forme de lettre.

« O mon Eustochium, ô ma fille, ô ma sœur, lui écrit-il, puisque mon âge et la charité me permettent de vous donner ces deux noms, je vous en conjure, gardez avec un soin jaloux votre trésor. » Les règles qu'il lui donne avaient moins pour but d'indiquer à la jeune fille ce qu'elle devait apprendre que de l'affermir dans les vertus qu'elle pratiquait déjà avec perfection : la simplicité, la modestie, la pauvreté volontaire.

Cette lettre aux vierges a les dimensions d'un traité. Nous pouvons y relever au hasard quelques détails piquants :

« Aimez la solitude et le silence de votre chambre, où vous n'êtes pas seule, car vous y êtes avec l'Epoux de votre âme. Ne vous liez pas avec les vierges qui sont fainéantes et curieuses. Ne faites pas montre d'érudition, ne vous piquez pas de fabriquer de jolies pièces en vers. Ne dites pas que vous êtes jeune et délicate et que vous ne sauriez travailler des mains. Ne parlez mal de personne, et quand vous jeûnerez deux jours de suite, ne vous flattez pas pour cela de surpasser en vertu ceux qui ne jeûnent point.

» Lisez beaucoup, apprenez beaucoup. Que le sommeil vous surprenne le Livre Saint à la main, et si votre tête tombe de fatigue, que ce soit sur la page sacrée. Voyez, dans l'Evangile, comme le repos de Marie fut préféré à l'empressement de Marthe. Eustochium, soyez Marie, restez aux pieds de Jésus, et dites : *J'ai trouvé Celui qu'aime mon âme; je le tiendrai et ne le laisserai pas s'en aller.* »

RÉPONSE A UN PETIT CADEAU

Le trait que nous allons rapporter, d'après

l'agréable historien de sainte Paule, est d'une simplicité charmante.

Saint Jérôme n'acceptait point les présents qu'eussent voulu lui offrir ses dirigées. A certaines fausses insinuations portées à ce sujet contre lui, il répondra : « N'ai-je pas repoussé les cadeaux, petits ou grands? L'argent d'autrui a-t-il touché dans ma main? »

Un jour, cependant, il se relâcha de ses inflexibles principes. A l'occasion de la fête de saint Pierre, qui se célébrait déjà très solennellement alors dans les basiliques de Rome, Eustochie se permit d'offrir à l'austère ascète un petit présent symbolique, pour le remercier de sa *lettre aux Vierges*. Elle s'enhardit jusqu'à lui envoyer une corbeille de cerises, avec quelques-uns de ces bracelets qu'on appelait *armillæ*, et des colombes, le tout accompagné de quelques mots aimables, pour expliquer le sens du cadeau : les cerises blanches, symbole de pudeur virginale, rappelaient naturellement le sujet de la lettre. Les bracelets étaient ceux qu'on offrait aux légionnaires qui s'étaient distingués : ils étaient dus au héros de tant de saints combats. Pour les colombes, symbole de douceur, Eustochie ne s'en expliquait qu'en termes voilés : sans doute, elle insinuait délicatement, d'une façon enjouée, à saint Jérôme, qu'on aurait pu trouver certains de ses conseils un peu rudes et ses représentations contre les adversaires de la virginité parfois trop vives. Quoi qu'il en soit, l'envoi fut très agréable au Saint, qui, sans tarder, remercia lui aussi à sa manière. Il écrivit à Eustochie :

« J'ai reçu vos petits cadeaux : petits, dis-je, en apparence, car la charité leur donnait un grand prix. Nous sommes en fête, et il faut bien, un jour de Saint-Pierre, se permettre quelque gaieté, sans oublier toutefois la ligne tracée par l'Ecriture, et sans trop nous écarter de nos pratiques accoutumées. C'est ce que vous avez fait, en mêlant avec art la douceur et le piquant dans vos présents.

» Vous m'avez donc envoyé des bracelets, une lettre et des colombes. Il est question de tout cela dans l'Ecriture. Jérusalem, dans Ezéchiel, est ornée de bracelets. On voit le prophète Baruch recevoir une lettre de Jérémie, et il est dit que l'Esprit-Saint est descendu sous la forme d'une colombe. Eh bien! je vous dirai donc, pour mêler quelque chose de piquant à ma lettre : les vrais bracelets que nous devons mettre à nos bras, ce sont nos bonnes œuvres. Puis, il faut nous garder d'imiter le prince impie qui coupa avec un canif la lettre du prophète Baruch et ne pas déchirer celle que Dieu a écrite au fond de notre cœur. Enfin, il ne faut pas mériter, et j'espère bien que vous ne le mériterez jamais, qu'on vous dise comme Osée à Ephraïm : *Vous êtes devenue semblable à une colombe sans intelligence.* Ah! direz-vous, voilà qui est bien austère pour un jour de fête! Oui, mais c'est vous qui m'avez provoqué » (1).

EN ROUTE POUR LES LIEUX SAINTS

Saint Jérôme avait déposé au fond des âmes de Paule et d'Eustochie un tel attrait pour les Lieux Saints et pour la solitude, d'autre part, leur genre de vie à Rome était si attaqué, que depuis longtemps elles brûlaient du désir de passer les mers et d'aller vivre aux pays du Christ. L'étude journalière qu'elles faisaient de l'Ecriture les entretenait dans leur résolution. Elles partirent.

Ce ne fut point sans larmes ni sans souffrance qu'Eustochie se sépara pour toujours de ses sœurs Rufina et Paulina, et de son jeune frère Toxotius qu'elle laissait à Rome, mais elle comprenait que sa vocation demandait d'elle ce sacrifice, et d'ailleurs, elle et sa mère ne cessèrent de s'occuper avec une sollicitude pleine de tendresse des êtres si chers qu'elles avaient dû quitter.

Pendant près d'une année, Eustochie suivit dans chacun de ses pèlerinages l'infatigable Paula. Nous ne les accompagnerons pas, étape par étape, dans leurs saintes excursions, malgré l'intérêt qui s'attache naturellement au récit d'un pèlerinage à Jérusalem au IVe siècle.

Après une heureuse traversée, trop longue au gré de leurs désirs, nos deux pèlerines et leur suite franchirent à dos d'âne, au cœur de l'hiver, l'espace immense qui sépare Antioche de Jérusalem. Jérôme et plusieurs amis étaient avec elles; la pieuse caravane s'avançait à petites journées, repassant à loisir tous les souvenirs bibliques se rattachant à leur itinéraire et que leur rappelait très à propos, en y joignant ses commentaires, le savant interprète des Ecritures. — Ah! si de nos jours les groupes de pieux pèlerins de Terre-Sainte avaient un saint Jérôme en guise de *Bædeker!* — Lui-même prenait partout des notes en curieux érudit, recueillait des inscriptions, préparait de futurs travaux. Quand il arrivait à une ville enrichie d'une bibliothèque, à Césarée, par exemple, on s'arrêtait plusieurs jours, on faisait prendre copie, aux frais de sainte Paule, des *Hexaples* d'Origène et d'autres manuscrits précieux.

Enfin, les pèlerins arrivèrent à Jérusalem au printemps de l'année 386.

Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de baiser de leurs lèvres le sol sacré de la Palestine et n'ont pas aperçu un jour Jérusalem, la Cité sainte, des hauteurs du mont Scopus, ont peine à se représenter l'émotion qui étreint alors le cœur du pèlerin. La croix du Christ se dresse à sa pensée; les souffrances et l'amour d'un Dieu attendrissent son âme, et des larmes montent souvent jusqu'à ses paupières.

C'est, au rapport de saint Jérôme, ce qu'éprouvèrent Paula et Eustochium. Du fond du cœur, elles durent se dire : *C'est ici le lieu de mon repos.*

A BETHLÉEM

Après plusieurs mois de pèlerinage à travers la Judée, la Galilée, et jusqu'en Egypte, quand elles eurent satisfait à la fois leur piété et leur sainte curiosité, elles revinrent se fixer pour toujours à Bethléem, auprès de la Crèche du Sauveur.

Bientôt, par les soins de Paula, deux monastères surgirent en ces lieux, l'un pour Eustochie et sa mère, les vierges et les veuves qui les avaient suivies de Rome, l'autre pour Jérôme et ses amis.

Là recommença pour eux la vie de Rome, rendue plus régulière encore, après ce qu'ils avaient vu et admiré chez les solitaires de l'Egypte, vie d'étude, de prière et de travail. Sainte Paule coula dans ce séjour les plus douces années de sa vie, toujours assidue à la lecture des Livres Saints, heureuse de ses visites fréquentes à la Crèche et au Calvaire.

Saint Jérôme occupait ses filles spirituelles en

(1) Abbé Lagrange, *Histoire de sainte Paule* (p. 199).

leur confiant le soin de copier les revisions qu'il avait faites de l'Ecriture. « On aime à se représenter, dit l'abbé Lagrange, les nobles Romaines dans la cellule monastique qui avait remplacé leur palais, entourées de volumineux manuscrits grecs, hébreux, latins, mettant au net avec un soin intelligent et pieux et faisant copier par les vierges de leur monastère ces psaumes que nous chantons encore aujourd'hui. »

Seize ans se passèrent ainsi pour sainte Paule, puis, Dieu la rappela à lui, et ce fut à Eustochie de continuer l'œuvre de sa mère et de prendre la direction des deux monastères de vierges que celle-ci avait fondés.

L'humilité de sainte Eustochie s'alarma de sa nouvelle situation; ce n'était pas non plus sans inquiétude qu'elle envisageait l'avenir temporel de ses deux communautés, car sainte Paula, dans sa charité sans bornes envers les pauvres et son absolue confiance en la divine Providence, avait contracté des dettes et ne laissait en mourant d'autre héritage que celui de ses vertus.

Dieu soutint sa servante Eustochie et ne permit point qu'elle succombât à la tâche. Saint Jérôme restait pour lui servir de guide. En même temps arrivait de Rome, pour se mettre sous la tutelle de sa tante, la nièce chérie d'Eustochium, la jeune Paula, fille de Toxotius, et cette enfant apportait, avec les charmes de sa présence, la fortune considérable que lui laissaient ses riches parents.

Rassurée du côté du temporel, Eustochie n'eut plus qu'une préoccupation, celle de maintenir dans les deux monastères la piété et l'observance régulière qui y avaient fleuri jusque-là. C'est sur sa prière que saint Jérôme traduisit en latin la règle de saint Pacôme, que n'eussent pas comprise, dans son texte original, les vierges venues de l'Occident.

Sur ses instances aussi, il écrivit ses commentaires sur Ezéchiel, qu'il avait promis à Paula, mais qu'il n'avait pu achever, et divers autres ouvrages importants.

Ainsi, ces deux grandes âmes se soutenaient et s'excitaient mutuellement. Jérôme prêtait à Eustochie l'appui de ses conseils et ses lumières; celle-ci animait le saint docteur à ses travaux si utiles à l'Eglise. Elle s'attachait en outre à le consoler des amertumes que ne lui ménageaient pas les envieux, jaloux de sa gloire et de sa vertu.

DÉSOLATION DES MONASTÈRES

Le dévouement d'Eustochie envers saint Jérôme attira sur elle et son innocente communauté une terrible épreuve.

Un jour, un groupe d'Origénistes et de Pélagiens hérétiques, qui ne pardonnaient pas à l'illustre solitaire les déconvenues qu'il leur avait fait essuyer, s'en vengèrent en assiégeant les monastères de Bethléem. Le sang coula, Jérôme n'échappa à la mort qu'en s'enfermant dans une tour fortifiée, les belles fondations de Paula furent livrées aux flammes.

Les vierges purent se sauver à grand'peine, mais un diacre et plusieurs serviteurs furent égorgés.

Tout cela se passait au vu et su de l'évêque de Jérusalem, Jean, qui laissait faire, ayant contre Jérôme quelque animosité, et qui n'était pas loin de partager à son égard les sentiments des hérétiques.

Cet odieux attentat révolta toute la chrétienté. La voix de saint Augustin s'éleva pour le flétrir. Quant à Jérôme et Eustochie, ils en écrivirent au Pape, le Père commun des fidèles, et, sans incriminer l'évêque de Jérusalem, ils sollicitèrent d'Innocent I[er] une protection qu'ils ne rencontraient pas autour d'eux.

La réponse du Souverain Pontife montre combien il s'émut des maux de saint Jérôme et fut touché de sa magnanimité vis-à-vis de ses ennemis. Son énergie tint en respect les adversaires de Jérôme, et celui-ci put avec sainte Eustochie relever en paix ses monastères.

La fille de Paula goûta encore de douces joies. Ce fut lorsque d'anciennes amies de Rome, telles que Mélanie et Albina, vinrent la rejoindre pour imiter son genre de vie. Elle mourut trois ans après, précédant d'une année dans la tombe saint Jérôme, son directeur et son père. Sa nièce Paula lui ferma les yeux.

Eustochie avait séjourné trente-cinq ans dans le monastère de Bethléem. Elle fut déposée auprès de sa mère, dans un sépulcre voisin de la grotte de la Nativité où elle avait tant prié.

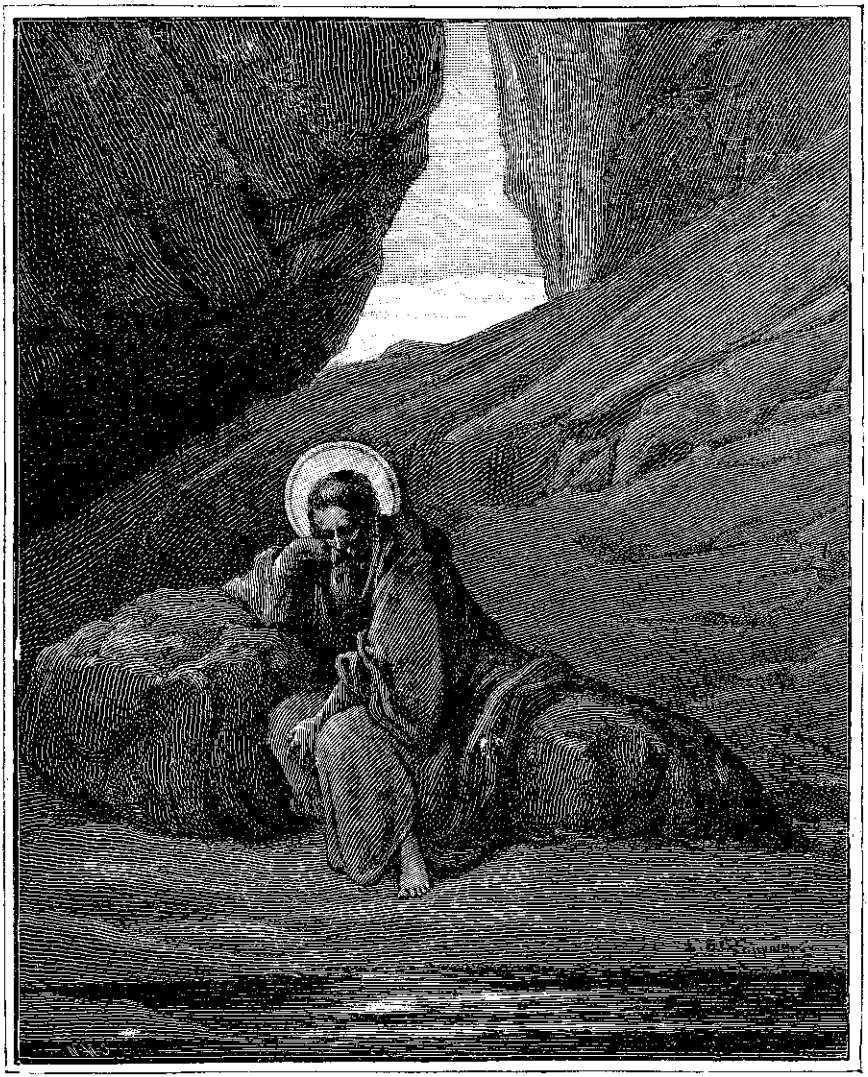
Le verset du psaume qu'elle prononçait en arrivant à Bethléem avait en ce jour sa complète réalisation : *Désormais, ceci est le lieu de mon repos; c'est là que mon âme vivra pour Dieu, et ma race y servira le Seigneur.* Jusqu'à l'invasion musulmane, des vierges saintes y chantèrent les louanges de Dieu et y continuèrent les vertus et les exemples de Paula et d'Eustochium.

SOURCES CONSULTÉES

Histoire de sainte Paule, par l'abbé Lagrange, vicaire général d'Orléans, 1868. — *Vies des Pères des déserts d'Orient*, d'après le P. Marin, de l'Ordre des Minimes, t. III. — Adrien Baillet. — *Saint Jérôme*, par le P. Largent, dans la collection « Les Saints ».

SAINT CHARITON, ABBÉ EN PALESTINE

Fête le 28 septembre.



Saint Chariton dans sa solitude de Cremaste.

UNE CAVERNE DE VOLEURS CHANGÉE EN MAISON DE PRIÈRE

Sous le règne de Constantin le Grand, un pèlerin quittait Iconium, sa ville natale, pour se rendre à Jérusalem. Il se nommait Chariton. Ses membres portaient encore les stigmates douloureux des supplices qu'il avait endurés pour le Christ au cours des persécutions.

Au terme de son voyage, sur la route de Jéricho qui vit jadis dépouiller le bon Samaritain, le pèlerin tomba entre les mains de voleurs, qui lui enlevèrent son petit avoir, le lièrent et l'emmenèrent dans une grotte inaccessible, située à deux lieues environ de Jérusalem. Ces scélérats repartirent bientôt pour continuer leurs brigandages, laissant le pauvre voyageur tout seul, enchaîné dans la grotte. A leur retour, ils se mirent à boire sans mesure d'un vin probablement empoisonné et moururent tous la nuit même dans d'atroces souffrances.

Le prisonnier, qu'on avait privé de sa fortune, se trouvait ainsi par cette fin tragique le seul héritier de ses spoliateurs. Ne pouvant pas faire

ourner à son seul avantage des richesses aussi mal acquises, il en distribua une partie aux pauvres, une autre partie à des solitaires qui se sanctifiaient sur les bords du Jourdain et de la mer Morte, se réservant le reste pour se construire un ermitage dans la profondeur de la vallée.

Chariton s'en alla ensuite habiter parmi les moines de Calamon, qui vivaient, tout près du Jourdain, dans des cabanes ou dans des grottes fort nombreuses aujourd'hui encore en cette région. Après s'être initié auprès d'eux à la vie monastique, il revint à la caverne et la convertit en église pour les pieux fidèles qui étaient venus se ranger sous sa discipline religieuse.

Ainsi, remarque très finement son biographe, il prit le contre-pied des pharisiens maudits par Notre-Seigneur. Les Juifs avaient converti le temple, la maison de prière, en une caverne de voleurs; Chariton changea une caverne de voleurs en maison de prière.

FONDATION DE LA LAURE DE PHARAN

La gorge dans laquelle les voleurs avaient entraîné Chariton se nommait Pharan; ses grottes sont encore occupées par des moines schismatiques, venus de Grèce et de Russie. C'est une gorge étroite, resserrée entre deux bandes de rochers gris, d'une hauteur variant entre soixante et cent mètres, et qui courent parallèlement de l'Ouest à l'Est. Une source limpide et abondante jaillit du roc et forme sur le champ une petite rivière qui coule gaiement sur les pierres polies, à travers les roseaux et les tamaris.

Sur les deux rives de la rivière, le long des parois presque verticales des rochers, se voient une cinquantaine de grottes, en partie naturelles, en partie creusées de main d'homme, avec une ou deux ouvertures plus ou moins régulières, taillées en forme de porte et plongeant sur la vallée.

Supposez par la pensée que chacune de ces grottes est habitée par un moine occupé à tresser des nattes et des corbeilles, ou à psalmodier les heures canoniques, et vous aurez sous les yeux le monastère ou la laure de Pharan, au temps de saint Chariton. De petits jardins, que l'on suppose établis dans la partie inférieure de la vallée, servaient à faire pousser des herbes et des légumes, le menu ordinaire des repas monastiques.

Quant à la salle à manger, autrement dit un réfectoire, les religieux qui habitaient une laure n'en avaient pas. Chacun mangeait la part que lui envoyait l'économe dans la grotte même où il s'était retiré.

Comme le dit saint Ephrem de leurs émules de Mésopotamie : « L'eau de la rivière leur procurait une boisson délicieuse; leur vin coulait des rochers. Sauf le samedi et le dimanche, ils n'avaient d'autre église que leur bouche, dans laquelle leur langue célébrait les louanges de Dieu. Durant les douze heures de la journée, leur prière était ininterrompue. Lorsque la fatigue, le soir, saisissait leurs membres, ils croyaient se ménager une grande jouissance en s'étendant sur la terre nue ou sur une natte misérable..... Enfin, l'endroit où ils terminaient leurs jeûnes avec leur existence était bien souvent aussi le lieu de leur sépulture. »

Lorsque les disciples groupés autour de Chariton se furent multipliés au point que la chapelle établie dans la caverne des voleurs devint trop étroite pour les offices, il construisit au bas des rochers, sur les bords de la rivière, une église un peu plus vaste. Ce fut l'évêque de Jérusalem, saint Macaire, qui vint la consacrer aux environs de l'année 330.

A LA RECHERCHE DE LA SOLITUDE

L'affluence nombreuse de disciples qui l'avaient suivi à Pharan, le bruit qui se faisait autour de son nom, ainsi que les mille soucis de sa charge gênaient de plus en plus Chariton dans ses relations intimes avec Dieu. En conséquence, il confia la direction de son monastère au plus éprouvé de ses enfants et, libre désormais de toute sollicitude, se mit à la recherche d'un asile moins fréquenté.

Il crut l'avoir trouvé aux approches de la vallée du Jourdain, non loin de Jéricho, au lieu même où se dresse aujourd'hui le couvent grec de la Quarantaine. Sur les flancs d'une montagne assez raide s'étageaient toute une série de grottes, qui lui paraissaient convenir à son plan de vie. Des racines et des herbes poussaient çà et là. Le solitaire était donc servi à souhait. Dieu lui avait ménagé une demeure tranquille et une nourriture frugale. Qu'aurait-il pu désirer de plus?

Hélas! les projets de l'homme s'accordent bien rarement avec les vues de la Providence. Chariton fuyait la société monastique pour apaiser sa soif de repos et d'isolement, peut-être aussi pour satisfaire un besoin inné de tranquillité, et Dieu paraissait condescendre à ses désirs. En réalité, c'était une main mystérieuse qui le menait là, qui le poussait sans cesse en avant, pour lui montrer qu'il n'avait pas le droit de se dérober encore au travail, de vivre pour lui seul, alors que tant d'âmes soupiraient après ses conseils et après sa direction.

Peu à peu, des miracles et des bienfaits de toute nature, comme on en rencontre dans les vies des moines, bien que le biographe du Saint ne les ait pas précisés, manifestèrent aux habitants de Jéricho et des villages environnants la puissance surnaturelle de leur nouvel hôte. Sans tarder, des recrues vinrent se ranger sous l'obéissance du Saint. Les grottes abondaient le long des parois de la montagne; bientôt chacune trouva son locataire, et, des divers étages de cellules, montait nuit et jour vers le ciel la prière incessante des religieux.

LE MONASTÈRE DE DOUCA — LES DISCIPLES DU SAINT ELPIDIUS

On appelait Douca le second monastère établi par saint Chariton, du nom même de la montagne aux flancs de laquelle il était bâti. Là encore, comme à Pharan, ce n'était pas un monastère proprement dit, mais une laure formée d'une série de grottes ou de cellules, dispersées le long de la montagne sur l'espace de plusieurs kilomètres. La règle monastique prescrivait, en effet, une dis-

tance assez considérable entre chaque cellule, de sorte que les prières dites à haute voix ou les chants d'un moine ne pussent déranger le voisin de ses occupations ordinaires.

Grâce au récit d'un témoin oculaire, Palladuis, évêque d'Hélénopolis en Bithynie et ami fidèle de saint Jean Chrysostome, nous pourrons avoir une idée des vertus et des actions mémorables qui distinguaient à Douca les disciples de saint Chariton. Palladius y avait embrassé lui-même la vie religieuse vers l'année 386, et il nous a laissé dans un style fort simple le récit de ce qu'il avait vu.

Le monastère de Douca était alors confié à la garde du disciple le plus exemplaire de Chariton, saint Elpidius dont une ville d'Italie, près de Lorette, porte le nom et qui est vénéré lui-même par l'Eglise entière le 2 septembre. Elpidius habitait une grotte sur le sommet de la montagne, à deux pas d'un gouffre béant, ne mangeait que deux fois la semaine, le samedi et le dimanche, et restait debout toute la nuit à chanter des psaumes.

Un jour, durant la psalmodie, un scorpion le mordit au pied, sans que le Saint manifestât par l'altération de ses traits ou par le trouble de sa voix la douleur cuisante qu'il ressentait. Un autre jour, il plantait sur les bords du précipice un sarment desséché, qui retrouvait en terre sa vieille sève et devenait une vigne considérable, au point de couvrir toute l'église de ses rameaux verdoyants.

Saint Elpidius avait une dévotion à lui, dont l'étrangeté nous surprend même à une époque et dans un pays qui en suscita de vraiment bizarres. Debout, sur la porte de sa cellule ouverte, le visage tourné vers l'Orient, le Saint s'était imposé la mortification de ne jamais tourner en ses longues heures de prière les regards vers l'Occident. Et bien que le soleil appliquât d'aplomb ses rayons sur sa tête et sur son visage, depuis le matin jusque vers une ou deux heures du soir, il persévéra dans cette pénible attitude pendant vingt-cinq ans.

Toutefois, ce stylite reclus, qui franchissait avec d'amers regrets le seuil de sa cellule, sentait parfois bouillonner en lui une humeur toute guerrière et revêtait l'allure d'un fougueux antisémite. Avec ses moines, il défendait alors à main armée la tranquillité du monastère contre les attaques répétées des Juifs, qui habitaient le village voisin de Noéron. Et nous savons que, en dépit de tous les obstacles et de tous les assauts, Elpidius resta maître du terrain. Ce qui montre clairement qu'il faut sans hésitation interrompre une prière surérogatoire pour accomplir un devoir ou même un acte de charité.

Elpidius présidait à tous les exercices de dévotion des moines, comme la reine des abeilles aux travaux de ses subordonnées. Parmi ses religieux se distinguaient deux frères selon la chair, Enèse et Eustathe. Un autre, nommé Sisinnius, s'enfermait dans un sépulcre, où il passait trois ans, toujours debout et n'ayant d'autre occupation que de prier. Gaddanas vivait sur les bords du Jourdain, exposé aux intempéries des saisons, sans cabane et presque sans vêtements. C'est sans doute dans des exercices analogues, qui paraissent avoir été la spécialité de ce monastère, que saint Porphyre, le futur évêque de Gaza, gagna, de 377 à 382, les terribles rhumatismes qui le clouèrent pendant de longs mois sur un lit de douleur.

Que saint Chariton se soit livré à des mortifications de ce genre, tout le fait supposer, puisque ses disciples avaient hérité de sa règle de vie. Nous aurions donc en lui le précurseur de ces stylites, c'est-à-dire des moines qui vivaient au sommet d'une colonne et qui, au v^e^ siècle, avec saint Syméon d'Antioche et saint Daniel de Constantinople, devaient frapper d'admiration le monde entier.

FONDATION D'UN TROISIÈME MONASTÈRE

Chariton, passionné pour le silence et le recueillement, rêvait une séparation complète du monde, une rupture absolue d'avec toute société. Dieu semblait, au contraire, prendre un réel plaisir à traverser ses desseins par l'arrivée fréquente de disciples. A peine le monastère de Douca était-il constitué et la discipline monastique s'y voyait-elle établie, qu'il abandonnait sa cellule pour courir à la recherche d'un site plus retiré.

Il s'enfonça une journée entière dans les solitudes inhospitalières du désert de Juda et remarqua, à l'est de Thécoa, patrie du prophète Amos, une gorge désolée, ceinte de montagnes abruptes et lui offrant un asile inviolable! Peine inutile! Le bruit de sa renommée avait pénétré partout; sous la chaude action de sa parole, le désert aride allait encore une fois se couvrir de fleurs.

Les habitants du bourg de Thécoa furent ses premières conquêtes; la vallée déserte retentit bientôt des louanges de Dieu. Un troisième monastère était fondé. On lui donna le nom de Souka et, après la mort du fondateur, il s'appela monastère de Saint-Chariton, nom que ses ruines portent encore.

Malgré la présence autour de lui de quelques religieux, les désirs de saint Chariton étaient en partie satisfaits; il n'aurait jamais pu imaginer solitude plus profonde et recueillement plus complet. Si loin que son regard se portât, il n'embrassait qu'un horizon rocheux, imposant par sa sauvage grandeur, et des collines nues, calcinées, où les ravins profonds tracent des gerçures irrégulières. En bas, le torrent sans eau découvrait ses pierres polies. Rarement, un pareil silence a favorisé davantage la prière et la contemplation.

Oh! comme Chariton s'éprit d'un amour réel pour cette nature stérile et grillée, image vivante de l'enfer! Et quand les oiseaux de proie tourbillonnaient dans l'air, sous ses yeux, à la poursuite des chauves-souris ou des innocentes tourterelles, ils lui rappelaient sans doute les courses vertigineuses des démons pourchassant les pauvres âmes.

On désirerait plus de détails sur la vie que mena le Saint dans cette solitude, sur les bienfaits spirituels et temporels que son biographe lui fait répandre dans les campagnes environnantes, sur les rapports qu'il dut lier avec les autres anachorètes. Connut-il saint Hilarion, le grand ascète de Gaza, son contemporain, qui acclimatait dans le sud de la Palestine le genre de vie emprunté à saint Antoine d'Egypte? Connut-il saint Maxime et saint

Cyrille de Jérusalem, qui illustraient alors de leurs vertus et de leurs talents le siège épiscopal de Jérusalem? Oui, sans doute, puisque les trois monastères fondés par lui s'élevaient dans le diocèse même de la Ville Sainte; quant à pénétrer dans le vif de leurs relations, l'absence de documents ne le permet pas. Ce que l'on peut affirmer sans hésitation, c'est que leurs rapports furent empreints de la plus chaude cordialité et que, entre Saints, chacun tira profit de ces visites, afin d'imiter les vertus de son voisins et d'amender en soi ce qui était encore susceptible de l'être.

LA SOURCE MIRACULEUSE — MORT DE SAINT CHARITON

La longue carrière de Chariton touchait à sa fin. Son corps, alourdi par les années et par les privations de toutes sortes, demandait à la terre un repos momentané, son âme une demeure glorieuse au ciel.

Laissant donc la direction du monastère à l'un de ses disciples, il se retira dans une grotte, surnommée *Crémaste* (la suspendue), à cause de sa position abrupte et de son ouverture très élevée. On ne pouvait y avoir accès qu'avec une échelle et, de nos jours encore, l'entrée s'étale béante à plusieurs mètres au-dessus du principal sentier. Pour se dérober encore plus complètement aux pieux empressements de ses disciples, le solitaire voulut se priver de leurs services, et, comme l'eau manquait dans son gite aérien, Dieu fit couler miraculeusement une source, qui lui fournissait l'eau nécessaire.

La source de la grotte de saint Chariton a été retrouvée il y a une dizaine d'années, dans le labyrinthe interminable qui porte encore son nom. Mais les habitants d'Iconium, sa ville natale, qui professent pour lui le culte le plus sincère, veulent que le miracle de la source se soit accompli chez eux. Et, comme à quatre ou cinq kilomètres de la ville, à l'extrémité d'un vallon, près des blanches murailles du couvent dédié à leur saint compatriote, coule une fontaine aux eaux fraîches et pures, deux grands pèlerinages annuels se sont organisés. Après l'assistance à la Messe, les pèlerins se réunissent autour de la fontaine et boivent son eau avec piété. Bien plus, chose qui touche presque au miracle, les Turcs eux-mêmes partagent la dévotion des chrétiens sur ce point. Eux aussi se rendent en pèlerinage à la source miraculeuse, une ou deux fois par an, sous la conduite du grand Tchélébi, c'est-à-dire du Supérieur général des derviches ou moines turcs.

Le Saint avait toujours présents à la mémoire les heureux jours passées à la laure de Pharan, Il résolut de réserver à sa cellule primitive les derniers moments de son existence. Entouré des supérieurs des trois maisons religieuses qu'il avait fondées, il vint donc mourir à Pharan, plein de jours et de mérites, escorté de la foule de ses moines et des anges qui saluaient son arrivée parmi eux.

Ses restes mortels furent d'assez bonne heure transférés à son troisième monastère, celui qui portait son nom. Nous savons que, dès l'année 817, lorsque la persécution iconoclaste avait exilé saint Théodore Studite au fond de l'Asie Mineure, le vaillant athlète écrivait au supérieur du couvent de Saint-Chariton le vif désir qu'il avait de vénérer le tombeau et les reliques du Saint.

Tombeau et reliques ont aujourd'hui disparu. A une époque qu'il est impossible de déterminer, les Arabes ont dû profaner le sépulcre et disperser les reliques à tous les vents. Mais la mémoire du Saint qui implanta la vie religieuse sur le sol de la Palestine vit toujours dans l'Eglise orientale, et c'est à lui qu'elle a dédié un de ses plus touchants offices, le 28 septembre, anniversaire probable de sa mort.

SOURCES

D'après la *Vie grecque de saint Chariton*, éditée dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. CXV, col. 899-917.

LE BIENHEUREUX SIMON DE ROXAS

religieux Trinitaire (1552-1624).

La Sainte Vierge remet au Bienheureux le cordon que devront porter les associés de la confrérie des « Esclaves de Marie ».

(Reproduction d'une gravure du XVIII*e siècle.)*

NAISSANCE — LE PETIT PAUVRE

Le bienheureux Simon de Roxas naquit à Valladolid, dans la vieille Castille, le 28 octobre 1552. Les premières paroles que, reposant entre les bras de sa nourrice, il essaya de prononcer, furent le salut de l'ange à la Sainte Vierge, *Ave Maria*. Ce fidèle serviteur de Marie révélait ainsi de bonne heure quels seraient la grande dévotion et le grand amour de sa vie. Ces deux paroles lui devinrent si familières que, durant tout le cours de son existence, il ne se servit jamais d'autre formule de salutation.

L'enfant suivit très jeune les cours de l'Université. Dès cette époque, il se distinguait surtout par son amour des pauvres et des malheureux. C'est à eux qu'allaient toutes les gâteries et les friandises dont sa mère le comblait.

En partant pour les cours, il simulait un appétit dévorant et emportait pour l'apaiser une quantité de provisions qu'il s'empressait de donner aux mendiants. Sa mère, un peu surprise de cette consommation extraordinaire, suivit un jour son fils et le surprit au moment même où, donnant son pain à une pauvre vieille, il lui disait : *Tenez, mère, priez la Sainte Vierge que je devienne bon.*

Dans une autre circonstance, il s'en allait tout

guilleret, très fier d'un habit neuf qu'il portait pour la première fois. Il rencontra sur sa route un enfant à moitié nu qui lui demanda l'aumône. Aussitôt il retourne à la maison, reprend son vieil habit et donne le neuf au petit pauvre.

« Pourquoi ne donnais-tu pas le vieux? lui reprocha tendrement son père. — *Non, papa, répondit l'enfant, car à Dieu il faut toujours donner ce qu'on a de meilleur.* »

Parvenu à sa seizième année, à l'âge où d'ordinaire le jeune homme oriente sa vie, Simon sentit clairement que Dieu l'appelait à son service. Il quitta sa famille et demanda au supérieur des Trinitaires de Valladolid de l'admettre parmi ses novices.

RELIGIEUX TRINITAIRE — LE PÈRE DES PAUVRES

Le temps d'épreuve fut pour le jeune aspirant l'occasion de merveilleux progrès dans la piété. Ses occupations préférées après l'assistance au chœur étaient de balayer la maison, de soigner les malades et d'aider le Frère cuisinier.

Ses pénitences, ses jeûnes, ses disciplines allaient bien au delà de ce qu'ordonnait la règle. Si l'obéissance ne les eût modérées, il aurait dépassé toute mesure.

Après avoir prononcé ses vœux perpétuels, le nouveau religieux fit ses études de théologie à l'Université de Salamanque, soutint brillamment sa thèse de doctorat et fut ensuite ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans.

Durant plusieurs années, il professa la philosophie et la théologie au couvent de Tolède et forma, par son enseignement et ses exemples, des savants et des saints. Parmi ses élèves, il y eut des prédicateurs de grand renom, des évêques, des martyrs et de fervents religieux. En même temps qu'il enseignait les sciences divines et humaines aux nombreux étudiants accourus autour de sa chaire, il s'adonnait aussi à la prédication et à la direction des âmes.

Il remplit ensuite, à plusieurs reprises, les fonctions de supérieur dans divers couvents de son Ordre, de telle sorte qu'il passa sa vie à commander, lui qui n'aimait qu'à obéir. Il eut toutes les qualités du vrai supérieur, aimant tous ses religieux d'un amour très égal, les traitant avec une grande douceur et veillant à la santé des corps autant qu'à la ferveur des âmes. Sa sollicitude s'étendait plus particulièrement aux malades, qu'il entourait de tant d'égards et de ménagements que la maladie perdait de son amertume.

Son zèle ne s'arrêtait pas à ses religieux; il allait aussi aux personnes de l'extérieur, surtout aux pauvres et aux malades.

Il avait une nombreuse clientèle de mendiants qui tous les jours venaient s'asseoir à une table préparée dans la cour du couvent. Le Père leur servait lui-même un menu très abondant et très varié. C'était un privilège à lui seul réservé. Il surveillait la cuisson des mets, préparait la table, se montrait très accueillant pour les convives parfois désagréables, et après leur départ lavait la vaisselle.

Tout entier au service de ses nombreux pauvres, le Père s'oubliait lui-même, et, lorsque ses religieux le rappelaient très respectueusement à l'ordre, il disait : « *Oh! pour moi, je mange de les voir manger.* »

CONSEILLER DE LA COUR — UN NOVICE DOUILLET

Cependant, la renommée de sa sainteté était arrivée jusqu'à la cour. Le roi Philippe III et la reine Marguerite d'Autriche voulurent connaître celui dont tous les échos redisaient les vertus; ils manifestèrent le désir de le voir.

Le P. Simon, avec son horreur instinctive du monde, ne consentit à se rendre à la capitale que sur les instances répétées de la famille royale et sur l'ordre de son Provincial qui le nomma supérieur du couvent de Madrid.

Le roi eut avec lui de longs entretiens sur les affaires du royaume. Il l'appelait au palais trois fois par semaine, et l'accueillait non pas avec familiarité comme un conseiller ordinaire, mais avec vénération et respect. C'est lui qui, au mépris de l'étiquette, baisait la main à son conseiller et le précédait pour lui ouvrir les portes.

La reine traitait avec lui de la direction de sa conscience et restait des heures entières à l'écouter avec ravissement parler de la vie spirituelle et des devoirs de la vie chrétienne dans les grandeurs.

Les courtisans bientôt suivirent l'exemple de leurs souverains. Les grands du royaume et les dames de la cour, moitié par conviction, moitié par esprit d'imitation, entourèrent le saint religieux d'égards et de vénération, et le prirent pour guide spirituel; ce qui faisait dire à certains que « si la cour n'était pas utile au P. Simon, le P. Simon était fort utile à la cour ».

Le couvent de Madrid comptait près de cent membres à son arrivée dans la capitale. Accueilli par tous comme un envoyé du ciel, il constata avec joie la régularité qui régnait au monastère et s'appliqua à l'augmenter encore. Dans des chapitres fréquents, il montrait aux prêtres que le mal des âmes vient surtout des confessions mauvaises et des confesseurs incapables, et leur expliquait toute la somme de doctrine, de prudence et de charité qu'il fallait apporter au confessionnal; c'est ainsi qu'il obtint que l'église des Trinitaires fût une pépinière d'excellents directeurs de conscience et le refuge indiqué des coupables touchés par la grâce.

Il s'occupait aussi avec une grande sollicitude de la formation de ses novices. Il y avait parmi eux des jeunes gens de grand talent et des représentants de la plus haute noblesse du royaume. Sans se laisser éblouir par les titres ou les vaines apparences, il n'acceptait définitivement que ceux dont les dispositions lui paraissaient excellentes. Toute cette jeunesse lui tenait à cœur, et il ne perdait aucune occasion de former en ces âmes de saintes énergies. Sa formation revêtait même parfois certaines façons très piquantes qui la gravaient profondément en l'esprit de ses religieux.

Une fois par semaine, il présidait l'exercice du

chemin de la croix. Les novices allaient d'une station à l'autre pieds nus et s'agenouillaient sur le pavé. Un jeune novice mit un jour par inadvertance le genou sur un petit caillou. Aussitôt, très douillet, il poussa un cri de douleur. « *Qu'est-ce qu'il y a ?* dit le Père. — C'est moi, répondit le jeune homme, qui me suis fait grand mal, et j'en souffre beaucoup. — Espérez-vous donc autre chose en une cérémonie semblable? répliqua le Père : cherchez-vous vos aises? Allez dormir. »

La cérémonie continua, mais le lendemain il enleva au jeune douillet sa robe de bure, le revêtit d'une délicate robe de lin et lui interdit tout acte extérieur d'humilité et de mortification pendant quinze jours. Durant huit jours, il lui défendit de paraître au chœur et au réfectoire et lui fit servir son repas dans sa cellule en grande pompe. Le pauvre novice, très mortifié de la leçon, ne se plaignit jamais plus.

LE TRÉSORIER DU PÈRE — LA GUERRE A LA LICENCE LES ESCLAVES DE MARIE

Lorsque le P. Simon prit la direction du couvent de Madrid, il le trouva dans un état lamentable au point de vue matériel. Une maison en ruines, beaucoup de dettes et vingt francs en caisse. Tout autre se serait découragé. Le Bienheureux, plein d'une surnaturelle confiance, entreprit avec un si pauvre capital la construction de l'église et du monastère et éleva en quelques années un des plus beaux sanctuaires de Madrid. D'où lui vinrent les cent mille écus qu'il y dépensa ? Dieu le sait. Beaucoup croyaient que le roi et la reine étaient ses trésoriers. Ils se trompaient, car jamais il ne leur demanda rien et en reçut fort peu de chose.

Un jour que son Provincial, ému de la misère du couvent, lui recommandait de s'adresser à Philippe III, le Bienheureux répondit : *Ne m'obligez pas à cela, Père, souffrez plutôt que je m'adresse au Roi du ciel; il est plus riche et plus généreux que le roi d'Espagne.*

Ses ardeurs apostoliques lui faisaient accomplir une somme de travail étonnante. Outre les nombreuses confessions qu'il entendait, il prêchait fréquemment à Madrid et dans les villes voisines. Il parcourait presque tous les jours les hôpitaux et les prisons, laissant aux malades et aux détenus des paroles d'espoir et de consolation.

Les peintres madrilènes, fils de la Renaissance, sous prétexte de reproduire la nature dans son intégrale beauté, couvraient leurs toiles de scandaleuses nudités. Le P. Simon s'éleva fortement en chaire et au confessionnal contre cette caricature ignoble de l'art. Il visita les peintres les plus en renom et obtint de leur pinceau une plus grande modestie.

Le chant sacré s'était aussi ressenti de la mollesse que la Renaissance apportait dans toutes ses œuvres. Partout, dans les églises, au lieu des chants graves et forts qui conviennent à la dignité de nos cérémonies, on n'entendait plus que des airs langoureux et des roucoulements mélancoliques qui insultaient Dieu, loin de le glorifier. Le saint religieux essaya de remédier à ce désordre et parvint, malgré de grandes difficultés, à substituer la musique sacrée à ces fades accents.

Il avait une dévotion très tendre envers la Sainte Vierge et ne perdait aucune occasion de la propager parmi les fidèles. Ses paroles habituelles de salutation, *Ave Maria*, furent bientôt en usage à la cour. Le roi, non seulement les adopta, mais les fit encore graver en lettres d'or sur le fronton de son palais. Il s'inscrivit aussi des premiers parmi les membres de la Congrégation des *esclaves de Marie*, dite aussi de l'*Ave Maria*, qu'avait fondée le Bienheureux.

Cette Congrégation, qui avait pour but d'honorer le saint Nom de Marie, se répandit rapidement dans toute l'Espagne, puis passa en Portugal et en France, et pénétra jusqu'en Allemagne et en Pologne. A la demande du P. Simon, le pape Grégoire XV accorda aux Trinitaires et aux prêtres associés l'office du saint Nom de Marie. Cet office fut ensuite étendu à toute l'Eglise par Innocent XI.

PRÉCEPTEUR DES INFANTS ROYAUX — LA MORT D'UN ROI

En l'année 1616, eut lieu le double mariage d'Anne d'Autriche, infante d'Espagne, avec Louis XIII, et d'Isabelle de Bourbon, sœur du roi de France, avec Philippe, prince des Asturies, héritier présomptif. Le P. Simon fut, par ses conseils en cette grave circonstance, d'un grand secours à Philippe III, qui éprouvait une peine infinie à se séparer de sa fille. Choisi ensuite comme précepteur des infants royaux, il s'efforça de les former à une solide piété, leur apprenant à rester humbles dans les grandeurs, purs au milieu des plaisirs et mortifiés sous la pourpre. Durant l'année 1619, Philippe III entreprit, avec le prince héritier, un voyage en ses Etats du Portugal. Ils furent reçus partout au milieu des acclamations et des cris de fidélité. Lisbonne même fit preuve d'un loyalisme auquel le roi était loin de s'attendre. Deux ans après, le monarque tomba gravement malade et fut averti de sa mort prochaine par celui qui avait toujours été un conseiller sincère et fidèle.

Les médecins mirent tout en œuvre pour prolonger une vie précieuse pour la nation. Tout fut inutile. Le roi, sur le point de paraître devant Dieu, fut saisi d'une grande frayeur à la vue des responsabilités qu'il avait assumées durant son règne. Il avait été sans doute un prince bon et compatissant, sévère dans ses mœurs, fervent dans ses pratiques religieuses, mais il avait, par indolence ou amour du repos, donné à ses ministres une autorité dont ils avaient abusé pour violer les droits de l'Eglise et accabler le peuple de vexations. Il se considérait, à sa dernière heure, comme coupable des injustices qu'il n'avait pas empêchées. Le P. Simon s'efforça de ramener le calme et la confiance dans cette conscience troublée. Grâce à ses paroles de pardon et d'espoir, le pieux monarque s'éteignit, pleinement rassuré, le 31 mars 1621, après un règne de 23 ans.

LES DOULEURS D'UNE REINE — UN COURTISAN PEU ORDINAIRE — AU SORTIR DU THÉATRE

Philippe IV, en montant sur le trône, obligea la reine Isabelle à renvoyer en France toute la suite qu'elle avait amenée de Paris. Cet ostracisme atteignit même son confesseur. La jeune reine fut très attristée de cette détermination. Pour la consoler, le roi lui choisit le P. Simon comme nouveau confesseur. Celui-ci n'accepta ses nouvelles fonctions qu'à deux conditions : n'avoir pas d'équipage et pouvoir à son gré visiter les pauvres et les malades à domicile ou dans les hôpitaux.

La reine Isabelle avait à souffrir, sous les lambris dorés de son palais, autant que femme ait jamais souffert. Le Bienheureux pansait ses blessures morales avec une telle affection surnaturelle que, peu à peu, la résignation, la piété chrétienne, et enfin une ferveur de sainte, firent place à l'amertume, aux plaintes et aux regrets.

Sous la conduite du Père, la reine priait, méditait et brodait des ornements d'église, ou tricotait pour les familles pauvres.

Le roi, cependant, s'inquiéta des visites du P. Simon aux malades et aux prisonniers, craignant qu'il n'apportât au palais quelque maladie contagieuse. Il lui fit défendre par un de ses familiers de s'exposer ainsi. « Allez dire au roi, répondit ce courtisan nouveau modèle, qu'il ne peut plus retirer ce qu'il m'a accordé une première fois. Dites-lui que j'estime l'âme de la plus pauvre femme de son royaume autant que l'âme de la reine, et que je ne puis délaisser pour une seule toutes les âmes qui ont besoin de moi. Le seul moyen de remédier à cela est de trouver un autre confesseur pour la reine. Quant à moi, je me dois aux pauvres gens. »

Le roi, édifié par cette réponse, n'insista pas, et les visites continuèrent.

Le Père avait la réputation fort méritée d'être un courtisan médiocre. Son franc-parler le fit prendre en pitié par un jeune courtisan qui résolut de le former aux belles manières. Il alla un jour le trouver dans sa cellule et, après quelques paroles insignifiantes, lui proposa un petit volume, *le Labyrinthe de la cour*. Ce livre, ajouta-t-il, qui vaut son pesant d'or, est indispensable à tous les habitués de la cour. Il vous apprendra, mon Père, à gagner les bonnes grâces du roi sans exciter la jalousie autour de vous. Vous y verrez..... » Le saint religieux ne lui en laissa pas dire plus long. « Si ce livre ne m'apprend pas à gagner les bonnes grâces de Dieu, je n'en ai que faire. Toutefois, pour vous montrer que je vous suis reconnaissant de votre offre, je vous donnerai en échange un autre volume, le *Mépris du monde*, qui vous sera beaucoup plus utile à vous-même que ne le serait à moi votre *Labyrinthe*. » Le jeune muscadin se leva, salua froidement et sortit, persuadé que le Père était incorrigible.

Il se donna de grandes fêtes à Aranjuez en l'honneur de l'avènement de Philippe IV. Notre Bienheureux dut y assister. Il vint même à une soirée théâtrale où la reine et l'infante Dona Maria parurent sur la scène. Lorsque tout fut terminé, le roi l'aborda et lui demanda ce qu'il pensait de la pièce. « Sire, répondit le bon religieux, cette soirée m'a rappelé que le monde n'est qu'un vaste théâtre et notre vie une comédie. Nous jouons tous un rôle quelconque, affublés sous des costumes d'emprunt. Mais Dieu nous attend au grand vestiaire où nous lui apparaîtrons sous notre véritable jour. »

Durant cette villégiature prolongée d'Aranjuez, comme il lui était difficile de trouver le calme nécessaire à son âme, il se retirait la nuit dans le parc, et là il priait, méditait et se roulait dans les épines pour châtier les révoltes des sens.

UN HORRIBLE SACRILÈGE — LA MORT DERNIÈRE CHARITÉ

Le 5 juillet 1624, dans l'église de Saint-Philippe des Pères Augustins, fut commis un horrible sacrilège. Pendant qu'un des religieux célébrait le Saint Sacrifice, un calviniste français s'approcha de l'autel, s'empara de l'hostie consacrée et la jeta par terre avec mépris. Cette profanation souleva une telle fureur parmi le peuple qu'il s'en fallut de peu que le sacrilège ne fût mis à mort dans l'église même. Le P. Simon fut très affecté de ce crime. Las désormais de vivre après avoir vu traiter ainsi son Sauveur, il n'aspirait qu'à une mort prochaine. Il la sentait d'ailleurs arriver. Il mit donc ordre à toutes ses affaires, recommanda ses malades et ses indigents aux dames de la cour, régla ses comptes avec tous les fournisseurs des pauvres et prit congé de ses amis. Le 28 septembre, à l'heure de l'office, ses religieux, ne le voyant pas paraître, montèrent dans sa chambre et le trouvèrent inanimé sur son grabat.

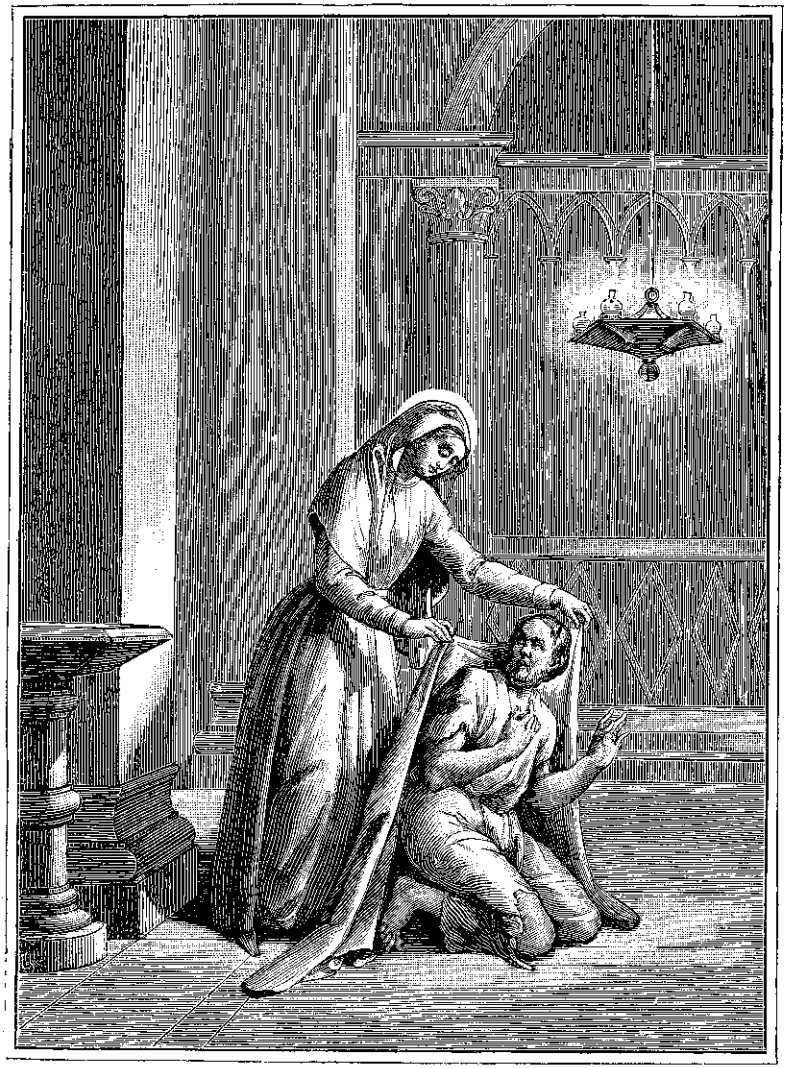
L'agonie, douce et calme, dura jusqu'au lendemain où il mourut à 3 heures de l'après-midi, tandis qu'un de ses fils lui présentait le crucifix. Les nombreux miracles qui suivirent sa mort firent introduire sa cause, et Clément XIII le proclama Bienheureux le 19 mai 1766.

SOURCES CONSULTÉES

Ristretto della vita del B. Simone de Roxas, dal P. Giulio Cordara, Roma, 1720. — Procès de béatification du Bienheureux. — *Benoît XIV. — De canonizatione sanctorum*, l. II.

SAINTE LIOBA (700-779)

Fête le 28 septembre.



Sainte Lioba, ayant aperçu dans l'église un mendiant transi de froid, le revêt de son propre manteau.

NAISSANCE MIRACULEUSE DE LA SAINTE
LA CONSÉCRATION AU SEIGNEUR

Sainte Lioba appartient à cette noble et héroïque phalange de femmes anglo-saxonnes qui prirent une si grande part à la conversion des païens aux VII^e^ et VIII^e^ siècles. Animées du même courage, des mêmes vertus que leurs frères les missionnaires, elles les surpassaient parfois par leur endurance à la fatigue et aux privations. Les admirables vertus de renoncement personnel et de charité, inconnues aux païens, dévoraient ces femmes dès qu'elles étaient régénérées dans les eaux baptismales. Non contentes d'exercer leur zèle autour d'elles, sur les âmes de leurs proches encore endormis à l'ombre de la mort, on en vit partir pour la Germanie afin d'y trouver un champ plus vaste pour leur apostolat.

L'Angleterre était alors partagée en sept royaumes, et les parents de Lioba habitaient le Wessex, province divisée en deux grands diocèses, l'un gouverné par Daniel, évêque de Winchester, et l'autre par Adhelm, évêque de Sherborne. La vie religieuse y était intense ; on remarquait surtout deux couvents, celui de Glastonburg, fondé, suivant la tradition, par saint Joseph d'Arimathie, et celui de Wimborne.

Tinne et Ebba, parents de notre Sainte, étaient tous deux Saxons de noble race; ils vivaient dans la crainte de Dieu et dans la stricte observance de ses commandements. Ils étaient avancés en âge, et, quoiqu'ils eussent depuis longtemps perdu toute espérance d'avoir des enfants, ils continuaient néanmoins de demander au ciel de bénir leur union. Un matin, Ebba se réveilla, l'esprit tout rempli d'une vision : il lui semblait avoir vu une cloche d'église qui avait rendu un son pur et mélodieux quand elle s'en était saisie. Tout émue, elle en fait part à sa vieille nourrice, et celle-ci, animée d'un esprit prophétique, lui annonce qu'elle donnera le jour à une fille qui devra être consacrée au service de Dieu. Ebba le promet et met bientôt au monde une enfant qui reçut au baptême le nom de Truthgeba, mais qu'on nomma toujours Leobgytha ou Lioba, ce qui signifie « bien-aimée ». En récompense de sa prédiction, la vieille nourrice fut affranchie.

Ebba soignait son enfant avec un tendre amour; il lui était pénible de songer à s'en séparer, mais, fidèle à son vœu, elle ne tarda pas à la conduire à l'abbaye de Wimborne pour y être élevée et initiée aux grandeurs de la vie spirituelle, sous la direction de l'abbesse Tetta.

AU MONASTÈRE DE WIMBORNE

A cette époque de foi ardente, mieux qu'aujourd'hui, les familles comprenaient le bonheur de voir entrer leurs enfants en religion; autant que de nos jours, le cœur saignait de la séparation; la place de l'absent restait pour toujours vide au foyer, mais, au milieu de leur peine, les parents rendaient grâces à Dieu de s'être choisi parmi leurs rejetons une âme qui serait à jamais son épouse.

L'abbaye de Wimborne était située au comté actuel de Dorset; entourée de hautes murailles, elle avait été fondée par la reine Ina et sa sœur Cuthberge. L'abbesse Tetta, de sang royal, était plus remarquable encore par sa sainteté que par sa naissance. Sous sa direction, la vie spirituelle de Lioba devint des plus ferventes; sortie si jeune d'un monde dont elle ignorait les dangers, elle se préparait, dans la joie et dans la paix de l'âme, à devenir l'épouse de Notre-Seigneur. La nature l'avait admirablement douée de vertus que le cloître développera sans relâche : très pieuse, elle avait des manières gracieuses qui la faisaient aimer de tous; son humilité était si grande qu'elle se considérait comme la dernière du monastère, et elle demandait à toutes les religieuses des avis et des conseils. La pureté de son âme se reflétait dans sa vie tout entière; sa frugalité était extrême; aucune tâche ne lui semblait trop pénible, convaincue qu'elle était de l'axiome monastique : « Si une religieuse ne veut pas travailler, qu'elle ne mange pas ». C'est en latin qu'elle lisait la Sainte Ecriture et les Pères; ses lettres nous montrent avec quelle élégance elle maniait la langue de l'Eglise.

SONGE PROPHÉTIQUE

Une nuit, Lioba eut un songe étrange; il lui semblait qu'une plante aux fleurs de pourpre, germée dans sa poitrine, sortait par sa bouche; cette plante prenait une croissance prodigieuse; ses fleurs se multipliaient à l'infini sous ses mains, à mesure qu'elle les coupait pour en former une gerbe; bientôt cette gerbe fut si énorme qu'il ne lui fut plus possible de la tenir, et d'épuisement elle la laissa tomber.

Inquiète de ce rêve, elle voulut en avoir l'explication d'une vieille religieuse, sainte et expérimentée; mais, n'osant aller la trouver, elle lui envoya une de ses compagnes qui lui narra la vision comme si elle l'avait eue elle-même. Dès qu'elle eut fini son récit, la vieille moniale lui dit sévèrement : « La vision est vraie; elle annonce un bien futur, mais pourquoi m'avez-vous menti en vous attribuant cette merveille ? Ce n'est pas vous qu'elle concerne, mais l'élue du Seigneur (allusion au nom de Lioba). Elle a eu ce rêve à cause de sa sagesse et de sa sainteté. Elle sera un secours pour beaucoup d'âmes, tant par l'exemple de sa vie que par ses enseignements. La plante qui, née sur son cœur, sortait de sa bouche, prouve la sagesse de ses paroles qui se manifeste dans ses exhortations à la perfection. Ses mains qui se remplissent de fleurs montrent qu'elle pratique ce qu'elle enseigne. Enfin, le bouquet qui lui échappe est une image de la parole divine qui, tantôt est répandue sur le monde par les âmes actives, et tantôt exaltée par les contemplatives. Dieu a ainsi révélé l'influence de Lioba non seulement ici, mais dans un pays éloigné, dans une autre nation où elle vivra jusqu'à sa mort. »

PROFESSION RELIGIEUSE — SAINT BONIFACE

Les Canons de l'Eglise anglo-saxonne ne permettaient les vœux perpétuels qu'à l'âge de vingt-cinq ans; Lioba attendait avec impatience ce moment, car il lui tardait d'être à jamais unie à l'Epoux des vierges; enfin, le jour si ardemment désiré se leva : elle revêtit la robe noire et fit profession, suivant le cérémonial encore en usage dans plusieurs monastères bénédictins.

Peu auparavant, saint Boniface, un de ses parents, avait été consacré évêque, en 723, par le pape Grégoire II, qui l'avait envoyé en Germanie avec le titre d'*episcopus regionarius*, c'est-à-dire qu'il ne devait pas avoir de résidence stable, mais aller prêcher l'Evangile aux multitudes encore païennes. La vie de ce grand Saint était toute de prière et de travail; il se consumait pour le Maitre dans un labeur acharné, et il aspirait avec confiance au martyre qui lui avait été promis comme la plus belle récompense de son zèle.

A Wimborne, où l'apôtre de la Germanie avait plusieurs parentes, on priait ardemment pour lui, et la seule lettre de Lioba qui nous soit parvenue lui est adressée.

Saint Boniface ne tarda pas à songer à établir des monastères dans le champ confié à son apostolat; ils lui étaient nécessaires pour les jeunes filles dont il fallait diriger l'éducation vers la pratique des vertus chrétiennes, et pour les missionnaires, sur le ministère desquels il était bon que des âmes contemplatives attirassent les bénédictions du Seigneur.

Vers 748, saint Boniface demanda à l'abbesse Tetta de lui envoyer Lioba, dont la réputation de sainteté allait grandissant, et dont la correspondance lui faisait apprécier les hautes vertus. L'abbesse eut de longues hésitations : il lui était pénible d'envoyer au loin, au milieu de peuplades encore à demi barbares, cette enfant qui, élevée par elle avec tant de soin, était, dans le monastère de Wimborne, un modèle parfait de toutes les vertus; mais sa charité et son zèle pour les âmes l'emportant, elle envoya à saint Boniface trente religieuses sous la direction de notre Sainte.

DÉPART POUR LA GERMANIE — FONDATION DE BISCHOFSHEIM

En notre siècle de vapeur et d'électricité, il nous est difficile de nous imaginer toutes les difficultés d'un voyage comme celui-là pour des femmes élevées à l'abri du cloître et inaccoutumées aux déplacements. La traversée fut pénible; la pauvre barque, battue et assaillie par la tempête, n'arriva qu'avec peine à Anvers; après quelques jours de repos, par des chemins presque impraticables, les religieuses se rendirent à Mayence, où saint Boniface les reçut avec grande joie et affection. Il ne tarda pas à les installer à Bischofsheim, et ce nom signifiant « demeure de l'évêque », nous pensons qu'il leur donna sa propre maison. Elles se trouvaient ainsi dans le royaume de Pépin le Bref, père de Charlemagne, qui y secondait de tout son pouvoir l'extension du règne du Christ.

VIE DE LIOBA EN GERMANIE

Citons ici ce que le biographe de notre Sainte, Robert de Fulda, rapporte de l'abbesse et de l'abbaye de Bischofsheim : « Un grand nombre de jeunes filles y étaient rassemblées et conduites dans les voies de la spiritualité par les paroles et les exemples de Lioba; bientôt, sous sa sage direction, elles devinrent capables de l'enseigner à leur tour, et il n'y avait pas, dans toute la contrée, de monastère qui ne demandât quelqu'une de ces religieuses pour en apprendre la science du salut. Lioba était parvenue à une vertu si élevée, elle était animée d'un tel courage et d'une telle force dans l'accomplissement de son devoir, qu'elle semblait n'avoir aucune pensée pour la patrie et les chers aimés qu'elle avait abandonnés. Elle déploya toute son énergie pour mener à bien l'œuvre qui lui avait été confiée; elle s'efforçait en toutes choses d'agir de manière à être agréable à Dieu et à servir de modèle à ses religieuses, auxquelles elle ne demandait rien qu'elle n'eût d'abord pratiqué. Aucune arrogance dans ses manières, aucune amertume dans ses paroles; envers tous elle était bonne et aimable. Sa beauté était remarquable, son aspect vraiment angélique; douce et joyeuse, elle ne riait pourtant pas; jamais personne ne la vit de mauvaise humeur; jamais on ne lui entendit prononcer une parole contre la charité. Elle était patiente, avait une générosité sans bornes et une intelligence remarquable. En ce qui concerne la nourriture, très large pour les autres, elle ne mangeait et ne buvait que peu; les Sœurs se plaisaient à désigner sa coupe, la plus petite de toutes, sous le nom de *dilectæ poculum* (petite coupe de la bien-aimée).

Malgré le nombre et l'importance de ses occupations, elle ne négligea en aucune façon l'étude, et quand elle n'était pas absorbée par la prière, on la trouvait toujours un livre à la main. Douée d'une mémoire remarquable, elle savait par cœur la plus grande partie de l'Ancien et du Nouveau Testament, des écrits des Pères et des Canons de l'Eglise.

Elle tenait beaucoup à ce que, suivant la règle de saint Benoît, les Sœurs fissent la sieste, car, disait-elle, le manque de sommeil et les austérités exagérées fatiguent l'esprit et le rendent impropre à l'étude. Quant à elle, elle s'allongeait seulement et se faisait lire par une novice quelque page des Ecritures; bien qu'elle eût les yeux clos, elle n'en perdait pas une syllabe, et si parfois la lectrice passait un mot ou l'altérait quelque peu afin d'éprouver le sommeil de la Mère, celle-ci ouvrait aussitôt les yeux et rectifiait l'erreur.

La modestie et l'humilité admirables de Lioba se manifestaient dans toute sa manière d'être avec les inférieurs. Elle pratiquait largement l'hospitalité bénédictine; son monastère était un abri pour tous, sans distinction de personnes; elle-même préparait les aliments des étrangers et des pauvres, leur distribuait les vêtements dont ils avaient besoin et leur lavait et baisait les pieds. Ayant un jour aperçu dans l'église un mendiant qui grelottait de froid, elle le couvrit de son propre manteau. Son gouvernement était à la fois sévère et doux; profondément maternelle, elle avait à prévenir, par sa vigilance, tous les abus possibles dans un pays à demi-païen, au milieu d'âmes encore imparfaitement initiées aux délicatesses du christianisme.

Rudoff nous dit encore qu'aucune conversation inutile n'était tolérée dans le monastère, où l'abbesse consacrait chaque jour deux heures à voir en particulier les religieuses qui désiraient recourir à ses conseils ou lui demander avis.

Il y avait un temps fixé chaque jour pour le travail à l'aiguille; il se faisait en commun en écoutant la lecture des saintes Ecritures. On avait grand soin, non seulement des malades du monastère, mais encore des infirmes et des vieillards des environs, auxquels le meilleur accueil était réservé.

Quant aux travaux intellectuels, les Sœurs apprenaient le latin pour la lecture et la conversation; elles étudiaient la grammaire, la philosophie, la rhétorique; bon nombre d'entre elles s'adonnaient à la copie des manuscrits. Dans toute la Germanie, les Sœurs étaient renommées pour leur forte instruction; rappelons ici que la littérature de cette époque était exclusivement sérieuse et profonde. C'étaient les Evangiles, les psaumes, les saintes Ecritures qu'elles copiaient, en les ornant de merveilleuses miniatures et en incrustant leurs reliures de pierres précieuses. A la demande de saint Boniface, elles firent une copie des Epîtres de saint Paul en lettres d'or, pour impressionner davantage les néophytes. Mabillon, parlant des moniales de cette époque, dit qu'elles furent « la gloire très particulière de l'Ordre bénédictin ».

TROUBLES A BISCHOFSHEIM
PUISSANCE DES PRIÈRES DE LIOBA

Le bien accompli était trop grand, trop rapide pour ne pas exciter la rage du démon; d'ailleurs, la calomnie n'avait pas encore atteint Lioba, et c'est une gloire que Dieu ne refuse jamais à ceux qu'il veut reconnaître comme siens.

Il y avait à Bischofsheim une pauvre mendiante qui pouvait à peine se mouvoir; constamment elle recourait à l'abbaye qui lui donnait tout le nécessaire. Un jour, une idée infernale traversa la tête de cette malheureuse; elle étrangla son enfant et le jeta dans les fossés du couvent. Dès que le petit cadavre fut retrouvé, on soupçonna les religieuses d'avoir commis le crime, et ce fut un affreux scandale dans tous les environs. Lioba n'en fut nullement troublée; elle réunit toute la communauté au pied de l'autel; puis, après une assez longue prière silencieuse, elle fit réciter le psautier tout entier les bras en croix et ordonna de faire trois grandes processions avec litanies après tierce, sexte et none, pour implorer la miséricorde de Dieu. Deux processions avaient

déjà eu lieu, et on se rangeait pour la troisième quand, poussée par une force mystérieuse et invincible, la mendiante vint se précipiter aux pieds de l'abbesse en avouant son crime, à la grande admiration de tout le peuple.

Tous recouraient avec grande confiance aux prières de la sainte abbesse. Un jour, un incendie éclata et ne tarda pas à causer les plus funestes ravages; les villageois affolés vinrent implorer le secours de Lioba; celle-ci leur donna, pour arrêter les flammes, un vase rempli d'eau bénite à laquelle elle avait mêlé un peu de sel bénit par saint Boniface; à peine l'eau fut-elle jetée sur l'incendie qu'il cessa instantanément.

DERNIÈRES ANNÉES ET MARTYRE DE SAINT BONIFACE

Rien de plus touchant que la profonde amitié qui unissait les âmes de saint Boniface et de sainte Lioba; celle-ci savait trouver en Boniface un père et un conseiller éclairé dans la difficile mission de conduire à Dieu des religieuses d'une race différente, nouvellement convertie; Boniface pouvait, de son côté, s'appuyer sur le secours des prières de Lioba, dont il connaissait la merveilleuse puissance. Dans le monastère de Fulda, il avait quatre cents moines sous ses ordres; chaque fois que la sainte abbesse traversait cette ville, la clôture était levée pour elle; elle entrait dans l'abbaye où ses entretiens avec Boniface nous rappellent ceux de saint Benoît et de sainte Scholastique.

Boniface avançait en âge; il voulut résigner sa charge épiscopale afin de pouvoir se préparer plus aisément à la mort. En 753, il tint un Concile à Mayence; avec l'approbation du Pape et l'assentiment du roi Pépin, il consacra saint Lullus comme son successeur. Il eut alors avec Lioba une dernière entrevue, au cours de laquelle il lui fit promettre de ne pas quitter son pays d'adoption et de ne se laisser jamais envahir par le découragement. Il recommanda sa fille spirituelle au nouvel évêque, aux moines de Fulda et leur manifesta le désir d'être enterré dans leur église, dans la même tombe qu'elle.

En 754, Boniface partit pour la Frise avec cinquante compagnons; il y opéra de nombreuses conversions, et le baptême solennel des néophytes fut fixé au 5 juin. Il devait avoir lieu sur les bords d'une petite rivière, non loin de Dockum; là, les missionnaires en prières attendaient leurs catéchumènes, quand ils furent assaillis par une troupe d'infidèles. Les compagnons de Boniface, dont quelques-uns étaient armés, se préparaient à la résistance quand il s'écria : « Enfin, voici le jour que j'ai tant désiré, après lequel j'ai si ardemment soupiré »; au même moment, il tomba, le cœur transpercé. Le martyr avait soixante-quinze ans; son corps, ramené à Mayence, fut ensuite, suivant son désir, transporté à Fulda, où d'innombrables prodiges eurent lieu à son tombeau.

Cette mort fut un deuil universel; elle eut un retentissement douloureux dans le cœur de Lioba; dans sa foi, elle eut le courage de se réjouir du triomphe de son Père spirituel, dont le départ la privait d'une sainte direction.

FONDATIONS DE LA SAINTE

Dans la première période de sa vie, nous voyons Lioba passer des bras de sa mère dans le doux asile de Wimborne; puis, transplantée dans une terre étrangère, elle travaille activement pendant sept ans sous la direction de saint Boniface; maintenant, pendant vingt-quatre ans, il lui restera à consolider la foi et à multiplier ses fondations.

Elle va de l'un à l'autre de ses monastères, veillant à tout, s'occupant du spirituel et du matériel de toutes les maisons de sa juridiction; les religieuses la considéraient comme leur mère et pouvaient recourir librement à elle dans toutes leurs peines ou difficultés.

Bischofsheim restait pourtant sa résidence habituelle; elle ne passait jamais à Fulda sans aller prier auprès du tombeau de son saint conseiller, pour lui demander force et courage. La clôture restait levée pour elle, et elle entrait dans l'abbaye accompagnée d'une vieille religieuse.

Elle compta au nombre de ses bienfaiteurs Pépin, roi des Francs, ainsi que ses deux fils, Carloman et Charles; ils l'entouraient de leur profond respect, moins pour le sang royal qui coulait dans ses veines que pour sa sainteté; celle-ci était si éclatante aux yeux de tous, que les évêques eux-mêmes la consultaient dans les questions théologiques et soumettaient leurs différends à son arbitrage.

Elle se lia de profonde amitié avec Hildegarde, seconde femme de Charlemagne; la reine, qui lui demandait conseil en tout, aurait voulu l'avoir constamment auprès d'elle. De temps en temps, quand la charité ou les fondations étaient en jeu, Lioba se rendait à Herstal, résidence de la reine, mais elle ne tardait jamais à rentrer dans son cloître.

Boniface avait désiré mourir simple missionnaire; Lioba voulut aussi redevenir simple religieuse; elle exprima à l'évêque Lullus son vœu et lui demanda de pouvoir se préparer paisiblement à la mort, puisque, après tant de voyages et de fondations, ses monastères se trouvaient solidement établis. Il accéda à sa requête et l'envoya à Schonersheim, à quatre kilomètres de Mayence.

Elle sortit encore une fois de sa retraite pour se rendre à Aix-la-Chapelle, où, mandée par Hildegarde, elle fut reçue avec de grands honneurs. Elle n'y prolongea son séjour qu'autant que l'exigeait la charité; la séparation fut dure, pénible. La reine ne pouvait se résoudre à laisser aller Lioba qui l'embrassait en répétant : « Au revoir, ô vous, la meilleure partie de mon âme, ma dame, ma sœur, ma bien-aimée. Que le Christ, notre Créateur, nous permette de nous retrouver au jour du jugement, sans confusion, car nous ne nous verrons plus en ce monde! »

MORT DE LIOBA

Lioba revint fatiguée de son voyage et dut presque aussitôt s'aliter. La faiblesse et les souffrances croissant chaque jour, elle vit que sa fin approchait et demanda les derniers sacrements; ils lui furent administrés par le prêtre Sorabent, un Saxon, qui l'avait toujours accompagnée en l'entourant de son respect et de son affection.

Le 28 septembre 779 (772 suivant Mabillon), l'âme très pure de Lioba s'envola vers son Seigneur.

Les moines de Fulda, se rappelant le désir de saint Boniface, allèrent chercher la dépouille mortelle de la Sainte et la transportèrent en procession solennelle de Schonersheim à Fulda; elle fut enterrée non loin de celle du Saint, au nord de l'autel qu'il avait consacré aux apôtres.

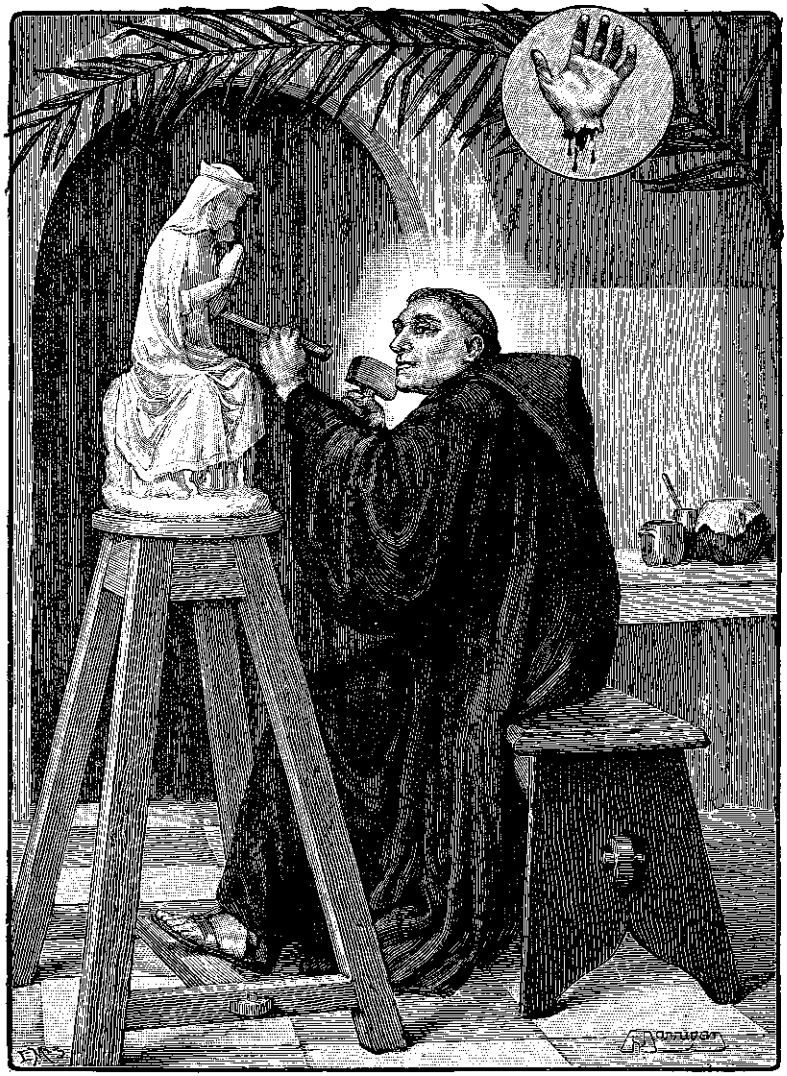
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum Boll. 28 sept. t. VII. MABILLON. *Acta Sanctorum O. S. B.* Sacc. III. — *Vie de sainte Lioba.* Catholic Society. London.

SAINT THIÉMON,

archevêque de Salzbourg et martyr († 1102).

(*Fête le 28 septembre.*)



Le moine saint Thiémon sculpte une statue de la Sainte Vierge.

UN ARTISTE CHRÉTIEN — LA TENTATION

THIÉMON appartenait à l'illustre famille des comtes de Medling, en Bavière. Il passa ses premières années dans l'abbaye bénédictine de Nieder-Altaich, sous la conduite des moines, dans l'étude des sciences sacrées et profanes. Il acquit bientôt la réputation d'un esprit cultivé, dont on vantait l'éloquence et la sainteté et qui jouissait d'un renom spécial : il passait pour un peintre et un sculpteur distingué et même pour un habile ouvrier en métaux et sur bois. Son historien raconte que de son temps on montrait encore des œuvres d'art attribuées à ce religieux que personne ne pouvait surpasser.

Sa vertu néanmoins ne le mit pas à l'abri des tentations. Un jour, dans un froissement d'amour-propre, il quitta le monastère. En

traversant la forêt voisine, il rencontra un prêtre qui apporta des consolations à son âme déjà repentante :

— Oui, je retournerai, s'écria-t-il, je retournerai en humilité dans cette maison d'où un orgueil malfaisant m'a fait sortir.

Il revint, en effet, à son monastère, fut reçu avec indulgence et supplia l'abbé de lui appliquer toutes les rigueurs de la règle pour le châtiment de sa faute.

ABBÉ DE SON MONASTÈRE ZÈLE DU PAPE SAINT GRÉGOIRE VII

En 1079, Irimbert, abbé de Saint-Pierre à Salzbourg, obtint de l'archevêque saint Gebhard la permission de se démettre de ses fonctions à cause de ses infirmités et de sa vieillesse. Le choix des moines, appelés selon la règle à élire un nouveau supérieur, tomba sur Thiémon déjà connu pour ses vertus autant que par ses talents. Dans le gouvernement de sa communauté, le nouvel abbé se montra soucieux de faire observer la règle, mais sa conduite fut si prudente et il alliait si bien la douceur avec la sévérité, qu'il sut gagner tous les cœurs.

L'Eglise traversait alors une période difficile, mais saint Grégoire VII travaillait activement à la réforme des abus. Le plus sérieux obstacle à cette œuvre nécessaire venait de l'Allemagne, où l'empereur Henri IV vendait les bénéfices ecclésiastiques, favorisait l'inconduite des clercs et se rendait odieux par ses débauches et sa tyrannie. Doucement et souvent repris par l'autorité apostolique, il ne s'amendait guère. Le Pontife résolut alors de sévir ; une lettre des Saxons, le priant de déposer leur indigne roi, lui en offrit l'occasion. Il écrivit au monarque, lui enjoignant, avec menace d'excommunication, de se présenter à Rome pour répondre à certaines accusations dont il était l'objet.

Henri, furieux, fit déposer le Pape par un Synode de Worms, et la sentence fut portée à Rome par un clerc de Parme nommé Roland, qui lut en plein Synode romain une lettre du roi adressée à *Hildebrand le faux moine.* Grégoire et les cent dix évêques qui l'entouraient excommunièrent Henri séance tenante, et défendirent à ses sujets de lui obéir jusqu'à ce qu'il eût donné satisfaction au Saint-Siège.

THIÉMON EN EXIL

Plusieurs évêques allemands qui restaient attachés à l'Eglise romaine souffrirent persécution de la part de l'empereur excommunié. De ce nombre fut l'évêque de Salzbourg, saint Gebhard, qui fut chassé de son siège par l'intrus Berthold, partisan de Henri IV.

Thiémon ne voulant pas communiquer avec le nouvel évêque schismatique préféra subir l'exil et partager le bannissement de son supérieur légitime. Il se rendit en Souabe et séjourna dans les célèbres abbayes bénédictines de Hirschau et de Schaffouse. Il s'arrêta assez longtemps dans le premier de ces cloîtres, attendant l'issue que les affaires prendraient à Salzbourg.

Après trois ans de séjour à Hirschau, où il avait vécu comme le dernier des Frères, observant la règle dans toute sa sévérité, Thiémon retourna à Salzbourg où l'intrus Berthold mit tout en œuvre pour l'attirer dans son parti et celui de l'empereur excommunié. Thiémon résolut de se soustraire de nouveau au danger, et se retira à l'abbaye d'Admont, où il édifia les religieux par son humilité. Il y attendit le retour du bienheureux Gebhard, mais le saint évêque rendit son âme à Dieu dans son exil, le 18 juin 1088.

LA DIGNITÉ ÉPISCOPALE

Il fallait lui donner un successeur. Les uns jetèrent les yeux sur un certain Adalbéron, doyen de l'église de Freising ; les autres donnèrent leur vote au bienheureux Thiémon. Adalbéron s'étant noyé en passant un fleuve, Thiémon fut reconnu de tous pour évêque, mais les difficultés avaient duré un an et demi. Il ne fut sacré que le 25 mars 1090 par Altmann de Passau. Le pape Urbain II lui envoya le pallium.

L'année suivante, Gisilbert, abbé de Reichersbrunn, fut solennellement installé par saint Thiémon sur la chaire abbatiale d'Admont. Notre Saint, aussi longtemps qu'il posséda quelque chose, se montra le protecteur de cette abbaye qu'il enrichit par des dons considérables. Il dédia dans la même année, en l'honneur de saint Paul, l'église de l'abbaye bénédictine, fondée dans la Carinthie par Engelbert, fils du comte Sigefroid de Lavant, qui y employa son château.

LE CONCILE DE PLAISANCE

Thiémon se rendit au Concile que le bienheureux Urbain II tint en la ville de Plaisance, centre de la résistance schismatique. Le Synode s'ouvrit le 1er mars 1095 et dura sept jours. On y vit assemblés deux cents évêques d'Italie, de Bourgogne, de France, d'Allemagne, de Bavière et d'autres provinces ; près de quatre mille ecclésiastiques et plus de trente mille laïques, entre lesquels l'impératrice Praxède, femme de Henri IV, les ambassadeurs de Philippe, roi de France, et ceux de l'empereur de Constantinople.

Depuis longtemps on n'avait pas vu un Concile aussi nombreux. Comme il n'y avait pas d'église qui pût contenir une si grande multitude, il fallut tenir les assemblées en pleine campagne. Pour affermir de plus en plus l'unité et la discipline de l'Eglise, on renouvela la condamnation de l'hérésie de Bérenger, et on déclara que le pain et le vin, quand on les consacre à l'autel, sont changés non seulement en figure, mais véritablement et essentiellement au Corps et au Sang de Notre-Seigneur.

On confirma tous les règlements des Papes précédents sur la simonie, en défendant de rien exiger pour le Saint-Chrême, le baptême et d'autres cérémonies religieuses.

Après le Concile, Thiémon donna la consécration épiscopale à Arnulphe, évêque de Milan, qui, après avoir reçu l'investiture de la main de Henri IV par l'anneau et le bâton pastoral, avait fait pénitence de sa faute et avait été absous par le Pape.

NOUVELLE PERSÉCUTION DES SCHISMATIQUES

A son retour dans son diocèse, Thiémon fut de nouveau persécuté par les schismatiques. Guelfe, le duc de Bavière, qui jusque-là s'était montré favorable à la bonne cause, se mit à briguer les bonnes grâces de l'empereur Henri IV, espérant ainsi reconquérir ses domaines d'Italie. Dans cette vue, il forma un parti avec d'autres seigneurs et s'efforça de chasser Thiémon de son siège et d'y établir à la pointe de l'épée Berthold, le favori du faux empereur.

Les comtes de Medlingen, Conrad et ses frères, parents de Thiémon, prirent le parti de l'archevêque persécuté, marchèrent au-devant d'une troupe armée, qu'ils rencontrèrent près de Saldorf. Malheureusement le sort des armes leur fut contraire, et Thiémon, qui s'était enfui vers la Carinthie, fut arrêté par l'ennemi, garrotté et traîné jusqu'à Frisach, où il resta enfermé pendant cinq ans, en proie à tous les maux imaginables.

Toutes les tentatives que firent les schismatiques pour l'attirer dans le parti contraire au Saint-Siège demeurèrent inutiles, et, à la fin, lorsque leur méchanceté se fut lassée en vains efforts, ils conclurent le projet de l'assassiner. Mais Dieu lui réservait un autre combat, et il permit qu'il fût délivré de ses fers en 1100, par un moine de Hirschau, nommé Conrad, qui gagna ses gardiens au prix de quarante talents.

Comme la guerre désolait toujours le pays, Thiémon dut songer à se procurer un asile sûr, et il se rendit près du pieux Gebhard de Zachringen, évêque de Constance (1084-1110). Il édifia par sa soumission à la volonté de Dieu toute cette contrée, mais spécialement les monastères qu'il visitait souvent.

LA CROISADE — LE BULLETIN DE VICTOIRE

Tandis que saint Thiémon vivait dans cet exil on prêcha la Croisade ; un saint enthousiasme s'empara de tous les esprits ; tous voulaient travailler à la conquête du saint tombeau. Jérusalem avait été délivrée du joug des musulmans, en 1099, et cette grande nouvelle était parvenue au Pape, en 1100, par une lettre de Godefroy de Bouillon :

« Le Seigneur, y disait-il, nous livra Jérusalem précisément à l'anniversaire du jour où les apôtres, composant la primitive Eglise, se séparèrent pour se répandre dans les différentes parties de la terre, jour qui est célébré par un grand nombre de fidèles.

» Si vous désirez connaître ce que nous fîmes des ennemis que nous trouvâmes dans la ville, vous saurez que, dans le portique de Salomon et dans le Temple, nos chevaux marchaient jusqu'aux genoux dans le sang impur des Sarrasins.

» On désigna ensuite les guerriers qui devaient garder la place, et on avait déjà accordé à ceux que rappelaient en Europe l'amour de la patrie ou le désir de revoir leurs familles la permission de s'en retourner, lorsque nous fûmes informés que le roi de Babylone (le Caire) était à Ascalon avec une armée innombrable, annonçant hautement le projet de conduire en captivité les Francs qui gardaient Jérusalem et ensuite de se rendre maître d'Antioche. C'est ainsi qu'ils parlaient, mais le Dieu du ciel en avait ordonné autrement.

» Cette nouvelle nous ayant été confirmée, nous marchâmes au-devant des Babyloniens..... Notre armée ne comptait guère plus de cinq mille cavaliers et de quinze mille fantassins ; l'ennemi, au contraire, avait plus de cent mille chevaux et quatre cent mille hommes de pied. Mais Dieu manifesta sa puissance en faveur de ses serviteurs. Notre seul choc mit en fuite, même avant qu'elle combattît, cette immense multitude..... »

SECONDE EXPÉDITION

Quand on apprit en Occident que les soldats de la croix étaient entrés dans la Ville Sainte, ce fut un enthousiasme général parmi tous les peuples. On lisait dans les chaires des églises les lettres que les princes croisés avaient écrites après la prise d'Antioche et la bataille d'Ascalon.

Le succès de l'expédition de Godefroy de Bouillon n'arrêta pas, en Occident, le recrutement de nouvelles armées dont firent partie, au premier rang, soit les nombreux déserteurs de 1097 et 1098, soit les retardataires qui n'avaient pu encore s'acquitter de leur vœu.

Parmi ces derniers se trouvaient, en grand nombre, des prélats et des seigneurs que la crainte de déplaire à l'empereur d'Allemagne ou des obstacles matériels opposés par les partisans de ce dernier avaient empêchés de se mettre en route. Cette expédition est connue dans l'histoire sous le nom d'arrière-Croisade de 1101.

Saint Thiémon, qui avait perdu l'espoir de remonter sur son siège épiscopal et qui aspirait pieusement au martyre, résolut de partir pour la Terre Sainte avec Guelfe IV, duc de Bavière, afin de porter des secours spirituels aux chrétiens de ces contrées.

Un grand nombre d'autres princes faisaient partie de cette expédition. Parmi eux, le frère du roi de France, Hugues le Mainé, auquel on ne pardonnait pas d'avoir lâchement abandonné ses compagnons et d'être revenu en Europe, sans avoir vu Jérusalem. Il y avait Etienne, comte de Blois, qui ne put rester en paix dans ses Etats et dans sa propre famille, ses peuples s'étonnant de sa désertion honteuse, et sa femme mêlant les reproches aux prières, lui rappelant sans cesse les devoirs de la religion et de la chevalerie. Guillaume IX, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, en était également.

On rapporte qu'il n'y eut pas moins de quatre cent mille personnes, tant hommes que femmes et enfants ; ils étaient divisés en trois corps, mais ni les princes ni les soldats ne profitèrent de l'expérience du passé.

LES CROISÉS SONT TRAHIS
LE MARTYRE DE THIÉMON

Lorsque l'armée chrétienne eut passé le Bosphore, elle se trouva aux prises avec de grandes difficultés. L'empereur grec, Alexis

Comnène, loin d'aider les Latins, chercha par tous les moyens en son pouvoir à paralyser leurs efforts. Les guides qu'il avait fournis à l'armée des Croisés la conduisirent dans d'affreux déserts, où la plus grande partie des guerriers qui avaient suivi cette voie périrent victimes de la faim, de la soif et du glaive des Turcs.

Dans une surprise où succombèrent une multitude de chrétiens, Thiémon fut fait prisonnier, et comme ses compagnons d'infortune lui témoignaient une très grande vénération, les Turcs comprirent que c'était un captif d'une valeur exceptionnelle, et ils le conduisirent au calife ou grand vizir qui gouvernait le Corassan.

Celui-ci voulut le forcer à apostasier, mais Thiémon confessa généreusement sa foi. Le chef des infidèles le condamna à mort, et, pour prolonger son supplice, il le condamna à avoir toutes les articulations du corps coupées successivement. Thiémon supporta avec une fermeté héroïque cet affreux supplice. Les chrétiens enterrèrent ses restes vénérables, et Dieu les glorifia par beaucoup de miracles. Selon la supputation la plus probable, le saint archevêque souffrit le martyre le 28 septembre 1102.

Le diocèse de Salzbourg célèbre sa fête le 28 septembre chaque année, et le Ménologe bénédictin en fait mémoire au même jour.

Les artistes qui ont à représenter saint Thiémon lui donnent pour attribut des entrailles roulées sur un treuil ou seulement le treuil. Pour s'expliquer cet attribut, il faut savoir que quelques anciens récits, beaucoup moins sûrs que celui que nous avons suivi, rapportent que le supplice du saint évêque de Salzbourg consista en ce que ses entrailles furent dévidées sur un axe tournant.

Pratique. — S'il nous est impossible de faire partie de ces pieuses caravanes qui sous le nom de Pèlerinages de Pénitence transportent chaque année aux Lieux Saints de nombreux chrétiens, aidons-les de nos prières, de nos aumônes, et faisons souvent ce pèlerinage en esprit, par le chemin de la croix, afin de mériter le pardon de nos péchés.

D. H.

SOURCES CONSULTÉES

Dom PIOLIN, *Supplément aux Vies des Saints*, p. 151 ; RIANT, *Le Martyre de Thiémon de Salzbourg*, Paris, Palmé, 1886 ; SURIUS, *Vitæ sanctorum*, 28 sept. ; *Bavaria sancta*, t. Ier, p. 120-124.

FLEUR DES SAINTS

La nuit même du jour où saint François s'est montré généreux envers le chevalier, un rêve lui survient qui lui apparaît plus significatif que tous les autres. Il lui semble qu'il est dans la boutique de son père, peut-être pour faire ses adieux. Mais au lieu des rouleaux de drap, empilés d'ordinaire sur les planches, du haut en bas de la boutique, voici qu'il aperçoit, de toute part, des boucliers éclatants, des lances et de splendides harnais ! Et comme il s'étonne de ce spectacle, il entend une voix qui lui dit : « Tout cela t'appartiendra, ainsi qu'à tes soldats ! »

François ne pouvait manquer de prendre ce rêve pour un signe favorable. Un joyeux matin, il s'élança à cheval et se mit en route pour la Pouille, avec le reste de la petite troupe. Leur chemin les conduisait, par ce qui est aujourd'hui la Porte Neuve, vers Foligno, et de Foligno vers Spolète, où l'on atteignait la Voie Flaminienne, menant à Rome et dans l'Italie du Sud. Et c'est là, à Spolète, que François trouva aussitôt le terme de son entreprise guerrière.

Car voilà que, de nouveau, à Spolète, il fut touché par cette même main qui, une fois déjà, l'avait jeté sur un lit de malade, pour le forcer à réfléchir et à rentrer en soi-même ! A peine arrivé, un accès de fièvre l'obligea à garder le lit ; et, pendant qu'il restait étendu, à demi-éveillé et à demi-dormant, soudain il entend une voix qui lui demande où il a l'intention de se rendre :

« En Pouille, pour devenir chevalier ! » répond le malade.

— Eh ! dis-moi, François, reprend l'interlocuteur invisible, lequel des deux est le mieux en état de te servir, le maître ou le serviteur ?

— Le maître !, répond François étonné.

— Et pourquoi donc, poursuit la voix, délaisses-tu le maître pour le serviteur, et le prince pour son vassal ?

Alors François comprit d'où venait cette voix qui lui parlait ; et, comme autrefois saint Paul, il s'écria : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? »

A quoi la voix répondit : « Retourne dans ta patrie ; là, il te sera dit ce que tu dois faire. Car l'apparition que tu as vue doit s'entendre d'une autre façon que tu l'as comprise ! »

Puis la voix se tut, et François s'éveilla. Tout le reste de la nuit, il se retourna sur son lit, sans pouvoir se rendormir ; mais, dès le matin suivant, il se leva, sella son cheval et, tout revêtu de cet appareil guerrier dont il venait de sentir brusquement la vérité, il reprit le chemin d'Assise.

(Extrait de *saint François d'Assise*, par Jœrgensen, p. 32-34.)

LE BIENHEUREUX CHARLES DE BLOIS

DUC DE BRETAGNE

Fête le 29 septembre.

Croquis relevé par l'auteur de cette vie, d'après un vieux dessin.

NAISSANCE DU BIENHEUREUX CHARLES

Le XIV^e^ siècle, sans être une époque féconde en saints et en grands hommes, a cependant donné au monde et à l'Église, Duguesclin, sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, pour ne citer que quelques noms. Il a même produit des princes aussi remarquables par l'illustration de leur naissance que par l'éminence de leur sainteté et l'éclat de leurs miracles. Tels furent Elzéar de Sabran, Louis de Toulouse, Pierre de Luxembourg et Charles de Blois.

La vie de ce dernier montrera, par un exemple frappant, que les sentiments d'humilité, de douceur et de condescendance mutuelle, qui sont le propre du chrétien, et surtout du chrétien par-

fait, sont pleinement compatibles, dans la pratique, avec la revendication, devant les tribunaux ou les armes en main, de droits, de privilèges, de possessions, auxquels on ne pourrait renoncer sans léser les intérêts du prochain, d'une famille, d'un peuple.

Le bienheureux Charles de Blois naquit en 1318, dans la ville d'où il a pris le nom. Il eut pour père Guy de Châtillon, comte de Blois et de Chartres, et pour mère, Marguerite de Valois, sœur de Philippe VI, roi de France.

JEUNESSE DE CHARLES DE BLOIS

Son enfance et sa première jeunesse se passèrent à l'ombre du foyer domestique et furent ce qu'elles sont d'ordinaire chez les saints. En effet, il signala cette époque de sa vie par tant de traits de piété et de charité, de patience et d'humilité, qu'on put dès lors présager jusqu'à quel degré élevé de sainteté parviendrait, dans la suite, cet enfant de bénédiction.

De fait, dès l'âge de cinq ans, au lieu de passer tout son temps à jouer et à folâtrer, comme on fait d'ordinaire à cet âge, le jeune Charles consacrait de longues heures à dire et à répéter un grand nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, en l'honneur de la Sainte Trinité, des cinq plaies du Sauveur, de la Sainte Vierge, des neuf chœurs angéliques, des douze apôtres et de toute la cour céleste.

Il y joignit successivement, lorsqu'il fut plus avancé en âge, l'office de la Très Sainte Vierge, celui des morts, et beaucoup d'autres offices votifs, alors en usage; enfin, il récita aussi le grand office des clercs.

Plus tard, devenu comte de Bretagne, il ne manqua jamais de s'acquitter journellement de cet office, ou au moins toutes les fois que ses occupations le lui permettaient.

Son zèle pour entendre la sainte messe n'était pas moindre. Dès l'âge de dix ans, il assistait régulièrement à toutes les messes qui se célébraient au château.

SES MORTIFICATIONS ET SON ARDEUR AU TRAVAIL

Le petit Charles de Blois n'avait pas moins de sollicitude pour les veilles, les jeûnes et les autres austérités du même genre. Quant aux œuvres de piété et de miséricorde, elles faisaient ses plus chères délices. Son grand bonheur était de se priver pour les pauvres, de les servir de ses propres mains, et de leur laver les pieds le Jeudi Saint.

On ne s'étonnera pas, après ces détails, d'apprendre qu'une vertu si éminente fut favorisée, dès l'âge de seize ans, du don des miracles et de l'extase. Il n'apporta cependant pas moins d'application à son avancement dans les lettres qu'à son progrès dans la vertu.

Aussi atteignit-il un très haut degré de culture intellectuelle, et fit-il encore, sous ce rapport, l'admiration de ses contemporains.

IL ÉPOUSE JEANNE DE BRETAGNE

Telle fut la jeunesse de Charles de Blois, digne prélude de la vie d'un saint. Son père et les autres personnes qui l'entouraient s'imaginèrent alors qu'un jeune homme de ce caractère, ne serait bon qu'à faire un moine ou un missionnaire. Ils en étaient désolés, au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Mais les pensées et les jugements de Dieu ne sont pas ceux des hommes. La Providence destinait Charles de Blois à jouer sur la scène du monde un rôle des plus actifs et des plus importants. On en eut comme l'intuition dès le mois de juin 1837, lorsque les circonstances l'amenèrent à unir son sort, par les liens du saint mariage, avec Jeanne de Bretagne, déjà comtesse de Penthièvre et de Goello, et de plus héritière présomptive du duché de Bretagne et du vicomté de Limoges.

GUERRE DE BRETAGNE ET MORT DE CHARLES DE BLOIS

Ce fut bien autre chose lorsque, quatre ans plus tard, cet héritage étant venu à vaquer, Charles de Blois crut à bon droit qu'il devait en revendiquer la possession. C'est que, en effet, en vertu des us et coutumes du pays breton, les droits de Jeanne de Penthièvre primaient ceux du comte de Montfort, propre frère du dernier duc de Bretagne, le père de cette princesse, autre frère du même duc, étant l'aîné et ayant transmis à sa fille tous ses droits.

Ainsi avait été jugée la question lors du mariage de Charles de Blois. Ainsi fut-elle de nouveau tranchée, en 1341, après longue enquête et mûre délibération, par le Parlement de Paris, la première Cour judiciaire de toute la France. Mais le rival du comte de Blois ne craignit pas d'en appeler au sort des armes, de la sentence pleine d'équité du suzerain, dont il avait le premier, précédemment, sollicité l'arbitrage.

Charles de Blois, doux et pacifique par caractère, répugnait à la guerre; il avait en horreur l'effusion du sang; mais les droits d'une épouse, l'avenir de ses enfants, l'honneur de la France et de la Bretagne étaient en cause et lui faisaient un devoir de relever le gant, de ne pas refuser la lutte contre un injuste agresseur. C'est ce qu'il fit avec autant de générosité que de vaillance. Alors commença cette longue guerre de la succession de Bretagne, qui devait se continuer pendant vingt-trois années consécutives, parmi les succès et les revers, et se terminer finalement par la défaite et la mort du vertueux prince, dans les champs d'Auray (1364).

Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette guerre dans ses détails. Disons seulement qu'elle fut

presque toujours marquée par des victoires du côté de Charles, tant qu'il eut en face de lui son injuste compétiteur, le premier comte de Montfort. Mais, à la mort de ce seigneur, les choses changèrent sensiblement de face, et l'époux de Jeanne de Penthièvre n'éprouva plus guère que des revers. Il n'y a point lieu de s'en étonner, car Dieu n'a point promis d'accorder toujours la victoire au bon droit, et l'histoire n'aurait plus de moralité s'il fallait admettre, en principe, que dans toute lutte armée, le succès suit fatalement le parti de la justice. D'ailleurs, ici, le sort de Charles de Blois ne fut autre que celui des rois de France, dont il était le protégé, comme le triomphe des Montfort ne faisait qu'un avec celui de son protecteur, Édouard d'Angleterre, le vainqueur de Crécy.

L'adversité et l'épreuve prolongée devinrent, en outre, le creuset où la vertu de Charles de Blois s'épura, se fortifia, le rendit digne d'entrer en possession du Bien suprême et de la vision de Dieu. Aussi quand, par un secret jugement de Dieu, il eut perdu, en même temps, la couronne ducale et la vie dans la journée d'Auray, l'éclat de sa vertu et la renommée de sa sainteté, qui auraient pu souffrir quelque atteinte aux yeux des hommes, après un tel événement, n'en furent nullement diminués.

HONNEURS RENDUS AU BIENHEUREUX, SES MIRACLES

Loin de là, les pieux fidèles ne tardèrent pas à venir prier sur sa tombe, à recourir à sa médiation, dans tous leurs besoins de l'âme et du corps. On doit citer, au premier rang de ceux qui donnèrent ce bel exemple de religion, Jean de Beaumanoir, l'immortel vainqueur du combat des Trente, et plusieurs de ses compagnons d'armes. Les anciens familiers et serviteurs du prince s'empressèrent de marcher sur leurs traces. Aussi obtinrent-ils du ciel, par l'entremise du Bienheureux, les faveurs les plus signalées. Bientôt le bruit de ses prodiges se répandit de tous côtés. D'autres personnes recoururent aussi à sa médiation.

De là, l'affluence des fidèles que l'on vit se presser autour de la tombe de Guingamp, soit pour rendre grâce à Dieu, soit pour implorer de nouvelles faveurs. En 1370, ce n'était plus seulement la Bretagne, mais aussi le Maine, l'Anjou, le Blaisois et la Touraine, qui députaient chaque année vers le tombeau miraculeux une foule de pèlerins. Un grand nombre d'*ex-voto*, représentant des bras, des jambes, des navires, etc., attestaient éloquemment les guérisons instantanées, les protections merveilleuses, les résurrections de mort et les autres grâces dues au mérite du Bienheureux.

En présence d'un tel état de choses, le bienheureux Urbain V, qui gouvernait alors avec tant de sagesse et de piété l'Église de Dieu, ordonna une enquête juridique sur la vie et les miracles de Charles de Blois, à l'effet de procéder à sa canonisation solennelle. Mais la mort, qui le frappa peu après (1370), l'ayant empêché de donner suite à l'affaire, son successeur la reprit avec vigueur, et mena l'enquête à bonne fin. Toutefois la sentence de canonisation fut ajournée, en raison des circonstances graves de la politique et de l'influence dont jouissait, à Rome et ailleurs, le roi d'Angleterre, adversaire déclaré de cette canonisation. Depuis cette époque, la cause n'a pas été reprise, et demeure toujours en suspens. Mais le culte religieux rendu à la mémoire et aux reliques du bienheureux Charles n'a subi aucune interruption. Il n'a plus, il est vrai, actuellement le même éclat ni la même extension qu'au XIV^e^ siècle et même au XVIII^e^ siècle, où le diocèse de Blois, récemment créé, lui accordait une fête double dans son calendrier particulier. Cependant, les restes précieux du Bienheureux ne cessent point d'être exposés à la vénération des fidèles. L'église de Graves-les-Guingamp les possède; en 1874, Mgr David les a honorés d'une nouvelle châsse artistement travaillée, et a présidé lui-même à l'inauguration de cette châsse, au milieu d'un grand concours de clergé et de fidèles.

(Extrait de l'enquête de canonisation du bienheureux Charles de Blois, et d'un mémoire sur son culte, dû au R. P. Dom Plaine, moine bénédictin.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE GAND

SURNOMMÉ L'ERMITE DE SAINT-CLAUDE

AVANT JEANNE D'ARC

Il y eut un temps où la France faillit périr. Aux défaites de Crécy et de Poitiers s'était ajouté le désastre d'Azincourt, et les Français, divisés en deux partis, les Bourguignons et les Armagnacs, se faisaient une guerre fratricide, pendant que les Anglais victorieux envahissaient

le territoire de la patrie. Mais, au milieu de tant de maux, il y avait sur le sol de France des âmes qui expiaient et priaient ; il y avait des saints, et ceux-là devaient obtenir le salut.

Notre bienheureux Jean de Gand était de ceux-là : c'était un gentilhomme qui avait renoncé au monde pour se faire moine dans l'abbaye de Saint-Claude.

Après s'être formé aux vertus monastiques, il se retira dans un ermitage du Jura, où il passait les jours et les nuits dans une grande pureté d'âme, honorant Dieu par le jeûne, la méditation et la prière.

Les longues calamités qui désolaient la France remplissaient son âme de tristesse ; il s'offrait à Dieu comme une victime pour le salut du peuple tout entier ; il suppliait le Seigneur de rendre à la France la paix, l'indépendance et la prospérité, de la délivrer des ambitions, des rivalités, des haines et des trahisons qui la perdaient. Il priait spécialement pour la réconciliation des deux rois de France et d'Angleterre.

Un jour qu'il était en contemplation, il fut divinement averti de quitter son désert, et d'aller lui-même, simple moine, supplier, au nom du ciel, les deux rois ennemis de mettre un terme au fléau de la guerre.

Il se rendit d'abord à Poitiers où se trouvait en ce moment le jeune dauphin Charles VII, administrant les débris du royaume durant la démence de Charles VI, son père.

Le prince français le reçut avec bonté, et comme le saint moine l'exhortait à rendre le plus tôt possible la paix à son peuple :

« Plus que tout autre, répondit Charles, je suis affligé des maux de la France, et je souhaite de tout mon cœur la fin de ces guerres affreuses ; mais que puis-je en ce moment pour forcer les Anglais à la paix?

— Dieu bénira votre bonne volonté, reprit le moine, et je vous prédis aussi que dans peu d'années Dieu vous donnera un fils, qui vous succèdera un jour sur le trône de France. » (Ce fils fut Louis XI.)

De là, le bienheureux Jean de Gand se rendit en Normandie, où Henri V, roi d'Angleterre, poursuivait ses conquêtes si fatales à la France.

Henri consentit à l'admettre en sa présence, mais, dès que le saint homme eut commencé à lui parler de la paix, le fier monarque, enorgueilli de ses victoires, le repoussa avec mépris et ordonna qu'on le chassât de sa présence. Pendant que les serviteurs s'empressaient d'exécuter cet ordre avec force mauvais traitements, le moine, sans s'effrayer, se retourna vers le prince anglais :

« Bientôt, dit-il, Dieu vous appellera à son tribunal, et il fera sentir aux Anglais le bras de sa vengeance en les chassant du sol français. » (Vers 1419.)

En effet, Henri V mourut peu après (1422), et l'on sait comment Jeanne d'Arc ne tarda pas à être envoyée pour repousser les Anglais et sauver la France.

Le pieux ermite, ayant accompli sa mission, reprit le chemin de sa solitude du Jura. En route, il prêchait aux populations qu'il rencontrait, les exhortant au salut de leur âme et à la conquête de la patrie céleste.

Au reste, son exemple en disait plus que ses paroles. C'était toujours le moine austère de Saint-Claude, à la fois plein d'humilité et de douceur, jeûnant habituellement, portant un rude cilice et une ceinture de fer, passant souvent la nuit en prières.

Il tomba gravement malade en arrivant à Troyes, en Champagne. Recueilli dans l'hôtellerie des Dominicains, dont il aimait à suivre les exercices religieux quand il passait dans cette ville, il reçut les derniers sacrements des mains de Gautier, curé de Torvilliers, et, le 29 septembre 1419, il rendit joyeusement son âme à Dieu, sur un petit lit de paille, ne regrettant rien des choses de ce monde et heureux d'aller jouir de son divin trésor dans le ciel.

Tant que son corps resta dans l'hôtellerie qui venait de recevoir son dernier soupir, on vit une colonne de lumière briller au-dessus de la maison.

Il fut enseveli dans l'église des Dominicains ; plusieurs miracles se firent sur son tombeau, et Louis XI, dont il avait prédit la naissance et qui lui conservait une dévotion spéciale, fit exhumer son corps en 1482, pour le placer dans un lieu plus digne de lui.

SAINT MICHEL ARCHANGE

PRINCE DES MILICES CÉLESTES ET PROTECTEUR DE L'ÉGLISE MILITANTE

Fête le 29 septembre.

UN CRI DE GUERRE ET UN NOM

Au premier jour du monde, Dieu, selon de graves théologiens, manifeste aux anges un grand secret de l'avenir. Il leur montre son Fils s'incarnant dans le sein d'une Vierge, caché sous les faiblesses de l'homme, expirant sur la croix, et il leur ordonne de l'adorer. Quoi, le Fils de Dieu se fera homme et non pas ange ? et il mourra sur une croix ?

Une clameur s'élève dans les cieux : Je ne servirai pas, *non serviam*. Lucifer, le flambeau du firmament, ne veut pas humilier sa gloire aux pieds de l'Homme-Dieu; il lève l'étendard de la première révolte. « Je monterai jusqu'au trône éternel, s'écrie-t-il, et je serai semblable au Très-Haut. — *Qui est semblable à Dieu?* répond un autre cri; c'est le second des anges qui proclame, venge la souveraine primauté de Dieu. L'armée fidèle terrasse les rebelles et Satan roule dans les abîmes avec tous les complices de son orgueil.

Le héros de Dieu prit la place de Lucifer déchu, et son cri de guerre devint son nom : nous l'appelons *Michael*, c'est-à-dire : *Qui est comme Dieu ?*

LE TOMBEAU DE MOISE — DANIEL — LE MESSIE

Comme un grand prince, au lieu de tout faire par lui-même, se sert de ministres, de généraux et de gouverneurs, ainsi Dieu aime à se servir des princes de sa cour, c'est-à-dire des anges dans le gouvernement du monde et des nations. Saint Michel fut, dans l'ancienne loi, le protecteur spécial du peuple choisi, *du peuple de Dieu*. C'est le prince des armées du ciel que les Pères reconnaissent dans l'ange qui arrête Abraham prêt à immoler Isaac. Il lutte une nuit entière avec Jacob, pour initier en lui toute sa race aux combats qu'elle devra soutenir, et c'est lui qui, sous la forme d'un guerrier aux armes étincelantes, précède les Machabées combattant pour leur loi et pour leur patrie; l'Ecriture elle-même nous le montre comme le protecteur et le soutien des Hébreux.

Moïse, ministre de la Toute-Puissance, était presque un dieu pour le peuple qu'il avait arraché à l'Egypte et conduit aux confins de la terre promise, à travers des miracles sans nombre; Satan épiait l'instant de sa mort, pour offrir ses restes aux adorations trop faciles d'Israël, et en faire un sujet d'idolâtrie. Mais, quand le grand prophète expira, Michel aussi était là. Un combat s'engagea. *Que Dieu t'impose sa loi*, dit l'Archange, et ce trait terrible pour celui qui ne voulait pas servir, assura sa victoire. Lucifer, défait encore une fois, le vainqueur alla confier le corps de Moïse à un tombeau dont le ciel seul a le secret.

Plus tard, Daniel, à genoux sur les bords du Tigre, demande la liberté pour son peuple captif des Mèdes et des Perses. Soudain, un ange se dresse devant lui : son visage et ses yeux brillent à la lumière du jour, comme l'éclair au milieu des ténèbres, son corps a l'éclat et la légèreté de la flamme, l'or et les pierres précieuses ceignent sa robe de lin, et sa voix est comme la voix de tout un peuple. C'était Gabriel, le messager de l'Incarnation. « Prophète, dit-il, depuis le jour où tu t'es prosterné devant le Seigneur, je lui ai offert tes prières et tes larmes, afin qu'il exauce tes désirs. Mais, pendant vingt et un jours, l'ange des Perses s'est opposé à ma demande; seul, Michel, notre prince, a plaidé ta cause avec moi; mais patience, il renversera les tyrans d'Israël et donnera au peuple fidèle à Dieu une paix et une gloire sans fin.

Un jour, Gabriel annoncera à Marie la naissance du Fils de Dieu ; Michel proclamera le triomphe de sa résurrection, et s'assoira sur la pierre de son sépulcre vide et à jamais glorieux.

DEUX FLEUVES DÉTOURNÉS POUR NOYER UN SEUL MOINE

Malgré les miracles qui avaient accompagné la mort du Sauveur, et la prédication des Apôtres, les Juifs incrédules offraient des sacrifices dans le temple. Un jour, cependant, ils entendirent des voix s'élever dans le sanctuaire : « Fuyons, disaient-elles, et allons protéger d'autres peuples » ; puis, le silence se rétablit, et le saint lieu sembla perdre le dernier reste de gloire et de vie qu'il avait conservé depuis le crime du Calvaire. C'étaient les anges qui abandonnaient l'autel et le peuple rejetés par Dieu et allaient porter leur secours aux Gentils.

L'Asie-Mineure était échue à saint Jean dans le partage des nations à évangéliser. Il vint à Hiéropolis où l'on adorait un serpent, il se mit en prières et le monstre expira ; mais l'Apôtre dut fuir pour échapper à la rage des prêtres de l'idole.

Chones fut plus docile à sa prédication; aussi, après y avoir fait de nombreuses conquêtes à l'Evangile, il annonça aux fidèles que saint Michel les prenait sous sa spéciale protection, et qu'aux portes de la ville jaillirait une fontaine, où les malades, qui voudraient se munir du signe de la Croix et invoquer l'Archange, trouveraient une prompte guérison. Bientôt, en effet, la source miraculeuse apparut, et le renom de sa vertu salutaire, volant de bouche en bouche, fut connu dans toute la contrée.

Un riche Laodicéen avait une fille unique qu'un démon rendait muette. Les prodiges opérés à Chones vinrent jusqu'à lui, mais il était païen, et c'était à ses dieux, sourds et muets aussi, qu'il adressait pour son enfant des prières toujours sans succès. Une nuit, un esprit céleste lui apparut : « Conduis ta fille, dit la vision, à la fontaine des chrétiens et crois en la puissance de leur Dieu, ta foi sera récompensée. »

Tremblant de crainte et d'espérance, il arrive à la source et demande quelle divinité il doit invoquer. « C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par l'intercession de saint Michel, que nous usons de cette eau », répondent les fidèles ; et le païen, répétant ces paroles, invoque la Sainte Trinité et le secours du glorieux Archange. L'enfant recouvre aussitôt la parole, la foi illumine en même temps son âme et celle de son père ; ils demandent et reçoivent tous deux le baptême.

L'heureux père fit élever à côté de la fontaine miraculeuse un riche oratoire qui publiait la bonté toute-puissante de saint Michel et sa reconnaissance envers lui.

Un jeune ermite se constitua le gardien du nouveau sanctuaire, il y priait, il y prêchait aux pèlerins de l'Archange. Sa parole et les prodiges qui se multipliaient sans cesse convertissaient les païens. Les idolâtres obtinés résolurent d'ensevelir, sous une même ruine, la source, l'ermite et son sanctuaire.

Deux rivières, le Lycus et le Cuphus, sortaient de la montagne qui domine Chones. Séparées à leur origine, elles se réunissaient à quelques pas de l'oratoire de l'Archange et disparaissaient un instant sous le sol pour aller former plus loin un fleuve qui arrose toute la Lycie.

Une nuit, les infidèles jurent de les précipiter contre le sanctuaire, ils brisent les digues qui ralentissent leurs cours, et un torrent roule en mugissant vers la retraite de l'ermite.

Les païens se retirent pour assister à l'œuvre de destruction.

Mais le saint homme a tout vu ; il se jette à

genoux: « Seigneur, s'écrie-t-il, les fleuves ont amoncelé leurs flots, et la voix des grandes eaux arrive jusqu'à moi; votre Toute-Puissance se joue des abîmes de la mer, vous pouvez sauver le temple de votre Archange.» Il priait encore qu'une voix céleste retentit au dehors : saint Michel était descendu du ciel et venait déjouer la fureur de Satan. « Ne crains pas, dit-il à son serviteur, l'enfer ne peut rien contre nous. »

L'Archange étend sa main vers le tourbillon qui allait emporter la chapelle dans sa course. Les eaux furieuses, repoussées par un bras invincible, reculent vers les flancs de la montagne. La gorge, où se précipitaient autrefois les fleuves, ne peut suffire au passage de flots si pressés, ils s'amoncellent en murailles terribles, mais l'Archange lève de nouveau la main vers le ciel et trace le signe de la croix dans les airs. La foudre se fait entendre, la terre tremble et, au pied du rocher, qui portait le vainqueur de Lucifer, s'ouvre un gouffre où la masse des eaux s'engloutit tout entière. Saint Michel rassure de nouveau l'ermite, immobile de terreur et de respect à ses pieds, il lui ordonne d'appeler, comme autrefois, les malades à la fontaine miraculeuse pour qu'ils y trouvent la guérison du corps et le salut de l'âme; puis, reprenant son vol, il disparaît dans les cieux.

Les liturgies orientales ont conservé le souvenir de cette apparition qu'elles célèbrent encore aujourd'hui par une fête spéciale.

UNE ÉGLISE BATIE PAR LES ANGES

L'Eglise d'Orient avait goûté la salutaire protection du prince de la milice céleste, l'Eglise d'Occident devait avoir la même faveur.

Au commencement du v^e^ siècle, un riche fermier, du nom de Gargan, vivait dans la ville de Siponte en Apulie. Un jour, il s'aperçoit qu'un taureau a disparu de ses troupeaux; entouré de tous ses gens, il parcourt en tous sens la montagne où ils paissaient la veille, et, au sommet, il découvre l'animal obstinément agenouillé à l'entrée d'une grotte; ni les cris, ni l'aiguillon ne peuvent l'en arracher. Gargan, irrité, saisit un arc et lui décoche une flèche; mais un bouclier invisible protège le taureau fugitif, et le trait revient percer la main qui l'a lancé. Tous s'enfuient effrayés, et vont raconter le prodige à l'évêque qui ordonne un jeûne et des prières publiques pour supplier le ciel de manifester sa volonté. Saint Michel lui apparaît et déclare qu'il s'est consacré la grotte du mont Gargan. Du sommet de la montagne, comme d'un poste avancé, il veillait sur le siège de Pierre et lui apportait le secours de son glaive vainqueur. Les Sipontains, à la voix de leur pasteur, montent à la grotte de l'Archange, mais nul n'ose encore y pénétrer; on dresse un autel à l'entrée, et c'est là que les fidèles offrent leurs vœux.

Les Napolitains, en guerre avec l'Apulie, viennent assiéger Siponte; c'est vers saint Michel que se lèvent tous les bras, les combattants lui consacrent leurs armes. Au moment de la lutte, le mont Gargan paraît s'embraser, la foudre gronde à son sommet, les éclairs sillonnent les flancs, et les ennemis, frappés par les armées du ciel et celles de la terre, vont s'enfermer dans Naples, laissant le champ de bataille jonché de leurs morts.

Les vainqueurs reconnaissants montent aussitôt rendre grâces à celui qui leur a donné la victoire et ils reconnaissent avec des transports de joie que l'Archange a présidé à la bataille. L'Archange qui n'a point de corps, mais qui choisit la forme humaine pour apparaître aux hommes, avait laissé la trace de son pied profondément imprimée dans le rocher du sanctuaire.

L'évêque envoie demander au Pape s'il doit pénétrer dans la grotte et la consacrer comme église. La réponse lui vint du ciel. « J'ai béni moi-même ces lieux, dit l'Archange, allez sans crainte y célébrer les cérémonies saintes. »

L'évêque, rassuré par ces paroles, ose entrer avec son clergé dans le mystérieux sanctuaire. Après avoir franchi un portique, il arrive à une chambre spacieuse capable de contenir plus de cinq cents personnes. La main des anges n'avait rien changé à l'œuvre de Dieu, et la grotte, restée dans son état naturel, avait conservé sa voûte basse et tourmentée avec ses saillies et ses jets de pierre inégaux. Le Seigneur préfère une caverne ornée par la piété des fidèles à un temple de marbre et d'or où l'on ne prie pas. Au milieu se trouvait un autel recouvert d'une pourpre éclatante. L'archange lui-même l'avait sacré, il n'avait donc plus besoin des consécrations de l'évêque. Le Pontife y célébra plusieurs jours de fête, et y laissa des clercs qui perpétuèrent en ces lieux la louange de Dieu et le culte de saint Michel. A droite de l'autel, le rocher distille une liqueur précieuse qu'on appelle le baume et qui opère de nombreux miracles.

Rome voulut participer aux faveurs que l'Archange prodiguait au mont Gargan : elle lui dédia deux églises, dont l'une existe encore aujourd'hui; l'autre, placée aux portes de la ville, fut renversée par les barbares.

QU'IL FAIT BEAU VOIR

Michel, guerrier céleste et défenseur de l'Eglise, cherchait un soldat qui fût digne de porter son glaive sur la terre. Des sommets de l'Apulie, il voit tout un peuple naissant courir au combat sous les ordres de son roi; il entend le cri du prince à demi vaincu : « Dieu de Clotilde, si tu m'accordes la victoire, je te donnerai ma foi. » C'en est assez, l'Archange a trouvé son chevalier. Il vole au secours de Clovis, ses soldats reprennent courage et les Allemands fuient en désordre devant la terrible épée de nos Francs.

Quelques mois plus tard, le roi barbare demande le baptême à saint Remy : l'huile sainte va manquer, mais un ange apparaît au milieu des trois mille guerriers qui se pressent autour de la piscine, saint Michel (1) apporte du ciel l'ampoule, qui, pendant douze siècles, servira au sacre de nos rois. Clovis fut baptisé, et la France encore au berceau commença sa glorieuse mission : *Gesta Dei per Francos.*

L'Archange voulut se choisir une demeure au milieu de son armée. Il apparaît à l'évêque d'Avranches et lui ordonne d'élever un sanctuaire en son nom. Le Pontife n'ose croire à la vision; il redouble ses prières, ses aumônes et ses jeûnes, pour connaître les ordres du ciel. Deux fois encore l'Ange lui renouvelle sa demande; pour donner un signe sensible de son apparition, il lui touche le front. Le crâne, cédant comme la cire molle à ce contact céleste, conserva l'empreinte du doigt de saint Michel. C'est une ouverture oblongue que l'on peut voir encore dans le chef du saint évêque conservé à Avranches, et qui resterait inexplicable si on ne l'attribuait à un miracle (2).

Autbert ne pouvait plus hésiter. A quelque distance d'Avranches, un double monticule, que sa forme avait fait appeler *les Tombes*, s'élève au milieu

(1) Guillaume de Chasseneuz, *Catalogus gloriæ mundi.*
(2) Docteur Houssard. *Etude anatomique de la tête de saint Autbert.*

des flots. La mer l'abandonne chaque jour au moment du reflux et permet d'y aborder. C'est là que le patron de la France voulut placer son autel. Une rosée, qui laissa le sommet de la grande Tombe desséché, indiqua à l'évêque le lieu choisi par l'Archange; il y creusa une crypte semblable à celle d'Apulie et y établit des religieux chargés de se succéder sans cesse dans le chœur pour chanter, comme au ciel, la *louange perpétuelle* de Dieu. Les moines d'Italie partagèrent, avec ceux de France, les trésors du mont Gargan : une partie de la pourpre apportée par les anges, et un fragment du marbre où s'étaient posés les pieds de leur prince, furent envoyés au nouveau sanctuaire. Le passage des saintes reliques ne fut qu'un long triomphe et qu'une suite de prodiges; quand on put les saluer à Avranches, une pauvre aveugle-née cherchait à approcher de la châsse et invoquait saint Michel à haute voix. Tout à coup, ses yeux s'ouvrent à la lumière, elle n'a qu'un cri pour exprimer son ravissement : *Qu'il fait beau voir!* Le village d'Astériac où s'opéra le miracle changea son nom, et, depuis lors, s'appela *Beauvoir*.

Saint Michel prit possession de son nouveau temple, et, gardien vigilant, étendit son égide sur la France. La race des Carlovingiens arrivait au trône. Pépin et Charlemagne fondaient le patrimoine de saint Pierre; tout l'Occident acclamait le grand empereur, couronné à Rome par saint Léon, et son glaive portait le nom du Christ et la gloire de la France chez les Saxons du Nord et chez les Maures d'Espagne.

O saint Michel, qu'il fait beau voir ces premiers effets de votre amour et de votre protection sur notre patrie!

AULTRE AIDE N'AY QUE SAINT MICHEL

Mille groupes de pèlerins accouraient chaque année à la Tombe-de-la-Mer visiter la crypte de l'Archange et y puiser, avec la sainteté, ornement de ces âges, l'ardeur des saints combats. L'Eglise, en effet, avait besoin de soldats pour la soutenir, l'islamisme la menaçait, et la Terre Sainte était presque fermée aux chrétiens, qui ne pouvaient la visiter qu'aux prix des plus cruelles souffrances et bien souvent de la mort. Un pèlerin pourtant en revint. Il prêcha la croisade, et, deux ans après, un prince français, commandant à la France et à l'Europe tout entière, campait devant Jérusalem. Le 14 juillet 1099, il fait approcher ses machines de guerre des murs de la ville, l'incendie les dévore en partie, et ses soldats tombent sous les traits des musulmans, qui, déjà, insultent à sa nouvelle défaite. Mais un cavalier merveilleux apparaît sur le mont des Oliviers. Un cercle d'or couronne son front, la croix brille sur sa poitrine, et son glaive lance des éclairs. Il ramène Godefroy de Bouillon au combat et paraît avec lui sur les remparts. Les croisés l'ont reconnu: « Saint Michel combat pour nous », s'écrient-ils, et rien n'arrête plus leur audace. Jérusalem est prise et forme le royaume d'un prince français.

L'Archange, par les Francs, a délivré le Saint Sépulcre.

D'autres mécréants, plus tard, menacent la France: c'est l'Angleterre que Satan a lancée sur nous, car il savoure déjà sa prochaine apostasie, et il en voudrait souiller les fleurs de lys. Trois rois meurent sans avoir pu chasser l'ennemi : le royaume de Clovis et de saint Louis va devenir anglais. Mais la statue d'or de saint Michel brille toujours au sommet de son sanctuaire, il nous prépare un sauveur.

« Jeanne, dit-il, à une pauvre bergère de Lorraine, il y a grande pitié au royaume de France, arme-toi pour chasser l'Anglais et faire sacrer ton roi. » La timide enfant pleure et dit qu'elle ne saura jamais chevaucher ni conduire gens d'armes. « Va sans peur, répond l'Archange, je combattrai près de toi. » La Pucelle part, Orléans est délivrée, et Charles VII reçoit l'onction royale. Mais Jeanne est prise et brûlée, est-ce un signe que ses visions l'ont trompée? Non. Saint Michel fut toujours avec elle : il lui fit remporter vingt victoires, et, par le martyre, il ajouta une gloire de plus à sa couronne : depuis le Calvaire, la passion est le sceau des élus de Dieu.

Le mont Saint-Michel était regardé comme un fort important, aussi, plusieurs fois, les Anglais vinrent l'assiéger; mais des soldats bretons y pénétrèrent pour le défendre; un de leurs chefs prit cette devise: *Aultre aide n'ay que saint Michel;* et ce secours lui suffit : le sanctuaire resta toujours français. A la mort de Jeanne, l'ennemi crut que l'heureuse étoile de la France était éteinte pour jamais; il voulut de nouveau s'emparer de l'oratoire pour mettre, disait-il, saint Michel de son parti.

Le 17 juin, fête de saint Aubert, les armées anglaises entourent la forteresse; les béliers ouvrent une large brèche dans les remparts, et une immense clameur de joie s'élève jusqu'au ciel. Rien ne lui répond; les moines chantaient l'office au chœur, le duc d'Estouteville et ses soldats attendaient, cachés derrière les murailles. Les Anglais se précipitent dans la place, ils étaient vingt contre un; c'était pour laisser plus de morts dans la mêlée. En un instant, ils sont précipités hors de l'enceinte et poursuivis l'épée dans les reins. Des huit mille ennemis entrés dans la place, quelques-uns à peine purent échapper; mais, du côté d'Estouteville, il n'y eut pas un homme de tué, car, avec eux, combattait le *cavalier blanc* de l'Ecriture.

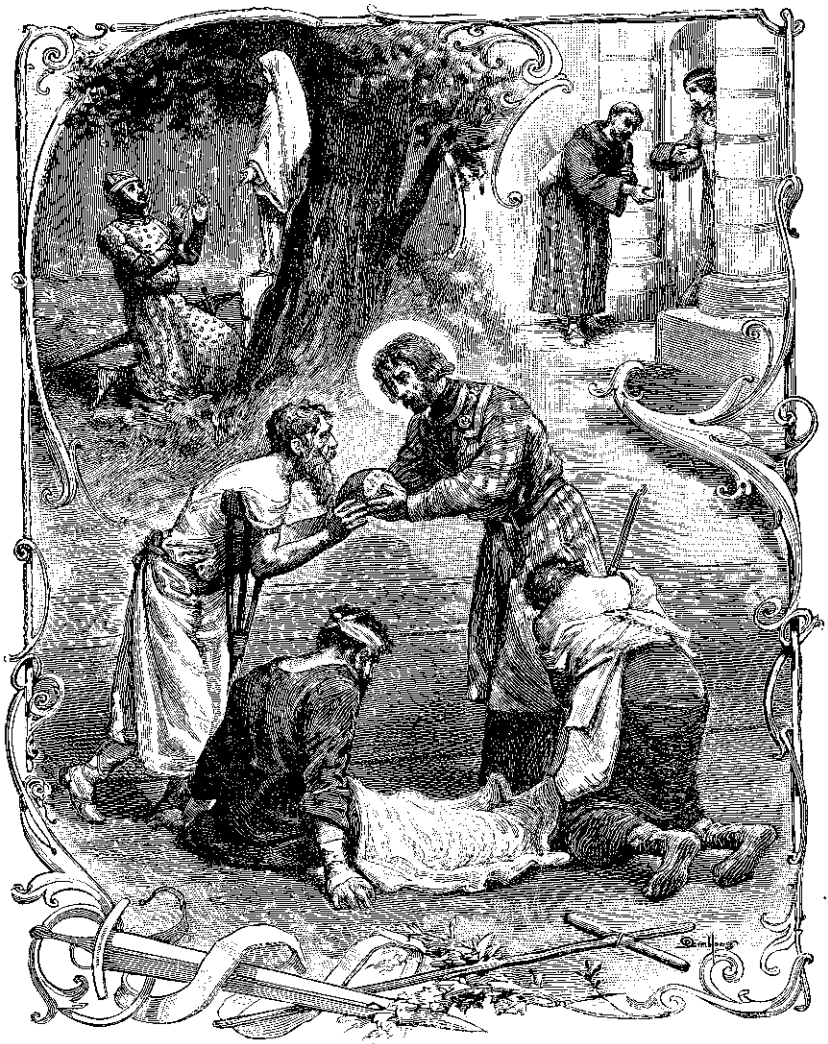
Longtemps, une reproduction de l'étendard de Jeanne d'Arc flotta aux tours du sanctuaire : il proclamait que c'était au prince des milices célestes que la France devait l'héroïne qui la sauva. Nos rois le savaient bien, ils venaient en pèlerinage au Mont. Ils instituèrent l'Ordre de Saint-Michel, et battirent monnaie à l'effigie de l'Archange. On l'y voyait revêtu de la couronne et du manteau aux fleurs de lys. Sa main gauche s'appuyait sur l'écu de la France, et sa droite écrasait la tête du dragon sous le pied de la croix. Il semblait dire : « Je suis ton chevalier, France chrétienne, c'est par moi que tu triompheras de tous tes ennemis. »

La Révolution ne veut pas entendre cet appel de salut, sa main a souillé le sanctuaire vénéré. Mais, ô Michel, la Révolution n'est pas la France, reprenez votre glaive, frappez ce dragon, et continuez, par les Francs, les œuvres de Dieu dans le monde.

LE BIENHEUREUX JEAN DE MONTMIRAIL

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE CITEAUX

Fête le 29 septembre.



Le chevalier de la Vierge. — Le frère des malheureux. — Le mendiant volontaire.

L'ENFANT

Le bienheureux Jean naquit en 1165, au château de Montmirail, près d'Epernay. Ses premières années, pleines de grâces et de promesses, ses charmes ravissants, ses qualités naissantes, lui présageaient un brillant avenir.

De bonne heure, il perdit sa mère, Hildiarde d'Oisy; mais André de Montmirail, son père, ayant contracté un nouveau mariage, l'enfant trouva dans la nouvelle baronne une seconde mère qui l'entoura, dès le premier jour, d'amour et de respect et se chargea de diriger elle-même sa première éducation.

Sur les genoux de cette femme pieuse, le Bienheureux fit surtout de rapides progrès dans la voie de la vertu. « Mon fils, lui répétait sans cesse cette mère adoptive, la conquête du ciel est difficile aux riches : mais ils ont un chemin sûr pour y parvenir, l'aumône et la pauvreté. »

L'étude des lettres alla de pair avec celle de la religion. Grâce à d'excellentes qualités fécon-

dées par un travail docile, l'élève ne s'y attarda guère. En peu d'années, il possédait à fond toutes les connaissances requises chez les personnes de son rang. Il excella surtout dans la science du droit. En sa future qualité de haut-justicier, il dut s'instruire de la législation établie dans ses domaines : force lui fut d'étudier avec le code romain les droits coutumiers de Cambrai, de Vitry-en-Perthois et d'autres lieux qui régissaient diverses parties de ses terres. Rien de moins attrayant : Jean le fit cependant avec succès, sinon par goût, du moins par vertu.

Tout en prenant soin de cultiver et d'orner son esprit, le jeune seigneur ne négligea pas les exercices corporels. Il fit à la chasse l'apprentissage de la guerre. Chez lui, la grâce, l'élégance et l'affabilité semblaient s'être unies à la vivacité guerrière et chevaleresque.

Jean touchait alors aux premiers jours de son adolescence : rien ne lui manquait aux yeux du monde; mais il brûlait de marcher au pas accéléré sur le chemin de la gloire. Il lui fallait un théâtre éclatant, la cour pouvait seule le mettre en vue; il courut à la cour.

LE COURTISAN

Son entrée dans le monde des frivolités fut saluée par un long applaudissement et par un cri d'enthousiasme. Sa gaieté, son entrain, ses allures vives, droites et franches, son ardeur, son esprit, sa tendresse, sa libéralité lui conquirent tous les cœurs. Du premier coup, il devint l'ami intime et le favori du fils aîné de Louis VII, Philippe, qui était de son âge. Cette élévation lui permit de rendre à ses amis des services signalés. Lorsque Philippe-Auguste s'assit lui-même sur le trône, le crédit du jeune seigneur de Montmirail prit des proportions encore plus considérables. Le prince s'éprit d'admiration pour cette nature loyale et belliqueuse qui savait unir à la fière bravoure du chevalier l'exquise politesse du gentilhomme. Il en fit son confident, et, frappé de son bon caractère, il ne l'appelait que Jean Bonté : *Joannes Bonitas.*

Les seigneurs furent unanimes à imiter l'exemple de leur souverain, et Jean devint l'idole de la cour. Il était de toutes les fêtes, comblé d'honneurs, de richesses et de joie. Pour donner à sa gloire un rayon nouveau, rien ne lui coûtait : il fallait que ses armes fussent étincelantes; sur ses habits ruisselait l'éclat de l'or et des pierreries; ses équipages fastueux étalaient un luxe inouï.

La mort de son père, survenue inopinément, lui permit de satisfaire encore davantage sa vanité. Devenu baron de Montmirail, comte de la Ferté-Gaucher et Ancoul, vicomte de Meaux, châtelain de Cambrai, seigneur d'Oisy, Crèvecœur, Trêmes et Gandelus, Jean se piqua de surpasser en magnificence tous les gentilshommes de la cour. Il y réussit. Malheureusement, il s'oublia dans l'ivresse des jouissances. Le souffle de l'orgueil, il est vrai, ne put jamais déraciner la foi, ni dessécher complètement les qualités que le ciel avait fait germer et fleurir dans son âme; mais à mesure qu'il approchait de ses lèvres la coupe enchanteresse des plaisirs mondains, son cœur ne battait plus aussi fort pour Dieu.

La C^sse^ de la Ferté-Gaucher, seconde femme d'André de Montmirail, comprit les dangers que courait son fils adoptif : elle craignit de le voir succomber aux passions et tomber dans le désordre. Pour l'arracher à l'abîme entr'ouvert sous ses pas, elle lui fit épouser Helvide de Dampierre et de Bourbon. Cette alliance, très avantageuse, au lieu d'éloigner le jeune baron des vanités du siècle, ne fut qu'une chaîne de plus pour l'y attacher. La cour applaudit à son mariage et sa réputation en fut grandement augmentée.

Le roi continuait à déposer confidemment ses secrets dans le sein de son favori : plus que jamais il l'unissait à tous ses plaisirs. L'amitié du prince penchait même à la reconnaissance depuis la bataille de Gisors. A cette fameuse journée, Philippe-Auguste, escorté d'une poignée d'hommes, se heurta à la puissante armée du roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion. Philippe, qui ne pouvait échapper à la captivité qu'en mourant dans le combat, luttait en désespéré, lorsque Jean de Montmirail accourut avec un renfort considérable. Grâce à ces nouveaux combattants, les Français couchèrent leurs ennemis dans la poussière et la Normandie se soumit pour un moment.

Aussitôt après cette victoire, Jean vit son crédit s'accroître considérablement et les faveurs lui sourire chaque jour plus nombreuses. Rien ne laissait prévoir qu'il dût rompre de si tôt avec les plaisirs bruyants et le monde enchanteur qui lui faisait fête : ce fut néanmoins à ce moment qu'il plut à Dieu de lui parler au cœur.

LE SEIGNEUR CONVERTI

Tandis que les courtisans flattaient de concert le favori du roi, le pieux Jobert, prieur de Saint-Etienne de Montmirail, chanoine régulier de Saint-Jean des Vignes de Soissons, osa lui dire que le sentier de la vie éternelle était étroit. Cet avertissement salutaire produisit ses fruits. Jean écouta les paternelles leçons du prêtre zélé et se résolut à mener une vie plus conforme à l'esprit de l'Evangile.

Sa conversion fut prompte et sincère. Disant adieu à la cour, il se retira dans ses domaines, loin des séductions et des mauvais exemples.

Helvide lui avait donné trois fils : Jean, Guillaume et Mathieu; et trois filles : Elisabeth, Félice et Marie. Tout occupé des frivolités mondaines, il n'avait pris aucun soin sérieux de leur première éducation. A peine converti, il voulut réparer sa négligence et surtout leur inculquer quelques notions d'instruction religieuse. Ses leçons furent tournées en dérision. Ses exemples n'eurent pas un meilleur sort. Seule, sa fille aînée, Elisabeth, le consola par son respect et sa docilité. C'est pour elle qu'en 1203 il fit bâtir dans la ville même de Montmirail l'abbaye du Mont-Dieu. Cette maison, située sur une hauteur qui baigne ses pieds dans les eaux du petit Morin, se rendit dans la suite célèbre sous le nom de l'Amour-Dieu et sut conserver jusqu'à la fin la réputation que la piété de ses premières religieuses lui avait acquise. Elisabeth et les vierges qui se placèrent sous sa conduite furent chargées par Jean de Montmirail de l'éducation des jeunes filles : en ce temps-là, le couvent et l'école n'étaient qu'une même chose; la race néfaste des laïcisateurs n'existait pas.

Après avoir travaillé, mais en vain, à rendre ses enfants meilleurs, Jean s'efforça de procurer à ses vassaux le bonheur dans le temps et surtout le salut éternel. Ses efforts ne furent pas stériles : gentilshommes et vilains ne tardèrent pas à marcher sur ses traces dans la voix de la vertu; personne ne parvint à l'atteindre, mais tous se montrèrent dignes de l'avoir pour seigneur. Il parcourut ses vastes domaines en por-

tant la réforme dans toutes les branches de l'administration. Conformément aux ordonnances de Philippe-Auguste, il châssa de ses terres les juifs qui pressuraient le peuple par une usure impitoyable. Il fit surtout fleurir la justice au milieu de ses sujets et si jamais, du haut de son tribunal, il fit acception de personne, ce ne fut qu'en faveur de la veuve et de l'orphelin. Il lui répugnait beaucoup d'appliquer les lois sévères de l'époque ; et, bien qu'il en mitigeât ordinairement la rigueur, il ne laissa jamais la clémence dégénérer en faiblesse. Il tâchait de réprimer les criminels en les convertissant : les obstinés seuls étaient punis. La peine qu'il leur infligeait les ramenait souvent dans le droit chemin. Citons à ce propos un trait curieux.

Durant une visite qu'il fit à la seigneurie de Crèvecœur, il avait convié à sa table les gentilshommes de la contrée et les pauvres des environs. Vers la fin du repas, un de ces derniers, qui était aveugle, se lève et remercie chaudement le vénérable Jean des bienfaits nombreux dont il l'avait comblé. Un serviteur lui demande quels étaient ces bienfaits. « J'avais, répond l'infirme, j'avais commis des vols, des meurtres, des adultères, des sacrilèges et bien d'autres crimes encore : votre maître m'a fait arracher les yeux. Par ce moyen, il a retiré mon âme du chemin de la perdition ; et je l'en remercie mille et mille fois. » En apprenant ses paroles, Jean fut fort contristé. Il se leva de table et, prosterné aux pieds de l'aveugle, lui demanda pardon en versant d'abondantes larmes. « Que faites-vous, seigneur? mais vous ne pouvez concevoir combien je vous suis obligé d'avoir, par ce châtiment, mis un terme à mes iniquités. Si vous ne m'aviez puni, j'aurais été bientôt condamné à la potence par un des seigneurs voisins ; mon corps, suspendu à quelque gibet, serait depuis longtemps le jouet des vents capricieux, et mon âme serait au fond de l'enfer. » Malgré cette réponse édifiante, le bienheureux Jean ne put de sitôt étouffer son émotion, et l'aveugle fut l'objet tout particulier de ses largesses.

LE SEIGNEUR VERTUEUX

Sa sollicitude s'étendait à toutes les infortunes, devinait tous les besoins, prévenait toutes les demandes. A Montmirail, près de son château, il construisit un riche Hôtel-Dieu qui devint le théâtre ordinaire de son héroïque charité. Il y soignait lui-même les pauvres et les malades, baisant souvent, pour les consoler, leurs ulcères et leurs plaies. S'ils mouraient, il ne manquait jamais de porter la bière et de descendre de ses propres mains leurs cadavres dans la tombe. Chaque jour, il admettait un grand nombre de malheureux à sa table, et, chaque nuit, son lit servait à un infirme. Pour lui, il prenait son repos sur la terre nue. A minuit, quelle que fût la saison, il s'arrachait au sommeil, prenait pour tout habit un rude cilice dissimulé sous une cape à l'antique, et descendait à l'église. Tandis que les religieux psalmodiaient les Matines, il restait à genoux, le front appuyé sur le pavé du sanctuaire qu'il inondait de ses larmes. Jean affectionnait, durant la prière, cette posture humble et pénitente. Odon, son chapelain, nous apprend qu'il avait, par suite, aux genoux, des durillons très épais, et au front une grosse tumeur. Ce témoignage est corroboré par celui de Thomas, abbé de Cantimpré, qui affirma par serment qu'une aiguille se serait rompue plutôt que de pénétrer dans les genoux du Bienheureux.

Jean avait une dévotion toute particulière à la Mère de Dieu et la Vierge l'en récompensa. Pendant qu'il voyageait avec une troupe de gentilshommes dans le Cambrésis, il côtoya une statue de la Madone sans l'apercevoir. Il l'avait dépassée d'une centaine de pas lorsqu'un de ses compagnons le lui fit remarquer. Aussitôt, il sauta de cheval et courut se jeter au pied de la statue pour lui demander pardon. Il se trouvait un peu sur le côté gauche. Tandis qu'il priait, la statue se retourna tout à coup et le regarda gracieusement en face. Jean lui tendit les bras et la figure de la Madone sembla s'illuminer d'un sourire. Plusieurs personnes assistaient à cette scène touchante, elles étaient ravies. Le pieux seigneur, lui, se leva sans mot dire et rejoignit les gentilshommes qui l'attendaient.

Près de Montmirail, dans la forêt de Beaumont, il avait établi un ermitage appelé *Boscus*, le Bois, et un oratoire dédié à la Sainte Vierge. Le gardien de ce sanctuaire était un prêtre, nommé Bonnel, que Jean avait fait venir de l'abbaye de Cantimpré, fondée dans le Cambrésis par son oncle Hugues III. La nuit qui précédait les grandes solennités, Jean se rendait auprès de ce saint religieux et passait avec lui toute la journée dans l'oraison et les entretiens spirituels.

Cette retraite lui était d'autant plus précieuse que son château était plus fréquenté. En dehors des seigneurs qui lui rendaient souvent de bruyantes visites, la multitude des pauvres qui venaient lui tendre la main eût suffi à le distraire du service de Dieu. Tous les indigents connaissaient le chemin de Montmirail : les lépreux surtout savaient que là se trouvait leur ami le plus dévoué. Jean, en effet, s'était fait un devoir de secourir cette classe d'hommes, alors nombreux en France, qu'une maladie terrible plongeait dans la misère et tenait éloignés de la société. Dès qu'il en rencontrait, il se jetait à leurs genoux, leur baisait les mains et le visage, et ne s'éloignait jamais sans leur avoir laissé, avec une large aumône, quelques paroles d'encouragement. C'est ainsi qu'il se comporta vis-à-vis de vingt-cinq de ces malheureux venus à sa rencontre, près du village de Sancy, voisin d'Oisy, tandis qu'il se dirigeait vers Aclimont. S'il se trouvait sans argent, il donnait ou ses gants ou son manteau. Une fois, il échangea sa tunique brochée d'or avec la chemise infecte d'un lépreux ; une autre fois ce fut un cheval superbe qu'il offrit à la place d'une chétive monture.

La foi du bienheureux Jean égalait sa charité. On cite de lui, à ce sujet, un trait bien remarquable. En 1198, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, qui devait six ans plus tard ceindre la couronne impériale de Constantinople, avait fait alliance avec Richard Cœur de Lion contre Philippe-Auguste. A la tête d'une armée considérable, il courut assiéger le château d'Oisy. Jean le gardait avec une garnison trop faible pour résister longtemps. Mais le serviteur de Dieu ne comptait pas sur le secours des hommes. Escorté de son chapelain et de trois soldats, il se rend à l'abbaye de Vauxcelles, et s'adressant à l'abbé : « Je vous recommande, dit-il, mon château d'Oisy. » L'abbé se récrie : « Seigneur, que dites-vous? Moi, défendre votre château? Mais je ne puis empêcher les ennemis de piller mon monastère. » Jean insiste et l'abbé comprend la foi qui anime le seigneur de Montmirail. Le lendemain, il ordonne à tous ses prêtres de dire la messe du Saint-Esprit. Aussitôt il se lève de terre un brouil-

lard miraculeux qui enveloppe de toutes parts l'armée de Baudouin. Les soldats, en proie à la panique, veulent fuir. Le comte les retient, mais une pluie torrentielle les force à lever le siège, et plusieurs périssent, durant la retraite, victimes de l'inondation subite causée par l'orage.

LE SEIGNEUR MOINE

La défense de ses sujets imposait ainsi à notre Bienheureux la nécessité de reprendre parfois les armes et de reparaître dans les combats où sa bravoure lui avait jadis acquis un grand renom. Jean pensa que c'était fournir à la vaine gloire l'occasion de se réveiller. En conséquence, pour n'avoir plus à revêtir l'armure guerrière, il résolut de prendre l'habit monastique pour lequel il avait d'anciennes et vives sympathies.

Plusieurs familles religieuses avaient depuis longtemps à se louer de sa libéralité. En 1202, il fit plusieurs donations à l'abbaye de Cantimpré. Dans le diocèse de Soissons, le prieuré de Notre-Dame du Charme, de l'Ordre de Fontevrault, l'abbaye du Val-Secret, de l'Ordre des Prémontrés et le monastère de Saint-Jean des Vignes reçurent, à la même époque, mille preuves de sa munificence. L'abbaye cistercienne de Jouy, au diocèse de Sens, le couvent de Cerfroy, berceau des Trinitaires, la maison d'Essonnes, furent aussi richement dotés par lui. Mais les moines de Longpont furent favorisés plus que les autres, car Jean se fit leur frère.

Ce fut sur les conseils des pieux docteurs de Paris et de quelques saints ermites du pays de Liège qu'il quitta les sollicitudes du siècle et se retira parmi les disciples de saint Bernard. Son fils Jean II lui succéda dans tous ses titres et dignités. Sa femme Helvide de Dampierre reçut la seigneurie de Montmirail ; celle de la Ferté-Gaucher échut à sa belle-mère. Il se réserva la terre d'Oisy dont les revenus lui permirent de continuer ses aumônes. Pour éviter les oppositions que ses vassaux n'auraient pas manqué de lui faire, il cacha son entrée en religion et feignit de s'enrôler dans la croisade prêchée à la demande du pape Innocent III contre les Albigeois. Les gentilshommes de sa cour étaient seuls au courant du secret et quelques-uns le suivirent au monastère. Ils reçurent l'habit avec lui des mains du vénérable Gaucher, alors abbé de Longpont, plus tard de Cîteaux, le jour de l'Ascension 1212.

Devenu novice et deux ans après religieux, le bienheureux Jean ne resta pas stationnaire dans la perfection. Son austérité ne connut plus de bornes. Malgré la rigueur de la règle cistercienne à cette époque, il trouva le moyen d'aller au delà de ce qu'elle ordonnait. Il ne mangeait presque pas : lorsqu'il était forcé de prendre quelque nourriture, il versait de l'eau froide dans les aliments pour leur ôter toute saveur. Ses supérieurs jugèrent qu'il s'infligeait des pénitences trop rigoureuses et lui prescrivirent de se modérer ; mais, à forces d'instances, Jean obtint de se mortifier comme par le passé.

JEAN L'HUMBLE

A la cour de France, Jean avait eu la folie de la gloire ; mais, depuis sa conversion, il avait étouffé dans son âme le germe de l'orgueil. A l'abbaye de Longpont, il fut constamment à la tête des religieux qui recherchaient les mépris et les abjections, tout le monde l'avait en estime, mais lui faisait si peu de cas de sa personne qu'on l'appelait *Jean l'Humble*.

Dieu fournit souvent au Bienheureux l'occasion d'exercer sa vertu : il lui suscita de fréquentes humiliations dans les lieux où il avait paru autrefois plein de gloire et de magnificence. A Cambrai, par exemple, où il se trouvait de passage avec Gilon, cellérier de l'abbaye de Vaucelles, il fut brutalement insulté par une troupe de terrassiers qui travaillaient dans les fossés de la ville. Son compagnon, surpris d'une pareille insolence, se hâta de redoubler le pas ; mais Jean rebroussa chemin pour dire à ceux qui l'injuriaient : « Je suis un misérable, un grand pécheur ; je mérite tous les opprobres et tous les affronts. Allons, je vous en conjure, mes bien chers amis, continuez à me couvrir de confusion. »

Jean II, son fils aîné, refusa de lui laisser passer une nuit dans son château. Le Bienheureux fut très satisfait de se voir repoussé par ses proches, surtout lorsque le prieur qui l'accompagnait lui eut rappelé ces mots de l'Evangile : *In propria venit et sui eum non receperunt.*

Ce mauvais fils se montra jusqu'au bout ingrat envers son père. Avant de quitter le siècle, Jean avait donné à l'abbaye de Longpont une maison située à Gandelus. Jean II, devenu seigneur de ce bourg, contesta aux religieux leurs droits sur ce bâtiment et leur défendit d'y faire d'urgentes réparations. Jean, fort peiné de la conduite de son fils, se transporta sur les lieux, appela des maçons et se rangea parmi leurs manœuvres. Il leur porta lui-même jusque sur le toit les tuiles et le mortier. Pour se venger, Jean II empêcha les religieux de faire la collection des menues dîmes qui leur revenaient. Le Bienheureux vint de nouveau en personne à Gandelus, parcourut les rues et les places publiques et passa de porte en porte pour recueillir la dîme qu'il porta dans une hotte sur ses épaules.

MORT DU BIENHEUREUX JEAN

Les vertus héroïques que le bienheureux Jean pratiquait le rendirent digne du ciel en peu d'années, et dès qu'il l'eut conquis, Dieu se hâta de l'arracher à la terre. Il mourut âgé de cinquante-deux ans, le 29 septembre 1217 : le chef de la milice céleste saint Michel présenta lui-même à Dieu l'âme de ce preux chevalier qui avait glorieusement vaincu les Anglais sur le champ de bataille et l'orgueil au fond de son âme.

Aussitôt après sa mort, deux visions et une révélation apprirent à ses Frères en religion qu'il était en possession de la gloire éternelle. De nombreux miracles opérés sur sa tombe rendirent aussi témoignage à sa sainteté. Ces événements poussèrent les religieux à transférer son corps du cimetière commun dans un des cloîtres : cette cérémonie, qui équivalait alors à une canonisation, se fit en présence de l'abbé de Cercamp. Peu après, pour satisfaire la dévotion des fidèles qui ne pouvaient entrer dans les lieux réguliers du monastère, il fallut le placer dans l'église, près du maître-autel, du côté de l'Evangile. En 1250, un magnifique mausolée lui fut élevé à cet endroit par les soins de sa fille Marie de Montmirail, dame de la Fère et de Saint-Gobain, mariée à Enguerrand III, sire de Coucy. Des prodiges éclatants accompagnèrent ces translations. A la première, un des os du Bienheureux, porté à Voutiennes, rendit miraculeuse l'eau dans laquelle on le trempa : tous les malades qui en burent furent délivrés de leurs infirmités.

Les précieuses reliques du Saint, à l'exception du chef qui disparut en 1793, reposent aujourd'hui dans l'église paroissiale de Longpont.

LE BIENHEUREUX JEAN DE GAND

Ermite Bénédictin. Précurseur de la bienheureuse Jeanne d'Arc vers 1360-1439

Fête le 29 septembre.

Le Bienheureux vient trouver Henri V au siège de Meaux, et lui demande, au nom de Dieu, de ne plus opprimer le peuple de France.

Aux environs de 1380, un jeune gentilhomme âgé d'environ vingt ans, devenu boiteux à la suite d'un accident, venait du fond des montagnes du Jura chercher la perfection religieuse sous l'habit des fils de saint Benoit, dans l'antique abbaye de Saint-Claude. Son nom est parvenu jusqu'à nous; il se nommait Jean de Gand; son humilité ne nous a rien laissé entrevoir au sujet de sa famille, de son origine et de ses antécédents. Nous savons seulement qu'il y avait alors, en Bourgogne, une famille de son nom, venue des Flandres pour chercher fortune au pays du souverain commun, le duc Philippe le Hardy. On croit que le père du Bienheureux était un Guillaume de Gand que l'on voit, en 1372, faire aveu de la seigneurie de Tasnay ; ce Guillaume eut un autre fils nommé Soyer de Gand, et celui-ci fut père d'un second Jean de Gand, dont la descendance paraît avoir subsisté longtemps, tant en Bourgogne qu'en Champagne.

Il paraît avéré que notre Bienheureux suivit d'abord la carrière des armes : la blessure dont il souffrait semble bien de celles que cause une chute de cheval, le cavalier ayant ses mouvements paralysés par l'armure; en effet, l'examen médical de ses ossements en 1482, révélant les particularités de son infirmité, vient à l'appui de cette thèse. Il est même probable que cette blessure, le jeune écuyer la reçut durant la chevauchée que le duc Philippe le Hardy fit en Normandie en l'an 1378, pour mettre en l'obéissance du roi Charles V les places détenues par Charles le Mauvais. A cette expédition prenaient part, en effet, nos deux écuyers, le maréchal de Bourgogne, Guy de Pontaillier, d'une famille étroitement unie à celle des Gand, et les historiens nous disent que le seul blessé de cette chevauchée fut un écuyer qui tomba de cheval et se brisa la jambe.

Quoi qu'il en soit, cette blessure fut pour Jean un bienfait de Dieu. Obligé d'abandonner les armes, il va sous une autre armure se battre avec non moins d'ardeur pour la même cause, et élever vers le ciel les clameurs du « chrétien peuple de France » opprimé par le roi d'Angleterre.

La seigneurie de Tasnay, en Bourgogne, possédée par Guillaume de Gand, était, au spirituel, un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Claude. Cette abbaye était d'ailleurs célèbre au loin à la ronde, et d'Espagne, de Flandre, de Bretagne, les pèlerins accouraient en foules pressées, au tombeau du thaumaturge saint Claude. C'est là que le jeune écuyer résolut de se consacrer à Dieu.

LE MOINE

L'abbaye de Saint-Claude était alors, sinon en pleine décadence, du moins dans une période où l'on ne reconnaissait plus guère l'admirable austérité primitive. Chacun maintenant y possède sa petite maison ; volontiers, on s'absente du chœur pour réciter l'office en particulier ; les biens de l'abbaye et les offices claustraux forment déjà des espèces de prébendes individuelles que chacun administre à son gré. La chasse et les plaisirs des grands seigneurs d'alors seraient entrés dans les mœurs sans la vigilance des supérieurs.

Ce n'était point là ce que notre jeune gentilhomme rêvait comme idéal de vie monastique; aussi ne tarda-t-il pas à user de la faculté que lui laissaient la règle bénédictine et l'usage de son abbaye, pour se retirer dans un ermitage, ouvert au flanc de la montagne qui domine l'abbaye et la ville de Saint-Claude. Moitié grotte, moitié maison, l'ermitage était placé sous le vocable de Sainte-Anne.

L'ERMITE

Dans cette solitude, le pieux religieux retrouva les merveilles d'austérités qu'avaient pratiquées les anciens Pères du Mont Jura. Un petit jardin lui permit de se livrer au travail manuel et d'arracher sa modique nourriture à un sol nécessairement ingrat, sous ce rude climat des montagnes du Jura. Le reste de son temps, l'ermite le partageait entre la prière et le travail manuel dans sa maisonnette.

Durant le long hiver, les occupations extérieures étaient impossibles ; l'oisiveté ne pouvait être acceptée. Jean, selon la coutume de son abbaye, s'exerça donc à la tournerie du bois. La fabrication des chapelets en particulier, convenait à sa douce et ardente dévotion envers la Très Sainte Vierge ; le chapelet à la main, telle est la caractéristique que l'iconographie a conservée au bienheureux Jean de Gand.

L'AMBASSADEUR DE DIEU

Il y avait près de quarante ans que le bienheureux Jean vivait dans son ermitage, lorsqu'un Saint vint, de la part de Dieu, lui demander de s'entremettre, pour mettre fin à la guerre funeste qui menaçait d'anéantir le royaume de France. On pense que ce Saint devait être l'illustre Simon de Crespy, prince de sang royal qui avait renoncé à tous ses droits éventuels à la couronne, pour venir chercher la solitude et la paix à l'abbaye de Saint-Claude.

On sait dans quel état était réduite la France après la bataille d'Azincourt (1415), où l'armée française perdit sept princes du sang et neuf mille gentilshommes. Henri V d'Angleterre, à la suite de cette victoire, s'était ligué avec le duc de Bourgogne et la reine Isabeau de Bavière, épouse infidèle du dément Charles VI, et avait abouti au traité de Troyes (1420) qui lui assurait la régence du royaume avec future succession au trône. Il exerça effectivement les droits de la régence, et son fils Henri VI fut sacré à Paris (1431), roi de France, pendant que le véritable roi, Charles VII, réfugié à Bourges, recevait des Anglais le surnom dérisoire de *petit roi de Bourges*.

A la voix du ciel qui lui demande de secourir son pays, Jean obéit docilement; il est probable que sa sainteté était déjà connue et qu'il était du nombre de ces religieux auxquels les supérieurs accordent volontiers de suivre des voies extraordinaires; en tout cas, il n'y a point de traces qu'il ait subi quelque opposition. Et Jean, n'ayant pour tout bien qu'un chapelet et un bâton, s'en va, selon le mot d'un chroniqueur du temps, à la conduite de Dieu.

L'appel céleste le mène d'abord auprès de Charles VII. A ce jeune prince, faible et découragé, Jean apporte l'annonce de la victoire, en récompense de son sincère désir de la paix. Une des grandes causes du profond découragement de Charles VII était la stérilité de son mariage, épreuve qu'il finissait, à l'unisson de ses ennemis, par regarder comme un signe de la réprobation céleste qui frappait sa race; à cette peine, l'ermite apporte le remède :

— Dans un an, dit-il au roi, vous aurez un fils qui sera votre successeur.

L'événement justifie cette prophétie, et la naissance d'un dauphin, le futur Louis XI, est le premier signe d'allégresse pour les partisans du roi de Bourges. Ce sera Louis XI lui-même qui, devenu vieux et malade, cherchant par tous les moyens à prolonger une existence souillée de trop de crimes, s'imaginant que le saint homme qui

a prédit sa naissance est le plus sûr protecteur pour obtenir la prolongation de sa vie, sollicitera du pape Sixte IV la canonisation de l'ermite Jean de Gand et racontera l'histoire de cette prophétie, dans la lettre postulatoire que nous possédons encore.

De la cour de Bourges, l'ermite se rend à celle de Paris. Diverses contingences permettent de penser que c'est au début de l'année 1422, alors que le roi Henri V assiégeait la ville de Meaux sur la demande des Parisiens. Cette ville, en effet, était devenue un repaire de brigands qui, sous la conduite du féroce bâtard de Vauru, ancien lieutenant du comte d'Armagnac, s'élançait pour mettre l'Ile-de-France à feu et à sang.

L'accès du roi ne fut pas facile. Georges Chastellain, qui le tient d'un témoin oculaire, le sire de la Trémoille, dit que l'ermite insista longtemps; mais sa persévérance finit par l'emporter : le roi lui donna audience. Alors Jean, avec une liberté tout apostolique, lui dit :

— Sire, notre Seigneur Dieu, qui ne veut pas vous perdre, mais pourvoir à votre salut, a envoyé son messager vers moi, saint homme qui m'a confié certaines choses à vous dire, qui vous touchent à l'âme et au corps. Ce saint homme m'a chargé de vous dire que le plaisir de Dieu et que désormais, vous cessiez de faire souffrir son chrétien peuple français dont les clameurs, sous votre fléau, l'ont provoqué à la pitié envers lui ; car ce n'est pas pour être persécuteur et tyran des chrétiens qu'il vous a donné les honneurs et la gloire, mais pour être le champion et le défenseur de sa sainte foi.

Un sourire d'incrédulité railleuse se lit sur le visage du roi; et l'ermite, sans s'en troubler, lui jette cette preuve accablante: Etant prince de Galles et combattant les Lollards, hérétiques partisans de Wicleff, le roi avait fait vœu d'aller en Terre Sainte ; ce vœu inexécuté et tenu secret, que Pierre de Fénin nous dit que le roi révéla un peu avant sa mort, Chastellain l'a ignoré; aussi n'a-t-il point compris combien la révélation de ce vœu au roi, par l'ermite, dut lui causer un étrange saisissement.

Le roi demeura fort perplexe et hésita longtemps; mais enfin, l'ambition l'emporta sur la grâce. Ce royaume, dont Dieu lui ordonnait d'abandonner la conquête, mais un traité le lui avait assuré ! il en possédait la capitale et les plus belles provinces ! des alliés puissants: le duc de Bourgogne, l'Université de Paris, lui étaient acquis. C'est cela qu'il faudrait abandonner ! Et le roi préfère tourner l'ermite en dérision et prendre ses paroles pour des plaisanteries; mais s'il a pu tromper son entourage, il voit bientôt qu'il n'a pu tromper Dieu ! L'ermite, en se retirant, lui a dit ces paroles prophétiques :

— Avant que l'an passe en son dernier jour, le roi serait puni de la main de Dieu qui le toucherait par courroux, et dont le rapaisement ne se ferait que par mort.

Et l'ermite « s'en va à la conduite de Dieu ».

MALADIE DE HENRI V — SA MORT

Cette prophétie n'allait pas tarder à se réaliser. Henri V, se trouvant au Louvre, avait reçu une demande de renforts de la part du duc de Bourgogne, pour délivrer Cosne assiégée par le dauphin :

— Je n'enverrai pas, répondit-il, j'irai.

Et il se fit porter en litière jusqu'à Melun. Mais il ne put aller plus loin et il revint au château de Vincennes avec les premiers symptômes de la terrible maladie qui devait l'emporter.

A ce moment, il se souvint des paroles de l'ermite et demanda qu'on le fît venir; mais qu'était-il devenu ?

Or, dans son désir, Jean a de nouveau entendu la voix surnaturelle; le voici qui apparaît soudain au château. Le monarque mourant l'implore. Il demande si, en voulant faire ce qu'il a autrefois refusé, il pourrait recouvrer la santé et « rapaiser la colère de Dieu ». L'ermite lui répondit qu'il fallait se fier à la miséricorde de Dieu, toujours prête au pécheur qui se repent ; que Dieu avait bien la puissance de le guérir, mais que « bien lui déplaisait qu'il ne l'eût pas cru à temps et qu'il eût si peu écouté les divines menaces ».

Le roi insiste, et l'ermite enfin de lui dire:

— Certes, sire, de la grâce de Dieu ne doutez pas, car j'y ai tout mon espoir pour vous, mais, en la vie du corps n'y mettez point d'attente, car vous êtes à votre fin, de sorte que vous avisiez à votre âme.

De telles paroles ne suffisent pas à dompter l'ambition dans le cœur du mourant; il se raccroche à un dernier espoir et demande s'il pourra plaire à Dieu que son héritier (le futur Henri VI), né l'année précédente à Windsor, pendant qu'il assiégeait Meaux, puisse régner après lui en France. En vain, l'ermite lui remontre que telles choses ne sont point celles dont on doit s'occuper en un pareil instant. A son insistance, Jean répond que non, et « que jamais il n'y aurait ni règne ni durée ».

On sait quels merveilleux événements allaient réaliser cette extraordinaire prophétie, comme en peu d'années, l'aspect des partis en présence allait être retourné, comment la bienheureuse Jeanne d'Arc ramènerait la victoire aux troupes du dauphin Charles et après l'avoir fait sacrer à Reims, achèverait par son sacrifice, la rédemption de sa patrie.

Le roi Henri V expira le 31 août 1422 dans la trente-cinquième année de son âge. L'Angleterre le pleura et l'honora dans les âges suivants comme un de ses rois en qui son génie s'est personnifié avec le plus de gloire.

LES DERNIÈRES ANNÉES DU BIENHEUREUX

Entre l'an 1422, où nous voyons le bienheureux Jean de Gand auprès du lit d'agonie du roi d'Angleterre, et l'an 1439, où nous allons être témoins de sa sainte mort, Dieu s'est réservé le secret de ses mérites; l'histoire ne peut même pas tracer une esquisse de sa vie durant ces dix-sept ans. D'après quelques détails, il semble cependant bien certain qu'il fit plusieurs voyages en Champagne et, en particulier, plusieurs séjours dans la ville de Troyes, qui avait été en 1419 le théâtre du honteux traité qui conférait au monarque anglais l'héritage du royaume de France.

Une tradition recueillie par M. Junca, ancien archiviste du Jura, le fait occuper le prieuré claustral de Mouthe. Cela n'a rien d'invraisemblable, car de même que l'ermitage Sainte-Anne, le prieuré de Mouthe dépendait de l'abbaye de Saint-Claude, et le souvenir de saint Simon de Valois, comte de Crespy, son fondateur, devait le rendre particulièrement cher à notre Bienheureux.

LA CONSOMMATION BIENHEUREUSE

C'est au cours d'un de ses voyages en Champagne que le bienheureux Jean se sentit atteint du mal qui allait le mettre en possession des tabernacles éternels. Dans cette hôtellerie s'était aussi retiré un vieux prêtre, curé dans les environs et chassé de sa paroisse par l'invasion anglaise; ce pieux vieillard aimait à s'entretenir avec le vénérable malade. Il lui procura les faveurs spirituelles, le soutint dans le dernier combat et lui ferma pieusement les yeux; c'était le 29 septembre 1439.

Ainsi mourut pauvre, sur un peu de paille, dans une chambre prêtée par charité, le bienheureux Jean de Gand qui, issu d'une famille illustre et retiré des honneurs du monde et de la gloire militaire, par un secret dessein de Dieu, avait été l'intercesseur suprême pour le peuple de France et le prophète de sa bienheureuse libératrice.

Mais, aussitôt, Dieu publia la gloire de son humble serviteur. C'était en plein midi, et cependant, au moment où il rendit l'âme, on vit une colonne de feu au-dessus de cette « petite chambrette », et la foule accourut pour contempler cette merveille. Le peuple se partageait pieusement son chapelet, ses habits ; les Jacobins s'empressèrent d'accéder à son désir d'être inhumé dans leur église et lui donnèrent une sépulture honorable, couverte d'une dalle sur laquelle on grava son effigie.

LE CULTE

L'oubli cependant semblait se faire autour de la tombe du bienheureux Jean, mais Dieu avait son heure. Dans ses derniers temps, alors qu'il cherchait par tous les moyens à prolonger une vie dont il tremblait d'aller rendre compte à Dieu, le roi Louis XI pensa que le plus puissant intercesseur, serait précisément cet ermite qui avait annoncé sa naissance. Il s'en préoccupa sans doute, lors de son pèlerinage à Saint-Claude et mit en campagne plusieurs de ses conseillers, dont l'un était curé de Mache, au diocèse de Troyes ; enfin, après avoir écrit des demandes expresses aux Jacobins de Troyes, il parvint à faire retrouver le corps du Bienheureux. Le 13 novembre 1481, Louis Ragnier, évêque de Troyes, procéda à l'élévation des ossements, qui furent déposés dans le chœur pendant une messe solennelle, puis, à cause de l'affluence trop considérable, les précieux ossements furent portés à la sacristie, où on les lava avec soin et où ils furent déposés dans un coffre scellé; cependant, on distribuait comme des trésors spirituels l'eau et l'étoffe qui avaient servi à laver ces précieux ossements; Benoît Gonon nous dit même que des reliques furent envoyées à Louis XI en même temps que des grains du chapelet du bienheureux ermite.

Les pèlerins accourent; bientôt le corps n'est plus dans la sacristie, mais dans une niche creusée dans le mur de la nef de l'église, fermée par une grille; ce tombeau, élevé au-dessus d'un marche-pied, lequel était précisément la dalle de l'ancien tombeau, entouré d'*ex voto*, et couvert d'une étoffe précieuse offerte par le roi Louis XI, constitue bien l'indice du culte public. D'ailleurs les miracles s'y produisent en grand nombre; les procès-verbaux officiels en sont dressés, et si les événements du XVIII^e^ siècle ont fait disparaître tombeau et *ex voto*, s'il ne nous reste pas la plus minime relique du bienheureux Jean de Gand, il nous reste du moins les registres authentiques des faveurs que le ciel prodigua aux pieux pèlerins de son tombeau.

Le culte restreint, sans office liturgique, ne pouvait suffire à la piété intéressée il est vrai, mais néanmoins sincère, de Louis XI; il voulut, par une canonisation solennelle, donner au bienheureux ermite une place parmi les protecteurs de son royaume. Des lettres postulatoires furent adressées par lui au pape Sixte IV ; en même temps, il chargeait un cardinal d'agir pour la poursuite de cette cause. Mais à cette époque, les démarches de canonisation semblent avoir été moins expéditives que jamais. L'attention du Pape était toute concentrée sur le procès de saint Bonaventure ; celui de sainte Colette, qui arriva en même temps, n'aboutit qu'en 1807, et celui du bienheureux Jean fut interrompu par la mort du roi ; les guerres, les pontificats tourmentés d'Alexandre VI et de Jules II firent tomber en oubli les poursuites commencées et dont les archives seules gardent le souvenir.

Les hagiographes lui donnent généralement le titre de Bienheureux. Sans parler des auteurs spéciaux du diocèse de Troyes et de celui de Saint-Claude, Aubert le Mire, Claude Chastellain, Benoît Gonon, François Giry, saint Allais, l'inscrivent dans leurs martyrologes à la date du 29 septembre.

Mgr l'évêque de Troyes, ancien archiprêtre de Saint-Claude, la ville où vécut le Bienheureux, devenu l'évêque du diocèse gardien de son culte, a entrepris le procès de reconnaissance canonique en cour de Rome. Souhaitons que, la piété des fidèles aidant, le précurseur de la bienheureuse Jeanne d'Arc soit bientôt confirmé dans un culte qui lui a été publiquement rendu depuis quatre cent vingt-huit ans.

A. P.

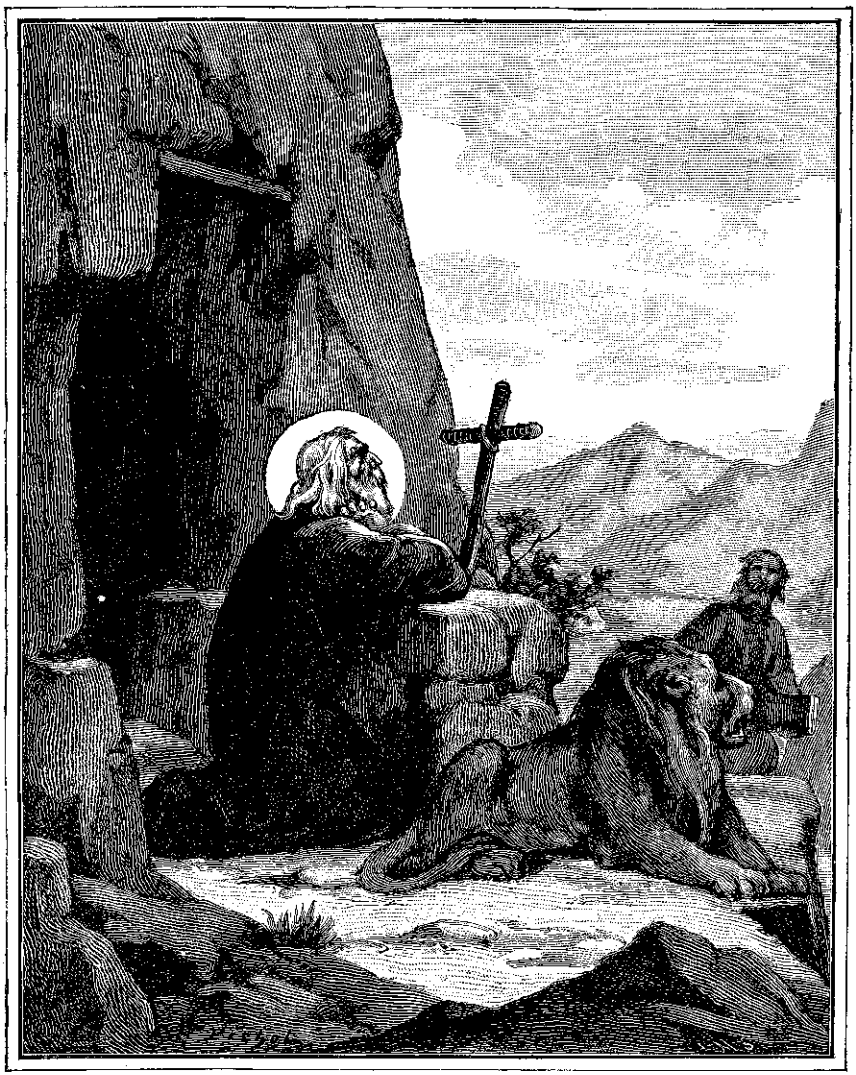
BIBLIOGRAPHIE

AUBERT LE MIRE, *Fasti Belgici et Burgundici.* — LE P. DE BUCK, *Le bienheureux Jean de Gand.* — BENOIT GONON, *Vitæ patrum occidentis ;* DOM BENOIT, *L'abbaye de Saint-Claude;* P. A. PIDOUX, *Vies des saints de Franche-Comté,* t. III, etc. — Travaux préparatoires inédits du procès de reconnaissance de culte.

SAINT CYRIAQUE

moine de Palestine (448-556).

Fête le 29 septembre.



Saint Cyriaque, gardé par un lion, reçoit la visite de Cyrille, son futur historien.

PREMIÈRES ANNÉES — IL QUITTE LE MONDE

SAINT Cyriaque se donnait à juste titre comme le disciple et l'héritier de saint Euthyme et de saint Gérasime, car nul plus que lui ne sut faire revivre les vertus de ces deux grands serviteurs de Dieu.

Il naquit à Corinthe, capitale de la province d'Achaïe, le 9 janvier 448. Son père, nommé Jean, était attaché au service de la cathédrale ; sa mère, Eudoxie, avait un frère, Pierre, qui était archevêque de la ville et qui, comme bien on pense, s'intéressa particulièrement à son neveu. Aussi celui-ci, encore enfant, reçut-il l'Ordre mineur du lectorat, qui requérait de lui une étude approfondie des Saintes Ecritures. Rarement donc quelqu'un fut plus à même

que Cyriaque de se former de bonne heure à toutes les vertus et à toutes les manières que l'on rencontre d'ordinaire chez les hommes du sanctuaire.

Un jour qu'il entendit chanter à l'église cette parole de l'Evangile : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, prenne sa croix et me suive », Cyriaque conçut aussitôt le dessein de renoncer définitivement au monde. Sans informer qui que ce fût de son projet, il se rendit à Cenchrées, le port de Corinthe, où il trouva un bateau qui faisait voile pour la Palestine, et s'y embarqua

SA VIE RELIGIEUSE EN PALESTINE

Quelques jours après, Cyriaque était rendu à Jérusalem. C'était au mois de septembre 465 ; il n'avait pas encore terminé sa dix-huitième année. Il passa l'hiver dans le monastère que l'abbé Eustorge venait d'élever aux environs de la Ville Sainte.

Son amour de la retraite et de la solitude le poussait, au printemps de l'année suivante, vers saint Euthyme, qui le revêtit de l'habit religieux, mais refusa, en raison de son extrême jeunesse, de l'admettre dans sa laure. Et comme saint Théoctiste, qui dirigeait un couvent non loin de là, venait de mourir, Euthyme adressa le jeune Cyriaque à saint Gérasime.

Neuf années durant, le novice se forma sous cette sage direction à tous les travaux et à toutes les coutumes du monachisme, accompagnant son maître dans les landes incultes du désert de Rouba, jeûnant comme lui et s'essayant à reproduire son genre de vie. Dès ce moment, il se nourrissait surtout de pain et d'eau, ne touchant jamais ni à l'huile ni au vin, que se permettaient parfois même les anachorètes.

Ses occupations, en dehors de la récitation de l'office, étaient des plus modestes ; il coupait du bois, portait de l'eau, épluchait des légumes, aidait le cuisinier de son mieux. Mais en tout, il se montrait si humble et si obéissant que saint Gérasime le proposait déjà comme modèle aux vétérans de la vie religieuse.

IL ASSISTE AUX FUNÉRAILLES DE SAINT EUTHYME

Dans la nuit du 19 au 20 janvier 473, saint Euthyme avait rendu sa belle âme à Dieu. A la même heure, saint Gérasime en prière voyait l'âme du grand solitaire monter vers le ciel, ainsi que nous l'apprend un récit très vivant et très circonstancié qu'un biographe dit tenir de Cyriaque en personne.

« La cinquième année de mon séjour dans la laure de Gérasime, rapporte donc Cyriaque, le 19 du mois de janvier, un vendredi soir, j'étais en train de préparer la cuisine pour les Frères. Or, à la cinquième heure de la nuit, tandis que je veillais pour éplucher les légumes, saint Gérasime accourut tout à coup vers moi et me dit :

— Cyriaque, mets tes sandales, prends ton manteau et suis-moi.

» Ce que je fis à l'instant même.

» Et comme nous arrivions à Jéricho, je dis au vieillard :

— Père vénéré, quel est le motif de ce voyage ?

— C'est que, reprit Gérasime, Euthyme le sanctifié est mort.

— Et comment le savez-vous ? repartis-je.

» Alors le vieillard me répondit :

— A la troisième heure de la nuit, tandis que j'étais en prière, j'ai vu le ciel s'ouvrir et un éclair déchirer la nue et descendre jusqu'à terre. Et l'éclair resta ainsi assez longtemps sous forme de colonne lumineuse qui allait de la terre au firmament. Et, comme j'étais indécis sur le sens de cette vision et que je demandais à Dieu de m'en indiquer la cause, j'entendis une voix qui sortait du ciel et qui me dit : « C'est l'âme » du grand Euthyme qui monte vers les » cieux. » Et peu à peu, la colonne lumineuse s'éleva de terre avec des chants harmonieux et elle disparut dans les nuées. »

Aux funérailles du grand solitaire que présidait Anastase, patriarche de Jérusalem, toute la gent monastique des environs de Jérusalem et de la plaine du Jourdain s'était réunie. La foule fut même si considérable que l'on dut employer des soldats pour la contenir. Tous semblaient confondus dans un même sentiment pour rendre à ce grand champion de l'Eglise des honneurs funèbres dignes de sa mémoire.

SÉJOUR AU MONASTÈRE DE SAINT-EUTHYME

Le mort de saint Gérasime, arrivée le 5 mars 475, laissait Cyriaque orphelin ; il retourna à la laure de Saint-Euthyme, où l'higoumène Elie lui donna une cellule isolée des autres pour y mener la vie contemplative. Il était alors dans sa vingt-septième année, remarque l'historien, et il ne possédait rien des biens de ce monde.

Peu après, il s'employa, et avec beaucoup de zèle, à la transformation de la laure de Saint-Euthyme en monastère, avec les autres moines ses confrères. Saint Euthyme, en effet, avait laissé en mourant deux maisons religieuses fondées par lui, un monastère, celui de Saint-Théoctiste, et une laure qui portait son propre nom.

Or, après la dédicace solennelle de l'église de Saint-Euthyme, 7 mai 484, mourut Longin, supérieur de Saint-Théoctiste, qui fut remplacé par le moine Paul. Celui-ci n'hérita pas de la mansuétude de son prédécesseur ni de ses sentiments pacifiques à l'égard du monastère de Saint-Euthyme. Un conflit ne tarda pas à éclater.

Dans les premiers mois de l'année 485 succomba le cheikh des Arabes catholiques, dont la guérison miraculeuse par saint Euthyme avait jadis décidé la conversion de toute la tribu. A ses derniers moments, il laissa de vive voix de grandes sommes d'argent et d'immenses propriétés à partager amicalement entre les deux monastères. L'abbé Paul, au lieu de se concerter avec le supérieur de Saint-Euthyme, devança le partage ; il s'adjugea le corps du cheikh, ainsi que l'argent et les propriétés, et poussa l'audace jusqu'à venir construire un mur de clôture et une tour près de Saint-Euthyme.

Cela n'alla pas naturellement sans de vives protestations. Des dissensions s'ensui-

virent, puis des disputes violentes, puis enfin la séparation des deux monastères. Tant de tumulte ne convenait guère à l'âme pacifique de saint Cyriaque, qui se retira alors à la laure de Saint-Chariton (août 485) ; il avait reçu le diaconat pendant son séjour à Saint-Euthyme.

SÉJOUR A LA LAURE DE SAINT-CHARITON

La laure, fondée par saint Chariton dans la première moitié du IVe siècle, se trouve à trois kilomètres environ à l'est de Thécoa, la patrie du prophète Amos, dans une gorge désolée, entourée de montagnes abruptes. Durant les quatre premières années de son séjour, Cyriaque fut employé successivement à la boulangerie, à l'infirmerie, à l'hôtellerie, enfin à l'économat. Comme il s'acquitta fort bien de ces diverses fonctions, on lui confia ensuite le soin des vases sacrés et des reliques, du trésor de la laure, suivant l'expression consacrée, en même temps qu'on le nomma canonarque.

A ce dernier titre, notre Saint annonçait les exercices de la communauté en frappant le fer ou le bois des simandres, mais surtout, selon l'étymologie du mot, il dirigeait le chant du canon, c'est-à-dire de l'office, en donnant le ton des morceaux à exécuter.

Il était donc musicien, et musicien habile, puisqu'il conserva sa fonction pendant trente et un ans. De ceci, nous avons, d'ailleurs, un témoignage formel. Deux siècles après la mort de Cyriaque, dans l'hymne qu'il composa pour sa fête, saint Etienne le Sabbaïte le représente « chantant harmonieusement dans les vigiles ». Les mots employés par saint Etienne ne peuvent être regardés comme une formule banale applicable à tous les moines morts en odeur de sainteté, car son hymne suit visiblement pas à pas la *Vie* de saint Cyriaque que nous possédons encore ; c'est donc ainsi qu'il interprète le mot de canonarque.

On peut en conclure que saint Cyriaque a été un mélode et un hymnographe, car les premiers chantres de l'Église grecque, dont nous connaissons les œuvres d'une manière certaine, ont tous été à la fois des poètes et des musiciens.

Dès lors, il y a lieu de se demander si saint Cyriaque n'est pas l'auteur d'un fort beau poème liturgique sur la résurrection de Lazare de Béthanie, que l'acrostiche attribue nettement à un Cyriaque. On le chantait dans l'Eglise grecque le samedi qui précède la fête des Rameaux et qui est un jour baptismal.

C'est pendant qu'il exerçait cet emploi, vers l'année 500 selon toute probabilité, que Cyriaque fut élevé à la dignité du sacerdoce. Il le méritait plus que tout autre par ses talents et par ses vertus. Lui qui parlait si peu de sa personne avouait pourtant un jour à son biographe, Cyrille de Scythopolis, qui nous l'a rapporté, que durant ces trente et un ans, il ne s'était jamais mis en colère et il n'avait jamais mangé avant le coucher du soleil.

LONG SÉJOUR DANS LE DÉSERT

Au cours de l'année 525, alors qu'il était dans sa soixante-dix-septième année, Cyriaque abandonna les diverses charges qu'il remplissait à la laure, puis la laure elle-même, et il s'enfonça avec un disciple dans la profondeur du désert de Natoupha.

Pendant cinq ans, ils s'y nourrirent d'oignons de scilles, sorte de lis sauvages qui, une fois cuits et bénits par le solitaire, perdaient et leur venin et leur amertume.

Un des principaux habitants de Thécoa leur ayant un jour apporté une charge de pain et le disciple ayant continué, sans en avoir informé son maître, à faire cuire et à manger des scilles, ceux-ci conservèrent leur amertume naturelle, et le jeune religieux ne fut guéri que par les prières de Cyriaque et par la réception de la sainte Eucharistie. Une fois que la provision de pain fut épuisée, les oignons des lis purent être mangés sans danger comme précédemment.

De là, après avoir guéri un enfant lunatique de Thécoa, saint Cyriaque gagna le désert, plus abandonné encore, de Rouba, où il resta également cinq ans, prenant pour toute nourriture des racines d'herbes sauvages et la moelle de roseaux. Plusieurs personnes malades ou affligées d'esprits malins lui furent apportées et s'en retournèrent guéries. D'ordinaire, Cyriaque opérait ces guérisons en invoquant le nom de Jésus-Christ et en traçant sur les malades le signe de la croix.

Comme la foule envahissait de plus en plus sa solitude, l'anachorète prit la résolution de mettre entre elle et lui le plus de désert possible ; il s'enfonça donc dans le tout-désert, pour employer l'expression du biographe, au confluent de deux gorges affreuses, brûlées par un soleil tropical et presque dépourvues de toute végétation. Le lieu s'appelait Sousakim, et Cyriaque y demeura sept années encore.

LUTTES CONTRE LES ORIGÉNISTES

A ce moment, les querelles des partisans d'Origène (1) soulevaient des tempêtes dans tous les couvents de Palestine. Nonnos et Léonce de Byzance, leurs deux chefs, ouvertement soutenus par leurs anciens confrères, les évêques Domitien et Théodore Askidas, recrutaient des adhérents dans les monastères, déposant de force les supérieurs favorables à l'orthodoxie et les remplaçant par leurs créatures.

Le supérieur de la laure de Saint-Chariton, l'abbé Isidore, étant mort, les origénistes mirent tous les moyens en œuvre pour entamer ce couvent célèbre et l'attirer, si possible, de leur côté. Ils y réussirent en partie et s'efforcèrent de lui imposer comme supérieurs deux des leurs, Pierre d'Alexandrie et Pierre de Grèce. La communauté se révolta contre un pareil despotisme. Par deux fois, elle expulsa les créatures des origénistes et choisit en fin de compte un moine de Saint-Sabas nommé Cassien, dont l'orthodoxie était irréprochable (540).

---

(1) L'Origénisme est une hérésie qui renferme trois erreurs principales : l'inégalité des personnes divines, l'éternité de la création et des âmes, la durée temporaire de l'enfer. Le IIe Concile œcuménique de Constantinople la condamna solennellement (553).

Mais comme tout était à redouter de la part des hérétiques, instruits, nombreux et turbulents, les religieux fidèles résolurent de mettre à couvert l'autorité de Cassien sous le grand nom de Cyriaque ; ils l'emmenèrent donc de Sousakim à la laure et ils l'opposèrent pendant cinq ans, 542-547, comme une digue vivante aux flots toujours montants de l'hérésie.

Le Saint habitait tantôt l'ancienne cellule de saint Chariton, tantôt la grotte dite de Saint-Chariton, aujourd'hui Moghar-Khareitoun.

HISTOIRE DE L'ANACHORÈTE MARIE

Nous rapporterons ici la touchante histoire que nous a racontée le biographe de saint Cyriaque, saint Cyrille de Scythopolis, parce qu'il l'a placée lui-même un peu avant la mort du Saint et que celui-ci y est étroitement mêlé.

« Accompagné du moine Jean, raconte Cyrille, je m'en allais un jour à travers la solitude visiter saint Cyriaque. En chemin, Jean me montra le tombeau de la bienheureuse Marie. Comme je n'en avais jamais ouï parler et que je demandais des explications, il me narra le trait suivant :

— Il n'y a pas longtemps, me dit-il, je montais avec mon condisciple Parammon vers l'abbé Cyriaque. Tout à coup, parmi les plantes et les arbustes du désert, une forme humaine apparut à nos yeux. Croyant à la rencontre fortuite d'un anachorète, nous commencions à presser le pas lorsque l'apparition s'évanouit subitement. Cette fois, nous pensions avoir affaire à un mauvais esprit ; une prière suppliante s'échappait déjà de nos lèvres quand, en promenant les yeux de côté et d'autre, nous aperçûmes une grotte souterraine dans laquelle le serviteur de Dieu s'était réfugié. Aussitôt s'établit entre nous et l'anachorète un dialogue conçu à peu près en ces termes :

— Père ! ne nous privez pas de vos prières et de votre société.

— Que me voulez-vous ? Je suis une femme. Et où allez-vous maintenant ?

— Nous allons trouver le solitaire Cyriaque. Dites-nous votre nom, ce que vous faites ici et pourquoi vous y êtes venue.

— Retirez-vous ; je vous le dirai à votre retour.

— Nous voulons bien sortir de la grotte; mais après que vous aurez répondu à nos questions.

— Je m'appelle Marie. J'étais autrefois chanteuse à l'église du Saint-Sépulcre. Comme le démon tentait un grand nombre de personnes à mon sujet et que je craignais d'être responsable de leurs égarements, je pris un jour la résolution de m'enfuir. Descendue à la piscine de Siloé, je remplis d'eau ce vase, j'emportai cette corbeille de légumes cuits à l'eau et je sortis durant la nuit de Jérusalem. Dieu me conduisit ici, où, pendant dix-huit ans, je l'ai servi avec sollicitude, sans que cette eau ni ces légumes aient en rien diminué. Depuis le jour de mon arrivée, vous êtes les premières personnes que j'ai aperçues. A présent, allez, accomplissez votre message et visitez-moi à votre retour.

» Là-dessus, nous prîmes congé d'elle pour nous rendre auprès de l'abbé Cyriaque. Ce dernier, instruit de cet événement, nous engagea fort à nous conformer à ce qu'elle avait recommandé. Au retour, nous vînmes, suivant l'usage des anachorètes, frapper à la porte de la grotte, mais personne ne nous répondit, et quelle ne fut pas notre surprise en entrant de trouver Marie inanimée. Nous n'avions ni outils sous la main pour creuser une fosse ni ce qui est requis pour des funérailles. On vint à notre aide de la laure de Souca et nous pûmes enterrer Marie dans sa grotte, puis nous retirer après en avoir obstrué l'entrée.

» Voilà ce que m'a raconté le moine Jean, ajoute Cyrille ; j'ai jugé bon de le transmettre par écrit pour le profit spirituel de nos lecteurs et la plus grande gloire de Jésus-Christ. »

LES DERNIERS JOURS DE SAINT CYRIAQUE

La mort du chef des origénistes, Nonnos, lui ayant rendu quelque tranquillité, Cyriaque échangea une fois encore la grotte de Saint-Chariton pour l'ermitage de Sousakim, février 547-décembre 554. C'est là qu'il fit la connaissance du jeune Cyrille, qui devait être un jour son biographe et qui, dans les longues conversations échangées entre eux, lui demandait les renseignements les plus précis et les plus circonstanciés sur saint Euthyme, saint Sabas, saint Théodose, etc., dont il voulait se faire l'historien.

Le bon vieillard accueillait son hôte avec les marques de la plus vive sympathie et il lui témoignait la plus grande tendresse. Pour le futur biographe, le lion apprivoisé, qui s'était constitué le gardien du potager de Cyriaque et protégeait ses légumes contre les dents des chèvres sauvages et surtout contre celles des Bédouins, faisait taire un instant sa défiance à l'égard de tout étranger et il le laissait circuler impunément. Ce n'est pas toutefois sans un certain frisson, que le lecteur devine sans peine, que Cyrille se rendait d'ordinaire à ces rendez-vous. Il eût préféré trouver le vieil anachorète seul que d'être obligé de passer par un pareil portier.

Au bout de huit années, les religieux de Saint-Chariton ramenaient encore Cyriaque à la grotte du fondateur, où il terminait, le 29 septembre 556, une vie consacrée tout entière au service de Dieu et de la religion. Il était âgé d'environ cent neuf ans et en avait passé plus de quatre-vingt-dix dans la vie religieuse. Jusqu'à sa dernière maladie, il assistait régulièrement à la récitation de l'office, servait de ses propres mains ceux qui le visitaient, et Cyrille note avec soin que sa haute taille ne s'était pas encore courbée.

Pratique. — Nous ne sommes que des voyageurs en ce monde ; ne le regardons jamais autrement que comme un lieu de passage.

S. V.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. VIII, de septembre ; RR. PP. VAILHÉ et PÉTRIDÈS, *Saint Jean le Paléolaurite*, Paris, 1905.

LE VÉNÉRABLE JEAN-AUGUSTIN ADORNO,

Fondateur des Clercs Mineurs (1551-1591).

Portrait du Vénérable.

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

VERS l'année 1509, un an environ avant sa mort, sainte Catherine de Gênes, épouse de Julien Adorno, avait reçu du ciel la révélation qu'un grand serviteur de Dieu naîtrait de sa race. La prédiction s'accomplit un demi-siècle plus tard : l'enfant prédestiné fut Jean-Augustin Adorno, fondateur des Clercs Mineurs.

C'est dans la ville de Gênes, déjà illustrée par tant de grands hommes et sanctifiée par tant de saints, que Jean vit le jour, en 1551, troisième des quatre enfants de Michel Adorno et de Nicolette Campanari. Le lendemain de sa naissance, il était baptisé, et on lui imposait les noms de Jean-Augustin ; noms providentiels, fait remarquer un vieux biographe, car notre Vénérable devait comme saint Jean l'Evangéliste briller par sa virginité et, à l'exemple du docteur d'Hippone, allumer dans les âmes les flammes de l'amour divin.

Les parents, encore plus chrétiens qu'illustres, virent avec joie les vertus que la grâce faisait germer dans le cœur de leur enfant. Sa mère voulut être sa seule nourrice, afin, disait-elle, de distiller elle-même dans l'âme de son *bambino* la connaissance de Dieu et l'amour de la vertu.

Les exemples de la vertueuse mère n'y contribuèrent d'ailleurs pas moins que sa parole. Arrivé à l'âge de faire sa première Communion, l'enfant se prépara à ce grand acte par plusieurs jours de retraite, édifiant parents et serviteurs par sa ferveur et sa piété.

A l'abri de tout danger, entouré de si heureuses influences, Jean devint en peu d'années, au dire de ses contemporains, un des jeunes hommes les plus accomplis de la ville de Gênes.

VOYAGES EN ITALIE — SÉJOUR EN ESPAGNE

L'intelligence du jeune homme, vive et pénétrante, ne demandait qu'à s'ouvrir. Il n'eut pas de peine à s'assimiler ce qu'on lui apprenait, et il étudia successivement le droit civil et canonique. Dans le but de compléter son éducation, son père l'envoya visiter les villes les plus renommées d'Italie : Milan,

Venise, Rome furent tour à tour les témoins de sa vertu et de ses travaux.

Nulle ville, cependant, ne le frappa et ne le toucha plus que la capitale du monde chrétien. Les souvenirs religieux plus encore que les ruines des monuments païens le retinrent et le captivèrent. Au contact des ossements des martyrs et des saints, sa piété se raviva. Lui-même, dans les lettres qu'il écrivait régulièrement à ses parents, se plaît à raconter combien l'émerveillèrent la visite des vieilles basiliques et la vue du Pape, qui était alors saint Pie V.

Son voyage en Italie dura environ deux années. Sa vie intérieure n'en souffrit pas ; au contraire, partout on ne put qu'admirer son amour de Dieu, sa prudente modestie et sa générosité.

Le retour à Gênes était fixé aux derniers jours de l'année 1573. Augustin avait alors vingt-deux ans. Mais depuis quelques mois la guerre civile avait éclaté dans la ville ; des factions, toutes aussi puissantes les unes que les autres, se disputaient le pouvoir à main armée ; le sang avait déjà ensanglanté la rue. Notre Vénérable, dans toute l'ardeur de ses vingt ans, avait un caractère bouillant et chevaleresque ; aussi, son père, craignant qu'il ne se liguât contre l'un ou l'autre parti au détriment de ses études, résolut de l'envoyer en Espagne, où du reste plusieurs affaires l'appelaient.

L'Espagne était alors à l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Philippe II commandait en maître à l'Europe, et aucune cour ne surpassait la sienne en faste et en magnificence. On comprend les dangers que dut courir le Vénérable au milieu de tant de divertissements.

Il ne fut pas à l'abri des tentations durant les quatre années de son séjour à Madrid. Son commerce agréable, joint à sa physionomie avenante et à la délicatesse de ses manières, le firent rechercher. La protection de Marie, qu'il vénérait particulièrement, lui conserva le trésor de sa pureté.

LE JOUEUR CONVERTI — LUTTE AVEC LA GRACE

Dieu permit cependant qu'il se laissât entraîner pendant un certain temps par la passion du jeu. L'héritage que lui laissa la mort de son père était de cent mille écus. Peu de jours après, le jeu avait tout englouti. Augustin comprit la vanité des choses humaines. Pendant qu'il méditait sur les moyens de refaire son capital, il se souvint de la parole de l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu », prit aussitôt le parti de rentrer dans sa patrie et de s'y donner totalement à Dieu.

Quelques jours de voyage suffirent pour lui faire oublier sa généreuse résolution. Les prières de sa pieuse mère, les exhortations apostoliques du P. Basile Pignatelli, prédicateur à Saint-Cyrus de Gênes n'arrivaient pas à décider le jeune homme. Il faliut qu'à trois reprises différentes le ciel manifestât sa volonté d'une manière extraordinaire.

Un jour qu'Augustin était allé prier dans l'église des Dominicains, le P. Louis Bertrand, gloire de l'Ordre, se précipita aux pieds du récalcitrant et les lui baisa.

— Que faites-vous là, mon Père ?

— Mon fils, reprit le religieux, je baise les pieds qui iront porter la bonne nouvelle de l'Evangile, et je salue en vous un nouveau fondateur d'Ordre.

Une autre fois, dans la même église probablement, Jean entendit clairement une voix qui lui disait :

— Jean, je veux que tu sois religieux.

Mais la voix du monde était toujours plus forte. Le récit d'une vision arrivée à une religieuse morte en odeur de sainteté fut l'obstacle contre lequel la nature du jeune homme se brisa. Sœur Jean-Baptiste Vernazza raconta elle-même le fait au Vénérable. « Pendant une nuit, dit-elle, je me vis tout à coup transportée dans un jardin délicieux, embaumé de fleurs odoriférantes. Tandis que je le contemplais, un petit germe sortit de terre, svelte et gracieux. Que signifiait-il ? Le Seigneur me l'apprit lui-même. Les plantes odoriférantes représentent les Ordres religieux qui fleurissent dans l'Eglise; le germe qui sort de terre est l'image de l'Ordre dont vous jetterez bientôt les fondements. »

Ce fut le dernier coup de la grâce. Jean n'y résista plus et prit la résolution de devenir prêtre.

LE SACERDOCE — LE FONDATEUR

Le départ de Gênes du P. Basile Pignatelli fournit au jeune homme l'occasion de dire un dernier adieu à sa famille, et il suivit son directeur à Naples. Sur sa route, il s'arrêta quelques jours au monastère de Vallombreuse, près de Florence, afin d'y pleurer, disait-il, les égarements de sa vie et d'y apaiser le Seigneur par la pénitence et la prière.

Combien fut grande sa joie de revoir Rome qui l'avait reçu peu d'années auparavant ! L'apôtre de Rome, saint Philippe de Néri, lui confirma la prédiction du bienheureux Louis Bertrand. Sur son conseil, il demanda et reçut la première tonsure et les Ordres mineurs des mains de Mgr Saoli.

Quelques jours après, il arrivait à Naples. Ce ne fut pas sans peine que son directeur le décida à recevoir les Ordres sacrés. Cependant son obéissance à son père spirituel l'emporta sur son humilité, et il fut ordonné prêtre le 19 septembre de l'année 1587.

Son amour pour la Sainte Vierge le poussa à entrer dans la Congrégation des Bianchi, consacrée à Marie. Mais Notre-Seigneur avait destiné son serviteur à fonder une nouvelle religion dans son Eglise. Deux membres de la même Congrégation des Bianchi en devinrent les pierres fondamentales. Ce furent Fabricius et Ascanius, tous deux de la famille des Carracciolo, aussi célèbres par la splendeur de leur vertu que par l'éclat de leur talent.

L'année 1588 venait à peine de commencer. A une lieue environ de Naples se trouvait un petit ermitage des Pères Camaldules. Les trois élus le choisirent pour leur retraite provisoire. Ils y partagèrent leurs journées entre la prière et le travail, rédigeant les Constitutions et les règles de leur nouvelle famille. Ce qui devait la distinguer des autres religions, c'était un grand amour du

Très Saint Sacrement de l'autel et la récitation de l'office divin, tant nocturne que diurne.

APPROBATION PAR ROME DE L'INSTITUT

Quand tout fut pleinement élaboré, Jean-Augustin et l'un de ses compagnons se rendirent à Rome, afin d'obtenir du Pape Sixte-Quint une première approbation du nouvel Institut.

Leur voyage fut des plus pénibles. Par esprit de pénitence, ils ne voulurent aller qu'à pied, ne vivant que d'aumônes sur leur route. Refusant la généreuse hospitalité que quelquefois on leur offrait, ils se contentaient de reposer sur la terre nue ou de coucher à côté des animaux.

Les œuvres de Dieu débutent toujours dans les épreuves et les souffrances. L'accueil de Sixte-Quint au serviteur de Dieu ne fut pas favorable, et son âge peu avancé (Augustin avait à peine trente-cinq ans) ne disposa pas en sa faveur la cour romaine.

L'examen des règles fut confié à quatre cardinaux, qui en louèrent la sagesse et la piété ; quant à l'approbation, ils n'osaient et ne voulaient se prononcer. Il existait déjà dans l'Eglise tant d'Ordres religieux ! Aussi, leur avis était-il d'en supprimer quelques-uns plutôt que d'en établir.

Deux mois s'écoulèrent sans réponse. Augustin n'avait d'espoir qu'en Dieu, et cet espoir ne fut pas trompé. Tout à coup, sans prévision aucune, les avis changèrent, grâce à l'intervention du cardinal Montalto, neveu de Sixte-Quint. Une Bulle du Pontife loua l'œuvre entreprise et l'approuva pleinement, en manifestant le désir que la religion nouvelle se répandît partout et surtout dans la catholique Espagne.

DÉVELOPPEMENTS DE L'INSTITUT
FONDATIONS EN ESPAGNE

Telle était bien la volonté de Dieu, et il se plut à la manifester en envoyant au nouvel Ordre bon nombre de sujets. Avant de les disperser çà et là, le Vénérable tint à faire de ses fils de vrais religieux. Ceux-ci se préparèrent donc avec la plus vive ferveur à leur profession perpétuelle par un jeûne quotidien et une prière continuelle. Ils la firent le 9 avril 1589, le dimanche de Quasimodo, entre les mains de Mgr Huminio Torcelli, vicaire général de Naples. Aux trois vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, les religieux ajoutèrent celui de ne prétendre à aucune prélature ou dignité dans l'Eglise.

Le désir du Pape, comme nous l'avons vu, était de voir fleurir en Espagne la religion nouvelle. Ce désir était un ordre pour le fondateur. Aussitôt après avoir reçu pour sa communauté l'église collégiale de Sainte-Marie Majeure à Naples, il se mit en route pour la péninsule ibérique, accompagné du P. Carracciolo.

Les deux serviteurs de Dieu voyagèrent comme l'année précédente, sans se servir de monture. Leur nourriture, ils la mendièrent tout le long de la route ; quant à leur logement, la plupart du temps, c'était la forêt ou la rase campagne qui le leur fournissait. Il en fut ainsi jusqu'au sortir de l'Italie. Là, quelques mariniers, touchés de leur misère, consentirent à les prendre à bord d'un petit navire en partance de la Côte d'Azur pour Alicante. Augustin en profita pour les évangéliser eux et les passagers, leur inspirant l'amour de la vertu et la crainte de Dieu et leur enseignant les vérités nécessaires au salut. Ils prêchèrent surtout d'exemple. Comme l'Apôtre, ils se faisaient tout à tous, rendaient service à chacun, aidaient les gens du bord à nettoyer le navire.

Débarqués à Alicante, les deux voyageurs prirent la route de Madrid. Quelques jours après, les portes de la ville s'ouvrirent devant eux. Mais Augustin voulut y rentrer d'une façon différente de la première fois ; il devait, disait-il, racheter par sa pauvreté et son humilité les égarements dont il s'y était rendu coupable. C'est pourquoi le coin le plus reculé d'une misérable auberge leur servit de refuge momentané.

Cependant, les grands de la cité et les personnages de la cour ne tardèrent pas à reconnaître sous la bure du moine le brillant gentilhomme de jadis. Ils vinrent en grand nombre lui rendre visite et lui présentèrent tant de marques de vénération que le Vénérable, effrayé, courut se cacher dans une cellule du couvent des Carmes Déchaussés. C'est de là qu'il présenta sa requête au roi très catholique, et celui-ci lui permit d'établir dans son royaume des maisons du nouvel Ordre.

SAUVÉS DU NAUFRAGE — PERDUS DANS UNE ILE

Le but de leur voyage une fois atteint, les deux serviteurs de Dieu repartirent pour Naples en faisant une halte à Valence, afin d'y vénérer la tombe glorieuse du bienheureux Louis Bertrand.

Un mois après, accueillis charitablement par quelques pêcheurs, ils s'embarquaient à Denia. La brise fut favorable pendant deux jours ; le troisième jour, un vent violent se déchaîna ; des mâts se rompirent, le gouvernail se brisa et le navire se trouva bientôt complètement désemparé. Pendant deux jours, le vaisseau vogua à la dérive, à la merci des flots. Comme il prenait eau de toutes parts, on fut obligé de l'alléger et de jeter à la mer la plupart des marchandises. Ainsi lesté, il alla se jeter avec violence entre deux rochers, et les passagers purent descendre dans l'île.

Mais ceux-ci n'avaient échappé à un danger que pour en trouver un autre. Comment ne pas périr de faim dans ce lieu abandonné? Le Vénérable assura aux naufragés la protection du ciel, qui ne tarda pas du reste à se manifester. Lui-même partit en quête de provisions et de secours, mais Dieu permit que son compagnon et lui se perdissent dans un bois. Tous deux marchèrent toute la journée sans nourriture et sans guide, baignés de sueur et trempés par la pluie. Quatre jours se passèrent de la sorte ; le cinquième jour, le Seigneur vint à leur aide. Pendant qu'ils se reposaient, harassés de fatigue, sur une pierre, ils semblèrent entendre un cri et virent tout à coup devant eux une femme couverte de haillons. A leur vue, l'étrangère s'enfuit en toute hâte. C'était peut-être

le salut ? Confiants dans la Providence, Augustin et son compagnon suivirent l'inconnue et arrivèrent ainsi à l'entrée d'une grotte profonde. Une chèvre s'y trouvait. Le lait de l'animal joint à quelques bribes de pain recueillies dans la caverne rendirent aux voyageurs la force de continuer leur route. Une heure après ils atteignaient la lisière de la forêt et étaient en vue de la mer. Un navire allait précisément faire voile pour Naples. Le capitaine, touché de l'infortune des serviteurs de Dieu, consentit par charité à les prendre à bord.

DERNIÈRES ANNÉES — MORT

Les dernières années du Vénérable furent toutes consacrées au développement de sa famille religieuse. Outre l'église de Sainte-Marie Majeure à Naples, la communauté obtint encore, grâce à lui, l'église paroissiale de la Miséricorde en dehors des murs.

C'est surtout à la formation de ses fils qu'Augustin se dévoua. Il s'appliqua à faire fleurir en eux l'esprit de prière et de recueillement. Ses efforts réussirent si bien qu'un jour des étrangers, admis à visiter le couvent, ouvrirent par mégarde la porte d'une cellule et virent un novice agenouillé devant un crucifix. Aucun bruit ne put l'arracher à sa contemplation.

Un dernier voyage enleva encore une fois le Saint à sa communauté. Il partit et séjourna environ un mois à Rome. Cependant, en peu de temps, le Vénérable avait accompli une longue carrière ; si ses années étaient relativement peu nombreuses, son âme était déjà mûre pour le ciel. Le but de sa vie, la fondation de sa famille religieuse, était obtenu.

A son retour de Rome, durant la chaude saison, il fut pris tout à coup d'une fièvre maligne. Une espèce de lèpre qui le défigura complètement vint s'y ajouter. Le Vénérable ne s'émut pas. Sentant que le Seigneur allait bientôt le rappeler à lui, il se prépara tranquillement à mourir. Son esprit de mortification le poussa à refuser les moindres petits soulagements que ses fils auraient voulu lui prodiguer.

Un jour, afin de calmer la soif ardente qui le dévorait, on lui apporta un verre d'eau fraîche. Aussitôt, jetant un regard sur le crucifix que sa main ne quittait pas :

— Seigneur, s'écria-t-il, vous, sur votre croix, vous n'avez eu que du fiel et du vinaigre ; ce serait une honte que je prenne ce soulagement en votre présence !

Et, tranquillement, il rendit le vase à ceux qui le lui avaient présenté.

Avant que son agonie commençât, il appela la communauté autour de lui, l'exhorta à la pratique de la règle et la mit sous la conduite du P. Carracciolo, son compagnon de la première heure. Pendant que ses fils récitaient, agenouillés autour de son lit, les prières des agonisants, le Vénérable rendit doucement son âme à Dieu, le 29 septembre 1591, à l'âge de quarante ans.

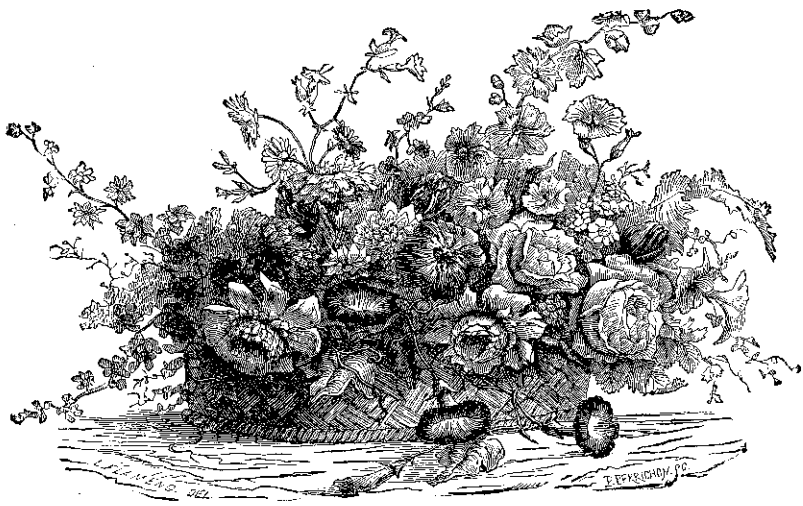
CULTE

Le Vénérable fut placé momentanément dans une simple caisse de bois et enseveli dans le cimetière attenant au monastère. Quelques années après, vers 1608, on le transporta derrière le maître-autel de l'église. Son corps, qui fut retrouvé intact, exhalait une odeur agréable et suave.

Dieu permit que sa tombe devint glorieuse, et il manifesta par nombre de miracles la sainteté de son serviteur. Les guérisons et les conversions se multiplièrent auprès de son tombeau. Mais c'est surtout sur sa famille religieuse que le Vénérable veilla. Du haut du ciel, il favorisa son extension et ses développements ; elle se répandit en Italie et en Espagne où, malgré quatre siècles d'existence, elle est encore jeune et florissante.

SOURCES CONSULTÉES

G. MARANGONI, *Vita del Venerabile Padre Giovannagostino Adorno*, primo fondatore della Ven. Religione de Clerici Minori. Gênes, 1743.



SAINT SIMON DE CRÉPY

Fête le 30 septembre.

Le noble Simon de Crépy, comte de Vermandois, humblement prosterné aux pieds du Pape, saint Grégoire VII, demande pénitence et absolution de ses péchés.

Saint Simon de Crépy, né en 1048, était fils du comte Raoul de Vermandois, dont les domaines s'étendaient de la Picardie à la Bourgogne; il était par droit de naissance *porte-étendard* du roi des Francs (1).

Privé de sa mère dans sa petite enfance, il fut envoyé providentiellement par son père à la cour de Normandie avec sa cousine Mathilde, qui allait épouser le duc Guillaume, futur roi d'Angleterre.

ORAGES DU COMMENCEMENT

Guillaume le Conquérant et Mathilde élevèrent Simon comme leur enfant; à l'âge de seize ans (1064), il les quitta pour venir remplir sa charge de porte-étendard auprès du roi de France.

Le roi Philippe 1er était âgé seulement de douze ans; ces deux enfants vécurent plusieurs années ensemble, mais le séjour de la cour de France ne fut pas favorable à Simon; il s'adonna aux plaisirs avec une frénésie qui ne tolérait aucun obstacle, et, un jour, à la chasse, son faucon ayant manqué un timide ramier, il entra dans une telle rage qu'il jura honteusement *de n'aimer jamais que le mal et de haïr toujours le bien.*

Cependant, son père, le redouté Raoul, dont la vie était pleine de déportements, avait divorcé scandaleusement avec sa seconde femme Eléonore de Montdidier, pour en épouser une autre, lorsqu'il fut pris subitement par Dieu dans son péché.

Simon, âgé de 26 ans, quitta le roi pour prendre possession de ses vastes domaines; mais, comme les amis de plaisir sont de faux amis, son compagnon, le jeune roi Philippe 1er, dont le règne fut d'ailleurs si douloureux pour l'Eglise, trouva que c'était une belle occasion de s'emparer du Vermandois, et il mit tout à feu et à sang, avant que Simon, surpris, eût pu se mettre en défense. Cette guerre injuste dura deux ans.

(1) Dès que le roi déclarait la guerre, le comte de Vermandois, défenseur militaire de l'abbaye de Saint-Denys, venait s'agenouiller au tombeau du patron de la France et recevoir, selon un rit sacré, l'*oriflamme*. Ce haut privilège s'éteignit avec notre Saint, qui le légua ainsi que ses domaines aux rois de France.

Une pareille épreuve, survenue au moment où la fortune allait permettre au jeune prince de faire beaucoup de mal, fut pour lui un coup de la grâce; il ouvrit, en effet, les yeux sur le néant de l'amitié des hommes, pleura ses péchés et voulut expier les crimes de son père. On put le voir alors, après de longues journées de marche ou de combat, lorsque tous dormaient, quitter souvent sa tente avec un compagnon fidèle, se prosterner sur le pavé des églises et assister à matines qu'on chantait la nuit dans les monastères; sur le chemin, il se recommandait toujours aux prières des pèlerins, ne manquant jamais de les secourir. Il laissait charger sa table de mets exquis, mais il s'abstenait, sous divers prétextes, d'y toucher lui-même, afin qu'il y eût un repas choisi et abondant à distribuer chaque jour aux pauvres; il portait de riches habits, selon son rang, mais au-dessous, un rude cilice macérait sa chair. Ce n'était plus le même homme; il multipliait les fondations et les marques de déférence pour le pape, saint Grégoire VII, alors très attaqué; il fit plus : poursuivi par le remords de ses propres péchés et voulant expier les crimes que ses hommes d'armes commettaient sans cesse malgré lui, il résolut, lorsque l'hiver arriva, de profiter de la suspension des hostilités pour visiter les tombeaux des saints Apôtres et solliciter du Pape une pénitence solennelle.

La *Trêve de Dieu* garantissait l'armistice absolu au temps de l'Avent, de Noël et du Carême tout entier, et il fallait être Turc pour manquer à cette loi. Simon put donc, non seulement quitter son armée, mais, selon les usages de la chevalerie, il ne craignit point de traverser Paris et de visiter son rival.

Philippe lui fit grande liesse et voulut être son parrain au jour de la Toussaint, dans l'acte de donation que Simon fit à l'abbé Hugues de Cluny de l'abbaye Saint-Arnould, à Crépy, où il avait inhumé son père.

SAINT SIMON ET SAINT GRÉGOIRE VII

Le prince pèlerin arriva à Rome, précédé par la renommée de ses exploits; il se présenta sous sa brillante armure au seigneur Pape et exposa les terreurs de sa conscience (1076).

Saint Grégoire VII, à la vue de cet appareil militaire, voulut juger si l'âme de ce pénitent était aussi belle et aussi forte que l'extérieur, et si la demande qu'il faisait d'une pénitence était sincère. Il lui dit donc :

« L'armure n'est point le costume des pénitents; si vous voulez absolution, commencez par vous en dépouiller, autrement, l'absolution serait sans valeur. »

Simon, le seigneur naguère si orgueilleux, hésita; puis, se souvenant de la parole : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple », il arracha aussitôt les signes de sa puissance et s'humilia profondément.

Saint Grégoire, touché de ces marques de vrai repentir, lui donna l'absolution et la pénitence sollicitée; mais, il faut le dire, c'était une pénitence étrange pour notre temps d'orgueil et d'amollissement : il lui imposa de se donner une rude discipline. Le Pontife et deux vénérables religieux, présents à l'audience, se la donnèrent à eux-mêmes pendant que le pénitent se l'infligeait de son côté. C'est ainsi que les deux saints, Grégoire et Simon, firent alliance.

Le Pape rendit de sa main l'armure au guerrier et lui enjoignit de ne point quitter le siècle, malgré son désir du cloître, mais de conserver ses domaines jusqu'à une paix durable.

La guerre recommença; toutefois, la bénédiction apostolique porta vite ses fruits et les seigneurs réunis en assemblée demandèrent et obtinrent enfin la paix.

LE GRAND COMBAT

La joie de la noblesse fut grande d'avoir obtenu cette paix que la vaillance même de Simon faisait tant désirer, et, dans l'allégresse universelle, on proposa au jeune comte un mariage digne de sa fortune : Judith, fleur de beauté et de vertu incomparables, et fille du puissant Hildebert II, comte d'Auvergne.

Simon avait des desseins plus élevés; cependant, comme il ne voulait pas les déclarer encore publiquement, les circonstances l'entraînèrent à se prêter aux préliminaires de cette union; il pria longtemps et vint au château du comte Hildebert. La date fut fixée, et la veille du jour du mariage, les princes étaient réunis, le comte Hildebert, au milieu des acclamations, conduisit sa fille Judith au porte-étendard; Judith s'inclina respectueusement devant celui qui devait être son époux et il la baisa au front.

Mais ces âmes d'élite s'étaient comprises et ce baiser, donné et reçu de part et d'autre avec une égale joie, n'avait pas la signification que lui prêtait la noble assistance; c'était un adieu solennel.

La nuit même, Judith, accompagnée de deux de ses parents, dont l'un embrassa la vie monastique, s'enfuit du manoir, pour prendre le voile au couvent de la Chaise-Dieu.

Le lendemain, l'émotion fut grande. Hildebert confus s'écriait :

« Doux seigneur, vous avez eu foi en ma parole et voilà que vous êtes trahi, le trésor que je vous ai promis, j'ignore ce qu'il est devenu.

— Ne nous désespérons point, répondit Simon, elle est allée rejoindre un époux qu'elle préfère; vous m'aviez choisi, elle m'a trouvé indigne. »

Ce ne fut qu'à son arrivée en Vermandois que Simon envoya un message au vieillard, lui expliquer que cet époux préféré était Jésus-Christ et que sa fille était en sûreté au monastère de la Chaise-Dieu.

Cette tempête à peine apaisée, un étrange message lui arriva d'Angleterre, comme une tentation qui devait précipiter le sacrifice; Guillaume le Conquérant, son père adoptif, devenu roi, le suppliait d'accourir sans prendre de repos ni jour ni nuit.

Simon, jugeant l'affaire capitale autant que secrète, passa en toute hâte la mer, et le puissant roi lui dit : « Vous savez comment les souverains briguent la main de ma fille Adèle; le roi d'Espagne Alphonse VI la veut faire reine; le victorieux Guiscard, qui règne en Italie et dans l'Orient, le défenseur du Pape, la veut pour épouse; mais j'ai juré de ne la donner qu'à vous, mon fils; désormais, nos amis seront vôtres, et nos ennemis seront vos ennemis. »

Simon se serait certes volontiers passé d'une telle déclaration; la marque d'estime était bien haute, il avait vu naître cette enfant à laquelle on voulait l'unir, et il l'admirait depuis l'enfance, en sorte que la situation était fort difficile; il ne pouvait cependant livrer son secret, car il avait des Etats et pas d'héritier; il trouva une bonne raison et il dit :

« Hélas ! nous sommes parents à un degré prohibé.

— Nous obtiendrons dispense, reprit Guillaume.

— Je vous conjure, mon père, de me laisser la demander moi-même au seigneur apostolique.

— Faites, avec l'aide de Dieu. »

A quelques jours de là, Simon, rentré dans ses Etats, reprenait ostensiblement, avec une riche escorte de seigneurs et amis dans sa confidence, le chemin de Rome. En route, ils s'arrêtèrent au monastère de Saint-Claude, en Jura, (Saint-Oyend), et se firent moines.

PREMIÈRES CONQUÊTES

Simon, qui brisait ainsi avec le monde, lorsqu'il était arrivé à l'apogée de la fortune, était chéri de tous, et sa résolution causa autant de murmures que d'étonnement.

Ses vastes domaines de Vexin et de Vermandois retournèrent au roi de France, qui avait tant combattu pour ne pas les conquérir, et dont les attaques avaient seulement empêché notre Saint de les lui donner plus tôt.

Cet acte eut alors un immense retentissement, et comme les exemples entraînent toujours, ce spectacle souleva dans le monde un magnifique mouvement de ferveur.

Les grands, poussés par un esprit nouveau, abandonnant leurs biens et leurs Etats, coururent au cloître. « Puisque le comte de Vermandois le fait, disaient-ils, pourquoi ne pourrions-nous pas le faire? »

Le duc de Bourgogne (1078) quitta ainsi le plus opulent duché pour une cellule de Cluny; le duc de Mâcon fit de même; il se présenta au monastère avec sa femme, ses fils, ses filles, trente chevaliers et tous les serviteurs de sa maison. La comtesse et ses filles se retirèrent au couvent de Marcigny, que saint Hugues venait de fonder près de Cluny. L'exemple de Simon créait ainsi au sein de la chevalerie une race de contempteurs du monde, dont saint Bernard, quand il viendra au cloître avec ses frères, sera le plus brillant héros.

L'épidémie des vocations parmi ceux qui gouvernaient leurs Etats chrétiennement fut un sujet d'effroi, on doit le comprendre, surtout aujourd'hui: le pape lui-même, le grand Grégoire VII, eut la tentation de s'en alarmer et, à l'occasion du départ du duc de Bourgogne, il écrivait des reproches à l'abbé saint Hugues, car, ajoutait le pontife; « toutes les calamités procèdent du manque de bons princes. » Cependant, la Bourgogne et le comté de Mâcon tombèrent en de si heureuses mains, qu'on n'eut, comme toujours, qu'à bénir Dieu, auteur des saintes vocations.

SIMON DE CRÉPY SOLITAIRE

Les jeûnes, les veilles du nouveau moine amenèrent une révolution dans sa santé; ses jambes enflèrent, mais on le supplia en vain de desserrer ses sandales la nuit et d'interrompre quelqu'un des exercices de la règle. Les miracles vinrent glorifier cette austérité. La nuit, une auréole entourait son front. D'autres fois, les anges et les saints descendaient vers lui sous une forme visible. L'humilité de Simon s'effraya de ces faveurs, et il obtint de se retirer au fond de la forêt dans une caverne, qui donna bientôt naissance au monastère de Muthua.

Le prince, habitué aux délicatesses des palais, portait, au lieu de cette vaillante cuirasse qu'il avait hésité à déposer devant le pape, une chemise de fer armée de pointes acérées; il ne prenait plus qu'un pain noir trempé dans l'eau, mais, lorsqu'un étranger sollicitait l'hospitalité, il lui faisait avec mille grâces les honneurs de son toit de branchages. Un jour cependant, le cellérier lui répondit: J'ai donné le dernier morceau à un pauvre; et Simon, joyeux de ce dénuement, félicite le cellérier étonné de sa joie, puis se prosterne en son petit oratoire, et, pendant sa prière, un inconnu dépose à la porte de l'ermitage un sac de pains frais.

Simon de Crépy, devenu livide et décharné, et tel, dit un chroniqueur, qu'il eût fallu un cœur de pierre pour ne pas se convertir à son seul aspect, quoique mort tout à fait au monde, devint dans la politique un instrument bien plus utile à l'Eglise qu'à l'heure où il commandait les armées.

AMBASSADEUR

Philippe Ier ne cessait d'opprimer le pape, de tristes pontifes lui formaient une cour sacrilège et avaient sa confiance; dans cette occurrence terrible, saint Hugues ordonna au solitaire de Muthua, au nom de l'obéissance, de se faire ambassadeur.

Saint Simon arriva à la résidence royale de Compiègne comme l'on préparait la translation solennelle du Saint-Suaire (1) et il se mêla dans l'église aux pèlerins.

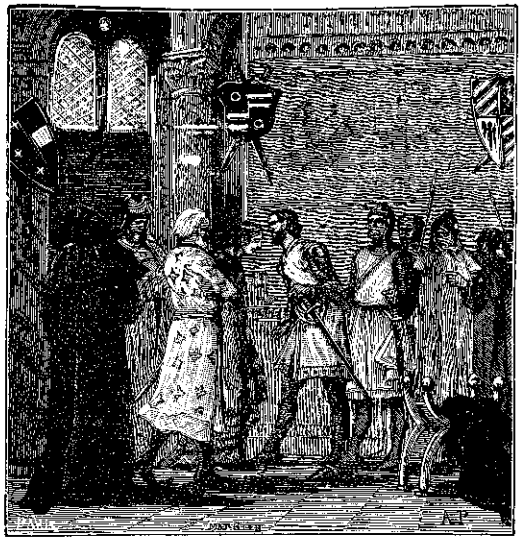
C'était en 1079; il n'y avait que deux ans qu'il avait signé avec Philippe une paix glorieuse, puis aussitôt, manqué volontairement d'illustres mariages pour se faire moine et solitaire; son souvenir remplissait tous les esprits en ce pays, il fut vite reconnu par des frères d'armes, et porté malgré lui en triomphe au palais: le roi l'embrassa et lui accorda aussitôt tout ce qu'il demandait au nom de l'Eglise.

Dès le lendemain, Simon baisa avec larmes le Saint-Suaire et partit, nu-pieds, pour une nouvelle ambassade que saint Hugues lui imposait au nom de l'obéissance: il fallait aller en Angleterre mettre la paix entre Guillaume et son fils révolté, Robert Courte-Heuse, qui venait, dans un combat sacrilège à Gerberoy, de blesser son père de sa main.

Les seigneurs et le peuple en foule vinrent au-devant de l'homme de Dieu, du prince brillant qui, naguère, les avait quittés comme un fiancé; on voulait revêtir sa pauvreté de vêtements somptueux; on amenait des palefrois et des mules; il refusa énergiquement, n'ayant que mépris pour ces biens; il alla vers le roi, son père adoptif, le consola, puis vit le fils révolté, son frère d'autrefois, et le jeta repentant aux bras de son père, et tous, reconnaissants, comme la famille de Tobie, voulaient lui donner des trésors qu'il refusa; il accepta, comme seul cadeau, la promesse réclamée par le pape de ne plus tenir l'Eglise dans le servage, car la révolte du fils contre Guillaume avait été le châtiment de la révolte du père contre le Père commun. Les évêques partirent librement l'année suivante pour le concile de Rome, et apportèrent toutes les soumissions au pape.

En revenant à son ermitage, Simon de Crépy passa pauvre près de l'un de ses anciens châteaux,

(1) Donné par Charles le Chauve, en 877, à l'abbaye Saint-Corneille.



à la Ferté-Milon, et là, des pillards le saisirent et l'emmenaient captif, lorsque des chevaliers du voisinage, informés de son retour et qui le cherchaient, rencontrèrent précisément la bande; on le délivra, et tout d'abord on voulait crever les yeux au chef de brigands et le pendre. « A moi appartient la vengeance ! » s'écria l'homme de Dieu en citant l'Ecriture, et il exigea qu'on mît le brigand en liberté; cet homme, en effet, n'avait pas arrêté un voyageur vulgaire et ne devait pas être traité comme un criminel ordinaire.

« Que pensiez-vous seigneur, au milieu de ces bêtes féroces?

— Je rendais grâces, » répondit-il.

Grégoire VII, satisfait des ambassades du saint ermite, ordonna aussitôt à son abbé, Vilfrid, de le lui envoyer à Rome; l'abbé voulait résister, et le pape dut le menacer d'interdire l'office divin dans le monastère, si l'homme de Dieu ne partait aussitôt.

C'est ainsi que Simon revit le pape; il n'était plus cuirassé, mais couvert des habits souillés et déchirés du pèlerin. Saint Grégoire lui donna le baiser de paix et lui offrit un oratoire contre l'église Sainte-Thècle. Puis, après un repos dans la prière, il lui annonça qu'il l'avait fait venir pour être son ambassadeur extraordinaire auprès du terrible Robert Guiscard.

Simon partit; ce fut la dernière et plus éclatante mission de sa courte vie. Plein d'espérance dans le Seigneur et fortifié de la bénédiction apostolique, il prêchait sur la route et moissonnait des fruits de salut. Sa parole était si puissante sur les cœurs qu'un jour, soixante chevaliers normands et italiens se convertirent en l'entendant et se firent moines en divers monastères de Bénévent et de Calabre.

De tels prodiges avaient bien préparé l'entrevue; Guiscard ne pouvait se rassasier de contempler le Saint; il accepta *toutes les propositions* de Grégoire VII et vint trouver le pape pour conclure solennellement la paix à Aquin, le 10 juillet 1080; paix qui fut le secours inespéré donné à l'Eglise presque le jour même où un empereur criminel proclamait un antipape et préparait contre Grégoire une lutte armée dont Robert Guiscard sera l'illustre héros (1).

SA MORT

Simon, sa mission achevée, voulait rentrer en France dans son ermitage. Il insista; mais quand il le demanda pour la troisième fois, saint Grégoire, qui avait des lumières surnaturelles, lui dit:

« Très cher fils, ce n'est ni ma chétive personnalité, ni mes intérêts que vous êtes venu servir ici: le bienheureux apôtre Pierre vous a appelé à Rome; à lui seul appartient de vous relever de votre mission et de vous accorder la faveur que sollicite votre humilité. Allez donc vous prosterner dans son oratoire, à l'autel de la Confession; adressez-lui votre requête et faites ce qu'il vous dira. »

Simon passa la nuit suivante prosterné au tombeau de saint Pierre pour attendre sa réponse, et à l'aube il se sentit atteint d'une maladie qu'il jugea mortelle: il fit prier le saint pape de recevoir sa confession dernière. Saint Pierre voulait le conserver auprès de lui.

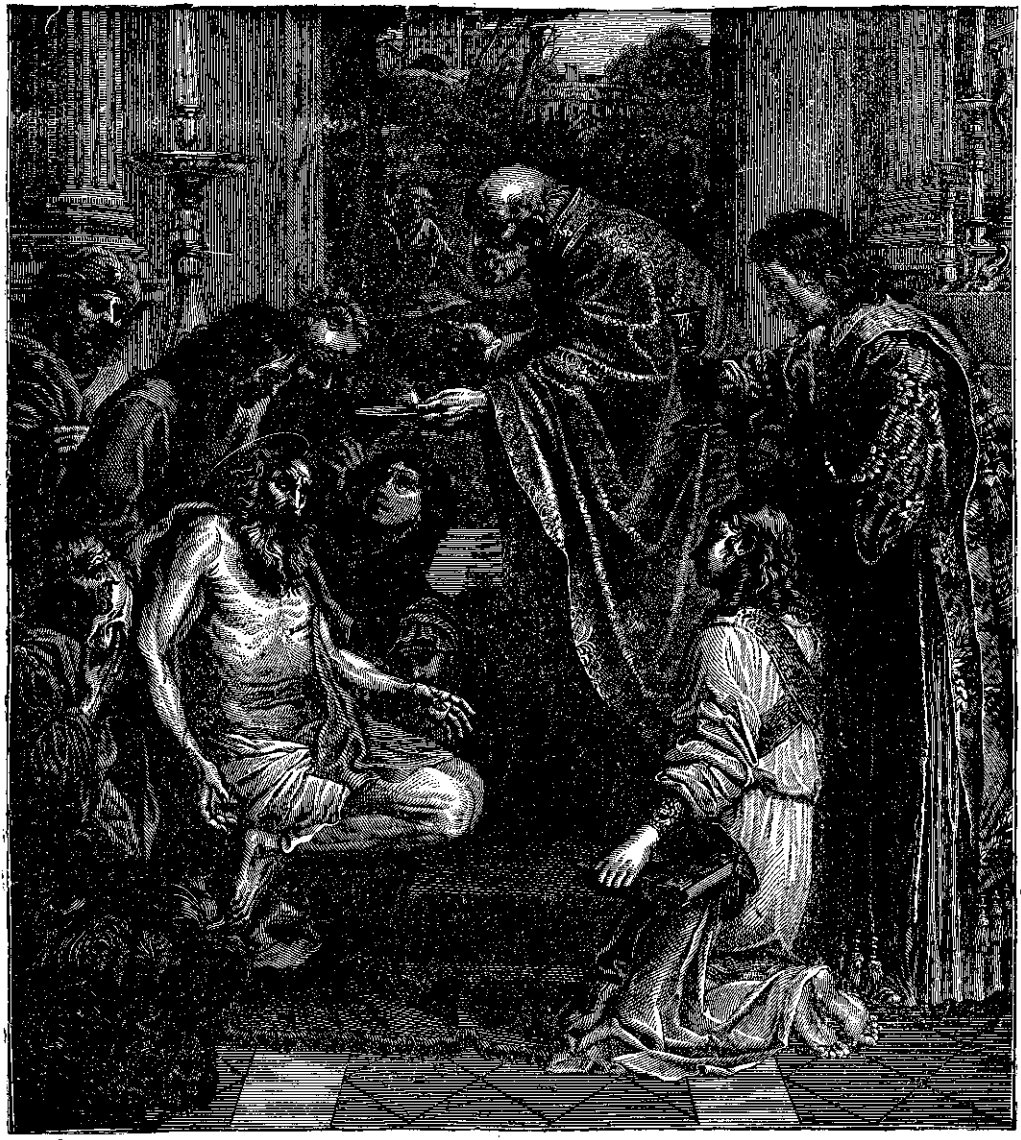
Saint Grégoire accourut, reçut les confidences suprêmes de cette âme angélique, la nourrit du Corps et du Sang de Notre-Seigneur et la remit à saint Pierre. C'était le 30 septembre 1080; Simon n'avait que 32 ans.

La dépouille du saint français, portée par les princes romains, fut ensevelie au milieu des pontifes, auprès du tombeau de saint Pierre, et comme il était indigent, quoique grand seigneur, Grégoire VII ordonna qu'on fît en son nom une collecte dans la ville pour faire distribuer aux pauvres, comme il convient à la mort des grands; la collecte fut surabondante et « l'indigent volontaire fut à l'heure de ses funérailles assez opulent pour enrichir des multitudes. » (*Chron.*)

(1) C'est vraisemblablement en récompense de la célèbre et fructueuse paix d'Aquin avec le pape persécuté, que Robert Guiscard fut l'aïeul de l'enfant angélique Thomas d'Aquin.

SAINT JÉROME, DOCTEUR

Fête le 30 septembre.



La dernière Communion de saint Jérôme.
(D'après le célèbre tableau de Dominiquin, conservé à la Pinacothèque du Vatican.)

Ce fut sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, que naquit, en 331, d'une famille illustre, l'un des quatre grands docteurs de l'Eglise, saint Jérôme. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Rome étudier les belles lettres, sous la direction de deux maîtres célèbres, l'orateur Victorin et le grammairien Donat, et dans ces deux écoles, il se fit bientôt remarquer par la profondeur de son jugement, la vigueur de son intelligence et l'éclat de son imagination. Ces brillantes qualités n'étaient que l'indice du puissant génie qui devait un jour étonner le monde.

Les séductions de la grande ville entraînèrent un instant le jeune étudiant hors des voies de la sainteté, mais bientôt, revenant à des idées plus sérieuses, il demanda et reçut le baptême, et dès lors, il ne songea plus qu'à pleurer ses péchés.

AU DÉSERT

Dégoûté du monde et de ses frivolités, le jeune pénitent conçut le dessein de se retirer dans la solitude, et, n'emportant avec lui que sa biblio-

thèque, il s'embarqua pour Antioche. Les déserts de la Syrie étaient alors peuplés de monastères florissants, placés sous la direction de l'abbé Théodose; le jeune homme s'y rendit, et il fut reçu parmi les cénobites, dont il partagea désormais les jeûnes et les travaux. Mais l'antique ennemi ne pouvait se résoudre à laisser échapper une si belle proie. Il poursuivit le fugitif jusqu'au fond du désert, et là, lui rappelant la vie qu'il avait menée à Rome, il réveilla dans son imagination tous les fantômes qui l'avaient captivé. Mais l'athlète du Christ, loin de se laisser abattre par ces assauts incessants, redoubla d'austérités; il couchait sur la terre nue, passait les nuits et les jours à verser des larmes, refusait toute nourriture pendant des semaines entières. Ces prières et ces larmes furent enfin victorieuses, et les attaques mêmes du démon firent éclater sa sainteté.

La victoire n'était pas encore complète. Saint Jérôme avait emporté dans le désert des auteurs profanes et, au milieu de ses mortifications, il se plaisait à converser avec Cicéron et Quintilien. Mais Dieu, qui se réservait une si grande intelligence, ne permit pas au jeune solitaire de s'abreuver plus longtemps à ces sources empoisonnées, et dans une vision célèbre, il lui enjoignit de quitter pour toujours l'étude de la littérature profane. Laissons saint Jérôme raconter lui-même cet épisode de sa vie :

VISION DE SAINT JÉROME

« Vers le milieu du Carême, une fièvre brûlante, qui me dévorait jusqu'à la moelle des os, envahit mon corps épuisé. On apprêtait déjà mes funérailles; tout mon corps était glacé; la chaleur vitale s'était retirée au cœur, qui conservait seul un léger mouvement, lorsque, tout à coup, ravi en esprit, je fus traîné au tribunal du souverain Juge. La clarté qui rayonnait de toutes parts, réfléchie par les objets environnants, me terrassa. Je demeurai prosterné, sans oser lever les yeux. Interrogé sur ma condition : « Je suis chrétien, répondis-je. — Tu mens, me dit le juge. Tu es Cicéronien, non chrétien. Là où est ton trésor, là est aussi ton cœur. » Dans la frayeur que me causèrent ces paroles, je me tus. Sur un ordre du juge, je me sentis vigoureusement flagellé; mais le remords qui torturait ma conscience était plus dur que les verges elles-mêmes. Je m'écriais alors en sanglotant : « Seigneur, ayez pitié de moi! » Ma voix retentissait à chaque coup. Enfin, les assistants se prosternèrent devant le juge, le priant de faire grâce à ma jeunesse, d'accorder à mon erreur le temps de la pénitence, sauf à me châtier sans miséricorde si je revenais jamais à la littérature des Gentils. Dans l'horrible situation où je me trouvais, j'aurais fait des promesses bien autrement difficiles à tenir. Je m'écriai donc en invoquant le nom sacré de Dieu : « Seigneur, si désormais je prends un livre profane, si je le lis, je consens à être traité comme un apostat! » A peine eus-je articulé ce serment, que je fus délivré et renvoyé sur la terre. J'ouvris les yeux à travers un torrent de larmes; ceux qui veillaient près de mon lit de douleur ne savaient que penser. En cet état, j'aurais inspiré la foi aux incrédules. Or, ce ne fut là ni un songe, ni l'illusion d'un sommeil ordinaire. J'ai toujours présents à la mémoire ce juge, ce tribunal, ce châtiment! Puissé-je ne jamais retomber sous leur vengeance épouvantable! D'ailleurs, mes épaules ensanglantées témoignaient assez de la flagellation qu'elles avaient subie. A partir de ce moment, j'étudiai les divines Ecritures avec autant d'ardeur que j'en avais mis à la littérature profane. »

Saint Jérôme tint fidèlement sa promesse; il laissa de côté tous les auteurs profanes qui avaient si longtemps occupé son esprit de leurs questions futiles, et, afin de comprendre dans le texte original les Saintes Ecritures, il étudia l'hébreu avec ardeur. Un solitaire juif lui donna les premières leçons de cette langue, et, sous sa direction, saint Jérôme n'hésita pas à abandonner sa rhétorique pour épeler l'alphabet.

A ce moment, plusieurs factions rivales divisaient l'Eglise d'Antioche. Saint Jérôme, afin de se dérober à toutes querelles intestines, et dans le but de visiter les Lieux Saints et de se perfectionner dans la langue hébraïque, partit pour la Palestine, où il se mit en rapport avec les rabbins les plus illustres ; puis il parcourut la Judée et visita avec le plus grand soin les lieux dont il est parlé dans l'Ecriture. Après un long séjour en ces contrées bénies, le moine infatigable se dirigea vers Constantinople, dont saint Grégoire de Nazianze était alors évêque; il se proposait de poursuivre son voyage, quand le pape Damase convoqua un Concile à Rome, contre l'hérésie des apollinaristes. L'illustre solitaire s'y rendit.

L'évêque de Milan, saint Ambroise, désigné par le suffrage public pour être le secrétaire du Concile, tomba malade au dernier moment. Les Pères cherchèrent en vain un suppléant; personne n'osait assumer la responsabilité de cette grande mais terrible fonction. Les évêques anxieux étaient dans l'attente, quand le pape Damase, au milieu de l'immense assemblée, se leva et fit approcher le moine Jérôme, retiré humblement au dernier rang. Alors, le prenant par la main, il le présenta au Concile, et il fut proclamé secrétaire au milieu des acclamations unanimes. La tâche de saint Jérôme était difficile; il lui fallait non seulement soutenir la lutte contre les fauteurs de l'apollinarisme, mais encore ramener ces hérétiques à résipiscence, et leur faire abjurer l'erreur. Il n'y parvint pas sans combat; les hérétiques se défendirent avec opiniâtreté durant plusieurs séances, mais le Saint les pressa si bien par son argumentation, qu'il les contraignit à s'avouer vaincus et à signer le formulaire présenté par le Concile. Seul, le principal hérétique Apollinaire de Laodicée refusa. La vengeance divine ne se fit pas attendre, et bientôt il mourut, abandonné de tous, dans l'impénitence finale.

SAINT JÉROME, SECRÉTAIRE DU PAPE DAMASE

L'éclat avec lequel saint Jérôme avait soutenu la discussion pendant le Concile de Rome appela sur lui l'attention du Pontife, qui se l'attacha en qualité de secrétaire et d'archidiacre. Sur l'ordre du pape, le grand docteur entreprit l'œuvre capitale de sa vie, la traduction des Livres Saints, que l'Eglise devait un jour adopter sous le nom de Vulgate (1), en même temps, il écrivait la correspondance officielle du Pontife; malheureusement, cette partie de son œuvre est perdue.

Mêlé au mouvement des affaires, l'ancien solitaire n'avait rien changé à sa vie; il portait son habit de moine, et jeûnait comme au désert. Sous son impulsion, des réunions monastiques composées de vierges et de veuves se formèrent autour de plusieurs femmes illustres par la noblesse de leur origine et la sainteté de leur vie,

(1) C'est le texte dont nous nous servons, sauf quelques passages de l'ancienne version.

Paula, Marcella, Eustochium. Devant cet auditoire d'élite, il commentait les passages les plus difficiles de l'Ecriture, et ses leçons étaient si bien comprises que les prêtres eux-mêmes venaient consulter ces saintes vierges, pour résoudre les questions d'exégèse les plus embarrassantes. Grâce à la salutaire influence du Saint, une véritable transformation s'opéra dans la haute société romaine, et l'on vit les dames les plus illustres quitter les attraits du siècle pour une vie cachée et retirée en Jésus-Christ.

L'œuvre de Dieu rencontre toujours des contradictions de la part des méchants, et la sainteté de saint Jérôme ne devait pas être à l'abri des attaques les plus passionnées. Les gens de plaisir, les captateurs de testaments dont il avait révélé l'infamie, formèrent contre lui une ligue terrible. A la mort du pape Damase, ces ennemis, contenus jusqu'alors, levèrent hautement la tête, et lancèrent contre le secrétaire du pape d'indignes calomnies. S'il ne se fût agi que de sa réputation personnelle, le Saint eût gardé le silence, mais on incriminait l'honneur de Paula et de sa fille Eustochium, et le grand docteur se crut obligé de traduire les calomniateurs devant le préfet de Rome. L'affaire eut un immense retentissement, et les misérables, qui n'avaient pas hésité à incriminer les vertus que tout le monde respectait, furent obligés de se donner un démenti formel en présence de toute la ville. Saint Jérôme ne profita point de son triomphe, et après avoir confondu ses ennemis, reprit le chemin de l'Orient; il se dirigea vers la solitude de Bethléem. Avant de quitter pour jamais le rivage du Tibre, il écrivit une lettre d'adieux aux communautés de vierges, dont il était le père, et qui, toutes, pleuraient son départ. Il l'adressa à l'illustre Asella.

« Je vous écris ces lignes à la hâte, disait-il, tandis que le vaisseau déploie ses voiles. J'écris entre les sanglots et les larmes, rendant grâces à Dieu de m'avoir trouvé digne de l'aversion du monde. On peut m'appeler malfaiteur, je n'ai jamais servi que la foi du Christ, et je m'en fais gloire; magicien, c'est ainsi que les juifs appelèrent notre divin Maître; séducteur, c'est le nom que reçut l'apôtre. Puissé-je ne jamais être exposé qu'aux tentations qui viennent des hommes! L'infamie d'un faux crime m'a été imputée, mais ce ne sont point les jugements des hommes qui ouvrent ou ferment la porte des cieux. Saluez Paula et Eustochium, miennes en Jésus-Christ, malgré tout l'univers. Dites-leur que nous nous trouverons un jour réunis devant le tribunal de Dieu. Enfin, souvenez-vous de moi, ô vous, modèle illustre de sainteté; que vos prières calment les flots sous l'éperon de mon navire. »

BETHLÉEM

Saint Jérôme, après avoir visité les établissements monastiques de Nitrie et de Scété, s'établit auprès de la grotte de la Nativité, à Bethléem. De nombreux disciples accoururent aussitôt autour de l'illustre cénobite, et bientôt, deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes, furent fondés. Saint Jérôme prit la direction du premier, et confia le second à Paula, qui, obligée de quitter Rome, était venue chercher un refuge près de son père spirituel. Au lieu d'occuper son temps à tresser les corbeilles, comme les solitaires de la Thébaïde, le docteur continuait à étudier l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque et achevait sur les textes originaux la traduction de la Bible.

Afin de donner à son œuvre tous les perfectionnements nécessaires, saint Jérôme eut recours à la science des rabbins les plus distingués de Tibériade et de Lydda. A l'occasion de ces rapports avec les Juifs, ses ennemis le décrièrent à nouveau : « Le secrétaire du pape Damase, disait-on, est devenu un digne membre de la synagogue de Satan; à l'exemple des juifs, ses amis et ses maîtres, il préfère Barabbas à Jésus-Christ. » Il y avait, en effet, parmi les rabbins que consultait saint Jérôme un docteur nommé Barabbas.

Ces insinuations malveillantes n'arrêtèrent pas le concours des fidèles auprès des solitaires de Bethléem. L'immense *hospitium* élevé par le Saint était insuffisant, et saint Jérôme pouvait dire dans une de ses lettres : « La multitude romaine semble s'être donné rendez-vous à Bethléem; si Joseph et Marie revenaient, ils auraient autant de peine à se loger que la première fois. »

Les solitaires travaillaient et mangeaient séparément, mais faisaient leur oraison en commun, et, à chacune des heures du jour, ils se réunissaient dans les grottes de la Nativité pour chanter l'Office.

Le démon, qui avait si longtemps poursuivi de ses attaques le grand champion de la vérité, ne devait point le laisser longtemps en repos dans sa solitude.

Près de Jérusalem, il y avait, à cette époque, le monastère fameux du Mont des Oliviers; il était dirigé par le moine Rufin. Cet homme avait d'abord témoigné pour Jérôme une grande admiration; mais le succès de la colonie de Bethléem avait profondément blessé le moine ambitieux, et il ne tarda pas à vouer une haine implacable à notre Saint. Une circonstance imprévue lui permit de la faire éclater au grand jour.

SAINT JÉROME ET L'ORIGÉNISME

A cette époque, une question brûlante agitait l'Orient. Les disciples d'Origène, exagérant ses doctrines, soutenaient que l'Ecriture Sainte ne devrait jamais être prise dans un sens littéral, qu'elle n'était qu'un symbole perpétuel dont l'esprit de Dieu révélait à chacun, selon ses mérites et sa science, le secret véritable. De violents contradicteurs s'étaient élevés contre cette fausse doctrine, mais, dépassant les mesures, ils étaient tombés dans l'exagération opposée, et ils prétendaient que tout, dans l'Ecriture Sainte, devait être pris au pied de la lettre. Ils étaient même arrivés à soutenir que l'homme, dans son corps et dans son âme, reproduisait de telle façon la ressemblance et l'image de Dieu, que Dieu était réellement le type substantiel de l'homme. On avait donné le nom d'anthropomorphites à ces adversaires acharnés de l'origénisme.

Au moment où l'agitation était à son comble, un des anthropomorphites les plus exaltés, le moine Aterbius, passa par Jérusalem, et il accusa publiquement l'évêque Jean, les prêtres Rufin et Jérôme de suivre l'erreur opposée, l'origénisme.

L'émotion fut grande dans toute la province, et Jérôme, accusé à la fois par les anthropomorphites et les origénistes, dont il répudiait les doctrines, fut l'objet de grandes persécutions. Son évêque Jean de Jérusalem, se déclara pour ses ennemis, et il lança l'interdit contre le monastère de la Nativité.

Le Saint, injustement frappé, obéit aux censures que portait contre lui l'autorité épiscopale, et il supporta avec une inaltérable patience la persécution. Pendant de longs mois, les solitaires de Bethléem furent privés de la communion, comme

des infidèles ; on les chassait de l'église, et on refusait à leurs cendres les cimetières des chrétiens.

Cependant, tout l'univers catholique s'était ému à la nouvelle de cette persécution. L'évêque de Salamine, saint Epiphane, avait fait entendre une vigoureuse protestation, et le pape allait prononcer lui-même son jugement, quand le patriarche de Jérusalem, effrayé des proportions que prenaient les événements, porta la cause devant le patriarche d'Alexandrie, Théophile, dont on connaissait les sympathies pour l'origénisme. On attendait avec anxiété la décision du patriarche, quand, par un revirement soudain, Théophile d'Alexandrie condamna les erreurs d'Origène et se déclara en faveur de Jérôme.

Jean de Jérusalem n'osa pas résister à l'autorité du métropolitain ; il leva l'interdit qu'il avait porté, et, pour prévenir de nouveaux conflits, il exigea que saint Jérôme acceptât le titre de *parochus* de Bethléem.

MORT DE SAINT JÉROME — UNE VISION DE SAINT AUGUSTIN

Du fond de sa retraite, le champion de la vérité ne se désintéressait pas de la grande cause pour laquelle il avait tant souffert. Il continua, malgré toutes les difficultés, sa traduction de la Bible, et sa version fut bientôt adoptée, sous le nom de Vulgate, par toutes les Églises d'Occident. Mais, au milieu de tous ses travaux, le docteur avait d'autres luttes à soutenir. De nouveaux hérétiques s'étaient élevés contre le dogme catholique, et le trop célèbre Pélage répandait dans tout l'univers le venin de ses erreurs.

C'était à saint Augustin qu'était réservé l'honneur de porter le dernier coup à cette hérésie ; mais le solitaire de Bethléem ne pouvait demeurer indifférent dans la lutte, et il s'éleva avec toute la vigueur de son génie contre les pélagiens qui s'étaient répandus en grand nombre en Palestine.

Impuissants à répondre par des arguments solides à la dialectique puissante de saint Jérôme, les hérétiques employèrent la violence pour se débarrasser de leur contradicteur. Une nuit, ils se jetèrent, à la tête d'une troupe de paysans, sur le monastère de Bethléem. Les serviteurs de Dieu furent l'objet des plus sanglants outrages ; un diacre fut tué ; on mit le feu aux édifices du couvent, et la foule des moines et des religieuses fut obligée de chercher un refuge dans une grande tour qui s'élevait près du couvent. Jean de Jérusalem ne prit aucune mesure pour réparer le désastre, et il fallut que le pape lui-même intervînt énergiquement auprès des évêques de Palestine en faveur des persécutés.

Saint Jérôme ne survécut pas longtemps à cet odieux attentat. Accablé de vieillesse, épuisé par ses austérités, il mourait dans la paix du Seigneur, le 30 septembre de l'an 420, à l'heure des complies.

Le même jour, saint Augustin, dans sa cellule, à Hippone, méditait sur la gloire qui environne les âmes des bienheureux. En présence des difficultés que soulevait cette question, il avait conçu le dessein de s'adresser au vénérable Jérôme pour lui demander ses conseils, et déjà il avait pris la plume pour écrire, quand une lumière inconnue, une odeur ineffable pénétrèrent dans sa cellule : c'était l'heure des complies.

A cette vue, frappé de stupeur et d'admiration, le saint évêque attendait, sans savoir ce que signifiait ce prodige, quand une voix céleste retentit.

« Augustin, Augustin, disait-elle, à quoi vous occupez-vous? Croyez-vous pouvoir mettre toute la mer dans un petit vase, tout l'univers dans le creux de la main, pouvoir immobiliser le firmament et l'arrêter dans sa course? Ce que l'œil d'aucun homme n'a jamais vu, le vôtre le verra-t-il? On renfermerait plutôt la mer dans un petit vase, on contiendrait plutôt l'univers dans le creux de la main, on arrêterait plutôt le ciel dans ses révolutions périodiques, que de comprendre la moindre partie des joies que possèdent éternellement les âmes des justes. Attendez encore quelque temps, mais n'essayez pas de faire l'impossible, tant que vous n'aurez pas achevé le cours de votre vie. »

Hors de lui-même, saint Augustin répondit d'une voix tremblante : « O vous, qui êtes si heureux et si grand, qui courez avec tant d'ardeur à ces joies divines, et dont les paroles sont si douces pour mon cœur, faites qu'il ne me soit pas permis de douter de ce que j'entends!

— Vous voulez savoir mon nom, répondit la voix inconnue ; je suis l'âme du prêtre Jérôme, pour qui vous avez commencé une lettre. A cette heure même, à Bethléem de Juda, j'ai déposé le fardeau de la chair ; je marche maintenant en compagnie de Jésus-Christ et de toute la cohorte céleste.»

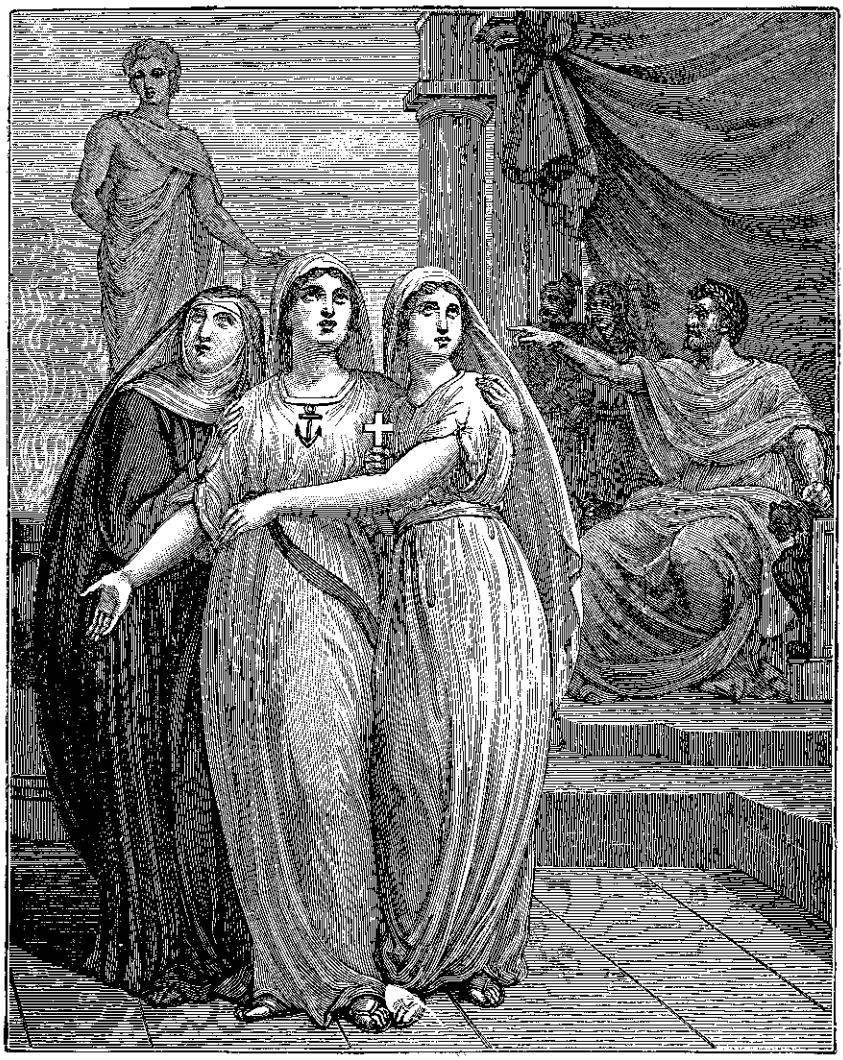
Et, continuant cet entretien céleste, l'âme prédestinée dévoila à l'évêque d'Hippone quelle était la condition des âmes bienheureuses.

SAINTE SOPHIE

ET SES FILLES

FOI, ESPÉRANCE ET CHARITÉ, MARTYRES

Fête le 30 septembre.



Les saintes Foi, Espérance et Charité devant l'empereur Dèce.

Sainte Sophie, appelée par Dieu à devenir le modèle de la femme forte au milieu des épreuves, n'apparaît dans l'histoire que pleurant sur le tombeau de son époux. Son enfance nous est inconnue, comme si sa vie n'avait commencé qu'avec ses souffrances.

C'était une vertueuse dame, disent les Actes des martyrs, unie à l'un des premiers sénateurs de Milan. Après quelques années de mariage, elle resta veuve avec trois petites filles, dont l'aînée n'avait pas douze ans.

Loin de s'irriter et de murmurer contre le Seigneur qui la frappait d'une si cruelle épreuve, Sophie ne fit que se donner davantage à lui. Elle distribua ses biens aux pauvres de Jésus-Christ ses frères, et partit pour Rome afin de rendre aux nombreux martyrs de cette capitale tous les services qu'elle pourrait.

Elle emmenait avec elle ses trois filles : Foi, Espérance et Charité. Tels étaient les noms que la Sainte aimait à leur donner, et ce sont les seuls que l'histoire a gardés.

Du reste, cette pieuse veuve sut par ses exemples et ses paroles faire monter ses filles jusqu'à la perfection des vertus qu'elle leur avait ainsi proposées.

SAINTE SOPHIE ET SES FILLES DEVENUES APOTRES

A cette époque, le sang des fidèles purifiait la terre et faisait germer partout de nouveaux chrétiens. Cependant, parmi ceux que le Sauveur appelait à l'honneur de souffrir pour son nom, il y avait des faiblesses et des lâchetés. Quelques-uns, vaincus par la douleur, brûlaient de l'encens sur les autels du démon.

Au péril de sa vie, sainte Sophie entreprit de soutenir les confesseurs, et de leur montrer, au milieu des supplices, la palme glorieuse qui les attendait. Elle se prépara avec ardeur à son apostolat, priant longuement, jeûnant et méditant les Écritures divines. Chaque matin, après une fervente oraison où elle avait puisé l'amour, la lumière et la force, elle allait avec ses trois filles visiter et consoler les chrétiens prisonniers. Tandis qu'elle leur distribuait le pain matériel, elle réconfortait mieux encore leurs âmes par ses saintes exhortations.

Trompant la vigilance des gardes, elle apportait, avant le dernier combat, le Viatique aux athlètes du Christ; après leur mort, elle ensevelissait leurs précieuses dépouilles.

Ses filles, instruites par un si noble exemple, devinrent bientôt de véritables apôtres et plus d'une fois leurs paroles enflammées ranimèrent des frères défaillants.

Tant de zèle et de courage ne pouvait rester sans récompense, et Dieu voulut donner la palme du martyre à celles qui l'avaient fait gagner à tant d'autres. Mais une dernière épreuve devait encore auparavant faire briller leur vertu.

PERFIDE TENTATION

Dèce, qui siégeait alors sur le trône impérial, ne se servait de son pouvoir que pour opprimer et persécuter les chrétiens. Outré du prosélytisme de la veuve et de ses enfants, il les fit arrêter au milieu de leurs audacieuses prédications et les manda à son tribunal. Il ne voulait les en faire sortir que pour les envoyer au supplice, mais la douce fermeté, la modestie, la beauté des accusées le touchèrent tellement que sa colère se calma tout à coup. Il leur dit donc avec une grande bonté : « J'ai pitié de vous, car je vois que c'est sans mépris pour les divins empereurs que vous avez transgressé leurs ordres. Les disciples du Galiléen vous ont séduites par leurs fallacieuses promesses, mais je ne doute pas que, reconnaissant votre erreur, vous ne reveniez bientôt aux dieux de vos pères.

— Pour leur malheur, répondit aussitôt Sophie, nos pères n'ont adoré que d'abominables démons que nous haïssons et que nous haïrons toujours.

— Ce blasphème mériterait la mort, dit l'empereur, mais je pardonne à votre aveuglement. Pour prison, vous aurez la demeure du premier officier de l'empire. Son épouse Palladie saura vous éclairer, je l'espère, et vous ramener à la vérité.

« Allez donc, dans trois jours je reviendrai ici récompenser votre soumission.

— Mandez plutôt vos bourreaux, repartit l'héroïque veuve, car mes filles et moi nous serons assez sages pour n'adorer jamais que le seul et vrai Dieu, le Dieu des chrétiens. »

Sophie craignait bien moins pour ses enfants les plus horribles tourments que les séductions de la vanité et du plaisir. Aussi, elle leur dit, tandis qu'on les conduisait au palais : « J'aurais mieux aimé vous voir sur un bûcher enflammé que dans cette somptueuse maison, où l'on va exciter en vous le feu des passions les plus ardentes. Souvenez-vous des souffrances que j'ai endurées pour vous rendre de dignes épouses de Jésus-Christ. Les hommes, jaloux de votre chasteté, vous tendront des pièges. Mais, montrez au divin Maître que vous avez profité de mes instructions! Votre jeunesse m'effrayerait si je ne pensais à la grâce divine qui vous soutiendra si vous la demandez. Opposez ce secours céleste aux attaques du monde et vous en triompherez : un chrétien peut tout en son Dieu qui le fortifie. Les joies, les richesses, les honneurs de la terre que vous mépriserez ne sont pas comparables aux délices infinies qui vous attendent, et que vous n'achèterez pas trop au prix des tortures les plus aiguës. Ayez assez de prudence pour mettre au-dessus de biens qui passent en un moment un royaume qui durera jusqu'à la consommation des siècles. »

Ces paroles, dictées par l'amour divin et la véritable tendresse maternelle, enflammèrent les trois jeunes filles d'ardeur pour la béatitude éternelle. Palladie, la grande dame païenne, eut beau employer toutes ses insinuations et toutes ses caresses, elles veillèrent sur leur cœur comme une forteresse vaillamment gardée; l'ennemi ne put y pénétrer et la victoire leur resta.

En vain, la riche matrone faisait briller à leurs yeux les joies d'une éclatante union, la gloire et les honneurs d'une haute fortune. « Tout n'est que vanité, répondirent-elles, sauf aimer et servir notre Dieu. »

La crainte des supplices ne touchait pas plus ces jeunes héroïnes, et elles répétaient dans leurs saints transports : « Serait-ce trop d'une goutte de sang, pour rester fidèle au Maître qui a versé tout le sien pour notre salut? » Sophie, humblement prosternée devant le Roi des cœurs, dans ces moments de tentation, implorait pour elles le courage de mourir plutôt que de faiblir et d'apostasier.

Le terme expiré, Dèce réclama ses captives. Malgré leur constance, il ne se crut pas encore vaincu. Leur union multipliait leur force, car elles se soutenaient et s'encourageaient mutuellement. Le persécuteur voulut diviser pour triompher. Pendant qu'il ordonnait d'éloigner les autres, il garda toute seule sainte Foi, l'aînée des filles de sainte Sophie. Il lui fit les plus brillantes promesses, mais elle les rejeta avec dédain; et, quand il en vint aux menaces, elle s'écria : « Souffrir et mourir pour confesser le Christ, c'est mon seul désir! »

MARTYRE DE SAINTE FOI

On la satisfit aussitôt. Des bourreaux, armés de fouets, s'acharnèrent sur elle. Mais le corps de la Sainte fut aussi insensible aux coups que son âme l'avait été à la séduction. Malgré tous leurs efforts, ceux qui la flagellaient ne purent lui faire la plus légère blessure. Aveuglé par l'impiété, Dèce, loin d'être touché par ce miracle, redoubla de fureur. Sur son ordre, la bienheureuse vierge eut le sein déchiré, puis on la jeta sur un bûcher ardent; mais le feu, refusant de servir la cruauté du tyran, s'éteignit aussitôt.

Plongée ensuite dans une chaudière de poix et de bitume bouillants, l'héroïque Foi en sortit saine et sauve, plus rayonnante que jamais de joie et de beauté.

L'empereur rugissait en voyant son impuissance : « Qu'on décapite cette horrible magicienne! s'écria-t-il, ses artifices tomberont devant le tranchant du glaive. »

La jeune fille se recommanda aux prières de sa mère et de ses sœurs, qu'on avait eu la barbarie de ramener pour les faire assister au supplice, puis elle dit à Espérance et à Charité : « Souvenons-nous du serment que nous avons prêté au jour du saint baptême, et ne nous parjurons jamais. Nous sommes les filles de l'adorable Trinité : mourons en confessant son nom devant les hommes. Cette bienheureuse fin nous unira plus étroitement que les liens de la chair et du sang. »

Tandis que ses sœurs protestaient de leur invincible constance, Foi eut la tête tranchée, et son âme alla rejoindre le chaste chœur des vierges, qui entoure Jésus-Christ dans les cieux. Sainte Sophie, levant alors les yeux vers ces éternelles demeures, s'écria : « Oh! que je bénis, ma fille, les douloureux instants où je devins ta mère. La gloire et la joie que me donne aujourd'hui ta fidélité compensent amplement les souffrances que j'ai endurées pour toi depuis ta naissance. Fasse le ciel que tes sœurs soient dignes de toi! »

MARTYRE DE SAINTE ESPÉRANCE

Cependant Espérance, la cadette, était déjà aux mains du juge, qui se flattait de triompher de sa jeunesse. Ses offres les plus séduisantes comme ses menaces les plus terribles demeurèrent sans effet.

La jeune fille, debout, calme, sans crainte, regardait le ciel et méprisait les turpitudes d'ici-bas; pendant que le prince parlait des plaisirs de la terre, elle pensait aux biens éternels, et elle appelait de ses vœux les plus ardents la fin de son exil.

Le magistrat sans pudeur la fit dépouiller, exposer aux regards de la foule et rouer à coups de nerfs de bœuf. Pour augmenter sa douleur, on la jeta dans une fournaise embrasée; mais, comme autrefois les trois Hébreux de Babylone, elle fut respectée par les flammes. Etendue ensuite sur un chevalet, on la déchira si cruellement avec des ongles de fer, que l'on pouvait compter tous ses os.

Cependant, le courage de la généreuse enfant n'avait pas diminué. « Quoi! disait-elle toute radieuse, vous vous laissez vaincre par une fille de mon âge! Inventez donc quelque nouvelle torture plus terrible que toutes les autres, et vous verrez triompher en moi notre Dieu tout-puissant. Jésus-Christ, nous élevant au-dessus des faiblesses de notre sexe, peut seul nous donner la force de souffrir ainsi pour son amour. Les chrétiens n'auraient pas besoin de tant de violences pour faire céder vos épouses! Croyez des femmes qui versent leur sang pour leur foi! »

Pour lui faire expier son audace, on la plongea dans une chaudière d'airain pleine de poix et de cire fondues. A peine y était-elle entrée que le vase éclatait, et avec tant de violence, que les morceaux tuèrent ceux des spectateurs qui avaient le plus applaudi aux souffrances de la Sainte.

Ce châtiment ne fit pas comprendre au tyran la puissance du sang des martyrs, criant vengeance devant le trône de Dieu. Il condamna l'héroïque Espérance à périr par le glaive à l'endroit même où était tombée sa sœur. Dès qu'elle y fut arrivée, elle baisa avec transport les reliques sacrées de sainte Foi, comme pour y puiser la force que celle-ci, déjà triomphante, demandait pour elle au pied du trône de l'Agneau. Elle se releva couverte du sang victorieux de sa sœur, comme d'une puissante armure, le visage rayonnant d'allégresse et de courage, et se livra aux exécuteurs. Ils lui tranchèrent la tête, lui ouvrant du même coup les portes de la bienheureuse éternité.

Sophie, martyrisée et triomphante une seconde fois dans ce qu'elle avait de plus cher, tressaillit dans toute son âme. Cependant, la nature réclamait aussi ses droits. La vue de tant d'horribles souffrances avait déchiré les entrailles de cette tendre mère, et elle versait d'abondantes larmes.

Cependant, triomphant de son émotion maternelle, la généreuse veuve prit Charité dans ses bras et l'exhorta elle-même au martyre. « J'aperçois, lui dit-elle en lui montrant les cieux, les esprits célestes qui viennent au-devant de toi, impatients de t'introduire dans la gloire. Mérite donc la couronne qu'ils te présentent, adieu, ma fille, l'ornement de ma maternité. Va rejoindre Jésus-Christ ton Epoux bien-aimé. Il te rendra aussi heureuse que tes sœurs qu'il a déjà récompensées. Adieu, je te suivrai de près. »

INTERROGATOIRE ET MARTYRE DE SAINTE CHARITÉ

Elle n'en put dire davantage : l'enfant lui fut arrachée et conduite à l'empereur. En la voyant, il se promit une victoire facile. Mais, dans ce faible corps battait un grand cœur, car il était fortifié de tous les dons du Saint-Esprit. Charité, éclairée par la lumière d'en haut et soutenue par les prières de ses sœurs et de sa mère, déjoua tous les pièges tendus à sa vertu et fut jugée digne à son tour de souffrir pour Jésus-Christ son Sauveur.

Tandis qu'on lui disloquait tous les membres pour la forcer à invoquer la déesse Diane, elle s'écria : « Non, jamais, je ne serai assez injuste pour rendre à de vaines idoles les honneurs qui ne sont dus qu'au vrai Dieu! » On la plaça alors devant un grand feu, en lui disant pour l'effrayer : « Si vous n'obéissez pas sur l'heure, vous serez précipitée dans cette fournaise. » Sans donner de réponse, la sainte enfant, saisie d'une inspiration de Dieu, se jeta d'elle-même dans les flammes. Elles s'écartèrent violemment, et faillirent dévorer le juge lui-même, mais ne nuisirent nullement à la jeune martyre.

Furieux du danger qu'il avait couru, le tyran fit percer les membres délicats de Charité avec des broches et des alènes brûlantes. Enfin, vaincu par son inébranlable constance, il la condamna à avoir la tête tranchée.

Sainte Sophie accompagna sa dernière fille jusqu'au lieu du martyre et, jusqu'à la fin, l'exhorta à persévérer afin d'être sauvée.

Quand le coup fatal eut retenti, la voix de la grâce dominant celle de la nature, l'héroïque femme s'écria : « Heureuse mère! mes trois enfants ont été sacrifiées à la gloire de Dieu! Que pouvais-je ici-bas espérer de plus grand et pour elles et pour moi? »

C'était le 1er août de l'année 122.

DÈCE FAIT SUBIR A SAINTE SOPHIE UN LONG MARTYRE DE DEUX MOIS

Sophie se préparait à être immolée à son tour et à rejoindre ses chères enfants dans la patrie,

mais Dèce était trop cruel. Il préféra lui laisser une vie qu'il savait devoir lui être désormais plus pénible que la mort. Il la renvoya et lui fit remettre les cadavres mutilés de ses filles. La généreuse mère les ensevelit à côté des autres martyrs; mais depuis elle ne quitta plus ce tombeau. Toujours soumise néanmoins, jamais un murmure ni une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Enveloppée de ses habits de deuil comme d'une armure qui la mettait à l'abri des sollicitudes terrestres, Sophie ne cessait d'appeler de ses vœux et de ses larmes le moment où elle retrouverait en Dieu celles qu'elle avait perdues pour l'amour de lui. Son long martyre dura deux mois. Enfin, le 30 septembre, cette sainte et tendre mère rendit son âme à son Créateur sur la tombe de ses enfants.

Elle les avait quittées pour quelques jours, le Seigneur les lui rendait pour toute l'éternité!

SAINT ANTOINE DE LIALORES, MARTYR

Fête le 2 septembre.

Saint Antoine, qui a reçu le surnom de Lialores, du lieu où furent transportées ses reliques, naquit au VI^e^ siècle, dans la ville d'Agen. Sa famille était noble et riche. Il passa les premières années de sa vie dans la carrière des armes; mais, cédant bientôt à l'exemple du pieux anachorète dont il portait le nom, il embrassa la vie érémitique, pour échapper à la contagion de l'hérésie arienne.

Ses parents le cherchèrent longtemps et, l'ayant retrouvé, ils l'amenèrent avec eux dans la ville d'Agen, où il donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Cependant, le monde lui pesait et, après quelque temps, il se retira en Limagne, où l'éclat de ses mérites le fit bientôt connaître et rechercher.

Une seconde fois, il se rendit dans sa ville natale, alors au pouvoir des ariens. Les Agenais, demeurés fidèles à la foi du Christ, vinrent au-devant de leur saint compatriote, et plusieurs miracles opérés par ses prières attirèrent sur lui l'attention des hérétiques.

Les ariens le firent arrêter et, après avoir vainement tenté de le fléchir par des promesses ou des menaces, ils le condamnèrent à mourir sous le fouet. C'est ainsi qu'il expira dans les plus horribles souffrances.

RECONNAISSANCE DES RELIQUES DE SAINT ANTOINE

L'histoire ne nous apprend pas à la suite de quels événements les reliques de saint Antoine furent transportées à Lialores, village des environs de Condom, au diocèse d'Auch. D'après une pieuse légende, la tête du Saint, décapité à Agen, après avoir subi le supplice du fouet, serait venue d'un bond dans ce bourg, indiquant ainsi le lieu où il voulait que ses restes reposassent. Mais cela n'est qu'une légende; le fait certain c'est que ses dépouilles mortelles sont à Lialores, où elles ont été reconnues et vérifiées à diverses époques. La première vérification, dont la preuve authentique soit parvenue jusqu'à nous, a été faite par ordre de Bossuet, alors évêque de Condom, le 10 septembre 1671, et le procès verbal qui le constate a été plusieurs fois imprimé. Cachées par des mains pieuses pendant la persécution de 1793, elles ont été reconnues de nouveau par l'autorité ecclésiastique, les 13 août 1807, 2 septembre 1860 et 12 novembre 1874. Il n'y a donc aucun doute sur leur authenticité. Ces reliques, qui se composent du chef et de la plus grande partie du corps du Saint, sont aujourd'hui comme autrefois l'objet de la vénération de toute la contrée, et sa fête, qui se célèbre le 2 septembre, attire dans la vieille église de Lialores un nombre considérable de pèlerins des diocèses d'Auch et d'Agen.

MIRACLES DE SAINT ANTOINE

Les leçons d'un vieux propre Agenais nous apprennent qu'en arrivant pour la seconde fois dans sa ville natale, saint Antoine guérit une femme paralytique et délivra un grand nombre de possédés du démon. Ce sont ces miracles qui excitèrent la colère des ariens et entraînèrent son martyre. Toutes sortes de maladies, tant spirituelles que temporelles, étaient et sont encore aujourd'hui guéries par son intercession. Il est particulièrement invoqué pour la conservation des fruits de la terre, et une procession solennelle a lieu depuis l'année 1712, le premier dimanche du mois de juillet, en souvenir d'un vœu fait par les habitants des paroisses de Lialores et de Vicnau.

DÉVOTION A SAINT ANTOINE DE LIALORES

Le nombre des pèlerins qui se rendaient à Lialores devenant de plus en plus considérable, les Bénédictins, établis à Condom, depuis le commencement du XI^e^ siècle, détachèrent quelques-uns de leurs Frères et les envoyèrent y fonder un couvent. Ceux-ci devaient maintenir et accroître dans la région le culte du saint martyr. Ce sont les moines de saint Benoît qui ont bâti l'église romane qu'on voit encore aujourd'hui.

Une confrérie, sous le vocable de saint Antoine, fut solennellement érigée, le 20 avril 1691, et, pour être inscrit, il fallait reproduire dans ses actes la sainteté du martyr de Lialores... Cette confrérie très prospère existait encore au moment de la Révolution, et si elle a disparu dans la tourmente, une lampe, entretenue par la piété des fidèles, brûle encore jour et nuit devant l'autel des reliques, comme un témoignage de reconnaissance et de perpétuelle confiance en l'intercession de saint Antoine.

SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR, EVÊQUE, APOTRE DE L'ARMENIE

ET LES SAINTES MARTYRES RIPSIME ET GAIANA

Fête le 30 septembre

Saint Grégoire impose les mains à Tiridate, qui recouvre la raison.

UN PÈRE HOMICIDE

L'Arménie, dotée du bienfait de la foi, par saint Barthélemy et saint Thaddée, au premier siècle, était retombée bientôt dans son ancienne idolâtrie, et le roi Sanadrang, converti par Thaddée, ne tardait pas à lui faire subir le martyre, après avoir apostasié.

Saint Grégoire l'Illuminateur, le grand convertisseur de la nation arménienne, parut à trois siècles et demi de là. Il était issu de la race royale des Arsacides, dynastie des rois Parthes, fondée l'an 255 avant Jésus-Christ par Arsace Ier, remplacée l'an 226 de notre ère par la dynastie des Sassanides. Le père de saint Grégoire était Anag, l'un des grands de la cour d'Artaxerxès Sassan, roi des Perses et des Parthes.

Le royaume des Perses, à cette époque, convoitait le royaume d'Arménie, son voisin. Anag prêta à ceux de sa nation un concours décisif en assassinant de sa propre main le roi arménien Chosroès Ier. Il alla le trouver comme un fugitif qui cherche un asile, en fut très bien accueilli, parvint à gagner sa confiance et l'empoisonna.

Chosroès, avant d'expirer, eut le temps d'ordonner le massacre de la famille d'Anag; mais,

par une permission de la Providence, le jeune Grégoire, à peine âgé de deux ans, fut sauvé par sa nourrice, Sophie, qui était chrétienne, et emporté à Césarée de Cappadoce.

Là, il reçut le baptême. Solidement instruit des vérités du christianisme, il conçut peu à peu le désir de communiquer ce don divin de la foi à ceux qui n'en connaissaient pas encore le prix. C'est ainsi que le crime du père de Grégoire hâta l'accomplissement des desseins de miséricorde que Dieu avait sur le peuple arménien.

PREMIERS RAPPORTS DE GRÉGOIRE AVEC TIRIDATE, ROI D'ARMÉNIE

Après l'assassinat de Chosroès, Artaxerxès, l'usurpateur du trône d'Arménie, fit rechercher activement tous les membres de la famille de sa victime et les extermina. Deux enfants cependant échappèrent au fer d'Artaxerxès, comme Grégoire avait échappé au massacre ordonné par Chosroès : une fille que l'on cacha dans la ville d'Ani, et un fils, nommé Tiridate, qui devait devenir, après bien des péripéties, la grande conquête de l'apostolat de saint Grégoire.

Le fils du roi assassiné fut emmené à Rome et élevé dans le palais des Césars. Il grandit, se signala bientôt par sa bravoure et par des qualités exceptionnelles. Les Romains, alors ennemis des Perses et de leurs rois les Sassanides, reconnaissants des services rendus par le jeune prince, le revêtirent de la pourpre, et l'aidèrent à reconquérir le trône de ses pères.

Grâce à leur alliance, Tiridate revint en Arménie et s'y fit proclamer roi.

Avec lui rentrait un jeune étranger qu'il honorait d'une étroite amitié. C'était Grégoire. Le fugitif de Césarée, devenu adolescent, avait épousé Marie, fille d'un fervent chrétien, et il en eut deux fils, Verthanès et Arisdagès, qui lui succédèrent dans la dignité de patriarche.

Frappé des hautes qualités de Tiridate, désireux peut-être de réparer à son égard les torts de son père Anag, saint Grégoire vint le trouver à Rome, à la cour de Dioclétien, et s'attacha à sa personne, l'aidant de son amitié et de ses conseils, sans rien lui faire connaître de ses origines, ni de sa religion.

GRÉGOIRE PERD L'AMITIÉ DE TIRIDATE — DOUZE GENRES DE SUPPLICES

Grégoire ne jouit pas longtemps de la faveur royale. Peu après son retour en Arménie, Tiridate ordonna dans la ville d'Ani (aujourd'hui Gamack) un sacrifice solennel en l'honneur d'Anahid, divinité principale des Arméniens, pour la remercier de ses premiers succès. Tous les seigneurs de la cour s'empressèrent autour des autels.

Grégoire seul s'abstint de sacrifier. Pressé par le roi de s'expliquer, il fut bientôt forcé de confesser qu'il était chrétien.

Tiridate, surpris, dissimula d'abord son mécontentement. Il fit auprès de Grégoire de nouvelles instances pour le porter à adorer l'idole. Sur son refus constant, il entra en fureur. « Je sers fidèlement mon roi terrestre, disait Grégoire ; je veux servir fidèlement aussi le Roi du ciel. »

Dès cet instant, le favori de Tiridate devint son ennemi juré. La persécution commença.

Grégoire, condamné à opter entre d'indignes concessions ou les souffrances les plus effroyables, n'hésita pas à accepter ce dernier parti. Il fut dès lors soumis à une série de supplices qui dépassent toute imagination. Si, par un secours surnaturel évident, il n'y trouva point la mort, réservé qu'il était à une grande mission, il n'en acquit pas moins la gloire du martyre, et l'Eglise grecque l'honore sous ce titre dans ses Ménologes.

« On multiplia les tortures pendant plusieurs jours ; on le promena nu par la ville avec des verges au dos ; on l'attacha sur le toit du palais, où il resta pendant sept jours exposé à la risée du peuple. Les paroles de Grégoire, sa constance au milieu des tourments, impressionnèrent quelques personnes de la cour ; mais le roi, poussé par un inconcevable esprit de vertige, sentit redoubler sa colère : il fit mettre le Saint la tête en bas ; et, dans cette position, on le battit de verges pendant sept autres jours.

Les efforts de Tiridate n'étaient pas épuisés : il fit sommer une fois encore le martyr de sacrifier aux dieux. Sur un dernier refus, on lui attacha les pieds et les mains avec des liens serrés si violemment que le sang jaillit de dessous les ongles ; il fut ensuite cloué au parquet, arraché et traîné avec des fourches, jeté sur des épines ; puis on lui pressa la tête entre des planches, on lui fit saluer des idoles, on lui versa du vinaigre et de l'eau amère dans la bouche, on lui jeta sur le corps des matières fondues et on l'attacha à un poteau. Le Saint n'expira pas. Par un prodige de la puissance divine, il semblait puiser des forces dans ses souffrances mêmes (1). »

Au cours de ces divers tourments, Grégoire priait sans relâche pour la conversion de l'Arménie.

GRÉGOIRE ABANDONNÉ DANS UN PUITS

Tiridate songeait à essayer, pour gagner sa victime, de la douceur et des promesses, quand un satrape lui apprit que Grégoire était le fils d'Anag, le meurtrier de Chosroès, son père. Cette découverte ranima sa colère et la porta à son comble ; il fit conduire Grégoire à Artaxat, place forte de la province d'Ararat, la corde au cou, les mains et les pieds chargés d'entraves, et l'abandonna dans un creux de rocher sauvage, sorte de puits profond mis à sec, résolu à l'y laisser périr. Les reptiles y pullulaient. Beaucoup d'autres condamnés, jetés dans cette fosse horrible, avaient promptement succombé.

Mais, ici encore, Dieu protégea son serviteur. Il vécut longtemps dans cet effroyable séjour, où il fut nourri par les soins charitables d'une femme des environs.

HISTOIRE DE SAINTE RIPSIME ET DE SAINTE GAÏANA SAINT GRÉGOIRE SORT DE SON PUITS

Grégoire ne fut retiré de son tombeau qu'à la suite du martyre des saintes Ripsime et Gaïana. Détournons un instant notre pensée de ce saint supplicié pour la reporter sur ces deux autres victimes de la cruauté de Tiridate. Certains traits de leur vie semblent plutôt du domaine de la légende que de celui de l'histoire. M. de Villeneuve, dans son intéressante étude sur *la Géorgie*, nous sert ici de guide.

Ripsime était une vierge chrétienne, princesse de sang royal, également distinguée par sa vertu, sa beauté et son rang. Elle vivait à Rome, retirée avec 50 jeunes filles, auprès d'une pieuse femme nommée Gaïana.

Dioclétien régnait alors. La pensée lui vint, un

(1) M. DE VILLENEUVE. — (Etude sur *la Géorgie*). — d'après le récit de l'historien grec Métaphraste.

jour, dit la chronique, d'épouser la plus belle vierge de ses états. Ses émissaires partirent, dans le but de satisfaire cette fantaisie, forcèrent le monastère de Gaïana, y trouvèrent Ripsime, et voulurent, à la vue de sa beauté, la faire consentir à se rendre aux désirs de l'empereur.

Ce fut en vain. Les jeunes vierges se souciaient peu d'être les épouses du plus cruel des persécuteurs. Toutes, y compris Ripsime, se dispersèrent, effrayées, et se sauvèrent, la plupart, en Palestine. Ripsime et Gaïana s'attardèrent quelque temps à Jérusalem avec quelques-unes de leurs compagnes, et prononcèrent sur le tombeau du Christ leurs vœux de religion, puis elles remontèrent par la Syrie jusque dans la Haute-Arménie, où elles s'établirent près d'une vigne aux portes de la vieille capitale, Vagharschabad, et vécurent du travail de leurs mains.

Tiridate ne tarda pas à connaître le lieu de leur retraite.

Subjugué, lui aussi, par la merveilleuse beauté de la princesse Ripsime, il voulut l'épouser et employa tous les moyens pour mettre Gaïana dans ses intérêts. Celle-ci resta inébranlable.

Le souverain, après mainte tentative, se voyant déçu, voua Ripsime au martyre.

On lui coupa la langue, on lui creva les yeux, on l'attacha par les membres à quatre poteaux, au-dessus d'un feu qui la brûlait lentement. Les pierres lancées et enfin la hache eurent bientôt fait de Ripsime une martyre.

Ses compagnes, venues sur le lieu du supplice pour recueillir ses restes précieux, furent lapidées sur place.

Le lendemain, ce fut le tour de Gaïana à subir à peu près les mêmes tortures que Ripsime. Au lieu de la brûler, on l'écorcha et, comme elle respirait encore, on lui coupa la tête.

Avec Ripsime et Gaïana, trente-cinq vierges furent martyrisées. Leurs restes furent jetés aux bêtes qui ne voulurent point y toucher.

Le châtiment de Dieu ne tarda pas à frapper le roi d'Arménie, l'auteur de ce drame affreux. Atteint de maladies incurables, devenu subitement fou, il dut laisser les rênes de l'Etat à sa sœur Kosrovidouk. Celle-ci était chrétienne; elle apprit que le serviteur de Dieu Grégoire vivait encore; elle se dit, sur la foi de certains songes, qu'il pourrait guérir son frère, le ramener à son bon sens, et même le convertir à la foi du Christ.

Le premier dignitaire de sa cour fut député vers l'horrible solitude d'Artaxat où Grégoire était caché depuis si longtemps. Le prince s'avance près de la fosse. « Grégoire, dit-il, si tu vis, attache cette corde autour de ton corps et nous te tirerons de la fosse.

— Par la grâce de Dieu, répond Grégoire, je suis encore vivant. » Et à la stupeur générale, il sort de son sépulcre. On lui donna des vêtements, et on le conduisit en triomphe à Vagharschabad, où il fut accueilli par les acclamations du peuple, saisi d'admiration à la vue de ce martyr miraculeusement préservé de la mort.

La sœur du roi, avec toute sa cour, l'attendait aux portes de la ville. Elle se prosterna à son approche; les grands et le peuple tombèrent à genoux. Kosrovidouk présenta à Grégoire son frère malade et insensé. Le Saint se recueillit, imposa les mains à Tiridate, et Dieu permit que ce prince coupable recouvrât la raison. Comme il se prosternait aux pieds de son libérateur, Grégoire, commençant par lui son œuvre de conversion, lui dit :

« Ce n'est pas devant moi que vous devez vous prosterner. Je ne suis qu'un homme comme vous, mais adorez le divin Sauveur qui vient de vous guérir aujourd'hui. »

ORIGINE DU MONASTÈRE D'ECHMIAZIN

Echmiazin, résidence actuelle du patriarche d'Arménie, célèbre par son fameux monastère et ses trois églises, est bâtie sur les ruines de Vagharchabad. En cet endroit, à la suite du miracle qui rendait la raison au roi Tiridate, saint Grégoire se mit en prière au lieu du martyre des saintes Ripsime et Gaïana. Demeuré seul, il passa la nuit absorbé dans la contemplation. C'est à ce moment que la tradition rapporte l'extase où saint Grégoire fut inspiré par le ciel de fonder là même un monastère et l'église patriarcale. Vers minuit, le firmament s'illumina à ses yeux. Au milieu d'anges innombrables, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, se serait abaissé vers lui dans un rayon de sa gloire et lui aurait dit : « Prosterne-toi devant cette vision que t'envoie le Seigneur, élève ici un temple à sa gloire, » puis la vision disparut.

Cet emplacement fut d'abord nommé Chogakat (*jaillissement de lumière*) puis Echmiazin (*descente du Fils unique* de l'Eternel) en souvenir du miracle. Une portion de ce monument s'est conservée jusqu'à nos jours. Les autres parties, restaurées par le patriarche Gomidas, ont encore près de treize cents ans d'antiquité. Ce monastère est à deux lieues d'Ervan, capitale actuelle de l'Arménie persane.

CONVERSION DE L'ARMÉNIE

Depuis longtemps, les prières et les souffrances de ce grand persécuté préparaient le retour de ses persécuteurs et de ses frères à la foi chrétienne. Rendu plus influent par l'éclat de ses miracles, il se mit à évangéliser ses compatriotes. Ses prédications, appuyées par la sainteté de sa vie, convertirent d'abord le roi et sa cour. Le prince, les grands et l'armée entière reçurent le baptême sur les bords de l'Euphrate, au pied du Nebad.

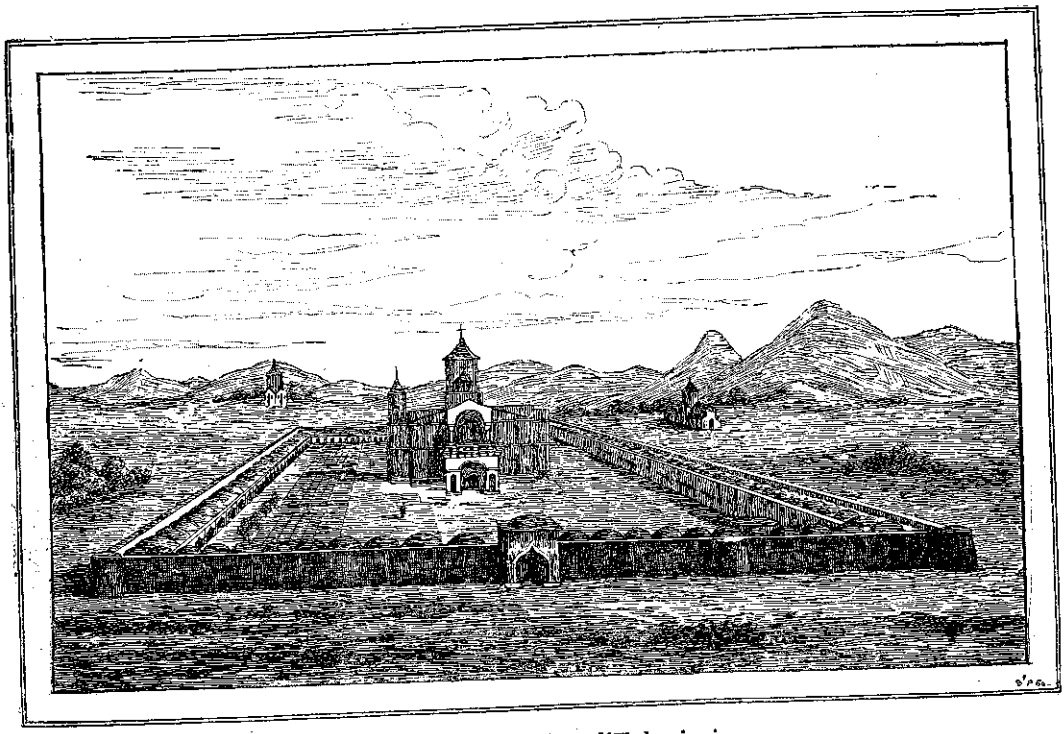
Grégoire avait dès lors toute liberté de propager l'Evangile. Il se tourne vers le peuple qui, lui aussi, touché de la grâce, ouvre les yeux à la lumière de la foi et demande le baptême.

Le Saint conseille d'élever des tombeaux aux vierges martyres : aussitôt, aux lieux désignés, les néophytes transportent les pierres et autres matériaux, et trois temples s'élèvent. Le culte de Diane et celui d'Anahid sont abolis, leurs temples détruits, leurs statues renversées ou livrées aux flammes. Des croix furent érigées partout.

Pendant ce temps, le peuple achevait de s'instruire par les prédications de son apôtre, qui, sans se lasser, parcourait toute la contrée, répandant à flots la lumière, au point d'être appelé par ses compatriotes *Lousavoritch*, qui veut dire *l'Illuminateur*.

Tiridate, aussi fervent chrétien qu'il avait été persécuteur acharné, écrivit lui-même à Léonce, évêque de Césarée, pour qu'il daignât accorder à saint Grégoire l'onction épiscopale. Il le fit escorter dans le voyage que nécessitait sa future consécration par seize de ses plus nobles courtisans.

L'apôtre de l'Arménie, devenu patriarche, se livra à son peuple avec un nouveau zèle. Il fixa à Vagharschabad sa résidence, où il s'occupa de tout ce qui concernait le spirituel de l'Arménie.



Vue du monastère d'Echmiazin.

Partout où il était passé dans ses courses apostoliques, il avait édifié des églises sur les ruines des temples païens. Il ordonna des prêtres pour ses églises et fonda des sièges épiscopaux. Ses vertus, ses miracles et ses travaux eurent pour admirable résultat de rendre chrétienne l'Arménie presque entière et même plusieurs nations barbares voisines de la mer Caspienne.

Ce ne fut pas sans obstacles que s'accomplit ce grand œuvre. Outre les représailles suscitées par le démon vaincu, Grégoire eut à subir les assauts des Césars persécuteurs. Suivant Eusèbe, Maximin Daïa, alors César en Orient, ennemi irréconciliable du christianisme, fut très irrité de le voir faire tant de progrès en Arménie; il vint attaquer ce pays, mais, par une permission divine, il fut repoussé et obligé de se retirer avec confusion.

RETRAITE ET MORT DE SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR

Sacré évêque en 302, Grégoire résigna son siège vers l'an 318 et mit en sa place son fils Aristagès. Pour lui, il avait achevé sa mission, constitué et affermi son église naissante. Pressé du désir de se consacrer plus parfaitement à Dieu dans la solitude, loin des agitations du monde, il partit pour le désert, et son trépas, survenu vers 332, fut ignoré de tous. La retraite qu'il se choisit fut une caverne située au pied du mont Sebouh, dans la province de Daranalia (Haute-Arménie).

Un jour, il fut sollicité de reparaître dans le monde avec un nouvel éclat. Constantin, en effet, aurait écrit en 325 au roi Tiridate et à saint Grégoire pour les engager à venir au Concile de Nicée. L'Illuminateur n'eût pas été une des moindres gloires de cette brillante assemblée. Mais l'humble solitaire préféra demeurer dans l'obscurité de sa retraite. Il envoya son fils Aristagès tenir sa place au Concile, et lui confia le soin de rapporter ensuite en Arménie et de mettre à exécution, pour le plus grand bien de son peuple, les canons de Nicée.

Il mourut à quelques années de là. Des pasteurs de la montagne ensevelirent avec respect ce corps abandonné. Plus tard, sous le règne de Zénon, le Saint apparut en songe à un pieux anachorète, Karnoug, lui fit connaître le lieu de sa sépulture et lui demanda de transporter ses restes à Tortan.

On vénère aujourd'hui encore le lieu qui garda longtemps ce saint corps, bien que les reliques en aient été probablement dispersées, les unes à Constantinople, les autres à Vagharschabad, d'autres à Siside de Cilicie; le chef du Saint fut emporté à Naples par des chrétiens obligés de s'enfuir d'Arménie.

Les Arméniens, même séparés du sein de l'Eglise romaine, conservent religieusement le culte de leur saint apôtre et en font mémoire trois fois par an.

Puisse l'Illuminateur montrer aux brebis de son troupeau égarées depuis si longtemps dans les voies de l'hérésie eutychienne la voie de la vérité et renouveler à leur égard les prodiges de conversion qui signalent sa vie!

SOURCES CONSULTÉES

La Géorgie, par M. DE VILLENEUVE. — SURIUS, *Historiæ Sanctorum*, récit de Métaphraste. — *Acta Sanctorum*, GRANDS BOLLANDISTES, récit d'Agathange. — *Mémoires d'un voyageur en Orient*, par EUGÈNE BORÉ. — *Vie des Pères et martyrs*, D'ALBAN BUTLER, traduite par Godescart, etc.

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

Fête le 3me dimanche de septembre et le vendredi avant les Rameaux.

La Vierge des Douleurs.

Dans les desseins de sa sagesse souveraine, Dieu a voulu associer la Sainte Vierge, en toutes manières, à l'œuvre de notre salut. Par sa participation au mystère de la croix, elle a été vraiment la *Corédemptrice* du genre humain. Ses larmes, ses douleurs incomparables mêlées au sang précieux de son Fils ont composé le sacrifice sanglant qui fut offert au Calvaire en expiation de nos péchés.

N'était-il pas juste, dès lors, que l'Eglise qui fait profession d'honorer d'un culte spécial, d'un culte de prédilection, les souffrances de Jésus, proposât aussi à notre vénération le martyre de Marie? Cette Eglise qui s'incline avec tant d'amour et de reconnaissance devant la croix du Fils pouvait-elle passer indifférente devant la Mère compatissante au pied de cette croix? Comme nous sommes obligés envers Jésus, à raison de sa Passion soufferte par amour pour nous, ainsi nous sommes obligés envers la Sainte Vierge à raison du martyre qu'elle a voulu spontanément endurer pour notre rédemption, à la mort de son divin Fils.

Jésus-Christ lui-même a pris soin de nous faire connaître le prix attaché, dans le ciel, à la dévotion aux souffrances de sa Mère.

Apparaissant un jour, disent les Bollandistes, à la bienheureuse Véronique de Binasco, il lui parla ainsi : « Sachez, ma fille, que les larmes versées sur les douleurs de ma Mère me sont plus agréables que celles qu'on répand sur ma propre Passion. »

ORIGINE DE CETTE DÉVOTION

La dévotion à Notre-Dame des Douleurs est peut-être une des plus anciennes dans l'Eglise. Il s'est trouvé de tout temps, dans le monde, des âmes qui, touchées du spectacle de la sublime scène du Calvaire, ont eu à cœur d'honorer, comme il le mérite, le profond mystère de la compassion de Marie aux souffrances de Jésus. « La manière affectueuse et touchante dont les saints Pères, dit Croiset, nous parlent de ce que la Sainte Vierge souffrit intérieurement pendant le cours de la Passion, fait assez voir la vénération que les fidèles ont eue, de tout temps, pour les amertumes de cette divine Mère affligée qui lui ont fait donner par l'Eglise le glorieux titre de Reine des martyrs. »

Selon une respectable tradition rapportée par Marchese, dans son *Journal de Marie,* c'est aux

temps apostoliques eux-mêmes qu'il faudrait en faire remonter l'origine.

Deux ans s'étaient déjà écoulés depuis la mort de la Sainte Vierge. Saint Jean, tout entier à la douleur de cette séparation, soupirait après le jour fortuné où il lui serait donné d'aller revoir au ciel celle qu'il avait si tendrement aimée ici-bas, celle dont la présence avait fait longtemps de sa vie un véritable paradis sur terre. Sous le coup des pensées douloureuses qui l'absorbaient, il aimait à diriger ses pas vers les lieux qui lui rappelaient le souvenir de Marie, vers le Calvaire où elle avait si cruellement souffert, et ses douleurs étaient le sujet de ses pieuses et incessantes méditations.

Or, un jour, le Sauveur, pour le consoler dans sa tristesse, daigna lui apparaître, accompagné de Marie, et l'apôtre bien-aimé entendit celle-ci solliciter de son divin Fils une grâce particulière en faveur des âmes dévouées à sa compassion, grâce que Notre-Seigneur accorda aussitôt, promettant que quiconque serait fidèle à implorer la Sainte Vierge par ses douleurs mériterait de faire, avant la mort, pénitence de ses péchés et d'être préservé de l'enfer.

Au VIII^e^ siècle, on trouve déjà quelques églises dédiées à Notre-Dame de la Compassion. Vers 1170, saint Roland, abbé de Chézery, ayant fait bâtir une chapelle en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dans le village de Confort, au diocèse de Belley, « ce lieu, rapporte une vieille chronique, devint bientôt célèbre dans toute la contrée. Les pèlerins y affluèrent de toutes parts et Marie se plut à faire éprouver en ce lieu sa puissance par de nombreux prodiges ».

La Révolution n'a pas entièrement détruit ce pèlerinage, et on voit encore des fidèles venir de loin se mettre sous la protection de Notre-Dame de Confort, surtout à l'approche des fêtes de la Sainte Vierge.

L'ORDRE DES SERVITES

L'Ordre des Servites, une des plus belles fleurs du jardin de l'Eglise, a voué un culte particulier à Notre-Dame des Douleurs. En récompense de cette dévotion, Marie voulut honorer ses membres d'une marque insigne de son affection, en leur faisant présent du scapulaire noir, véritable livrée de distinction connue sous le nom de *scapulaire noir de Notre-Dame des Sept-Douleurs*.

En 1233, le jour de l'Assomption, sept patriciens de Florence se trouvaient réunis dans une église, quand Marie, resplendissante de clarté, environnée de lumière, leur apparut et leur ordonna de se consacrer à son service.

Six ans plus tard, le 2[illegible] mars 1239, un soir de Vendredi-Saint, pendant leur méditation, ils voient la Sainte Vierge descendre une seconde fois du ciel. Elle était suivie d'une multitude d'anges. Ceux-ci portaient les instruments de la passion, ceux-là la règle de saint Augustin. Un d'entre eux tenait une palme, un autre un écusson sur lequel on lisait gravés en lettres d'or ces mots : *Serviteurs de Marie;* un troisième étalait un habit de couleur noire.

Leur montrant d'une main l'habit, de l'autre la palme, la Vierge leur dit : « Recevez cet habit, afin que vous receviez un jour la palme éternelle », et elle leur enjoignit de former un nouvel Ordre sous le nom de serviteurs ou servites de Marie et de se consacrer au culte de ses douleurs dont ils porteraient en quelque sorte le deuil avec leur noire livrée. Ils obéirent et affilièrent même à l'Ordre de simples fidèles qu'ils vêtirent d'un habit plus petit, mais du reste en tout semblable au scapulaire des religieux. De là le scapulaire de Notre-Dame des Sept-Douleurs, enrichi par les Papes de grâces et d'indulgences, particulièrement à *l'heure de la mort.*

SON CULTE POPULAIRE EN ESPAGNE ET EN ITALIE — FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

Parmi les nations qui se sont fait remarquer par leur dévotion aux souffrances de Marie, il convient de citer l'Espagne et l'Italie. En 1373, Ferdinand, roi de Portugal, avec les principaux officiers de sa cour et la majeure partie du peuple, Henri, roi de Castille, Pierre IV, roi d'Aragon, et Jean, roi de Navarre, se firent inscrire dans la confrérie de N.-D. des Sept-Douleurs.

Après la dévotion au Saint-Sacrement, celle que le bienheureux Ange d'Acri affectionnait le plus était la dévotion aux douleurs de Marie. Partout où il prêchait, il avait coutume de planter un calvaire, afin de rappeler plus vivement au peuple les vérités qu'il venait d'énoncer, et, depuis, ces calvaires n'ont cessé d'être en grande vénération. La dévotion à la Mère des Douleurs s'était même si bien établie dans plusieurs contrées de l'Italie, dans les Calabres surtout, qu'aujourd'hui encore on trouve des personnes qui en récitent l'Office chaque jour.

En 1625, Antoine Triest, évêque de Gand, institua dans son diocèse la confrérie de Notre-Dame des Douleurs, et, dans une lettre du mois de juin 1627, le pieux pontife constate avec satisfaction que « beaucoup de fidèles font déjà partie de cette confrérie ».

Par ces exemples et d'autres encore que l'on pourrait multiplier, il est facile de se convaincre que la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs a toujours été en honneur dans l'Eglise.

Il était donc à propos qu'un jour fût choisi dans l'année et consacré d'une manière spéciale par l'Eglise à honorer le mystère de la Compassion de Marie. La piété populaire appelait cette fête qu'elle avait pressentie et rendue en quelque sorte nécessaire.

Déjà, au XV^e^ siècle, en 1423, Thierry de Meurs, archevêque de Cologne, l'avait inaugurée officiellement dans son église par un décret synodal. Son intention était de réparer par là les outrages que les Hussites avaient faits à la Mère de Dieu en portant sur ses images des mains sacrilèges.

Benoît XIII, par un bref en date du 22 août 1727, l'inscrivit solennellement sur le cycle de l'Eglise sous le nom de *Fête des Sept-Douleurs de la bienheureuse Vierge Marie* et en fixa l'office au vendredi qui précède le dimanche des Rameaux.

Depuis, une seconde fête a été établie par l'Eglise en mémoire des Sept Douleurs de Marie. Elle se célèbre le 3^e^ dimanche de septembre.

Jusqu'à l'époque où le Saint-Siège étendit à toute la chrétienté cette fête sous le titre que nous venons d'exprimer, on la désignait par ces différentes appellations : *Notre-Dame de la Pamoison, Notre-Dame de Pitié, la Compassion de Notre-Dame,* etc.

ESPRIT DE CETTE DÉVOTION

Le propre de cette dévotion est de nous conduire par une pente naturelle à l'amour de Jésus crucifié, de nous faire vivre et respirer dans une atmosphère supérieure de sainteté où, à la lumière des enseignements de la croix, l'âme comprend la vanité des joies de ce monde et se détache des choses qui passent pour s'attacher uniquement à celles qui ne passent pas. Plus

que toute autre, elle a le don de communiquer l'esprit de la croix. C'est en méditant les afflictions de Marie que beaucoup de chrétiens ont appris l'amour des souffrances et se sont rapprochés de Jésus-Christ. Lui qui veut être aimé infiniment, nous l'aimons davantage lorsqu'il est réfléchi dans le cœur de sa Mère. La Passion vue à travers Marie a une vertu spéciale qui fait que nous nous oublions nous-mêmes pour ne voir que la bonté de Notre-Seigneur pour nous.

Enfin, la piété envers Notre-Dame des Sept-Douleurs est d'un puissant secours pour nous inspirer l'horreur du péché, faire naître en nous le désir de la conversion, ranimer notre courage à l'heure de l'affliction, et nous exciter à la pratique de la mortification et de la pénitence.

Clotilde de France, reine de Sardaigne, qui fut béatifiée sous le pontificat de Pie VII, avait coutume, dans les moments d'épreuves, de considérer Marie au pied de la croix, et elle puisait dans cette contemplation une vigueur nouvelle pour soutenir le poids de ses afflictions. Elle s'estimait même si heureuse d'avoir à partager les souffrances de sa Mère du ciel qu'on l'entendait s'écrier parfois : « Quel bonheur pour toi, ô Clotilde, d'avoir quelque ressemblance avec cette auguste Mère affligée et de suivre avec elle Jésus-Christ sur le Calvaire! »

Anne-Catherine Gonzague, à la mort de son époux Ferdinand Ier, entra dans l'Ordre des Servites. Elle se fit faire un chapelet sur les grains duquel étaient gravées les douleurs de la Sainte Vierge. « Pour cette couronne, disait-elle, je renonce volontiers à toutes les couronnes de la terre. » Et, en effet, elle refusa la main de l'empereur Rodolphe II.

LA PROPHÉTIE DE SIMÉON

La vie de Marie, à proprement parler, n'a été qu'un long martyre.

Toutefois, l'Eglise a choisi particulièrement sept des douleurs de Marie pour les proposer à notre dévotion. Elle les a fait entrer dans l'office sous forme d'antiennes et en a fait les sept mystères du Rosaire des douleurs. Ce sont : la prophétie de saint Siméon, la fuite en Egypte, les trois jours d'absence, la rencontre de Jésus portant sa croix, le crucifiement, l'enfantement spirituel et la descente de la croix, l'ensevelissement du corps de Notre-Seigneur.

On peut dire qu'elles sont comme le modèle mystérieux des autres douleurs si nombreuses de Marie et le type de toutes les douleurs humaines possibles.

Le quarantième jour qui suivit la naissance de Notre-Seigneur, l'heureuse mère, portant son divin Fils entre ses bras, se rendit au temple.

Un vénérable vieillard, du nom de Siméon, attendait cet enfant et le proclama « la lumière des nations et la gloire d'Israël ». Mais voici que tout à coup ce vieillard change de visage et de ton, et, se tournant vers Marie, il fait entendre ces désolantes paroles : « Cet enfant sera un signe de contradiction, et un glaive transpercera votre âme. » C'est l'annonce de toutes les douleurs réservées à cette auguste Mère dans l'avenir. Marie se trouve soudain transportée au milieu des ombres du Calvaire. Angoissée, éperdue, elle se fait, par avance, un supplice de tous les maux réunis qu'elle peut imaginer dans son amour.

Se peut-il concevoir rien de plus pénible que cet état d'une âme qui sait qu'elle est menacée de quelque chose d'effroyable, du coup le plus terrible, et ne peut rien pour l'empêcher? La Vierge a révélé à sainte Brigitte que tant qu'elle vécut sur la terre, il n'y eut pas un instant où le glaive prédit par Siméon ne lui perçât le cœur.

LA FUITE EN ÉGYPTE

Hérode, ayant appris la naissance de l'Enfant Jésus, se prit à trembler pour son trône, et voulant couper court à toute préoccupation, il ordonna de mettre à mort tous les nouveaux-nés qui se trouvaient en ce moment à Bethléem et aux environs. Un ange envoyé du ciel vint alors frapper à la porte de saint Joseph et lui annoncer que le royal Enfant était menacé et qu'il fallait gagner en toute hâte la terre étrangère pour mettre sa tête à couvert de la colère d'Hérode.

« Eh quoi! se serait alors écrié Marie, au dire d'Albert le Grand, il est donc réduit à fuir les hommes, celui qui est venu pour les sauver? O Dieu! voilà donc le commencement de la vérification des paroles de Siméon! »

A peine né, Jésus-Christ était poursuivi à mort. Que de souffrances pour la Sainte Vierge dans ce voyage vers l'exil! C'est un trajet de trente jours au moins pour arriver en Egypte. On est au plus fort de l'hiver. La route est mauvaise. Il faut aller par la neige, la pluie et le vent, et Marie a quinze ans à peine. Une étoile brilla pour conduire les Mages à la crèche et il n'y en a pas au ciel pour conduire Jésus sur les chemins de l'exil. Le ciel n'a pas assuré non plus aux augustes pèlerins les provisions du lendemain. Ils vont dans un pays où personne ne les connaît, où tous les dieux sont adorés, excepté le vrai, où les enfants d'Israël sont maudits.

Qu'ils durent être longs et pénibles pour eux, ces jours passés loin de la patrie! Qui sait même si le nécessaire ne leur fit pas souvent défaut, et si Marie ne fut pas réduite parfois à porter son divin Fils aux riches de la contrée pour les attendrir sur son sort. Non, jamais nous ne saurons toutes les larmes que ces années de proscription ont coûtées aux pauvres exilés.

ABSENCE DES TROIS JOURS

La mère sans l'enfant, Marie sans Jésus, voilà un changement dans les douleurs de la Vierge. Bethléem avait eu ses tristesses, Nazareth de plus grandes encore; sur le Calvaire, le flot s'élèvera à sa plus grande hauteur. Mais, dans tous ces lieux, Marie est près de Jésus. Il y a de la lumière au sein des ténèbres.

Dans l'absence des trois jours, elle est seule, séparée de son Fils, sans savoir où il est. Origène ne craint pas d'affirmer que ce fut là la douleur la plus amère de la Sainte Vierge.

La loi de Moïse appelait, chaque année, les enfants d'Israël à Jérusalem pour les fêtes de l'Agneau pascal. C'est au cours de ce voyage que Jésus, par une inspiration de sa divinité, se déroba, durant trois jours, à la garde de ses parents. Hélas! pouvait-il y avoir du repos et du sommeil pour une Mère comme Marie en deuil d'un Enfant comme Jésus!

Elle revient sur ses pas, elle interroge et se désole. Que lui a servi de le soustraire à la cruauté d'Hérode pour le perdre dans ses propres mains! Son humilité lui persuade qu'elle était indigne de demeurer auprès de lui pour l'assister sur cette terre et prendre soin d'un si précieux dépôt. « Qui sait, se dit-elle, si je l'ai servi comme je le devais! si Jésus n'est pas revenu à son Père

parce qu'il ne trouvait pas mes soins assez tendres! »

La bienheureuse Benvenuta ayant supplié la Sainte Vierge de lui faire éprouver quelque chose de ce qu'elle ressentit alors dans son cœur, celle-ci lui apparut avec son divin Fils dans les bras. Tandis que la Bienheureuse jouissait avec délices de la présence de l'Enfant-Dieu, elle s'en vit brusquement privée, et telle fut sa tristesse qu'elle recourut à Marie, la conjurant de ne pas la laisser mourir de douleur. Marie, lui apparaissant alors de nouveau, lui dit : « Sachez, ma fille, que votre douleur n'est rien en comparaison de celle que j'éprouvai quand je perdis mon Fils. »

LA RENCONTRE SUR LA ROUTE DU CALVAIRE

Nous sommes arrivés au matin du vendredi-saint.

Marie connaît la trahison de Judas, les ignominies endurées par Jésus dans la maison de Caïphe, les mépris dont il a été l'objet de la part d'Hérode et de Pilate. Elle est dans Jérusalem. Madeleine et les autres saintes femmes l'entourent, mais il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher les cris de la foule d'arriver jusqu'à son oreille. Le bruit se répand bientôt que Jésus-Christ a été condamné à mourir sur la croix et qu'il s'achemine déjà vers la montagne où doit avoir lieu l'exécution. Enfin, Jean apparaît qui confirme la triste nouvelle.

Que fera Marie? Une mère peut-elle oublier son enfant? Elle n'hésite pas, elle est debout, prête à marcher; elle veut revoir son divin Fils, l'accompagner sur la voie douloureuse.

Suivie de l'apôtre et de Madeleine, elle s'avance à sa rencontre. Les rues de la ville sont remplies de spectateurs. On n'entend que vociférations et blasphèmes à l'adresse du condamné.

Selon la tradition, ce fut vers la quatrième station de la voie douloureuse que Jésus et Marie se rencontrèrent. Qui pourrait dire le flot d'amertume dont furent pénétrés ces deux âmes dans une circonstance si cruelle! Quelle douleur et quel amour ne durent pas exprimer leurs regards? Quelle tendresse et quelle résignation de la part du Fils au salut de la Mère!

« Marie s'avance pour embrasser Jésus, dit saint Anselme; les bourreaux la repoussent avec injure et poussent devant elle son divin Fils chargé de sa croix. »

Il tombe à terre, il succombe à l'épuisement. Marie le voit, dans la poussière; elle voit des cannibales frapper du pied et meurtrir de coups ces membres qu'elle berça jadis avec tant d'amour. Cependant, elle a le courage de monter toujours, de suivre l'auguste Victime, Jésus arrose le chemin de son sang et Marie de ses larmes.

LE CRUCIFIEMENT

On arrive au sommet du Calvaire. Les bourreaux dépouillent Jésus-Christ de ses vêtements.

On enfonce les clous dans ses pieds et dans ses mains adorables et on le fixe à la croix. Les coups de marteau se font entendre. Marie reste debout au pied de la croix, comme le prêtre à l'autel immolant Jésus-Christ pour le salut du monde.

Il y a au Calvaire deux autels où se consomment deux sacrifices, l'un dans le corps de Jésus, l'autre dans le cœur de Marie, « ou plutôt, dit saint Bonaventure, il n'y a qu'un autel : la croix du Fils où la Mère était sacrifiée avec l'Agneau divin.

Jésus se plaint d'être abandonné de son Père, il demande à boire, et Marie ne peut rien pour lui et il ne lui est pas permis de présenter un peu d'eau à ses lèvres.

L'ENFANTEMENT SPIRITUEL

« Femme, voilà votre fils », dit Jésus à sa Mère au moment de rendre le dernier soupir. Qu'elle fut cruelle pour Marie cette parole qui l'établissait Mère de saint Jean, et, dans la personne de saint Jean, Mère de tout le genre humain! Quel échange misérable! Perdre Jésus et recevoir en place saint Jean! l'homme à la place de Dieu, le disciple à la place du maître! Perdre Jésus et posséder à la place une descendance souillée, ingrate comme la nôtre! Quelle substitution! quelle amère dérision!

Jésus a fait entendre son dernier mot : *Consummatum est*, tout est fini. La Mère des douleurs est encore debout sur le Calvaire où la retient l'amour maternel. Il lui faut boire le calice d'amertume jusqu'à la lie et endurer jusqu'à la fin les cruelles émotions qui l'attendent encore.

Sous ses yeux, un soldat vient traverser de son glaive la poitrine de son Fils expiré. « Ah! dit saint Bernard, c'est votre cœur, ô Mère, qui est transpercé par le fer de cette lance bien plus que celui de votre Fils qui a rendu le dernier soupir. Son âme n'est plus là, mais c'est la vôtre qui ne s'en peut détacher. »

Désormais, le sacrifice est consommé. On descend Jésus-Christ de la croix et on le dépose une dernière fois sur les genoux de sa Mère.

Quand, autrefois, les mères d'Israël avaient perdu leurs enfants, elles venaient en larmes se jeter aux pieds du Sauveur pour les lui redemander et le Sauveur opérait en leur faveur des miracles de résurrection. Quel thaumaturge rendra maintenant Jésus à Marie? Qui nous dira ses angoisses en face de la dépouille inanimée de son Fils!

L'ENSEVELISSEMENT

Il faut aller plus loin encore et se séparer du corps de Jésus, le voir descendre sous la pierre froide du tombeau. L'heure est déjà avancée, le soleil baisse à l'horizon. Mais la pauvre Mère ne peut se décider à livrer son trésor. Elle cède enfin aux instances affectueuses des saintes femmes et de saint Jean, et, réunissant dans un dernier baiser toute l'énergie de son amour, elle livre ce Corps adorable qui est aussitôt embaumé avec des aromates, enveloppé dans un linceul et déposé dans le tombeau.

Tout est fini. Marie, suivie de Jean, de Madeleine et des deux disciples qui ont pris part aux funérailles, rentre désolée dans la cité maudite. Elle quitte cette montagne où elle a été si cruellement éprouvée. L'accablement pèse sur Jérusalem. Le juif courbe maintenant la tête et se frappe la poitrine. Le tremblement de terre, le voile du temple déchiré et tous les prodiges qui ont marqué la mort du Sauveur lui donnent à réfléchir.

« Nous avons crucifié le Juste, s'écrie-t-il. Cet homme était véritablement le Fils de Dieu. »

Il se rappelle ses blasphèmes, ses anathèmes. « Que son sang retombe sur notre tête et sur celle de nos enfants! » et il lui semble entendre déjà dans le lointain les pas des légions vengeresses de Titus qui s'avancent.

Pour Marie, elle n'entend rien, ne voit rien, et court s'enfermer avec saint Jean, toujours expirante sous le poids de ses souvenirs.

Postface 2020
mois de septembre

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiés à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série.

Pour le **mois de septembre :**

- 3 septembre : Saint Pie X. Fête établie par Pie XII en 1951.
- 26 septembre : Saints Martyrs Canadiens. La fête est fixée au 26 septembre au Canada. Pour l'Église universelle, la fête est fixée au 19 octobre. Pie XI a établi la fête en 1925.

Quelques corrections :

- Il n'y a aucun fascicule pour la fête du très saint nom de Marie, fixée au 12 septembre. On pourra suppléer en utilisant celui de la Nativité de la Sainte Vierge au 8 septembre.
- Notre-Dame des Sept-Douleurs devrait être au 15 septembre, et non à la fin du tome de septembre.
- Saint Thomas de Villeneuve devrait être au 22 septembre au non au 18 septembre.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org